Anthologie de la poésie française

Moyen Âge, XVI[e] siècle, XVII[e] siècle

GALLIMARD

CE VOLUME CONTIENT :

Avertissement

MOYEN ÂGE

Textes choisis, traduits, présentés et annotés
par Gérard Gros

XVIe SIÈCLE

Textes choisis, présentés et annotés
par Daniel Ménager

XVIIe SIÈCLE

Textes choisis, présentés et annotés
par Jean-Pierre Chauveau

AVERTISSEMENT

En France, tout commence par des chansons. Une vingtaine d'années après que Roland et Charlemagne ont fait leur entrée en littérature, le lyrisme courtois naît dans le sud de la France. Bientôt, il se propage au nord de la Loire. En ce temps-là, l'*amor* (le mot est du féminin) est *fine*, c'est-à-dire raffinée. Elle exige de ceux qui la chantent qu'ils se forgent des instruments — une langue, des formes — à la hauteur de leur sujet. Ces premiers chercheurs d'une excellence poétique sont, non sans logique, appelés des « trouveurs » — *trobadors* dans le Sud, *troveors* (« trouvères ») dans le Nord. C'est avec eux que s'ouvre cette anthologie.

Elle se referme, au second volume, avec nos contemporains : des poètes vivants. Ils n'ont pas le monopole de la poésie vivante : on travaillait déjà sur la matière même du langage voilà cinq ou six siècles, et les sentiments qui nous touchent aujourd'hui sont de tous les âges. Reste qu'il existe, en cette fin de millénaire, une poésie dont la richesse et l'extrême diversité sont peu contestables. Sans prétendre en dresser le bilan — le temps s'en chargera —, nous avons voulu en tenir compte. La fin de cette anthologie n'est donc pas une fin. Les voix des poètes contemporains ne sont pas éteintes, leurs œuvres ne sont pas achevées. Mais déjà un paysage se dessine, dont on trouvera ici les contours.

Cette anthologie comprend six « époques » : au premier volume, le Moyen Âge, les XVIe et XVIIe siècles ; au second, les XVIIIe, XIXe et XXe siècles. Un tel découpage est traditionnel, il est commode — en tête de chaque section figure une

introduction présentant la période —, mais il est en partie factice : d'un siècle à l'autre, nulle rupture brutale n'est sensible. Les auteurs des introductions ne se sont donc pas interdit quelques enjambements, et le tracé des frontières a donné lieu à débat. Chaque poète a fini par trouver son lieu, parfois au détriment des idées reçues : Chateaubriand, monument du XIXe siècle littéraire, est décidément un poète du XVIIIe. Et Malherbe, né en 1555, mort en 1628, fait une première apparition dans la partie « XVIe siècle » (avec *Les Larmes de Saint-Pierre*) avant, « enfin », de venir occuper dans la section « XVIIe siècle » la place que lui allouent habituellement les historiens de la littérature.

La poésie du Moyen Âge, souvent négligée ou maltraitée, est encore à découvrir. Le XVIe et le XIXe siècle sont considérés comme des âges d'or ; encore convient-il que les grands arbres — les Ronsard, les Rimbaud, les Mallarmé — ne cachent pas des forêts qui méritent assurément qu'on les explore. Si le XVIIe ne passe pas (malgré La Fontaine) pour un siècle poétique, c'est qu'on le réduit volontiers à sa seconde moitié, dite « siècle de Louis XIV » ; on a eu soin de se pencher aussi sur les deux règnes précédents : la moisson est abondante. Quant au XVIIIe, à en croire une opinion ancienne et bien ancrée, il serait un âge apoétique : au siècle de la Raison, les poètes ne seraient plus que des « métromanes », des maniaques du vers — excellent prétexte pour se dispenser de les lire ; on s'est élevé ici, avec énergie, contre cette idée. Reste le XXe siècle, pour les dernières années duquel il a fallu se passer de l'aide du temps, qui est ordinairement l'allié de l'anthologue ; en l'occurrence, l'essentiel était, nous semble-t-il, de parvenir à représenter en un nombre de pages limité l'extraordinaire diversité des langages, des univers, des formes, qui caractérise la poésie de notre siècle.

Au lecteur d'apprécier ces intentions, et la manière dont elles ont été mises en œuvre. Rappelons que le verbe grec *anthologein* signifie « cueillir des fleurs ». Cueillir — sauf à tondre la prairie —, c'est choisir. Quelle que soit la rigueur des critères, et quelque souci que l'on ait de ne pas se fier à ses seules préférences, choisir, c'est s'engager. Un jeu fort répandu consiste, lorsqu'on ouvre une anthologie, à se reporter à la table des matières pour relever les présences, les absences — en somme, pour constituer son florilège personnel. Pourquoi pas ? Les anthologies ne sont pas des lieux clos ; espaces de liberté, elles demeurent ouvertes, à charge

pour le lecteur de régler le rythme de son pas et de fixer le but de sa promenade. Nous avons, quant à nous, souhaité proposer un panorama aussi équilibré que possible de neuf siècles de poésie, sans omettre un poème célèbre au prétexte qu'on peut le lire partout, sans inclure un texte oublié au motif qu'il ne se trouve nulle part — et vice versa, pourrait-on ajouter... On lira donc des poèmes célèbres, des textes oubliés, des œuvres méconnues, peut-être des chefs-d'œuvre inconnus. On aura sans doute aussi quelques surprises, que nous espérons agréables.



Les poètes sont présentés dans un ordre chronologique, certain le plus souvent, hypothétique parfois ; nous avons cependant infléchi cet ordre dans quelques cas, pour procéder à des regroupements significatifs. Quant aux poèmes d'un même auteur, ils sont classés suivant la date de leur composition, suivant celle de leur publication ou suivant l'ordre retenu par l'auteur lui-même ; les conditions d'édition des œuvres sont trop différentes d'une époque à l'autre pour qu'on puisse retenir un critère de classement unique.

Nous avons généralement choisi de donner des poèmes complets ou, à tout le moins, des sections autonomes : un « chant », un « livre », ou encore ce que dans les pièces musicales on nomme un « mouvement ».

Nous nous sommes néanmoins parfois résolus à faire des extraits. Écarter systématiquement ce procédé eût été renoncer, par exemple, à faire figurer dans l'anthologie l'une des *Cinq grandes odes* de Claudel, ou bien déséquilibrer au profit de l'ode choisie — et donc au détriment d'autres œuvres — le chapitre consacré à Claudel. Lorsque nous ne donnons pas le début d'un texte, le premier vers retenu est précédé de quatre points ; de même, quand nous avons omis la fin d'un poème, le dernier vers retenu est suivi de quatre points.

Chaque poème est précédé du titre qu'il porte dans l'édition où nous l'avons pris. Tout poème dépourvu de titre est précédé d'une étoile éclairée, c'est-à-dire réduite à ses contours. Enfin, dans un souci de clarté, nous avons parfois indiqué le titre du recueil auquel appartient une suite de poèmes ; c'est souvent le cas dans la section « XVI[e] siècle », lorsque les pièces d'un même recueil (par exemple *L'Olive* ou *Les Regrets* de Du Bellay) portent, en lieu et place de titre, un simple numéro (imprimé en chiffres romains). Pour marquer le passage d'un

recueil dont nous indiquons le titre à des pièces tirées d'un autre ouvrage, nous imprimons une grande étoile noire avant la première de ces pièces.

Les vers sont numérotés, sauf, pour des raisons évidentes, dans la section « XXe siècle ». Lorsque nous ne donnons qu'un extrait de poème, ils ne sont pas numérotés à partir de 1, mais à compter du numéro du premier vers retenu.

La section « Moyen Âge » propose le texte original des poèmes, en ancien ou en moyen français, et une traduction. Pour les XIe, XIIe et XIIIe siècles, cette traduction, imprimée sur les pages de droite, suit vers à vers le texte qui court sur les pages de gauche. À partir du XIVe siècle, elle est imprimée au bas des pages, dans un caractère réduit. La lecture d'un texte écrit en moyen français n'est certes pas dépourvue de difficultés ; il nous a toutefois semblé qu'à partir de cette période la traduction pouvait constituer une aide à la lecture de l'original plutôt qu'un texte de substitution.

Dans la section « XVIe siècle », la graphie d'origine, les majuscules et, sauf gêne manifeste, la ponctuation ont été conservées sans changement. Au bas des pages figurent des notes traduisant ou expliquant les mots ou expressions qui ont aujourd'hui changé de sens, voire disparu de notre langue. Ces notes sont appelées dans le texte par de petites majuscules. Compte tenu de leur quantité et de leur utilité, il nous a semblé préférable de ne pas les renvoyer à la fin du volume.

À partir du XVIIe siècle, et conformément à l'usage de la collection, la graphie a été modernisée ; sont toutefois conservés les majuscules significatives, les traits morphologiques ne relevant pas de l'orthographe et, bien entendu, les licences poétiques. Le cas échéant, les formes particulières font l'objet d'une note placée en fin de volume.

Chaque fois que les dimensions de notre page l'autorisaient, et notamment dans la section « XXe siècle », où les mises en page complexes sont fréquentes, nous avons respecté la typographie et la disposition des poèmes. Le format de la collection nous a parfois conduits à opérer certaines transpositions, que nous avons voulues respectueuses de l'intention de l'auteur.

L'appareil critique se compose, pour chaque auteur, d'une notice biographique, généralement suivie d'une brève bibliographie ; pour chaque poème, d'une notule et, le cas échéant, de notes informatives.

On trouvera dans la notule les références de l'édition — ou, pour le Moyen Âge, de la source manuscrite — à laquelle

nous empruntons notre texte ; il s'agit, aussi souvent que possible, d'éditions publiées du vivant de l'auteur. Dans certains cas, la notule se limite à cette indication d'origine ; fréquemment, elle propose en outre une brève présentation du poème, ou du recueil dans lequel celui-ci est inclus. Il arrive aussi qu'elle fournisse, notamment pour les poèmes médiévaux, des éléments de métrique et de prosodie.

Quant aux notes, elles ont pour seule ambition d'apporter des informations utiles à l'intelligence du texte.

Cette anthologie ne procure pas une édition critique des œuvres retenues ; sauf exception justifiée, nous n'avons donc pas relevé les variantes existant entre les différentes versions d'un même poème. Toutefois, le Moyen Âge échappe à cette règle : chaque fois que nous avons dû corriger notre manuscrit de base pour établir un texte correct, une variante donne la leçon rejetée et indique l'origine de la leçon retenue à sa place. Ces variantes, précédées du numéro du vers auquel elles se rapportent, sont regroupées à la suite des notules de chaque poème.

Moyen Âge

Ici, l'on a coutume de le dire, tout finit par des chansons. Des chansons, tout peut-être commence par là dans nos recueils de la poésie médiévale, après que des refrains, des ariettes, des rondes ont longtemps circulé dans les rues. Pour peu qu'on soit averti, la lecture d'un certain nombre de pièces anonymes donne à soupçonner la mise en écrit de choses anciennes, de nostalgies immémoriales. Tant d'*aubes*, de *reverdies*, et par certains aspects de *pastourelles*, maintes « chansons de femmes », « chansons de rencontre » et de *malmariées* nous disent des vérités anthropologiques dont naguère encore divers usages du folklore laissaient entrevoir des vestiges. De fait, certains motifs de ces genres remontent plus loin que leur élaboration rhétorique, beaucoup plus loin même que notre civilisation.

Sans doute ce chant du désir et de l'amour a-t-il suivi des cheminements qu'il serait aventuré de reconstituer. Mais le fait est que lorsque André Chénier compose vers 1790 *La Jeune Locrienne* — dixième pièce de ses *Bucoliques*[1] — il met des vers antiques, classiques pour ainsi dire, sur des pensers ô combien plus anciens, et livre, dans le goût néo-grec alors à la mode, une chanson de femme — précisément une *aube* — dont nos recueils médiévaux conservent tant d'exemples. Le genre a été cultivé, refait longtemps, peut-être avec le souci d'une restauration archaïque, par ces poètes anonymes dont l'art, on le sent, vise à l'effet de spontanéité, moyennant une simplicité concertée qui, par des temps de civilisation raffinée et d'affairement citadin, pourrait trahir le regret d'une hypothétique naïveté d'autrefois.

1. *Œuvres complètes*, éd. G. Walter, Bibl. de la Pléiade, p. 12-13.

Tout commence avec des poèmes dont nous ignorons l'origine et qui sont restés sans attribution : étonnantes sont l'urgence naturelle, la force panique, l'évidence amorale de ce désir féminin dont l'euphémisme du langage parvient à peine à voiler la violence. S'il faut à tout prix tenir ce lyrisme pour un miroir sociologique, il est convenu de penser que trop de mariages arrangés, confinant la femme dans le servage imposé qui résulte du devoir tacite d'obéissance au *seigneur* le mari, excusent les blandices d'un désir adultère dont la fiction du poème, justement, accomplit le fantasme. Mais la *druerie*, c'est à quoi rêvent aussi, plus précocement averties qu'on ne croit sur les choses de la vie, les jeunes filles, en butte éventuellement à l'autorité maternelle trop raisonnablement éprise de respectabilité pour la progéniture à marier. La famille en général est peu suspecte de bâtir des châteaux en Espagne. En définitive, la liberté de l'expression sentimentale, la revendication de l'autonomie amoureuse, au témoignage de ces chansons féminines d'application plus ou moins chorégraphique, portent le chiffre d'une jeunesse et d'un appétit de vivre inaltérés.

C'est de la fin du XI[e] siècle que date l'avènement du lyrisme courtois — célébration chantée de la femme au nom d'un amour qui donne son sens à la vie — dans le Midi. Sur le détail de ses origines, la discussion n'est pas épuisée — érotique ovidienne, rhétorique médiolatine (et chrétienne) célébrant « platoniquement » la femme, et surtout amour idéalisé propre à la poésie arabe d'Espagne —, non plus que sur les conditions de son éclosion : la formation des jeunes nobles en milieu castral, auprès du couple seigneurial.

Notre premier troubadour est Guillaume IX, du même coup le fondateur du lyrisme profane de l'Europe. Né en 1071, sixième comte de Poitiers et neuvième duc d'Aquitaine, il s'est trouvé dès l'âge de quinze ans, par suite du décès de son père, à la tête d'une maison plus puissante que le royaume de France. Ses domaines comprenaient Poitou, Gascogne, Limousin et Angoumois. On y parlait les différents dialectes de la langue d'oc dont allait user le premier de nos princes-poètes.

Irritante et séduisante personnalité, ce chevalier fut un grand séducteur[1], fort conscient de l'être et d'être tenu pour tel, hâblerie et cynisme compris. Héritier du sang, désinvolte sur le rang, il s'amusait d'être un amuseur : un jongleur en

1. « Dels majors trichadors de dompnas » (« [L'un] des plus grands trompeurs de femmes »), précise complaisamment sa biographie romanesque, sa *Vida*.

tenue d'apparat. Lorsque, dans ses chants, l'aventure amoureuse prend un tour narratif, la thématique et le ton parfois paraissent anticiper le fabliau. Ailleurs surprend une allégorie grivoise : deux chevaux figurant *in extremis* deux amours ; la féminité désirable n'est pas loin de prêter au sarcasme, et le lyrisme au scandale.

En contraste, pourtant, peut-être sous l'effet d'une révélation sentimentale, se surprennent chez Guillaume IX l'ébauche d'une mystique érotique, l'intense exaltation que déjà l'époque appelle *joi*, tout à la fois frémissement du désir et obsession amoureuse, et cette notion de service qui, calquant la dévotion à la femme sur le dévouement féodal, vaut à l'être aimé le titre de *dame*, décerné si sincèrement que l'évocation du caprice ou de l'orgueil féminins recueille l'acquiescement du soupirant timide apprivoisé par les valeurs de la patience. Dans ce qui reste de cette œuvre, tous les éléments sont en place pour préparer la nouveauté de la *fine amor* et même pour esquisser le portrait du chevalier courtois.

Dans l'histoire des mœurs, du sentiment, de la littérature et de l'imaginaire, il s'agit d'une innovation dont l'amplitude est difficile à mesurer. Lorsque Guillaume IX compose, *La Chanson de Roland* est tout au plus vieille d'une vingtaine d'années. Dans cette épopée carolingienne, la figure féminine — plus qu'une allégorie, moins qu'une prosopopée — la plus manifestement révérée, non seulement du vénérable empereur, mais aussi des jeunes chevaliers, Roland le fougueux et le prudent Olivier, est « France la douce ». L'amie du héros éponyme, Aude, sœur d'Olivier, rejetée aux marges du récit, n'est qu'un profil perdu qu'à la nouvelle du désastre de Roncevaux le chagrin fige dans la mort. Or voici que l'Aquitaine, sous Guillaume, esquisse un nouveau type de chevalier, qui gagne en sensibilité ce qu'il perd en hiératisme. Celui-ci trouve à s'épanouir dans un style curial affiné sous l'influence de l'Orient découvert à la première croisade et connu par le truchement de l'Espagne. L'Aquitaine fonde surtout, en même temps que l'exigeant métier poétique, le lyrisme amoureux.

Comment situer cette poésie nouvelle par rapport au lyrisme féminin avouant avec une émotion singulière, et non sans la touchante ingénuité de l'impudence, la revendication de liberté sexuelle ? Avec la complexité qui la caractérise, l'inspiration d'un Guillaume IX traduit probablement, dans le contexte aristocratique et moyennant le personnage du chevalier, la prépondérance de l'initiative masculine dans l'aventure amoureuse. Cet accent — appuyé — de virilité s'accompagne, noblesse oblige, d'une idéalisation de la femme.

Cet héritage méridional, politesse mondaine et doctrine amoureuse à la fois, devait se propager et prospérer dans la France du Nord et dans l'Europe entière grâce au rayonnement d'Aliénor d'Aquitaine, petite-fille de Guillaume IX, princesse dont la figure, emblématique du XIIe siècle, domine l'histoire et l'histoire littéraire du continent. On imagine son enfance, à la cour de Poitiers, bercée par les accents de la poésie d'oc. Titulaire d'un immense territoire de haute civilisation, Aliénor épouse en 1137, à l'âge de quinze ans, le jeune prince qui, l'année suivante, allait monter sur le trône de France. Deux filles naissent de cette union, dont, en 1145, Marie qui, par son mariage en 1164 avec Henri le Libéral, allait devenir cette prestigieuse comtesse de Champagne réputée pour son mécénat : protectrice de Chrétien de Troyes, dédicataire de son *Chevalier de la Charrette* (entre 1177 et 1181), elle devait encourager nombre d'autres écrivains et trouvères.

En 1152 se défait le couple royal, dont le mariage est proclamé nul au motif de consanguinité par le concile de Beaugency, et, quelques semaines après la séparation, Aliénor épouse le prince Henri Plantagenêt, futur roi Henri II d'Angleterre : de cette seconde union vont naître huit enfants, quatre garçons et quatre filles. Le second fils, né en 1157, Richard, dit Cœur de Lion pour son insigne bravoure, et qui devait succéder à son père sur le trône d'Angleterre en 1189, fut aussi poète, ami des poètes, et troubadour capable de composer en dialecte du Poitou : bon sang ne saurait mentir dans la lignée de Guillaume IX.

Par sa fille aînée Marie de Champagne, Aliénor se trouve être l'arrière-grand-mère du brillant comte de Champagne Thibaut IV, trouvère majeur du XIIIe siècle ; par sa fille Aliénor (du second lit), elle est la grand-mère de Blanche de Castille, et par conséquent l'arrière-grand-mère du roi Louis IX, Saint Louis, dont l'influence sur les lettres ne fut pas insignifiante, notamment quant au statut de la chanson pieuse.

Aliénor d'Aquitaine meurt en 1204, octogénaire, à Fontevraud, où elle repose au côté de son second époux : on y voit, sous la coupole centrale de l'église abbatiale, son gisant ; humble mais royale, elle est coiffée d'une guimpe que serre et sertit la couronne ; surtout, elle tient dans ses mains un livre ouvert, reine lettrée pour l'éternité.

Quelle que soit la façon dont l'histoire apprécia cette riche personnalité, tantôt plaignant la tendre victime d'un époux

sans finesse, tantôt la jugeant femme impérieusement émancipée, Aliénor fut incontestablement la dame des troubadours, et plus idéalement un modèle pour les écrivains. À partir de 1150, la chanson de geste va donner plus de relief et de présence au portrait féminin — qu'on songe à l'estimable Guibourc dans *La Chanson de Guillaume*: serait-ce à l'image de la reine Aliénor si active, si présente sur le trône de France ?

Cette princesse, par atavisme, gardait une belle indépendance d'allure, et, grâce à elle et à sa fille Marie de Champagne, le féminisme au XII[e] siècle acquiert la caution du ton curial. À Paris, puis à Londres, c'est Aliénor qui transféra le lyrisme en langue vernaculaire. *Translatio*... non de Grèce ou de Rome, cette fois, mais des provinces méridionales du territoire français, non sans quelque irisation de l'Orient contemporain. Son goût pour la littérature amoureuse, perceptible aux attentions dont elle entourait les trouvères, parfois de modeste naissance, comme Bernard de Ventadour, qu'elle invitait à la Cour, fut le signe le plus vif de son amour des lettres.

L'épanouissement d'une culture profane — on le lui doit — ne se limite certes pas à la poésie. Aliénor d'Aquitaine, en Angleterre notoirement, participe à la naissance du *roman* — texte d'imagination rédigé en langue *romane*, d'où, par métonymie, le nom du genre. À son instigation la « matière arthurienne » prend corps et devient littéraire : légende au sens premier, *legenda*, ce qui doit être lu. L'entreprise ne va probablement pas sans motif idéologique : la *matière de Bretagne* fonde en ancienneté, *hic et nunc*, le royaume de Grande-Bretagne. Cependant Guenièvre, Arthur, Lancelot et les chevaliers de la Table ronde, mais aussi Marc, Tristan et Yseut, animent une mythologie nouvelle, occidentale, qui s'inscrit noir sur blanc au XII[e] siècle et court l'Europe.

En émigrant au nord de la Loire, exposé aux brumes des bords de Seine, de Tamise et bientôt de Marne, à l'initiative d'Aliénor puis de Marie de Champagne sa fille, peu à peu l'amour courtois, lyrique, infuse le roman pour convertir l'idéal chevaleresque. À Roland, à Olivier, héros mythiques de la prouesse carolingienne, succèdent les figures policées de Gauvain et surtout de Lancelot, pour qui n'est bravoure qui vaille sans désir. L'entreprise du preux se vivifie de l'amour et de son emprise : son héroïsme, mélancolie comprise, est commandé par les raisons du cœur.

La notion d'« amour courtois », inventée par Gaston Paris en 1880, nous est familière. Le terme s'entend socialement — c'est un amour de cour — et moralement : cet amour est la

courtoisie même. Le Moyen Âge en effet, du XIe au XIIIe siècle surtout, n'a de considération que pour l'élite : que ne s'est-il pas écrit sur le vilain, sa laideur, son égoïsme, sa vulgarité. *Vilain* veut dire « ignoble ». Au contraire l'aristocrate, tel qu'en lui-même au miroir des lettres il saisit son reflet, s'illustre par son urbanité et sa civilité, un certain goût pour la gratuité, une grande sensibilité, et surtout par un sens inné de l'esthétique.

La force idéologique de cet amour courtois — tout autre chose qu'une mode, un engouement aristocratique — et les ondes qu'il a propagées dans la civilisation européenne jusqu'aux Temps modernes exigent qu'on soumette à une appréciation plus précise la notion. Le Moyen Âge ne dit jamais que *fine amor*, et rien d'autre alors, à l'égard de l'être cher, ne mérite le nom d'amour. Ce terme est féminin, genre grammatical qui ne messied pas à une époque féministe. Par la forme de sa finale, le mot se ressent de l'influence de la langue d'oc sur le français (où *valor*, *honor* ont donné « valeur », « honneur ») — autre façon de souligner que l'exaltation du sentiment et son prestige viennent du Midi, le souvenir de l'origine et le maintien de l'héritage imposant sa couleur au phonème. *Fine* enfin s'entend pour « raffinée », ce qui suppose une élaboration de l'émotion, la délicatesse affective, le prix et l'acuité d'une expérience qu'il ne faudrait pas ne pas avoir vécue.

La surprise de l'amour ne se refuse pas, sous peine de se honnir en son for intérieur au motif de *recreantise*, renonciation devant le risque : mais il n'est pas d'énergie vitale sans hardiesse. Or ce sentiment est tellement imbu de lui-même, si pénétré de son excellence que la femme devient imprenable, inaccessible, profil radieux et craint à l'horizon du désir. Patiente est la passion, souffrance assumée, brûlant amour, attente soumise. À ne pas être consommé, l'amour ne se consume pas, il se sublime et se subsume. La séparation même lui donne du prix. Il est inaltérable à l'épreuve de l'espace et de la durée. Cette façon d'aimer n'est pas d'accès facile. L'amour se fait destin. De révérer à vénérer, il y a peu. La dame, belle entre les belles, archétype de la beauté, figure le désir même. Aimer, c'est aussi aimer l'amour.

Ce sentiment s'autorisant de lui-même seulement, le conflit avec la morale, ou la société (c'est tout un) n'est pas loin. L'exigence première est celle du secret, par idéal intime de discrétion, mais aussi par égard à l'honneur de la dame qui, mariée, serait, au moindre murmure, perdue de réputation. Ces textes n'ont pas de mots assez durs, vengeurs et quelquefois meurtriers à l'encontre des *losangiers*, calomniateurs des

amants que les poètes métamorphosent en détracteurs de l'amour : ils sont *enuios* et *envios* (graphiquement le même mot), fâcheux parce qu'envieux. Leur bonne conscience de tenants de la morale excuse et justifie jusqu'à leur voyeurisme. Contre les losangiers, l'invective apparaît comme un poncif de cette poésie.

On entre comme en religion dans cet amour qui a sa liturgie, sa ferveur, ses reliques saintes (les anneaux échangés) et ses sacrements. Sacrée, aux yeux de son amant, la dame l'est jusqu'au sacrilège, puisque la « cristallisation » chère à Stendhal devient sacralisation. Un tel amour s'oppose en pratique au mariage, non qu'amour et mariage soient incompatibles en général et en particulier au Moyen Âge[1], mais parce que l'institution spirituelle, religieuse, morale et sociale du mariage engage la conception biblique de l'alliance et fonde la « vertu de lignage ». Cependant la *fine amor*, exclusive par définition — et la chasteté consentie dans un élan d'espoir et dans l'aridité de la patience est un élément d'affinement —, pour être retenue n'est pas platonique. Dans un intervalle de clandestinité, le couple de *fins amants* brille comme un diamant noir, perdant son âme à l'instant d'accomplir son amour interdit, à moins que la beauté, l'absolue sincérité, le déchirement de la passion ne soient rédimantes sous le regard d'un Dieu indulgent, ou hors du Jugement même, cet amour hors norme et plus fort que la mort assurant le salut.

Chantée par troubadours et trouvères, la *fine amor* implique l'excellence poétique. *Trobador*, *troveor* : le secret du métier consiste à trouver, c'est-à-dire publier du vrai, diffuser du beau. Il en va des thèmes et motifs, des termes et du style, du mètre et de la note. L'auteur est compositeur, sa muse est musicienne. Il est philologue, et fonde en noblesse une langue profane qu'il peut avoir apprise et qu'en tout cas il enrichit.

Quelle est cette langue romane qu'en Languedoc, en Champagne et en Normandie comme en Angleterre on voit s'élaborer ? On a tout dit sur le latin comme idiome des clercs, langue génétique — celle de la Vulgate et de l'Église — et universelle, propice aux échanges lettrés dans l'Europe entière, au temps où les étudiants voyageaient : c'est le cas encore au XVIe siècle dans les correspondances des humanistes. La littérature de loisir, quant à elle, cultive le français.

Composer en français équivaut-il à promouvoir la langue

1. Chrétien de Troyes écrit, avec *Érec et Énide*, un de nos rares romans sur l'amour conjugal.

vulgaire ? Rien n'est moins sûr. Il faut y prendre garde : les témoignages littéraires que nous conservons sont écrits ; l'écriture même les distingue nécessairement du conte oral, du récit folklorique ou de la romance populaire, et à plus forte raison du parler courant et utilitaire. L'écriture suppose un travail : elle se veut inscription pour la mémoire plus que transcription. Lorsqu'au deuxième tiers du XIIe siècle Marie de France collige pour les versifier des contes, elle s'applique moins, en vue d'une restauration archéologique face à la transmission orale que menacerait on ne sait quoi, l'adage *scripta manent*, qu'elle n'obéit à une conviction, *scripta meliorant*.

D'autre part, que serait un écrit sans destinataire ? Faute d'adresse, ne risquerait-il pas de rester lettre morte ? La réussite d'une œuvre dépend de la rencontre entre l'intuition d'un auteur et les attentes d'un public. Pour cette littérature narrative ou lyrique — genres à diffusion orale —, l'auditoire est connu : aristocratique ou noble, il prise l'élégance et recherche la distinction. Choisie pour une élite éprise de finesse, la langue s'affine. En définitive, si la *lingua rustica* est romane, la *lingua romana* n'est pas rustique. C'est ainsi que la littérature, y compris narrative[1], aura consisté à donner au français ses lettres de noblesse.

Mais *trouver*, comme secret d'une poétique ? Trouver est découvrir plus qu'inventer. On ne trouve bien que l'esprit meublé : la mémoire apporte à l'exploration son appoint, ce qui revient à confirmer combien le Moyen Âge respectait ses Anciens. L'invention ne saurait se nommer création. Dans un univers ordonné par Dieu, rien de plus étranger à l'auteur médiéval qu'un art émancipé jusqu'à l'ambition, presque la rébellion prométhéenne. L'invention de motifs n'est pas soumise au primat de l'originalité ; elle est sentie comme la conquête, l'annexion à la connaissance, le dévoilement d'un secteur encore inconnu de la Création, le poète, le clerc complétant de son intelligence et de sa plume la Révélation. C'est d'ailleurs un même statut de découverte première et non de fiction individuelle que la Renaissance encore, en recommandant entre autres l'imitation, va prêter à l'invention.

Le trouvère est philologue — et l'on oserait presque dire : parce que poète. Il est poète parce qu'il est amoureux. Cette expérience étant partagée, la beauté du poème apparaît comme

1. Le roman du Moyen Âge, jusqu'à l'exception, vers 1225-1240, du *Lancelot-Graal*, qui n'accomplit pas tout à fait la révolution du genre, se compose en vers.

la splendeur du vrai. En retour, l'expression de l'amour est un hommage à la langue. Que serait bien aimer sans l'art de bien écrire ? La dimension réglée du couplet, la saisie du rythme, ce je ne sais faute de quoi toute musique du langage disparaît, la rime enfin, ses jeux phoniques et sémantiques stimulent une recherche du bien dire — de l'expression juste — qui, dans le milieu courtois, correspond au désir de dire au mieux. Au contraire du style prosaïque en langue romane[1], la poésie célèbre les puissances d'un charme : le merveilleux vital. La prose historique cultive la beauté de la syntaxe : comme sa grandeur est dans la servitude à l'exactitude, c'est en fondant son esthétique sur le luxe de la subordination, expression précisée des circonstances, des causes, des conséquences, qu'elle sauve la véridicité. Au contraire, chez le poète, la splendeur de l'image s'impose, inouïe, dès lors que la langue se met à danser.

Aimer cependant n'est pas de tout repos. De tous temps s'est dite l'insupportable intensité d'un état d'âme, ou sa décourageante et trop faible amplitude : l'oppression ou la dépression. Au fond, troubadours et trouvères découvrent que l'amour s'épanouit dans le chant, s'accomplit dans la chanson. Comme dans la chanson de geste, le langage y est incantatoire, pour sertir maintenant un sentiment d'importance nouvelle, et non plus l'exploit. Les mouvements du cœur ne se transforment pas en énergie (comme la loyauté, la haine, la fureur sacrée dans la chanson de geste, ou l'amour même dans le roman chevaleresque), ils se subliment en harmonie. Exaltation de la passion, le poème apaise aussi la douleur. Se chante l'indicible, le sentiment secret que justement la mélodie rend plus sensible. « Et par amours chantent amanz chançons », constate un trouvère anonyme : la redondance que n'évite pas ce beau vers dit la nécessité d'un genre en même temps que le métier esthétique.

Qui aime chante. L'émotion suscite parole rare et mélodie. Il ne déplaît pas à la femme d'éveiller le merveilleux verbal ; et l'amour n'attend pas pour écrire son histoire. Ainsi *chanson*, dans la typologie des genres, aux XIIe et XIIIe siècles, signifie toujours « chanson d'amour ». Si le sujet en est singulier, la valeur en est exemplaire, et le *chansonnier*, c'est-à-dire le recueil de chansons, suppose la duplication, le redéploiement de la subjectivité chaque fois que le récitant-interprète met en œuvre un texte en le chantant sur sa mélodie. Quelle pertinence

1. Ce style va naître avec le genre de la chronique, chez Villehardouin, dans la première décennie du XIIIe siècle, en Champagne encore.

accorder justement à l'expression de la subjectivité dans la chanson courtoise ? Entre l'auteur (et le récitant) et l'auditoire, le texte chanté du poème offre sa médiation : chaque personne du public peut s'identifier au *moi* qu'il dévoile.

On constate à cet égard que la séparation n'est pas étanche entre les genres lyrique et romanesque. La mise en vers du texte narratif ressortit aussi bien au parti pris esthétique : son fameux distique d'octosyllabes à rime plate est un gabarit prosodique. Le roman médiéval est un genre poétique non lyrique. Chacun des deux genres, en conséquence, est déterminé moins par ses motifs que par sa mise en œuvre : le chant ou la diction. Et la littérature narrative peut remployer le motif lyrique, lesté d'une fonction dramatique ou d'indices psychologiques.

Ainsi le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes — conteur qui fut d'abord trouvère — commence-t-il, après son prologue, par un très suggestif exorde printanier à la mode courtoise :

Ce fu au tans qu'arbre florissent,
Fueillent boschaige, pré verdissent,
Et cil oisel an lor latin
Dolcemant chantent au matin
Et tote riens de joie anflame,
Que li filz a la veve dame
De la Gaste Forest soutainne
Se leva[1]...

La nouveauté de la *reverdie*, sensible aux âmes d'élite, est entendue par le héros adolescent qui, servi par les circonstances et quoi qu'il en coûte à sa malheureuse mère, va métamorphoser en ardeur combattante sa passion de la chasse et laisser le spectacle des travaux des champs. Motif de renouveau, miroir d'une renaissance, un tel commencement poétique annonce aussi l'imminente conversion du jeune homme aux fastes de la chevalerie.

De même le genre narratif bref recourt-il à la même époque et à des fins semblables au genre et au ton lyriques. Dans un lai de Marie de France, *Yonec*, la jeune épouse que séquestre un mari barbon, non moins imbu de ses droits que plein de jalousie, improvise en une plainte monologuée une

1. « C'était la saison où les arbres fleurissent, où les forêts se couvrent de feuilles, les prés reverdissent, quand les oiseaux en leur langage doucement chantent, au matin, et que toute créature s'enflamme de joie. Le fils de la veuve qui avait pour domaine la Gaste Forêt solitaire se leva [...] » (v. 69-76, trad. D. Poirion ; *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 687).

véritable *malmariée*, qui se termine par une impérieuse invocation à Dieu. Or ce n'est pas le silence du surnaturel, quelle que soit l'espérance en une grâce, qui vient sertir cette prière sitôt achevée : le propos de la dame suscite le merveilleux, puisque surgit alors, comme appelé justement par cette plainte, le chevalier-oiseau. Ainsi, l'histoire d'amour commence où finit la singulière supplication féminine. Trahissant dans la chanson la nostalgie du merveilleux, dans le lai la parole en est devenue l'argument. L'emprunt lyrique est bien commis, dans le genre narratif, à déterminer l'évolution dramatique ou à précipiter l'intrigue.

La courtoisie est un art et un style : style social, art de vivre définis par l'élégance de la Cour. Le raffinement s'en oppose en tout point à l'ambiance où vit le vilain. La nature même, au printemps de la poésie, n'a rien d'agreste. Elle reverdit, parée de couleurs et d'effluves : la belle saison retourne à l'agrément de la vie. Elle charme comme un modèle esthétique, et le poète en retire une leçon d'amour. Il existe un bestiaire courtois, qui a peu à voir, par sa grâce et la gratuité de sa fonction, avec l'utilité des animaux des champs. La chanson aime le volatile : créature ailée, création de l'air et don du ciel plus que création de la terre. Nature déjà miroir de l'âme, d'une façon pour ainsi dire préromantique ? Son inspiratrice, plutôt, sa préceptrice et peut-être sa tentatrice.

Dès la chanson, l'amour fait l'objet d'une personnification. L'incarnation du sentiment, loin de trahir on ne sait quelle carence des instruments d'analyse psychologique dont la poésie ne saurait être le champ d'expérience, permet bien plutôt la saisie objective d'une passion qui se joue dans le for intérieur, et garantit la dramatisation de l'aventure où précipite le désir. De plus, Amour, dieu de l'amour ou son allégorie, légitime le sentiment auquel obéit la personne, et donne autorité à l'histoire subjective. Dans le cortège d'Amour s'esquissent d'autres personnifications, Désir, Danger, qui préparent la voie aux allégories dont le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris va montrer l'importance dans la destinée du cœur épris.

Tels sont les thèmes et motifs — au fond toujours les mêmes —, les enjeux et l'esprit de cette poésie. Comment alors se déprendre, à lire, écouter ces chansons, d'une impression de monotonie ? On sent la convention. Ce lyrisme est artificiel (ce qui ne veut pas dire factice) : c'est le modèle idéal qui suscite les images récurrentes de poème en poème. Le trouvère peut innover dans la subtilité métrique ou rhétorique, pour tendre au mieux vers cette plénitude. Cet art de la

variation, de la décoration, de l'excellence esthétique, à quoi rimait-il, pour son auditoire d'élite ? À orner, semble-t-il, voire à charmer la vie : il sacrifiait à un rite social, aux fins d'éduquer, d'enchanter la sensibilité. À enseigner une doctrine, aussi, à la faveur d'une connivence entre public et chanteur, reliés par le trait d'union du refrain.

Tout n'est pas si sublime, dans la physionomie de l'homme courtois ; si l'amour s'invente un idéal, le désir n'est pas sans improviser, quelquefois impulsif. Du moins c'est ainsi qu'à prendre un peu gravement les choses s'interpréterait un genre bien intéressant : la *pastourelle*. Son nom — substantif et diminutif — dit le sujet féminin non sans déclarer l'ambiance aristocratique de la composition : *pastoure* suggère plus et autrement que *bergère*, et *pastourelle* n'est pas *bergerette* (un genre attesté plus tard). Œuvre de moquerie, avec un rythme alerte, un vers rapide, une mélodie plaisante et gaie, la pastourelle doit amuser par une péripétie présumée sans conséquence. Héros de l'aventure, le personnage du chevalier s'assure le beau rôle et, par narrateur-interprète interposé, la connivence de l'auditoire. Réduit à son expression la plus simple, la plus brutale aussi, le genre donne l'exemple de l'amour imposé, subi sans déplaisir ; pour le dire sans ambages, le chevalier viole un peu la bergère, c'est-à-dire résolument, pour conclure sans finasser au consentement tardif, mais avoué, de la jeune fille.

À l'instar de la chanson, dans la pastourelle, le monde s'ordonne, au retour de la belle saison, pour servir la joie amoureuse. Le décor est champêtre, et voici, pour restituer la douceur de vivre, le printemps : renouveau de lumière et *reverdie*, il est promesse de régénérescence à l'incitation du chant des oiseaux. Le chevalier, disponible, se promène ; par hasard il tombe sur une bergère dont le charme est celui de l'extrême jeunesse : à l'agrément de la saison, à l'insouciance de l'oisiveté s'ajoute le plaisir prochain.

Beauté naïve, et toute de fraîcheur, que celle de la bergère que ne hâle point trop (la littérature a de ces oublis) le soleil de la campagne. Son portrait, pour allusive qu'en soit l'esquisse, vaut un mot de commentaire. À considérer l'idéal du portrait féminin ou plus précisément la définition archétypale de la beauté dans la littérature narrative du temps, on est frappé par le recours à l'artifice dans les moyens mêmes de la description. Ainsi de la présentation d'une jeune châtelaine en son château, Blanchefleur, dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes :

Desliee fu, et si ot
Les chevox tex, s'estre poïst,
Que bien cuidast qui les veïst
Quë il fussent tuit de fin or,
Tant estoient luisant et sor.
Le front ot blanc et haut et plain
Com së il fust ovrez de main
Que de main d'ome l'uevre fust
De pierre ou d'ivoire ou de fust[1].

La femme est belle comme un rêve de pierre et de métal précieux, mais vivante, irradiant la lumière. L'artifice comme image est employé pour susciter stylistiquement la perfection plastique.

Au rebours, dans une pastourelle anonyme :

La pastore ert bele et avenant ;
Ele a les euz verz, la bouche rïant.
Benoet soit li mestre
Qui tele la fist nestre :
Bien est a mon talent[2]...

On ne saurait dire plus simplement les choses : ni les traits qui séduisent, ni l'émoi qu'on ressent.

Le genre exalte rituellement l'élan du désir que fixe et accomplit sans délai cette rencontre fortuite d'une jeune fille apparue dans son cadre naturel et fantasmatiquement émanée de lui. La scène d'extérieur est libération : sans obstacle (hormis le buisson d'épines, vestige discret du paysage amoureux, qui devient alibi de l'indiscrétion, servant opportunément le chevalier en position de voyeur ou de témoin caché), la campagne abolit symboliquement les interdits chrétien, courtois, moral. Auprès de cette étrangère de facile conquête, farouche ou rebelle juste assez pour fouetter le désir, d'instinct le soupirant courtois se met à l'école de la liberté. Le genre illustre par l'anecdote la revanche du chevalier courtois sur les rigueurs accoutumées de sa dame : c'est l'envers de la *fine amor*.

Histoire légère à tous points de vue, *vantance*, aventure sans gravité, intrusion de la nature dans la culture curiale, la pastourelle aura certainement été goûtée du public aristocratique : « popularisante » par ses motifs, elle ne l'est ni par son

1. « Ses cheveux flottaient librement, et l'on aurait dit, chose incroyable, qu'ils étaient faits d'or fin, tant leur blondeur était éclatante. Elle avait le front blanc, haut et lisse, comme s'il avait été poli à la main, œuvre d'un artiste qui l'aurait sculpté dans la pierre, l'ivoire ou le bois » (v. 1810-1818, trad. D. Poirion ; *ibid.*, p. 730).
2. P. 72.

sujet ni par sa destination. Elle montre accessoirement comment le féminisme ambiant n'efface pas les distinctions sociologiques : l'amour courtois compose une dame si éloignée de la jeune fille naturellement ingénue... Enfin le chevalier séducteur, qui se voit séduisant, agit au rebours du prince charmant, personnage du conte populaire auquel la littérature donnera plus tard ses lettres de créance, par le talent de Marivaux.

La lyrique érotique et autres folies de pastourelles ne manquent pas de se voir tôt contestées par la spiritualité romane et l'essor de la littérature mariale. En Soissonnais, contrée voisine de cette Champagne qui fut le berceau des trouvères, un moine bénédictin, Gautier de Coinci, invente en 1219 la *contrafacture*, à savoir la transposition pieuse de la poésie amoureuse, et plus précisément la prière à la Vierge sur une mélodie profane de remploi. Dans le champ de l'histoire littéraire, la raison de cette innovation se laisse deviner : le jeune noble qui, dans l'élan du monachisme marquant la fin du XIIe siècle, renonce au siècle pour lui préférer le cloître, ne relègue pas son éducation courtoise, mais la convertit sans rupture à sa vocation.

Lumineux temps gothiques : le Moyen Âge, à ses grandes heures, chante en Marie la dame courtoise. Est-il, à ce propos, irrévérencieux envers la religion chrétienne de constater combien la relation spirituelle du croyant avec Dieu, qu'on appelle « Notre-Seigneur », se ressent de la terminologie féodale ? D'autre part le titre même de « Notre-Dame », qui s'impose alors pour désigner la Vierge, est venu sous la plume de saint Bernard de Clairvaux.

De la dame, Notre-Dame ne serait-elle que le substitut, quand le poète se résout à faire au monde ses adieux ? En réalité, la chanson pieuse exprime la conversion par la réversion d'un amour désormais radieux de spiritualité. Le fin mot des *contrafacta* tient dans cet *Ave* qui renverse le nom d'*Eva* : anagramme significative, dont le *son* déclare à la perfection le *sens*, puisque la promesse de l'Annonciation répare la perdition imputée à la première femme. Et peut-être Ève résume-t-elle toutes ses descendantes, comme la complaisance d'Adam figurerait la faiblesse de tout amant devant sa dame. Dans le poème pieux, le dévouement amoureux s'épure en dévotion. La féminité souveraine y est restituée à Notre-Dame. L'adoration s'y justifie, quand la mesure de la louange est de louer sans mesure. Ainsi, pour célébrer la Vierge, la chanson profane se transforme en hymne courtois.

En même temps, la variété formelle qui caractérise la production lyrique atteste au travers de l'émancipation thématique une étonnante liberté morale. Ces genres ô combien prisés ne se pratiquent pas sans attirer leurs contraires (leurs antidotes, serait-on tenté d'écrire prématurément) élaborés avec une semblable minutie. La chanson d'amour sécrète ainsi la *sotte chanson*, dont ne rougit pas la plume du trouvère. C'est une *contrafacture* pour la mélodie peut-être, en tout cas pour la *taille* métrique et strophique, et l'on a tout lieu de penser qu'à l'instar de l'imitation pieuse elle était goûtée de l'auditoire en fonction du modèle. Chanson de sottise, elle inverse les valeurs courtoises et les conventions rhétoriques.

Moyennant le désordre des motifs, ou plus précisément leur mélange — ce mélange (*satura*) consubstantiel à la satire ou à la parodie —, les assertions absurdes (la collecte systématique des *impossibilia*, qui va nourrir aussi le « fatras »), les déductions inattendues, les métaphores de la laideur et les expressions triviales ou grossières, la catégorie *sotte* de la chanson cultive le registre et le style bas. Sa langue affecte l'effet populaire ou rustique, avec ses répétitions d'un relâchement étudié, ses hiatus, son usage de la parataxe (typique du langage parlé).

Surprendre pour amuser, c'est à quoi vise la sotte chanson, dont l'esthétique méprise l'élégance et l'harmonie. À certains égards, l'auteur s'y fait l'avocat du diable, encore qu'inversion ne signifie pas automatiquement subversion. Sous cette déconstruction délibérée, qui fait de la femme aimée, à l'instar de la dame courtoise, un être inaccessible (cette fois par dégoût), se cache sans doute un symptôme de lassitude : la saturation est mère de la satire, tandis que toute perfection du dire éveille la parodie. Chanson de sot, ce poème inouï, artificiel autant que son modèle, pourrait trahir la contention fastidieuse et le splendide mensonge d'une poésie courtoise qui ne serait, sous couvert de distinction, qu'alibi pour la licence aristocratique — à moins qu'on ne traite ici par la dérision la déraison du cœur, cette idolâtrie, trop polie pour être honnête et seulement vivable, de la féminité.

Dès la fin du XII[e] siècle, toutefois, la poésie a débordé le cadre formel de la chanson : en dehors même des genres narratifs, toute poésie médiévale n'est pas lyrique. On peut choisir l'élégance du vers et son rythme propice à l'expression lapidaire pour propager en milieu mondain l'exhortation morale. Hélinant, après avoir été précocement un trouvère de renom, se fait moine à l'abbaye cistercienne de Froidmont, en Beauvaisis. C'est là qu'entre 1194 et 1197 il compose ses *Couplets de*

la Mort, méditation poétique et prophétique, enseignant par la hantise des fins dernières un art de vivre salutaire. L'histoire littéraire montre qu'une voix nouvelle se fait souvent entendre dans une forme inusitée : Hélinant invente un gabarit de strophe qui porte son nom, le douzain sur deux rimes, formé de deux sixains en miroir, dont la disposition spéculaire est en effet si propre à la réflexion.

Ce poète a osé rompre avec le chant des trouvères et délaisser la contagion de l'enchantement pour forger un art de la persuasion. L'autorité de la parole, héritée de son œuvre et soutenue par l'urgence du *memento mori* se conjugue bientôt à la dramatisation du moi, tandis que le fameux douzain progresse, par la Picardie, vers l'Artois. Voici la porte ouverte au monde concret, l'entrée en poésie du portrait humain dessiné d'un trait vif jusqu'à la caricature, y compris et peut-être surtout comme autoportrait. La subjectivité littéraire apparaît, pour ne plus nous quitter : nous sommes à Arras, au XIIIe siècle.

C'est un parti pris qu'annonce Jean Bodel dès l'incipit de ses *Congés* (avant octobre 1202) :

Pitiez, ou ma matere puise,
M'ensaigne k'en ce me deduise
Que je sor ma matere die[1].

Si l'œuvre continue d'être un divertissement littéraire, l'artiste s'y prend pour sujet. Voici le poète à l'écoute de lui-même, enregistrant le drame qui se joue dans son for intérieur investi par le malheur, *hic et nunc* : la lèpre. Cette attention aux variations subjectives requiert une théorie d'allégories morales, *Pitiez*, *Anuis*, *Joie*, qui devancent d'un tiers de siècle leurs homologues sentimentales qu'on voit à l'œuvre dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris.

Jean Bodel, remployant le tout jeune douzain d'Hélinant, fonde une poétique dont la nouveauté consiste à rendre exemplaires les accents de la singularité. L'art de persuader, avec la conscience du témoignage, c'est à quoi Jean Bodel est fidèle aussi, retournant la compassion des chrétiens ses compatriotes vers la détresse qu'il éprouve, certain qu'en expiant ses péchés dès ce monde il peut compter, rasséréné, sur un avenir posthume. Chacun peut reconnaître dans le récit de cette élection providentielle, affreusement solitaire mais *in fine* salutaire, un exemple moral.

1. P. 138.

Le secret esthétique des *Congés* s'avoue dans une formule qui pastiche le motif initial de la chanson ; non plus *chanter m'estuet* (« Il me faut chanter »), mais *partir m'estuet*, comme le montrent les vers 316-318 du texte de Bodel :

Car metre m'estuet a la fuite
Et toute joie clamer cuite
Qui m'a norri desi a ore[1].

Le renoncement à la joie récuse toute morale du conteur. S'en aller donne du prix à ce qu'on laisse — ou qu'on *lègue*, comme dirait deux siècles et demi plus tard Villon[2]. L'avenir décharmé par une maladie fatale devient hantise de mort. Le moment n'est plus d'illustrer de raffinements un idéal douloureusement inaccessible, l'urgence donne à souffrir la précarité de la vie.

Jean Bodel, Baude Fastoul, Adam de la Halle, à Arras, durant le XIIIe siècle, inventent le *rire en pleurs* : éclats grinçants et sanglots retenus vont se répercuter encore jusque chez Villon. Avec un corps en perdition, les deux premiers sont à même de lamenter leur vie. Loin de susciter l'aigreur sociale ou la rébellion contre Dieu, le mal incurable révèle, à travers la souffrance, dans le constat de la déchéance, par la lucidité qui supprime entre l'être et la mort tout intervalle de divertissement, et jusque par l'autodérision qui n'est que la pudeur du tourment et l'élégance d'un cœur meurtri, une sorte d'élection tragique. Le pittoresque de la lèpre, l'humiliation d'avoir à subir cet état, l'exclusion consentie portent peut-être en filigrane un exemple de sacrifice que ces poètes n'avouent pas, mais que perçoit une oreille fine : la léproserie dans l'isolement ne fait pas oublier la nuit d'angoisse au Jardin des Oliviers...

Ces poètes composent pour la postérité. Leurs *Congés* (hormis celui d'Adam) ne saluent pas moins les vivants et leur ville qu'ils ne disent adieu à la vie. L'agonie consciente, éclairée par la rédemption chrétienne, est encore pleine de vitalité : le doute s'insinue peu dans la hantise d'une mort que la foi transforme en trépas, c'est-à-dire en passage. La souffrance expiatoire est le signe d'un salut promis. La lèpre a tôt fait de convertir le souci laïque et le propos profane en dialogue avec l'invisible. Le *Congé* glisse nécessairement vers le testament spirituel : tous ces personnages nommés, énumérés dans les strophes, qui pour la plupart ne sont plus aujourd'hui pour nous que des noms, et à qui leurs bienfaits méritent des

1. P. 154.
2. Grande est l'affinité de son *Testament* avec le genre arrageois des *Congés*.

remerciements, c'est à Dieu qu'ils sont recommandés. Au-delà d'un acte de nomination valant effet de notoriété, la main malade écrit au Livre de vie.

L'ouvrage ne manque pas, loin s'en faut, pour apprécier et faire connaître un XIVe siècle que n'en finit pas de reléguer le préjugé d'une décadence liée aux malheurs de la grande peste (1348) et aux débuts de la guerre de Cent Ans.

Le fait est qu'alors certains gabarits fixent la remarquable diversité de la chanson, dont se fige la pratique dans des concours citadins pour amateurs de poésie. Ces concours ont pour cadre des puys, associations mi-religieuses mi-littéraires qui, une fois l'an, à l'occasion d'une fête religieuse, complètent leur assemblée générale d'un divertissement littéraire où l'on récompense le « mieux disant » des candidats poètes. Au XIVe siècle les puys se multiplient dans le nord de la France, en Hainaut (Valenciennes), en Flandre (Douai et Lille), à Paris, en Picardie (Amiens). Le nom de puy (du latin *podium*) dit assez la poésie en représentation. Le thème (imposé) est principalement religieux, les règles prosodiques très strictes. Si de ce fait la liberté d'inspiration est limitée, ces puys n'en contribuent pas moins à la mise au point et à la définition de deux formes dérivées de l'ancienne chanson, le *serventois* (au service de la Vierge) et le chant royal[1].

On voit à la même époque l'ancien jongleur itinérant perdre en liberté ce qu'il gagne en sécurité : s'élevant à la dignité de ménestrel, il prend à cœur, au prix de compromis, sa fonction de responsable appointé des loisirs culturels d'une cour.

Le poète pourtant ne cesse pas d'inventer et de promouvoir des formes, au premier chef le Champenois Guillaume de Machaut. Son *Voir Dit* (« récit véridique » et « véritable *dit* ») accomplit en 1364 la formule du récit rimé (revendiquant plus ou moins la confidence autobiographique) entrelacé de formes lyriques : un genre à l'heureuse longévité, que vont reprendre Froissart, Jean Régnier et le Villon du *Testament*. Machaut porte encore à son épanouissement le grand *lai*, fine fleur du style gothique en poésie. La ballade (Eustache Deschamps en fournit plus de mille exemples) et le rondeau font aussi partie du legs esthétique de ce siècle.

Il semblerait cependant que l'époque voie changer la mise en œuvre des textes littéraires, par l'avènement d'un mode,

1. Voir Gérard Gros, *Le Poète, la Vierge et le Prince du puy*, Klincksieck, 1992, et *Le Poème du puy marial*, Klincksieck, 1996.

habituel pour nous, de la lecture de loisir, désormais personnelle, voire muette, à la faveur d'une consultation plus aisée de l'écrit. Évolution déterminante, si l'on songe que presque en même temps — Eustache Deschamps entérine le fait en 1393 dans son *Art de dictier* — la poésie cesse d'être chantée.

Simultanément apparaissent de riches et somptueuses bibliothèques privées. Comme à l'accoutumée, la Cour donne le ton. Charles V, lecteur assidu, mérite de son vivant le surnom de « roi *sage*[1] ». Au Louvre, en 1367 ou 1368, il installe sa *librairie* dans la tour de la Fauconnerie (quel symbole qu'un tel changement d'affectation !) : notre Bibliothèque de France est née. Certes le livre est un instrument de pouvoir, par la détention du savoir et le rayonnement culturel. Il n'empêche : durant de longues décennies, la littérature va conserver le souvenir nostalgique de cette sorte d'apogée de sagesse que l'on crédite le pays d'avoir atteint sous le règne de Charles V, jusqu'à servir de modèle à l'Europe.

Les frères du roi *sage*, notamment Jean de Berry et Philippe II le Hardi, duc de Bourgogne, méritent, parmi les premiers dans notre histoire codicologique, le titre de bibliophiles. L'auteur contemporain se fait éditeur de son œuvre : familier d'un atelier, il suit la copie de son texte (qu'il peut d'ailleurs préférer autographe), en prescrit l'enluminement et finalement présente au prince un livre d'apparat. Ainsi procède Christine de Pizan auprès de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et de leur oncle Jean de Berry.

De Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans, le poète et le prince, voire le prince-poète, continuent d'entretenir, par manuscrit interposé, un certain lyrisme courtois, même si la conception s'en oriente vers la seule mélodie du langage, et que sa réception ne donne plus lieu, comme à l'âge d'or des troubadours et trouvères, à la réunion d'un auditoire pour la cérémonie chantée d'un alléluia profane.

Le florilège des styles qui forme l'histoire poétique du Moyen Âge exige l'exploration géographique avant l'enquête chronologique. Les régions s'y succèdent, tour à tour illustres dans le temps. Poitiers, à l'ère des troubadours, avait brillé, et tout le Languedoc et la Provence ; puis, en vertu du transfert à de riches contrées septentrionales des canons de la *fine amor*, la Champagne. Orléans et surtout Blois, au milieu du XVe siècle, perpétuent, sous l'impulsion du prince, un idéal agréable de

1. Le mot veut dire la même chose que « savant », non sans impliquer l'acquisition de la sagesse par les lettres.

cour provinciale : le cercle poétique y fut plus accueillant et novateur qu'on ne croit.

Vieille et noble ville, et belle, que celle d'Orléans, que la carte géographique montre, sur le cours de la Loire, à la pointe septentrionale d'un triangle dont la base rejoindrait Nevers à l'est, Tours à l'ouest (Gien et Briare faisant face à Blois et Chambord). Les relations par bateau sont faciles entre ces villes ligériennes, et, de plus loin que Nevers (dont le duc échange avec Charles d'Orléans d'honnêtes messages rimés), le duc Jean II de Bourbon (via l'Allier ?) quitte sa cour (brillante) de Moulins pour rejoindre la compagnie.

Orléans est alors la plus francilienne des villes de Loire, la plus hautement princière aussi. Par la route on gagne facilement la capitale, où les Orléans tiennent résidence au quartier Saint-Paul[1]. La royauté d'ailleurs commence à cette époque à prendre ses distances avec la capitale pour s'acheminer vers la France du Centre : Charles VII meurt à Mehun-sur-Yèvre, le 22 juillet 1461, et son fils Louis XI aime à vivre à Plessis-lès-Tours. Orléans, riche cité, de plain-pied sur la Beauce, s'ouvre au midi sur la Sologne giboyeuse, rêveuse et boisée, pour les loisirs campagnards où le « doux seigneur » aime à goûter en compagnie les joies simples.

Faudrait-il admettre une théorie littéraire des climats ? Dans cette région douce on a composé, de part et d'autre du milieu du XIIIe siècle, le *Roman de la Rose*, si l'on en croit le surnom de ses deux auteurs, Guillaume de Lorris et Jean de Meun. Or l'allégorie que met en œuvre dans l'analyse du sentiment ce roman de l'amour anime la poésie de Charles d'Orléans, lequel, « creu ou jardin semé de fleurs de lis », appartient à une lignée réputée pour son élégance en matière de galanterie.

À Blois, l'une de ses résidences secondaires, peut-être sa préférée, Charles d'Orléans paraît s'être plu à vivre, en homme qui avait payé de vingt-cinq ans d'exil intérieur et de captivité anglaise le prix de la sérénité retrouvée sur une terre qu'il aimait. Composer y devient son meilleur passe-temps. Son propre recueil des poésies — le célèbre manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 25458 — est en partie autographe : le prince le feuillette, et, sans précipitation, revoit et amende son œuvre. Le lecteur découvre un journal poétique. Mais, pour être une consolation, cette écriture ne revendique pas l'isolement, et la cour de Blois, d'un beau rayonnement, attire, à l'occasion de concours poétiques, des talents venus de tous

1. C'est dans l'hôtel royal de ce nom que Charles d'Orléans est né, le 24 novembre 1394.

horizons géographiques et sociaux, ou presque : Villon même reçut l'hospitalité du prince. Le manuscrit personnel, ouvert aux poètes invités pour copie autographe de leur contribution, devient dans ces circonstances une anthologie collective, voire un *liber amicorum*.

Longtemps la poésie de Charles d'Orléans a eu mauvaise presse, aux griefs péremptoires de ton mièvre et d'apprêt allégorique. La prétendue mièvrerie est démentie par un effet délibéré de légèreté, qualité littéraire et peut-être spirituelle en voie de disparition, qui révèle pourtant la politesse d'un cœur mélancolique ou désabusé. Peut-être n'a-t-on pas encore pris non plus l'exacte mesure de la régie poétique assurée par les allégories qui, venues du *Roman de la Rose*, mettent le cœur à l'écoute de lui-même.

Au vrai, dans notre histoire littéraire, la tentation allégorique est ancienne et l'on peut suivre son cheminement au fil des siècles. L'évocation, dans un caractère, de la dominante qui peut faire passer un personnage pour l'incarnation d'une entité affleure dès la *Chanson de Roland* — le célèbre vers 1093 est dans toutes les mémoires : « Rollant est proz e Oliver est sage ». À Prouesse et Sagesse se substitue, lorsque la chevalerie devient courtoise, dans l'ambiance féminisante de la cour de Champagne, le couple impossible Amour et Raison, et l'on se rappelle certain débat, cornélien avant la lettre, qui déchire la conscience de Lancelot, au commencement du *Chevalier de la Charrette*, lorsque le chevalier doit sacrifier son honneur à la quête de Guenièvre sa dame.

Le *Roman de la Rose*, recourant plus directement aux psychomachies, transfère cette manière de casuistique psychologique à l'expérience de l'amour, c'est-à-dire au domaine de prédilection du lyrisme. Cette œuvre narrative dont le renom fut extraordinaire — plus de trois cents manuscrits à ce jour nous en restent — est disparate par le ton, le style et les finalités : dans sa conception d'ensemble, deux époques se juxtaposent. Elle est écrite en vers octosyllabes, tandis que la prose, déjà, s'emploie comme la forme du roman, et le style de la vérité : c'est, au plein sens du terme, un roman poétique. Un roman d'une finesse aristocratique aussi, par l'élégante exposition du loisir oisif, la prépondérance du sentiment amoureux comme absolu salutaire et le souci de la nuance affective.

Autour du narrateur, les personnages sont des allégories. L'allégorie est un symbole, mais dynamique, agissant, presque incarné. Tandis que la prose, de récent avènement, se prépare

à l'expression de la vérité historique, morale, psychologique, la mobilisation de l'allégorie, dans une forme versifiée, traduit proprement le romanesque, un romanesque narratif, impliquant dans la continuité d'une aventure la projection objective du sentiment. On comprend qu'un Charles d'Orléans, tempérament introverti, ait peuplé son for intérieur d'allégories pour observer le théâtre de sa vie intime. Dans le livre des Ballades, il s'agit d'un système élaboré pour saisir les moindres nuances affectives.

Dans sa seconde période, après le retour à Blois, Charles d'Orléans choisit de cultiver d'une plume discrète, au gré de la diversité des jours, le presque rien, l'éphémère je-ne-sais-quoi dont la valeur tient justement à la fragilité. Il choisit le rondeau. Le rondeau (on le voit déjà chez Machaut) s'approprie l'instant, le fugitif. C'est l'économie de moyens qui lui donne son prix. Charles d'Orléans y fixe par exemple une rencontre, un tour de langage qui prouve la curiosité philologique de poète, voire sa capacité d'humour dans la résignation : une âme désenchantée sertit dans cette forme, ronde et brève, l'écume de l'émotion.

Cependant Paris vaut par bien des promesses. Au XVe siècle on y vient poursuivre ses études. George Chastelain, hennuyer, s'y est formé ; François Villon, « poète parisien », comme l'appelait Marot son premier éditeur critique, n'en est jamais parti que forcé. Alors, la montagne Sainte-Geneviève rassemble les Collèges ; le quartier jusqu'à la Seine a gagné depuis deux siècles, en raison de sa *clergie*, le nom de Quartier latin. On y longe de confortables demeures de prélats, comme le premier hôtel de Cluny. Sur la rive gauche encore s'élève au bord de la rivière l'hôtel de Nesle, ancienne propriété du duc Jean de Berry. Il faut emprunter le pont pour aborder au quartier judiciaire, avec le Châtelet, non sans voir en aval se développer sur la même rive le Louvre de Charles V. Cette cité prête à l'enluminure.

C'est le Paris qu'a connu Villon, familièrement, et dont le reflet précise la revue caricaturale des types. Né l'année du supplice de Jeanne d'Arc, maître François met au jour son œuvre majeure, *Le Testament*, en 1461. On n'est pas sérieux quand on teste à trente ans. Le genre du *testament* comique, attesté avant lui, déclare le choix de la dérision. Villon fonde bel et bien son esthétique sur la parodie de la tradition. Est-ce une des raisons qui l'ont rendu si proche du XXe siècle qui a su trouver du beau dans l'art de la déconstruction ? Du point de vue formel, diversité n'est pas sa devise : il pratique surtout

le huitain d'octosyllabes sur trois rimes, et le genre de la ballade. Il ne croit pas à la pérennité de l'écrit. Sa renommée, d'autres atouts l'ont servie : certains signes donnent à penser qu'avant l'édition de Marot ses poèmes avaient dû courir beaucoup sur les lèvres et dans les rues.

La preuve de sa réussite est la précoce naissance d'une légende biographique née de son œuvre. Le personnage du poète y accomplit une forme d'inspiration personnelle préparée par la tradition des jongleurs et sensible dès les *Congés* arrageois du XIII[e] siècle autant que chez Rutebeuf (champenois d'origine et surtout parisien). Eustache Deschamps, trois quarts de siècle avant Villon, a largement ouvert la voie. Pourfendeur de la tradition, Villon invente le lyrisme de la singularité. Il est peut-être le premier de nos poètes modernes.

Alors il n'était pas, loin s'en faut, de poésie que curiale ou parisienne. L'époque, en effet, voit fleurir les traités de « Seconde Rhétorique[1] ». Les a précédés *L'Art de dictier*, d'Eustache Deschamps, en 1393. Les *Arts* du XV[e] siècle sont aussi bien dédiés au grand seigneur épris de poésie que destinés à l'amateur anonyme.

« Rhétorique seconde » : que recouvre cette notion, qui rétrospectivement devait valoir aux Grands Rhétoriqueurs leur appellation, pour annoncer ou dénoncer un art de rimer déconcertant ? Baudet Herenc, au commencement du *Doctrinal* qu'il publie en 1432, la présente ainsi : « Et est nommee "Secunde Rethorique" pour ce que la premiere est prosayque ». Art de persuader par l'agencement du discours, la rhétorique est dite *seconde* lorsque, poétique, elle s'affine en vertu de la musicalité verbale pour viser à plaire sans renier son efficace.

Plus que des arts poétiques, encore à naître ou à renaître, de tels traités sont des manuels de savoir-faire. Le poète du Moyen Âge, même à n'être pas « voleur de feu », reste sensible à la multiplicité formelle et curieux de renouvellement. Pour tous sujets, sentiments et circonstances qui suscitent la poésie, c'est à la mise en forme la plus adéquate que visent ces manuels. L'acquisition du métier s'y fortifie par l'imitation des modèles. On y constate l'appétence de l'époque à rimer ; on y devine la familiarité qu'entretenait le siècle, tous états confondus, au moins dans les villes, avec la poésie.

Cet engouement se repère à d'autres indices. Par exemple on sait le succès public et collectif qu'emportaient alors les *Passions* monumentales, dont les représentations anticipaient

1. Utilement recueillis et publiés en 1902 par Ernest Langlois.

nos modernes festivals, et rassemblaient comme eux. Elles sont écrites en vers, sans souci de la démesure, tant, il est vrai, la matière est prolixe. Or un changement dans l'intrigue, une variation dans l'émotion s'y trouvent rendus par une modification de rythme ou l'emploi d'un nouveau mètre. Cette variété suppose autre chose que l'exhibition d'un talent : l'appréciation par le public d'un style dont les nuances ne se percevraient pas sans une grande finesse d'oreille. Familier de la poésie, le xve siècle l'a d'ailleurs pratiquée jusque dans les catégories de la gymnastique cérébrale et du jeu de société, où les Rhétoriqueurs n'ont pas manqué de se divertir.

Le terme de « Grand Rhétoriqueur » s'imposait au lexique de la critique pour tenter d'identifier la spécialité d'un art chantourné, tendu vers l'effet de surprise et soutenu par un idéal de perfection ; l'euphémisme dépréciatif n'en était pas absent, tandis qu'à son apparition dans l'histoire littéraire le dogme de la sincérité poétique pouvait se donner pour la norme. Un malentendu, peut-être, n'en finit pas d'altérer notre appréciation des Rhétoriqueurs : la confusion que nous entretenons, au domaine esthétique, entre *artificiel* et *factice*. Le factice en effet méprise la sincérité, la réalité, la vérité. Mais c'est à l'artifice qu'en ouvrier adroit le Rhétoriqueur s'applique.

George Chastelain, Jean Molinet, Jean Marot, Guillaume Cretin, le jeune Jean Lemaire de Belges, ces poètes — « versificateurs », aussi bien — ne tiennent pas pour une fin la virtuosité rhétorique, à leurs yeux le seul moyen de travailler la matière verbale pour en exploiter jusqu'à l'extrême les possibilités esthétiques. La Grande Rhétorique sert bien, par exemple, le style sublime, témoins Jean Marot ou Guillaume Cretin au puy de la Conception de Rouen[1]. Par-delà cette application (moins circonstantielle qu'il y paraît), le mouvement, diffus dans le temps et l'espace, encore que la Bourgogne hennuyère et flamande s'y soit plus particulièrement distinguée, paraît avoir cherché la formule d'un art total. Poèmes notés ou rimés jusqu'à l'effet de carillon (que produit la rime *batelée*), acrostiches compliqués jusqu'au dessin géométrique, autant d'essais (qu'aura tenté de retrouver le commencement du xxe siècle : Apollinaire avait intitulé d'abord « idéogrammes lyriques » ses *Calligrammes*), où l'élaboration rhétorique épuise l'effet sonore du langage et tend à promouvoir la plastique du poème par la composition visuelle ou la

1. Ce puy était dédié à la conception immaculée de la Vierge (fêtée le 8 décembre) ; de fondation tardive (1486), il n'en fut pas moins la plus célèbre de ces institutions, notamment au premier tiers du xvie siècle, où il pratiquait entre autres, dans le registre religieux, le chant royal, la ballade et le rondeau.

suggestion d'un volume. Dans cette fin de siècle qui fut aussi l'automne du Moyen Âge, l'objet poétique multiplie ses facettes infiniment.

Toute poésie médiévale est formelle ; au premier chef la lyrique : même privés d'un accompagnement musical insaisissable ou perdu, nous sommes curieux d'en goûter sur pièces, des troubadours aux Rhétoriqueurs, l'exigence de variation raffinée, voire le parti pris d'excellence et de virtuosité. Cependant la littérature prend sens à promouvoir le personnel en universel. Si l'écriture lyrique donne à l'individuel une portée collective, la poésie subjective (et confidentielle à plus forte raison) va du privé au public. Ainsi change le sens de la matière littéraire, moins par l'émancipation de la singularité que par l'ostension d'une humilité susceptible d'émouvoir le lecteur ou le récitant. La sincérité s'oriente vers la série humaine de l'altérité. Un aveu devient mélodie par la magie du verbe. Au terme de son évolution, que ce soit par la recherche verbale ou l'accent de sincérité, cette poésie médiévale porte un accent de modernité.

GÉRARD GROS.



Au terme de cette présentation, je souhaite saluer mes prédécesseurs, éditeurs, critiques et traducteurs, sans les travaux de qui cette anthologie bilingue de la poésie médiévale ne serait pas la même, et peut-être ne serait pas.

G. G.

Chanson d'aube anonyme

Quan lo rossinhol s'escria
Ab sa par la nueg e.l dia,
Yeu suy ab ma bell' amia
4 Jos la flor,
Tro la gaita de la tor
Escria : « Drutz, al levar !
Qu'ieu vey l'alba e.l jorn clar. »



Guillaume IX

Farai un vers de dreyt nien :
Non er de mi ni d'autra gen,
3 Non er d'amor ni de joven
Ni de ren au,
Qu'enans fo trobatz en durmen
6 Sobre chevau.

No sai en qual hora.m fuy natz :
No suy alegres ni iratz,

Chanson d'aube anonyme

Quand le rossignol s'égosille
Nuit et jour près de sa compagne,
Je suis avec ma belle amie
Sous la fleur,
Jusqu'à ce que le guetteur crie,
De la tour : « Amants, levez-vous !
Car je vois l'aube et le jour clair. »



Guillaume IX

Je vais faire un poème sur le pur néant :
Ce ne sera pas sur moi ni sur d'autres gens,
Ce ne sera pas sur l'amour, sur la jeunesse,
Ni sur rien d'autre,
Il vient d'être trouvé tandis que je dormais
Sur mon cheval.

Je ne sais pas à quelle heure je vins au jour :
Je ne suis ni allègre ni chagriné,

No suy estrayns ni sui privatz,
Ni no.n puesc au,
Qu'enaissi fuy de nueitz fadatz
Sobr'un pueg au.

No sai quora.m fuy endurmitz
Ni quora.m velh, s'om no m'o ditz.
Per pauc no m'es lo cor partitz
D'un dol corau,
E no m'o pretz una soritz,
Per sanh Marsau!

Malautz suy e tremi murir,
E ren no sai mas quan n'aug dir;
Metge querrai al mieu albir,
E no.n sai tau;
Bos metges es qui.m pot guerir,
Mas non si amau.

Amigu' ai ieu, no sai qui s'es,
Qu'anc non la vi, si m'ajut fes;
Ni.m fes que.m plassa ni que.m pes,
Ni no m'en cau,
Qu'anc non ac Norman ai Frances
Dins mon ostau.

Anc non la vi et am la fort,
Anc no n'aic dreyt ni no.m fes tort;
Quan non la vey, be m'en deport,
No.m pretz un jau,
Qu'ie.n sai gensor et bellazor,
E que mais vau.

No sai lo luec ves on s'esta,
Si es en pueg ho es en pla,
Non aus dire lo tort que m'a
Abans m'en cau
E pezam be quar sai remanc
Aïtan vau.

Fag ai lo vers, no say de cuy,
E trametrai lo a selhuy
Que lo.m trametra per autruy

Je ne suis ni sauvage ni familier,
Et n'y puis rien :
Ainsi je fus de nuit doué par une fée
Sur un haut puy.

Je ne sais pas l'instant où j'ai pris mon sommeil,
Ni l'instant où je veille, à moins qu'on me le dise.
Peu s'en faut si mon cœur n'est pas parti
D'un deuil cruel ;
Mais voilà qui m'importe autant qu'une souris,
Par saint Martial !

Je suis malade et tremble de mourir,
Et je sais seulement ce que j'en entends dire ;
Un médecin je chercherai à mon plaisir,
Je n'en sais de pareil.
On est bon médecin quand on peut me guérir,
Non, si j'ai mal.

Une amie, j'en ai une, et ne sais qui elle est,
Jamais je ne la vis, je le dis par ma foi ;
Elle ne m'a rien fait qui me plaise ou me pèse,
Ça m'est égal,
Car jamais il n'y eut ni Normand ni Français
Dans ma maison.

Jamais je ne la vis, pourtant je l'aime fort,
Jamais elle ne me fit un tort, ni mon droit,
Quand je ne la vois pas, m'en porté-je plus mal ?
Qu'importe un coq !
Car j'en connais une plus aimable et plus belle,
Et qui vaut mieux.

Je ne sais pas l'endroit où elle est établie,
Si c'est dans la montagne ou si c'est dans la plaine ;
Je n'ose pas dire le tort qu'elle m'a fait
Mais il m'importe,
Et je suis affecté qu'elle demeure ici
Quand je m'en vais.

Je l'ai fait ce poème, et je ne sais sur qui ;
Et je vais le faire parvenir à celui
Qui me le fera parvenir par autrui

Lay vers Anjau,
Que.m tramezes del sieu estuy
La contraclau.



Farai un vers, pos mi sonelh
E.m vauc e m'estauc al solelh.
Domnas i a de mal conselh,
E sai dir cals :
Cellas c'amor de cavalier
Tornon a mals.

Domna fai gran pechat mortal
Qe no ama cavalier leal ;
Mas si es monges o clergal,
Non a raizo :
Per dreg la deuri' hom cremar
Ab un tezo.

En Alvergnhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi :
Trobei la moller d'en Guari
E d'en Bernard ;
Saluderon mi simplamentz
Per san Launart[1].

La una.m diz en son latin :
« E Dieus vos salf, don pelerin ;
Mout mi semblatz di belh aizin,
Mon escïent ;
Mout trop vezem anar pel mon
De folla gent. »

Ar auzires c'al respondutz ;
Anc no li diz ni *bat* ni *but*,
Ni fer ni fust no a mentaugutz,
Mas sol aitan :
« Babarïol, babarïol,
Babarïan. »

Là vers l'Anjou,
Pour qu'il me fasse parvenir de son étui
La contre-clef.



Je vais faire un poème, endormi,
En marche et restant au soleil.
Il y a des dames aux noirs desseins,
Je peux dire lesquelles :
Celles-là qui tournent en dérision
L'amour des chevaliers.

La dame fait un grand péché, mortel,
À ne pas aimer un chevalier loyal ;
Mais s'il s'agit d'un moine ou d'un clerc,
Elle est dans son tort :
Légalement on devrait la brûler
Sur un tison ardent.

En Auvergne, passé le Limousin,
Comme je m'en allais, tout seul, sans bruit,
Je rencontrai la femme de Garin
Et celle de Bernard ;
Elles me saluèrent gentiment
Par saint Léonard[1].

L'une me dit en son jargon :
« Dieu vous sauve, sieur pèlerin !
Vous me paraissez de très beau parage,
Ma parole ;
Nous voyons bien trop aller par le monde
De folles gens ! »

Sachez ce que je lui ai répondu ;
Loin de lui dire ni « bat » ni « but »,
Ni d'improviser sur fer ni bois,
Ceci seulement :
« Babarïol, babarïol,
Babarïan ! »

So diz n'Agnes a n'Aimercen :
« Trobat avem que anam queren.
Sor, per amor Deu, l'alberguem,
Qe ben es mutz,
E ja per lui nostre conselh
Non er saubutz. »

La una.m pres sotz son mantelh,
E mes m'en sa cambra, al fornel.
Sapchatz qu'a mi fo bon e bel,
E.l foc fo bos,
Et eu calfei me volentiers
Als gros carbos.

A manjar mi deron capos,
E sapchatz ac i mais de dos,
E no.i ac cog ni cogastros,
Mas sol nos tres,
E.l pans fo blancs e.l vin fo bos
E.l pebr' espes.

« Sor, si aquest hom es ginhos,
Ni laicha a parler per nos,
Nos aportem nostre gat ros
De mantement,
Qe.l fara parlar az estros,
Si de renz ment. »

N'Agnes anet per l'enujos,
E fo granz et ab loncz guinhos :
Et eu, can lo vi entre nos,
Aig n'espavent,
Që a pauc non perdei l'amor
E l'ardiment.

Qant aguem begut e manjat,
Eu mi despollei per lor grat.
Detras m'aporteron lo chat
Mal e felon ;
La una.l tira del costat
Tro al tallon.

Per la coa de mantenen
Tira.l quat et el escoissen :

Alors Agnès de dire à Ermessen :
« Nous avons trouvé ce que nous cherchons !
Ma sœur, pour l'amour de Dieu, logeons-le ;
C'est un vrai muet :
Jamais par lui notre dessein
Ne se saura ! »

L'une me prit sous son manteau,
Et me mit dans sa chambre, au chaud.
Sachez que cela me ravit ;
Le feu était bon,
Et je me chauffai volontiers
Aux gros charbons.

À manger on me donna des chapons ;
Sachez qu'il y en avait plus de deux ;
Il n'y avait là queux ni marmiton,
Nous trois seulement ;
Le pain était blanc, le vin était bon,
Le poivre dense.

« Ma sœur, si cet homme est roué
Et s'abstient de parler pour nous,
Faisons venir notre chat roux
À l'instant même :
Il le fera parler tout de suite
S'il simule. »

Agnès alla chercher le fâcheux
– Un gros chat à longues moustaches :
Je fus, à le voir entre nous,
Épouvanté ;
Pour un peu je perdais l'amour
Et la hardiesse.

Quand nous eûmes bu et mangé,
Je me dévêtis à leur gré.
On apporta derrière moi le chat
Méchamment traître ;
L'une le tire sur mon flanc
Jusqu'au talon.

Par la queue, immédiatement,
Elle tire le chat ; lui griffe :

Plajas mi feron mais de cen
Aqella ves ;
Mas eu no.m mogra ges enguers,
Qui m'ausizes.

« Sor, diz n'Agnes a n'Aimersen,
Mutz es, qe ben es connoissen ;
Sor del banh nos apareillem
E del sojorn. »
Ueit jorns ez encar mais estei
En aquel torn.

Tant las fotei com auzirets :
Cen e quatre vint et ueit vetz,
Q'a pauc no.i rompei mos corretz
E mos arnes ;
E no.us pues dir lo malavegs,
Tan gran m'en pres.

Ges no.us sai dir lo malavegs,
Tan gran m'en pres.



Farai chansoneta nueva
Ans que vent ni gel ni plueva[1] ;
Ma dona m'assai' e.m prueva,
Quossi de qual guiza l'am ;
E ja per plag que m'en mueva
No.m solvera de son liam.

Qu'ans mi rent a lieys e.m liure,
Qu'en sa carta.m pot escriure.
E no m'en tengatz per yure
S'ieu ma bona dompna am,
Quar senes lieys non puesc viure
Tant ai pres de s'amor gran fam.

Que plus ez blanca qu'evori,
Per qu'ieu autra non azori.
Si.m breu non ai ajutori,

Des plaies, on m'en fit plus de cent
Cette fois-là ;
Mais je n'aurais pas bougé d'un pouce,
M'eût-on tué.

Agnès dit à Ermessen : « Ma sœur,
Il est muet, c'est évident ;
Préparons-nous donc pour le bain
Et le bon temps. »
Huit jours et plus encore ce fut
Ma situation.

Je les baisai, écoutez bien,
Cent et quatre-vingt et huit fois ;
Pour un peu j'y rompais ma courroie
Et mon harnais ;
Et le mal je ne peux vous dire,
Tant il m'en coûte.

Le mal, je ne sais vous le dire,
Tant il m'en coûte.



Je vais faire une chansonnette neuve
Avant qu'il vente et gèle et pleuve[1] ;
Ma dame me sonde et m'éprouve
Sur ma manière de l'aimer ;
Jamais, quelles que soient les querelles,
Je n'irais m'acquitter de son lien.

Plutôt je me rends et me livre à elle :
Dans sa charte elle peut m'inscrire.
Et ne me tenez pas pour ivre
Si j'aime ma parfaite dame,
Car sans elle je ne peux pas vivre,
Tellement j'ai grand-faim de son amour.

Elle est plus blanche que l'ivoire,
Aussi nulle autre je n'adore.
Si je n'obtiens sous peu de l'aide,

Cum ma bona dompna m'am,
Morrai, pel cap sanh Gregori,
Si no.m bayz' en cambr' o sotz ram[2].

Qual pro y auretz, dompna conja,
Si vostr' amors mi deslonja ?
Par queus vulhatz metre monja.
E sapchatz, quar tan vos am,
Tem que la dolors me ponja,
Si no.m faitz dreg dels tortz qu'ie.us clam.

Qual pro y auretz, s'ieu m'enclostre
E no.m retenetz per vostre ?
Totz lo joys del mon es nostre,
Dompna, s'amduy nos amam.
Lay al mieu amic Daurostre
Dic e man que chan e no bram.

Per aquesta fri et tremble,
Quar de tan bon' amor l'am ;
Qu'anc no cug qu'en nasques semble
En semblan del gran linh n'Adam.



Ab la dolchor del temps novel
Foillo li bosc, et li aucel
Chanton chascus en lor lati
Segon lo vers del novel chan ;
Adonc esta ben c'om s'aisi
D'acho don hom a plus talan.

De lai don plus m'es bon e bel
Non vei mesager ni sagel,
Per que mos cors non dorm ni ri,
Ni no m'aus trairë adenan
Tro que sacha ben de la fi
S'el' es aissi com eu deman.

La nostr' amor vai enaissi
Com la branca de l'albespi

L'amour de ma parfaite dame,
Je meurs, par la tête de saint Grégoire,
Sans baisers d'elle en chambre ou sous la branche[2].

Quel profit y aurez-vous, dame
Jolie, si votre amour m'éloigne ?
Vous voulez, il semble, être nonne !
Sachez-le, tellement je vous aime :
Je crains que la douleur m'étreigne
Si vous ne réparez les torts dont je me plains.

Quel gain pour vous, si je me cloître,
Et si vous ne me retenez pas ?
Toute la joie du monde est nôtre,
Dame, à tous deux nous aimer.
Là-bas, à mon ami Daurostre,
Je fais savoir qu'il chante sans crier.

Pour elle je frissonne et tremble,
Tant je l'aime d'un amour intense ;
Je ne crois pas qu'il en soit de semblable
En physionomie, du grand lignage d'Adam.



À la douceur de la saison nouvelle,
Feuillent les bois, et les oiseaux
Chantent chacun dans son jargon
Sur les couplets du nouveau chant ;
Il est donc bien qu'on se procure
Ce dont l'homme a le plus envie.

De là d'où vient tout mon bonheur,
Je ne vois messager ni lettre :
Mon cœur n'en dort et n'en rit pas,
Et je n'ose avancer d'un pas
Jusqu'à bien savoir si la fin
Est ainsi que je le demande.

Notre amour se comporte ainsi
Que la branche de l'aubépine

Qu'esta sobre l'arbre tremblan
La nuoit, ab la ploja ez al gel,
Tro l'endeman, que.l sols s'espan
Per la fueilla vert e.l ramel.

Enquer me membra d'un mati
Que nos fezem de guerra fi
E que.m donet un don tan gran,
Sa drudari' e son anel :
Enquer me lais Dieus viure tan
C'aja mas manz soz so mantel !

Qu'eu non ai soing de lor lati
Que.m parta de mon Bon Vezi,
Qu'eu sai de paraulas com van
Ab un breu sermon que s'espel,
Que tal se van d'amor gaban,
Nos n'avem la pessa e.l coutel !



Bernard de Ventadour

Quant vey la lauzeta mover
De joi sas alas contra.l ray,
Que s'oblida e.s layssa cazer
Per la doussor qu'al cor li vai,
Ai ! tan grans enveia m'en ve
De cui qu'eu veya jauzion
Meravilhas ai quar desse
Lo cor de dezirier no.m fon.

Ai las ! tan cujava saber
D'amor, et tan petit en sai !
Quar eu d'amar no.m puesc tener
Celieys don ja pro non aurai ;

Dressée sur l'arbre, tremblante,
La nuit, à la pluie et au gel,
Jusqu'au matin, où le soleil s'épand
Sur la feuille verte au rameau.

Je me rappelle encore un matin,
Où nous arrêtâmes la guerre ;
Elle me fit un don si grand,
Son amour entier, son anneau :
Dieu me laisse encore vivre tant
Que j'aie mes mains sous son manteau !

Ai-je souci que leur jargon,
Me coupe de mon Bon Voisin ?
Je sais comment vont les paroles,
Le bref discours qui se propage.
Certains autres se vantent d'amour ?
Nous, nous avons pièce et couteau.



Bernard de Ventadour

Quand je vois l'alouette agiter
De joie ses ailes dans un rayon,
Qui s'oublie et se laisse tomber
Pour la douceur qui gagne son cœur,
Ah ! me vient une si grande envie
De ceux que je vois dans le bonheur
Que je m'étonne qu'à l'instant même
De désir le cœur ne fonde en moi.

Hélas ! j'imaginais tant savoir
En amour, et comme j'en sais peu !
Pourrais-je me retenir d'aimer
Celle dont je n'aurai jamais rien ?

Tout m'a mon cor e tout m'a se
E me mezeis' e tot lo mon,
E quan si.m tolc, no.m laisset re
Mas dezirier e cor volon.

Anc non agui de me poder
Ni no fui mieus de l'or' en sai
Que.m laisset en sos huelhs vezer
En un miralh que mot mi plai;
Mirals, pus me mirei en te
M'an mort li sospir de preon,
Qu'aissi.m perdei cum perdet se
Lo bels Narcisus en la fon.

De las donas mi dezesper;
Ja mais en lor no.m fiarai,
Qu'aissi cum las suelh captener,
En aissi las descaptendrai.
Pus vei qu'una pro no m'en te
Ves lieys que.m destrui e.m cofon,
Totas las dopt'e las mescre,
Quar be sai qu'atretals se son.

D'aiso.s fa be femna parer
Ma dona, per qu'ieu lo retrai,
Quar non vol so qu'om deu voler
E so qu'om li deveda fai.
Cazutz sui en mala merce,
E ai ben fait co.l fols en pon[1],
E no sai per que m'esdeve,
Mas quar trop pogei contra mon.

Merces es perduda per ver,
Et ieu non o saubi anc mai,
Quar cil qui plus en degr' aver
No.n a ges, et on la querrai?
A! quan mal sembla, qui la ve,
Que aquest caitiu deziron,
Que ja ses leis non aura be,
Laisse morir, que no l'aon!

Pus ab midons no.m pot valer
Precs ni merces ni.l dregz qu'ieu ai,

Elle m'a pris le cœur et m'échappe,
Me lèse et lèse le monde entier;
Par elle ainsi privé, ne me restent
Que le désir et le cœur ardent.

J'ai cessé d'être maître de moi
Et de m'appartenir dès le jour
Qu'elle me laissa voir en ses yeux
En un miroir qui me plaît beaucoup :
Miroir, aussitôt que je me suis miré en toi,
Les soupirs profonds m'ont tué :
Je me perdis comme fit lui-même
Le beau Narcisse dans la fontaine.

Les dames me font désespérer;
En elles je n'aurai plus confiance :
Autant j'aimais à les estimer,
Autant je les discréditerai.
Je n'en vois nulle m'avantager
Contre elle qui me ruine et me tue :
Toutes m'inspirent doute et soupçon,
Car je les sais bien toutes pareilles.

Elle apparaît bien femme en cela
Ma dame – de là vient mon reproche –,
Ne voulant pas ce qu'on doit vouloir,
Et faisant ce qu'on lui interdit.
En disgrâce me voici tombé,
J'ai bien fait comme le fou sur le pont[1];
J'ignore pourquoi cela m'arrive,
Sinon parce que je suis monté trop haut.

Pitié, la voilà perdue, vraiment,
Je ne l'avais pas encore appris :
Celle qui devrait en avoir le plus
En est dépourvue : où la chercher ?
Ah ! comme à la voir il paraît peu
Que ce malheureux plein de désir,
Qui n'aura jamais de bien sans elle,
Sans aide, elle le laisse mourir !

Vu qu'auprès de ma dame ne servent
Prières, ni pitié ni mes droits,

Ni a leys no ven a plazer
Qu'ieu l'am, ja mais no.l o dirai;
Aissi.m part de lieys e.m recre;
Mort m'a e per mort li respon,
E vau m'en, pus ilh no.m rete,
Caitius, en yssilh, no sai on.

Tristans[2], ges no.n auretz de me,
Qu'ieu m'en vau caitius, no sai on;
De chantar mi gic e.m recre,
E de joi e d'amor m'escon.



Bernart Marti

Bel m'es lai latz la fontaina
Erba vertz e chant de raina[1],
Com s'obrei
Pel sablei
Tota nueit fors a l'aurei,
E.l rossinhol mou son chant
Sotz la fueilla el vergant.
Sotz la flor m'agrada
Dous' amor privada.

Dona es vas drut trefana
De s'amor, pos tres n'apana;
N'i son trei
Estra lei.
Mas ab son marit l'autrei
Un amic cortes prezant.
E si plus n'i vai sercant,
Es desleialada
E puta provada.

Et qu'il ne lui plaît pas que je l'aime,
Jamais plus je ne le lui dirai.
Ici, je la quitte et je renonce ;
Mis à mort, la mort eſt ma réponse ;
Je m'en vais, faute qu'elle me retienne,
Malheureux, en exil, j'ignore où.

Triſtan[2], vous n'aurez plus rien de moi :
Je m'en vais malheureux, j'ignore où ;
Chanter, j'abandonne et j'y renonce ;
De la joie, de l'amour, je me cache.



Bernart Marti

J'aime à côté de la fontaine
L'herbe verte et le chant de raine[1]
– Comme elle prend de la peine
Sur le sable
Toute la nuit sauf sous l'orage ! –
Et le rossignol prend son chant
Sous la feuille dans la ramée.
Sous la fleur m'agrée
Un doux amour intime.

La dame eſt envers l'amant fausse
En amour, si trois elle en dote ;
Ils y sont trois
Hors la loi.
Elle mariée, je lui octroie
Un ami courtois et de prix.
Et si elle cherche plus,
La voilà honnie
Et putain avérée.

Mas si.l drutz premers l'enguana
– Enguans, si floris, non grana –
Lai felnei
Ses mercei,
Mes ben gart no s'ensordei.
Qui s'amigua vai trichant,
Trichatz deu anar muzant.
Amigu' a trichada,
Pueis : « Bada, fols, bada ! »

Be.m det Dieus bon' escarida
D'amor, si.m fos ben aizida.
Lai manei
E dompnei ;
Non es hom que meils estei.
Ges non ai mon cor voiant
D'amor, quan m'en vauc prezant
Per na Dezirada[2],
Mas trop m'es lunhada.

Tant m'es grail' e grass' e plana
Sotz la camiza ransana[3],
Quan la vei,
Fe que.us dei,
Ges no tenc envei' al rei
Ni a comte tan ni quant,
C'asatz fauc meils mon talant,
Quan l'ai despoillada
Sotz cortin' obrada[4].

En autr' amistat propdana
M'amar mis, que.m fo dolsana.
Ans l'amnei
Que.m sordei,
Mas la meiller no.m vairei.
L'esparviers ab bel semblant
Va del pueg[5] ves leis volant :
La longua trencada,
Pren lai sa volada.

En breu m'es com fils de lana
Lo fortz fres e la capsana,
Qui que.s grei,

Mais si l'amant d'abord la trompe
– Ruse fleurit sans porter fruit –,
Qu'elle trahisse
Sans merci,
Mais évite de s'en salir.
Celui qui fraude son amie,
Fraudé doit à son tour muser.
L'amie est fraudée ?
Alors : « Rêve, fou, rêve ! »

Quel bon destin d'amour Dieu me donna,
Si je pouvais en profiter !
Là je caresse
Et courtise :
Il n'est personne qui soit mieux.
Non, je n'ai pas le cœur vacant
D'amour, quand je m'en vais radieux
Par *na Désirade*[2],
Mais qu'elle est loin de moi !

Comme je la trouve fine, grasse et lisse
Sous la chemise en fil de Reims[3] !
Quand je la vois,
Par ma foi,
Je ne suis pas jaloux du roi
Ni d'un comte peu ou prou :
J'accomplis bien mieux mon désir,
Quand je l'ai dévêtue
Sous une courtine brodée[4].

Dans une autre affection toute proche,
Douce pour moi, j'ai mis mon cœur.
Pour ne pas m'avilir
Je la repousse,
Pourvu que la meilleure soit constante !
L'épervier de belle apparence
Vole du puy[5] vers elle :
Sa longe tranchée,
Il prend là son envol.

Je brise comme un fil de laine
Le frein robuste et le licou
– Que cela déplaise,

So.us autrei,
Tota.l rengua ab correi[6].
C'aisi vauc entrebescant
Los motz e.l so afinant
Lengu' entrebescada
Es en la baizada.



Farai un vers ab son novelh[1]
E vuelh m'en a totz querelar,
Qu'a penas trobi qui m'apelh
Ni sol mi denhe l'uelh virar.
Trobat m'an nesci e fadelh
Quar no sai l'aver ajustar.

Un non vey tant ric ni tan belh,
No.s camge de tot son afar
Quan trop joves pert son capdelh
Per qui deuria melhurar,
Que plus lo plumon qu'un auzelh
Quan lo vezon tot sol estar.

No.m puesc mudar que no.m querelh,
Que la folhia vey sobrar.
Non truep qui ab si m'aparelh
Ni.m fassa ben ni.m vuell' amar
Ni de nulha ren m'acosselh
Ni.m essenh quon o deia far.

Si duerm trop, non er qui.m revelh,
Ans si penran tug a gabar;
E si stau tot jorn al solelh,
Pauc trobarai, m'an covidar:
Ja negus hom d'amic no vuelh,
Si non a poder de donar!

Greu er nulhs hom aperceubutz
Qui non a mas se a mandar.
Si's savis, er per folh tengutz,
Si'n aver no.l ve hom pojar.

Je vous l'accorde –,
La bride entière et la courroie[6].
J'entrelace les mots,
J'affine la mélodie
Tout comme la langue
Est enlacée au baiser.



Je vais faire un poème à l'air nouveau[1],
Et veux m'en plaindre à tout le monde :
Avec peine je trouve qui m'appelle
Ou me fasse l'aumône d'un regard.
On m'a trouvé nigaud, stupide :
Je ne sais pas amasser l'argent.

Je n'en vois nul, si riche et beau soit-il,
Dont le sort ne change du tout au tout
Dès lors qu'il perd, trop jeune, son soutien
Par qui sa vie devrait être meilleure :
On le plume plus qu'un oiseau
Quand on le voit être tout seul.

Impossible de taire ma plainte :
Je vois la folie prendre le dessus.
Je ne trouve personne pour me prendre avec lui,
Me faire du bien ou vouloir m'aimer
Me conseiller sur quoi que ce soit
Ou m'enseigner comment agir.

Si je dors trop, nul ne me réveillera,
Mais ils se mettront tous à me railler ;
Et si je reste tout le jour au soleil,
J'en trouverai peu pour me convier :
Je ne veux pour ami nul homme,
S'il n'a pas le pouvoir de donner !

Difficile à quelqu'un d'être remarqué
S'il n'a que lui à commander.
S'il est sage, il sera jugé fou
Si on le voit désargenté.

A tot despieg es cazegutz
Cuy ave autrui agachar.

Ja non er pros ni mantengutz
Qui non sap aver amassar,
Qu'ar non es dregz reconogutz ;
Mais fors'a qui mais pot panar,
E.l paupres es ses colp vencutz,
Que no.s pot cubrir ni tornar.

Cuy siey amic falhon del tot,
Bien seri' ops a perforsar
Que non estes tostemps el lot,
Ans vis si poiria levar,
Que per fraire ne per nebot
No.s deu negus hom refizar.

Mas so que hom a, sobretot
Cove per mezura menar.
Si non o fai e.ss en escot,
L'autruy l'ave segr'e cassar.
Ab so qu'ieu sembli be la cot
Que non talh'e fa.l fer talhar :

Aquo de qu'ieu non say un mot
Cugi ad autruy ensenhar.



Chansons de femme anonymes

Por coi me bait mes maris ?
Laisette !

Je ne li ai rienz meffait,
Ne riens ne li ai mesdit

De tous il n'est que méprisé
Celui qui doit guetter autrui.

Jamais ne sera preux ni soutenu
Celui qui ne sait pas faire fortune :
Aujourd'hui le droit n'a plus cours ;
La force est à qui sait voler le plus,
Le pauvre est vaincu sans qu'on le frappe,
Il ne peut se couvrir ni fuir.

Celui que ses amis abandonnent
Serait bien inspiré de s'efforcer
De ne pas rester toujours dans la boue,
Mais plutôt voir s'il pourrait se lever :
Sur un frère ou sur un neveu,
Aucun ne doit se reposer.

Mais ce que l'homme détient, surtout
Il faut le mener avec mesure.
À ne pas le faire, à s'y refuser,
Le bien d'autrui l'on poursuit et pourchasse ;
Avec cela, je suis comme la pierre
Qui sans tailler aiguise le fer :

Ce dont je ne sais pas un mot,
Prétendre l'enseigner à autrui ?



Chansons de femme anonymes

Pourquoi me bat mon mari ?
Pauvrette !

Nul mal je ne lui ai fait,
Rien de mal ne lui ai dit

Fors c'acolleir mon amin
Soulete.
*[Por coi me bait mes maris ?
Laisette !]*

Et c'il ne mi lait dureir
Ne bone vie meneir,
Je lou ferai cous clameir
A certes.
*[Por coi me bait mes maris ?
Laisette !]*

Or sai bien que je ferai
Et coment m'an vangerai :
Avec mon amin geirai
Nüete.
*Por coi me bait mes maris ?
[Laisette !]*



*Au cuer les ai, les jolis malz.
Coment an guariroie ?*

Kant li vilains vait a marchiet,
Il n'i vait pais pour berguignier,
Mais por sa feme a esgaitier,
Que nuns ne li forvoie !
*Au cuer les ai, les jolis malz.
Coment an guariroie ?*

Vilains, car vos traites an lai,
Car vostre alainne m'ocidrait.
Bien sai c'ancor departirait
Vostre amor et la moie.
*[Dieus !] j'ai a cuer [les jolis malz.
Coment an guariroie ?]*

Vilains, cuidiez vos tout avoir,
Et belle dame et grant avoir ?
Vos avereiz lai hairt on col,

Si ce n'eſt enlacer mon ami
Seulette.
Pourquoi me bat mon mari ?
Pauvrette !

S'il m'empêche de continuer
Et de mener joyeuse vie,
Je le ferai proclamer cocu
De fait.
Pourquoi me bat mon mari ?
Pauvrette !

Je sais ce que je ferai,
Comment je m'en vengerai :
Avec mon ami je coucherai
Nuette.
Pourquoi me bat mon mari ?
Pauvrette !



J'ai dans le cœur les maux jolis.
Comment j'en guérirais ?

Quand le vilain va au marché,
Il n'y va pas pour chipoter,
Mais pour surveiller sa femme,
Que nul ne la lui dévoie !
J'ai dans le cœur les maux jolis.
Comment j'en guérirais ?

Vilain, disparaissez de là,
Car votre haleine me tuera.
Je sais qu'un jour votre amour
Et le mien se sépareront.
Dieu ! j'ai au cœur les maux jolis.
Comment j'en guérirais ?

Vilain, croyez-vous tout avoir,
Et belle dame et grand avoir ?
Vous aurez, vous, la corde au cou,

Et mes amins lai joie!
Dieus ! j'ai a cuer les jolis malz.
Coment an guariroie?



Chansons de toile anonymes

En un vergier, lez une fontenele
Dont clere est l'onde et blanche la gravele,
Siet fille a roi, sa main a sa maxele;
En sospirant son douz ami rapele:
Aé, cuens Guis amis,
La vostre amors me tout solaz et ris.

« Cuens Guis amis, com male destineie!
Mes pere m'a a un viellart donee
Qui en cest meis m'a mise et enserree,
N'en puis eissir a soir n'a matinee.
Aé, cuens Guis amis,
La [vostre amors me tout solaz et ris]. »

Li mals mariz en oï la deplainte;
Entre el vergier, sa corroie a desceinte;
Tant la bati q'ele en fu perse et tainte,
Entre ses piez por pou ne l'a estainte.
Aé, cuens Guis amis,
[La vostre amors me tout solaz et ris].

Li mals mariz, quant il l'ot laidangie,
Il s'en repent, car il ot fait folie,
Car il fu ja de son pere maisnie;
Bien seit q'ele est fille a roi, koi qu'il die.
Aé, cuens Guiz amis,
[La vostre amors me tout solaz et ris].

Et mon ami la joie !
Dieu ! j'ai au cœur les maux jolis.
Comment j'en guérirais ?



Chansons de toile anonymes

Dans un verger, auprès d'une fontaine
Dont l'onde eſt pure et blanc le fin gravier,
Main à la joue, une princesse assise
Invoque en soupirant son tendre ami :
Ah, comte Guy bien-aimé,
Vous aimer m'enlève joie et gaieté.

« Comte Guy bien-aimé, cruelle deſtinée !
Mon père m'a donnée à un vieillard
Qui sous ce toit m'a mise et enfermée
À n'en pouvoir sortir matin ni soir.
Ah, comte Guy bien-aimé,
Vous aimer m'enlève joie et gaieté. »

Le mauvais mari entendit la plainte :
Il entra au verger, défit sa ceinture,
Il la battit à la noircir de bleus,
À ses pieds, pour un peu, il l'achevait.
Ah, comte Guy bien-aimé,
Vous aimer m'enlève joie et gaieté.

À peine le mauvais mari l'a-t-il outragée
Qu'il s'en repent comme d'une sottise :
Il fut jadis des hommes de son père ;
Il la sait fille de roi, quoi qu'il dise.
Ah, comte Guy bien-aimé,
Vous aimer m'enlève joie et gaieté.

La bele s'est de pameson levee,
Deu reclama par veraie penseie :
« Bels Sire douz, ja m'avez vos formee[1],
Donez moi, Sire, que ne soie obliee,
Ke mes amis revengne ainz la vespree.
Aé, cuenz Guiz amis,
[La vostre amors me tout solaz et ris]. »

Et nostre Sires l'a molt bien escoutee :
Ez son ami, qui l'a reconfortee ;
Assis se sont soz une ante ramee ;
La ot d'amors mainte larme ploree.
Aé, cuenz Guiz amis,
[La vostre amors me tout solaz et ris].

BELE DOETTE

Bele Doette as fenestres se siet,
Lit en un livre, mais au cuer ne l'en tient ;
De son ami Doon li resovient
Q'en autres terres est alez tornoier.
E or en ai dol !

Uns escuiers as degrez de la sale
Est dessenduz, s'est destrossé sa male.
Bele Doette les degrez en avale,
Ne cuide pas oïr novele male.
E or en ai dol !

Bele Doette tantost li demanda :
« Ou est mes sires, que ne vi tel pieç'a ? »
Cil ot tel duel que de pitié plora ;
Bele Doette maintenant se pasma.
E [or en ai dol] !

Bele Doette s'est en estant drecie ;
Voit l'escuier, vers lui s'est adrecie ;
En son cuer est dolante et correcie
Por son seignor dont ele ne voit mie.
E [or en ai dol] !

La belle, relevée de sa faiblesse,
Implore Dieu d'une pensée sincère :
« Cher et doux Seigneur, qui m'avez créée[1],
Donnez-moi de n'être pas oubliée,
Que mon bien-aimé vienne avant le soir.
Ah, comte Guy bien-aimé,
Vous aimer m'enlève joie et gaieté. »

Notre-Seigneur l'a très bien écoutée :
Voici son ami qui l'a consolée ;
Ils se sont assis sous branche et rameaux ;
Là par amour fut versée mainte larme.
Ah, comte Guy bien-aimé,
Vous aimer m'enlève joie et gaieté...

BELLE DOETTE

Belle Doette à la croisée s'assied,
Lisant un livre, mais le cœur n'y est pas ;
De son ami Doon il lui souvient :
En d'autres terres il est allé combattre.
Et j'en ai du chagrin...

Un écuyer aux marches de la salle
Met pied à terre, il détache sa malle.
Belle Doette les degrés en dévale,
Loin de s'attendre à de tristes nouvelles.
Et j'en ai du chagrin...

Belle Doette d'abord lui demanda :
« Où est mon seigneur, absent depuis longtemps ? »
Pris de douleur, il pleura de pitié.
Belle Doette tomba évanouie.
Et j'en ai du chagrin...

Belle Doette se dresse sur ses jambes,
Voit l'écuyer, s'est vers lui dirigée ;
Au fond du cœur elle est triste, affligée
Pour son seigneur qu'elle n'aperçoit pas.
Et j'en ai du chagrin...

Bele Doette li prist a demander :
« Ou est mes sires cui je doi tant amer ?
– En non Deu, dame, nel vos quier mais celer :
Morz est mes sires, ocis fu au joster. »
E or [en ai dol] !

Bele Doette a pris son duel a faire :
« Tant mar i fustes, cuens Do, frans debonaire,
Por vostre amor vestirai je la haire,
Ne sor mon cors n'avra pelice vaire.
E or en ai dol !
Por vos devenrai nonne en l'eglyse saint Poul.

« Por vos ferai une abbaïe tele,
Qant iert li jors que la feste iert nomeie,
Se nus i vient qui ait s'amor fauseie,
Ja del mostier ne savra l'entreie.
E or en ai dol !
Por vos devenrai nonne a l'eglise saint Poul. »

Bele Doette prist s'abaiie a faire,
Qui est grandë et adés sera maire ;
Toz cels et celes vodra dedans atraire
Qui por amor sevent peine et mal traire.
« E or en ai dol !
Por vostre amor devenrai nonne a l'eglise saint Poul. »



Chanson d'aube anonyme

GAITE DE LA TOR

Gaite de la tor,
Gardez entor
Les murs, se Deus vos voie !

Belle Doette se mit à lui demander :
« Où est mon seigneur, que je dois tant aimer ?
– Au nom de Dieu, dame, comment différer ?
Mon seigneur est mort, tué à la joute,
Et j'en ai du chagrin... »

Belle Doette a commencé son deuil :
« Fatal voyage, comte Doon, noble et doux...
Pour vous aimer, je vêtirai la haire,
Mon corps n'aura plus de pelisse vaire.
Et j'en ai du chagrin !
Pour vous je serai nonne à l'église Saint-Paul.

« Pour vous je ferai faire une abbaye
Telle que le jour où tombera sa fête,
Quiconque y venant traître à son amour
Ne trouvera pas l'entrée du moutier.
J'en ai du chagrin...
Pour vous je serai nonne à l'église Saint-Paul. »

Belle Doette édifia l'abbaye,
Qui est grande, et toujours s'accroîtra ;
Elle y voudra attirer ceux et celles
Qui pour l'amour connaissent mal et peine.
« J'en ai du chagrin...
Pour vous aimer, je serai nonne à l'église Saint-Paul. »



Chanson d'aube anonyme

GUETTEUR DE LA TOUR

Guetteur de la tour,
Veillez autour
Des murs, et Dieu vous garde !

C'or sont a sejor
Dame et seignor,
Et larron vont en proie.
Hu et hu et hu et hu !
Je l'ai veü
La jus soz la coudroie.
Hu et hu et hu et hu !
A bien pres l'ocirroie.

D'un douz lai d'amor
De Blancheflor,
Compains, vos chanteroie,
Ne fust la poor
Del traïtor
Cui je redotteroie.
Hu et hu [et hu et hu !
Je l'ai veü
La jus soz la coudroie.
Hu et hu et hu et hu !
A bien pres l'ocirroie].

Compainz, en error
Sui, k'a cest tor
Volentiers dormiroie.
N'aiez pas paor !
Voist a loisor
Qui aler vuet par voie.
Hu et hu et hu et hu !
Or soit teü,
Compainz, a ceste voie.
Hu et hu ! Bien ai seü
Que nos en avrons joie.

Ne sont pas plusor
Li robeor ;
N'i a c'un que je voie,
Qui gist en la flor
Soz covertor,
Cui nomer n'oseroie.
Hu [et hu et hu et hu !
Or soit teü,
Compainz, a ceste voie.
Hu et hu ! Bien ai seü
Que nos en avrons joie].

Car y sont en paix
Dame et seigneur,
Et voleurs vont en chasse.
Hu et hu et hu et hu !
Je l'ai vu
Là-bas sous la coudraie.
Hu et hu et hu et hu !
Pour un peu je le tuerais !

Un doux lai d'amour
Sur Blanchefleur,
Compagnon, je vous chanterais,
S'il n'était ma peur
De ce traître
Que je redouterais.
Hu et hu et hu et hu !
Je l'ai vu
Là-bas sous la coudraie.
Hu et hu et hu et hu !
Pour un peu je le tuerais !

Compagnon, erreur
De ma part : maintenant,
Volontiers je dormirais.
N'ayez pas peur !
Aille à loisir
Qui veut prendre la route.
Hu et hu et hu et hu !
Silence, maintenant,
Compagnon, sur ce moyen.
Hu et hu ! Je l'ai bien su :
Nous en aurons de la joie.

Il n'y a pas plusieurs
Détrousseurs :
Je n'en vois qu'un seul
Couché dans les fleurs
Sous une couverture,
Que je n'oserais nommer.
Hu et hu et hu et hu !
Silence, maintenant,
Compagnon, sur ce moyen.
Hu et hu ! Je l'ai bien su :
Nous en aurons de la joie.

Cortois ameor
Qui a sejor
Gisez en chambre coie,
N'aiez pas freor,
Que tresq'a jor
Poez demener joie.
Hu [et hu et hu et hu !
Or soit teü,
Compainz, a ceste voie.
Hu et hu ! Bien ai seü
Que nos en avrons joie].

Gaite de la tor,
Vez mon retor
De la ou vos ooie ;
D'amie et d'amor,
A cestui tor
Ai ceu que plus amoie.
Hu et hu et hu et hu !
Pou ai geü
En la chambre de joie.
Hu et hu ! Trop m'a neü
L'aube qui me guerroie.

Se salve l'onor
Au Criator
Estoit, tot tens voudroie
Nuit feïst del jor :
Jamais dolor
Ne pesance n'avroie.
Hu et hu et hu et hu !
Bien ai veü
De biauté la monjoie.
Hu et hu ! C'est bien seü.
Gaite, a Deu tote voie.



Courtois amoureux
Qui vous reposez
Dans une chambre tranquille,
Soyez sans frayeur
Puisque jusqu'au jour
Vous pouvez être en joie.
Hu et hu et hu et hu !
Silence, maintenant,
Compagnon, sur ce moyen.
Hu et hu ! Je l'ai bien su :
Nous en aurons de la joie.

Guetteur de la tour,
Voici mon retour
D'où je vous entendais ;
Amie et amour,
J'ai cette fois-ci
Ce que je préférais.
Hu et hu et hu et hu !
J'ai peu couché
Dans la chambre de joie.
Hu et hu ! Trop m'a nui
L'aube qui me guerroie.

Sauf l'honneur
Du Créateur,
Tout le temps, je voudrais
Qu'Il fît du jour la nuit :
Jamais je n'aurais
Douleur ni peine.
Hu et hu et hu et hu !
Je l'ai bien vue,
La beauté à son comble.
Hu et hu ! C'est bien certain.
Guetteur, adieu cependant.



Chanson de toile anonyme

GAIETE ET ORÏOUR

Lou samedi a soir fat la semainne ;
Gaiete et Orïour, serors germainne,
Main et main vont bagnier a la fontainne.
Vante l'ore et la rainme crollet :
Ki s'antrainmet soweif dorment.

L'anfes Gerairs revient de la cuitainne[1],
S'ait chosit Orïor sor la fontainne ;
Antre ces bras l'ait pris, soueif l'a strainte.
Vante l'ore et la rainme crollet :
Ki s'antrainme soueif dorment.

« Qant avrés, Orrïour, de l'ague prise,
Reva toi an arriere, bien seis la ville ;
Je remainra Gerairt, ke bien me priset. »
Vante l'ore et la rainme crollet :
Ki s'antrainme soweif dorment.

Or s'an vat Orïous stinte et marrie ;
Des euls s'an vat plorant, de cuer sospire,
Cant Gaiete sa suer n'an moinnet mie.
Vante l'ore et la rainme crollet :
Ki s'antrainmet soweif dorment.

« Laise, fait Orïour, com mar fui nee !
J'a laxiét ma serour an la vallee,
L'anfes Gerairs l'anmoine an sa contree. »
Vante l'ore et la rainme crollet :
Ki s'entrainmet soweif dorment.

L'anfes Gerairs et Gaie s'an sont torneit,
Lor droit chemin ont pris vers sa citeit ;
Tantost com il i vint, l'ait espouseit.
Vante l'ore et la rainme crollet :
Ki [s'antrainmet soweif dorment].

Chanson de toile anonyme

GAIETTE ET ORIEUR

Le samedi au soir est finie la semaine ;
Gaiette et Orieur – elles sont sœurs germaines –
Main dans la main s'en vont baigner à la fontaine.
Souffle la brise et les branches se bercent :
Les vrais amants dans la tendresse dorment.

Gérard le jeune à son retour de la quintaine[1]
A remarqué Orieur au bord de la fontaine,
Entre ses bras l'a prise et doucement étreinte.
Souffle la brise et la branche se berce :
Les vrais amants dans la tendresse dorment.

« Après que tu auras, Orieur, puisé ton eau,
Retourne sur tes pas, tu connais la maison :
Je vais rester avec Gérard : il m'apprécie. »
Souffle la brise et la branche se berce :
Les vrais amants dans la tendresse dorment.

Alors Orieur s'en va, perdue, la mort dans l'âme ;
En pleurs elle s'en va, du fond du cœur soupire,
Quand Gaiette sa sœur elle n'emmène pas.
Souffle la brise et les branches se bercent :
Les vrais amants dans la tendresse dorment.

« Hélas, dit Orieur, cruelle destinée !
Ma sœur, pourquoi l'avoir laissée dans la vallée,
Que le jeune Gérard emmène en sa contrée ? »
Souffle la brise et les branches se bercent :
Les vrais amants dans la tendresse dorment.

Gérard le jeune et Gaiette s'en sont allés,
Ils ont pris leur chemin tout droit vers sa cité ;
Aussitôt arrivé, Gérard l'a épousée...
Souffle la brise et la branche se berce :
Les vrais amants dans la tendresse dorment...



Chansons d'aube anonymes

Entre moi et mon amin,
En un boix k'est leis Betune,
Alainmes juwant mairdi
Toute lai nuit a la lune,
Tant k'il ajornait
Et ke l'alowe chantait
Ke dit : « Amins, alons an. »
Et il respont doucement :
« *Il n'est mie jours,*
Saverouze au cors gent ;
Si m'aït Amors,
L'alowette nos mant. »

Adont ce trait pres de mi,
Et je ne fu pas anfruine ;
Il me baixait bien .III. fois,
Ausi fix je lui plus d'une,
K'ainz ne m'anoiait.
Adonc vocexiens nous lai
Ke celle neut durest sent,
Mais ke plus n'alest dixant :
« *Il n'est mie jours,*
[Saverouze au cors gent ;
Si m'aït Amors,
L'alowette nos mant. »*]*



Cant voi l'aube dou jor venir,
Nulle rien ne doi tant haïr,



Chansons d'aube anonymes

Ensemble avec mon ami,
Dans un bois près de Béthune,
Nous fûmes jouer mardi,
Toute la nuit sous la lune,
Jusqu'au point du jour
Où l'alouette chantait,
Qui dit : « Mon ami, partons. »
Et doucement il répond :
« *Il ne fait pas jour,*
Charmeuse au corps joli :
J'en atteste Amour,
L'alouette a menti. »

Et de s'approcher de moi
– Je ne fis pas grise mine ;
Il m'embrassa bien trois fois
Et moi de même plus d'une :
Rien pour me fâcher !
Comme nous aurions aimé
Que cette nuit durât cent nuits,
Pourvu qu'il n'eût plus à dire :
« *Il ne fait pas jour,*
Charmeuse au corps joli :
J'en atteste Amour,
L'alouette a menti. »



À voir l'aube du jour venir,
Je ne dois rien autant haïr :

K'elle fait de moi departir
Mon amin, cui j'ain per amors
Or ne hais riens tant com le jour,
Amins, ke me depairt de vos.

Je ne vos puis de jor veoir,
Car trop redout l'apercevoir,
Et se vos di trestout por voir
K'en agait sont li enuious[1].
Or ne hais riens [tant com le jour,
Amins, ke me depairt de vos].

Quant je me gix dedens mon lit
Et je resgairde encoste mi,
Je n'i truis poent de mon amin,
(Medixant m'en ont fait partir[2])
Se m'en plaing a fins amerous.
Or ne hais riens [tant com le jour,
Amins, ke me depairt de vos].

Biaus dous amis, vos en ireis ;
A Deu soit vos cors comandeis.
Por Deu vos pri, ne m'oblieis !
Je n'ain nulle rien tant com vos.
Or ne hais riens [tant com le jour,
Amins, ke me depairt de vos].

Or pri a tous les vrais amans
Ceste chanson voixent chantant
Ens en despit des mesdixans
Et des mavais maris jalous.
Or ne hais riens tant com lou jour,
Amins, ke me depairt de vos.



C'eſt elle qui fait me quitter
Mon ami, que j'aime d'amour.
Je ne hais rien tant que le jour,
Ami : de vous il me sépare.

Je ne puis vous voir de jour,
Redoutant trop qu'on nous repère ;
Je vous le dis, c'eſt avéré :
Les importuns sont aux aguets[1].
Je ne hais rien tant que le jour,
Ami : de vous il me sépare.

Quand je suis couchée dans mon lit,
Que je regarde à mon côté,
Je n'y trouve en rien mon ami,
– Les médisants m'en ont séparée[2] –
Je m'en plains aux vrais amoureux.
Je ne hais rien tant que le jour,
Ami : de vous il me sépare.

Cher doux ami, vous allez partir,
À Dieu soyez recommandé.
Pour Dieu, je vous prie, ne m'oubliez pas !
Je vous aime par-dessus tout.
Je ne hais rien tant que le jour,
Ami : de vous il me sépare.

Je prie tous les amants sincères
D'aller chantant cette chanson
En dépit de tous médisants
Et des mauvais maris jaloux.
Je ne hais rien tant que le jour,
Ami : de vous il me sépare.



Reverdie anonyme

Volez vous que je vous chant
Un son d'amors avenant ?
Vilain ne.l fist mie,
Ainz le fist un chevalier
Souz l'onbre d'un olivier
Entre les braz s'amie.

Chemisete avoit de lin
Et blanc peliçon[1] hermin
Et blïaut[2] de soie,
Chauces ot de jaglolai[3]
Et sollers de flors de mai,
Estroitement chauçade.

Çainturete avoit de fueille
Qui verdist quant li tens mueille,
D'or ert boutonade.
L'aumosniere[4] estoit d'amor,
Li pendant furent de flor,
Par Amors fu donade.

Si chevauchoit une mule ;
D'argent ert la ferreüre,
La sele ert dorade ;
Seur la crope par derrier
Avoit planté trois rosiers
Por fere li honbrage.

Si s'en vet aval la pree ;
Chevaliers l'ont encontree,
Biau l'ont saluade :
« Bele, dont estes vous nee[5] ?
– De France sui la loee,
Du plus haut parage.

Reverdie anonyme

Voulez-vous bien que je vous chante
Une chanson d'amour plaisante ?
Ce n'est pas un vilain
Qui la fit, mais un chevalier
Dans l'ombrage d'un olivier
Aux bras de son amie.

Elle avait une chemisette de lin,
Un blanc peliçon[1] d'hermine
Et un bliaut[2] de soie ;
Ses chausses étaient de glaïeul[3]
Et ses souliers de fleurs de mai,
Étroitement serrés.

Sa ceinturette était de feuille
Verdissante par temps de pluie,
Et en or le bouton ;
Son aumônière[4] était d'amour
Et les cordons étaient de fleurs :
C'était un don d'Amour.

Elle chevauchait une mule ;
D'argent était le ferrement
Et la selle était d'or ;
Et sur la croupe par-derrière
Elle avait planté trois rosiers
Pour lui donner de l'ombre.

Elle s'en va par la prairie ;
Des chevaliers l'ont rencontrée,
Gentiment saluée :
« Belle, quelle est votre origine[5] ?
– Je suis de la France honorée,
Et du plus haut parage.

« Li rosignous est mon pere
Qui chante seur la ramee
El plus haut boscage ;
La seraine, ele, est ma mere
Qui chante en la mer salee
El plus haut rivage.

– Bele, bon fussiez vous nee !
Bien estes enparentee
Et de haut parage[6] ;
Pleüst a Dieu nostre pere
Que vous me fussiez donee
A fame espousade ! »



Pastourelle anonyme

Enmi la rousee que nest la flor,
Que la rose est bele au point du jor,
Par mi cele arbroie
Cil oisellon s'envoisent
Et mainent grant baudor.
Quant j'oi la leur joie,
Pour riens ne m'i tendroie
D'amer bien par amors.

La pastore ert bele et avenant ;
Ele a les euz verz, la bouche rïant.
Benoet soit li mestre
Qui tele la fist nestre :
Bien est a mon talent.
Je m'assis a destre,
Si li dis : « Damoiselle,
Vostre amor vous demant. »

« Le rossignol est mon père,
Qui chante sur la ramée
Au plus haut du bocage ;
La sirène, voilà ma mère,
Qui chante sur la mer salée
Sur le plus haut rivage.

– Belle, quelle naissance faste !
Vous êtes bien apparentée,
Issue d'un haut lignage[6].
Plût à Dieu notre Père
Que vous me fussiez donnée
Pour femme en mariage ! »



Pastourelle anonyme

Parmi la rosée où la fleur éclot,
Où la rose est belle au point du jour,
Dans cette futaie,
Les oisillons s'égaient,
Transportés d'allégresse.
Sensible à leur joie,
Comment me retenir
De bien aimer d'amour ?

La bergère était belle et plaisante,
Avec ses yeux clairs, sa bouche riante.
Béni soit le Maître
Qui telle la fit naître :
Comme elle est à mon goût !
Je m'assieds à droite,
Et lui dis : « Demoiselle,
Je vous prie de m'aimer. »

Ele me respont : « Sire Champenois,
Par voſtre folie ne m'avrois des mois,
Car je suis amie
Au filz dame Marie,
Robinet le courtois,
Qui me chauce et lie
Et si ne me let mie
Sanz biau chapiau d'orfrois[1]. »

Quant vi que proiere ne m'i vaut noient,
Couchai la a terre tout maintenant,
Levai li le chainse[2] ;
Si vi la char si blanche,
Tant fui je plus ardant,
Fis li la folie.
El nel contrediſt mie,
Ainz le vout bonement.

Quant de la paſtore oi fet mon talent,
Sus mon palefroi montai maintenant,
Et ele s'escrie :
« Au filz sainte Marie,
Chevalier, vos conmant ;
Ne m'oublïez mie,
Car je sui voſtre amie,
Mes revenez souvent. »



Chrétien de Troyes

Amors tençon et bataille
Vers son champïon a prise,
Que por li tant se travaille
Q'a desrainier sa franchise
A tote s'entente mise ;

Elle me répond : « Seigneur champenois,
Vicieux que vous êtes, vous pouvez m'attendre !
Celui que j'aime est
Fils de dame Marie,
Robinet le courtois,
Qui ceinture et chausses
Me donne, et ne me laisse pas
Sans beau bandeau d'orfroi[1]. »

Voyant que prier ne m'avance pas,
Je la couche tout aussitôt à terre,
Trousse sa tunique[2] ;
À voir la chair si blanche,
Je redouble d'ardeur :
Et j'en viens au fait.
Loin de s'y opposer,
Elle s'y prête bien.

Quand j'eus pris mon plaisir de la bergère,
À l'instant je fus sur mon palefroi,
Et elle s'écrie :
« Au fils de sainte Marie,
Chevalier, je vous recommande ;
Ne m'oubliez pas,
Moi qui suis votre amie,
Mais revenez souvent. »



Chrétien de Troyes

Amour querelle et bataille
A engagées contre son champion,
Qui se donne tant de mal pour lui
Qu'à sauver sa libre seigneurie
Il a mis toute son application ;

S'est droiz q'a merci li vaille,
Mais ele tant ne lo prise
Que de s'aïe li chaille.

Qui que por Amors m'asaille,
Senz loier et sanz faintise
Prez sui q'a l'estor m'en aille,
Que bien ai la peine aprise.
Mais je criem q'a mon servise
Guerre et aiue li faille ;
Ne quier estre en nule guise
Si frans q'en moi n'ait sa taille[1].

Nuns, s'il n'est cortois et sages,
Ne puet d'Amors riens aprendre ;
Mais tels en est li usages,
Dont nus ne se seit desfendre,
Q'ele vuet l'entree vandre :
Et quels en est li passages ?
Raison li covient despandre
Et mettre Mesure en gages[2].

Fols cuers legiers ne volages
Ne puet rien d'Amors aprendre.
Tels n'est pas li miens corages,
Ainz sert senz merci atendre[3].
Ainz que m'i cudasse prendre,
Fu vers li durs et salvages.
Or me plaist, senz raison rendre,
K'en son prou soit mes damages.

Molt m'a bien Amors vendue
S'onor et sa seignorie,
K'a l'entreie ai despendue
Mesure et Raison guerpie.
Lor consalz ne lor aïe
Ne me soit jamais rendue :
Je lor fail de compaignie,
N'i aient nule atendue.

D'Amors ne sai nule issue,
Ne ja nus ne la m'en die !
Müer puet en ceste mue

Il mérite un juste salaire,
Mais Amour ne l'apprécie pas assez
Pour se soucier de son aide.

Quiconque m'assaille à cause d'Amour,
Désintéressé, sans hésiter
Je suis prêt à partir au combat,
Car je connais bien la souffrance.
Mais je crains qu'avec mon service,
Aide et guerre pour lui tournent mal ;
Je ne veux être en nulle manière
Libre au point qu'il n'ait pas mon tribut[1].

Nul, à moins d'être courtois et sage,
Ne peut rien apprendre d'Amour ;
Mais ainsi s'établit son usage,
Dont nul ne peut se protéger,
Qu'il entend faire acquitter l'entrée :
Et quel en est le droit de passage ?
C'est Raison qu'il faut dépenser,
Non sans mettre Mesure en gage[2].

Un cœur insensé, léger, volage
Ne peut rien apprendre d'Amour.
Tel n'est pas mon propre cœur :
Il sert sans espérer de merci[3].
Avant d'avoir songé m'éprendre,
Je fus envers lui dur et sauvage.
Il me plaît, sans en faire le compte,
Qu'à son profit soit mon dommage.

C'est au prix fort qu'Amour m'a vendu
Son fief ainsi que sa seigneurie,
Puisque au droit d'entrée j'ai dépensé
Mesure et abandonné Raison.
Que leur conseil ni leur aide
Ne me soient jamais rendus :
C'est moi qui leur fausse compagnie,
Qu'elles n'aient plus rien à espérer.

D'amour, je ne sais aucune issue,
– Et que nul, jamais, ne m'en dise une !
Elle peut muer dans cette mue,

Ma plume tote ma vie,
Mes cuers n'i müerat mie[4];
S'ai g'en celi m'atendue
Que je dout que ne m'ocie[5],
Ne por ceu cuers ne remue.

Se Merciz ne m'en aïe
Et Pitiez, qui eſt perdue,
Tart iert la guerre fenie
Que j'ai lonc tens maintenue.



Gace Brulé

Les oxelés de mon païx
Ai oïs en Bretaigne.
A lors chans m'eſt il bien avis
K'en la douce Champaigne
Les oï jadis,
Se n'i ai mespris[1].
Il m'ont en si douls penseir mis
K'a chanson faire m'en seux pris
Tant que je perataigne
Ceu k'Amors m'ait lonc tens promis.

En longue atente me languis
Sens ceu ke trop m'en plaigne;
Ceu me tolt mon jeu et mon ris,
Ke nuls c'Amors deſtraigne
N'eſt d'el ententis.
Mon cors et mon vis
Truis si per oures entrepris
Ke fol semblant en ai enpris.
Ki k'en Amors mespraigne,
Je seux cil k'ains riens n'i forfix.

Ma plume, pour toute ma vie,
Mon cœur, ce n'eſt pas lui qui muera[4].
J'ai beau fonder mon espoir en celle
Dont je crains qu'elle ne me tue[5],
Pour autant mon cœur ne change pas.

Si Merci ne m'y vient en aide
Avec Pitié, laquelle eſt perdue,
C'eſt bien tard que sera finie la guerre
Que j'ai pendant longtemps soutenue.



Gace Brulé

Les oiselets de mon pays,
Je les ai entendus en Bretagne.
Leurs chants me donnent l'impression
Que dans la douce Champagne
Je les ai entendus jadis,
À moins de m'être mépris[1].
Ils m'ont mis en un si tendre penser
Que j'en ai entrepris une chanson
Avec l'espoir qu'enfin j'atteigne
Ce que l'Amour depuis longtemps m'a promis.

Je languis dans une longue attente,
Sans que je m'en plaigne à l'excès ;
J'y perds mon goût du jeu, du rire,
Car quelqu'un qu'Amour contraint
N'envisage pas autre chose.
Ma personne et mon visage,
Je les trouve si souvent changés,
Voilà que j'en ai pris l'aspeƈt d'un fou.
Même si l'on enfreint l'Amour,
Moi, je ne l'ai jamais transgressé.

En baixant, mon cuer me ravi
Ma douce dame gente ;
Moult fut fols quant il me guerpi
Por li ke me tormente.
Lais ! ains nel senti
Quant de moy parti ;
Tant doulcement lou me toli
K'en sospirant le traist a li ;
Mon fol cuer atalente,
Maix jai n'avrait de moy merci.

Del baixier me remenbre si,
Ke je fix, k'en m'entente
Il n'est hore, ceu m'ait traï,
K'a mes leivres nel sente.
Quant elle sousfri
Ceu ke je la vi,
De ma mort, ke ne me gueri !
K'elle seit bien ke je m'oci
En ceste longue atente,
Dont j'ai lou vis taint et pailli.

Pués ke me tolt rire et jueir
Et fait morir d'envie,
Trop sovant me fait compaireir
Amors sa compaignie.
Lais ! n'i ous aleir
Car por fol sembleir
Me font cil fauls proiant d'ameir.
Mors seux quant jes voi pairleir,
Ke poent de tricherie
Ne puet nulz d'eaus en li troveir.



De bone amour et de leaul amie
Me vient sovant pitiez et remembrance,
Si que jamais a nul jor de ma vie
N'oblierai son vis ne sa semblance ;
Por ce s'Amors ne se vuet plus sosfrir

Dans un baiser, elle m'ôta le cœur
Ma dame tendre et gracieuse ;
Fut-il fou quand il me laissa
Pour elle qui me tourmente,
Hélas ! mais je n'ai rien senti
À l'heure où il me quitta.
Elle me le vola si doucement
Qu'elle se l'attira dans un soupir ;
Inspirant le désir à mon cœur fou,
Jamais elle n'aura pitié de moi.

Il me souvient tant du baiser,
Que je donnai, qu'à mon sentiment
(C'est là ma perte) il n'est de moment
Qu'aux lèvres je ne le sente.
Du moment qu'elle a toléré
Que je la regarde,
Ma mort, que ne me l'a-t-elle épargnée !
Elle sait bien que je me tue
Dans la langueur de cette attente
Dont mon visage est blême et pâle.

Me privant du rire et du jeu
– Non de mourir de jalousie –
Trop souvent il me fait payer
Cher, Amour, sa compagnie.
Las ! comment oser aller à elle ?
Car pour un fou me font passer
Les traîtres qui la prient de les aimer.
Je suis mort de les voir lui parler,
Car nul d'entre eux ne peut trouver
En elle une trace de perfidie.



De bon amour et de loyale amie,
Émotion et souvenir me viennent souvent,
Si bien que jamais aucun jour de ma vie
Je n'oublierai son visage ni son apparence ;
Si donc Amour ne veut pas s'abstenir

Qu'ele de touz ne face son plaisir
Et de toutes, mais ne puet avenir
Que de la moie aie bone esperance.

Coment porroie avoir bone esperance
A bone amor et a leal amie
Në a biaus yeuz n'a la douce semblance
Que ne verrai jamés jor de ma vie ?
Amer m'estuet, ne m'en puis plus sosfrir,
Celi cui ja ne vanra a plaisir ;
Siens sui coment qu'il m'en doie avenir
Et si n'i voi ne confort në ahie.

Coment avrai je confort në ahie
Encontre Amour vers cui nus n'a puissance ?
Amer me fait ce qui ne m'ainme mie
Donc ja n'avrai fors ennui et pesance
Ne ja nul jor ne l'oserai gehir
Celi qui tant de maus me fait sentir,
Mas de tel mort sui jugiez a morir
Dont ja ne quier veoir ma delivrance.

Je ne vois pas querant tel delivrance
Par quoi Amors soit de moi departie
Ne ja n'en quier nul jor avoir poissance,
Ainz vuil amer ce qui ne m'ainme mie ;
N'il n'est pas droiz je li doie gehir
Por nul destroit que me face sentir ;
N'avrai confort, n'i voi que dou morir
Puis que je voi que ne m'ameroit mie.

Ne m'ameroit ? Ice ne sai je mie,
Que fins amis doit par bone atendance
Et par soffrir conquerre tel amie ;
Mes je n'i puis avoir bone fïance,
Que cele est teus, por cui plaing et sopir,
Que ma dolor ne doigneroit oïr ;
Si me vaut mieuz garder mon bon taisir
Que dire riens qui li tort a grevance.

Ne vos doit pas trop torner a grevance
Se je vos aing, dame, plus que ma vie,
Que c'est la riens ou j'ai greignor fïance,

D'agir à son plaisir envers tous
Et toutes, il ne peut plus advenir
Que pour mon amour j'aie bonne espérance.

Comment pourrais-je avoir bonne espérance
De bon amour et de loyale amie,
Des beaux yeux et de la douce apparence
Que je ne reverrai aucun jour de ma vie ?
Je dois aimer – comment m'en abstenir ? –
Celle qui jamais n'y aura plaisir ;
Je suis sien, quoi qu'il m'en doive advenir,
Pourtant je n'y vois réconfort ni aide.

Comment aurai-je réconfort et aide
Auprès d'Amour ? Qui a du pouvoir sur lui ?
Il me fait aimer qui ne m'aime pas ;
Je n'obtiendrai que douleur et souffrance
Et je n'oserai jamais l'avouer
À celle qui me fait ressentir tant de maux ;
Mais je suis condamné à mourir d'une mort
Dont je ne cherche pas à voir ma délivrance.

Je ne cherche pas une délivrance
Qui ferait qu'Amour se sépare de moi,
Et je n'en veux jamais la possibilité,
Je préfère aimer qui ne m'aime pas.
Il n'est pas décent de le lui avouer,
Quelque tourment qu'elle me fasse ressentir ;
Privé de réconfort, je n'aurai qu'à mourir,
Puisque je vois qu'elle ne m'aimerait pas.

Ne pas m'aimer ? Cela, je ne sais pas :
Un ami courtois doit par bonne patience
Et souffrance atteindre une telle amie ;
Mais je n'y puis avoir bonne confiance :
Celle pour qui je lamente et soupire
Peut ne pas daigner entendre ma douleur ;
Il vaut mieux pour moi sagement me taire
Que rien dire qui la puisse excéder.

Dame, cela ne doit pas trop vous excéder
Si je vous aime encore plus que ma vie :
C'est là que j'ai la plus grande confiance,

Que par moi seul vos oi nonmer amie ;
Et por ce fais maint doloros sopir
Qu'assez vos puis et veoir et oïr,
Mais quant vos voi n'i a que dou taisir,
Que si sui pris que ne sai que je die.

Mes biaus conforz ne m'en porra garir ;
De vos amer ne me porrai partir
N'a vos parler, ne ne m'en puis taisir
Que mon maltrait en chantant ne vos die.

Par Deu, Hüet, ne l'en puis plus soffrir,
Qu'en Bertree eſt et ma morz et ma vie[1].



Quant voi le tans bel et cler
Ainz que soit nois ne gelee,
Chant pour moi reconforter,
Car trop ai joie oublïee.
Merveill moi com puis durer
Quant adés me veut grever
Du monde la mieuz amee.

Bien set ne m'en puis torner ;
Pour ce criem que ne me hee.
Maiz n'en faiz mie a blasmer,
Car teus eſt ma deſtinee :
Je fui faiz pour li amer.
Ja Deus ne m'i laiſt fausser,
Nis s'ele a ma mort juree.

Mout me plaiſt a reguarder
Li païs et la contree
U je n'os sovent aler
Pour la gent mal apensee ;
Maiz si ne savront guarder,
S'el me veut joie doner,
Que bien ne lor soit emblee.

Quant oi en parole entrer
Chascun de sa desirree

Car par moi seul je vous entends nommer amie ;
Et je pousse maint douloureux soupir
– Je peux assez vous voir et vous entendre,
Mais quand je vous vois, il me reste à me taire :
Je suis épris à ne savoir que dire.

Quel beau réconfort pourra m'en guérir ?
Mon amour, je ne pourrai le quitter
Ni vous en parler, et ne peux m'en taire
Sans vous dire, en chantant, ma défaveur.

Pour Dieu, Huet, comment m'en abstenir ?
En Bertrée sont et ma mort et ma vie[1].



Quand je vois le temps bel et clair
D'avant la neige et la gelée,
Je chante pour me consoler :
La joie, je l'ai trop oubliée.
Je m'étonne de pouvoir durer
Quand sans cesse veut m'accabler celle
Qui au monde est la mieux aimée.

Elle me sait inapte à changer :
Je crains qu'elle ne m'en haïsse.
Mais je n'en suis pas à blâmer,
Puisque telle est ma destinée :
J'ai été créé pour l'aimer.
Que Dieu ne m'y laisse frauder,
Même si elle a juré ma mort !

J'ai grand plaisir à contempler
Tant le pays que la contrée
Où je n'ose souvent aller
À cause des gens mal intentionnés ;
Mais ils ne sauront éviter
(Si elle veut me donner la joie)
Qu'elle ne leur soit enlevée !

Quand je les entends converser
L'un l'autre de sa désirée

Et lor mençonge aconter
Dont il font tel assamblee,
Ce me fait m'ire doubler;
Si me font grief souspirer
Quant chascuns son trichier vee[1].

Amours, bien vous doit membrer
S'il est a aise qui pree.
Quant pluz cuit merci trover,
Et pluz est m'ire doublee;
Ce me fait mout trespenser,
Que n'os maiz a li parler
De rienz, s'il ne li agree.

Bien me deüst amender
Sanz ce qu'ele en fust grevee;
Maiz, pour Dieu, li vueill mander,
Quant n'i ai merci trovee,
Qu'autre n'i vueille escouter,
Car mout li devroit peser
S'ert de faus amanz gabee.

Ma chançon vueill definer.
Gui[2], ne vous puis oblïer;
Pour vous ai la mort blasmee.



Biaus m'est estez, quant retentist la bruille,
Que li oisel chantent per le boschage
Et l'erbe vert de rosee se muille
Qui resplandir la fait lez le rivage.
De bone Amour vuil que mes cuers s'esvuille,
Que nuns fors moi n'a vers li fin corage;
Et nonpourquant trop est de haut paraige
Cele cui j'ain; n'est pas droiz qu'el me vuille.

Fins amanz sui, coment qu'Amors m'acuille,
Car je n'ain pas con hons de mon aage,
Qu'il n'est amis në hons qui amer suille
Que plus de moi ne truit Amors sauvage.

Et leur mensonge raconter
– Raison d'être de l'assemblée –,
Mon chagrin, je l'en vois doubler ;
Combien ils me font soupirer
Quand chacun mène sa triche[1] !

Amour, il faut vous rappeler
Si l'on est aise quand on prie.
Plus je pense merci trouver,
Plus mon chagrin est redoublé.
Cela me fait m'inquiéter
Au point de ne plus oser lui parler
De rien, si cela lui déplaît.

Elle aurait dû m'avantager,
Sans en être en rien accablée ;
Mais, pour Dieu, je veux lui demander,
Quand je n'y ai pas trouvé de pitié,
De ne pas prêter l'oreille à un autre :
Car il devrait lui être très pénible
D'être moquée par des faux amants.

Ma chanson, je veux l'achever.
Guy[2], je ne peux vous oublier :
Pour vous, la mort, je l'ai blâmée.



J'aime l'été, quand le taillis résonne,
Que les oiseaux chantent par le bocage
Et l'herbe verte à la rosée se mouille,
Qui la fait resplendir à côté du rivage.
Le Bon Amour, je veux que mon cœur s'y éveille :
Envers lui, nul que moi n'a de fin sentiment ;
Et néanmoins, étant d'un parage si haut,
Celle que j'aime, est-il juste qu'elle me veuille ?

Amant courtois je le suis, quoi que m'inflige Amour ;
Je n'aime pas en homme de mon temps :
Nul ami et nul homme qui aime
Ne trouve plus que moi Amour sauvage.

Ha, las ! chaitis ! ma dame qui s'orguille
Vers son ami, cui dolors n'assoage !
Merci, Amors, s'ele garde a parage :
Donc je sui mors ! mais pansés qu'ele vuille.

De bien amer Amors grant sen me baille,
Si me trahit s'a ma dame n'agree.
La voluntez pri Deu que ne me faille,
Car mout m'est bon quant ou cuer m'est entree ;
Tuit mi panser sunt en li, ou qu'ele aille,
Ne rien fors li ne me puet estre mee
De la dolor dont sopir a celee.
A mort me rent, ainz que longues messaille.

Vers bien amer je cuit riens ne mi vaille,
Quant pitiez est et merciz oblïee
Envers celi que si grief me travaille
Que jeus et ris et joie m'est vaee.
Hé, las ! chaitis ! si dure dessevraille !
De joie part, et la dolors m'agree,
Dont je sopir coiement, a celee ;
Si me rest bien, coment qu'Amors messaille.

En mon fin cuer me vient a grant mervoille,
Qui de moi vient et si me vuet ocire :
Fiers est li cuers qu'en si haut lieu travaille,
Donc ma dolor ne savroie pas dire.
Einsinc sui morz, s'Amours ne mi consoille,
Car onques n'oi per li fors poinne et ire ;
Mais mes sire est, si ne l'os escondire :
Amer m'estuet, puis qu'il s'i aparoille.

A mie nuit une dolors m'esvoille,
Que l'endemain me tolt jöer et rire,
Qu'a droit consoil m'a dit dedanz l'oroille
Que j'ain celi pour cui muir a martire.
Si fais je voir, mes el n'est pas feoille
Vers son ami, qui de s'amour consire.
De li amer ne me doi escondire ;
Nou puis noier, mes cuers s'i aparoille.

Gui de Pontiaux, Gasçoz ne set que dire :
Li deus d'Amors malement nos consoille.

Hélas, pauvret, ma dame montre sa hauteur
À son ami, dont la douleur ne s'apaise pas !
Grâce, Amour : si elle veille au parage,
Je suis mort ! Faites plutôt qu'elle veuille.

Bien aimer, Amour m'en donne le talent :
Il me trahit si je ne plais pas à ma dame ;
Mon désir, je prie Dieu qu'il ne me quitte pas :
Quel bonheur quand il m'est entré au cœur !
Pour elle sont toutes mes pensées, où qu'elle aille ;
Elle seule peut m'être un médecin
Pour la douleur dont je soupire en me cachant.
Je me rends à la mort, plutôt que de languir.

Je crains que bien aimer ne me vaille rien,
Quand sont oubliées pitié et miséricorde
Du côté de celle qui me tourmente si fort
Que jeu, rire et joie me sont refusés.
Hélas, pauvret, cruel déchirement !
Je déserte la joie, et me plaît la douleur
Dont je soupire à part moi, en secret ;
Tout m'est bonheur, même si Amour s'égare.

Dans mon fin cœur, à pénétrer Amour fait merveille,
Mon propre cœur et qui pourtant me veut tuer ;
Fier est le cœur qui peine en si haut lieu
– C'est pourquoi ma douleur est indicible.
Me voilà mort, à moins qu'Amour ne me conseille :
Jamais je n'eus par lui que peine et affliction ;
Mais il est mon seigneur, aussi je n'ose l'éconduire :
Il me faut aimer, puisqu'il s'y dispose.

Au milieu de la nuit une douleur m'éveille,
Qui le lendemain m'empêche de rire et jouer
Parce qu'elle m'a dit en secret à l'oreille
Que j'aime celle pour qui je meurs dans le martyre.
Il est vrai, je le fais ; mais est-elle loyale
Envers son ami, privé de son amour ?
Quant à l'aimer, je ne dois pas me contredire :
Comment le nier ? Mon cœur s'y dispose.

Guy de Ponceaux, Gace ne voit rien d'autre à dire :
Le dieu d'Amour méchamment nous conseille.



A la douçor de la bele seson,
Que toute riens se resplent en verdor,
Que sont biau pré et vergier et buisson
Et li oisel chantent deseur la flor,
Lors sui joianz quant tuit lessent amor,
Qu'ami loial n'i voi mes se moi non.
Seus vueil amer et seus vueil cest honor.

Mult m'ont grevé li tricheor felon,
Mes il ont droit, c'onques nes amai jor.
Leur deviner et leur fausse acheson
Fist ja cuidier que je fusse des lor;
Joie en perdi, si en crut ma dolor,
Car ne m'i soi garder de traïson;
Oncore en dout felon et menteor.

Entor tel gent ne me sai maintenir
Qui tout honor lessent a leur pouoir;
Tant com je m'aim, les me couvient haïr
Ou je faudrai a ma grant joie avoir.
C'est granz ennuis que d'aus amentevoir,
Mes tant les hé que ne m'en puis tenir;
Ja leur mestier ne leront decheoir.

Or me dont Deus ma dame si servir
Qu'il aient duel de ma joie veoir.
Bien me devroit vers li grant lieu tenir
Ma loiauté, qui ne puet remanoir;
Mes je ne puis oncore apercevoir
Qu'ele des biens me vuelle nus merir
Dont j'ai sousfert les maus en bon espoir.

Je n'en puis mes se ma dame consent
En ceste amour son honme a engingnier,
Car j'ai apris a amer loiaument,
Ne ja nul jour repentir ne m'en qier;
Si me devroit a son pouoir aidier,
Ce que je l'aim si amoureusement,
N'autre ne puis në amer ne proier.



À la douceur de la belle saison,
Quand reverdit, splendide, toute chose,
Que les prés sont beaux et les vergers et les buissons
Et que les oiseaux chantent sur la fleur,
J'ai le cœur en joie, alors que tous laissent l'amour :
De loyal ami je ne vois que moi.
Seul je veux aimer, et seul je veux cet honneur.

Ils m'ont beaucoup accablé, les traîtres trompeurs
(Avec raison, car jamais je ne les aimai).
Leur racontar, leur fausse accusation
Ont fait croire que j'étais des leurs.
J'en perdis la joie, ma douleur s'en accrut,
Car je ne sus me garder de la trahison ;
J'en redoute encore traîtres et menteurs.

Je ne sais comment me comporter envers ces gens
Qui font leur possible pour délaisser l'honneur ;
Autant que je m'aime, il me faut les haïr
Ou j'échouerai à obtenir ma grande joie.
Rien de plus fastidieux que me souvenir d'eux,
Mais je les hais tant que je ne peux m'en retenir :
Ils ne laisseront jamais leur office.

Dieu me fasse dès lors si bien servir ma dame
Qu'ils aient à souffrir en voyant ma joie.
Envers elle devrait me valoir grande estime
Ma loyauté, qui ne peut ne pas être.
Mais il ne me semble pas encore
Qu'elle veuille me gratifier d'aucun des biens
Dont j'ai souffert les maux avec bon espoir.

Je n'y peux rien si ma dame consent
À tromper son homme lige en cet amour :
J'ai appris à aimer loyalement
Et je ne veux jamais m'en repentir.
Elle devrait m'aider à son possible,
Vu que je l'aime aussi amoureusement
Sans pouvoir aimer ni prier une autre.



Blondel de Nesle

En tous tans que vente bise,
Pour cele dont sui soupris,
Qui n'est pas de moi souprise,
Devient mes cuers noirs et bis.
De fine amour l'ai requise,
Qui cuer et cors m'a espris,
Et s'ele n'en est esprise,
Pour mon grant mal la requis.

Mais la doleurs me devise
Qu'a la meilleur me sui pris
Qui ainc fust en cest mont prise,
Se j'estoie a son devis.
Tort a mes cuers qui s'en prise
Quar ne sui pas si eslis.
S'ele eslit, qu'ele m'eslise !
Trop seroie de haut pris.

Et nequedent destinee
Doune a la gent maint pensé :
Tost i metra sa pensee
S'Amours li a destiné.
Je vi ja tel dame amee
D'ome de bas parenté
Qui mieuz ert emparentee,
Et si l'avoit bien amé.

Pour c'est drois, s'Amours m'agree,
Que mon cuer li ai douné.
Se s'amour ne m'a dounee,
Tant la servirai a gré,



Blondel de Nesle

En tous les temps où vente la bise,
Pour celle dont je suis entrepris
Mais qui de moi n'est pas entreprise,
C'est mon cœur qui devient noir et bis.
D'amour courtois je l'ai requise,
Elle dont cœur et corps je suis épris ;
Quant à elle, si elle n'est pas éprise,
Je la requis pour mon grand malheur.

C'est par la douleur que je m'avise
Qu'à la meilleure je me suis pris
Qui pourrait jamais ici-bas être prise,
Si j'étais à son gré.
Mon cœur a tort, qui s'en estime :
Je ne suis pas à ce point choisi.
Si elle choisit, qu'elle me choisisse !
J'en serais vraiment de haut prix.

Et néanmoins la destinée
Donne aux gens plus d'un penser :
Si l'Amour l'a ainsi destinée,
Bien vite elle y mettra sa pensée.
J'ai vu jadis une dame aimée
D'un homme de basse parenté ;
Elle était mieux apparentée,
Et pourtant elle l'avait bien aimé.

C'est donc juste si l'Amour m'agrée,
Puisque je lui ai donné mon cœur.
Sans qu'elle m'ait donné son amour,
Je la servirai tellement à son gré

S'il plaist a la desirree,
Quë un baisier – a celé[1] –
Avrai de li a celee,
Que tant ai desirré[2].



Guilhem de Cabestany

Ar vey qu'em vengut als jorns loncs,
Que flors s'arenguo sobr' els troncx,
Et aug d'auzelhs chans e refrims
Pe.ls playssatz qu'a tengutz embroncx
Lo fregz, mas eras pe.ls soms sims,
Entre las flors e.ls brothelhs prims,
S'alegra quascus a son for :

Per qu.ieu m'esjauzisc e.m demor
D'un joy d'amor que.m ven al cor,
Don m'es dous deziriers techitz ;
Que plus que serps de sycomor
Me.n deslong per us vars fals ditz,
Anz m'es totz autres joys oblitz
Per l'amor don paucs bes ajust.

Anc pus Adam culhic del fust
Lo pom don tug em en tabust
Tam bella no.n aspiret Crist :
Cors gent format e car e just,
Blanc e lis cum us almatist,
Tant es ylh belha qu'ieu.n suy trist,
Quar de me no.lh pren mais de sonh.

Et ja mais non il serai tan lonh
Que l'amors que m'aflasma e.m ponh
Si parta de lieys ni s'esquins ;

Que s'il plaît à la désirée,
Un baiser, secrètement[1]
J'obtiendrai d'elle en cachette,
Ce baiser que j'ai tant désiré[2].



Guilhem de Cabestany

Je nous vois maintenant arrivés aux longs jours
Et je vois que les fleurs s'alignent sur les tiges,
Et j'entends des oiseaux les chants et les ramages
Par les taillis – moroses les avait tenus
Le froid, mais aujourd'hui par les plus hautes cimes
Entre les fleurs, entre les délicats bourgeons,
Chacun se réjouit à sa mesure :

Et moi de me réjouir et de me divertir
Par une joie d'amour qui me vient dans le cœur,
Dont un doux désir en moi s'est enraciné ;
Car plus que le serpent ne fait le sycomore,
Je m'en éloigne, au su des propos calomnieux ;
Toute autre joie est pour moi oubliée
À cause de cet amour dont je tire peu de biens.

Depuis que le seigneur Adam cueillit de l'arbre
Ce fruit par lequel nous sommes tous dans le trouble,
Jamais une aussi belle ne tint son souffle du Christ :
Beau corps parfait, précieux, aux lignes harmonieuses,
Resplendissant, poli comme une améthyste,
Elle est belle ô combien, au point que j'en suis triste
Car de moi ne lui prend pas de souci.

D'elle jamais je ne serai tellement loin
Que l'amour dont je sens la flamme et la piqûre
Vienne à s'éloigner d'elle ou à s'en arracher ;

Mas a las vetz quan si desjonh
S'espandis defors e dedins.
Adoncx suy claus, cobertz e cins
D'amor plus que de flors ysops.

Et am tant que menhs n'a mortz trops,
E tem que.l jorns mi sia props,
Qu'Amors m'es cars et ye.l suy vils;
E ges aissi no m'agra ops,
Que.l fuecs que m'art es tals que Nils
No.l tudaria pus q'us fils
Delguatz sostendria una tor.

Mais ieu, las! sols suefre l'ardor
E la pena que.m ven d'amor
Ab doutz desirs, ab mains destricx,
E.m n'espalezis ma color.
Pero non dic que s'er' anticx
E blancs devengutz com es nicx,
Qu'en res de ma dona.m clames.

Quar dompna fai valer ades
Los enoios e.ls fels engres:
Que tals es pros et agradius
Que si ja dompna non ames
Fora vas lo mon plus esquius;
Qu'ieu.n suy als pros plus humilius
E plus orgulos als savays.

Joglar, vai e prec te no.t tricx,
E chanta.l vers a mos amics,
Et a.N Raimon, cuy fis joys pays.



Lo dous cossire
Que.m don' Amors soven,
Dona.m fai dire
De vos maynh ver plazen.
Pessan remire
Vostre cors car e gen,

Mais quand parfois s'ouvre ce cœur à se disjoindre,
L'amour s'épand dehors aussi bien que dedans.
Alors je suis couvert, enfermé, entouré
D'amour plus que ne l'est de fleurs l'hysope.

Et j'aime tant que pour bien moins beaucoup sont morts,
Et je crains que le jour fixé ne me soit proche,
Car Amour m'est précieux et pour lui je suis vil ;
Et ce n'est pas cela que j'aurais souhaité,
Car le feu qui me brûle est tel que le Nil même
À l'éteindre ne parviendrait pas plus qu'un fil
Ténu n'irait soutenir une tour.

Mais je suis seul, hélas ! pour soutenir le feu
Et la peine qui me viennent de cet amour
Avec de doux désirs, avec maintes angoisses,
Et le teint de mon visage en pâlit.
Toutefois je le dis : si j'étais de grand âge
Et devenu tout aussi blanc que l'est la neige,
De ma dame, en rien, je ne me plaindrais.

Le fait est que toujours la dame fait valoir
Ceux qui sont des fâcheux et des traîtres violents :
Et tel est preux et sait être plein d'agrément
Qui, si jamais il n'aimait une dame d'amour,
Se montrerait pour tout le monde plus sauvage ;
Aussi je suis avec les meilleurs le plus humble,
Le plus arrogant avec les mauvais.

Jongleur, va – je te prie de ne pas t'attarder
Et le poème, chante-le à mes amis
Et au seigneur Raimon que la vraie joie nourrit.



La douce tristesse
Que me donne souvent Amour,
Dame, me fait dire
Sur vous plus d'un vers plaisant.
En pensée j'admire
Votre cher corps gracieux,

Cuy ieu dezire
Mais que no fas parven.
E si tot me desley
Per vos, ges no.us abney,
Qu'ades vas vos sopley
Ab fina benvolensa.
Dompn' en cuy beutatz gensa,
Mayntas vetz oblit mey,
Qu'ieu lau vos e mercey[1].

Tot jorn m'azire
L'amors que.us mi defen
S'ieu ja.l cor vire
Ves autr' entendemen.
Tout m'avetz rire
E donat pessamen:
Pus greu martire
De mi nulhs hom no sen;
Quar vos qu'ieu plus envey
D'autra qu'el mon estey
Desautorc e mescrey
E dezam en parvensa:
Tot quan fas per temensa
Devetz em bona fey
Penre, neus quan no.us vey.

A sovinensa
Tenc la car' e.l dous ris,
Vostra valensa
E.l belh cors blanc e lis;
S'ieu per crezensa
Estes vas Dieu tan fis,
Vius ses falhensa
Intrer' em paradis;
Qu'ayssi.m suy, ses totz cutz,
De cor a vos rendutz
Qu'autra joy no m'adutz:
Q'una non porta benda[2]
Qu'ieu.n prezes per esmenda
Jazer ni fos sos drutz,
Per las vostras salutz.

Tot jorn m'agensa
L'amor, tan m'abelhis

Que je désire
Plus que je ne le fais paraître.
J'ai beau m'éloigner
Pour vous, c'est sans reniement :
Toujours je vous suis soumis
Avec un courtois sentiment.
Dame en qui la beauté brille,
Plus d'une fois je m'oublie :
Je vous loue et crie merci[1].

Que toujours me haïsse
L'amour qui vous prévient contre moi
Si jamais je tourne
Mon cœur vers une autre intention.
M'ayant ôté le rire,
Vous m'avez donné le souci :
Un plus grand martyre,
Nul homme que moi n'en ressent ;
Car envers vous que je désire
Plus qu'une autre qui soit ici-bas,
Le reniement, le désaveu,
Le désamour je les simule :
Tout ce que je fais en tremblant
En bonne foi vous devez le prendre,
Même quand je ne vous vois pas.

Je garde en souvenance
Le visage et le doux sourire,
Votre propre excellence
Et le beau corps blanc et poli ;
Et si moi, par croyance,
J'avais envers Dieu tant de foi,
Vivant, sans défaillance,
J'entrerais dans le paradis ;
Car je me suis, sans hésiter,
Rendu à vous de tout cœur,
Si bien que nulle autre ne me réjouit :
Aucune autre portant le bandeau[2]
Je ne prierais, pour me consoler,
De dormir près d'elle ou d'être son ami,
Contre un simple salut de vous.

Tout le jour me plaît
Cet amour, tant m'est agréable

La captenensa
De vos cuy suy aclis.
Be.m par que.m vensa
Vostr' amor, qu'ans qu'ie.us vis
Fo m'entendensa
Que.us ames e.us servis;
Qu'ayssi suy remazutz
Sols, senes totz ajutz
Ab vos, e n'ai perdutz
Mayns dos: qui.s vuelha.ls prenda!
Qu'a mi platz mais qu'atenda,
Ses totz covens saubutz,
Vos don m'es jois vengutz.

Ans que s'ensenda
Sobre.l cor la dolors,
Merces dissenda
Don', en vos, et Amors:
Que joy mi renda
E.m luenh sospirs e plors,
No.us mi defenda
Belleza ni ricors;
Qu'oblidatz m'es totz bes
S'a vos non pren merces.
A, doussa, franca res,
Molt fora grans franqueza
S'al prim que.us ayc enqueza
M'amessetz, o non ges,
Qu'eras no sai cum s'es.

Non truep contenda
Contra vostras valors;
Merces vo.n prenda
Tals qu'a vos si' honors.
Ja no m'entenda
Dieus mest sos preyadors
S'ieu vuelh la renda
Dels quatre reys majors
Per qu'ab vos no.m valgues
Merces e bona fes;
Quar partir no.m puesc ges
De vos, en cuy s'es meza
M'amors, e si fos preza

Votre façon d'être,
Vous à qui je suis soumis.
À l'évidence votre amour
Me vainc : avant de vous avoir vue
J'avais l'intention
De vous aimer et de vous servir ;
C'est ainsi que je suis resté
Seul, de tout appui dépourvu
Avec vous, et j'en ai perdu
Plus d'un don : les prenne qui veut !
Il me plaît mieux de vous attendre,
Ignorant de toute promesse,
Vous de qui la joie m'est venue.

Avant que ne s'embrase
Sur mon cœur la douleur,
Que descendent en vous
Merci, dame, et Amour :
Qu'ils me rendent la joie
En reléguant soupirs et pleurs,
Que ne vous écartent de moi
Splendeur ni richesse :
Tout bien m'est oublié
Si vous demeurez sans merci.
Ah ! douce et noble créature,
Quelle insigne générosité
Si dès que je vous eus priée
Vous m'eussiez aimé, ou bien non :
Je ne sais comment il en va.

Je n'ai pas de parade
En face de votre excellence ;
Que pitié vous en prenne,
Et que ce soit pour votre honneur.
Que parmi ceux qui le supplient
Dieu jamais ne m'entende
Si j'accepte la rente
Des quatre rois les plus puissants
Pour qu'auprès de vous ne me vaillent
Merci et bonne foi ;
Car je ne peux me séparer
De vous, en qui mon amour
S'est mis : et s'il était apprécié

Em baizan, ni.us plagues,
Ja no volgra.m solses[3].

Anc res qu'a vos plagues,
Bona dompna corteza,
No m'estet tan defeza
Qu'ieu ans non la fezes
Que d'als me sovengues.

En Raimon[4], la belheza
E.l bes qu'en mi dons es
M'a gen lassat e pres.



Lo jorn qu.ie.us vi, dompna, primeiramen
Quan a vos plac que.us mi laissetz vezer,
Parti mon cor tot d'autre pessamen
E foron ferm en vos tug mey voler :
Qu'assi.m pauzetz, dompna, el cor l'enveya
Ab un dous ris et ab un simpl' esguar,
Que tot quant es mi fezes oblidar.

La grans beutatz e.l solas avinen
E.l cortes dig e.l amoros plazer
Que.m saubetz far m'embleron si mon sen
Qu'anc pueys, dompna, e mi no.l puec aver :
A vos l'autrey cuy mos fis cors merceya
Per enantir vostre pretz et honrar
Tan finamen cum nuls hom pot amar.

E car vos am, dompna, tan finamen
Que d'autr' amar non ai negun poder,
Mas aissi ai qu'ab autra cortey gen,
Don cug de me la gran dolor mover ;
Mas quan cossir de vos cuy pretz sopleya,
Tot autr' amor oblit e dezempar :
Ab vos remanc e.us tenc el cor pus car.

E membre vos, si.us plai, del bon coven
Que me fezetz al departir saber,

Dans le baiser, et qu'il vous plût,
Jamais je ne m'en voudrais libre[3].

Quoi que ce soit qui pût vous plaire,
Dame noble et courtoise,
Ne me fut jamais défendu
Au point que je n'aille le faire
Plutôt que de penser au reste.

Seigneur Raimon[4], la beauté
Et le bien qui sont en ma dame
M'ont lié doucement et pris.



Le jour où je vous vis, dame, pour la première fois,
Quand il vous plut de me permettre de vous voir,
Je séparai mon cœur de toute autre pensée
Et toutes mes volontés s'ancrèrent en vous :
Ainsi vous m'avez mis, dame, au cœur le désir
Avec un doux sourire et un simple regard,
Et vous m'avez fait oublier tout ce qui existe.

La grande beauté, le divertissement agréable,
Et le propos courtois et l'amoureux accueil
Que vous sûtes me faire ont volé ma raison
Que depuis lors, dame, je n'ai pu retrouver :
Je vous l'accorde, vous que supplie mon cœur fidèle,
Pour exalter votre valeur et l'honorer
Plus parfaitement que dans aucun amour humain.

C'est que je vous aime, dame, si parfaitement
Que d'en aimer une autre est hors de mon pouvoir ;
Si je viens sagement en courtiser une autre,
Je crois éloigner de moi cette intense douleur ;
Mais quand je pense à vous que la valeur salue,
J'oublie et je délaisse tout autre amour :
Avec vous, en mon cœur la plus chère, je demeure.

Et souvenez-vous, s'il vous plaît, du bon accord
Qu'à la séparation vous m'avez fait savoir

Don aic mon cor, dompna, guay e jauzen
Per bon respieit en que.m mandetz tener :
Mout n'aic gran joy, s'era lo mals s'engreya :
Quel ben aurai, quan vos plaira, encar,
Bella dompna, qu'ieu suy en l'esperar !

E ges maltraitz no me.n fai espaven,
Sol qu'ieu en cug e ma vida aver
De vos, dompna, pauc o gran jauzimen ;
Tug li maltrag mi son joy e plazer
Tot per aisso quar sai qu'Amors m'autreya
Que fis amans deu gran tort perdonar
E gen sufrir maltrait per guazanhar.

Hai ! quan sera l'ora, domna, qu'ieu veya
Que per merce me vulhatz tant honrar
Que sol amic me denhetz apelhar !



Raimon de Miraval

Be m'agrada.l bels tems d'estiu
E dels ausels m'agrada.l chanz ;
E.l fueilla m'agrad' e.l verians
E.ill prat vert mi son agradiu ;
E vos, domna, m'agradatz mil aitans,
Et agrada.m qan fas vostres comans :
Mas vos non platz que re.m deingnes grazir,
Mas agrada.us car me muor de desir.

Per un desir, domna, reviu,
Que m'es de totz desirs plus grans,
Qar desir que.l rics benestans
Vostre cors desiran m'aiziu,
Qe mos desirs si dobles en baisans :

– J'en eus, dame, le cœur au comble de la joie
Pour l'espérance où vous m'avez commandé de rester :
J'en fus radieux, quoique aujourd'hui le mal s'aggrave :
Quel bien j'aurai, à votre gré, une autre fois,
Belle dame, car je m'en tiens à espérer !

Quel mauvais traitement pourrait m'effrayer,
Pour peu que je pense obtenir en ma vie,
Dame, de vous, petite ou grande jouissance ?
Les peines me sont toutes joie et plaisir
Seulement parce que, je le sais, Amour m'accorde
Qu'un fidèle amant doit pardonner un grand tort
Et sagement supporter de la peine pour gagner.

Ah ! quand viendra, dame, l'heure où je pourrais voir
Que, par pitié, vous voudriez m'honorer
Au point de daigner seulement m'appeler ami !



Raimon de Miraval

Bien me plaît la belle saison d'été
Et le chant des oiseaux me fait plaisir
Et la feuille me plaît, et le rameau,
Et les vertes prairies me sont un agrément ;
Et vous, dame, vous me plaisez mille fois plus,
Et j'aime à faire vos commandements ;
Mais il ne vous plaît pas de rien daigner m'accorder :
Il vous plaît que je meure de désir.

C'est par un désir, dame, que je revis,
Il est pour moi le plus grand des désirs :
J'ai pour désir que le riche bonheur
De votre cœur, que je désire, m'accueille,
Car mon désir redouble à embrasser ;

E puois tan be.us desir ses totz engans,
Ja no.m laises al deserier aussir,
Qe desiran deu om d'amor jausir.

Tot jausir d'autr' amor esquiu,
Mas de vos a jausir m'enanz,
Qu' ieu jau los bes e sel los dans
De vos que.m faitz jausen pensiu;
Tan soi jausenz de vos que nuills afans
No.m tol jauzir, que.l vostres bels semblans
M'esjausis tan que.l jorn que vos remir
Non puosc estar ses gaug vas on que.m vir.

Mas alques an virat mon briu
Lausengier[1] que viro.ls amans,
E viron las domnas presanz
E manz jais viron en chaitiu.
E si.us viras, domna, per malparlans,
Vostre rics pretz[2] tem que s'en vir truans,
Per que.s viron plazer en escarnir
E granz lausors s'en vir' en gran maldir.

Mas eu dic que, si tostems viu,
Tostemps dirai vostres comans ;
E se.m dises : « Vai ! » o : « Non ans ! »,
Als vostres bels ditz m'omeliu,
Sol no.m digatz que remaingna.l demans,
Qe totz mos ditz enpassari' enans
Que per nuill dig, domna pogues partir
Lo cor ni.ls ditz, ni.ls faitz de vos servir.

Per servir en ric seingnoriu
Es bons servire benanans ;
Per qu' eu.s voill servir totz mos ans,
Et anc servidor menz antiu
Non ac la bell'[3] a cui servi Tristans,
Anz vos farai de bels servisis tans,
Tro mos servirs me fass' en grat venir
O vos digatz : « Mon servidor azir ! »

De grat desir, domna, qu' ie.us jausis, ans
Qe.s vir per ditz mos servirs en soans,
Que servire, ditz on, qu'a dreic se vir
Qui son desir ab gaug no.i vol grazir.

Puisque je suis tout désir sans tricher,
Ne me laissez pas tuer par le désir,
Quand on désire, on doit jouir d'amour.

J'évite toute jouissance d'un autre amour,
Mais quant à vous, c'est ce que je recherche,
Je jouis des biens et cache les dommages
Venant de vous, qui me faites joyeux et pensif ;
Je suis si joyeux par vous que nulle peine
Ne m'enlève la joie : vos beaux traits me sont
Joie : le jour où je vous contemple,
Comment serais-je sans joie, où que je me tourne ?

N'ont-ils pas un peu détourné ma fougue,
Les losengiers[1] qui changent les amants
Et qui changent les dames de valeur
Et rendent misérables maints gens heureux ?
Si vous changez, dame, à cause des médisants,
Votre valeur[2], je la crains méprisable :
C'est que les plaisirs tournent à la moquerie,
Bien louer se change en grande médisance.

Pourtant je dis que même si je vis toujours,
Mes propos toujours seront à vos ordres ;
Que vous me disiez : « Pars ! » ou « Ne pars pas ! »
Vos beaux propos me feront m'incliner,
Sauf si vous me disiez de cesser ma cour :
Tous mes propos je ravalerais, dame,
Avant de pouvoir, quoi qu'on me dise, ôter
Cœur, propos, actions de votre service.

Voué à servir un seigneur puissant,
Un bon serviteur n'est pas malheureux :
Je veux vous servir mes années durant
Et jamais la belle[3] que servit Tristan
N'eut un serviteur moins honteux.
Je vous ferai autant de beaux services
Jusqu'à ce que servir me vaille la faveur
Ou votre arrêt : « Mon serviteur je hais. »

Mon désir ? Avoir de vous la joie, dame, avant
Que par des mots mon service devienne méprisable :
Un serviteur, dit-on, change à bon droit,
Dont le désir n'est pas récompensé de joie.

Leial, be.m platz de mon Estiu[4] l'enans,
Mas de mi dons es sa valors tan grans
Q' ieu e totz om li devem obezir
Per qu' ieu no.i voill ges Miraval mentir.

Mon Audiart[5] am e pretz e dezir,
E tenrai lo tostemps, qui qe.m n'azir.



Le Châtelain de Coucy

Li nouviauz tanz et mais et violete
Et lousseignolz me semont de chanter,
Et mes fins cuers me fait d'une amourete
Si douz present que ne l'os refuser.
Or me lait Dieus en tele honeur monter
Que cele u j'ai mon cuer et mon penser
Tieigne une foiz entre mes braz nüete
Ançois qu'aille outremer[1].

Au conmencier la trouvai si doucete,
Ja ne quidai pour li mal endurer ;
Mes ses douz vis et sa bele bouchete
Et si vair oeill bel et riant et cler
M'orent ainz pris que m'osaisse doner ;
Se ne me veut retenir ou cuiter,
Mieuz aim a li faillir, si me pramete,
Qu'a une autre achiever.

Las ! pour coi l'ai de mes ieuz reguardee,
La douce rienz qui Fausse Amie a non,
Quant de moi rit et je l'ai tant amee ?
Si doucement ne fu trahis nus hom.
Tant com fui mienz, ne me fist se bien non ;

Leial, j'aime que mon Estiu[4] progresse,
Mais de ma dame la valeur est si grande
Que tous et moi nous devons lui obéir :
Loin de moi, l'idée de lui mentir sur Miraval.

Mon Audiart[5] j'aime, estime et désire
Et le ferai toujours, même si l'on m'en hait.



Le Châtelain de Coucy

Saison nouvelle, et mai et violette
Et rossignol m'incitent à chanter ;
Mon cœur courtois me fait d'une amourette
Si doux présent – comment le refuser ?
Dieu me permette de parvenir à un tel honneur
Que celle où j'ai mon cœur et ma pensée,
Je la tienne une fois entre mes bras nuette
Avant que j'aille outre-mer[1].

À la trouver au début si doucette,
Aurais-je cru jamais souffrir pour elle ?
Son doux visage et sa belle bouchette
Et ses beaux yeux brillants, riants et clairs,
J'en fus saisi avant d'oser me donner.
Si elle ne veut ni m'engager ni me délier,
J'aime mieux échouer, avec sa promesse,
Qu'auprès d'une autre gagner.

Las ! pourquoi l'avoir regardé de mes yeux,
Le doux être qui se nomme Fausse Amie,
Qui rit de moi quand je l'ai tant aimé ?
Nul homme ne fut trahi si doucement.
Étais-je mien, je n'en eus que du bien ;

Mes or sui suenz, si m'ocit sans raison,
Et c'est pour ce que de cuer l'ai amee !
N'i set autre ochoison.

De mil souspirs que je li doi par dete,
Ne m'en veut pas un seul cuite clamer ;
Ne Fausse Amours ne lait que s'entremete,
Ne ne me lait dormir ne reposer.
S'ele m'ocit, mainz avra a guarder.
Je ne m'en sai vengier fors au plourer,
Quar qui Amours destruit et desirete
Ne l'en doit on blasmer.

Sour toute joie est cele courounee
Que j'aim d'amours. Dieus ! faudrai i je dont ?
Oïl, par Dieu, teus est ma destinee,
Et tel destin m'ont doné li felon.
Si sevent bien qu'il font grant mesprison,
Quar qui ce tolt dont ne puet faire don,
Il en conquiert anemis et mellee :
N'i fait se perdre non.

Si coiement est ma doleur celee
Qu'a mon semblant ne la recounoist on ;
Se ne fussent la gent maleüree,
N'eüsse pas souspiré en pardon :
Amours m'eüst doné son guerredon.
Maiz en cel point que dui avoir mon don,
Lors fu l'amour descouverte et moustree.
Ja n'aient il pardon !



Maintenant je suis sien : elle me tue sans raison :
C'est pour l'avoir sincèrement aimée !
A-t-elle un autre motif ?

De mille soupirs dont je suis son débiteur,
Elle ne veut pas m'en épargner un seul ;
Et ne faut-il pas que Faux Amour s'y mette
Sans me laisser dormir ni reposer !
Il aura moins, s'il me tue, à guetter.
Je ne m'en sais venger, sauf à pleurer :
Celui qu'Amour détruit ou déshérite,
On ne l'en doit pas blâmer.

Sur toute joie, la couronne est à celle
Que j'aime d'amour. Dieu ! Est-ce pour échouer ?
Mais oui. Par Dieu, telle est ma destinée,
Et ce destin, je le dois aux félons.
Ils savent bien la méprise qu'ils font,
Car à enlever ce qu'on ne peut donner,
On acquiert ennemis et querelle :
Et l'on ne peut qu'y perdre.

J'ai tenu ma douleur si bien cachée
Que sur ma mine on ne la connaît pas ;
S'il n'y avait l'engeance de malheur,
Je n'aurais pas soupiré en pure perte :
Amour m'aurait donné sa récompense.
Mais j'arrivais au point d'obtenir le don
Quand l'amour fut révélé et montré.
Qu'ils n'aient jamais de pardon !



Conon de Béthune

Ahi, Amours ! com dure departie
Me convendra faire de la meillour
Qui oncques fust amee ne servie !
Deus me ramaint a li par sa douçour
Si voirement que m'en part a dolour.
Las ! qu'ai je dit ? Ja ne m'en part je mie !
Se li cors vait servir nostre Seignour,
Li cuers remaint du tout en sa baillie.

Pour li m'en vois souspirant en Surie,
Quar je ne doi faillir mon Creatour.
Qui li faudra a cest besoig d'aïe,
Sachiez que il li faudra a greignour.
Et sachent bien li grant et li menour
Que la doit on faire chevalerie
U on conquiert paradis et honour
Et pris et los et l'amour de s'amie.

Dieus est assis en son saint hiretage ;
Or i parra se cil le secourront
Cui il jeta de la prison ombrage
Quant il fu mors en la crois que Turc ont[1].
Sachiez, cil sunt trop honi qui n'iront,
S'il n'ont poverte u viellece u malage ;
Et cil qui saint et joene et riche sunt
Ne pueënt pas demorer sanz hontage.

Touz li clergiez et li home d'aage
Qui en aumosne et en bienfais manront
Partiront tuit a cest pelerinage,
Et les dames qui chastement vivront
Se loiauté font a ceus qui i vont ;
Et s'eles font par mal conseill folage,
A recreanz et mauvais le feront,
Quar tuit li bon iront en cest voiage.

Conon de Béthune

Ah ! Amour, la dure séparation
Qu'il me faudra faire de la meilleure
Qui fût jamais aimée ni obéie !
Par sa douceur, Dieu me ramène à elle
Aussi sûrement que je la quitte dans la douleur !
Las ! qu'ai-je dit ? Je ne la quitte pas :
Si le corps va servir Notre-Seigneur,
Le cœur demeure entier en son pouvoir.

Pour elle je m'en vais soupirant en Syrie...
Comment faire défaut à mon Créateur ?
Qui Lui manquera d'aide en cette affaire,
Sachez que pour une plus grave Il lui manquera.
Qu'ils sachent bien, les grands et les inférieurs,
C'est là qu'on doit se montrer chevalier,
Où l'on conquiert paradis et honneur,
Prix et gloire, et l'amour de son amie.

Dieu, assiégé dans son saint héritage,
On verra bien s'ils vont Le secourir,
Ceux qu'Il tira de la noire prison,
Quand Il mourut sur la croix qu'ont les Turcs[1].
Sachez-les honnis, ceux qui n'iront pas,
Sauf à être âgés, pauvres ou malades ;
Mais ceux qui sont sains, et jeunes et riches,
Ils ne peuvent s'attarder sans déshonneur.

Tout le clergé et tous les hommes d'âge
Qui resteront en faisant l'aumône et le bien
Prendront tous part à ce pèlerinage
– Et les dames qui vivront chastement,
En restant fidèles à ceux qui y vont ;
Si, mal conseillées, elles font folie,
C'est avec des lâches qu'elles la feront :
Tous les courageux seront du voyage.

Qui ci ne veut avoir vie anuieuse
Si voist pour Dieu morir liez et joieus,
Que cele mors est douce et savereuse
Dont on conquiert le regne precïeus ;
Ne ja de mort nen i morra uns seus,
Ainz naisteront en vie glorïeuse ;
Qui revendra mout sera eüreus,
A touz jours maiz en iert Honors s'espeuse.

Deus ! tant avom esté preu par huiseuse !
Or i parra qui a certes iert preus ;
S'irom vengier la honte dolereuse
Dont chascuns doit estre iriez et honteus,
Qu'a nostre tanz est perduz li sains lieus
U Dieus soufri pour nous mort angoisseuse ;
S'or i laissom nos anemis morteus,
A tous jours maiz iert no vie honteuse.



Ce fu l'autrier en un autre païs
Q'uns chevaliers ot une dame amee.
Tant com la dame fu en son bon pris,
Li a s'amor escondite et veee,
Jusqu'a un jor qu'ele li dist : « Amis,
Mené m'avez par parole mains dis ;
Ore est l'amour coneüe et mostree :
D'ore en avant serai a vo devis. »

Li chevaliers la regarda el vis,
Si la vit mult pale et descoloree.
« Dame, fait il, certes mal sui baillis
Quant des l'autrier ne soi ceste pensee.
Vostre clers vis, qui senbloit flor de lis,
M'est si torné du tout de mal en pis
Ce m'est avis que me soiez enblee :
A tart avez, dame, cest conseil pris. »

Quant la dame s'oï si ramponer,
Grant duel en ot, si dist par felonnie :

Qui ne veut pas ici une vie pénible,
Aille pour Dieu mourir, heureux et joyeux :
Semblable mort eſt douce et savoureuse,
Qui fait gagner le royaume précieux.
De mort en mourra-t-il jamais un seul ?
Ils y naîtront à la vie glorieuse ;
Qui reviendra sera des plus heureux,
À tout jamais Honneur sera son allié.

Dieu ! Si longtemps nous fûmes preux, oisifs !
On verra bien qui vraiment sera preux !
Nous irons venger la honte cuisante
Dont chacun doit être honteux et furieux,
Car de nos jours eſt perdu le saint lieu
Où Dieu souffrit pour nous la mort affreuse ;
Si nous y laissons nos ennemis mortels,
À jamais notre vie sera honteuse.



C'était naguère – en un autre pays :
Un chevalier fut d'une dame épris ;
Tant que la dame eut juſtement du prix,
L'aimer lui fut interdit, refusé ;
Un jour enfin elle lui dit : « Ami,
M'avez-vous assez bercée de paroles !
L'amour eſt maintenant connu, prouvé :
Me voici toute à votre volonté. »

Le chevalier à fixer son visage
La vit très pâle et le teint altéré.
« Dame, dit-il, je suis bien mal loti
De n'avoir su cette pensée naguère !
Votre beau visage de fleur de lis
Eſt si changé pour moi, de mal en pis :
J'ai l'impression que vous m'êtes volée !
Il eſt tard, dame, pour vous décider ! »

Quand elle s'entendit ainsi railler,
Mortifiée, la dame dit méchamment :

« Danz chevaliers, on vous doit bien gaber !
Cuidiez vous donc qu'a certes le vous die ?
Nenil, certes, onc ne l'oi en penser !
Voulez vous donc dame de pris amer ?
Nenil, certes, ainz avrïez envie
D'un biau vallet besier et acoler[1].

– Dame, fet il, j'ai bien oï parler
De voſtre pris, mes ce n'eſt ore mie ;
Et de Troie rai jë oï conter
Qu'ele fu ja de mult grant seignorie :
Or n'i puet on fors les places trouver.
Par tel reson vous lo a escuser
Que cil soient reté de l'yresie[2]
Qui des or mes ne vous voudront amer.

– Danz chevaliers, mar i avez gardé
Quant vous m'avez reprouvé mon aage.
Se j'avoie tout mon jouvent usé,
Si sui je riche et de si grant parage
Qu'on m'ameroit a mult pou de biauté ;
Encor n'a pas un mois entier passé
Que li marchis[3] m'envoia son mesage
Et li Barrois[4] a pour m'amor ploré.

– Dame, fait il, ce vous a molt grevé
Que vous fïez en voſtre seignorage ;
Mes tel set ont ja pour vous sospiré,
Se vous eſtiés fille au roi de Cartage[5],
Qui ja mes jour n'en aront volonté.
On n'aimme pas dame pour parenté,
Mais quant ele eſt bele et cortoise et sage.
Vous en savroiz par tans la verité. »



« Seigneur chevalier, vous faites bien rire !
Me croyez-vous sérieuse à vous le dire ?
Certes, jamais ce ne fut mon idée !
Prétendre aimer une dame de prix ?
Non, vous auriez, pour sûr, plutôt envie
D'étreindre et d'embrasser un beau jeune homme[1] !

– Dame, dit-il, j'ai entendu parler
De votre beauté, mais pas ces temps-ci ;
De Troie aussi j'ai entendu conter
Que jadis elle fut d'une rare puissance :
Hormis le site, on n'y peut rien trouver !
Aussi je vous conseille d'éviter
Qu'ils soient taxés d'hérésie[2], ceux-là
Qui désormais ne vous voudront aimer.

– Seigneur chevalier, vous vous méprenez
À m'avoir fait reproche de mon âge !
Ma jeunesse, l'aurais-je tout usée,
Je reste riche et de si haut parage
Qu'on m'aimerait sans beaucoup de beauté.
À ce jour, voilà moins d'un mois entier,
Le marquis[3] m'envoyait son messager ;
Le Barrois[4], pour que je l'aime, a pleuré.

– Dame, dit-il, vous vous êtes fait tort
De vous fier à votre domination ;
Mais sept déjà ont soupiré pour vous,
Et, seriez-vous princesse de Carthage[5],
Ils n'en auront plus jamais de désir.
Loin qu'on l'aime au nom de sa parenté,
Une dame est aimée quand elle est belle et sage :
Vous en saurez bientôt la vérité. »



Huon d'Oisy

. . . .
. . . .
Maugré tous sainz et maugré Dieu ausi
Revient Quenes[1], et mal soit li vegnans ;
Honiz soit il et ses preechemans,
Et houniz soit ki de lui ne dit : « Fi ! »
Quant Dex verra que ses besoinz ert granz,
Il li faudra, quant il li a failli.

Ne chantez mais, Quenes, je vouz en pri,
Car voz chançons ne sont mes avenanz.
Or menrez vous honteuse vie ci :
Ne vousistez por Diu morir joianz ?
Or vous conte on avoec les recreanz :
Si remaindroiz, avoec vo roi, failli.
Ja Damediex, qui seur touz est puissanz,
Du roi[2] avant et de vouz n'ait merci !

Mout fu Quenes preus, quant il s'en ala,
De sermouner et de gent preechier ;
Et quant uns seuz en remanoit deça,
Il li disoit et honte et reprouvier.
Or est venuz son ni reconchïer,
Et s'est plus orz que quant il s'en ala[3] :
Bien poet sa croiz garder et estoier,
K'encor l'a il tele k'il l'en porta.

. . . .



Huon d'Oisy

. . . .
. . . .
Malgré tous les saints, malgré Dieu aussi,
Conon[1] est de retour : qu'il soit le mal venu !
Honni soit-il avec ses homélies
Et honni soit qui de lui ne dit : « Fi ! »
Lorsque Dieu le verra dans un besoin extrême,
Il l'abandonnera, quand il Lui a fait défaut.

Ne chantez plus, Conon, je vous en prie,
Car vos chansons ne sont plus opportunes.
Ici vous mènerez une honteuse vie.
Vous n'alliez pas mourir pour Dieu sans amertume ?
C'est avec les feignants que vous êtes compté.
Vous resterez, avec votre roi, failli.
Jamais le seigneur Dieu, qui sur tous est puissant
Du roi[2] d'abord et de vous n'ait merci !

Comme il était vaillant, Conon, à son départ,
Pour sermonner et pour prêcher les gens,
Et quand un seul demeurait en arrière,
Sarcastique, il allait l'accablant de honte.
Le voilà revenu souiller son nid,
Plus repoussant que lors de son départ[3] ;
Il peut couver sa croix et la mettre à l'écrin,
Elle est entre ses mains telle qu'il l'emporta.

. . . .



Richard Ier Cœur de Lion

Ja nus hons pris ne dira sa raison
Adroitement, s'ensi com dolans non ;
Mes par confort puet il fere chançon.
Moult ai d'amis, mes povre sont li don :
Honte en avront, se por ma rëançon
Sui ces .II. yvers *pris*[1].

Se sevent bien mi honme et mi baron,
Englois, Normant, Poitevin et Gascon,
Que je n'avoie si povre conpaignon,
Cui je laissasse por avoir en prison :
Je nel di pas por nule retraçon,
Mes encor sui ge *pris* !

Or sai je bien de voir certainement
Que mors ne pris n'a ami ne parent,
Quant hon me lait[2] por or ne por argent !
Moult m'eſt de moi, mes plus m'eſt de ma gent,
Qu'aprés ma mort avront reprochier grant,
Se longuement sui *pris* !

N'eſt pas mervoille se j'ai le cuer dolant,
Quant mes sires[3] tient ma terre en torment.
S'or li menbroit de noſtre soirement
Que nos feïsmes andui communement,
Bien sai de voir que seans longuement
Ne seroie pas *pris* !

Se sevent bien Angevin et Torain,
Cil bacheler qui or sont riche et sain,
Qu'enconbrez sui loing d'aus en autrui main.
Forment m'amoient, mes or ne m'aimment grain.
De beles armes sont ores vuit li plain,
Por tant que je sui *pris*.

Richard Ier Cœur de Lion

Jamais nul prisonnier ne tiendra son propos
Adroitement, si ce n'est comme un homme affligé ;
Pour consolation, il peut faire une chanson...
J'ai de nombreux amis, mais pauvres sont les dons :
La honte leur viendra, si faute de rançon
Je suis deux hivers *prisonnier*[1] !

Ils ne l'ignorent pas, mes hommes, mes barons,
Les Anglais et Normands, Poitevins et Gascons,
Que je n'avais nul compagnon, si pauvre soit-il,
Que j'eusse abandonné, faute d'avoir, en prison :
Je ne le dis pas en manière de reproche,
Mais je suis encor *prisonnier* !

Maintenant, à mes yeux, c'est vrai certainement
Qu'un mort ni un prisonnier n'ont ami ni parent,
Quand on m'abandonne[2] pour de l'or ou de l'argent.
J'en suis soucieux pour moi, pour mes gens plus encore,
Parce qu'après ma mort, grand sera leur opprobre
Si je suis longtemps *prisonnier*.

Il n'est pas étonnant que j'aie le cœur dolent,
Dès lors que mon seigneur[3] tient ma terre en tourment.
S'il lui revenait à l'esprit notre serment,
Que nous jurâmes tous deux mutuellement,
J'en suis persuadé, en ce lieu longuement
Je ne serais pas *prisonnier* !

Ils le savent, ceux d'Anjou, ceux de Touraine,
Ces jeunes à présent riches et bien portants,
Que je suis détenu, loin d'eux, aux mains d'autrui.
Ils m'aimaient fort, mais à présent ne m'aiment pas.
De beaux exploits les plaines sont maintenant vides,
Parce que je suis *prisonnier* !

Mes compaignons cui j'amoie et cui j'ain,
Cealz de Cahen et ceaulz de Percherain,
Me di, chançon, qu'il ne sont pas certain,
N'onkes vers aus n'oi le cuer faus ne vain :
S'il me guerroient, il font moult que vilain,
Tant con je serai *pris*.

Contesse suer, vostre pris souverain
Vos saut et gart cil a cui je me clain
Et per cui je sui *pris*[4].

Je ne di pas de celi de Chartain,
La mere *Looys*[5].



Chanson d'amour anonyme

Amors qui souprent
Quanque a li se prent
M'a soupris ;
En pou d'ore esprent :
Son espernement
M'a espris.
S'ensi l'eüst prise
Et en ses las mise
Cele qui m'a pris,
Tot a ma devise
Fust en mon servise,
S'il li pleüst
Që el eüst
D'amors tot le pris.

Son sens, son confort,
Son tres douz deport
M'a lachiez ;
Les maus que je port

Mes compagnons – je les aimais et je les aime –,
Ceux de Caen comme ceux du pays percheron,
Dis-leur pour moi, chanson, combien ils sont peu sûrs,
Que mon cœur envers eux jamais n'eut de bassesse ;
Ils sont, s'ils me guerroient, on ne peut plus vilains,
Tant que je serai *prisonnier*.

Qu'Il sauve et protège votre valeur souveraine,
Comtesse ma sœur, Celui à qui je me plains
Et pour qui je suis *prisonnier*[4].

Je n'évoque pas celle du pays chartrain,
La mère de Louis[5].



Chanson d'amour anonyme

Amour, qui surprend tout
Ce qui à lui se prend,
M'a surpris ;
Il enflamme en un instant :
Son embrasement
M'a saisi.
L'eût-il ainsi prise
Et mise en son piège,
Celle qui m'a pris,
Tout à mon désir
J'irais la servir
Pour peu qu'il lui plût
Que pour elle fût
D'amour tout le prix.

Ses avis, son soutien,
Son très doux maintien
M'ont lié ;
Les maux supportés

M'ont doné la mort,
C'est pechiez.
Ma tres douce amie,
Fetes moi aïe
D'estre ralazchiez
Ou je pert la vie.
Ne m'oubliez mie,
Fins cuers loiaus,
Mes de mes maus
Vos praigne pitiez !

Et quant je regart
Son tres douz regart
Et son vis,
Issi ait Deus part
En m'ame qu'il gart,
Qu'il m'est vis
Quë il n'ait tant bele
Dame ne pucele
En tot cest païs.
Amez moi, suer bele !
Vostre amor m'apele
La grant biauté,
La loiauté
Qu'a Deus a vos mis.

Bele, vos avés
Mon cuer, ce sevez,
En prison.
Se vos nel gardez,
Certes vos ferés
Mesprison,
Car il a fiance
Et bone esperance
D'avoir raenson.
Ne li fetes nuisance
Mes de la puissance
Que vos avés,
Se vos voulez,
D'aidier li ou non.

– Biau tres douz amis,
Quant si vos voi pris

M'ont donné la mort :
Un péché !
Ma très douce amie,
Aidez-moi
Pour être délié,
Ou je perds la vie.
Ne m'oubliez pas,
Fin cœur loyal,
Mais de mes maux
Que pitié vous prenne !

Et quand je prends garde
À son très doux regard,
À son visage
– Que Dieu envisage
Mon âme qu'il garde ! –,
Il me semble
Qu'il n'est si belle
Dame ou jeune fille
En tout ce pays.
Aimez-moi, chère sœur !
Vous aimer m'évoque
La grande beauté,
La loyauté
Mises en vous par Dieu.

Vous le savez, belle,
Mon cœur, vous l'avez :
Votre prise.
À ne pas le garder,
Pour sûr vous ferez
Une méprise,
Car il a confiance
Et bonne espérance
Quant à sa rançon.
Évitez que lui nuise
Plus la puissance
Que vous avez
– Si vous voulez –
De l'aider ou non.

– Bel ami très doux,
Quand je vous vois pris

Et laschiez,
A vostre devis
Serés, jel plevis,
Ralaschiez,
Car qui merci crie
Por avoir aïe
Doit estre alegiés.
J'ere vostre amie,
Në en doutez mie.
De moi ferés
Vos volentez,
Tot cert en soiez !



Hélinant de Froidmont

LI VERS DE LA MORT

[Douzains XXVII à XXXIII]

Morz sobite est a droit nomee
Quant la vie n'est ordenee
Ançois que l'ame isse del cors ;
Ame que si en est alee,
Mieuz li venist ja ne fust nee,
Tant par trueve chier tens dehors[1].
Por ce n'est nus si grans tresors
Que paors Diu par bones mors
En juevne cuer enracinee.
Queus qui li cors soit, blans o sors,
Volentiers retient celui mors
Dont l'ame est premiers abevree.

Que vaut quanque li mondes fait ?
Morz en une eure tot desfait,
Que ne gieue pas a refaire.

Et lié,
À votre désir
Vous serez, c'est promis,
Délié,
Car qui crie merci
Pour avoir de l'aide
Doit être soulagé.
Je serai votre amie,
N'allez pas en douter.
De moi vous ferez
Ce que vous voudrez,
Soyez-en certain.



Hélinant de Froidmont

LES COUPLETS DE LA MORT
[Douzains XXVII à XXXIII]

Mort subite est la bien nommée
Quand la vie n'est pas ordonnée
Avant que l'âme quitte le corps ;
Pour l'âme en allée de la sorte,
Il vaudrait mieux n'être pas née,
Tant lui coûte le temps dehors[1].
Aussi n'est-il plus grand trésor
Que la peur de Dieu, par bonnes mœurs
Dans un jeune cœur enracinée.
Le corps, quel qu'il soit, blanc ou brun,
Retient volontiers la saveur
De ce dont l'âme eut la primeur.

Que vaut ce que ce monde fait ?
Mort en une heure tout défait,
Sans s'amuser à le refaire.

Que vaut quanqu'avarice atrait ?
Morz en une eure tot fortrait,
Que nul gieu ne pert par mestraire ;
Morz fait le plus emparlé taire,
Les enrisez crier et braire ;
Morz fait toz jorz de bel tens lait ;
Morz fait valoir et sac et haire[2]
Autant com porpre et robe vaire[3] ;
Morz contre toz desrainne a plait.

Que vaut biautez, que vaut richece,
Que vaut honeurs, que vaut hautece,
Puisque morz atout sa devise
Fait sor nos pluie et secherece,
Puis qu'ele a tot en sa destrece,
Quanqu'en despise et quanqu'en prise ?
Qui paor de mort a jus mise,
C'est cil cui la mort plus atise,
Et vers cui ele ançois s'adrece.
Cors bien norriz, chars bien alise
Fait de vers et de feu chemise :
Qui plus s'aaise plus se blece.

Morz prueve, et je de riens n'en dot,
Qu'autant ne vaille peu com mot
De tote rien qui muert et seche.
Morz prueve que noient est tot,
Et quanque glotonie englot
Et quanque lecherie leche.
Morz fait que li sainz hom ne peche
Por ce que riens ne li conteche
O ele puist doner un bot.
Morz met a un pris grange et greche,
Vin et iaue, saumon et seche :
Morz dit a totes aises : « Tprot. »

Morz est la mains qui tot agrape ;
Morz est la roiz qui tot atrape.
Tot li remaint quanqu'ele aert.
Morz fait a toz d'isembrun[4] chape
Et de la pure terre nape,
Morz trestous ygaument sert,
Morz toz secrez met en apert,

Que vaut ce qu'avarice attire ?
Mort en une heure tout retire,
Jamais perdante à mal jouer.
Mort fait taire le plus disert,
Redoubler de cris les rieurs,
Mort rend toujours le beau temps laid ;
Mort fait valoir et sac et haire[2]
Autant que pourpre et robe vaire[3] ;
Mort contre tous plaide en procès.

Que vaut beauté, que vaut richesse,
Que vaut honneur, que vaut grandeur,
Dès lors que Mort, tout à sa guise,
Nous envoie pluie et sécheresse,
Qu'elle tient tout en sa puissance,
Ce qu'on méprise et ce qu'on prise ?
Qui maîtrise la peur de Mort
Par là même la mort attise,
Et c'est lui d'abord qu'elle vise.
Corps bien nourri, chair délicate
Font de vers et de feu chemise :
Qui vit au mieux se blesse le plus.

Mort prouve, et pour moi, pas de doute,
Que peu équivaut à beaucoup
Pour tout ce qui meurt, se dessèche.
Mort prouve que tout est néant,
Tout ce qu'avale gloutonnerie,
Tout ce que lécherie lèche.
Mort fait que l'homme saint ne pèche
Parce que rien ne l'intéresse
Où elle pût porter un coup.
Mort n'a qu'un prix pour grange et crèche,
Pour vin et eau, saumon et seiche,
Mort dit à tout bien-être : « Pfuit. »

Mort est la main qui tout agrippe,
Mort est le rets qui tout attrape,
Lui reste tout ce qu'elle saisit.
Mort à tous fait une brune[4] chape,
Et de simple terre une nappe,
Mort à tous fait service égal.
Mort tout secret met au grand jour,

Morz fait franc homme de cuivert,
Morz acuivertist roi et pape,
Morz rent chascun ce qu'il desert,
Morz rent al povre ce qu'il pert,
Morz tout al riche chou qu'il hape.

Morz fait a chascun sa droiture,
Morz fait a toz juste mesure,
Morz poise a toz a juste pois,
Morz venge chascun de s'injure,
Morz met orgueil a porreture,
Morz fait faillir la guerre as rois,
Morz fait garder decrez et lois,
Morz fait laissier usure et crois,
Morz fait de soëf vie dure,
Morz as porees[5] et as pois
Donne saveur de bons craspois[6]
Es cloistres o l'en crient luxure.

Morz apaise les ennoisiez,
Morz acoise les envoisiez,
Morz totes les meslees fine,
Morz met en croiz toz faus croisiez,
Morz fait droit a toz les boisiez,
Morz toz les plaiz a droit termine,
Morz desoivre rose d'espine,
Paille de grain, gruis de farine,
Les purs vins des faus armoisiez[7] ;
Morz voit par mi voile, cortine,
Morz seule set et adevine
Com chascuns est a droit proisiez.



Mort fait un homme franc d'un serf,
Mort asservit et roi et pape,
Mort sert chacun comme il mérite,
Mort rend au pauvre ce qu'il perd,
Mort ôte au riche ce qu'il happe.

Mort assigne à chacun son droit,
Mort fait à tous juste mesure,
Mort fait à tous le juste poids ;
Mort venge de chacun l'offense,
Mort met l'orgueil en pourriture,
Mort fait perdre la guerre aux rois ;
Mort fait garder décrets et lois,
Mort fait cesser usure et gain,
Mort change douce vie en dure ;
Mort aux porées[5] et aux pois
Donne saveur de bons craspoix[6]
Aux cloîtres où l'on craint la luxure.

Mort apaise les chicaniers,
Mort amadoue les dissipés,
Mort finit toutes les batailles ;
Mort met en croix tout faux croisé,
Mort fait droit à tous les dupés,
Met fin justement à tout procès ;
Mort distingue rose et épine,
Paille et grain, orge et farine,
Les vins purs et les armoisés[7] ;
Mort sait voir sous voile et courtine,
Mort seulement sait et devine
Combien il faut chacun priser.



Jean Renart

GUILLAUME DE DOLE

Cil qui mist[1] cest conte en romans[2]
Ou il a fet noter biaus chans
Por ramenbrance des chançons[3],
Veut que ses pris et ses renons
Voist en Raincïen en Champaigne[4]
Et que li biaus Miles l'apregne
De Nantuel[5], uns des preus del regne ;
Car aussi com l'en met la graine
Es dras por avoir los et pris,
Einsi a il chans et sons mis
En cestui *Romans de la Rose*[6],
Qui est une novele chose
Et s'est des autres si divers
Et brodez, par lieus, de biaus vers[7]
Que vilains nel porroit savoir[8].
Ce sachiez de fi et de voir,
Bien a cist les autres passez.
Ja nuls n'iert de l'oïr lassez,
Car, s'en vieult, l'en i chante et lit[9],
Et s'est fez par si grant delit
Que tuit cil s'en esjoïront
Qui chanter et lire l'orront[10],
Qu'il lor sera nouviaus toz jors.
Il conte d'armes et d'amors
Et chante d'ambedeus ensamble[11],
S'est avis a chascun et samble
Que cil qui a fet le romans
Qu'il trovast toz les moz des chans,
Si afierent a ceuls del conte.
Si conmencë ici son conte.

. . . .

Jean Renart

GUILLAUME DE DOLE

Celui qui adapta[1] ce conte au roman[2] – il y a fait noter de belles mélodies pour garder à l'esprit les chansons[3] – veut que sa valeur et son renom gagnent le pays rémois en Champagne[4], et qu'en soit instruit le beau Milon de Nanteuil[5], l'un des hommes éminents du royaume ; car, de même qu'on teint en rouge les vêtements pour avoir louange et valeur, il a mis des mélodies et des airs dans le présent *Roman de la Rose*[6] : c'est une nouveauté ; il est si différent des autres – brodé, par endroits, de beaux couplets[7] – qu'il est inaccessible au vilain[8]. Soyez-en vraiment assurés : les autres, celui-ci les a bien dépassés. Qui se lassera jamais de l'entendre ? Si l'on veut, on y chante et on y lit[9] ; sa délicatesse est telle qu'y prendront plaisir tous ceux qui l'entendront chanter et lire[10] : il leur sera toujours nouveau. Il parle d'armes et d'amours, et les chante tous deux ensemble[11] ; aussi chacun a-t-il l'impression que l'auteur du roman a trouvé tous les mots chantés, tant ils conviennent à ceux du conte. Ici commence son récit.

. . . .

Quant il furent levé vers tierce[12],
Par le bois vont joer grant piece,
Toz deschaus, manches descousues[13],
Tant qu'il sont es illes venues
As fonteneles qui sordoient
Mout pres de la ou il estoient
Logié el bois por le deduit[14].
ça .II., ça .III., ça .VII., ça .VIII.
S'assieent por laver lor mains.
Li lieus n'estoit mie vilains,
Ainz estoit verz com en esté,
Et si avoit mout grant plenté
De floretes indes[15] et blanches.
Ainçois qu'il cousissent lor manches,
Levent lor oils et lor beaus vis.
Les puceles, ce m'est avis,
Lor atornent fil de filieres
Qu'eles ont en lor aumosnieres.
Or ne sai ge que riens lor faille :
As dames, en lieu de touaille,
Empruntent lor blanches chemises ;
Par ceste ochoison si ont mises
Lor mains a mainte blanche cuisse
– Je ne di mie que cil puisse
Estre cortois qui plus demande[16] –
Et li disners et la vïande
Est aprestez, napes assises.
Et les dames se resont mises
Au retour, et li chevalier,
Qui ne prisent mauvés dangier
La coue d'une vïolete,
Ainz chantent ceste chançonete :
« E non Deu, sire, se ne l'ai,
L'amor de lui, mar l'acointai[17]... »
Ainz que ceste fust dite tote,
Conmence uns autres en la route :
« La jus, desoz la raime,
– Einsi doit aler qui aime –
Clere i sourt la fontaine,
Ya !
– Einsi doit aler qui bele amie a[18]... »
Ainz qu'ele fust bien conmencie,
Une pucele secorcie

Une fois levés, vers l'heure de tierce[12], au bois ils vont jouer un long moment, tout déchaussés, les manches dégagées[13], et finalement ils ont atteint les îles formées par les petites sources qui sourdaient tout près de là où ils avaient leur logement de plaisance au bois[14]. Par place, deux, trois, sept, huit, ils s'asseyent pour se laver les mains. L'endroit n'avait rien de vulgaire, vert au contraire comme en été, et de plus il y foisonnait des fleurettes violettes[15] et blanches. Avant de coudre leurs manches, ils lavent leurs yeux et leurs beaux visages. Les suivantes, à ce que je crois, leur préparent le peloton de fil qu'elles ont dans leurs aumônières. Je ne vois pas que rien leur manque : aux dames, au lieu de serviettes, ils empruntent leurs blanches chemises ; c'est l'occasion pour eux de porter les mains sur mainte blanche cuisse – je ne dis pas que puisse être courtois celui qui demande plus[16] ! – Mais le déjeuner et la nourriture sont apprêtés, les nappes mises. Voici les dames sur le chemin du retour, et les chevaliers qui, ne prisant pas la fausse honte une queue de violette, chantent cette chansonnette :

« Au nom de Dieu, seigneur, si je n'ai en retour
Son amour, c'est en vain que je le rencontrai[17]... »

La récitation n'en était pas achevée que, dans la troupe, un autre commence :

« Là-bas, sous la ramée
– Ainsi doit aller qui aime –,
Claire y sourd la fontaine,
Ya !
– Ainsi doit aller qui belle amie a[18]... »

Elle n'était pas beaucoup entamée qu'une jeune fille au

D'un trop biau chainze, a un blont chief,
Enreconmence de rechief:
« Se mes amis m'a guerpie,
Por ce ne morrai ge mie[19]... »
Ainz que ceste fust bien fenie,
Une dame sanz vilonie,
Qui ert suer au duc de Maience,
Haut et seri et cler conmence:
« Main se leva bele Aeliz,
Dormez, jalous, ge vos en pri,
Biau se para, miex se vesti
Desoz le raim.
Mignotement la voi venir,
Cele que j'aim... »
Et li gentiz quens de Savoie
Chante ceste tote une voie:
« Main se leva bele Aeliz,
Mignotement la voi venir,
Bien se para, miex se vesti,
En mai.
Dormez, jalous, et ge m'envoiserai... »
Et li quens de Lucelebourc,
Qui amoit iloec par amor
Une dame de grant solaz
Qui chantoit de mains et de braz
Miex que dame qui fu pieça,
Por l'amor de li conmença:
« C'est tot la gieus, el glaioloi,
Tenez moi, dame, tenez moi!
Une fontaine i sordoit.
Aé!
Tenez moi, dame, por les maus d'amer[20]... »
Si chantant en itel meniere
Resont tuit revenu arriere
Trusqu'as trez ou il ot bel estre,
Car cil qui de ce furent mestre
Les ont d'erbe fresche jonchiez[21];
Biaus les ont fez et affetiez
Et ont osté coutes et liz;
Ensamble metent cez tapiz[22]
Por estre a gregnor largeté.
Varlez i ot a grant plenté;

très beau chainse retroussé, la chevelure blonde, commence à son tour de nouveau :

« Si mon ami m'a délaissée,
Pour autant, je n'en mourrai pas[19]... »

Celle-ci n'était pas terminée qu'une dame sans vulgarité (la sœur du duc de Mayence) commence à voix haute, harmonieuse et claire :

« Matin s'est levée la belle Aélis
– Dormez, jaloux, je vous en prie –,
Elle s'est bien parée, mieux encore habillée
Sous la ramée.
Mignonne ô combien je la vois venir,
Celle que j'aime !... »

Et le brillant comte de Savoie chante la même à la suite :

« Matin s'est levée la belle Aélis,
Mignonne ô combien je la vois venir :
Elle s'est bien parée, mieux encore habillée,
En mai.
Dormez, jaloux, et je m'amuserai !... »

Et le comte de Luxembourg, alors amoureux passionné d'une dame ravissante, qui soulignait son chant de gestes mieux que ne le fit une dame depuis longtemps, pour son amour à elle commença :

« C'est tout là-bas, où poussent les glaïeuls
– Retenez-moi, dame, retenez-moi –,
Il y sourdait une fontaine.
Aé !
Retenez-moi, ma dame, au nom du mal d'aimer[20]... »

Ainsi chantant de cette manière, ils sont tous revenus sur leurs pas jusqu'aux pavillons où l'atmosphère était agréable, car ceux à qui l'on s'en était remis en ont jonché d'herbe fraîche le sol[21] ; ils les ont décorés et bien arrangés après avoir enlevé coussins et lits, en y joignant les tentures[22] pour gagner plus d'espace. Les

Iloec lor ont l'eve donee,
Que la vïande ert aprestee,
Tables mises et napes beles.



Jean Bodel

CE SONT LES CONGEZ
JEHAN BODEL

Pitiez, ou ma matere puise,
M'ensaigne k'en ce me deduise
Que je sor ma matere die.
N'est drois que mon sens amenuise
Pour nul mal qui le cors destruise,
Dont Diex a fait sa conmandie.
Puis qu'il m'a joué de bondie,
Sans barat et sans truandie
Est drois que jë a chascun ruise
Tel don que nus ne m'escondie,
Congié, ains c'on me contredie,
Car adiés criem que ne lor nuise[1].

Congié demant tout premerain
A celui qui plus m'est a main
Et dont je miex loer me doi :
Jehan Boschet, a Dieu remain !
Plorant recor et soir et main
Les biens que j'ai trouvez en toi.
Se je plor souvent en requoi,
Assez y a raison pour quoi,
Auques ennuit et plus demain.
Neporquant, se je ne vous voi,
Mon cuer purement vous envoi :
Tant a en moi remés de sain.

jeunes gens ne manquaient pas ; ils leur ont apporté l'eau, car la nourriture était apprêtée, les tables dressées, et de belles nappes mises.



Jean Bodel

LES CONGÉS
DE JEAN BODEL

Détresse, où je puise mon sujet,
M'enseigne à me divertir
En parlant à mon propre sujet.
Il n'est pas juste que mon esprit diminue
À cause d'un mal qui détruit le corps,
Où Dieu a marqué sa volonté.
Puisqu'Il m'a donné le signal,
Il est juste, sans ruser ni mendier,
Qu'un don que nul ne me refuse,
Le congé, j'en sollicite chacun
Avant qu'on ne me l'interdise :
Leur nuire devient ma hantise[1].

Je demande congé d'abord
À celui qui m'est le plus proche,
Et dont je dois me louer le plus :
Jean Boschet, demeure avec Dieu !
Je songe en pleurs soir et matin
Aux biens que j'ai trouvés en toi.
Si je pleure en secret souvent,
C'est pour le moins très justifié,
Un peu ce jour et plus demain.
Néanmoins, si je ne te vois,
Mon cœur à nu, je te l'envoie :
Tout ce qu'il m'est resté de sain !

Cuers, se tu trop vilain nen iés,
Ja ne li oncles ne li niés
N'ierent de mon escrit plané,
Car en aus ert mes liges fiés :
Onques ne lor sambloie viés,
Tous jours m'ont a lor coust mené.
Certes ne sont mie engané,
Pour Dieu soit kanqu'il m'ont donné :
Tex dons est mout bien enploiiés[2].
Or m'a Diex a point ramené
A ce qu'il m'avoit destiné,
Dont je sui et dolans et liés.

Symon d'Iser, de vous me vant
Tous jours et aprés et devant,
Car toute honnours en vous achieve,
Maintes gens s'en vont percevant ;
Vo baniere a non : *Passe avant*[3],
Qui tous les abatus relieve.
Symon, uns maus qui en moi lieve,
Qui atout mon vivant me fieve,
Fait que le congié vous demant
Si dolans que li cuers me crieve,
Car nule riens tant ne me grieve
Com fait dire : « A Dieu vous conmant ! »

Congié demant a cuer mari
A ceaus qui soef m'ont norri
Et a Bauduïn Zoutemont :
Ainc ne le trouvai esmari ;
Le cuer a en bonté flori,
Qui de bien faire le semont.
Diex croisse s'onneur et amont !
Amer se fait a tout le mont.
A l'ame li soit il meri
En la joie dou ciel lamont,
Et tous ceaus qui tant soufert m'ont
Moitié sain et moitié porri !

Thiebaut de la Pierre en ces vers
Pren congié, honteus et couvers
Com cil qui Fortune desmonte :

Cœur, si tu n'es des plus ignobles,
Jamais de mon écrit ne seront
Effacés l'oncle ni le neveu :
Ils incarnaient mon libre fief.
Loin de me trouver fastidieux,
Pour moi toujours ils ont payé.
Ils ne se sont pas trompés, certes ;
Pour Dieu soit ce qu'ils m'ont donné :
Au mieux ce don est employé[2].
Dieu vient juste de me réduire
Au destin qu'Il m'avait prescrit :
J'en suis allègre et affligé.

Simon d'Iser, de vous toujours
Je me félicite partout :
Tout mérite s'épanouit
En vous, maintes gens le constatent ;
Votre bannière, *Passe avant*
Nommée[3], relève tous les prostrés.
Simon, un mal qui lève en moi,
Qui me prend, vie comprise, en fief,
Me fait vous demander congé
Si affligé que mon cœur se brise ;
Voici pour moi le plus pénible,
Dire : « À Dieu je vous recommande ! »

À ceux qui m'ont nourri tendrement
Je demande congé, de cœur
Triste, et à Beaudouin Zoutemont :
L'ai-je jamais trouvé chagrin ?
Dans son cœur fleurit la bonté
Qui l'exhorte à faire le bien :
Que Dieu exhausse son honneur !
Il se fait aimer de partout :
Son âme en ait la récompense
Dans la joie céleste là-haut,
Et tous ceux qui m'ont tant souffert,
Moitié sain et moitié pourri !

Thiébaut de la Pierre, en ces vers
Je prends congé honteux, furtif,
En homme que Fortune abat ;

Tant m'est mais li siecles divers
Que n'os aler fors les travers.
Nule povretez ne m'effronte ;
Tout mon mal oublie et mesconte,
Mais li povretez est el honte
Qui seüs est et descouvers ;
Et Diex qui toute riens sormonte
En penitance le me conte,
Car trop avroie en .II. enfers !

Bretel, quel gré que jë en aie,
Me couvient que je me retraie
Dou siecle ou ma cheance empire,
Que Diex reposer ne m'i laie :
Enferté et poison et plaie
M'a donné pour le cors despire.
De l'une part pleur et sospire,
C'or m'estouvra gaitier le pire ;
Et de l'autre part me rapaie :
Diu proi c'a lui servir m'espire,
Car au cors est mes jeus li pire,
De quel merele que je traie.

Anuis, qui en mon cuer avale
O chiere tempestee et pale,
Qui me fait souple devenir,
Ainçois que je trousse ma male,
Di moi k'a Wibert de la Sale
Preng je congié sans revenir.
Bien me doit tous jours sans fenir
De son gentil cors souvenir
Ou il n'a ne soros ne gale ;
Et de moi soit au couvenir,
Car ne puis mais nape tenir
Entre sains puis que je mesale[4].

Vaast Huche Dieu, toute voie
Sui je vostres ou que je soie,
Car ainc ne vous trouvai ombrage.
Espoir se j'alasse en la voie
Ou je pas aler ne devoie,
Miex me fust de vostre voiage.
Mais j'ai fait mon pelerinage :

Ce monde me devient hostile
Je n'ose prendre qu'aux traverses.
Nul malheur ne me décourage ;
Tout mon mal, je l'oublie, je triche,
Mais le malheur est dans la honte
Qui est connue publiquement ;
Et Dieu, qui a raison de tout,
Pour pénitence me la compte :
Ce serait trop que deux enfers !

Bretel, de bon, de mauvais gré,
Il convient que je me retire
De ce monde où ma chance empire,
Dieu ne m'y laissant pas en repos.
Il m'a donné, pour mépriser le corps,
Et maladie, et infection et plaie.
D'une part je pleure et soupire
– N'avoir plus qu'à guetter la route ! –
Et de l'autre je m'apaise, et prie
Dieu qu'Il me pousse à Le servir.
– Mon jeu, quant au corps, est le pire,
Quelque jeton que je déplace.

Peine, qui descends dans mon cœur,
La face pâle et convulsée,
Et par qui je deviens docile,
Avant que je ne plie bagage,
Transmets à Wibert de la Sale
Mon congé de lui sans retour.
Je dois toujours me rappeler,
Sans fin, sa personne racée
Pure de tumeur ou de cal.
Advienne que pourra de moi ;
Je ne peux plus venir à table
Entre les gens sains : je vais mal[4].

Vaast Huche Dieu, à tout moment
Je suis vôtre où que je sois :
Jamais je ne vous trouvai sombre.
Peut-être, allant à la Croisade
Où je ne devais pas aller,
J'aurais aimé votre voyage.
Mais j'ai fait mon pèlerinage :

Diex m'a deffendu le passage
Dont bonne volenté avoie[5].
Neporquant je l'en tieng a sage :
Mors est, j'en ai eü message,
Li Sarrazins que je haoie[6].

Robert Cosset, a cuer pensiu
Conmant a Dieu vous et Mahiu,
Car de moi est pris li consaus ;
De vous et des autres m'eschiu :
Ce k'au siecle ne voi mon liu
Me fait jouer a reponniaus.
Tost monte uns hom com amiraus
Et tost rechiet com orinaus ;
Tost a changié cire pour siu.
Com plus fui en la roe haus[7]
Et j'oi fait tous mes envïaus,
Lors me couvint perdre le giu.

Joie, qui vers moi es repointe,
Dusqu'a Biaumés[8] fai une pointe,
Si me salue a cuer haitié
Le chastelain a cui s'apointe
Amours qui le fait sage et cointe
Et debonaire et afaitié.
Tout son cuer, ne mie a moitié,
A en courtoisie ajointié,
S'en a vilonnie desjointe ;
De sens li muet et de pitié
Qu'i a son coust m'a acointié
Quant tous li mons me desacointe[9].

Anuis, qui m'estoupes la gueule[10]
Qui tant fu anuieuse et veule,
Robert Louchart me di sans faindre
Que joie me fuit et eskeule ;
De dru fourment en wide esteule
Sui mis, mais trop avroie a plaindre
En tout recorder et refraindre
L'anui dont Diex me fait destraindre,
Qui si m'abaubist et aveule
Que nus ne me porroit ataindre
D'anui que li miens ne soit graindre ;
Mais cui vient une ne vient seule.

Dieu m'a défendu le passage
Dont j'avais le ferme vouloir[5].
Je ne L'en tiens pas moins pour sage :
Il eſt mort, j'en ai eu la nouvelle,
Ce Sarrasin haï de moi[6].

Robert Cosset, le cœur soucieux,
Et vous, Mahieu, je vous recommande
À Dieu : pour moi, c'eſt décidé ;
De vous, des autres je m'écarte :
Ne pas voir ma place en ce monde
Me fait jouer à cache-cache.
Jusqu'à l'émir s'élève vite un homme,
Vite il retombe jusqu'au serf :
Il a vite échangé la cire pour le suif.
Quand je fus au plus haut sur la roue[7],
Et que j'eus mis tous mes enjeux,
Il me fallut perdre le jeu.

Joie, qui t'excites contre moi,
Jusqu'à Beaumetz[8] pousse une pointe ;
Salue pour moi de cœur ardent
Le châtelain à qui s'allie
Amour, qui le fait brave et sage
Et affable et bien élevé.
Tout son cœur, non pas à moitié,
Il l'a joint à la courtoisie,
Il en a disjoint la bassesse ;
De bien ému et de pitié,
À ses frais il m'a fréquenté
Quand tout le monde me repousse[9].

Peine, qui m'étouffes la gueule[10]
Qui fut si importune et veule,
À Robert Louchart, sans détour
Dis que la joie me fuit, m'échappe ;
Blé dru, me voici vide éteule,
Mais j'aurais trop à lamenter
À tout rappeler, à reprendre
La peine dont Dieu me tourmente,
Qui me déprime et m'aveugle tant
Que nul ne pourrait m'égaler
En peine : plus grande serait la mienne ;
Un malheur ne vient jamais seul...

Robert Werri, sans nule doute
Me couvient partir de la route ;
147 N'i voi mais riens, dont je m'escuse,
Car de moi eſt partie toute
Joie qui m'a sa triue route,
150 Et de tout son povoir m'acuse
L'enfertés que j'ai tant repuse.
Avoec ce m'amenriſt et use
153 Honte que je tant criem et doute,
Qui m'a reconmandé la muse
Dont je meïsmes me refuse :
156 Miex m'en vient aler c'on m'en boute.

Anuis, qui abas maint baudel,
Qui m'as fait torner mon chaudel[11],
159 Vers Saint Juri[12] torne ton frain ;
Wibert de Biaumont et Ansel
Salue par Jehan Bodel
162 Cui Diex met de coute a l'eſtrain.
Seigneur Mahiu, que je molt ain,
Di que joie quite li clain,
165 Dont j'ai bien pris mon karesmel :
Or me mouſtrent loire et reclain[13]
Cil de Miaulens et de Biaurain[14]
168 Qui tuit sont porri ou fardel.

Henri li Noirs, a vous m'afaite
Se nule riens vous ai meffaite,
171 Ainçois que je tiengne ma voie ;
Molt fu ma mescheance entaite
Puis que j'oi le coup de retraite
174 Dont je garder ne me savoie.
Vous m'escueilliſtes ma toupoie[15]
A tele heure k'ainc puis n'oi joie
177 Mais duel et anui et soufraite
Et mal qui avoec me guerroie ;
Mais a tort le vous requerroie,
180 Car grant pieç'a que Diex me gaite.

Anuis, qui me fait mat et morne,
Vers Baude[16] Guiſtrenave torne ;
183 De ma part congié li demande,

Robert Werri, sans aucun doute
Force m'est de quitter la troupe ;
Je m'excuse de n'y plus voir
Personne, car m'a quitté toute
Joie, sa trêve avec moi rompue,
Et de tout son pouvoir m'accuse
Le mal que j'ai si bien caché.
De surcroît m'amoindrit et m'use
Honte qu'ô combien je redoute,
Qui m'a conseillé l'amusement
Auquel moi-même je me refuse :
Mieux vaut partir qu'être chassé.

Peine, qui détruis mainte ardeur,
Qui m'as fait tourner mon chaudeau[11],
Vers Saint-Géry[12] tourne la bride ;
Wibert et Ansel de Beaumont
Salue au nom de Jean Bodel
Que Dieu met de plume à grabat.
Au seigneur Mahieu, qui m'est cher,
Dis que je lui laisse la joie
Dont j'ai bien fait mon carnaval
– Ils me montrent leurre et tiroir[13],
Ceux de Méaulens et de Beaurains[14]
Qui sont tout pourris en dedans.

S'il m'est arrivé de vous nuire,
Henri le Noir, je fais la paix,
Avant de suivre mon chemin ;
Ma malchance fut très complète
À subir le coup de revers
Dont je ne pouvais me garder.
Vous avez fouetté ma toupie[15] :
Je n'en eus plus jamais de joie,
Mais chagrin, peine et privation,
Un mal aussi qui me harcèle ;
J'aurais tort de m'en plaindre de vous :
Dieu me guette depuis longtemps.

Peine, qui me rends triste et morne,
Va-t'en vers Baude[16] Guistrenave ;
Pour moi demande-lui congé :

Car d'aler en un ost m'atorne
Dont nus en santé ne retorne,
Tant se gart d'enferme vïande.
Et puis que Raisons me conmande
A estre en vie peneande
Et mes afaires me bestorne,
Cil Diex qui de lui fist offrande
Le me laist endurer si grande
Quë en ces tenebres m'ajorne.

Pitié proi, qui ma nef gouverne,
Au chastelain conte et discerne
Et Bauduïn, son fill meïsme,
Conment Diex a son droit me ferne,
Que je floris quant il yverne
Et quant il fait esté je rime[17];
Ainsi contre poil regayme.
Mais Diex m'a joué d'un sophisme
Que tuit li mire de Salerne[18]
N'abaisseroient ceste lime,
Car je fui oubliés a disme:
C'est uns blés qui volentiers germe.

Jaques au Dent, que que g'i mete,
Me couvient que mon gieu demete:
N'i afiert mais nule doutance.
Souvent boutiez a ma charete
Ains que li maus dont on me rette
Me partist de vostre acointanche.
Or n'atent mais nule pitanche
Qui aliege ma mesestance,
Ne ja Diex ne s'en entremete
Quë il ceste dolor m'estanche,
Ains doinst au cors tel penitanche
Par quoi l'ame soit fors de dete!

Pitiez, qui en mon cuer se met,
Va moi la ou je te tramet,
Car je n'os aler si avant.
Pren congié a Pieron Wasquet;
Mout m'a fait et mout me promet
K'encore fera en avant.
Maint bien m'ont fait li marcheant;

Je m'apprête pour une armée
Dont nul ne s'en retourne sain,
Si méfiant qu'il soit de mauvais vivres.
Puisque Raison me recommande
Une vie qui soit pénitente,
Et que les choses tournent mal,
Ce Dieu qui de Lui fit offrande
Me la fasse endurer si grande
Qu'en ces ténèbres pointe l'aube.

Je prie Détresse, qui dirige ma nef
De conter et expliquer au châtelain
Et à Baudoin, qui est son fils,
Comment Dieu, dans son droit, me blâme :
Je fleuris quand sévit l'hiver,
L'été je me couvre de givre[17] :
Mon regain est à contretemps.
Dieu m'a joué d'un artifice :
Tous les médecins de Salerne[18]
N'atténueraient pas cette peine,
– Je fus oublié pour la dîme :
C'est un blé qui germe volontiers.

Jacques au Dent, quoi que je mise,
Il me faut me démettre du jeu :
Il n'y a plus lieu d'hésiter.
Souvent vous poussiez ma charrette
Avant que le mal qu'on m'impute
À votre amitié ne m'ôtât.
Je n'attends plus nulle pitié
Pour alléger mon indigence,
Et loin que Dieu se préoccupe
De mettre un terme à ma douleur,
Qu'Il donne au corps la pénitence
Qui acquitte l'âme de sa dette !

Détresse, installée dans mon cœur,
Remplace-moi où je t'envoie
Car je n'ose aller si avant.
Dis adieu à Pierre Wasquet :
Il m'a beaucoup aidé et me promet
De faire de même à l'avenir.
Je dois aux marchands maint bienfait ;

A lui et a Symon Durant
De ma besoigne t'entremet,
Car ainc ne furent recreant
De moi bien faire a lor vivant :
A Dieu meïsme les en met.

Raoul Ravuïn, gentis maire,
Or i puet on aumosne faire
En moi, qui sui vostre confrere[19].
Or n'ai mais au siecle que faire,
Ains me couvient arriere traire ;
Et neporquant, quant je i ere,
Partout trouvoie pere et mere ;
Or est drois que je le compere.
Mais tout me doit seoir et plaire
Au cors dure vie et amere
Pour faire l'ame nete et clere :
Aussi est li cors a refaire.

Garin, puis k'ainsi m'est jugié,
N'en doi aler sans vo congié
Ne je pas faire ne le veuil :
A Dieu, amis, vous conmant gié.
Refusé m'a et chalengié
Li mons, que je tant amer sueil ;
N'a mais cure de mon acueil ;
Mais je cuidai en autre escueil
Avoir le pays eslongié[20],
Mais ne me loist passer le sueil ;
S'en lo Dieu et en gré recueil
Qu'i m'a mon karesme alongié.

Cuers, va moi la ou Baudes maint,
Qui tous autres champïons vaint,
Car de bien faire onques ne lasse.
Joie, dont petit me remaint,
Et santé, qui mout me soufraint,
Et biens tant com il m'en trespasse
Li doinst Diex – ce seroit grant masse,
Car en moi s'aüne et amasse
Tous li anuis qui joie estaint –
Qui m'a fait cheoir en la nasse
Del mal dont nus hom ne respasse
Pour qu'il l'ait a plain coup ataint.

Près de lui et de Simon Durand
Occupe-toi de mon affaire
– Jamais ils ne se sont lassés,
De leur vie, de me secourir :
Je les en place auprès de Dieu même.

Raoul Ravuin, généreux maire,
Voici qu'on peut être charitable
Envers moi, votre confrère[19].
Qu'aurais-je à faire en ce monde ?
Il me faut m'en retirer
Et néanmoins, quand j'y étais,
Partout je trouvais père et mère ;
Juste retour que de le payer.
Mais me doit bien aller et plaire
Une vie dure, amère au corps
Pour faire l'âme nette et claire :
Le corps est à renouveler.

Garin, puisque tel est mon lot,
Je ne dois partir sans votre congé
Et je n'ai pas l'intention de le faire :
À Dieu, ami, je vous recommande.
Le monde tant aimé de moi
M'a refusé et attaqué ;
De m'accueillir, il n'a plus cure ;
Croyais-je dans un autre élan
M'être éloigné de ce pays[20] ?
Passer le seuil m'est interdit ;
J'en loue Dieu non sans prendre en gré
Qu'Il m'ait allongé mon carême.

Cœur, va là où Beaudouin demeure,
Qui vainc tous les autres champions
– Jamais il n'est las de bien faire.
Joie, dont il me reste à peine,
Santé, dont j'ai grand défaut,
Des biens autant qu'il m'en dépasse
Que Dieu les lui donne – en quantité,
Car en moi s'assemble et s'amasse
Toute la souffrance qui tue la joie –
Dieu qui m'a fait tomber dans la nasse
Du mal dont personne ne réchappe
Dès lors qu'il l'a touché de plein fouet.

Berart, n'est drois, pour qu'il me loise,
Que sans vostre congié m'en voise
Faire ma peneuse semaine ;
Tant sai vo maniere courtoise
Que je sai bien quë il vous poise
Que j'ai chanté la daerraine.
Mais s'issir puet par nule paine
De cors enferm parole saine,
Dont est drois que mon sens n'acoise ;
Or primes sourdra la fontaine :
Mes cuers et li maus qui me maine
Ne sont pas fait d'une despoise.

Pitiez, qui m'as apris ton livre,
A Baude Boulart me delivre ;
Di li quë il a Dieu remaigne,
Que hontes et anuis m'enyvre,
Qui nuit et jour assaut me livre
Et loe et chastie et ensaigne
Que pour ami qui me soufraigne
Plus ne me mete en lor compaigne :
Assez en ont soufert la cuivre.
Loer me doi, qui que s'en plaigne,
De Dieu qui m'a mostré ensaigne
D'une mort dont on puet revivre.

Pitiez, qui par vous me dontés,
Avoec mes bons amis contés
Martin Verdiere de la fors :
De lui est drois chemins antés ;
Et Bertran pas n'i mescontés,
Car sa promesse m'est tresors ;
Ja në il ne Mahius li Fors
De mon escrit ne seront fors,
Conment que soie desmontés.
Mais contre Dieu ne vaut nus sors,
Et puis qu'il m'a tolu le cors,
Je li doins l'ame de bontés.

Anuis, qui en mon cuer se mire,
Salue moi Joffroi le mire,
Car bien doi a lui congié prendre :
Je sui ses hom, il est me sire.

Bérart, même si c'est loisible, il est injuste
Que je m'en aille sans congé de vous
Faire ma semaine sainte :
Poli comme je vous connais,
Je sais bien qu'il vous est pénible
Que pour moi le chant soit fini.
Mais s'il peut sortir avec peine
D'un corps mauvais parole saine,
Ma pensée n'a pas à se taire ;
Dès lors va jaillir la fontaine :
Mon cœur et le mal qui me mène
Ne sont pas d'une même espèce.

Détresse, dont je sais le livre,
Instruis pour moi Baude Boulart ;
Avec Dieu dis-lui qu'il demeure,
Que honte et peine m'étourdissent
Qui me livrent assaut nuit et jour
Et qui me donnent pour consigne,
Dussé-je être privé d'amis,
De m'ôter de leur compagnie :
La gêne, ils l'ont assez subie.
Même si l'on s'en plaint, je me louerai
De Dieu qui m'a montré le signe
D'une mort dont on peut revivre.

Détresse propre à me dompter,
Parmi mes bons amis comptez
Martin Verdière du faubourg :
Il fréquente le droit chemin ;
Et Bertrand, ne l'omettez pas :
Sa promesse m'est un trésor ;
Jamais lui ni Mahieu le Fort
Ne seront hors de mon écrit,
Quelque renversé que je sois.
Mais contre Dieu ne vaut nul sort ;
Du moment qu'Il m'a pris le corps,
Je Lui donne l'âme : c'est juste.

Peine, reflétée dans mon cœur,
Salue Joffroi le médecin
– De lui je dois prendre congé :
Il est mon seigneur, moi son homme.

Bien ai prouvé son maiestire,
Nus hom ne l'en porroit aprendre :
Mout li convint grant paine rendre
A ma char solder et reprendre,
Qui tant ert de foible matire.
Conment osa il entreprendre
Tel teste a roisnier et a fendre
Qui ert mauvaise toute entire !

Anuis, qui ma joie as destruite,
D'Aliaume Pié d'Argent m'acuite ;
Va, si le me salue encore,
Car metre m'estuet a la fuite
Et toute joie clamer cuite
Qui m'a norri desi a ore.
Mais ceste povretez me dore,
Que je sai bien que Diex restore
Qui en grace prent ceste luite.
Or primes vueil mon sens desclorre,
Le cuer ouvrir et les iex clorre,
Car il m'ajorne et si m'anuite.

Baude Fastoul, ore m'enplaide
Une ochoisons honteuse et laide
Qui m'a fait changier mon estage :
Joie, qui m'a cueilli en faide,
Ne m'a riens presté en manaide,
Ains a de moi pris double gage.
Chier m'a vendu son avantage,
Mais je tieng a preu le damage
Qui ci me nuist, s'il aillours m'aide :
Bone esperance m'assoage
De la grant joie a iretage
Ou chascuns a kanqu'il sohaide.

Pitiez, va la ou je ne vois,
Congié prendre as Piés d'Argentois :
Com plus les ain, plus les eschieue.
Symon, cil Diex en cui tu crois,
Il te laist bien porter ta crois[21]
Ou je ne puis porter la miue !
Remés sui dedens la banliue ;
Paien ont de moi ferme triue ;

J'ai bien éprouvé sa maîtrise,
Nul n'irait lui en remontrer :
Il lui fallut grand-peine prendre
Pour souder ma chair, la reprendre
– Si faible en était la matière !
Comment osa-t-il entreprendre
De rogner, inciser une tête
Qui était mauvaise toute entière ?

Peine, qui as détruit ma joie,
Envers Aleaume Piédargent acquitte-moi ;
Va, dis-lui mon salut encore,
Car il me faut prendre la fuite
Et abandonner toute joie
Qui m'a nourri jusqu'à présent.
Mais cette pauvreté me dore :
Je le sais, Dieu ressuscite
Celui qui prend en bonne part cette lutte.
D'abord je veux mettre à nu mon esprit,
Ouvrir mon cœur, fermer les yeux :
Le jour pointe et la nuit me prend.

Baudouin Fastoul, me mène en justice
Une affaire honteuse et laide
Qui m'a fait changer mon état :
Joie, qui m'a déclaré la guerre,
Loin de me remettre aucun prêt,
A pris de moi un double gage.
Je paie cher son avantage ;
Profit, pourtant, que le dommage
Nuisible ici, s'il m'aide ailleurs :
La bonne espérance m'apaise,
De la grand-joie héréditaire
Où chacun a tout ce qu'il souhaite.

Détresse, va où je ne vais,
Prendre congé des Piédargent :
Plus je les aime, plus je les évite.
Simon, ce Dieu en qui tu crois
Te fasse bien porter ta croix[21]
Où je ne puis porter la mienne !
Je suis resté dans la banlieue ;
Aux païens j'ai fait bonne trêve ;

Mais se Diex fust assez courtois,
Tant m'eüst veaus presté s'ayue
K'en la terre qui ja fu siue
Eüsse fait un serventois[22].

Courouceus et honteus et mas,
Conmant a Dieu Baude et Thomas,
Car mout pris lor acoustumance :
Diex, qui tous biens acoustumas,
Et de ta verge batu m'as,
Donne lor vertu et poissance
De maintenir lor bone enfance !
De lor aye ere en fiance
S'aler peüsse vers Damas,
Mais remez sui par connoissance :
Diex m'a contee ma cheance,
Si m'a fait geter ambes as.

Pitiez, qui en moi se desploie,
Qui m'amatist et assouploie,
Me semont par jour et par nuit
K'au siecle me toille et desvoie,
Et Honte, qui me reconvoie,
Qui pieç'a m'a pris en conduit,
Car en lieu ou il a deduit
N'a mais a mon oes siege vuit,
Ains preng congié com hom sor voie
A celui cui sornons me fuit,
Car grant difference a, je cuit,
De Jehan Duel a Gerart Joie[23].

A vo congié, Waubers li Clers,
M'en vois malades et enfers,
Dont Diex tous mes amis deffende !
Entiers m'avez esté et fers,
Onques vos huis ne me fu fers
Se partir voil a vo provende :
Diex bon guerredon vous en rende
Et de moi tel venjance prende
Que li siens huis me soit desfers !
A son chois en a pris amende
Sans nul respas k'au cors atende,
Car je fui entassés trop vers.

Mais un Dieu un peu généreux
M'eût du moins tant prêté son aide
Que sur la terre autrefois sienne
J'aurais commis un serventois[22].

Affligé, honteux, abattu,
Je recommande à Dieu Baude et Thomas
– J'aime beaucoup leur façon d'être.
Dieu, qui mis en usage tous biens,
Qui de ta verge m'as battu,
Donne-leur force et puissance
De garder droite leur jeunesse !
En leur aide j'avais confiance,
Si j'avais pu partir vers Damas.
Je suis resté, en connaissance
De cause : à me compter ma chance,
Dieu m'a donc fait jeter deux as.

Détresse, épanouie en moi,
Qui m'abat et qui me consterne,
M'exhorte et le jour et la nuit
À m'ôter, m'écarter de ce monde
– L'autre aussi qui me convoie, Honte
Qui me conduit depuis longtemps – ;
Comme là où règne la joie
Pour moi n'est plus de place libre,
Je prends congé, déjà parti,
De celui dont le nom me fuit,
Car la nuance est grande je crois
De Jean Douleur à Gérard Joie[23].

Avec votre congé, Waubert Le Clerc,
Je m'en vais malade et malsain :
Dieu en préserve tous mes amis !
Sincère et constant envers moi :
Toujours votre huis me fut ouvert,
Si je voulais partager vos vivres,
Dieu vous en rende un bon salaire
Et de moi prenne une vengeance
Qui ne me ferme pas sa porte !
Il a choisi que je fasse réparation
Sans nul retour du corps au mieux :
Je fus mis en meule trop vert !

Puis que je de l'aler m'esmuef,
N'en doi mie porter l'estuef :
Au congié prendre me racort.
Gerart d'Espaigne, or sont tout nuef
Vo viel don, et si le vous pruef :
Revescu sont par ceste mort ;
Quë on m'a donné en deport,
Tout soit en aumosne, ressort.
Devant Dieu vos biens vous repruef,
Qu'il a l'ame les vous restort :
N'ai plus biau don que vous aport
A bonne estrine a l'an renuef.

A Dieu conmant le Monnoier,
Celui cui Diex puist envoiier
Povoir de poursivir la coite,
Car s'il nel pert par desvoiier,
Bien s'i conmence a desploiier.
Diex li laist sa main tenir droite !
Il a bien prise s'escueilloite ;
En ce c'onnour aime et couvoite
Li laist Diex sa voie emploiier
Et tous ceaus avoec lui d'aoite
Qui aideront a ma cueilloite,
Car trop criem au siecle anoiier !

Ha ! maistre Renaut de Biauvais,
Ja est li siecles si mauvais !
Car le fai si com tu le dis,
Trop longuement portes ton fais.
Alés m'en sui ; se tu t'en vais,
Mout sera Arras assourdis.
De biaus contes et de biaus dis,
Ert il certes si abaudis
Qu'il n'i recouverra ja mais.
Je ne te losench ne blandis,
Mais tous les lorgnes contredis :
Savoirs dis et folies fais[24].

Caignet, mout plaing que tu es teus
Que tous jours es si diseteus ;
Car t'esvigoure et eschandis,

Même à être sur le départ,
Je ne dois emporter la balle :
Je me résous à prendre congé.
Gérard d'Espagne, ils sont tout neufs,
Vos anciens dons, je vous le prouve :
À cette mort ils ressuscitent ;
Les dons plaisants que l'on m'a faits,
Si ce fut par charité, revivent.
Devant Dieu, je vous rappelle vos bienfaits,
Qu'à l'âme Il vous les restitue :
Quel plus beau don vous apporter
Pour vos étrennes à l'an neuf ?

Je recommande Le Monnoier
À Dieu, qui puisse lui donner
Le pouvoir de poursuivre sa course :
S'il n'échoue pas par dévoiement,
Il y fait déjà des progrès.
Dieu le fasse tenir sa main
Ferme ! Il a bien pris son élan ;
Épris comme il est de l'honneur,
Dieu lui fasse suivre sa voie,
Et tous ceux avec lui, en outre,
Qui aideront à ma collecte :
Je crains trop d'ennuyer le monde !

Ah ! maître Renaut de Beauvais,
Ce monde est-il assez mauvais !
Agis ainsi que tu le dis,
Depuis longtemps tu portes ton faix.
Je suis parti ; si tu t'en vas,
Comme Arras sera en sourdine !
De beaux contes et de beaux dits,
Elle était pour sûr si réjouie
Qu'elle n'y reviendra jamais plus.
Sans te flatter ni t'abuser :
Tu contredis tous les loucheurs,
Tu parles sage et fais folies[24].

Caignet, comme je te plains d'être
Tous les jours aussi indigent.
Prends donc vigueur, échauffe-toi,

Fai le que courtois et que preus :
Porte ma crois, s'en avras .II. ;
Car, se tu eres eslandis,
Tost seroies outre wandis
Ou a Barlete ou a Brandis[25].
Ci ne pués tu estre eüreus ;
Fai ta voie et moi escondis :
Se tu es la pour moi chaitis,
S'ier ci pour toi maleüreus.

Ha ! Nicholes li Charpentiers,
Compains debonaire et entiers,
A Dieu ! car de l'aler m'aprest.
Ameement et volentiers,
Com se vous fussiez mes rentiers,
Vous trouvoie a mon besoing prest.
Or n'i a autre tour que cest :
Vous en irés en haut conquest
Ou forbatus m'est li sentiers.
Diex set qui bons pelerins est,
Qu'i s'aye a l'ame me prest,
Car li cors est sor les gantiers[26].

Pitiez, salue de ma part
Robert au Dent, lui et Bernart,
Car tous jours m'ont esté ambeure
Amïable et de bone part ;
Mais pour poi li cuers ne me part ;
Doubles pensers qui me court seure
Joie et doleur en mon cuer neure ;
Ri et souspir, et chante et pleure.
A mon sens et a mon esgart
Sui jë et desouz et deseure :
Li cors s'en va, l'ame demeure ;
Ainsi remang, ainsi m'en part.

Pitiez, qui en mon cuer abonde,
Salue moi a la reonde
Arras et toute la conmune,
Car toute honnors en aus soronde ;
Mais seur toutes celes dou monde
Vueil que tu m'en salues une :
L'avoeresse[27] de Betune
– Plus courtoise ne sai nisune –

Agis noblement, vaillamment :
Prends ma croix, tu en auras deux ;
Aurais-tu quitté le pays,
Tu serais tôt mis hors d'atteinte
À Barletta ou Brindisi[25].
Ici, tu ne peux être heureux ;
Croise-toi pour me justifier :
Si tu es là-bas pour moi misérable,
Ici pour toi je serai malheureux.

Ah ! Nicolas le Charpentier,
Compagnon affable et sincère,
Adieu : je m'apprête au départ.
Comme si vous étiez mon débiteur,
Avec affection, volontiers,
Au besoin je vous trouvais prêt.
Voici la seule solution :
Vous irez chercher le profit suprême
Là où m'est barré le sentier.
Dieu connaît le bon pèlerin :
Qu'à l'âme Il me prête son aide,
Car le corps est sur les tréteaux[26].

Détresse, salue de ma part
Robert au Dent, et puis Bernard :
Toujours je les ai vus aimables
Et bien disposés à la fois ;
Pour un peu mon cœur se fendrait ;
La double pensée qui me presse
Nourrit en mon cœur joie, douleur :
Je ris, soupire, et chante et pleure.
À mon sens et à mon avis,
Je suis et dessous et dessus :
Le corps s'en va, l'âme demeure ;
Ainsi je reste, ainsi je pars.

Détresse, abondante en mon cœur,
Salue de ma part à la ronde
Arras et tous les habitants :
Tout honneur en eux surabonde ;
Mais, sur toutes femmes au monde,
Salue-m'en une, je le veux :
L'avoueresse[27] de Béthune
– De plus courtoise, en saurais-je une ? –

C'est la dame de Tenremonde.
Diex qui la fist en prime lune[28]
Mete en li volenté aucune
Que sa bonté sor moi rabonde.

Pitiés, qui en moi es esprise
– Ne sai k'autre mes i eslise –
Porte au maieur d'Arras ce brief,
Fai tant c'on devant lui le lise :
Se Dieu plaist et sa gentelise,
Ja en lui ne perdrai mon fief.
Et as eschevins de rechief
Le fai lire de chief en chief
Tant que pités lor en soit prise,
Car, se j'ai anui et meschief,
Par raison lor doit estre grief :
Avenus m'est en lor servise.

Seignor, ainçois que je m'en aille,
Vous proi a ceste definaille,
Pour Dieu et pour Nativité,
K'entre vous faites une taille[29]
A parfournir ceste bataille
Dont chascuns doit avoir pité.
Molt m'avriiés bien herité
S'a Miaulens m'aviiés bouté :
Ne sai maison qui miex me vaille ;
Pieç'a m'a li lieus delité,
Car gent y a de charité ;
Se m'i soufiroit la vitaille.

Dame cui Diex est pere et fis,
Vueilliez que ne soit desconfis
Mes cuers, quoi qu'il me mesaviengne,
Car je sui de ce trestous fis
K'en rien ne gist tant mes porfis
K'en ce que je si me maintiengne
Quë en vo service me tiengne.
Plaise vous k'ainsi m'en aviengne
Et quë adés soit ententis
Mes cuers, quels que mes cors deviengne,
Que tout adés li ressouviengne
Et d'enfer et de paradis.

C'eſt la dame de Tenremonde.
Dieu, qui la fit à la nouvelle lune[28],
Mette en elle quelque désir
D'épandre encore sa bonté sur moi.

Détresse, en moi devenue vive
– Quel autre messager choisir ? –,
Porte au maire d'Arras cette lettre,
Et vois qu'elle soit lue devant lui :
S'il plaît à Dieu et à sa noblesse,
Il ne me fera pas perdre mon fief.
Et aux échevins derechef
Fais-la lire de bout en bout
Tant qu'ils en soient pris de pitié :
Si j'ai peine et malheur, il faut,
C'eſt juſtice, qu'ils en aient peine :
Cela me vint à leur service.

Seigneurs, avant que je m'en aille,
À mon déclin je vous en prie,
Pour Dieu, pour la Nativité,
Entre vous levez une taille[29]
Pour terminer cette bataille
Dont chacun se doit d'être ému.
Comme vous m'auriez bien doté
À me placer à Méaulens :
Sais-je maison qui mieux me vaille ?
De longtemps l'endroit m'a charmé,
Des gens charitables s'y trouvent ;
La pitance m'y suffirait.

Dame, dont Dieu eſt Père et Fils,
Veuillez que ne soit pas détruit
Mon cœur, quelque mal qu'il me vienne ;
J'en suis absolument certain :
Nulle part n'eſt tant mon profit
Qu'à me comporter de manière
À reſter à votre service.
Agréez qu'ainsi m'en advienne
Et que toujours soit attentif
Mon cœur, quoi que mon corps devienne,
À ce que toujours lui souvienne
De l'enfer et du paradis.

Dame en cui sont tout bien logié,
A vo Candoille pren congié,
Que donnastes as jougleours ;
A li baisier ai renoncié
Par un mal qui si m'a blecié
K'aler me couvient les destours.
Dusk'a li n'iert mais mes retours,
Mais m'amour li laisse a tous jours ;
Et quant iere ou Petit Marchié,
De moi iert baisie la tours
Ou establis est ses sejours :
S'avrai cuer mains mesaaisié[30].

Hé ! menestrel, douch conpaignon,
Ami m'avez esté et bon
Conme tres fin loial confrere :
A pourchacier ma garison
M'avez fait amour et raison
Plus que se tout fussiez mi frere.
Diex vous en soit guerredonnere
Et sa tres douce chiere mere
Qui a vous a fait le haut don.
Priiés que sa largece pere
En moi, par quoi prit a son pere
Et a son fill pour moi pardon.

A Dieu vous vueil tous conmander
Ensamble sans chascun nonmer,
Car n'i a nul dont je me plaigne,
Ains m'en lo mout et doi loer.
De vous me convient eschiuer,
Conment que li cuers m'en destraigne :
Avoec mout diverse conpaigne
M'estuet que je me racompaigne.
Or m'i doinst Diex si endurer
Le mal qui le mien cors mehaigne
Que par prendrë en gré ataigne
A Dieu m'ame representer.

Expliciunt li congié Jehan Bodel.



Dame, en qui tous biens sont logés,
Je prends congé de la Chandelle
Que vous donnâtes aux jongleurs ;
À l'embrasser j'ai renoncé
Du fait d'un mal dont la blessure
Me force aux chemins détournés.
Je ne reviendrai plus à elle
Mais elle a mon amour pour toujours ;
Et quand je serai au Petit-Marché,
J'embrasserai la tour
Où son séjour eﬆ établi :
J'aurai le cœur moins malheureux[30].

Hé ! méneﬆrels, doux compagnons,
Vous m'avez aimé avec bonté
Comme de très loyaux confrères :
En vous occupant de ma subsiﬆance,
Vous m'avez fait amitié et droit
Plus que si vous étiez mes frères.
Dieu vous en donne le salaire
Et sa très douce et chère mère
– À vous elle a fait le haut don.
Priez pour qu'en moi sa largesse
Paraisse, qu'elle en prie son Père
Et son Fils, pour que j'aie pardon.

À Dieu je veux tous vous recommander
Ensemble, sans nommer chacun :
Loin que de nul j'aie à me plaindre,
Je m'en loue fort comme je dois.
De vous il me faut m'écarter,
Quelque angoissé que j'aie le cœur :
Je suis contraint de me joindre
À une compagnie très pénible.
Que Dieu m'y donne d'endurer
Le mal qui eﬆropie mon corps,
De sorte qu'en acceptant je parvienne
À présenter mon âme à Dieu.

Fin des Congés de Jean Bodel.



Chanson de jongleur anonyme

A definement d'esteit
Lairai ma joliëteit ;
Yvers vient tous apresteis,
Froidure repaire ;
J'ai trop en folie esteit,
Si m'an voil *retraire.*

Retraire ne m'an puis mais,
Car je sui dou tout a bais ;
Jeus des deis m'ont mis a baix
Par ma ribaudie ;
Or ai perdut tous mes drais
Fors ke *ma chemixe.*

Ma chemixe voirement
Si ait povre garnement ;
S'or vaxist ne tant ne cant,
A geu l'euxe mize,
S'alaixe legierement
Encontre *la bixe.*

La bixe et li autres vans
Mi guerroie mout sovent ;
Per darrier et per devant
Me pert la chair nue.
Or mi soit Deus en aidant :
Ma joie ai *perdue.*

Ma joie et tous mes amins
Ai je *perdut*, lai chaitis !
Or n'iroie an mon païs
Por perdre la vie
Tant con je serai soupris
De la *ribaudie.*

Chanson de jongleur anonyme

Sur le déclin de l'été
Je vais laisser mon entrain ;
L'hiver vient tout apprêté,
Froidure reparaît ;
En folie j'ai trop été,
Je veux *m'y soustraire.*

M'y soustraire ? En puis-je mais ?
Je suis on ne peut plus bas ;
Les dés m'ont loué à bail
Par ma paillardise.
J'ai perdu tous mes habits
Hormis *ma chemise.*

Ma chemise, assurément,
C'est un piètre équipement ;
Valût-elle peu ou prou,
J'en faisais ma mise,
Et j'irais légèrement
Affronter *la bise.*

La bise et les autres vents
Me harcèlent très souvent ;
Par-derrière et par-devant
Paraît ma peau nue.
Dieu m'aide dorénavant :
La joie m'est *perdue.*

La joie et tous mes amis ?
Perdus, pauvre mal loti !
Je ne reviendrais chez moi
Au prix de la vie,
Tant que je serai séduit
Par la *paillardise.*

Rebaudie m'ait costeit
Et geteit de mon osteil ;
Les femes m'ont asoteit
Ou je me fioie :
Cent livres m'ont bien costeit
De bone monoie.

Chascun jour me covanroit
Plain un sestier de doniers ;
Se j'eüxe menoier
Ke forgest monoie,
Il n'an savroit tant forgier
Con j'an *despanderoie.*

J'ai plus *despendut* d'avoir
An folie c'an savoir ;
Ceu que me deüst valoir
Et mettre an chivance,
Ceu ai mis en nonchaloir :
Teille est ma jugance.



Sotte chanson anonyme

Ce fut tot droit lou jor de lai Chandoile,
Ke menestrei sounent lor estrumens[1] ;
Mainte chaitive a teil jor s'apairelle
D'aleir baler en ces acesmemens.
Une en choisi en cinc cens
Que moult estoit delitouse,
Mais clope estoit et boistouse ;
Et ceu me fist son gent cors covoitier
K'elle ne seit fors ploreir et tensier.

Je l'ain et serf, dont aucun se mervoille ;
Mais on cude ke soie hors dou sens,

Paillardise m'a mené
Et de mon logis chassé ;
33 Les femmes m'ont assoté,
En qui je me fiais,
Et m'ont cent livres coûté
36 De bonne monnaie.

Chaque jour il me faudrait
Un plein setier de deniers ;
39 Si j'avais un monnayeur
Qui forge monnaie,
Plus qu'il n'en saurait forger
42 J'en *dépenserais.*

J'ai plus *dépensé* d'avoir
En folie qu'en savoir ;
45 Ce qui aurait dû me valoir
Et me mettre en opulence,
Je l'ai mis en négligence :
48 Voilà mon bon sens.



Sotte chanson anonyme

C'était exactement lors de la Chandeleur
– Les ménestrels y font sonner leurs instruments[1] –,
3 Plus d'une malheureuse en ce jour se prépare
Pour aller danser parée de ses falbalas.
J'en distinguai une sur cinq cents
6 Qui était ô combien délicieuse
– Toutefois clopinante et boiteuse.
Et ce qui me fit désirer son corps gracieux
9 C'est qu'elle ne savait que pleurer et tancer.

Je l'aime et je la sers : un tel s'en émerveille...
Mais on croit que je suis sorti de mon bon sens ;

Car ma dame n'ait ke la destre oreille :
L'autre perdit ens on merchiet a Lens ;
Et si recordent les gens
De la tres douce amerouse
K'el monde n'ait si visouce
De tot embler et de bources soier,
Et por ceu l'ain : je bee a gaaingnier.

Car uns hons suis qui par ces boules veille,
S'i per sovent trestous mes wernemens,
Si n'ai mestier de dame qui soumeille,
Et ceste seit embler et serchier rens :
Tost gaaingne mon despens !
Ainmi ! douce sïentousse,
Se sont li gent envïouse
Qui me vuellent de vous descompaignier ;
Mais se n'iert jai tant c'aiez un denier !

Se vos veeis con tres bien s'aparaille
Cant aleir doit embler dame Hersens[2] !
Son molekin[3] sor son chief entorteille
K'il n'est nuns hons, ne Picars ne Flamens,
Ke l'esrajaist mie as dens,
Car ma dame dolereuse
Est partout soupesenouse ;
Por ceu l'estraint c'on nel puist arajeir,
C'on vairoit ceu k'il faut desous l'uilier.

Par la dame c'on requiert a la trelle[4],
Je la vorrai espouser an Valens.
S'anfant an ai, en une viés corbeille
Serait porteis a saint Jehans[5] leans.
E, Deus ! con c'iert biaus presens
De la tres douce c'arousse,
C'elle ne fust ci roignouse !
Il n'est dedus fors de li ambraisier.
Et ne fait bien teil dame a covoitier ?



En effet, ma dame n'a que l'oreille droite :
L'autre, elle la perdit au marché de Lens.
Alors ils se souviennent, les gens,
De l'infiniment douce amoureuse :
Sous le ciel nulle n'est plus habile
À tout voler et à couper les bourses ;
Pour cela je l'aime : j'aspire au gain.

Je suis quelqu'un que la débauche tient en éveil
– J'y perds souvent jusqu'à mes vêtements –
Aussi n'ai-je besoin de dame qui sommeille ;
Celle-là sait voler, se procurer des rentes :
Elle gagne vite ce que je dépense !
Aïe ! toute douce connaisseuse,
Ce ne sont que les gens envieuses
Qui veulent me priver de votre compagnie.
Non, tant que vous aurez un denier !

Si vous voyiez avec quel soin elle s'habille,
Quand elle doit aller dérober, dame Hersent[2] !
Son molesquin[3], sur sa tête elle l'entortille
De sorte qu'il n'est homme, ou Picard ou Flamand,
Qui l'arracherait avec les dents :
En effet ma dame malheureuse
Demeure à tous égards soupçonneuse ;
Pour empêcher qu'on ne l'arrache elle le serre :
Sous la coiffure on verrait son défaut.

Par la dame qu'on supplie à la treille[4],
Mon intention est de l'épouser à Valence.
Si j'en ai un enfant, dans un vieux corbillon
Il sera porté à Saint-Jean[5], à l'intérieur.
Eh, Dieu ! quel beau présent ce sera
Après la très douce beuverie
– Si du moins elle était moins rogneuse !
Il n'est d'autre plaisir que de l'étreindre.
Pareille dame est à désirer !



Gautier de Coinci

Amors[1], qui seit bien enchanter,
As pluisors fait tel chant chanter
Dont les ames deschantent.
Je ne veil mais chanter tel chant[2],
Mais por celi novel chant chant
De cui li angle chantent.

Chantez de li, tuit chanteür !
S'enchanterez l'enchanteür
Qui sovent nos enchante.
Se de la mere Dieu chantez,
Tous enchantanz iert enchantez :
Buer fu nez qui en chante !

. . . .

Douce dame, qui bien te sert
L'amor ton doz fil en desert[3] :
Bien est drois c'on te serve.
Tout cil qui bien te serviront
Joie sanz fin deserviront.
Diex doinst je la deserve !

Las, ainc nul bien ne deservi,
Car si petit ai Dieu servi
M'ame a mort deservie.
Dame, or m'apren si a servir
La joie puisse deservir
Ou d'angles iez servie.

Douce dame, sanz finement
Servir te doit on finement.
Com or iez afinee.
Les tiens afines com or fin
Et si lor donnes a la fin
Joie qui n'iert finee.

Gautier de Coinci

Amour[1], qui sait bien enchanter,
Fait chanter à la plupart un chant
Dont les âmes déchantent.
Je ne veux plus chanter ce chant[2],
– Un nouveau chant je chante pour celle
De qui les anges chantent.

Chantez pour elle, tous chanteurs !
Vous enchanterez l'enchanteur
Qui souvent nous enchante.
Si la mère de Dieu vous chantez,
Tout incantateur sera enchanté :
Bienheureux qui en chante !

. . . .

Douce dame, à bien te servir,
L'amour de ton doux fils on mérite[3] :
Il est bien juste qu'on te serve.
Tous ceux qui te serviront bien
La joie sans fin mériteront :
Que Dieu m'en donne le mérite !

Las ! quel bien ai-je mérité ?
Car Dieu, je L'ai si peu servi :
Mon âme a mérité la mort !
Dame, apprends-moi donc à servir
Jusqu'à pouvoir mériter la joie
Là où tu es servie des anges.

Douce dame, indéfiniment
On doit te servir délicatement.
Tu es affinée comme l'or.
Tu rends les tiens comme l'or fin
Et tu leur donnes à la fin
La joie qui sera infinie.

Celui depri au definer
Qui por nous volt en crois finer,
Qui tout commence et fine,
Qui commencemens eſt et fins,
Tous nous face a la fin si fins
Qu'aions la joie fine[4]. *Amen.*



Qui que face rotruenge novele,
Paſtorele, son, sonet ne chançon[1],
Je chanterai de la sainte pucele
Es cui sains flans li fius Dieu devint hom.
Il m'eſt avis, certes, quant je la nom,
Goutes de miel degoutent de son nom.
Je ne veil mais chanter se de li non ;
D'autre dame ne d'autre damoisele
Ne ferai mais, se Dieu plaiſt, dit ne son. *Amen.*

De tout son cuer et de toute s'entente,
Loer la doit chascons et jor et nuit.
Tant con vivrai, chasqu'an li doi de rente,
Par fine amor, chançonnete ou conduit[2].
A seür port toz celz mainne et conduit
Qui de bon cuer entrent en son conduit.
En li servir sont tout li grant deduit,
Car c'eſt et fu la tres savoreuse ente
Qui toz nos paiſt de son savorous fruit.

Qui bien la sert et qui l'a en mémoire
Faillir ne puet que grant loier n'en ait.
En ses sainz flanz porta le roi de gloire
Et sel norri de son savoreus lait.
La mere Dieu voir endormir ne lait
Nului qui l'aint en ort pechié n'en lait.
Quant il i chiet, erranment l'en retrait.
Qui bien la sert jor et nuit sanz recroire
Paradis a desrainié par fin plait.

Marïons nous en la virge Marie :
Nus ne se puet en li mesmarïer !

Je L'en prie en définitive,
Lui qui pour nous voulut mourir en croix,
Qui tout commence et finit,
Qui est commencement et fin,
Qu'il nous fasse, pour finir, si fins
Que nous ayons la joie parfaite[4]. *Amen.*



Fasse qui veut rotruenge nouvelle,
Pastourelle, musique, ariette ou chanson[1],
Je chanterai la sainte Pucelle
Dans les saints flancs de qui Dieu le fils devint homme.
J'ai l'impression, certes, quand je la nomme,
Que des gouttes de miel s'écoulent de son nom.
Je ne veux plus chanter si ce n'est sur elle ;
D'une autre dame ou d'une demoiselle,
Adieu, s'il plaît à Dieu, texte et musique. *Amen.*

De tout son cœur avec tout son talent,
Chacun doit la louer et jour et nuit.
Toute ma vie, chaque année, je lui devrai comme rente
De fin amour, chansonnette ou conduit[2].
Hors de péril au port elle mène et conduit
Tous ceux qui de bon cœur rejoignent sa conduite.
À la servir sont tous les grands plaisirs :
Elle est et fut la greffe très savoureuse
Qui nous comble tous de son fruit savoureux.

Qui la sert bien et la garde en mémoire
Ne peut manquer d'en avoir grand salaire.
Elle porta dans ses saints flancs le roi de gloire
Et le nourrit de son lait savoureux.
La mère de Dieu, vraiment, ne laisse assoupir
Dans un péché sale ou laid quiconque l'aime.
Quand il y tombe, vite elle l'en retire.
Qui bien la sert jour et nuit sans faiblir,
Son paradis est gagné par procès.

Marions-nous à la Vierge Marie :
Nul ne peut se mésallier avec elle !

Sachiez de voir, a li qui se marie
Plus hautement ne se puet marïer.
Asseür eſt en air, en terre, en mer
Qui bien la sert et bien la vielt amer.
Amons la tuit, en li n'a point d'amer.
Ja ne faura a pardurable vie
Qui de bon cuer la volra reclamer.

Cui vielt aidier la roïne celeſtre,
Nus n'a pooir qu'i le griet ne mesmaint.
Ele eſt dou ciel porte, pons et feneſtre ;
Cui metre i veilt, par defors ne remaint :
Par li i sont entré maintes et maint.
A jointes mains li depri que tant m'aint,
Par sa douceur, qu'a fine fin me maint.
Au Jugement tous nous mete a la deſtre
De sen dous fil, ou toute douceurs maint[3]. *Amen.*



Pour conforter mon cuer et mon coraige,
Un son dirai de la Virge honoree
Qui en ciel eſt et en terre aouree,
Qui tous nous a delivrés de servage.
A li amer soit chascuns ententilz,
Car tant par eſt debonaire et gentilz
Tous ses amans met ou ciel et marie.
Mout se fait bon marier a Marie.

En Noſtre Dame a mout haut mariage ;
Car, luez qu'à li s'eſt l'ame mariee,
De fole amour l'a mout toſt variee
Et mout l'a toſt retraite de folaige.
Mout par eſt faus et mout eſt enfantix
Qui ne la sert, malades et santix.
Toz celz donra qui bien l'aront servie
Joie sans fin et pardurable vie.

Pucele en cui toute douceurs repose,
Chascuns te doit amer de toute s'ame ;
Amer te doit tous hom et toute fame

Qui, sachez-le, à elle se marie
Plus hautement ne peut se marier.
Est sûr de l'air, de la terre, de la mer
Celui qui la sert bien et qui veut bien l'aimer.
Aimons-la tous : en elle rien d'amer.
Comment manquer à l'éternelle vie
Si de bon cœur on veut la réclamer ?

Celui que veut aider cette reine céleste,
Nul ne peut lui nuire ou le malmener.
Elle est, du ciel, porte, pont et fenêtre ;
Celui qu'elle y veut mettre au-dehors ne demeure :
Maintes et maints par elle y sont entrés.
Mains jointes, je la supplie de tant m'aimer
Qu'elle me mène, par sa douceur, à bonne fin.
Que tous, au Jugement, elle nous mette à droite
De son doux fils, où gît toute douceur[3]. *Amen.*



Pour affermir mon cœur et mon courage,
Je chanterai la Vierge honorée
Qui sur terre est comme au ciel vénérée,
Qui nous a tous délivrés de servage.
Que chacun soit appliqué à l'aimer :
Est-elle douce, elle qui, la bien née,
Tous ses amants met au ciel et marie !
Comme il fait bon se marier à Marie...

Sublime en Notre-Dame est le mariage :
L'âme s'est-elle à elle mariée,
D'amour perdu, très vite, elle l'a détournée
Et l'a très vite soustraite au libertinage.
Comme il est faux, tout de futilité,
Qui ne la sert, malade et en bonne santé.
Elle donnera à tous ceux qui l'auront bien servie
La joie sans fin et l'éternelle vie.

Jeune fille en qui toute douceur repose,
Chacun doit t'aimer de toute son âme ;
Tout homme et toute femme doivent t'aimer

Et honorer par deseur toute chose.
Dame, dou ciel la porte deserras,
Dame, en haut liu touz ciax i aserras
Qui bien t'aront servie et reclamee :
Bien iert de Dieu qui bien t'ara amee.

Fleurs d'aiglentier, fleurs de lis, fresche rose,
Fleurs de tous biens, fleurs de toutes fleurs, dame,
En tes sainz flanz cil s'enclost, clere gemme,
Qui en sen poing toute rien a enclose.
En tes sainz flans le roi des rois portas,
En tes douz flans tous depors aportas :
Tu aportas la deportant portee
Qui au monde a toute joie aportee.

Dame de cui tant de douceur recorde
Et tant de bien toute sainte Escriture[1],
Mout est cix faus et de male nature
A toi servir qui tous tans ne s'acorde.
Qui mout ne t'aimme obscurs est mout et lais,
Mais cil qui t'aime est plus blans que nus lais.
Qui t'amera, pucele delitable,
Em paradis serra a riche table.

Fluns de douceur, fons de misericorde,
Pecine et dois qui tout le monde cure,
De tous pechiez tous nos leve et escure,
Et a ton fil, dame, tous nous concorde.
Chascuns de nous s'est tant vers Dieu mesfais,
Se tu nos lais jugier selonc nos fais,
Dampné serons en flanbe pardurable.
Merci ! merci ! roïne esperitable. *Amen.*



Et t'honorer plus qu'aucune personne.
Dame, tu libéras l'accès du ciel,
Dame, en haut lieu tu assiéras tous ceux
Qui t'auront bien servie et suppliée :
On se louera de Dieu si l'on t'a bien aimée.

Fleur d'églantier, fleur de lis, fraîche rose,
Fleur de tous biens, fleur de toutes fleurs, dame,
Dans tes saints flancs Il s'enclot, claire gemme,
Celui qui dans son poing tient toute chose enclose.
Le Roi des rois dans tes saints flancs tu portas,
Dans tes doux flancs tous jeux tu apportas :
Tu apportas la plaisante portée
Qui au monde a toute joie apportée.

Dame de qui toute Écriture sacrée[1]
Raconte tant de douceur et tant de bien,
Il est très faux, de mauvaise nature,
Celui qui n'accepte pas de te servir toujours.
Celui qui ne t'aime pas beaucoup est plus que noir et laid,
Celui qui t'aime est plus blanc qu'aucun lait.
Celui qui t'aimera, jeune fille délectable,
Au paradis sera assis à riche table.

Fleuve de douceur, source de miséricorde,
Fontaine et flux dont cette vie s'épure,
Lave-nous tous et rends-nous purs de tous les péchés,
Et avec ton fils, mets-nous tous en concorde.
Chacun de nous a tant de torts envers Dieu
Que si tous nous laisses juger sur nos actes,
Nous serons damnés dans la flamme éternelle.
Grâce ! grâce ! reine spirituelle ! *Amen.*



Gausbert de Puycibot

Hueimais de vos non aten
Aver jauzimen,
Amors, pois tan lonjamen
Mi sui fadïatz,
Celan e sufren en patz
L'afan e.l turmen.
Mas er quan me vauc planhen
Ni m'en clam, no.m val nïen ;
Mas del clam qu'ieu fatz
Mi tenh per pagatz
D'aitan que s'o no m'es pros,
Blasmes er sivals a vos.

Blasmar vos degr' ieu fortmen,
Mas vauc vos sufren,
Qu'aicel que s'irais greumen,
Plus quant es iratz,
Es fels e desmezuratz.
Doncs tem s'ieu mespren
Que vos e mei chan plazen
En seretz trop meins valen ;
Per que vuelh sapchatz,
Se no.us melhuratz,
Tan descarrïem andos,
Amors, vos e mas chansos.

Ben sui fols quar eu aten
Nul melhuramen,
Qu'ades on plus vos repren
Cum amics privatz,
Vos creissetz e pejuratz
Vostre falhimen ;
E qui per castïamen
Ne per blasme de la gen
No tem far foudatz,
Es desvergonhatz ;

Gausbert de Puycibot

Désormais de vous, comment m'attendrais-je
À avoir de la joie,
Amour, puisque si longuement
J'ai en vain espéré,
Dissimulant et souffrant sans un mot
La peine et le tourment ?
Mais maintenant, quand je veux protester
Jusqu'à m'en plaindre, il ne me sert de rien ;
Mais la plainte que je fais,
Je m'en tiens pour payé :
Si elle ne m'est d'aucun profit,
Elle sera pour vous un motif de blâme.

Je devrais vous blâmer d'importance,
Mais j'aime mieux vous supporter :
Celui qui se fâche à l'excès
Surtout quand il est irrité
Est traître et manque à la mesure.
Je crains, si je commets une faute,
Que vous-même et mes agréables chants,
Vous en ayez beaucoup moins de valeur.
Aussi je veux que vous sachiez combien,
Si vous ne devenez pas meilleure,
Nous échouerions des deux côtés,
Vous-même, Amour, et mon œuvre chantée.

Je suis bien fou d'avoir là pour espoir
Quelque amélioration,
Parce que plus on vous reprend
Au nom de l'amitié,
Plus vous faites grandir et empirer
Sans cesse votre faute ;
Et celui qui, malgré les réprimandes
Et le blâme des gens,
Ne craint pas de commettre des folies,
Est dévergondé ;

E qui non es vergonhos,
Non er ja valens ni bos.

E si sai que non es gen
Quar ab vos conten,
Mas fatz lo forsadamen
Quar mi malmenatz ;
Don ieu sui tan forsenatz
Qu'ieu no puesc dir sen.
E s'ieu dic deschauzimen
Contra vos, pois forsatz m'en,
Er tort e peccatz
S'ieu en sui blasmatz,
Qu'a vos tanh lo mal ressos
Don mou.l tortz e.l ochaizos.

Ben sui fol ad essïen
Quar gast e despen
En vos mon castïamen,
Amors, que.il maltatz
E.il folor e.il crueltatz
Qui en vos s'empren,
No.us lais caver chauzimen,
Anz vos tolh e vos desfen
Que re no crezatz ;
Mas per so mo.m tatz,
Anz sufrirai pezansos
Tro venha mielher sazos.

Campanha[1], be.us pren
Quar dompn' avetz ses contempn
Ses par de pretz e de sen,
Don vos melhuratz ;
Qu'il fai vas totz latz
A son ric pretz cabalos
Espanha grazir e vos.



S'ieu vos voill tan gent lauzar
Con taing a vostra valenza,
Na Marïa, cui Dieus gar

Et quand on a perdu toute vergogne,
On ne sera jamais vaillant ni bon.

Et je la sais pourtant peu convenable,
La dispute avec vous ;
Je le fais contraint et forcé
Car vous me malmenez ;
Je ne peux, hors de moi comme je suis,
M'exprimer sagement.
Et si j'en viens jusqu'aux inconvenances
À votre endroit, puisque vous m'y forcez,
Ce sera tort et péché
Si j'en suis blâmé :
Sur vous doit porter le mauvais renom
Qui suscite le tort et l'accusation.

Je suis bien fou, en toute conscience,
Quand je gâte et dépense
À votre égard mes remontrances,
Amour : l'indignité
Et la folie, aussi la cruauté
Qui en vous s'associent
N'y laissent pas de place à la discrétion,
Vous privant plutôt et vous défendant
De prêter foi à rien ;
Loin que j'aille m'en taire,
Je souffrirai, plein de chagrin, d'ici
L'avènement d'une saison meilleure.

Champagne[1], bien vous en prend
D'avoir, c'est incontestable, une dame
Sans pareille en mérite et jugement,
Vous en êtes meilleur ;
Elle inspire partout,
De sa valeur hautement accomplie,
La gratitude envers l'Espagne et vous.



Si je veux vous louer aussi noblement
Qu'il convient à votre valeur,
Dame Marie – que Dieu préserve

D'enveis, ben sai ses faillenza
Que toz temps m'er a pensar ;
Pero conoissenza
E joig et prez vos agenza
E tuit benestar.

E sabez tan ben parlar
E mostrar bella parvenza,
Lai on la devez mostrar
E far bella captenenza,
Que qui.us ve non pot estar
Senes entendenza
De vostre prez qu'ades genza
Dir et enanzar.

Et anz qu'hom sïa sebraz
Denan vos, qu'i esta gaire,
Es ab lo veder pagaz
Del ben qu'en deu pois retrair ;
A bels dir emesuraz
Vos faiz prez atraire
Tal qu'en vos a son repaire
Tot so qu'als bos plaz.

Et aicel qui es pagaz
Premiers de so que deu faire,
Ab plus fermas voluntaz,
Segon so que m'es vejaire,
O deu far e plus viaz ;
E neis d'autr' afaire
Se deu per aquel estraire,
Si gen n'es pregaz.

Jovenz e bellas faizos
E jois e humils semblanza
E bels cors gais amoros
Plazens a dolz' acoindanza
Vos fan tan plazer als pros
Que chascuns enanza
Vostre prez e vostr' onranza,
Dont nais bos ressos.

Des envieux –, sans faute je le sais :
C'est tout le temps qu'il m'y faudra penser ;
Mais la connaissance,
La joie, le mérite et toutes vertus
Vous rendent plus belle.

Et vous savez parler si bien
Et montrer tant de distinction,
Là où vous la devez montrer
Et adopter un beau comportement,
Qu'à votre vue l'on ne peut s'abstenir
De l'intention
De dire et proclamer votre mérite
Sans cesse plus noble.

Avant d'être séparé d'avec vous
Après y avoir été longtemps,
On est satisfait par la vue
Du bien qu'on doit par la suite évoquer :
Avec de beaux propos mesurés,
Vous attirez l'estime
Au point qu'en vous tout ce qu'aiment les bons
Trouve sa demeure.

Quant à celui qui d'avance est payé
Pour ce qu'il est tenu de faire,
Avec une plus ferme volonté,
À ce qu'il me semble,
Il doit le faire, et plus rapidement ;
Pour cette affaire,
Il doit même renoncer à toute autre,
S'il en est prié poliment.

Votre jeunesse et vos traits harmonieux,
Votre joie, vos humbles manières,
Votre beau corps, gai, désirable,
Plaisant par un accueil affable,
Vous rendent si agréable aux meilleurs
Que votre prix
Et votre honneur, chacun les proclame,
D'où vient un bon renom.

Tant a de ric ben en vos
Con hom plus ve, ses doptanza,
Vostre bel cors gai joios,
Plen de joi e d'alegranza,
E plus n'es hom desiros,
E non a pesanza
La jorn que.os ve ni erranza
Ni es consiros.



Le Reclus de Molliens

MISERERE

[Strophes CCLXIX à CCLXXIII]

O dame a cui Dieus tous biens done,
Mout iés rike: por Dieu redone!
Dieus te done por redoner.
Dieus par toi les peckiés pardone,
Et par toi les biens guerredone,
Dieus ne veut rien sans toi doner,
Ne veut rien sans toi pardoner
Ne rien sans toi guerredoner.
Dieus ses biens a toi abandone:
Bien les redois abandoner.
Lai nous entor toi messoner:
Rikes est ki a toi meissone!

O clés du chiel, de meurs formele,
O sor toutes et bone et bele,
O rachine de carité!
O sans fiel simple colombele,
O sainte, o caste, o torterele,
O vaine de benigneté!
Droite ligne de verité,
Droite riule d'umilité,
A tous servans, a tous anchele,

Il est en vous tant de riches vertus
Que plus on voit, sans aucun doute,
Votre beau corps gaiement joyeux,
Comblé de joie et d'allégresse,
Et plus on est désireux de le voir ;
Le jour où l'on vous voit,
On n'a ni peine ni vague à l'âme ;
On est sans tristesse.



Le Reclus de Molliens

MISERERE

[Strophes cclxix à cclxxiii]

Ô dame à qui Dieu tous biens donne,
Tu es très riche ; à ton tour, pour Dieu donne !
Dieu te donne pour redonner.
Dieu par toi les péchés pardonne,
Et par toi le bien récompense,
Dieu ne veut sans toi rien donner,
Ne veut rien sans toi pardonner
Ni rien sans toi récompenser.
Ses biens, Dieu te les abandonne :
À ton tour tu les dois abandonner.
Autour de toi, laisse-nous moissonner :
Riche est celui qui avec toi moissonne !

Ô clef du ciel, modèle moral,
Ô plus que toutes bonne et belle,
Ô racine de charité !
Ô sans fiel simple colombelle,
Ô sainte, ô chaste, ô tourterelle,
Ô veine de bénignité !
Droite ligne de vérité,
Droite règle d'humilité,
Serviable à tous, à tous servante,

Au desirrier de basseté
Et au despit de dignité
Toute te vie nous apele.

O temple de Saint Esperite,
Sor toutes fames beneïte,
Soule aprés Dieu nostre esperanche,
Met nous en le tourbe petite,
Car peu est de le gent eslite :
Peu en est de ferme creanche.
Les oevres en font aparanche :
De Dieu ne de mort n'ont doutanche,
N'entendent a rien ki porfite.
Dame, oste nous de vieille enfanche,
Romp les liiens d'acoustumanche,
Par coi pekiés en nous n'abite.

O dame, tu nous rens espoir
De nostre iretage ravoir
En Jherusalem le cheleste,
Dont nous somes par nature hoir.
Sages hom a le cuer mout noir,
Car ch'est vie mout deshoneste
D'ome vivre ausi c'une beste.
De cheste nuit ki nous tempeste
Nous met el jour ki n'atent soir,
En joie ki n'atent moleste,
Ke nous te vëons en te feste
Ou throsne lés ten fil sëoir.

O mirëours vrais d'onesté,
O dame de grant poesté,
Rent as caitis lor hiretage,
Car en essil ont trop esté.
Dame, trop somes tempesté
De chest monde amer et marage.
Tresporte nous de chest orage,
De chest oscur val yvrenage
En cler mont, en chel bel esté ;
Fai nous uel a uel, sans ombrage,
Fache a fache, non par image,
Ten fil vëoir en majesté.

Amen.

– Désirer l'infériorité
Et mépriser les dignités,
Toute ta vie nous y appelle.

Ô le temple de Saint-Esprit,
Sur toutes les femmes bénie,
Après Dieu notre seule espérance,
Mets-nous dans le groupe choisi ;
Ils sont peu de la race élue,
Peu nombreux de ferme croyance.
Par les œuvres, c'est l'évidence :
Dieu ni la mort ils n'appréhendent,
Ils s'occupent sans nul profit.
Dame, ôte-nous de la vieille enfance,
Brise les liens d'accoutumance,
Que le péché ne loge pas en nous !

Dame, tu nous fais espérer
Notre héritage à recouvrer
Dans Jérusalem la céleste,
Nous, ses héritiers naturels.
Le sage a le cœur offusqué :
C'est une vie très déshonnête
Pour un homme de vivre en bête.
De cette nuit qui nous malmène,
Mets-nous au jour qui ne saurait tomber,
Dans la joie que ne suit la peine,
Que nous te voyions en ta fête,
Sur le trône, siéger près de ton Fils.

Ô pur miroir d'honnêteté,
Dame de suzeraineté,
Rends aux captifs leur héritage :
Ils ont trop été en exil.
Dame, sommes-nous malmenés
Du monde amer, ce marécage !
Transfère-nous de cet orage,
De cet obscur val hivernal
Au clair mont, au splendide été ;
Fais-nous de nos yeux, sans voile,
Face à face, non par image,
Voir ton fils dans sa majesté.

Amen.



Chanson mariale anonyme

L'autrier m'iere rendormiz
Par un matin en esté[1] ;
Adonques me fu avis
Que la douce mere Dé
M'avoit dit et commandé
Que seur un chant[2] qui jadis
Soloit estre mout joïs
Chantasse de sa bonté,
Et je tantost l'ai empris.
Dieus doint qu'il li viegne en gré !

« Quant li rossinoil jolis
Chante seur la flour d'esté[3] »,
C'est li chans seur quoi j'ai mis
Le dit quë jë ai trouvé
De celi qui recouvré
Nos a le saint paradis
De quoi nos fusmes jadis
Par Evain desherité.
Ceste dame nos a mis
De tenebres en clarté.

A la chaste flour de lis
Reprise en humilité
Fu li sains anges tramis
De Dieu qui humanité
Prist en sa virginité
Pour rachater ses amis.
En li fu noz rachaz pris
Dou saint sanc de son costé.
Mout doit estre de haut pris
Li hons, qui tant a costé[4] !



Chanson mariale anonyme

L'autre jour je m'étais rendormi
Par une matinée d'été[1];
C'est alors qu'il me sembla
Que la douce mère de Dieu
M'avait dit et commandé
Que sur un air[2] qui jadis
Était communément aimé
Je chantasse ses qualités :
Aussitôt je l'ai entrepris.
Dieu fasse qu'il lui agrée !

« Quand le tendre rossignol
Chante sur la fleur d'été[3] »,
C'est l'air sur lequel j'ai mis
Le texte que j'ai inventé
Sur celle qui nous a redonné
Le saint paradis
Duquel nous fûmes jadis
Par Ève déshérités.
Cette dame nous a mis
Des ténèbres à la clarté.

À la chaste fleur de lis
Accomplie en humilité
Fut envoyé le saint ange
De Dieu qui prit humanité
En sa virginité
Pour racheter ses amis.
En Lui, notre rachat fut pris
Du saint sang de son côté.
Comme il doit être de haut prix,
L'homme, pour avoir tant coûté[4] !

Se roches et quaillous bis
Erent frait et destrempé
Dou ru dou Rosne et dou Lis[5]
Et d'arrement attempré,
En parchemin conreé
Fussent ciel et terre mis
Et chascun fust ententis
D'escrire la verité,
Ja si bien par ces escriz
Ne seroient recordé.

Glorïeuse empereriz,
Chambre de la deïté,
Ja ne sera desconfiz
Qui vos sert sanz fauseté.
Aiez dou monde pité,
Qui s'en va de mal en pis ;
Et moi qui vos aim et pris
D'enterine volenté,
En vostre riche païs
Conduisiez a sauveté !



Hue de la Ferté

En talent ai ke je die
Çou dont me sui apensés[1].
Cil ki tient Campaigne et Brie
N'est mie drois avöés,
Car puis ke fu trespassés
Cuens Tiébaus a mort de vie,
Saichiés, fu il engenrés :
Or gardés s'il est bien nés[2] !

Deüst tenir signorie
Teus hom, chasteaus ne cités,

Si des roches et des cailloux bis
Concassés étaient détrempés
De l'eau du Rhône et de la Lys[5]
Et de pigment mélangés,
Qu'en parchemin corroyé
Ciel et terre fussent mis
Et que chacun fût attentif
À écrire la vérité,
Jamais ses biens par ces écrits
Ne seraient récapitulés.

Glorieuse impératrice,
Chambre de la divinité,
Jamais celui qui vous sert
Sans fausseté ne sera détruit.
Ayez du monde pitié :
Il s'en va de mal en pis...
Et moi, qui vous aime et estime
D'un désir pur et parfait,
Dans votre riche pays
Conduisez-moi hors de danger !



Hue de la Ferté

Mon envie est de formuler
Ce que j'ai mûrement pensé[1].
Celui qui tient Champagne et Brie
N'est pas légitime seigneur :
C'est après que fut passé
Le comte Thibaut de vie à mort,
Sachez-le, qu'il fut engendré :
Regardez donc s'il est bien né[2] !

Devrait-il tenir seigneurie,
Cet homme, et châteaux et cités,

Tresdont k'il failli d'aïe
Au roi ou il fu alés ?
Saichiés, s'il fust retornés,
Ne l'em portast garantie
Hom ki fust de mere nés
K'il n'en fust desiretés[3].

Par le fill sainte Marie,
Ki ens le crois fu penés,
Tel cose a faite en sa vie
Dont deüst estre apellés.
Sire Dieus, bien le savés,
Il ne se deffendist mie,
Car il se sent encopés[4].
Signeur baron, k'atendés ?

Cuens Tiébaus, dorés d'envie,
De felonie fretés,
De faire chevallerie
N'estes vous mie alosés ;
Ançois estes mieus maullés
A savoir de sirurgie[5].
Vieus et ors et bosofflés :
Totes ces teches avés.

Bien est France abastardie
– Signeur baron, entendés ! –
Qant feme l'a em baillie,
Et tele com bien savés.
Il et ele, les a les,
Le tiegnent par compagnie :
Cil n'en est fors rois clamés
Ki piech'a est coronés[6] !



Dès lors qu'il faillit à aider
Le roi dans son expédition militaire ?
Sachez que si le roi était revenu,
Aucun homme né d'une femme
Ne l'aurait protégé, celui-là,
Sans qu'il en fût déshérité[3].

Par le fils de sainte Marie,
Qui sur la croix fut supplicié,
Il est un acte dans sa vie
Dont il devrait être accusé.
Seigneur Dieu, vous le savez bien,
Qu'il ne se défendrait pas :
Ne se sent-il pas inculpé[4] ?
Seigneurs barons, qu'attendez-vous ?

Comte Thibaut, doré d'envie,
De félonie cuirassé,
Pour les faits de chevalerie,
Vous n'êtes guère renommé :
N'êtes-vous pas mieux aguerri
À la science de chirurgie[5] ?
Vil et malpropre et boursouflé :
Tous ces défauts, vous les avez.

La France est bien abâtardie
– Seigneurs barons, votre attention ! –
Quand une femme la gouverne,
Et la femme que vous savez !
Lui et elle, côte à côte,
Ils la tiennent de compagnie.
Il n'est que proclamé roi,
L'homme de longtemps couronné[6].



Guiot de Dijon

Chanterai por mon corage
Que je vueill reconforter,
Car avec mon grant damage
Ne vueill morir n'afoler,
Quant de la terre sauvage
Ne voi nului retorner
Ou cil est qui m'assoage
Le cuer quant j'en oi parler.
Deus, quant crïeront : « Outree[1] »,
Sire, aidiez au pelerin
Por qui sui espoentee,
Car felon sunt Sarrazin[2].

Souffrerai en tel estage
Tant que.l voie rapasser.
Il est en pelerinage,
Dont Deus le lait retorner.
Et maugré tot mon lignage,
Ne quier ochoison trover
D'autre face marïage :
Folz est qui j'en oi parler.
Deus, [quant crïeront : « Outree »,
Sire, aidiez au pelerin
Por qui sui espoentee,
Car felon sunt Sarrazin].

De ce sui au cuer dolente
Que cil n'est en cest païs,
Qui si sovent me tormente,
Je n'en ai ne gieu ne ris.
Il est biaus et je sui gente :
Sire Deus, por que.l feïs ?
Quant l'une a l'autre atalente,
Por coi nos as departis ?
Deus, [quant crïeront : « Outree »,
Sire, aidiez au pelerin

Guiot de Dijon

Si je chante, c'est pour mon cœur
Que je souhaite réconforter :
Avec le tort que je subis,
Je n'entends mourir ni sombrer,
Lorsque de la terre sauvage
Je ne vois nul s'en retourner,
Où est celui qui rassérène
Mon cœur quand j'en entends parler.
Dieu, quand ils crieront : « Outrée[1] ! »,
Seigneur, aidez le pèlerin
Pour qui je suis épouvantée :
Ils sont cruels, les Sarrasins[2] !

Je souffrirai dans cet état
Jusqu'à le voir retraverser.
N'est-il pas en pèlerinage ?
Que Dieu l'en fasse retourner !
En dépit de tout mon lignage,
D'occasion je ne veux trouver
D'être à un autre en mariage :
J'entends des fous pour en parler !
Dieu, quand ils crieront : « Outrée ! »,
Seigneur, aidez le pèlerin
Pour qui je suis épouvantée :
Ils sont cruels, les Sarrasins !

Ce qui me met le cœur en peine,
C'est qu'il n'est pas dans ce pays,
Lui dont souvent je me tourmente,
À n'en pouvoir jouer ni rire.
Il est beau, je me sais plaisante :
Seigneur Dieu, qu'as-Tu fait ainsi ?
Quand l'une est désirée par l'autre,
Pourquoi nous avoir séparés ?
Dieu, quand ils crieront : « Outrée ! »,
Seigneur, aidez le pèlerin

Por qui sui espoentee,
Car felon sunt Sarrazin].

De ce sui en bone atente
Que je son homage pris ;
Et quant la douce ore vente,
Qui vient de cel douz païs
Ou cil est qui m'atalente,
Volentiers i tor mon vis ;
Adont m'est vis que je.l sente
Par desoz mon mantel gris.
Deus, [quant crïeront : « Outree »,
Sire, aidiez au pelerin
Por qui sui espoentee,
Car felon sunt Sarrazin].

De ce fui mout deceüe
Quant ne fui au convoier[3].
Sa chemise qu'ot vestue
M'envoia por embracier.
La nuit, quant s'amor m'argüe,
La met delez moi couchier,
Toute nuit a ma char nue,
Por mes malz assoagier[4].
Deus, [quant crïeront : « Outree »,
Sire, aidiez au pelerin
Por qui sui espoentee,
Car felon sunt Sarrazin].



Thibaut de Champagne

Ausi conme unicorne sui
Qui s'esbahit en regardant
Quant la pucele va mirant.

Pour qui je suis épouvantée :
Ils sont cruels, les Sarrasins !

Ce qui rassure mon attente,
C'eſt que son hommage j'ai pris ;
Et quand la douce brise vente,
Qui parvient de ce doux pays
Où eſt celui qui me rend aimante,
J'y tourne à plaisir mon visage :
J'ai l'impression de le sentir
Par-dessous mon manteau gris.
Dieu, quand ils crieront : « Outrée ! »,
Seigneur, aidez le pèlerin
Pour qui je suis épouvantée :
Ils sont cruels, les Sarrasins !

Ce qui m'a grandement flouée ?
Ne pas l'avoir accompagné[3].
La chemise qu'il avait mise,
Il me l'a, pour l'étreindre, envoyée.
La nuit, quand son amour me presse,
Je la mets coucher près de moi,
Toute la nuit sur ma chair nue,
Afin de soulager mes maux[4].
Dieu, quand ils crieront : « Outrée ! »,
Seigneur, aidez le pèlerin
Pour qui je suis épouvantée :
Ils sont cruels, les Sarrasins !



Thibaut de Champagne

Je suis pareil à la licorne
Figée dans son observation
Lorsque qu'elle contemple la jeune fille.

Tant est liee de son ennui,
Pasmee chiet en son giron ;
Lors l'ocit on en traïson[1].
Et moi ont mort d'autel senblant
Amors et ma dame, por voir ;
Mon cuer ont, n'en puis point avoir.

Dame, quant je devant vos fui
Et je vos vi premierement,
Mes cuers aloit si tresaillant
Qu'il vos remest quant je m'esmui.
Lors fu menés sanz raençon
En la douce chartre en prison,
Dont li piler sont de talent
Et li huis sont de biau vëoir
Et li anel dou bon espoir.

De la chartre a la clef Amors,
Et si i a mis trois portiers :
Biau Semblant a non li premiers,
Et Biauté cil en fait seignors ;
Dangier a mis a l'uis devant,
Un ort felon, vilain puant,
Qui mult est maus et pautoniers.
Cist troi sont vistë et hardi ;
Mult ont tost un home saisi.

Qui porroit soufrir la tristors
Et les assaus de ses huissiers ?
Onques Rollans ne Oliviers
Ne vainquirent si fors estors ;
Il vainquirent en conbatant,
Mais ceus vaint on humilïant.
Soufrirs en est gonfanoniers ;
En cest estor dont je vos di,
N'a nul secors que de merci.

Dame, je ne dout mes riens plus
Fors tant que faille a vos amer.
Tant ai apris a endurer
Que je sui vostres tout par us ;
Et se il vos en pesoit bien,
Ne m'en puis je partir por rien

Elle est si heureuse de son tourment
Qu'elle s'évanouit dans son giron :
Alors on l'abat par ruse[1].
Moi, m'ont tué semblablement
Amour et ma dame, c'est vrai :
Ils ont mon cœur, j'en suis privé.

Dame, quand je fus devant vous
La première fois que je vous vis,
Mon cœur allait si bondissant
Qu'il vous resta quand je m'en fus.
Alors il fut mené sans rançon
Captif dans la douce prison
Dont les piliers sont de désir,
Les portes de belle vision
Et les anneaux de bon espoir.

Amour détient la clef de la prison
Qu'il a pourvue de trois gardiens :
Belle Image est le nom du premier,
Beauté tient d'Amour le pouvoir ;
Sur le seuil il a mis Refus,
Un sale traître, rustre abject,
Nuisible autant que scélérat.
Ces trois sont prestes et hardis :
Ils ont tôt fait de saisir leur homme.

Qui pourrait supporter l'affût
Et les assauts de ses portiers ?
Jamais Roland ni Olivier
N'ont gagné de si rudes charges ;
Eux vainquirent en combattant,
On vainc ceux-là en s'humiliant.
Patience en est gonfalonier :
Dans la charge dont je vous parle,
Le seul secours vient de pitié.

Dame, ce que je crains le plus
Est d'échouer à vous aimer.
J'ai tant appris à endurer
Qu'être vôtre est mon seul emploi.
Quand cela devrait vous déplaire,
À rompre je ne pourrais faire

Que je n'aie le remenbrer
Et que mes cuers ne soit ades
En la prison et de moi pres.

Dame, quant je ne sai guiler,
Merciz seroit de saison mes
De soustenir si grevain fes.



Une chançon oncor vueil
Fere por moi conforter;
Pour cele dont je me dueil
Vueil mon chant renouveler.
Por ce ai talent de chanter
Que, quant je ne chant, mi oeil
Tornent souvent a plorer.

Simple et franche, sanz orgueil
Cuidai ma dame trouver.
Mult me fu de bel acueil,
Mes ce fu por moi grever.
Si sont a li mi penser
Que la nuit quant je sonmeil,
Vet mes cuers merci crier.

En dormant et en veillant
Est mes cuers du tout a li,
Et li prie doucement,
Conme a sa dame, merci.
En sa pitié tant me fi
Que, quant g'i pens durement,
De joie toz m'entroubli.

Joie et duel a si souvent
Qui le mien mal a senti.
Mes cuers plore et ge en chant;
Ensi m'ont mi oeil traï.
Amors, tost avez saisi,
Mes vous guerredonez lent!
Nepourqant de moi vous pri.

Que ne soit mien le souvenir
Et que mon cœur ne soit toujours
Dans la prison, tout près de moi.

Dame, quand je ne sais ruser,
Il serait de saison pour Pitié
De soutenir un poids si lourd.



Une chanson je veux encore
Composer pour me consoler ;
Pour celle d'où vient ma douleur,
Je veux mon chant renouveler.
Pourquoi cette envie de chanter ?
Quand je ne chante pas, mes yeux
Se mettent souvent à pleurer.

Simple et noble, et sans orgueil
Ainsi pensai-je ma dame trouver.
Elle me fit un très bon accueil,
Mais ce fut pour m'accabler.
À elle sont tant mes pensers
Que la nuit, lorsque je sommeille,
Mon cœur va merci demander.

Soit en dormant, soit en veillant,
Mon cœur eﬆ tout entier à elle,
Ainsi la prie-t-il doucement,
Comme sa dame, de merci.
Dans sa pitié j'ai tant de foi
Que, quand j'y pense intensément,
De joie je suis tout troublé.

Joie, douleur éprouve souvent
Celui qui a senti mon mal.
Mon cœur pleure et j'en fais un chant ;
Ainsi mes yeux m'ont-ils trahi.
Amour, vous avez tôt saisi,
Mais votre récompense eﬆ lente !
Néanmoins, pour moi, je vous prie.

Hé las ! s'il ne li souvient
De moi, morz sui sanz faillir.
S'el savoit dont mes maus vient,
Bien l'en devroit souvenir.
Cist maus me fera languir,
Se ma dame n'en soustient
Une part par son plesir.

Chançon, di li sanz mentir
C'uns regarz le cuer me tient,
Que li vi fere au partir.



J'aloie l'autrier errant
Sanz conpaignon,
Seur mon palefroi pensant
A fere une chançon
Quant j'oï, ne sai conment,
Lez un buisson
La voiz du plus bel enfant
C'onques veïst nus hon ;
Et n'estoit pas enfes, si
N'eüst quinze anz et demi,
N'onques nule riens ne vi
De si gente façon.

Vers li m'en vois maintenant,
Mis la a reson :
« Bele, dites moi conment,
Pour Dieu, vous avez non. »
Et ele saut tout errant
A son baston :
« Se vous venez plus avant,
Ja avroiz la tençon.
Sire, fuiez vous de ci !
N'ai cure de tel ami,
Car j'ai mult plus biau choisi,
Qu'en claime Robeçon ! »

Mais hélas ! s'il ne lui souvient
De moi, je suis mort à coup sûr.
Si elle savait d'où vient mon mal,
Il lui faudrait bien s'en souvenir.
Ce mal me fera dépérir,
Sauf si ma dame en supporte
Une part par son bon plaisir.

Chanson, dis-le-lui sans mentir :
Mon cœur, un regard le retient,
Que je lui vis faire à mon départ.



L'autre jour, me promenant
Sans compagnon,
Sur mon palefroi, pensant
À faire une chanson,
J'entendis, je ne sais comment,
Près d'un buisson
La voix du plus bel enfant
Que personne eût jamais vu ;
Et ce n'était pas une enfant
Si elle n'avait pas eu quinze ans et demi :
Jamais je ne vis créature
De tournure si gracieuse.

Allant vers elle aussitôt,
Je lui parlai :
« Belle, dites-moi, pour Dieu,
Comment vous vous nommez. »
Elle bondit sur-le-champ
À son bâton :
« Avancez davantage,
Et vous aurez des coups.
Seigneur, détalez d'ici !
Me soucier d'un tel ami ?
J'ai choisi beaucoup plus beau :
On l'appelle Robeçon ! »

Quant je la vi esfreer
Si durement
Qu'el ne m'i daigne esgarder
Ne fere autre senblant,
Lors conmençai a penser
Confaitement
Ele me porroit amer
Et changier son talent.
A terre lez li m'assis ;
Quant plus regart son cler vis,
Tant est plus mes cuers espris,
Qui double mon talent.

Lors li pris a demander
Mult belement
Que me daignast esgarder
Et fere autre senblant.
Ele conmence a plorer
Et dist itant :
« Je ne vos puis esgarder,
Ne sai qu'alez querant ! »
Vers li me trais, si li di :
« Ma bele, pour Dieu, merci ! »
Ele rist, si respondi :
« Nou faites pour la gent ! »

Devant moi lors la montai
Demaintenant
Et trestout droit m'en alai
Vers un bois verdoiant.
Aval les prez regardai,
S'oï criant
Deus pastors parmi un blé
Qui venoient huiant
Et leverent un haut cri.
Assez fis plus que ne di ;
Je la les, si m'en foï :
N'oi cure de tel gent !

Quand je la vis s'effrayer
Si fortement,
À ne daigner me regarder
Ni changer d'attitude,
Je m'employai à penser
À la manière
Dont elle pourrait m'aimer
Et changer son désir.
Au sol je m'assis près d'elle ;
Plus je regarde son clair visage,
Plus mon cœur est épris,
Ce qui redouble mon désir.

Alors je me mis à lui demander
Bien gentiment
De daigner me regarder
Et changer d'attitude.
Elle commence à pleurer
Et dit alors :
« Je ne peux vous regarder
Et ne sais votre but ! »
Je me rapproche et lui dis :
« Ma belle, pour Dieu, pitié ! »
Elle rit et répondit :
« Arrêtez, à cause des gens ! »

Devant moi je la fis monter
Tout de suite
Et sans détour m'en allai
Vers un bois verdoyant.
Jetant un œil sur les prés,
J'entendis crier
Deux bergers qui, dans les blés,
Approchaient en huant
Et faisaient beaucoup de bruit.
Je fis plus que je ne dis ;
Je la laisse et je m'enfuis :
Je me souciais peu de ces gens !



De chanter ne me puis tenir
De la tres bele esperitaus
Cui rien du mont ne puet servir
Cui ja viegne honte ne maus ;
Que li rois celestiaux
Qui en li daigna venir
Ne porroit mie soffrir
Qui la sert qu'i ne fust saus.

Quant Deus tant la volt obeïr
Qui n'estoit muables ne faus,
Bien nos i devons tuit tenir ;
Dame reïne naturaux,
Cil qui vos sera feiaus
Vos li savrez bien merir :
Devant vos porra venir
Plus clers qu'estoile jornaus[1].

Vostre biautez qui si resplant
Fet tot le monde resclarcir.
Par vos vint Deus entre la gent
En terre por la mort sosfrir
Et a l'enemi tolir
Nos et giter de torment :
Par vos avons vengement
Et par vos devons garir.

David le sot premierement,
Que de li devïez issir,
Quant il parla si hautement
Par la bouche dou saint Espir[2].
Vos n'estiés mie a florir,
Ainz avez flor si puissant :
C'est Deus qui onques ne ment
Et par tot fet son plaisir.

Dame plaine de granz bontez,
De cortoisie et de pitié,



Je ne puis me retenir de chanter
Cette splendeur surnaturelle
Qu'aucun être au monde ne peut servir,
En s'exposant à la honte ou au mal.
En effet le roi du ciel
Qui en elle daigna venir
Ne pourrait pas supporter
Que celui qui la sert ne fût pas sauvé.

Quand Dieu voulut tant lui obéir,
Lui qui n'était ni changeant ni faux,
Il faut bien tous nous y tenir.
Ô dame, reine par nature,
Celui qui sera votre fidèle,
Vous saurez bien le récompenser :
Il pourra venir devant vous
Plus clair qu'étoile du jour[1].

Votre beauté qui resplendit
Fait s'éclaircir le monde entier.
Par vous Dieu vint parmi les hommes
Sur terre pour souffrir la mort,
Nous ravir à l'ennemi
Et nous tirer de tourment ;
Par vous nous voici vengés,
Par vous nous devons guérir.

David sut en premier lieu
Que de lui vous deviez descendre,
Quand il parla si nettement
Par la bouche du Saint-Esprit[2].
Vous ne deviez pas fleurir,
Mais vous portez la haute fleur :
C'est Dieu qui jamais ne ment
Et fait en tout son plaisir.

Dame comblée de qualités,
De courtoisie et de pitié,

Par vos est toz renluminez
Li mondez : neis li renoié,
Quant il seront ravoié
Et crerront que Dex soit nez,
Seront sauf, bien le savez.
Dame, aiez de nouz pitié !

Douce dame, or vos pri gié
Merci, que me deffendez,
Que je ne soie dampnez
Ne perduz par mon pechié.



Colin Muset

Sire cuens, j'ai vïelé[1]
Devant vous en vostre ostel ;
Si ne m'avez riens doné
Ne mes gages aquités :
C'est vilanie !
Foi que doi sainte Marie,
Ensi ne vous sieurré mie.
M'aumosniere est mal garnie
Et ma boursse mal farsie.

Sire cuens, car conmandez
De moi vostre volenté.
Sire, s'il vous vient a gré,
Un biau don car me donez
Par courtoisie !
Car talent ai, n'en doutez mie,
De raler a ma mesnie :
Quant g'i vois boursse desgarnie,
Ma fame ne me rit mie.

Par vous le monde a retrouvé
La clarté... Les renégats même,
Remis sur le droit chemin
Et croyant que Dieu est né,
Seront sauvés, vous le savez.
Dame, ayez pitié de nous !

Douce dame, je vous prie :
Pitié, défendez-moi,
Que je ne sois pas damné
Ni perdu par mon péché.



Colin Muset

Seigneur comte, j'ai viellé[1]
Devant vous dans votre demeure ;
Pourtant vous ne m'avez rien donné
Non plus que payé mes gages :
C'est une honte !
Par ma foi en sainte Marie,
J'ai fini de vous suivre ainsi.
Mon aumônière est mal garnie
Et ma bourse mal farcie.

Seigneur comte, disposez donc
De moi comme vous voulez.
Seigneur, si vous y consentez,
Faites-moi donc un joli don,
Par courtoisie !
Je désire, n'en doutez pas,
Retourner chez les miens :
Quand j'y vais bourse aplatie,
Ma femme ne me sourit pas,

Ainz me dit : « Sire Engelé[2],
En quel terre avez esté,
Qui n'avez riens conquesté ?
[Trop vous estes deporté[3]]
Aval la ville.
Vez com vostre male plie :
Ele est bien de vent farsie !
Honiz soit qui a envie
D'estre en vostre compaignie ! »

Quant je vieng a mon ostel
Et ma fame a regardé
Derrier moi le sac enflé
Et je qui sui bien paré
De robe grise[4],
Sachiez qu'ele a tost jus mise
La conoille sanz faintise ;
Ele me rit par franchise,
Ses deus braz au col me lie.

Ma fame va destrousser
Ma male sanz demorer ;
Mon garçon va abuvrer
Mon cheval et conreer ;
Ma pucele va tuer
Deus chapons pour deporter
A la jansse alie[5] ;
Ma fille m'aporte un pigne
En sa main par cortoisie :
Lors sui de mon ostel sire
A mult grant joie, sanz ire,
Plus que nus ne porroit dire.



Moult m'anue d'iver ke tant ait dureit,
Ke je ne voi roisignor en bruel ramei,
Et, dés ke je voi lou tens renoveleit,
Se me covient ke je soie en cest esteit
Plux mignos et envoixiés ke n'aie esteit.

Mais elle me dit : « Maître Empoté[2],
Vous étiez dans quel pays,
Vous qui n'avez rien acquis ?
Vous vous serez bien amusé[3]
À travers la ville.
Voyez votre malle qui plie :
C'eſt de vent qu'elle eſt farcie !
Honni soit qui a envie
De vivre en votre compagnie ! »

Quand j'arrive à la maison
Et que ma femme a remarqué
Dans mon dos le sac enflé,
Et moi aussi, qui suis paré
De robe grise[4],
Sachez qu'elle a vite déposé
La quenouille, spontanément ;
Elle me rit franchement
Et ses bras me jette au cou.

Ma femme va détacher
Ma malle sans plus tarder ;
Mon valet va abreuver
Mon cheval et le panser ;
Ma servante va tuer
Deux chapons pour fêter ça,
À la sauce aillée[5] ;
Ma fille m'apporte un peigne
De sa main, gracieusement.
Me voilà maître chez moi
Dans l'euphorie, sans colère,
Plus que nul ne saurait dire.



L'hiver, je suis fâché s'il a autant duré,
De ne pas voir de rossignol au bois ramé,
Et sitôt que je vois le temps renouvelé,
Il me faut être cet été
Plus gracieux et enjoué que je ne l'ai été.

Bone dame belle et blonde l'ait loweit,
C'est bien drois ke jeu en faice sa volenteit,
Ke j'avoie tout lou cuer desespereit:
Per son doulz comandement l'ay recovreit;
Or ait mis en moult grant joie mon penseir.

Jai de joie faire ne serai eschis
Pues ke ma dame le veult a simple vis,
Et g'i ai si por s'amor mon penseir mis
Ke ne poroie troveir, se m'est avis,
Dame de si grant valor ne de teil prix.

Medixant ont tout lou mont en mal poent mis,
Ke li siecles n'est maix cortois ne jolis,
Et nonporcant ki seroit loiauls amis,
K'il ne fust fols ne vilains ne mal apris,
Cil poroit avoir grant joie a son devis.

Sa biaulteis et sui vair eul et ces doulz ris
Me tiennent mignot et gai: plux seus jolis
Ke je n'avoie ains esteit, se vos plevis.

C'est por la millor ki soit jusc' a Paris.



Quant je lou tans refroidier
Voi et geleir
Et ses arbres despoillier
Et iverneir,
Adonc me voil et aizier
Et sejorneir
A boen feu leiz lou brazier
Et a vin cleir
An chade mason,
Por lou tans fellon.
Ja n'ait il pardon
Ki n'amet sa garison!

Je ne voil pais chivachier
Et feu bouteir,
Et se haz mout garroier

Une bonne dame belle et blonde l'a conseillé ;
C'est bien normal que je fasse comme elle veut,
Car mon cœur avait sombré dans le désespoir :
Sa douce autorité me le rend délivré ;
Elle a mis ma pensée dans une joie intense.

Me montrer joyeux, je ne m'y refuserai jamais,
Puisque ma dame le veut, d'un air franc,
Et pour son amour, j'y ai si bien mis ma pensée
Que je ne pourrais trouver, il me semble,
Une dame d'une si grande valeur ni d'un tel prix.

Les médisants ont mis l'univers mal en point,
De sorte que ce monde n'est plus ni courtois ni joli ;
Et néanmoins si l'on était un amant loyal,
Que l'on ne fût pas fou, rustre ni malappris,
On pourrait avoir une joie intense à son gré !

Sa beauté, ses yeux lumineux, ses doux sourires
Me rendent gracieux et gai : je suis plus tendre
Que je n'avais jamais été, je vous assure.

C'est la meilleure qui soit d'ici jusqu'à Paris.



À voir la saison refroidir,
À voir geler,
Et ces arbres se dépouiller,
À voir l'hiver,
Alors je veux prendre mon aise
Et me reposer
Au coin du feu près du brasier
Avec du vin clair
Dans une chaude maison,
À cause du temps cruel.
Qu'il n'ait jamais de pardon,
Celui qui n'aime son confort !

Je ne veux pas chevaucher
Ni mettre le feu,
Et je déteste fort la guerre,

Et cris leveir
Et grans proës acoillir
Et jant robeir :
Aseiz i et fol mesteir
A tot gasteir.
A poc d'ochoson
Se prannent baron ;
Par consoil bricon
Muevent gerres et tansons.

Asseis valt muez tornoer
Et behordeir[1]
Et grosses lances brisier
Et bial josteir
Et joie rancomansier
Et tout doneir
Et despandre sans dongier
Et fors geteir.
Avoirs an prison
Ne valt un bouton.
Kant plus ait prodons,
Plus vient avoirs a foison.

Qant je seus leis lou brasier
Et j'oz vanteir
Et je voi plain lou hastier
A feu torneir
Et lou boen vin dou sillier
Amont porteir,
Adonc voil boivre et maingier
Et repozeir
A feu de charbons.
Se j'ai grais chapons,
N'ai pas cuzanson[2]
D'aisaillir a un donjon

– Nen a un plonjon
Tandut sus glaison,
N'avrai gueridon
Par ceste froide saison !

A Saillit, Guion[3],
Ki antant raison,
Anvoi ma chanson,
Voir se je fas bien ou non.

Faire pousser des cris
Et ramasser de grands butins,
Et voler les gens :
C'est ô combien un fol office
De tout dévaster !
De la plus mince occasion
Se saisissent les barons ;
Suite à un conseil fripon,
Ils causent guerres et litiges.

Ce qui vaut bien mieux ? Le tournoi
Et le behourdis[1],
Et briser de grosses lances,
Jouter joliment
Et la fête recommencer,
Tout distribuer
Et dépenser sans résister,
Partout gaspiller.
L'argent en prison
Ne vaut pas un clou.
Plus l'homme de bien possède,
Plus l'argent lui vient à foison.

Quand je suis auprès du brasier,
Que j'entends venter,
Que je vois la broche chargée
Sur le feu tourner,
Et que le bon vin, du cellier
Je le vois monter,
Alors je veux boire et manger
Et me délasser
Au coin du feu de charbons.
Il me suffit de gras chapons
Pour être sans démangeaison[2]
D'aller assaillir un donjon

– Ce n'est pas contre une meule
Dressée sur la glaise,
Que j'aurai du confort
Par cette froide saison.

C'est à Sailly, à Guy[3]
– Il entend la poésie –,
Que j'adresse ma chanson,
Pour voir si je fais bien ou non.



Quant je voi yver retorner,
Lors me voudroie sejorner.
Se je pooie oste trover
Large, qui ne vousist conter,
Qu'eüst porc et buef et monton,
Maslarz, faisanz et venoison,
Grasses gelines et chapons
Et bons fromages en glaon,

Et la dame fust autresi
Cortoise come li mariz
Et touz jors feïst mon plesir
Nuit et jor jusqu'au mien partir,
Et li hostes n'en fust jalous,
Ainz nos laissast sovent touz sous,
Ne seroie pas envïous
De chevauchier toz boous
Aprés mauvais prince angoissoux.





Quand je vois l'hiver revenir,
Je voudrais bien me reposer.
Si je pouvais trouver un hôte
Large, qui ne voulût pas compter,
Qui eût porc et bœuf et mouton,
Canards, faisans et venaison,
Grasses gelines et chapons
Et bons fromages sur clayon,

Et que la dame fût aussi
Courtoise que l'est le mari,
Et tout le temps fît mon plaisir,
Nuit et jour, jusqu'à mon départ,
Et que l'hôte n'en fût pas jaloux
Mais nous laissât souvent tout seuls,
Je ne serais pas désireux
De suivre en chevauchant, couvert de boue,
Un mauvais prince coléreux.



Anonymes

FATRASIES D'ARRAS

[V]

Dui rat userier
Voloient songier
Por faire un descort[1] ;
Troi faucons lanier[2]
Ont fait plain panier
Des *Vers de la Mort*[3].
Uns muiaus dit qu'il ont tort,
Por l'ombre d'un viez cuvier[4]
Qui por miex villier s'endort,
Qui cria : « Alez lacier
Por tornoier sanz acort. »

[VIII]

Uns mortiers[5] de plume
But toute l'escume
Qui estoit en mer,
Ne mais une enclume
Qui mout iert enfrume
Si l'en va blamer.
Uns chas emprist a plorer
Si que la mer en alume ;
Un juedi apres souper[6]
La convint il une plume
Quatre truies espouser.

Anonymes

FATRASIES D'ARRAS

[V]

Deux rats usuriers
Voulaient réfléchir
Pour faire un descort[1] ;
Trois faucons laniers[2]
Ont fait leur panier
Des *Vers de la Mort*[3].
Un muet dit qu'ils ont tort,
Pour l'ombre d'un vieux cuvier[4]
Qui pour mieux veiller s'endort,
Criant : « Allez vous lacer
Pour jouter sans un accord. »

[VIII]

Un mortier[5] de plume
But toute l'écume
Présente en la mer,
Non sans qu'une enclume
Ô combien morose
L'en aille blâmer.
Un chat se mit à pleurer
Si bien que la mer prend feu ;
Un jeudi après souper[6]
Force fut à une plume
D'épouser quatre truies.

[XII]

Chates escorchies
Erent enragies
Por peler blans aus ;
Deux truies noïes
S'en sont couroucies,
S'ont pris deus pestaus[7].
Se ne fust uns gris vëaus,
Deus suris forspaïsies
Qui venoient de Cytiaux[8]
Estoient ja conseillies
De porter Paris a Miax.

[XVII]

Li sons d'un cornet
Mengoit a l'egret[9]
Le cuer d'un tonnoire
Qant uns mors bequet
Prist au trebuchet[10]
Le cours d'une estoile.
En l'air ot uns grain de soile,
Qant li abais d'un brochet
Et li tronçons d'une toile
Ont trové foutant un pet,
Si li ont coupé l'oreille.

[XXII]

Uns kailleus veluz
Devenoit rendus
Ses pechiez plourant,

[XII]

Des chattes écorchées
Pelant de blancs aulx,
Avaient pris la rage ;
Deux truies noyées
Qui s'en indignaient
Ont pris deux massues[7].
Si n'eût été un veau gris,
Deux souris expatriées
Qui s'en venaient de Cîteaux[8]
Étaient bien déterminées
À porter Paris à Meaux.

[XVII]

Le son d'un cornet
Mangeait au verjus[9]
Le cœur d'un tonnerre,
Quand un saumon mort
Prit au trébuchet[10]
Le cours d'une étoile.
En l'air fut un grain de seigle,
Quand l'aboiement d'un brochet
Et le coupon d'une toile
Ont trouvé un pet foutant :
Ils lui ont coupé l'oreille.

[XXII]

Un caillou velu
Devenait moine
Pleurant ses péchés,

Et uns vieue baüs[11]
Ocist quatre dus
Son cors desfendant ;
Mais mal lor fust convenant
Se ne fust uns eternus
Qu'il troi firent en dormant,
Qui dit que li rois Artus
Estoit gros de vif emfant.

[LIV]

Uns ours emplumés
Fist semer uns blés
De Douvre a Wissent[12] ;
Uns oingnons pelez
Estoit aprestés
De chanter devant,
Qant sor un rouge olifant
Vint uns limeçons armés
Qui lor aloit escriant :
« Fil a putain, sa venez !
Je versefie en dormant. »



Et un vieux bahut[11]
Tua quatre ducs
En se défendant ;
Rien pour eux que de cuisant,
Ne fût un éternuement
Qu'eux trois firent en dormant,
Et qui dit que le roi Arthur
Était gros d'enfant vivant.

[LIV]

Un ours emplumé
Fit semer des blés
De Douvres à Wissant[12].
Un oignon pelé
Était disposé
À mener le chant,
Quand sur un rouge éléphant
Vint un limaçon armé
Qui d'un cri les provoquant :
« Fils de putain, approchez !
Je versifie en dormant. »



Philippe de Remy

FATRASIES

[I]

Li chan d'une raine[1]
Saine une balaine
Ou fons de la mer,
Et une seraine
Si emportoit Saine
Deseur Saint Omer;
Uns muiau i vint chanter
Sans mot dire a haute alaine.
Se ne fust Warnaviler[2],
Noié fuissent en la vaine
D'une teste de sengler.

[II]

Li piés d'un sueron
Feri un lyon
Si k'il le navra.
La moule d'un jon
A pris un limon
Ki s'en courecha:
Mauvais laron le clama.
Es vous le bech d'un frion
Qui si bien les desmella
Que la pene d'un oison
Trestout Paris emporta.

Philippe de Remy

FATRASIES

[I]

Le chant d'une raine[1]
Saigne une baleine
Au fond de la mer,
Et une sirène
Emportait la Seine
Sur Saint-Omer ;
Un muet y vint chanter
Sans mot dire à pleine voix.
N'eût été Warnavillers[2],
Ils étaient noyés dans la veine
D'une tête de sanglier.

[II]

Le pied d'un ciron
Frappa un lion
Jusqu'à le blesser.
La mèche d'un jonc
A pris un brancard
Qui s'en est fâché :
Il l'appela mauvais voleur.
Voici le bec d'une linotte
Qui les apaisa si bien
Que l'aile d'un oison
Emporta tout Paris.

[III]

Je vi toute mer
Sur tere assambler
Pour faire un tournoi,
Et pois a piler
Sur un chat monter
– Firent nostre roi.
Atant vint je ne sai quoi
Qui Calais et Saint Omer
Prist et mist en un espoi,
Si les a fait reculer
Deseur le Mont Saint Elai[3].

[IV]

Uns grans herens sors
Eut assis Gisors
D'une part et d'autre,
Et dui homes mors
Vinrent a esfors
Portant une porte ;
Ne fust une vielle torte
Qui ala criant : « Ahors ! »
Li cris d'une quaille morte
Les eüst pris a esfors
Desous un capel de fautre.

[V]

Li cras d'un poulet
Menja au brouet
Pont et Verberie[4].

[III]

Je vis toute la mer
S'assembler sur la terre
Pour faire un tournoi,
Et des pois à piler
Sur un chat monter
Firent notre roi.
Sur ce, vint je ne sais quoi
Qui Calais et Saint-Omer
Prit et mit sur une broche :
Il les a fait reculer
Jusque sur Mont-Saint-Éloi[3].

[IV]

Un grand hareng saur
Avait assiégé Gisors
D'un côté, de l'autre,
Et deux hommes morts
Vinrent avec force
Portant une porte ;
N'était une vieille tourte
Pour aller crier : « Alerte ! »,
Le cri d'une caille morte
Les aurait saisis de force
Sous une coiffure de feutre.

[V]

Le gras d'un poulet
Mangea en ragoût
Pont et Verberie[4].

Li bes d'un coket
Emportoit sans plet
Toute Normendie.
Et une pume pourie
Qui a feru d'un maillet
Paris et Romme et Surie[5]
Si en fist un gibelet[6]:
Nus n'en manjut qu'i ne rie.

[VI]

Uns des estourdis[7]
Portoit Saint Denis
Parmi Mondidier[8],
Et une pertris
Traïnoit Paris
Deseur Saint Richier[9].
Es vous le piet d'un plouvier
Sur le clokier de Saint Lis[10],
Qui si haut prist a crier
Quë il a tous estourdis
Les bourgois[11] de Monpellier.

[VII]

Une grant vendoise[12]
Entraïnait Oise
Deseure un haut mont
Et une viés moise[13]
Deseure une toise[14]
Emporta Hautmont[15].
Une espane[16] de röont
Quarante muis[17] de blé poise
Sur le castel de Clermont[18],
Si c'une flestre jorroise[19]
En söoula tout le mont.

Le bec d'un cochet
Emportait sans discours
Toute la Normandie.
Et une pomme pourrie
Qui a frappé d'un maillet
Paris, Rome et la Syrie[5]
En fit du gibier en sauce[6] :
Nul n'en mange sans rire.

[VI]

Un des étourdis[7]
Portait Saint-Denis
Dans Montdidier[8],
Et une perdrix
Entraînait Paris
Sur Saint-Riquier[9].
Voici le pied d'un pluvier
Sur le clocher de Senlis[10] ;
Il poussa de si hauts cris
Qu'il a donné le tournis
Aux bourgeois[11] de Montpellier.

[VII]

Une grande vandoise[12]
Entraînait l'Oise
Sur un haut mont,
Une vieille moise[13]
Sur une toise[14]
Emporta Hautmont[15].
Un empan[16] de cercle
Pèse quarante muids[17] de blé
Sur le château de Clermont[18],
Si bien qu'une jorroise[19] fanée
En rassasia tout le monde.

[VIII]

Quatorze viés frains
Aporterent rains
Pour faire un estour
Encontre deus nains
Qui eurent es mains
La bouce d'un four ;
Si en eurent le millour
Pour çou que carbons estains
Leur geterent tout entour
Si k'il eurent ars les mains
Sur le pumel d'une tour.

[IX]

Li chiés d'une trelle
Par nuit se resvelle
Pour pestrir pastés,
Et une corneille
Prist une corbelle :
Ce fu foletés,
Car dix neuf vaissiaus d'és
Coururent a la mervelle ;
Ja i eüst cox donnés,
Quant une chaloreille[20]
D'un baston les a sevrés.

[X]

Une viés kemise
Eut s'entente mise
A savoir plaidier,

[VIII]

Quatorze vieux freins
Apportaient des brins
Pour faire une charge
Face à deux nains
Qui avaient aux mains
La bouche d'un four :
Ils eurent le dessus,
Parce que des charbons éteints
Ils leur jetèrent tout autour ;
Ils en eurent les mains brûlées
Sur le sommet d'une tour.

[IX]

Le bout d'un treillis
La nuit se réveille
Pour pétrir des pâtés,
Et une corneille
Prit une corbeille ;
Ce fut insensé
Car dix-neuf ruches d'abeilles
Accoururent au prodige ;
On aurait bien donné des coups,
Quand une chaufferette[20]
D'un bâton les a séparés.

[X]

Une vieille chemise
S'était appliquée
À savoir plaider,

Et une cerise
S'est devant li mise
Pour li laidengier;
Ne fust une viés cuillier
Qui s'alaine avoit reprise,
Si aportoit un vivier,
Toute l'iauwe de Tamise
Fust entree en un panier.

[XI]

Gornais et Ressons[21]
Vinrent a Soissons
Prendre Boulenois,
Et troi mort taöns
Parmi trois flaöns
Mengierent François;
Atant i vint Aucerrois
Acourant en deus poçons,
Si que Chaälons[22] et Blois
S'enfuïrent dusk'a Mons
En Henau par Orelois[23].



Gilbert de Berneville

De moi dolereus vos chant:
Je fui nez en descroissant,
N'onques n'eu en mon vivant
Deus bons jors.
J'ai a nom Mescheans d'Amors.

Et une cerise
Devant elle s'est mise
Pour l'injurier ;
Sans une vieille cuiller
Qui avait repris son souffle
– Elle apportait un vivier –,
Toute l'eau de la Tamise
Fût entrée dans un panier.

[XI]

Gournay et Ressons[21]
Vinrent à Soissons
Prendre le Boulonnais,
Et trois taons défunts
Au milieu de trois flans
Mangèrent des Français ;
Alors y vint l'Auxerrois
Accourant en deux vases,
Si bien que Châlons[22] et Blois
S'enfuirent jusqu'à Mons
En Hainaut par l'Orléanais[23].



Gilbert de Berneville

C'est moi, dolent, qui chante pour vous :
Je vins au jour sous le dernier croissant ;
Je n'ai jamais connu de mon vivant
Deux heureux jours.
Je me nomme : « Malchanceux en amour ».

Adés vois merci criant :
« Amors, aidiez vo servant ! »
N'ainc n'i peu trover noiant
De secors.
J'ai a nom [Mescheans d'Amors].

Hé ! trahitor mesdisant,
Con vos estes mal parlant !
Tolu avez maint amant
Lor honors.
J'ai a nom [Mescheans d'Amors].

Certes, pierre d'aÿmant
Ne desirre pas fer tant
Con je sui d'un douz samblant
Covoitoz.
J'ai a nom Mescheans d'Amors.



Rutebeuf

LA GRIESCHE D'IVER

Contre le tens qu'arbre desfueille,
Qu'il ne remaint en branche fueille
Qui n'aut a terre,
Por povreté qui moi aterre,
Qui de toutes pars me muet guerre,
Contre l'yver,
Dont moult me sont changié li ver,
Mon dit commence trop diver
De povre estoire.
Povre sens et povre memoire
M'a Diex doné, li rois de gloire,
Et povre rente,

Toujours je vais implorant grâce :
« Amour, aidez votre desservant ! »
Et jamais rien je n'ai pu y trouver
En guise de secours.
Je me nomme : « Malchanceux en amour ».

Hé ! traîtres médisants,
Parlez-vous assez méchamment !
Vous avez spolié maints amants
De leurs bénéfices.
Je me nomme : « Malchanceux en amour ».

C'eſt un fait : la pierre d'aimant
Ne cherche pas le fer autant
Que je ne désire ardemment
Un air affable.
Je me nomme : « Malchanceux en amour ».



Rutebeuf

LA GRIÈCHE D'HIVER

Au temps où l'arbre se défeuille,
Qu'il ne reſte à la branche feuille
Qui n'aille à terre,
À cause de la pauvreté qui me terrasse,
Qui de toutes parts me harcèle,
L'hiver venu
Qui m'eſt un tout autre poème,
J'entreprends mon dit très maussade :
La triſte hiſtoire...
Pauvre tête et pauvre mémoire
M'a données Dieu, le roi de gloire,
Et pauvre rente,

Et froit au cul quant bise vente :
Li vens me vient, li vens m'esvente,
Et trop souvent
Plusors foïes sent le vent.
Bien le m'ot griesche en covent
Quanques me livre :
Bien me paie, bien me delivre,
Contre le sout me rent la livre
De grand poverte.
Povretez eſt sor moi reverte :
Toz jors m'en eſt la porte ouverte,
Toz jors i sui
Ne nule foiz ne m'en eschui.
Par pluie moil, par chaut essui :
Ci at riche homme !
Je ne dorm que le premier somme.
De mon avoir ne sai la somme,
Qu'il n'i a point.
Diex me fet le tens si a point
Noire mouche en eſté me point,
En yver blanche.
Issi sui con l'osiere franche
Ou com li oisiaux seur la branche :
En eſté chante,
En yver plor et me gaimante,
Et me despuel ausi com l'ente
Au premier giel.
En moi n'a ne venin ne fiel :
Il ne me remaint rien souz ciel,
Tout va sa voie.
Li enviail que je savoie
M'ont avoié quanques j'avoie
Et forvoié,
Et fors de voie desvoié.
Fols enviaus ai envoié,
Or m'en souvient.
Or voi je bien tout va, tout vient,
Tout venir, tout aler covient[1],
Fors que bienfet.
Li dé que li decier ont fet
M'ont de ma robe tout desfet,
Li dé m'ocient,
Li dé m'aguetent et espient,

Et froid au cul quand bise vente :
Le vent m'arrive, le vent m'évente
Et très souvent,
Presque à tout coup, je sens le vent.
Grièche m'avait bien promis
Tout ce qu'elle me livre :
Elle me paie bien, s'acquitte bien,
Pour un sou elle me rend la livre
De gêne noire.
Pauvreté tombe encore sur moi :
Toujours sa porte m'eſt ouverte,
Toujours j'y suis
Et jamais je n'en suis sorti.
Trempé de pluie, sec par temps chaud,
Ô le riche homme !
Je ne dors que le premier somme.
Mon avoir, je n'en sais la somme :
Je n'en ai point.
Dieu me donne au bon moment la saison :
La mouche noire l'été me pique,
L'hiver, la blanche !
Me voici tel l'osier sauvage
Ou comme l'oiseau sur la branche :
L'été, je chante,
L'hiver je pleure et me lamente,
Et me dépouille comme l'ente
Au premier gel.
Il n'eſt en moi venin ni fiel :
Rien ne me reſte sous le ciel,
Tout suit son cours.
Les mises que je connaissais
Ont mis à sec tout ce que j'avais,
M'ont fourvoyé,
Et de mon chemin détourné.
J'ai fait des enjeux insensés,
Il m'en souvient !
Je le vois bien : tout va, tout vient,
Tout doit aller, tout doit venir[1],
Sauf les bienfaits.
Les dés faits par les tabletiers
M'ont dépouillé de mes habits,
Les dés me tuent,
Les dés me guettent, ils m'épient,

Li dé m'assaillent et desfient,
Ce poise moi.
Je n'en puis mes se je m'esmai :
Ne voi venir avril ne may,
Vez ci la glace.
Or sui entrez en male trace.
Li trahitor de pute estrace
M'ont mis sanz robe.
Li siecles est si plains de lobe !
Qui auques a si fet le gobe ;
Et je que fais,
Qui de povreté sent le fais ?
Griesche ne me lest en pais,
Moult me desroie,
Moult m'assaut et moult me guerroie ;
James de cest mal ne garroie
Par tel marchié.
Trop ai en mauves leu marchié.
Li dé m'ont pris et emparchié :
Je les claim quite !
Fols est qu'a lor conseil abite :
De sa dete pas ne s'aquite,
Ainçois s'encombre ;
De jor en jor acroist le nombre.
En esté ne quiert il pas l'ombre
Ne froide chambre,
Que nu li sont sovent li membre :
Du duel son voisin ne li membre,
Mes le sien pleure.
Griesche li a coru seure,
Desnué l'a en petit d'eure,
Et nus ne l'aime.
Cil qui devant cousin le claime
Li dist en riant : « Ci faut traime
Par lecherie.
Foi que tu dois sainte Marie,
Car va ore en la Draperie
Du drap acroire.
Se li drapiers ne t'en veut croire,
Si t'en reva droit a la foire
Et va au Change[2].
Se tu jures saint Michiel l'ange
Qu'il n'a seur toi ne lin ne lange

Les dés m'assaillent, me défient,
C'eſt accablant.
Suis-je troublé, je n'y peux rien :
Je ne vois venir avril ni mai,
Voici la glace.
Je suis une mauvaise trace.
Les traîtres de puante engeance
M'ont mis cul nu.
Comme ce monde eſt plein de ruse !
Celui qui a quelque chose, il fait le fier
Et moi, que fais-je,
Qui de pauvreté sens le faix ?
Grièche ne me laisse en paix,
Me déroutant,
M'assaillant bien, me harcelant ;
Comment de ce mal guérirais-je
Dans ces conditions ?
En quel mauvais lieu j'ai marché !
Les dés m'ont pris et emprisonné :
Je leur pardonne !
Fou qui se range à leur avis :
Loin de s'acquitter de sa dette,
Il se met dans l'embarras ;
De jour en jour grandit le compte.
Il ne cherche, en été, ni ombre
Ni chambre fraîche
– Il a souvent les membres nus ;
S'il oublie la peine du voisin,
Il pleure la sienne.
Grièche, à l'avoir poursuivi,
L'a dénudé en peu de temps,
Et nul ne l'aime.
Celui qui l'appelait cousin
Lui dit, riant : « C'eſt un accroc
Par la débauche.
Par la foi que tu dois à sainte Marie,
Va, à la Draperie,
Prendre du drap à crédit.
Si le drapier ne te fait pas crédit,
Va de ce pas droit à la foire,
Rends-toi au Change[2].
Si tu jures par l'ange saint Michel
Que tu ne portes lainage ni linge

Ou ait argent,
L'en te verra moult biau sergent,
Bien t'aperceveront la gent :
Creüs seras.
Quant d'ilueques remouveras,
Argent ou faille enporteras[3]. »
Or a sa paie.
Ainsi vers moi chascuns s'apaie,
Je n'en puis mes.

Explicit *La Griesche d'iver.*

LA GRIESCHE D'ESTÉ

En recordant ma grant folie
Qui n'est ne gente ne jolie
Ainz est vilaine
Et vilains cil qui la demaine,
Me plaing set jors en la semaine
Et par reson.
Si esbahiz ne fu mes hom,
Qu'en yver toute la seson
Ai si ouvré
Et en ouvrant m'ai aouvré
Qu'en ouvrant n'ai rien recouvré
Dont je me cuevre.
Ci a fol ouvrier et fole oevre
Qui par ouvrer riens ne recuevre :
Tout torne a perte,
Et la griesche est si aperte
Qu'« eschec » dit « a la descouverte[1] »
A son ouvrier,
Dont puis n'i a nul recouvrier.
Juingnet li fet sembler fevrier :
La dent dit : « Cac »
Et la griesche dit : « Eschac ».
Qui plus en set s'afuble sac,
De la griesche.
De Gresce vint si griez eesche.
Or est ja Borgoingne briesche[2],

Où il y a de l'argent,
On te trouvera homme de très bonne mine
Et les gens te remarqueront
– Tu auras du crédit.
De là tu ne bougeras pas
Sans emporter argent ou panne[3]. »
Voilà sa paye !
Tout un chacun ainsi me traite,
Je n'y peux rien.

Fin de *La Grièche d'hiver*.

LA GRIÈCHE D'ÉTÉ

Évoquant ma grande folie
Sans distinction ni élégance,
Plutôt ignoble
Comme est ignoble qui la pratique,
Je me plains sept jours par semaine
À juste titre.
Fut-on jamais aussi troublé ?
En hiver toute la saison
J'ai bien œuvré
Et mis tant de cœur à l'ouvrage
Qu'en œuvrant je n'ai rien obtenu
Pour me couvrir.
Fol ouvrier, folle œuvre quand
Œuvrer ne fait rien obtenir.
Tout tourne à perte,
Et la grièche est si experte,
Qu'elle dit : « Échec à la découverte[1] »
À son adepte,
Et la suite est sans nul recours.
Par elle il prend juillet pour février,
La dent dit : « Clac »,
Et la grièche dit : « Échec ».
Le plus habile à la grièche
Finit par s'habiller d'un sac.
Un si fort appât vint de Grèce ;
La Bourgogne en est déjà sèche[2],

Tant a venu
De la gent qu'ele a retenu ;
Sont tuit cil de sa route nu
Et tuit deschaus,
Et par les froiz et par les chaus.
Nes ses plus mestres seneschaus
N'a robe entiere.
La griesche est de tel meniere
Qu'ele veut avoir gent legiere
En son servise :
Une eure en cote, autre en chemise.
Tel gent aime com je devise,
Trop het riche homme :
S'aus *poins* le tient, ele l'assomme.
En cort terme set bien la somme
De son avoir :
Plorer li fet son nonsavoir.
Sovent li fet gruel avoir,
Qui qu'ait avaine.
Tramblé m'en a la mestre vaine.
Or vous dirai de lor couvaine :
J'en sai assez ;
Sovent an ai esté lassez.
Mi mars que li froiz est passez,
Notent et chantent.
Li .I. et li autre se vantent
Que se dui dé ne les enchantent,
Il avront robe.
Esperance les sert de lobe
Et la griesche les desrobe :
La borse est vuide.
Li geus fet ce que l'en ne cuide ;
Qui que tisse, chascuns desvuide :
Li penssers chiet.
Nul bel eschet ne lor eschiet ;
N'en pueent mes qu'il lor meschiet
Ainz lor en poise.
Qui qu'ait l'argent, Dieux a la noise.
Aillors covient lor penssers voise
Quar .II. tornois,
Trois paresis, cinq vïenois
Ne pueent pas fere un borgois[3]
D'un nu despris.

Tant est venu
De peuple qu'elle a retenu ;
Tous ceux de sa troupe sont nus,
Et tous pieds nus
Par temps froid comme aux chaleurs ;
Même son plus grand sénéchal
Manque d'habits.
La grièche, c'est sa manière,
Veut avoir des gens légers
À son service :
Un temps en cotte, l'autre en chemise.
Elle aime les gens dont je parle,
Et hait l'homme riche,
Si elle le tient aux *points*, elle l'assomme.
Sans tarder elle sait la somme
De son avoir :
Par elle il pleure sa bévue ;
Souvent par elle il a du son :
Ailleurs l'avoine !
Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Je vais vous dire leur façon de faire
– J'en sais assez :
Souvent je m'y suis épuisé.
À la mi-mars, le froid passé,
Ils jouent de la musique et chantent.
Les uns et les autres se font forts,
Si deux dés ne les ensorcellent,
D'être vêtus.
L'espoir joue à les enjôler
Et la grièche les dépouille :
La bourse est vide.
Le jeu déjoue ce qu'on imagine ;
On a beau tisser, chacun dévide :
Le projet échoue.
Nulle aubaine ne leur échoit ;
Ils ne peuvent rien contre leur malchance,
Ils en sont accablés.
Peu importe où va l'argent, Dieu a l'injure.
Il faut que leur projet se réoriente,
Car deux tournois,
Trois parisis et cinq viennois
Ne peuvent pas faire un bourgeois[3]
D'un pauvre exclu.

Je ne dis pas que jes despris
Ainz di qu'autres conseus est pris
De cel argent.
Ne s'en vont pas longues charjant :
Por ce que li argens art gent
N'en ont que fere
Ainz entendent a autre afere :
Au tavernier font du vin trere.
Or entre boule ;
Ne boivent pas, chascuns le coule,
Tant en entonent par la goule
Ne lor sovient
Se robe achater lor covient.
Riche sont, mes ne sai dont vient
Lor grant richece.
Chascuns n'a riens quant il se drece,
Au paier sont plain de perece.
Or faut la feste,
Or remainent chançons de geste[4],
Si s'en vont nu comme une beste
Quant il s'esmuevent.
A l'endemain povre se truevent ;
Li dui dé povrement se pruevent.
Or faut quaresme,
Qui lor a esté dure et pesme :
De poisson autant com de cresme
I ont eü[5].
Tout ont joué, tout ont beü.
Li uns a l'autre deceü,
Dist Rutebués,
Por lor tabar qui n'est pas nués,
Qui toz est venduz en deus oés.
Et avril entre,
Et il n'ont riens defors le ventre.
Lors sont il viste et prunte et entre,
S'il ont que metre ;
Lors les verriiez entremetre
De dez prendre et de dez jus metre :
Ez vos la joie !
N'i a si nu qui ne s'esjoie,
Plus sont seignor que ras en moie[6]
Tout cel esté.
Trop ont en grant froidure esté ;

Je ne dis pas que je méprise ces monnaies,
Mais je dis qu'un autre parti est pris
Pour cet argent.
Ils n'en sont pas longtemps chargés :
Comme l'argent brûle les gens,
Ils n'en ont que faire,
Mais s'occupent d'une autre affaire :
Au tavernier ils font tirer du vin.
Vient la débauche :
Ils ne boivent pas, ils le lampent,
Ils en ingurgitent tant
Qu'ils en oublient
S'il leur faut acheter un habit.
Ils sont riches, mais je ne sais d'où vient
Leur opulence.
Chacun est dépourvu quand il se lève,
Payer les rend pleins de paresse.
Finie la fête,
Les chansons de geste[4] restent en plan,
Ils s'en vont nus comme des bêtes,
En quittant l'endroit.
Le lendemain, ils se trouvent pauvres ;
Les deux dés se manifestent tristement.
Fini le carême,
Qui leur a été dur et cruel :
Autant de poisson que de crème
Ils y ont eu[5].
Ils ont tout joué, et tout bu.
Ils se sont l'un l'autre trompés,
Dit Rutebeuf,
À cause de leur manteau (il n'est pas neuf !)
Qui est vite vendu pour rien.
Avril arrive,
Ils n'ont plus que la peau du ventre.
Ils sont rapides, prompts et prestes
S'ils ont la mise ;
Vous les verriez s'occuper,
De prendre et de jeter les dés !
Voici la joie !
Si nu soit-on, on est en joie,
Ils sont rois plus qu'un rat en maie[6],
Tout l'été.
Au grand froid ils ont trop été ;

Or lor at Diex un tens presté
Ou il fet chaut,
Et d'autre chose ne lor chaut :
Tuit ont apris aler deschaut.

Explicit *La Griesche d'esté*.

CI ENCOUMENCE LI DIZ DES RIBAUX DE GREIVE

Ribaut, or estes vos a point :
Li aubre despoillent lor branches
Et vos n'aveiz de robe point,
Si en avreiz froit a voz hanches.
Queil vos fussent or li porpoint
Et li seurquot forrei a manches !
Vos aleiz en estei si joint,
Et en yver aleiz si cranches !
Vostre soleir n'ont mestier d'oint :
Vos faites de vos talons planches.
Les noires mouches vos ont point,
Or vos repoinderont les blanches.

Explicit.

LA MORT RUSTEBUEF

Lessier m'estuet le rimoier,
Car je me doi moult esmaier
Quant tenu l'ai si longuement.
Bien me doit le cuer lermoier,
C'onques ne me soi amoier
A Dieu servir parfetement,
Ainz ai mis mon entendement
En geu et en esbatement,
Qu'ainz ne daignai nes saumoier.
Se por moi n'est au Jugement
Cele ou Diex prist aombrement,
Mau marchié pris au paumoier.

Dieu leur donne maintenant une saison
Où il fait chaud :
Ils n'ont pas souci d'autre chose,
Ils savent tous aller pieds nus.

Fin de *La Grièche d'été.*

LE DIT DES DÉBARDEURS DE GRÈVE

Débardeurs, vous êtes en bel état :
Les arbres dépouillent leurs branches ;
De vêtements vous n'avez point,
Aussi vous aurez froid aux hanches.
Quel bien vous feraient les pourpoints
Et les surcots fourrés à manches !
Vous êtes en été si sveltes ;
L'hiver, vous marchez si péniblement !
Vos souliers se passent de graisse :
Vos talons, ce sont vos semelles.
Les mouches noires vous ont piqués ?
Elles vous piqueront aussi, les blanches.

Fin.

LA MORT DE RUTEBEUF

Il me faut cesser de faire des vers
Car je dois beaucoup m'inquiéter
De l'avoir fait si longtemps.
C'est mon cœur qui doit bien pleurer :
Je n'ai jamais su m'arranger
Pour servir Dieu parfaitement,
J'ai voué mon entendement
Au jeu, au divertissement,
Sans jamais daigner psalmodier.
Si elle n'est pas pour moi lors du Jugement
Celle en qui Dieu s'incarna,
J'ai conclu un mauvais accord en topant là.

Tart serai mes au repentir,
Las moi, c'onques ne sot sentir
Mes fols cuers quels est repentance
N'a bien fere lui assentir.
Comment oserai je tentir
Quant nes li juste avront doutance ?
J'ai toz jors engressié ma pance
D'autrui chatel, d'autrui substance :
Ci a bon clerc, au miex mentir !
Se je di : « C'est par ignorance,
Que je ne sai qu'est penitance »,
Ce ne me puet pas garantir.

Garantir ? Las ! En quel maniere ?
Ne me fist Diex bonté entiere
Qui me dona sens et savoir
Et me fist a sa forme chiere ?
Encor me fist bonté plus chiere,
Qu'i por moi vout mort recevoir.
Sens me dona de decevoir
L'Anemi qui me veut avoir
Et metre en sa chartre premiere,
La dont nus ne se puet ravoir
Por priere ne por avoir :
N'en voi nul qui reviegne arriere.

J'ai fet au cors sa volenté,
J'ai fet rimes et s'ai chanté
Sor les uns por aus autres plere[1],
Dont Anemis m'a enchanté
Et m'ame mise en orfenté
Por mener a felon repere.
Se cele en qui toz biens resclere
Ne prent en cure mon afere,
De male rente m'a renté
Mes cuers ou tant truis de contraire.
Fisicïen n'apoticaire
Ne m'en pueent doner santé.

Je sai une fisicïene
Quë a Lïons në a Vïane
Ne tant comme li siecles dure

Il sera bien tard pour me repentir,
Pauvre de moi : car jamais mon cœur insensé
Ne sut ressentir le repentir,
Ni consentir à bien agir.
Comment oser la moindre parole
Quand même les justes trembleront ?
J'ai toujours engraissé ma panse
Du bien d'autrui, de sa substance :
Le bon clerc... en contre-vérité !
Si je dis : « C'est par ignorance :
Je ne sais ce qu'est pénitence »,
Voilà qui ne peut me sauver.

Me sauver ? Hélas ! Et comment ?
Dieu ne m'a-t-il pas manifesté toute sa bonté,
Lui qui me fit sensé, averti,
Et me forma à sa chère image ?
Il me fit une faveur plus précieuse encore :
Il voulut pour moi subir la mort !
Il me fit sensé pour tromper
L'Ennemi qui veut m'avoir
Et me mettre en sa geôle originelle
D'où nul ne peut se tirer
Par prière ni par richesse :
Je ne vois personne en revenir.

J'ai fait ce que le corps voulait,
J'ai fait des rimes, j'ai chanté
Sur les uns pour complaire aux autres[1] :
L'Ennemi m'a ensorcelé
Et a rendu mon âme orpheline
Pour la mener au lieu cruel.
Si celle en qui brille tout bien
Ne prend soin de mon affaire,
De triste rente m'a pourvu
Mon cœur, que je trouve si rétif.
Médecins ni apothicaires
Sont incapables de m'en guérir.

Je connais une guérisseuse
Telle qu'à Lyon non plus qu'à Vienne,
Ni si loin que ce monde s'étende,

N'a si bone serurgïene.
N'est plaie, tant soit ancïene,
Qu'ele ne netoie et escure,
Puis qu'ele i vuelle metre cure.
Ele espurja de vie obscure
La beneoite Egypcïene[2] :
A Dieu la rendi nete et pure.
Si com c'est voirs, si praingne en cure
Ma lasse d'ame crestïene.

Puis que morir voi foible et fort,
Comment prendrai en moi confort,
Que de mort me puisse desfendre ?
N'en voi nul, tant ait grant esfort,
Que des piez n'ost le contrefort,
Si fet le cors a terre estendre.
Que puis je fors la mort atendre ?
La mort ne lest ne dur ne tendre
Por avoir que l'en li aport.
Et quant li cors est mis en cendre,
Si covient a Dieu reson rendre
De quanqu'om fist jusqu'a la mort.

Or ai tant fet que ne puis mes,
Si me covient tenir en pes.
Diex doinst que ce ne soit trop tart !
Toz jors ai acreü mon fes,
Et j'oi dire a clers et a les :
« Com plus couve li feus, plus art. »
Je cuidai engingner Renart :
Or n'i valent engin në art,
Qu'asseür est en son pales.
Por cest siecle qui se depart
Me covient partir d'autre part.
Qui que l'envie, je le les.

Ci faut *La Mort Rustebuef*.

Il n'y a si bonne chirurgienne.
Nulle plaie si ancienne
Qu'elle ne nettoie et guérisse
Dès lors qu'elle en veut prendre soin.
Elle purifia de sa vie souillée
La bienheureuse Égyptienne[2],
Pour la rendre à Dieu nette et pure.
En foi de quoi, qu'elle ait souci
De ma pauvre âme de chrétien.

Je vois mourir faibles et forts :
Comment prendre en moi réconfort
Pour pouvoir me défendre de la mort ?
Je n'en vois nul de si puissant
Qu'elle n'ôte à ses pieds l'étai,
Faisant glisser à terre le corps.
Que puis-je attendre, hormis la mort ?
La mort n'oublie ni durs ni tendres,
Quelque butin qu'on lui apporte.
Et quand le corps est mis en cendre,
C'est à Dieu qu'on doit rendre compte
De tous ses actes jusqu'à la mort.

J'ai tant fait : je ne peux continuer ;
Il me faut me tenir en paix.
Dieu fasse qu'il ne soit pas trop tard !
J'ai chaque jour grossi ma cause ;
J'entends dire aux clercs et laïcs :
« Plus couve le feu, plus il brûle. »
Je prétendis duper Renart ;
Inutiles ruse et malice :
Le voilà en lieu sûr dans son palais.
Vu que ce monde-ci s'en va,
Il me faut aller autre part.
Mise qui voudra, j'abandonne.

Fin de *La Mort de Rutebeuf.*

C’EST DE NOSTRE DAME

Chanson m’estuet chanteir de la meilleur
Qui onques fust ne qui jamais sera.
Li siens douz chanz garit toute doleur;
Bien iert gariz cui ele garira.
Mainte arme a garie;
Huimais ne dot mie
Que n’aie boen jour,
Car sa grant dosour
N’est nuns qui vous die.

Mout a en li cortoizie et valour;
Bien et bontei et charitei i a.
Con folz li cri merci de ma folour;
Foloié ai s’onques nuns foloia.
Si pleur ma folie
Et ma fole vie,
Et mon fol senz plour
Et ma fole errour
Ou trop m’entroblie.

Quant son doulz non reclainment picheour
Et il dient son *Ave Marïa*,
N’ont puis doute dou maufei[1] tricheour
Qui mout doute le bien qu’en Marie a,
Car qui se marie
En teile Marie,
Boen mariage a.
Marïons nos la,
Si avrons s’aïe.

Mout l’ama cil qui, de si haute tour
Com li ciel sunt, descendi juque ça.
Mere et fille porta son creatour
Qui de noiant li et autres cria.
Qui de cuer s’escrie
Et merci li crie
Merci trovera;

SUR NOTRE-DAME

Je dois chanter une chanson sur la meilleure
Qui fût jamais ni qui jamais sera.
La douceur de son chant guérit toute douleur :
Il sera bien guéri, celui qu'elle guérira !
Mainte âme elle a guérie ;
Je ne doute pas aujourd'hui
Que j'aurai un bon jour,
Car sa grande douceur,
Il n'eſt personne qui vous la dise.

En elle résident toute valeur et toute courtoisie ;
On y trouve le bien, la bonté, la charité.
En tant que fou je lui crie pitié pour ma folie :
J'ai fait le fou, si jamais personne le fit.
Je pleure ma folie
Et ma folle vie,
Mon esprit de fou
Et ma folle erreur
Où trop je m'oublie.

Les pécheurs, quand ils invoquent son doux nom,
Et récitent son *Ave Maria*,
Ne redoutent plus le démon[1] trompeur
Qui craint beaucoup le bien qui gît en Marie :
Celui qui se marie
Avec cette Marie
Fait un bon mariage.
Marions-nous avec elle,
Nous aurons son aide.

Il l'aima beaucoup, Celui qui, de cette haute tour
Que forment les cieux, descendit ici-bas !
Mère et fille, elle porta son Créateur
Qui du pur néant la créa, elle et les autres.
Qui s'écrie du fond du cœur
Et lui demande grâce,
Il trouvera grâce ;

Jamais n'i faudra
Qui de cuer la prie.

Si com hom voit le soloil toute jor
Qu'en la verriere entre et ist et s'en va,
Ne l'enpire tant i fiere a sejour,
Ausi vos di quë onques n'empira
La vierge Marie[2] :
Vierge fu norrie,
Vierge Dieu porta,
Vierge l'aleta,
Vierge fu, sa vie.

Explicit.



Baude Fastoul

CHE SONT LI CONGIÉ
BAUDE FASTOUL D'ARAS

Se je savoie dire ou faire
Cose ki autrui deüst plaire,
J'en aroie mout boin loisir ;
Mais mi anui et mi contraire
Me font si coi tenir et taire,
Que je criem a cascun nuisir[1] ;
Mais on se puet bien trop taisir,
Il me vient un poi a plaisir
Que je die de mon afaire :
Dix, ki a fait sur moi luisir
Un mal dont il m'estuet musir,
Dist que devant lui souef flaire.

Ki a droit se veut maintenir,
Il doit sa main si droit tenir

Il n'échouera jamais
Celui qui la prie de tout cœur.

Comme on voit le soleil, chaque jour
Entrer dans le vitrail, ressortir et s'en aller
Sans l'abîmer même s'il le frappe à plaisir,
Ainsi, je vous le dis : jamais ne fut abîmée
La Vierge Marie[2] :
En vierge elle fut élevée,
Vierge elle porta Dieu,
Vierge elle L'allaita,
Elle fut Vierge, toute sa vie.

Fin.



Baude Fastoul

LES CONGÉS
DE BAUDE FASTOUL

Si je savais dire ou faire
Une chose qui dût plaire à autrui,
Mon plaisir en serait intense,
Mais mes ennuis, mes infortunes
Me font tenir tranquille et taire :
Nuire à chacun est ma hantise[1].
Mais ne peut-on par trop se taire ?
Voici qu'il n'est pas sans me plaire
De parler de ma situation :
Dieu, qui a fait sur moi reluire
Un mal dont il me faut moisir,
Dit que, devant Lui, il sent bon.

Qui veut se comporter en juste,
Il doit tenir la main si droite

Que nus tors nel puist souploier ;
Drois me fait de ce souvenir,
Se Dix me vausist sain tenir,
J'atendisse malvais loier.
Ne me doi mie desvoier
Se Dix me veut mal envoier
Pour mes griés peciés espenir :
A boin port me veut avoier,
Pelerin me fait convoier[2]
Dusk'au Grant Val sans revenir.

Puis que revenir ne puis mie,
Je n'aroie de sens demie,
Le tour feroie de l'Englois[3]
S'a ciaus ki en me saine vie
M'eurent cier en lor compaignie
Ne prendoie congié ançois.
A Diu conmant les Poucinois,
Car mout les ai trouvé courtois.
Il me venroit de felounie
Se mon cuer ki tant est destrois
Ne partissoie avant en trois,
Que cascuns n'en eüst partie.

Se de Paket ne me looie
Et de Symon, je mefferoie.
Plus que d'autres .c. mile tans,
Tous jours les ai trouvés en voie
De faire canques lor prooie ;
A lor biens estoie partans.
Se je vivoie .xl. ans,
N'aroie mie asses de tans
De desservir, s'auques pooie.
Entr'aus ne puis estre arrestans ;
Dix, k'en paradis est mon tans,
Doinst que devant lui les resvoie.

Hé ! sire Pierre li Antiers,
Ki tant avés esté entiers
De mi aidier a men besoing,
Conforté m'avés volentiers.
Mes cors, ki est sur les gantiers[4],
Prent a vous congié de mout loing,

Que nul tour ne la fasse fléchir ;
Justice m'en fait souvenir :
Si Dieu voulait me garder sain,
J'attendrais un mauvais salaire.
Je ne dois pas sortir du droit chemin
Si Dieu veut m'envoyer un mal
Pour expier mes péchés graves :
Il veut me conduire à bon port,
Il me fait escorter un pèlerin[2]
Jusqu'au Grand Val, sans retour.

M'en retourner est impossible :
Je n'aurais pas deux sous de bon sens,
J'aurais l'astuce de l'Anglais[3],
Si de ceux qui, alors que ma santé était bonne,
Aimèrent m'avoir avec eux,
Je ne prenais congé avant.
Je recommande à Dieu les Poucin
Car je les ai trouvés très nobles.
La félonie m'animerait
Si d'abord je ne partageais
En trois mon cœur qui n'est qu'angoisse,
Pour que chacun en eût sa part.

Si je ne me louais pas de Paquet,
Ni de Simon, j'agirais mal ;
Plus que d'autres, cent mille fois,
Je les ai toujours trouvés disposés
À faire tout ce dont je les priais ;
Je partageais leurs biens.
Vivrais-je quarante ans encore,
Je n'aurais pas assez de temps
Pour payer de retour, même si j'avais quelque pouvoir.
Entre eux je ne puis m'attarder :
Dieu, puisque mon avenir est au paradis,
Permette que je les revoie devant Lui.

Hé ! seigneur Pierre l'Antier,
Qui avez été si sincère
À m'aider quand j'en avais besoin,
Vous m'avez volontiers consolé.
Mon corps, à deux doigts du cercueil[4],
Prend congé de vous de très loin,

Mais le cuer pres de vous ajoing.
Mes mals que je trai a tesmoing
Fait que vous wide les sentiers :
Certes, sire, je vous resoing
Et si ne m'avés moustré groing
Tant com j'ai esté potentiers.

Je me tenroie a trop felon
Se jou a segneur Nicholon
De Castel ne vois congié quere.
N'avoit mie cuer de felon
Au tans le bailliu Nevelon
Ains que cis quens venist a terre[5].
Mal ait li goute ki l'enferre,
Ki si son cors destraint et serre
Que ja mais n'ert de revelon.
Nepourquant, s'il fust d'Engleterre
Et fust cha afuïs pour gerre,
Samble il bien rois d'Eskavalon[6].

Sire Audefroi, conment k'il aille,
Aler m'estuet en la bataille
U Dix m'a eslut premerain.
Mais que viés peciés ne m'assaille,
Tant soufferrai entre pietaille
Par nuit et par jour, au serain,
Que vous porrés dire aparmain :
« L'ame s'en va au Souverain
Ki a preudonme ne fait faille. »
Quant je n'arai ne pié ne main,
Bouce ne nés, fors le cuer sain,
Dont dira li ame : « Deus vaille ! »

Cil Dix ki estora le monde
Le roi de le Table Reonde,
Jakemon Wïon, doinst honnour
Et Baude aussi ; Dix me confonde
S'il ne sont si net et si monde
Que d'Arras emportent le flour.
Dix, ki ne veut prendre mellour
De mi pour souffrir grant dolour,
Me conmande que lor desponde
Le mal dont jou ai le piour,

Mais je place le cœur près de vous.
Mon mal que je prends à témoin
Me fait quitter votre chemin :
J'ai beau vous redouter, seigneur,
Vous ne m'avez pas montré les dents
Durant que j'étais béquillard.

Je me tiendrais pour trop félon
Si je ne demandais congé
Au seigneur Nicole de Castel.
Il n'avait pas un cœur de traître
Au temps du bailli Névelon
Avant que le comte ne vienne en cette terre[5].
Maudite goutte qui l'enchaîne,
Qui étreint son corps et l'opprime
Au point de lui interdire la joie.
Néanmoins, comme s'il était d'Angleterre,
Ici réfugié de guerre,
Il semble bien roi d'Escavalon[6].

Seigneur Audefroi, quoi qu'il en soit,
Je dois rejoindre la troupe
Où Dieu m'a désigné au premier rang.
Pourvu que le péché ancien ne m'assaille,
Je souffrirai tant dans la piétaille
Pendant la nuit, le jour, au soir,
Que vous pourrez dire aussitôt :
« L'âme s'en va au Souverain
Qui ne manque jamais à l'homme de bien. »
Quand j'aurai perdu pied et main,
Bouche et nez, mais que le cœur sera toujours sain,
L'âme dira : « Dieu soit loué ! »

Que ce Dieu qui créa le monde
Donne au roi de la Table ronde,
Jakemon Wion, de l'honneur,
Et à Baude aussi ; Dieu me confonde
S'ils ne sont si nets et si propres
Que d'Arras ils sont les premiers.
Dieu, qui ne veut pas prendre un meilleur que moi
Pour supporter une grande douleur,
M'ordonne que je leur expose
Le mal dont je suis vaincu

Que tous tans me senc en dolour
Et au kavech et a l'esponde.

Pitiés, va t'ent plus que le trot
Henri Amïon et Cabot
Congié rouver sans plus atendre.
Dix a waitiet que j'ai surcot[7],
Sur moi a assis un escot
Dont il ne veut nul gage prendre :
En honte veut mon cors despendre
Tant que l'ame lui puisse rendre
Ki est keüe en un rigot
De pecié plus soullant que cendre,
Par coi il me donne a entendre
Que ki lui pert d'autrui ne got.

Congié prenc tout a une caude
A Colart Fastoul et a Baude
Et a Josin Fastoul apres.
Drois est k'a eus m'amour assaude
Puis que Dix ensi me bertaude,
Ki m'a si racourcié les ges[8]
Que je n'ai mais solers a bes ;
Mais j'ai en ramembrance ades
Que Dix ensi me ploie et faude
K'i veut que l'ame en ait son res
En paradis, quant li tempes
Kerra du fu qui tout escaude.

Li maus que j'ai lonc tans nouri,
Dont je paie le capouri,
M'ensegne a devenir sauvages.
Mon cuer en dolanté flouri,
Congié demanc a Pagouri
Cui onques ne trouvai ombrages.
Ce n'est mie mes avantages
K'il n'a plus terre et hiretages :
Cuer n'aroit mie d'Alori[9].
Cascun jour acroit mes damages,
Dix m'a fait juer a estages
Tant k'il m'a donné le pouri[10].

Cuers, par raison retourne arriere,
Rueve segneur Jehan Verdiere

– Tout le temps je sens la douleur,
Au chevet du lit comme au bord.

Détresse, va-t'en plus vite qu'au trot
À Henri Amion et Cabot
Demander congé sans plus attendre.
Dieu a tenu compte de mon bien déprécié[7],
Il m'a imposé une part à payer
Dont Il ne veut prendre aucun gage.
Il veut que mon corps s'emploie dans la honte,
Et qu'enfin je puisse Lui rendre l'âme
Qui est tombée dans une rigole
De péché plus salissant que cendre,
Si bien qu'Il me donne à entendre
Que si on Le perd, on ne jouit pas d'autrui.

Je prends congé en une seule fois
De Colart Fastoul et de Baude
Et de Josin Fastoul après.
Il est juste que je lie à eux mon amour
Puisque ainsi Dieu me tond la laine,
Qui m'a si bien raccourci les jets[8]
Que je n'ai plus de souliers à bec ;
Mais j'ai toujours en mémoire
Que Dieu me courbe et plie ainsi
Parce qu'il veut que l'âme ait sa mesure
En paradis, quand tombera
L'orage du feu qui brûle tout.

Le mal que j'ai longtemps nourri,
Et dont je paie la pourriture,
M'apprend à devenir sauvage.
Le cœur fleuri de tristesse,
Je demande congé à Pagouri
Que jamais je ne trouvai sombre.
Qu'il ait perdu terre et héritage,
Cela ne fait pas mon affaire :
Il n'avait pas un cœur d'Alori[9].
Chaque jour grandit mon dommage,
Dieu m'a fait jouer aux étages
Jusqu'à me donner le pourri[10].

Cœur, comme il est juste, fais demi-tour,
Demande au seigneur Jean Verdière

Congié son cors nonmeement
Et Phlipot, di lui le maniere
Que ne puis faire bele ciere,
Car je vois en empirement;
Dix ne veut k'il voist autrement.
Puis que je suis de tel tourment
Batus con dras a lavendiere,
Je le reçoi mout boinement:
Que Dix a l'ame le m'ament,
Car li cors trait a la perriere[11].

Pitiés, va t'ent a Saint Geri[12].
A sire Jehan Aymeri
Roeve congié et a Cardon.
Ne sont mie trop esmari.
Un petit m'aroient gari
Et si aquerroient pardon
S'il referoient men bourdon
Du testament que li preudon
Ki .v. ans tous plains me nouri
A laissié en lor abandon.
Hontes sera se li biau don
Repairent tout au Pelori.

Congié demanc tout en apert
As .II. fiex segneur Englebert,
Jaquemon Loucart et Andriu.
Aler m'estuet en un desert;
Puis que mi mal sont descouvert,
Au siecle ne truis mais mon liu;
Et quant cascun truis estahiu,
Bien est raisons que je m'eskiu,
Aussi m'a on asses souffert.
Puis que mes cors est en aliu
A faire le volenté Diu,
L'ame sera cui li cors sert.

Mes maus ki est tournés a plane,
Dont cascuns dist que nus ne sane,
Me fait cevaucier les travers.
Puis k'aler doi vers Morïane[13],
Pierron Cosset et Boine Hane
Ruis congié par devens ces vers.

Congé, à lui-même en personne
Et à Phlipot, dis-leur comment
Je ne peux faire bonne mine,
Car je vais à la déchéance :
Dieu ne veut pas qu'il en aille autrement.
Battu d'un semblable tourment
Ainsi qu'un drap de lavandière,
Je l'accepte très simplement :
Que Dieu en crédite mon âme :
Le corps arrive à la carrière[11].

Va-t'en, Détresse, à Saint-Géry[12].
Au seigneur Jean Aymeri et
À Cardon demande congé.
Ils ne sont pas trop affligés.
Ils m'auraient un peu secouru
Et en obtiendraient le pardon
S'ils ferraient de neuf mon bourdon
Du testament que l'honnête homme
Qui m'entretint cinq années pleines
A laissé à leur discrétion.
Quelle honte si les beaux dons
Retournent tous à Pellori.

Je demande clairement congé
Aux deux fils du seigneur Englebert,
Jaquemon Loucart et Andriu.
Je dois aller en un désert :
Depuis que mes maux sont publics,
Je n'ai plus ma place en ce monde ;
Quand je vois que chacun est réticent,
Il est normal que je m'esquive ;
Ne m'a-t-on pas assez souffert ?
Puisque mon corps est soumis
À faire la volonté de Dieu
L'âme sera à Celui que sert le corps.

Mon mal qui court sans trouver d'obstacle
– Chacun dit que nul n'en guérit –
Me fait prendre les chemins de traverse.
Puisque je dois aller vers Moriane[13],
À Pierron Cosset, Boine Hane
Je demande congé dans ces vers.

Mais Jacos et Jehans li Vers
Me tenroient a trop divers
Se de m'amour les oste et plane.
A aus .II. me sui descouvers,
Moustré leur ai a iex ouvers
Que mes cuiriens devient basane.

Voloirs et pitiés me semont
K'a Renaut de Bauduïnmont
Prenge congié ains k'il m'anuite.
Mais avoec lui nonmé seront
Henris Reviaus, Grars de Biaumont,
Car bien est drois k'a eus m'aquite.
Je m'en vois parfaire une luite
Dont, se Diu plaist, grans biens afruite,
Car pluisor mal ki ataint m'ont
M'ont une gambe si destruite
Que ne me vaut baras ne fuite
Ne mi ne le plus fors du mont.

Dolours, ki onques ne m'acoise,
Me fait rouver, dont il me poise,
Jaquemon le clerc en Cité
Et Robert de Castel ki bloise
Congié ançois que je m'en voise,
Car bien sevent le verité
De mi, de cui il ont pité,
K'en l'an de le mortalité
Perçut on le fausse despoise,
Que Dix en me carnalité
Avoit mis par humilité
Un mal dont nus ne se renvoise.

Pitiés, par mon conseil iras
Congié prendre au maieur d'Arras,
Car il me soloit avoir kier,
Et a Pesel, se li diras
K'il me salue haut u bas
Guillaume Amïon et Rikier.
Congié lor demanc et requier,
Car jes aim de cuer sans plakier :
Onques ne seuc amer a gas.
Li cas ne set mais que lekier :

Mais Jacot et Jehan le Vert
Me tiendraient pour très singulier
Si je les effaçais de mon affection.
À eux deux je n'ai rien caché :
J'ai montré à leurs propres yeux
Que mon cuir se change en basane.

Détresse et volonté m'invitent
À prendre congé avant ma nuit
De Renaut de Bauduinmont.
Mais avec lui seront nommés
Henri Reviaus, Grart de Beaumont,
Car il est juste que je m'acquitte envers eux.
Je m'en vais livrer une lutte
Dont, si Dieu veut, grand bien résulte,
Car plusieurs maux qui m'ont atteint
M'ont détruit une jambe au point
Que ni ruse ni fuite ne me servent,
Ni moi ni l'homme le plus retiré du monde.

Douleur, qui jamais ne s'apaise,
Me fait demander – ce qui m'est pénible –
À Jaquemon, clerc dans la Cité
Et à Robert de Castel qui bégaie
Congé avant de partir :
Sur moi, de qui ils ont pitié,
Ils savent bien la vérité :
Qu'en l'an de la grande misère
On découvrit le faux alliage,
À savoir que Dieu dans ma chair
Avait mis pour l'humilité
Un mal dont nul ne se réjouit.

Détresse, tu iras, sur mon ordre,
Prendre congé du maire d'Arras
– Il m'aimait à l'accoutumée –
Et de Pesel, et lui diras
Qu'il salue pour moi, à voix haute ou basse,
Guillaume, et Rikier Amion.
Je sollicite leur congé :
Je les chéris sans les flatter :
Jamais je n'ai aimé pour rire.
Le chat sait seulement lécher :

Tes sert d'autrui empeekier
Ki est malvais desous ses dras.

Congié demanc tout sans revel
Guillaume Wagon et Hauel
Con ciex qui jue de mescief.
Maus ki m'apert desous ma pel
Me fait widier cuer et cancel,
Nus ne me voit cui n'en soit grief.
Aler m'estuet a terme brief
U je paierai grant relief[14]
Ains que j'aie pain ne tourtel :
Eskievin ont trouvé un brief
Ke je doi recevoir le fief
Ki vient de par Jehan Bodel[15].

Ja mais pitiés n'ert diffamee,
Puis que me face est entamee,
Se pour moi prent congié a ciaus
Ki me compaignie ont amee
Ains que ma cars fust enramee
Du mal ki n'est plaisans ne biaus.
Sowale Wïon, cis cembiaus[16]
M'est cascun jour fres et nouviaus,
Mais m'ame estoit pres afamee,
Ki ore ara autres morsiaus :
Wider me convient les maisiaus
Puis que ma cars est soursamee.

Cors, en santé ne t'asseüre,
Pourcacier te convient voiture
K'a Courceles puisses aler
Rouver congié sans mespresure
Segneur Gillon, ki, par droiture,
Ert dolans de men mesaler[17].
Honnis soit ki me dut saler,
Car, quant je doi le miex baler,
Dont fraint mes cors en poureture ;
Mais Dix fait bien cors avaler
Quant l'ame veut haut estaler
Ki nourie est en grant ordure.

Je, qui trestous li mons resoigne,
Ne lairai pour nule vergoigne

Tel s'occupe à gêner autrui
Qui est mauvais sous ses habits.

Je demande congé, sans joie,
À Guillaume Wagon et Hauel,
En homme qui joue de malheur.
Mon mal dénoncé sous ma peau
Me fait quitter chœur et chevet :
Nul ne me voit sans en être accablé.
À bref délai je dois aller
Où je paierai un grand *relief*[14]
Avant d'avoir pain ni gâteau :
Les élus ont trouvé un bref
Aux termes duquel je dois recevoir
Le fief qui vient de Jean Bodel[15].

Détresse ne subira jamais d'injures
– De fait, ma face est entamée –
Si elle prend pour moi congé de ceux
Qui ont aimé ma compagnie
Avant que ma chair fût saisie
Du mal qui n'est ni plaisant ni beau.
Ce leurre[16], Sowale Wion,
M'est chaque jour frais et nouveau.
Mon âme était presque affamée,
Qui va avoir d'autres morceaux :
Je dois quitter les boucheries,
Puisque ma chair est corrompue.

Corps, ne te fie pas à la santé,
Tu dois trouver une voiture
Pour pouvoir aller à Courcelles
Demander sans faute congé
Au seigneur Gillon, qui, comme un juste,
Sera affligé que j'aille mal[17].
Honni soit qui dut m'imprégner de sel,
Car, quand je dois le mieux danser,
Mon corps s'effrite en pourriture ;
Mais Dieu fait bien tomber le corps
Quand Il veut haut placer l'âme
Qu'on entretient dans une grande impureté.

Moi, que tout le monde redoute,
Je n'omettrai, quelle que soit ma honte,

Gillot le Petit et Gautier
Rouver congié, k'il est besoigne
Puis que tous li païs tesmoigne
K'il me convient place widier ;
Mais sur tous Willaume Bougier
Voel tout sain mon cuer envoier
Et dessevrer de me caroigne
Pour ce k'il m'aït a prier
Que li fruis ne puist empirier
Dont li arbres flourist en roigne.

Sire Jehan de Vregelai,
A vo congié je m'en irai,
Car je bee a mouvoir matin.
En le rue Saint Nicholai,
S'il vous plaist, par vous manderai
Salus a Nicholon Godin,
Robert de Gouve men cousin,
Baude le fil segneur Heuvin ;
Se je puis, a eus parlerai.
Aler doi contre un pelerin,
Avoec moi menrai Poitevin :
Il tambure et je siflerai !

Cuers, va prier Jehan de Lens,
Celui ki a cier les Flamens
De Haveskierke et de Cassel[18] ;
Pour Diu, k'il ne soit mie lens,
Mais pour m'amour voist a Dourlens[19],
Si me salut Jehan Blassel ;
Car il et Mikiex de Castel
M'ont fait tel part de lor gastel
Que j'en ai dehors et dedens.
Or m'a Dix jué de rastel
Quant prendre me convient pastel
Avoec le cief des Veelens.

Hé ! maistre Guillaume Veel,
Donnés ces letres sans seel
Maistre Jaquemon Traue Louce,
Soit en gardin u en praiel,
Tant k'il sace l'oevre Israel[20]
Que j'ai empraint desous me houce.

De demander congé, c'est utile,
À Gillot le Petit et à Gautier,
Puisque tout le pays atteste
Qu'il me faut quitter les lieux ;
Mais c'est surtout à Willaume Bougier
Que je veux envoyer mon cœur en pleine santé,
En le séparant de ma charogne,
Afin qu'il m'aide à prier
Pour que ne puisse se gâter le fruit
Dont l'arbre fleurit dans l'ulcère.

Seigneur Jehan de Vregelai,
Avec votre congé je m'en irai,
Car j'aspire à partir au matin ;
Dans la rue Saint-Nicolas,
S'il vous plaît, grâce à vous j'enverrai
Des saluts à Nicholon Godin,
À mon cousin Robert de Gouve
Et à Baude le fils du seigneur Heuvin ;
Si je puis, je leur parlerai :
Pour aller au-devant d'un pèlerin,
Je mènerai avec moi Poitevin ;
Qu'il joue du tambour, moi je sifflerai !

Cœur, va prier Jehan de Lens,
Celui qui aime les Flamands
De Haverskerque et de Cassel[18] ;
Pour Dieu, qu'il ne traîne pas,
Que pour l'amour de moi il aille à Doullens[19]
Et salue de ma part Jean Blassel ;
Car lui et Michel de Castel
M'ont bien partagé leur gâteau :
J'en ai et dehors et dedans.
Dieu vient de me démunir
Quand il me faut prendre mes repas
Avec le chef de la famille Veel.

Hé ! maître Guillaume Veel,
Donnez cette lettre sans sceau
À maître Jaquemon Traue Louce
Dans un jardin ou dans un pré,
De façon qu'il connaisse l'œuvre
D'Israël[20] gravée sous ma robe.

Je n'os a lui parler de bouce,
Car il n'est mais nus ki ne grouce
Quant je vois pres de son kaiel.
Pour le mal ki point ne m'adouce,
J'aime miex aler c'on me bouce :
J'ai mis me cose en un raiel.

Enfertés ki mon cors mehaigne,
Pour coi tous li mons me desdaigne,
Me fait de cascun estre eskiu ;
Mais Raisons et Pités m'ensegne
C'on doit miex servir un estraigne
Que ses proismes ki sont fadiu.
Pitiés, di mon segneur Andriu
Que il me soushait viaus un liu
U je fuisse avoec me compaigne :
Puis k'ele a le cuer volentiu
De mi servir et d'avoir Diu,
On li doit bien porter s'ensegne.

Pitiés, repaire a mon cousin
Crespin, le fil Baude Crespin,
Ki est biaus et nes et courtois,
Vaast Vrediere et Jakemin,
Le maisné fil segneur Frekin,
Demanc je congié a ces trois ;
Il vienent bien et je m'en vois :
Li mals dont je sui tant destrois
Me fait tenir a mal voisin ;
Se Dix m'a mis en nouviaus plois,
Or seroit il a l'ame esplois
Que je m'aidasse a le parfin ?

Pitiés, dont je port le merel,
Ki boule, ju et tremerel[21]
Me fait tout a un cop laissier,
Kamin l'Anstier et Kikerel
Salue de par Boterel[22]
Cui hontes fait le front baissier.
Le cors k'il a fait encraissier
Puet il ore au camp eslaissier,
Dont il faisoit le cointerel ;
Mais se pour l'ame desrainier

Je n'ose lui parler moi-même :
Nul désormais qui ne grogne
Quand j'approche son petit chien.
À cause du mal qui ne me dorlote pas,
J'aime mieux aller sans bourrade :
J'ai mis mes biens dans un filet.

Maladie, qui meurtrit mon corps,
– C'est pourquoi tout le monde me dédaigne –
Me vaut d'être rebuté de chacun ;
Mais Raison et Détresse m'enseignent
Qu'on doit mieux servir un étranger
Que ses proches, ennemis jurés.
Détresse, dis à mon seigneur Andriu
Qu'il me souhaite du moins un lieu
Où je pourrais être avec ma compagne :
Puisqu'elle a le cœur désireux
De me servir et d'avoir Dieu,
On doit bien porter sa bannière.

Détresse, retourne à mon cousin,
Crespin, fils de Baude Crespin,
Qui est beau, net et courtois,
À Vaast Vredière et à Jakemin,
Fils cadet du seigneur Frekin :
Je demande congé à ces trois ;
Ils grandissent bien et je m'en vais :
Le mal dont je suis si angoissé
Me fait passer pour mauvais voisin ;
Dieu m'a donné un nouveau pli :
Serait-ce pour l'âme un profit
Qu'à la fin je fusse valide ?

Détresse – j'en porte le signe –
Qui me fait laisser d'un seul coup
Jeu, débauche et *tremerel*[21],
Salue Kamin l'Anstier et Kikerel
De la part de Crabaude[22]
Dont la honte incline le front.
Alors il peut lancer à la course sur le champ de bataille
Ce corps qu'il a fait engraisser
Et avec lequel il jouait les élégants ;
Mais si, pour conquérir l'âme

Le veut Dix encore quaissier,
Ne doit plaindre son materel.

Enfertés, ki fort m'adevance,
Dont Dix me kerke penitance,
Me fait congié prendre a Aloi
Et a Rasset par connissance :
Cier m'ont eü tres lor enfance
Et encore ont, si con je croi.
Li mals ki me fait tenir coi
Me moustre bien que je ne doi
Vivre en orguel ni en beubance,
Mais humlement en un recoi
Prier Diu de cuer et de foi,
Car riens ne vaut sans repentance.

Anuis, ki m'a mis en effroi,
As .II. fix segneur Audefroi
Me fait prendre double congié
Con a ciaus dont loer me doi :
Il m'ont amé en boine foi,
Du lor presté et raplegié ;
Bien m'avoient acoragié
Et de maint anui dessegié
Ains que j'alaisse a ce tournoi
– U on m'a si adamagié
Que ma santés m'a eslongié
D'infer, s'il a nul bien en moi.

Ançois que li tans plus s'aplonme,
Ruis congié au plus vaillant honme
Et cui mes cuers aime le miex,
Ki soit entre le Lis et Sonme ;
Bien est raisons que je le nonme :
C'est me sire Gilles li viex.
Sire, ki tant estes gentiex,
Li mals m'apert entre .II. iex,
Ki ne me laist aler a Ronme ;
Et mes roncis est estahius,
Ne veut issir fors des courtiex
D'Arras pour me pourie sonme.

Cuers, se Ridiaus et Brise Gaus,
Pour ce s'a eus n'es paringaus,

Dieu veut encore le meurtrir,
Il ne doit plaindre sa substance matérielle.

Maladie, qui me laisse loin derrière elle,
Et par laquelle Dieu m'impose pénitence,
Me fait prendre congé d'Éloi
Et de Rasset, au nom de l'amitié :
Ils m'ont aimé dès leur enfance
Et m'aiment encore, à ce que je crois.
Le mal qui me fait tenir tranquille
Me montre bien que je ne dois
Vivre dans l'orgueil ni dans le faste,
Mais humblement, dans un refuge,
Prier Dieu d'une foi sincère,
Car rien ne vaut sans repentance.

Souffrance – j'en suis en effroi –
Des deux fils du seigneur Audefroi
– De ceux dont je dois me louer –
Me fait prendre un double congé :
Ils m'ont aimé de bonne foi,
Fourni caution, et prêté, de leurs biens ;
Ils m'avaient bien donné courage
Et délivré de mainte peine
Avant que j'allasse à ce combat,
Où l'on m'a tellement fait de mal
Que ma mauvaise santé m'a éloigné
De l'enfer, si j'ai quelques qualités.

Avant que le temps s'alourdisse,
Je demande congé à l'homme le plus estimable
Qui soit entre la Lys et la Somme,
Et celui que mon cœur aime le mieux ;
Il est naturel que je le nomme :
C'est mon seigneur Gilles, l'aïeul.
Seigneur qui êtes si noble,
Mon mal se trahit clairement,
Qui ne me laisse aller à Rome ;
Rétif est mon cheval de somme,
Il ne veut sortir des courtils
D'Arras, à cause de ma charge pourrie.

Cœur, bien qu'à Ridiau et à Brise Gaus,
Dont tu n'es pourtant pas l'égal,

Ne laisses congié a rouver,
Ne te pues aprocier vers aus,
Mais ton cors fui ki set les aus,
Ensi dois tu as cus parler.
Enfant sont a un baceler
Ki haitié me soloit amer,
Mais or est autres li consaus :
Nus ne veut vers moi retorner
Ne je ne puis mais haut crier,
Car .xii. mois en l'an sui raus[23].

A mon segneur de le Tiuloie,
Celui que je servir soloie,
Ruis congié de cuer trop dolans,
Si con cis ki pieç'a n'eut joie,
Car maus et hontes me convoie
Partout u je sui repairans.
Ha ! Monnart d'Anzain et Rollans,
Ki entour lui estes antans,
Dite lui que je sui sour voie
D'aler en paradis plourans,
Bien malades et repentans,
Aussi n'i keurt autre monnoie.

Congié demanc par connissance
A un chevalier de vaillance
Ki tient Hacecourt et Vimi[24].
Dix, ki m'a fait a sa samblance,
Eskiut son cors de mesqueance
Asses mix que il n'ait fait mi.
Sire, n'a mie an et demi
Que tel gent m'estoient ami
U ore truis poi d'acointance.
Li maus qui me fait dire *aimi* !
M'eslongera de l'anemi,
Car Dix me prent a repentance.

Au castelain d'Arras voel dire
Conment courous, anuis et ire
Me font plourer et larmoier
De ce que li miens cors empire,
Mais li cuers est a autre mire
Ki bien le savra manier.

Tu n'omettes pas de demander congé,
Tu ne peux pas t'approcher d'eux
(Au contraire, je te mets à l'écart, toi qui sens l'ail,
Ainsi tu dois parler aux culs !).
Ils sont les enfants d'un jeune homme
Qui m'aimait, en bonne santé,
Mais l'on vient de changer d'avis :
Nul ne veut se tourner vers moi
Et je ne peux plus crier fort,
Car j'ai douze mois par an la voix rauque[23].

À mon seigneur de la Thieuloie,
Celui que je servais d'habitude,
Je demande congé, le cœur brisé,
En homme privé de joie depuis longtemps,
Car mal et honte m'accompagnent
Partout où je demeure.
Ha ! Monnart et Rollant d'Anzain,
Qui fréquentez chez lui,
Dites-lui que je suis en voie
D'aller en paradis, pleurant,
Bien malade et repentant
– Nulle autre monnaie n'y a cours.

Je demande congé par amitié
À un chevalier de valeur
Qui tient Achicourt et Vimy[24].
Que Dieu, qui m'a fait à son image,
Préserve son corps d'infortune
Beaucoup mieux qu'Il n'a fait pour moi.
Seigneur, voilà moins d'un an et demi
Que tels gens m'étaient des amis
Que je trouve à présent peu familiers.
Le mal qui me fait dire : « malheureux ! »
M'éloignera de l'Ennemi,
Car Dieu me prend en état de repentir.

Au châtelain d'Arras je veux dire
Comment chagrin, peine et tristesse
Me font pleurer à chaudes larmes
Pour mon corps de plus en plus abîmé,
– Mais le cœur est à un autre Médecin
Qui est habile à bien le traiter.

Tous mes amis me fait cerkier
Et cascun rouver et prier
K'il soient lié de mon martire:
Dix fait cui k'il veut espier
Et ciex puet bien meskarier
Ki contre aguillon escaucire.

Cuers, ne dois servir de widenges,
Mais va tost, et si te desrenges,
Rouver congié hastiuement.
Mes cors ne vaut .II. abeenges,
Ne set fors sifler a masenges[25]:
Nus n'a kier si fait estrument.
Pren congié deboinairement
Et conte mon anui briement
Mon segneur Jehan de Relenges,
Ke Dix en asseürement
M'a batu dolereusement,
Mais ce furent triues flamenges[26].

Puis k'il m'estuet aler de ci,
Je preng a Jehan de Monci
Congié et a Andriu son frere,
Car maus m'a si taint et noirci
Dont j'ai le pié si adurci
Que ja mais n'iere boins choulere[27];
Mais mout me plaist que je compere
Ce que j'ai meffait pere et mere,
Dont je me sentoie oscurci.
Or devenrai loiaus confrere,
Si prierai que li Sauvere
Ait de moi pité et merci.

Je me tenroie pour musart
Se laissoie Robert Nasart,
Celui ki maint en Kievremont[28],
Ne Colart Boidin d'autre part.
Congié preng a aus au plus tart
Que j'onques puis, car ce me font
Anuis et i maus ki taint m'ont,
Mais il ont tant fait en ce mont
Ke de mes biens fais lor doins part:
Hontes, ki m'est montee u front,

Il me fait chercher tous mes amis
Et prier instamment l'un et l'autre
417 Qu'ils soient heureux de mon martyre :
Dieu fait expier celui qu'Il veut
– Et celui-là peut s'égarer
420 Qui regimbe contre l'aiguillon.

Loin qu'il te faille en rester là,
Cœur, hâte-toi donc, et va
423 Demander congé prestement.
Mon corps qui ne vaut pas deux liards
Ne sait que siffler aux mésanges[25] :
426 Nul n'aime pareil instrument.
De bonne grâce prends congé
De mon seigneur Jean de Relenges,
429 Et conte-lui ma souffrance brièvement :
Dieu – j'étais en Sa sauvegarde –
M'a battu douloureusement
432 – Ce furent des trêves flamandes[26] !

Puisqu'il me faut m'en aller d'ici,
Je prends de Jehan de Monci
435 Congé, et d'Andrieu son frère,
Car le mal m'a rendu livide :
J'en ai le pied tellement durci
438 Que je ne serai jamais bon joueur de *choule*[27].
Mais il me plaît beaucoup de payer
Mes fautes envers père et mère,
441 Dont je me sentais avili.
Loyal confrère, je vais le devenir,
Et je prierai que le Sauveur
444 Ait de moi pitié et merci.

Je me tiendrais pour étourdi
Si j'oubliais Robert Nasart,
447 Celui qui demeure en Chèvremont[28],
Et Colart Boidin d'autre part.
Je prends congé d'eux le plus tard
450 Qu'il m'est possible : en sont causes
La peine et le mal qui m'ont rendu livide ;
Ils ont tant fait en ce monde
453 Que je leur cède une part de mes mérites :
Honte, qui m'est montée au front,

Fait a savoir tous ceus ki sont
Que des wages sui Lienart[29].

Congié preng, frain abandonné,
A ceus ki de Kievremont né
Sont de par tout lor ancisseurs :
Robert Doucet le kievronné
Et a Copart le couronné
Ki bien me samble des melleurs,
Baude, Fessart, les .II. meneurs,
Ne sont mie des maufaiteurs,
Maltalent lor ai pardonné.
Dix, ki m'a donné de ses fleurs,
Dist que tés hontes ert honneurs
Quant Jugement ara sonné.

Cuers, en cui grans anuis s'aaire,
Droit a Douai te convient traire
A ceus ki d'Arras sont eskiu :
Segneur Henri di mon afaire
Et Adan, son fil, puis repaire,
Si pren congié a Bertremiu,
Di lui que ne puis estre en liu
Ke tout ne m'i soient fadiu,
Nes mi ami me sont contraire ;
Blaclelerot conmanc a Diu.
Je vois de men cors faire aliu :
Tous dis n'est mie gruiers[30] maire.

Li maus ki dedens moi s'aerte,
Dont j'ai le cors conté a perte,
Me fait estre mas et honteus,
Mais Dix m'envoie par desserte
Honte en ce mont avoec poverte
Pour estre asses plus diseteus.
Ne lairai pour les despiteus
Ke ne prenge congié a ceus
Ki mainte amisté m'ont offerte :
Dauslé, Maihiu, ki sont piteus,
Et Grart Faverel le boisteus
Conmanc a Diu a bouce ouverte.

Anuis, que je sueffre et endure
Outre bort et outre mesure,

Fait savoir à tout un chacun
Qu'aux gages je suis Léonard[29].

Je prends congé, à bride abattue,
De ceux qui nés de Chèvremont
Sont en tous lieux leurs ascendants :
De Robert Doucet le chevronné,
Et de Copart le couronné
Qui me semble bien des meilleurs ;
Baude, Fessart, les deux plus jeunes,
Ne sont pas de ces malfaiteurs :
Je leur ai pardonné leur colère.
Dieu, qui m'a donné de ses fleurs,
Dit qu'une telle honte sera honneur
Quand le Jugement aura sonné.

Cœur, en qui grand-peine s'installe,
Il te faut aller tout droit à Douai
À ceux qui vivent loin d'Arras :
Au seigneur Henri, à son fils Adam
Dis mon affaire, puis reviens
Et prends congé de Bertremieu,
Dis-lui que je n'ai pas de place
Où tous ne soient mes ennemis,
Mes amis même me sont hostiles ;
Je confie Baclerot à Dieu.
Je vais aliéner ma personne :
Gruier[30] n'est pas toujours le maître.

Le mal qui me prend en dedans,
Dont j'ai le corps compté à perte,
Me rend triste et honteux,
Mais Dieu m'envoie – je le mérite –
Honte en ce monde et pauvreté
Pour être beaucoup plus indigent.
Les méprisants ne me feront pas négliger
De prendre le congé de ceux
Qui m'ont offert maint signe d'amitié :
Dauslé, Maihiu, pour leur pitié,
Et Grart Faverel le boiteux,
Je les recommande à Dieu hautement.

Souffrance, que je supporte et endure
Plus qu'à ras bord, outre mesure,

Dont je pleure souvent et ri,
Et maus, ki ne veut que je dure
Plus au siecle sans mespresure,
Me fait au fil maistre Henri,
Adan, et a Lambert Ferri[31]
Prendre congié, mais amenri
Seroient mi mal par droiture
Se pour men dur cuer atenri
Priassent frere Adan Aurri
K'il li pesast de m'aventure.

Adan l'Anstier et Jehan Joie,
S'a ces .II. congié ne prendoie,
Je m'en iroie laidement :
J'ai tant eü de lor monnoie,
S'a nului congié prendre doie,
Estre i doivent nonmeement,
Car je tieng d'aus entierement
Amour et vinage ensement
Dont ja departir ne cuidoie.
Or me moustre Dix plainement
C'on ne doit trop hardiement
D'autrui cuir taillier grant coroie.

Hontes, ki mon cors dessenist,
Ki tout m'abat et asouplist,
Par coi je vois en liu estraigne,
A Robert de Hees jehist
Conment mes cuers pour lui noircist
Puis que je perc lui et Mikaigne.
Dolant sont que mes cors mehaigne,
Mais n'est raisons que je m'en plaigne
Puis que drois moustre et Dix le dist
Que, se je porte a droit s'ensengne,
Cors ne perc k'ame ne gaaigne
Devant le face Jhesu Crist.

Pitiés, n'i sai autre confort,
Di Sourgon et Pierron le Fort
Congié lor ruis, il est besoins :
Cil Dix ki nului ne fait tort,
Ki m'a batu devant le mort,
Soit warde de lasques .III. poins[32].

Dont je pleure souvent et ris,
Et maladie, qui ne veut pas que je dure
Plus ici-bas sans que j'aie tort,
Me font du fils de maître Henri,
Adam, et de Lambert Ferri[31]
Prendre congé ; mais amoindris
Seraient mes maux, comme il se doit,
Si pour mon cœur de pierre, devenu tendre,
Ils priaient frère Adam Aurri
D'éprouver du chagrin de mon aventure.

Adam l'Anstier et Jehan Joie,
Si je ne prenais congé de ces deux-là,
Je m'en irais vilainement.
J'ai tant reçu de leur argent
Que si je dois prendre congé de quelqu'un,
Il faut qu'eux soient cités par leur nom,
Car c'est entièrement d'eux que je tiens
L'amitié et pareillement le bon voisinage
Dont je croyais ne jamais m'éloigner.
Voici que Dieu me rend évident
Qu'on ne doit pas trop hardiment
Tailler large courroie du cuir d'autrui.

Honte, dont mon corps dépérit,
Qui m'abat totalement et me consterne,
Si bien que je vais dans un étrange endroit,
Avoue à Robert de Hees
Comment mon cœur noircit pour lui
Du fait que je les perds, lui et Mikaigne.
Mon corps meurtri les attriste,
Mais il ne sied pas que je m'en plaigne,
Justice le montre et Dieu le dit :
Si je porte honnêtement Son enseigne,
En perdant le corps je sauve l'âme
À la face de Jésus-Christ.

Détresse, je ne vois pas comment faire autrement,
Dis à Sourgon et à Pierron le Fort
Que je leur demande congé, il le faut ;
Que Dieu, qui ne fait tort à personne,
Et qui m'a frappé avant la mort,
Prenne soin de trois faibles points[32].

Je vi ja k'il fu lius et poins
Que cascuns arrivoit plus joins
537 A men ostel conme a un port,
U j'ai souvent eü des groins
Pour ce que j'ai esté tesmoins
540 Que dés ne fait nient sur le bort.

Dolours, ki m'assaut et destraint,
Ki le cuer u ventre m'estaint,
543 Dont je sui auques amatis,
M'a tant fait cacier k'ai ataint
Celui u mont ki plus me plaint,
546 Ki en l'estaple est si faitis :
Par foi, c'est Gillos li Petis,
Ki en bonté est convertis,
549 N'il n'est nus preudon ki ne l'aint.
Dolans de lui me sui partis,
Mais ne sui mie si caitis,
552 Car m'ame croist, et mes cors fraint.

L'ocoison dont me trai arriere
M'ensegne k'a Jehan Verdiere,
555 Ki maint avoec Pierron Poncin,
Prengie congié en tel maniere
K'il face tant par me priere
558 K'il me salue Maiekin ;
De biauté samble saint Martin ;
Je n'ai ne parent ne cousin
561 Ki me face si bele ciere ;
Ne puet falir a boine fin,
Car il est estrais du couvin
564 De par dame Sarain l'Anstiere.

Puis que vois en pelerinage,
Symon Wagon ruis par vinage
567 Congié et si li voel prier
K'il me face un courtois message
Au vaillant Gillon Outresage
570 C'on doit avoec les boins trier,
Que congié me voelle otrier.
Je ne fai mais fors espïer
573 Ke nus ne me voie u message,
Car Dix m'aprent a carïer

Ne l'ai-je vu en temps et lieu ?
Chacun, plus dispos, accostait
Comme à un port à ma maison :
J'y ai vu souvent des visages grognons
Parce que j'ai été celui qui témoigne
Que le dé sur deux cases ne fait pas de point.

Douleur, qui m'assaille et m'étreint,
Qui m'éteint le cœur dans la poitrine
– J'en suis quelque peu abattu –,
M'a tant fait chercher que j'ai touché
Celui qui me plaint le plus au monde,
Et qui est si habile au comptoir des marchandises :
Par ma foi, c'est Gillot le Petit,
Qui s'applique aux bonnes œuvres :
Il n'est nul homme de bien qui ne l'aime.
Je me suis séparé de lui avec tristesse,
Mais je ne suis pas si malheureux
Car mon âme grandit, quand mon corps se brise.

La raison qui me fait me retirer
M'indique que de Jean Verdière,
Qui demeure avec Pierron Poncin,
Je prenne congé de manière
À le conduire, par ma prière,
À saluer pour moi Maiekin :
Il est beau comme saint Martin ;
Je n'ai ni parent ni cousin
Qui me fasse si bon accueil ;
Sa vie ne peut qu'être accomplie,
Car il est issu de la famille
Par dame Sarain l'Anstière.

Puisque je vais en pèlerinage,
Par bon voisinage je demande à Simon Wagon
Congé, et je veux le prier
De porter pour moi un message aimable
À l'excellent Gilles Outresage,
Qu'on doit compter parmi les gens de bien :
Qu'il veuille bien m'accorder congé.
Je ne fais plus qu'observer
Que nul ne me voie transmettre de message,
Car Dieu m'apprend à emprunter

Les travers pour esbanïer
Et si me fait muier ramage[33].

Hé ! Nevelot, biaus dous compains,
Or primes sui je tous certains
Que Dix m'aime de boine amour :
Puis k'il me taut et piés et mains,
Il veut que soie des plus sains
En paradis a grant honnour.
Salués moi sans nul sejour
De vo vinage le mellour,
Jehan Bourgois ne plus ne mains,
Ki dolans est de mon atour
Kant ne puis mais aler entour
De le Carité de tous sains[34].

Ne doi mais aler au Mares[35],
Servir m'estuet d'un autre mes
Ke de mokier et de cifler,
Car Danekins et Veeles
Et Mikius, uns cours, uns espes
– Pïoce se fait apeler –
Mal m'ont apris a behourder
Quant je ne fai fors eskiuer
Les plus vaillans et les plus nes
Pour le mal ki me fait enfler,
Dont il m'estuet adés sifler,
Et si ne sui mie gossés !

Cuers sans deduit et sans leece
Pour enferté ki ton cors blece,
Ne laisse a Gillot le Tailleur
Congié rouver, car par destrece
Me sui partis pour querre adrece
Ki me maint hors de le pueur
Dou siecle qui est en doleur ;
Mais a Sowalon le maieur
Me plaing, en cui maint gentillece,
Conment maceclier et sueur
Dient que j'ai cuirien pieur
Par trop mengier de seke vece.

Les traverses pour m'amuser,
Et fait de moi le faucon sauvage qui a mué[33].

Hé ! Nevelot, cher et doux compagnon,
Maintenant j'ai la certitude
Que Dieu m'aime d'un amour propice :
Puisqu'Il me prive de pieds et de mains,
Il veut que je sois des plus sains
Au paradis, en grand honneur.
Saluez pour moi sans délai
Le meilleur d'entre vos voisins,
Jehan Bourgois, ni plus ni moins,
Qui s'attriste de mon état
Quand je ne peux plus aller m'occuper
De la Confrérie de tous les saints[34].

Je dois cesser d'aller au Marais[35] ;
J'ai à servir un autre mets
Que moquerie et raillerie,
Car Danekin et Veelet
Et Mikius, un petit, un gros
Il se fait nommer passereau –,
M'ont mal appris à plaisanter
Quand je me borne à éviter
Les plus prisés et les plus purs
À cause du mal qui me fait enfler :
Il m'en faut sans cesse japper
Sans être pourtant un petit chien !

Cœur sans plaisir, sans allégresse
À cause du mal qui blesse ton corps,
N'omets pas de demander congé
À Gillot le Tailleur : je suis par force
Parti chercher le chemin le plus court
Qui me conduise hors de la puanteur
De ce monde, qui gît en douleur ;
Mais à Sowalon, le maire,
En qui est toute noblesse, je me plains
De ce que bouchers et cordonniers
Disent que mon cuir est en plus mauvais état
Parce que j'ai trop mangé de vesce sèche.

Jehan Turpin, biaus dous compere,
Congié demanc com a men pere
A vous et au Vesque Lambert :
Ami m'avés esté et frere.
Raisons ne veut que je m'apere
Plus au siecle cief descouvert :
Or me salués en apert
Hatelet et Colin Foubert ;
Lor compains fui et lor compere,
Mais no compaignie si pert
Cascuns de moi s'eskeut et tert
Con se je fuisse enfaumentere.

Bien doi congié rouver a ceus
Ki tous jours sont maleüreus :
Sage et soutiu sont a mervelle.
Evrars de le Capele est teus,
Jehans Alars est trop honteus ;
A ces .II. nus ne s'aparelle
Fors Hauvis ki par ouvroirs velle
Et pour son preu faire sonmelle.
Trop volentiers fuisse avoec eus,
Mais li mals que j'ai me conselle
Que ne doi porter le Candelle
Car je sui un hors menestreus[36].

Une enfertés ki me surmonte,
Ki n'espargne ne roi ne conte,
Dont je sui souvent en doleur,
Me fait douter que ne mesconte
Deus enfans que j'ai en mon conte,
Ki adés croissent en valeur :
C'est Jehan li fix le maieur,
Barbe d'or ki a sa sereur.
Congié lor ruis car je desmonte ;
Pour mi soient a Diu prieur
K'il me doinst morir a honneur
– Aussi vif je a trop grant honte.

Conme hom pensis et abaubis
Congié demanc a mes amis
Ki dolant sont de mon anui.
Il en i a que je mout pris :

Jehan Turpin, cher et doux compère,
Je demande congé comme à mon père
À vous et à Lambert le Vesque :
Vous m'avez été des amis, des frères.
Raison me défend de plus me montrer
Au monde la tête découverte :
Saluez pour moi ouvertement
Hatelet et Colin Foubert ;
Je fus leur compagnon et leur compère :
Mais notre compagnie se perd
Au point que chacun se débarrasse de moi et s'essuie
Comme si j'étais un sorcier.

Je dois bien demander congé à ceux
Qui tous les jours sont malheureux :
Ils sont prodigieusement avisés et sages.
Tel est Évrard de la Capele,
Jehan Alart est trop timide ;
À ces deux-là, nul ne se compare
Sauf Hauvis qui veille aux ouvroirs,
Et qui sommeille quand il s'agit de son profit.
J'aimerais beaucoup être avec eux,
Mais mon mal en secret me dit
Que je ne dois pas porter la Chandelle,
Car je suis un ménestrel en congé[36].

Une maladie qui a raison de moi,
Qui n'épargne ni roi ni comte,
Et dont je souffre la plupart du temps,
Me fait craindre que je n'omette
Deux jeunes que je tiens en estime,
Qui toujours grandissent en prix :
Ce sont Jehan le fils du maire
Et Barbe d'or son beau-frère.
Je leur demande congé, car je baisse :
Qu'ils soient pour moi ceux qui prient Dieu
Pour qu'Il me donne une mort honorable ;
Par trop humiliante est ma vie.

En homme triste et démoralisé,
Je demande congé à mes amis
Qui s'affligent de ma souffrance.
Certains ont toute mon estime :

Jehans et Baude de Paris.
Cascuns a tant de bien en lui
K'il perçoivent bien par autrui
Se c'est biens ou mals que m'en fui
Ançois que soie plus haïs.
J'ai esté batus a le glui ;
Onques tant embatans ne fui
En liu u j'en fuisse repris.

Maus, ki m'a pris a le boitoire,
Me semont que ne me despoire
Pour dolour que mes cors reçoit.
Se Dix m'a donné une poire[37],
Pour ce ne doit mie recroire
Mes cuers d'onnerer ce k'il doit :
Jehan Wasket et Beneoit,
Congié vous ruis de ci endroit
Et Estevenon le Papoire.
N'i a celui dolans ne soit
De ce que cascuns aperçoit,
Que Dix me donne lait[38] a boire.

Hé ! boine gent et deffensable,
Jehan de Castel, connestable,
Et a tous nos arbalestriers
Demanc congié sans faire fable.
Henri Derekin, araisnable
Vous tieng, mais trop estes entiers.
Pierres Revelars et Reniers,
Habars et Hane li Merciers
Sont compaignon boin et rainable ;
Et Bauduïns li Candelliers,
C'est ciex que je voi volentiers
Quant il maudist son arc d'erable !

Cuers, va tost, se te n'as esté,
A celui qui boins m'a esté,
Ki bien set ferer un ceval.
S'amour avoie conquesté
Ançois que Dix m'eüst presté
Une enferté ki me fait mal.
Je l'ai tous jours trouvé loial,
Maistre Willaume le marescal,

Jehan et Baude de Paris.
L'un et l'autre ont tant de qualités
Qu'ils constatent bien par le comportement des autres
S'il est bien ou mal que je m'enfuie
Avant que d'être plus haï.
J'ai été battu comme la paille de seigle ;
Jamais je ne fus si prompt à m'élancer
Dans un endroit où j'en aurais été blâmé.

Maladie, qui m'a pris au piège,
M'invite à ne pas perdre espoir
Quelque douleur que reçoive mon corps.
Si Dieu m'a donné une poire[37],
Pour autant, doit-il se lasser,
Mon cœur, d'honorer ce qu'il doit ?
Jean et Benoît Wasket,
Je vous demande congé d'ici même,
Et à Estevenon le Papoire.
Il n'est personne qui ne soit triste
De ce dont chacun se rend compte :
Que Dieu me donne du lait[38] à boire.

Hé ! gens vaillants pour la défense,
À Jean de Castel, commandant,
Et à tous nos arbalétriers,
Sans long discours je demande congé.
Henri Derekin, pour affable
Je vous tiens, mais vous êtes trop entier.
Pierre et Renier Revelart,
Habat et Hane le Mercier
Sont des compagnons doux et aimables ;
Et Baudouin le Chandelier,
C'est celui que j'aime bien voir
Quand il maudit son arc d'érable !

Cœur, va vite, si tu n'y as été,
À celui qui m'a été propice,
Et qui sait bien ferrer un cheval.
J'avais gagné son amitié
Avant que Dieu ne m'eût donné
Une maladie dont je souffre.
Je l'ai toujours trouvé loyal,
Maître Guillaume, le maréchal,

Et en yver et en eſté ;
Congié li ruis especïal.
Cil de Biaurain et du Grand Val
Dient que j'ai trop demouré.



Adam de la Halle

Au repairier en la douche contree
Ou je men cuer laissai au departir,
Eſt ma douche dolours renouvelee
Qui ne mi laiſt de chanter plus tenir.
Puis que d'un seul souvenir
Jolis eſtre aillours soloie,
Pour coi chi ne le seroie
Ou je sai et voi cheli
Qui me tient joli ?

On diſt que point n'ai maniere muee
Pour le revel qui me plaiſt a sievir ;
Selonc sen mal et selonc se pensee
Se doit amans deduire et maintenir.
Comment porroit cuers sentir
Si douch mal sans eſtre en joie ?
Car dou pis c'Amours envoie,
Ch'eſt c'on desire merchi,
Et il m'eſt ensi.

Mais tant me plaiſt cheſte painne et agree
Que je le prench a savour de goïr ;
On prent en gré le cose presentee
Selon le lieu dont on le voit venir :
Si doi en gré recueillir
Mon mal, car miex m'i emploie
Que se d'autre amés eſtoie,

Et en hiver et en été ;
Je lui demande congé spécialement.
Ceux de Beaurains et du Grand Val
Disent que j'ai bien trop tardé.



Adam de la Halle

À retourner en la douce contrée
Où, en partant, je laissai mon cœur,
Ma douce douleur est recommencée,
Qui m'empêche de me retenir de chanter.
Puisque par un seul souvenir
Je vivais ailleurs plein d'entrain,
Pourquoi ne le serais-je ici
Où je la sais et la vois, celle
Qui me rend ardent ?

On dit que ma manière est inchangée
Pour la fête qu'il m'est agréable de faire ;
Selon son mal et selon sa pensée,
L'amant doit se distraire et se comporter.
Un cœur pourrait-il ressentir
Un si doux mal sans être en joie ?
Car au pis, ce qu'Amour envoie,
C'est le désir de la pitié :
C'est ainsi pour moi.

Cette peine me plaît et m'agrée tant
Qu'elle prend pour moi la saveur du plaisir ;
On prend en gré la chose présentée
Selon l'endroit d'où on la voit venir :
Je dois en gré recevoir
Mon mal : j'y suis mieux engagé
Que si j'étais aimé d'une autre,

N'onques mais nus ne senti
Mal si congoï.

Dame gentiex, de tout le mont amee
Pour vo bonté qui ne puet amenrir,
Douche, amoureuse ymage desirree,
Daigniés me en vo serviche retenir!
Je ne quier autre merir
Ne penser ne l'oseroie,
Qu'encor m'est avis que soie
Trop peu sousfissans d'estre y,
S'Amours n'est pour mi

En vo gent cors ou Franquise est moustree
En vos vairs ex rians a l'entrouvrir,
Seant en une face colouree
Dont je ne puis iex et cuer espanir,
Ains vous voi de tel desir
Et si m'entente i emploie
C'avis m'est que je ne voie
Adont chiel ne terre, si
Me sench je ravi.

Cançon, je t'envoieroie
U ma dame est, se j'osoie;
Mais le cuer n'ai si hardi:
Amours! Donnés li!



Glorïeuse vierge Marie,
Puis que vos serviches m'est biaus
Et je vous ai encoragie,
Fais en sera uns chans nouviaus
De moi qui chant con chieus qui prie
De ses faus erremens aïe;
Car chier comperrai mes aviaus
Quant pour jugier sera fais li apiaus,
Se d'argumens n'estes pour moi garnie.

Ja n'ara nus talent qu'il rie:
Ne s'asseürt li jouvenchiaus[1]!

Et jamais nul ne ressentit
Un mal si bien accueilli.

Dame noble, aimée de tout le monde
Pour votre valeur qui ne peut faiblir,
Douce idole attirante et désirée,
Daignez me retenir à votre service !
Je ne cherche pas d'autre récompense
Et je n'oserais y penser :
Car il me semble même que je suis
Fort peu digne d'y figurer,
Si Amour n'est pas, pour moi,

En votre corps gracieux où Noblesse paraît
En vos yeux vifs et riants quand ils s'entrouvrent,
Régnant sur un visage coloré
Dont je ne peux priver mon cœur et mes yeux ;
Au contraire, je vous vois avec un tel désir
Et j'y mets tant mon attention
Qu'il me semble plutôt ne voir
Alors ni ciel ni terre, tant
Je me sens ravi.

Chanson, c'est moi qui t'enverrais
Où est ma dame, si je l'osais.
Mais je n'ai pas le cœur si hardi :
Amour ! donnez-la-lui !



Glorieuse Vierge Marie,
Puisque j'aime à vous servir
Et que je vous porte en mon cœur,
Il en sera fait un chant nouveau,
Par moi qui chante en homme qui implore
De l'aide pour sa folle conduite ;
Car je paierai cher mes caprices
À l'heure où sera fait l'appel au Jugement,
Si pour moi vous n'êtes pas munie d'arguments.

Aucun n'aura envie de rire :
Rien de rassurant pour le jeune homme[1] !

Qu'innoranche n'escuse mie
Les pechiés c'on fait es reviaus.
Chascuns i mousterra sa vie.
Hé ! gentiex dame assignirie,
Soiiés couvreture et mantiaus[2]
De moi qui tant sui a meffaire isniaus
Et ai par vanité m'ame engagie !

Douche dame en gloire essauchie,
De doucheur fontaine et ruissiaus,
Roïne de roial lignie[3],
Bien vous doit souvenir de chiaus
Dont vous devés estre servie,
Que l'anemis par trecherie
Ne soit d'iaus sire et damoisiaus,
Qu'il a pluiseurs envenimés quarriaus
Dont vostre gent pour traire a mort espie.

D'Orgueil a ja traite clergie
Et Jacobins de bons morsiaus
Car en aus regne Gloutrenie ;
Mais ceus espargne de Chitiaus.
Moines, abbés a trait d'Envie
Et chevaliers de Reuberie :
Prendre nous cuide par monchiaus.
Encore a fait pis li mauvais oisiaus,
Car de Luxure a toute gent plaïe.

Proiiés vo douch fil qu'i ralie
Comme bons paistres ses aigniaus !
Pour vous en fera grant partie
Car de lui fustes nes vaissiaus.
De cheus qui vous ont courouchie,
Qui dolant sont de leur folie,
Doit estre vostres li fardiaus.
Soiiés leur dont fremetés et castiaus
Quant anemis fait seur euls s'envaïe !

L'ignorance n'excuse pas
Les péchés qu'on commet dans les fêtes.
Chacun y dévoilera sa vie.
Hé ! noble dame souveraine,
Soyez couverture et manteau[2]
Pour moi qui suis si prompt à mal agir
Et qui par vanité ai mis mon âme en gage !

Douce dame en gloire exaltée,
Fontaine et ruisseau de douceur,
Reine de la lignée des rois[3],
Il vous doit souvenir de ceux
Dont vous devez être servie,
Afin que l'Ennemi par tricherie
Ne soit leur seigneur séduisant :
Il détient plusieurs flèches empoisonnées
Dont il guette vos gens pour les frapper à mort.

D'Orgueil il a frappé les clercs,
Et de bons morceaux, les Jacobins,
Car parmi eux règne Gourmandise
– Il épargne ceux de Cîteaux –
Il a frappé moines et abbés d'Envie
Et les chevaliers, de Pillerie :
Il prétend nous prendre par monceaux.
Et ce rapace a fait encore pis,
Car il a blessé tout le monde avec Luxure.

Priez votre doux fils de rassembler
Ses agneaux en bon berger !
Pour vous il en fera beaucoup,
Car vous fûtes son pur vaisseau.
De ceux qui vous ont affligée
Mais qui souffrent de leur folie,
Il vous faut prendre le fardeau.
Soyez pour eux la forteresse et le château,
Quand l'Ennemi sur eux vient lancer son attaque !



A jointes mains vous proi,
Douche dame, merchi !

Liés sui quant je vous voi,
4 A jointes mains vous proi :

Aiiés merchi de moi,
Dame, je vous em pri.
A jointes mains vous proi,
8 Douche dame, merchi !



Hé ! Diex, quant verrai
Cheli que j'aim ?

Certes, je ne sai,
4 Hé ! Diex, quant verrai ?

De vir son cors gai,
Muir tout de faim.
Hé ! Diex, quant verrai
8 Cheli que j'aim ?

C'EST LI CONGIÉS
ADAN

Conment que men tans aie usé,
M'a me conscienche acusé
3 Et toudis loé le meilleur ;
Et tant le m'a dit et rusé
Que j'ai tout soulas refusé
6 Pour tendre a venir a honnour.



Mains jointes, je vous prie,
Douce dame, pitié !

Je suis heureux quand je vous vois !
4 Mains jointes, je vous prie :

Ayez pitié de moi,
Dame, je vous en prie.
Mains jointes, je vous prie,
8 Douce dame, pitié !



Hé ! Dieu, quand verrai-je
Celle que j'aime ?

Certes, je ne sais,
4 Hé, Dieu, quand verrai-je ?

De voir son joli corps,
Je meurs de faim.
Hé ! Dieu ! quand verrai-je
8 Celle que j'aime ?

LE CONGÉ
D'ADAM

Qu'elle qu'ait été ma façon de vivre,
Ma conscience m'a critiqué
3 Et toujours prôné le meilleur ;
Elle me l'a tant dit et répété
Que j'ai refusé tout plaisir
6 Pour m'efforcer d'accéder à l'honneur.

Mais le tans que j'ai perdu plour,
Las ! dont j'ai despendu le fleur
Au siecle qui m'a amusé ;
Mais ch'a fait forche de signeur,
Dont chascuns amans, de l'erreur
Me doit tenir pour escusé.

Arras, Arras, Vile[1] de plait
Et de haïne et de detrait,
Qui soliés estre si nobile,
On va disant c'on vous refait,
Mais se Diex le bien n'i ratrait,
Je ne voi qui vous reconcile ;
On i aime trop crois et pile[2],
Chascun fu Berte en ceste Vile
Au point c'on estoit a le mait[3] ;
Adieu de fois plus de .c. mile,
Ailleurs vois oïr l'Evangile,
Car chi fors mentir on ne fait.

Encor soit Arras fourmenés,
S'i a il des bons remés
A cui je voeil prendre congiet,
Qui mains grans reviaus ont menés
Et souvent biaus mengiers donnés ;
Dont li usages bien dechiet,
Car on i a si pres faukiet
C'on leur a tout caupé le piet[4]
Seur coi leur deduis ert fondés ;
Chil ont fait grant mortel pechiet
Qui tant ont a rive sakiet
Que tes viviers est esseués.

Puis que che vient au congié prendre,
Je doi premierement descendre
A cheus que plus a envis lais ;
Aler voeil mon tans miex despendre,
Nature n'est mais en moi tendre
Pour faire cans ne sons ne lais[5] ;
Li an acourchent mes eslais,
De che feroie bien relais
Que je soloie plus chier vendre ;
Trop ai esté entre les lais,

Mais je pleure le temps perdu,
Las ! dont j'ai gaspillé la fleur
Dans le monde qui m'a dissipé ;
La cause en est le pouvoir d'un seigneur :
Ces errements, chaque amoureux
Doit m'en tenir pour excusé.

Arras, Arras, Ville[1] de procédure
Et de haine et de calomnie,
Vous si noble par tradition,
Il se dit que l'on vous réforme,
Mais si Dieu n'y ramène le bien,
Je ne sais qui vous remettra en Sa paix ;
On y aime trop face et pile[2],
Chacun fut Berthe en cette ville
Lorsqu'il ne tenait qu'à la maie[3] ;
Adieu plus de cent mille fois !
Ailleurs je vais entendre l'Évangile :
Car ici l'on ne fait que mentir.

Encore qu'Arras soit dévoyée,
Il y est resté des gens de bien
De qui je veux prendre congé :
Ils ont fait maintes grandes fêtes
Et donné plus d'un beau banquet
– L'usage en a bien décliné :
On y a fauché de si près
Qu'on leur a tranché le collet[4]
Sur quoi leur luxe était fondé ;
Ils ont fait un péché mortel,
Ceux qui vers le rivage ont tant tiré
Qu'un tel vivier est mis à sec.

Puisqu'il s'agit de prendre congé,
Je dois en venir en premier lieu
À ceux qu'il me coûte le plus de laisser ;
Je veux aller dépenser mieux mon temps ;
La nature en moi n'est plus tendre
Pour faire chants et mélodies et lais[5] ;
Les ans réduisent mes élans ;
Je l'abandonnerais bien,
Ce que je vendais le plus cher ;
J'ai trop été parmi les ignorants,

Dont mes damages i est lais :
Miex vient avoir apris c'aprendre !

Adieu, Amours ! tres douche vie,
Li plus joieuse et li plus lie
Qui puist estre fors paradis :
Vous m'avés bien fait en partie ;
Se vous m'ostastes de clergie,
Je l'ai par vous ore repris ;
Car j'ai en vous le voloir pris
Que je racate los et pris
Que par vous perdu je n'ai mie,
Ains ai en vo serviche apris,
Car j'estoie nus et despris,
Avant, de toute courtesie.

Bele tres douche amie chiere,
Je ne puis faire bele chiere,
Car plus dolans de vous me part
Que de rien que je laisse arriere ;
De mon cuer serés tresoriere
Et li cors ira d'autre part
Aprendre et querre engien et art
De miex valoir ; s'i arés part,
Que miex vaurrai, mieudres vous iere :
Pour miex fructefiier plus tart,
De si au tierc an ou au quart
Laist on bien se terre a gaskiere.

Congié demant de cuer dolant
Au milleur et au plus vaillant
D'Arras et tout le plus loial :
Symon Esturïon, avant,
Sage, debonnaire et souffrant,
Large en ostel, preu au cheval,
Compaignon liet et liberal,
Sans mesdit, sans fiel et sans mal,
Biau parlier, honneste et riant ;
Et si aime d'amour coral :
Je ne sai honme chi aval
Que femes doivent amer tant.

Bien doi avoir en ramembranche
.II. freres en cui j'ai fianche,

Et sur ce point mon préjudice est grave :
Avoir appris vaut mieux qu'apprendre !

Adieu, Amour ! très douce vie,
La plus joyeuse et la plus gaie
Qui puisse être hors du paradis :
Vous m'avez bien donné ma part ;
M'avez-vous enlevé aux études,
Je viens par vous de les reprendre :
En vous j'ai pris la volonté
De regagner louange et prix
Que vous ne m'avez pas fait perdre
– J'ai appris à votre service,
Car auparavant, j'étais nu
Et dépouillé de toute courtoisie.

Belle, très douce et chère amie,
Je ne puis faire bonne figure
Car vous quitter me fait plus souffrir
Que rien que je laisse en arrière ;
De mon cœur, vous serez la trésorière
Et le corps ira d'un autre côté
Apprendre et chercher le talent et l'art
De mieux valoir, et vous y aurez part :
Mieux je vaudrai, plus vous y gagnerez :
De même un an sur trois ou quatre,
Pour qu'elle porte plus de fruits plus tard,
On met bien sa terre en jachère.

J'ai le cœur triste à demander congé
Au meilleur, au plus remarquable
D'Arras, vraiment le plus loyal :
Simon Esturion, tout d'abord,
Intelligent, affable et tolérant,
Large en privé, bon cavalier,
Compagnon gai et généreux,
Sans calomnie, fiel ni méchanceté,
Disert, poli et souriant ;
Et il aime d'amour cordial :
Je ne connais d'homme ici-bas
Que les femmes doivent aimer autant.

Je dois bien garder en mémoire
Deux frères en qui j'ai confiance,

Signeur Baude et signeur Robert
Le Normant, car il m'ont d'enfanche
Nourri et fait mainte honnestanche ;
Et si li cors ne le dessert,
Li cuers a tel cose s'aert
Que, se Dieu plaist, meri leur iert
Se Diex adreche m'esperanche ;
Leur huis m'ont esté bien ouvert :
Cuers qui tel compaignie pert
Doit bien plourer le dessevranche.

Bien est drois, puis que je m'en vois,
Que congié prengne as Pouchinois,
Nonmeement a l'aisné frere –
C'est signeur Jakemon – ançois,
Qui ne sanle mie bourgois
A se taule, mais emperere !
Je l'ai trouvé au besoing pere,
Car il mut parole et materre
C'on m'aidast au partir d'Artois ;
Or pren cuer en le gent avere ;
J'ai esté vers, auprimes pere ;
Dou fruit n'aront fors li courtois.

Sires Pierres Pouchins, biaus sire,
Je ne doi mie estre sans ire
Quant de vous partir me couvient !
Tant m'avés fait – Diex le vous mire –
C'au departir mes cuers souspire
Toutes les fois qu'il m'en souvient.
La Vile est bien alee a nient,
De coi Cités bonne devient
Pour vo venue, bien l'os dire,
Plus que pour home qui s'i tient.
Pour avoir chascun qui la vient,
Faites vo serjant estre au Pire[6].

Puis c'aler doi hors de men lieu,
Hauiel, Robert Nasart, adieu !
Gilles li Peres, Jehans Joie,
Au jouster n'estes mie eskieu,
De bos avés fait maint alieu
Et maint biau drap d'or et de soie

Messires Baude et Robert
Le Normand : ils m'ont dès l'enfance
Entretenu, maintes fois obligeants ;
Et si le corps ne rend pas la pareille,
Le cœur désire vivement
Qu'ils en aient, s'il plaît à Dieu, le salaire,
Si Dieu fait droit à mon attente ;
Leurs portes m'ont été grandes ouvertes :
Le cœur qui perd semblable compagnie
Doit bien pleurer cette séparation.

Il eſt juſte, puisque je m'en vais,
Que je prenne congé des Poucin,
Spécialement du frère aîné,
Messire Jakemon, tout d'abord,
Qui ne semble pas un bourgeois
À sa table, mais un empereur !
Dans le besoin, il m'a été un père :
Il eut l'argument et le motif
Pour qu'on m'aidât à mon départ d'Artois ;
Je prends courage, avec les gens avares !
J'ai été vert, à présent je mûris :
N'auront du fruit que les cœurs nobles.

Messire Pierre Poucin, cher seigneur,
Comment serais-je sans chagrin
Quand il me faut vous quitter ?
Vous avez tant fait pour moi – Dieu vous le rende ! –
Au moment de partir mon cœur soupire
Toutes les fois qu'il m'en souvient.
La Ville eſt bien anéantie
Non sans que la Cité prospère
Par votre arrivée, j'ose bien le dire,
Plus que par aucun habitant.
Pour accueillir chaque arrivant,
Vous poſtez votre serviteur au Pierre[6].

Il me faut quitter mon pays :
Hauiel, Robert Nasard, adieu !
Gilles Le Père, Jean Joie,
À la joute vous n'êtes pas hoſtiles,
Vous avez dépensé pour maintes lices
Et fixé au mât maints beaux draps

Mis en feste ; las ! or est coie
Le bonne Vile ou je veoie
Chascun d'onneur faire taskieu :
Encor me sanle il que je voie
Que li airs arde et reflamboie
De vos festes et de vo gieu.

Bien doi parler entre les boins
De Colart Nasart qui est joins,
Bons et nes, courtois et gentiex ;
Seur tous jones grasce li doins,
Encor ne li soit il besoins,
Car, s'il estoit aplus des chiex,
Si sanle il estre d'un roy fiex
Et vient si bien qu'il ne puet miex.
Pour estre de valeur au loins,
Emploiier son tans li doinst Diex
Si bien qu'il en soit prisiés viex :
Du jour est li vespre tesmoins.

A tous ceux d'Arras en le fin
Pren congié pour che que mains fin
Ne me cuident de cuer vers eux ;
Mais il i a maint faus devin
Qui ont parlé de men couvin,
Dont je ferai chascun hontex ;
Car je ne serai mie tex
Qu'il m'ont jugié a leur osteux
Quant il parloient apres vin,
Ains cueillerai cuer despiteus
Et serai fors et vertueus
Et drois quant il gerront souvin.

Chi fine li *congiés* Adan.

CE SONT LI VER DE LE MORT

Mors, comment que je me deduise
En chanter et en mainte herluise,
Je voi bien et sai qui je sui

D'or et de soie : las ! comme elle est tranquille,
Cette ville prospère où je voyais
Chacun s'efforcer à l'honneur !
J'ai l'impression de voir encore
L'air brûler et n'être que flammes
Grâce à vos fêtes et vos jeux...

Je dois parler, parmi les gens de bien,
De Colart Nasard, qui est élégant,
Vaillant, sans reproche, courtois et noble ;
Sur tous les jeunes il a ma préférence
(Encore qu'il n'en ait pas besoin)
Car, serait-il tombé du ciel,
Il paraît être un fils de roi
Et se développe au mieux ;
Pour se maintenir longtemps en valeur,
Que Dieu lui donne d'employer son temps
Si bien qu'il soit estimé dans le grand âge :
Du jour, le soir est le témoin.

De tous ceux d'Arras, à la fin,
Je prends congé pour qu'ils ne me croient pas
Moins loyal de cœur envers eux ;
Mais il y a maints faux prophètes
Qui ont parlé de mon projet,
Et j'en rendrai chacun honteux :
Je ne serai pas tel
Qu'ils m'ont jugé chez eux
En parlant après boire ;
Je prendrai le cœur méprisant
Et serai fort et vigoureux
Et droit quand ils seront étendus morts !

Fin du *Congé* d'Adam.

LES COUPLETS DE LA MORT

Mort, quelque plaisir que je prenne
Au chant, à mainte bagatelle,
Je vois bien et je sais qui je suis,

Et comment me vie amenuise.
Mais qui voit le pril ains qu'il nuise,
C'est chiex qui miex prent garde en lui.
Mors a le roy et a le glui
As tant pris de gent c'au jour d'ui
N'i a remes fors que menuise.
Chastïons nous dont par autrui,
C'on doit pour fol tenir chelui
Qui tant carche se nef qu'il puise.

Mors anieuse et felenesse,
Ies de cheus embler larenesse
Dont tu cuides que plus anuit,
Si qu'il n'est ne rois ne contesse
Qui puis truist oste ni ostesse
Qui le herbegast une nuit.
Encontre toi n'a nul refuit,
Or n'i a dont autre reduit
Fors confesse, sermon et messe ;
Car tu assiés ains c'on ait cuit
Le gent d'un morsel mal enduit
Tout sans proier et sans promesse.

Mors, de chascun prendre ies a kiex :
Devant le pere muert li fiex,
Li grains pourist ains que li paille,
Li plus jones est li plus viex,
De jonesche n'est fors bresiex,
En jone cuir pourrie entraille
A tes qui se vïande taille.
On ne doit pas selonc l'escaille
Jugier li quels noiaus vaut miex.
On cuide que fisique i vaille,
Mais c'est tout trufe et devinaille :
Nus n'est fisiciens fors Dieux.

Explicit d'Adan.



Et comment ma vie s'amenuise.
Mais à voir le péril, avant qu'il ne nuise,
On se soucie au mieux de soi.
Mort, au filet et à la glu, tu
As tant pris de gens qu'aujourd'hui
N'est resté que menu fretin.
Profitons de l'exemple d'autrui :
On doit tenir pour fou celui
Qui charge tant son bateau qu'il coule.

Mort odieuse et impitoyable,
Tu es voleuse en enlevant ceux
Dont tu crois que la mort soit la plus odieuse,
Si bien qu'il n'est roi ni comtesse
Qui dès lors trouve hôte ou hôtesse
Pour l'héberger même une nuit.
À ton encontre, nul refuge,
Il n'y a donc d'autre recours
Que confession, sermon et messe ;
Avant cuisson, tu sers les gens
D'un morceau mal accommodé,
Sans aucune prière ni promesse.

Mort, tu prends chacun comme tu veux :
Avant le père meurt le fils,
Le grain pourrit avant la balle,
Le plus jeune, c'est le plus vieux,
La jeunesse n'est que brasier ;
Tel qui coupe sa nourriture,
A les entrailles pourries sous une peau tendre :
On ne doit pas selon l'écale
Préjuger quelle noix vaut mieux.
Croit-on que la médecine aille ?
Rien que farce et charlatanisme :
De médecin, il n'est que Dieu.

Fin d'Adam.



Sotte chanson anonyme

Chans de singe ne poire mal pellee
Ne me font pas a chanteir revenir,
Mais ma dame qui eſt trop mal buee
Me fait chanteir d'Adangier lou martir[1].
Sor piez ne me puis tenir
Cant elle vers moi coloie,
Dont ait mes cuers si grant joie
C'a poc tient je ne m'oci
Por l'amour de li.

Moult eſt plaixans, bien samble forcenee :
Sovant me fait presant d'un teil sopir
Ke bien varroit une reupe et demee
Ki au chainge la vandroit par loixir.
Et Deus li voille merir
Toz les biens k'elle m'anvoie
Car se je mualz eſtoie,
Ce diroie ju ensi :
« Dame, grant merci ! »

Dame d'onor, blanche con poix chafee,
A vos loeir ne doi je pas mantir.
La faice aveis brune, noire et ridee ;
C'a main vos voit lou soir devroit morir.
Ceu me fait resovenir
De vos forment mesferoie
Së a vos servir failloie,
Car vos m'aveis enrichi
D'eſtre bien chaiti.

Vint ans cinc mois avant ke fuxiés nee,
Voſtre biauteit se vint an moi flaitir
Si aprement, j'an ai la pance anflee.
Nes an sonjant ne me puet sovenir
De vous. Si fort vos desir

Sotte chanson anonyme

Chant de singe ni poire mal pelée
Ne me font pas me remettre à chanter :
Mais, ma dame, trop mal lessivée,
Me fait chanter Audigier le martyr[1].
Debout je ne peux me tenir
Quand elle tend vers moi le cou :
Mon cœur en a si grande joie
Que pour un peu je me tuerais
Pour l'amour d'elle.

Comme elle plaît, semblant folle furieuse !
Souvent d'un soupir elle me régale
Tel qu'il vaudrait bien un rot et demi
Si de faire l'échange il était possible.
Dieu la veuille récompenser
De tous les biens qu'elle m'envoie
Car même si j'étais muet,
Je m'exprimerais comme suit :
« Grand merci, dame ! »

Dame d'honneur, blanche comme poix chaude,
À vous louer je ne dois pas mentir.
Votre face est brune, noire et ridée ;
Qui vous voit au matin le soir devrait mourir.
Cela me fait ressouvenir
Combien je vous ferais du tort
Si je manquais à vous servir :
Par vous ne suis-je enrichi d'être
Bien misérable ?

Vingt ans et cinq mois avant d'être née,
Votre beauté se vint empreindre en moi
Si âprement que j'en ai la panse enflée !
Même en songe il ne me peut souvenir
De vous. Si fort je vous désire

Ke, se les fievres avoie,
Dame, je les vos donroie
Volantiers de cuer joli.
N'est ce dons d'ami ?

Encor vos don, dame hallegoutee,
De mes jualz, nes voil plus retenir,
Boutons mal keus et prunelle xadee,
Tot ceu en boins a vostre eus por tucir.
Can vos voi ver moi venir,
A poc ke Deu ne renoie,
Car plus volantiers vairoie
Venir un louf dever mi :
Amors en graci !



Que, si les fièvres m'avaient pris,
Dame, je vous les donnerais
Volontiers de cœur amoureux :
Vrai don d'ami !

Encore je vous donne, dame en lambeaux,
De mes joyaux – je ne veux pas les garder plus –
Bourgeons mal cuits et prunelle édulcorée,
Du meilleur à votre usage, pour la toux.
Quand je vous vois venir vers moi,
Pour un peu, je renierais Dieu,
Car j'aimerais mieux voir
Venir un loup de mon côté :
Merci, Amour !



Guillaume de Machaut

LE LIVRE DU VOIR DIT

.... Et pour ce que si noble chose
Ne doit celee eѕtre n'enclose,
Vous diray sans oѕter ni metre
Ce qu'il y avoit en la lettre.



Celle qui unques ne vous vit LA DAME
Et qui vous aime loyaument
De tout son cuer vous fait present,

Et dit que a son gré pas ne vit
Quant veoir ne vous puet souvent,
Celle qui unques ne vous vid
Et qui vous aimme loyalment.

Quar pour les biens que de vous dit
Tous li mondes communement
Conquise l'avez bonnement:

LE DIT VÉRIDIQUE – .... Si noble chose ne doit pas Être cachée ni enfermée : Je vous dirai sans rien changer Ce que contenait le billet.

[RONDEAU DE LA DAME] – Celle qui jamais ne vous vit Et vous aime fidèlement Vous offre son cœur tout entier,

Et elle dit ne pas vivre à son gré Quand elle ne peut vous voir souvent Celle qui jamais ne vous vit Et vous aime fidèlement.

Car grâce au bien que dit de vous Tout le monde ordinairement, Vous l'avez juѕtement conquise :

Celle qui unques ne vous vit
Et qui vous aimme loyalment
De tout son cuer vous fait present.

. . . .

Si qu'en present fis sans atente
Ce rondel pour ma dame gente.
Je li baillai et il le prist
Qu'onques le penre ne reprist :
Par ce vi bien qu'il me seroit
Secrez et m'onneur garderoit.



L'AMANT

Tres belle, riens ne m'abelist
Ne donne pais n'aligement
Sans vous, a qui sui ligement ;

Quant vo biauté, qui embelist
Toudis, ne voy, et vo corps gent,
Tres belle, riens ne m'abelist
Ne donne paix n'aligement.

Et vo douçour, qui adoucist
Mes maulz et garist doucement,
M'est trop lointeinne vraiement ;

Celle qui jamais ne vous vit Et vous aime fidèlement Vous offre son cœur tout entier.

. . . .

Lui présent, je fis sans attendre Ce rondeau pour ma dame aimable. Je le lui confiai, il le prit Pour ne jamais s'en rétracter : Je vis qu'il garderait mon secret Et veillerait à mon honneur.

[RONDEAU DE L'AMANT] – Très belle, est-il rien pour me plaire, Me donner paix et soulagement Sans vous, dont je suis l'homme lige ?
Privé de voir votre beauté Qui embellit, vos traits gracieux, Très belle, est-il rien pour me plaire, Me donner paix et soulagement ?
Votre douceur, qui adoucit Et guérit mes maux délicatement, Est vraiment trop éloignée de moi :

Tres belle, riens ne m'abelist
Ne donne paix n'aligement
Sans vous, a qui sui ligement.

. . . .

Tant fis que je vins a la ville
Ou plus avoit barat et guille
Qu'en ville ou je fusse unques mais.
Si alai a l'esglise ; mais,
Tantost com le piet mis dedens,
Je fis un veu entre mes dens
Que, tant comme laiens seroie,
Tous les jours de nouvel feroie
Pour l'amour de ma dame douce,
Qui vuelt et qui desire tout ce
Qui me plaist par bien – Dieus li myre –
Et si vuelt estre mon doulz mire.
La fui en grant devotïon ;
Et c'estoit mon entencïon
Que je y feisse ma nuefeinne ;
Mais je y fui pres d'une quinseinne
Pour .I. accident qui me vint,
Quar de la partir me couvint
Au commandement d'un seigneur
Qu'en France n'a point de grigneur
Fors un – Dieus le gart ou il maint
Et a grant joie le ramaint –
Mais ce ne me desplaisoit mie,
Quar j'aloie veïr m'amie,
Si que la maintes fois pensai

Très belle, est-il rien pour me plaire, Me donner paix et soulagement Sans vous, dont je suis l'homme lige ?

. . . .

Je vins, à tant faire, à la ville Où ruse et fraude régnaient plus Que dans une ville où j'eusse été jamais. Et j'allai à l'église ; mais, Sitôt que j'y entrai, Je fis un vœu entre mes dents : Aussi longtemps que je serais là, Tous les jours je composerais Pour l'amour de ma douce dame Qui veut – Dieu le lui rende – et souhaite Tout ce qui me plaît en tout bien Et se veut mon doux médecin. J'y fus en grande dévotion ; Il était dans mon intention D'y accomplir ma neuvaine ; Mais j'y fus près d'une quinzaine À cause d'un contretemps qui m'advint, Car force me fut de partir De là sur l'ordre d'un seigneur – En France il n'en est qu'un de plus Grand (Dieu le garde où il séjourne Et le ramène en grande joie !) – Ce qui ne me déplaisait pas Car j'allais voir mon amie ! Si bien que songeant

Et mon veu ainsi commensai
– Mais elle si bien m'entendi
Qu'a chascun fait me respondi – :



L'AMANT

De mon vrai cuer jamais ne partira
L'impressïon de vo douce figure,
Quar vostre ymage emprainte si l'i ha
Qu'il n'est cysel ne liqueur ne rasture,
N'au monde n'a si subtil creature
Qui l'en peüst effacier në oster,
Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

Mon dieu terrien est et fu et sera
Tant comme en moi sera vie et nature,
Et aprés mort mon ame l'amera
Pour sa biauté, qui en envoiseüre
Nourist mon cuer de si douce pasture
Que ne la puet guerpir n'entroublier,
Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

Et aveuc cë elle me garira
De tous les maulz qu'amans sueffre et endure;
Et toutes fois que mes cuers la verra,
M'esperance sera ferme et seure
Qu'estes si bonne et si sage et si pure
Que ne vorriés ne daigneriés fausser
Ne qu'on porroit tarir la haute mer.

maintes fois Je mis en œuvre ainsi mon vœu – Mais elle me comprit si bien Qu'elle répondit à chaque œuvre – :

[BALLADE DE L'AMANT] – Dans mon cœur sincère à jamais restera L'impression de votre doux visage : Votre portrait l'y a si bien empreinte Qu'il n'est ciseau, essence ni rature Ni créature assez subtile au monde Pour l'en pouvoir effacer ni ôter, Non plus qu'on tarirait la haute mer.

Il est, fut et sera mon dieu terrestre Tant que seront en moi vie et nature ; Après ma mort mon âme l'aimera Pour sa beauté qui, dans l'exultation, Nourrit mon cœur de si douce pâture Qu'il ne peut le reléguer dans l'oubli, Non plus qu'on tarirait la haute mer.

En outre c'est lui qui me guérira De tous les maux qu'un amant souffre et endure ; Toutes les fois que mon cœur le verra, Ferme, assurée sera mon espérance : Vous êtes bonne et sage et pure au point De ne pas vouloir, de ne pas daigner tricher, Non plus qu'on tarirait la haute mer.



Quant je me depart dou manoir
Ou ma treschiere dame maint,

Mon cuer li couvient remanoir,
Quant je me depart dou manoir.

Et quant sans cuer m'eſtuet manoir,
Atains sui de mort, se ne m'aint,
Quant je me depart dou manoir
[Ou ma treschiere dame maint.]



Quant Colette Colet colie,
Elle le prent par le colet.

Mais c'eſt trop grant merencolie,
Quant Colette Colet colie.

Car ses .II. bras a son col lie
Par le dous samblant de colet,
Quant Colette Colet colie,
Elle le prent par le colet.

Quand je quitte la demeure Où réside ma dame très chère, Il faut que mon cœur lui demeure, Quand je quitte la demeure. Mais quand je dois reſter sans cœur, Sans son amour la mort me prend, Quand je quitte la demeure Où réside ma dame très chère.

Quand Colette accole Colet, Elle le prend par le collet. Mais ô quelle mélancolie, Quand Colette accole Colet : Elle lie à son cou les deux bras En douce guise de collet ; Quand Colette accole Colet, Elle le prend par le collet.



Jean Froissart

Mon coer s'esbat en oudourant la rose
Et s'esjoïst en regardant ma dame.

Trop mieulz me vault l'une que l'autre chose ;
Mon coer s'esbat [en oudourant la rose.]

L'oudour m'est bon, mes dou regart je n'ose
Juer trop fort, je le vous jur par m'ame ;
Mon coer s'esbat [en oudourant la rose
Et s'esjoïst en regardant ma dame.]



Je voeil morir poursievans ma querelle,
Comme loyal servant au dieu d'Amours.

Tout pour l'amour de ma dame la belle,
Je voeil morir [poursievans ma querelle.]

Mon cœur se divertit en respirant la rose, Et se réjouit en regardant ma dame.

L'une me sert bien mieux que l'autre chose : Mon cœur se divertit en respirant la rose.

Plaisir d'odeur... Quant au regard, je n'ose Jouer trop fort, c'est juré sur mon âme ! Mon cœur se divertit en respirant la rose, Et se réjouit en regardant ma dame.

Je veux mourir poursuivant mon affaire, En serviteur loyal du dieu d'Amour.

Tout à l'amour pour ma dame la belle, Je veux mourir poursuivant mon affaire.

Quant mors serai, quoi que soit dira elle,
Mon esperit la servira tous jours :
Je voeil morir [poursievans ma querelle,
Comme loyal servant au dieu d'Amours.]



Le corps s'en va, mes le coer vous demeure,
Treschiere dame, a Dieu dusqu'au retour !

Trop me sera lontainne la demeure :
Le corps s'en va, [mes le coer vous demeure.]

Mes Doulc Penser, que j'arai a toute heure,
Adoucera grant part de ma dolour.
Le corps s'en va, [mes le coer vous demeure,
Treschiere dame, a Dieu dusqu'au retour.]



Mon doulc ami, adieu jusqu'au revoir,
Qui bien briefment devers moi vous ramainne !

De vous ferai loyalment mon devoir :
Mon doulc ami, [adieu jusqu'au revoir.]

Après ma mort, quoi qu'elle puisse en dire, Mon esprit la servira tous les jours. Je veux mourir poursuivant mon affaire, En serviteur loyal du dieu d'Amour.

Le corps s'en va, mais vous reste le cœur, Très chère dame : adieu jusqu'au retour !
Comme le séjour me sera lointain ! Le corps s'en va, mais vous reste le cœur.
Mais Doux Penser, que j'aurai à toute heure, Adoucira pour partie ma douleur. Le corps s'en va, mais vous reste le cœur, Très chère dame : adieu jusqu'au retour !

Mon tendre ami, adieu jusqu'au revoir, Qui promptement près de moi vous ramène !
Envers vous je ferai fidèlement mon devoir : Mon tendre ami, adieu jusqu'au revoir !

Se souhedier pooient estre voir,
Vous me veriés .xxx. fois la sepmainne.
Mon doulc ami, [adieu jusqu'au revoir,
Qui bien briefment devers moi vous ramainne !]

LAY AMOUREUS

.... Ardamment me voi espris
Et sans confort
De fu d'Amours qui me mort,
Si que tous fris.
Ou coer m'est ce fu escris,
Qui me remort
Le gent corps, le bel deport
Et les douls ris
De ma dame, qui m'a pris
Par son effort.
Se brief n'ai son reconfort,
En ce pourpris,
Qui tous est d'ardour pourpris
Et oultre bort,
Demorrai jusqu'a la mort,
J'en sui tous fis.

Car d'ardour
Plainne de vigour
Et de chalour
Tres aspre et tres fiere,
Sans douçour,
Me voi nuit et jour
Espris, et pour

Si les souhaits pouvaient se réaliser, Vous me verriez trente fois la semaine. Mon tendre ami, adieu jusqu'au revoir, Qui promptement près de moi vous ramène !

LAI D'AMOUR. – Suis-je assez ardemment épris – Sans réconfort – Par le feu d'Amour qui me mord : Je me consume. Au cœur ce feu qui m'est inscrit Me remémore Le gracieux corps, le beau maintien Et les doux rires De ma dame, qui m'a saisi, Telle est sa force : Si je n'ai bientôt son soutien, Dans cet enclos, Dont la clôture n'est que flamme Plus qu'à ras bord, Je resterai jusqu'à la mort, J'en suis certain.

Car de la flamme En pleine vigueur Et de la chaleur Très vive et cruelle, Sans douceur, Je suis nuit et jour saisi – c'est pour Vous, ma

Vous, ma dame chiere.
S'en savour
Si cruel estour
Qu'a ma dolour
N'est mal qui s'afiere.
Vostre amour
Maint plaint et maint plour
Par grant tristour
M'a fait mettre en biere[1].

Lamenteusement,
Cremeteusement
Et secretement,
Bellement,
Quant j'en ai espasse,
Di en moi comment
Le temps me sousprend
Qui point ne m'aprent
Nullement
De segure grasce,
Ançois me deffent
Tout esbatement,
Car je voi souvent,
Vraiement,
Qu'il me fuit et passe
Trop legierement,
Sans aliegement
Ne confortement
Dou tourment
Qui si fort me lasse.

C'est bien chose pour perir
Quant joïr
Ne resjoïr
Ne conforter ne me puis,

dame chère. J'en savoure Un si fier conflit : À ma douleur Quel mal se compare ? Votre amour m'a fait mettre en bière Bien des plaintes et bien des pleurs, Par grande peine.

Lamentablement, Anxieusement Et secrètement, Doucement, Quand j'en ai le loisir, Je dis à part moi Comment le temps me trompe, Qui ne m'instruit point, Nullement, Avec bienveillance, Mais qui me défend Tout amusement : Je le vois souvent, Justement, Me passer, fuyant, Trop facilement, Sans me soulager Ni me consoler Du tourment Qui m'épuise tant.

C'est une raison de mourir Quand je ne puis exulter Ni me réjouir Ni

Ains me faut ensi tenir
Et sentir
L'ardant desir
Dont je sui ars et bruïs,
Qui me fait plaindre et gemir
Et ouvrir
Tamaint souspir
Plains de dolours et d'anuis.
Et ne sçai ou refuïr
Pour garir
Në amenrir
Les grietés qu'en moi je truis.

Mes quant mon coer examine
Et le mine
Jusques au fons de la mine,
Je m'avise nompourquant,
En pensant,
Que vous estes si benigne,
Douce et fine,
Que ceste ardour qui m'afine
Me fera, je ne sçai quant,
Confort grant ;
Car vostre bonne doctrine
Me doctrine
Que s'a point estes estrine,
C'est tout en reconfortant
Le plaisant
Fet d'Amours ; car si bon signe,
J'adevine,
Ont leur cours un seul termine
Pour esprouver un amant
Bien servant.

me consoler, Mais qu'ainsi je dois me tenir Et ressentir Le feu du désir Dont je suis brûlé, consumé, Qui me fait plaindre et gémir Et montrer Nombre de soupirs Chargés de douleurs et de chagrins. Je ne sais où m'enfuir Pour les guérir Ou les amoindrir, Les peines que je trouve en moi.

Mais quand j'examine mon cœur Et le fouille jusqu'au fond de la mine, Je m'avise cependant, En pensant, Que vous êtes si bénigne, Douce et fine, Que cette flamme qui me tue Me vaudra, je ne sais quand, Un grand soutien ; Votre bon enseignement M'en instruit : Êtes-vous sur la réserve, C'est tout en venant en aide À l'agréable Cause d'Amour ; de si bons signes, Je devine, Ne suivent leur cours qu'un temps Pour éprouver un soupirant Qui sert bien.

Dont je ne vodroie
– Se Diex me doinst joie ! –
Estre en aultre voie
– C'est drois qu'on m'en croie –
Que je sui :
S'une heure m'anoie,
L'autre m'esbanoie ;
Quant je me fourvoie,
Tantost me ravoie
Par autrui.
Ardour me guerroie
Quel part que je soie
Et si fort me loie
Que ne la diroie
A nullui ;
Mes quoy que je voie
Et qu'Amours m'envoie,
Doulce, simple et coie,
Tantost perderoie
Mon anui

Se vos vairs yeus
Frans et gentieus
Dagniés assir sus mon regart ;
Mes si lentieus
Ou si hastieus
Les voi venir de celle part
Que petit mieus
Voir en tous lieus
En est a mon coer qui tous art :
S'en sui entieus
Et tres pensieus,
Quant Fortune ensi me depart

Donc je ne voudrais – Dieu me rende joyeux ! – Suivre une autre voie – Il faut qu'on m'en croie – Que la mienne : M'ennuyé-je une heure, L'autre je m'ébats ; Fourvoyé, bientôt Je reprends la voie Grâce à autrui. Le feu me harcèle N'importe où je sois Et si fort me noue Que je n'en parlerais À personne ; Mais quoi que je voie, Quoi qu'Amour m'envoie, Douce, simple et calme, Aussitôt je perdrais ma tristesse

Si vos yeux clairs Francs et généreux, Vous daigniez fixer à ma vue ; Mais je les vois venir de ce côté Si paresseux Ou si furtifs Qu'il n'en éprouve En tous lieux, vraiment, qu'un faible mieux, Mon cœur qui n'est que flammes : J'en suis soucieux, Préoccupé, Quand Fortune me réserve ainsi

De ses biens a golonnees !
Quel presse a a tels donnees
Qui sont si infortunees
Et si tres mal ordonnees
Que les creatures nees,
Presens et passés,
Dou cognoistre acoustumees
Dient que ce sont fumees
De dolour environnees
Et que de tels corüees
De deus ou de trois denrees
On a plus qu'assés !
Fortune, ensi tu m'effrees
Quar je crienc tant tes posnees
Et tes dures destinees !
Je ne sçai a quoi tu bees :
Or le voels, or le devees,
De riens ne t'est ses.
J'ai ja servi matinees,
Soirs, nuities et journees,
Termes et mois et anees :
De quoi sont recompensees
Mes painnes et mes pensees ?
Di le, se tu sces !

Et pour ce que grant et petit
Te tienent en si grant despit,
Je croi ossi, se Diex m'ayt,
Que tu es si despite.
Tu as maint coer mort et murdrit,
En toi croire n'a nul proufit
Tes oevres et tout ti delit

Une si petite part de ses biens ! Quelle presse à ces distributions À ce point infortunées Et si mal organisées Qu'au monde les créatures Présentes et passées, Informées par l'expérience, Disent que ce sont fumées De douleur environnées Et que, de telles corvées, Avec deux ou trois rations On a plus qu'assez ! Fortune, c'est ainsi que tu m'effraies : Je crains tant ton arrogance Et tes dures destinées ! J'ignore à quoi tu aspires : Tantôt tu veux bien, tantôt tu interdis, Rien ne te suffit. J'ai servi des matinées, Des soirs, des nuits et des journées, Des temps, des mois, des années : Comment sont récompensées Mes peines et mes pensées ? Dis-le, si tu le sais.

Et parce que grands et petits N'ont envers toi que du mépris, Je crois aussi – que Dieu me garde ! – Que tu es plus qu'odieuse. Par toi maint cœur est mort assassiné, Te croire n'est d'aucun profit ; Tes œuvres et

Ne valent une mitte.
Dangier, Refus et Escondit
Me sont contraire et ennemit;
Je n'ai ne triewes ne respit
Heure, tant soit petite.
Mon coer souspire, font et frit:
Je sçai de voir – on le m'a dit –
Que quant je ploure ton coer rit,
Tant es fausse et trahitte.

Trop felon
Sont ti don!
Ocquoison
N'i a nulle de raison,
Ce dient li Anchien:
Absalon
Et Sanson
Et Noiron
Et le roi Laomedon[2],
Et Grieu et li Troïien;
Salemon
Ne Cathon
Ne Platon[3]
Ne sorent comparison
Faire de ton fol maintien;
Il n'est hon,
Tant soit bon
Ne preudon,
Que tu prises .I. bouton:
De tant te cognoi je bien!

En toi a tant de contraire
Qu'on ne poet dire ne faire
Nul bien ne nul exemplaire[4]

tous tes plaisirs Ne valent pas un centime. Résistance, Refus, Congédiement Me sont hostiles et ennemis; Je n'ai ni trêves ni répit Un moment, même court. Mon cœur soupire, fond et frissonne: Je sais vraiment – on me l'a dit – Que, lorsque je pleure, ton cœur rit: Es-tu fausse et perverse!

Perfidie Que tes dons! Nul motif N'en est fondé en raison; Ainsi parlent les Anciens: Absalon Et Samson Et Néron Et le roi Laomédon Et les Grecs et les Troyens; Salomon Ni Caton Ni Platon Ne surent comparer à rien Ta conduite insensée; Il n'est homme, Si bon, si Preux soit-il, Que tu estimes tant soit peu. À la fin, je te connais!

En toi, que d'hostilité! On n'en peut dire ni faire Nul bien, nul texte édifiant

Qui puiſt ne qui doie plaire ;
S'en suis tous abus.
Nompourquant je m'en voeil taire
Et au doulc penser retraire
De ma dame debonnaire,
Comment en son douls vïaire
Je sui tous embus,
Car la doulce, simple et vaire
A .I. droit regart pour traire
Un coer, retraire et attraire,
Car Nature y volt pourtraire
Moult de ses vertus.
Tant sont ses yeus secretaire
De gentil et noble afaire
Et si paiant sans fourfaire
Que nuls coers ne puet meffaire
Qui en eſt ferus.

Et pour ce mon esperis
Onques ne dort,
Ains veille et traveille fort,
Pensant toutdis,
Et appelle .I. paradis
Le plaisant port
De ma dame et le ressort
De son cler vis.
Nuit et jour y sui ravis
Et pas n'ai tort ;
Ossi j'ai espoir d'Acort
Qui m'a promis
Que je serai resjoïs,
Dont tel recort
Rendent a mon desconfort
Trop grant avis....

Qui puisse ou qui doive plaire ; M'en voilà dupé. Néanmoins je veux m'en taire, Et revenir au doux penser De ma dame bienveillante, À la manière dont je suis pénétré De son doux visage : La douce, simple et sincère A le regard pour attirer, Entraîner, séduire un cœur, Car Nature voulut y graver Ses vertus en nombre. Ses yeux sont de tels confidents De rare et noble dignité Et si conciliants sans faire de tort Que nul cœur qui en eſt frappé Ne peut mal agir.

C'eſt pour cela que mon esprit Jamais ne dort Mais veille et se dépense fort, Pensant toujours, Et qualifie de paradis L'aimable allure De ma dame et le clair refuge De son visage. Nuit et jour je suis sous son charme Et je n'ai pas tort ; Aussi je compte sur Accord Qui m'a promis Que me sera donnée la joie, Évocation Où ma désolation puise Une sagesse immense !....

LAY

.... Flour d'onnour tres souverainne
En qui virginité maint
Et parmaint,
Euls tamaint
Sont gari de l'ardant painne
Que temptatïon amainne
Par l'Anemi qui nous chaint
Et destraint
Et constraint
A toute heure, et nous fourmainne.
Mais de tous biens es si plainne
Qu'ens es sains cielz ne remaint
Sainte ou saint
Qui se faint
De loer a longe alainne
Ta vertu noble et hautainne
Qui n'amendrist ne ne fraint,
Mais estaint
Et restraint
Nostre adversité procainne.

Et pour ce te doi
De coer et de foi
Honnourer, loer et servir,
Car Cils ou je croi
Descendi en toi
Sans virginité amendrir.
Saint Jehan au doi
Nous ensengne quoi[1] ?

LAI DE NOTRE-DAME. – .... Fleur souveraine en honneur En qui virginité dure Et perdure, Bien des yeux Sont guéris du feu des peines Que la tentation amène Par le démon qui nous cerne, Nous étreint Et contraint À toute heure, et nous égare. Mais de tous biens tu es si comblée Que dans les cieux sacrés il ne demeure Sainte ou saint Qui s'abstient De louer à longue haleine Ta vertu noble et sublime : Loin d'amoindrir ou de fléchir, Elle éteint Et restreint L'adversité qui nous est proche.

Voilà pourquoi je dois De tout cœur et avec foi T'honorer, louer et servir : Celui en qui je crois Descendit jusqu'en toi Sans que tu en fusses moins vierge. Saint Jean, levant le doigt, Que vient-il nous enseigner ?

Ton Fil, qui pour nous volt morir,
No Nouvelle Loi
Confrema par soi
Quant hom mortel volt devenir.

Anciennement
Par mainte gent
Et justement,
Selonc l'Anciien Testament
Estoit prophetisiet et dit
L'avenement
Dou saint Advent
Et proprement
Par les signes dou firmament
Veoient li saint homme escript
Tout clerement
L'aliegement
Dou dampnement
Qu'Eve et Adam par le serpent
Avoient fait et entredit;
Dont purement,
Divinement
Et castement
Concuis viergne, et dignement
Le Fil, et dou Saint Esperit

Edefiie
Et raëmplie.
Et ceste oevre auctorisie
Estoit un grant temps devant
Apparant,
Demonstree et prononcie
Par Ysaïe
Et Jheremie,

Ton Fils, qui pour nous voulut mourir, Confirma par lui-même Notre Nouvelle Loi Quand il voulut devenir mortel.

Aux temps anciens Maintes nations, Avec justesse, En suivant l'Ancien Testament Avaient prophétisé L'avènement Du saint Avent, Et proprement Par les signes du firmament Les hommes saints voyaient écrit Très clairement L'allègement De la damnation Dont Ève et Adam, à cause du serpent, Fondaient la malédiction : En toute pureté, Par divinité, Avec chasteté Tu conçus vierge, en toute dignité, Le Fils, et par le Saint-Esprit

Exaltée Et tout emplie. Et cette œuvre digne d'estime Fut dès les temps d'antiquité Évidente, Élucidée et annoncée Par Isaïe Et Jérémie,

Par David et par Helie ;
Et par la vois dou criant,
En criant
Ou desert, fu averie
La prophesie[2],
Lors que Marie
Se dist ancelle et amie
De Dieu. En li saluant,
Fu errant
Parolle en car convertie[3],
Dont la lignie
D'Adam perie,
Confremee et baptisie
Est sauvee, parmi tant
Qu'en creant
Le glorïous fruit de vie,

Qui desconfi
L'Ennemi,
Quant en celi
Descendi,
Qui nous rendi
Et ouvri
De tenebres joie et lumiere.
Moult nous chieri
Et ossi
Bien nous servi,
Quant ensi
Il se vesti
Et offri
A nostre humanité legiere.
Homs nous perdi,
Et je di
Que cilz homs ci
Acqueri,

Et par David et par Élie ; Et par la voix du précurseur, Par sa clameur Dans le désert, La prophétie fut avérée Lorsque Marie Se nomma servante et amie De Dieu. Quand l'ange la salua, À l'instant Le verbe en chair fut converti, Et la lignée D'Adam, périe, Mais confirmée et baptisée En fut sauvée, mais en créant Pour autant Le fruit de splendeur et de vie,

Qui, lorsqu'il Descendit en elle, Mit le démon En déroute, Et changea Pour nous En joie et lumière Les ténèbres Qu'il ouvrit. Il nous chérit Et nous servit bien aussi, Quand, y prenant corps ainsi, Il s'offrit À notre

Quant mort souffri
Et pendi
En crois, noſtre glore hiretiere.
Je sçai de fi
Et affi
Que puissedi
Tout par Li
Resurrexi
Et issi
Hors dou saint monument de piere.

Par vertu noble et divine,
Lois juïse, or adevine
Comment et par quel doctrine
Chils qui le monde enlumine,
Couchiés ou monument digne
Ressuscita dou tombiel.
On te diſt et endoctrine
Que Jhesucris, face encline,
Moru en crois par hayne ;
Au tierc jour, a bonne eſtrine,
Brisa d'enfer la saisine
Et issi dou saint vaissiel.
Bien en trouverent le signe
La Magdelainne benigne
Et la Cleophee fine
Et Salomé leur cousine[4].
Qui bien no Loy examine
Riens n'i troeve que tout bel.
Croi dont en la vertu trine,
Un seul Dieu qui tout affine,

humanité frivole. Un homme nous perdit, Et je dis Que cet homme-ci Nous acquit, Quand il accepta la mort Et pendit sur la croix, la gloire héréditaire. Je sais de source sûre Et j'assure Qu'après ce jour Par Lui seul Il ressuscita Et sortit du saint-sépulcre de pierre.

Par force noble et divine, Peuple de la loi judaïque, songe Comment et par quel savoir Celui qui illumine le monde, Couché dans le digne sépulcre Ressuscita du tombeau. On te le dit, on te l'enseigne : Jésus-Chriſt, le visage incliné, Mourut en croix d'être exécré ; Le troisième jour, par bonheur Il brisa l'emprise de l'enfer Et sortit du cercueil sacré. Elles en découvrirent le signe, Madeleine la bienveillante, La douce Marie-Cléophas Et leur cousine Salomé : Si l'on examine bien notre Loi, On n'y trouve que perfection. Crois en la force trinitaire, Un seul Dieu, fin de

Et en la Viergne royne
Et en sa sainte gesine,
Et le salu ymagine
Dou saint angele Gabriel.

Si saras
Et aras
Grant douçour
Car en l'errour
Que tu as,
C'est uns estas
Sans honnour.
Que diras
Quant veras
Ton Signour
Au darrain jour ?
Mas et las,
Tu trambleras
De paour.
Tu oras
En ce cas
Que pluisour
Aront s'amour
A plains bras,
Et tu iras
En tristour.
La plorras,
Gemiras
Sans sejour
En grant dolour
Ne poras
Avoir un pas
De retour.

toutes choses, Et en la Vierge souveraine Et en son saint enfantement Et représente-toi le salut Du saint archange Gabriel.

Alors tu sauras Et tu sentiras Une grande douceur, Car l'erreur Qui est tienne, C'est un état Sans honneur. Que diras-tu Quand tu verras Ton Seigneur Au dernier jour ? Triste et morne, Tu trembleras De frayeur. Tu le verras À cette occasion : Plusieurs jouiront de Son amour Sans mesure, Et toi, tu iras Au malheur Pour y pleurer, Pour y gémir Sans répit, En affliction, Sans pouvoir Trouver un chemin De retour.

Dont entroes
Que bien tu te poes
Et as loisir dou retourner,
Si t'esmoes
Et ton coer promoes
Au justement considerer
Quel conquoes
Li Vies ou li Noes
Testamens te puet proufiter :
Se tu voes,
Tu ies ci a l'ues
Pour toi perdre et pour toi sauver.

Met ton avis
Et soies fis
Qu'il est infers et paradis
Et que tous corps humains a ame.
Peres et Fils,
Sains Esperis,
En ces trois noms est un seul pris,
Et le Fil conçut Nostre Dame :
Dont se tu lis
Tous nos escris,
C'est Cils qui a Moysi jadis
Parla ens ou Buisson sans flame
– S'estoit il vis
Qu'il fust espris[5] :
La Viergne ensi, pense y, Juïs,
Conçut le Fil de Dieu sans blame

Par oevre noble et secree,
Tres discree,
Acordee
Et ordonnee

Quant à retourner, Tandis que tu le peux Et que tu en as le loisir, Ne reste pas coi Et incite ton cœur À considérer avec justesse Quel avantage Tu peux tirer De l'Ancien ou du Nouveau Testament : Si tu le veux, Tu es à pied d'œuvre Pour te perdre ou pour te sauver.

Avise-toi Et sois-en sûr : Il existe enfer et paradis Et tout corps humain a une âme. Père et Fils, Et Saint-Esprit : Trois noms où un seul est compris ; Le Fils, Notre-Dame le conçut : Et si tu lis Tous nos écrits, C'est Lui qui jadis parla À Moïse dans le Buisson sans flamme – Qui semblait pourtant embrasé ; De cette manière la Vierge, penses-y, Juif, Conçut le Fils de Dieu sans honte

Par l'œuvre noble et secrète, Très prudente, Décidée et Organisée

De la Sainte Trinité :
Onques n'en fu vïolee
Ne grevee,
Mais paree
Et aournee
Sa sainte virginité.
Et pour ce la tres loee
Honnouree
Est nommee
Et figuree
A la racine Jessé[6],
Car en lui vint la rousee
Des cieulz nee,
Inspiree,
En car fourmee
Quant li angles dist : *Ave.*

C'est le Buisson resplendissans
Non amenrissans
Mais croissans
Et edefïans
Tous biens par divine ordenance.
Et son Fils, ce dist sains Jehans[7],
Est li fus plaisans,
Non ardans
Mais enluminans
Tous coers qui en Lui ont fïance,
Qui descendi, ja fu li tamps,
Entre ses enfans,
Inspirans
Et euls alenans,
Et lor donna plainne puissance
De convertir tous coers errans[8]
Et les fist si grans
Que parlans

Par la Sainte Trinité : En rien n'en fut violentée Ni blessée, Mais elle fut parée Et rehaussée, Sa virginité sacrée. C'est pourquoi la très louée Est nommée Honorée Et figurée Par la souche de Jessé : En elle vint la rosée Inspirée, Née des cieux, Prenant forme dans la chair Lorsque l'ange dit : *Ave.*

C'est le Buisson resplendissant Qui ne s'amoindrit pas Mais grandit, Magnifiant tous biens par l'ordre de Dieu. Et son Fils, comme le dit saint Jean, est le feu plaisant Qui ne brûle pas Mais illumine Tous cœurs qui ont confiance en Lui. Il descendit, quand le temps fut venu, Parmi ses enfants ; Les inspirant Et soufflant sur eux, Il leur donna l'entière puis-

Et bien entendans
Toutes langhes sans varïance[9].

Viergne, c'eﬆ chose certainne :
Toutdis le bien faire vaint
Et convaint
Et rataint
En la creature humainne
Le pechié qui le demainne,
Dont la sainte ame se plaint
Et complaint,
Mais no plaint
Sont remis a voie sainne
Par ton Fil qui nous ramainne
La crois ou on Le vit taint
Et deﬆraint
Et ataint
De mort horrible et villainne.
Or te pri, Viergne purainne
Que se pechiés nous conﬆraint
Et nous taint,
Que no claint
Aient vois en ton demainne,
La ou toute joie maint.



sance De convertir tous les cœurs errants Et les fit assez grands Pour parler Et pour bien comprendre Toutes les langues sans hésiter.

Vierge, la chose eﬆ certaine : Toujours, la pratique du bien vainc Et dénonce Et compense En la créature humaine Le péché qui la malmène, Et dont l'âme sacrée se plaint Et lamente, Mais nos plaintes Retrouvent le bon chemin Grâce à ton Fils, qui nous remémore La croix – on l'y vit exsangue, Torturé Et saisi D'une mort horrible et ignoble. Je t'en prie, ô Vierge pure : Si le péché nous étreint Et nous tache, Que résonnent Nos appels en ton domaine, Où toute joie demeure !

Eustache Deschamps

Je ne croy par mon jugement
Qu'il soit plus grant merencolie,
Sanz mal du corps et sanz tourment,
Que d'omme qui fille marie
En estat de chevalerie,
De clerc, de bourgois ou de lay :
Par ma fille bien aprins l'ay
Qui m'a rungié jusques aux os.
Pour ce a ceulx qui fille ont diray :
Qui fille a n'est pas a repos.

Terre luy fault premierement
A tousjours, non pas a sa vie[1],
Robes, joyaulx, or et argent,
Pannes, draps d'or et pierrerie,
Manteaulx, anneaulx, peleterie,
Menu ver, gris, chapel d'or gay,
Fronteaulx, couronne : hé, Dieu ! quel glay !
Vaisselle : plas, escuelles, pos...
Jamais fille ne mariray :
Qui fille a n'est pas a repos.

Je ne crois pas, d'après mon jugement, Qu'il existe mélancolie plus grande, Sans maladie du corps et sans tourment, Pour un homme, que de marier sa fille À un chevalier, À un clerc, à un bourgeois, à un laïc ; Je l'ai bien appris par ma fille Qui m'a rongé – je n'ai plus que les os. Aussi dirai-je aux pères d'une fille : Qui a une fille n'est pas tranquille.

Il lui faut premièrement une terre Pour toujours, et non pas pour la vie, Robes, joaillerie, or et argent, Fourrures, draps d'or et de la pierrerie, Manteaux, anneaux, de la pelleterie, Menu vair, gris, coiffure d'or plaisante, Diadèmes, couronne : Dieu, quel tumulte ! Vaisselle : plats, écuelles et pots... Je ne marierai jamais une fille : Qui a une fille n'est pas tranquille.

Court et long fault maint garnement,
Grans noces faire et chiere lie,
Menestrelz[2] de maint instrument
Pour esbatre la compaignie,
Et si fault qu'elle soit fournie
De chambres, de liz, c'est tout vray,
Et de beau linge : je ne sçay
Comment les peres sont si sos.
J'en suis ratains jusqu'au hahay :
Qui fille a n'est pas a repos.

L'ENVOY

Princes, cellui qui fille prant
Est plus joieux communement
Que li peres, qui plaint son dos
Quant le fais et la charge en sent ;
Nulz ne peut sçavoir s'il n'aprant :
Qui fille a n'est pas a repos.



Quant j'ay la terre et mer avironnee[1]
Et visité en chascune partie
Jherusalem, Egipte et Galilee,
Alixandre, Damas et la Surie,
Babiloine, le Caire[2] et Tartarie[3]
Et touz les pors qui y sont,
Les espices et succres qui s'i font,

Il faut maint fourniment court et long, Faire la fête et le meilleur accueil, Des ménestrels à plus d'un instrument Pour l'amusement de la compagnie ; Il n'en faut pas moins qu'elle soit fournie De chambres, de lits – c'est la vérité –, De beau linge : comment, me demandé-je, Les pères sont-ils à ce point sots ? J'en suis touché jusqu'à crier à l'aide : Qui a une fille n'est pas tranquille.

Envoi – Prince, celui-là qui prend une fille Est plus joyeux habituellement Que le père, qui se plaint de son dos Quand il sent le fardeau et la charge. Nul ne peut savoir hormis s'il apprend : Qui a une fille n'est pas tranquille.

De terre et de mer, j'ai fait le tour Et visité dans chaque région Jérusalem, Égypte et Galilée, Alexandrie, Damas et la Syrie, Babylone, Le Caire et Tartarie, Et tous les ports qui y sont, Les épices et sucres qui s'y font,

Les fins draps d'or et soye du pays,
Valent trop mieulx ce que les François ont :
Riens ne se puet comparer a Paris.

C'est la cité sur toutes couronnee,
Fonteine et puis de sens et de clergie
Sur le fleuve de Saine situee :
Vignes, bois a, terres et praerie.
De touz les biens de ceste mortel vie
A plus qu'autres citez n'ont ;
Tuit estrangier l'aiment et ameront
Car, pour deduit et pour estre jolis,
Jamais cité tele ne trouveront :
Riens ne se puet comparer a Paris.

Mais elle est bien mieulx que ville fermee,
Et de chasteaulx de grant anceserie,
De gens d'onneur et de marchans peuplee,
De tous ouvriers d'armes, d'orfaverie ;
De touz les ars c'est la flour, quoy qu'on die :
Touz ouvraiges a droit font ;
Subtil engin, entendement parfont
Verrez avoir aux habitans toudis
Et loyauté aux euvres qu'ilz feront[4] :
Riens ne se puet comparer a Paris.

Les fins draps d'or et la soie du pays ; Il vaut bien mieux ce qu'ont les Français : Rien ne se peut comparer à Paris.

C'est la cité qui détient la couronne, Fontaine et puits d'intelligence et de science, Située sur le fleuve de Seine : Elle a vignes, bois, terres et prairies. De tous les biens de cette humaine vie Elle a plus que n'ont les autres cités ; Tous les étrangers l'aiment et l'aimeront Car pour le plaisir et pour être heureux, Jamais ils ne trouveront une telle cité : Rien ne se peut comparer à Paris.

Mais elle est bien mieux que ville fermée, Peuplée de châteaux de grande tradition, De gens d'honneur et de marchands, De fabricants d'armes et d'orfèvrerie ; De tous les arts c'est la fleur, quoi qu'on dise : Ils sont experts en tous ouvrages ; Les habitants vous montreront toujours Un esprit subtil, un discernement profond, Et leurs ouvrages seront honnêtes : Rien ne se peut comparer à Paris.



Tristes, pensis, mas et mornes estoye
Par mesdisance et rappors de faulx dis
A une court royal ou je dinoye,
Ou pluseurs gens furent a table assis ;
Maiz oncques mais tant de nices ne vis
Que ceulx firent que l'en veoit mengier.
D'eulx regarder fu de joye ravis :
Oncques ne vi gens ainsi requi[g]nier.

Li uns sembloit truie enmi une voye,
Tant mouvoit fort ses baulifres toudiz ;
L'autre faisoit de ses dens une soye,
L'autre mouvoit le front et les sourcis ;
L'un requignoit, l'autre torçoit son vis,
L'autre faisoit sa barbe baloier ;
L'un fait le veel, l'autre fait la brebis :
Oncques ne vis gens ainsi requignier !

D'eulx regarder trop fort me merveilloye,
Car en machant sembloient ennemiz ;
Faire autel l'un com l'autre ne veoie,
L'un machoit gros, l'autre comme souriz ;
Je n'oy oncques tant de joye ne ris
Que de veoir leurs morceaulx ensacher.
Or y gardez, je vous jurë et diz :
Oncques ne vis gens ainsi requignier.

J'étais triste, pensif, morne, abattu Par médisance et propos calomnieux À une cour royale où je déjeunais, Où bien des gens étaient assis à table ; Mais je ne vis jamais tant de niches Que n'en firent ceux que l'on voyait manger. À les regarder je fus saisi de joie : Jamais je ne vis pareils grimaciers.

L'un paraissait la truie sur un chemin, Tant il remuait les lèvres sans discontinuer ; L'autre faisait de ses dents une scie ; Et l'on bougeait le front et les sourcils, Montrait les dents, se frottait le visage, Et l'on faisait s'agiter sa barbe ; L'un fait le veau, l'autre fait la brebis : Jamais je ne vis pareils grimaciers !

Les observer tint pour moi du prodige, Car en mâchant ils paraissaient des diables ; Je n'en voyais aucun qui fît comme l'autre, L'un mâchait fort, telle une souris l'autre ; Rien ne me fit si joyeux et hilare Que les voir enfourner leurs morceaux. Regardez-y, je vous le jure et dis : Jamais je ne vis pareils grimaciers.

L'ENVOY

Princes, qui est courroussez et pensis
Voist gens veoir qui sont a table mis :
Mieulx ne porra sa tristesse laissier ;
Des grimaces sera tous esbahis
Que chascun fait ; j'en fu la bien servis :
Oncques ne vis gens ainsi requignier.



J'ay esté de divers estas
Et oy crier pluseurs cris,
« La cote ! », « La chappe ! », « Vieulz draps ! »
« L'engin a prandre les souris ! »
« Pastez chauls ! » « Le sel blanc ! » « Le ris[1] ! »
« Chastaingnes ! » « Frommaiges de Brie ! »
Mais a present suis esbahis ;
Crier me fault : « Oublie ! » « Oublie[2] ! »,

Coffin porter et le cabas
Des supplicacïons toudis
Et une boiste pour les ras
Ou mes dons du roy sont escrips ;
Par moy sont generaulx[3] servis
De ce mestier souventefie,
Mais quant d'eulx ne puis estre oïs,
Crier me fault : « Oublie ! » « Oublie ! »

Envoi – Prince, celui qui est chagriné, pensif, Qu'il aille voir les gens placés à table : Rien de meilleur pour chasser sa tristesse ; Il sera tout stupéfait des grimaces Que chacun fait ; là j'en fus bien servi : Jamais je ne vis pareils grimaciers.

J'ai tenu diverses places, Entendu crier bien des cris : « La cotte ! » « La chape ! » « Chiffons ! » « Machine à prendre les souris ! » « Pâtés chauds ! » « Le sel blanc ! » « Le riz ! » « Châtaignes ! » « Fromage de Brie ! » Mais à présent, déconcerté, Je dois crier : « Oublie ! » « Oublie ! »,

Porter corbeille, et le cabas Des supplications toujours, Et une boîte pour les rats Où les dons du roi sont inscrits ; Par moi souvent ils sont servis, Les généraux des finances, de ce besoin ; Ne pouvant être entendu d'eux, Je dois crier : « Oublie ! » « Oublie ! »

C'est un cri qui ne me plaist pas,
Devers eulx treuve pou d'amis :
Telz me congnut qui parle bas
Pour mon fait. Quant Fortune a mis
Aucun hault, lors est ennemis ;
Saiges n'est pas qui trop s'i fie ;
S'en mon fait n'est remede mis,
Crier me fault : « Oublie ! » « Oublie ! »

L'ENVOY

Messeigneurs, je suis desconfis
Se vo pité n'y remedie,
Car comme oublier[4] par Paris,
Crier me fault : « Oublie ! » « Oublie ! »



Christine de Pizan

Seulete suy et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon doulx ami laissiee,
Seulete suy, sans compaignon ni maistre[1],
Seulete suy, dolente et courrouciee,
Seulete suy en languour mesaisiee,
Seulete suy plus que nulle esgaree,
Seulete suy sans ami demouree.

C'est un cri que je n'aime pas, Chez eux je trouve peu d'amis : Tel m'a connu, qui murmure À cause de ma situation. Quand Fortune a mis Quelqu'un en haut, il est hostile ; Fou qui trop s'y fie ; si on ne donne Un remède à ma situation, Je dois crier : « Oublie ! » « Oublie ! »

Envoi – Messeigneurs, je suis défait, Si votre pitié n'y remédie : Comme un oublieur dans Paris, Je dois crier : « Oublie ! » « Oublie ! »

Toute seule je suis, et veux être toute seule, Toute seule mon ami tendre m'a laissée, Toute seule je suis, sans compagnon ni maître, Toute seule je suis, souffrante et affligée, Toute seule je suis, malade de langueur, Toute seule je suis plus qu'aucune égarée, Toute seule je suis, sans ami demeurée.

Seulete suy a huis ou a fenestre,
Seulete suy en un anglet muciee,
Seulete suy pour moy de plours repaistre,
Seulete suy, dolente ou apaisiee,
Seulete suy, riens n'est qui tant me siee,
Seulete suy en ma chambre enserree,
Seulete suy sans ami demouree.

Seulete suy partout et en tout estre,
Seulete suy, ou je voise ou je siee,
Seulete suy plus qu'autre riens terrestre,
Seulete suy, de chascun delaissiee,
Seulete suy, durement abaissiee,
Seulete suy, souvent toute esplouree,
Seulete suy sans mai demouree.

Princes, or est ma doulour commenciee :
Seulete suy de tout dueil menaciee,
Seulete suy plus tainte que moree[2],
Seulete suy sans ami demouree.



Toute seule je suis à la porte ou à la fenêtre, Toute seule je suis, en un recoin blottie, Toute seule je suis pour me repaître de pleurs, Toute seule je suis, souffrante ou apaisée, Toute seule je suis, rien ne peut mieux m'aller, Toute seule je suis dans ma chambre enfermée, Toute seule je suis, sans ami demeurée.

Toute seule je suis, partout, en tout foyer, Toute seule je suis, que j'aille ou reste assise, Toute seule je suis plus qu'aucun être ici-bas, Toute seule je suis, de chacun délaissée, Toute seule je suis, durement humiliée, Toute seule je suis, souvent tout éplorée, Toute seule je suis, sans ami demeurée.

Prince, voici dès lors mon chagrin commencé : Toute seule je suis, de tout deuil menacée, Toute seule je suis, plus noircie que morelle, Toute seule je suis, sans ami demeurée.

Jean Régnier

LE LIVRE DE LA PRISON

.... Nulz homs ne doit estrë oyseux
A son povoir, se ay je ouy dire,
Car c'est ung des pechez de ceulx
Des sept qu'on tient a peine pire,
Si me vueil prendrë a escrire
Pour passer temps aucunement,
Et en douleur me vueil deduire :
Partout fault il commencement.

Combien que soyë en destresse
Et qu'estre me fault en estant,
Car Prison si est ma maistresse,
Dont je ne puis estre contant,
Mais neantmoins veulx faire tant
Envers Dieu, de tout mon sçavoir,
Que de moy ne soit mal contant :
Chascun doit faire son devoir.

En cest livre vueil racompter
De ma fortune ung petit compte ;

LE LIVRE DE LA PRISON – .... Nul homme ne doit, tant qu'il peut, Être oisif, ai-je entendu dire – C'est, parmi les sept péchés, Celui que l'on tient pour le pire – Je me veux donc mettre à écrire Pour tant soit peu passer le temps Et en douleur me divertir : À tout il faut un commencement.

Même si l'angoisse m'oppresse, S'il me faut rester sans bouger (C'est Prison qui est ma maîtresse, Je ne puis en être content), Néanmoins, je veux tant faire Envers Dieu, de tout mon savoir, Qu'Il ne soit mécontent de moi : Chacun doit faire son devoir.

Ce livre, j'y veux raconter Ma fortune en un petit conte ; Si l'on veut

Qui la voudra ouyr compter,
Elle n'est de duc ne de conte ;
Et pource, se je me mescompte,
Prenez en gré le mescompter :
C'est fort que home face son compte
Se de premier ne sçet compter.

. . . .

L'an trente et ung et quatre cens
Le quatorziesme de janvier
Perdis partie de mon sens
A l'heure que fus prisonnier,
Car je n'ay maille ne denier[1]
Pour moy ravoir, ne point de terre,
Par Dieu, qui soit a engaiger :
Qui n'a argent il en faut querre.

Des compaignons de la fueillye[2]
Fus rencontré en male estraine
Ung dimenche[3], dont chiere lye
Ne puis faire, sinon a peine ;
Et fus mené en leur demaine
Ou hault d'un boys en l'hermitage ;
Cecy si est chose certaine :
Faulte d'argent fait bailler gaige.

Christofle Guillier me servoit
Trestout au long de ce voyage[4] ;
Mais son mantel vestu avoit,
De quoy depuis le tins a sage,

l'entendre conter, Elle n'est pas celle d'un duc ni d'un comte ; Pour cela, en cas de mécompte, Veuillez vous en laisser conter : Il est difficile de faire son compte Si d'abord on ne sait compter.

. . . .

C'était le quatorze janvier Mille quatre cent trente et un ; Je perdis de mon équilibre À l'instant d'être prisonnier, Car je n'ai maille ni denier Pour mon rachat, ni point de terre, Par Dieu, qui soit à engager ; Sans argent, il en faut chercher.

Des compagnons de la feuillée Je fus rencontré par malchance Un dimanche : la mine heureuse M'est impossible, ou malaisée. Je fus mené dans leur domaine Au haut d'un bois dans l'ermitage ; Voici une chose certaine : Manque d'argent fait donner gage.

Christophe Guiller me servait Tout au long de ce voyage ; Il avait revêtu son manteau, Depuis je l'en tins pour sage : Car il lui fut

Car baillé luy fut sur la naige
Tel coup, certes, d'une guisarme[5],
Le mantel luy fist advantage :
Du corps luy fust partie l'ame.

Par les compaignons fuz mené
Trestout a pied par le bocquage[6],
Dieu sçet se je fuz pourmené
Jusques je fus en l'hermitage.
La trouvasmes pain et fromage,
Cidre, cervoise largement,
Qui me fut trop mauvais bruvage :
Boire n'en peuz aucunement[7].

Je faisoye le menestrié
Pour trouver ma salvatïon,
Mais j'estoye si fort lectré
Que ce fut ma destructïon ;
Trouver n'y peuz solutïon
Pour avoir nulle delivrance
Në aucune remissïon :
Maintes fois si nuyt congnoissance.

Et quant je veis que fus congneu
Ainsi que les lettres lysoient,
Bien vy que seroye detenu
Car les lettres trop m'acusoient ;
Pour ce les compaignons disoient
Qu'ilz avoient homme de hault pris,
De quoy grant chierë ils faisoient :
Il a bien chassé qui a pris !

donné sur la fesse Un de ces coups d'une guisarme, Pour sûr, le manteau lui profita : L'âme lui eût quitté le corps.

Par les compagnons, tout à pied, Je fus mené par le bocage ; Dieu sait si je fus promené Jusqu'à rejoindre l'ermitage : Fromage et pain nous y trouvâmes, Cidre, cervoise largement, Qui me fut un affreux breuvage : Je n'en pus boire aucunement.

Je jouais le plaisantin Pour obtenir mon salut, Mais j'étais si fort cultivé Que ce fut ma destruction ; Je n'y pus trouver solution Pour avoir quelque délivrance Ou quelque rémission : Maintes fois nuit la connaissance.

Et quand je me vis reconnu, Alors qu'ils lisaient la lettre, Je me vis bientôt détenu : La lettre me dénonçait trop. Aussi les compagnons disaient Tenir un homme de haut prix ; Ils en étaient de bonne humeur : Quand on a capturé, l'on a bien chassé !

De l'honneur tantost me font tant
Quant ouyrent les lettres lyre,
Et leur sembloit que argent contant
De mon corps les feroit desduire;
Et adonc je leur prins a dire
La verité sans chanceler,
De quoy ilz se prindrent a rire:
Verité ne se doit celer.

Les compaignons si me disoient
Que je feisse tresbonne chiere
Et que certes ilz me feroient
Compaignie non pas trop chiere;
Pour ce faisoye la maniere
D'estre joyeulx, fleuster et rire,
Combien qu'il me tensist derriere:
Tel chante qui au cueur souspire.

Aussi fut prins Gaultier Talbot
Avec Guillaume Sondonel;
Gaultier Talbot si eut d'ung bot
De guisarme, pas ne fut bel,
Car percee luy fut la pel
Jusques a la chair durement,
Et fut puis prins Colin Pinel
Qui nous donna esbatemant.

Ainsi par fortune de guerre
Nous fusmes prins deux Bourguignons
Et deux escuyers d'Angleterre[8]
Qui estoient gentilz compaignons.

Ils me firent beaucoup d'honneur Aussitôt qu'on leur lut la lettre; L'argent comptant pour ma personne, Leur semblait-il, les ferait s'amuser. Je me mis alors à leur dire La vérité sans chanceler; Ils en éclatèrent de rire – Vérité ne se doit cacher.

Les compagnons disaient aussi Que je fusse bien rassuré, Et que certes ils me feraient Une compagnie pas trop chère; Voilà pourquoi je prenais l'air D'être joyeux, de siffler et de rire Malgré la réprimande en moi: Tel chante, des soupirs au cœur.

On prit aussi Gautier Talbot Avec Guillaume Sondonel; Gautier Talbot reçut un coup De guisarme: rien de très beau Car il en eut la peau transpercée Jusqu'à la chair rudement; Colin Pinel fut pris ensuite, Qui nous donna du passe-temps.

Ainsi par un hasard de guerre Nous fûmes pris deux Bourguignons Et deux écuyers d'Angleterre – C'étaient d'aimables compagnons.

A nous garder nous ne daignions ;
Colin Pinel fondoit monnoye
A Rouen. Or ne nous faignons :
Payer nous fauldra la lemproye.

Et adonc quant noz maistres virent
Qu'ilz avoient lors faicte leur charge,
Droit a Beauvais leur chemin prisrent
Pour faire de nous leur descharge.
Point nous n'allions le chemin large :
Errer nous convint toute nuyt.
A fort aller nul ne s'estarge :
A tel feste n'est pas deduyt.

Quant a Beauvais fusmes venus,
Dieu sçet se fusmes bien logez ;
De voller feusmes bien tenus
Car nous fusmes bien enforgez[9].
Comme faulcons fus mis aux getz[10]
Et me fut dit tout doulcement :
« De ce lieu ci ne vous bougez :
Faire ne se peult autrement. »

A Beauvais certes suis venu
Pour payer de mon appatis ;
Mieulx me vaulsist estre tenu
A Rouen ; je fus trop hastis,
En mauvais pré suis en patis :
Dieu me doint bonne delivrance !
Manger m'y fault du pain festis[11] :
Il vaincq tout qui a pacïence.

Nous ne daignions faire attention ; Colin Pinel fondait monnaie À Rouen. Soyons sans illusion : Nous devrons payer la lamproie.

Et alors quand nos geôliers virent Qu'ils avaient rempli leur office, Ils prirent la route droit vers Beauvais Pour être débarrassés de nous. Nous ne marchions pas sur la grand-route : Il nous fallut marcher toute la nuit. Nul ne s'attarde à la marche forcée : Pareille fête est sans plaisir.

Quand nous fûmes rendus à Beauvais, Dieu sait si nous fûmes bien logés ; Nous étions fort empêchés de voler Car nous fûmes mis aux fers. Tels des faucons je fus aux jets, Et l'on me dit tout gentiment : « De ce lieu-ci ne bougez pas : Il ne peut en être autrement. »

À Beauvais me voici venu, sûr, Pour payer ma redevance ; Mieux m'eût valu d'être tenu À Rouen ; trop pressé que je fus, Dans un mauvais pré je pâture : Que Dieu me délivre au mieux ! J'y dois manger du pain grossier : On vainc tout à être patient…

– Combien que se je me plaignoye
De la prison que je vous compte,
Certainement grant tort j'auroye,
Et fusse roy ou duc ou conte,
Car on tint de moy ung grant compte[12] –
Mais estrange m'est la prison.
Aussi chascun dit et racompt
Qu'il n'est nulle belle prison....

LAY

.... Las, convient il pas les faitz
Quë en ma vie j'ay faitz,
Et forfaitz
Par voulenté ou par fait
Que j'ay fait,
Que vous en ayez a faire
Et que vous portiez les faitz
Que ne sçavez contrefaitz
Com je faitz ?
Advis m'est que c'est malfait
Et tortfait :
Las, comment se peult il faire ?
S'i fault que soye deffaitz
Pour moy pugnir des meffaitz
Imparfaitz
Ou vous n'avez riens meffait
Ne forfait,
On me peult trop bien deffaire,

– Encore que si je me plaignais De la capture que je vous raconte, Il est sûr que j'aurais grand tort, Fussé-je roi ou duc ou comte, Car on tint de moi un grand compte – La détention m'est insolite. Chacun le dit et le répète : Il n'est nulle belle prison....

LAI – .... Las ! le faut-il, que les actes Que dans ma vie j'ai commis, Mes forfaits Par pensée, ou par action Que j'ai commise, Vous plongent dans une affaire Et que vous portiez les faix Que vous ne savez pas surfaits Comme je fais ? Il me semble que c'est mal fait, À tort fait : Las, comment se peut-il faire ? S'il faut que je sois défait, Pour me punir des méfaits, Incorrects, Où vous n'avez pas fait de mal Ni mal fait, On peut

Car de mes maulx suis confès,
Mais voz vouloirs sont parfais
Et refais
Sans nul estre contrefait
Në infait :
Dont on ne vous doit meffaire.

RONDEL

Belle, bonne, doulce, bien faicte
Qui n'estes en rien contrefaicte,
Pour mal que Fortune me face
Vostre vouloir ne se meffface :
A moy aymer soyez parfaicte.

Gardez que ne soyez deffaicte
Par nesung moyen, në infaicte
Vostre couleur ne vostre face,
Belle, bonne, [doulce, bien faicte.]

Vostre amour point si n'est meffaicte
Në oncques si ne fut forfaicte.
De bien en mieulx Dieu la parface,
C'est cil qui efface et defface :
Sa voulenté si en soit faicte,
Belle, bonne, doulce, bien faicte.

fort bien me défaire – Je suis de mes maux confès – Mais vos désirs sont parfaits, Pleins d'effet, Sans nul qui soit contrefait Ni impur : On ne doit pas vous faire de mal.

RONDEAU – Belle, bonne, douce, bien faite Qui n'êtes en rien contrefaite, Quelque mal que Fortune me fasse, Votre intention soit sans méfait : Dans votre amour soyez parfaite.

Prenez garde à n'être défaite Par aucun moyen, que ne s'infecte Votre teint comme votre face, Belle, bonne, douce, bien faite.

Votre amour au mal n'est pas fait, Jamais il ne fit de forfait ; De bien en mieux Dieu le parfasse, C'est Lui qui défait et efface : Sa volonté, qu'elle en soit faite, Belle, bonne, douce, bien faite.

FATRAS

Belle, bonne, doulce, bien faicte
Faisoit jouer de la musette,
Devant ellë une lymasse
A ung chapperon sans cornette
Ou il pendoit une sonnette
Et chevauchoit une ramasse.
Ung bouc qui avoit une masse
Menoit dedans une brouette
L'hostel de la porte Barbette[1]
Parmy Paris a Sainct Eustace.
En allant dist a la grimasse :
« Ne vous troublez, gente gorgette,
Qui n'estes en riens contrefaicte
Pour mal que Fortune me face. »

LE TESTAMENT

.... A tout le monde mercy crie[1] ;
Si je me suis habandonné
A faire mal ne villennie,
Pour Dieu qu'il me soit pardonné.

Je vueil que mes debtes se payent
Premierement et mes torsfaiz,
Et toutes gens amendes oyent,
Si s'en alegera mon faiz.

FATRAS – *Belle, bonne, douce, bien faite* Faisait jouer de la musette, Devant elle une limace Portant un chaperon sans cornette Où il pendait une sonnette, Et à cheval sur un balai. Un bouc qui avait une masse Amenait dans une brouette L'Hôtel de la Porte Barbette Dans Paris jusqu'à Saint-Eustache. En passant il dit à la grimace : « On se calme, mignon corsage *Qui n'êtes en rien contrefaite Quelque mal que Fortune me fasse.* »

LE TESTAMENT – .... Je demande grâce à tout le monde : Si je me suis abandonné À faire mal ou vilenie, Pour Dieu, qu'il me soit pardonné.

Je veux que mes dettes se paient D'abord, et les torts que j'ai faits ; Que toutes gens aient réparation : Plus léger en sera mon faix.

Aux Jacobins eslis la terre
En laquelle vueil estre mis
Pource qu'aux Jacobins d'Aucerre[2]
Gisent plusieurs de mes amys.

Un drap blanc estendu sera
Sur ma chassë en souvenance
Que nul homme n'emportera
Autre chose de sa chevance.

Encor le drap blanc signifie
Douleur et grant humilité
Pource qu'a la fin de la vie
Doit estre tout orgueil gecté.

Mais sus le drap je vueil chappeaulx
Desquelz il sera tout couvert,
Et qu'ilz soyent jolys et beaulx
De belle herbe toute vert.

De *vanque* les chappeaulx seront,
C'est herbë[3] assez tost trouvee,
Et tous ceulx qui honneur feront
Au corps si en auront livree[4].

Ceste *venquë* a tel nature
Verdë est yver et esté :
Aussi doit toute creature
Tousjours tenir sa loyaulté.

Aux Jacobins je choisis la terre En laquelle je veux être mis, Parce qu'aux Jacobins d'Auxerre Gisent plusieurs de mes amis.

Un drap blanc sera étendu Sur mon cercueil pour rappeler Que nul homme n'emportera Rien d'autre de ses profits.

De plus le drap blanc signifie Douleur et grande humilité, Parce qu'à la fin de la vie Tout orgueil est à rejeter.

Sur le drap je veux des couronnes Dont il sera tout recouvert, Et qu'elles soient jolies et belles, D'une belle herbe toujours verte.

De *venque* seront les couronnes – C'est une herbe assez vite trouvée – Et tous ceux qui feront honneur Au corps en seront décorés.

Cette *venque* a pour nature D'être verte hiver comme été : De même toute créature doit Maintenir toujours sa loyauté.

La verdeur signifie lyesse
Car tout homme doit de cueur fin
Louer Dieu quant si bien l'adresse
Qu'il le recongnoist a la fin[5].

La *venque* dont je vous fais feste,
Plusieurs gens l'appellent « pervenche[6] »,
Et en portë on sus sa teste
De beaulx chappeaulx[7], dessus sa menche.

Encor vouldroye bien avoir
Des menestriers[8] ou trois ou quatre
Qui de corner feissent devoir
Devant le corps pour gens esbatre.

Que vault le plourer ne le braire
Qu'on fait apres ung trespassé[9] ?
La mort on ne sçauroit retraire
Puis que le coup si est passé.

Puis que je meurs tout advisé
De mon fait, de ma conscience
Comme j'ay dessus devisé[10],
Je doys avoir en Dieu fiance.

Item, au monstier[11] je vueil estre
Porté par quatre laboureurs
Qui des vignes seront tins maistre,
Car de telz gens suis amoureux[12],

La verdure a pour signification l'allégresse : Tout homme doit de cœur sincère Louer Dieu de si bien le conduire Qu'il en vient à Le connaître enfin.

Cette *venque* dont je vous fête, Bien des gens l'appellent « pervenche » ; Elle se porte sur la tête En belles couronnes, sur la manche.

En outre, je voudrais bien avoir Des ménétriers, trois ou quatre Qui se missent en devoir de corner Devant le corps pour divertir les gens.

Que valent les pleurs et les grands cris Qu'on fait en suivant un trépassé ? La mort, on ne saurait l'ôter Dès lors que le coup est passé.

Puisque je meurs bien averti De mon état, de ma conscience – Je l'ai ci-dessus déclaré –, En Dieu je dois avoir confiance.

Item, au moûtier je veux être Porté par quatre laboureurs Tenus pour les maîtres des vignes – De tels gens sont chers à mon cœur –

En signe que du grant labour
De ce mondë en l'autre vois ;
C'est ung voyage sans retour,
Dieu doint qu'il ne nous soit mauvais !

Item les laboureurs auront
Chascun cinq solz[13] d'argent contant,
Les menestriers qui corneront
Si en auront chascun autant.

Et quant est en mon luminaire[14],
Je n'en vueil en riens diviser,
L'executeur le pourra faire
Tel qu'i luy plaira adviser.

Il me suffira d'une messe
De *Requiem* haulte chantee,
Au cueur me feroit grant lyesse
Së estrë povoit deschantee[15].

Combien qui plus dire en vouldroit
Pas ne vouldroye contredire,
Mais plus d'argent il y fauldroit,
Et c'est ce qui le me fait dire.

Et encor trop bien je vouldroye
Qu'a tous chantres qui chanteront
Qu'on leur donnast or ou monnoye
De quoy bonne chiere feront....

En signe que du grand labeur De ce monde, en l'autre je vais : C'est un voyage sans retour ; Dieu fasse qu'il ne nous soit pas mauvais !

Item, les laboureurs auront Chacun cinq sols d'argent comptant, Les ménétriers qui corneront En toucheront chacun autant.

Et concernant mon luminaire, Je n'en veux en rien décider, L'exécuteur pourra le faire Comme il lui plaira d'aviser.

Il me suffira d'une messe De *Requiem* haute en plain-chant ; Pourrait-elle être en déchant, J'aurais au cœur de l'allégresse.

Encore que si l'on voulait plus en dire, Je ne voudrais pas m'y opposer, Mais il y faudrait plus d'argent – Et c'est ce qui m'en fait parler.

Et en outre j'aimerais bien : Tous les chantres qui chanteront, Qu'on leur donnât or ou argent, Grâce à quoi, ils prendront du plaisir....



Baudet Herenc

LE DOCTRINAL DE LA SECONDE RHETORIQUE

Cy s'ensuivent plusieur rondeaulx doubles
et simples et de tailles diverses et nouvelles,
que l'on fait pour mettre en chant[1], et ungs de .VIII.
et de .IX. sillabes, et les aultres de .X. et .XI.

RONDEL DOUBLE
de .VIII. et de .IX. sillabes[1]

Rossignol, a ta bienvenue
Va vers ma dame et le salue
De par moy en ton joyeux chant,
Et luy dis qu'en elle servant
Ma loyaulté ne se remue,

Et que de beauté pourveüe
Sur toutes je l'ay esleüe
Pour de grace eſtre possessant,
Rossignol, [a ta bienvenue].

LE DOCTRINAL DE LA SECONDE RHÉTORIQUE. Voici ensuite plusieurs rondeaux doubles et simples, et de façons diverses et nouvelles (on les fait pour les chanter), les uns en octosyllabes et ennéasyllabes, et les autres en décasyllabes et hendécasyllabes. RONDEAU DOUBLE en octosyllabes et ennéasyllabes. – Rossignol, toi le bienvenu, Va vers elle, salue ma dame De ma part en ton joyeux chant Et dis-le-lui : en la servant, Ma loyauté ne change pas ;

Et dis-lui : pourvue de beauté, Entre toutes elle eſt mon élue Car elle eſt nantie de grâce, Rossignol, toi le bienvenu !

Se tu sens, sa response eüe,
Qu'en moy soit sa grace estendue,
Prestement viens vers moy volant,
Et mon cueur de joye ara tant
Que tristresse j'aray perdue,
Rossignol, [a ta bienvenue].

AULTRE RONDEL SIMPLE

de .VIII. sillabes en la ligne ; et qui le vouldroit faire
de .VIII. sillabes en la ligne et de .IX., il se peult bien faire,
ou tout de .IX.

J'aime qui m'aime, aultrement non :
Qui ne m'aime je n'en puis mais,
Et veul mieulx que n'ayme jamais
Se je n'ay d'estre amé le nom.

Sans partie amer n'est pas bon :
Pour vivre joyeux desormais,
[J'aime qui m'aime, aultrement non].

Se ma dame de hault renom
De reffus me fait entremes,
En la grace d'Amours me mes
Pour acquerir hault guerredon :
J'aime qui m'ayme, [aultrement non].

Si tu sens, sa réponse obtenue, Que sa grâce est étendue sur moi, Vite, viens vers moi de ton vol, Et mon cœur aura tant de joie Que j'aurai perdu la tristesse, Rossignol, toi le bienvenu !

AUTRE RONDEAU SIMPLE en vers de huit syllabes ; mais voudrait-on le faire en vers de huit et de neuf syllabes, c'est possible, ou entièrement de neuf. – J'aime qui m'aime, autrement non : Ne m'aime-t-on pas, je n'y peux rien, Et j'aime mieux n'aimer jamais Si d'être aimé je n'ai le nom.

Sans partage aimer n'est pas bon : Pour vivre joyeux désormais, J'aime qui m'aime, autrement non.

Si ma dame de haut renom Me joue l'intermède du refus, En la grâce d'Amour je me mets Pour obtenir le dernier don : J'aime qui m'aime, autrement non.

AULTRE TAILLE DE RONDEL DOUBLE DE LIGNES LONGUES ET COURTES,

et les peult on faire de lignes de .x. ou de .xi., qui veult.

RONDEL DE LONG ET COURT METTRE, ET S'APPELLE RONDEL LAYÉ

Gardés le bien, mon cueur que tenés pris
En vo pourpris,
Ma chiere dame, et soit reconforté
De vostre amour, car le desconforté
N'a riens mespris.

Toudis vous craint, comme d'amour espris,
D'estre repris.
Affin qu'il ayt par vous joieuseté,
Gardés le bien, [mon cueur que tenés pris].

Voz doulx maintiens veoir avoit apris ;
Or a empris
Le fel Dangier qu'il en soit debouté,
Afin que vous n'aiez de lui pité :
Dame de pris,
Gardés le bien, [mon cueur que tenés pris].

AUTRE FAÇON DE RONDEAU DOUBLE, À VERS LONGS ET COURTS ; on peut les faire en décasyllabes ou en hendécasyllabes, si l'on veut. *Rondeau de mètre long et court ; il s'appelle rondeau layé.* – Gardez-le bien, mon cœur que vous tenez prisonnier Dans votre enclos, Ma chère dame, et qu'il soit consolé Par votre amour : le pauvre désolé N'a point dérogé.

Il est épris : toujours il craint de vous La réprimande. Pour qu'il obtienne par vous la joie, Gardez-le bien, mon cœur que vous tenez prisonnier.

Il connaissait vos doux agissements ; Refus le traître Vient d'entreprendre de l'en exclure, Afin que vous soyez sans pitié pour lui : Dame de valeur, Gardez-le bien, mon cœur que vous tenez prisonnier.

AULTRE TAILLE DE RONDEL SIMPLE,
de .x. et de .xi. sillabes.

Par Doulx Regard, l'amoureux canonnier[1],
Fu de penser la bombarde[2] affustee,
Qui la priere[3] de plaisance a jettee
Par my mon cueur, sans le vouloir blesser.

De souvenir, espoir et desirer
Fu la puldre toute mistionee
Par Doulx Regard, [l'amoureux canonnier].

L'ardant desir vint le feu appoinctier,
Dont asprement fu la pouldre alumee.
Encore en est la chaleur demouree
Dedens mon cueur, qui ne peult refroidier,
Par Doulx Regard, [l'amoureux canonnier].

AULTRE TAILLE DE RONDEL DOUBLE
de .vii. sillabes ; et le peult on faire de .vi. sillabes,
de .v. et de .iv. sillabes.

RONDEL DOUBLE

Par ung regard contrefait
Mon cueur se trouve deffait

AUTRE FAÇON DE RONDEAU SIMPLE, en décasyllabes et hendécasyllabes. – Par Doux Regard, le canonnier d'Amour, Fut pointée la bombarde de pensée, Qui m'a lancé la prière de plaisir en plein cœur, sans vouloir le blesser.

De souvenir, espoir et désir Fut toute mélangée la poudre Par Doux Regard, le canonnier d'Amour.

L'ardent désir vint pour la mise à feu, Dont violemment la poudre fut allumée. Sa chaleur me demeure encore Au fond du cœur qui ne peut refroidir, Par Doux Regard, le canonnier d'Amour.

AUTRE FAÇON DE RONDEAU DOUBLE en heptasyllabes, mais on peut le faire en hexasyllabes, en pentasyllabes et en quadrisyllabes. *Rondeau double* – Par un regard simulé Mon cœur se trouve touché

De doulx espoir et confort ;
Faulx Semblant par son effort
A voulu qu'aynsi soit fait.

Helas ! je n'ay riens meffait
Dont je doye avoir fourfait
Grace, que je pers a tort
Par ung regard [contrefait].

Se briefment ne suis refait
Par ung doulx acoeul parfait,
Prochainement seray mort :
[. . . . . .ort]
Onques je n'eux mal sifait
Par ung regard [contrefait].

Cy s'ensuivent fatras possibles et impossibles,
simples et doubles.

FORME DE SIMPLE FATRAS POSSIBLE

Vierge, a qui Dieu se marïa
Pour saulver humaine nature.

Vierge, a qui Dieu se marïa
Et qui si digne mary a
Qu'i repara la fourfaiture
D'Adam qui nous injurïa
Tant qu'en enfer nous charïa,

D'espoir doux, de réconfort : Faux Semblant par son effort A voulu qu'il en soit ainsi.

Hélas, quel est le méfait Dont je puisse avoir frappé Grâce, que je perds à tort Par un regard simulé ?

Faute d'être vite refait Par un doux accueil parfait, Très bientôt je serai mort. . . . . Jamais je n'eus un pareil mal, Par un regard simulé.

Voici ensuite des fatras possibles et impossibles, simples et doubles : GABARIT DE SIMPLE FATRAS POSSIBLE – *Vierge, à qui Dieu se maria Pour sauver l'humaine nature.*

Vierge, à qui Dieu se maria, Et qui a un mari si digne Qu'il répara la forfaiture D'Adam, lequel nous offensa tant Qu'il nous transporta en enfer,

Je te pry, saincte creature,
Empetre nous bonne aventure
Vers ton filz qui en croix cria
Quant de mort senti la poincture,
En quoy oncques ne varïa
Pour saulver humaine nature.

AULTRE FORME DE FATRAS POSSIBLE DOUBLE

C'est assavoir que le second fatras se doibt commencier par la seconde ligne du premier fatras, et fenir par la premiere ligne d'icelluy, comme il s'ensuit :

Ce premier jour de l'anee,
Belle, mon cueur vous presente.

Ce premier jour de l'anee,
Vous supplie que donnee
Me soit vostre mercy gente.
Plus joieuse destinee
Ne me poeult estre assenee,
Et de toute mon entente
[. . . . . .ente]
Serez de moy, belle nee,
Car, pour celle noble attente,
Par Amour bien ordonnee,
Belle, mon cueur vous presente.

Je te prie, sainte créature, Obtiens-nous un heureux succès De ton fils qui cria sur la croix Quand il sentit la mort le poindre, Sans jamais tergiverser *Pour sauver l'humaine nature.*

AUTRE GABARIT DE FATRAS, POSSIBLE DOUBLE. C'est-à-dire que le second fatras doit commencer par le second vers du premier fatras, et prendre pour fin son premier vers, comme ci-après – *En ce premier jour de l'année, Belle, je vous présente mon cœur.*

En ce premier jour de l'année, Je vous en supplie : que me soit Donnée votre grâce courtoise. Une destinée plus joyeuse Pourrait-elle m'être fixée ? Aussi, de toute ma pensée . . . . Je vous serai, belle entre toutes, Car, pour cette noble attention, Par Amour bien organisée, *Belle, je vous présente mon cœur.*

Belle, mon cueur vous presente,
Ce premier jour de l'annee.

Belle, mon cueur vous presente,
Car en vous se represente
Doulceur de joye aornee ;
N'en ceste vie presente,
Ne sçay dame plus prudente
Et qui soit enluminee
De plus haulte renommee ;
Pour quoy, m'amour excellente,
Estre debvez couronnee
Pour la plus plaisant jouvente,
Ce premier jour de l'anee.

FORME DE SIMPLE FATRAS IMPOSSIBLE

de .vi. et de .vii. sillabes ; mais on le peult faire de tel mettre que l'on voeult.

La chose va tres mal
Ou point n'a de justice.

« *La chose va tres mal* »,
Dist un veau de metal
Au front d'une genisse
Qui en ung orinal
Bouta ung cardinal
Qui faisoit sacrifice

Belle, je vous présente mon cœur, En ce premier jour de l'année.

Belle, je vous présente mon cœur: Votre personne représente Une douceur ornée de joie ; Et dans cette vie présente, Sais-je une dame plus prudente Et qui serait illuminée D'une plus haute renommée ? C'est pourquoi, ma mie excellente, Vous devez être couronnée Jeune fille la plus plaisante, *En ce premier jour de l'année.*

GABARIT DE SIMPLE FATRAS IMPOSSIBLE en hexasyllabes et heptasyllabes, mais on peut le faire du mètre que l'on veut. – *La chose va très mal Où n'est point de justice.*

« *La chose va très mal* », Dit un veau de métal Au front d'une génisse Qui dans un urinal Poussa un cardinal Qui faisait sacrifice De l'œil d'une écrevisse

De l'oeul d'une escrevice
En ung four de cristal,
Pour ce que sa pelice
Tenoit estat royal
Ou point n'a de justice.

FORME DE DOUBLE FATRAS IMPOSSIBLE

Il n'est bruvage que de vin
Pour mieulx sa teste rafermer.

« *Il n'est bruvage que de vin* »,
Ce dit hier le fons d'un bachin
Qui aloit vigilles[1] chanter
Pour l'ame l'amiral[2] Baquin,
Que .I. pois portoit en .I. tupin[3],
Pour a Lucifer presenter,
Quant ung soiron le vint happer
Et le mucha en ung escrin,
Puis ly aporta a humer
De la barbe d'ung Sarrasin
Pour mieulx sa teste rafermer.

Pour mieulx sa teste raffermer
Il n'est bruvage que de vin.

Pour mieulx sa teste raffermer,
Se hurta ung luiton de mer
Contre une pierre de molin

En un four de cristal, Parce que sa pelisse Avait un train royal *Où n'est point de justice.*

GABARIT DE DOUBLE FATRAS IMPOSSIBLE – *Nul meilleur breuvage que le vin Pour consolider sa tête.*

« *Nul meilleur breuvage que le vin* », Dit hier le fond d'un bassin Qui allait chanter vigiles Pour l'âme de l'émir Baquin Qu'un pois portait en un tupin Pour présenter à Lucifer, Quand un ciron vint l'attraper Et le cacha dans une boîte, Puis lui apporta à humer De la barbe d'un Sarrasin, *Pour consolider sa tête.*

Pour consolider sa tête, Nul meilleur breuvage que le vin.

Pour consolider sa tête, Un lutin de mer se heurta À une pierre de moulin

Ou tout s'ala escherveler,
Quant la poincte d'un chandelier,
Pour garir ce mortel tastin,
A ung sourt muet medecin
Ala garison demander,
Qui dit en alemant latin :
« Pour se mieulx garder d'enyvrer,
Il n'est buvrage que de vin. »



Charles d'Orléans

LA RETENUE D'AMOURS

Ou temps passé, quant Nature me fist
En ce monde venir, elle me mist
Premierement tout en la gouvernance
D'une dame qu'on appelloit Enfance,
En lui faisant estroit commandement
De me nourrir et garder tendrement,
Sans point souffrir Soing ou Merencolie
Aucunement me tenir compagnie,
Dont elle fist loyaument son devoir :
Remercïer l'en doy, pour dire voir.

En cest estat par un temps me nourry,
Et apres ce, quant je fu enforcy,

Où il s'alla décerveler, Quand la pointe d'un chandelier, Pour guérir cette mortelle gifle, Alla demander guérison À un médecin sourd-muet Qui dit en allemand latin : « Pour mieux se garder d'enivrer, *Nul meilleur breuvage que le vin.* »

LA RETENUE D'AMOUR – Au temps passé, quand Nature me fit Venir en ce monde, elle me mit En premier lieu sous la seule puissance D'une dame qu'on appelait Enfance, En lui faisant le strict commandement De m'élever et garder tendrement, Sans point tolérer que Mélancolie ou Souci me tinssent compagnie. Loyalement elle en fit son devoir : Je dois l'en remercier, sincèrement.

Ainsi pour un temps elle m'éleva. Après cela – je m'étais fortifié –

Ung messagier, qui Aage s'appella,
Une lettre de creance bailla
A Enfance de par dame Nature,
Et si li dist que plus la nourriture
De moy n'auroit et que dame Jennesse
Me nourriroit et seroit ma maistresse.
Ainsi du tout Enfance delaissay
Et avecques Jennesse m'en alay.

Quant Jennesse me tint en sa maison,
Un peu avant la nouvelle saison
En ma chambre s'en vint un bien matin
Et m'esveilla, le jour saint Valentin,
En me disant : « Tu dors trop longuement !
Esveille toy et aprestes briefment,
Car je te vueil avecques moy mener
Vers un seigneur dont te fault acointer,
Lequel me tient sa servante treschiere :
Il nous fera, sans faillir, bonne chiere. »

Je respondy : « Maistresse gracïeuse,
De lyé cueur et voulenté joyeuse
Vostre vouloir suy content d'acomplir.
Mais humblement je vous vueil requerir
Qu'il vous plaise le nom de moy nommer
De ce seigneur dont je vous oy parler ;
Car s'ainsi est que sienne vous tenés,
Sien estre vueil se le me commandés,
Et en tous fais vous savez que desire
Vous ensuïr sans en riens contredire. »

Un messager, qui dit s'appeler Âge, Remit de la part de dame Nature Une lettre de créance à Enfance. Il ajouta qu'elle n'aurait plus À m'élever, et que dame Jeunesse M'élèverait et serait ma maîtresse. Voilà comment j'abandonnai Enfance Et avec Jeunesse m'en allai.

Alors que Jeunesse m'avait en sa maison, Un peu avant la nouvelle saison, Dans ma chambre elle vint de bonne heure un matin, M'éveilla – c'était la Saint-Valentin – En me disant : « Tu dors trop longuement ! Réveille-toi, sois prêt rapidement Car je veux t'emmener avec moi Vers un seigneur qu'il te faut rencontrer – Il me tient pour sa servante très chère : Il nous fera sans faute un bon accueil. »

Je répondis : « Maîtresse gracieuse, De cœur allègre et d'intention joyeuse Je suis content d'accomplir votre idée. Mais humblement je souhaite vous prier Qu'il vous plaise de m'indiquer le nom De ce seigneur dont je vous entends parler. Car si vraiment vous vous tenez pour sienne, Je veux être sien, si tel est votre ordre ; Vous savez mon désir de vous suivre En toutes choses, sans m'opposer en rien. »

« Puis qu'ainsi est, dist elle, mon enfant,
Que de savoir son nom desirez tant,
Sachiez de vray que c'est le dieu d'Amours
Que j'ay servy et serviray tousjours,
Car de pieça suy de sa retenue,
Et de ses gens et de lui bien congneue.
Oncques ne vis maison, jour de ta vie,
De plaisans gens si largement remplie.
Je te feray avoir d'eulx accointance ;
La trouverons de tous biens habondance. »

Du dieu d'Amours quant parler je l'oy,
Aucunement me trouvay esbahy ;
Pour ce lui dis : « Maistresse, je vous prie
Pour le present que je n'y voise mie,
Car j'ay oy a plusieurs raconter
Les maulx qu'Amour leur a fait endurer.
En son dangier bouter ne m'oseroye,
Car ses tourmens endurer ne pourroye :
Trop jenne suy pour porter si grant fais ;
Il vault trop mieulx que je me tiengne en pais. »

« Fy, dist elle, par Dieu tu ne vaulx riens !
Tu ne congnois l'onneur et les grans biens
Que peus avoir si tu es amoureux.
Tu as oy parler les maleureux,
Non pas amans qui congnoissent qu'est joye ;
Car raconter au long ne te sauroye
Les biens qu'Amours sçet aux siens departir.

« Mon enfant, dit-elle, puisqu'il se trouve Que vous désirez tant savoir son nom, Soyez certain que c'est le dieu d'Amour Que j'ai servi et servirai toujours : J'appartiens de longue date à sa suite, Et suis bien connue de ses gens comme de lui. Jamais de ta vie tu ne vis maison Si largement remplie de gens charmants. Je te ferai faire leur connaissance ; Là nous trouverons tous biens à foison. »

À l'entendre parler du dieu d'Amour, Je me trouvai quelque peu stupéfait Et je lui dis : « Maîtresse, je vous prie Pour le moment que je n'y aille pas, Car j'ai entendu plus d'un raconter Les maux qu'Amour leur a fait endurer. Je n'oserais me mettre en son pouvoir : Comment pourrais-je endurer ses tourments ? Je suis trop jeune pour porter un si grand faix ; Il vaut bien mieux que je me tienne en paix. »

« Fi, dit-elle, par Dieu tu ne vaux rien ! Que sais-tu de l'honneur et des grands biens Que tu peux avoir, à être amoureux ? Ce sont les malheureux que tu as entendus, Non les amants initiés à la joie : Je ne saurais t'exposer en détail Les biens qu'Amour sait partager aux siens.

Essaye les, puis tu pourras choisir
Se tu les veulx ou avoir ou laissier :
Contre vouloir nul n'eſt contraint d'amer. »

Bien me revint son gracïeux langage
Et toſt muay mon propos et courage
Quant j'entendy que nul ne contraindroit
Mon cueur d'amer fors ainsy qu'il vouldroit ;
Si lui ay dit : « Se vous me promettés,
Ma maiſtresse, que point n'obligerés
Mon cueur ne moy contre noſtre plaisir,
Pour ceſte fois je vous vueil obeir.
Et a present vous suivray ceſte voye ;
Je prie a Dieu qu'a honneur m'y convoye ! »

« Ne te doubtes, se diſt elle, de moy.
Je te prometz et jure, par ma foy,
Par moy ton cueur ja forcé ne sera ;
Mais garde soy qui garder se pourra,
Car je pense que ja n'aura povoir
De se garder, mais changera vouloir
Quant Plaisance lui monſtrera a l'ueil
Gente Beaulté plaine de doulx acueil,
Jenne, sachant et de maniere lye
Et de tous biens a droit souhait garnie. »

Sans plus parler, sailli hors de mon lit,
Quant promis m'eut ce que devant eſt dit,
Et m'apreſtay le plus joliement

Éprouve-les, tu pourras discerner Si tu les veux avoir, ou bien laisser : Nul n'eſt contraint d'aimer à contrecœur.

Son gracieux langage me plut beaucoup : J'eus tôt fait de changer de but et de pensée Quand j'entendis que nul ne contraindrait Mon cœur d'aimer, si ce n'eſt à son gré ; Je lui ai dit : « Si vous me promettez, Ma maîtresse, de ne point engager Mon cœur ni moi contre notre plaisir, Pour cette fois je veux vous obéir. Et pour l'heure je vous suivrai sur cette voie ; Que Dieu, je l'en prie, m'y convoie dignement ! »

« Ne redoute rien, dit-elle, de moi. Je te le jure et promets par ma foi : Ton cœur, jamais je ne le forcerai ; Mais se garde qui se pourra garder, Car je pense qu'il perdra son pouvoir De se garder et changera d'intention Quand Plaisance lui mettra sous les yeux Beauté gracieuse au délicieux accueil, Jeune, attentive et gaie dans son maintien, Pourvue à souhait de toutes qualités. »

N'ajoutant rien, je sautai de mon lit Quand elle m'eut promis ce qui

Que peu faire, par son commandement ;
Car jennes gens qui desirent honneur,
Quant veoir vont aucun royal seigneur,
Ilz se doivent mettre de leur puissance
En bon array, car cela les avance
Et si les fait estre prisiez des gens,
Quant on les voit netz, gracïeux et gens.

Tantost apres tous deux nous en alasmes
Et si longtemps ensemble cheminasmes
Que venismes au plus pres d'un manoir
Trop bel assis et plaisant a veoir.
Lors Jennesse me dist : « Cy est la place
Ou Amour tient sa court et se soulace :
Que t'en semble ? N'est elle pas tresbelle ? »
Je respondy : « Oncque mais ne vi telle. »
Ainsi parlant approchasmes la porte
Qui a veoir fut tresplaisant et forte.

Lors Jennesse si hucha le portier
Et lui a dit : « J'ay cy un estrangier
Avecques moy ; entrer nous fault leans :
On l'appelle Charles, duc d'Orlïans. »
Sans nul delay le portier nous ouvry,
Dedens nous mist, et puis nous respondy :
« Tous deux estes cyens les bien venus.
Aler m'en vueil, s'il vous plaist, vers Venus
Et Cupido ; si leur raconteray
Qu'estes venuz et ceans mis vous ay. »

est dit plus haut. Je m'apprêtai le plus coquettement Que je pus, sur son commandement : Les jeunes gens désirant de l'honneur, Quand ils vont voir quelque royal seigneur Se doivent de faire tout leur possible Pour bien s'habiller : car cela les sert Et les fait être estimés par les gens Quand on les voit nets, gracieux, élégants.

Aussitôt après nous partîmes tous deux Et longtemps nous cheminâmes ensemble Pour arriver au plus près d'un manoir Au mieux établi, agréable à voir. Jeunesse me dit alors : « Voici la place Où Amour tient sa cour et se distrait : Que t'en semble ? N'est-elle pas splendide ? » Je répondis : « Jamais je ne vis sa pareille. » À ces mots nous fûmes près de la porte, Qu'on découvrait très agréable et forte.

Et Jeunesse de héler le portier Et de lui dire : « Avec moi j'ai ici Un étranger ; il nous faut entrer : On l'appelle Charles, duc d'Orléans. » Sans nul retard le portier nous ouvrit, Nous fit entrer, et puis nous répondit : « Vous êtes tous deux bienvenus ici. Je veux aller, s'il vous plaît, vers Vénus Et Cupidon. Je leur raconterai Que vous êtes venus et que je vous ai introduits. »

Ce portier fu appellé Compaignie,
Qui nous receu de maniere si lye.
De nous party, a Amour s'en ala ;
Briefment apres devers nous retourna
Et amena Bel Acueil et Plaisance,
Qui de l'oſtel avoient l'ordonnance.
Lors, quant de nous approuchier je les vy,
Couleur changay et de cueur tressailly.
Jennesse diſt : « De riens ne t'esbahys :
Soies courtois et en faiz et en dis. »

Jennesse toſt se tira devers eulx,
Apres elle m'en alay tout honteux,
Car jennes gens perdent toſt contenance
Quant en lieu sont ou n'ont point d'acointance.
Ils lui ont dit : « Bien soiez vous venue. »
Puis par la main l'ont liement tenue.
Elle leur dit : « De cueur vous en mercy :
J'ay amené ceans ceſt enfant cy
Pour lui mouſtrer le tresroyal eſtat
Du dieu d'Amours et son joyeux esbat. »

Vers moy vindrent me prenant par la main,
Et me dirent : « Noſtre roy souverain,
Le dieu d'Amours, vous prie que venés
Par devers lui, et bien venu serés. »
Je respondy humblement : « Je mercie
Amour et vous de voſtre courtoisie.
De bon vouloir iray par devers luy,

Ce portier était nommé Compagnie, Lequel nous reçut de manière si gaie. Il nous quitta, se rendit près d'Amour ; L'inſtant d'après il s'en revint vers nous Et amena Bel Accueil et Plaisance, Qui assumaient la geſtion de l'hôtel. Alors, quand je les vis approcher de nous, Je devins pâle et mon cœur tressaillit. Jeunesse dit : « Ne sois troublé de rien : Tiens-toi courtois en propos comme en aɛtes. »

Vers eux Jeunesse s'avança en hâte, À sa suite je m'en fus tout honteux : Les jeunes gens sont vite désappointés Quand la place eſt pour eux sans connivence. Ils lui ont dit : « Soyez la bienvenue. » Puis par la main ils l'ont tenue gaiement. Elle leur dit : « De tout mon cœur merci : J'ai amené cet enfant que voici Pour lui montrer le très royal état Du dieu d'Amour et son jeu plein de joie. »

Venant vers moi, ils me prirent par la main Et me dirent : « Notre roi souverain, Le dieu d'Amour, vous prie que vous veniez Auprès de lui, vous serez bienvenu. » Humble, je répondis : « Je remercie Amour et vous de votre politesse. Je me rendrai près de lui volontiers,

Pour ce je suy venu cy au jour d'uy,
Car Jennesse m'a dit que le verray
En son eſtat et gracïeux array. »

Bel Acueil print Jennesse par le bras,
Et Plaisance si ne m'oublia pas,
Mais me pria qu'avec elle venisse
Et tout le jour pres d'elle me tenisse.
Si alasmes en ce point jusqu'au lieu
La ou eſtoit des amoureux le dieu.
Entour de lui son peuple s'esbatoit,
Dançant, chantant et maint esbat faisoit.
Tous a genoulz nous meismes humblement,
Et Jennesse parla premierement,

Disant : « Treshault et noble, puissant prince,
A qui subgiet eſt chascune province
Et que je doy servir et honnorer
De mon povair, je vous vien presenter
Ce jenne filz qui en moy a fïance,
Qui eſt sailly de la maison de France,
Creu ou jardin semé de fleur de lis,
Combien que j'ay loyaument lui promis
Qu'en riens qui soit je ne le lyeray,
Mais a son gré son cueur gouverneray. »

Amour respond : « Il eſt le bien venu ;
Ou temps passé j'ay son pere congneu,
Plusieurs autres aussi de son lignage
Ont maintes foiz eſté en mon servage ;

Voilà pourquoi je suis venu ce jour ; Jeunesse m'a dit que je le verrai Tel qu'en lui-même, en gracieux équipage. »

Bel Accueil prit Jeunesse par le bras, Et Plaisance alors ne m'oublia pas, Mais me pria de venir avec elle et de me tenir tout le jour près d'elle. Nous gagnâmes à ce moment l'endroit Où se tenait le dieu des amoureux. Autour de lui son peuple s'amusait, Dansant, chantant, et faisait plus d'un jeu. Tous nous nous mîmes humblement à genoux, Et Jeunesse fut première à parler

Pour dire : « Très haut, noble et puissant prince À qui chaque province eſt assujettie Et que je dois servir et honorer À mon pouvoir, je viens vous présenter Ce jeune fils qui en moi a confiance – Il eſt issu de la Maison de France, Poussé dans le jardin semé de fleurs de lys – Bien que je lui aie loyalement promis Qu'en rien jamais je ne l'entraverai, Mais que je conduirai son cœur à son gré. »

Amour répond : « Il eſt le bienvenu ; Au temps passé, j'ai connu son père, Nombre d'autres aussi de son lignage Ont maintes fois subi ma servitude : J'en suis plus tenu de bien le traiter, S'il veut suivre les brisées de ses

Par quoy tenu suy plus de lui bien faire,
S'il veult apres son lignage retraire. »
« Vien ça, dist il, mon filz, que penses tu ?
Fus tu oncques de ma darde feru ?
Je croy que non, car ainsi le me semble.
Vien pres de moy, si parlerons ensemble. »

De cueur tremblant pres de lui m'aprochay,
Si lui ay dit : « Sire, quant j'acorday
A Jennesse de venir devers vous,
Elle me dist que vous estiez sur tous
Si trescourtois que chacun desiroit
De vous hanter, qui bien vous congnoissoit ;
Je vous suply que je vous treuve tel.
Estrangier suy venu en vostre hostel :
Honte seroit a vostre grant noblesse
Se fait m'estoit ceans mal ou rudesse. »

« Par moy contraint, dist Amour, ne seras,
Mais de ceans jamais ne partiras
Que ne soies es las amoureux pris :
Je m'en fais fort, se bien l'ay entrepris.
Souvent mercy me vendras demander
Et humblement ton fait recommander ;
Mais lors sera ma grace de toy loing,
Car a bon droit te fauldray au besoing.
Et si feray vers toy le dangereux
Comme tu fais d'estre vray amoureux. »

« Venez avant, dist il, Plaisant Beauté,
Je vous requier que, sur la loyauté

ancêtres. » « Approche, mon fils, à quoi penses-tu ? Fus-tu jamais blessé de ma lance ? Je crois que non, voilà ce qu'il me semble. Viens près de moi, nous parlerons ensemble. »

Le cœur tremblant, je m'approchai de lui, Et je lui dis : « Seigneur, quand à Jeunesse Je consentis de venir devant vous, Elle me dit que plus que tous vous étiez Courtois au point que chacun désirait Vous fréquenter, s'il vous connaissait bien ; Je vous supplie d'être tel à mes yeux. Je suis venu chez vous en étranger : Ce serait une honte faite à votre grande noblesse Si l'on me traitait mal ou brutalement ici. »

Amour dit : « Je ne te contraindrai pas, Mais jamais tu ne partiras d'ici Sans que tu sois pris au piège amoureux : Je m'en fais fort, à bien m'y engager. Souvent tu viendras implorer ma pitié Et ton affaire humblement me confier ; Alors ma grâce sera loin de toi : Dans le besoin tu me perdras à juste titre. Je ferai envers toi le difficile Comme tu joues l'amoureux sincère. »

« Avancez, dit-il, Plaisante Beauté : Je vous prie, au nom de la loyauté

Que me devez, le venez assaillir,
Ne le laissiez reposer ne dormir
Ne nuit, ne jour, s'il ne me fait hommage ;
Aprivoisiez ce compaignon sauvage !
Ou temps passé vous conqueistes Sampson
Le fort, aussi le sage Salemon :
Se cest enfant surmonter ne savez,
Vostre renon du tout perdu avez. »

Beauté lors vint, decoste moy s'assist ;
Un peu se teut, puis doulcement m'a dit :
« Amy, certes, je me donne merveille
Que tu ne veulx pas que l'en te conseille ;
Au fort saches que tu ne peuz choisir :
Il te couvient a Amour obeir. »
Mes yeulx prinrent fort a la regarder,
Plus longuement ne les en peu garder.
Quant Beauté vit que je la regardoye,
Tost par mes yeulx un dard au cueur m'envoye.

Quant dedens fu, mon cueur vint esveillier,
Et tellement le print a catoillier
Que je senti que trop rioit de joye ;
Il me despleut qu'en ce point le sentoye :
Si commençay mes yeux fort a tenser
Et envoyai vers mon cueur un penser
En lui priant qu'il giectast hors ce dard.
Helas ! helas ! g'y envoiay trop tard,
Car quant Penser arriva vers mon cueur,
Il le trouva ja pasmé de doulceur....

Que vous me devez : venez l'assaillir, Ne le laissez reposer ni dormir Ni nuit ni jour, s'il ne me fait hommage ; Apprivoisez ce compagnon sauvage ! Au temps passé vous conquîtes Samson Le fort, comme le sage Salomon : Si vous ne pouvez dominer cet enfant, Votre renom est bel et bien perdu. »

Beauté vint, alors, et s'assit à mon côté ; Un silence, puis doucement elle m'a dit : « Ami, pour sûr, je trouve prodigieux Que tu refuses d'être conseillé ; Sache après tout que tu ne peux choisir : Il te convient d'obéir à Amour. » Mes yeux s'attachèrent à la regarder – Je ne pus les en garder plus longtemps. Beauté, voyant que je la regardais, Vite par les yeux m'envoie un dard au cœur.

Arrivé, il vint éveiller mon cœur Et il se mit tant à le chatouiller Que je le sentis joyeux jusqu'au fou rire. Le sentir en cet état me déplut : Je commençai par tancer fort mes yeux ; Envoyant vers mon cœur une pensée, Je le priai qu'il enlevât ce dard. Hélas ! hélas ! mon envoi fut trop tardif : Quand Pensée arriva vers mon cœur, Elle le trouva déjà pâmé de douceur....

BALLADE LX

Quant Souvenir me ramentoit
La grant beauté dont estoit plaine
Celle que mon cueur appelloit
Sa seule dame souveraine,
De tous biens la vraye fontaine,
Qui est morte nouvellement,
Je dy en pleurant tendrement :
« Ce monde n'est que chose vaine ! »

Ou vieil temps grant renom couroit
De Creseïde, Yseud, Elaine[1]
Et maintes autres qu'on nommoit
Parfaittes en beauté haultaine ;
Mais au derrain en son demaine
La mort les prist piteusement ;
Par quoy puis veoir clerement :
Ce monde n'est que chose vaine.

La mort a voulu et vouldroit,
Bien le congnois, mettre sa paine
De destruire, s'elle povoit,
Liesse et plaisance mondaine,
Quant tant de belles dames maine
Hors du monde ; car vrayement
Sans elles, a mon jugement,
Ce monde n'est que chose vaine.

BALLADE LX – Quand Souvenir vient m'évoquer La splendeur dont était comblée Celle que mon cœur appelait Sa seule dame souveraine, De tous bienfaits la vraie fontaine, Qui est morte tout récemment, Je dis en pleurant tendrement : « Ce monde n'est que vanité ! »

Au vieux temps grand renom courait De Cressida, Yseut, Hélène Et maintes autres qu'on disait Parfaites en beauté sublime ; Mais à la fin dans son domaine La mort les prit pitoyablement ; Ainsi je peux voir clairement : Ce monde n'est que vanité.

La mort a voulu et voudrait, Je le sais bien, s'employer à Détruire, si elle le pouvait, Allégresse, agrément terrestres, Quand elle mène tant de belles dames Hors de ce monde ; car vraiment Sans elles, à mon opinion, Ce monde n'est que vanité.

Amours, pour verité certaine,
Mort vous guerrie fellement ;
Se n'y trouvez amendement,
Ce monde n'est que chose vaine.

BALLADE LXVI

Le beau souleil, le jour saint Valentin,
Qui apportoit sa chandelle alumee,
N'a pas longtemps entra un bien matin
Priveement en ma chambre fermee.
Celle clarté qu'il avoit apportee
Si m'esveilla du somme de soussy
Ou j'avoye toute la nuit dormy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee.

Ce jour aussi, pour partir leur butin
Des biens d'Amours, faisoient assemblee
Tous les oyseaulx qui, parlans leur latin,
Crioyent fort, demandans la livree
Que Nature leur avoit ordonnee :
C'estoit d'un per comme chascun choisy.
Si ne me peu rendormir, pour leur cry,
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee.

Lors en moillant de larmes mon coessin,
Je regrettay ma dure destinee,

Amour, en toute vérité, Mort vous fait une guerre cruelle ; Si vous n'y pouvez remédier, Ce monde n'est que vanité.

BALLADE LXVI – Le beau soleil, pour la Saint-Valentin, Qui apportait sa chandelle allumée, Il y a peu, de grand matin entra Tel un intime en ma chambre fermée. Cette clarté qu'il avait apportée Me réveilla du somme soucieux Duquel j'avais toute la nuit dormi Sur le mauvais lit de pensée chagrine.

Et ce jour, pour partager leur butin Des biens d'Amour, Tous les oiseaux tenaient une assemblée ; parlant leur jargon, Ils criaient fort, réclamant la distribution que Nature avait organisée pour eux : C'était un compagnon, au choix de chacun. Leur cri m'empêcha de me rendormir Sur le mauvais lit de pensée chagrine.

Mouillant alors de larmes mon coussin, Je lamentai ma dure destinée,

Disant : « Oyseaulx, je vous voy en chemin
De tout plaisir et joye desiree.
Chascun de vous a per qui lui agree,
Et point n'en ay, car Mort, qui m'a trahy,
A prins mon per, dont en dueil je languy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee. »

Saint Valentin choisissent ceste annee
Ceulx et celles de l'amoureux party ;
Seul me tendray, de confort desgarny,
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee.

BALLADE LXIX

J'ay fait l'obseque de ma dame
Dedens le moustier amoureux
Et le service pour son ame
A chanté Penser doloreux ;
Mains sierges de soupirs piteux
Ont esté en son luminaire ;
Aussi j'ay fait la tombe faire
De regretz tous de lermes pains ;
Et tout entour mout richement
Est escript : *Cy gist vrayement*
Le tresor de tous biens mondains.

Dessus elle gist une lame
Faicte d'or et de saffirs bleux

Disant : « Oiseaux, je vous vois sur le chemin De tout plaisir et de joie désirée. Chacun de vous a un compagnon qu'il trouve à son gré ; Je n'en ai point, car Mort, qui m'a trahi, A pris ma pareille : je languis en deuil Sur le mauvais lit de pensée chagrine. »

Qu'ils marquent Saint-Valentin cette année, Ceux et celles du parti amoureux : Seul je me tiendrai, veuf de réconfort, Sur le mauvais lit de pensée chagrine.

BALLADE LXIX – J'ai célébré les funérailles de ma dame Au moûtier amoureux ; Quant à l'office pour son âme, Penser douloureux l'a chanté ; Maints cierges, soupirs de pitié Ont composé son luminaire ; J'ai fait aussi faire la tombe De regrets tous peints de larmes, Et tout autour très richement Est inscrit : *Ici gît vraiment Le trésor de tous biens terrestres.*

Sur elle s'étend une lame Faite d'or et de saphirs bleus : Le saphir est nommé la gemme De loyauté et l'or chanceux. Or et saphir lui conviennent

Car saffir est nommé la jame
De loyauté et l'or eureux.
Bien lui appartiennent ces deux
Car eur et loyauté pourtraire
Voulu en la tresdebonnaire
Dieu qui la fist de ses deux mains
Et fourma merveilleusement.
C'estoit, a parler plainnement,
Le tresor de tous biens mondains.

N'en parlons plus : mon cueur se pasme
Quant il oyt les fais vertueux
D'elle qui estoit sans nul blasme,
Comme jurent celles et ceulx
Qui congnoissoyent ses conseulx.
Si croy que Dieu l'a voulu traire
Vers lui pour parer son repaire
De paradis ou sont les sains
Car c'est d'elle bel parement,
Que l'on nommoit communement
Le tresor de tous biens mondains.

De riens ne servent plours ne plains ;
Tous mourrons ou tart ou briefment :
Nul ne peut garder longuement
Le tresor de tous biens mondains.

bien : Dieu qui la fit de ses deux mains – Et sa forme en fut merveilleuse – Voulut, dans cette femme très noble, Graver bonheur et loyauté. C'était, à parler franchement, Le trésor de tous biens terrestres.

N'en parlons plus : mon cœur se pâme Au bruit de ses faits vertueux, Elle qui était sans nul blâme, Comme en jurent celles et ceux Qui connaissaient ses sentiments. Dieu, je crois, l'a voulu mener Vers lui pour orner sa demeure De paradis où sont les saints : C'est un bel ornement que celle Que l'on appelait couramment Le trésor de tous biens terrestres.

À quoi bon plaintes et pleurs ? Tous nous mourrons ou tôt ou tard : Nul ne peut garder longuement Le trésor de tous biens terrestres.

BALLADE LXXIV

Mon cueur m'a fait commandement
De venir vers vostre jennesse,
Belle que j'ayme loyaument,
Comme doy faire ma princesse.
Se vous demandés : « Pour quoy esse ? »
C'est pour savoir quant vous plaira
Alegier sa dure destresse :
Ma dame, le sauray je ja ?

Ditez le par vostre serment ;
Je vous fais leale promesse :
Nul ne le saura, seulement
Fors que lui pour avoir leesse.
Or lui moustrés qu'estes maistresse
Et lui mandez qu'il guerira
Ou s'il doit morir de destresse :
Ma dame, le sauray je ja ?

Penser ne pourroit nullement
Que la douleur qui tant le blesse
Ne vous desplaise aucunement ;
Or faitez dont tant qu'elle cesse
Et le remettés en l'adresse
D'Espoir, dont il party pieça ;
Respondez sans que plus vous presse :
Ma dame, le sauray je ja ?

BALLADE LXXIV – Mon cœur m'a fait le commandement De venir vers votre jeunesse, Belle que j'aime loyalement Comme je dois aimer ma princesse. Si vous demandez : « Pour quoi est-ce ? », C'est pour savoir quand il vous plaira D'alléger sa dure détresse : Ma dame, le saurai-je un jour ?

Dites-le sous votre serment : Je vous promets loyalement Que nul ne le saura, excepté Lui seul pour son allégresse. Lui montrant que vous êtes maîtresse, Faites-lui savoir qu'il guérira Ou s'il doit mourir de détresse : Ma dame, le saurai-je un jour ?

Il ne pourrait nullement penser Que la douleur qui le blesse tant Ne vous déplaise quelque peu ; Faites en sorte qu'elle cesse Et remettez-le sur le chemin D'Espoir, qu'il a quitté depuis longtemps ; Répondez sans que je vous presse plus : Ma dame, le saurai-je un jour ?

BALLADE LXXV

En regardant vers le païs de France,
Un jour m'avint, a Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloye oudit pays trouver.
Si commençay de cueur a souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit
De voir France que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estoit non savance
De telz souspirs dedens mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix qui tous biens peut donner.
Pource tournay en confort mon penser.
Mais non pourtant mon cueur ne se lassoit
De voir France que mon cueur amer doit.

Alors chargay en la nef d'Esperance
Tous mes souhaitz en leur priant d'aller
Oultre la mer sans faire demourance
Et a France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder!
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De voir France que mon cueur amer doit.

BALLADE LXXV – En regardant vers le pays de France, M'advint un jour, à Douvres sur la mer, Qu'il me souvint du doux agrément Que j'avais l'habitude de trouver dans ce pays. J'en vins à soupirer, profondément, Encore, certes, que cela me fit grand bien De voir la France que mon cœur doit aimer.

Je m'avisai que c'était ignorance De garder pareils soupirs au fond du cœur, Vu que, comme je vois, commence la voie De bonne paix, qui peut donner tous biens. Et je changeai mon souci en réconfort. Néanmoins mon cœur ne se lassait pas De voir la France que mon cœur doit aimer.

Et de charger sur la nef d'Espérance Tous mes souhaits, en les priant d'aller Delà la mer, sans prendre de retard, Et de me recommander à la France. Dieu nous donne bonne paix sans tarder! Qu'il en soit ainsi, et j'aurai tout loisir De voir la France que mon cœur doit aimer.

Paix est tresor qu'on ne peut trop loer.
Je hé Guerre, point ne la doy prisier;
Destourbé m'a long temps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cueur amer doit!

BALLADE LXXVI

Priés pour Paix, doulce Vierge Marie,
Royne des cieulx et du monde maistresse;
Faictes prier par vostre courtoisie
Saints et saintes, et prenés vostre adresse
Vers vostre filz, requerant sa haultesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder,
Que de son sang a voulu racheter,
En deboutant Guerre qui tout desvoye.
De prieres ne vous vueilliez lasser:
Priez pour Paix, le vray tresor de joye!

Priez, prelas et gens de sainte vie,
Religieux, ne dormez en peresse;
Priez, maistres et tous suivans clergie,
Car par Guerre fault que l'estude cesse;
Moustiers destruis sont sans qu'on les redresse,
Le service de Dieu vous fault laissier
Quant ne povez en repos demourer;
Priez si fort que briefment Dieu vous oye.
L'Eglise voult a ce vous ordonner:
Priez pour Paix, le vray tresor de joye!

Paix? un trésor qu'on ne peut trop louer. Je hais Guerre, je ne dois pas l'estimer; À tort ou à raison, Elle m'a longtemps empêché De voir la France que mon cœur doit aimer!

BALLADE LXXVI – Priez pour Paix, douce Vierge Marie, Reine des cieux et du monde maîtresse; Ayez l'obligeance de faire prier Saints et saintes, non sans vous adresser À votre fils, demandant à Sa Gloire Qu'il lui plaise de regarder son peuple Qu'il a voulu racheter de son sang, En chassant Guerre qui détraque tout. Priez, veuillez ne pas vous en lasser: Priez pour Paix, le vrai trésor de joie!

Priez, prélats et gens à la vie consacrée; Ne dormez pas, religieux, paresseusement; Priez, maîtres et tous gens de savoir: Avec Guerre l'étude doit cesser; Abattus, les moûtiers ne sont pas rétablis; Il vous faut délaisser le service de Dieu Quand vous ne pouvez vivre tranquillement; Priez si fort que Dieu vous entende vite. L'Église a voulu vous assigner ceci: Priez pour Paix, le vrai trésor de joie!

Priez, princes qui avez seigneurie,
Roys, ducs, contes, barons plains de noblesse,
Gentilz hommes avec chevalerie,
Car meschans gens surmontent gentillesse ;
En leurs mains ont toute vostre richesse ;
Debatz les font en hault estat monter,
Vous le povez chascun jour veoir au cler,
Et sont riches de voz biens et monnoye
Dont vous deussiez le peuple suporter :
Priez pour Paix, le vray tresor de joye !

Priez, peuple qui souffrez tirannie,
Car voz seigneurs sont en telle foiblesse
Qu'ilz ne pevent vous garder par maistrie
Ne vous aidier en vostre grant destresse ;
Loyaulx marchans, la selle si vous blesse
Fort sur le dox ; chascun vous vient presser
Et ne povez marchandise mener
Car vous n'avez seur passage ne voye,
Et maint peril vous convient il passer :
Priez pour Paix, le vray tresor de joye !

Priez, galans joyeux en compaignie,
Qui despendre desirez a largesse :
Guerre vous tient la bourse desgarnie ;
Priez, amans, qui voulez en liesse
Servir Amours, car Guerre par rudesse
Vous destourbe de voz dames hanter,
Qui maintesfoiz fait leurs vouloirs tourner ;

Priez, princes détenant le pouvoir, Rois, ducs, comtes, barons pleins de noblesse, Nobles hommes pourvus de chevaliers : Des gens de peu dominent la noblesse ; Ils ont aux mains toute votre richesse ; Les différends les font accéder au plus haut, Chaque jour vous pouvez le vérifier ; Ils sont riches de vos biens, de votre argent Dont vous devriez soutenir le peuple : Priez pour Paix, le vrai trésor de joie !

Priez, peuple qui subissez la tyrannie, Car vos seigneurs sont en telle faiblesse Qu'ils sont impuissants à vous protéger Ou à vous aider dans votre grande angoisse ; Honnêtes marchands, le faix vous blesse fort Sur le dos ; chacun vous vient oppresser ; Vous ne pouvez mener votre négoce Faute d'avoir passage ni voie assurés, Et vous avez maint péril à passer : Priez pour Paix, le vrai trésor de joie !

Priez, viveurs joyeux en compagnie, Qui désirez dépenser largement : Guerre vous tient la bourse dégarnie ; Priez, amants, qui voulez dans la joie Servir Amour : Guerre, par sa rigueur, Vous empêche de fréquenter vos dames, Elle qui, maintes fois, change leurs états d'âme ; Et quand

Et quant tenez le bout de la couroye,
Un estrangier si le vous vient oster :
Priez pour Paix, le vray tresor de joye !

Dieu tout puissant nous vueille conforter !
Toutes choses en terre, ciel et mer,
Priez vers lui que brief en tout pourvoye ;
En lui seul est de tous maulx amender :
Priez pour Paix, le vray tresor de joye !

BALLADE LXXXIII

Puis qu'ainsi est que vous alez en France,
Duc de Bourbon[1], mon compaignon treschier,
– Ou Dieu vous doint, selon la desirance[2]
4 Que tous avons, bien pouvoir besongnier –
Mon fait vous vueil descouvrir et chargier
Du tout en tout – en sens et en folie[3] !
Trouver ne puis nul meillieur messagier :
8 Il ne fault ja que plus je vous en die.

Premierement, se c'est vostre plaisance,
Recommandez moy, sans point l'oublier,
A ma dame : ayez en souvenance !
12 Et lui dictes, je vous pry et requier,
Les maulx que j'ay, quant me fault eslongnier,
Maugré mon vueil, sa doulce compaignie :

vous avez l'atout pour réussir, Un étranger survient pour vous l'ôter : Priez pour Paix, le vrai trésor de joie !

Dieu tout-puissant veuille nous rassurer ! Toutes choses sur terre, au ciel et sur la mer, Priez qu'il pourvoie à tout sans tarder ; Il n'est que Lui pour réparer tous les maux : Priez pour Paix, le vrai trésor de joie !

BALLADE LXXXIII – Il se trouve que vous allez en France, Duc de Bourbon, mon compagnon très cher – Dieu vous donne, selon notre désir Unanime, d'y bien pouvoir œuvrer – : Je veux vous révéler et confier ma situation Entièrement – sage et folle mission ! Je ne puis trouver de meilleur messager : Il ne me faut pas vous en dire plus.

En premier lieu, si cela vous agrée, Recommandez-moi, sans point l'oublier, À ma dame : gardez-en souvenir ! Et dites-lui, je vous en prie, j'insiste, Les maux que j'ai quand je dois différer, Contre mon gré, sa douce

Vous savez bien que c'est de tel mestier[4] !
Il ne fault ja que plus je vous en dye.

Or y faictes comme j'ay la fiance,
Car un amy doit pour l'autre veillier.
Se vous dictes : « Je ne sçay, sans doubtance,
Qui est celle, vueillez la ensaignier ! »
Je vous respons qu'il ne vous fault serchier
Fors que celle qui est la mieulx garnie
De tous les biens qu'on sauroit souhaidier :
Il ne fault ja que plus je vous en dye.

Sy ay chargié a Guilleaume Cadier[5]
Que par dela bien souvent vous supplie :
« Souviengne vous du fait du prisonnier ! »
Il ne fault ja que plus je vous en dye.

RONDEAU XXXVIII

Quant j'ay ouy le tabourin
Sonner pour s'en aler au may,
En mon lit fait n'en ay effray
Ne levé mon chef du coissin,

En disant : « Il est trop matin,
Ung peu je me rendormiray,
Quant j'ay ouy, etc.

compagnie : Vous connaissez cette nécessité ! Il ne me faut pas vous en dire plus.

Ma confiance, vous l'avez pour agir, Car un ami doit pour l'autre veiller. Si vous dites : « Je ne sais pas sans hésiter Qui elle est, veuillez me l'indiquer ! » Je vous réponds qu'il ne vous faut chercher Hormis celle qui est la mieux pourvue De tous les biens qu'on pourrait souhaiter : Il ne me faut pas vous en dire plus.

J'ai donné la charge à Guillaume Cadier De vous supplier là-bas tant et plus : « Rappelez-vous l'état du prisonnier ! » Il ne me faut pas vous en dire plus.

RONDEAU XXXVIII – Quand j'ai entendu le tambourin Sonner le départ pour le mai, Au lit je n'ai pas eu d'émoi Ni levé ma tête du coussin,

Me disant : « Il est trop matin, Je me rendormirai un peu », Quand j'ai entendu le tambourin.

Jeunes gens partent leur butin !
De Nonchaloir m'acointery,
A lui je m'abutineray :
Trouvé l'ay plus prochain voisin,
Quant j'ay ouy, etc.

RONDEAU XLVI

Plus penser que dire
Me couvient souvent,
Sans moustrer comment
N'a quoy mon cueur tire.

Faignant de sousrire
Quant suis tresdolent,
Plus, etc.

En toussant souspire
Pour secrettement
Musser mon tourment.
C'est privé martire,
Plus, etc.

Aux jeunes leurs parts de butin ! Je fréquenterai Nonchaloir, Avec lui je partagerai : Je l'ai trouvé le plus prochain, Quand j'ai entendu le tambourin sonner le départ pour le mai.

RONDEAU XLVI – Il me faut souvent Plus penser que dire Sans montrer de quelle manière Et à quoi mon cœur aspire.

Feignant de sourire Quand je suis très triste, Il me faut souvent Plus penser que dire.

Je tousse et soupire Pour secrètement Cacher mon tourment. Intime supplice, Plus penser que dire !

RONDEAU LV

Alez vous ant, allez, alés,
Soussy, Soing et Merencolie :
Me cuidez vous toute ma vie
Gouverner comme fait avés ?

Je vous prometz que non ferés :
Raison aura sur vous maistrie.
Alez, etc.

Se jamais plus vous retournés
Avecques vostre compaignie,
Je pri a Dieu qu'il vous maudie
Et ce par qui vous revendrés :
Alez, etc.

RONDEAU LXV

J'ayme qui m'ayme, autrement non[1] ;
Et non pour tant, je ne hay rien,
Mais vouldroye que tout fust bien,
A l'ordonnance de Raison.

Je parle trop, las ! se faiz mon !
Au fort, en ce propos me tien :
J'ayme qui, etc.

RONDEAU LV – Allez-vous-en, allez, allez, Souci, Tracas, Mélancolie : Prétendez-vous me diriger toute ma vie Comme vous l'avez fait ?

Je vous le promets : vous cesserez ; Raison saura vous dominer. Allez-vous-en, allez, allez.

Si jamais vous récidivez, Vous avec votre compagnie, Je demande à Dieu qu'Il vous maudisse Vous et ce qui vous fera revenir : Allez-vous-en, allez, allez, Souci, Tracas, Mélancolie !

RONDEAU LXV – J'aime qui m'aime, autrement non ; Malgré cela, je ne hais rien, Mais je voudrais que tout fût bien, Selon le rythme de Raison.

Je parle trop, las ! oui, vraiment ! Enfin, ce propos je m'y tiens : J'aime qui m'aime, autrement non.

De pensees son chapperon[2]
A brodé le povre cueur mien ;
Tout droit devers lui je vien,
Et m'a baillé ceste chançon[3] :
J'ayme, etc.

RONDEAU LXVI

Ce qui m'entre par une oreille
Par l'autre sault com est venu,
Quant d'y penser n'y suis tenu :
Ainsi Raison le me conseille.

Se j'oy dire : « Vecy merveille,
L'ung est long, l'autre court vestu »,
Ce qui m'entre, etc.

Mais paine pert et se travaille
Qui devant moy trayne ung festu ;
Comme un chat suis, viel et chenu[1] :
Legierement pas ne m'esveille
Ce qui m'entre, etc.

Il a brodé son chaperon De pensées, mon pauvre cœur ; Tout droit d'auprès de lui je viens ; Il m'a donné cette chanson : J'aime qui m'aime, autrement non…

RONDEAU LXVI – Ce qui m'entre par une oreille Sort par l'autre comme il est venu, Quand je ne suis pas tenu d'y penser : C'est ce que Raison me conseille.

Si j'entends dire : « C'est prodigieux, L'un est long, l'autre court vêtu », Ce qui m'entre par une oreille Sort par l'autre comme il est venu.

Mais il perd sa peine et se fatigue, Celui qui devant moi traîne un fétu ; Je suis comme un chat vieux et chenu : Ce n'est pas facilement que me réveille Ce qui m'entre par une oreille.

RONDEAU CX

A ce jour de saint Valentin,
Que l'en prent per par destinee,
J'ay choisy, qui tresmal m'agree,
Pluye, vent et mauvais chemin.

Il n'est de l'amoureux butin
Nouvelle ne chançon chantee,
[A] ce jour, etc.

[B]ourges me donne ce tatin,
Et a plusieurs de ma livree ;
Mieulx vauldroit en chambre natee[1]
Dormir sans lever sy matin,
[A] ce jour, etc.

RONDEAU CC

Aussi bien laides que belles
Contreffont les dangereuses
Et souvent les precïeuses :
Il ont les manieres telles.

RONDEAU CX – Cette fête de la Saint-Valentin Où l'appariement suit la destinée, J'ai choisi, ce qui ne me plaît guère, La pluie, le vent et le mauvais chemin.

Il n'est, concernant l'amoureux butin, De nouvelle ni de chanson chantée, Cette fête de la Saint-Valentin.

Bourges m'atteint de cette vexation Comme plusieurs qui portent ma livrée. Mieux vaudrait, dans une chambre nattée, Dormir, sans se lever aussi matin, Cette fête de la Saint-Valentin Où l'appariement suit la destinée.

RONDEAU CC – Les laides non moins que les belles Jouent à paraître impérieuses Et souvent se donnent l'air prude : Voilà quelles sont leurs manières.

Pareillement les pucelles
Deviennent tantost honteuses,
Aussi bien, etc.

Des veilles font les nouvelles
En paroles gracïeuses
Et accointanses joyeuses :
C'est la condicïon d'elles,
Aussi bien, etc.

RONDEAU CCVI

Vendez autre part vostre dueil ;
Quant est de moi, je n'en ay cure :
A grant marché, oultre mesure,
J'en ay assez contre mon vueil.

Ja n'entrera dedens le sueil
De mon penser, je le vous jure ;
Vendez, etc.

Desconforté, la lerme a l'ueil,
Ailleurs quiere son avanture ;
Plus ne vous mene vie dure
Puisque mal vous fait son acueil.
Vendez, etc.

Également les jeunes filles Deviennent dès l'abord timides, Les laides non moins que les belles.

Des vieilles font les ingénues En des termes pleins d'agrément, Vous abordant joyeusement : C'est leur condition à elles, Les laides non moins que les belles.

RONDEAU CCVI – Vendez ailleurs votre chagrin ; De mon côté, je n'en ai cure : À bon marché, outre mesure, J'en ai assez contre ma volonté.

Jamais il n'entrera au seuil De ma pensée, je vous le jure. Vendez ailleurs votre chagrin : De mon côté, je n'en ai cure.

Désespéré, la larme à l'œil, Qu'il cherche ailleurs son aventure, Sans plus vous mener la vie dure Puisque l'accueillir vous fait mal. Vendez ailleurs votre chagrin !

RONDEAU CCXLII

DÉBAT DU CŒUR ET DES YEUX

« Cuer ! – Qu'esse la ? – Ce sommes nous, voz yeux.
– Qu'aportez vous ? – Grand foison de nouvelles.
– Quelles sont ilz ? – Amoureuses et belles.
– Je n'en vueil point. – Voire ? – Non, se m'aist Dieux !

« D'ou venez vous ? – De plusieurs plaisans lieux.
– Et qu'i a il ? – Bon marchié de querelles,
Cuer ! etc.

– C'est pour jeunes ! – Aussi esse pour vieux.
– Trop sont vieulx soulz ! – Pieça n'en eustes telles.
– Si ay, si ay. – Au moins escoutez d'elles !
– Paix, je m'endors. – Non ferez, pour le mieux.
Cuer ! etc.

RONDEAU CCCXXIX

LE PETIT MERCIER

Riens ne valent ses mirlifiques
Et ses menues oberliques :
D'ou venez vous, petit mercier ?
Gueres ne vault vostre mestier,
Se me semble, ne voz pratiques.

RONDEAU CCXLII. DÉBAT DU CŒUR ET DES YEUX – «Cœur ! – De quoi s'agit-il ? – C'est nous, vos yeux. – Qu'apportez-vous ? – Quantité de nouvelles. – De quel ordre ? – Amoureuses et belles. – Je n'en veux point. – Vraiment ? – Non, de par Dieu !

« D'où venez-vous ? – De plusieurs lieux plaisants. – Qu'y trouve-t-on ? – Bon marché de complaintes, Cœur !

– Bon pour les jeunes ! – Et aussi pour les vieux. – Les vieux sont rassasiés ! – De longtemps vous n'eûtes les mêmes. – Que si, que si. – Au moins écoutez-les ! – Paix, je m'endors. – Non : c'est pour votre bien, Cœur ! – De quoi s'agit-il ? – C'est nous, vos yeux.

RONDEAU CCCXXIX. LE PETIT MERCIER – Sans valeur sont ses camelotes, Non plus que ses menues breloques... D'où venez-vous, petit mercier ? Votre métier ne vaut guère, À mon avis, ni vos pratiques.

Chier les tenez comme reliques :
Les voulez vous mectre en croniques ?
Vous n'y gangnerez ja denier.
Riens ne valent, etc.

En plusieurs lieux sont trop publiques,
Et pour ce, sans faire repliques,
Desploiez tout vostre pannier,
Affin qu'on y puisse serchier
Quelques bagues plus autentiques.
Riens ne valent, etc.

RONDEAU CCCXXX

RÉPLIQUE DU PETIT MERCIER

Petit mercier, petit pannier !
Pour tant se je n'ay marchandise
Qui soit du tout a vostre guise,
Ne blasmez pour ce mon mestier !

Je gangne denier a denier ;
C'est loings du tresor de Venise :
Petit mercier, etc.

Et tandiz qu'il est jour ouvrier,
Le temps pers quant a vous devise ;
Je voys parfaire mon emprise
Et par my les rues crier :
« Petit mercier, etc.

Vous les prenez pour des reliques : Les voulez-vous mettre en chroniques ? Vous n'y gagnerez nul denier. Sans valeur sont ses camelotes, Non plus que ses menues breloques ! D'où venez-vous, petit mercier ?

Elles sont par trop répandues : Aussi, sans faire de répliques, Étalez tout votre panier, Afin qu'on y puisse chercher Quelques bagues plus authentiques. Sans valeur sont ses camelotes...

RONDEAU CCCXXX. RÉPLIQUE DU PETIT MERCIER – Petit mercier, petit panier ! Si je n'ai pas de marchandise Qui soit vraiment à votre guise, N'en insultez pas mon métier.

Je gagne denier par denier : Ce n'est pas le trésor de Venise ! Petit mercier, petit panier !

Mais je perds, un jour non chômé, Mon temps à parler avec vous ; Je vais achever ma tournée Et crier à travers les rues : « Petit mercier, petit panier ! »

RONDEAU CCCXXXVII

Puis ça, puis la[1],
Et sus et jus,
De plus en plus
Tout vient et va.

Tous on verra,
Grans et menus,
Puis ça, etc.

[V]ieuls temps desja
S'en sont courus,
Et neufs venus,
Que dea ! que dea !
Puis ça, etc.

RONDEAU CCCXXXVIII

Puis que par deça demourons,
Nous, Saulongnois et Beausserons,
En la maison de Savonnieres[1],
Souhaidez nous des bonnes cheres
Des Bourbonnois et Bourguignons.

Aux champs, par hayes et buissons,
Perdriz et lyevres nous prendrons
Et yrons pescher sur rivieres,
Puis que par deça, etc.

RONDEAU CCCXXXVII – Ici, puis là, En haut, en bas, De plus en plus Tout vient et va.

On verra tous, Grands et menus, Ici, puis là, En haut, en bas.

Les temps déjà Sont révolus, Les neufs venus, Eh là ! eh là ! Ici, puis là.

RONDEAU CCCXXXVIII – Puisque en deçà nous séjournons, Nous, Solognots et Beaucerons, Dans la maison de Savonnière, Souhaitez-nous d'être bien accueillis Par les Bourbonnais et Bourguignons.

Aux champs, par les haies, les buissons, Perdrix et lièvres nous prendrons, Nous irons pêcher aux rivières, Puisque en deçà nous séjournons, Nous, Solognots et Beaucerons, Dans la maison de Savonnière.

Vivres, tabliers, cartes aurons,
Ou souvent estudierons
Vins, mangers de plusieurs manieres ;
Galerons sans faire prieres,
Et de dormir ne nous faindrons,
Puis que par deça, etc.

RONDEAU CCCXXXIX

Penser, qui te fait si hardi
De mectre en ton hostellerie
La tresdiverse compaignie
D'Anuy, Desplaisir et Soussy ?

Se congié en as, si le dy,
Ou se le fais par ta folie ?
Penser, etc.

Nul ne repose pour leur cry.
Boute les hors, et je t'en prie,
Ou il faut qu'on y remedie !
Veulx tu estre a tous ennemy ?
Penser, etc.

Vivres, jeux, cartes nous aurons, Ou souvent nous étudierons Vins, nourritures de plusieurs sortes ; Nous ferons fête sans prières, Sérieusement nous dormirons, Puisque en deçà nous séjournons.

RONDEAU CCCXXXIX – Penser, qui te rend si hardi D'admettre en ton hôtellerie La très hostile compagnie D'Ennui, Fâcherie et Souci ?
Dis-le : cela t'est-il permis, Ou le fais-tu par folie ? Penser, qui te rend si hardi ?
Leurs cris empêchent tout repos. Jette-les dehors, je t'en prie, Ou il faut qu'on y remédie ! Veux-tu de tous être ennemi ? Penser, qui te rend si hardi ?

RONDEAU CCCXLVII

[S]ouper ou baing[1] et disner ou bateau,
En ce monde n'a telle compaignie ;
L'un parle ou dort et l'autre chante ou crie,
Les autres font balades ou rondeau.

[E]t y boit on du viel et du nouveau
(On l'appelle le desduit de la pie[2].)
[S]ouper ou baing, etc.

[I]l ne me chault ne de chien ne d'oyseau ;
Quant tout eﬆ fait, il fault passer sa vie
Le plus aise qu'on peut, en chiere lie.
A mon advis, c'eﬆ meﬆier bon et beau,
[Souper ou baing, etc.]

RONDEAU CCCXLVIII

[E]n yver, du feu, du feu !
Et en eﬆé, boire, boire !
C'eﬆ de quoy on fait memoire
Quant on vient en aucun lieu.

Ce n'eﬆ ne bourde ne jeu,
Qui mon conseil vouldra croire :
[E]n yver, etc.

RONDEAU CCCXLVII – Dîner au bain, déjeuner en bateau, Il n'eﬆ ici-bas telle compagnie. L'un parle ou dort et l'autre chante ou crie, Les autres font ballades ou rondeaux.

Et l'on y boit du vin vieux, et du nouveau. Ce qu'on nomme le plaisir de la pie, Dîner au bain, déjeuner en bateau !

Ne m'importent ni le chien ni l'oiseau ; Tout eﬆ joué ? il faut passer sa vie Le plus aise qu'on peut, joyeusement. À mon avis, ce bon office eﬆ beau : Dîner au bain, déjeuner en bateau.

RONDEAU CCCXLVIII – Durant l'hiver, du feu, du feu ! Mais durant l'été, boire, boire ! Voilà ce qu'on tient en mémoire Lorsque l'on vient en quelque lieu.

Ce n'eﬆ ni moquerie ni jeu, Si l'on veut croire mon avis : Durant l'hiver, du feu, du feu ! Mais durant l'été, boire, boire !

Chaulx morceaulx faiz de bon queu
Fault en froit temps, voire, voire !
En chault, froide pomme ou poire.
C'est l'ordonnance de Dieu[1] :
[E]n yver, etc.

RONDEAU CCCXLIX

[C]es beaux mignons a vendre et a revendre,
Regardez les : sont ilz pas a louer ?
Au service sont tous pres d'eulx louer
Du dieu d'Amours, si luy plaist a les prendre.

[S]on escolle saront bien tost aprandre ;
Bons escollers je les vueil avouer,
Ces beaulx, etc.

[E]t s'ilz faillent, il les pourra reprandre,
Quant ilz vouldront trop nycement jouer,
Et sus leurs bras la chemise nouer
Tant qu'au batre ne se puissent deffendre,
Ces beaulx, etc.

Chauds morceaux, d'un bon maître queux, Par temps froid c'est ce qu'il faut, vrai, vrai ! Au temps chaud, froides pomme ou poire. Telle est l'ordonnance de Dieu : Durant l'hiver, du feu, du feu ! Mais durant l'été, boire, boire !

RONDEAU CCCXLIX – Ces beaux mignons à vendre et à revendre, Regardez-les : ne faut-il pas les louer ? Ils sont fin prêts à se louer au service Du dieu d'Amour, s'il lui plaît de les prendre.

À son école ils sauront vite apprendre ; Je les veux déclarer bons écoliers, Ces beaux mignons à vendre et à revendre.

Et s'ils se trompent, il pourra les corriger, Quand ils voudront trop sottement jouer, Et sur les bras nouer leur chemise À n'en pouvoir se défendre au combat, Ces beaux mignons à vendre et à revendre...

RONDEAU CCCLI
DIALOGUÉ

D'Espoir, il n'en eſt nouvelles.
– Qui le dit ? – Merencolie.
– Elle ment. – Je le vous nye.
– A ! a ! vous tenez ses querelles !

– [N]on faiz, mais parolles telles
Courent, je vous certiffie
[D]'Espoir, etc.

– [P]arlons doncques d'autres ! – Quelles ?
– De celles dont je me rie.
– Peu j'en sçay. – Or je vous prie
Que m'en contez des plus belles.
[D]'Espoir, etc.

RONDEAU CCCLXXVI

[J]e suis a cela
Que Merancolie
Me gouvernera.

[Q]ui m'en gardera ?
Je suis, etc.

RONDEAU CCCLI DIALOGUÉ – Sur Espoir, pas de nouvelles. – Qui le dit ? – Mélancolie. – La menteuse ! – Je le nie. – Ah ! ah ! vous épousez sa cause !

– Non, mais ce sont des paroles Qui courent, je vous assure : Sur Espoir, pas de nouvelles.

– Parlons des autres. – Desquelles ? – De celles qui me fassent rire. – J'en sais peu. – Donc je vous prie De me conter les plus belles : Sur Espoir, pas de nouvelles...

RONDEAU CCCLXXVI – Me voilà au point Que Mélancolie Me gouvernera.

Qui m'en gardera ? Me voilà au point.

[P]uis qu'ainsi me va,
je croy qu'a ma vie
Autre ne sera.
Je suis, etc.

RONDEAU CCCXCIV

[L]aissez Baude[1] buissonner[2],
Le vieil briquet[3] se repose,
Desormais travailler n'ose,
Abayer, ne mot sonner.

[O]n luy doit bien pardonner :
Ung vieillart peult peu de chose !
Laissez, etc.

[E]t Vieillesse emprisonner
L'a voulu, en chambre close ;
Par quoy j'entens que propose
Plus peine ne luy donner :
Laissez, etc.

RONDEAU CCCXCVII

[E]scollier de Merencolye,
Des verges de Soussy batu,
Je suis a l'eſtude tenu,
Es derreniers jours de ma vye.

Ainsi il m'en va ? Je crois qu'en ma vie C'eſt ce qui sera. Me voilà au point Que Mélancolie Me gouvernera...

RONDEAU CCCXCIV – Laissez Baude buissonner, Le vieux briquet se repose : Désormais il n'ose peiner, Aboyer ni souffler mot.
Il faut le lui pardonner : Un vieillard peut peu de chose ! Laissez Baude buissonner, Le vieux briquet se repose.
Et Vieillesse en chambre close A voulu l'emprisonner ; J'en déduis qu'elle préfère Ne plus le fatiguer : Laissez Baude buissonner !

RONDEAU CCCXCVII – Écolier de Mélancolie, Battu des bâtons de Souci, À l'étude je suis tenu Dans les derniers jours de ma vie.

[S]e j'ay ennuy, n'en doubtez mye,
Quant me sens vieillart devenu,
[E]scollier, etc.

[P]itié convient que pour moy prie
Qui me treuve tout esperdu ;
Mon temps je pers et ay perdu
Comme rassoté en follye,
[E]scollier, etc.

RONDEAU CCCC

[A]llez vous en dont vous venez,
Annuyeuse Merencolie ;
Certes on ne vous mande mie :
Trop privee vous devenez.

[S]oussi avecques vous menez ;
Mon huys ne vous ouvreray mie :
Alez vous en, etc.

[C]ar mon cueur en tourment tenez,
Quant estes en sa compaignie ;
Prenez congié, je vous en prie,
Et jamais plus ne retournez.
Allez vous en, etc.

Ma fâcherie, n'en doutez pas, Quand je me sens devenu vieux, Écolier de Mélancolie.

Il faut que Pitié prie pour moi, Qui me trouve tout éperdu ; Je perds mon temps, je l'ai perdu, Comme hébété dans la folie, Écolier de Mélancolie, Battu des bâtons de souci…

RONDEAU CCCC – Allez-vous-en d'où vous venez, Importune Mélancolie ; On ne vous a pas appelée : Vous prenez trop de libertés !

Avec vous vous menez Souci ; Ma porte vous sera fermée : Allez-vous-en d'où vous venez.

Vous tenez mon cœur en tourment, À être dans sa compagnie ; Prenez congé, je vous en prie, Et jamais plus ne retournez. Allez-vous-en d'où vous venez, Importune Mélancolie !



Complainte anonyme

DE NOSTRE DAME

Je vien et sy vous presente,
Marie, Vierge excellente,
Ma complainte[1] en vo chapelle
De Leesce[2] ou j'ay entente
Sy tost que je me demente.
En vous contant ma querelle,
Mere de Dieu, vraie ancelle,
Mes maulx oncques ne vous celle,
Car je vous truis sy presente,
Auxi tost que vous appelle,
Que j'ay joieuse nouvelle
Quel que deul qui me tourmente.

Commen auseré ge dire
L'orgueil, l'ire,
L'envie que j'ay en moy,
L'avarice qui m'empire ?
Est il pire
Que je suy ? Nenny, je croy !
Peresce en moy plongier voy
Et congnoy
Que Gloternie me tire,

POUR NOTRE-DAME – Je viens et je vous présente, Marie, ô Vierge excellente, Ma complainte en votre chapelle De Liesse où ma pensée m'entraîne Sitôt que je suis désolé. En vous contant mon affaire, Mère de Dieu, pure servante, Je ne vous cache jamais mes maux, Car je vous trouve si présente, Aussitôt que je vous appelle, Que je reçois une joyeuse nouvelle Quelque chagrin qui me tourmente.

Comment oserai-je dire L'orgueil, la colère, La jalousie que j'ai en moi, L'avarice qui m'endommage ? Y a-t-il pire Que moi ? Je crois que non ! Je vois plonger en moi paresse Et reconnais Que Gourmandise

Luxure me joint a soy
En requoy :
Ces sept veullent m'ame occire.

Et ay si mauvais vouloir
Main et soir
Et sy petite constance,
Sy lasche cueur a vouloir
Moy savoir
Estourner d'oultrecuidance,
Qu'a la mondaine plaisance
Tant m'avance
A mal faire, a dire voir,
A paine ai ge souvenance
Ne doubtance
Que m'ame puist mal avoir.

Ma vie a pechiés encline
Trop m'encline
Au monde, a ses faulx honneurs ;
Mon meilleur desir assigne,
C'est dur signe,
Aux roys et aux grans seigneurs ;
Je delaisse bonnes meurs
Pour erreurs,
Pour l'amour mondaine et sy ne
M'emploie en riens es labeurs
Dont bon cuers
Parviennent a gloire digne.

Et tant plus croissent mes ans,
Plus sont grans

m'attire ; Luxure m'unit à elle En secret : Ces sept-là veulent tuer mon âme.

Et j'ai si mauvais vouloir, Matin et soir, Et si petite constance, Si lâche cœur à vouloir Être capable D'éviter la prétention, Qu'aux plaisirs de ce monde Je m'empresse tant De mal faire, à vrai dire, Qu'à peine je me souviens Ou crains Que mon âme puisse en souffrir.

Ma vie, encline aux péchés, Me soumet trop Au monde, à ses faux honneurs ; Je destine mon meilleur désir, C'est mauvais signe, Aux rois et aux grands seigneurs ; Je renonce aux bonnes mœurs Pour les erreurs, Pour l'amour du monde, aussi ne M'employé-je en rien aux labeurs grâce auxquels les cœurs braves Parviennent à la digne gloire.

Et plus s'accumulent mes ans, Plus sont grands Mes péchés et plus j'en fais,

Mes pechiés et plus en fay,
Plus sont mes pensees ardans
Et tendans
A ce que tantost lairoy,
Car tous meurent, si mouray,
Mais ne sçay
Pas comment në en quel temps,
Combien c'onquez n'y pensay,
Tant me tray
Aux mondains delits meschans.

Pour dire la verité,
Arresté
Me suy tout a gloire vaine;
A oultraige, a maulvaité
A esté
Mon entente souveraine;
Ancor en riens ne me paine
D'avoir paine
Pour emender par bonté
M'ame laidë et vilaine,
Ains me maine
Le monde a sa volenté.

Si puis ge bien par laisir
Dieu servir,
A moy tient tant seullement;
Maiz qu'en vaudroit le mentir
Quant offrir
Me doy a luy humblement,
Le prier devotement?
Trop vilment
Je pense a maint faulx desir;

Plus mes soucis sont ardents, Convergeant Vers ce que je laisserai bientôt; Car tous meurent, et je mourrai aussi (Mais je ne sais Comment ni en quelle saison) Bien que je n'y aie jamais pensé, Tant je vais Aux tristes plaisirs de ce monde.

Pour dire la vérité Je me suis Arrêté à la vaine gloire; Vers l'offense et la méchanceté Est allée Mon intention souveraine; À présent je ne m'inflige pas La peine De corriger par la vertu Mon âme laide et ignoble; Au contraire le monde Me mène à la volonté.

Pourtant je puis bien à plaisir Servir Dieu, Cela ne dépend que de moi; Mais que vaudrait ici mentir Quand je dois humblement M'offrir à Lui, Le prier dévotement? Trop bassement Je pense à maint faux désir;

J'oublie en ung seul moment
Sauvement
84 Et ce que plus doy chierir.

Ma bouche parle sans plus :
C'est abus
87 Quant mon cuer n'y entent point ;
Ainsy suis despourveüs
De vertus
90 Et a pechié sy pres joint
Que je me sens en tel point
Sy fort point
93 Du monde et de ses argus
Que l'ennemy s'y ajoint
Qui m'enjoint
96 D'estre pire que onc ne fus.

En quoy pourroit on pechier
Ne soullier
99 S'ame pour estre dampnee
Ou je n'aye desirier
Coustumier
102 Ou en fait ou en pensee ?
La mienne ne c'est cessee
Ne lassee
105 De chescun jour emperier ;
Oncquez ne pensa journee
Que creee
108 L'a Dieux pour mon corps laissier.

Ha ! meschante creature,
Pourreture,
111 Desplaisant vïande a vers,

J'oublie en un seul moment Le salut Et ce qu'il me faut le plus chérir.

Ma bouche s'exprime, sans plus ; Quel abus, Quand mon cœur ne s'y applique point : Ainsi me voilà dépourvu De vertus Et si conjoint au péché Que je me sens en pareil point Si fort piqué Du monde et de ses artifices Que l'Ennemi s'y adjoint Qui m'enjoint D'être pire que jamais je ne fus.

Quelle occasion de pécher Et de souiller Son âme jusqu'à la damnation, Où je n'aie habituellement mon désir, En acte ou bien par la pensée ? Mon âme ne s'est pas arrêtée Ni lassée De se détériorer quotidiennement ; Aucun jour elle n'eut l'idée Que Dieu l'a Créée pour abandonner mon corps.

Ha ! misérable créature, Pourriture, Dégoûtante pâture à vers,

Bien doy doubter l'avanture
De l'obscure
Prison d'enfer le divers,
Car mes fais sont trop parvers,
Trop couvers
De trop venimeuse ordure,
Et trop mal mon saulveur sers,
Sy em pers
Des sains cieulx la joie pure.

Mes je ne fis oncquez bien
Et voy bien
Mes pechiés devant mes yeulx;
Mais je n'obeis ne ne crien
Ne soustien
La foy que nous donna Dieux:
Ne suy digne avoir les cieulx,
Ses sains lieux,
Qui sçay que je ne vail rien;
Pechiés faiz jennes et vieulx
Et n'en sieux
Que fais de mal crestïen.

O quel doulereux recort!
Ce descort
Vers Dieu, qui l'apaisera?
Or suy vif huy, demain mort
Vil et ort,
Que chascun m'eslongnera;
Ma charoigne pourrira;
Que fera
Ma povre ame en desconfort?

Je dois redouter l'aventure De l'obscure Prison de l'enfer hostile: Mes actes sont trop pervers, Trop couverts D'une trop vénéneuse ordure; Mon Sauveur, je le sers trop mal, Aussi j'en perds La joie pure des cieux sacrés.

Bien plus, jamais je ne fis le bien Et je vois bien Mes péchés devant mes yeux; En outre, à ne servir, ne craindre Ni soutenir Cette foi que nous donna Dieu, Suis-je digne d'avoir les cieux, Ses saints espaces, Moi qui sais que je ne vaux rien? Je commets des péchés, jeune et vieux, Et ma conduite Est celle du mauvais chrétien.

La douloureuse évocation! Ce désaccord Envers Dieu, qui l'apaisera? Vif ce jour, demain je suis mort, Vil et sale De sorte que chacun s'éloignera de moi; Ma charogne pourrira; Que fera Ma pauvre âme en

L'anemy la requerra
Qui dira,
144 S'il ne l'a, que on ly fait tort.

Ja n'y vauldra lamenter
Ne plourer,
147 Helas ! ce sera trop tart !
L'ame verray accuser.
D'excuser
150 Il n'y aura nul regart ;
L'annemy querra sa part
Par son art,
153 Et vouldra m'ame emporter
En enfer qui tousjours art,
Sans depart.
156 Dieux, quelle angoisse a porter[3] !

Las, ou yrai je a mercy
Et a qui
159 Fors a vous, Vierge Marie
De qui Jhesucrist nasqui ?
Veés me cy :
162 Certes digne ne suis mie
Que vo filx quant je le prie
Ou supplie
165 Daigne en riens entendre a my,
Tant est honteuse ma vie,
Tant ordie
168 Des vouloirs a l'anemy.

Vostre presence si esjoie
Et conjoie
171 Tous cuer qui sont en douleurs ;
Penser a vous met a voie
Et ravoye

désolation ? Le démon la réclamera Qui dira, S'il ne l'obtient pas, qu'on lui fait tort.

Quel intérêt à se lamenter Ou à pleurer ? Hélas, il sera trop tard ! Je verrai accuser l'âme. En fait d'excuse, Il n'y aura nulle raison ; Le démon demandera sa part – Il est habile ! Et il voudra emporter mon âme Dans l'enfer qui brûle toujours, Sans retour. Dieu ! quelle angoisse à supporter !

Hélas ! où demander pardon, Et à qui Sinon à vous, Vierge Marie De qui Jésus-Christ naquit ? Me voici : Certes, je ne suis pas digne Que votre fils, quand je le prie Ou le supplie, Daigne en rien s'occuper de moi, Tellement honteuse est ma vie, Si salie Par les désirs du démon.

Toutes gens en leurs paours ;
Qui se plaint en parfont plour,
Vos doulceurs
Apportent souldaine joie
Trop plus qu'il ne croist de flours,
Car tousjours
Est eureux qui que vous voye.

O fontaine de leesce,
Saincte adreice
A tous cueur triste et dolent,
O des angres la princesse
Et maistresse,
O mere du tout puissant,
O virginité luissant,
Florissant
En nonpareille haulteice,
Priés, en moy confortant,
Vostre enfant
Que sa grace m'esleesce.

Marie, Vierge amoureuse,
Glorïeuse,
La plus treshumble qui soit,
La plus doulce et plus piteuse,
Vertueuse
Plus que dire on ne pourroit,
Mon cuer tant de bien rechoit
Quant vous voit,
Advocate gracïeuse,
Que demander n'oseroit,
Ou qu'il soit,
Journee plus eüreuse.

Votre présence réjouit Par son bon accueil Tous les cœurs endoloris ; Penser à vous met sur la voie, La bonne voie, Tous les gens qui sont apeurés ; À qui se lamente et n'est que pleurs, Vos douceurs Apportent une joie soudaine Bien plus qu'il ne fleurit de fleurs : Quiconque vous voit est toujours chanceux.

Ô vous, la fontaine de liesse, Sainte adresse Pour tous cœurs tristes et souffrants, Ô vous, des anges souveraine Et princesse, Ô mère du Tout-Puissant, Virginité resplendissante, Fleurissante En dignité sans pareille, Priez, pour mon réconfort, Votre enfant Que sa grâce me réjouisse.

Marie ô Vierge affectueuse, Glorieuse, La plus humble qui soit, La plus douce et compatissante, Vertueuse Plus qu'on ne pourrait le dire, Mon cœur reçoit tant de bien À vous voir, Avocate pleine de grâce, Qu'il n'oserait demander, Où qu'il soit, Une journée plus réussie.

O raïne debonnaire,
Preste a faire
207 La paiz des desconfortés,
O tresdoulcë exemplaire
Pour attraire
210 En paradis ses privés,
En pitié me regardés,
Requerés
213 Qu'aye en la fin le saillaire ;
O de vos biaux yeux voés
Et loés
216 Celuy qui plus nous doit plaire.

Accordés moy de vo grace
Tant d'espace
219 Que Dieu rechoive en ma fin ;
Dame, soiés lors en place,
Que vo face
222 Mette l'anemy a declin[4] ;
Je suis vostre pelerin,
Chief enclin
225 Vous suppliant qu'a Dieu face
Tel service et sy affin
Qu'au defin
228 M'ame es sains cieulz se parfaice. *Amen*

Prenés en gré ma complainte,
Marie, Virge tressainte,
231 Liement la vous apporte ;
J'é rymé parole mainte
D'amours vaine, folle et fainte
234 Par janesce qui me porte ;

Reine de générosité, Prête à apaiser les désespérés, Ô modèle plein de douceur Pour attirer En paradis ses familiers, Considérez-moi avec pitié, Réclamez Qu'à la fin j'aie la récompense ; Ô de vos beaux yeux appelez Et louez Celui qui doit le plus nous plaire.

Par votre grâce, accordez-moi Assez de temps Pour que, mourant, je communie ; Dame, tenez alors votre place, Pour que votre visage Mette le démon en déroute ; Je suis votre pèlerin, Vous suppliant, la tête inclinée, Pour que mon service de Dieu soit Tel et si pur Qu'à la fin Mon âme s'accomplisse dans les cieux sacrés. *Amen.*

Veuillez prendre en gré ma complainte, Marie, ô Vierge très sainte, Avec bonheur je vous l'apporte ; J'ai rimé nombre de discours D'un amour vain, fou et factice – C'est la jeunesse qui m'y porte ;

Maiz vostre amour me conforte
Sur toutez et m'y deporte ;
L'autre amour n'est qu'amour painte,
Maiz la vostre est sy tresforte
Que jamaiz ne desconforte
Servant qui vous serve en crainte.



George Chastelain

LE MIROIR DE MORT

.... Ou sont les preuses de jadiz[1]
Ou ferirent tant copz d'espee :
La royne Semiramis[2],
La renommee Thamaris[3]
Et la belle Panthasilee[4] ?
Certe toute la plus doubtee
A eu dolente departie
Et dure mort en sa partie.

Et la mere du tresgrand roy,
Olimpïas, noble royne,
Qui moru par ung desarroy[5] ?
La plus dolente que je voy
Fors l'empereïs Agrepine :
Que son filz, pour veoir le signe
Et le lieu ou il fu porté
La feit ouvrir, que fu pitié[6].

Mais votre amour me réconforte Entre tous et je m'y attarde ; L'autre amour n'est que faux-semblant, Tandis que le vôtre est de telle force Que jamais n'en est désolé Le serviteur qui vous sert avec crainte.

LE MIROIR DE MORT – .... Où sont les dames valeureuses de jadis, Alors qu'elles donnèrent tant de coups d'épée ? La reine Sémiramis, La renommée Thamaris Et la belle Penthesilée ? Certes même la plus redoutée A eu un malheureux départ, Une rude mort pour sa part.

Et la mère du très grand roi, Olympias, admirable reine, Qui mourut à cause d'une folie ? La plus malheureuse à mes yeux, Hors l'impératrice Agrippine : Son fils, pour découvrir l'empreinte Et le lieu où il fut porté La fit ouvrir : ô fait pitoyable...

La bonne royne Hecuba
Femme du noble roy Priant,
Laquelle vit et regarda
Que Mort tout le sien luy osta
Qu'elle n'eut riens de demorant ?
Elle choisist Troie brulant
Avant le temps de son termine,
Et puis elle devint vermine[7].

Ou est d'Helaine la beaulté
Sur toutes aultres non pareille[8] ?
Ou est l'onneur et la chierté
De Lucrece, et sa chasteté
De quoy ung chacun s'esmerveille[9] ?
Eureux est celui qui y veille,
Et qu'il congnoit qu'il fault suïr :
Helas, nous ne povons fuïr !...

. . . .

La face est tainte et apallie
Et les yeux crevez en la teste ;
La parole ly est faillie
Car la langue au palais se lye ;
Le poux tressault et si hallette :
La vie fuit, la mort est preste.
Il a doleur a desmesure
En actendant sa sepulture.

Les oz desjoindent a tous lez,
Il n'a nerf qu'a rompre ne tende,

Et la vaillante reine Hécube, Femme du noble roi Priam ? De ses yeux elle vit et considéra Que Mort lui ôtait tout son bien De sorte que rien ne lui resta. Elle vit Troie dans les flammes Avant l'heure de son décès, Et puis elle devint vermine.

Où est d'Hélène la beauté Plus que toute autre incomparable ? Où sont l'honneur, la qualité De Lucrèce, et sa chasteté Dont tout un chacun s'émerveille ? Heureux est celui qui y veille Pour avoir compris qu'il faut suivre : Hélas, nous ne pouvons pas fuir !

. . . .

Livide, la face est pâlie Et les yeux éteints dans le visage ; De parler il n'a plus l'usage : La langue au palais se lie ; Le pouls précipité halète : La vie fuit, la mort est prête. Il n'est que douleur sans mesure En attendant sa sépulture.

Partout se disjoignent les os, Tous ses nerfs se tendent à rompre,

S'est assailly a tous costez ;
Et congnoit tous ses faiz passez
De quoy il fault que comte rende ;
Et n'a nul loisir qu'il s'amende
Car l'eure est briesve et dolereuse
Donc sa povre ame est cremeteuse.

Lors le veult mettre en desespoir
L'adversaire de nostre loy
Qui se monstre hideux et noir,
Espoantable oultre povoir,
Disant : « Pecheur, tu es a moy !
Te souviengne de ton desroy
Et du temps que tu as perdu,
Car tu es a ta fin venu.... »



François Villon

LE LAIS FRANÇOIS VILLON

L'an quatre cens cinquante six,
Je, Françoys Villon, escollier,
Considerant, de sens rassis,
Le frain aux dens, franc au collier,
Qu'on doit ses euvres conseillier[1],
Comme Vegece le racompte,
Saige Rommain, grant conseillier,
Ou autrement on se mescompte...

De tous côtés c'est un assaut ; Il perçoit tous ses faits passés Dont il lui faut rendre le compte ; Il n'a pas le temps d'expier : L'heure échoit, brève et douloureuse ; Et sa pauvre âme en est peureuse.

Alors veut le désespérer L'adversaire de notre foi Qui se montre hideux et noir, Terrifiant plus qu'il n'est possible, En disant : « Pécheur, tu es mien ! Qu'il te souvienne de ton vice Et du temps que tu as perdu : À ta fin te voici venu.... »

LE LAIS FRANÇOIS VILLON – L'an mil quatre cent cinquante-six, Moi, François Villon, étudiant, Considérant, la raison bien ferme, Les dents serrées, franc du collier, Qu'on doit mûrir ses décisions, Comme Végèce le rapporte, Sage Romain, grand conseiller, Ou l'on compte mal autrement...

En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noel, morte saison,
Que les loups se vivent du vent[2]
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas[3], pres du tyson,
Me vint le vouloir de briser
La tres amoureuse prison
Qui faisoit mon cueur debriser.

Je le feiz en telle façon,
Voyant celle devant mes yeulx
Consentant a ma deffaçon
Sans ce que ja luy en fust mieulx;
Dont je me dueil et plain es cieulx,
En requerant d'elle vengence
A tous les dieux venerïeux[4],
Et du grief d'amours allegence.

Et se j'ay prins en ma faveur
Ses doulx regars et beaux semblans
De tres decevante saveur
Me tresparsans jusques aux flans,
Bien sil ont vers moy les piés blancs[5]
Et me faillent au grant besoing:
Planter me fault aultres complans
Et frapper en ung aultre coing[6].

Le regart de celle m'a prins
Qui m'a esté felonne et dure;

Dans ce temps que je viens de dire, À la Noël, morte-saison – Quand les loups se nourrissent du vent Et qu'on se tient dans sa maison, À cause des frimas, près du tison –, Me vint le désir de briser La très amoureuse prison Qui mettait mon cœur en débris.

J'agis suivant mon intention, La voyant devant mes yeux, elle, Consentant à ma destruction Sans pour autant s'en trouver mieux; Je m'en désole et m'en plains aux cieux, En demandant À tous les dieux vénusiens de la punir – Et d'alléger mon mal d'amour.

Et si j'ai pris en ma faveur Ses doux regards et ses bons airs D'une très trompeuse saveur Et qui me transpercent jusqu'aux flancs, N'ont-ils pas pour moi les pieds blancs Pour me manquer lorsque j'ai grand besoin d'eux? Il me faut planter d'autres plants Et frapper sur un autre coin.

Il m'a pris, le regard de celle Qui m'a été cruelle et dure;

Sans ce qu'en riens j'aye mesprins,
Veult et ordonne que j'endure
La mort et que plus je ne dure.
Si n'y vois secours que fouïr[7];
Rompre veult la vive soudure
Sans mes piteulx regretz ouïr.

Pour obvïer a ces dangers,
Mon mieulx est, se croy, de fouïr.
A Dieu ! Je m'en vois a Angers ;
Puis qu'el ne me veult impartir
Sa grace, il me convient partir.
Par elle meurs les menbres sains ;
Au fort je suys amant martir
Du nombre des amoureux sains.

Combien que le depart me soit
Dur, si fault il que je l'eslongne ;
Comme mon povre sens consoit,
Aultre que moy est en quelongne[8],
Dont oncques soret de Boulongne[9]
Ne fut plus alteré d'humeur.
C'est pour moy piteuse besongne :
Dieu en veuille ouyr ma clameur !

Et puys que departir me fault
Et du retour ne suys certain
(Je ne suys homme sans deffault,
Ne qu'aultre d'assier ne d'estain ;
Vivre aux humains est incertain

Sans que j'aie commis nulle faute, Elle décide que j'endure La mort et que je ne dure pas plus longtemps. Je n'y vois de salut que dans la fuite ; Elle veut rompre l'attache vive, Et reste sourde à mes lamentables plaintes.

Pour mettre obstacle à ces dangers, Le mieux pour moi, c'est je crois de partir. Adieu ! Je m'en vais à Angers ; Puisqu'elle ne veut pas m'accorder Sa grâce, il me faut m'en aller. Les membres sains, je meurs par elle ; Je suis en somme amant martyr Du nombre des amoureux saints.

Bien que le départ me soit dur, Il faut pourtant que je la quitte ; À l'idée de mon pauvre esprit, Un autre que moi est en quenouille Dont elle est plus assoiffée Que ne fut jamais un hareng saur de Boulogne. Pitoyable affaire pour moi : Dieu veuille en entendre ma plainte !

Et puisqu'il me faut partir Sans être certain du retour (Je ne suis pas homme sans faiblesse, Et pas plus qu'un autre fait d'acier ou d'étain ; Aux

Et apres mort n'y a relaiz)
– Je m'en vois en pays lointain –
Si establi ce present *Laiz*[10]

. . . .

Finablement, en escripvant,
Ce soir, seulet, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descripvant,
J'ouys la cloche de Serbonne[11],
Qui tous jours a neuf heures sonne
Le *Salut* que l'ange predit[12] ;
Si suspendis et mis en bonne
Pour prier comme le cueur dit

. . . .

Puis que mon sens fut a repos
Et l'entendement desmellé,
Je cuiday finer mon propos,
Mais mon ancrë estoit gelé
Et mon cierge trouvay soufflé ;
Et n'eusse peu de feu finer,
Si m'endormis, tout enmouflé,
Pour tant il me convint finer.

Fait au temps de la dite datte
Par le bon renommé Villon[13],
Qui ne mengue figue ne datte[14],
Sec et noir comme escouvillon ;
Il n'a tente ne pavillon[15]

humains vivre est incertain, Et *post mortem* il est trop tard) – Je m'en vais en pays lointain – J'élabore le présent *Lais*.

. . . .

Finalement, tandis que j'écrivais, Ce soir, tout seul, de bonne humeur, Que je composais et rédigeais ces legs, J'entendis la cloche de la Sorbonne, Qui tous les jours, à neuf heures, sonne Le *Salut* que l'ange annonça – Je m'interrompis et j'y mis un terme Pour prier selon la dictée du cœur

. . . .

Mon esprit une fois tranquille Et l'entendement dégagé, Je crus terminer mon propos, Mais mon encre était gelée Et je trouvai mon cierge soufflé ; Du feu, comment m'en procurer ? – Je m'endormis emmitouflé : Il me fallut donc en finir.

Fait au temps de ladite date Par le bien renommé Villon, Qui ne mange

Qu'il n'ait lessié a ses amis,
Et n'a mais q'un peu de billon
Qui sera tantost a fin mis.

Explicit

LE TESTAMENT VILLON

.... La mort le fait fremir, palir,
Le nez courber, les vaines tendre,
Le corps enffler, lascher, moslir,
Joinctes, oz, nerfz croistre et estendre...
Corps femenin, qui tant est tendre,
Poly, souef, si precïeulx,
Te fauldra il ces maulx attendre ?
Oy, ou tout vif aler es cieulx.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS[1]

Dictes moy ou n'en quel pays
Est Flora la belle Romaine[2],
Arthipïades[3] ne Thays[4]
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo[5] parlant quand bruyt on maine
Dessus riviere ou sur estan,
Qui beaulté ot trop plus qu'umaine :
Mais ou sont les neiges d'anten ?

figue ni datte, Sec, noir comme un écouvillon ; Il n'a tente ni pavillon Qu'il n'ait laissés à ses amis, Et n'a plus qu'un peu de monnaie Qui sera bientôt épuisée. *Fin.*

LE TESTAMENT VILLON – .... La mort le fait frémir, pâlir, Le nez courber, les veines tendre, Le corps enfler, lâcher, mollir, Jointures, os, nerfs, craquer, étendre... Corps féminin, qui es si tendre, Poli, doux, si précieux, Te faudra-t-il attendre ces maux ? Oui, ou tout vif aller aux cieux.

Ballade des dames du temps jadis – Dites-moi où, dans quel pays, Sont Flora la belle Romaine, Alcibiade et Thaïs Qui fut sa cousine germaine ; Écho parlant au bruit qu'on fait sur une rivière ou sur un étang, Dont la beauté fut surhumaine : Où sont les neiges de l'an passé ?

Ou est la tres saige Esloys
Pour qui chastré fut et puis moyne
Pierre Esbaillart a Saint Denys[6] ?
Pour son amour eust ceste essoyne.
Semblablement ou est la royne
Qui commanda que Buriden
Fut gecté en ung sac en Saine[7] ?
Mais ou sont les neiges d'anten ?

La Royne Blanche comme liz
Qui chantoit a voix de seraine[8],
Berte au plat pié, Bietrix, Aliz[9],
Haranburgis qui tint le Maine[10],
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Engloys brulerent a Rouen[11],
Ou sont ilz, ou, Vierge souvraine ?
Mais ou sont les neiges d'anten ?

Prince, n'enquerrez de sepmaine
Ou elles sont ne de cest an
Qu'a ce reffraing ne vous remaine :
Mais ou sont les neiges d'anten ?

BALLADE DES SEIGNEURS DU TEMPS JADIS[12]

Qui plus est, et ly tiers Calixte,
Darrain decedé de ce nom,
Quy quatre ans tint le papalixte[13],
Alfonce le roy d'Arragon[14],

Où, la très savante Héloïse Pour qui, châtré, devint moine Pierre Abélard à Saint-Denis ? Son amour lui valut cette peine. Pareillement où est la reine Qui commanda que Buridan Fût jeté dans un sac en Seine ? Où sont les neiges de l'an passé ?

La Reine Blanche comme un lis Qui chantait d'une voix de sirène, Berthe aux pieds plats, Béatrice, Alice, Érembourg qui détint le Maine, Et Jeanne, la vaillante Lorraine Brûlée par les Anglais à Rouen, Où sont-elles, où, Vierge souveraine ? Où sont les neiges de l'an passé ?

Prince, toute une semaine, tout cet an même, Ne cherchez pas où elles sont Sans qu'au refrain je vous ramène : Où sont les neiges de l'an passé ?

Ballade des seigneurs du temps jadis – Qui plus est, Calixte troisième, Dernier décédé de ce nom, Qui quatre ans tint la papauté ; Alphonse, le roi d'Aragon,

Le gracïeux duc de Bourbon[15],
Et Artus le duc de Bretaigne[16],
Et Charles septiesme le bon[17] ?
Mais ou est le preux Charlemaigne ?

Semblablement, le roy scotiste
Qui demy face ot, ce dit on,
Vermaille comme une emastiste
Depuis le front juc'au menton[18] ;
Le roy de Chippre de renom[19],
Helas ! et le bon roy d'Espaigne
Duquel je ne sçay pas le nom ?
Mais ou est le preux Charlemaigne ?

D'en plus parler je me desiste,
Ce n'est que toute abusïon ;
Il n'est qui contre mort resiste
Ne qui treuve provisïon.
Encor faiz une questïon :
Lancellot, le roy de Behaygne,
Ou est il ? ou est son tayon[20] ?
Mais ou est le preux Charlemaigne ?

Ou est Clacquin le bon Breton[21],
Ou, le comte daulphin d'Auvergne[22],
Et le bon feu duc d'Alençon[23] ?
Mais ou est le preux Charlemaigne ?

Le bienveillant duc de Bourbon, Et Arthur, le duc de Bretagne, Et Charles VII le vaillant : Mais où est le preux Charlemagne ?

Pareillement, le roi d'Écosse Au visage à demi, dit-on, Incarnat comme une améthyste Depuis le front jusqu'au menton ; Le roi de Chypre au grand renom, Las ! et le vaillant roi d'Espagne Duquel j'ignore jusqu'au nom : Mais où est le preux Charlemagne ?

Je renonce à plus en parler : Il ne s'agit que d'illusion ; Il n'est personne qui résiste à la mort Ni qui sache s'en prémunir. Je pose encore une question : Ladislas, le roi de Bohême, où est-il ? Où est son aïeul ? Mais où est le preux Charlemagne ?

Où, Guesclin le vaillant Breton ? Où, le comte dauphin d'Auvergne ? Feu le vaillant duc d'Alençon ? Mais où est le preux Charlemagne ?

BALLADE EN VIEIL LANGAGE FRANÇOIS[24]

Car, ou soit ly sains appostolles
D'aubes vestuz, d'amys coeffez,
Qui ne seint fors saintes estolles
Dont par le col prent ly mauffez
De mal talant tous eschauffez[25],
Aussi bien meurt que cilz servans,
De ceste vie cy brassez :
Autant en emporte ly vens !

Voire, ou soit de Constantinobles
L'emperieres au poing dorez,
Ou de France le roy tres nobles,
Sur tous autres roys decorez,
Qui pour ly grant Dieux adorez
Batist esglises et couvens[26],
S'en son temps il fut honnorez,
Autant en emporte ly vens !

Ou soit de Vïenne et Grenobles
Ly Daulphin, le preux, ly senez[27],
Ou de Digons, Salins et Dolles
Ly sires, filz le plus esnez[28],
Ou autant de leurs gens prenez,
Heraux, trompectes, poursuivans :
Ont ilz bien boutez soubz le nez ?
Autant en emporte ly vens !

Ballade en ancien français – Car serait-ce le saint apostre D'aube vestu, coiffé d'amict, Qui ne ceint que saintes étoles Dont il prend au collet le dyable D'irritation tout échauffé, Il meurt pareil au desservant De cette vie-ci broyé : Autant en emporte le vent !

Serait-ce de Constantinople L'empereur même au poing doré, Ou de France le roy très noble Sur tous autres roys glorifié, Qui pour le beau Dieu adoré Construisit églises et couvents, De leur temps furent-ils honorés ? Autant en emporte le vent !

Serait-ce de Vienne et Grenoble Le Daulphin, le preux, le sensé, Ou de Dijon, Salins et Dole Le sire, le fils premier-né ; Aussi bien de leurs gens prenez, Héraults, trompettes, poursuivants : S'en sont-ils bien mis sous le nez ? Autant en emporte le vent !

Prince a mort sont tous destinez
Et tous autres qui sont vivans ;
S'ilz en sont courcez n'atinez,
412 Autant en emporte ly vens !....

LES REGRETS DE LA BELLE HEAULMIÈRE[29]

.... Advis m'est que j'oy regrecter
La belle qui fut hëaulmiere,
Soy jeune fille soubzhaicter
456 Et parler en telle maniere :
« A ! Viellesse felonne et fiere,
Pourquoy m'as si tost abatue ?
Qui me tient, qui, que ne me fiere
460 Et qu'a ce coup je ne me tue ?

Tolu m'as la haulte franchise
Que Beaulté m'avoit ordonné
Sur clers, marchans et gens d'Eglise,
464 Car lors il n'estoit homme né
Qui tout le scien ne m'eust donné
Quoy qu'il en feust de repentailles,
Mais que lui eusse abandonné
468 Ce que reffusent truandailles.

A maint homme l'ay reffusé,
Qui n'estoit a moy grant sagesse,
Pour l'amour d'un garson rusé
472 Auquel j'en feiz grande largesse.
A qui que je feisse fynesse,

Princes à la mort sont tous voués Comme tous ceux qui sont vivans ; En sont-ils chagrins, despités, Autant en emporte le vent !....

Les Lamentations de la Belle Heaumière – .... Je crois entendre lamenter Celle qui fut la Belle Heaumière, Se souhaiter jeune fille Et parler de cette manière : « Ah ! Vieillesse cruelle et dure, Pourquoi m'as-tu si tôt détruite ? Qui me retient de me frapper Et à ce coup de me tuer ?

Tu m'as ravi le privilège Que Beauté m'avait conféré Sur les clercs, marchands et gens d'Église : Alors il n'était d'homme au monde Qui ne m'eût donné tout son bien, Quoi qu'il en fût du repentir, Pourvu que je lui eusse permis Ce que refuse la canaille.

À plus d'un je l'ai refusé – Voilà bien mon peu de sagesse – Pour l'amour d'un garçon rusé Auquel j'en fis grande largesse. Même si je ber-

Par m'ame, je l'aymoye bien ;
Or ne me faisoit que rudesse
Et ne m'amoit que pour le mien.

Sy ne me sceuſt tant detrainer,
Fouller aux piez, que ne l'aymasse,
Et m'euſt il fait les rains trayner,
Sy m'euſt dit que je le baisasse,
Que tous mes maulx je n'oubliasse.
Le glouton, de mal entaichié,
M'embrassoit : j'en suis bien plus grasse !
Que m'en reſt'il ? Honte et pechié.

Or eſt mort passé a trente ans,
Et je remains, vielle, chenue.
Quant je pense, lasse, au bon temps,
Que me regarde toute nue,
Quelle fuz, quelle devenue,
Et je me voy si tres changee,
Povre, seiche, maigre, menue,
Je suis presque toute enraigee.

Qu'eſt devenu ce front poly,
Cheveux blons, ces sourciz voultiz,
Grant entreuil[30], ce regard joly
Dont prenoie les plus soubtilz,
Ce beau nez droit, grant ne petiz,
Ces petites joinctes orreilles,
Menton fourchu, cler viz traictiz
Et ces belles levres vermailles...

nais maint autre, Lui, je l'aimais bien, par mon âme ; Or je n'en recevais que brimades ; Il ne m'aimait que pour mon argent.

Il aurait eu beau me traîner, Me piétiner, je l'aurais aimé ; Même s'il m'avait traînée sur les reins, S'il m'avait dit de l'embrasser, J'aurais oublié tous mes maux. Le coquin, infecté de mal, M'étreignait : j'en suis bien plus grasse ! Ce qu'il m'en reſte ? Honte et péché.

Il eſt mort voilà bien trente ans ; Moi je reſte, vieille, chenue. Quand je pense, malheureuse, au bon temps, À me regarder toute nue, Qui je fus, comment je suis devenue, Me voyant ô combien changée, Pauvre, sèche, maigre, menue, Je suis presque tout enragée.

Que sont devenus ce front lisse, Cheveux blonds et sourcils arqués, Grand entr'œil, regard enjoué Dont j'attrapais jusqu'aux plus fins, Ce beau nez droit, proportionné, Petites oreilles bien jointes, Fossette au menton, pur visage, Et ces belles lèvres vermeilles...

Ces gentes espaulles menues,
Ces braz longs et ces mains traictisses,
Petiz tetins, hanches charnues,
Eslevees, propres et faictisses
A tenir amoureuses lices,
Ces larges reins, ce sadinet[31]
Assiz sur grosses fermes cuisses
Dedens son petit jardinet ?

Le front ridé, les cheveux griz,
Les sourciz cheux, les yeulx estains,
Qui faisoient regars et ris
Dont maint meschans furent actains,
Nez courbes, de beaulté loingtaings,
Orreilles pendentes, moussues,
Le visz paly, mort et destains,
Menton froncé, levres peaussues,

C'est d'umaine beaulté l'yssue...
Les braz cours et les mains contraictes,
Des espaulles toute bossue,
Mamelles, quoy ? toutes retraictes,
Telles les hanches que les tectes,
Du sadinet, fy ! Quant des cuisses,
Cuisses ne sont plus, mais cuissectes
Grivelees comme saulcisses...

Ainsi le bon temps regretons
Entre nous, povres vielles soctes
Assises bas a cruppetons,
Tout en ung tas comme peloctes,

Ces jolies épaules menues, Ces bras longs, ces mains délicates, Petits seins et hanches charnues, Hautes et tout exprès conçues Pour tenir d'amoureuses joutes, Ces larges reins, ce mignonnet Posé sur de grosses, fermes cuisses Au creux de son petit jardinet ?

La ride au front, les cheveux gris, Sourcils tombants, les yeux éteints, Qui faisaient regards et sourires Dont furent pris maints malheureux, Nez courbe, privé de beauté, Oreilles pendantes, moussues, Visage pâli, mort, terreux, Menton froncé, lèvres fripées,

C'est l'issue de beauté humaine... Les bras courts et les mains percluses, Toute bossue des épaules, Poitrine, quoi ? ratatinée, Les hanches, comme les tétons, Le mignonnet, fi ! Pour les cuisses, Non plus des cuisses : des cuissettes Tavelées comme des saucisses...

Et de lamenter le bon temps Entre nous, pauvres vieilles sottes, Assises bas à croupetons, Toutes tassées, pelotonnées

A petit feu de chenevoctes[32]
Tost alumees, tost estainctes...
Et jadiz fusmes si mignotes !
Ainsi en prent a maint et maintes.

LA BELLE HEAULMIÈRE AUX FILLES DE JOIE[33]

Or y pensez, belle Gantiere
Qui escolliere souliez estre,
Et vous, Blanche la Savetiere,
Ores est temps de vous congnoistre :
Prenez a destre et a senestre,
N'espargniez homme, je vous prie,
Car vielles n'ont ne cours në estre
Ne que monnoye qu'on descrye.

Et vous, la gente Saulcissiere
Qui de dancer estes adestre,
Guillemete la Tappiciere,
Ne mesprenez vers vostre maistre :
Tost vous fauldra clore fenestre ;
Quant deviendrez vielle, fleterye,
Plus ne servirez q'un viel prestre
Ne que monnoye c'on descrye.

Jehanneton la Chapperonniere,
Gardez qu'amy ne vous empestre ;
Katherine la Bourcïere,
N'envoyez plus les hommes paistre,
Car qui belle n'est ne perpestre

Au petit feu de chènevottes Vite allumées et vite éteintes... Nous jadis ô combien coquettes ! Voilà le sort de maints et maintes.

La Belle Heaumière aux filles de joie – Pensez-y donc, belle Gantière, Novice jusqu'à maintenant, Et vous, Blanche la Savetière, Faites le point, il en est temps : Saisissez à droite et à gauche, Je vous prie, n'épargnez nul homme : Les vieilles n'ont valeur ni cote, Pas plus qu'une monnaie sans cours.

Et vous, la jolie Charcutière Qui pour danser êtes agile, Guillemette la Tapissière, Conformez-vous à votre maître : Vous devrez vite fermer boutique ; Quand vous serez vieille, flétrie, Vous ne servirez qu'un vieux prêtre – Pas plus qu'une monnaie sans cours.

Jeanneton la Chaperonnière, Gardez-vous qu'un ami ne vous entrave ; Et Catherine la Boursière, N'envoyez plus paître les hommes : Même si, n'étant

Leur male grace mais leur rie,
Laide viellesse amour n'impestre
556 Ne que monnoye c'on descrye.

Filles, vueilliez vous entremectre
D'escouter pourquoy pleure et crye :
Pource que je ne me puis mectre
560 Ne que monnoye c'on descrye. »....

. . . .

Item[34], m'amour, ma chiere rose,
Ne luy laisse ne cueur ne foye ;
Elle aymeroit mieulx aultre chose,
913 Combien qu'elle ait assés monnoye...
Quoy ? une grant bourse de soye,
Plaine d'escuz, parfonde et large.
Mais pendu soit il, qui je soye,
917 Qui luy laira escu ne targe[35] ;

Car elle en a, sans moy, assés.
Mais de cela il ne m'en chault :
Mes plus grans dueilz en sont passés,
921 Plus n'en ay le croppïon chault.
Si m'en desmez aux hoirs Michault
Qui fut nommé le Bon Fouterre ;
Priés pour luy, faictes ung sault,
925 A Sainct Sathur gist soubz Sancerre[36].

Ce non obstant, pour me acquicter
Envers Amours plus que envers elle,

pas belle, On n'encourt pas leur hostilité, mais on leur sourit, On n'obtient d'amour, laide vieille, Pas plus qu'une monnaie sans cours.

Filles, veuillez être attentives Au motif de mes pleurs et de mes cris : C'est que je ne puis m'apprécier Pas plus qu'une monnaie sans cours. »

. . . .

Item, ma mie, ma chère rose, Je ne lui laisse cœur ni foie ; Elle aimerait mieux autre chose, Même sans manquer de monnaie... Quoi ? Une grande bourse en soie, Pleine d'écus, profonde et large. Mais qu'on soit pendu, fût-ce moi, Si on lui laisse écu et targe,

Car elle en a, sans moi, assez. Mais peu m'importe de cela : Dépassés mes plus grands chagrins, Je n'en ai plus le croupion chaud. Je m'en démets pour la lignée De Michault nommé Bon Fouteur ; Priez pour lui, bondissez : il gît à Saint-Satur, sous Sancerre.

Malgré cela, pour m'acquitter Envers Amour plus qu'envers elle,

(Car oncques n'y peulz acquester
D'amours une seule estincelle
– Je ne sçay s'a tous si rebelle
A esté, ce m'est grant esmoy ! –
Mais, par saincte Marie la belle,
Je n'y voy que rire pour moy.)

Ceste ballade luy envoye
Qui se termine tout par *erre*[37].
Qui luy portera ? Que je voye...
Se sera Pernet de la Barre,
Pourveu, s'il rencontre en son erre
Ma damoiselle au nez tortu,
Il luy dira sans plus enquerre :
« Triste paillarde, dont viens tu ? »

BALLADE DE VILLON A S'AMYE[38]

F aulse beaulté qui tant me couste chier,
R ude en effect, ypocrite doulceur,
A mour dure plus que fer a macher,
N ommer que puis, de ma deffaçon seur,
C herme felon, la mort d'un povre cueur,
O rgueil mussé qui gens met au mourir,
Y eulx sans pitié, ne veult Droit de rigueur,
S ans empirer, ung povre secourir ?

M ieulx m'eust valu avoir esté serchier
A illeurs secours, s'eust esté mon honneur.
R iens ne m'eust sceu hors de ce fait hacher :

(Jamais je n'y pus acquérir Une seule étincelle d'amour – Tous l'ont-ils trouvée si rebelle ? Je ne sais : pour moi, grand souci ! – Mais, par sainte Marie la belle, Je n'y vois pas matière à rire.)

Je lui envoie cette ballade En entier terminée par *R*. Qui la lui portera ? Voyons... Ce sera Pernet de la Barre, Pourvu, s'il rencontre en sa ronde Ma demoiselle au nez tordu, Qu'il lui dise sans plus d'enquête : « Triste cochonne, d'où sors-tu ? »

Ballade de Villon à son amie – Beauté fourbe qui me coûte si cher, Revêche en fait, hypocrite douceur, Amour plus dur que sous la dent du fer, Que je puis nommer, sûr de ma perte, Charme cruel, la mort d'un pauvre cœur, Orgueil caché qui fait mourir les gens, Yeux sans pitié – Justice rigoureuse ne veut-elle pas, Sans l'accabler, secourir un pauvre homme ?

J'aurais mieux fait d'être allé chercher Secours ailleurs : c'eût été mon honneur. Rien n'aurait pu m'arracher à cette affaire : J'en suis réduit à la

953 *T* rocter m'en fault en fuyte et deshonneur.
H aro ! haro ! le grant et le mineur[39] !
E t qu'esse cy ? Mouray sans coup ferir
Ou Pictié veut, selon ceste teneur,
957 Sans empirer, ung povre secourir ?

Ung temps viendra qui fera dessechier,
Jaunyr, flectrir vostre espanye fleur.
Je m'en reisse se tant peusse macher
961 Lors ; mais nennil ; se seroit dont folleur :
Viel je seray, vous laide, sans couleur.
Or buvez fort tant que ru peult courir ;
Ne donnez pas a tous ceste douleur :
965 Sans empirer, ung povre secourir.

Prince amoureux, des amans le greigneur,
Vostre mal gré ne vouldroye encourir,
Mais tout franc cueur doit, par Nostre Seigneur,
969 Sans empirer, ung povre secourir.....

BALLADE DES FEMMES DE PARIS[40]

.... Quoy qu'on tient belles langaigieres
Florentines, Venicïennes,
Assés pour estre messaigieres
1518 – Et mesmement les ancïennes[41] –
Mais soient Lombardes, Roumaines,
Genevoyses, a mes perilz,
Pimontoises, Savoysïennes :
1522 Il n'est bon bec que de Paris.

fuir sans honneur. Haro ! haro ! en majeur et mineur ! Et quoi ! Je vais mourir sans coup férir ? Ou pitié veut-elle, selon ce refrain, sans l'accabler, secourir un pauvre homme ?

Votre fleur éclose, un jour à venir La fera dessécher, jaunir, flétrir ; Je m'en moquerais, si je pouvais mâcher Alors ; mais non ; ce serait donc léger : Je serai vieux, vous, laide, sans couleur ; Buvez donc fort, tant qu'un ruisseau peut courir, Au lieu d'infliger à tous cette douleur : Sans l'accabler, secourir un pauvre homme.

Prince amoureux, des amants le plus grand, Je ne voudrais pas encourir votre humeur, Mais tout noble cœur doit, par Notre-Seigneur, Sans l'accabler, secourir un pauvre homme...

Ballade des femmes de Paris – .... Tient-on pour belles langagières Florentines et Vénitiennes, Assez pour être messagères – Les vieilles singulièrement – Qu'elles soient Romaines, Lombardes, Piémontaises et Savoyardes, Genevoises, j'en prends le risque : Il n'est bon bec que de Paris.

De beau parler tiennent chayeres[42],
Se dit on, les Nappolitaines
Et que bonnes sont cacquetieres
1526 Allemandes et Pruciennes ;
Soient Grecques, Egipciennes,
De Hongrie ou d'autre pays,
Espaignolles ou Castellannes,
1530 Il n'est bon bec que de Paris.

Brectes, Souyssez ne scevent guerres,
Gasconnes ne Toullousiennes :
De Petit Pont[43] deux harengieres
1534 Les concluront, et les Lorraines,
Angleches et Callesiennes
(Ai ge beaucoup de lieux compris ?)
Picardes de Vallenciennes[44] :
1538 Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames parisiennes
De beau parler donnez le pris[45] :
Quoy qu'on die d'Italiennes,
1542 Il n'est bon bec que de Paris.

BALLADE DES PROVERBES

Tant grate chievre que mau gist ;
Tant va le pot a l'eaue qu'il brise ;
Tant chauf'on le fer qu'il rougist,

Du beau langage tiennent des chaires, On le dit, les Napolitaines, Et que sont bonnes caquetières Les Allemandes et Prussiennes ; Qu'elles soient Grecques, Égyptiennes, De Hongrie, d'un autre pays, Espagnoles ou Catalanes, Il n'est bon bec que de Paris.

Bretonnes, Suisses savent peu, Ni Gasconnes ni Toulousaines : Deux harengères du Petit Pont Les feront taire, et les Lorraines, Les Anglaises et Calaisiennes (Ai-je embrassé beaucoup de lieux ?), Les Picardes de Valenciennes : Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, à ces dames parisiennes Du beau langage donnez le prix : Quoi qu'on dise des Italiennes, Il n'est bon bec que de Paris !

BALLADE DES PROVERBES – Chèvre gratte tant qu'elle est mal couchée ; D'aller à l'eau le pot finit brisé ; À chauffer le fer il rougit enfin,

Tant le maill'on qu'il se debrise ;
Tant vault l'omme comme on le prise,
Tant eslongne il qu'il n'en souvient,
Tant mauvais est qu'on le desprise ;
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant parl'on qu'on se contredit ;
Tant vault bon bruyt que grace acquise ;
Tant promest on qu'on se desdit ;
Tant pri'on que chose est acquise,
Tant plus est chere et plus est quise,
Tant la quiert on qu'on y parvient,
Tant plus commune, et mains requise ;
Tant crye l'on Noel qu'il vient.

Tant ayme on chien qu'on le nourrist ;
Tant court chanson qu'elle est aprise ;
Tant gard'on fruit qu'il se pourrist ;
Tant bat on place qu'elle est prise,
Tant tarde on que fault entreprise,
Tant se haste on que mal advient ;
Tant embrasse que chiet la prise ;
Tant crye l'on Noel qu'il vient.

Tant raille on que plus on n'en rit ;
Tant despend on qu'on n'a chemise ;
Tant est on franc que tout s'i frit ;
Tant vault « tien » que chose promise ;
Tant ayme on Dieu qu'on suyt l'Eglise ;

À le marteler on le met en pièces ; L'homme vaut autant qu'on l'estime, À trop rester loin il est oublié, Il est mauvais au point qu'on le méprise ; On crie tant « Noël ! » qu'il finit par venir.

On parle tant que l'on se contredit ; Autant vaut renom que faveur acquise ; Trop promettre empêche de tenir parole ; À prier, enfin la chose est acquise, D'autant plus recherchée qu'elle est plus chère, À la chercher, enfin l'on y parvient, D'autant moins désirée qu'elle est plus commune ; On crie tant « Noël ! » qu'il finit par venir.

À bien aimer un chien, on le nourrit ; Tant court une chanson qu'elle est apprise ; On garde un fruit qui finit par pourrir ; À battre une place, elle est enfin prise, On s'attarde tant qu'échoue l'entreprise, On se hâte tant que ça tourne mal ; On serre à tel point que tombe la prise ; On crie tant « Noël ! » qu'il finit par venir.

À trop plaisanter on ne fait plus rire ; On dépense tant qu'on perd sa chemise ; On est si généreux que tout est cuit ; Autant vaut : « tiens » qu'une chose promise ; On aime Dieu jusqu'à suivre l'Église ;

Tant donne on qu'emprunter convient ;
Tant tourne vent qu'il chiet en bise ;
Tant crye l'on Noel qu'il vient.

Prince, tant vit fol qu'il s'avise,
Tant va il que apres il revient,
Tant le mate on qu'il se ravise :
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

BALLADE DES CONTRE-VÉRITÉS

Il n'eſt soing que quant on a fain,
Ne service que d'ennemy
Ne mascher qu'ung botel de faing
Ne fort guet que de homme endormy
Ne clemence que felonnie
N'asseurence que de peureux
Ne foy que de homme qui regnye
Ne bien conseillé que amoureux.

Il n'eſt engendrement qu'en boing[1]
Ne bon bruit que de homme benny
Ne riz qu'apres ung cop de poing
Ne lotz que debtes meƈtre en ny
Ne vraye amour qu'en flaterye
N'encontre que de maleureux
Ne vray rapport que menterye
Ne bien conseillé [que amoureux],

On donne tant qu'il convient d'emprunter ; Le vent tourne au point de finir en bise ; On crie tant « Noël ! » qu'il finit par venir.

Prince, à force de vivre, un fou réfléchit, Il va tellement qu'après il revient, On le dompte et voici qu'il se corrige : On crie tant « Noël ! » qu'il finit par venir.

BALLADE DES CONTRE-VÉRITÉS – Il n'eſt zèle que par la faim, De service que d'ennemi, Goût qu'à une botte de foin, Bon guet que d'un homme endormi, De clémence que cruauté, Sentiment sûr que de peureux, De loyauté que de parjure, De bien sensé qu'un amoureux.

Il n'eſt procréation qu'au bain, Bon renom que d'homme proscrit, Hilarité qu'au coup de poing, De mérite qu'à nier ses dettes, Affeƈtion vraie qu'en flatterie, Heureux hasard qu'aux malchanceux, De vrai rapport que faux discours, De bien sensé qu'un amoureux ;

Ne tel repos que vivre en soing
N'oneur porter que dire fy
Ne soy vanter que de faulx coing[2]
Ne santé que de homme bouffy
Ne hault vouloir que couardye
Ne conseil que de furïeulx
Ne doulceur qu'en femme estourdye
Ne bien conseillé [que amoureulx].

V oulez vous que verté vous dye ?
I l n'est jouer qu'en maladie,
L etre vraye que tragedye,
L asches homs que chevalereux,
O rrible son que melodye
N e bien conseillé [que amoureux].

LA COMPLAINTE VILLON A SON CUER[1]

Qu'est ce que j'oy ? – Ce suis je. – Qui ? – Ton cueur,
Qui ne tient mais qu'a ung petit filet.
Force n'ay plus, substance ne liqueur
Quant je te voy retrait ainsi seulet
Com povre chien tapi en reculet.
– Pour quoy est ce ? – Par ta folle plaisance.
– Que t'en chault il ? – J'en ay grant desplaisance.
– Laisse m'en paix ! – Pour quoy ? – G'y penseray.
– Quant sera ce ? – Quant seray hors d'enfance.
– Plus ne t'en dis. – Et je m'en passeray.

De repos comme vivre soucieux, De déférence qu'en disant : « Fi ! », De vantardise qu'à falsifier, De santé qu'à l'homme bouffi, Force d'âme que couardise, Sagesse que d'homme en furie, De douceur qu'en femme violente, De bien sensé qu'un amoureux.

Voulez-vous que je sois sincère ? Il n'est de jeu qu'en maladie, D'histoire vraie qu'en fiction, Lâches hommes que valeureux, D'horrible son que mélodie, De bien sensé qu'un amoureux.

LA PLAINTE DE VILLON À SON CŒUR – Qu'est-ce que j'entends ? – C'est moi. – Qui ? – Ton cœur Qui ne tient plus qu'à un mince filet : Tout m'a quitté, et force et chair et sang À te voir, ainsi retiré tout seul Comme un pauvre chien blotti à l'écart. – La cause ? – Ton fol amour du plaisir. – Que t'importe ? – J'en suis bien attristé. – Laisse-moi. – Pourquoi ? – J'y penserai. – Quand ? – Quand je serai sorti de l'enfance. – Je n'ajoute rien. – Je m'en passerai.

– Que penses tu ? – Eſtre homme de valeur.
– Tu as trente ans[2] ! – C'eſt l'aage d'ung mulet.
– Eſt ce enfance ? – Nennil. – C'eſt donc foleur
Qui te saisiſt. – Par ou ? Par le collet ?
– Riens n'y congnois. – Si faiz ! – Quoy ? – [Mousche en lait :
L'ung eſt blanc, l'autre noire, c'eſt diſtance.
– Eſt ce donc tout ? – Que veux tu que je tence ?
Se n'eſt assez, je recommenceray.
– Tu es perdu ! – G'y meƈtray resiſtence.
– Plus ne t'en dis. [– Et je m'en passeray.]

– J'en ay le dueil, toy le mal et douleur.
Se feusses ung povre ydiot et folet,
Encore eusses de t'excuser couleur ;
Si n'as tu soing ; tout ung t'eſt, bel ou lait.
Ou la teſte as plus dure q'un jalet,
Ou mieulx te plaiſt qu'onneur ceſte meschance :
Que respondras a ceſte consequence ?
– J'en seray hors quant je trespasseray.
– Dieux ! Quel confort ! – Quelle sage eloquence !
– Plus ne t'en dis. [– Et je m'en passeray.]

– Dont vient ce mal ? – Il vient de mon mal eur :
Quant Saturne me fiſt mon fardelet[3],
Ces motz y miſt, je le croy. – C'eſt foleur :
Son seigneur es et te tiens son varlet !
Voy que Salmon[4] escript en son rolet :

– Que prévois-tu ? – Être homme de valeur. – Tu as trente ans ! – C'eſt l'âge d'un mulet. – Eſt-ce l'enfance ? – Non. – C'eſt donc folie Qui t'a saisi. – Par où ? Par le collet ? – Tu n'y reconnais rien. – Mais si ! – Quoi ? – Mouche en lait : L'un eſt blanc, l'autre noire, c'eſt la différence. – Voilà tout ? – Quelle querelle attends-tu ? S'il ne suffit, je recommencerai. – Tu es perdu ! – Je m'y opposerai. – Je n'ajoute rien. – Je m'en passerai.

– J'en souffre ; tu en as mal et douleur. Serais-tu un pauvre ignare et simplet, Tu gagnerais quelque couleur d'excuse ; Incurieux, tout t'eſt égal, le beau, le laid. Ou ta tête eſt plus dure qu'un galet, Ou cette misère te plaît mieux qu'honneur. Que vas-tu dire à cette déduƈtion ? – À mon trépas, j'en serai hors d'atteinte. – Dieu ! belle consolation ! – Quelle sage éloquence ! – Je n'ajoute rien. – Je m'en passerai.

– D'où vient ce mal ? – De ma mauvaise chance : Quand Saturne me fit mon paquet, Il y mit ces conditions, je crois. – Le non-sens : Toi son seigneur, tu te veux son valet ! Vois ce que Salomon inscrit dans son livre :

« L'homme sage, ce dit il, a puissance
Sur les estoilles et sur leur influence[5]. »
– Je n'en croy riens : tel qu'il m'ont fait seray.
– Que dis tu dea ? – Certes, c'est ma creance.
– Plus ne t'en dis. [– Et je m'en passeray.]

– *V* eux tu vivre ? – Dieu m'en doint la puissance !
– *I* l te fault... – Quoy ? – Remors de conscïence,
L ire sans fin. – Et quoy lire ? En scïence,
L aisser les folz. – Bien je y adviseray.
– *O* r le retiens ! – J'en ay bien souvenance.
– *N* 'attens pas trop, qu'il ne tiengne a plaisance !
Plus ne t'en dis. [– Et je m'en passeray.]

LE QUATRAIN

QUE FEIST VILLON QUANT IL FUT JUGÉ A MOURIR

Je suis François, dont il me poise,
Né de Paris empres Pontoise,
Et de la corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

« L'homme sage, affirme-t-il, est plus fort Que les étoiles et que leur influence. » – Je n'en crois rien : tel je serai qu'elles m'ont fait. – Que dis-tu donc ? – C'est vraiment ma croyance. – Je n'ajoute rien. – Je m'en passerai.

– Veux-tu vivre ? – Dieu m'en donne pouvoir. – Il te faut... – Quoi ? – Le remords de conscience, Étudier sans fin. – Et quoi ? – La sagesse, Laisser les fous. – J'y ferai attention. – Retiens-le donc. – Je le garde en mémoire. – N'attends pas trop, que cela ne relève pas de ton bon plaisir ! Je n'ajoute rien. – Je m'en passerai.

QUATRAIN QUE FIT VILLON QUAND IL FUT CONDAMNÉ À MORT – Je suis François, sans m'en trouver aise, Natif de Paris près de Pontoise : Moyennant la corde d'une toise, Mon cou saura ce que pèse mon cul.

BALLADE DES PENDUS

Freres humains qui apres nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurcis
Car se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus toſt de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six:
Quant de la chair que trop avons nourrie,
El eſt pieça devoree et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De noſtre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

Se vous clamons freres, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par juſtice... Touteffois vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
Excusez nous, puisque sommes transis,
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grace pour nous ne soit tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

La pluye nous a debuez et lavez
Et le soleil deseichez et noircis.

BALLADE DES PENDUS – Frères humains, qui vivez après nous, Ne tenez pas vos cœurs contre nous endurcis: Si vous avez pitié des pauvres que nous sommes, Dieu plus vite en aura de vous miséricorde. Vous nous voyez ici attachés cinq ou six: Concernant la chair que nous avons trop nourrie, Depuis longtemps elle eſt en lambeaux et pourrie, Et nous, les os, nous devenons cendre et poussière. Que personne ne plaisante de notre malheur, Mais priez Dieu qu'Il veuille bien tous nous absoudre.

Si nous vous appelons « Frères », Vous n'en devez pas avoir De dépit, même si nous fûmes mis à mort Par juſte décision... Toutefois, vous savez, Tous les hommes n'ont pas la raison bien solide. Intercédez pour nous, puisque nous sommes morts, Auprès du fils de la Vierge Marie, Afin que sa grâce pour nous ne soit tarie Dans la préservation de la foudre infernale. Nous sommes morts, que personne ne nous harcèle, Mais priez Dieu qu'Il veuille bien tous nous absoudre.

La pluie nous a lessivés et lavés, Et le soleil desséchés et noircis.

Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez
Et arraché la barbe et les sourcilz.
Jamais nul temps nous ne sommes assis :
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesse nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez a coudre.
Ne soiez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

Prince Jesus qui sur tous a maistrie,
Gardez qu'Enfer de nous n'ait seigneurie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre !
Hommes, ycy n'a point de mocquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.



Chansons anonymes

Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue.

L'autrier m'aloye esbaloyer
Par devant l'uys de mon voysin,
Mais il n'estoit pas a l'ostel,
Il estoit allé au molin ;
Il a laissé son huys ouvert,

Pies, corbeaux nous ont creusé les yeux Et arraché la barbe et les sourcils. Jamais, à aucun moment, nous ne sommes assis : Tantôt ci, tantôt là, capricieux comme il est, Le vent à son plaisir sans cesser nous charrie, Plus becquetés par les oiseaux que dés à coudre. N'appartenez donc pas à notre confrérie, Mais priez Dieu qu'Il veuille bien tous nous absoudre.

Prince Jésus, qui sur tous avez l'autorité, Veillez à ce qu'Enfer ne nous commande pas : Qu'avec lui nous n'ayons rien à faire ni à débattre ! Hommes, ici n'est point matière à moquerie, Mais priez Dieu qu'Il veuille bien tous nous absoudre.

Il fait bon fermer sa porte Quand la nuit est venue.

L'autre jour je m'allais divertir Devant la porte de mon voisin ; Il n'était pas à la maison, Il était allé au moulin ; Il a laissé sa porte ouverte,

Sa femme toute nue !
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue !

Lors je me prins a despoiller,
Avecques elle me couchy ;
El me baisoit et acolloit,
Cuydant que ce fust son mary
Qui fust revenu du molin,
Sa farine mollue !
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue !

Quant je me fus bien esbatu
Deux ou troys heures de la nuyt,
Je luy diz en deux motz sans plus :
« Belle, recouvrez vostre lit. »
Elle s'escrïa si hault cry :
« Je suis femme perdue !
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue !

« Je vous requier, mon bel amy,
Qu'il ne soit mot sonné du fait.
– Je vous promectz la foy de my
Jamais compte n'en sera fait
En lieu ou soyez congnue,
Mais ailleurs ouy bien sy je puys :
Il fait bon fermer son huys
Quant la nuyt est venue ! »

Sa femme toute nue ! Il fait bon fermer sa porte Quand la nuit est venue !

Je me mis à me déshabiller ; Avec elle je me couchai ; Elle m'embrassait, m'étreignait, Croyant que ce fût son mari Qui était revenu du moulin, Sa farine moulue ! Il fait bon fermer sa porte Quand la nuit est venue !

Quand je me fus bien amusé Deux ou trois heures de la nuit, Je lui dis en deux mots sans plus : « Belle, retrouvez votre lit. » Elle, de pousser les hauts cris : « Je suis une femme perdue ! Il fait bon fermer sa porte Quand la nuit est venue !

« Je vous demande, cher ami, Qu'il ne soit touché mot du fait. – Je vous le promets sur ma foi, Jamais récit n'en sera fait Où vous êtes connue, Mais ailleurs oui alors, si j'en ai l'occasion : Il fait bon fermer sa porte Quand la nuit est venue ! »



J'ai veu la beauté m'amye
Enfermee en une tour :
Pleust a la vierge Marie
Que j'en fusse le seignour,

Et le souleil fust couché,
Et le jour n'adjournast ja,
Et je la tenisse embrassee
Bien fort entre mes bras !

Mon cueur, que feras tu ?
Ton plaisir est perdu,
Ta joye et tout ton soulas :
Sans elle vivre ne pourras.



Vray Dieu, qui m'y confortera
Quand ce faulx jaleux me tiendra
En sa chambre seulle enfermee ?

Mon pere m'a donné un viellart
Qui jour et nuit crie : « Hellas ! »
Et tout au long de la nuytee !

Il me fausist ung vert gallant[1]
Qui fust de l'aage de trente ans
Et qui dormist la matinee !

Je l'ai vue, ma belle amie, Enfermée dans une tour : Plût à la Vierge Marie Que j'en fusse le seigneur,

Que le soleil fût couché, Que jamais il ne fît jour Et que je la tinsse serrée Bien fort entre mes bras !

Mon cœur, que feras-tu ? Voici ton plaisir perdu, Ta joie, ta consolation : Comment vivre sans elle ?

Vrai Dieu, qui me consolera Quand ce faux jaloux me tiendra Dans sa chambre, seule enfermée ?

Mon père m'a donné un vieillard Qui jour et nuit crie : « Hélas ! », Et de la nuit ne fait rien d'autre !

Il me faudrait un vert galant Qui fût de l'âge de trente ans Et qui ne dormît qu'au matin !

Roussignolet du boys plaisant,
Pourquoy me vas ainsy chantant,
Puisqu'a ung veillart suis mariee[2] ?

Mon bel amy, tu sois le bienvenu :
Long temps y a que je t'ay attendu
Au joly boys soubz la ramee[3].



Vray Dieu ! qu'amoureux ont de peine !
Je sçay bien a quoy m'en tenir :
Au cueur me vient ung souvenir
De la belle que mon cueur ayme.

Je la fuz veoir l'aultre sepmaine :
« Belle, comment vous portez vous ?
– Je me porte tresbien sans vous :
A bref parler point ne vous ayme.

Tous les basteaux qui sont sur Seine
Ne sont pas tous a ung seignour ;
Aussy ne suis je pas a vous :
Qui bien vous ayme y pert sa peine... »

Adieu la blanche marjolaine,
Aussy la flour de romarin,
Que j'ay cuilly soir et matin
En attendant celle que j'ayme.

Rossignolet du bois plaisant, Pourquoi m'adresses-tu ton chant ? À un vieillard je suis mariée !

Ô mon bel ami, sois le bienvenu : Ne t'ai-je pas longtemps attendu Au joli bois sous la ramée ?

Vrai Dieu, qu'aimer donne de peine ! Je sais bien à quoi m'en tenir : Au cœur me vient un souvenir De la belle que mon cœur aime.

Je l'allai voir l'autre semaine : « Belle, comment vous portez-vous ? – Je me porte très bien sans vous : En un mot, point je ne vous aime.

Les bateaux voguant sur la Seine N'ont pas un seul propriétaire ; Aussi ne suis-je pas à vous : Qui bien vous aime y perd sa peine... »

Adieu la blanche marjolaine, Aussi la fleur de romarin Que j'ai cueillies soir et matin En attendant celle que j'aime.



« Gentilz gallans de France,
Qui en la guerre allez[1],
Je vous prie qu'il vous plaise
Mon amy saluer.

– Comment le saluroye
Quant point ne le congnois ?
– Il est bon a congnoistre :
Il est de blanc armé ;

Il porte la croix blanche[2],
Les esperons dorez,
Et au bout de sa lance,
Ung fer d'argent doré.

– Ne plorés plus, la belle,
Car il est trespassé ;
Il est mort en Bretaigne,
Les Bretons l'ont tué[3].

J'ai veu faire sa fouce
L'oree d'ung vert pré,
Et veu chanter sa messe
A quatre cordelliers[4]. »

« Gentils gaillards de France Qui à la guerre allez, Je vous prie : mon ami, Veuillez le saluer.

– Comment le saluerais-je ? Je ne le connais point ! – On le reconnaît bien : Il est armé de blanc ;

Il porte la croix blanche, Les éperons dorés, Et au bout de sa lance, Un fer d'argent doré.

– Ne pleurez plus, la belle, Car il est trépassé ; Il est mort en Bretagne, Les Bretons l'ont tué.

J'ai vu faire sa fosse Sur le bord d'un vert pré, Et vu chanter sa messe À quatre cordeliers. »



Gentilz gallans adventureux
Qui en amours plaisir prenez,
Monstrés vous tousjours gracïeux
Et saigement vous gouvernez ;
S'aucune dame rencontrez,
Pour voz plaisirs joyeusement,
Donnez dedans, ne vous feignez :
Autant en emporte le vent.

Sy le jeu luy est amoureulx,
Toust d'elle bien aymé serez,
Tant que vous serez vigoreux
Et que fournir au jeu pourrez ;
Vostre jeunesse passerés
A voz plaisirs joyueusement ;
Du surplus ne vous soucïez :
Autant en [emporte le vent.]

Sy elle est fine, soyez songneux
Que de ses fins tours vous gardez,
Car souvent les plus rouges gueux
Y sont surprins, bien l'entendez ;
Sy elle demande, promettez
Et vous ventés fort hardiment :
Que vous est il se vous mentez ?
Autant en [emporte le vent.]

Gentils gaillards aventureux Qui prenez plaisir aux amours, Montrez-vous toujours gracieux Et comportez-vous sagement ; Vous rencontrez une dame ? Pour vos plaisirs, joyeusement, Donnez dedans sans hésiter : Autant en emporte le vent.

Si le jeu lui est savoureux, Vous serez vite chéri d'elle – Tant que vous serez vigoureux Et qu'au jeu vous pourrez suffire – Le bel âge vous passerez À vos plaisirs joyeusement ; Du reste à quoi bon vous soucier ? Autant en emporte le vent.

Elle est fine ? Soyez habile À bien éviter ses bons tours : Souvent les plus malins lurons S'y laissent prendre, vous comprenez ? Demande-t-elle ? Promettez Et vantez-vous bien hardiment : Que vous importe d'inventer ? Autant en emporte le vent.



Jean Molinet

L'ART DE RETHORIQUE

IX. VERS HUYTAINS

Autre taille, de vers huytains, autrement appelez françois, est assez commune en pluiseurs livres et traittiez comme en *La Belle Dame sans Merci*[1], *L'Ospital d'Amours*[2] et *Le Champion des dames*[3]. Desquelz la croisure des metres, ensemble la quantité des sillabes, est notoire par cest exemple :

EXEMPLE

Que dittes vous de vostre amant,
Qui pour vous a le cuer transy ?
N'est il ne latin ne rommant[4]
Qui vous face entendre a mercy ?
Certes, dame, s'il est ainsy
Qu'en vostre deffaulte il define,
Je tesmoingneray, sans nul sy,
Que vous serez murdriere fine[5].

L'ART DE RHÉTORIQUE. IX. HUITAINS. Une autre façon, de couplets huitains – autrement appelés français – est très usitée dans nombre d'ouvrages sérieux comme *La Belle Dame sans Merci*, *L'Hôpital d'Amour* et *Le Champion des dames*. La croisure des vers en même temps que la quantité du mètre en sont manifestes par cet exemple : *Exemple* – Que dites-vous de votre amant Qui pour vous a le cœur transi ? N'est-il ni latin ni français Qui vous incline à la pitié ? Certes, dame, s'il se trouve Que par votre faute il décline, Sans nul défaut j'attesterai Que vous serez une vraie meurtrière.

X

Autre taille de vers huytains se fait par autre croisure, de laquelle monsieur l'Indiciaire[6] fut principal inventeur.

EXEMPLE

Dittes le mot du bon du cuer,
Sans mettre avant tant de reffus ;
Prenez merci contre rigueur,
Donnez secours a ma langueur
Ou je morray martir, confus :
Onques en tel dangier ne fus.
Mon Dieu, prens mon ame en tes mains :
Qui meurt tantost il languist moins[7].

XXXIV. SIMPLE LAY

Autre couleur de rhetorique nommee simple lay[8] est assez usité[9] en oroisons, requestes et loenges.

EXEMPLE

Fleur de beauté gracïeuse,
Precïeuse,
Gemme d'honneur excellente,
Vive ymage sumptueuse,
Vertueuse
Branche d'amour, nouvelle ente,

X. Une autre façon de couplets huitains s'obtient par une autre croisure ; monsieur l'Historiographe en fut le principal inventeur. *Exemple* – Dites le mot du fond du cœur, Sans opposer tant de refus ; Changez en pitié la rigueur, Portez secours à ma langueur, Ou je meurs martyr, abattu : Quel danger, où jamais je ne fus ! Mon Dieu, prends mon âme en tes mains : Qui meurt subitement languit moins !

XXXIV. SIMPLE LAI. Une autre forme de rhétorique nommée *simple lai* est de grand usage pour les oraisons, requêtes et louanges. *Exemple* – Fleur, en beauté gracieuse, Précieuse, En honneur gemme excellente, Vive statue somptueuse, Vertueuse Branche d'amour, rameau jeune,

Ma deesse, ma regente
Propre et gente,
Ma tres leale amoureuse,
Corps et biens et champs et sente
Vous presente :
Ne me soyez rigoreuse.

XXXV. LAY RENFORCHIÉT

Quant une longue ligne eſt enlachie entre la longue et la courte, adont eſt ce lay renforchiét. La forme en eſt clere en l'oroison de la glorieuse Vierge Marie qui se commence : *En proteſtant*[10]. Et avec ce que le dict lay eſt renforchiét, a la fois eſt il fatrisiez par la reprise des deux premieres lignes.

EXEMPLE[11]

Quant mon cuer se desconforte,
Bon eſpoir me reconforte ;
Sa main forte
Me tient corps et ame ensemble,
Qui me souſtient et supporte,
En chambre, en sale et en porte,
Et me porte
Quelque part que bon me semble.
Amours qui les cuers assemble
Me monſtre maint bel exemple,
Large et ample,

Ma déesse, dirigeante Apte et noble, Ma très fidèle amoureuse, À vous corps, biens, champs et sentier Je présente : Ne me soyez pas rigoureuse.

XXXV. LAI RENFORCÉ. Quand un vers long eſt entrelacé entre le long et le court, alors ce lai eſt *renforcé*. La forme en apparaît clairement dans l'oraison pour la glorieuse Vierge Marie qui commence par : *En proteſtant*. En plus du fait que ce lai eſt *renforcé*, il eſt en même temps *fatrisé* par la reprise des deux premiers vers. *Exemple – Quand mon cœur perd toute confiance, Bonne eſpérance me rend confiant* ; Sa main forte Me tient corps et âme ensemble, Elle me maintient et soutient Aussi bien dedans que dehors, Et me porte En quelque endroit où bon me semble. Amour, qui assemble les cœurs, Me montre plus d'un bel exemple, Large et ample,

Quant mon cuer se desconforte;
Mais a la fois quant je tremble
Plus fort que fueille de tremble,
Tout d'un amble
Bon espoir me reconforte....



REBUS

Veulliez monstrer vostre S
secourez au povre lo q
languissant en sa s
plus desplumé que vielz 9 q[1]
Il n'a ne force ne **V**[2]
ne O[3] pour son hostesse
Il a corps et membres **du**[4]
par trop hanter q 9 f s

Il est **B<**[5]
maladieux s b 9 b
forilleux des**cou**[6] et nu
sale cul au vent et v p
et sachiés que son v i t
quy solloit estre **E**[7]
est taint **en**[8] pendant o p
Jamais n'en sera sy **H**[9]

Quand mon cœur perd toute confiance; Mais en même temps, quand je tremble Plus fort qu'une feuille de tremble, D'un même amble, *Bonne espérance me rend confiant....*

RÉBUS – Veuillez montrer votre largesse À secourir le pauvre loqueteux Languissant en sa petitesse, Plus déplumé qu'un vieux coucou. Il n'a ni force ni vertu, Ni point d'argent pour son hôtesse. Corps et membres lui sont perdus À hanter à l'excès cul, con et fesse.

Il est béjaune et cornard, Malade aux cons entrebâillés, Foireux et découvert et nu, Sale cul au vent, haut placé ; Et sachez que son v.i.t. À l'accoutumée grand et rouge Tourne au violet, pendant aux pieds. Fini pour lui d'être éveillé.

VERSION RÉSOLUE[10]

Veulliez monstrer vostre largesse :
Secourez au povre locu
Languissant en sa petitesse
Plus desplumé que vielz cocu.
Il n'a ne force ne vertu,
Ne point d'argent pour son hostesse.
Il a corps et membres perdu
Par trop hanter cul, con et fesse.

Il est bec jaune, bec cornu,
Maladieux es cons entrebeez,
Forilleux, descouvert et nu,
Sale cul[11] au vent et huppé ;
Et sachiés que son v.i.t.[12]
Qui solloit estre grand et rouge
Est taint en pers, pendant aux pieds.
Jamais n'en sera si harouge.

XVIe siècle

Voici un siècle où abondent, où surabondent les poètes, aussi nombreux que, sur la Loire, les châteaux où parfois ils passèrent. Marot, Scève, Du Bellay, Ronsard, Jodelle, Desportes, d'Aubigné sont entourés par des brigades où l'on découvre sans cesse des talents encore cachés. Ils sont tellement nombreux que nous cherchons toujours à organiser leur cortège. Heureusement, l'histoire, qui a parfois le sens des dates, nous y aide. Au milieu du siècle, en 1550 très exactement, Ronsard publie ses *Quatre premiers livres des Odes*, véritable coup de tonnerre dans le ciel un peu pâle de la poésie marotique. Il sert à son roi « du vin qui rit dedans l'or », célèbre « l'honneur altéré des cieux[1] ». Ces images, ce ton, ce souffle, on ne les avait jamais vus dans la poésie française, et il faudra attendre Hugo et Claudel pour les retrouver. De cet observatoire, on organise à la française le jardin de la poésie. Avant Ronsard : Marot et ses disciples, qui tentent en vain de l'imiter. Plus loin encore, aux confins du XVe et du XVIe siècle, les Grands Rhétoriqueurs[2], dûment réhabilités, mais qui paraissent encore à certains un peu trop laborieux. Après : l'héritage de Ronsard, recueilli par tous, mais qui tend à s'affadir, comme on veut s'en persuader en citant le nom de Desportes. De 1550 à 1570, la poésie brille de tous ses feux. C'est le temps de la « Brigade », puis de la « Pléiade ». Ronsard règne sur tous les poètes issus de sa grandeur. Il distribue à chacun sa tâche, car le maître est ombrageux, comme tous les génies. Il promet le sort d'Icare à ceux qui voudront rivaliser avec lui.

1. *Les Odes*, I, II, « À luy-mesme » [le roi], v. 4 (*Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Bibl. de la Pléiade, t. I, 1993, p. 604), et *ibid.*, II, XII, « À Marguerite », texte de 1573.
2. Voir p. 26.

Temps de gloire et de splendeur, alors même que les guerres civiles ont éclaté en 1562. Comme il faut des dates, on fait semblant de croire que la Saint-Barthélemy, en 1572, a tout changé, alors que rien n'est plus faux. Qu'importe ! On rappelle que *Les Tragiques* de d'Aubigné, cet autre chef-d'œuvre, publié seulement en 1616, naissent vers 1576-1578. La poésie s'assombrit, qu'elle soit protestante ou catholique. Elle oublie ses grandes ambitions comme le prouveraient les vers courtisans des poètes d'Henri III, en attendant que la sensibilité baroque lui redonne souffle et vigueur. On s'apitoie aussi sur la naïveté de ces poètes qui confondent science et poésie et célèbrent les beautés du monde en alexandrins réputés illisibles. Malherbe viendra enfin, et l'on connaît la suite.

Cette tradition critique contient sa part de vérité. Il est juste de donner toute leur place à Ronsard et à son école. La fécondité des années 1550-1570 laisse encore pantois celui qui les explore. On comprend que les contemporains aient eu l'impression de vivre, grâce à elle, un nouvel Âge d'or. Mais nous avons été dupes trop longtemps d'une vision des choses imaginée de toutes pièces par la Pléiade. Elle s'est targuée d'avoir tout inventé ou presque : l'ode aussi bien que l'églogue, l'épître comme le « poème héroïque ». L'ode ? Elle existait déjà sous le nom de chanson à l'époque de Marot, et si Ronsard lui a donné un éclat incomparable, il a aussi imité la manière de son devancier. L'églogue ? Marot, encore lui, en a écrit de très belles, en se souvenant de Virgile et des poètes bucoliques grecs. L'épître ? C'est un genre où brillèrent les marotiques et, avant eux, Lemaire de Belges. Quant au « poème héroïque », c'est-à-dire l'épopée, la Pléiade s'y est consacrée, mais l'exemple souvent cité de *La Franciade* permet de douter qu'elle ait triomphé dans ce genre. Le sonnet lui-même (en France) date de Saint-Gelais et de Marot. La Pléiade possède assez de titres de gloire sans qu'il soit besoin de lui en forger d'autres. C'est elle qui invente le grand lyrisme philosophique des *Hymnes*, tout comme la poésie oratoire des *Discours*. Avec elle, le sonnet qui vivait à l'état nomade s'organise dans des recueils.

Ces belles inventions ne s'expliquent pas seulement par la fréquentation assidue des « exemplaires Grecz et latins[1] ». Ici encore, il faut rectifier une certaine manière d'écrire l'histoire. La poésie du XVIe siècle, lit-on souvent, est fille de l'humanisme. Pensons à Dorat, le maître de Ronsard et de Baïf, le professeur de Coqueret ; pensons à la maîtrise du grec qu'il a

1. Du Bellay, *Deffence et illustration de la langue francoyse*, II, IV.

donnée à ses élèves. Rien de plus juste, et il faut même ajouter que l'humanisme est toujours bien vivant dans les dernières années du siècle. Mais les poètes doivent aussi beaucoup à la Cour, la « maistresse d'escole[1] » de Marot. La cour d'Henri III, vilipendée par les poètes satiriques, a nourri un culte de la beauté qui a séduit, un temps, d'Aubigné lui-même. C'est pour elle que Ronsard a écrit ses plus flamboyantes mascarades, et pour les mignons du roi, tués en duel, que Desportes, Jamyn et d'autres ont écrit des thrènes d'une poignante beauté.

On imagine par ailleurs des évolutions bien sujettes à caution. Tout se passe comme si la tâche historique de la Pléiade était de conduire peu à peu la poésie vers l'esthétique du Grand Siècle. D'une certaine façon, l'évolution de Ronsard va dans ce sens. La manière impitoyable dont il se corrige et censure les belles audaces de sa jeunesse s'explique sans doute par une recherche de la simplicité et de la clarté, classique avant la lettre, et qu'illustrent les poèmes *Sur la mort de Marie* (1578). Mais l'élégance était déjà chez Marot et Saint-Gelais, si bien que cette fameuse évolution vers Malherbe et le classicisme est finalement retardée par les inventions foisonnantes de Ronsard et de ses amis. La Pléiade a eu son programme : la *Deffence et illustration de la langue francoyse*. Mais son auteur, Du Bellay, n'avait pas prévu son chef-d'œuvre : *Les Regrets*. On a d'autre part l'impression que le XVIe siècle, à son terme, se tourne vers des formes de poésie tombées en déshérence. Guy Le Fèvre de La Boderie remet à l'honneur un genre que l'on croyait disparu avec la Grande Rhétorique : celui du « chant royal ». Tabourot des Accords étudie avec curiosité des jeux de rime passés de mode. Nuysement, somptueux héritier de la poésie alchimique, publie ses *Visions hermétiques* sous le règne de Malherbe.

La poésie du XVIe siècle s'est épanouie à Paris, mais aussi en d'autres villes. La Cour, au reste, se déplaçait et l'on n'était pas forcément loin du roi quand on habitait Lyon. Chacun connaît la grande poésie lyonnaise, représentée par Maurice Scève, Louise Labé, Pernette du Guillet et Claude de Taillement. Plus modeste, Poitiers eut aussi ses poètes comme Rapin et Scévole de Sainte-Marthe. Jeanne d'Albret, à Nérac, protégea les siens, dont le plus important fut Du Bartas. Et c'est en Provence que s'épanouissent, vers la fin du XVIe siècle, de nouvelles formes de poésie religieuse. Le mot de « province » n'était pas encore infamant.

1. Cl. Marot, « Au [...] Daulphin », *Œuvres poétiques*, éd. Defaux, Bordas, t. II, 1993, p. 117.

Pas plus qu'il n'était sot d'écrire encore des vers en latin. Les déclarations fracassantes de la *Deffence et illustration* ont donné trop longtemps le change et brouillé notre vision de la poésie du XVIe siècle. Dorat a écrit presque uniquement des vers latins ou grecs. Du Bellay a chanté la palinodie et composé de beaux *Poemata*. Beaucoup de poètes ont une plume française et une plume latine. Ceux-là mêmes qui ne publient pas de vers latins ou grecs possèdent une connaissance intime des grands auteurs, si bien que les éditions de Pindare ou d'Horace influencent leur métrique et leur prosodie. Écrire en latin, ce n'est pas être archaïque. La langue de Martial ou d'Horace permet de faire mouche dans la satire, comme on le voit à l'époque des guerres civiles. Le renouvellement de la poésie trouve une partie de son explication dans le retour aux lettres grecques et latines. Elle se ressourça aussi en revenant à la Bible.



Une phrase de Ronsard, dans l'Épître au lecteur des *Odes* de 1550, éclaire les deux découvertes majeures des poètes du XVIe siècle : « [...] j'allai voir les étrangers, et me rendi familier d'Horace, contrefaisant sa naive douceur, des le méme tens que Clement Marot [...] se travailloit à la poursuite de son Psautier [...][1]. » Si l'on veut bien admettre que le nom d'Horace symbolise la poésie latine, et si l'on se souvient que Ronsard a aussi imité Pindare et les poètes grecs, nous avons là le premier trésor de cette époque. Cette visite de Ronsard chez les « étrangers » coïncide avec le moment, dit-il, où Marot travaille à la traduction des Psaumes. Voilà le second héritage : la Bible, dans son ensemble. On a souvent pensé qu'ils se contredisaient et que l'on ne pouvait aimer les Psaumes si l'on aimait Horace. C'était une idée courte. Mais ce qu'il faut essayer d'apprécier, c'est l'influence profonde, sur la sensibilité des poètes, de certaines découvertes littéraires.

Horace, on le sait bien, ne fut pas ignoré du Moyen Âge, ce qui est vrai aussi de Virgile, d'Ovide et de nombreux poètes latins. Mais Lucrèce était un inconnu. Qu'aurait-on pu faire, au reste, de sa philosophie épicurienne ? Les poètes du XVIe siècle, en revanche, lisent et relisent avec émotion la grande invocation à Vénus qui ouvre le premier livre de son poème, une invocation bien difficile à christianiser. Lucrèce apparaît comme un grand inspiré, et l'admiration que lui porte

1. Ronsard, *Œuvres complètes*, t. I, p. 995.

Ronsard est seulement tempérée par le regret qu'il ait exposé, dans le *De natura rerum*, un système philosophique. Si l'on fait encore des découvertes dans le domaine de la poésie latine, que dire de la poésie grecque, dont le Moyen Âge ne connaissait qu'une très faible partie ? Qui lisait Pindare avant les grandes leçons de Dorat ? Des leçons qui ont marqué toute une génération, car on ne savait pas, avant elles, que la poésie pouvait trouver sa place dans la cité, ses fêtes et ses rituels ; que le poète était un donneur de gloire, ce bien préférable à la vie. Découverte plus douce, mais aussi importante : celle d'Anacréon, édité par Henri Estienne en 1554, traduit par Remy Belleau en 1556. Apparaît alors un autre visage du monde grec, plus tardif puisque les poésies prêtées à Anacréon (VI[e] siècle avant J.-C.) datent en fait de l'époque alexandrine. Anacréon ne symbolise pas seulement le vin et l'amour : il chante le temps qui passe et la certitude de la mort, il incite le lecteur à goûter la vie avant qu'il ne soit trop tard. En le lisant, les jeunes poètes de la Pléiade découvrent le visage souvent mélancolique de l'hédonisme grec[1]. Ces poésies constituaient l'appendice de l'*Anthologie grecque*, recueil tardif qui fut littéralement pillé par les poètes néo-latins, par Ronsard et ses amis. Ils imitèrent ses *Vœux* fragiles et ses épigrammes funèbres, sa tendresse et ses railleries.

Les dieux antiques n'étaient pas inconnus du Moyen Âge. La Renaissance leur a donné un visage plus authentique. Cela est vrai de Dionysos comme de beaucoup d'autres. Rabelais, qui fut aussi poète, en vers et en prose, avait rêvé aux orgies et aux mystères du dieu deux fois né. La Pléiade suit ses traces. Dieu de la bonté et de la gaieté, Bacchus-Dionysos préside aussi à des rites plus sauvages et redevient, chez Ronsard et Baïf, le dieu de l'excès. On a prétendu que la fête organisée en 1553 en l'honneur de Jodelle n'était qu'un joyeux canular d'étudiants éméchés et qu'il fallait être bien austère (ou alors bien protestant) pour se scandaliser du bouc enrubanné qu'on avait fait mine de sacrifier afin de saluer la première tragédie française. Peut-être. Le plus nouveau, c'était bien la poésie inspirée par Bacchus, la prosodie titubante des *Dithyrambes* de Ronsard, qui invente, à cette occasion, le vers libre pour tenter de mimer le désordre dionysiaque. À cette date, le dithyrambe grec est encore inconnu. Mais certains cherchent les traces d'une forme poétique nouvelle et libératrice.

La poésie lyrique, qui distingue plus ou moins le « je » du

1. Voir J. O'Brien, présentation des *Odes* d'Anacréon, dans R. Belleau, *Œuvres poétiques*, t. I, Champion, 1995, p. 57 et 64.

poète de celui de l'auteur, permet des expériences qui s'épanouissent dans la poésie dramatique. L'auteur n'est pas responsable de ce que disent Antoine et Cléopâtre, Antigone ou Créon. Il en profite. Les chœurs, en particulier, expriment des idées souvent peu conformes à l'orthodoxie religieuse : doutes au sujet de la Providence, noblesse du suicide, incertitudes quant à l'existence d'une autre vie. Tout cela se trouve chez Jodelle ou Garnier. Ayons l'honnêteté de reconnaître que le monde païen emporte assez souvent la sympathie intellectuelle des poètes de la Pléiade. Il arrive même qu'il surgisse à l'improviste dans un discours à la première personne, comme dans ce grand passage de la « Remonstrance au peuple de France », où Ronsard imagine ce que serait sa religion s'il n'était pas chrétien[1]. On doit à cette tentation (*felix culpa !*) un hymne splendide au soleil, aux astres et aux saisons, aux « Faunes », aux « Pans », aux « Nymphes » et à tous les « ministres de Nature ».

Les moyens de christianiser tout cela figurent dans les manuels et les livres de mythologie. Mais certains textes, certains mythes ne s'y prêtent pas facilement. Les auteurs les plus attachés à l'héritage chrétien comprennent que la philologie et l'histoire empêchent certaines manipulations douteuses. Le ridicule se charge du reste. Depuis Rabelais et le prologue de *Gargantua*, on sait ce qu'il faut penser de la façon de chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide les « sacremens » de l'Évangile. Si la Renaissance encourage la liberté du lecteur, elle se méfie de tout ce qui pourrait aller contre la lettre du texte, même en poésie. Comment peut-on interpréter « à plus haut sens » l'amour que se portent les bergers virgiliens ? C'est bien pourquoi les humanistes chrétiens, comme Érasme, distinguent les œuvres dont la sagesse s'accorde avec la Révélation et celles qui en sont loin.

Le paganisme représente pourtant un danger, bien distingué par les partisans de la Réforme, et notamment par Calvin. Vaincu en principe, le monde païen, paré des prestiges de la poésie, peut toujours relever la tête et conquérir ceux qui croient l'avoir conquis. Le meilleur moyen de servir la vérité était encore la Muse chrétienne, dont l'une des vocations est la paraphrase biblique. L'invitation était d'autant plus séduisante que la Bible, dans certains de ses livres, est un texte poétique. Il suffit de citer les prophètes, le Cantique des cantiques ou les Psaumes. C'est à leur traduction que se consacrèrent, avec des objectifs plus ou moins semblables, Marot, Baïf, Desportes, ou

1. Voir *Œuvres complètes*, t. II, p. 1022.

Blaise de Vigenère[1]. Grande aventure poétique que celle-ci, et pleine de difficultés. La connaissance de l'hébreu, que possédaient Vigenère et, peut-être, Desportes, ne représente que l'une d'elles. Il fallait encore retrouver l'esprit des Psaumes, inventer avec le vers français un équivalent du verset hébraïque. La traduction de Marot, poursuivie par Théodore de Bèze, connut un tel succès que, pendant des siècles, les protestants français ont chanté les Psaumes avec ses mots et ses rythmes. Baïf n'eut pas cette chance, mais il y a quelque chose d'exemplaire dans les trois traductions qu'il entreprit : l'une en vers mesurés, l'autre en vers rimés, la troisième en vers à la fois mesurés et rimés. En traduisant les Psaumes, les poètes du XVIe siècle traduisaient l'un des grands inspirés.

Imiter les poètes de la Bible, de la Grèce et de Rome est donc beaucoup plus qu'un impératif littéraire. On espère ce faisant retrouver l'air de la grande poésie. La théorie de l'imitation est si souvent reprise qu'elle apparaît comme allant de soi. Rien n'est moins sûr cependant. En raison d'abord de la perfection atteinte par certains poètes anciens, notamment par Homère. On ne peut rivaliser avec lui. Il appartient à un âge différent, proche de l'éternité. L'art de Virgile, si admiré par Scaliger et Ronsard, suscite admiration, mais aussi émulation, tandis que celui d'Homère échappe à l'analyse. Reste que le sentiment d'impuissance l'emporte assez souvent. Parfaits esthètes, les Anciens, d'autre part, ont tout dit :

Masures, desormais on ne peut inventer
Nul argument nouveau qui soit bon à chanter[2].

Voilà le constat de Ronsard, dès 1555. Que faire ? Ce qu'ont fait les Italiens : renouveler la poésie grâce au paradoxe et au burlesque. Berni avait chanté la peste, la calvitie et le pot de chambre. On pourra donc louer des objets incongrus, blasonner la laideur d'une vieille courtisane, célébrer la surdité, qui nous épargne le bavardage mondain. Plus gravement, on écrira un hymne en l'honneur de la mort, porte du Ciel. Ces paris stimulent l'invention. Il n'est pas sûr qu'à la longue ils ne soient pas ennuyeux. Belleau montre plus de « gentillesse » quand il se penche vers les graminées pour observer et chanter la vie des petites bêtes : un escargot, un ver luisant, un papillon.

Il est possible également de reprendre les thèmes éprouvés, mais en variant la forme du discours. Tel est sans doute le

1. Voir M. Jeanneret, *Poésie et tradition biblique au XVIe siècle*, Corti, 1969.
2. Ronsard, « Hynne de la Mort, À Louys Des Masures », v. 1-2, *Œuvres complètes*, t. II, p. 601.

sens du maniérisme. Les peintres et les poètes qui lui sont redevables acceptent le principe d'imitation, mais ils marquent leur différence, satisfaits quand le lecteur reconnaît leur touche personnelle[1]. Ils imitent pour mieux se connaître. Dans cette démarche, le « non » est aussi important que le « oui », ce « non » que l'on trouve souvent à l'incipit des sonnets de Du Bellay et qui creuse l'espace de l'invention. Les pétrarquistes en particulier connaissent la force contraignante des modèles : que peut-on dire que n'ait dit le chantre de Laure ? ou que n'aient dit les plus doués de ses imitateurs ? Si la poésie amoureuse ressemble à une immense variation sur des motifs obligés, cela ne signifie pas qu'elle a renoncé à l'originalité. Celle-ci se trouve dans la mise en œuvre, et notamment dans le détail. En définitive, la poésie maniériste se reconnaît plus à un style qu'à des thèmes. Elle attache tellement d'importance à la manière que le sujet, finalement, importe peu.

Ultime tentative pour trouver à la poésie des chemins nouveaux : chanter des riens (*nugae*), ou même le rien (*nihil*). Du Bartas et ses amis avaient une préférence religieuse et cosmologique pour le tout. Passerat et les siens trouvent que le rien est fort amusant. Jeux futiles ? Jeux sérieux ? Futiles peut-être, si l'on met en regard les guerres de religion qui se déroulent au même moment. Sérieux sans doute si l'on veut bien se souvenir que le *rien*, c'est quand même quelque chose (*res*) ! À la même époque, la poésie mystique de saint Jean de la Croix explore la parenté intime entre le Tout et le Rien, entre l'extrême clarté et la nuit obscure. Les petits jeux de Passerat en disent long sur la crise d'une époque où se délitent les grandes assurances, où la théologie la meilleure n'est pas forcément celle qu'on appelle positive, où l'art devient mélancolique parce que les poètes divins ont disparu.



Les poètes « divins » sont ceux qui reçoivent la visite des Muses ou du Saint-Esprit. Plus ou moins légendaires, ils incarnent la poésie dans ce qu'elle a de plus haut. L'inspiration (puisqu'il s'agit d'elle) permet de distinguer les poètes et les simples rimeurs. Tout le monde est d'accord sur ce point. Diffèrent, parfois, les noms symbolisant cette poésie divine. Pour Sebillet, héritier de la poésie marotique et qui publie son *Art poétique* en 1548, les poètes divins furent David, Salomon, Arion, Amphion, Orphée et tous les prophètes de l'Ancien

1. Voir Cl.-G. Dubois, *Le Maniérisme*, P.U.F., 1979, p. 28-35.

Testament. On retrouve Orphée dans la grande histoire de la poésie imaginée par Ronsard dans son ode « À Michel de l'Hospital », mais en compagnie d'Homère et d'Hésiode. Grâce au néo-platonisme qui cherche les signes de la vérité aussi bien en Grèce que dans la Bible, Hésiode rencontre Salomon, David est le frère d'Orphée. La vérité existe à l'origine, à l'époque bénie où Dieu se manifestait aux hommes comme il ne l'a jamais fait par la suite. L'histoire de la poésie, comme celle des sociétés humaines, est celle d'une décadence. Mais on ne la constate que pour mieux célébrer la joie de sa restauration, sous l'égide d'un prince hostile à l'ignorance, ou d'une princesse amie des Muses. François Ier et sa fille, Marguerite de France, jouent très bien leur partie dans cette musique de l'histoire. Les princes sont d'ailleurs de grands inspirés, à l'instar de Minos, roi emblématique de la Crète, que Jupiter invite à sa table.

Gloire à l'inspiration ! Mais les poètes de la Pléiade s'abusent (ou nous trompent) quand ils se persuadent qu'avant eux la poésie n'était qu'artifice, jongleries verbales, rimes alambiquées. Si les Grands Rhétoriqueurs sont discrets sur le chapitre de l'inspiration, ils n'en reconnaissent pas moins son absolue nécessité. Pour en parler davantage, il aurait fallu un discours qui n'est pas encore prêt, et que les néo-platoniciens de Florence (Marsile Ficin, Pic de La Mirandole) élaborent à la fin du XVe siècle. Cette philosophie de l'inspiration, ils la trouvent en effet chez Platon, notamment dans l'*Ion* et le *Phèdre*, commentés et réinterprétés par Ficin. Le souci de donner à la poésie une garantie métaphysique (que d'ailleurs Platon lui refusait) ne justifie pas la mauvaise foi des poètes de la Pléiade. En fait, toutes les époques ont cru à l'inspiration. On peut même se demander si la meilleure manière de respecter son mystère n'est pas de garder sur elle le silence. Montaigne n'est que médiocrement platonicien. Cela ne l'empêche pas de citer conjointement Platon et Aristote et d'affirmer : « Pour neant hurte à la porte de la poësie un homme rassis[1]. »

Montaigne se refuse aussi à édulcorer les images de l'inspiration. Les danses sacrées de Du Bellay avec les Muses, « sous la nuit brune[2] », ont nui finalement à la représentation que nous en avons. Elles ont masqué ce qu'a de terrible le passage du dieu. Il suffisait pourtant de se remémorer le visage convulsé de la Sibylle sous l'étreinte d'Apollon, car elle aussi est inspirée. Montaigne savait d'autant mieux à quoi s'en tenir

1. *Essais*, II, II, éd. Villey-Saulnier, P.U.F., 1978, p. 347.
2. *Regrets*, VI.

qu'il a visité le Tasse « survivant à soy-mesmes » dans sa prison de Ferrare et payant de sa folie les éclairs de son génie[1]. L'un des mérites de la poésie baroque est d'avoir redonné à l'inspiration sa véritable violence, et de l'avoir débarrassée de ses oripeaux métaphysiques. La Muse de d'Aubigné, c'est Melpomène

Eschevelée, affreuse, et bramant en la sorte
Que faict la biche apres le fan qu'elle a perdu[2].

L'inspiration, ce n'est pas une partie de plaisir, comme le pense à tort le platonisme mondain. Les poètes qui ont vu vaciller leur raison en ont fait l'expérience, tout comme les peintres mélancoliques dont, à la même époque, Vasari écrit les *Vies*.

Un texte attribué à Aristote complète l'enseignement de Platon. Il explique que les mélancoliques, dont les poètes font partie, sont, à proprement parler, « extatiques », c'est-à-dire qu'ils sortent d'eux-mêmes pour vivre dans la personne des autres. Faculté dangereuse que la leur, car elle est synonyme d'aliénation, mais à laquelle on doit la capacité de représenter les hommes et le monde. Une strophe de Ronsard se souvient de ce texte quand elle affirme que les poètes peuvent devenir

laboureurs,
Maçons, soudars, Empereurs[3].

Faculté bien venue dans la poésie épique en particulier où se rassemblent toutes les conditions, du roi au porcher. Ailleurs, Ronsard se félicite d'être mélancolique, car ainsi, il reçoit « toutes formes » en lui ; des formes qui sont celles du monde sensible qu'aucune idée transcendante ne vient discréditer. En ce sens, Ronsard n'est pas du tout néo-platonicien. Car les disciples de Ficin, comme Tyard, enseignent que l'âme doit peu à peu se déprendre de la beauté des êtres et des choses qu'on voit pour remonter vers l'unité invisible du monde. Il ne faut donc pas exagérer l'influence néo-platonicienne sur les poètes du XVIe siècle. Marsile Ficin leur a donné d'abord une grande philosophie de l'amour, qui inspire certains d'entre eux, notamment Héroët, et Du Bellay dans *L'Olive*. Il leur a permis ensuite d'affirmer l'éminente dignité de leur condition, et de la proclamer à la face du monde. Grâce à Ficin, la poésie devient un absolu, ce qu'elle ne pouvait pas être dans les périodes plus

1. *Essais*, II, XII, *ibid.*, p. 492.
2. *Les Tragiques*, livre I, « Misères », v. 82-83, éd. F. Lestringant, coll. « Poésie/Gallimard », 1995, p. 79.
3. « À Joachim du Bellay », v. 38-39, *Œuvres complètes*, t. I, p. 669.

chrétiennes. Mais ce serait une erreur que de demander au néoplatonisme la clé d'une écriture.

Deux exigences dominent la représentation du monde. D'abord, celle de l'abondance, qui est un héritage de la rhétorique ; la double abondance des mots et des choses, comme dit Érasme. Terence Cave a bien montré que, pour les humanistes et pour les poètes, les mots ne viennent pas après les choses[1]. Ils sont toujours déjà là, grâce à la mémoire des poètes, nourrie des textes antiques. Les poètes n'ont aucun mal à être « copieux », car les mots affluent quand on les sollicite. L'abondance poétique est si importante qu'elle est le signe le plus sûr de la présence de l'inspiration. Du même coup, les reproches adressés par la Pléiade aux poètes marotiques se comprennent mieux : ils sont un peu grêles. Si Ronsard, avec morgue, donne un corrigé du poème écrit par Marot en l'honneur de la victoire de Cerisoles, c'est parce qu'il ne le trouve pas assez riche. Abondance, mais aussi intensité. La Pléiade a cultivé, souvent avec bonheur, la poésie philosophique. Est-elle un itinéraire vers l'idée ? Chez Ronsard, certainement pas. Elle est dénombrement du monde et de ses merveilles, saisies dans leur aurore. En 1555, le poète avait célébré la Justice, la Mort, la Philosophie : des concepts en somme. Un an plus tard, et mis à part le bel hymne de l'Éternité adressé à Marguerite de France, les concepts disparaissent au profit des splendeurs du mythe, celui des Argonautes et celui de Calaïs et Zetes, les héros volants qui communiquent par toutes leurs fibres avec les énergies de la nature. Les hymnes suivants ne seront pas moins riches. Ronsard les consacre aux quatre saisons et aux belles manœuvres de la sexualité cosmique. Le dernier hymne du poète, écrit au soir de sa vie, est dédié à Mercure, le dieu toujours jeune et toujours étonné par le monde qu'il explore, par ses inventions et ses stratagèmes. Il est vrai que Ronsard ne résume pas à lui seul toute la poésie philosophique de son siècle. Mais, dans son cas, l'attachement au monde sensible est très fort. Il rend même incertaine l'aspiration à l'éternité, celle que le chrétien doit trouver après la mort. C'est ce que dit l'élégie à Desportes. *Les Derniers Vers* du poète renoncent douloureusement aux « vergers et jardins », aux « Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine[2] ».

La lumière de l'éternité éclipse mal ces beaux simulacres.

Plus que vers la connaissance (y compris celle que peut offrir le mythe), la poésie du XVIe siècle tend vers l'émotion. Le

1. *Cornucopia. Figures de l'abondance au XVIe siècle*, trad. fr., Macula, 1997.
2. « Sonets », VI, v. 1-2, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1104.

poète ne fait rien de bon s'il n'est pas ému par l'objet de son chant. Et cette émotion, il doit la propager. La *Deffence* est très claire à ce sujet : « Celuy sera veritablement le poëte que je cherche en nostre langue, qui me fera indigner, apayser, ejouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, etonner, bref, qui tiendra la bride de mes affections, me tournant ça et la à son plaisir[1]. » C'était déjà le devoir de l'orateur antique. Beaucoup plus tard, d'Aubigné imagine des « serviteurs de Dieu » réclamant à cor et à cri la publication des *Tragiques* et s'adressant à lui en ces termes : « Nous sommes ennuyés de livres qui enseignent, donnez-nous en pour emouvoir [...][2]. » Des livres qui enseignaient, et même des poèmes, il y en avait beaucoup. *La Sepmaine* de Du Bartas et tous les poèmes encyclopédiques qui s'en rapprochent faisaient la part belle à l'« enseignement », ce qui n'empêchait pas d'exprimer un sentiment d'admiration devant les merveilles du monde. Mais la sensibilité baroque demande davantage. Elle veut que l'émotion innerve toutes les parties de l'œuvre, afin que la poésie rivalise autant que faire se peut avec les langages artistiques qui parlent davantage aux sens : celui de la peinture ou celui de la sculpture.

La rhétorique a rendu à la poésie un service parfois méconnu en légitimant l'émotion. C'est d'ailleurs un rhéteur grec, Longin, dont on ne sait trop quand il a vécu (Ier ou IIIe siècle), qui devient en la matière l'une des grandes autorités. Son traité *Du sublime*, dont le Grand Siècle fera tant de cas, et qu'on redécouvre dans la seconde moitié du XVIe siècle, donne toute sa noblesse à l'émotion poétique en la rapprochant de la joie : « Sous l'effet du véritable sublime, notre âme s'élève et, atteignant de fiers sommets, s'emplit de joie et d'exaltation[3] [...]. » Cette joie-là est produite par les grandes œuvres d'art, celles de la poésie, de l'éloquence et de l'architecture. Elle n'est pas forcément apaisée, car le poète communique à son lecteur la passion qui l'anime et qui se monnaie dans les figures de son discours. Le sublime se méfie de la grandiloquence, il aime parfois l'extrême concision du style, comme le montre l'un des exemples donnés par Longin : le « Fiat lux » de la Bible.

Enseigne-t-on l'art d'être sublime ? Personne ne le croit, ce qui nous ramène aux privilèges inexpliqués du génie. Les poètes, pourtant, composent des Arts poétiques. Le premier à s'appeler ainsi, celui de Sebillet (1548), est suivi par beaucoup d'autres. Du Bellay, Peletier, Ronsard, Vauquelin, savent fort

1. *Deffence et illustration de la langue francoyse*, II, XI.
2. *Les Tragiques*, « Au lecteur », p. 53.
3. *Du sublime*, VII, 2, Rivages/poche, 1993, p. 61.

bien que leurs minutieuses recommandations concernant la rime, l'agencement des syllabes, l'ordre des mots sont à la fois nécessaires et insuffisantes. On ne peut mesurer les pas de la déesse. Ils sont aussi persuadés que l'exigence de l'art rapproche le poète de l'émotion qu'il recherche. Montaigne ne possède qu'une estime limitée pour le savoir grammatical. Et pourtant, quand il lit chez Lucrèce le récit des amours furtifs de Vénus et de Mars, il devient, à son insu, grammairien. Cette « gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les parolles[1] » a soigneusement pesé l'ordre des mots dans la phrase et l'agencement des sonorités. Montaigne est d'ailleurs persuadé que les poètes latins ont beaucoup de chance, car ils possèdent une liberté dans la disposition des mots que le génie de la langue refuse aux Français. La grande *Poétique* latine de Scaliger (1561) analyse d'une façon précise les ressources de la prosodie et de la métrique latines. Comme Ronsard le rappelle non sans humour, il faut dire en français : « Le Roy alla coucher de Paris à Orleans, et non pas, À Orleans de Paris le Roy coucher alla[2]. » Le roi lui-même ne peut modifier l'ordre des mots dans la phrase. Molière saura dire que le ridicule attend celui qui veut faire autrement.

On reconnaît donc la grande poésie à l'émotion qu'elle procure. À défaut de pouvoir enseigner les moyens de l'atteindre, on peut du moins recommander aux jeunes poètes de lire leurs aînés. Ce qu'ils ont éprouvé, ils le transmettent encore par-delà les siècles. Platon l'avait dit dans l'*Ion* : l'inspiration est une chaîne aimantée dont le terme se trouve chez le lecteur. Ronsard le redit dans le grand éloge de Virgile de sa deuxième préface de *La Franciade* : « [...] ceste lamentable plainte de Mezance sur le corps mort de son fils Lauzus, et mille autres telles ecstatiques descriptions, que tu liras en un si divin aucteur [...] te feront Poëte, encores que tu fusses un rocher, t'imprimeront des verves, et t'irriteront les naifves et naturelles scintilles de l'ame [...][3]. » On peut donc capter l'inspiration. Il suffit, si l'on peut dire, de lire les grands poètes.



De les lire ou de les entendre[4] ? Le XVIe siècle a débattu de cette question. C'est à l'audition que pensait Du Bellay quand

1. *Essais*, III, v, p. 873.
2. Deuxième préface de *La Franciade*, *Œuvres complètes*, t. I, p. 1169.
3. *Ibid.*, p. 1162.
4. Voir *À haute voix ; diction et prononciation aux XVIe et XVIIe siècles*, Klincksieck, 1998.

il voulait que les « periodes » du discours poétique « soient bien joinctz, numereux, bien remplissans l'oreille[1] ». Une bonne prononciation des vers est source de plaisir, car la voix vive possède une séduction que n'ont pas les mots inscrits sur une page. Certains poètes lisaient eux-mêmes leurs vers, parfois même les chantaient en s'accompagnant d'un instrument. C'était le cas de Saint-Gelais qui, à la différence de Ronsard, avait une belle voix. Si l'on en croit de nombreux témoignages, Jodelle possédait un véritable génie de la récitation. Un sonnet de Du Bellay décrit l'enthousiasme qu'il éprouve à son écoute, l'effet produit par une voix démonique qui l'« aiguillonne », l'« espoingt », l'« espouvante », l'« affolle[2] ». Lisait-il ce qu'il avait auparavant écrit ? Ce n'est même pas sûr. Il est possible que Jodelle ait récité ce qu'il avait mentalement composé ; possible même qu'il ait tout simplement improvisé. Quoi qu'il en soit, ses auditeurs tombaient sous le pouvoir d'une voix qui les menait où elle voulait, une voix jaillie de l'intériorité.

On aime ou on n'aime pas ce pouvoir de la voix. Ce qui est sûr, c'est que la lecture silencieuse n'est pas la plus répandue. Le roi et les princesses possèdent leurs lecteurs. La lecture à haute voix peut préciser le sens d'un texte, comme ce fut le cas, semble-t-il, pour le *Quart livre* de Rabelais, lu au roi par Du Chastel, son lecteur officiel. La poésie exige davantage : la voix est au service du sens, mais surtout des passions du texte. Ronsard cite l'exemple de Sapho lisant ou chantant ses poèmes, les « cheveux mal-agencez et negligez, avec un contour d'yeux languissants et putaciers[3] ». On succombe facilement au pouvoir de cette voix, comme le pense Montaigne : « Je ne m'estime point assez fort pour ouyr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et jeune bouche[4]. » Octovien de Saint-Gelais et les Grands Rhétoriqueurs ont mis plus d'une fois en scène les blandices mystérieuses de ces voix tentatrices, contre lesquelles la raison, heureusement, ne peut rien. Ulysse n'eut d'autre ressource que de boucher avec de la cire les oreilles de ses compagnons.

Le poète anticipe, quand il écrit, l'effet produit par la lecture de ses vers. Il doit posséder un « gueuloir » où il vérifiera que les vers qui lui viennent se disent sans effort et qu'ils plaisent à l'oreille. Tel est le conseil de Ronsard, affligé

1. *Deffence et illustration*, II, IX. « Numereux » signifie « bien rythmé ».
2. *Les Regrets*, CLVI.
3. « Avertissement sur les odes saphiques », *Œuvres complètes*, t. I, p. 928.
4. *Essais*, II, XII, p. 593.

pourtant d'une demi-surdité. Tu dois, ordonne-t-il au poète, « [...] hautement prononcer tes vers en ta chambre [...] ou plus tost les chanter, quelque voix que puisses avoir, car cela est bien une des principales parties que tu dois le plus curieusement observer[1]. » Ce n'est donc pas de Malherbe, justement attentif à l'euphonie, que datent ces exigences. Elles existent bien avant lui. L'un des styles de la poésie, celui d'Ovide, possède cette « fluidité » qui faisait le bonheur de Montaigne et qui plaît à l'oreille.

L'enjeu de la voix dépasse pourtant le simple souci de la musique verbale. C'est le poème dans son ensemble qui doit donner au lecteur l'impression que le poète est en train de lui parler. Un genre en particulier possède cette vocation qu'il gardera longtemps : l'épître en vers. Elle remonte à la Grande Rhétorique, s'épanouit chez Marot et atteint sans effort aux rivages du Grand Siècle. Comme la lettre en prose, elle doit être le substitut d'une présence. La lecture des *Épîtres* et des *Satires* d'Horace accompagne sa fortune. L'idéal esthétique de l'épistolaire se retrouve dans d'autres genres, comme l'élégie ou même le discours. Ceux de Ronsard, éloquents et pathétiques quand il le faut, savent aussi parler au lecteur d'une manière plus intime, établir avec lui une amicale complicité. Le prestige de la voix est si grand qu'on cherche à la faire entendre dans son jaillissement pur : c'est le rôle de l'églogue, mal aimée des Français, ce qui est bien dommage, car il faut beaucoup d'art pour faire chanter Tityre et Mélibée. À condition de ne pas déranger le dieu Pan, qui fait toujours la sieste, les bergers de l'églogue chantent à toute heure, même la nuit : ainsi dans la belle *Arcadie* de Sannazar (1504). Ils chantent comme ils respirent, pour se réjouir ou pour pleurer, voix lyriques par excellence. Par certains côtés, ils ressemblent aux mystiques, saisis eux aussi à l'improviste par le besoin de chanter, de crier, de danser. De cette correspondance, Jean de la Croix est bien informé, mais aussi Marot, qui a composé des églogues et traduit cinquante Psaumes. Ce qui l'anime d'un bout à l'autre d'une œuvre qui prend place parmi les plus grandes, c'est le « désir d'une communication immédiate, transparente et parfaite, d'une présence à soi et à l'autre que le langage ne parviendrait plus à troubler[2] ». La voix est, si l'on peut dire, en deçà du langage ; plutôt qu'un signe, elle est une forme d'intimité : celle de « Robin » avec les paysages de

1. *Abbregé de l'Art poetique françoys*, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1186.
2. G. Defaux, Introduction aux *Cinquante pseaumes de David*, Champion, 1995, p. 69.

son Quercy natal, du poète lui-même avec Marguerite de Navarre qui l'accueille dans ses appartements pour chanter les Psaumes avec les âmes pures. Marot, mais aussi Du Bellay, écrivent pour retrouver ces intimités perdues, et tentent de donner à leurs vers les inflexions mêmes de la voix.

Autant dire que pour eux, mais aussi pour d'autres, la publication du poème est une sorte de petit drame. Le voici sans protection, exposé aux pires avanies, déjà imaginées par Martial : il risque d'envelopper sur le marché une salade ou une motte de beurre, ce qui n'est rien encore ! Le pire, c'est l'erreur de lecture que personne ne peut rectifier puisque le poème n'a plus le secours de son père. Ronsard a craint qu'on ne se méprenne sur sa *Franciade*. Le plus mal partagé de tous, ce fut Desportes, dont les vers ont été lus par Malherbe. Terrible lecture que la sienne, souvent juste, mais parfois vétilleuse ; d'autant plus redoutable qu'il confond Desportes là où celui-ci prétendait triompher : dans l'élégance et l'harmonie. Que de cacophonies dans ces vers ! Le XVIe siècle prépare donc un débat qui s'épanouira plus tard sur la meilleure façon de lire la poésie : silencieusement ou en écoutant les vers. Silencieusement, c'est-à-dire seul, en prenant et en reprenant le recueil pour s'assurer que ses beautés sont fortes et résistent au temps. Le danger de la lecture malherbienne, de cette attention maniaque portée aux syllabes et aux sonorités, c'est qu'elle risque d'oublier les audaces de l'inspiration et de l'invention.

Ce débat n'est pas seulement littéraire : la Réforme y prend part. Pour certains philosophes, notamment les néo-platoniciens, la vue était un sens plus noble que l'ouïe parce que pénétrant et immédiat. Cet avantage profitait à l'image plus qu'au texte lu, puisque le discours se développe dans le temps. La vogue de l'emblème, attestée en particulier par la *Delie* de Maurice Scève, s'explique par là : on offrait au lecteur, à intervalles réguliers, une épigramme (le dizain de *Delie*), accompagnée d'une image visuelle, au reste très négligée dans le recueil de Scève. Elle offre en un instant ce que l'épigramme expose dans le temps bref de sa lecture. Les poètes lyonnais, en particulier, ont aimé cet art de la concision qui permet à la vue de jouer tout son rôle. La Réforme laissait faire tant qu'il s'agissait de poésie profane. Elle exprimait de sérieuses réticences au sujet de l'usage religieux des images. Pour elle, l'important se joue dans la voix : celle de Dieu appelant ses prophètes, celle de l'Esprit parlant au cœur de l'homme avec des « gémissements ineffables ». La foi protestante vit de ces appels, que vient relayer la parole du prédicateur, sobre et efficace. *Fides ex*

auditu : toute une théologie et toute une poétique. Si Calvin est nourri de culture rhétorique[1], c'est qu'il apprécie les pouvoirs de la voix, sa chaleur, son mouvement, son énergie. Il transmet ses convictions aux poètes de la Réforme. Ronsard ne s'y est pas trompé qui reconnaît en eux d'excellents rhétoriqueurs, mais pour mieux leur dénier la qualité de poètes !

La voix ou l'image ? Il existe aussi des images mentales, bien étudiées par la tradition rhétorique, des images dont on aurait tort de se priver, car elles s'impriment fortement dans la sensibilité. Ce que savent bien Sponde et d'Aubigné. Le premier tente de rendre sensible la vanité du monde : fleurs qui se fanent, flambeau qui s'éteint. D'Aubigné multiplie les images violentes, comme celle des frères jumeaux se battant sur le sein de leur mère. Encore et toujours, il s'agit de frapper l'imagination du lecteur, et, dans le cas de la poésie religieuse, d'amorcer un mouvement de conversion.

Mais rien ne remplace les émotions procurées par les sons. L'idéal du XVIe siècle, c'est l'alliance de la poésie et de la musique. Elle était de règle au Moyen Âge jusqu'à Guillaume de Machaut (mort en 1377). Après lui, elle devient l'exception. La poésie essaie de devenir elle-même musicale en multipliant, parfois jusqu'à l'excès, les effets sonores. Mais les sons et les voix lui manquent. Le renouveau se produit à l'époque de Marot. Ses *Rondeaux* et ses *Chansons* ont la faveur des musiciens. Mieux même : certaines de ses poésies paraissent d'abord dans des recueils musicaux, ce qui sera aussi, plus tard, le cas de Baïf. L'union de la poésie et de la musique devient ensuite un credo aussi enthousiaste que confus. Après avoir fait la fine bouche devant les chansons de Marot et de Saint-Gelais, tout justes bonnes pour les « garçons de boutique » et les jeunes filles sentimentales, les poètes de la Pléiade, emmenés par Baïf, en écrivent aussi et qui seront mises en musique, parfois à plusieurs reprises, par des musiciens différents. Ce fut le cas de « Mignonne allons voir si la rose ». Les musiciens s'emparent même de textes dont on voit mal comment on pouvait les chanter : l'ode de Ronsard « À Michel de l'Hospital », qui ne compte pas moins de mille vers, ne rebuta pas Claude Goudimel.

Trop contents de voir que leurs œuvres plaisent aux musiciens, les poètes leur laissent une entière liberté. Peu importe l'esthétique qui les inspire. Il n'existe pas non plus à cette époque une séparation bien nette entre musique religieuse et

1. Voir O. Millet, *Calvin et la dynamique de la parole ; étude de rhétorique réformée*, Champion, 1992.

musique profane. Les mêmes mélodies expriment l'amour de Dieu et celui de la bergère. L'une des *Chansons spirituelles* de Marguerite de Navarre se chante sur l'air du « Pont d'Avignon » : c'est la pratique du « timbre » ; on garde la musique d'une chanson profane et on change les paroles. Tout pourtant n'allait pas de soi. Il fallait compter avec les préoccupations de l'humanisme musical qui emprunte à Platon et à Boèce une réflexion, parfois difficile, sur les valeurs affectives et psychologiques des différents modes musicaux, car tous n'étaient pas en mesure de pacifier l'âme. Le mode phrygien passait pour lascif, le mode dorien pour viril. Considérations ésotériques dont les musiciens ne tenaient pas compte ? Ce n'est pas sûr. Par ailleurs, les humanistes chrétiens, suivis par Luther, toléraient de moins en moins le « tintamarre polyphonique » entendu dans les églises. Érasme s'indigne, et préfère « cinq paroles intelligibles à dix mille paroles en esprit ». La liturgie réclame des hymnes et des cantiques : chantons-les avec retenue, et, surtout, « en intelligence[1] », c'est-à-dire en comprenant le sens des mots.

La mise en musique des Psaumes était aussi demandée par Calvin, qui eut la chance de rencontrer Marot. Le futur réformateur de Genève avait été séduit, à Strasbourg, par la mélodie des Psaumes chantés en allemand et dans un style qui rappelait le *Lied*. Ils possédaient le « poids et la majesté » indispensables à l'office divin. Calvin, différent en cela de Marsile Ficin, n'éprouve aucune méfiance envers la musique sensible[2]. Mais il ne peut approuver, dans son Église, la pratique du « timbre » et les mélodies profanes. Rien n'empêchait que, en d'autres lieux, comme le souhaitait Marot et comme cela se fit à la cour de François Ier, on chantât l'amour de Dieu sur des airs de romance. Arrivé à Genève en 1542, Marot travailla un moment avec le musicien Guillaume Franc selon les directives de Calvin. Il n'était plus question que les auteurs ou les traducteurs laissent aux musiciens la bride sur le cou.

C'est aussi ce que pensait Baïf, héraut encore mal compris de l'union de la poésie et de la musique. Il était tellement convaincu de cette nécessité qu'il rallia à ses vues Charles IX lui-même, protecteur de l'Académie de poésie et de musique fondée en 1570 avec le musicien Thibault de Courville. Elle se proposait, dans ses statuts, de « mettre en usage la Musique selon sa perfection, qui est de representer la parole en chant

1. Érasme, *Paraphrase de la Ire épître aux Corinthiens, I, 14*, Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 409.
2. Voir O. Millet, « Marot et Calvin : chanter les Psaumes », *Clément Marot, Actes du colloque international de Cahors en Quercy*, Champion, 1997, p. 463-476.

accompli de son harmonie et melodie ». Le fondateur de l'Académie avait conçu l'idée audacieuse d'accorder la musique avec le rythme des paroles, c'est-à-dire l'alternance de syllabes longues et brèves, qui existaient en latin et en grec. Ainsi naquit le « vers mesuré », considéré souvent comme une fantaisie archéologique, mais que Baïf, son vibrant défenseur, jugeait nécessaire à son projet. Il voulait faciliter la mise en musique de la poésie et, surtout, empêcher que les musiciens fassent n'importe quoi avec les mots des poètes[1]. Son souci majeur était de contrôler l'interprétation musicale du texte. Dans cet esprit, Baïf traduisit les Psaumes, et composa aussi des *Chansonnettes mesurées*, qui inspirèrent les plus grands musiciens de son temps, comme Jacques Mauduit et Claude Le Jeune. En ces temps de violence (la fondation de l'Académie précède de deux ans la Saint-Barthélemy), Baïf n'oubliait pas la vocation humaniste de la poésie : pacifier l'homme intérieur, ramener la concorde là où elle est troublée. Une nouvelle forme esthétique, encore balbutiante, vise cet idéal : le ballet de cour. En 1581, Balthazar de Beaujoyeulx imagine un spectacle où collaborent la poésie, la musique et la danse : le fameux *Balet comique de la Royne*, dont le livret raconte comment Circé l'enchanteresse est finalement vaincue par la sagesse du roi. Dix ans plus tôt, Dorat avait composé pour le bal des noces de Catherine de Clèves un poème en français dont les entrelacs évoquaient les savantes figures géométriques tracées par les pas des danseurs. La conjuration de la poésie, de la musique et de la danse tentait de ramener la paix dans un siècle en guerre.



Les Arts poétiques établissent une hiérarchie entre les différents genres poétiques, mais en fonction de principes qui ne sont pas toujours déclarés. Sebillet considère la longueur du poème. C'est pourquoi il va de l'épigramme, forcément brève, à l'épître et à l'élégie, qui peuvent être longues. Sa logique est compliquée par l'importance qu'il accorde aux genres dramatiques, et par son souci de mentionner des genres anciens, comme le lai et le virelai. Du Bellay se débarrasse de la question des genres dans un chapitre assez désinvolte et assez confus de sa *Deffence* (II, IV). D'abord l'épigramme, puis l'élégie, l'ode, l'épître et la satire ; enfin le sonnet et l'églogue.

1. Voir J. Vignes, « Les Chansonnettes mesurées de Baïf », *La Chanson en lumière*, Presses universitaires de Valenciennes, 1997, p. 31-53.

Deux « logiques » sont ici à l'œuvre : celle de l'étendue, mais aussi celle de la nouveauté — l'épigramme est ancienne, mais le sonnet et l'églogue sont nouveaux. Deux genres l'emportent sur les autres en noblesse et en prestige : la tragédie et le poème héroïque, c'est-à-dire l'épopée. La restauration de la tragédie ne dépend pas seulement du génie des poètes : ils doivent posséder le soutien des rois. Ce n'est pas seulement la nature de sa *mimesis* qui la distingue des autres formes. Elle joue un rôle dans la cité qui lui appartient en propre. Les poètes de la Pléiade, auteurs tragiques ou non, ont compris, en découvrant peu à peu la *Poétique* d'Aristote, que la représentation dramatique permettait de partager des émotions et de les purifier. La coïncidence souvent relevée entre l'essor de la tragédie française (Jodelle, Garnier, Grévin, La Taille) et la violence des guerres civiles ne doit pas être pensée en termes de causes et d'effets. Il faut dire plutôt que la tragédie est d'autant plus urgente que les passions débordent dans la France de Charles IX et d'Henri III.

Du Bellay consacre tout un chapitre (II, v) au « long poëme Francoys », c'est-à-dire au poème héroïque. Il en parle avec un enthousiasme qui laisse un peu songeur si l'on pense à l'échec de la plupart des entreprises épiques du XVIe siècle. Mais il n'est pas le seul à exalter ce genre : Peletier, en 1555, lui emboîte le pas, ainsi que Ronsard dans ses deux préfaces de *La Franciade* (1572 et 1587). Le prestige de l'épopée s'explique sans doute par les œuvres d'Homère et de Virgile, si admirées. Il tient aussi à d'autres raisons, bien visibles dans les réflexions de Peletier. Il compare en effet l'« œuvre héroïque » à « une mer, ainçois [plutôt] une forme et image d'Univers : d'autant qu'il n'est matiere, tant soit-elle ardue, précieuse, ou excellente en la nature des choses, qui ne s'y puisse apporter, et qui n'y puisse entrer[1] ». La vocation du poème héroïque est donc moins le récit et l'éloge des actes d'un héros que la représentation du monde dans sa totalité. Cette visée lui donne quelque chose de philosophique, mais pas à la manière de l'hymne : l'épopée est beaucoup plus concrète. Elle remplace les idées et les mythes où l'hymne se complaît par la narration et la description. Par la narration, elle se rapproche du roman, qui pratique, lui aussi, l'art de l'alternance, et fait passer le héros de la joie à la tristesse. Grâce à la description, rien n'échappe à la curiosité du lecteur. L'épopée prend tout le temps qu'il lui faut pour décrire un

1. *Art poétique*, *Traités de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. F. Goyet, Le Livre de poche, 1990, p. 305.

bouclier, un palais, la coupe qu'un personnage tient dans la main. Séduits par de telles possibilités, nombreux sont les poètes qui entreprirent des épopées. Rares sont ceux qui réussirent. *La Franciade* n'alla pas au-delà du livre IV. Du Bartas fut acclamé par ses contemporains, mais son œuvre est-elle une épopée ? On peut en douter, à moins que le héros de celle-ci ne soit Dieu lui-même.

La *Deffence et illustration* ne consacrait qu'une phrase au sonnet : elle n'avait sans doute pas prévu quel serait son succès. Au XVIe siècle, tout le monde écrit des sonnets. Parce que Pétrarque en a écrit, et après lui tant de poètes italiens ; parce que c'est un genre bref et qui se prête à tout : aux blasons du corps féminin aussi bien qu'aux soupirs de l'âme mystique, à l'éloge des Grands autant qu'à la satire. La séduction exercée par le sonnet est d'autant plus étonnante qu'il n'est pas très beau à voir, avec ses deux ensembles composés de strophes différentes. Il ne possède pas la belle régularité de l'ode ou de la chanson, qui voisinent parfois avec lui dans les *Canzonieri*. La forme du sonnet, en fait, n'est pas aussi nouvelle qu'on l'a dit. Elle se rapproche de celle du rondeau par la disposition des rimes (*abba*, répété au moins une fois[1]). Les courtisans n'étaient donc pas vraiment dépaysés devant lui. Le premier sonnet français avait été composé par un poète (Marot ? Saint-Gelais ?) bien reçu à la Cour. Mais son succès, le sonnet le doit à ses nombreuses combinatoires, au contraste qu'il présente entre des quatrains plutôt statiques (deux rimes en huit vers) et des tercets qui se hâtent vers la fin : trois rimes en six vers.

Le sonnet pouvait vivre en solitaire, mais, de plus en plus, il préféra la compagnie. Saint-Gelais dispersait les siens au hasard des albums. François Ier en écrivait sur les vitres de ses châteaux. Petit genre, aux ambitions petites : voilà ce que pensait Ronsard lorsque, dans la préface de ses *Odes*, il parlait avec dédain des « courtizans qui n'admirent qu'un petit sonnet petrarquizé[2] ». Un an plus tôt, pourtant, Du Bellay avait publié un recueil, *L'Olive*, composé uniquement de sonnets, comme le seront aussi, en 1552, mis à part une « Chanson » et une pièce à rimes plates, *Les Amours* de Ronsard. La gloire du sonnet était faite. On le trouverait partout, dans les recueils amoureux des poètes de la Pléiade, aussi bien que dans *Les Antiquitez de Rome* ou dans *Les Regrets* ; chez Desportes, comme chez d'Aubigné. Le recueil donnait en effet au sonnet des ambitions que les

1. Voir A. Gendre, *L'Évolution du sonnet français*, P.U.F., 1996, p. 34.
2. « Au lecteur », *Œuvres complètes*, t. I, p. 996.

marotiques n'avaient pas soupçonnées, et dont profitent d'autres genres, l'ode ou le dizain par exemple. La disposition, considérée comme essentielle au plaisir esthétique, retrouvait tous ses droits. Le recueil devenait un château, un palais, un jardin. L'essentiel était qu'il présentât un ordre, dont la découverte était laissée au lecteur. On l'a parfois vainement cherché : comment s'organisent *Les Amours* de Ronsard, si l'on admet, comme il le faut, qu'ils ne racontent pas l'histoire du poète et de Cassandre ? Il est plus facile de trouver du sens à la disposition des *Regrets*, expérience douloureuse de l'exil hors de France mais aussi hors de soi, de l'étrangeté du monde, dépassée à la fin par le retour au port auprès de Marguerite de France. Certains recueils, comme la *Delie* de Maurice Scève (1544), qui compte 449 dizains, invitent davantage à des microlectures, prenant en compte des séries limitées (par exemple les neuvaines) plutôt que de grands ensembles. D'une manière ou d'une autre, le recueil poétique s'impose dans l'esthétique de la Renaissance. Ce qui ne veut pas dire que les poèmes isolés disparaissent. Ils connaissent même un regain de faveur dans la France des guerres civiles où les « pasquils[1] » circulent sous le manteau avant d'être recopiés par des amateurs dans leurs journaux personnels.

La vogue du recueil remet aussi en question la hiérarchie des genres. Un petit sonnet peut valoir une épopée s'il trouve sa place dans un ensemble important. La forme brève possède d'ailleurs des avantages auxquels sont sensibles les poètes du XVIe siècle. L'idée s'y resserre, elle évite la dilution. À côté du sonnet, l'épigramme poursuit une belle carrière, et l'on aurait tort de penser qu'elle est uniquement absorbée par son objet. Elle est à la recherche du plaisir qu'elle donnera au lecteur. Souvent plus longue que l'épigramme, la satire en vers à la manière d'Horace ou de Juvénal peut devenir aussi un grand genre. Il suffit pour cela qu'elle retrouve la manière des deux poètes latins, et surtout celle de Juvénal, car l'indignation est alors un autre nom de l'inspiration poétique. Une partie des *Tragiques* a suivi ce modèle.

Tous les genres, en fait, n'ont qu'une ennemie : la prose. Les signes de cette guerre sont multiples. Si, à partir de 1548, l'expression : « art de Seconde Rhétorique » disparaît au profit d'« art poétique », c'est pour bien faire comprendre que la poésie est beaucoup plus qu'une forme de la rhétorique. À partir de la Pléiade, tous les poètes mettent en garde contre le danger de la prose. On le voit bien, par exemple, dans la discus-

1. Brèves poésies satiriques.

sion sur les mérites comparés du décasyllabe et de l'alexandrin. La Grande Rhétorique compose en décasyllabes les ouvrages de ton élevé. Le prestige de ce mètre reste grand. Il le conserve jusqu'au milieu des années 1550. En 1556, Ronsard qualifie l'alexandrin de « mètre héroïque ». En bonne logique, il aurait dû le choisir pour composer sa *Franciade.* Pourtant, il n'en est rien. Des explications parfois contradictoires du poète, il ressort que, pour lui, l'alexandrin plus que le décasyllabe est menacé par la prose. D'où cette recommandation : « La composition des Alexandrins doibt estre grave, hautaine, et (si faut ainsi parler) altiloque, d'autant qu'ils sont plus longs que les autres et sentiroyent la prose, si n'estoyent composez de mots éleus, graves, resonnans, et d'une ryme assez riche, afin que telle richesse empesche le stille de la prose [...][1]. » Le décasyllabe, meilleur rempart de la poésie contre la prose : voilà une thèse que l'on peut discuter, mais qui possède sa logique.

Il est d'autres moyens de lutter contre la prose. L'un de ceux choisis par Jodelle, et qui étonna ses contemporains, ce furent les vers rapportés, que l'on trouve aussi chez Sponde et chez d'autres poètes baroques. Leur mission est de resserrer la texture du sonnet, de retarder la fuite en avant du discours qui se hâte toujours vers son terme. En instaurant des relations verticales entre les mots du texte, le poète ajoute à la lecture classique, forcément syntagmatique, une lecture paradigmatique, qui « oublie » l'écoulement du temps et de la phrase, et scrute les correspondances. Le sonnet possède d'autres moyens, plus discrets, d'échapper à la prose. Ils sont mis en œuvre, notamment, dans le portrait de la dame, dont les éléments échappent souvent à l'ordre linéaire.

La Pléiade rompait ainsi avec des pratiques plus tolérantes et plus subtiles. La Grande Rhétorique, en effet, avait inventé une forme où s'illustrèrent Molinet, Lemaire de Belges, Gringore, Octovien de Saint-Gelais et bien d'autres : le prosimètre, savante combinaison de prose et de vers dans des ouvrages d'une certaine ampleur. Vers et prose, pensaient-ils, aspiraient à s'unir. En conjoignant les deux rhétoriques, le prosimètre atteignait la « totalité des effets du langage[2] ». La prose, toujours besogneuse, se chargeait de la narration, et le vers, du discours à la première personne des différents personnages. Mais d'autres distributions étaient possibles. D'une manière comme de l'autre, *animus* (la prose) avait besoin d'*anima* (les vers). Il est dommage que le XVIe siècle ait mis un terme à des

1. *Abbregé de l'Art poetique françoys*, t. II, p. 1184.
2. P. Zumthor, *Le Masque et la Lumière*, Éditions du Seuil, p. 242.

expériences aussi fructueuses, qu'on ne retrouve (modèle oblige !) que dans certaines traductions de l'italien, notamment dans *L'Arcadie* de Sannazar.

Cette volonté de distinguer la prose et les vers ne doit pas masquer des recherches qui tendent à effacer les moyens les plus visibles de la poésie. Du Bellay promet au lecteur des *Regrets* une « prose en ryme » et une « ryme en prose[1] ». Personne n'est tout à fait dupe. L'annonce du poète ne vaut, à la rigueur, que pour les sonnets du début, ceux qui évoquent une existence si prosaïque que, vraiment, elle ne mérite pas les honneurs des figures, et à peine ceux de la rime. La déclaration n'en est pas moins significative. À sa manière, elle annonce l'art poétique de la « Response aux injures », où Ronsard explique au prédicant certainement surpris que les poètes ont « artifice à part », qu'« ils ont un art caché qui ne semble pas art[2] ». Il pensait sans aucun doute à l'idéal latin de la *negligentia diligens*, à un art fait d'élégance discrète, qui n'est pas sans rappeler celui de Marot. Mais pour distinguer ce genre de beautés, explique généreusement Ronsard, il faut une culture et une sensibilité que les « prédicants » n'ont pas !

Si la poésie fait parfois semblant de ressembler à la prose, celle-ci, de son côté, affiche de grandes ambitions. Lemaire de Belges avait donné des exemples de prose somptueuse. Son jugement de Pâris, dans les *Antiquités de Gaule et Singularitéz de Troie*, mériterait de figurer dans cette anthologie, car il est difficile de mettre mieux en scène le mouvement lent des déesses abandonnant leurs voiles et découvrant leur nudité glorieuse aux yeux du berger étonné. Tous les humanistes reconnaissaient la qualité poétique de certaines proses anciennes, au premier rang desquelles ils plaçaient celle de Platon. Ficin expliquait que le philosophe grec tenait « le milieu entre la prose et les vers ». Longin, qu'on redécouvre, trouve dans la prose grecque plusieurs exemples de « sublime ». Montaigne fait chorus, comme le montre son éloge de Platon : « La meilleure prose ancienne (et je la seme ceans indifferemment pour vers) reluit par tout de la vigueur et hardiesse poetique, et represente l'air de sa fureur [...][3]. » Il existe donc une « prose inspirée[4] ». Elle l'est d'autant plus qu'elle vit dans la proximité des vers, comme c'est le cas dans les *Essais* de Montaigne où

1. *Les Regrets*, II, v. 10.
2. *Discours des Miseres de ce temps*, « Response de Pierre de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sçay quels predicantereaux et ministreaux de Genève », v. 810, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1063.
3. *Essais*, III, IX, p. 995.
4. Voir J. Lecointe, *L'Idéal et la Différence*, Genève, Droz, 1993.

elle prolonge les figures et même les sonorités des citations de poètes. Cette prose inspirée, on la trouve encore dans les *Méditations* de Sponde, riches en image et qui possèdent un rythme lent favorable à la rumination des citations bibliques.

On comprend mieux, dans cette perspective, l'évolution de la rime. Tout en prenant ses distances avec les usages ostentatoires de la Grande Rhétorique, la Pléiade ne la méprise pas. On édite des dictionnaires de rimes à l'époque de Montaigne. Peletier vantait les bienfaits de la contrainte, favorable à l'invention : « Elle [la rime] est cause qu'en pensant, il se présente à nous quelque bon dessein et quelque bonne ordonnance de propos [1]. » Mais l'âme de la poésie est le rythme, notion qu'on peine à définir, car le modèle latin du *numerus* ne peut être facilement transposé à une poésie qui ne possède pas l'alternance des syllabes longues et des syllabes brèves [2]. On explique, plus ou moins confusément, que tout cependant n'est pas perdu pour les poètes qui écrivent en français : ils disposent des sonorités, dont la disposition est un des éléments du rythme ; ils sont maîtres de leur phrase, de ses pauses, de la longueur de ses différents membres. De tout cela, et de beaucoup d'autres choses encore, vient le rythme.



Le lecteur de cette anthologie sera sans doute frappé par l'extrême diversité des poètes représentés ici. Quoi de commun entre Jodelle et Mellin de Saint-Gelais ? entre Desportes et d'Aubigné ? Reflet d'une époque où la liberté est encore de règle ; où chaque poète cherche, parfois longtemps, sa voix propre. Tous les tons et tous les styles se trouvent dans la poésie de cette époque. Il faut l'admettre et s'en réjouir. La pire erreur serait de donner à cette poésie une autre noblesse que celle qui lui convient. Elle n'est pas forcément elle-même quand elle monte sur ses ergots et quand elle cherche dans l'Antiquité des mythes trop érudits. Le XVIIe siècle ne donnera pas au poète la tâche de comprendre le monde. Pour cela, il existe des savants et des philosophes. Au XVIe siècle, ce n'est pas encore tout à fait le cas. La poésie embrasse donc un domaine très vaste, elle veut tout à la fois parler à l'esprit et à la sensibilité. Souvent, elle y parvient. Elle veut encore

1. *Art poétique*, éd. citée, p. 287.
2. Voir K. Meerhoff, *Rhétorique et poétique au XVIe siècle*, Leyde, Brill, 1986.

rivaliser avec les arts plastiques qui mettent sous les yeux les beaux objets du monde sensible. Lyriques, tous ces poètes le sont, qu'ils sachent ou non chanter et s'accompagner de la lyre. Ils ont découvert la douceur mais aussi la violence du verbe, venu d'une région qu'ils ignorent ; ce qu'on nomme : inspiration.

DANIEL MÉNAGER.

Octovien de Saint-Gelais

LE SEJOUR D'HONNEUR

VAINE ESPERANCE

.... Plaisir vault mieulx qu'une amere complaincte[1],
Car pour long pleur et pour vie contraincte
L'on ne se fait que perdre et dommaiger,
Peu en y a qu'on voit advantager,
Pour telz regretz ne pour tant faire plaincte.

Soit la personne assés devote et saincte,
Pour son salut souffrant angoisse mainte,
Qu'en advient il, certes, pour abreiger,
Plaisir vault mieulx.
Il n'est si bon que s'il avoit emprainte
Dedans son cueur, et la figure paincte
Du bien mondain qu'on ne vit chalenger[A],
Brief, qui se veult à mon propos renger,
Je dis et tiens ceste reigle sans faincte,
Plaisir vault mieulx.

ABUS

Les plaisirs des gens sont divers,
Les ungs veullent les habitz vers,
Les autres noirs et à dueil tendre,
Mais qui veult son desir estendre,
Par moy tous biens sont recouvers.

A. contester.

L'en[A] peult chanter hymnes et vers,
Si[B] fault il passer maints yvers,
Devant que l'en les puisse prendre
Les plaisirs.
Aucuns sont chices et avers[C],
Les autres larges et ouvers,
Les ungs craignent le trop despendre,
Aucuns se vont sans propos rendre,
Et mettent souvent à l'envers,
Les plaisirs.

SENSUALITÉ[2]

Plaisir ou dueil, deffortune, ou leesse[D],
Craincte ou seureté, franc vouloir ou destresse,
Pitié, rigueur, travail, ou long repos
Sont accidens de tous humains suppostz[E],
Qui viennent tost, et bientost on les laisse.

Et ja soit or que[F] fortune ne cesse
Tenir les cueurs des vivans en sa lesse,
Avoir convient neantmoints ung propos,
Plaisir ou dueil.
Qui trop se deult[G], c'est follye ou simplesse,
Qui prent de joye aussy trop grant largesse,
Et veult ruer sans cause les grans coups,
Brief, je les tiens du nombrement des folz,
Et n'est pas seur s'il obtiendra sans cesse
Plaisir ou dueil.

L'ACTEUR

Plaisirs sont bons, mais qu'ilz[H] n'empeschent l'ame
De son salut et que tousjours soit dame[I]
Du meschant corps, qui ne tend qu'à peché,
Mais quant son bien par une est empesché,
Tout tel plaisir ne luy sert que de blasme.
Aymant autruy non faisant tort à ame,
De son prochain gardant l'honneur et fame[J],

A. l'on. B. cependant. C. chiches et se détournent. D. infortune, ou liesse. E. de tous les vivants. F. et bien que. G. s'afflige. H. pourvu qu'ils. I. dominatrice. J. réputation.

En ce cas là quant l'en eſt entaché,
Plaisirs sont bons[3].
Mais qui se met en l'amoureuse game[A],
Et veult aymer ou damoiselle ou dame,
Par folle amour où il eſt aleché,
Son fait eſt mal, brief, c'eſt ung point trenché,
Quant l'en a point reproche ou diffame[B],
Plaisirs sont bons.



Lemaire de Belges

Noſtre eaige eſt brief ainsi comme des fleurs
Dont les couleurs reluisent peu d'espasse.
Le temps eſt court et tout remply de pleurs
Et de douleurs, qui tout voit et compasse[C].
Joye se passe ; on s'esbat, on solasse[D]
Et entrelasse un peu de miel begnin[E]
Avec l'amer du monde et le venin.

Force se pert, toute beauté finiſt
Et se terniſt ainsi comme la rose
Qui au matin tant vermeille esparniſt[F],
Au soir bruniſt ; c'eſt donc bien peu de chose !
L'homme propose ; en après Dieu dispose.
Faisons donc pose à tous mondains delis[G] ;
Laissons jardins, roses, flourons[H] et lis

Et ne plantons ou[I] clos de noſtre cueur,
Dont la liqueur vault beaucop s'elle eſt bonne,
Sinon trois fleurs de tres noble vigueur
Qui de langueur n'ataignent point la borne.

A. dans le jeu amoureux. B. déshonneur. C. mesure. D. on se réjouit. E. doux. F. s'épanouit. G. coupons donc court à tous plaisirs terreſtres. H. fleurons. I. au.

Tout bien foisonne et par accort resonne
Et s'amaisonne en ceulx qui dispensees
Ont[A] ces trois fleurs qu'on nomme trois pensees.

L'une des trois, quant bien la planterons,
Tent ses flourons vers ung seul Dieu celeste ;
L'autre à soy propre ancre ses navirons[B]
Soubz termes rondz et sans quelque moleste[C] ;
La tierce est preste et sans cesser s'apreste
Que secours preste et aide à ses amys.
Dieu en bon cueur ses pensees a mys[1].

Et derechief, la premiere fleur gente[D],
Tres diligente au temps passé revoit[E] ;
La seconde le temps present regente ;
L'autre, fulgente[F] au futur temps pourvoit
Et le prevoit. Ainsi doncques on voit
Que s'on avoit ces pensees ensemble,
Impossible est d'avoir mal, ce me semble,

Car d'elles trois on peut faire ung blason,
Qu'onques Jason n'en eut point de tel sorte
Quant il ala conquerre la toison,
Ains par raison[G] est d'estoffe plus forte.
Pallas l'assorte[H] et Prudence le porte[2] ;
Tout s'y comporte en vray mistere pur :
Le champ est d'or, les pensees d'azur.

Par l'or s'entent vertu resplendissant ;
L'azur plaisant le hault ciel notiffie[I] ;
Nombre de trois est tousjours florissant ;
L'escu luisant noble cueur signifie,
Qui se ralie à vertu tres jolie
Et s'humilie envers Dieu trine et ung,
Tendant au ciel, faisant droit a chascun.

Flora produit maintes fleurs mignonnettes
Com jennettes[J], soucie et marguerite,
Mais Dieu crea ces trois pensees nettes
Tant honnestes et de haultain merite.

A. et s'établit en ceux qui ont disposé. B. en soi-même ancre ses avirons. C. tourment. D. noble. E. retourne. F. brillante. G. mais, à bon droit. H. l'arrange. I. désigne. J. genêts.

Si n'est licite à nul vent qui despite
Par art subite enverser[A] ces fleurettes
Qui plaines sont de fines amourettes.

Et qui vouldra blasonner ces trois flours
Par autres tours[B] et l'escu riche et cler :
En sens moral ou aussi sur[C] amours,
L'escu tousjours denote bien celer ;
L'or peu parler ; l'azur bien besongner
Et se songner qu'on puist[D], sans contredire,
Penser, penser, penser, dire[3].

Ce fort escu, qui tousjours est durant,
Fut bon garant à maint fort champïon,
À maint fort duc et chevalier errant
Honneur querant ainsi qu'un Scipïon.
Or espïon que sans dilatïon[E]
Tousjours ayon ceste targe doree
De grans vertus remplie et decoree.

LA PREMIERE EPISTRE DE L'AMANT VERT À MADAME MARGUERITE AUGUSTE

S'il est ainsi, fille au hault Empereur,
Fille à Cesar, ce puissant conquereur,
S'il est ainsi que autresfois par semblant
Ayes aymé ce povre corps tremblant,
Qui de tes mains ne prendra plus substance,
Las ! seuffre ung peu ta haultesse et prestance
Ses beaux yeulx clers (pour ung hault benefice)
Prester[F] lecture à ce derrain[G] office.
Derrain diz je, quant à moy qui t'escripz,
Car, mettant fin à mes chantz et mes criz,
Je delibere et sans faincte propose

A. aussi n'est-il permis à nul vent qui s'irrite de soudain abattre. B. d'autres façons. C. en. D. l'écu toujours dénote le secret ; l'or, la discrétion ; l'azur, qu'on œuvre bien et qu'on veille à pouvoir. E. délais. F. que ta hautesse et ta prestance souffrent que ses beaux yeux clairs prêtent. G. dernier.

À mes briefz jours mettre certaine pose.
Car, et comment pourroit ung cueur si gros,
En corpz si foible et si petit enclos,
Passer le jour que de moy te departs[A],
Sans se crever et pourfendre en deux pars?
Ô demydieux, ô satires agrestes,
Nymphes de bois et fontaines proprettes,
Escoutez moy ma plaincte demener!
Et tu, Écho, qui faiz l'air resonner
Et les rochiers de voix repercussives[B],
Vueilles doubler mes douleurs excessives!
Vous sçavez bien que les dieux, qui tout voyent,
Tel bien mondain, tel heur[C] donné m'avoient
Que de plus grand ne jouïst oncques ame.
Vous cognoissez que pour maistresse et dame
J'avoie acquis (par dessus mes merites)
La fleur des fleurs, le chois des marguerites[1].
Las! double helas! pourquoy doncques la pers je?
Pourquoy peut tant Infortune et sa verge,
Qui maintesfois celle dame greva[D]?
Elle s'en va, helas! elle s'en va,
Et je demeure icy sans compaignie.
Elle va veoir la noble Germanie,
Elle va veoir le roy romain son pere,
Et l'autre roy, son seul frere prospere[2],
Et tout sans moy. Helas! que ay je meffaict?
T'ay je despleu, ô chief d'euvre parfait?
Ai je noncé chose qui face à taire[E]?
A riens meffait ton humble secretaire[F],
Qui plus a sceu de ton privé secret
Que autre vivant, tant soit saige ou discret?
Helas! nenny. Mais Fortune ennemie
Me grieve ainsi, ma maistresse et m'amye,
Et faulx espoir (que j'avoye d'user
Mes jours o toy[G]) m'a voulu abuser.
Or doy je bien haÿr ma triste vie,
Veu que tant t'ay par terre et mer suivie,
Par bois, par champs, par montaigne et valée,
Et que je t'ay maintesfois consolée
En tes dangiers, nauffraiges et perilz[3],

A où tu te sépares de moi. B. qui se répercutent. C. bonheur. D. accabla. E. ai-je répété quelque chose qu'il fallait taire? F. est-ce que ton humble secrétaire a mal agi en quelque chose? G. avec toi.

Esquelz sans moy n'avois joye ne riz[A],
Et maintenant tu laisses ton amant.
Ô cueur plus dur que acier ou dyamant !
Jusques à or[B] je ne t'ay faict offense,
Mais plus ne puis mettre obstacle ou deffense
Que de righeur je n'use en mon epistre,
Là où ma langue oncques mal ne sceut tistre[C].
Certes, tu es (diray je ce dur mot ?)
(Mais pourquoy non, quand nul que toy ne m'ot[D] ?)
Tu es cruelle, ou au moins trop severe,
Veu que ton œil, qui en dueil persevere,
N'ayme couleur, sy non noire et obscure,
Et n'a de vert ne de gayeté cure[E].
Or pleust aux dieux que mon corpz assez beau
Fust transformé, pour ceste heure, en corbeau,
Et mon colier vermeil et purpurin
Fust aussi brun que ung More ou Barbarin !
Lors te plairoye, et ma triste laideur
Me vauldroit mieulx que ma belle verdeur.
Lors me seroit mon dommaige et ma perte
Tournée en gaing et recouvrance aperte[F].
Viengne quelque ung, qui de noir attrament[G]
Taigne mon corpz et mon acoustrement !
Mais se impossible estoit que ma vesture
Peust recepvoir nulle noire taincture,
Las ! viengne aucun, au moins, qui à ton œil
Face apparoir de vert que ce soit dueil !
Mon cueur se deult, combien que[H] d'un vert gay
Soit mon habit, comme d'un papegay[I].
Et fault il doncq, se ne m'est delivrée
De par Nature une noire livrée,
Que haÿ soye, et que frustré me voye
De ton regart, qui prent or autre voye ?
Ô dur regret, qui me vient courir sus !
Seray je doncq ung autre Narcissus[4],
Ou Ypolite, ausquelz leur beauté propre,
Par grand meschief[J], causa mort et opprobre ?
Je voy que ouÿ, et que mon propre chant
M'est ung couteau mortellement trenchant.

A. joie ni rire. B. aujourd'hui. C. où ma langue n'a tramé rien de mal. D. ne m'entend. E. souci. F. manifeste, évidente. G. couleur noire, encre. H. mon cœur souffre, bien que. I. comme il convient à un perroquet. J. malheur.

Las ! se[A] je parle et ciffle et me degoise[B],
Et qu'en chantant je maine doulce noise[C],
Ce n'eſt pour moy, mais pour toy resjouÿr.
Je me tairay, s'on ne me veult ouÿr,
Ains qu'on me laisse[D] en ce lieu solitaire,
À moy moleſte[E] et à nul salutaire.
Las ! je voy bien que trop me nuyt mon plet[F],
Veu que plaisir et joye te desplet.
Si seray dit (quand trop je m'esvertue)
Le pellican, qui de son bec se tue[5].
Bien peu s'en fault que celui ne maudie
Qui me donna tel grace et melodie
Par trop m'apprendre et dictiers[G] et chansons,
Dont autresfois tu aymois les doulx sons ;
Et me baisois, et disois : « Mon amy. »
Si cuidoie[H] eſtre ung dieu plus que à demy.
Et bien souvent de ta bouche gentille
M'eſtoit donné repas noble et fertile.
Que diray je d'aultres grandz privaultéz,
Par quoy j'ay veu tes parfaictes beautéz,
Et ton gent[I] corpz, plus poly que fine ambre,
Trop plus que nul autre varlet de chambre,
Nu, demy nu, sans atour et sans guimple[J],
Demy veſtu en belle cotte simple,
Tresser ton chief[K], tant cler et tant doré,
Par tout le monde aymé et honnouré ?
Quel autre amant, quel autre serviteur
Surpassa oncq ce hault bien et ceſt heur ?
Quel autre aussi eut oncq en fantasie
Plus grand raison d'entrer en jalousie,
Quand maintes fois, pour mon cueur affoller,
Tes deux mariz je t'ay veu accoller[L][6] ?
Car tu scéz bien que ung amant gracïeux
De sa dame eſt jaloux et soucïeux.
Et nonobſtant aucun mot n'en sonnoie,
Mais à par moy grand joye demenoie
En devisant et faisant noise et bruit,
Pour n'empescher de ton plaisir le fruit.
Bien me plaisoit te veoir tant eſtre aymée
De deux seigneurs de haulte renommée :

A. si. B. et gazouille. C. babillage. D. qu'on me laisse plutôt. E. désagréable. F. mon langage. G. poèmes. H. alors je pensais. I. charmant. J. ornement de tête. K. ta chevelure. L. embrasser.

L'un fut d'Espaigne, et l'autre de Savoie,
Que plus bel homme au monde ne sçavoie.
Bien me plaisoit te veoir chanter et rire,
Dancer, jouer, tant bien lire et escripre,
Paindre et pourtraire, accorder monocordes[7],
Dont bien tu scéz faire bruire les cordes.
Mais maintenant tout cela tu reboutes[A]
Et ne faiz fors[B] espandre pleurs et gouttes
De tes beaux yeulx, qui jamais n'en sont las,
Sans plus querir ne plaisir ne soulas[C],
Par quoy je suis de toy mis en oubly,
Ô mon las cueur, d'amour trop ennobly,
Pourras tu bien endurer en toy mesmes
De perdre ainsi la princesse des femmes,
D'estre privé désormais de la veue
De celle qui d'honneur est tant pourveue ?
Vivras tu bien tout seul en ceste tour
En attendant son desiré retour ?
Non pas tout seul, car aussi du païs
Duquel je suis, demeurent esbahiz
Avecques moy le quin[D] et la marmotte,
Dont la tristeur[E] desja leur mort denotte.
Prisonniers sont, leur lïesse est perdue,
Et sont lïéz par grand righeur non deue.
Ja ne vivront, absentz de leur maistresse,
Ainçois[F] mourront de langueur et tristresse.
Aussi fera Brouticque[8] leur compaigne,
Fille à Brutus, dont parle encoire Espaigne[9].
Elle de dueil, ses enfans nouveaux néz
Après sa mort seront tantost finéz[G]
Ô povres nous ! Ô trestous miserables,
Jugéz à mort, non jamais secourables !
Mourons acop[H], puis que nostre princesse
De nous s'esloingne et de nous aymer cesse !
Bien vont o elle[I] ung tas d'oiseaux rapteurs,
Et chiens mordans, pervers et latrateurs[J],
Et nous, helas ! innocens, et qui sommes
Fort approchant la nature des hommes,
Elle nous laisse en pays estrangier,
Qui de sa main soulions[K] prendre à mengier,

A. repousses. B. ne fais rien, sinon. C. divertissement. D. singe. E. tristesse. F. plutôt. G. mourront bientôt. H. sur-le-champ. I. avec elle. J. aboyeurs. K. avions l'habitude.

De sa main propre, et blanche et deliccate.
Ha ! Marguerite (à peu[A] diray je ingratte),
Je te puis bien faire ores mes reproches,
Puis que de mort je sens ja les approches.
Longtemps ton serf, long temps ton amy chier,
À ton lever, à ton noble couchier,
Depuis Zelande en Grenade[10], et par tout,
Suis je venu de mon service à bout
En ce lieu cy mortifere et funeste,
Où va volant ung ange deshonneste,
De punaisie et de vermine immonde,
Où j'ay perdu la fleur de tout le monde,
Le duc mon maistre, et la duchesse après,
Dont le remors me touche de trop près.
Est ce desserte[B] ? Ay je cecy mery[C] ?
Ha ! le Pont d'Ains[11], que fusses tu pery,
Lieu execrable, anathematisé,
Mal feu puist estre en tes tours attisé[D] !
Au moins, Princesse, (en extreme guerdon[E])
Je te requiers et te supplie ung don :
C'est que mon corpz n'y soit ensevely,
Ains le me metz en quelque lieu joly,
Bien tapissé de diverses flourettes,
Où pastoureaux devisent d'amourettes,
Où les oiseaux jargonnent et flajollent,
Et papillons bien coulourez y volent,
Près d'un ruisseau ayant l'unde argentine,
Autour duquel les arbres font courtine
De fueille vert, de jolyz englentiers
Et d'aubespins flairans[F] par les sentiers.
Bien me peuz faire honneur de sepulture,
Veu que ung corbeau de mains noble[G] nature
Fut honnouré et eut obseque humain,
Ou[H] temps jadis, par le peuple rommain[12].
Mon tumbel doncq ainsi mis en grand pompe,
Pourveu que espoir ne me deçoive[I] et trompe,
S'il advient lors que pelerins passans,
Cerchans umbraige et les lieux verdissans,
Près de ma tumbe en esté se reposent,
Et que dessus la pierre marcher n'osent

A. pour un peu. B. récompense. C. mérité. D. qu'un méchant feu puisse être allumé en tes tours. E. récompense. F. odorants, parfumés. G. de moins noble. H. au. I. abuse.

(Veu que sacrée à Venus sera elle),
Vers eulx viendra quelque gente pucelle,
Gardant brebis par les prëaux herbuz,
Qui pour fouÿr[A] l'ardeur du cler Phebus
Par aventure auprès de la fontaine
Se vouldra seoir, et pour chose certaine,
Après avoir estanché sa soif sesche,
En devisant dessus l'herbette fresche,
Leur comptera[B] tout le cours de ma vie
Et de ma mort (dont je prens or envie),
Et leur dira :

LA PUCELLE DIT AUX PASSANS

« Seigneurs, se Dieu vous gard[C],
Soubz ce noir marbre, où vous gettez regart,
Gist l'Amant Vert, de pensëë loyalle,
Lequel servit une dame royalle,
Sans que jamais il lui fist quelque faulte.
Natif estoit d'Ethïope[D] la haulte,
Passa la mer tant fiere et tant diverse
Où il souffrit mainte grand controverse[E],
Habandonnant son pays et ses gens,
Pour venir cy par exploitz diligentz ;
Laissa Égypte et le fleuve du Nil,
Espris d'amours en ung cueur juvenil,
Quand le renom de sa tresclere dame[13]
Lui eut esmeu tout le couraige[F] et l'ame ;
Si[G] vint cercher ceste regïon froide,
Où court la bise impetueuse et roide,
Pour veoir sa face illustre, clere et belle,
Qu'il perdit puis[H] par Fortune rebelle,
Et pour avoir l'acoinctance amoureuse
De son desir. Sa langue malheureuse
Laboura tant à son futur dommaige
Qu'elle oublia son langaige ramaige[I]
Pour sçavoir faire ou sermon ou harengue,
Tant en françois comme en langue flamengue,
En castillan et en latin aussi,
Dont à l'aprendre il souffrit maint soucy.

A. fuir. B. contera. C. que Dieu vous garde. D. Éthiopie. E. désagrément. F. cœur. G. alors. H. ensuite. I. sauvage *(adj.)*.

Or eſtoit il ung parfaict truchemant[A],
Et ne reſtoit fors sçavoir l'alemant[14],
En quoy gisoit son esperance seure,
Se grief rebout[B] ne lui euſt couru seure[C].
Mais laissé fut en ung trop dur sejour,
Dont il morut de dueil ce propre jour,
Et lui fut fait ce monument et tumbe,
Dessus lequel pluye et rouséë tumbe ;
Si aura il (par faveur supernelle[D])
Louenge et bruit[E] en memoire eternelle. »

L'AMANT VERT

Ainsi dira la bergiere au corpz gent
Aux pelerins et à mainte autre gent,
Qui voulentiers la mienne hiſtoire orront[F]
Et de pitié, peut eſtre, ploureront,
Et semeront des branches verdelettes
Sur mon tumbel, et fleurs et vïolettes,
Puis s'en iront comptant par mainte terre
Comment Amours m'ont fait cruelle guerre,
Par quoy sera mon bruit trop plus ouvert[G]
Que du Vert Conte ou du Chevalier Vert[15] ;
Et sera dit l'Amant Vert noble et preux,
Quand il morut vray martyr amoureux.
Et oultreplus, à ma tumbe, de nuyt,
Quand tout repose et que la lune luyt,
Viendront Silvan, Pan et les demydieux
Des bois prouchains et circonvoisins lieux,
Et avec eulx les féës et nymphettes,
Tout alentour faisans joyeuses feſtes,
Menans deduit en danses et caroles[H]
Et en chansons d'amoureuses parolles.
Ce seul soulas[I] auray je après ma mort,
Dont le desir desja me point et mord.
N'as tu point veu (ô dame specïeuse[J] !)
Que quand ta bouche amye et gratieuse
A dit adieu à moy povre esperdu,
Ung tout seul mot je ne t'ay respondu ?

A. interprète. B. si un refus pénible. C. couru sus. D. céleſte. E. réputation. F. entendront. G. ma renommée sera plus manifeſte. H. se divertissant par des danses et des rondes. I. cette seule consolation. J. magnifique.

(Aussi, comment eust il esté possible
Que je parlasse en ce dueil indicible ?)
Mais seullement tout morne, triste et sombre,
Comme desja sentant mortel encombre,
Ta noble main doulcement ay baisée,
Congié prenant de ta haulteur prisée.
Et maintenant à la mort me prepare,
Puis que je voy l'heure qui nous separe.
Helas ! comment me pourray je donner
La mort acop, sans guieres sejourner[A] ?
Je n'ay poison, je n'ay dague n'espée
Dont estre puist ma poictrine frapée.
Mais quoy ? Cela ne m'en doibt retarder :
Qui mourir veult, nul ne l'en peut garder.
Quand Portïa[16], plaine de grandz vertuz,
Voulut mourir pour son mary Brutus,
Nonobstant ce que ses gens eussent soing
Qu'avoir ne peust venin ne fer ou poing[B],
Elle neantmoins pour fournir son devis[C]
Se fit mourir mengeant de charbons vifz.
Par ainsi doncq à ung cueur hault et fier
On ne sçauroit son propos empeschier :
Car moins griefve[D] est la mort tost finissant
Que n'est la vie amere et languissant.
Ha ! dieux haultains, de bon cueur vous mercie[17],
Car de mourir bien brief[E] ne me soucie :
J'ay ja trouvé, sans aler loing dix pas,
Le seul moyen de mon hastif trespas.
Je voy ung chien, je voy ung viel mastin,
Qui ne mengea depuis hier au matin,
À qui on peut nombrer toutes les costes,
Tant est haÿ des bouchiers et des hostes[F].
Il a grant fain, et ja ses dens aguise
Pour m'engloutir et menger à sa guise.
Il me souhaitte et desire pour proye,
Par quoy à lui je me donne et ottroye.
Si seray dit ung Actëon naïf[G][18],
Qui par ses chiens fut estranglé tout vif.
Attens ung peu, vilaine creature,
Tu jouÿras d'une noble pasture ;

A. sur-le-champ, sans plus tarder. B. ni arme au poing. C. pour exécuter son dessein. D. pénible. E. bien rapidement. F. aubergistes. G. ainsi, on parlera de moi comme d'un véritable Actéon.

Attens ung peu que ceste epistre seulle
J'aye achevée, ains[A] me mettre en ta gheulle ;
Si saouleray ton gosier mesgre et glout[B],
Et tu donras à mon dueil pause et bout.
Mais se tu metz triste fin à mes plainctz,
D'autres assez en feras de dueil plains,
Et en la fin seras triste et dolent
D'avoir commis ung cas si vïolent[C],
Car point n'auras si tost ma mort forgée
Qu'encor plus tost elle ne soit vengée.
Dont je te prie, ô ma princesse et dame,
Que quand mon corpz verras n'avoir plus d'ame[D],
Et qu'à tes yeulx, pour nouvelle dolente,
On monstrera toute sanguinolente
De ton ami la despouille piteuse[E],
Et que ma mort si laide et si honteuse
Te causera dueil et compassïon,
N'en prens pourtant ire ne passïon,
N'en vueille point ta personne empirer
Par larmoyer et par trop souspirer,
Car assez as d'autres maulx plus patentz,
Dont maintes gens se treuvent malcontens ;
Mais souffira, sans plus, que tu mauldie
La ville beste, oultrageuse et hardie,
Qui mon gent corpz (du tien enamouré)
Aura ainsi deffaict et dessiré[F],
Lequel neantmoins, sans autre desespoir,
Veult de son gré telle mort recepvoir,
Pour le pas clore à tous tes infortunes[19]
De tant de mortz cruelles, importunes.
Quant à l'esprit, saiches que sans mensonge
Il t'aperra[G] assez de fois en songe,
Et te suivra par hayes et buissons,
Sollicitant que les tant joyeux sons
Des oiseletz en tous lieux te convoyent
Et par les bois doulcement te resjoyent,
Ainsi que celle à qui doibvent hommaige
Tous beaux oiseaux de quelconque plumaige.
Aussi diray je au gracïeux Zephire
Que desormais lui seul vente et souspire

A. avant de. B. avide. C. une chose si violente. D. de vie. E. digne de pitié. F. déchiré. G. t'apparaîtra.

Bien souëfment à tout[A] sa doulce alaine,
Et que Flora, qui de tous biens est plaine,
Voist tapissant de flourettes meslées
Les champz, les préz, les montz et les valées,
Tant que[B] sembler il puisse que tout rie,
Par où ira ta noble Seignourie.
Or adieu doncq, royne de toutes femmes,
La fleur des fleurs, le paragon des gemmes ;
Adieu, ma dame et ma maistresse chiere,
Pour qui la Mort me vient monstrer sa chiere[C].
Mais ne m'en chault, mais que saulve tu soye[D]
Et que jamais n'ayes riens fors que joye.
Fay moy graver sur ma lame marbrine
Ces quatre vers, au moins se j'en suis digne :

L'EPITAPHE DE L'AMANT VERT

Soubz ce tumbel, qui est ung dur conclave[E],
Git l'Amant Vert et le tresnoble esclave,
Dont le hault cueur, de vraye amour pure yvre,
Ne peut souffrir perdre sa dame, et vivre.



Pierre Gringore

LA CHASSE DU CERF DES CERFS

.... Le serf des serfz est dedans son hallier
Aussi rogue que ung chien sur son paillier[F] ;
On l'a congnu en jugeant ses fumées[G] ;
Aucunes foys faignant de sommeiller
Des fumées gecte plus d'ung millier ;

A. bien doucement avec. B. si bien que. C. son visage. D. peu m'importe, pourvu que tu sois sauve. E. une chambre fermée. F. sa paille. G. fientes du cerf.

Par les deux boutz ilz sont esguillonnées,
Puis en torches aucunes foiz formées,
Ou en plateaux ; ses fumées sont muables :
Fortune nuyt aux hommes variables[1].

Il se reffait, ainsi qu'on peult entendre ;
Pour viandis[A] cerche la vigne tendre,
Car il l'ayme et goutte voullentiers ;
Les bons complans de Candie tache prendre[2] ;
Or ne peut-il plus son eschine estendre
Pour traverser taillis, buissons, sentiers ;
Tout est caduc, mais par ses viandiers[B]
Il reprendra, s'il peut, nouvelle cher :
Chose impossible l'homme ne doit cercher.

EXORTACION AU CERF DES CERFZ

Ô serf des serfz, pensez la fiction
Que les poëtes faignent sur Enthéon[3]
Avoir esté faicte le temps passé ;
Pource que estoit plain de rebellion,
Fier et despit[C] comme ung tor[D] ou lyon,
Il fut mué en cerf tout compassé ;
De ses chiens fut si asprement chassé
Qu'ilz l'estranglèrent, et si estoit leur maistre :
Tel que l'homme est, se doit faire congnoistre.

Sainct Gregoire n'apétoit seigneurie
Quand il se dist serf des serfz[4] ; si vous prie,
Puisqu'il vous plaist comme luy vous nommer,
Que vous facez selon son industrie ;
Soyez ainsi que une biche serie[E],
Sans porter cors ; bien serez estimé ;
Certes ung cerf n'a point acoustumé
D'avoir viandes propres tous les jours change :
Tel est pescheur, et si il fainct estre ange.

Posé qu'ayez esté durant le ruyt
Fort eschauffé en faisant noyse et bruit,
C'est assez fait, cela vous doit suffire ;

A. pâture (viande : nourriture). B. les bois de l'animal. C. orgueilleux. D. taureau. E. calme et tranquille.

Vostre buisson gardez de jour, de nuyt,
Et, s'il y a quelque chien qui vous suyt,
Il luy sera force qu'il se retire ;
Car les veneurs Françoys, à bref vous dire,
Vous ont remis bien souvent au buisson :
Bon escollier doit savoir sa leçon.

Or se fait-il une assemblée tresbelle[5],
Pour regarder en la saison nouvelle
Que l'on fera de ceste chasse honneste,
Et, s'on treuve le serf des serfs rebelle,
Voulant user de ruse ou de cautelle,
Plusieurs veneurs yront bien tost en queste
Et là seront, pour congnoistre la beste,
L'ung de l'autre separez en maints lieux :
On prend bien serf, tant soit rusé ou vieux....



Chanson anonyme

Allons, allons gay[A],
M'amye, ma mignonne ;
Allons, allons gay,
Gayement vous et moy.

Mon pere a fait faire ung chasteau ;
Il n'est pas grant, mais il est beau.
Et allons, allons gay, etc.

D'or et d'argent sont les carneaulx[B],
Et si[C] a trois beaulx chevaulx.
Et allons, allons gay, etc.

A. gaiement. B. créneaux. C. aussi.

Et si a trois beaulx chevaulx ;
Le roy n'en a point de si beaulx.
Et allons, allons gay, etc.

Le roy n'en a point de si beaulx ;
L'un est gris, l'autre est moreau[A].
Et allons, allons gay, etc.

L'un est gris, l'autre est moreau,
Mais le petit est le plus beau.
Et allons, allons gay, etc.

Mais le petit est le plus beau ;
Ce sera pour me porter jouer,
Pour ma mignonne et pour moy.
Et allons, allons gay, etc.

Ce sera pour me porter jouer,
Pour ma mignonne et pour moy ;
G'yrons[B] jouer sur le muguet,
Et allons, allons gay, etc.

G'irons jouer sur le muguet
Et y ferons ung chappellet[C].
Et allons, allons gay, etc.

Et y ferons ung chappellet,
Pour ma mignonne et pour moy.
Et allons, allons gay, etc.



A. brun ou noir. B. nous irons. C. une guirlande.

Jean Bouchet

EPISTRE DE L'AUTEUR À SON FILZ GABRIEL BOUCHET

ESTANT AU COLLEGE

Mon cher enfant pense bien au vouloir
Qui eſt en moy de te faire valoir,
Et que mon bien n'y espargne et richesse
Dont je n'ay pas comme aultres à largesse,
Parquoy tu doys m'en scavoir meilleur gré
Et mieulx m'aymer, et en plus hault degré.
Incessamment[A] mon povre corps travaille,
Et mon esprit avec le mien corps veille
Pour practiquer[1], non sans peine et soulcy
Des biens pour toy, freres et seurs aussi,
Mettant mon corps en dangier et mon ame,
Voy doncq' combien tous ensemble vous ame[B],
Et si[C] ne veulx à present de toy rien
Fort preferer à tout bien terrien[D]
L'amour de Dieu[2], pour obtenir sa grace,
Car je scay bien que celuy qui embrasse
Dieu par amour, ne scauroit avoir mal,
C'eſt luy dont vient noſtre bien principal,
C'eſt luy dont vient et procede science,
C'eſt luy dont vient loyalle conscience,
C'eſt luy dont vient l'argent, et le fin or,
Le bien parfaict, et coeleſte tresor,
Si tu le crains de craincte filialle
Venant d'amour cordialle et loyalle
Tu apprendras en ung jour plus qu'en cent
De bon scavoir honorable et decent,
Parce au matin avant que faire aultre euvre

A. sans cesse. B. je vous aime. C. aussi. D. terreſtre.

Je veulx mon filz que ton chief se desqueuvre[A]
À Dieu, disant en motz substantieulx[B]
Telle oraison, de cueur devotieux.
  Ô Dieu puissant, que ciel et terre honore
De bouche et cueur humblement vous adore,
Je croy de vous, et par vraye foy tien
Tout ce que doit croire ung bon Chrestien,
J'ay contre vous commis plusieurs offenses
Et maintz pechez, nonobstant voz defenses,
Dont me repens, et m'en confesse à vous,
En protestant, Pere Eternel tant doulx,
M'en confesser en bonne forme et guise
Tout en ce poinct que l'ordonne l'Eglise[3],
En temps et lieu, s'il m'est par vous permis
Sans rien celer de ce que j'ay commis,
Semblablement proteste satisfaire[4],
Et de jamais contre vous ne meffaire,
Vous suppliant mes maulx me pardonner
Entierement, et la grace donner
De vous aymer, semblablement mon proche[C]
Comme appartient, sans y avoir reproche,
Oultre vous prie, ô souverain seigneur,
Que vous soiez mon prochain enseigneur,
Et me donnez esprit, vouloir, memoire,
De bien apprendre à vostre honneur et gloire.
  Semblablement tes heures[5] tu diras
Comme appartient[D], apres obeyras
À tes leçons sans jamais en perdre une,
Tant que tu as la saison opportune.
  Et pour avoir memoire[6], ou la garder
Il fault souvent ses livres regarder,
Et rapporter nuyt et jour à toute heure
Ce qu'on apprend, et y faire demeure,
Car ne reveoir ce qu'on scait bien souvent
Tost on oublye, et passe comme vent,
À ceste cause est memoire nommée,
Des Muses mere, ainsi est renommée.
Quand on lira[7], ne penseras ailleurs,
Ainsi que font ung tas de folz railleurs[E],

A. que ta tête se découvre. B. pleins de substance. C. d'aimer de la même manière mon prochain. D. comme tu le dois. E. un tas de jeunes gens qui plaisantent.

Tu y mettras ton affection toute,
Car de legier[A] retient qui bien escoute.



Rabelais

INSCRIPTION MISE SUS LA GRANDE PORTE DE THELEME

Cy n'entrez pas Hypocrites, bigotz[B],
Vieulx matagotz, marmiteux[C] borsouflez,
Torcoulx, badaulx[D] plus que n'estoient les Gotz[1],
Ny Ostrogotz, precurseurs des magotz,
Haires[E], cagotz, caffars empantouflez[F],
Gueux mitouflez, frapars escorniflez,
Befflez, enflez, fagoteurs de tabus[G]
Tirez[H] ailleurs pour vendre voz abus.

Voz abus meschans
Rempliroient mes champs
De meschanceté.
Et par faulseté
Troubleroient mes chants
Voz abus meschans.

Cy n'entrez pas maschefains[I] practiciens[2],
Clers, basauchiens mangeurs du populaire.
Officiaulx[3], scribes, et pharisiens,
Juges, anciens, qui les bons parroiciens

A. car aisément. B. hypocrites. C. hypocrites. D. faux dévots, sots. E. misérables. F. chaussés de pantoufles. G. emmitouflés, moines mendiants, moqués, fomenteurs de troubles. H. retirez-vous. I. hommes avides.

Ainsi que chiens mettez au capulaire[A].
Vostre salaire est au patibulaire[B].
Allez y braire : icy n'est faict excés,
Dont en voz cours on deust mouvoir procés.

Procés et debatz
Peu font cy d'ebatz
Où l'on vient s'esbatre.
À vous pour debatre
Soient en pleins cabatz[4]
Procés et debatz.

Cy n'entrez pas vous usuriers chichars[C],
Briffaulx[5], leschars[D], qui tousjours amassez,
Grippeminaulx, avalleurs de frimars[6],
Courbez, camars, qui en vous coquemars
De mille marcs jà n'auriez assez.
Poinct esguassez n'estes quand cabassez[E]
Et entassez, poiltrons[F] à chiche face.
La male mort en ce pas vous deface[G].

Face non humaine
De telz gens qu'on maine
Raire[H] ailleurs : ceans
Ne seroit seans.
Vuidez[I] ce dommaine
Face non humaine.

Cy n'entrez pas vous rassotez[J] mastins,
Soirs ny matins, vieux chagrins et jaloux,
Ny vous aussi seditieux mutins,
Larves, lutins, de dangier[7] palatins[K],
Grecz ou Latins plus à craindre que Loups[8],
Ny vous gualous verollez jusque à l'ous[L] :
Portez vos loups[M] ailleurs paistre en bonheur,
Croustelevez[N] remplis de deshonneur.

Honneur, los, deduict[O]
Ceans est deduict

A. mettez à la dernière extrémité. B. gibet. C. avares. D. gloutons. E. vous n'êtes pas dégoutés quand vous mettez dans vos cabas. F. paresseux. G. que la mort cruelle vous fasse mourir sur l'heure. H. raser. I. quittez. J. fous. K. officiers du palais. L. galeux vérolés jusqu'à l'os. M. ulcères. N. couverts de croûtes. O. réputation, plaisir.

Par joyeux acords.
Tous sont sains au corps.
Par ce bien leur duict[A]
Honneur, los, deduict.

Cy entrez vous, et bien soyez venuz
Et parvenuz tous nobles chevaliers.
Cy est le lieu où sont les revenuz
Bien advenuz : affin que entretenuz
Grands et menuz, tous soyez à milliers.
Mes familiers serez et peculiers[B],
Frisques gualliers[C], joyeux, plaisans mignons,
En general tous gentilz[D] compaignons.

Compaignons gentilz,
Serains et subtilz
Hors de vilité[E],
De civilité
Cy sont les oustilz[9],
Compaignons gentilz.

Cy entrez vous qui le sainct evangile
En sens agile[10] annoncez, quoy qu'on gronde,
Ceans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille[F]
Par son faulx stile empoizonner le monde.
Entrez, qu'on fonde icy la foy profonde
Puis qu'on confonde et par voix, et par rolle[G]
Les ennemys de la saincte parolle.

La parolle saincte,
Jà ne soit extaincte
En ce lieu tressainct.
Chascun en soit ceinct,
Chascune ayt enceincte
La parolle saincte.

Cy entrez vous dames de hault paraige
En franc couraige[H]. Entrez y en bon heur.
Fleurs de beaulté, à celeste visaige,

A. convient. B. intimes. C. pimpants, gaillards. D. nobles. E. vilenie. F. poursuit. G. écrit. H. sans avoir peur.

À droict corsaige[A], à maintien prude et saige :
En ce passaige est le sejour d'honneur[11].
Le hault seigneur, qui du lieu fut donneur
Et guerdonneur[B], pour vous l'a ordonné,
Et pour frayer à tout prou or donné[C].

Or donné par don
Ordonne pardon
À cil[D] qui le donne.
Et tres bien guerdonne
Tout mortel preud'hom
Or donné par don.



Chansons anonymes

J'ai vu le renard, et le loup, et le lièvre
J'ai vu le renard et le loup chanter.

En mon jardin m'en entrai,
Trois fleurs d'amour y trouvai,
À mon ami les mandai[F.],
Un baiser si[F] m'a donné.

J'ai vu le renard, et le loup, et le lièvre,
J'ai vu le renard et le loup danser.



Nous estions trois compaignons
Qui venoient de delà les mons,
Pensant tous faire grant chiere,

A. à la taille élancée. B. celui qui récompense. C. pour pourvoir à toutes les dépenses a donné beaucoup d'or. D. celui. E. je les ai envoyées. F. aussi.

Sen devant derriere,
Et si n'avoyent pas ung soubz,
Sen dessus dessoubz.

Quant fusmes au logis arrivez :
« L'hostesse, qu'avez habillé[A] ?
Faictes nous à tous grant chere,
Sen devant derriere,
Et nous deust il couster cent soulz »,
Sen dessus dessoubz.

Quant nous eusmes bien disné :
« Hostesse, que souperons nous ?
Habillez nous connins[B] et lievres,
Sen devant derriere,
Et une perdrix aux choux »,
Sen dessus dessoubz.

Quant nous eusmes bien souppé :
« Hostesse, où coucherons nous ?
Envoyez nous la chamberiere,
Sen devant derriere,
Pour coucher avecques nous »,
Sen dessus dessoubz.

Quant la dame entendit ce mot :
« Faictes encores ung aultre escot[C].
Je vous feray à tous grant chiere,
Sen devant derriere,
Et ne vous coustera pas ung soubz »,
Sen dessus dessoubz.

Quant la chamberiere entendit
Qu'i n'estoyent que quatre ou cinq,
Elle dist en basse maniere,
Sen devant derriere,
« Je vous fourniray bien tous »,
Sen dessus dessoubz.

Et quant ce vint à compter,
N'avoyent ne maille ne denier.

A. préparé (au sens culinaire). B. lapins. C. donnez-moi encore de l'argent.

L'hoste print sa grant rapiere,
Sen devant derriere,
« Vous me payerez tout à coup[A] »,
Sen dessus dessoubz.

Quant Thibault ouyt ces motz,
Il print ung de ses sabotz
Et luy rompit les machoueres,
Sen devant derriere,
Et ne bailla pas ung solz,
Sen dessus dessoubz.



Jean Marot

RONDEAU ENVOYÉ À LA DAME

En attendant d'amour la joyssance,
Mon bien, m'amour, et ma seulle fiance[B],
Considerez le mal en quoy puys estre,
Mon palle tainct bien le donne à congnoistre[1],
Si vous daignez en avoir congnoissance.
Troys ans y a que suys en ceste dance,
Sans riens gaigner, fors ung peu d'esperance,
Qui me repaist à force de promettre,
En attendant.
Si loyaulté avec perseverance
De bien servir, veullent recongnoissance
De leur bien faict, plaise vous me remectre
En vostre grace, et en plaisir me mectre,
Pour me donner de mes maulx allegeance[C],
En attendant.

A. tout de suite. B. celle en qui je mets ma confiance. C. allégement.

RESPONCE DE LA DAME

En attendant[2], vous perdez vostre peine,
Ce n'est pas d'huy[A], ne de l'autre sepmaine,
Que tout à plat[B] j'ay faict de vous reffuz :
De vostre mal onques cause ne fuz,
C'est folle amour qui ainsi vous pourmaine[C].
Ne pensez pas que je soys si mondaine,
Que pour vous face œuvre qui soit vilaine,
Car à la fin vous vous trouveriez[3] confuz,
En attendant.
Quelque propos qu'on me die[D] ou ramaine,
Tousjours seray de mon honneur certaine,
Et pour autant ne m'en sermonnez plus,
Si ne voullez, comme ung sot, au surplus,
Mourir de soif aupres de la fontaine[4],
En attendant.

RONDEAU

Puis qu'ainsi est ma gente Damoiselle,
Que vous m'avez changé pour Robillard,
À Dieu vous dy, car je n'ai pas bien l'art,
De vous porter au moustier[E] la chandelle.
Ailleurs m'en voys faire Dame nouvelle,
En esperant avoir perdrix pour lard,
Puys qu'ainsi est.
La huppe laisse, et prens la tourterelle ;
Mais vous laissez l'autour pour le busart,
Selon vos billes vous aurez le billart[F] ;
Je n'en dy plus, et vous laisse pour telle,
Puys qu'ainsi est.

A. ce n'est pas d'aujourd'hui. B. très franchement. C. tourmente. D. dise. E. monastère. F. bâton pour pousser les billes.



Clément Marot

L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE

RONDEAUX

XXII. À LA LOUANGE DE MA DAME LA DUCHESSE D'ALENÇON, SŒUR UNIQUE DU ROY

Sans riens blasmer, je sers une maistresse,
Qui toute femme ayant noble haultesse
Passe en Vertus, et qui porte le nom,
D'une fleur belle, et en Royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.

En Chasteté elle excelle Lucresse[1] :
De vif Esprit, de Constance, et Sagesse
S'en est l'Enseigne, et le droit Gouffanon[A],
Sans riens blasmer.

On pourroit dire, il l'estime sans cesse,
Pour ce que c'est sa Dame, et sa Princesse[2],
Mais on sçait bien, si je dy vray, ou non.
Brief, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle Duchesse,
Sans riens blasmer.

A. étendard.

XXX. DU VENDREDY SAINCT

Dueil, ou plaisir me fault avoir sans cesse :
Dueil, quand je voy (ce jour plein de rudesse)
Mon Redempteur pour moy en la croix pendre :
Ou tout plaisir, quand pour son sang espendre[A]
Je me voy hors de l'infernale presse[B].

Je riray donc : non, je prendray tristesse.
Tristesse ? ouy, dis je toute lyesse.
Brief, je ne sçay bonnement lequel prendre
Dueil ou plaisir[3].

Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse :
Ainsi la Mort, qui le Saulveur oppresse,
Faict sur nos cueurs Dueil, et Plaisir descendre :
Mais nostre mort, qui en fin nous faict cendre,
Tant seulement l'ung, ou l'autre nous laisse,
Dueil ou Plaisir[4].

XXXIX. DE SA GRAND AMYE

Dedans Paris Ville jolye
Ung jour passant melancolie[C]
Je prins alliance nouvelle
À la plus gaye Damoyselle[D],
Qui soit d'icy en Italie.

D'honnesteté[5] elle est saisie,
Et croy (selon ma fantaisie)
Qu'il n'en est gueres de plus belle
Dedans Paris.

A. parce qu'il a répandu son sang. B. la foule des damnés. C. la mélancolie s'éloignant. D. femme, mariée ou non, de la noblesse.

Je ne la vous nommeray mye
Si non que c'eſt ma grand Amye ;
Car l'alliance[6] se feit telle[A],
Par ung doulx baiser, que j'eus d'elle
Sans penser aulcune infamie,
Dedans Paris.

XLIV. D'UNG SOY DEFFIANT DE SA DAME

Plus qu'en aultre lieu de la ronde,
Mon cueur volle comme l'Aronde[B]
Vers toy, en prieres, et dictz :
Mais si asprement l'escondis[C],
Que noyer le fais en claire unde.

Dont ne puis croire (ou l'on me tonde)
Que ton cueur à m'aymer se fonde,
Quand tous biens me y sont interdictz,
Plus qu'en aultre lieu.

Car il n'y a Princesse au Monde,
Qui m'aymaſt d'amour si profonde,
Comme celle que tu me dis,
Qui ne m'ouvriſt le Paradis
De jouyssance, où grâce abonde
Plus qu'en aultre lieu[7].



EPISTRE AU ROY,
DU TEMPS DE SON EXIL À FERRARE

Je pense bien, que ta magnificence,
Souverain Roy, croyra, que mon absence
Vient par sentir la coulpe[D], qui me poingt

A. à ces conditions. B. l'hirondelle. C. tu l'éconduis. D. la faute, le remords.

D'aulcun meffaict : mais ce n'est pas le poinct.
Je ne me sens du nombre des coulpables.
Mais je sçay tant de juges corrompables.
Dedans Paris, que par pecune prinse[A],
Ou par amys, ou par leur entreprinse,
Ou en faveur, et charité piteuse[B]
De quelcque belle humble solliciteuse,
Ilz saulveront la vie orde[C], et immunde
Du plus meschant, et criminel du monde :
Et au rebours, par faulte de pecune,
Ou de support, ou par quelcque rancune,
Aux innocents ilz sont tant inhumains
Que content suis ne tomber en leurs mains.
Non pas, que touts je les mecte en ung compte[D] :
Mais la grand'part la meilleure surmonte[1].
Et tel merite y estre authorisé[E],
Dont le conseil n'est ouy, ne prisé.
Suyvant propos, trop me sont ennemys
Pour leur Enfer[2], que par escript j'ay mys,
Où quelcque peu de leurs tours je descœuvre :
Là me veult on grand mal pour petit œuvre.
Mais je leur suis encor plus odieux,
Dont je l'osay lire[3] devant les yeulx
Tant clair voyants de ta majesté haulte,
Qui a pouvoir de refformer leur faulte.
Brief, par effect, voyre par foys diverses
Ont declairé leurs vouluntés perverses
Encontre moy[4] : mesmes ung jour ilz vindrent
À moy malade, et prisonnier me tindrent,
Faisant arrest sus ung homme arresté
Au lict de mort : et m'eussent pis traicté,
Si ce ne fust ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant, que t'en priasse,
Leur commandant de laisser choses telles :
Dont je te rends grâces tres immortelles.
Aultant comme eulx, sans cause, qui soit bonne,
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne[5] :
Bien ignorante elle est, d'estre ennemye
De la trilingue et noble Academie
Qu'as erigée[6]. Il est tout manifeste,

A. parce qu'ils ont reçu de l'argent. B. qui a pitié. C. sale. D. non que je les mette tous dans le même sac. E. tel mérite d'y avoir autorité.

Que là dedans contre ton vueil celeste
Est deffendu, qu'on ne voyse allegant[A]
Hebrieu, ny Grec, ny Latin elegant :
Disant, que c'est langaige d'Hereticques.
Ô paovres gens de sçavoir touts ethicques[B] !
Bien faictes vray ce proverbe courant,
Science n'a hayneux, que l'ignorant.
   Certes, ô Roy, si le profond des cueurs
On veult sonder de ces Sorboniqueurs,
Trouvé sera, que de toy ilz se deulent.
Comment douloir ? Mais que grand mal te veulent,
Dont tu as faict les Lettres, et les Arts
Plus reluysants, que du temps des Cesars :
Car leurs abus voyt on en façon telle.
C'est toy, qui as allumé la chandelle,
Par qui maint œil voyt mainte verité[7],
Qui soubs espesse, et noyre obscurité,
A faict tant d'ans icy bas demeurance.
Et qu'est il rien plus obscur, qu'ignorance ?
   Eulx, et leur court en absence, et en face,
Par plusieurs foys m'ont usé de menace :
Dont la plus doulce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple desolé,
Que leur desir de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abus, dont ilz se sont munys,
Fussent à clair descouverts, et punys.
Ô quatre foys, et cinq foys bien heureuse
La mort, tant soit cruelle, et rigoreuse,
Qui feroit seulle ung million de vies
Soubs telz abus n'estre plus asservies !
Or à ce coup il est bien evident,
Que dessus moy ont une vieille dent,
Quand ne pouvant crime sur moy prouver,
Ont tres bien quis[C], et tres bien sceu trouver
Pour me fascher briefve expedition[D],
En te donnant maulvaise impression
De moy ton serf, pour apres à leur aise
Mieulx mectre à fin leur voulunté maulvaise :
Et pour ce faire ilz n'ont certes heu honte

A. qu'on n'aille alléguant. B. maigres de savoir. C. cherché. D. un moyen rapide.

Faire courir de moy vers toy maint compte[A],
Avecques bruyt plein de propos menteurs,
Desquelz ilz sont les premiers inventeurs.
De Lutheriste[8] ilz m'ont donné le nom :
Qu'à droict ce soit, je leur responds, que non.
Luther pour moy des cieulx n'est descendu,
Luther en Croix n'a pas esté pendu
Pour mes pechés : et tout bien advisé,
Au nom de luy ne suis point baptizé[9] :
Baptizé suis au nom, qui tant bien sonne,
Qu'au son de luy le Pere eternel donne
Ce, que l'on quiert : le seul nom soubs les cieulx
En, et par qui ce monde vicieulx
Peult estre sauf. Le nom tant fort puissant
Qu'il a rendu tout genoil fleschissant,
Soit infernal, soit celeste, ou humain[10] :
Le nom, par qui du seigneur Dieu la main
M'a preservé de ces grands loups rabis[B],
Qui m'espioyent dessoubs peaulx de brebis.
Ô seigneur Dieu[11], permectez moy de croyre,
Que reservé m'avez à vostre gloyre.
Serpents tortus, et monstres contrefaicts[12]
Certes sont bien à vostre gloyre faicts :
Puis que n'avez voulu doncq' condescendre,
Que ma chair vile ayt esté mise en cendre,
Faictes au moins tant, que seray vivant,
Que vostre honneur soit ma plume escripvant :
Et si ce corps avez predestiné
À estre ung jour par flamme terminé,
Que ce ne soit au moins pour cause folle :
Ainçoys[C] pour vous, et pour vostre parolle :
Et vous supply, Pere, que le tourment
Ne luy soit pas donné si vehement,
Que l'âme vienne à mectre en oubliance
Vous, en qui seul gist toute sa fiance[D] :
Si que[E] je puisse avant, que d'assoupir,
Vous invocquer, jusqu'au dernier souspir.
Que dys je ? Où suis je[13] ? Ô noble Roy Françoys,
Pardonne moy, car ailleurs je pensoys.
Pour revenir doncques à mon propos,

A. conte. B. enragés, atteints de la rage. C. mais plutôt. D. confiance, foi. E. si bien que.

Radamanthus[14] avecques ses supposts
Dedans Paris, combien que fusse[A] à Bloys,
Encontre moy faict ses premiers exploicts[15],
En saysissant de ses mains violentes
Toutes mes grands richesses excellentes,
Et beaulx thresors d'avarice delivres :
C'est assçavoir mes papiers, et mes livres,
Et mes labeurs. Et Juge sacrilege,
Qui t'a donné ne loy, ne privilege
D'aller toucher, et faire tes massacres
Au cabinet des sainctes Muses sacres ?
Bien est il vray, que livres de deffense[B]
On y trouva[16] : mais cela n'est offense
À ung Poëte, à qui on doibt lascher
La bride longue, et rien ne luy cacher,
Soit d'art magicq, nygromance, ou caballe[17].
Et n'est doctrine escripte, ne verballe,
Qu'ung vray Poëte au chef ne deust avoir,
Pour faire bien d'escrire son debvoir.
Sçavoir le mal est souvent proffitable,
Mais en user est tousjours evitable :
Et d'aultre part, que me nuist de tout lire ?
Le grand donneur m'a donné sens[C] d'eslire
En ces livrets tout cela, qui accorde
Aux sainctz escripts de grâce, et de concorde :
Et de jecter tout cela, qui differe
Du sacré sens, quand pres on le confere.
Car l'escripture est la touche, où l'on treuve
Le plus hault Or[18]. Et qui veult faire espreuve
D'or, quel qu'il soit, il le convient toucher
À ceste pierre, et bien pres l'approcher
De l'Or exquis, qui tant se faict paroistre,
Que bas, ou hault tout aultre faict congnoistre.
Le juge doncq' affecté[D] se monstra
En mon endroict, quand des premiers oultra[E]
Moy, qui estoys absent, et loing des villes :
Où certains folz feirent choses trop viles,
Et de scandalle, helas au grand ennuy,
Au detriment, et à la mort d'aultruy.
Ce que sachant, pour me justifier,

A. bien que je fusse. B. livres défendus. C. jugement. D. partial. E. perça de part en part.

En ta bonté je m'osay tant fier,
Que hors de Bloys partys pour à toy, Sire,
Me presenter. Mais quelcun me vint dire,
Si tu y vas, amy, tu n'es pas sage :
Car tu pourroys avoir maulvais visage
De ton Seigneur. Lors comme le Nocher,
Qui pour fuyr le peril d'ung rocher
En pleine mer se destourne tout court :
Ainsi pour vray m'escartay de la court :
Craignant trouver le peril de durté,
Où je n'euz oncq, fors doulceur, et seurté.
Puis je sçavoys, sans que de faict l'apprinsse,
Qu'à ung subject l'œil obscur[A] de son Prince
Est bien la chose en la terre habitable
La plus à craindre, et la moins souhaitable.
Si m'en allay evitant ce dangier
Non en pays, non à Prince estrangier,
Non point usant de fugitif destour,
Mais pour servir l'aultre Roy à mon tour,
Mon second Maistre[19], et ta sœur son espouse,
À qui je fuz des ans à quatre, et douze,
De ta main noble heureusement donné.
Puis tost apres, Royal chef couronné,
Sachant plusieurs de vie trop meilleure,
Que je ne suys, estre bruslés à l'heure
Si durement, que mainte nation
En est tombée en admiration[B],
J'abandonnay sans avoir commys crime
L'ingrate France, ingrate ingratissime
À son Poëte : et en la delaissant,
Fort grand regret ne vint mon cueur blessant.
Tu ments Marot, grand regret tu sentys,
Quand tu pensas à tes Enfants petits.
En fin passay les grands froides montaignes,
Et vins entrer aux Lombardes campaignes :
Puis en l'Itale, où Dieu qui me guydoit,
Dressa mes pas au lieu, où residoit
De ton clair sang une Princesse humaine,
Ta belle sœur, et cousine germaine,
Fille du Roy tant craint, et renommé,
Pere du peuple aux Chroniques nommé[20].

A. le regard hostile. B. stupéfaction.

En sa Duché de Ferrare venu,
M'a retiré[A] de grâce, et retenu,
Pource que bien luy plaist mon escripture,
Et pour aultant que suys ta nourriture[B].
Parquoy, ô Sire, estant avecques elle,
Conclure puis d'ung franc cueur, et vray zelle,
Qu'à moy ton serf ne peult estre donné
Reproche aulcun, que t'aye abandonné,
En protestant, si je perds ton service,
Qu'il vient plus tost de malheur, que de vice.

À LA ROYNE DE NAVARRE

Par devers qui prendront mes vers leur course,
Synon vers toy, d'eloquence la source,
Qui les entens sans les falloir gloser[C],
Et qui en sçais de meilleurs composer[1] ?
À qui diray ma doulleur ordinaire,
Synon à toy, Princesse debonnaire,
Qui m'a nourry[D], et souvent secouru,
Avant qu'avoir devers toy recouru ?
À qui diray le regret qui entame
Mon cueur de fraiz, synon à toy, ma Dame,
Que j'ay trouvée en ma premiere oppresse
(Par dit et fait) plus mere que maistresse ?
Ô noble fleur[2], si advouez nous sommes[E]
Tirer de Dieu comparaison aux hommes,
Alloit jamais David, roy, à recours[F],
Fors à celluy qui luy promist secours ?
Alloit jamais Israel à refuge,
Quand contre luy couroit nouveau deluge,
Fors à celluy qui aux premiers dangers
L'avoit tiré d'entre les estrangiers[3] ?
Je ne dy pas que bras et cueur ensemble
Ne leve[G] à Dieu : mais en effect il semble
Que je ne doy avoir confort de luy
Synon par toy, quand il me vient ennuy.

A. m'a offert une retraite. B. ton protégé. C. sans qu'il soit besoin de les gloser. D. protégé. E. si nous sommes autorisés à. F. est-ce que le roi David recourait ? G. je ne lève.

Or en ay ung, qui dedans mon cerveau
Est lourdement imprimé de nouveau.
Tu sçais comment, par parolles mutines
Des envieux aux langues serpentines,
Je fus contrainct (bien t'en peult souvenir)
Par devers toy en franchise venir[A4],
Puis tout à coup, helas, t'abandonner
Soubz le conseil qu'il te pleust me donner :
Si me traictas (ains que partir) de sorte
Qu'il n'est besoing que de ma plume sorte
Ce qui en fut, craignant apprecier
Mon loz en lieu[B] de te remercier.
Ô gentil cueur de Princesse royalle,
Ô plaine d'heur la famille loyalle
Qui vit soubz toy ! Ainsy fut mon depart,
Ayant aux yeulx les larmes d'une part,
D'autre costé, une doubte, une craincte,
Qui en chemin dedans moy fut empraincte
Pour la fureur des envyeulx meschans,
Qui lors estoyent en queste sur les champs.
Lors comme ung cerf eschappé des dentées[C5]
Qu'il a des chiens jà experimentées,
Puis les sentant de bien loing aboyer,
Se mect encor à courre et tournoyer
En si grant peur que desjà il pense estre
Saisi aux flans, à dextre et à senestre,
Par quoy ne cesse à transnouer[D] maretz,
Saulter buissons, circuir[E] grans forestz,
Tant qu'en lieu soit où nul chien ne l'offense :
Ainsy passay Languedoc et Prouvence.
En telles peurs, et semblables travaulx
Passa ton serf torrentz, et montz et vaulx :
Puis se saulva en la terre italique,
Dedans le fort d'une dame gallique[6]
Qui le receut : dont la remercias
Bien tost apres. Las, je ne sçay si as
Ores de moy souvenances semblables,
Je croy que si : mais ces espoventables
Doubtes et peurs, non encores tollues[F],
M'en ont causé tout plain de superflues,

A. de venir à toi pour trouver la liberté. B. craignant de me vanter au lieu. C. morsures. D. passer à la nage. E. faire le tour de. F. enlevées, supprimées.

Qui me font craindre où craindre je ne doy.
Donq trop de peur m'excusera vers toy.
L'homme subject à nauffrages terribles
Crainct toutes eaues, fussent elles paisibles :
Souvent aux champs la brebis apperçoit
Ung chien de loing, et cuyde que ce soit[A]
Ung loup cruel : si[B] se prend à courir
Et fuyt celluy qui la peult secourir.
Ainsy actainct de calamitez toutes,
Je ne conçoy en moy que peurs, et doubtes,
Tant qu'advis m'est, que ceulx là qui ont soing
De mon prouffit me faillent au besoing.
Et, qui pis est, crains que ma destinée
Suive son train, tant est acheminée[C].
Car chiens du Pau[D], de relais et renfort[7],
Sont jà venus eslancer de son fort
Ton povre serf, qui en l'estang sallé
Venitien jecter s'en est allé,
Où les mastins ne le laisront longtemps,
Par clabauder[E] d'icy je les entens.
Ainsy osté m'ont la joye feconde
Et le repos que ma Dame seconde[8]
M'avoit donnés : osté m'ont ceste aisance,
Oultre son vueil, et à ma desplaisance :
Et maintenant, tout ce que faire puys
Sont pleurs, et plains, et ne sçay qui je suis,
Fors seullement une plante esbranchée,
Laquelle fut lourdement arrachée
De ton jardin fertile et fructueux
Par turbillons, et ventz impetueux
Qui m'ont poulsé par sus les grans montaignes
Jusqu'à la mer qui est joincte aux campaignes
De l'Itallye, où j'ay plus de douleurs
Que n'a la terre au printemps de couleurs.
En ceste mer n'a point tant d'animaulx
Qu'en moy d'ennuys : mais le grant de mes maulx
Et le dernier, est de sentir en l'âme
Quel douleur c'est perdre deux foys sa dame.
Aucunesfoys je dy : la nuict viendra,
Je dormiray, lors ne m'en souviendra :
Le dormir est contre le soucy une

A. pense que c'est. B. alors. C. avancée. D. du Pô. E. aboyer.

Grant medecine, à ung chascun commune.
Mais en dormant viennent m'espovanter
Songes divers, et me representer
Aupres du vif[A] de mon malheur l'ymaige,
Et mes espritz veillent à mon dommaige,
Si qu'advis m'eſt, ou que huissiers ou sergens
De me chercher sont promptz et diligens,
Ou qu'enserré suis en murs et barreaux,
Ou qu'on me livre innocent aux bourreaux.
Quelque foys suis trompé d'un plus beau songe,
Et m'eſt advis que me voy, sans mensonge,
Autour de toy, Royne tres honorée,
Comme souloye[B], en ta chambre parée,
Ou que me faiz chanter en divers sons
Pseaulmes divins, car ce sont tes chansons[9],
Ou qu'avec vous, mes amys singuliers,
Je me consolle en propos familiers.
Ainsy ayant senty à la legere
Ceſte lyesse, et joye mensongere,
Pis que devant je me trouve empiré
Du souvenir de mon bien desiré.
Et en ce point, soit que le cler jour luyse,
Soit que la nuiƈt à repos nous induise,
Je vy en peine : et fus ainsy traiƈté
Des lors qu'amour euſt mon cueur arreſté
À la Vertu, à la Belle sans si[10],
Et a duré mon mal jusques icy :
Tousjours les siens en la mortelle vie
Seront subjeƈtz aux ayguillons d'envye.
Ha, noble fleur[11], ne te souvient il point
Qu'à mon depart, dont le record[C] me poingt,
Tu me promis de bouche, et d'escripture
Te souvenir de moy, ta nourriture[D].
Or eſt il temps que de ce je te somme,
Ains que le fais de mes ennuys m'assomme.
De France, helas, suis bany desollé,
Non pour avoir aucun marchant vollé,
Non pour avoir par trop soudaine main
Tainƈt et rougi l'espée en sang humain,
Non pour avoir sur mer eſté corsaire,

A. d'une manière vivante. B. comme j'en avais l'habitude. C. souvenir. D. ton protégé.

Non pour avoir adverty l'adversaire
Contre mon Roy, ne pour faulx tesmoigner,
Ne faulcement or ou argent congner[A] :
Tous ceulx qui sont de Vertu amoureux
Ne tombent pas en cas si malheureux.
   Puisque suis donq bany pour ma Deesse,
Je te supply, toy qui es ma Princesse[12],
Me desbanir : ung chascun, pour tout seur[B],
Trouve tousjours ne sçay quelle doulceur
En son pays, qui ne luy veult permectre
De le povoir en oubliance mectre.
Ulixes sage, au moins estimé tel,
Fit bien jadis refus d'estre immortel
Pour retourner en sa maison petite,
Et du regret de mort se disoit quitte
Si l'air eust pu de son pays humer
Et veu de loing son vilage fumer[13].
   Est il qu'en France ung plus plaisant sejour ?
Et toutesfoys nous voyons chascun jour
Que l'Alemant et le Grec s'en retyre
Pour habitter son pays, qui est pire.
Sauvages ours, et lions furieux
De retourner mesmes sont curieux
En leur caverne. Estes vous esbahys,
Faulx mesdisans, si j'aspire au pays,
Là où j'ay prins nourriture[C] et croissance,
Où j'ay enfans, compaignons, congnoissance,
Là où mes vers, çà et là espandus,
Sont des petis et des grans entendus,
Où je vivoys sans peine, et sans destresse,
Et où tu es, ma dame, et ma maistresse ?
   Si te prometz, quant voy ma destinée
Si asprement à travaulx inclinée,
Que mon espoir, et toute sa vertu
Est tout à coup de grant craincte abatu :
Puis quant je pense à la bonté humaine
De ce grand Roy dont tu es seur germaine,
Et que c'est luy qui tout fasché devient
Quant de rigueur user il luy convient,
Lors mon espoir abatu se releve,

A. ni pour avoir fabriqué de la fausse monnaie avec un « coin ». B. c'est chose sûre. C. éducation.

Et me promect que l'ennuy qui me greve[A]
Tost prendra fin par le moyen de toy.
En fin d'escript, je le te ramentoy[B],
Te suppliant te prendre à ma fortune
Si de propos tristes je te importune :
Aussy ayant cest escript visité,
Si quelque mot s'y trouve inusité,
Pardonne moy : c'est mon stile qui change,
Par trop oyr parler langage estrange[C][14],
Et ne fera que tousjours empirer
S'il ne te plaist d'icy me retirer.

LE DIEU GARD DE MAROT À LA COURT

Vienne la Mort, quand bon luy semblera,
Moins que jamais mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je reçoy ceste grâce
De veoir encor de mon seigneur la face.
Ha mal parlants, ennemys de vertu,
Totallement me disiez devestu
De ce grand bien : vostre cueur endurcy
Ne congneut oncq ne pitié, ne mercy.
Pourtant[D] avez semblable à vous pensé
Le plus doulx Roy, qui fut oncq offensé.
C'est luy, c'est luy, France Royne sacrée,
C'est luy qui veult que mon œil se recrée,
Comme souloit[E], en vostre doulx regard.
Or je vous voy (France) que Dieu vous gard.
Depuis le temps, que je ne vous ay veuë,
Vous me semblez bien amendée[1], et creuë[F],
Que Dieu vous croisse encores plus prospere.
Dieu gard Françoys (vostre cher filz, et pere),
Le plus puissant en armes, et science,
Dont ayez heu encore experience.
Dieu gard la Royne Alienor d'Aultriche,
D'honneur, de sens, et de vertus tant riche.

A. qui m'accable. B. rappelle. C. langue étrangère. D. pour cela. E. comme il en avait l'habitude. F. augmentée.

Dieu gard du dard mortifere, et hydeux
Les filz du Roy. Dieu nous les gard touts deux.
Ô que mon cueur eſt plein de dueil, et d'ire,
De ce, que plus les troys je ne puis dire[2] !
Dieu gard leur sœur, la Margueritte pleine
De dons exquis. Ha Royne Magdaleine[3],
Vous nous lairrez[A] : bien vous puis, ce me semble,
Dire Dieu gard, et adieu tout ensemble.
Pour abreger, Dieu gard le noble reſte
Du Royal sang, origine celeſte.
Dieu gard touts ceulx qui pour la France veillent,
Et pour son bien combattent, et conseillent.
Dieu gard la Court des Dames, où abonde
Toute la fleur, et l'eliſte du monde.
Dieu gard enfin toute la fleur de lys,
Lyme, et rabot des hommes mal pollys.
Or sus avant mon cueur, et vous mes yeulx,
Touts d'ung accord dressez vous vers les cieulx,
Pour gloyre rendre au paſteur debonnaire[4]
D'avoir remis en son parc ordinaire
Ceſte brebis esloignée en souffrance.
Remerciez ce noble Roy de France,
Roy plus esmeu vers moy de pitié juſte,
Que ne fut pas envers Ovide Auguſte[5].
Car d'adoulcir son exil le pria,
Ce qu'accordé Auguſte ne luy a.
Non que je vueille (Ovide) me vanter
D'avoir mieulx sceu, que ta muse chanter.
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour esmouvoir à mercy, et clemence :
Mais assez bon persuadeur me tien
Ayant ung Prince humain plus, que le tien.
Si tu me vaincz en l'art tant aggreable,
Je te surmonte en fortune amyable :
Car quand banny aux Gettes[6] tu eſtoys
Ruysseaulx de pleurs sur ton papier jeƈtoys
En escripvant sans espoir de retour :
Et je me voy mieulx que jamais, autour
De ce grand Roy, ce pendant qu'as eſté
Pres de Cesar à Romme en liberté[B],

A. vous allez nous laisser. B. mieux en faveur auprès du roi de France que tu ne le fus auprès d'Auguſte.

D'amour chantant, parlant de ta Corynne[7].
Quant est de moy, je ne veulx chanter hymne
Que de mon Roy : ses gestes reluysants
Me fourniront d'arguments suffisants.
Qui veult d'amour deviser, si devise :
Là est mon but. Mais quand je me ravise,
Doibs je finir l'Elégie[8] presente
Sans qu'ung Dieu gard encore je presente ?
Non, mais à qui ? Puis que Françoys pardonne
Tant, et si bien, qu'à touts exemple il donne,
Je dys Dieu gard à touts mes ennemys
D'aussi bon cueur, qu'à mes plus chers amys[9].

L'ENFER

Comme douleurs de nouvel amassées
Font souvenir des lyesses passées :
Ainsi plaisir de nouvel amassé
Faict souvenir du mal, qui est passé.
Je dy cecy, mes treschers Freres, pource
Que l'amytié, la chere non rebourse[A],
Les passetemps, et consolations,
Que je reçoy par visitations
En la prison claire, et nette de Chartres,
Me font recors[B] des tenebreuses chartres[C],
Du grand chagrin, et recueil ord[D], et laid,
Que je trouvay dedans le Chastellet.
Si ne croy pas, qu'il y ait chose au monde,
Qui mieulx ressemble ung Enfer tresimmunde :
Je dy Enfer, et Enfer[1] puis bien dire :
Si l'allez veoir, encor' le voyrrez pire.
Aller helas ! ne vous y vueillez mettre :
J'ayme trop mieulx le vous descrire en metre,
Que pour le veoir aulcun de vous soit mys
En telle peine. Escoutez doncq' Amys.
Bien avez leu, sans qu'il s'en faille ung A,
Comme je fus par l'instinct de Luna[2]
Mené au lieu plus mal sentant, que soulphre,

A. rébarbative. B. me font souvenir. C. prisons. D. et accueil sale.

Par cinq, ou six ministres de ce gouffre :
Dont le plus gros jusques là me transporte.
Si rencontray Cerberus à la porte :
Lequel dressa ses troys testes en hault,
À tout le moins une, qui troys en vault.
Lors de travers me voit ce Chien poulsif,
Puis m'a ouvert ung huys gros, et massif :
Duquel l'entrée est si estroicte, et basse,
Que pour entrer faillut que me courbasse.
Mais ains, que[A] feusse entré au gouffre noir,
Je veoy à part ung aultre vieil manoir
Tout plein de gens, de bruyt, et de tumulte :
Parquoy avec ma Guyde[3] je consulte,
En luy disant : Dy moy, s'il t'en souvient,
D'où, et de qui, et pourquoy ce bruyt vient.
Si me respond : Sans croyre le rebours,
Saiche, qu'icy sont d'Enfer les fauxbourgs,
Où bien souvent s'eslieve ceste feste :
Laquelle sort plus rude, que tempeste,
De l'estomach[B] de ces gens, que tu voys :
Qui sans cesser se rompent teste, et voix
Pour appoincter[C] faulx, et chetifs Humains,
Qui ont debatz, et debatz ont heu maints.
Hault devant eulx le grand Minos[4] se sied,
Qui sur leurs dicts ses sentences assied.
C'est luy, qui juge, ou condamne, ou deffend,
Ou taire faict, quand la teste luy fend.
Là les plus grands les plus petitz destruisent :
Là les petitz peu, ou poinct, aux grands nuisent :
Là trouve l'on façon de prolonger
Ce, qui se doibt, et se peult abreger :
Là sans argent paouvreté n'a raison :
Là se destruict mainćte bonne maison :
Là biens sans cause en causes[D] se despendent :
Là les causeurs les causes[5] s'entrevendent :
Là en public on manifeste, et dict
La maulvaistié de ce monde mauldict[6],
Qui ne sçauroit soubs bonne conscience
Vivre deux jours en paix, et patience :
Dont j'ay grand'joye avecques ces mordants.
Et tant plus sont les hommes discordants,

A. avant que. B. cœur. C. accorder. D. procès.

Plus à discord esmouvons leurs courages[A]
Pour le proffict, qui vient de leurs dommages :
Car s'on vivoit en paix, comme est mestier[B],
Rien ne vauldroit de ce lieu le mestier :
Pource qu'il est de soy si anormal,
Qu'il fault expres, qu'il commence par mal,
Et que quelcun à quelcque aultre mefface,
Avant que nul jamais proffict en face.
   Brief en ce lieu ne gaignerions deux pommes,
Si ce n'estoit la maulvaistié des hommes.
Mais par Pluton le Dieu, que doibs nommer,
Mourir de faim ne sçaurions, ne chommer :
Car tant de gens, qui en ce parc s'assaillent,
Asses, et trop de besongne nous taillent :
Asses pour nous, quand les biens nous en viennent :
Et trop pour eulx, quand pauvres en deviennent.
Ce nonobstant, ô nouveau prisonnier,
Il est besoing de pres les manier :
Il est besoing (croy moy) et par leur faulte,
Que dessus eulx on tienne la main haulte :
Ou aultrement les bons bonté fuyroient,
Et les maulvais en empirant iroient.
   Encor (pour vray) mettre on n'y peult tel'ordre,
Que tousjours l'ung l'aultre ne vueille mordre :
Dont raison veult, qu'ainsi on les embarre[C],
Et qu'entre deux soit mys distance, et barre,
Comme aux Chevaulx, en l'estable hargneux.
   Minos le Juge est de cela soigneux,
Qui devant luy, pour entendre le cas
Faict deschiffrer telz noysifz altercas[D]
Par ces crieurs : dont l'ung soubstient tout droict
Droict contre tort : l'aultre tort contre droict :
Et bien souvent par cautelle subtille
Tort bien mené rend bon droict inutille[7].
   Prends y esgard, et entends leurs propos :
Tu ne veis oncq' si differents suppostz.
Approche toy pour de plus pres le veoir,
Regarde bien : je te fais assçavoir,
Que ce mordant, que l'on oyt si fort bruyre,
De corps, et biens veult son prochain destruire.

A. cœurs. B. comme il est nécessaire. C. enferme derrière des barreaux. D. fait expliquer ces querelles bruyantes.

Ce grand criart, qui tant la gueulle tort,
Pour le grand gaing tient du riche le tort.
Ce bon vieillart (sans prendre or, ou argent)
Maintient le droict de mainte paovre gent.
Celluy, qui parle illec[A] sans s'esclatter[B],
Le Juge assis veult corrompre, et flatter.
Et cestuy là, qui sa teste descœuvre,
En playderie a faict ung grand chef d'œuvre :
Car il a tout destruict son parentage,
Dont il est craint, et prisé davantage :
Et bien heureux celluy se peult tenir,
Duquel y veult la cause soubstenir.
Amys, voylà quelcque peu des menées,
Qui aux faulxbourgs d'Enfer sont demenées
Par noz grands Loups ravissants, et famys[C],
Qui ayment plus cent soulz, que leurs amys :
Et dont pour vray le moindre, et le plus neuf
Trouveroit bien à tondre sur un œuf[8].
Mais puis que tant de curiosité
Te meut à veoir la sumptuosité
De noz manoirs : ce, que tu ne veis oncques,
Te feray veoir. Or saches, Amy, doncques,
Qu'en cestuy parc, où ton regard espends,
Une maniere il y a de Serpents,
Qui de petits viennent grands, et felons,
Non point vollants : mais traynants, et bien longs :
Et ne sont pas pourtant Couleuvres froydes,
Ne verds Lezards, ne Dragons forts, et roydes :
Et ne sont pas Cocodrilles infaicts,
Ne Scorpions tortuz, et contrefaicts :
Ce ne sont pas Vipereaulx furieux,
Ne Basilicz[9] tuants les gens des yeulx :
Ce ne sont pas mortiferes Aspics,
Mais ce sont bien Serpents, qui vallent pis.
Ce sont Serpents enflés, envenimés,
Mordants, mauldicts, ardants, et animés,
Jectants ung feu, qu'à peine on peult estaindre,
Et en piquant dangereux à l'attaindre.
Car qui en est picqué, ou offensé,
En fin demeure chetif, ou insensé :
C'est la nature au Serpent plein d'exces,

A. là. B. faire du bruit. C. affamés.

Qui par son nom eſt appelé Proces.
Tel eſt son nom, qui eſt de mort une umbre :
Regarde ung peu, en voylà ung grand nombre
De gros, de grands, de moyens, et de gresles,
Plus mal faisants, que tempeſtes, ne gresles.
Celuy, qui jecte ainsi feu à planté[A],
Veult enflammer quelcque grand' parenté :
Celluy, qui tire ainsi hors sa languete,
Deſtruira brief[B] quelcun, s'il ne s'en guete :
Celluy, qui siffle, et a les dents si drues,
Mordra quelqu'ung, qui en courra les rues :
Et ce froid là, qui lentement se traine,
Par son venin a bien sceu mettre hayne
Entre la mere, et les maulvais enfants :
Car Serpents froids sont les plus eschauffantz.
Et de tous ceulx, qui en ce parc habitent,
Les nouveaulx nays, qui s'enflent, et despitent[C],
Sont plus subjects à engendrer icy,
Que les plus vieulx. Voyre et qu'il soyt ainsi,
Ce vieil Serpent sera tantoſt crevé,
Combien qu'il ait mainct lignage grevé.
Et ceſtuy là plus antique, qu'ung Roc,
Pour reposer s'eſt pendu à ung croc.
Mais ce petit plus mordant, qu'une Loupve,
Dix grands Serpents dessoubs sa pance couve :
Dessoubs sa pance il en couve dix grands,
Qui quelcque jour seront plus denigrants
Honneurs, et biens, que cil[D], qui les couva :
Et pour ung seul, qui meurt, ou qui s'en va,
En viennent sept. Dont ne fault t'eſtonner :
Car pour du cas la preuve te donner,
Tu doibs sçavoir, qu'yssues sont ces beſtes
Du grand Serpent Hydra[10], qui heut sept teſtes :
Contre lequel Hercules combattoit,
Et quand de luy une teſte abbatoit,
Pour une morte en revenoit sept vives.
Ainsi eſt il de ces beſtes noysifves[E] :
Ceſte nature ilz tiennent de la race
Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
Où il n'y a, que guerres, et contens,

A. en abondance. B. rapidement. C. font les orgueilleux. D. celui. E. querelleuses.

Les engendra des l'eage, et des le temps
Du faulx Cayn[11]. Et si tu quiers raison[A],
Pourquoy Proces sont si fort en saison :
Scaiche, que c'est faulte de charité
Entre Chrestiens[12]. Et à la verité,
Comment l'auront dedans leur cueur fichée,
Quand par tout est si froydement preschée ?
  À escouter vos Prescheurs, bien souvent,
Charité n'est, que donner au Convent[B].
Pas ne diront, combien Proces differe
Au vray chrestien, qui de touts se dict frere.
Pas ne diront, qu'impossible leur semble
D'estre Chrestien, et playdeur tout ensemble.
Ainçoys[C] seront eulx mesmes à playder
Les plus ardentz. Et à bien regarder,
Vous ne vallez de guere mieulx au Monde,
Qu'en nostre Enfer, où toute horreur abonde.
  Doncques, Amy, ne t'esbahys, comment
Sergents, Proces, vivent si longuement :
Car bien nourriz sont du laict de la Lysse[13],
Qui nommée est du Monde la malice :
Tousjours les a la Loupve entretenuz,
Et pres du cueur de son ventre tenuz.
Mais si[D] ne veulx je à ses faicts contredire :
Car c'est ma vie. Or plus ne t'en veulx dire :
Passe cest huys barré de puissant fer.
  À tant[E] se teut le Ministre d'Enfer,
De qui les mots vouluntiers escoutoye :
Poinct ne me laisse, ains[F] me tient, et costoye[G],
Tant qu'il m'eust mys (pour mieulx estre à couvert)
Dedans le lieu par Cerberus ouvert,
Où plusieurs cas me furent ramentus[H] :
Car lors allay devant Rhadamantus
Par ung degré fort vieil, obscur, et salle.
Pour abreger : je trouve en une salle
Rhadamantus (Juge assis à son aise)
Plus enflammé, qu'une ardente fournaise,
Les yeulx ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif, quand son cueur il descharge :

A. si tu cherches à savoir. B. couvent. C. plutôt. D. pourtant. E. alors. F. mais. G. m'accompagne. H. rappelés.

Brief, digne d'estre aux Enfers en sa charge.
Là devant luy vient maincte Ame dampnée :
Et quand il dict, telle me soyt menée,
À ce seul mot ung gros marteau carré
Frappe tel coup contre ung portal barré,
Qu'il faict crousler les tours du lieu infame.
Lors à ce bruict, là bas n'y a paouvre Ame,
Qui ne fremisse, et de frayeur ne tremble,
Ainsi qu'au vent fueille de Chesne, ou Tremble :
Car la plus seure a bien craincte, et grand' peur
De se trouver devant tel attrapeur.
Mais ung Ministre appelle, et nomme celle,
Que veult le Juge. Adoncques s'avance elle,
Et s'y en va tremblant, morne et pallie.
Des qu'il la voyt, il mitigue[A], et pallie
Son parler aigre : et en faincte doulceur
Luy dict ainsi. Vien çà, fais moy tout seur[B],
Je te supply, d'ung tel crime, et forfaict.
Je croyrois bien, que tu ne l'as poinct faict,
Car ton maintien n'est, que des plus gaillards :
Mais je veulx bien congnoistre ces paillards,
Qui avec toy feirent si chaulde esmorche[C].
Dy hardyment : as tu peur, qu'on t'escorche ?
Quand tu diras, qui a faict le peché,
Plus tost seras de noz mains despeché.
Dequoy te sert la bouche tant fermée,
Fors de tenir ta personne enfermée ?
Si tu dys vray, je te jure, et promects
Par le hault Ciel, où je n'iray jamais,
Que des Enfers sortiras les brisées[D],
Pour t'en aller aux beaulx champs Elysées[14],
Où liberté faict vivre les esprits,
Qui de compter verité[E] ont appris.
Vault il pas mieulx, doncques, que tu la comptes[F],
Que d'endurer mille peines, et hontes ?
Certes si faict. Aussi je ne croy mye,
Que soys menteur : car ta phizionomie
Ne le dict poinct : et de maulvais affaire
Seroit celluy, qui te vouldroit meffaire.
Dy moy, n'ais peur. Touts ces mots allechantz

A. il adoucit. B. informe-moi. C. mauvais coup. D. que tu t'échapperas des Enfers. E. à tenir compte de la vérité. F. racontes.

Font souvenir de l'Oyselleur des champs,
Qui doulcement faict chanter son sublet[A],
Pour prendre au bric[B] l'oyseau nyce[C], et foyblet,
Lequel languist, ou meurt à la pippée :
Ainsi en est la paouvre Ame grippée[D].
Si tel' doulceur luy faict rien confesser,
Rhadamantus la faict pendre, ou fesser :
Mais si la langue elle refraind, et mord,
Souventesfoys eschappe peine, et mort.
Ce nonobstant, si tost qu'il vient à veoir,
Que par doulceur il ne la peult avoir,
Aulcunesfoys encontre elle il s'irrite,
Et de ce pas selon le demerite,
Qu'il sent en elle, il vous la faict plonger
Au fonds d'Enfer : où luy faict alonger
Veines, et nerfs : et par tourments s'efforce
À esprouver, s'elle dira par force
Ce, que doulceur n'a sceu d'elle tirer.
Ô chers Amys, j'en ay veu martyrer[15],
Tant que pitié m'en mettoit en esmoy.
Parquoy vous pry de plaindre avecques moy
Les Innocents, qui en telz lieux damnables
Tiennent souvent la place des coulpables.
Et vous enfants suyvantz maulvaise vie
Retirez vous : ayez au cueur envye
De vivre aultant en façon estimée,
Qu'avez vescu en façon deprimée[E].
Quand le bon trein ung peu esprouverez,
Plus doulx, que l'aultre en fin le trouverez :
Si que par bien le mal sera vaincu,
Et du regret d'avoir si mal vescu
Devant les yeulx vous viendra honte honneste,
Et n'en hairrez cil, qui vous admoneste :
Pource qu'alors ayants discretion[F]
Vous vous voyrrez hors la subjection
Des Infernaulx, et de leurs entrefaictes[G] :
Car pour les bons les Loix ne sont point faictes.
Venons au point. Ce Juge tant divers
Un fier regard me jecta de travers,
Tenant ung port trop plus cruel, que brave :

A. sifflet, appeau. B. piège. C. naïf. D. saisie. E. dépravée. F. jugement. G. entreprises.

Et d'ung accent imperatif, et grave,
Me demandant ma naissance, et mon nom,
Et mon estat : Juge de grand renom,
Responds je alors, à bon droict tu poursuys[A],
Que je te dye orendroit[B], qui je suys :
Car incongneu suis des Umbres iniques,
Incongneu suis des Ames Plutoniques,
Et de touts ceulx de ceste obscure voye,
Où (pour certain) jamais entré n'avoie :
Mais bien congneu suis des Umbres Celiques[C][16],
Bien congneu suis des Ames Angeliques,
Et de touts ceulx de la tresclaire voye,
Où Juppiter les desvoyés avoye :
Bien me congneut, et bien me guerdonna[D],
Lors qu'à sa Sœur Pallas il me donna :
Je dy Pallas la si sage, et si belle :
Bien me congnoist la prudente Cybelle,
Mere du grand Juppiter amyable.
　Quant à Luna[17], diverse, et variable,
Trop me congnoist son faulx cueur odieux.
　En la mer suis congneu des plus haultz Dieux,
Jusqu'aux Tritons, et jusqu'aux Nereïdes :
En terre aussi des Faunes, et Hymnides[18]
Congneu je suis. Congneu je suis d'Orphée,
De mainte Nymphe, et mainte noble Fée :
Du gentil Pan, qui les flustes manie :
D'Églé[19], qui danse au son de l'harmonie,
Quand elle voyt les Satyres suyvants :
De Galathée[20], et de touts les Sylvans,
Jusqu'à Tityre[21], et ses brebis camuses :
Mais par sus tout suis congneu des neuf Muses,
Et d'Apollo, Mercure, et touts leurs filz,
En vraye amour, et science confictz.
　Ce sont ceulx là (Juge) qui en briefs jours
Me mettront hors de tes obscurs sejours,
Et qui pour vray de mon ennuy se deulent[E].
Mais puis qu'envie, et ma fortune veulent,
Que congneu sois, et saisy de tes laqs[F],
Sçaiche de vray, puis que demandé l'as,
Que mon droict nom[G] je ne te veulx poinct taire :

A. tu demandes. B. te dise maintenant. C. ombres ou habitants du ciel. D. récompensa. E. de mon malheur s'affligent. F. pièges. G. mon vrai nom (ici : mon prénom).

Si t'advertis, qu'il est à toy contraire,
Comme eaue limpide au plus sec element:
Car tu es rude, et mon nom est Clement:
Et pour monstrer, qu'à grand tort on me triste[A],
Clement n'est poinct le nom de Lutheriste:
Ains est le nom (à bien l'interpreter)
Du plus contraire ennemy de Luther:
C'est le sainct nom du Pape[22], qui accolle
Les chiens d'Enfer (s'il luy plaist) d'une estolle[23].
Le crains tu poinct? C'est celluy qui afferme,
Qu'il ouvre Enfer, quand il veult, et le ferme[24]:
Celluy, qui peult en feu chaud martyrer
Cent mille esprits, ou les en retirer[25].
   Quant au surnom[B], aussi vray qu'Evangille,
Il tire à cil du Poëte Vergille,
Jadis cheri de Mecenas à Romme:
Maro s'appelle, et Marot je me nomme,
Marot je suis, et Maro ne suis pas[26],
Il n'en fut oncq depuis le sien trespas:
Mais puis qu'avons ung vray Mecenas ores,
Quelcque Maro nous pourrons veoir encores.
   Et d'aultre part (dont noz jours sont heureux)
Le beau verger des lettres plantureux
Nous reproduict ses fleurs, et grands jonchées
Par cy devant flaistries, et seichées
Par le froid vent d'ignorance, et sa tourbe,
Qui hault sçavoir persecute, et destourbe[C]:
Et qui de cueur est si dure, ou si tendre,
Que verité ne veult, ou peult entendre.
Ô Roy heureux, soubs lequel sont entrés
(Presque perys) les lettres, et Lettrés!
   Entends apres (quant au poinct de mon estre)
Que vers Midy les haults Dieux m'ont faict naistre:
Où le Soleil non trop excessif est:
Parquoy la terre avec honneur s'y vest
De mille fruicts, de mainte fleur, et plante:
Bacchus aussi sa bonne vigne y plante
Par art subtil sur montaignes pierreuses
Rendants liqueurs fortes, et savoureuses.
Mainte fontaine y murmure, et undoye,
Et en touts temps le Laurier y verdoye

A. on m'afflige. B. le nom lui-même. C. empêche.

Pres de la vigne : ainsi comme dessus
Le double mont des Muses Parnassus[27] :
Dont s'esbahyst la mienne fantasie,
Que plus d'Espritz de noble Poësie
N'en sont yssuz. Au lieu, que je declaire,
Le fleuve Lot coule son eaue peu claire,
Qui maints rochiers traverse, et environne,
Pour s'aller joindre au droict fil de Garonne.
À brief parler, c'est Cahors en Quercy,
Que je laissay pour venir querre icy
Mille malheurs : ausquelz ma destinée
M'avoit submis. Car une matinée
N'ayant dix ans en France fuz mené :
Là, où depuis me suis tant pourmené,
Que j'oubliay ma langue maternelle[28],
Et grossement apprins la paternelle
Langue Françoyse es grands Courts estimée :
Laquelle en fin quelcque peu s'est limée,
Suyvant le Roy Françoys premier du nom,
Dont le sçavoir excede le renom.
C'est le seul bien, que j'ay acquis en France
Depuis vingt ans en labeur, et souffrance.
Fortune m'a entre mille malheurs
Donné ce bien des mondaines valeurs.
Que dy je las ? Ô parolle soubdaine !
C'est don de Dieu, non point valeur mondaine :
Rien n'ay acquis des valeurs de ce Monde,
Qu'une maistresse, en qui gist, et abonde
Plus de sçavoir parlant, et escripvant,
Qu'en aultre femme en ce Monde vivant.
C'est du franc Lys[29] l'yssue Marguerite,
Grande sur terre, envers le Ciel petite[30] :
C'est la Princesse à l'esprit inspiré,
Au cueur esleu, qui de Dieu est tiré
Mieulx (et m'en croys) que le festu de l'Ambre[31] :
Et d'elle suis l'humble Valet de chambre.
C'est mon estat, ô Juge Plutonique :
Le Roy des francs, dont elle est Sœur unique,
M'a faict ce bien : et quelcque jour viendra,
Que la Sœur mesme au Frere me rendra.
Or suis je loing de ma Dame, et Princesse,
Et pres d'ennuy, d'infortune, et destresse :
Or suis je loing de sa tresclaire face.

S'elle fust pres (ô cruel) ton audace
Pas ne se feust mise en effort de prendre
Son serviteur, qu'on n'a point veu mesprendre[A] :
Mais tu voys bien (dont je lamente, et pleure)
Qu'elle s'en va (helas), et je demeure
Avec Pluton, et Charon nautonnier :
Elle va veoir ung plus grand prisonnier[32].
Sa noble mere ores elle accompaigne
Pour retirer nostre Roy hors d'Espaigne,
Que je souhaitte en ceste compaignie
Avec ta layde et obscure mesgnie[B] :
Car ta prison liberté luy seroit,
Et, comme CHRIST, les Ames poulseroit
Hors des Enfers, sans t'en laisser une Umbre[33] :
En ton advis, seroys je poinct du nombre ?
S'ainsi estoit, et la mere, et la fille
Retourneroient, sans qu'Espaigne, et Castille
D'elles receust les filz au lieu du pere.
Mais quand je pense à si grand impropere[C],
Qu'est il besoing, que soye en liberté,
Puis, qu'en prison mon Roy est arresté ?
Qu'est de besoing, qu'ores je soys sans peine,
Puis que d'ennuy ma maistresse est si pleine ?
Ainsi (peu pres) au Juge devisay :
Et en parlant ung Griffon[34] j'advisay,
Qui de sa croche, et ravissante pate
Escripvoit là l'an, le jour, et la dathe
De ma prison : et ce, qui pouvoit duyre[D]
À leur propos, pour me fascher, et nuyre :
Et ne sceut oncq' bien orthographier
Ce, qui servoit à me justifier.
Certes, Amys, qui cherchez mon recours,
La coustume est des Infernalles Courts,
Si quelcque Esprit de gentille nature
Vient là dedans tesmoigner d'adventure
Aulcuns propos, ou moyens, ou manieres
Justifiantz les Ames prisonnieres,
Il ne sera des Juges escouté,
Mais lourdement de son dict reboutté[E] :
Et escouter on ne refusera

A. commettre une faute. B. maisonnée. C. scandale. D. servir. E. récusé.

L'esprit maling, qui les accusera.
Si que celluy, qui plus fera d'encombres
Par ses rapports aux malheureuses Umbres,
Plus recepvra de recueil[A], et pecunes :
Et si tant peult en accuser aulcunes,
Qu'elles en soyent pendues, ou bruslées,
Les Infernaulx feront saults, et hullées[B],
Chaisnes de fer, et crochets sonneront,
Et de grand' joye ensemble tonneront
En faisant feu de flamme sulphurée
Pour la nouvelle ouyr tant malheurée[35].
Le Griffon doncq' en son Livre doubla[C]
De mes propos ce, que bon luy sembla :
Puis se leva Rhadamantus du siege,
Qui remener me feit au bas colliege
Des malheureux par la voye, où je vins.
Si les trouvay à milliers, et à vingts :
Et avec eulx feis ung temps demourance[D],
Fasché d'ennuy, consolé d'esperance.

EGLOGUE AU ROY,

SOUBS LES NOMS DE PAN, ET ROBIN

Ung Pastoureau, qui Robin[1] s'appelloit,
Tout à part soy n'agueres s'en alloit
Parmy fousteaulx[E] (arbres, qui font umbraige)
Et là tout seul faisoit de grand couraige[F]
Hault retentir les boys, et l'air serain,
Chantant ainsi : Ô Pan Dieu souverain,
Qui de garder ne fuz oncq paresseux
Parcs, et brebis, et les maistres d'iceulx,
Et remects sus[G] touts gentilz pastoureaulx,
Quand ilz n'ont prés, ne loges, ne taureaulx,
Je te supply (si oncq en ces bas estres
Daignas ouyr chansonnettes champestres)
Escoute ung peu, de ton vert cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.

A. accueil. B. hurlements sauvages. C. prit un double. D. je demeurai un moment. E. hêtres. F. cœur. G. remets d'aplomb.

Sur le printemps de ma jeunesse folle[2],
Je ressembloys l'Arondelle, qui volle
Puis çà, puis là : l'eage me conduysoit
Sans peur, ne soing[A], où le cueur me disoit.
En la forest (sans la crainte des Loups)
Je m'en alloys souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaulx ramaiges[B],
Touts differents de chants, et de plumaiges :
Ou me souloys[C] (pour les prendre) entremectre
À faire brics[D], ou caiges pour les mectre.
Ou transnouoys[E] les rivieres profondes,
Ou r'enforçoys sur le genoil les fondes[F].
Puis d'en tirer droict, et loing j'apprenoys
Pour chasser Loups, et abbattre des noix.
Ô quantes foys aux arbres grimpé j'ay
Pour desnicher ou la Pie, ou le Geay,
Ou pour jecter des fruictz jà meurs, et beaulx
À mes compaings, qui tendoyent leurs chappeaulx.
Aulcunesfoys aux montaignes alloye,
Aulcunesfoys aux fosses devalloye,
Pour trouver là les griffes des Fouynes,
Des Herissons, ou des blanches Hermines :
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Alloys cherchant les nids des Chardonnetz,
Ou des Serins, des Pinsons, ou Lynottes.
Desjà pourtant je faisoys quelcques nottes
De chant rusticque, et dessoubs les Ormeaulx
Quasi enfant sonnoys des Chalumeaulx.
Si ne sçauroys bien dire, ne penser,
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinée,
Ou ma fortune, en cela destinée
À te servir : si ce ne fut l'ung d'eulx,
Je suis certain, que ce furent touts deux.
Ce, que voyant le bon Janot mon pere,
Voulut gaiger à Jacquet[3] son compere,
Contre ung Veau gras, deux Aignelletz bessons[G],
Que quelcque jour je feroys des Chansons
À ta louange (ô Pan Dieu tressacré)
Voyre Chansons, qui te viendroyent à gré.

A. ni souci. B. sauvages. C. j'avais l'habitude. D. pièges. E. je passais à la nage. F. frondes. G. jumeaux.

Et me souvient, que bien souvent aux Festes
En regardant de loing paistre noz bestes,
Il me souloit une leçon donner,
Pour doulcement la Musette entonner,
Ou à dicter[A] quelcque Chanson ruralle
Pour la chanter en mode pastoralle.
Aussi le soir, que les trouppeaulx espars
Estoyent serrés, et remis en leurs parcs,
Le bon vieillard apres moy travailloit,
Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font leurs Sansonnetz, ou Pyes
Aupres du feu bergeres accropyes[4].
  Bien est il vray, que ce luy estoit peine :
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
Qu'en ce faisant sembloit au bon berger,
Qu'il arrousoit en son petit verger
Quelcque jeune ente[B] ou que teter faisoit
L'aigneau, qui plus en son parc luy plaisoit :
Et le labeur, qu'apres moy il mist tant,
Certes c'estoit affin qu'en l'imitant,
À l'advenir je chantasse le los[C]
De toy (ô Pan) qui augmentas son clos,
Qui conservas de ses prés la verdure,
Et qui gardas son trouppeau de froydure[5].
  Pan (disoit il) c'est le Dieu triumphant
Sur les pasteurs, c'est celluy (mon enfant)
Qui le premier les roseaulx pertuysa[D],
Et d'en former des flustes s'advisa[6] :
Il daigne bien luy mesme peine prendre
D'user de l'art, que je te veulx apprendre[7].
Apprends le donc, affin que montz, et boys,
Rocz, et Estangs, apprennent soubz ta voix
À rechanter le hault nom apres toy
De ce grand Dieu, que tant je ramentoy[E] :
Car c'est celluy, par qui foisonnera
Ton champ, ta vigne, et qui te donnera
Plaisante loge entre sacrés ruisseaulx
Encourtinés de flairants[F] arbrisseaulx.
  Là d'ung costé auras la grand' closture
De saulx espais : où pour prendre pasture

A. composer. B. pousse. C. la louange. D. perça. E. que je rappelle à la mémoire. F. bordés d'odorants.

Mouches à miel[A] la fleur succer yront,
Et d'ung doulx bruyt souvent t'endormyront :
Mesmes alors, que ta fluste champestre
Par trop chanter lasse sentiras estre.
Puis tost apres sur le prochain bosquet
T'esveillera la Pie en son caquet :
T'esveillera aussi la Colombelle,
Pour rechanter encores de plus belle.
Ainsi soigneux de mon bien me parloit
Le bon Janot, et il ne m'en challoit[B].
Car soucy lors n'avoys en mon courage[C]
D'aulcun bestail, ne d'aulcun pasturage.
Quand printemps fault, et l'esté comparoist,
Adoncques l'herbe en forme, et force croist.
Aussi quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creust le sens[D], mais non pas le soucy :
Si emploiay l'esprit, le corps aussi
Aux choses plus à tel eage sortables,
À charpenter loges de boys portables,
À les rouler de l'ung en l'aultre lieu,
À y semer la jonchée au milieu,
À radouber[E] treilles, buyssons, et hayes,
À proprement entrelasser les clayes,
Pour les parcquetz des ouailles[F] fermer,
Ou à tissir (pour fourmaiges former)
Paniers d'osiere, et ficelles de jonc,
Dont je souloys (car je l'aimoys adonc)
Faire present à Heleine la blonde[8].
J'apprins les noms des quatre parts du monde,
J'apprins les noms des ventz, qui de là sortent,
Leurs qualités, et quels temps ilz apportent :
Dont les oyseaulx saiges devins des champs
M'advertissoyent par leurs volz, et leurs chants.
J'apprins aussi allant aux pasturages
À eviter les dangereux herbages,
Et à congnoistre, et guerir plusieurs maulx,
Qui quelquefoys gastoyent les animaulx
De noz pastiz[G] : mais par sus toutes choses
D'aultant, que plus plaisent les blanches Roses,

A. les abeilles. B. je ne m'en souciais pas. C. cœur. D. mon jugement s'accrut. E. réparer. F. les enclos des brebis. G. pâturages.

Que l'Aubespin, plus j'aymois à sonner
De la musette, et la feis resonner
En tous les tons, et chantz de Bucolicques,
En chantz piteux[A], en chantz melancolicques,
Si qu'à mes plainctz ung jour les Oreades,
Faunes, Silvans, Satyres, et Driades[9],
En m'escoutant jectarent larmes d'yeulx :
Si feirent bien les plus souverains Dieux,
Si feit Margot[10] bergiere, qui tant vault :
Mais d'ung tel pleur esbahyr ne se fault,
Car je faisoys chanter à ma Musette
La mort (helas) la mort de Loysette[11],
Qui maintenant au ciel prend ses esbats
À veoir encor ses trouppeaulx icy bas.
Une aultresfoys pour l'Amour de l'Amye,
À touts venants pendy la challemye[B],
Et ce jour là, à grand peine on sçavoit,
Lequel des deux gaigné le prix avoit,
Ou de Merlin[12], ou de moy : dont à l'heure
Thony s'en vint sur le pré grand' alleure[C]
Nous accorder, et aorna deux Houlettes
D'une longueur de force violettes :
Puis nous en feit present, pour son plaisir :
Mais à Merlin je baillay à choysir.
Et penses tu (ô Pan Dieu debonnaire)
Que l'exercice, et labeur ordinaire,
Que pour sonner du Flajolet je pris,
Feust seullement pour emporter le pris ?
Non : mais affin que si bien j'en apprinsse,
Que toy, qui es des Pastoureaulx le Prince,
Prinsses plaisir à mon chant escouter,
Comme à ouyr la marine[D] flotter
Contre la rive, ou des Roches haultaines
Ouyr tomber contre val les Fontaines[E].
Certainement c'estoit le plus grand soing,
Que j'eusse alors, et en prends à tesmoing
Le blond Phebus, qui me voyt, et regarde,
Si l'espesseur de ce boys ne l'engarde :
Et qui m'a veu traverser maint Rochier,
Et maint torrent pour de toy approcher.

A. pitoyables. B. je suspendis à mon épaule la musette. C. rapidement. D. la mer. E. sources.

Or m'ont les Dieux celestes, et terrestres
Tant faict heureux : mesmement[A] les silvestres,
Qu'en gré tu prins mes petits sons rusticques,
Et exaulças mes Hymnes, et Cantiques,
Me permectant les chanter en ton Temple,
Là où encor l'ymage je contemple
De ta haulteur, qui en l'une main porte
De dur Cormier Houlette riche, et forte :
Et l'aultre tient Chalemelle fournye
De sept tuyaulx, faictz selon l'armonye
Des cieulx, où sont les sept Dieux clers, et haulx,
Et denotants les sept Artz liberaulx[13],
Qui sont escriptz dedans ta teste saincte
Toute de Pin bien couronnée, et ceincte.
   Ainsi, et doncq' en l'esté de mes jours
Plus me plaisoit aux Champestres sejours
Avoir faict chose (ô Pan) qui t'aggreast,
Ou qui l'oreille ung peu te recreast,
Qu'avoir aultant de Moutons, que Tityre[14].
Et plus (cent foys) me plaisoit d'ouyr dire,
Pan faict bon œil à Robin le berger,
Que veoir chez nous trois cents bœufs heberger :
Car soucy lors n'avoys en mon courage,
D'aulcun bestail, ne d'aulcun pasturage.
   Mais maintenant, que je suis en l'autonne[15],
Ne sçay quel soing[B] inusité m'estonne,
De tel' façon, que de chanter la veine
Devient en moy non point lasse, ne vaine,
Ains triste, et lente, et certes bien souvent
Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma musette à ung arbre pendue
Se plaindre à moy, qu'oysifve l'ay rendue :
Dont tout à coup mon desir se resveille,
Qui de chanter voulant faire merveille,
Trouve ce soing devant ses yeulx planté,
Lequel le rend morne, et espouvanté :
Car tant est soing basanné, laid, et pasle[16],
Qu'à son regard la Muse pastoralle,
Voyre la Muse heroyque, et hardye,
En ung moment se trouve refroidye,
Et devant luy vont fuyant toutes deux,

A. surtout. B. souci.

Comme brebis devant ung loup hydeux.
J'oy d'aultre part le Pyvert jargonner,
Siffler l'Escouffle, et le Buttor tonner,
Voy l'Estourneau, le Heron, et l'Aronde
Estrangement voller tout à la ronde,
M'advertissants de la froide venue
Du triste Yver, qui la terre desnue.
D'aultre costé, j'oy la Bise arriver,
Qui en soufflant me prononce[A] l'yver :
Dont mes troupeaulx cela craignants, et pis,
Touts en ung tas se tiennent accropis :
Et diroit on, à les ouyr beller,
Qu'avecques moy te veulent appeller
À leur secours, et qu'ilz ont congnoissance,
Que tu les as nourrys des leur naissance.
Je ne quiers[B] pas (ô bonté souveraine)
Deux mile arpents de pastis en Touraine,
Ne mille bœufz errants par les herbis
Des montz d'Auvergne, ou aultant de brebis.
Il me suffit, que mon troupeau preserves
Des Loups, des Ours, des Lyons, des Loucerves[C],
Et moy du froid, car l'yver, qui s'appreste,
A commencé à neiger sur ma teste.
Lors à chanter plus soing ne me nuyra,
Ains devant moy plus viste s'enfuyra,
Que devant luy ne vont fuyant les Muses.
Quand il voyrra, que de faveur tu m'uses.
Lors ma Musette à ung chesne pendue[17],
Par moy sera promptement descendue,
Et chanteray l'yver à seureté
Plus hault (et cler) que ne feis oncq l'esté.
Lors en science, en musique, et en son,
Ung de mes vers vauldra une chanson,
Une chanson, une eglogue rustique,
Et une eglogue, une œuvre bucolique.
Que diray plus ? vienne ce, qui pourra.
Plus tost le Rosne encontremont courra[D],
Plus tost seront haultes Forestz sans branches,
Les Cygnes noirs, et les Corneilles blanches[18],
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom)

A. m'annonce. B. demande. C. loups-cerviers. D. remontera vers sa source.

Ne que je cesse à louer ton hault nom.
   Sus mes brebis, trouppeau petit, et maigre,
Autour de moy saultez de cueur allaigre,
Car desjà Pan, de sa verte maison,
M'a faict ce bien d'ouyr mon oraison.

CINQUANTE PSEAUMES DE DAVID
MIS EN FRANÇOYS SELON LA VÉRITÉ HÉBRAÏQUE

PSEAUME XXII

Deus meus respice in me, quare dereliq[1].

1 Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laissé,
Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,
Et loing du cry que je t'ay adressé
   En ma complainte ?

2 De jour, mon Dieu, je t'invoque sans feinte,
Et toutefois ne respond ta voix sainte :
De nuit aussi, et n'ay de quoy esteinte
   Soit ma clameur.

3 Helas, tu es le Saint et la tremeur[A],
Et d'Israël le resident bonheur,
Là où t'a pleu que ton los[B] et honneur
   On chante et prise.

4 Noz Peres ont leur fiance[C] en toy mise,
Leur confiance ilz ont sur toy assise :
Et tu les as de captifz, en franchise[D]
   Tousjours boutés.

5 À toy crians, d'ennuy furent ostés,
Esperé ont en tes saintes bontés,
Et ont receu, sans estre reboutés,
   Ta grace prompte.

A. celui qui fait trembler.   B. ta louange.   C. confiance.   D. liberté.

6 Mais moy, je suis un ver qui rien ne monte[A],
Et non plus homme, ains[B] des hommes la honte:
Et plus ne sers que de fable et de compte
Au peuple bas[2].

7 Chascun qui voit comme ainsi tu m'abas,
De moy se moque, et y prens ses esbas,
Me font la mouë: et puis haut, et puis bas
Hochent la teste.

8 Puis vont disant: Il s'appuye et s'arreste
Du tout sur Dieu, et luy fait sa requeste:
Donc qu'il le sauve, et que secours luy preste,
S'il l'ayme tant[3].

9 Si m'as tu mis hors du ventre pourtant:
Causes d'espoir tu me fus apportant:
Dez que j'estoys les mammelles tetant
De ma nourrice.

10 Et, qui plus est, sortant de la matrice
Me recueillit ta sainte Main tutrice,
Et te monstras estre mon Dieu propice
Dez que fus né.

11 Ne te tien donc de moy si destourné:
Car le peril m'a de pres adjourné[C]:
Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.

12 Maint gros toreau m'environne et menace:
Les gros toreaux de Basan, terre grasse,
Pour m'assieger m'ont suivy à la trace,
En me pressant:

13 Et tout ainsi qu'un Lyon ravissant,
Apres la proye en fureur rugissant,
Ilz ont ouvert dessus moy languissant
Leur gueule gloute[D].

A. qui ne vaut rien. B. mais. C. convoqué, approché. D. avide.

14 Las, ma vertu comme eau s'escoule toute,
N'ay os qui n'ait la jointure dissoute :
Et comme cire en moy fond goutte à goutte
Mon cueur fasché.

15 D'humeur je suis comme tuille asseché[A] :
Mon palais eſt à ma langue attaché :
Tu m'as fait preſt d'eſtre au tombeau couché,
Reduit en cendre.

16 Car circuy[B] m'ont les chiens pour me prendre :
La faulse troupe eſt venue m'offendre,
Venue elle eſt me transpercer et fendre
Mes piedz et mains.

17 Conter je puis mes os du plus au meins[C] :
Ce que voyant les cruelz inhumains,
Tous resjouyz me jettent regardz maintz,
Avec risée.

18 Jà ma despoille entre-eux ont divisée :
Entre-eux desjà ma robbe deposée
Ilz ont au sort hazardeux exposée,
À qui l'aura.

19 Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera :
Ains par pitié, secours me donnera :
Et, s'il te plaiſt, elle se haſtera,
Mon Dieu, ma force :

20 Sauve de glaive, et de mortelle eſtorce[D]
Mon ame, helas, que de perdre on s'efforce :
Delivre la, que du chien ne soit morse[E],
Chien enragé.

21 Du leonin gosier encouragé
Delivre moy : respons à l'affligé,
Qui eſt par grans Licornes assiegé
Des cornes d'elles.

A. je suis aussi sec qu'une tuile. B. encerclé. C. du plus grand au plus petit. D. atteinte. E. mordue.

22 Si conteray à mes freres fideles
Ton Nom treshaut : tes vertus immortelles
Diray parmy les assemblées belles,
Parlant ainsi :

23 Vous craignans Dieu, confessez-le sans si[A] :
Filz de Jacob, exaltez sa Mercy :
Crains-le tousjours toy d'Israël aussi,
La race entiere :

24 Car rebouté n'a l'humble en sa priere,
Ne destourné de luy sa Face arriere :
S'il a crié, sa bonté singuliere
L'a exaucé.

25 Ainsi ton los par moy sera haulsé
En grande troupe : et mon veu jà dressé
Rendray, devant le bon peuple amassé,
Qui te craint, Sire.

26 Là mangeront les povres à suffire[B],
Benira Dieu, qui Dieu craint et desire.
Ô vous ceux-là, sans fin, je le puis dire,
Voz cueurs vivront.

27 Cela pensant, tous se convertiront
Les boutz du monde, et à Dieu serviront :
Brief, toutes gens leurs genoux fleschiront
En ta presence.

28 Car ilz sauront qu'à la Divine essence
Seule appartient Regne et magnificence :
Dont sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

29 Gras et repeuz te viendront adorant :
Voire le maigre à la fosse courant,
Et dont la vie est hors de restorant[C],
Te donra gloire.

A. sans objection, sans réticence. B. à suffisance. C. dont la santé ne peut être rétablie.

30 Puis leurs enfans à te servir et croire
S'enclineront : et en tout territoire
De filz en filz il sera fait memoire
Du Toutpuissant.

31 Tousjours viendra quelqu'un d'entre-eux yssant,
Lequel au peuple à l'avenir naissant,
Ira par-tout ta bonté anonçant
Sur moy notoire.

PSEAUME CXIIII

In exitu Israel de Ægypto[4].

1 Quand Israël hors d'Egypte sortit,
Et la maison de Jacob se partit
D'entre le peuple eſtrange[A] :
2 Juda fut fait la grand' gloire de Dieu,
Et Dieu se fit Prince du peuple Hebrieu,
Prince de grand' louange.

3 La mer le vit, qui s'enfuit soudain,
Et contremont[B], l'eau' du fleuve Jourdain
Retourner fut contrainte.
4 Comme moutons montaignes ont sailly[C],
Et si[D] en ont les couſtaux[E] tressailly
Comme agneletz en crainte.

5 Qu'avois-tu mer, à t'enfuir soudain ?
Pourquoy amont, l'eau' du fleuve Jourdain
Retourner fut contrainte ?
6 Pourquoy avez montz en moutons sailly[F] ?
Pourquoy couſtaux en avez tressailly,
Comme agneletz en crainte ?

7 Devant la face au Seigneur qui tout peut,
Devant le Dieu de Jacob, quand il veut,
Terre tremble craintive.

A. étranger. B. vers sa source. C. bondi. D. aussi. E. coteaux, collines. F. pourquoi, montagnes, avez-vous sauté comme des moutons ?

8 Je dy le Dieu, le Dieu convertissant
La pierre en lac, et le rocher puissant
En fontaine d'eau' vive.



Antoine Heroët

LA PARFAICTE AMYE

.... Pardonnez moy, celestes regions,
Et vous esprits, haultaines legions[1],
Si en voyant vostre claire excellence,
Consyderant vostre belle ordonnance,
Voz nuicts et jours saigement disposés,
Voz mouvements par ordre composés,
Pardonnez moy si je n'ay faict debvoir
Au paravant d'enquerir et scavoir
De voz secrets. Oncques n'eus pensement[A]
Que d'ung amy, qui est mon element[2];
C'est le Soleil qui me faict estre et vivre
Et qui le bien (quand j'en ay) me delivre[B].
Mais s'il advient par grand malheur qu'il meure
Et qu'avec vous choisisse sa demeure,
Comme il faira, quelcque part qu'il se cache[3],
Lieu n'y aura chés vous que je ne sache.
Ma voulunté, qui là me guidera,
Tout le scavoir humain surmontera.
Il est bien vray qu'amour me pourroit nuyre
À la clairté qu'en cela je desire
Au corps duquel mon ame est alliée[4];
Mais si par mort est toute desliée,
Qui sera l'heur[C] que plus soubhaittera,
En vostre ciel tout droict s'en vollera.

A. je n'ai jamais pensé. B. m'apporte, me donne. C. le bonheur.

Je ne croy pas ce qu'on dict aysément
Qu'en attendant le dernier jugement
Nostre ame dort, et tel est son repos
Quelz ont esté ses faicts et ses propos[5].
Je ne scay pas sur quelle intention
Ilz ont fondé ceste dormition.
Mais je sçay bien que point ne dormira
Le mien amy, et qu'au ciel s'en ira :
Auquel si tost qu'on m'aura rappellée,
Luyra la nuict que seray esveillée.
En cela gist mon espoir et ma gloire ;
Et s'il n'est vray, si le veulx je ainsi croyre.
Car s'il failloit, quand mourroit mon amy,
Que je veillasse et qu'il fust endormy,
Me trouverois en merveilleux esmoy.
Il est bien vray qu'il songeroit de moy,
Si tel sommeil de songer donne envye
Ce qu'on a plus aymé toute sa vie.
Or soit content qui vouldra de tel songe,
J'ayme le vray et non pas le mensonge.
Si veulx je bien une fable compter[A],
Qui vous pourra de l'ennuy grand oster
Où je vous mects, en prevoyant les miens.
On dict que pleine est une isle de biens[6],
D'arbres, de fruicts, de plaisante verdure,
Qu'en elle a faict son chef d'œuvre Nature,
Et qu'immortelz les hommes y vivants
Sont touts plaisirs et delices suyvants.
Là ne se rend ny jamais n'a esté
Froydeur d'yver, ny la chaleur d'esté.
La saison est ung gracieux printemps,
Où touts les plus malheureux sont contents.
De son bon gré terre produict le bien,
On ne dict poinct entre eulx ny tien ny mien ;
Tout est commun, sans peine et jalousie,
Raison domine et non pas fantasie[B],
Chascun scait bien ce qu'il veult demander,
Chascun scait bien ce qu'il fault commander ;
Ainsi chascun a tout ce qu'il demande,
Chascun voit faict ce qu'à faire commande.
Cette isle là se nomme fortunée[C],

A. raconter un mythe. B. imagination. C. heureuse.

Et, comme on dict, par Royne est gouvernée,
Si bien parlant, si scavante, et si belle,
Que d'ung rayon de la grand' beaulté d'elle
Touts les pais voisins sont reluisants.
  Quand elle voit arriver courtisants,
(Comme y en a de si tres curieux
Qu'ilz n'ont aulcun dangier devant les yeulx),
Et aspirer à la felicité
Qu'elle promect à ceulx de sa cité,
Les estrangiers faict ensemble venir,
Lesquelz, devant que vouloir retenir,
Envoye touts dormir quelcque saison.
  Quand asses ont dormy selon raison,
On les resveille, et viennent devant elle;
Rien ne leur sert excuse, ne cautelle,
Ny beau parler, ny les importuns cris;
Dessus leurs fronts sont leurs songes escripts[7].
  Qui a les chiens et les oyseaulx songé
A promptement de la Royne congé;
On les renvoye avecques telles bestes.
  Qui a resvé d'estre rompeur de testes,
D'entretenir guerre et sedition,
Honneurs mondains, extreme ambition,
Semblablement est de la court banny.
  Qui a le front pasle, mort, et terny,
Monstrant desir de biens et de richesse,
De luy ne veult la Royne estre maistresse.
  Brief, des dormeurs nul en l'isle retient,
Sinon celluy, quand esveillé revient,
Qui a songé de la grand' beaulté d'elle:
Tant de plaisir a d'estre et sembler belle,
Que tel songeur en l'isle est bien venu.
  Tout ce discours est pour fable tenu;
Mais qui premier l'a faict et recité,
Nous a voulu dire une verité,
Dont j'ayme myeulx qu'en vivant nous doubtions,
L'amy et moy, que par foy en comptions,
Que par sa mort je pleine de regrets
Aille scavoir de si haultains secrets[8].
  Si suis je bien des ceste heure certaine
Que, reschappés de la prison mondaine[A],

A. la prison de ce monde.

Irons au lieu, qu'avons tant estimé,
Trouver le bien qu'aurons le plus aymé.
C'est de beaulté jouyssance et plaisir,
Dont nostre amour est ung ardent desir....



Scève

DELIE
OBJECT DE PLUS HAULTE VERTU

À SA DELIE

Non de Venus les ardentz estincelles,
Et moins les traictz, desquelz Cupido tire :
Mais bien les mortz, qu'en moy tu renovelles[1]
Je t'ay voulu en cest Œuvre descrire.
Je sçay asses, que tu y pourras lire
Mainte erreur[2], mesme[A] en si durs Epygrammes :
Amour (pourtant) les me voyant escrire
En ta faveur, les passa par ses flammes.

SOUFFRIR NON SOUFFRIR[3]

A. surtout.

I

L'œil trop ardent en mes jeunes erreurs
Girouettoit, mal cault, à l'impourveue[A] :
Voicy (ô paour d'agreables terreurs)
Mon Basilisque[4] avec sa poingnant'veue
Perçant Corps, Cœur, et Raison despourveue,
Vint penetrer en l'Ame de mon Ame.
  Grand fut le coup, qui sans tranchante lame
Fait que, vivant le Corps, L'Esprit desvie[B],
Piteuse hostie au conspect de toy[C], Dame,
Constituée Idole de ma vie.

II

Le Naturant[5] par ses haultes Idées
Rendit de soy la Nature admirable.
Par les vertus de sa vertu guidées
S'esvertua en œuvre esmerveillable.
  Car de tout bien, voyre es Dieux desirable[D],
Parfeit un corps en sa parfection,
Mouvant aux Cieulx telle admiration,
Qu'au premier œil[E] mon ame l'adora[6],
Comme de tous la delectation,
Et de moy seul fatale Pandora[7].

III

Ton doulx venin[8], grace tienne, me fit
Idolatrer en la divine image

A. sans prudence, au hasard. B. alors que le corps vit encore, l'Esprit quitte la vie. C. offrande pitoyable, sacrifiée en ta présence. D. même désirable chez les dieux. E. regard.

Dont[A] l'œil credule ignoramment meffit[B]
Pour non preveoir à[C] mon futur dommage.
Car te immolant ce mien cœur pour hommage
Sacrifia avec l'Ame la vie.
Doncques tu fus, ô liberté ravie,
Donnée en proye à toute ingratitude :
Doncques espere avec deceue envie
Aux bas Enfers trouver beatitude.

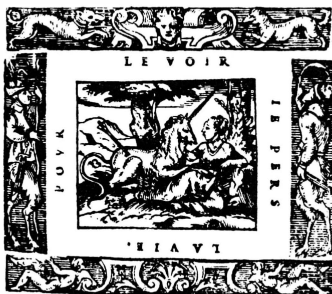
IV

Voulant tirer le hault ciel Empirée
De soy à soy grand'satisfaction,
Des neuf Cieulx a l'influence empirée
Pour clorre en toy leur operation[9],
Où se parfeit ta decoration[D] :
Non toutesfoys sans licence des Graces,
Qui en tes mœurs affigent[E] tant leurs faces[10],
Que quand je viens à odorer les fleurs
De tous tes faictz, certes, quoy que tu faces,
Je me dissoulz en joyes, et en pleurs.

V

Ma Dame ayant l'arc d'Amour en son poing
Tiroit à moy, pour à soy m'attirer :
Mais je gaignay aux piedz[F], et de si loing,
Qu'elle ne sceut oncques droit me tirer.
Dont me voyant sain, et sauf retirer,
Sans avoir faict à mon corps quelque bresche :
Tourne, dit elle, à moy, et te despesche.
Fuys tu mon arc, ou puissance, qu'il aye ?
Je ne fuys point, dy je, l'arc ne[G] la flesche :
Mais l'œil, qui feit à mon cœur si grand' playe.

A. c'est pourquoi. B. se trompa. C. faute de prévoir. D. la création de ta beauté. E. attachent. F. m'enfuis. G. ni.



La femme et la Licorne

« Pour te voir je perds la vie[11]. *»*

VI

Libre vivois en l'Avril[12] de mon aage,
De cure[A] exempt soubz celle adolescence,
Où l'œil, encor non expert[B] de dommage,
Se veit surpris de la doulce presence,
Qui par sa haulte, et divine excellence
M'estonna l'Ame, et le sens tellement,
Que de ses yeulx l'archier tout bellement
Ma liberté luy a toute asservie :
Et des ce jour continuellement
En sa beaulté gist ma mort, et ma vie.

VII

Celle beaulté[13], qui embellit le Monde
Quand nasquit celle en qui mourant je vis,

A. souci. B. n'ayant pas l'expérience.

A imprimé en ma lumière ronde[A]
Non seulement ses lineamentz vifz :
Mais tellement tient mes espritz raviz,
En admirant sa mirable[B] merveille,
Que presque mort, sa Deité m'esveille,
En la clarté de mes desirs funebres,
Où plus m'allume, et plus, dont m'esmerveille,
Elle m'abysme en profondes tenebres[14].

VIII

Je me taisois si pitoyablement
Que ma Deesse ouyt plaindre mon taire[15].
Amour piteux[C] vint amyablement
Remedier au commun[D] noſtre affaire :
Veulx tu, dit il, Dame, luy satisfaire ?
Gaigne le toy d'un las[E] de tes cheveulx.
Puis qu'il te plaiſt, dit elle, je le veulx.
Mais qui pourroit ta requeſte escondire[F] ?
Plus font amantz pour toy, que toy pour eulx.
Moins reciproque à leur craintif desdire[G].

IX

Non de Paphos[16], delices de Cypris,
Non d'Hemonie[17] en son Ciel temperée :
Mais de la main trop plus digne fus pris,
Par qui me fut liberté esperée.
Jà hors d'espoir de vie exasperée[H]
Je nourrissois mes pensées haultaines[18],
Quand j'apperceus entre les Marjolaines
Rougir l'Œillet : Or, dy je, suis je seur
De veoir en toy par ces proeuves certaines
Beaulté logée en amere doulceur.

A. en mon œil. B. admirable. C. qui éprouve de la pitié. D. arranger en établissant un accord. E. boucle, mais aussi lacet, piège. F. refuser. G. moins porté qu'eux à donner quelque chose en échange. H. privée d'espoir.

X

Suave odeur : Mais le goust trop amer
Trouble la paix de ma doulce pensée,
Tant peult de soy le delicat aymer[19],
Que raison est par la craincte offensée.
Et toutesfois voyant l'Ame incensée[A]
Se rompre toute, où gist l'affection :
Lors au peril de ma perdition
J'ay esprouvé, que la paour me condamne.
Car grand beaulté en grand parfection
M'a faict gouster Aloes estre Manne[20].

XI

De l'Occean l'Adultaire[21] obstiné
N'eut point tourné vers l'Orient sa face,
Que sur Clytie Adonis jà cliné[B][22]
Perdit le plus de sa nayve grace.
Quoy que du temps tout grand oultrage face,
Les seches fleurs en leur odeur vivront :
Proeuve pour ceulz, qui le bien poursuyvront
De non mourir, mais de revivre encore[23].
Ses vertus donc, qui ton corps ne suyvront,
Dès l'Indien s'estendront jusqu'au More.

XII

Ce lyen d'or, raiz de toy mon Soleil,
Qui par le bras t'asservit Ame, et vie[24],
Detient si fort avec la veue l'œil,
Que ma pensée il t'a toute ravie,

A. incendiée. B. incliné.

Me demonstrant, certes, qu'il me convie
À me stiller[A] tout soubz ton habitude.
Heureux service en libre servitude,
Tu m'apprens donc estre trop plus de gloire[B],
Souffrir pour une en sa mansuetude,
Que d'avoir eu de toute aultre victoire.

XIII

L'œil, aultresfois ma joyeuse lumiere,
En ta beaulté fut tellement deceu[C25],
Que de fontaine estendu en ryviere,
Veut reparer le mal par luy conceu.
Car telle ardeur le cœur en a receu,
Que le corps vif est jà reduict en cendre :
Dont l'œil piteux[D] fait ses ruisseaulx descendre
Pour la garder d'estre du vent ravie,
Affin que moyste aux os se puisse prendre,
Pour sembler corps, ou umbre de sa vie.

XIV

Elle me tient par ces cheveulx lyé,
Et je la tien par ceulx là mesmes prise.
Amour subtil au noud s'est allié
Pour ce devaincre[E] une si ferme prise :
Combien qu'ailleurs tendist son entreprise,
Que de vouloir deux d'un feu[F] tourmenter,
Car (et vray est) pour experimenter
Dedans la fosse a mys et Loup, et Chievre,
Sans se povoir l'un l'aultre contenter,
Sinon respondre à mutuelle fiebvre[26].

. . . .

A. à me conformer. B. qu'il y a plus de gloire. C. trompé. D. c'est pourquoi l'œil, compatissant. E. pour s'attacher. F. d'un seul feu.



Le Chamois et les chiens

« *Me sauvant je m'enclos*[27] ».

CCCCXXXVIII

Que je me fasche en si vain exercice,
Comme le mien[A], certainement [le] fais :
Veu mesmement que d'un si long service
Ne voy encor sortir aulcuns effectz.
Et si je quitte et le joug, et le faix,
J'eschappe à doubte, espoir, ardeur, attente,
Pour cheoir es mains de la douleur lattente,
Et du regrect, qu'un aultre aye le prys
De mon labeur. Dont en voye patente
Saulver me cuyde[B], et plus fort je suis pris.

CCCCXXXIX

Bien que raison soit nourrice de l'ame,
Alimenté est le sens du doulx songe
De vain plaisir, qui en tous lieux m'entame,

A. un exercice aussi vain que le mien. B. je pense me sauver.

Me penetrant, comme l'eau en l'esponge,
Dedans lequel il m'abysme, et me plonge,
Me suffocquant toute vigueur intime.
  Dont pour excuse, et cause legitime
Je ne me doibs grandement esbahir,
Si ma tressaincte, et sage Dyotime[28]
Tousjours m'enseigne à aymer, et hair.

CCCCXL

Resplendissantz les doulx rayz de ta grace,
Et esclairantz sur moy, mais sans effroy,
De mon cœur froid me rompirent la glace
Indissolvable alors, comme je croy,
Par un espoir d'un gratieux ottroy,
Que je m'attens de ta grace piteuse[A].
  Mon ame ainsi de sa paix convoyteuse
Au doulx sejour, que tu luy peulx bailler,
Se reposant sur ta doulceur honteuse[29]
Ne se veult plus en aultre travailler.

CCCCXLI

Doncques apres mille travaulx, et mille,
Rire, plorer, et ardoir[B], et geler :
Apres desir, et espoir inutile,
Estre content, et puis se quereller,
Pleurs, plainctz, sanglotz, souspirs entremesler,
Je n'auray eu, que mort, et vitupere[C] !
  Qui d'Amour fut par sa voulenté pere
À plus grand bien, et non à fin sinistre,
M'a reservé voulant qu'à tous appere[D]
Que j'ay esté de son vouloir ministre.

A. que j'espère recevoir de ta grâce qui a pitié. B. brûler. C. affront. D. qu'il apparaisse à tous.

CCCCXLII

Pourroit donc bien (non que je le demande)
Un Dieu causer ce vivre tant amer[30] ?
Tant de travaulx en une erreur si grande,
Où nous vivons librement pour aymer[A] ?
Ô ce seroit grandement blasphemer
Contre les Dieux, pur intellect des Cieulx :
Amour si sainct, et non point vicieux,
Du temps nous poulse à eternité telle,
Que de la Terre au Ciel delicieux
Nous oste à Mort pour la vie immortelle.

CCCCXLIII

Combien qu'à nous soit cause le Soleil
Que toute chose est tresclerement veue :
Ce neantmoins pour trop arrester l'œil
En sa splendeur lon pert soubdain la veue.
Mon ame ainsi de son object pourveue
De tous mes sens me rend abandonné,
Comme si lors en moy tout estonné
Semeles fust en presence ravie
De son Amant de fouldre environné,
Qui luy ostast par ses esclairs la vie[31].

CCCCXLIV

Nature au Ciel, non Peripatetique[32],
Mais trop plus digne à si doulce folie,
Crea Amour sainctement phrenetique,

A. parce que nous aimons.

Pour me remplir d'une melencolie
Si plaisamment, que ceste qui me lye[33]
À la Vertu me pouvant consommer[A],
Pour dignement par Raison renommer
Le bien, du bien qui sans comparaison
La monstre seule, où[B] je puisse estimer
Nature, Amour, et Vertu, et Raison[34].

CCCCXLV

Ainsi qu'Amour en la face au plus beau,
Propice objeċt à noz yeulx agreable,
Hault colloqua[C] le reluysant flambeau[35]
Qui nous esclaire à tout bien desirable,
Affin qu'à tous son feu soit admirable,
Sans à l'honneur faire aulcun prejudice.
Ainsi veult il par plus louable indice,
Que mon Orphée haultement anobly,
Maulgré la Mort, tire son Euridice
Hors des Enfers de l'eternel obly[36].

CCCCXLVI

Rien, ou bien peu, faudroit pour me dissoudre[D]
D'avec son vif[E] ce caducque mortel :
À quoy l'Esprit se veult tresbien resouldre,
Jà prevoyant son corps par la Mort tel,
Qu'avecques luy se fera immortel,
Et qu'il ne peult que pour un temps perir.
Doncques, pour paix à ma guerre acquerir,
Craindray renaistre à vie plus commode ?
Quand sur la nuiċt le jour vient à mourir,
Le soir d'icy est Aulbe à l'Antipode.

A. alors qu'elle pourrait me consommer. B. montre qu'elle est la seule en laquelle. C. plaça. D. séparer. E. ce qui est vraiment vivant, c'est-à-dire l'âme.



Le Tombeau et les chandeliers

« Après la mort, ma guerre encor me suit[37]. »

CCCCXLVII

Si tu t'enquiers pourquoy sur mon tombeau[38]
Lon auroit mys deux elementz contraires,
Comme tu voys estre le feu, et l'eau
Entre elementz les deux plus adversaires :
Je t'advertis, qu'ilz sont tresnecessaires
Pour te monstrer par signes evidentz,
Que si en moy ont esté residentz
Larmes et feu, bataille asprement rude :
Qu'apres ma mort encores cy dedens
Je pleure, et ars pour[A] ton ingratitude.

CCCCXLVIII

Vouloir tousjours, où le povoir est moindre,
Que la fortune, et tousjours persister
Sans au debvoir de la raison se joindre,

A. je pleure et brûle à cause de.

Contre lequel on ne peult resister,
Seroit ce pas au danger assister[A],
Et fabriquer sa declination[B] ?
Seroit ce pas, sans expectation
D'aulcun acquest[C], mettre honneur à mercy,
Ou bien jouer sa reputation
Pour beaucoup moins, qu'a Charles Landrecy[39] ?

CCCCXLIX

Flamme si saincte en son cler durera,
Tousjours luysante en publicque apparence,
Tant que ce Monde en soy demeurera,
Et qu'on aura Amour en reverence.
Aussi je voy bien peu de difference
Entre l'ardeur, qui noz cœurs poursuyvra,
Et la vertu, qui vive nous suyvra
Oultre le Ciel amplement long, et large.
Nostre Genevre[40] ainsi doncques vivra
Non offensé d'aulcun mortel Letharge[D].

FIN

Souffrir non souffrir



A. contribuer. B. travailler à sa perte. C. sans espérer aucun bénéfice. D. oubli.

Pernette du Guillet

RYMES

EPIGRAMME II

La nuict estoit pour moy si tresobscure
Que Terre, et Ciel elle m'obscurcissoit,
Tant qu'à Midy de discerner figure
N'avois pouvoir, qui fort me marrissoit[A] :
Mais quand je vis que l'aulbe apparoissoit
En couleurs mille et diverse, et seraine,
Je me trouvay de liesse si pleine
(Voyant desjà la clarté à la ronde)
Que commençay louer à voix haultaine
Celuy qui feit pour moy ce Jour au Monde[1].

EPIGRAMME IV

Esprit celeste, et des Dieux transformé
En corps mortel transmis en ce bas Monde,
À Apollo peulx estre conformé[B]
Pour la vertu, dont es la source, et l'onde.
Ton eloquence, avecques ta faconde,
Et hault sçavoir, auquel tu es appris,
Demonstre assez le bien en toy compris :
Car en doulceur ta plume tant fluante

A. ce qui me chagrinait beaucoup. B. comparé.

A merité d'emporter gloire, et prys,
Voyant ta veine[A] en hault ﬅille affluante[2].

EPIGRAMME V

Puis qu'il t'a pleu de me faire congnoiﬅre,
Et par ta main, le VICE À SE MUER[3],
Je tascheray faire en moy ce bien croiﬅre,
Qui seul en toy me pourra transmuer :
C'eﬅ à sçavoir de tant m'esvertuer
Que congnoiﬅras, que par esgal office
Je fuiray loing d'ignorance le vice,
Puis que desir de me transmuer as
De noire en blanche, et par si hault service
En mon erreur CE VICE MUERAS.

EPIGRAMME VIII

Jà n'eﬅ besoing que plus je me soucie
Si le jour fault[B], ou que vienne la nuiƈt,
Nuiƈt hyvernale, et sans Lune obscurcie :
Car tout cela certes riens ne me nuit,
Puis que mon Jour par clarté adoulcie
M'esclaire toute, et tant, qu'à la mynuiƈt
En mon esprit me faiƈt appercevoir
Ce que mes yeulx ne sceurent oncques veoir.

EPIGRAMME X

Si tu ne veulx l'anneau tant eﬅimer
Que d'un baiser il te soit racheptable[4],
Tu ne doibs pas, au moins si peu l'aymer,

A. quand on voit ta veine. B. fait défaut.

Qu'il ne te soit, non pour l'or acceptable,
Mais pour la main qui, pour plus rendre estable[A]
Sa foy vers toy, te l'a voulu lyer
D'un Dyamant, où tu peulx desplier[B]
Un cueur taillé en face pardurable,
Pour te monstrer, que ne doibs oublier,
Comme tu fais, la sienne amour durable.

EPIGRAMME XIX

Je te promis au soir, que pour ce jour
Je m'en irois à ton instance grande
Faire chés toy quelque peu de sejour :
Mais je ne puis : parquoy me recommande[C],
Te promectant m'acquicter pour l'amande[D],
Non d'un seul jour, mais de toute ma vie,
Ayant tousjours de te complaire envie.
Donc te supply accepter le vouloir
De qui tu as la pensée ravie
Par tes vertus, ta grace, et ton sçavoir[5].

CHANSON II

Quand vous voyez que l'estincelle
Du chaste Amour soubs mon esselle
Vient tous les jours à s'allumer,
Ne me debvez vous bien aymer ?

Quand vous me voyez tousjours celle,
Qui pour vous souffre, et son mal cele,
Me laissant par luy consumer,
Ne me debvez vous bien aymer ?

A. établie. B. interpréter. C. ce dont je m'excuse. D. amende.

Quand vous voyez, que pour moins belle
Je ne prens contre vous querelle[A],
Mais pour mien vous veulx reclamer,
Ne me debvez vous bien aymer ?

Quand pour quelque autre amour nouvelle
Jamais ne vous seray cruelle,
Sans aucune plaincte former,
Ne me debvrez vous bien aymer ?

Quand vous verrez que sans cautelle[B]
Tousjours vous seray esté telle
Que le temps pourra affermer[C],
Ne me debvrez vous bien aymer ?

CHANSON IV •

La fortune envieuse,
Voyant mon Jour[6] passer,
De la nuict est joyeuse
Pour me faire penser
Vray ce que le Ciel dict
Pour se mettre en credict[7].

Mais sçavoir n'ay envie
Des Planettes le cours
Pour congnoistre ma vie,
Ayant autre discours :
Car tant que je verray
Mon Jour, je ne mourray.

Ne trouves point estrange,
Si, quand ne le puis veoir,
Je me trouble, et me change,
Tant qu'il me fault douloir[D]
Du mal, que mon cueur sent,
Quand de moy est absent.

A. je ne me fâche pas contre vous quand vous aimez une femme moins belle que moi. B. tromperie. C. comme le temps pourra le confirmer. D. souffrir.

Ce que j'y suis tenue
Ne me faict tant l'aymer,
Que sa vertu congneue
Me contrainct l'estimer,
Par son loz[A] tant requis,
Qui m'est honneur acquis.

Sa grace accompaignee
Plus qu'à nul j'ai peu veoir :
Parquoy pour luy suis nee,
D'autre je n'ay vouloir :
Les Dieux pour moi l'ont mis
Au bout[B] des vrays amys.

Ô amytié bien prise,
Que j'ay voulu choisir
Par vraye foy promise,
Qui mon cueur vint saisir,
Quand honneur s'allia
Au bien, qui nous lia !

Ma fortune accomplie
En mon heureux sejour
De plaisir fut remplie,
Quand j'apperceu mon Jour :
Qui bien congneu l'aura,
Mon amy aymera.

Heureuse destinee
En mon heur apparoit,
Ne sçaichant Femme nee
Qui peult, né[C] qui sçauroit
Eviter la moytié
De sa noble amytié.

D'estre d'autres requise
N'y vueillez point venir[D] :
Car je suis tant apprise
Que j'ay pour souvenir

A. sa louange. B. au rang. C. ni. D. ne me parlez pas d'être courtisée par quelqu'un d'autre.

La grandeur de son cueur
Estre du mien vainqueur.

Et si je n'ay la grace
Pour meriter d'avoir
Ce bien, et qu'on pourchasse
De le me decevoir[A],
Ma fermeté fera
Qu'il se contentera.

ELEGIE I

PARFAICTE AMITIÉ[8]

Quand est d'Amour, je croy que c'est un songe,
Ou fiction, qui se paist de mensonge,
Tant que celuy, qui peult plus faire encroire
Sa grand faintise, en acquiert plus de gloire.
Car l'un faindra de desirer la grace,
De qui soubdain vouldra changer la place :
L'autre fera mainte plaincte à sa guise,
Portant tousjours l'amour en sa devise,
Estimant moins toute perfection
Que le plaisir de folle affection :
Aussi jamais ne s'en trouve un content,
Fuyant le bien, où tout bon cueur pretent.
Et tout celà vient de la nourriture[B]
Du bas sçavoir, que tient la creature.
Mais l'amytié[9], que les Dieux m'ont donnee,
Est à l'honneur toute tant adonnee
Que le moins seur de mon affection
Est asseuré[C] de toute infection
De Faulx semblant, Danger, et Changement[10],
Estant fondé sur si sain jugement
Que, qui verra mon amy apparoistre,
Jamais fasché ne le pourra congnoistre :
Pource qu'il est tousjours à son plaisir
Autant content que contient mon desir.

A. et qu'on cherche à me le retirer. B. éducation. C. garanti.

Et si voulez sçavoir, ô Amoureux,
Comment il eﬅ en ses amours heureux :
C'eﬅ que de moy tant bien il se contente,
Qu'il n'en vouldroit esperer autre attente,
Que celle là qui ne finit jamais,
Et que j'espere asseurer desormais
Par la vertu en moy tant esprouvée,
Qu'il la dira es[A] plus haultz Cieux trouvee.
  Parquoy, luy seur de ma ferme asseurance,
M'asseureray[B] de crainćte, et ignorance.

CHANSON VII

Qui dira ma robe fourree
De la belle pluye doree
Qui Daphnes[11] enclose esbranla :
Je ne sçay rien moins, que celà.

Qui dira qu'à plusieurs je tens
Pour en avoir mon passetemps,
Prenant mon plaisir çà, et là :
Je ne sçay rien moins, que celà.

Qui dira que t'ay revelé
Le feu long temps en moy celé
Pour en toy veoir si force il a[12] :
Je ne sçay rien moins, que celà.

Qui dira que, d'ardeur commune[13]
Qui les Jeunes gentz importune,
De toy je veulx et puis holà !
Je ne sçay rien moins, que celà.

Mais qui dira, que la Vertu,
Dont tu es richement veﬅu,
En ton amour m'eﬅincellà[C] :
Je ne sçay rien mieulx, que celà.

A. dans les. B. je me garantirai. C. m'éblouit.

Mais qui dira que d'amour saincte
Chastement au cueur suis attaincte,
Qui mon honneur onc ne foulà :
Je ne sçay rien mieulx, que celà.

ELEGIE II

Combien de fois ai je en moi souhaicté
Me rencontrer[A] sur la chaleur d'esté
Tout au plus pres de la clere fontaine[14],
Où mon desir avec cil se pourmaine[B]
Qui exercite en sa philosophie
Son gent esprit, duquel[C] tant je me fie
Que ne craindrois, sans aucune maignie[D],
De me trouver seule en sa compaignie :
Que dy je : seule ? ains[E] bien accompaignee
D'honnesteté, que Vertu a gaignee
À Apollo, Muses, et Nymphes maintes,
Ne s'adonnantz qu'à toutes œuvres sainctes.
   Là quand j'aurois bien au long veu son cours,
Je le lairrois[F] faire appart ses discours :
Puis peu à peu de luy m'escarterois,
Et toute nue en l'eau me gecterois :
Mais je vouldrois lors quant, et quant[G] avoir
Mon petit Luth accordé au debvoir[H],
Duquel ayant congneu, et pris le son[15],
J'entonnerois sur luy une chanson
Pour un peu veoir quelz gestes il tiendroit :
Mais si vers moy il s'en venoit tout droict,
Je le lairrois hardyment approcher :
Et s'il vouloit, tant soit peu, me toucher,
Lui gecterois (pour le moins) ma main pleine
De la pure eau de la clere fontaine,
Lui gectant droict aux yeulx, ou à la face.
   Ô qu'alors eust l'onde telle efficace
De le pouvoir en Acteon[16] muer,
Non toutefois pour le faire tuer,

A. me trouver. B. se promène avec celui. C. auquel. D. compagnie. E. plutôt. F. laisserais. G. également. H. comme il faut.

Et devorer à ses chiens, comme Cerf :
Mais que de moy se sentiſt eſtre serf,
Et serviteur transformé tellement
Qu'ainsi cuydaſt en son entendement,
Tant que Dyane en euſt sur moy envie,
De luy avoir sa puissance ravie[17].
Combien heureuse, et grande me dirois !
Certes Deesse eſtre me cuyderois.
Mais, pour me veoir contente à mon desir,
Vouldrois je bien faire un tel deplaisir
À Apollo, et aussi à ses Muses,
De les laisser privées, et confuses
D'un, qui les peult toutes servir à gré,
Et faire honneur à leur hault chœur sacré ?
Oſtez, oſtez, mes souhaitz, si hault poinct
D'avecques vous[A] : il ne m'appartient point.
Laissez le aller les neuf Muses servir,
Sans se vouloir dessoubz moy asservir,
Soubz moy, qui suis sans grace, et sans merite.
Laissez le aller, qu'Apollo je ne irrite[18],
Le remplissant de Deité profonde[19],
Pour contre moy susciter tout le Monde,
Lequel un jour par ses escriptz s'attend
D'eſtre avec moy et heureux, et content.



A. ôtez, mes souhaits, une telle ambition de votre cœur.

Marguerite de Navarre

CHANSONS SPIRITUELLES

À la clere Fontenelle[1]
Qui est l'eau vive et d'en-hault le parfait don,
Tous povres pécheurs appelle
Dieu tout seul bon,
Pour vray pardon
Recevoir en abandon.

Mon amy, si vous voulez
Boire de ceste eau Vive,
Des maux dont vous vous dolez[A]
Aurez santé naïve[B] :
Ne soyez point empesché
Par la crainte de péché ;
Courez au prix attaché,
D'une amour non craintive,
À la clere Fontenelle.

Ne craingnez que refusé
Soyez d'amour sy ample ;
Voyez comme en ont usé
Ceux qui sont vostre exemple :
Paul, Pierre, et le bon Larron,
Milles autres que nous lison :
Publicain, Pécheur, Marion,
Ne refuse en son temple,
À la clere Fontenelle.

A. dont vous vous plaignez. B. naturelle.

Voyez qu'en luy a trouvé
Marie Magdeleine,
Et ce qu'en a esprouvé
La povre Egyptienne[2],
Mesmement le faux[3] Judas
Il ne refusa pas,
Ny André, ny Matthias[4],
Ny la Samaritaine,
À la clere Fontenelle.

Venez tous boire de l'eau
Qui à tous maux eſt saine :
C'eſt un breuvage nouveau
De nouvelle fontaine,
Le sang de l'Agneau occis
Qui blanchiſt tous les noircis
Et ne veult qu'un grand mercis,
Dit d'amour, pour sa peine,
À la clere Fontenelle.

Sans or, argent, ny avoir
L'eau donne en abondance,
Non par labeur ne devoir
Par mérite ou puissance ;
Mais par pure Election[5]
D'une grande affection,
Nous donne fruition[A]
De l'eau de congnoissance,
À la clere Fontenelle.

Qui le congnoit tel qu'il eſt
Plein de miséricorde,
De le cercher eſt tout preſt,
Et humblement s'accorde[B]
De boire l'eau sans cesser,
Et jamais ne s'en lasser,
Et tout autre bien laisser
Dont plus ne se recorde[C],
À la clere Fontenelle.

A. jouissance. B. accepte. C. souvient.

Il n'y a grand ne petit,
Beuvant l'eau delectable,
Qui ne perde l'appétit
Et toute soif damnable
Dont le Monde[6] boire fait
De cisterne ou puits infect :
Ceste cy le satisfait
De tout bien désirable,
À la clere Fontenelle.

Or courez viste, pécheurs,
À ceste Eau pure et belle ;
Remplissez en tant voz cœurs
Que vous puissiez par elle,
Bien lavez de tous péchez
Dont vous estes tachez,
Saillir[A] d'amour destachez
À la vie éternelle,
À la clere Fontenelle.



À Dieu pour tout jamais, À Dieu.
En l'ignorance du matin,
Sans voir du vray Soleil le jour,
De plaisir j'entre au Jardin[7]
Plein d'honneur et biens à l'entour,
Pour jamais n'en faire retour ;
Mais j'y trouvé la mort pour jeu.
À Dieu.

À Dieu pour tout jamais, À Dieu.
À Dieu pour tout jamais, plaisir
Qui met l'âme à damnation ;
À Dieu, de tout bien le désir
Qui donne tribulation ;
À Dieu, d'honneur l'ambition
Qui brusle le cœur comme un feu.
À Dieu.

A. bondir.

À Dieu pour tout jamais, À Dieu ;
À Dieu, je ne veux plus de vous,
N'autre plaisir ne veux avoir
Que l'union de mon Espoux ;
Car mon honneur et mon avoir,
C'est par Foy mon Tout recevoir,
Que ne dois laisser pour le peu[8].
À Dieu.

À Dieu pour tout jamais, À Dieu.
L'âme qui gouste le repous,
Le plaisir, le bien et l'honneur
D'avoir pour Père et pour Espoux
Son Dieu, son Christ et son Seigneur,
Meurt en Adam[9], et de bon cœur
Luy dit, le chassant en tout lieu,
À Dieu.

À Dieu pour tout jamais, À Dieu ;
À Dieu, ne pensez revenir
Dedens vostre vieille maison ;
Car il plaist à Christ s'y tenir[10]
Sans la laisser nulle saison ;
Il en est Seigneur par raison,
Et vous a chassé du mylieu.
À Dieu.



François Ier

CHANSON

Doulce, plaisante, heureuse et agreable nuyt[1],
Plus belle que le jour, pour mon heureux deduyt[A],
Tant plus chere je t'ay que moins t'ay estimée.

A. plaisir.

Estoille aux larrecins d'amour si bien apprise
Qui, cachant ta clarté, servis à l'entreprise,
Tant que l'obscurité lors ne nous fust ostée ;

Plaisant sommeil qui deux seuls amants reservas,
Tous autres oppressant affin que, bras à bras,
Invisibles fussions soubs d'amour la franchise[A] ;

Et toy, benigne[B] porte, en te voulant ouvrir
Qui rendis si bas son pour non me descouvrir[C],
À peine que j'ouys quand tu te desserras ;

Ô penser incertain, d'heureuse verité,
Quand m'amye embrassay j'eus la felicité
Sa bouche de la mienne, ne m'asseurant, couvrir[2] ;

Ô bien-heureuse main, qui me servis de guyde ;
Ô paisible marcher, qui tant me fut en ayde ;
Ô chambre, qui me fus cause de seureté ;

Embrassers redoublés sans en estre lassés,
Par tant de divers lieux que plus feusmes lassés
Que n'est lierre au mur, qui ne laisse rien vuyde ;

Ô lict, qui est tesmoing de mon seul vray plaisir,
Ô lict qui m'as causé gouster le mien desir,
Quant bien je pense en toy tous mes maux sont passés ;

Je ne doibs point celer[D] (lumiere) ce qu'as fait,
Car la cause tu fus d'un si plaisant effect
Que mon œil disserna m'amye à son plaisir,

Dont par toy fut doublé le mien contentement,
Car nully ne peult dire avoir parfaictement
Sans clarté son plaisir, au moins qui soit parfait[3].

Helas ! Parquoy d'amours sont si rares les fruits ?
Et pourquoy du jouÿr sont si briefves les nuits
Qui rendent au partir tel descontentement[E]
Que vivre sans tel bien est mort du vray amant ?

A. sous la protection de l'amour. B. bienveillante. C. pour ne pas me trahir. D. cacher. E. déplaisir.



Chanson anonyme

Voyez la grand' offense
Faite par les meschans
Au pays de Provence
Contre les innocens :
Car ils ont mis à mort
Les Chrestiens à grand tort.

Sont entrez dans Cabriere
Pour la prendre et piller ;
Femme, fille et chambriere
Pour forcer, violer,
Et meurtrir les enfans
Qui n'avoient pas trois ans.

À mainte femme enceinte
Le ventre ils ont fendu,
Sans avoir de Dieu crainte.
Les enfans ont pendu,
Qui n'avoyent pas trois mois,
Au bout de leurs harnois.

Encore d'avantage :
Enfans ont fait rostir,
Disans par grand outrage :
« Il les faut transgloutir ! »
Et si[A] les ont mangéz
Les meurtriers enragéz.

Tout à la propre mode
Que fit le temps passé

A. ainsi.

Ce malheureux Hérode[1],
Ainsi ils ont pensé
Faire mourir Jésus
Et avoir le dessus.

Ces malheureux infâmes
Plus que chiens enragéz,
Les hommes et les femmes,
Tant les jeunes qu'aagez,
Il les ont tous deffaicts
Ces malheureux infaicts[A].

Pour les autres villages
Qui estoyent de ce rang,
Ont fait beaucoup d'outrages,
Mettans à feu et sang :
Ainsi que loups rabis[B]
Meurtrissans les brebis.

Par bois, monts et vallées,
Plusieurs Chrestiens ont pris
Et mené aux gallées[C],
Sans avoir rien mespris[D].
Aucuns[E] sont morts de faim
Las ! par faute de pain.

Aux rives aquatiques
Demeurèrent assis
En chantant des cantiques[2]
De Dieu, par sens rassis.
Mais Dieu doux et humain
Prendra leur cause en main.

Encore davantage :
Sans ouyr leur raison,
Ces meschans pleins de rage
Les meinent en prison
À Aix, à Cavaillon,
Aussi en Avignon.

A. infects. B. enragés. C. galères. D. sans qu'ils aient commis de faute. E. certains.

Les langues ont coupées
Quand les menoyent brusler :
Pour couteaux ny espées
Ne cessent de parler,
Soutenant toujours fort
Leur Dieu jusqu'à la mort[3].

Hélas ! hélas ! mes frères,
Ne soyez esbahis
En voyant les affaires
Qu'ainsi sommes hays :
Autant ont fait à Christ
Ainsi qu'il est escrit.

Jesus Christ nous exhorte,
Disant : « Qui veut venir
Après moy, faut qu'il porte
Sa croix pour m'ensuyvir[A4]. »
Ainsi serons receus
Au Royaume là sus[B] !



Bonaventure des Périers

PROGNOSTICATION DES PROGNOSTICATIONS

.... Laissons les là en ce terrestre esmoy[1],
Laissons les là, et allons, toy et moy,
Là hault ès cieulx, pour veoir d'astrologie
L'art et la fin, et comme elle est régie.
Depesche toy, pose de chair la charge
Tout enchargeable[C], et qui si fort te charge,

A. me suivre. B. au Royaume des Cieux. C. pesante.

Afin que sois à voler plus dehait[A].
Sus, eſt ce faict ? Or, volons à souhait
Par ce bel air, auquel Dieu nous convoye.
Quelle te semble eſtre des cieulx la voye ?
À ton advis, fait il pas meilleur eſtre
En ce doux vol qu'en ce dur nid terreſtre ?
Montons tousjours, ne vise jà là bas
Où l'on triomphe[B], où l'on fait maintz èbas ;
Lève la teſte et n'entre en phantaisie[C]
De regarder Europe, Afrique, Asie,
Où un chascun y domine à son tour ;
N'y pense point, sera pour le retour.
   Or, vois tu là Jésus Chriſt en ce lieu
Qui eſt assis à la dextre de Dieu,
Lequel doit eſtre et eſt ton esperance,
Ton seul appuy et ta ferme asseurance ?
Le voy tu là le Vivant immortel[2],
Lequel te peult rendre apres la mort tel ?
Ceſtuy te soit pour horoscope unique,
Dont tu prendras tout certain prognoſtique
Pour l'advenir ; car Luy eſt vérité.
Sans t'abuser à la témérité
De ceulx lesquelz (pour remplir bourse et panse)
De leurs abus te font belle despense[3],
Escoute bien de ses ditz l'épilogue.
   L'as-tu ouy[4] ? Or, t'en viens aſtrologue
Et ne crains point, par ces douze maisons[5].
Suffise nous si au Maiſtre plaisons,
Lequel sçait mieux ce qui nous faict besoing
Que ne pourrions, avec tout noſtre soing,
Songer, prevoir, penser, ne desirer[6].
   Tu eusses bien là voulu demourer,
Je le congnois[D], mais il n'eſt pas possible
Jusqu'à la fin de ta chair corruptible.
   Or, maintenant (si tu es rien discret[E]),
De l'avenir tu entendz le secret,
Tu le sçais mieulx, voire, je te prometz,
Que ces devins ne le sçurent jamais ;
Car il t'a dict, le Vivant qui faict vivre,
Que renoncer il se fault pour l'ensuyvre[7],

A. plus à l'aise. B. ne regarde plus la terre et ses vains triomphes. C. et n'aie pas la fantaisie. D. je le sais. E. assez avisé.

Sans prendre en soy soucy du lendemain,
Mais seulement du temps qu'on a en main
(Car les païens quièrent[A] toutes ces choses.
Que s'il advient qu'icelles leur soient closes,
Chercher les font à leurs sotz astrologues,
Qui leur en font Dieu sçait quelz catalogues,
Où chascun d'eulx ses mensonges recite).
Et davantage ha dit qu'il n'est licite
À nous sçavoir les temps et les momentz
Que Dieu ha mis hors noz entendementz,
Et reservez à sa seule puissance[8].
Vas maintenant, et de Dieu te meffies[9],
Et à ces beaulx astrologues te fies,
Lesquelz jamais n'ont sceu de Dieu l'affaire,
Et, s'ilz l'ont sceu, ils le devoient bien taire.
Non feras dea[B], à Dieu ne plaise aussy,
Auquel tu croy. Or, fais que tout cecy
Tantost à tous racomptes et revelles.
À Dieu te diz, altéré de nouvelles,
Lequel[10], afin que merveille te donnes,
De ses haults faits, t'en doint, en brief[C], de bonnes....



Victor Brodeau

ELEGIE DU SEMI-DIEU FAUNUS
DEMANDANT AUX NYMPHES POURQUOY
ELLES NE LE VOULOIENT AYMER

Declarez moy, Nymphes, pourquoy fuyez[1]
Ma compaignie et vous en ennuyez ?
Et quelz deffaulx sont en Faunus repris,
Qu'il est ainsi de vous mis à despris[D] ?

A. cherchent. B. certes. C. t'en donne rapidement. D. mépris.

Si j'ay deux cors estranges en la teste[2],
Bachus en a, qui n'en est moins honneste.
Et qu'il soit vray[A], Ariadne de Crete
Le traita bien en amytié secrete.
Si j'ay le front d'une couleur vermeille
Tirant sur feu, ne l'a Phebus pareille ?
Et toutes fois il n'est point mal mené
En ses amours de dame Climené[3].
Si j'ay la face aucunement horrible,
Neptunus l'a à merveilles terrible.
Tout tel qu'il est, et de hideuse face,
Thetis n'a nul qui soit mieux en sa grace.
Si j'ay la barbe herissée et farouche,
Cela n'est point pour en avoir reproche.
Dejanire alors est pleine d'ayse
Quand Hercules son barbu mary bayse[B].
Si j'ay le corps d'aspre poil tout velu,
Ce n'est point cas[C] pour estre mal voulu,
Car Ilia[4] pour ce d'aymer n'eut crainte
Mars son amy, et n'en fist jamais plainte.
Vous m'arguez d'un pied[D] de bouc honteux ;
Qu'est-il plus laid au marcher qu'un boyteux ?
Et neantmoins la tresbelle Venus
Espousa bien le boyteux Vulcanus.
Finablement, si j'ay en ma figure
Aucune part approchant de laydure[E],
Vous trouverez, le tout au vray comprendre[F],
Que l'on en peult l'exemple des dieux prendre.
Mais j'entens bien voz ruses, et fins tours ;
Vous esloignez un garde de pastours[G],
Pauvre et petit, demandant pour guerdons[H]
De vostre amour, des grands dieux, les grans dons.



A. la preuve en est que. B. quand elle embrasse Hercule son mari barbu. C. ce n'est point une raison. D. vous me reprochez un pied. E. laideur. F. si vous voulez savoir la vérité. G. un berger. H. récompenses.

Hugues Salel

SECOND CHAPITRE D'AMOUR

Encor un coup le beau fleuve de Seine
Orra[A] les cris et plainte doloreuse
Du cueur blessé de pensee non saine.

Encor un coup la flame vigoureuse
Aparoitra devant les yeux de celle
Qui contre moy se monstre rigoureuse.

J'esprouveray si l'ardente estincelle
A tel pouvoir, lors qu'elle est decouverte,
De me bruller comme quand je la cele.

J'essayeray si la complainte ouverte
Pourra gaigner envers la douce face
Quelque guerdon[B] de la peine souferte,

Et s'il advient que je rompe la glace
De la rigueur qui me deffend l'entree,
Il n'est douleur qui soudain ne s'efface,

La grand cité et prochaine contree
Resoneront du nom de ma maistresse
Dedans mes vers chantée et illustree.

Telle jadis fut renommée en Grèce,
Par sa beauté et douce courtoysie,
Qui oncques n'eut louange plus expresse.

A. entendra. B. récompense.

Car je feray si bien en poësie
Qu'on nous dira heureux, moy pour escrire
Si beau sujet, elle d'estre choysie.

Ô corps gentil[A], quand te pourray je dire
Et decouvrir le fons de ma pensee
En lieu secret, comme je le desire.

Si tu vois lors ma langue delaissee
De la parolle et mon teint venir bleme,
Je te suply n'en estre courroussee.

Ce te sera une aparance extreme
Du grand desir dont mon ame est atainte,
Et que le cueur ne vit plus en moy mesme.

Tu conoistras que l'amour est sans feinte,
Quand la personne est ainsi combatuë,
En un moment d'esperance et de crainte,

Et que celuy qui si fort s'evertuë,
A sur son dos la flame insuportable
Du feu d'amour, qui, jour et nuit, le tuë.

Verray je adonc ceste grace acointable[B],
Donc[C] tu es pleine au dit de tout le monde,
Soudain changer en rudesse intraitable ?

Las, Dieu m'en gard et plustot me confonde,
Ou me condanne en quelque lieu sauvage,
Cherchant la mort qui au mal corresponde.

Ce me seroit beaucoup plus d'avantage,
Estre privé cruellement de vie,
Que recevoir de toy mauvais visage.

Outre celà, je sçay bien qu'une envie,
Un faux raport avecque Malebouche[1],
Empescheront que de moy sois servie.

A. beau. B. aimable. C. dont.

Mesmes Dangier au visage farouche,
Presentera à tes yeux un grand nombre
De vains perilz, te livrant l'escarmouche.

Entre lesquelz l'honneur que n'est qu'une umbre,
Un épantail formé de chose vaine,
T'esblouyra te rendant morne et sombre.

Ô pauvre sexe, helas comme on te meine
Au tabouret[A] ! comme l'on te deguise
Les entremetz[B] de ceste vie humaine !

Ta liberté, ta naive franchise,
Qui est un bien sur tous inestimable,
Est à grand tort asservie et sumise.

Nature fit de matiere semblable,
L'homme et la femme, et les unit ensemble,
Pour estre l'un à l'autre secourable.

Or maintenant dites que vous en semble,
Dames d'esprit, trouvez vous compagnie
Quand l'un commande et l'autre de peur tremble ?

Certainement c'est une tirannie
Par les maris dessus vous usurpee,
Et que ce soit justement, je le nye.

Par là vous est toute joye coupee :
Vous le savez, et je m'en devrois taire,
Mais la muse est hors de moy échapee.

Et ne luy chault[C] à qui puisse deplaire,
Mais que[D] la dame à qui elle se vouë,
Ait entendu son conseil salutaire.

Quant est à moy, je plain, j'admire et louë
Le temps passé, j'entens le plus antique,
Et par despit au present fais la mouë.

Cette fureur et rage frenetique
Que nous disons autrement jalousie,
N'estoit alors en vigueur et pratique.

A. supplice. B. plaisirs. C. et peu lui importe. D. pourvu que.

Chacun aymoit selon sa fantasie,
Et jouyssoit de la personne aymee,
En mesme instant que l'on l'avoit choysie[2].

On ne parloit de chambre perfumee,
De beaux habitz, pierrerie, dourure,
Sinon d'un lit souz la verte ramee.

Un peu de feu les gardoit de froydure
En temps d'hyver, et la seure deffence
Du chault estoit l'umbrage et la verdure.

Mais à present tout le fol peuple pense
À s'enrichir et trouver la finesse
Comme[A] l'un puisse à l'autre faire offence.

Ce temps pendant, l'agreable jeunesse
Coule et s'en va, et à peine est partie
Que la mort vient, guidee par vieillesse,

Et par ainsi la joye departie[B]
Aux folz humains par leur mere Nature
S'esvanouit, avant qu'estre sentie.

Pensons y donc, ô gente creature,
Et toy et moy, ja ne nous avienne[C]
De refuser l'amoureuse avanture.

Je seray tien, si tu veux estre mienne,
Mais qu'ay je dit ! je seray tien, encore
Que ton esprit grande rigueur me tienne.

Prens à plaisir que ma Muse t'honore,
Et que par là immortel je me rende,
Louant le bien qui t'illustre et decore.

Laisse l'erreur de l'ignorante bande
Du temps present, et juge en ton courage[D]
Qu'il n'est pas heure encor' qu'on y entende.

A. comment. B. accordée. C. qu'il ne nous arrive jamais. D. cœur.

Assez sera, avenant ton vieil aage,
De cheminer par si eſtroiĉte voye,
Et te renger à ce commun servage.

Dieu me doint l'heur qu'en bref[A] je te revoye,
À celle fin qu'entendre je te face
Comme on va droit et comme on se forvoye.

Dieu me doint l'heur que mon cueur trouve place
Aupres du tien, et qu'en toy puisse vivre,
Jusques à tant que la mort le defface[B].

Et si la mort te contraint de la suyvre,
Qu'en mesme jour soit ma vie finee[C],
Et noz corps mis souz mesme lame ou cuyvre[D].

C'eſt le vray but où tend ma deſtinee,
Qui me promet rendre l'ame assouvie,
Et que j'auray en la presente annee,

Santé parfaite et plus heureuse vie.



Mellin de Saint-Gelais

D'UN BRACELET DE CHEVEUX

Cheveux[1], seul remede et confort
De mon mal violent et fort,
Cheveux longs, beaux et desliez,
Qui mon cœur tant plus fort liez
Que, plus il veult tendre et tascher

A. me donne le bonheur que bientôt. B. tue. C. finie, achevée. D. la lame ou le cuivre du tombeau.

À se distraire et destacher,
Plus il est pris, plus est estraint
Et plus de demourer contraint ;
Cheveux, qui fustes couverture
Du grand chef-d'œuvre de Nature[2]
Où le ciel qui tout clost et voit
A monstré combien il pouvoit
Assembler en petite espace
De beauté et de bonne grace ;
Cheveux, qui sceustes estranger
Moy de moy-mesme[A] et me changer
Tellement que je vous accuse
De l'effect de ceux de Meduse[3],
M'ayant rendu un corps sans ame
Ou plustost une vive flamme ;
Ha, cheveux, n'ayez nul regret
De vous voir en lieu si secret
Loing de voz compaignons dorez
Qui du monde sont adorez.
Celle qui en peult ordonner
À moy vous a voulu donner
Pour appuy de ma foible vie
Dont[B] vous n'auriez deuil ny envie
Si vous scaviez, ô blondz cheveux,
Quel est le bien que je vous veux.
Le moindre de vous m'est plus cher
Qu'autre amie entiere toucher
Ne[C] que les thresors assemblez
Du fin or que[D] vous ressemblez.
Et toutesfois, pour estre miens,
N'ayez paeur de n'estre point siens.
Elle ne congnoist rien à soy
Plus sien que ce qui est à moy.
Au moings en ceste qualité
Avons-nous quelque egalité ;
Si un Ciseau vous feit outraige,
Un dard[4] m'en feit bien davantaige.
Il y pert[E] à mon œil estainct
Et vous n'en changez point de tainct,
Qui vous est plaisir et bonheur

A. qui sûtes me rendre étranger à moi-même. B. ce qui fait que. C. ou. D. auquel. E. il y apparaît.

En perte de si grand honneur.
Ceux dont vous estes separez
Sont peut-estre ores[A] mieux parez,
Mais si sont-ilz en ce danger
De se voir par le temps changer
Et d'or en argent convertiz,
Dequoy vous estes garentiz[B],
Car temps ne vous y peut constraindre.
Et quand bien vous le pourriez craindre,
Cheveux, vous estes à un Maistre
Qui vous oseroit bien promectre
Et au chef dont estes venuz
Qu'en lieu de devenir chenus,
Il fera que le cours des ans
Vous rendra plus beaux et plaisans.
On ne voit point, pour fortz hyvers[C],
Les lauriers moings feuilleuz et verdz.
Le beau Dieu qui en print la cure[D]
Les deffend de celeste injure
Et je feray tant, si je puis,
Aidant celle à qui je suis[E],
Que mes honneurs vous seront telz
Qu'ell' et vous serez immortelz.

SUR UNE GUITERNE ESPAIGNOLE

ROMPUE ET PUIS FAICTE R'HABILLER[F] PAR MONSEIGNEUR D'ORLEANS, ESTANT MALLADE

Si je suis un peu casse[G] et sourde,
Ce n'est poinct pour ma table[5] lourde,
Bien que celle que j'euz premiere
Fust meilleure et d'autre maniere,
Mais c'est que quand je vins à estre
Donnée à Monseigneur et Maistre[6],
J'euz tel dueil de sa malladie
Que perdis son et melodie[7],
Et fuyant tout chant delectable,

A. maintenant. B. protégés. C. pour rudes que soient les hivers. D. le soin. E. avec l'aide de celle à laquelle j'appartiens. F. réparer. G. cassée.

Fendis ma resonante table.
Lors luy, se sentant amender[A],
Voulut ma santé commander
Qui telle n'est que l'ancienne
Mais va croissant comme la sienne.
Guerissez donc tost, guerissez,
Seigneur, qui tant me cherissez.
Que pleut à Dieu qu'en lieu de moy
Vous tinssiez un Sceptre de Roy.
J'entendz que par vous fust tenue
La Terre dont je suis venue[8].

SUR UN LUTH

Ô luth, plus estimé present
Que chose que j'aye à present,
Luth, de l'honneste lieu venu
Où mon cœur est pris et tenu,
Luth, qui responds à mes pensées
Si tost qu'elles sont commencées[9],
Luth, que j'ay faict assez de nuictz
Juge et tesmoin de mes ennuys,
Ne pouvant voir aupres de moy
Celle qui t'eust aupres de soy,
Je te supply, fay-moy entendre
Comme, touchant à la main tendre,
Ton bois s'est guarenty du feu
Qui si bien esprendre m'a sceu[B 10]
Et s'il se pourroit bien esteindre
Par souvent chanter et me plaindre.
Que pleust à Dieu, Luth, que ta voix
Peust aller où du cœur je vois[C],
Tant que mon torment bien ouy
En peut rapporter un ouy.
Lors tu me ferois plus de grace
Qu'onc n'en feit la Harpe de Trace[11]
Qui faisoit les montaignes suivre,
Car tu ferois un mort revivre.

A. guérir. B. qui a su si bien m'enflammer. C. où mon cœur me mène.

ESCRIT DANS LE PSAULTIER
D'UNE DAMOISELLE

Avant qu'entrer en Oraison[12],
Entendez l'ordre et la raison
Que le Dieu qui m'a tout entier
Veut que l'on tienne en son Psaultier.
À l'entrée est ma Passion[13],
Prinse en votre obstination.
Puis de Nuict me chantent matines[A]
Voz beautéz, contre moy mutines.
Voz Laudes[14] apres sont l'office
Qui plus me donne d'exercice,
Car il y a de la matiere
Pour une bible toute entiere.
Des autres heures peu vous chaut
Que perdre pour vous il me faut,
Et vous suffist que l'on publie
Que tousjours estes accomplie[15].
Quant à moy, je ne puis tarder
Si mieux n'y voulez regarder
D'estre au feuillet des Trespassez[16].
Adieu, vous en scavez assez.

DU JEU DES ESCHETZ

Puisque de vous j'ay appris les Eschetz[17],
C'est bien raison que les miens vous scachiez.
Je mectz avant en lieu de huict pions
Propos hardiz ainsi que Scipions,
Scachans tirer avec petite perte
Une ennemie à guerre plus apperte[B].
Sur chacun flanc de deux Rocz[18] font l'office
Ma foy constante et mon loyal service,

A. me font des reproches. B. plus ouverte.

Et mes desirs, promecteurs mensongers,
Servent de folz volages et legers.
Les Chevaliers sont mes escritz et vers
Qui font un sault aux autres tout divers[19].
Pour Dame y est mon esperance prise,
Jamais oysive et de grande entreprise.
Enfin le cœur, qui un temps fut à moy
Et or[A] est vostre, est le chef et le Roy,
Ferme en un lieu sans gueres se bouger,
Car mieux ailleurs il ne scauroit loger.
D'assez de lieux il se sent desfié,
Mais il est tant de vous fortiffié[20]
Que tous perdront du Mat l'intelligence,
Aydant Dieu, vous et ma diligence[B].

CHANSON

Ô combien est heureuse
La peine de celer
Une flamme amoureuse
Qui deus cueurs fait brusler
Quand chacun d'eus s'attend
Estre bientost content.

On me dict que je taise
Mon apparent desir
Et faigne qu'il me plaise
Nouvel amy choisir,
Mais forte affection
N'a point de fiction[C].

Vostre amour foible et lente
Vous fait ainsi discret.
La miene violante
N'entend pas ce secret.
Amour nulle saison
N'est amy de raison.

A. et qui maintenant. B. avec l'aide de Dieu, de vous, et de ma diligence. C. ne se déguise pas.

Si mon feu sans fumée
Est evident et chaud,
Estant de vous aymée,
Du reste il ne me chaut.
Soit mon feu veu de tous[21]
Et seul senti de vous.

Que me sert que je soye
Avec Princes ou Roy
Et qu'ailleurs je vous voye
Sans approcher de moy.
La peur du changement[22]
Me donne grand torment.

Si femme en ma presence
Autre vous entretient[A],
Amour veult que je pense
Que cela m'appartient,
Car luy et longue foy
Vous doivent tout[B] à moy.

Quand par bonne fortune
Seres mien de tout point,
Lors parlés à chascune.
Je ne m'en plaindray point.
Bien vous pry ce pendant
N'estre ailleurs pretendant.

Vous semble-il que la veue
Soit asses entre amys,
Ne me voyant pourveue
De rien qu'on m'ait promis ?
C'est trop peu que des yeus ;
Amour veult avoir mieus.

De vous seul je confesse
Que mon cueur est transy.
Si j'estois grand Princesse,
Je dirois tout ainsy.
Si le vostre ainsy fait[C],
Monstrés-le par effect[D].

A. si une autre femme s'entretient avec vous en ma présence. B. tout entier. C. si votre cœur est également transi. D. montrez-le réellement.

LAMENTATION DE VENUS EN LA MORT DE ADONIS[23]

« Laissez la verde couleur[24],
Ô princesse Cytherée[25],
Et de nouvelle douleur
Vostre beaulté soit parée.

Pleurez le filz de Mirrha[26]
Et sa dure destinée.
Vostre œil plus ne le verra,
Car sa vie est terminée. »

Venus à ceste nouvelle
Emplit toute la vallée
D'une complaincte mortelle
Et droit au lieu est allée

Où le gentil Adonis,
Estendu sur la rosée,
Avoit les beaulx yeulx ternis
Et de sang l'herbe arrosée.

Dessoubz une verde branche,
Aupres de luy s'est couchée
Et de sa belle main blanche
Sa playe luy a touchée.

Ô cruelle nouveaulté
De veoir en pleur si baignée
La deesse de beaulté,
D'amy mort acompaignée.

L'ung est blecé et transfix[A]
Aux flancs par beste insensée[B]
Et l'autre l'est de son filz
Bien avant en la pensée.

A. transpercé. B. bête privée de raison (un sanglier).

Mais l'ung sa playe ne sent,
Personne ja trespassée,
Et l'autre a le mal recent
De sa douleur amassée.

Toutefoys, mort et eſtainct,
Il n'a de rien empirée
La grant beaulté de son tainct,
Des nymphes tant desirée.

Mays comme une rose blanche
De poignante ongle touchée
Ne peult tenir sur sa branche
Et sur une autre eſt couchée,

Ainsi le piteux[A] amant
Baisse la teſte appuyée
(Comme il souloit[B] en dormant)
Sur sa maiſtresse ennuyée[C].

Et ne fuſt le sang qui sort
De la partye entamée
Elle penseroit qu'il dort
À la grace tant aymée[D].

Autant de sang qu'il espand
Dessus l'herbe colorée
Autant de larmes despend[E]
La triſte amante esplourée.

Le sang rougit mainćte fleur
Qui d'autre sorte[F] eſtoit née[27],
Et mainćte eſt du large pleur
En couleur blanche tournée.

Ce tainct leur demeurera
Pour enseigne de durée —
Tant que le monde sera —
De leur grant peyne endurée.

A. digne de pitié. B. comme il avait l'habitude de le faire. C. dans l'affliction. D. à voir sa grâce tant aimée. E. dépense. F. d'une autre couleur.

Là vindrent de tout le boys
Oyseaux à grande assemblée,
Monstrant à leurs tristes voix
Combien leur joye est troublée.

Mays sur tous se faict ouyr
La pouvre desesperée
Qui pour d'Adonis jouyr
Se souhaitte estre expirée[28].

« Ô deité trop cruelle,
Ô vye trop obstinée,
Las, que n'ay-je », ce dist-elle,
« Une fin predestinée ?

Ô demeure du ciel tiers[29],
De moy jadis tant prisée,
Combien hor[A] plus voluntiers
Irois-je au champ elisée.

À la fille de Ceres[30]
Est ma joye abbandonnée.
Ha, que heureuse je seroys
D'estre en sa place ordonnée[B].

Vienne le grand ravisseur[31]
De l'infernalle contrée ;
Il pourra bien estre seur[C]
D'avoir faveur rencontrée.

Las, que le ciel ne m'octroye
Povoir morte estre laissée
Aussi bien que devant Troye
Il me souffrit veoir blecée[32].

Si je peuz lors estre ainsi
Par dure playe offensée,
Pourquoy ne puys-je estre aussi
Par mort de dueil dispensée ?

A. maintenant. B. d'être mise à sa place par le destin. C. sûr.

N'ayez plus sur moy d'envye
Ô Royne au ciel honnorée.
Puisque Adonis est sans vie,
Peu vault ma pomme dorée[33].

Pas tant ne me contentoys
De la me veoir adjugée
Comme heureuse me sentoys
D'estre en si bon cueur logée.

Et vous, povres chiens lasséz,
Bestes d'amour asseurée
Sans seigneur estes laisséz,
Moy sans amy demeurée.

Bien pourrez recouvrer maistre
Aymant la chasse usitée,
Et m'amour ne scauroit estre
Autre part ressuscitée.

De course legiere et prompte
Suyviez la beste lancée,
Mays Fortune, qui tout dompte,
S'est plus que vous avancée.

Ô violent animal,
Ô fureur desadvouée,
Comme osas-tu faire mal
À chose à Venus vouée ?

Comment ne peust s'appaiser
Ta dent, par ire accrochée,
Venant actaindre et baiser
Beaulté des dieux approchée ?

Et vous, amy, trop espris
De vostre force esprouvée,
Si mon conseil eussiez pris,
Elle s'en fust myeulx trouvée.

Cerfz, daims, et bestes fuyantes
Estoient myeulx vostre portée
Que les fieres et bruyantes
Qui m'ont tant desconfortée[A].

A. rendue malheureuse.

Qu'aviez-vous à faire queste
D'autre proye pourchassée ?
Estoit-ce peu de conqueste
De m'avoir prise et lacée ? »

Ainsi faisant tristes plainctz,
Cypris, d'espoir desnuée,
Leva ses yeulx d'humeur[A] plains
Vers le cler ciel sans nuée

Et veit le soleil couchant
Mectant fin à la journée.
Si[B] feit ung souspir trenchant
Et vers le mort s'est tournée,

Disant, « Las, l'heure est venue
Que toute chose creée
De sa peyne soustenue
Dormant sera recreée.

Et pour moy les jours et nuytz
N'ont poinct d'heure disposée
À termyner mes ennuyz
Et me trouver reposée. »

Au son de ses crys indignes
Respond Echo tourmentée,
Et mesmes ses deux blancs cignes
Chanson piteuse[C] ont chantée.

Mais voyant l'obscure nuyt
Estre ja presque arrivée,
Ont doulcement et sans bruyt
Leur dame en l'air eslevée.

Plus elle approche des cieulx,
Plus tient la teste baissée,
Et eust voluntiers ses yeulx
Et sa veue en bas laissée.

A. de larmes. B. puis. C. compatissante.



Louise Labé

ELEGIES

III

Quand vous lirez, ô Dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noises[A][1],
Quand mes regrets, ennuis[B], despits et larmes
M'orrez[C] chanter en pitoyables carmes[D],
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma fole jeunesse,
Si c'est erreur... mais qui, dessous les Cieus,
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et toujours porte à ses voisins envie :
L'un, forcenant[E] de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :
L'autre, croyant povreté estre vice,
À autre Dieu qu'Or ne fait sacrifice :
L'autre, sa foy parjure il emploira
À decevoir[F] quelcun qui le croira :
L'un, en mentant, de sa langue lezarde[G]
Mile brocars sur l'un et l'autre darde :
Je ne suis point sous ces planettes nee,
Qui m'ussent pù tant faire infortunee.
Onques ne fut mon œil marri de voir

A. reproches. B. peines, chagrins. C. m'entendrez. D. poèmes. E. enrageant. F. tromper. G. de sa langue de vipère.

Chez mon voisin mieus que chez moy pleuvoir.
Onq ne mis noise[A] ou discord entre amis :
À faire gain jamais ne me soumis.
Mentir, tromper, et abuser autrui,
Tant[B] m'a desplu que mesdire de lui.
Mais si en moy rien y ha[C] d'imparfait,
Qu'on blame Amour : c'eﬆ lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd aage en ses laqs[D] il me prit,
Lors qu'exerçoi mon corps et mon esprit
En mile et mile euvres ingenieuses,
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
Pour bien savoir avec l'aiguille peindre,
J'usse entrepris la renommee eteindre
De celle là qui, plus docte que sage,
Avec Pallas comparoit son ouvrage[2].
Qui m'uﬆ vù lors en armes, fiere, aller,
Porter la lance et bois faire voler,
Le devoir faire en l'eﬆour[E] furieus,
Piquer, volter le cheval glorieus,
Pour Bradamante ou la haute Marphise,
Seur de Roger[3], il m'uﬆ, possible, prise.
Mais quoy ? Amour ne put longuement voir
Mon cœur n'aymant que Mars et le savoir :
Et, me voulant donner autre souci,
En souriant il me disoit ainsi :
Tu penses donq, ô Lionnoise Dame,
Pouvoir fuir par ce moyen ma flame ?
Mais non feras : j'ai subjugué les Dieus
Es[F] bas Enfers, en la Mer et es Cieus.
Et penses tu que n'aye tel pouvoir
Sur les humeins de leur faire savoir
Qu'il n'y ha rien qui de ma main eschape ?
Plus fort se pense et plus tot je le frape.
De me blamer quelquefois tu n'as honte,
En te fiant en Mars dont tu fais conte :
Mais meintenant, voy si pour persiﬆer
En le suivant me pourras resiﬆer.
Ainsi parloit, et, tout echaufé d'ire,
Hors de sa trousse une sagette[G] il tire,
Et, decochant de son extreme force,

A. dispute. B. autant. C. il y a quelque chose. D. filets. E. combat. F. aux. G. flèche.

Droit la tira contre ma tendre escorce :
Foible harnois pour bien couvrir le cœur
Contre l'Archer qui tousjours eſt vainqueur.
La bresche faite, entre Amour en la place,
Dont le repos premierement il chasse :
Et, de travail[A] qui me donne sans cesse,
Boire, menger, et dormir ne me laisse[4].
Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage :
Je n'ay qu'Amour et feu en mon courage,
Qui me desguise, et fait autre paroitre,
Tant que ne peu moymesme me connoitre.
Je n'avois vù encore seize Hivers,
Lors que j'entray en ces ennuis divers :
Et jà voici le treiziéme Eſté
Que mon cœur fut par Amour arreſté.
Le tems met fin aus hautes Pyramides,
Le tems met fin aus fonteines humides :
Il ne pardonne aus braves Colisees,
Il met à fin les viles plus prisees :
Finir aussi il ha acoutumé
Le feu d'Amour, tant soit il allumé :
Mais, las ! en moy il semble qu'il augmente
Avec le tems, et que plus me tourmente.
Paris ayma Œnone[5] ardemment,
Mais son amour ne dura longuement :
Medee fut aymee de Jason[6],
Qui tot après la mit hors sa maison.
Si[B] meritoient elles eſtre eſtimees,
Et, pour aymer leurs Amis, eſtre aymees.
S'eſtant aymé[C], on peut Amour laisser,
N'eſt il raison, ne l'eſtant, se lasser ?
N'eſt il raison te prier de permettre,
Amour, que puisse[D] à mes tourmens fin mettre ?
Ne permets point que de Mort face espreuve,
Et plus que toy pitoyable la treuve :
Mais si tu veus que j'ayme jusqu'au bout,
Fay que celui que j'eſtime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer et rire,
Et pour lequel si souvent je soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien egale flame.

A. peine. B. pourtant. C. si, étant aimé. D. que je puisse.

Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moy quelcun le portera.

SONNETS

I

Non havria Ulisse o qualunqu'altro mai
Piu accorto fu, da quel divino aspetto,
Pien di gratie, d'honor et di rispetto,
Sperato qual i sento affanni et guai.

Pur, Amor, co'i begli occhi tu fatt'hai
Tal piaga dentro al mio innocente petto,
Di cibo et di calor già tuo ricetto,
Che rimedio non v'è si tu nol' dai.

O sorte dura, che mi fa esser quale
Punta d'un Scorpio, et domandar riparo
Contr' el velen' dall' istesso animale.

Chieggio ti sol' ancida questa noia,
Non estingua el desir a me si caro,
*Che mancar non potria ch'i non mi muoia** [7].

* Non, pas même Ulysse, ni quelque autre Plus avisé encore, pour cet aspect divin Plein d'honneur, de grâce et respect N'aurait présumé tout ce que je sens de soucis et de douleurs. Hélas, Amour ! de tes beaux yeux tu as fait Une telle plaie dans mon cœur innocent, Qui déjà nourriture et chaleur te donnait, Que remède il n'y a si tu ne me le donnes. Ô dur destin, qui me rend comme Pointe d'un scorpion, et m'oblige à demander soulagement Au venin de cette bête même. Je demande seulement qu'il mette fin à ce tourment : Qu'il n'éteigne pas le désir à moi si cher Que, s'il me manque, je ne pourrai que mourir.

II

Ô beaux yeus bruns, ô regars destournez,
Ô chaus soupirs, ô larmes espandues,
Ô noires nuits vainement atendues,
Ô jours luisans vainement retournez :

Ô tristes pleins[A], ô desirs obstinez,
Ô tems perdus, ô peines despendues[B],
Ô mile morts en mile rets tendues,
Ô pires maus contre moy destinez :

Ô ris, ô front, cheveus, bras, mains et doits :
Ô lut pleintif, viole, archet et vois :
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle !

De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endrois d'iceus[C] mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle[8].

III

Ô longs desirs ! Ô esperances vaines,
Tristes soupirs et larmes coutumieres
À engendrer de moy maintes rivieres,
Dont mes deus yeus sont sources et fontaines :

Ô cruautez, ô durtez inhumaines,
Piteus regars[D] des celestes lumieres[9],
Du cœur transi ô passions premieres,
Estimez vous croitre encore mes peines ?

Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
Que nouveaus feus me gette et nouveaus dars,
Qu'il se despite, et pis qu'il pourra face :

A. plaintes. B. dépensées. C. avec ceux-ci. D. regards compatissants.

Car je suis tant navree en toutes pars,
Que plus en moy une nouvelle plaie
Pour m'empirer ne pourroit trouver place.

IV

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement[A] de son feu ma poitrine,
Tousjours brulay de sa fureur divine,
Qui un seul jour mon cœur n'abandonna.

Quelque travail[B], dont assez me donna,
Quelque menasse et procheine ruïne,
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'estonna.

Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et tousjours frais en ses combats fait estre :

Mais ce n'est pas qu'en rien nous favorise
Cil[C] qui les Dieus et les hommes mesprise :
Mais pour plus fort contre les fors paroitre.

V

Clere Venus, qui erres par les Cieus[10],
Entens ma voix qui en pleins[D] chantera,
Tant que ta face au haut du Ciel luira,
Son long travail et souci ennuieus[E].

Mon œil veillant s'atendrira bien mieus,
Et plus de pleurs te voyant gettera.
Mieus mon lit mol de larmes baignera,
De ses travaus voyant témoins tes yeus[F].

A. pour la première fois. B. peine. C. celui. D. plaintes. E. pénible.
F. voyant tes yeux témoins de ses peines.

Donq des humains sont les lassez esprits
De dous repos et de sommeil espris.
J'endure mal tant que le Soleil luit :

Et quand je suis quasi toute cassee[A],
Et que me suis mise en mon lit lassee,
Crier me faut mon mal toute la nuit.

VI

Deus ou trois fois bienheureus le retour
De ce cler Astre[11], et plus heureus encore
Ce que son œil de regarder honore :
Que celle là recevroit un bon jour,

Qu'elle pourroit se vanter d'un bon tour
Qui baiseroit le plus beau don de Flore[12],
Le mieus sentant que jamais vid Aurore,
Et y feroit sur ses levres sejour !

C'est à moy seule à qui ce bien est du,
Pour tant de pleurs et tant de tems perdu :
Mais, le voyant, tant luy feray de feste,

Tant emploiray de mes yeus le pouvoir,
Pour dessus lui plus de credit avoir,
Qu'en peu de tems feray grande conqueste.

VII

On voit mourir toute chose animee,
Lors que du corps l'ame sutile part :
Je suis le corps, toy la meilleure part :
Où es tu donq, ô ame bien aymee ?

A. fatiguée.

Ne me laissez par si long tems pámee :
Pour me sauver apres viendrois trop tard.
Las ! ne mets point ton corps en ce hazart :
Rens lui sa part et moitié estimee[13].

Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revuë amoureuse,
L'acompagnant, non de severité,

Non de rigueur, mais de grace amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à present favorable.

VIII

Je vis, je meurs : je me brule et me noye.
J'ay chaut estreme en endurant froidure :
La vie[14] m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grans ennuis entremeslez de joye :

Tout à un coup je ris et je larmoye,
Et en plaisir maint grief[A] tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me treuve hors de peine.

Puis quand je croy ma joye estre certeine,
Et estre au haut de mon desiré heur,
Il me remet en mon premier malheur[15].

A. pénible.

IX

Tout aussi tot que je commence à prendre
Dens le mol lit le repos desiré,
Mon triste esprit hors de moy retiré,
4 S'en va vers toy incontinent se rendre.

Lors m'est avis[16] que dedens mon sein tendre
Je tiens le bien, où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut souspiré
8 Que de sanglots ay souvent cuidé fendre[A].

Ô dous sommeil, ô nuit à moy heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquilité,
11 Continuez toutes les nuiz mon songe :

Et si jamais ma povre ame amoureuse
Ne doit avoir de bien en verité,
14 Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

X

Quand j'aperçoy ton blond chef couronné
D'un laurier verd, faire un Lut si bien pleindre,
Que tu pourrois à te suivre contreindre
4 Arbres et rocs : quand je te vois orné,

Et de vertus dix mile environné,
Au chef d'honneur plus haut que nul ateindre,
Et des plus hauts les louenges esteindre,
8 Lors dit mon cœur en soy passionné :

Tant de vertus qui te font estre aymé,
Qui de chacun te font estre estimé,
11 Ne te pourroient aussi bien faire aymer[B] ?

A. cru éclater. B. ne te pourraient rendre amoureux.

Et, ajoutant à ta vertu louable
Ce nom encor de m'eſtre pitoyable[A],
De mon amour doucement t'enflamer ?

XI

Ô dous regars, ô yeux pleins de beauté,
Petits jardins, pleins de fleurs amoureuses
Où sont d'Amour les flesches dangereuses,
Tant à vous voir mon œil s'eſt arreſté !

Ô cœur felon, ô rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant j'ay coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté !

Donques, mes yeus, tant de plaisir avez,
Tant de bons tours par ses yeus recevez :
Mais toy, mon cœur, plus les vois[B] s'y complaire,

Plus tu languiz, plus en as de soucis,
Or devinez si je suis aise aussi,
Sentant mon œil eſtre à mon cœur contraire[17].

XII

Lut, compagnon de ma calamité,
De mes soupirs témoin irreprochable,
De mes ennuis controlleur[C] veritable,
Tu as souvent avec moy lamenté :

Et tant le pleur piteus t'a moleſté,
Que commençant quelque son[D] delectable,
Tu le rendois tout soudein lamentable,
Feingnant le ton que plein avoit chanté[18].

A. d'avoir pitié de moi. B. plus tu les vois. C. qui tient regiſtre de mes peines.

Et si te veus efforcer au contraire,
Tu te destens[19] et si[A] me contreins taire :
Mais me voyant tendrement soupirer,

Donnant faveur à ma tant triste pleinte,
En mes ennuis me plaire suis contreinte,
Et d'un dous mal douce fin esperer.

XIII

Oh si j'estois en ce beau sein ravie
De celui là pour lequel vois mourant[B] :
Si avec luy vivre le demeurant[C]
De mes cours jours ne m'empeschoit envie[20] :

Si m'acollant[D] me disoit : chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre ! s'asseurant
Que ja[E] tempeste, Euripe[21], ne[F] Courant
Ne nous pourra desjoindre en notre vie :

Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre est l'arbre encercelé[G],
La mort venoit, de mon aise envieuse :

Lors que souef[H] plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses levres fuiroit,
Bien je mourrois, plus que vivante, heureuse[22].

XIV

Tant que mes yeux pourront larmes espandre,
À l'heur[I] passé avec toy regretter :
Et qu'aus sanglots et soupirs resister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre :

A. ainsi. B. pour lequel je me meurs. C. le reste. D. m'embrassant. E. jamais. F. ni. G. comme l'arbre est encerclé par le lierre. H. doucement. I. au bonheur.

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour tes graces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :

Je ne souhaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeus je sentiray tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel sejour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante :
Prirey la Mort noircir mon plus cler jour.

XV

Pour le retour du Soleil honorer,
Le Zephir l'air serein lui apareille[A] :
Et du sommeil l'eau et la terre esveille,
Qui les gardoit l'une de murmurer,

En dous coulant, l'autre de se parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Ja[B] les oiseaus es[C] arbres font merveille,
Et aus passans font l'ennui moderer :

Les Nynfes ja en mile jeus s'esbatent
Au cler de Lune, et dansans l'herbe abatent :
Veus tu Zephir[23] de ton heur me donner,

Et que par toy toute me renouvelle[D] ?
Fay mon Soleil devers moy retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

A. prépare. B. déjà. C. dans les. D. je me renouvelle totalement.

XVI

Apres qu'un tems la gresle et le tonnerre
Ont le haut mont de Caucase batu,
Le beau jour vient, de lueur revétu.
Quand Phebus ha son cerne[A] fait en terre,

Et l'Ocean il regaigne à grand erre[B][24],
Sa seur se montre avec son chef pointu[25].
Quand quelque tems le Parthe[26] ha combatu,
Il prent la fuite et son arc il desserre[C].

Un tems t'ay vù et consolé pleintif,
Et defiant de mon feu peu hatif :
Mais maintenant que tu m'as embrasee,

Et suis au point auquel tu me voulois,
Tu as ta flame en quelque eau arrosee,
Et es plus froit qu'estre je ne soulois[D].

XVII

Je fuis la vile, et temples, et tous lieus
Esquels prenant plaisir à t'ouir pleindre,
Tu peus, et non sans force, me contreindre
De te donner ce qu'estimois le mieus.

Masques, tournois, jeus me sont ennuieus,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre :
Tant que tachant à ce desir esteindre[E],
Et un nouvel objet faire à mes yeus[F],

A. son tour. B. rapidement. C. il détend. D. que je n'avais l'habitude de l'être. E. tâchant d'éteindre ce désir. F. donner à mes yeux un autre objet à voir.

Et des pensers amoureus me distraire,
Des bois espais sui[A] le plus solitaire :
Mais j'aperçoy, ayant erré maint tour,

Que si je veus de toy estre delivre[B],
Il me convient hors de moymesme vivre,
Ou fais encor que loin sois en sejour.

XVIII

Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureus :
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Las, te pleins tu ? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soy et son ami vivra[27].
Permets m'Amour penser quelque folie[C][28] :

Tousjours suis mal, vivant discrettement[D],
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie[29].

XIX

Diane estant en l'espesseur d'un bois,
Apres avoir mainte beste assenee[E],
Prenoit le frais, de Nynfes couronnee :
J'allois resvant comme fay maintefois,

A. je recherche. B. délivrée. C. permets que mon amour pense quelque folie. D. avec retenue. E. frappée.

Sans y penser : quand j'ouy une vois
Qui m'apela, disant : Nynfe estonnee,
Que ne t'es tu vers Diane tournee[30] ?
Et me voyant sans arc et sans carquois,

Qu'as tu trouvé, ô compagne, en ta voye,
Qui de ton arc et flesches ait fait proye[A] ?
Je m'animay, respons je, à un passant[B],

Et lui getay en vain toutes mes flesches
Et l'arc apres : mais lui les ramassant
Et les tirant me fit cent et cent bresches.

XX

Predit me fut, que devoit[31] fermement
Un jour aymer celui dont la figure
Me fut descrite, et sans autre peinture,
Le reconnu quand vy premierement[C] :

Puis le voyant aymer fatalement,
Pitié je pris de sa triste aventure :
Et tellement je forçay ma nature,
Qu'autant que lui aymay ardentement,

Qui n'ust pensé qu'en faveur[D] devoit croitre
Ce que le Ciel et destins firent naitre ?
Mais quand je voy si nubileus[E] aprets,

Vents si cruels et tant horrible orage :
Je crois qu'estoient les infernaus arrets,
Qui de si loin m'ourdissoient ce naufrage.

A. qui ait été la proie de ton arc et de tes flèches. B. je m'excitai contre un passant. C. quand je le vis pour la première fois. D. en succès. E. nuageux, nébuleux.

XXI

Quelle grandeur rend l'homme venerable ?
Quelle grosseur ? quel poil ? quelle couleur ?
Qui eſt des yeus le plus emmieleur[A] ?
Qui fait plus tot[B] une playe incurable ?

Quel chant eſt plus à l'homme convenable ?
Qui plus penetre en chantant sa douleur ?
Qui un dous lut fait encore meilleur ?
Quel naturel eſt le plus amiable ?

Je ne voudrois le dire assurément,
Ayant Amour forcé mon jugement :
Mais je say bien et de tant je m'assure[C],

Que tout le beau que lon pourroit choisir,
Et que tout l'art qui ayde la Nature
Ne me sauroient acroitre mon desir[32].

XXII

Luisant Soleil, que tu es bien heureus
De voir tousjours de t'Amie[33] la face :
Et toi, sa seur, qu'Endimion embrasse,
Tant te repais de miel amoureus.

Mars voit Venus[34] : Mercure aventureus
De Ciel en Ciel, de lieu en lieu se glasse[D][35] :
Et Jupiter remarque en mainte place
Ses premiers ans plus gays et chaleureus[36].

Voilà du Ciel la puissante harmonie,
Qui les esprits divins ensemble lie :
Mais s'ils avoient ce qu'ils ayment lointein,

A. enjôleur. B. plus vite. C. je suis sûre. D. se glisse.

Leur harmonie et ordre irrevocable
Se tourneroit en erreur variable,
Et comme moy travailleroient[A] en vain.

XXIII

Las ! que me sert, que si parfaitement
Louas jadis et ma tresse doree,
Et de mes yeus la beauté comparee
À deus Soleils, dont l'Amour finement

Tira les trets, causes de ton tourment[37] ?
Où estes vous, pleurs de peu de duree ?
Et Mort par qui devoit estre honoree
Ta ferme amour en iteré[B] serment ?

Donques c'estoit le but de ta malice
De m'asservir sous ombre de service ?
Pardonne moy, Ami, à cette fois[38],

Estant outree et de despit et d'ire :
Mais je m'assure[C], quelque part que tu sois,
Qu'autant que moy tu soufres de martire.

XXIV

Ne reprenez, Dames, si j'ay aymé,
Si j'ay senti mile torches ardentes,
Mile travaus, mile douleurs mordentes :
Si en pleurant, j'ay mon tems consumé,

Las ! que mon nom n'en soit par vous blamé.
Si j'ay failli, les peines sont presentes,
N'aigrissez point leurs pointes violentes :
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

A. se fatigueraient. B. répété. C. je suis sûre.

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis acuser,
11 Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses,

En ayant moins que moy d'ocasion,
Et plus d'eſtrange et forte passion.
14 Et gardez vous d'eſtre plus malheureuses !



Claude de Taillemont

LA TRICARITE

LXV

Tout au-devant du Chef, en la plus haute part
(Où, en subtils rameaux l'ombrageant, se départ
3 La veine qui aux flancs sous tendre peau se plie[1])
Se montre des neuf sœurs le rempart sûr et fort[2],
Pour sans fin résiſter à tout terreſtre effort,
6 De front large et ouvert, en ſtructure polie.
Vu[3], sont vains les desseins d'inconſtante folie,
Car y reconnaissant Prudence et ses suppôts,
9 S'en retournent les cœurs à la vertu dispos :
Et le trouble nuisant de l'esprit se délie[4],
Ainsi qu'à l'apparoir[A] des deux frères jumeaux
12 La tempête de l'Air, sur les marines Eaux[5].

A. à l'apparition.

LXVII

Où mieux refigurer de la fraîche caillée
Se peut le blanc poli en son ferme glissant[6],
Et encor par semblant, orvet[A], s'orgueillissant
Comme l'onde en son Eau d'un doux vent éveillée,
Qu'en cette Gorge, amis, par nature entaillée
D'un relief spacieux et concave petit,
Où souvent sont en vain œilladés[B] d'appétit
Les saints et chastes Lis d'une racine pure[7],
Et où celui de qui y append la figure[8]
S'aimerait au Carcan comme esclave vaincu,
Prométhée, trop mieux qu'avoir ailleurs vaincu,
Si tel lieu ne passait le Caucase en froidure[9] ?

LXXIV

Oh ! que la main, la main audacieuse,
Laquelle, au lieu d'assaillir le collet[C],
Prendrait d'assaut le blanc genou mollet[D]
Serait (amis) sur toute[E] main heureuse !
Car, en pinçant la chair douce et muscleuse[F]
Et faisant l'os au-dedans retirer,
Elle pourrait recueillir et tirer
La rouge fleur de sa peu creuse face[10].
Puis tout courroux par lui au cœur s'efface
Car le mignard[G], de nerfs si souple et doux,
En se ployant seulement, pille à tous
Je sais bien quoi, sans qu'à lui la main passe[11].

A. gonflé. B. vus à la dérobée. C. pièce de vêtement qui entoure le cou. D. doux au contact. E. plus que toute autre. F. garnie de muscles. G. mignon.



Gilles Corrozet

DE L'ASNE ET DU LOUP

Ainsi qu'un Asne s'esbatoit,
Et dedans un verd pré sautoit,
Il se mit au pied une espine :
Dequoy il se print à clocher[A],
Et pour sa guerison chercher,
Devers le Loup vient et s'encline.

« Helas (dist-il) Loup, bien je voy,
Que je suis vïande pour toy[B],
Ou pour les Corbeaux, vrayement,
Mais fay moy ce bien, et me tire
L'espine, qui mon pied martire,
J'en mourray plus joyeusement. »

Lors le Loup tire à belles dents,
L'espine, qui estoit dedans
Le pied de l'Asne, qui sentit
La douleur moindre, si delasche[C]
Un coup de pied au Loup tant lasche,
Et plat en terre l'abatit.

« Ah ! dist le Loup, je soulois[D] estre
Cuisinier : mais j'ay fait du maistre
Medicin, sans experïence. »
Celuy est fol, et fait grand vice,
Qui delaisse son artifice,
Pour vaquer à autre scïence.

A. boiter. B. que je vais devenir une proie pour toi. C. lâche alors.
D. j'avais coutume.



Peletier du Mans

VENUS

Deęssɇ etęrnellɇ aus beaus yeus,
Almɇ[A] Venus, Cipris[1] la bęllɇ,
Plęsir des hommɇs e des Dieus,
Guęɇ guęɇmant[B] jɇ t'apęllɇ.
C'ęt bien à nous à tɇ chanter,
À nous, dɇ qui tant tu meritɇs[2],
Quand tu nous deignɇs presanter
Lɇ triplɇ honneur dɇ tes Caritɇs[3].

Lɇ lieu prochein[C] t'ęt deputè[D]
Au Soleilh des chosɇs lɇ perɇ:
Car sans ta seintɇ volupte,
Rien nɇ croęt e rien nɇ prosperɇ.
Tantót d'un beau feu evidant[E],
Tu sors, dɇ son jour la fourrierɇ[F4],
Tantót tɇ lęssɇ an Occidant,
Pour lɇ sɇconder au dęrrierɇ[5].

E puis à soę cɇ tien Phebus
Rɇtirɇ lɇ frein dɇ tes Cinɇs[G6],
Quand iz ont parfournì[H] les buz
D'un e dɇmi des douzɇ Sinɇs[I7].
Adonq vęrs son feu qui tant luìt
Tu rɇtournɇs toutɇ timidɇ,
Qui toutɇfoęs tant moins tɇ nuìt,
Quant plus tu ęs froędɇ e humidɇ[8].

A. douce. B. très gaiement. C. proche. D. consacré. E. clair. F. messagère. G. cygnes. H. terminé. I. signes.

Telɇ foęs au Midi sɇrein
Aupręs dɇ lui tu ęs visiblɇ,
Combien quɇ[A] son feu souvɇrein
Soę́t à tous autrɇs Feuz nuisiblɇ.
Seulɇ des cinq moindrɇs ęrrans[9]
Par la fantɇ du logis sombrɇ,
Commɇ un nouveau Croęssant, tu rans
Aus cors opositɇs[B] leur ombrɇ[10].

C'ę́t Deęssɇ, par ton sɇcours,
Quɇ la Naturɇ s'evęrtuɇ[C],
E qu'an filant dɇ cours an cours
Ses sieclɇs ęllɇ perpetuɇ :
Quand du grand Mondɇ les vivans
Dɇ tes plęsirs nɇ degenerɇt,
E tousjours ton instinct suivans,
Nɇ peùt qu'iz nɇ sɇ regenerɇt.

Ton beau Printans continuęl
Nouvęllɇs Beautez tousjours creɇ,
Qui aus Tęrrɇs n'ę́t qu'annuę́l,
Sęson à ta Beaute sacreɇ[D],
An toę d'agreablɇ vęrdeur
Tes honneurs croęssɇt e vegetɇt[E] :
Les fleurs dɇ delicatɇ odeur
Tousjours par l'ęr leur bamɇ[F] getɇt.

Par toę rɇcouvrɇ e rɇfreschìt
La Tęrrɇ sa sęson eureusɇ,
Qui dɇ tes beaus dons s'anrichìt,
Par toę fecondɇ e plantureusɇ[G].
Dɇ toę ęllɇ prand ses vęrdeurs,
Par toę son plęsir sɇ limitɇ :
Dɇ toę ęllɇ prand ses odeurs,
An son ęr ton lustrɇ ęllɇ imitɇ.

Sus la fin dɇ l'Yvęr vanteus,
Les Oęseaus dɇ divęrs plumagɇ
Prɇmiers sɇ bandɇt par antr'eus[H],

A. bien que. B. opposés. C. s'anime. D. consacrée. E. se développent par la racine. F. baume. G. fertile. H. se réunissent en bande.

E t'anoncɇt dɇ leur ramagɇ.
Puis quand l'Ęr haut tu as epoint[A],
Pour à la Tęrrɇ sɇ conjoindrɇ,
Eus tout acoup dɇ męmɇ point
Dɇ ton Feu sɇ lęssɇt epoindrɇ.

Troupeaux domestiquɇs n'ont pęs[B],
Tous ęmɇt, tous dɇ toę abondɇt:
E les Fierɇs[C] des boęs epęs
An tes furiɇs sɇ debondɇt[D]:
E les Peuplɇs Neptuniens
Brulɇt souz l'eau, dɇ tant dɇ formɇs,
Tant dɇ Monstrɇs Tritoniens,
Fouschɇs[E] e Baleinɇs enormɇs[11].

Męs à l'Animal dɇ ręson,
Ô Deęssɇ, par quel presagɇ
N'ęt limiteɇ la ręson
Dɇ ton plęsir, dɇ ton usagɇ[12]?
M'ęt il pęrmis dɇ dirɇ ici,
Venus, quɇ tu ęs corporeɇ[F]?
E quɇ tu as unɇ amɇ aussi,
Pour doublɇmant ętrɇ adoreɇ[13]?

Ô hommɇs dɇ trop dɇ façons!
Ô hommɇs dɇ trop dɇ panseɇs!
Ô hommɇs dɇ trop froęz glaçons!
Ô dɇ fureurs trop insanseɇs!
Non, Deęsse, jɇ mɇ rɇtièn:
E dì quɇ les Hommɇs e Fammɇs
Par la grand'forcɇ du Feu tien
An toutɇs sortɇs tu anflammɇs.

Męmɇs les plus rudɇs e soz
Dɇdans leurs keurs tɇ donnɇt placɇ,
Quand ta flammɇ dɇdans les os
Soudein leur fęt fondrɇ la glacɇ:
Einsi qu'un fulmineus Ecler
Brilhant, qui coup acoup[G] rɇdoublɇ,
Sɇ dilatɇ, e penetrɇ à cler[H]
Tout lɇ long dɇ la Nuɇ troublɇ.

A. animé. B. paix. C. bêtes sauvages. D. se déchaînent. E. phoques.
F. que tu as un corps. G. coup sur coup. H. clairement.

Bien eureusɇ ęt ta Region[14],
Où les keurs si doussɇmant ardɇt[A] :
Où habitɇ unɇ Legion
Dɇ Cupidons qui leurs tręz dardɇt :
Region dɇ keurs mariez
Dɇ toutɇs amities gemęles,
Où sont si bien appariez[B]
Tous Málɇs e toutɇs Femęlɇs.

Milɇ bęsers, milɇ soulas[C],
Milɇ bouquęz s'antrɇpresantɇt :
Des jeuz jamęs iz nɇ sont las,
Tousjours riɇt, tousjours plęsantɇt.
Là nɇ faut point ętrɇ douteus[D] :
L'un ęmɇ cɇ quɇ l'autrɇ prise :
Rien nɇ nuìt lɇ jour au honteus,
Ni rien la hontɇ à l'antrɇprisɇ.

Bien eureus jour qui point nɇ nuis
À la generalɇ lięcɇ :
An Tęrrɇ on nɇ veùt quɇ les nuiz,
Pour l'efęt dɇ sa hardięcɇ.
Peur, soupçon, deulh e maleurte[E]
Santɇt leur Amour Terriennɇ :
Foę, honneur, joyeusɇ surte[F]
Sont dɇ l'Amour Veneriennɇ.

L'Amant au flori jardinęt
Avęc sa Ninfętɇ sɇ jouɇ :
Lui mèt la main au tɇtinęt,
La rougeur lui montɇ an la jouɇ :
Quɇ feroèt ęllɇ ? ęl' lui complęt[G],
Ęllɇ l'ambracɇ, e il la bęsɇ :
E lui plęsant cɇ qui lui plęt,
Sa flammɇ amoureusɇ il apęsɇ.

Dɇdans un jardinęt flori,
Unɇ gracieusɇ Ninfętɇ
Sɇ jouɇ avęc son favori,

A. brûlent. B. unis. C. joies. D. hésitant. E. deuil et malheur. F. sûreté. G. elle lui fait plaisir.

Pour d'amour ętrɇ satifętɇ :
Quɇ fɇroęt il, quand il ęt pris ?
Bęsant sa bouchɇ savoureusɇ,
L'ambracɇ : e l'un e l'autrɇ epris,
Apęsɇ sa flammɇ amoureusɇ.

Volupte tient à l'anviron
Ses Ninfɇs riantɇs e guęɇs,
E cɇ pɇtit Dieu au giron,
Qui blęcɇ dɇ si doussɇs plęɇs.
Son eſtomac[A] dous respirant
Poussɇ deus rondɇs montagnętɇs,
Chacunɇ à part sɇ rɇtirant,
Abouteɇs dɇ deus guignętɇs[B].

Lɇ Col dɇ letęɇ blancheur,
E les Chɇveus d'or, qui folętɇt
Au gre dɇ la soęvɇ[C] fręscheur
Des Zefirs qui parmi volętɇt :
La Jouɇ sa hauteur randant,
Teintɇ dɇ beaute vęrmeilhętɇ,
Commɇ la pommɇ ancor pandant',
Męs qui ęt pręs de sa keulhętɇ.

Unɇ bouchɇ qui tousjours rìt
Dɇ deus bors animez d'un rougɇ,
Trętissɇ[D], e qui vous favorìt[E],
Parlant, ancor qu'ęl' nɇ sɇ bougɇ.
Un Eulh dɇ hardiɇ dousseur,
Qui çà e là folátrɇ menɇ
Son noęr dɇ longuętɇ grosseur,
À fleur d'un arc poli d'Hebenɇ.

Flutɇs, Epinętes ɇ Luz
Sonnɇt les galhardɇs cadancɇs :
E ceus qui s'antrɇ sont elùz
An long, an tour menɇt leurs dansɇs.
Deus à deus, or loin e or pręs[F],
Tout à la foęs iz s'antrɇguignɇt[G].
Puis çà, puis là leurs piez propręz
Tournɇt sautɇt virɇt trɇpignɇt.

A. sa poitrine. B. petites cerises. C. douce. D. joli. E. favorise. F. tantôt loin, tantôt près. G. ils se regardent l'un l'autre.

Cetɇ Deęssɇ des plęsirs
Par l'Univęrs les joęɇs semɇ
E gouvęrnɇ tous les dɇsirs
Dont par tout plus ou moins on s'emɇ.
Les Amans s'i vont nourriçans
Dɇ ces deliz qu'iz i rɇçoęvɇt,
Leur jeunɇce rɇfloriçans
Des nectars amoureus qu'iz boęvɇt.

An cɇ Pourpris[A] sɇ formɇ un Beau
Des Sons, des Vęrdurɇs, des G'ammɇs[B] :
Męs commɇ quoę ? commɇ un flambeau
Iluminant dɇ plusieurs flammɇs :
Un Beau, Ideɇ dɇ beautez
Misɇ an resęrvɇ precieusɇ,
Où les vręz desseins sont notèz,
Dɇ toutɇ chosɇ specieusɇ[C][15].

Car là, un beau Son ęt sɇmè,
Là, ęt unɇ Couleur emeɇ,
Là, lɇ beau tręt d'un cors eme,
Là, unɇ Odeur bęllɇ ęt sɇmeɇ.
Brief, cęllɇ Beaute s'i epard[D]
Dɇ toutɇs Beautez la plus mondɇ[E] :
Lɇ Soleilh pourtant mis apart,
Beaute des Ideɇs du Mondɇ.



A. jardin clos. B. gemmes. C. belle, séduisante. D. s'y répand. E. la plus pure.

Étienne Forcadel

CHANT TRISTE DE MEDÉE ABANDONNÉE DE SON AYMÉ JASON

Dames, qui l'amour hantez,
Escoutez
Mon dueil près ceste aubespine.
Le vostre n'est plus que joye,
Mais qu'on oye[A]
Ceste dolente orpheline.

De mes pleurs je fais un lac,
Vu le sac[B]
Qu'Amour fait de main hostile ;
Puis, comme cruel vainqueur
De mon cœur,
Met le feu dedans la ville[1].

Ô royalle[2] malheurée,
Esplorée,
Qui suit val, mont et campaigne,
Et vague[C] la nuict paoureuse,
Dangereuse,
Où seul ennuy[D] m'accompaigne.

Echo respond à ma voix
Dans les bois,
Où esgarée demeure.
Vu ceste mort que j'essaye[E],

A. pourvu qu'on écoute. B. pillage. C. qui va à l'aventure. D. malheur. E. que j'éprouve.

Je m'esmaye[A]
Que ma vie aussi ne meure.

Dy moy, Jason, s'il te plait,
Qu'ay-je fait,
Qu'ainsi[B] noſtre amour finisse ?
Je croy que ton cœur leger,
Pour changer,
Prend mon trop aymer pour vice.

Ô malheur, qu'encor ne soit
Verd et droit
Le sapin sus sa racine
Quand ta nef qui en fut faite[3]
M'a deffaite,
Et son fruit eſt ma ruine.

J'ay laissé en desarroy
Pere et roy,
Pour suivre ta nef et voile.
Obſtinée que je suis,
Qui ensuis
Ta nef, mon heur[C], mon eſtoile.

Chacun me tient pour felonne,
Et blasonne[D]
Mon amour trop violente,
Tellement que j'ay le faix
De tes faits,
Comme coupable innocente.

Je t'ay choisi pour espoux
Entre tous,
En notre isle fortunée.
Le premier jour que t'ay vu,
J'ay vescu
Trop d'une seule journée.

Onq n'eusse-je vu[E] la grace
De ta face

A. je m'étonne. B. pour qu'ainsi. C. bonheur. D. critique. E. puissé-je n'avoir jamais vu.

Et robuste et delicate,
Quand sous ta langue diserte
Fut couverte
La pensée tant ingrate.

Encor le Mouton doré,
Honnoré
Es cieux pour le premier signe[4],
Auroit sa laine dorée,
Honnorée,
Mais d'elle je te fis digne.

Jason, Jason, ta Medée
S'est aidée
De la magie celeste :
Dont[A] les bœufs qui feu vomirent
Leur mort virent[5]
Et le dragon plus moleste[B].

J'ay par art et par engin[C]
Mis à fin
Leur sifflet[D] de feu horrible ;
Las, mon feu, ton cœur aussi
Endurci
Est par charmes invincible.

Tu as ma virginité
Et beauté,
Et ta vie, pour douaire[E],
Et mon cœur à toy voué,
Tant noué,
Que rien ne l'en peult distraire.

Le tigre d'amour suprème
Ses fans[F] ayme ;
Flechi donq le dur courage[G]
Vers[H] tes deux fils[6] que je plaints,
Comme peints
Au vif de ta belle image[I].

A. à cause de quoi. B. dangereux. C. habileté. D. sifflement. E. dot. F. ses petits. G. ton cœur dur. H. en faveur. I. comme étant ton image vivante.

Avec moy les petits pleurent,
Et demeurent
Sans esme pour ma grand'plainte[A];
Et puis dans mon sein se cachent
Sans que sçachent
Le mal dont je suis atteinte.

En ce point contre les dieux
Des hauts cieux
Tu as porté tesmoignage,
Car si juste pouvoir ont,
Vengeront
Ton meffait, et mon outrage.

Doux ennemy, pense un peu
Si j'ay peu
Vainqueur et sauf te conduire,
Que j'ay pouvoir au contraire
De meffaire[B],
Mais, las, je ne t'ose nuire.

Celle[7] qui de mes ennuis
A les fruits[C],
Pourra (si je puis) entendre
Que qui sur moy entreprend,
Met et tend
Les glus et rets pour s'y prendre.

Je m'en vais sans plus chomer
Vers la mer,
Où au soir le soleil tombe.
Là croist une fleur eslite[D],
Qui suscite[E]
Les ames hors de la tombe[8].

Dites moy, ames piteuses[F],
Amoureuses,
Si l'amour après mort dure ?
Au surplus, si mort me blesse,
C'est liesse,
Vu le tourment que j'endure.

A. sans comprendre ma plainte. B. pense un peu que si j'ai pu te conduire vainqueur et sauf, j'ai aussi le pouvoir de te faire du mal. C. les bénéfices. D. rare. E. qui fait se lever. F. qui éprouvez de la pitié.



Dorat

EPITHALAME OU CHANT NUPTIAL

JOUVENCEAUX

.... C'est en ce temps qu'il faut que chacun danse
Puisque le Roy en France faict garder
Un bon accord, pour son peuple alleger
Tournant de guerre en bonne Paix la chance.

PUCELLES

C'est à ce jour qu'il faut aller en danse,
Puisque le Roy la danse va mener,
Pour la Lorraine à Nevers ramener
Qu'à danser donc chacun de nous commance.

JOUVENCEAUX

Mais en dansant que l'un et l'autre pense
Nous de chanter, vous de respondre au chant :
Pour du matin jusqu'au Soleil couchant,
Tousjours dansant, garder mieulx la cadence.

PUCELLES

Nous ne scaurions aller en decadence,
Puis que le Roi CHARLES mene le bal :
Comm'un Soleil[1] qui va d'amont à val,
En conduisant d'astres grand' abondance.

JOUVENCEAUX

Comme la Lune et jour et nuict s'avance,
Pour du Soleil les courses ensuyvir[A] :
Le cours du Roy il nous fault tous suyvir,
Pour voir la France en bonne concordance.

PUCELLES

Tout astre ensuit la Lune en diligence[B] :
La Lune ensuyt le Soleil pas à pas :
Ainsi convient[C] que portions icy bas
Les Ducz aux Rois, nous aux Ducz reverence.

JOUVENCEAUX

Le monde est faict par discorde accordance[2] :
Le Roy craint Dieu, et les Princes le Roy,
Qui vont donnans au peuple bas la Loy.
Dansons ainsi pour n'avoir discordance.

PUCELLES

L'un doit porter à l'autre obeissance,
Du plus petit jusques au grant des grans,
Sans rompre l'ordre et sans troubler les rangs,
Pour danser tous en bonne contenance.

JOUVENCEAUX

Sus donc dansons tous en telle ordonnance :
Et en dansant, celebrons par nos vers,
Et ceux de Guyse, et ceux-là de Nevers,
Grandes maisons, et de grande chevance[D]....

A. suivre. B. rapidement et ponctuellement. C. il faut. D. richesse.



Olivier de Magny

À ESTIENNE DE NAVIERES

Dès que ton Simon[1] m'eut conté
Ce qu'on contoit de ta santé,
Mesme[A] le danger, où ta vie
Pendoit tristement asservie,
Je sentiz glisser dans mes os
Un tel glasson, que le repos
Tout aussi tost, mon cher Navieres,
S'envola loing de mes paupieres.
Donc, dis-je adonc, l'horrible mort
Fera sentir l'horrible effort
De sa fiere faulx dompteresse[2]
À la florissante jeunesse
De cest amy, qui m'aime mieux
Que la prunelle de ses yeux ?
Donc Phebus qui ja par le monde
Luy faisoit d'une bouche ronde
Si bien contrefaire[B] sa voix
En vers Grecz, Latins et François,
Doncques Phebus, disois-je encore,
N'aura soing de qui le decore[C],
Et lairra[D] cestuicy[E] perir
Par paresse de le guerir[3] ?
Mille et mille autres pleinctes telles
Je sanglotois pour ces nouvelles,
Lors qu'à moi-mesmes odieux[4]
Je pardonnois à peine aux dieux.
Mais voicy l'heureuse journée,

A. surtout. B. imiter. C. qui l'illustre. D. laissera. E. celui-ci.

En qui ta santé retournée
Me rend ma premiere couleur,
Ainsi qu'une vermeille fleur
Que l'ardeur du chauld descolore,
Reprend la sienne soubz l'Aurore,
Ou soubz Phoebé[5] quand elle luyt
Humide au serein de la nuiꝀt.
Jamais, Navieres, un bon pere,
Lors que chez luy moins il espere
D'eﬅre jamais accompagné
De son cher enfant esloigné,
Ne sentit un aise semblable
Lors qu'il revient, et qu'en sa table
Il luy conte par le menu
Qui[A] l'a si longtemps detenu[6] :
Que l'aise extreme où je me treuve,
Que l'allegresse que j'espreuve,
Pour ravoir mon premier repos,
Et te voir si sain et dispos.
   Là donc puis que les dieux te gardent,
Et puis que ta mort ilz retardent,
T'arrachant presque du tombeau,
Garde d'eﬅeindre le flambeau
Qui si lentement te ralume,
Revivant comme de couﬅume,
Comme de couﬅume contant[B],
Et m'aimant, Navieres, autant
Que tu soulois[C], ains[D] que ta vie
Pendiﬅ au danger asservie.



A. ce qui. B. content. C. avais l'habitude. D. avant.

Du Bellay

L'OLIVE

V

C'etoit la nuyt que la Divinité
Du plus hault ciel en terre se rendit[1]
Quand dessus moy Amour son arc tendit
Et me fist serf de sa grand' deité.

Ny le sainct lieu de telle cruaulté[2],
Ny le tens mesme assez me deffendit :
Le coup au cœur par les yeux descendit[3]
Trop ententifz[A] à ceste grand' beauté.

Je pensoy' bien que l'archer eust visé
À tous les deux, et qu'un mesme lien
Nous deust ensemble egalement conjoindre.

Mais comme aveugle, enfant, mal avisé,
Vous a laissée (helas) qui eties bien
La plus grand' proye, et a choisi la moindre.

VI

Comme on ne peult d'œil constant soustenir
Du beau Soleil la clarté violente,
Aussi qui void vostre face excellente
Ne peult les yeulx assez fermes tenir[4].

A. trop indulgents.

Et si de près il cuyde[A] parvenir
À contempler vostre beauté luysante,
Telle clarté à voir luy est nuysante[B],
Et si[C] le faict aveugle devenir.

Regardez doncq' si suffisant je suys
À vous louer[D], qui seulement ne puys
Voz grands beautez contempler à mon gré.

Que si mes yeulx avoient un tel pouvoir,
J'estimeroy' plus fermes les avoir,
Que n'a l'oyseau à Jupiter sacré[5].

XIV

Le fort sommeil, que celeste on doibt croyre,
Plus doulx que miel, couloit aux yeulx lassez,
Lors que d'amour les plaisirs amassez
Entrent en moy par la porte d'ivoyre[6].

J'avoy' lié ce col de marbre[7] : voyre
Ce sein d'albastre, en mes bras enlassez
Non moins qu'on void les ormes embrassez
Du sep lascif[E], au fecond bord de Loyre.

Amour avoit en mes lasses mouëlles
Dardé le traict de ses flammes cruelles,
Et l'ame erroit par ces levres de roses[8],

Preste d'aller au fleuve oblivieux[F][9],
Quand le reveil de mon ayse envieux
Du doulx sommeil a les portes decloses.

A. il s'imagine. B. nuisible. C. ainsi. D. capable de vous louer comme il faut. E. de la vigne lascive. F. qui fait oublier.

XXIV

Piteuse[A] voix, qui ecoutes mes pleurs,
Et qui errant entre rochiers et bois
Avecques moy, m'as semblé maintesfoys
Avoir pitié de mes tristes douleurs[10].

Voix qui tes plainz mesles à mes clameurs,
Mon dueil au tien, si appeller tu m'oys
Olive Olive : et Olive est ta voix,
Et m'est avis[B] qu'avecques moy tu meurs.

Seule je t'ay pitoyable trouvée.
Ô noble Nymphe ! en qui (peult estre) encores
L'antique feu de nouveau s'evertue[C].

Pareille amour nous avons eprouvée[11],
Pareille peine aussi nous souffrons ores[D].
Mais plus grande est la beaulté, qui me tue.

XLV

Ores qu'en[E] l'air le grand Dieu du tonnerre
Se rue au seing de son epouse amée,
Et que de fleurs la nature semée
A faict le ciel amoureux de la terre[12].

Or' que des ventz le gouverneur desserre[F13]
Le doux Zephire, et la forest armée
Voit par l'épaiz de sa neuve ramée
Maint libre oiseau, qui de tous coutez erre :

Je vois faisant un cry non entendu[14]
Entre les fleurs du sang amoureux nées[15],
Pasle, dessoubz l'arbre pasle[16] etendu :

A. qui a pitié. B. il me semble. C. montre sa force. D. maintenant. E. maintenant que. F. libère.

Et de son fruict amer me repaissant,
Aux plus beaux jours de mes verdes années
14 Un triste hiver sen' en moy renaissant.

LII

Mere d'Amour, et fille de la mer[17],
Du cercle tiers lumiere souverene[18],
Qui ciel, et terre, et champs semez d'arene[A]
4 Peuz[B] jusqu'au fond des ondes enflammer[19].

Toy, qui le doulx mesles avec l'amer,
Quand ce beau riz[C], qui le ciel rasserene,
De tous les Dieux le plus cruel[20] refrene,
8 Et le contrainct ton aide reclamer,

Dont luy tout plein de ce tant doulx venin
Entre tes bras paist[D] son œil jà benin
11 En ta divine, et celeste beauté :

Te plaise (helas) Déesse, à ma priere,
Flechir un peu ceste mienne guerriere,
14 Qui a trop plus, que Mars, de cruauté.

LVII

Qui a nombré[E,21], quand l'astre, qui plus luit,
Jà[F] le milieu du bas cercle environne[22],
Tous ces beaux feux, qui font une couronne
4 Aux noirs cheveux de la plus clere nuit,

Et qui a sceu combien de fleurs produit
Le verd printemps, combien de fruictz l'autonne,
Et les thesors, que l'Inde riche donne
8 Au marinier, qu'avarice[G] conduit.

A. sable. B. peux. C. sourire. D. rassasie. E. compté. F. déjà. G. cupidité.

Qui a conté les etincelles vives
D'Aetne[23], ou Vesuve, et les flotz qui en mer
11 Hurtent le front des ecumeuses rives :

Celuy encor' d'une, qui tout excelle,
Peult les vertuz, et beautez eſtimer,
14 Et les tormens que j'ay pour l'amour d'elle.

LXIV

Comme jadis l'ame de l'univers[24]
Enamourée en[A] sa beaulté profonde,
Pour façonner cete grand' forme ronde,
4 Et l'enrichir de ses thesors divers,

Courbant sur nous son temple[B] aux yeulx ouvers,
Separa l'air, le feu, la terre, et l'onde,
Et pour tirer les semences du monde
8 Sonda le creux des abismes couvers[25] :

Non autrement ô l'ame de ma vie !
Tu feus à toy par toymesme ravie,
11 Te voyant peinte en mon affection[26].

Lors ton regard d'un accord plus humain
Lia mes sens, où Amour de sa main
14 Forma le rond de ta perfection.

LXXII

Ce voile blanc[27], que vous m'avez donné,
Je le compare à ma foy[C] nette, et franche :
L'antique foy portoit la robe blanche,
4 Mon cœur tout blanc eſt pour vous ordonné.

A. devenue amoureuse de. B. front. C. fidélité.

Son beau caré d'ouvrage environné,
Seul ornement et thesor de ma manche,
Pour vostre nom, porte l'heureuse branche
De l'arbre sainct[28] dont je suis couronné.

Mile couleurs par l'aiguille y sont jointes,
Amour a faict en mon cœur mile pointes.
Là, sont encor' sans fruict bien mile fleurs[29].

Ô voile heureux, combien tu es utile
Pour essuyer l'œil, qui en vain distile[A]
Du fond du cœur mile ruisseaux de pleurs !

CXI

Voicy le jour, que l'eternel amant
Fist par sa mort vivre sa bien aimée[30] :
Qui telle mort au cœur n'a imprimée,
Ô seigneur Dieu ! est plus que dyamant[B].

Mais qui poura sentir ce doulx torment,
Si l'ame n'est par l'amour enflammée ?
Soufle luy donc, pour la rendre allumée,
L'esprit divin[31] de ton feu vehement.

Pleurez mes yeulx, de sa mort la memoire,
Chantez mes vers, l'honneur de sa victoire,
Et toy, mon cœur, fay luy son deu hommage[C].

Ô que mon Roy[32] est invincible, et fort !
Ô qu'il a faict grand gaing de son dommage !
Qui en mourant triomphe de la mort.

A. fait couler. B. plus dur que le diamant. C. l'hommage qui lui est dû.

CXII

Dedans le clos des occultes Idées[33],
Au grand troupeau des ames immortelles
Le Prevoyant[34] a choisi les plus belles,
Pour estre à luy par luymesme guidées.

Lors peu à peu devers le ciel guindées[A]
Dessus l'engin[B] de leurs divines aeles
Vollent au seing des beautez eternelles,
Où elle'sont de tout vice emondées[C].

Le Juste[35] seul ses eleuz justifie,
Les reanime en leur premiere vie,
Et à son filz les faict quasi egaulx.

Si donq' le ciel est leur propre heritage,
Qui les pourra frauder de leur partage
Au poinct[36], qui est l'extreme de tous maulx ?

CXIII

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'eternel, si l'an qui faict le tour
Chasse noz jours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née,

Que songes-tu mon ame emprisonnée ?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus cler sejour,
Tu as au dos l'aele bien empanée[D] ?

Là, est le bien que tout esprit desire,
Là, le repos où tout le monde aspire,
Là, est l'amour, là, le plaisir encore.

A. élevées. B. par le moyen. C. purifiées. D. empennée, pourvue de plumes.

Là, ô mon ame au plus hault ciel guidée !
Tu y pouras recongnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore[37].

RECUEIL DE POÉSIE

DIALOGUE
D'UN AMOUREUX ET D'ECHO

Piteuse[A] Echo, qui erres en ces bois,
Repons au son de ma dolente voix.
D'où ay-je peu ce grand mal concevoir.
Qui m'oste ainsi de raison le devoir ? De voir.
Qui est l'autheur de ces maulx avenuz ? Venus.
Comment en sont tous mes sens devenuz ? Nuds.
Qu'estois-je avant qu'entrer en ce passaige ? Saige.
Et maintenant que sens-je en mon couraige[B] ? Raige.
Qu'est-ce qu'aimer, et s'en plaindre souvent ? Vent.
Que suis je donq', lors que mon cœur en fend ?
[Enfant.
Qui est la fin de prison si obscure ? Cure[C].
Dy moy, quelle est celle pour qui j'endure ? Dure.
Sent-elle bien la douleur, qui me poingt ? Point.
Ô que cela me vient bien mal à point !
Me fault il donq' (ô debile entreprise)
Lascher ma proye, avant que l'avoir prise ?
Si[D] vault-il mieulx avoir cœur moins haultain,
Qu'ainsi languir soubs espoir incertain.

A. compatissante. B. cœur. C. souci. D. aussi.

DIVERS JEUX RUSTIQUES

D'UN VANNEUR DE BLÉ, AUX VENTS[1]

À vous troppe[A] legere,
Qui d'æle passagere
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.

De vostre doulce halaine
Eventez ceste plaine,
Eventez ce séjour :
Ce pendant que j'ahanne[B]
À mon blé, que je vanne
À la chaleur du jour.

LA VIEILLE COURTISANE[2]

.... Et puis voicy, pour m'achever de peindre,
Celle que plus les dames doivent craindre,
Sur un baston marchant à pas comptez,
Dame Viellesse aux cheveux argentez :

A. troupe. B. que je peine.

Qui ravissant d'une main larronnesse[A]
Ce qui restoit encor de ma jeunesse,
Ne m'a laissé que la gravelle aux reins,
La goutte aux pieds, et les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teste,
Et à l'oreille une sourde tempeste.

De ce beau chef tout l'honneur est esteinct,
Ce beau visage a changé son beau teinct
En teinct de mort : et ceste bouche blesme,
Dessus ses bords a peincte la mort mesme[3].
Ces deux beaux yeux, jadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de voir le jour,
Et pour pleurer leurs fautes et mes peines,
Sont de flambeaux convertis en fonteines.
Je ne puis plus ny sentir, ny gouster,
Plus ne me plaist les doux sons escouter,
Le sens me fault[B], et l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la vieillesse.
J'ay oublié tout cela qu'autrefois
J'avoy apprins du luth et de la voix,
J'ay oublié tous mes bons mots pour rire[4],
Je ne sçay plus que me plaindre et mesdire,
Je ne sçay plus que tousser et cracher,
Fascher autruy, et d'autruy me fascher.
Quant au mestier dont il fault que je vive,
C'est de filler, ou laver la lessive,
Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux[C],
Composer fards, contrefaire[D] des eaux,
Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles
Aux jours de feste, et crier les chambelles[E].

Voylà l'estat, où je gaigne mon pain,
Pour ma vieillesse armer contre la faim,
Et pour payer une chambre locande[F].
Ce qui est or[G] ma despense plus grande.
Au demeurant, je ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubson, que la vieillesse cache
Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,
Et qui me faict cent fois le jour périr,
C'est de vouloir, et ne pouvoir mourir.

A. de voleuse. B. la raison me manque. C. vieilles nippes. D. trafiquer. E. petites galettes. F. un garni. G. maintenant.

Ô que je suis différente de celle
Que j'estois lors, quand jeune, riche et belle,
Un escadron j'avoy de tous costez
De courtisans pompeusement montez,
M'accompagnant ainsi qu'une princesse,
Fust[A] au matin, quand j'allois à la messe,
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouver où le bal se faisoit !

Las, maintenant un chacun me desdaigne,
Et seulement pauvreté m'accompagne :
Ceux que jadis desdaigner je souloy[B],
M'appellent vieille, et se mocquent de moy :
Et ceux dont plus j'estoy favorisée,
Sifflent sur moy d'une longue risée :
Se vergongnans[C] de m'avoir voulu bien,
Pour rien en moy ne cognoistre du mien[D].

Jusques icy a couru ma fortune,
Selon le temps adverse ou opportune.
Mais, ô chétive ! encor n'est-ce le poinct
Qui plus au vif le courage me poingt[E] :
Le seul object de ma complainte amère,
C'est, c'est l'ennuy de me veoir pauvre, et mere,
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoing secourir,
Mais d'une fille encor jeune et debile[F],
Qui sur les bras m'est en charge inutile,
Et sera[G], las, si cest astre inhumain
Règne long temps sus le climat romain[5].

J'ay veu Léon, délices de son aage,
J'ay veu Clément de ce mesme lignage,
J'ay veu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du sang Farnesien :
Apres cestuy j'ay veu Jules troisieme,
Ores je voy le grand Paule quatrieme[6].

De tous ceux-là je me doy contenter :
De cestuy-cy je me veulx lamenter,
Pour avoir mis d'une loy rigoreuse
Dessoubs les pieds la franchise[H] amoureuse,
Abolissant d'un edict défendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.

A. que ce fût. B. ceux que j'avais l'habitude de dédaigner. C. ayant honte. D. parce qu'ils ne me reconnaissent plus. E. me pique ou blesse le cœur. F. faible. G. et le restera. H. liberté.

Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, et des autres encore
On veult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter ?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remède
Exerceront l'amour de Ganymede[7],
Où sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.
Ô temps ! ô meurs[8] ! ô malheureuse annee !
Ô triste regne ! ô Rome infortunee !
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust faict du monde un publique butin[9],
Et d'avoir veu sur ta rive latine
Si longuement la guerre et la famine,
Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter que tes palais antiques,
Dont nous voyons les poudreuses[A] reliques.
Fille, qui m'est plus chère que mes yeux,
Helas, pourquoy t'ont faict naistre les cieux
Soubs un tel siècle ? ou pourquoy si durable
Ay-je vescu, pour te veoir misérable ?
Helas, fault-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceste bouche divine,
Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,
Soit le butin, non point d'un courtisan,
Mais d'un faquin[B] ou d'un pauvre artisan ?....

LES REGRETS

VI

Las, où est maintenant ce mespris de Fortune ?
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cest honneste desir de l'immortalité,
Et ceste honneste flamme au peuple non commune ?

A. poussiéreuses. B. portefaix.

Où sont ces doulx plaisirs, qu'au soir sous la nuict brune
Les Muses me donnoient, alors qu'en liberté
Dessus le verd tapy d'un rivage escuarté
8 Je les menois danser aux rayons de la Lune[1] ?

Maintenant la Fortune est maistresse de moy,
Et mon cœur qui souloit[A] estre maistre de soy,
11 Est serf de mille maulx et regrets qui m'ennuyent[B].

De la posterité je n'ay plus de soucy,
Ceste divine ardeur[2], je ne l'ay plus aussi,
14 Et les Muses de moy, comme estranges[C], s'enfuyent.

VII

Ce pendant que la court mes ouvrages lisoit,
Et que la sœur du Roy, l'unique Marguerite[3],
Me faisant plus d'honneur que n'estoit mon merite,
4 De son bel œil divin mes vers favorisoit,

Une fureur d'esprit[4] au ciel me conduisoit
D'une ælle qui la mort et les siecles evite,
Et le docte troppeau[D] qui sur Parnasse habite[5],
8 De son feu plus divin[E] mon ardeur attisoit.

Ores[F] je suis muet, comme on voit la Prophete[6]
Ne sentant plus le Dieu, qui la tenoit sugette,
11 Perdre soudainement la fureur et la voix.

Et qui ne prend plaisir qu'un Prince luy commande ?
L'honneur nourrit les arts, et la Muse demande
14 Le theatre du peuple, et la faveur des Roys[7].

A. avait l'habitude. B. m'accablent. C. étrangères. D. la docte troupe.
E. le plus divin. F. maintenant.

VIII

Ne t'esbahis Ronsard, la moitié de mon ame[8],
Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,
Et si aveques l'air du ciel Italien
Il n'a humé l'ardeur qui l'Italie enflamme.

Le sainct rayon qui part des beaux yeux de ta dame,
Et la saincte faveur de ton Prince et du mien,
Cela (Ronsard) cela, cela merite bien
De t'eschauffer le cœur d'une si vive flamme[9].

Mais moy, qui suis absent des raiz de mon Soleil[10],
Comment puis-je sentir eschauffement pareil
À celuy qui est pres de sa flamme divine ?

Les costaux soleillez[A] de pampre sont couvers,
Mais des Hyperborez[B] les eternelz hyvers
Ne portent que le froid, la neige, et la bruine.

IX

France mere des arts, des armes, et des loix[11],
Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :
Ores[C], comme un aigneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué[D] quelquefois,
Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France respons à ma triste querelle[E] :
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

A. ensoleillés. B. les peuples du Nord. C. maintenant. D. reconnu. E. plainte.

Las, tes autres aigneaux n'ont faute de pasture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :
Si ne suis-je[A] pourtant le pire du troppeau.

X

Ce n'est le fleuve Thusque[B] au superbe rivage,
Ce n'est l'air des Latins ny le mont Palatin,
Qui ores (mon Ronsard) me fait parler Latin,
Changeant à l'estranger mon naturel langage[12] :

C'est l'ennuy de me voir trois ans et d'avantage,
Ainsi qu'un Promethé, cloué sur l'Aventin,
Où l'espoir miserable et mon cruel destin,
Non le joug amoureux, me detient en servage.

Et quoy (Ronsard) et quoy, si au bord estranger
Ovide osa sa langue en barbare changer[13]
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre

D'un change[C] plus heureux ? nul, puis que le François[D],
Quoy qu'au Grec et Romain egalé tu te sois,
Au rivage Latin ne se peult faire entendre.

XI

Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,
Bien que de tels thresors l'avarice n'ait soing[E],
Bien que de tels harnois le soldat n'ait besoing,
Bien que l'ambition tels honneurs ne desire :

Bien que ce soit aux grands un argument de rire,
Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loing,
Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoing,
Combien est peu prisé le mestier de la lyre :

A. et je ne suis. B. toscan. C. changement. D. la langue française.
E. la cupidité n'ait souci.

Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtisan[14],
Bien qu'on ne paye en vers l'œuvre d'un artisan,
Bien que la Muse soit de pauvreté suivie,

Si[A] ne veulx-je pourtant delaisser de chanter,
Puis que le seul chant peult mes ennuys enchanter,
Et qu'aux Muses je doy bien six ans de ma vie.

XII

Veu le soing mesnager[B], dont travaillé je suis,
Veu l'importun soucy, qui sans fin me tormente,
Et veu tant de regrets, desquels je me lamente,
Tu t'esbahis souvent comment chanter je puis.

Je ne chante (Magny[15]) je pleure mes ennuys :
Ou, pour le dire mieulx, en pleurant je les chante,
Si bien qu'en les chantant, souvent je les enchante :
Voila pourquoy (Magny) je chante jours et nuicts.

Ainsi chante l'ouvrier[16] en faisant son ouvrage,
Ainsi le laboureur faisant son labourage,
Ainsi le pelerin regrettant sa maison,

Ainsi l'advanturier[C] en songeant à sa dame,
Ainsi le marinier[D] en tirant à la rame,
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.

XIII

Maintenant je pardonne à la doulce fureur[E][17],
Qui m'a fait consumer le meilleur de mon aage,
Sans tirer autre fruict de mon ingrat ouvrage,
Que le vain passetemps d'une si longue erreur.

A. pourtant. B. le souci des choses du ménage. C. le mercenaire. D. marin. E. inspiration.

Maintenant je pardonne à ce plaisant labeur,
Puis que seul il endort le soucy qui m'oultrage,
Et puis que seul il fait qu'au milieu de l'orage,
Ainsi qu'auparavant je ne tremble de peur.

Si les vers ont esté l'abus de ma jeunesse,
Les vers seront aussi l'appuy de ma vieillesse,
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison,

S'ils furent ma blesseure, ils seront mon Achille[18],
S'ils furent mon venim, le scorpion utile,
Qui sera de mon mal la seule guerison[19].

XXXI

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy la qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage[20] !

Quand revoiray-je, helas, de mon petit village
Fumer la cheminee, et en quelle saison,
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :

Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré[21], que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin[22] la doulceur Angevine.

LXXXVII

D'où vient cela (Mauny[23]) que tant plus on s'efforce
D'eschapper hors d'icy, plus le Demon du lieu[24]
(Et que seroit-ce donq si ce n'eſt quelque Dieu ?)
4 Nous y tient attachez par une doulce force ?

Seroit-ce point d'amour ceſte allechante amorse,
Ou quelque autre venim, dont apres avoir beu
Nous sentons noz esprits nous laisser peu à peu,
8 Comme un corps qui se perd sous une neuve escorse[25] ?

J'ay voulu mille fois de ce lieu m'eſtranger[A],
Mais je sens mes cheveux en fueilles se changer,
11 Mes bras en longs rameaux, et mes piedz en racine.

Bref, je ne suis plus rien qu'un vieil tronc animé,
Qui se pleint de se voir à ce bord transformé,
14 Comme le Myrte Anglois au rivage d'Alcine[26].

LXXXVIII

Qui choisira pour moy la racine d'Ulysse[27] ?
Et qui me gardera de tomber au danger
Qu'une Circe en pourceau ne me puisse changer,
4 Pour eſtre à tout jamais fait esclave du vice ?

Qui m'eſtreindra le doy de l'anneau de Melisse,
Pour me desenchanter comme un autre Roger[28] ?
Et quel Mercure encor' me fera desloger,
8 Pour ne perdre mon temps en l'amoureux service[29] ?

Qui me fera passer sans escouter la voix
Et la feinte douceur des monſtres d'Achelois[30] ?
11 Qui chassera de moy ces Harpyes friandes ?

A. m'éloigner.

Qui volera pour moy encor' un coup aux cieux,
Pour rapporter mon sens[A], et me rendre mes yeux[31] ?
Et qui fera qu'en paix je mange mes viandes[B] ?

LXXXIX

Gordes[32], il m'eſt advis[C] que je suis esveillé,
Comme un qui tout esmeu d'un effroyable songe
Se resveille en sursault et par le liċt s'alonge,
S'esmerveillant d'avoir si long temps sommeillé.

Roger devint ainsi (ce croy-je) esmerveillé :
Et croy que tout ainsi la vergongne[D] me ronge,
Comme luy, quand il eut descouvert la mensonge
Du fard magicien qui l'avoit aveuglé[33].

Et comme luy aussi je veulx changer de ſtile,
Pour vivre desormais au sein de Logiſtile[34],
Qui des cœurs langoureux eſt le commun support.

Sus donc (Gordes) sus donc, à la voile, à la rame,
Fuions, gaignons le hault[E], je voy la belle Dame
Qui d'un heureux signal nous appelle à son port.

CXXX

Et je pensois aussi ce que pensoit Ulysse,
Qu'il n'eſtoit rien plus doulx que voir encor' un jour
Fumer sa cheminee[35], et apres long sejour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Je me resjouissois d'eſtre eschappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour[36],
Et d'avoir rapporté en France à mon retour
L'honneur que lon s'acquiert d'un fidele service.

A. ma raison. B. mes repas. C. il me semble. D. honte. E. la haute mer.

Las, mais apres l'ennuy de si longue saison,
Mille souciz mordants je trouve en ma maison[37],
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegence[A].

Adieu donques (Dorat[38]) je suis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf Sœurs te meirent en la main[39]
Tu ne me preste icy, pour faire ma vangence.

CLXXIV

Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché[40]
(Et cet enfer, Madame[41], a esté mon absence)
Quatre ans et d'avantage a fait la penitence
De tous les vieux forfaits dont il fut entaché.

Ores[B] graces aux Dieux, ore' il est relaché[C]
De ce penible enfer, et par vostre presence
Reduit au premier poinct de sa divine essence,
A dechargé son doz du fardeau de peché :

Ores sous la faveur de voz graces prisees,
Il jouït du repoz des beaux champs Elysees,
Et si[D] n'a volunté d'en sortir jamais hors.

Donques, de l'eau d'oubly[42] ne l'abbreuvez Madame,
De peur qu'en la beuvant nouveau desir l'enflamme,
De retourner encor dans l'enfer de son corps.

CLXXVI

Esprit royal, qui prens de lumiere eternelle
Ta seule nourriture, et ton accroissement[43],
Et qui de tes beaux raiz[E] en nostre entendement
Produis ce hault desir, qui au ciel nous r'appelle,

A. de soulagement. B. maintenant. C. libéré. D. ainsi. E. rayons.

N'apperçoy-tu combien par ta vive estincelle
La vertu luit en moy ? n'as-tu point sentiment
Par l'œil, l'ouïr, l'odeur, le goust, l'attouchement,
Que sans toy ne reluit chose aucune mortelle[44] ?

Au seul object divin de ton image pure
Se meut tout mon penser, qui par la souvenance
De ta haulte bonté tellement se r'assure,

Que l'ame et le vouloir ont pris mesme assurance
(Chassant tout appetit et toute vile cure[A])
De retourner au lieu de leur premiere essence.

CLXXXV

Quand ceste belle fleur[45] premierement je vy,
Qui nostre aage de fer de ses vertuz redore[46],
Bien que sa grand' valeur je ne cogneusse encore,
Si fus-je[B] en la voyant de merveille ravy.

Depuis ayant le cours de Fortune suivy
Où le Tybre tortu[C] de jaune se colore,
Et voyant ces grands dieux que l'ignorance adore[47],
Ignorans, vicieux, et meschans à l'envy :

Alors (Forget[48]) alors ceste erreur ancienne
Qui n'avoit bien cogneu ta Princesse et la mienne,
La venant à revoir, se dessilla les yeux :

Alors je m'apperçeu qu'ignorant son merite
J'avois, sans la cognoistre, admiré Marguerite,
Comme, sans les cognoistre, on admire les cieux.

A. préoccupation. B. pourtant je fus. C. sinueux.

CLXXXIX

Cependant (Pelletier[49]) que dessus ton Euclide
Tu montres ce qu'en vain ont tant cherché les vieux[A],
Et qu'en despit du vice, et du siecle envieux
4 Tu te guindes[B] au ciel comme un second Alcide[50].

L'amour de la vertu, ma seule et seure guide,
Comme un cygne nouveau me conduit vers les cieux,
Où en despit d'envie, et du temps vicieux,
8 Je rempliz d'un beau nom[51] ce grand espace vide.

Je voulois comme toy les vers abandonner,
Pour à plus hault labeur plus sage m'addonner :
11 Mais puis que la vertu à la loüer m'appelle,

Je veulx de la vertu les honneurs raconter :
Aveques la vertu je veulx au ciel monter.
14 Pourrois-je au ciel monter aveques plus haulte ælle ?



Jean-Antoine de Baïf

QUATRE LIVRES DE L'AMOUR DE FRANCINE

Or[C] voy-je bien qu'il faut vivre en servage,
À Dieu ma liberté :
Dans les liens de l'amoureux cordage

A. les Anciens. B. tu t'élèves. C. maintenant.

Je demeure arresté.
J'ay conoissance
De la puissance
D'une maistresse,
Qu'Amour adresse[A].
Ô combien peut sur nous une beauté!
J'ay veu le temps que l'on me disoit: Garde
Amour te punira;
Tu ris de luy, tu ris, mais quoy qu'il tarde
De toy il se rira.
Je leur disoye:
Devant que soye[B]
De la sagette[C]
Qu'aux cœurs il jette
Atteint au cœur, le monde finira.
Mais qu'ay-je fait de ma fiere arrogance?
Où est ce brave cœur?
Je conoy tard ma fole outrecuidance,
Amour, en ta rigueur.
Je le confesse,
Une maistresse
Belle et bien-née
Tu m'as donnée:
Je suis vaincu, et tu es le vainqueur.
Et quel effort ay-je oublié de faire,
Pour rompre ta prison?
Et quel remede à mon grand mal contraire
Pour avoir guerison?
Mais toute peine
M'a esté vaine.
Il n'est plus heure
Qu'on me sequeure[D]:
Trop a gagné dedans moy la poison.
J'ay bien voulu moy-mesme me contreindre[1]
De Francine haïr.
(Pardon Francine: et mon mal n'en est moindre,
Et je veu t'obeïr)
Où que la visse,
De vertu vice
J'ay voulu faire
Pour m'en distraire;

A. instruit. B. avant que je ne sois. C. flèche. D. qu'on me secoure.

Mais c'eſt en vain qu'amour je veu fuir.
Mesme cuidant[A] (ô cuider execrable !)
Mon tourment alleger,
J'ay bien osé par un vers difamable[B]
La vouloir outrager.
Mais mon martyre
M'a fait dedire.
« La vraye plainte
« Plus que la feinte
« Peut de l'amour la peine soulager.
Vous jeunes gens, qu'Amour des-ja menace,
Fuiez ce faus archer,
Fuiez son arc, courez de place en place,
Ne vous laissez toucher.
« Puis que[C] la fleche
« A fait sa breche,
« C'eſt grand'sotise
« Si l'on s'avise
« Après le coup du tireur n'aprocher.
Heureux celuy que d'autruy le dommage
« A fait bien avisé :
Si j'eusse peu de bonne heure eſtre sage
Devant qu'il euſt visé,
Plus sain je fusse,
De luy je n'usse
Paravanture[D]
Ce que j'endure :
Je ne languisse[E] ainsi martyrisé[2] !
Bien que mon mal me cause un grand martyre
En cruelle rigueur,
Heureux vrayment de l'avoir me puis dire
Pour si grande valeur.
Je reçoy gloire
De sa victoire :
« L'honneur surmonte
« La foible honte
« S'on eſt vaincu par un brave vainqueur.
Puis que mon mal eſt si grand qu'il refuse
L'espoir de guerison,
Je feray bien, si doucement j'abuse

A. croyant. B. diffamatoire. C. après que. D. peut-être. E. je ne languirais.

L'effét de sa poison.
« L'acoutumance
« Donne alegeance[A],
« Quand on suporte
« De vertu forte
« Ce qui ne peut s'amander par raison.

CHANSONNETTES MESURÉES

Voūs mĕ tŭēz sĭ doūcĕmēnt
Ăvēcquĕ toūrmēnts tānt bĕnīns[B]
Quĕ nĕ saīs chōsĕ dĕ doūceūr
Plus douce qu'est ma douce mort.
S'īl faūt moŭrīr, moŭrōns d'ămoūr.
Si glorieux je suis d'aimer
Et tant satisfait, tant heureux
Que je prise un de mes ennuis
Cent mille biens d'une autre main.
S'il faut mourir, mourons d'amour.
Puisque si doucement je meurs
Avecque tourments tant benins
Que ne sais chose de douceur
Plus douce que ma douce mort[1] :
S'il faut mourir, mourons d'amour.



Voīcĭ lĕ vērt ĕt beaū maī[2]
Cōnvĭānt ă toūt sŏulās[C]
Toŭt ēst rĭānt toŭt ēst gaī,
Rōsĕs ĕt lȳs vōnt flĕurīr.
Rĭōns joŭōns ĕt saūtōns :
Ĕbăttōns noŭs toūs ă l'ēnvī dĕ lă saīsōn[D].
Roses et lys cueillir faut
Pour lacer de beaux chapeaux[E],

A. soulagement. B. agréables. C. amusement, récréation. D. en rivalisant avec la saison. E. tresser de belles couronnes.

De beaux bouquets et tortis[A]
Dont reparés[B] chanterons :
Rions jouons et sautons :
Ebattons nous tous à l'envi de la saison.
Neige et frimas ne sont plus :
Calme et douce rit la mer[3].
Le vent hideux se tient coi :
L'air drille[C] d'un doux zéphyr.
Rions jouons et sautons :
Ebattons nous tous à l'envi de la saison.
En toutes parts les oiseaux
Vont joyeux dégoisotant[D],
Vont pleins d'amour s'ébaudir
En la forêt sur les eaux.
Rions jouons et sautons :
Ebattons nous tous à l'envi de la saison.



Quĕ nūllĕ ētoilĕ sūr noūs
Ne vienne plus se montrer :
Que chaque flamme des Cieux
De honte voise[E] rendant
À son soleil sa clarté :
Laīssĕ lă dānsĕ dēs Cieūx :
Mă bēlle ĕteīns tă[4] claīrtē.
Ô lune, lune viens-t'en
Dessous le roc de Latmos[5]
Avec le pâtre gentil
Qui tant te plut que dormant
Le vins souvent rebaiser :
Laisse la danse des Cieux
Ma belle éteins ta clairté.
Phœbus, délaisse ton char :
Reviens te faire pastour[F]
Et bœufs et vaches garder
Comme autrefois tu faisais
D'amour touché pour Admet[6] :
Laisse la danse des Cieux
Ma belle éteins ta clairté.

A. guirlandes. B. parés. C. brille. D. chantant. E. aille. F. berger.

Ô toi mon heur et seul bien,
D'amour l'étoile plaisant[A],
De tes rayons si très-beaux
Pénètre-moi jusqu'au cœur
Et prends pitié de mon mal.
Laisse la danse des Cieux
Ma belle éteins ta clairté.



Vĭvrĕ toūt pēnsīf, dĕfīānt ĕt dĕpīt[B],
Văriĕr dĕ dĕsseīn, nĕ săvoīr quĕ tĕnīr :
C'ēst dĕ l'āmoūr soŭcĭeūx lĕ bōn traīn.
Ne savoir qu'on veut, ni vouloir le savoir,
Et voulant ne pouvoir, et pouvant ne vouloir :
C'est comme[C] amour mène notre bon sens.
Tout le jour plaintif, douloureux, soupirer,
Ne jouir du repos, ni de joi' ni de bien :
C'est du labeur amoureux le paiement.
Toute nuit languir, regrettant gémissant,
Et ne point recevoir de ses yeux le sommeil
Sont les ébats que l'amour te don'ra.
Faire ton grand gain de la perte de temps,
De ta honte l'honneur, de ta gloire mépris :
C'est le profit que l'amour te rendra.

MIMES, ENSEIGNEMENS ET PROVERBES

LIVRE IV

.... Ô Dieu, que nostre vie est bréve[1] !
Nul toutefois ne se releve
651 Pour son âge bien employer.

A. plaisante étoile d'amour. B. dépité. C. c'est ainsi que.

Des animaux ont l'avantage
De vivre jusqu'au dixieme âge[2],
Pleins de santé sans forvoyer[A].

L'homme nay à choses tant belles,
Foiblet, maladif, tu rappelles
Devant qu'il[B] connoisse qu'il vit !
L'homme meurt paravant qu'il sçache
Comme[C] il doit vivre ! Et lors qu'il tâche
Vivre bien, l'ame on luy ravit !

La vie eſt courte : et par mégarde
Du temps volant[D], qui si peu tarde,
La plus grande part nous perdons :
Tandis que noſtre nonchalance
À rien de bon ne la dépanse,
Noſtre perte nous regardons.

Sans avoir sa fuitte pensee,
Nous sentons qu'elle s'eſt passee :
Et ce pendant que la tenons,
Nous la prodigons en l'usage ;
Et la rendons par grand outrage[E]
Plus courte que ne la prenons.

Sçaches bien user de ta vie,
Tu en auras l'ame assouvie :
Assez longue la trouveras.
Comme dans la main despensiere
Grand' richesse ne dure guiere,
Ton âge tu despenseras :

Mais si peu de moyen s'adonne[F]
Au bon ménagier il foisonne :
Noſtre vie aussi, comme elle eſt,
Si elle eſtoit bien ménagee,
Croiſtroit de beaucoup allongee.
Nous la perdons : car il nous pleſt :

Et puis nous desplait mal perdue,
Par la repentance bien deüe :

A. sans s'égarer. B. avant qu'il. C. comment. D. en ne prenant pas garde au temps qui vole. E. par de grands excès. F. se donne.

Puis qu'ainsi mal nous l'employons[3] :
Quand l'un moisi de poltronise[A]
La coule en toute fetardise,
Comme les plus grans nous voyons :

L'autre l'agite miserable
En avarice[B] insatiable,
Plus altéré tant plus il boit :
L'autre en un travail inutile
Se tourmentant, fait de l'abile[C] :
Ny jamais nul repos ne voit.

Quelcun s'adonne à gourmandise,
Et se fondant en friandise[D]
Dans son ventre perd son avoir :
Quelque autre d'ambition vaine
De complaire au peuple se peine
Pour des premiers se faire voir.

L'un trafiquant de terre en terre
De mer en mer, gain sur gain serre[E],
Par les hazars au devant mis :
L'autre aux armes sa vie adonne :
Ne fuit travailler sa personne[F]
Pour travailler ses ennemis.

Beaucoup d'ingrate[G] servitude
Mettent leur volontaire estude
À courtiser les grans Seigneurs :
Beaucoup par envie importune
D'autruy pourchassent[H] la fortune,
Et de la leur sont dedaigneurs.

La plus part en ce monde vivent,
Qui rien de certain ne poursuivent,
Vagabons en legiereté,
Irresolus d'impatience,
Demenez[I] par leur inconstance,
Trop aimans la nouvelleté.

A. paresse. B. cupidité. C. fait l'habile homme. D. se ruinant en mets fins. E. amasse. F. il n'hésite pas à se donner de la peine. G. par une ingrate. H. recherchent. I. égarés.

Des vices les espais nuages
Nos yeux troublez et nos courages[A]
Envelopent de toutes pars.
Descouvrir ne nous eſt loisible[B]
Pour juger le bon ou nuisible :
Nous suivons nos desirs épars.

À nous nous ne pouvons nous rendre[4].
Si quelque repos nous vient prendre,
Comme sur la profonde mer,
(Encore que le vent y cesse)
La tourmente point ne nous laisse :
Il faut ou voguer ou ramer.

À bien peser noſtre folie
La moindre part de noſtre vie
Eſt celle part que nous vivons.
Tout le cours de noſtre fresle âge
N'eſt pas vie, ains[C] un vol volage
D'un temps que jamais nous n'avons.

Tu penses que cecy j'adresse
À ceux que tout chacun confesse
Se mal porter ou gouverner.
Voy ceux, de qui l'heureuse vie
Chacun à les suivre convie,
De leurs biens propres maumener[D].

À d'aucuns leurs richesses nuisent :
D'autres eux mesmes se seduisent,
Par ce qu'ils croyent mieux sçavoir.
Quelques uns qui veulent bien dire,
Trop bien disans vont se deſtruire,
Pour trop avoir fait bon devoir.

Ô combien, tous haves palissent,
Qui par debauche s'elanguissent
Continuans la volupté !
Ô combien, entourez d'un monde
De suivans, où sottise abonde,
N'ont rien de franche liberté !

A. cœurs. B. il ne nous eſt pas loisible d'y voir clair. C. mais plutôt.
D. faire mauvais usage.

L'un demande, l'autre avocasse[A] :
L'un se defend, l'autre pourchasse :
L'un plaider, l'autre va juger :
Et l'un pour l'autre se consume :
Chacun d'eux bien faire presume :
Tous sous autruy se vont ranger

Si un tout seul ne se peut dire[B] :
Et quelcun sottement s'aïre[C]
De n'estre d'un grand reconnu.
Pourquoy d'un autre se va plaindre,
Celuy qui, pour ailleurs s'astraindre,
De soy nul conte n'a tenu ?

Encor luy, bien que d'une face
Assez fiere et pleine d'audace,
T'a bien regardé quelque fois :
T'a bien daigné prester l'oreille.
Mais toy (qui est plus grand' merveille)
Jamais tu ne t'ois ny te vois.

Chacun en son bien tiendra serre[D],
Et fust-ce pour un doigt de terre,
Le debattra jusques au bout :
S'il est question de sa vie,
Au premier sans qu'on luy convie,
Aller se laissera du tout[E].

Nul de son argent rien ne donne :
Sa vie à chacun abandonne[5].
Leur patrimoine ils vont gardant :
Du temps ils ne font guiere conte :
En sont prodigues, et sans honte
Le vont pour qui que soit perdant.

Le temps toutefois est la chose
Dont plus justement le Bon ose
Se monstrer avaricieux.
Or attaquons quelque vieil homme,

A. plaide. B. ainsi personne ne vit pour soi (?). C. s'irrite. D. chacun est attaché à son bien. E. totalement.

Et le prions un peu qu'il somme
Le temps[A] vescu de ses ans vieux.

Tu as cent ans et davantage :
Recalcule de tout ton âge
Combien en eut ton creancier,
Combien tes sottes amourettes,
Combien tes affaires secrettes,
Combien ton pauvre tenancier,

Combien tes procés ordinaires,
Combien tes valets mercenaires,
Combien ton aller et venir :
Adjouste encor tes maladies
Mal acquises par tes folies :
Elles, si t'en peux souvenir :

Et tout cela qui sans usage
S'en est allé pour ton dommage :
Si tout cela tu en rabas[B],
Te verras avoir moins d'annees
De beaucoup que ne t'as donnees :
Et que verdelet[C] tu t'en vas.

En apres à par toy repanse
Quand tu as gardé ta constance,
Certain d'avis et resolu :
Combien de fois selon ton ême[D],
D'un cours et d'une raison même,
Et quel jour tu as revolu.

Quand c'est que sans muer visage,
Ou que sans changer de courage,
Un seul jour tu as sceu passer :
Combien d'œuvres, par tant d'annees
De mal-empléte et mal menees[E]
Parfaits tu peusses ramasser :

Combien de gens ta longue vie,
Comme en pillage, t'ont ravie,

A. qu'il fasse le compte du temps. B. si tu soustrais tout cela. C. jeune, n'ayant pas achevé de mûrir. D. jugement. E. par tant d'annees mal employées.

Toy ne sentant que la perdois :
Combien de temps la douleur vaine,
La joye de sottises pleine,
T'ont fait perdre à diverses fois :

Combien tes hautes convoitises,
Combien tes flateuses hantises,
De tout ton âge t'ont osté :
Pour le peu que vas recognoistre
Te rester et vrayment tien estre,
Tu meurs n'estant pas aousté[A].

Qui en est cause ? Comme à mesme
D'un vif sourgeon sans moyen mesme[B]
Le temps respandu vous jettez :
Comme mortels en défiance,
Comme immortels en asseurance,
Tout vous craignez et souhaitez....



Jean de La Péruse

Tous les ennuis que Cupidon,
Au partir d'Enée Troïen,
Livra à la pauvre Didon[1],
Sont maintenant dans le cœur mien :
Encor' tout le pis que j'i voïe,
C'est qu'il ne peut recevoir joïe
Si mon ami n'en est moïen.

Quand avec mon ami je suis
Tous ses secrets il me depart[C],
Il est marri de mes ennuis,

A. sans être parvenu à maturité, comme le blé au mois d'août. B. en puisant sans modération et à même une source. C. confie.

De mes plaisirs il a sa part :
Quand suis en la presence sienne,
Quelque adversité qui me vienne,
Il m'en guêrît d'un seul regart.

Mais maintenant qu'il eſt absent,
Et ainsi éloigné de moi,
Mon esprit telle angoisse sent
Et mon cœur eſt en tel émoi,
Que si plus ainsi je demeure
Impossible eſt que je ne meure,
Veu le tourment que je reçoi.

Vien donc et hâte toi, ami,
Pour ton amante secourir,
Qui, sans toi, ne vit qu'à demi,
Attendant l'heure de mourir :
Ton seul retour eſt le remede
Qui à mon mal peut donner aide,
Je ne veus autrement guerir.



Pontus de Tyard

ERREURS AMOUREUSES

PREMIER LIVRE

CHANT

Amour m'a fait vassal souz son empire.
Si c'eſt aimer et eſtre en servitude[1],
Entrer en solitude,

Cherchant les pleurs, lors que je soulois[A] rire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, n'eſtimer beauté qu'une,
Et n'en pouvoir aucune
Autre louër, ou dans mon cueur escrire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, s'offrant à l'impourveuë
Sa flamboyante veuë,
Sentir ses rays jusque dans mon cœur luire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, ne trouver autre idée
En mon cœur possedée,
Que celle là du fruit auquel j'aspire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, ne trouver point lassée
Mon ardente pensée,
De s'esgarer au bien que je desire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, appeller bien-heureuse
La peine douloureuse,
Que je voulus en si haut lieu eslire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, en absence me plaindre,
Et ne pouvoir contraindre
La bouche un mot en la presence dire[2] :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, apres longue poursuite,
Pensant prendre la fuite,
Suivre[B] le lieu, duquel je me retire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'eſt aimer, souffrir brusler mon ame,
De si ardente flame,
Qu'autre chaleur dedans moy ne respire :
Amour m'a fait, etc.

A. j'avais l'habitude de. B. chercher.

Si c'est aimer, sentir, quand je recule
Du feu, qui tout me brusle,
Croistre l'ardeur, qui fait que je souspire :
Amour m'a fait, etc.

Si c'est aimer, lors qu'il me prend envie
De prolonger ma vie,
Penser sans plus, un regard y suffire :
Amour m'a fait vassal souz son empire.

C'est trop aimé, quand pour celle que j'aime,
J'aime si peu moy-mesme,
Que contre moy dure mort je conspire,
S'elle ne met fin brieve à mon martire.

XLII

Au maniment de ses deux mains marbrines
Dessus le Leut[3], ou dessus l'Espinette,
Et au mouvoir tant soudain et honneste
De ses dix doigts bordéz de perles fines :

Puis au sortir des parolles divines,
Hors des coraux[4] de cette bouche nette,
J'oy un doux son (Dame) qui m'admoneste,
Que je verray tes cruautez benines.

Car il n'y ha creature en ce Monde,
En qui rigueur, ou fierté tant abonde,
Qu'on n'adoucit avec telle armonie[5].

Dont[A] il faudra (Amour m'en ha fait seur[B])
Que puis qu'en toy loge telle douceur,
La rigueur soit en fin de toy bannie.

A. voilà pourquoi. B. certain.

LIII

Tu ne m'es pas de tes faveurs avare,
(Je t'en rens grace infiniment, Nature)
Puis que la fievre en rien n'a fait injure
4 À la beauté sur toutes beautez rare[6].

La terre aussi te merciant se pare,
Et se reveſt gayement de verdure,
Comme prenant avec moy nourriture
8 De ce Soleil, qu'à l'autre je compare[7].

L'air fait cesser ses ybernales pleurs[A] :
Les arbres verts produisent maintes fleurs,
11 Où mille oiseaux esmeuvent douces noises[B].

La Sone[C] enflée au pleuvoir de mes yeux
Par le passé, en cours plus gracieux
14 Vient arroser noz rives Maconnoises.

TROISIÈME LIVRE

XXI

Ô calme nuit, qui doucement composes
En ma faveur l'ombre[8] mieux animée,
Qu'onque Morphée en sa sale enfumée,
4 Pingnit du rien de ses Metamorphoses !

Combien heureux les œillets, et les roses
Ceingnoient le bras de mon ame espamée,
Affriandant[D] une langue affamée
8 Du Paradis de deux levres descloses !

A. ses pluies d'hiver. B. disputes. C. la Saône. D. attirant.

Lors que Phebus, laissant sa molle couche,
Se vint moquer de mes bras, de ma bouche,
Et de sa seur, la lumiere fourchue[9] !

Ah, que boiteux d'une poussive haleine
Soient ses chevaux, et ne cueille sa peine
Qu'un fruit amer de la vierge branchue[10].



Ronsard

LES ODES

À JOACHIM DU BELLAY,
ANGEVIN, POËTE EXCELLENT
Ode I, XVIII

Celuy qui ne nous honore
Comme Prophetes des Dieux[1],
Plein d'un orgueil odieux
Les Dieux il mesprise encore,
Et le Ciel qui nous decore
De son tresor le plus beau,
Nous mariant au troupeau
Que le saint Parnasse adore[2].

Une sainte jalousie[A]
De leurs presens les plus dous
Se laissant glisser en nous

A. un amour ardent.

Flatte nostre poësie,
Qui darde la fantasie[A]
De leurs Prestres agitez
Jusqu'au sein des Deitez,
Yvrez[B] de leur Ambrosie[3].

De-là revolans au monde
Comblez de secrets divers,
Vont chantant par l'univers
D'une voix où Dieu abonde,
Et leur divine faconde[C]
Sert d'oracles, et sont faits
Les ministres plus parfaits
De la Deité profonde.

Un Démon les accompaigne
Par-sur tous le mieux instruit,
Qui en songes toute nuit
Sans nul travail les enseigne,
Et demy-dieu ne desdeigne
De les aller informant,
Afin que l'homme en dormant
Toutes sciences appreigne[4].

Ils cognoissent la peinture
De ce grand monde, et cela
Qu'il varie çà et là
En chaqu'une creature :
Ore par leur escriture
Sont pescheurs, sont laboureurs,
Maçons, soudars, Empereurs,
Vrais peintres de la Nature.

Celuy à qui le Ciel donne
Un tel present, il peut bien
Dire à tous qu'il a le bien
Qu'à peu d'hommes il ordonne :
Et sa langue qui doux[D] sonne,
Quand elle voudra chanter,
Se pourra tres-bien vanter
Qu'elle est des Dieux la mignonne[E].

A. l'imagination. B. enivrés. C. éloquence. D. doucement. E. favorite.

En chaque art jadis maint homme
Admirable s'eſt trouvé,
Et admirable approuvé
Par l'âge qui tout consomme.
Quant aux Poëtes, on nomme
Un Homere seulement :
Homere eternellement
Sur les autres se renomme.

Ce nous eſt experience[A]
Que Dieu n'eſt pas liberal
À chaqu'un en general
D'une si belle science,
Qui commença l'alliance
De corps et d'ame entre nous,
Et qui loge par-sur tous
En tes beaux vers sa fiance[B].

À CALLIOPE

Ode II, II

Descen du ciel Calliope[5], et repousse
Tous ennemis de moy ton nourrisson[C],
Soit de ton luth, ou soit de ta voix douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.
Par toy je respire,
Par toy je desire
Plus que je ne puis :
C'eſt toy, ma Princesse,
Qui me fais sans cesse
Fol comme je suis.

Dedans le ventre avant que né je fusse,
Pour t'honorer tu m'avois ordonné :
Le Ciel voulut que ceſte gloire j'eusse
D'eſtre ton chantre avant que d'eſtre né.
La bouche m'agree
Que ta voix sucrée

A. cela nous prouve. B. confiance. C. de moi que tu nourris.

De son miel a peu[A],
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pegase[6]
Gloutement a beu.

Heureux celuy que ta folie affole,
Heureux qui peut par tes traces errer[B] :
Celuy se doit d'une docte parole
Hors du tombeau tout vif se deterrer.
Pour t'avoir servie,
Tu as de ma vie
Honoré le train :
Suivant ton escole,
Ta douce parole
M'eschauffa le sein.

Dieu est en nous, et par nous fait miracles :
D'accords meslez s'egaye l'Univers[7].
Jadis en vers se rendoient les oracles,
Et des hauts Dieux les hymnes sont en vers.
Si dez mon enfance
Le premier de France
J'ay pindarizé[C],
De telle entreprise
Heureusement prise
Je me voy prisé.

Chacun n'a pas les Muses en partage,
Et leur fureur tout estomac ne poind[D] :
À qui le Ciel a fait tel avantage,
Veinqueur des ans son nom ne mourra point.
Durable est sa gloire,
Tousjours la memoire
Sans mourir le suit :
Comme vent grand erre[E]
Par mer et par terre
S'escarte son bruit.

C'est toy qui fais que j'aime les fontaines
Tout esloigné du vulgaire ignorant,

A. a nourri. B. dans tes traces marcher. C. j'ai imité Pindare. D. et leur enthousiasme ne pique pas tous les cœurs. E. rapidement.

Tirant mes pas sur les roches hautaines
Apres les tiens que je vais adorant.
Tu es ma liesse,
Tu es ma deesse,
Tu es mes souhais :
Si rien je compose,
Si rien je dispose,
En moy tu le fais.

Dedans quel antre, en quel desert sauvage
Me guides tu, et quel ruisseau sacré
Fils d'un rocher, me sera doux breuvage
Pour mieux chanter ta louange à mon gré ?
Ça, page, ma lyre,
Je veux faire bruire
Ses languettes d'or :
La divine grace
Des beaux vers d'Horace
Me plaist bien encor.

Mais tout soudain d'un haut stile plus rare
Je veux sonner le sang Hectorean[8],
Changeant le son du Dircean Pindare
Au plus haut bruit[A] du chantre Smyrnean[9].

À LA FOREST DE GASTINE

Ode II, xv

Couché sous tes ombrages vers[10],
Gastine, je te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
La forest d'Erymanthe.

Car malin, celer je ne puis[B]
À la race future
De combien obligé je suis
À ta belle verdure :

A. remplaçant le son de Pindare par le bruit plus haut. B. car je ne puis avoir la malignité de cacher.

Toy, qui sous l'abry de tes bois
Ravy d'esprit m'amuses[A] :
Toy, qui fais qu'à toutes les fois
Me respondent les Muses :

Toy, par qui de ce mechant soin[B]
Tout franc je me delivre,
Lors qu'en toy je me pers bien loin,
Parlant avec un livre[11].

Tes bocages soient tousjours pleins
D'amoureuses brigades,
De Satyres et de Sylvains,
La crainte des Naiades.

En toy habite[C] desormais
Des Muses le college[D],
Et ton bois ne sente jamais
La flame sacrilege.

DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE

Ode IV, IV

Antres, et vous fontaines
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas :

Et vous forests et ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous rives et bois
Oyez ma vois.

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravy du beau sejour
Du commun jour,

A. m'occupes. B. souci. C. qu'habite *(subjonctif de souhait).* D. la compagnie.

Je defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bastir plus beau :

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage en lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de vert.

De moy puisse la terre
Engendrer un lierre,
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour :

Et la vigne tortisse[A]
Mon sepulcre embellisse,
Faisant de toutes pars
Un ombre espars.

Là viendront chaque année
À ma feste ordonnée
Avecques leurs troupeaux
Les pastoureaux[12] :

Puis ayant fait l'office
De leur beau sacrifice,
Parlans à l'isle[13] ainsi
Diront ceci :

Que tu es renommée
D'estre tombeau nommée
D'un, de qui l'univers
Chante les vers !

Et qui onq en sa vie
Ne fut bruslé d'envie,
Mendiant les honneurs
Des grands Seigneurs !

A. torse.

Ny ne r'apprist l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ny l'art des anciens
Magiciens[14] !

Mais bien à noz campagnes
Fist voir les Sœurs compagnes[15]
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons,

Car il fist à sa lyre
Si bons accords eslire[A],
Qu'il orna de ses chants
Nous et noz champs.

La douce manne tombe[16]
À jamais sur sa tumbe,
Et l'humeur que produit
En May la nuit[17].

Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un tousjours verdoyant,
L'autre ondoyant.

Et nous ayans memoire
Du renom de sa gloire,
Luy ferons comme à Pan
Honneur chaque an.

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du laict[18]

Desur moy, qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux espris
Ont leur pourpris[B].

A. choisir. B. jardin clos.

La gresle ne la neige
N'ont tels lieux pour leur siege,
Ne la foudre oncque là
Ne devala[A] :

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
Le beau Printemps[19].

Le soin qui sollicite[B]
Les Rois, ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer :

Ains comme freres vivent,
Et morts encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
Quand ils vivoient.

Là là j'oiray d'Alcée[20]
La lyre courroucée,
Et Sapphon qui sur tous
Sonne plus dous.

Combien ceux qui entendent
Les chansons qu'ils respandent,
Se doivent resjouir
De les ouir ?

Quand la peine receue
Du rocher est deceue[C],
Et quand le vieil Tantal
N'endure mal[21] ?

»La seule lyre douce
»L'ennuy des cœurs repousse,
»Et va l'esprit flatant
»De l'escoutant[22].

A. ne tomba. B. inquiète. C. trompée.

LE PREMIER LIVRE DES AMOURS

XX

Je voudroy bien richement jaunissant
En pluye d'or goute à goute descendre[1]
Dans le giron de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeux le somne va glissant.

Puis je voudroy en toreau blanchissant
Me transformer pour sur mon dos la prendre[2],
Quand en Avril par l'herbe la plus tendre
Elle va fleur mille fleurs ravissant.

Je voudroy bien pour alleger ma peine,
Estre un Narcisse et elle une fontaine,
Pour m'y plonger une nuict à sejour[A] :

Et si voudroy que ceste nuict encore
Fust eternelle, et que jamais l'Aurore
Pour m'esveiller ne rallumast le jour[3].

XXIII

Ce beau coral, ce marbre qui soupire
Et cet ebene ornement du sourci,
Et cet albâtre en voûte racourci,
Et ces saphirs, ce jaspe et ce porphyre[4] :

Ces diamans, ces rubis, qu'un Zephyre
Tient animez d'un soupir adouci,
Et ces œillets et ces roses aussi,
Et ce fin or, où l'or mesme se mire[B][5] :

A. à loisir. B. se contemple.

Me sont dans l'ame en si profond esmoy,
Qu'un autre objet ne se presente à moy,
11 Sinon, Belleau[6], leur beauté que j'honore,

Et le plaisir qui ne se peut passer
De les songer, penser et repenser,
14 Songer, penser et repenser encore.

XXVI

Plus tost le bal de tant d'astres divers
Sera lassé, plus tost la Mer sans onde,
Et du Soleil la fuitte vagabonde
4 Ne courra plus en tournant de travers[7] :

Plus tost des Cieux les murs seront ouvers,
Plus tost sans forme ira confus le monde[8],
Que je sois serf d'une maistresse blonde[9],
8 Ou que j'adore une femme aux yeux vers[10].

Ô bel œil brun, que je sens dedans l'ame,
Tu m'as si bien allumé de ta flame,
11 Qu'un autre œil verd n'en peut estre veinqueur !

Voire si fort qu'en peau jaune et ridée,
Esprit dissoult, je veux aimer l'idée
14 Des beaux yeux bruns, les soleils de mon cueur.

LV

Verray-je point la saison qui m'apporte
Ou tréve ou paix, ou la vie ou la mort,
Pour edenter le souci qui me mord
4 Le cœur rongé d'une lime si forte ?

Verray-je point que ma Naiade sorte
D'entre les flots[11] pour m'enseigner le port ?
Viendray-je point ainsi qu'Ulysse à bort[A],
Ayant au flanc son linge pour escorte[12] ?

Verray-je point ces clairs astres jumeaux,
En ma faveur ainsi que deux flambeaux,
Monstrer leur flame à ma carene lasse[13] ?

Verray-je point tant de vents s'accorder,
Et doucement mon navire aborder,
Comme il souloit[B] au havre de sa grace ?

LIX

Comme un Chevreuil, quand le printemps détruit[14]
Du froid hyver la poignante[C] gelée,
Pour mieux brouter la fueille emmiëlée[15],
Hors de son bois avec l'Aube s'enfuit :

Et seul, et seur[D], loin de chiens et de bruit,
Or'[E] sur un mont, or' dans une valée,
Or' pres d'une onde à l'escart recelée[F],
Libre, folastre[16] où son pié le conduit,

De rets[G] ne d'arc sa liberté n'a crainte
Sinon alors que sa vie est attainte
D'un trait meurtrier empourpré de son sang.

Ainsi j'alloy sans espoir[H] de dommage,
Le jour qu'un œil sur l'Avril de mon âge
Tira d'un coup mille traits en mon flanc.

A. sur la rive. B. comme il avait l'habitude. C. piquante. D. en sécurité. E. tantôt. F. cachée. G. filets, pièges. H. crainte.

CXXXVIII

Hausse ton vol, et d'une aile bien ample,
Forçant des vents l'audace et le pouvoir,
Fay, Denisot[17], tes plumes émouvoir[A]
Jusques au ciel où les dieux ont leur temple.

Là, d'œil d'Argus leurs deitez contemple,
Contemple aussi leur grace et leur sçavoir,
Et pour ma Dame au parfait concevoir,
Sur les plus beaux fantastique[B] un exemple.

Choisis apres le teint de mille fleurs,
Et les destrampe en l'humeur de mes pleurs,
Que tiedement hors de mon chef je rue[C].

Puis attachant ton esprit et tes yeux
Droit au patron desrobé sur les dieux,
Pein, Denisot, la beauté qui me tue.

CLX

Or' que Jupin espoint de[D] sa semence
Veut enfanter ses enfans bien-aimez,
Et que du chaud de ses reins allumez
L'humide sein de Junon ensemence[18] :

Or' que la mer, or' que la vehemence
Des vents fait place aux grans vaisseaux armez[19],
Et que l'oiseau parmi les bois ramez,
Du Thracien les tançons[E] recommence[20] :

Or' que les prez et ore que les fleurs
De mille et mille et de mille couleurs
Peignent le sein de la terre si gaye,

A. bouger. B. imagine *(verbe à l'impératif)*. C. je fais sortir. D. maintenant que Jupiter excité par. E. chants plaintifs.

Seul et pensif aux rochers plus segrets
D'un cœur muet je conte mes regrets,
14 Et par les bois je vay celant ma playe.

AMOURS DIVERSES

[XII]

Quand en songeant ma follastre j'accole[A],
Laissant mes flancs sur les siens allonger,
Et que d'un branle habilement leger
4 En sa moitié ma moitié je recole[1]

Amour adonq si follement m'affole,
Qu'un tel abus je ne voudroy changer,
Non au butin d'un rivage estranger,
8 Non au sablon qui jaunoye en Pactole[2].

Mon Dieu ! quel heur et quel contentement
M'a fait sentir ce faux recolement,
11 Changeant ma vie en cent metamorphoses ?

Combien de fois doucement agité,
Suis-je ore mort[3], ore resuscité
14 Entre cent liz et cent vermeilles roses !

A. j'embrasse.

LE SECOND LIVRE DES AMOURS

[PREMIÈRE PARTIE]

IV

Le vingtiesme d'Avril[1] couché sur l'herbelette,
Je vy ce me sembloit en dormant, un Chevreuil,
Qui çà qui là marchoit où le menoit son vueil,
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette[A].

Une corne et une autre encore nouvelette
Enfloit son petit front d'un gracieux orgueil:
Comme un Soleil luisoit la rondeur de son œil,
Et un carquan[B] pendoit sous sa gorge douillette.

Si tost que je le vy, je voulu courre apres,
Et luy qui m'avisa print sa fuite és forests,
Où se mocquant de moy ne me voulut attendre:

Mais en suivant son trac[C], je ne m'avisay pas
D'un piege entre les fleurs, qui me lia le pas:
Ainsi pour prendre autruy moy-mesme me fis prendre.

XIX

Marie levez-vous ma jeune paresseuse[2],
Ja[D] la gaye Alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargonné[E],
Dessus l'espine[F] assis sa complainte amoureuse.

A. gambade. B. collier. C. chemin. D. déjà. E. gazouillé. F. rosier, aubépine.

Sus debout allon voir l'herbelette perleuse[A],
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets mignons ausquels aviez donné,
Hier au soir de l'eau d'une main si songneuse.

Harsoir[B] en vous couchant vous jurastes vos yeux
D'estre plus-tost que moy ce matin esveillée :
Mais le dormir[C] de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée[D].
Ça ça que je les baise et vostre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.

XXIV

Escumiere[E] Venus, Royne en Cypre puissante[3],
Mere des doux amours, à qui tousjours se joint
Le plaisir et le jeu, qui tout animal point[F]
À tousjours reparer sa race perissante[4].

Sans toy Nymphe aime-ris[G] la vie est languissante,
Sans toy rien n'est de beau de vaillant ny de coint[H],
Sans toy la Volupté joyeuse ne vient point,
Et des Graces sans toy la grace est desplaisante.

Ores[I] qu'en ce printemps on ne sçauroit rien voir,
Qui fiché dans le cœur ne sente ton pouvoir,
Sans plus une pucelle en sera-t-elle exente ?

Si tu ne veux du tout[J] la traiter de rigueur,
Au moins que sa froideur en ce mois d'Avril sente
Quelque peu du brasier qui m'enflame le cœur.

A. couverte de rosée. B. hier soir. C. le sommeil. D. fermée. E. née de l'écume. F. aiguillonne. G. qui aime le rire. H. joli, gracieux. I. alors. J. tout à fait.

XLIV

Marie, baisez-moy : non, ne me baisez pas[5],
Mais tirez moy le cœur de vostre douce haleine :
Non, ne le tirez pas, mais hors de chaque veine
4 Succez-moy toute l'ame esparse entre vos bras :

Non, ne la succez pas : car apres le trespas
Que serois-je sinon une semblance vaine[A],
Sans corps desur la rive, où l'amour ne demeine
8 (Pardonne moy Pluton) qu'en feintes ses esbas ?

Pendant que nous vivons, entr'aimons nous, Marie[6],
Amour ne regne point sur la troupe blesmie
11 Des morts, qui sont sillez[B] d'un long somme de fer[7].

C'est abus[C] que Pluton ait aimé Proserpine,
Si doux soing[D] n'entre point en si dure poitrine :
14 Amour regne en la terre et non point en enfer.

CHANSON

Quand j'estois libre, ains[E] qu'une amour nouvelle[8]
Ne se fut prise en ma tendre moëlle,
3 Je vivois bien-heureux :
Comme à l'envy les plus accortes filles
Se travailloyent par leurs flames gentilles
6 De me rendre amoureux.

Mais tout ainsi qu'un beau Poulain farouche,
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
9 Va seulet escarté,
N'ayant souci sinon d'un pied superbe

A. un fantôme sans consistance. B. dont les yeux sont fermés. C. c'est une erreur de croire. D. souci. E. avant.

À mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté :

Ores[A] il court le long d'un beau rivage,
Ores il erre en quelque bois sauvage,
Fuyant de sault en sault :
De toutes parts les Poutres[B] hanissantes
Luy font l'amour pour neant blandissantes[C]
À luy qui ne s'en chaut.

Ainsi j'allois desdaignant les pucelles,
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Sans respondre à leur vueil :
Lors je vivois amoureux de moy mesme,
Content et gay, sans porter couleur blesme
Ny les larmes à l'œil.

J'avois escrite au plus haut de la face,
Avec l'honneur une agreable audace
Pleine d'un franc desir :
Avec le pied marchoit ma fantaisie
Où je voulois, sans peur ne jalousie,
Seigneur de mon plaisir.

Mais aussi tost que par mauvais desastre[D],
Je vey ton sein blanchissant comme albastre,
Et tes yeux deux soleils,
Tes beaux cheveux espanchez par ondées,
Et les beaux lis de tes lévres bordées
De cent œillets vermeils :

Incontinent j'appris que c'est[E] service.
La liberté de mon ame nourrice,
S'eschappa loin de moy :
Dedans tes rets ma premiere franchise[F]
Pour obeir à ton bel œil, fut prise
Esclave sous ta loy.

Tu mis cruelle en signe de conqueste
Comme veinqueur tes deux pieds sur ma teste[9],

A. tantôt. B. pouliches. C. caressantes. D. mauvaise influence des cieux. E. ce qu'est. F. liberté.

Et du front m'as osté
L'honneur, la honte et l'audace premiere,
Acouhardant[A] mon ame prisonnière,
Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises,
Et les beautez qu'à grand tort j'avois mises
Par-avant[B] à mespris,
Qui me prioyent en lieu que je te prie :
Mais d'autant plus que merci[C] je te crie,
Tu es sourde à mes cris,

Et ne respons non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine,
En vengeant à son bord
Mille beautez des Nymphes amoureuses,
Que cest enfant par mines desdaigneuses
Avoit mises à mort[10].

SECONDE PARTIE
SUR LA MORT DE MARIE

IV

Comme on voit sur la branche au mois de May la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose :

La grace dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur :
Mais batue ou de pluye, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt fueille à fueille déclose[11].

Ainsi en ta premiere et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuee, et cendre tu reposes.

A. rendant couarde. B. auparavant. C. pitié.

Pour obseques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

LIVRET DE FOLASTRIES

GAYETÉ

Jaquet aime autant sa Robine[1]
Qu'une pucelle sa poupine[A].
Robine aime autant son Jaquet
Qu'un amoureux fait son bouquet.
Ô amourettes doucelettes,
Ô doucelettes amourettes,
Ô couple d'amis bien-heureux,
Ensemble aimez et amoureux !
Ô Robine bien-fortunée
De s'estre au bon Jaquet donnée !
Ô bon Jaquet bien-fortuné
De s'estre à Robine donné !
Que ny les robes violettes,
Les ribans[B], ny les ceinturettes,
Les brasselets, les chaperons,
Les devanteaux[C], les mancherons
N'ont eu la puissance d'espoindre
Pour macreaux[D] ensemble les joindre.
Mais les rivages babillars,
L'oisiveté des prez mignars,
Les fontaines argentelettes
Qui attrainent leurs ondelettes
Par un petit trac[E] mousselet
Du creux d'un Antre verdelet,
Les grands forests renouvellées,
Le solitaire des vallées

A. poupée. B. rubans. C. tabliers. D. entremetteurs. E. chemin.

Closes d'effroy tout à l'entour
Furent cause de telle amour.
En la saison que l'Hyver dure,
Tous deux pour tromper la froidure,
Au pied d'un chesne my-mangé
De main tremblante ont arrangé
Des chenevotes[A], des fougeres,
Du chaume sec et des bruyeres,
Des buchettes et des brochars[B],
Et souflans le feu de deux pars
Chaufoient à fesses acroupies
Le cler degout de leurs roupies[C].
Après qu'ils furent un petit
Des-angourdis, un appetit
Se vint ruer en la poitrine
Et de Jaquet et de Robine.
Robine tira de son sein
Un gros quignon buret[D] de pain,
Qu'elle avoit fait de simple aveine[E]
Pour tout le long de la sepmaine:
Et le frottant contre des aux,
En esternuant des naseaux
De l'autre costé reculée
Mangeoit à part son esculée[F].
D'autre costé Jaquet espris
D'une faim enragée, a pris
Du ventre de sa panetiere
Une galette toute entiere
Cuitte sur les charbons du four,
Et blanche de sel tout autour,
Que Guillemine sa marraine
Luy avoit donné pour estraine.
Comme il repaissoit[G], il a veu
Guignant par le travers du feu
De sa Robine recourssée[H]
La grosse motte[2] retroussée,
Et son petit cas barbelu
D'un or jaunement crespelu,
Dont le fond sembloit une rose

A. partie du chanvre utilisée pour faire du feu. B. morceaux de bois en forme de broches. C. les gouttes qui pendaient à leur nez. D. brun, bis. E. avoine. F. le contenu de son écuelle. G. il se repaissait. H. dont la jupe était retroussée.

Non encor' à demy-déclose.
Robine aussi d'une autre part
De Jaquet guignoit le tribart[3],
Qui luy pendoit entre les jambes
Plus rouge que les rouges flambes[A]
Qu'elle attisoit soigneusement.
Après avoir veu longuement
Ce membre gros et renfrongné,
Robine ne l'a desdaigné,
Mais en levant un peu la teste
À Jaquet fist ceste requeste :
Jaquet (dit-ell') que j'aime mieux
Ny que mon cœur ny que mes yeux,
Si tu n'aimes mieux ta galette
Que ta mignarde Robinette,
Je te pri' Jaquet, chouze moy[B]
Et mets la quille que je voy
Dedans le rond de ma fossette.
Helas ! (dit Jaquet) ma doucette,
Si plus cher ne t'est ton grignon[C]
Que moy Jaquinot ton mignon,
Approche toy mignardelette,
Mignardelette doucelette,
Mon pain, ma faim, mon appetit,
Pour mieux t'embrocher un petit.
À-peine eut dit qu'elle s'approche,
Et le bon Jaquet qui l'embroche
Fist trepigner tous les Sylvains
Du dru maniment de ses reins.
Les boucs barbus qui l'aguetterent[D],
Paillards, sur les chévres monterent,
Et ce Jaquet contr'aguignant
Alloient à l'envy trepignant[4].
Ô bien-heureuses amourettes,
Ô amourettes doucelettes !
Ô couple d'amans bien-heureux,
Ensemble aimez, et amoureux !
Ô Robine bien-fortunée
De s'estre au bon Jaquet donnée !
Ô bon Jaquet bien-fortuné

A. flammes. B. fais-moi la chose. C. la croûte de ton pain. D. qui l'épièrent.

De s'estre à Robine donné !
Ô doucelettes amourettes,
Ô amourettes doucelettes !

LES HYNNES

HYNNE DES ESTOILES

Ô des Muses la plus faconde
Ma Calliope, conte moy
L'influs[A] des Astres, et pourquoy
Tant de fortunes sont au monde.
Discourant mille fois
Ensemble par les bois,
Esmerveillez nous sommes
Des flambeaux de la nuit,
Et du change qui suit
La nature des hommes.

Chante moy du Ciel la puissance,
Et des Estoiles la valeur,
D'où le bon-heur et le mal-heur
Vient aux mortels dés la naissance.
Soit qu'il faille deslors
Regarder que nos corps
Des mottes animées
Et des arbres crevez
Nasquirent elevez,
Comme plantes semées[1] :

Soit qu'on regarde au long espace
De tant de siecles empanez[B],
Qui legers de pieds retournez
Se suivent d'une mesme trace :
On cognoistra que tout

A. l'influence. B. empennés, ailés.

Prend son estre et son bout
Des celestes chandelles,
Que le Soleil ne voit
Rien çà-bas qui ne soit
En servage sous elles.

De là, les semences des fleuves
Sortent et r'entrent dans la mer :
De là, les terres font germer
Tous les ans tant de moissons neuves :
De là, naissent les fleurs,
Les glaces, les chaleurs,
Les pluyes printanieres :
De là, faut que chacun
Souffre l'arrest commun
Des Parques filandieres[2].

En vain l'homme de sa priere
Vous tourmente soir et matin :
Il est trainé par son Destin,
Comme est un flot de sa riviere :
Ou comme est le tronçon
D'un arraché glaçon
Qui roule à la traverse,
Ou comme un tronc froissé
Que le vent courroussé
Culbute à la renverse.

Bref les humaines creatures
Sont de Fortune le jouet :
Dans les retours de son rouet
Va devuidant nos avantures[3].
Le sage seulement
Aura commandement
Sur vostre espesse bande,
Et sur vous aura lieu[A]
L'homme saint qui craint Dieu :
Car Dieu seul vous commande.

Nostre esprit, une flame agile
Qui vient de Dieu, depend de soy :

A. et s'imposera à vous.

Au corps vous donnez vostre loy,
Comme un potier à son argile[4].
Du corps le jour dernier
Ne differe au premier,
C'est une chaisne estrainte :
Ce qui m'est ordonné
Au poinct que je fu né,
Je le suy par contrainte.

L'un meurt au mestier de la guerre
Noirci d'un poudreux tourbillon,
L'autre pousse d'un aiguillon
Les bœufs au travail de sa terre.
L'un vit contre son gré
Pressé d'un bas degré,
Qui tend à chose haute :
Le mal est defendu,
L'innocent est pendu,
Qui ne fit jamais faute.

Telle est du Ciel la loy certaine
Qu'il faut souffrir et non forcer :
Le bon soldat ne doit passer
Le vouloir de son Capitaine.
L'un perd dés le berceau
L'usage du cerveau
Avorton inutile,
L'autre de vent repeu
Devient le boute-feu
D'une guerre civile.

L'un de la mer court les orages
Enfermant sa vie en du bois,
L'autre pressant le Cerf d'abois
Devient Satyre des bocages.
L'un sans peur de mechef[A]
Bat d'un superbe chef
Le cercle de la Lune,
Qui tombe outrecuidé[B]
Pour n'avoir bien guidé
Les brides de Fortune[5].

A. malheur. B. présompteux.

L'un valet de sa panse pleine,
Pourceau d'Epicure ocieux[A],
Mange en un jour de ses ayeux
Les biens acquis à grande peine.
Ce guerrier qui tantost
Terre et mer d'un grand Ost[B]
Couvroit de tant de voiles,
Court de teste et de nom
Pendille à Mont-faucon[6] :
Ainsi vous plaist, Estoiles.

Et toutefois loing des miseres
Qu'aux mortels vous versez ici,
Vous mocquez de nostre souci,
Tournant vos courses ordinaires :
Et n'avez peur de rien
Tant que le fort lien
De la sainte Nature
Tient ce monde arresté,
Et que la majesté
Du grand Jupiter dure.

Du Ciel les ministres vous estes,
Et agreable n'avez pas
Qu'un autre face rien çà bas
Ny là haut, si vous ne le faites.
Astres, qui tout voyez,
Ou soit que vous soyez
Des bosses allumées,
Ou des testes de cloux
Ardantes de feu roux
Dans le Ciel enfermées[7] :

Je vous salue heureuses flames,
Estoiles filles de la Nuit,
Et ce Destin qui nous conduit
Que vous pendistes à nos trames.
Tandis que tous les jours
Vous devuidez vos cours
D'une danse etherée :

A. oisif. B. d'une grande armée.

Endurant je vivray,
Et la chance suivray
Que vous m'avez livrée.

Gardez des François la colonne
Sous qui renaist l'antique foy,
Gardez sa mere et ce grand Roy
Esleu par vous en la Poulonne[8].
Et faites que Pibrac[9]
Qui a suivi le trac[A]
De la douce Hippocrene[10],
Des peuples Poulonnois
Bien tost aux champs François
En santé s'en revienne.

PIBRAC, de la belle Garonne
Le docte eloquent nourrisson,
Dont au Ciel vole la Chanson
Quand il nous chante sa Bocconne[11].
Gardez le Gast[12] aussi
Des Muses le souci,
De Mars et de Cyprine[13],
Et faites que le dard
Du Scythique soldard
N'entame sa poitrine.

HYNNE DE MERCURE

Encore il me restoit entre tant de malheurs
Que la vieillesse apporte, entre tant de douleurs
Dont la goute m'assault pieds jambes et joincture,
De chanter ja vieillard les mestiers de Mercure :
Je les diray pourtant, encor que mon poil blanc
Esteigne autour du cœur la chaleur de mon sang.
Car il ne veult souffrir que ma lente vieillesse
M'engourdisse en un lict enervé[B] de paresse,
Afin que mon vieil âge acquiere autant d'honneur
Que mon premier s'acquist de bruit[C] et de bon-heur.

A. chemin. B. privé d'énergie. C. renommée.

Je diray ses serpens, je diray sa houssine[A],
Ses ailerons entez dessus sa capeline,
Ses talonniers dorez qui le portent devant[14]
Les plus roides courriers des foudres et du vent,
Quand viste entre deux airs affublé d'un nuage
De Jupiter apporte aux hommes le message,
Çà bas volant à fleur sur[B] l'humide et le sec :
Dieu à qui l'âge antique a doré tout le bec,
»Pour monstrer qu'aisément l'eloquente parole
»Persuadant l'esprit dedans le cœur s'en-vole,
»Et que rien n'est si fort qu'il ne soit combatu
»Par la voix dont le charme est d'estreme vertu,
»Et que par le cousteau de la langue emplumée
»On fait plus en un jour qu'en cent ans une armée[15].
Je diray lors que Maie Atlantide[16] enfanta
Son petit Mercurin, que tout chaud le porta
Dans une peau de bouc à Jupiter son pere,
Joyeux de veoir son germe[C], et rembrassant la mere,
Luy souvint du plaisir que premier il receut
Quand elle d'un grand Dieu un autre Dieu conceut :
Puis en vidant deux fois sa nectareuse coupe,
Tout gaillard appella son Aigle, auquel il coupe
Des ailes le fin bout, descourtant[D] son oiseau,
Pour les couldre au bonnet du petit Mercureau.
Du reste il en ourdit des talonniers, qu'il boute
Aux talons de son fils pour mieux fendre la route
Des Cieux, qui comme un Pan[E] de beaux yeux sont [couvers.
Et pour descendre en bas au plus creux des Enfers :
Courrier aux Dieux d'enhault et d'embas agreable,
Ayant amy des deux soubs l'enfer effroyable
Un Palais comme au Ciel, pres celuy de Pluton
Où se couche au portail, l'engeance d'Alecton[17],
Qui te faict reverence alors que tu ameines
Nos ames voir de Styx les bourbeuses areines[F],
Et quand le vieil Charon serviteur de la Mort
En sa gondole assis nous passe à l'autre bort.
Puis rongna de son Aigle et le bec et la serre :
La rongnure en sa main soigneusement il serre,
Qu'il cousit aux dix bords des ongles du garson,

A. son bâton de messager. B. au ras de. C. rejeton. D. écourtant. E. paon. F. étendues de sable.

Pour ravir et piller et prendre en la façon
De ces corbeaux de Court, qui masquez d'impudence
Pillent les biens d'autruy sans nulle conscience.
C'est pourquoy leurs maisons ne durent pas long temps,
Et leurs fils desbauchez perdent en un prin-temps
Le labeur mal-acquis de leurs peres, et comme
Le pere a deterré[A] le simple Gentil-homme
Par procez embrouillé, les fils en sont vangeurs,
Et des biens paternels gouspilleurs[B] et mangeurs,
Ou les vendent du tout[C] : quoy que le meschant face
Jamais le bien n'arrive à sa troisiesme race,
Soit que Dieu le permette, ou que le flot mondain
Toute chose mortelle engloutisse en son sein,
Soit que pour conserver toute espece eternelle
La matiere tousjours cherche forme nouvelle.
Il n'avoit pas trois jours qu'il desroba les beufs
D'Apollon qui paissoient sur les replis herbeus
D'Olympe flamboyant, les tirant par la queue,
Afin que de leur pas la trace ne fust veue[18] :
Puis d'ennemis jurez devindrent bons amis,
Et lors, petit larron à ce Dieu tu promis
De luy donner ta Lyre en voûte contrefaicte
(Ainsi ferme alliance entre vous deux fut faicte),
Et ne l'abandonner soit de jour soit de nuict,
Non plus qu'un bon archer son Prince qu'il conduict.
Il n'avoit pas huict jours que son pere le meine
Trouver Pan le fluteur sur le mont de Cylene[19],
Afin de luy apprendre à sonner un tel son
Que les deux bouts du Monde ouyssent sa chanson.
Bon disciple en deux jours en sçeut plus que son maistre.
Jupiter en son cœur se resjouissoit d'estre
Pere d'un tel enfant : tous deux s'en-vont de là
Veoir luiter les Spartains : tout son corps il huilla
De masle huille d'Olif[D], et dessus sa chair nue
Sema pour l'encrouster une poudre menue.
Contre le plus puissant ce garçon s'ahurta[E],
De bras forts et nerveux à bas le culbuta,
Luy faisant imprimer le sablon de l'eschine,
Comme un pin que le vent abat dés la racine.
Puis ils allerent veoir les foires et marchez

A. privé de sa terre. B. gaspilleurs. C. tout à fait. D. olive. E. se heurta.

Pour sçavoir le trafic et les mestiers cachez
Des marchans pour le gain, artifices, pratiques
De toutes sortes d'arts qu'on apprend aux boutiques.
Il devint en un jour sçavant en tel mestier,
Maquignon, revendeur, afronteur[A], couratier[B],
Subtil et cauteleux comme un Dieu de souplesse
Appris dés le berceau au trafic de finesse.
Apres d'un alquemiste[C] il alla veoir fumer
Les fourneaux qui font l'homme et son bien consommer,
Marotte des plus fins, une sotte esperance
Qui trompe les plus cauts[D] d'une vaine apparence :
Il cognut le salpestre et tous les vegetaux,
Antimoine, arsenic, vitriol et metaux,
Tines[E], cuves, bassins, et creusets et coupelle,
Et l'argent prompt et vif qui de son nom s'appelle,
Vases, coffres, et pots bien vernis et plombez,
Fiolles aux longs cols contre elles recourbez,
Meubles d'un alquemiste abusé de sotise,
Qui soy mesme deçoit par sa folle entreprise :
Puis au Ciel s'en retourne afin d'accompagner
Le Soleil, et de loin sa course n'esloigner.
C'est toy qui de ta verge endors les yeux de l'homme,
Les desbouches apres et rebouches du somme,
Et luy fais sommeillant du soir jusque au matin
Loin ravy de soy-mesme apprendre son Destin[20].
C'est toy Prince qui rends nos esprits tres-habiles
À trouver une yssue aux choses difficiles,
Ambassadeur[21], agent, qui ne crains les dangers,
Soit de terre ou de mer, ou de Rois estrangers,
Tousjours en action, sans repos, ny sans tresves,
Pourveu que ton labeur entrepris tu acheves.
C'est toy qui des mortels aiguisant les cerveaux
Les pousses à trouver mille mestiers nouveaux,
À comprendre du Ciel la divine science[22],
Et les autres cognus par longue experience.
»La peine la sueur tousjours marchent devant[23] :
»L'homme par le labeur meditant et resvant
»Et se rongeant soy-mesme en repensant invente
»Toutes choses : ainsi que Jupiter enfante
»Pallas de son cerveau, il enfante du sien,
»Et se fait seul autheur de son mal et son bien.

A. imposteur. B. courtier. C. alchimiste. D. rusés. E. baquets.

Courrier je te salue, et tes vertus cognues,
Seigneur des carrefours des places et des rues,
Tresbon entre les bons, et qui mauvais effais
Verses quand tu es joint avecques les mauvais,
Alquemiste, marchant, couratier et le Prince
De ceux qui ont les mains subjettes à la pince,
Bazané, fantastic[A], retiré, songe-creux[B],
Aux pieds tousjours au guet, aux poulces dangereux.
Tu es de Jupiter l'esprit et l'interprete[24],
Des songes conjecteur ariole[C] et profete,
Dont la vive vertu passe et coule par tout
Les membres du grand corps fini sans avoir bout.
Est-il rien en ce Monde où Mercure ne passe
Volant au Ciel là haut et soubs la terre basse?
Tu es des charlatans le seigneur, et de ceux
Qui les peuples béans amusent autour d'eux,
Vendeurs de theriaque[D], et de ceux qui aux places
Jouants des gobelets font tours de passe-passes,
Et de ceux qui jugeants és lignes de la main
D'un babil effronteur vont mendiant leur pain.
Ce fut toy bon fluteur qui du haut d'une roche
Endormis et tuas de ta serpette croche[E]
Le pasteur de Junon qui sa vache gardoit
Et de cent yeux veillant paistre la regardoit:
Qui depuis sur le Nil de temples decorée
De vœus, d'encens, d'autels fut Déesse honorée
Au pres de son Osire, où de son front cornu
La terre regardant se lechoit le pied nu,
Comme elle qui l'Egypte endoctrina d'adresse
D'embrasser le labeur et fuir la paresse.
Les terres cultiver d'un art laborieux.
»Pour profiter à tous les hommes se font Dieux[25].
Ce fut toy qui premier effondras[F] la Tortue,
Faisant de chaque trippe une corde menue
Qui sonnoit soubs le poulce, et, le dedans osté,
De son doz escaillé tu fis ton Luth voûté
Large, creux et ventru, où comprimé s'entonne
L'air qui sortant dehors par les cordes resonne.
Ce fut toy qui guidas les accords et la main
D'Amphion architecte, autheur du mur Thebain,

A. capricieux, fantasque. B. mélancolique. C. devin. D. drogue. E. courbe. F. vidas.

Quand les rochers dansans sautoient apres sa trace
Suivant le son qui reste encores en leur race,
Et les fit arrenger d'eux mesmes sur le mur[26].
»La Musique adoucit un cœur tant soit il dur.
Ce fut toy qui de nuict abandonnant sa ville
Conduis le vieil Priam en la tente d'Achille,
Prince insolent et fier, pour racheter Hector
Son fils, par la rançon des larmes et de l'or[27]:
Puis trompant l'ost[A] des Grecs ramenas sans outrage
Le bon pere revoir son loyal heritage,
»Tant peult l'affection d'un bon pere grison
»Perdant son fils aisné soustien de sa maison.
C'est toy qui donnes crainte aux villes enfermées,
Et qui volant de nuict sur le haut des armées,
Apportes de ton pere une menace aux Rois
Qui forcent la Justice et corrompent les lois,
Trop acharnez au sang, trop ardans aux batailles
Pour gaigner d'un chasteau quelques froides murailles.
Une Comete rousse en feux prodigieux
Suit tes talons de pres, espouvantail des yeux,
Qui ses cheveux rebours en un trousseau retrousse,
Signe que Jupiter au peuple se courrouce.
Donne moy que je puisse à mon aise dormir
Les longues nuicts d'hyver, et pouvoir affermir
Mes jambes et mes bras debiles par la goutte.
Enten moy de ton Ciel et ma priere escoute,
Et pour recompenser celuy qui t'a chanté,
Donne luy bon esprit, richesses et santé.
BINET[28] soin[B] d'Apollon, dont la vive eloquence
Flate mon mal d'espoir, mon procez d'asseurance,
Au lieu[C] de tes beaux vers, du trafic de nostre art,
Des honneurs de Mercure icy je te fay part:
Voila quel est le fruit de nostre marchandise,
Qui au seul prix d'honneur se vend, s'eschange, et prise.

A. l'armée. B. protégé. C. en échange.

DISCOURS

DES MISERES DE CE TEMPS

DISCOURS À LA ROYNE

Si depuis que le monde a pris commencement,
Le vice d'âge en âge avoit accroissement,
Cinq mille ans[1] sont passez que l'extreme malice[A]
Eust surmonté le peuple, et tout ne fust que vice.
Mais puis que nous voyons les hommes en tous lieux
Vivre l'un vertueux, et l'autre vicieux,
Il nous faut confesser que le vice difforme
N'est pas victorieux : mais suit la mesme forme
Qu'il receut dés le jour que l'homme fut vestu
(Ainsi que d'un habit) de vice et de vertu.
Ny mesme la vertu ne s'est point augmentée :
Si elle s'augmentoit, sa force fust montée
Au plus haut periode[B], et tout seroit icy
Vertueux et parfait : ce qui n'est pas ainsi.
Or comme il plaist aux lois, aux Princes et à l'âge,
Quelquefois la vertu abonde d'avantage,
Le vice quelquefois, et l'un en se haussant
Va de son compaignon le credit rabaissant
Puis il est r'abaissé : afin que leur puissance
Ne prenne entre le peuple une entiere accroissance.
Ainsi plaist au Seigneur de nous exerciter[C],
Et entre bien et mal laisser l'homme habiter,
Comme le marinier[D] qui conduit son voyage
Ores[E] par le beau temps et ores par l'orage.
Vous (Royne) dont l'esprit se repaist quelquefois
De lire et d'escouter l'histoire des François,
Vous sçavez (en voyant tant de faits memorables)
Que les siecles passez ne furent pas semblables.
Un tel Roy fut cruel, l'autre ne le fut pas :

A. méchanceté. B. paroxysme. C. exercer. D. marin. E. tantôt.

L'ambition d'un tel causa mille debats :
Un tel fut ignorant, l'autre prudent et sage,
L'autre n'eut point de cœur, l'autre trop de courage,
»Tels que furent les Rois tels furent les sujets :
»Car les Rois sont tousjours des peuples les objets[2].
Il faut donq dés jeunesse inſtruire bien un Prince,
Afin qu'avec prudence il tienne sa province[A].
Il faut premierement qu'il ait devant les yeux
La crainte d'un seul Dieu : qu'il soit devotieux
Vers l'Eglise approuvée, et que point il ne change
La foy de ses ayeuls pour en prendre une eſtrange[3] :
Ainsi que nous voyons inſtruire noſtre Roy,
Qui par voſtre vertu n'a point changé de loy[B].
Las ! ma Dame, en ce temps que le cruel orage
Menace les François d'un si piteux[C] naufrage,
Que la gresle et la pluye, et la fureur des cieux
Ont irrité la mer de vents seditieux,
Et que l'aſtre Jumeau[4] ne daigne plus reluire,
Prenez le gouvernail de ce pauvre navire :
Et maugré la tempeſte, et le cruel effort
De la mer et des vents, conduisez-le à bon port[5].
La France à jointes mains vous en prie et reprie,
Las ! qui sera bien toſt et proye et moquerie
Des Princes eſtrangers, s'il ne vous plaiſt en bref[D]
Par voſtre authorité appaiser son mechef[E].
Hà ! que diront là bas sous les tombes poudreuses[F]
De tant de vaillans Rois les ames genereuses !
Que dira Pharamond ! Clodion, et Clovis !
Nos Pepins ! nos Martels ! nos Charles, nos Loys :
Qui de leur propre sang à tous perils de guerre
Ont acquis à leurs fils une si belle terre ?
Que diront tant de Ducs[G] et tant d'hommes guerriers
Qui sont morts d'une playe au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de labeurs extrémes,
La voyant aujourd'huy deſtruire par soy-mesmes ?
Ils se repentiront d'avoir tant travaillé[H],
Assailly defendu guerroyé bataillé
Pour un peuple mutin divisé de courage,
Qui perd en se jouant un si bel heritage :
Heritage opulent, que toy peuple qui bois

A. son pays, son royaume. B. religion. C. digne de pitié. D. rapidement. E. malheur. F. couvertes de poussière. G. chefs de guerre. H. souffert.

La Tamise Albionne, et toy More[6] qui vois
Tomber le chariot du Soleil sur ta teste,
Et toy race Gothique[7] aux armes tousjours preste,
Qui sens la froide Bise en tes cheveux venter,
Par armes n'aviez sçeu ny froisser ny donter.
Car tout ainsi qu'on voit de la dure coignée
Moins reboucher[A] l'acier plus est embesongnée[B]
À couper à trancher et à fendre du bois,
Ainsi par le travail s'endurcit le François :
Lequel n'ayant trouvé qui par armes le donte
De son propre couteau soy-mesme se surmonte.
Ainsi le fier Ajax fut de soy le veinqueur,
De son propre poignard s'outre-perçant le cœur.
Ainsi Rome jadis des choses la merveille,
(Qui depuis le rivage où le Soleil s'esveille,
Jusques à l'autre bord son Empire estendit)
Tournant le fer contre elle à la fin se perdit.
C'est grand cas[C] que nos yeux sont si pleins d'une nue,
Qu'ils ne cognoissent pas nostre perte avenue,
Bien que[D] les estrangers qui n'ont point d'amitié
À nostre nation, en ont mesmes pitié.
Nous sommes accablez d'ignorance si forte,
Et liez d'un sommeil si paresseux, de sorte
Que nostre esprit ne sent le malheur qui nous point[E],
Et voyant nostre mal nous ne le voyons point.
Dés long temps les escrits des antiques Prophètes,
Les songes menaçans, les hideuses cometes,
Avoient assez predit que l'an soixante et deux
Rendroit de tous costez les François malheureux,
Tuez assassinez : mais pour n'estre pas sages
Foy n'avons adjoustée à si divins presages,
Obstinez aveuglez : ainsi le peuple Hebrieu
N'avoit point de crëance aux Prophetes de Dieu :
Lequel ayant pitié du François qui fourvoye[F],
Comme pere benin, du haut ciel luy envoye
Songes et visions et Prophetes, afin
Qu'il pleure et se repente, et s'amende à la fin.
Le ciel qui a pleuré tout le long de l'année,
Et Seine qui couroit d'une vague effrenée,
Et bestail et pasteurs et maisons ravissoit[8],

A. émousser. B. utilisée. C. c'est une chose étonnante. D. alors que. E. blesse. F. s'égare.

De son malheur futur Paris avertissoit,
Et sembloit que les eaux en leur rage profonde
Voulussent re-noyer une autre fois le monde :
Cela nous predisoit que la terre et les cieux
Menaçoient nostre chef d'un mal prodigieux.
Ô toy historien[9], qui d'encre non menteuse
Escris de nostre temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux pechez de leurs peres,
De peur de ne tomber en pareilles miseres.
De quel front, de quel œil, ô siecles inconstans !
Pourront-ils regarder l'histoire de ce temps ?
En lisant que l'honneur, et le sceptre de France,
Qui depuis si long âge avoit pris accroissance,
Par une opinion[10] nourrice des combas,
Comme une grande roche est bronché contre bas ?
On dit que Jupiter fasché contre la race[11]
Des hommes, qui vouloyent par curieuse audace
Envoyer leurs raisons jusqu'au Ciel pour sçavoir[12]
Les hauts secrets divins que l'homme ne doit voir,
Un jour estant gaillard choisit pour son amie
Dame Presomption la voyant endormie
Au pied du mont Olympe, et la baisant, soudain
Conceut l'Opinion peste du genre humain :
Cuider[13] en fut nourrice, et fut mise à l'escolle
D'Orgueil, de Fantaisie[A] et de Jeunesse folle.
Elle fut si enflée, et si pleine d'erreur,
Que mesmes ses parens faisoit trembler d'horreur :
Elle avoit le regard d'une orgueilleuse beste :
De vent et de fumée avoit pleine la teste,
Son cœur estoit couvé de vaine affection,
Et sous un pauvre habit cachoit l'Ambition :
Son visage estoit beau comme d'une Sereine,
D'une parolle douce avoit la bouche pleine :
Legere elle portoit des ailes sur le dos :
Ses jambes et ses pieds n'estoyent de chair ny d'os.
Ils estoyent faits de laine et de cotton bien tendre,
À fin qu'à son marcher on ne la peust entendre.
Elle se vint loger par estranges moyens
Dedans le cabinet des Theologiens,

A. Imagination.

De ces nouveaux Rabins, et brouilla leurs courages
Par la diversité de cent nouveaux passages,
À fin de les punir d'estre trop curieux,
Et d'avoir eschellé[A] comme Geans les Cieux[14].
Ce monstre que j'ay dit, met la France en campagne,
Mendiant le secours de Savoye et d'Espagne,
Et de la nation qui prompte au tabourin[B]
Boit le large Danube et les ondes du Rhin.
Ce monstre arme le fils contre son propre pere,
Le frere factieux s'arme contre son frere,
La sœur contre la sœur, et les cousins germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains :
L'oncle hait son nepveu, le serviteur son maistre :
La femme ne veut plus son mary recognoistre :
Les enfans sans raison disputent de la foy,
Et tout à l'abandon va sans ordre et sans loy.
L'artizan par ce monstre a laissé sa boutique,
Le pasteur ses brebis, l'avocat sa pratique,
Sa nef le marinier, sa foire le marchant,
Et par luy le preud'homme est devenu mechant.
L'escolier se desbauche[C] : et de sa faulx tortue
Le laboureur façonne une dague pointue,
Une pique guerriere il fait de son rateau,
Et l'acier de son coultre[D] il change en un couteau.
Morte est l'authorité : chacun vit en sa guise :
Au vice desreiglé la licence est permise :
Le desir, l'avarice[E] et l'erreur insensé
Ont sans dessus dessous le monde renversé.
On fait des lieux sacrez une horrible voirie,
Une grange une estable et une porcherie,
Si bien que Dieu n'est seur en sa propre maison :
Au Ciel est revolée et Justice et Raison,
Et en leur place, helas ! regne le brigandage,
La force le harnois le sang et le carnage.
Tout va de pis en pis : le sujet a brisé
Le serment qu'il devoit à son Roy mesprisé :
Mars enflé de faux zele et de vaine apparance,
Ainsi qu'une furie agite nostre France :
Qui farouche à son Prince opiniastre suit
L'erreur d'un estranger[15], et folle se destruit.

A. escaladé. B. prompte à battre le tambour *(pour entrer en guerre)*.
C. se détourne de son travail. D. sa charrue. E. la cupidité.

Tel voit-on le Poulain dont la bouche trop forte
Par bois et par rochers son escuyer emporte,
Et maugré l'esperon la houssine[A] et la main
Se gourmer[B] de sa bride et n'obeir au frein :
Ainsi la France court en armes divisée,
Depuis que la Raison n'est plus autorisée.
Mais vous, Royne tressage, en voyant ce discord
Pouvez, en commandant, les mettre tous d'accord,
Imitant le pasteur, qui voyant les armées
Des Abeilles voller au combat animées,
Et par l'air à monceaux espaisses se ruer,
Se percer se piquer se navrer[C] se tuer,
Puis comme tourbillons se meslant pesle-mesle
Tomber mortes du Ciel aussi menu que gresle,
Portant un gentil cœur dedans un petit corps,
Il verse sur leurs camps un peu de poudre[D], et lors
De ces soudars ailez le pasteur à son aise
Pour[E] un peu de sablon tant de noises[F] appaise[16].
Ainsi presque pour rien la seule dignité
De vos enfans, de vous de vostre authorité
(Que pour vostre vertu chaque estat vous accorde)
Pourra bien appaiser une telle discorde.
Ô Dieu qui de là haut nous envoyas ton Fils,
Et la paix eternelle avecques nous tu fis,
Donne (je te suppli) que ceste Royne mere
Puisse de ces deux camps appaiser la colere :
Donne moy de rechef que son sceptre puissant
Soit maugré le discord en armes fleurissant :
Donne que la fureur de la guerre barbare
Aille bien loin de France au rivage Tartare :
Donne que nos couteaux de sang humain tachez
Soyent dans un magazin pour jamais attachez :
Et les armes au croq, sans estre embesongnées[G],
Soyent pleines desormais de toiles d'araignées.
Ou bien (ô Seigneur Dieu) si les cruels destins
Nous veulent saccager par la main des mutins,
Donne que hors des poings eschappe l'alumelle[H]
De ceux qui soustiendront la mauvaise querelle :
Donne que les serpens des hideuses Fureurs
Agitent leurs cerveaux de paniques terreurs.

A. baguette. B. se fâcher. C. se blesser. D. poussière. E. par. F. querelles. G. utilisées. H. lame d'épée.

Donne qu'en plein midi le jour leur semble trouble,
Donne que pour un coup ils en sentent un double,
Donne que la poussiere entre dedans leurs yeux.
D'un esclat de tonnerre arme ta main aux Cieux,
Et pour punition eslance sur leur teste,
Et non sur les rochers les traits de la tempeste.

LE PREMIER LIVRE DES POEMES

LA SALADE

Lave ta main, qu'elle soit belle et nette,
Resveille toy, apporte une serviette,
Une salade amasson, et faison
Part à nos ans des fruicts de la saison.
D'un vague[A] pied, d'une veue escartée
Deça delà en cent lieux rejettée
Sus une rive, et dessus un fossé,
Dessus un champ en paresse laissé
Du laboureur, qui de luy-mesme apporte
Sans cultiver herbes de toute sorte,
Je m'en iray solitaire à l'escart.
Tu t'en iras, Jamyn, d'une autre part
Chercher songneux, la boursette[B] toffue,
La pasquerette à la fueille menue,
La pimprenelle heureuse pour le sang
Et pour la ratte, et pour le mal de flanc :
Je cueilleray, compagne de la mousse,
La responsette à la racine douce,
Et le bouton des nouveaux groiseliers
Qui le Printemps annoncent les premiers.
Puis en lisant l'ingenieux Ovide
En ces beaux vers où d'amour il est guide[1],
Regagnerons le logis pas-à-pas.

A. vagabond. B. mâche ou doucette.

Là recoursant[A] jusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré de ma belle fontaine:
La blanchirons de sel en mainte part,
L'arrouserons de vinaigre rosart,
L'engresserons de l'huile de Provence:
L'huile qui vient aux Oliviers de France[B]
Rompt l'eſtomac, et ne vaut du tout rien.
Voyla, Jamyn, voyla mon souv'rain bien,
En attendant que de mes veines parte
Ceſte execrable horrible fiévre quarte
Qui me consomme et le corps et le cœur,
Et me fait vivre en extreme langueur.
Tu me diras que la fiévre m'abuse,
Que je suis fol, ma salade, et ma Muse:
Tu diras vray: je le veux eſtre aussi,
Telle fureur[C] me guariſt mon soucy[2].
Tu me diras que la vie eſt meilleure
Des importuns, qui vivent à toute heure
Aupres des Rois en credit et bon-heur,
En-orgueillis de pompes et d'honneur:
Je le sçay bien, mais je ne le veux faire:
Car telle vie à la mienne eſt contraire.
Il faut mentir, flater et courtiser,
Rire sans ris, sa face desguiser
Au front d'autruy, et je ne le veux faire:
Car telle vie à la mienne eſt contraire.
Je suis pour suivre à ta trace la Court
Trop maladif, trop paresseux, et sourd,
Et trop craintif: au reſte je demande
Un doux repos, et ne veux plus qu'on pende
Comme un poignard, les soucis sur mon front.
En peu de temps les courtizans s'en-vont
En chef grison, ou meurent sur un coffre.
Dieu pour salaire un tel present leur offre
D'avoir gaſté leur gentil naturel
Pour amasser trop de bien temporel,
Bien incertain qui tout soudain se passe
Sans parvenir à la troisieme race.
»Car la Fortune aux retours inconſtans,
»Ne peut souffrir l'ambitieux long temps,

A. retroussant. B. les noyers. C. folie.

»Monstrant par luy d'une cheute soudaine,
»Que c'est du vent que la farce mondaine[A],
»Et que l'homme est tres-malheureux qui vit
»En Court estrange[B], et ne meurt en son lit[3].
Loin de moy soit la faveur et la pompe
Qui d'apparence et de fard nous retrompe,
Qui nous relime et nous ronge au dedans
D'orgueil, d'envie et de soucis mordans.
L'homme qui monte aux honneurs inutilles
Semble un Colosse attaché de chevilles,
Ferré de gonds, de barres et de cloux :
Par le visage il s'enfle de courroux,
Représentant Jupiter ou Neptune.
Sa brave enflure estonne la commune[C],
D'or enrichie et d'azur par dehors :
Mais quand on voit le dedans du grand corps
N'estre que plastre et argile poitrie[D],
Alors chacun cognoist la moquerie,
Et desormais le Colosse pipeur
Pour sa hauteur ne fait seulement peur
Qu'au simple sot, et non à l'homme sage
Qui haussebeque[E] et mesprise l'ouvrage.
L'homme ignorant dont les jours sont si brefs,
»Ne cognoist pas que c'est un jeu d'eschets
»Que nostre courte et miserable vie,
Et qu'aussi tost que la mort l'a ravie,
Dedans le sac on met tout à la fois
Rocs[F], Chevaliers, Pions, Roynes et Rois[4].
Ainsi la terre en mesme sepulture
Met peuple et Rois par la loy de Nature,
Qui mere egale estant sans passion,
De l'un des deux ne fait election ;
»Monstrant par là, que la gloire mondaine
»Et la grandeur est une chose vaine.
Ah ! que me plaist ce vers Virgilian,
Où le vieillard pere Corycian
Avec sa marre[G] en travaillant cultive
À tour de bras sa terre non-oisive,
Et vers le soir sans acheter si cher
Vin en taverne, ou chair chez le boucher,

A. la comédie du monde. B. étrangère. C. le peuple. D. pétrie. E. qui méprise *(en faisant un mouvement du menton)*. F. tours. G. houe à manche court.

Alloit chargeant sa table de viandes[A],
Qui luy sembloient plus douces et friandes
Avec la faim, que celles des Seigneurs
Pleines de pompe et de mets et d'honneurs,
Qui desdaigneux, de cent viandes changent
Sans aucun goust, car sans goust ils les mangent[5].
Lequel des deux estoit le plus heureux?
Ou ce grand Crasse en escus plantureux,
Qui pour n'avoir les honneurs de Pompée
Alla sentir la Parthienne espée[6]?
Ou ce vieillard qui son champ cultivoit,
Et sans voir Rome en son jardin vivoit?
»Si nous sçavions, ce disoit Hesiode[7],
»Combien nous sert l'asphodelle, et la mode
»De l'acoustrer, heureux l'homme seroit,
»Et la moitié le tout surpasseroit.
Par la moitié il entendoit la vie
Sans aucun fard des laboureurs suivie,
Qui vivent sains du labeur de leurs doits,
Et par le tout les delices des Rois.
»La Nature est, ce dit le bon Horace[8],
»De peu contente, et nostre humaine race
»Ne quiert[B] beaucoup: mais nous la corrompons,
»Et par le tout la moitié nous trompons.
C'est trop presché, donne moy ma salade:
Trop froide elle est (dis-tu) pour un malade.
Hé quoy? Jamyn, tu fais le medecin!
Laisse moy vivre au-moins jusqu'à la fin
Tout à mon aise, et ne sois triste augure
Soit à ma vie ou à ma mort future:
Car tu ne peux ny moy pour tout secours
Faire plus longs ou plus petits mes jours.
Il faut charger la barque Carontée[9].
»La barque, c'est une Biere voutée
»Faite en bateau: le naistre est le trespas[10]:
»Sans naistre icy l'homme ne mourroit pas,
»Fol qui d'ailleurs autre bien se propose!
»Naissance et mort est une mesme chose.

A. d'aliments. B. ne demande.

LES MASCARADES, COMBATS ET CARTELS

CARTEL POUR LE COMBAT À CHEVAL, EN FORME DE BALET

Ces nouveaux Chevaliers par moy vous font entendre
Que leurs premiers ayeuls furent fils de Meandre[1],
À qui le fleuve apprit à tourner leurs chevaux
Comme il tourne et se vire et se plie en ses eaux.
Pyrrhe[2] en celle façon sur le tombeau d'Achille
Feit une danse armée, et aux bords de Sicile
Enée en decorant son pere de tournois,
Feit sauter les Troyens au branle[A] du harnois,
Où les jeunes enfans en cent mille manières
Meslerent les replis de leurs courses guerrieres[3].
Pallas qui les conduit, a de sa propre main
Façonné leurs chevaux, et leur donna le frein[B4],
Mais plustost un esprit, qui sagement les guide
Par art, obeissant à la loy de la bride.
Tantost vous les voirrez à courbettes danser,
Tantost se reculer, s'approcher, s'avancer,
S'escarter, s'esloigner, se serrer, se rejoindre
D'une pointe allongée, et tantost d'une moindre,
Contrefaisant la guerre au semblant d'une paix,
Croisez, entrelassez de droit et de biais,
Tantost en forme ronde, et tantost en carrée,
Ainsi qu'un Labyrinth, dont la trace esgarée
Nous abuse les pas en ses divers chemins,
Ainsi qu'on voit danser en la mer les Dauphins,
Ainsi qu'on voit voler par le travers des nues
En diverses façons une troupe de Grues.
Or pour voir nostre siecle, où preside Henry,
En toute discipline honnestement nourry[C],

A. au mouvement. B. le mors. C. honorablement instruit.

Où la perfection de tous mestiers abonde,
Autant qu'il est parfaict et le plus grand du monde.
Ces Centaures armez à nostre âge incognus,
Au bruit d'un si haut Prince en France sont venus
Pour les peuples instruire, et les rendre faciles
Autant que sous le frein leurs chevaux sont dociles.
Et faire de son nom tout le monde ravir,
Afin que toute-chose apprenne à le servir.

CARTEL POUR LES CHEVALIERS CELESTES, OU DIOSCOURES

Nous sommes ces Gemeaux, dont la valeure extresme
Nous fait estimer fils du grand Jupiter mesme,
Qui fendismes premiers, compagnons de Jason,
Neptune d'avirons, allant à la Toison :
Qui par terre et par mer veinquismes les bravades
Des Colchiens en terre, en mer des Symplegades[5],
Et qui fuyans le peuple et son chemin battu,
Fusmes astres du ciel conduits par la vertu,
Dont les rayons pour marque encore sur nos testes
Reluisent, redoutez des vents et des tempestes.
Tous deux memoratifs[A] de nos premiers mestiers,
Le ciel pour ceste nuict nous quittons volontiers,
Et desirons encore, immortels que nous sommes,
R'essayer les combats et les travaux des hommes,
Donc si quelcun voulait en armes maintenir
Que les jeunes guerriers que le temps fait venir,
Passassent de valeur ceux à qui l'âge antique
Imprimoit dedans l'ame une ardeur heroïque,
Et vueille les mortels sur les Dieux eslever,
Qu'il vienne sur les rangs : nous voulons luy prouver,
À combat de cheval[6], par lance et par espée,
Que son opinion faussement est trompée,
Et que les demy-Dieux, par la vertu nourris[B],
Sur tous les Chevaliers doivent gaigner le pris,
Leur faisant confesser par preuve manifeste
Que l'homme doit ceder à la race celeste.

A. nous souvenant. B. instruits.

CARTEL POUR LES CHEVALIERS DE LA RENOMMÉE

Et ce char triomphant, et sa Dame habillée
D'azur, qui de cent yeux eſt tousjours esveillée,
Et ce courrier eslé qui seul marche davant,
Qui enfle la trompette, et la fait bruire au vent,
De langues ceſte robbe et d'oreilles semée,
Vous enseignent assez que c'eſt la Renommée[7],
Et que ces Chevaliers qui d'elle ont pris le nom,
Ont par toute l'Europe espandu leur renom.
Voyez comme du chef elle frappe la nue,
Voyez comme son pied presse la terre nue :
Cela dit que l'honneur des cœurs victorieux
Se commence en la terre, et se finit aux cieux.
La gloire mendiée à l'aide de fortune
Ne dure pas long temps comme chose commune :
Mais celle qui s'acquiert par la seule vertu,
Ne vit jamais son bruit[A] par le temps abbatu.
L'une a pour fondement la force du courage,
Et l'autre une esperance incertaine et volage.
Ces vaillans Chevaliers, des combats desireux,
Et de la Renommée immortels amoureux,
Ont suivant la vertu, la mere des louanges,
Fait sentir leur prouesse aux nations eſtranges[B],
Sectateurs de Thesé, d'Hercule et de Jason[8],
Et de ces premiers preux de l'antique saison.
Aussi ceſte Déesse à sa suite les meine,
D'honneurs et de faveurs recompensant leur peine,
Et de l'amour du peuple, ayant bien merité
Que leur nom soit escrit avecq' l'éternité.
Desirans consumer aux faicts d'armes leur vie,
Poussez d'une fervente et genereuse envie,
Ils viennent sur les rangs pour la bague courir[9],
Et le prix et l'honneur tout ensemble acquerir,
Et faire en ce tournoy preuve de leur jeunesse.
Mars aime l'action, les armes, la prouesse.

A. sa réputation. B. étrangères.

CARTEL POUR LES CHEVALIERS DES FLAMMES

Si les yeux penetroient au profond de nos ames,
Nous n'aurions point besoin d'habits chargez de flammes[10] :
Dés le premier regard ils voiroient qu'au dedans
Nous ne sommes que feux et que braziers ardens :
Mais puis que l'œil ne peut nostre accident[A] cognoistre,
Il faut par le dehors le vous faire apparoistre.
Nos pensers, qui tousjours tournent tout à l'entour
De la personne aimée, et se meuvent d'Amour
(Comme tout mouvement est chaud de sa nature)
Nous enflamment le cœur d'une flamme si pure
Et si belle, qu'en lieu de nous faire mourir
Nous sentons son ardeur doucement nous nourrir.
Il ne faut s'esbahir, si nostre char se pare
D'artifices de feu : si Vesuve et Lipare[11]
Semblent bruler dedans : chacun suit son désir,
Et nous suivons le feu comme nostre plaisir.
On dit qu'en Cypre estoit jadis une fournaise,
En qui la Pyralide[12] au milieu de la braise
Entretenoit sa vie, et se mouroit alors
Que la flamme sa mere abandonnoit son corps.
Nous en sommes de mesme : ainsi vit et s'engendre
Aux fourneaux les plus chauds la froide Salemandre.
Ainsi se paissent[B] d'air maintes sortes d'oiseaux,
De terre la Couleuvre, et les poissons des eaux.
Animaux qui prenez du feu vos origines,
Venez vivre en nos cœurs, venez en nos poictrines,
Paissez vous des ardeurs que l'Amour verse en nous,
Et vivez comme nous, d'un aliment si dous,
D'un si doux aliment, que mesme l'Ambrosie
Si doucement au ciel les Dieux ne ressasie,
Vivans de nostre feu, dont nous sommes contens,
Comme mousches à miel[C] des moissons du Printemps.
Celuy qui fist d'Amour la premiere peinture,

A. ce qui nous arrive. B. nourrissent. C. comme des abeilles.

Luy donnant des brandons[13], ne fist à l'aventure[A],
Mais par raison, voyant que ce Dieu de sa main
Bruloit et mer et terre, et tout le genre humain.
   Escoute grand Amour, grand Daimon[14] chargé d'ailes,
Quand la mort ravira nos despouilles mortelles,
Par ta saincte faveur devenus transformez,
Nous voulons luire au Ciel deux flambeaux allumez.
   Tu n'auras pas grand'peine à nous changer en flammes,
Puis que les yeux ardens de nos cruelles Dames,
Et ton traict embrazé qu'au cœur avons receu,
Avoit nos corps vivans desja tournez en feu.

LES DERNIERS VERS

SONETS

I

Je n'ay plus que les os, un Squelette je semble,
Decharné, denervé, demusclé, depoulpé[B].
Que le trait de la mort sans pardon a frappé,
4 Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son filz[1] deux grans maistres ensemble,
Ne me sçauroient guerir, leur mestier m'a trompé,
Adieu, plaisant soleil[2], mon œil est estoupé[C],
8 Mon corps s'en va descendre où tout se desassemble.

Quel amy me voyant en ce point despouillé
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
11 Me consolant au lict et me baisant la face,

En essuiant mes yeux par la mort endormis ?
Adieu chers compaignons, adieu, mes chers amis,
14 Je m'en vay le premier vous preparer la place[3].

A. au hasard. B. dépouillé de chair. C. fermé.

II

Meschantes nuicts d'hyver, nuicts filles de Cocyte[4]
Que la terre engendra d'Encelade les seurs,
Serpentes d'Alecton[5], et fureur des fureurs,
N'aprochez de mon lict, ou bien tournez plus vitte.

Que fait tant le soleil au gyron d'Amphytrite[6] ?
Leve toy, je languis accablé de douleurs,
Mais ne pouvoir dormir c'est bien de mes malheurs
Le plus grand, qui ma vie et chagrine et despite.

Seize heures pour le moins je meur les yeux ouvers,
Me tournant, me virant de droit et de travers,
Sus l'un, sus l'autre flanc je tempeste, je crie,

Inquiet[A] je ne puis en un lieu me tenir,
J'appelle en vain le jour, et la mort je supplie,
Mais elle fait la sourde, et ne veut pas venir.

III

Donne moy tes presens en ces jours que la Brume[B]
Fait les plus courts de l'an, ou de ton rameau teint
Dans le ruisseau d'Oubly[7] dessus mon front espreint[C],
Endor mes pauvres yeux, mes gouttes et mon rhume.

Misericorde ô Dieu, ô Dieu ne me consume
À faulte de dormir, plustost sois-je contreint
De me voir par la peste ou par la fievre esteint,
Qui mon sang deseché dans mes veines allume.

Heureux, cent fois heureux animaux qui dormez
Demy an en voz trous, soubs la terre enfermez,
Sans manger du pavot qui tous les sens assomme[8] :

J'en ay mangé, j'ay beu de son just oublieux,
En salade cuit, cru, et toutesfois le somme
Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.

A. agité. B. l'hiver. C. répandu.

IIII

Ah longues nuicts d'hyver de ma vie bourrelles[A],
Donnez moy patience, et me laissez dormir,
Vostre nom seulement, et suer et fremir
Me fait par tout le corps, tant vous m'estes cruelles.

Le sommeil tant soit peu n'esvente de ses ailes
Mes yeux tousjours ouvers, et ne puis affermir
Paupiere sur paupiere, et ne fais que gemir
Souffrant comme Ixion[9] des peines eternelles.

Vieille umbre de la terre[10], ainçois[B] l'umbre d'enfer,
Tu m'as ouvert les yeux d'une chaisne de fer,
Me consumant au lict, navré[C] de mille pointes :

Pour chasser mes douleurs ameine moy la mort.
Hà mort, le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes !

V

Quoy mon ame, dors tu engourdie en ta masse ?
La trompette a sonné, serre bagage, et va
Le chemin deserté que Jesuchrist trouva,
Quand tout mouillé de sang racheta nostre race.

C'est un chemin facheux borné de peu d'espace,
Tracé de peu de gens que la ronce pava,
Où le chardon poignant[D] ses testes esleva,
Pren courage pourtant, et ne quitte la place[11].

N'appose point la main à la mansine[E], apres
Pour ficher[F] ta charue au milieu des guerets,
Retournant coup sur coup en arriere ta vue :

Il ne faut commencer, ou du tout s'emploier,
Il ne faut point mener, puis laisser la charue,
Qui laisse son mestier, n'est digne du loier.

A. qui torturent ma vie. B. plutôt. C. blessé. D. piquant. E. le manche de la charrue. F. pour ficher après.

VI

Il faut laisser maisons et vergers et Jardins[12],
Vaisselles et vaisseaux[A] que l'artisan burine,
Et chanter son obseque en la façon du Cygne,
Qui chante son trespas sur les bors Mæandrins[B].

C'est fait j'ay devidé le cours de mes destins,
J'ay vescu j'ay rendu mon nom assez insigne,
Ma plume vole au ciel pour estre quelque signe[C]
Loin des appas mondains qui trompent les plus fins.

Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne[13]
En rien comme il estoit, plus heureux qui sejourne
D'homme fait nouvel ange aupres de Jesuchrist,

Laissant pourrir ça bas sa despouille de boue,
Dont le sort, la fortune, et le destin se joue,
Franc des liens du corps pour n'estre qu'un esprit.



Florent Chrestien

LE TEMPLE DE RONSARD

Ronsard je suis marry pour l'honneur que je doy
À la religion, aus Muses, et au Roy,
Que tu n'as discouru en plus grand' reverence
De Dieu et de la foy, et de nostre esperance,
Que tu n'as employé la majesté des vers
Pour parler autrement des mysteres couverts[1],

A. vases. B. les bords du fleuve Méandre. C. constellation.

Que tu n'as eu esgard que le sang de noz Princes
Est descendu des Roys Seigneurs de noz Provinces[A][2].
J'en suis marry, Ronsard, et bien que dans mon cœur
Je celasse long temps ceste forte douleur,
Si est-ce que tousjours[B] je sentois en moymesme
Les douloureus effets d'une douleur extresme,
Qui de souspirs cuisants sans fin entresuivis
Monstrent asseurément mes sens estre ravis.
Je suis marry aussi que tout seul à la France
Tu t'es vanté d'avoir des Muses cognoissance[3],
Et que tous ceus qui ont mis la main aus escrits,
Ont l'art de Poësie en tes livres apris.
Tu devois, ce me semble, avant que de l'escrire,
Attendre honnestement qu'un autre le vint dire,
Car louange, dit-on, se change en deshonneur,
Quand le propre gosier s'en est fait le sonneur.
J'ay bien eu quelquesfois la mesme faintaisie
Que tout seul tu estois bon maistre en Poësie,
Mais lors que j'eus congnu que les Poëtes Gregeois[C],
Et Latins se laissoyent fueilletter sous les doigts
De ceus qui sont nourris[D] en la langue Françoise,
Je pensay seulement que la Muse Gregeoise
T'avoit enflé le cœur, et que ce gentil art
N'avoit esté forgé seulement pour Ronsard :
Bellay m'en est tesmoing, Tagaut[4] me sert de preuve,
Et possible en mes vers l'asseurance s'en treuve.
Mais tu as resemblé au Goujat[E] effronté,
Qui se vante d'avoir bravement surmonté
L'ennemy desconfit, bien qu'il ait pris la fuitte
Et veu tant seulement la premiere poursuitte.
Je ne suis point celuy qui veille[F] m'eslever,
Et sur toy par despit mes forces esprouver,
Car je sçay, Dieu mercy, qu'une telle victoire
Ne pourroit pas beaucoup adjouster à ma gloire :
Sinon que Dieu voulust que ton leger esprit
Fust aussi vivement touché par cet escrit,
Que jadis fut celuy du Philosophe Athée,
Dont l'erreur par raisons ne peut estre dontée,
Quand oyant le vieillard discourir de la foy,
Au concile il receut nostre Chrestienne loy[5].

A. États. B. toujours est-il que. C. grecs. D. élevés. E. garçon, valet d'armée. F. veuille.

Mais avant que d'entrer, je veus bien que tu sache,
Qu'une secte mauvaise en mon cœur ne se cache,
Et que je ne suis point enyvré de l'escrit
De quelque Anabaptiste[6], ou quelqu'autre Antechrist,
Que jusques à ce point la raison ne m'eschappe
D'avoir juré de suivre ou Calvin ou le Pape,
Je ne suis appellé pour monstrer ne prescher,
Ou pour quelque Abbaye en la fin arracher.
D'aucun troupeau sur moy la charge n'est commise,
Je suis tant seulement le moindre de l'Eglise,
Et membre toutesfois, ce qui n'est pas de toy,
Car je sçay que tu vis sans raison et sans loy[A].
Je t'ay veu discourant tout ainsi qu'Epicure,
Qui attachois au ciel un Dieu qui n'a la cure[B]
De ce qu'on fait en bas[7], et en parlant ainsi,
Tu monstrois que de luy tu n'avois grand soucy.
Tu nous monstrois au doigt, en un rond, ce me semble,
Comme un grand escadron de fourmis tous ensemble,
À qui de toutes pars nous voyons arriver
Le grain pour les nourrir tout au long de l'hiver.
Chascun d'eus travailloit, comme dans la muraille[C]
Chascun des citoyens en sa maison travaille :
L'un d'eus portoit un grain plus gros que tout son corps,
Et l'autre qui n'avoit les membres assés forts,
Le tiroit après soy reculant en arriere,
L'autre sortoit leger du fond de sa tasniere,
Et rencontrant ainsi ce pauvret empesché,
Luy desroboit des mains tout ce grain arraché.
Quel mal (ce disois-tu) nous a fait ceste beste
D'avoir fait dessus l'autre une injuste conqueste ?
Nul mal, mais bien plustost nous y prenons plaisir,
Qu'elle a sceu ce gros grain si dextrement choisir.
Ainsi est-il de Dieu, envers qui tous les hommes
Ne sont qu'une formis[8], et d'autant que nous sommes
Meschants et desbauchez, d'autant moins est-il Dieu,
Si telles gayétés le meuvent en son lieu.
Tu parlois en ces mots de l'Eternelle essence,
De qui journellement nous prenons accroissance,
Sans penser que de nous le fourmy ne la prend,
Et que ton foible esprit un tel bien ne comprend.
Et puis tu t'entremets de vaillamment defendre

A. religion. B. le souci. C. à l'intérieur des murs de la ville.

Une religion que tu ne veus entendre.
Tu fais comme un joueur[A], à qui sur l'eschaffaut[B]
Le polmon plein de vent, et le cœur ne defaut
Pour se monstrer hardy jouant son personnage,
Bien qu'au fait et au prendre il perdist le courage.
Ce pendant en tes vers comme un brave escrimeur,
Qui defendant un pris se monstre de grand cœur,
Tu prens tant seulement l'espée rabattue[C],
Afin de ne tuer, et que l'on ne te tue.
Tu prens les gans aus mains, puis estendant les bras,
Tu mesures ton homme, et avançant le pas,
Tu luy tires d'estoq, ou d'une haute taille
Des coups mal asseurez d'un glaive qui ne taille....



Belleau

LA CERISE

C'est à vous[1] de chanter les fleurs,
Les bourgeons, et les espiz meurs[D],
Le beau gazouillis des fontaines,
Et le bigarrement des plaines,
Qui estes les plus favoris
D'Apollon et le mieux apris :
Quant à moi rien plus je n'atente
Sinon chanter l'honneur de l'ente[E]
De la Cerise, et son beau teint
Dont celui de m'amye est teint.
Sus donc Déesses jardinieres,
Nymphes fruitieres, cerisieres,
Sus donc, des vers soupirés moi
Pour la vanter comme je doi.

A. acteur. B. estrade, scène. C. émoussée. D. mûrs. E. la greffe.

Rien ne se trouve plus semblable
Au cours de la Lune muable[2],
Rien plus n'imite son labeur
Que ce fruit avant qui[A] soit meur.
Tantost pâlle, tantost vermeille,
Tantost vers la terre sommeille,
Tantost au ciel leve son cours,
Tantost vieillist en son decours.
Quand le soleil mouille sa tresse
Dans l'Océan[3], elle se dresse,
Le jour la nuit egallement
Ell' prend teinture en un moment.
Ainsi ce dous fruit prend naissance
Prend sa rondeur, prend sa croissance
Prend le beau vermillon qui teint
La couleur palle de son teint.
Ô sage et gentille nature
Qui contrains dessous la clôture
D'une tant delicate peau
Une gelée, une douce eau,
Une eau confitte[B], une eau sucrée,
Une glere si bien serrée
De petis rameux entrelas !
Qu'à bon droit l'on ne diroit pas[C]
Que la nature bien aprise,
N'eust beaucoup plus en la Cerise
Pris de plaisir, qu'en autre fruit
Que de sa grace nous produit.
À t'elle pas, en sauvegarde
De son espece, mis en garde
Le noyau dans un osselet,
Dedans un Vase rondelet,
Clos, serré dans une voutûre
Faitte en si juste architecture
Que rien ne semble imiter mieux
Ce grand Tour[4] surpandu des cieux ?
Les autres fruicts en leur semence
Retiennent une mesme essence,
Mesme just, et mesme couleur,
Mesme bourgeon, et mesme fleur :
Mais la Cerise verdelette,

A. avant qu'il. B. sucrée. C. qu'on aurait tort de dire.

Palle, vermeille, rondelette
La Cerise, et le cerisier,
La merise et le merisier
(Que j'aime autant, qu'aime ma Dame
Le soing[A] qu'elle donne à mon ame,
Que la rose aime le matin,
Et la pucelle son tetin)
Eſt en liqueur[B] plus differente
Que la marine[C] en sa tourmente
En son teinct plus que l'arc au ciel,
En douceur plus que le rous miel.

L'une eſt pour adoucir doucette,
L'autre pour enaigrir aigrette,
Seche-freche pour moderer,
Aigre-douce pour temperer,
L'aigreur et la douceur ensemble
Du fievreux alteré qui tremble[5].
Bref elle a mille alegemens
À mille dangereus tourmens.

Ou soit que meure sur la branche
En son courail elle se panche,
Ou soit qu'en l'arriere saison
Cuitte se garde en la maison,
Ou bien confitte, elle recrée
L'eſtommac d'une humeur[D] sucrée,
Donnant au Sein[E] contentement
Et au Malade allegement.

Mon Dieu mon Dieu quel plaisir esse
Accompaigné de sa maitresse
Librement à l'ombre se voir
D'un Cerisier, et de s'asseoir
Dessus l'herbe encore blondissante
D'une perlette rousoiante[F] !
Et de main forte rabaisser
Une branche pour lui laisser
Cuillir de sa levre tendrette
La Cerise encor verdelette !

Puis apres de la mesme main
Doucement decouvrir son sein
Pour baiser la sienne jumelle[6]

A. souci. B. liquide. C. mer. D. d'un liquide. E. sain. F. couverte de rosée.

De sa ronde et blanche mamelle.
Puis lui dire en la baisottant,
La caressant, la mignottant[A],
Cachés vostre beau sein mignonne,
Cachés cachés, las ! il m'étonne
Ja me faisant mort devenir,
Par l'outrage d'un souvenir,
Que j'ai de ce marbre qui tremble,
De cette cerise, qui semble
Rougir sur un mont jumelet
Fait de deux demi-rons de lait,
Par qui ma liberté ravie
Dedaigne maintenant la vie,
Par qui je cesse de sonner[7]
Celle que je te veus donner
Mon Ronsard, or' que redevable
Je te sois, si sui-je excusable[8]
Par une extréme affection
D'avoir changé de passion :
Mais en meilleure souvenance
Ne pouvoit tomber ma cadance
Pour adoucir le contre-son
De ma rude et longue chanson.
Si l'auras-tu : mais je t'asseure
Qu'el' n'est pas encore assés meure[9],
El' sent encores la verdeur,
N'aiant ny le teint, ny l'odeur :
Mais pour tromper la pouriture
S'il te plaist, par la confiture,
De ton saint miel Hymettien,
De ton cristal Pegasien[10]
Qui sort de ta bouche sacrée,
Tu la rendras toute sucrée :
Affin que par toi meurissant[11]
On ne la trouve pourissant.
Si tu le fais, je n'ai pas crainte
Ny des frimas, ny de l'atteinte
Des coups d'un orage gresleux,
Ny du Ronge-tout orguilleux,
Ny d'une mordante gelée,
Ny de la gourmande volée

A. la traitant avec délicatesse.

D'un noir escadron d'étourneaux,
Ny du bec des petis moineaux.
Telle qu'elle est, je te la donne
D'aussi bon cœur, que ta mignonne
T'en a plusieurs fois envoié
Pour ton estomac dévoié[A]
D'estre courbé dessus le livre,
Pour la faire à jamais revivre.

L'ESCARGOT

Puis que je sçai qu'as en estime
Le petit labeur de ma rime,
Point je ne veux estre de ceux
Qui sont au mestier paresseux
Dont ils tiennent la congnoissance,
Et en cachent l'experience,
Vraiment je ne veux estre tel,
Car à l'exercice immortel
Des Muses, j'emploirai ma peine,
Pour chercher l'immortelle veine,
Et le sourgeon[B] du cler ruisseau[1],
Qui roule du double couppeau[C]
De Parnasse, affin que j'abreuve
Quelquefois estant sur la greuve[D]
De mon petit Roume[2] argentin,
Qui[E] flotte d'un pli serpentin,
Recherchant ton Loir, pour l'hommage[3]
Qui lui doit de son voisinage,
Ma langue, pour mieux entonner
Le fredon que je veus sonner
Sur mon Luc[F], de la douce flamme
Qui fait un brasier de mon ame,
Et de l'honneur que je te doi
Pour l'amitié que j'ay de toi.
Toutesfois attendant que l'heure
T'en aura l'épreuve meilleure

A. mal en point. B. la source. C. sommet. D. rive. E. qu'il. F. luth.

Mis en main[A], je te veus tailler
Une limasse[B], et l'émailler
Au compas, comme la nature
En a tortillé la ceinture,
Comme au pli d'un petit cerceau
En bosse en a fait le vaisseau,
Le vaisseau que je veus élire
Pour le vanter dessus ma lire.
C'eſt donc toi cornu limasson,
Qui veus étonner ma chanson,
C'eſt toi, c'eſt toi race cousine
De la brigade Titannine[4],
Qui voulut écheler[C] les cieux
Pour mettre en routte[D] les haults dieux.
Il t'en souvient de l'entreprise
Et de la victoire conquise
Contre vous, car le bras vangeur
De nôtre sang, fut le changeur[5].
Quant pour eternizer la gloire
De telle conquise victoire
En signal du sot jugement
Qu'ils avoient pris ensemblement
D'oser égaller leur puissance
À l'immortelle resiſtance
De leurs harnois et de leurs os,
Il en tira les escargotz
Que voiés encor de la terre
Leur mere[6] (mocquant le tonnerre,
La corne droitte, bien armés)
Contre le ciel naiſtre animés.
N'esse pas contre la tempeſte
Que portés brave sus la teſte
Le morion bien escaillé,
Bien cizelé, bien émaillé,
Et comme race opiniatre
Que[7] cherches encor à combatre
La marque des vieus fondemens
Et les superbes baſtimens ?
Grimpant a-mont pour faire eschelle,
Pensant que soit la citadelle

A. que l'heure mette dans tes mains une meilleure preuve [de mon amitié]. B. un escargot. C. escalader. D. déroute.

Dont Encelade[8] foudroié
S'aterra menu pourdroié[A],
Comme par l'esclat d'un tonnerre
S'empoudre le bois et la pierre,
Ou comme le flanc d'un rampart
À coups de balle se depart[B] ?
Puis d'une deux-fois double corne[9],
Brave, tu rampes sur la borne
De quelque Olympe sourcilleux,
Ou d'un Pelion[10] orguilleux,
Semblant defier la menace
De Juppiter par ton audace.
Mais, helas ! tout en un moment
Au seul soupirer d'un dous vent
Tremblant de peur, ta laide trongne
Dans sa coquille se renfrongne,
Craignant le foudre punissant
Que darde son bras rougissant.
Ô sotte race outrecuidée[C]
Que la fureur avoit guidée,
Non la raison, pour aprocher
Celui qui la fist trébucher
D'un clin d'œil ! telle est sa puissance
Contre l'humaine outrecuidance,
Telle est la rigueur de ses mains
Contre la force des humains.
Cela vraiment nous doit aprendre
De n'oser jamais entreprendre,
De n'oser jamais attenter
Chose contraire à Juppiter,
Où tendoit leur sotte avanture
Que pour combattre la nature,
Qui par un certain mouvement
A sur nous tout commandement.
Aussi le sang, et le carnage
De leur sort, tesmoigne la rage,
La grand' colere et la fureur
De Bacus[11] brave avancoureur.
Quant à dos et teste baissée
En peau de lion herissée,

A. fut jeté à terre et réduit en poudre menue. B. se lézarde. C. présomptueuse.

À coups d'ongles, à coups de dens
Tout pesle-mesle entra dedans,
Et de la rencontre premiere
S'atacque à l'aparance fiere
Du grand Rhete[12], qui[A] repoussa
De tel effort qu'il l'enfonça,
Et mort estandu sur la place
Empoudra[B] sa sanglante face,
Sans mille, ausquels pour s'aprocher[C],
L'ame et le sang leur fist cracher.
   Et c'est pourquoi pere indontable
Cette vermine miserable
Pour plus traistrement se vanger,
Encor' aujourd'hui vient ronger
L'espoir, et la vineuse attente
Du gemmeux[D] bourgeon de ta plante.
   Aussi pour te vanger je veux
En faire un sacrifice d'eus
Dressant un triomphe en memoire
De la brave et gente victoire,
Comme jadis l'on sanglanta
Le couteau du bouc[13] qui brouta
Le ver tandron de la ramée
Du beau sep de ta vigne aymée.
   Tu seras donc vif arraché
Hors de la cocque, et embroché
À cest échallas pour trophée,
Où pandra ta chair étouffée
Dans la terre premierement,
Qui produist tel enfantement,
Et telle outrageuse vermine
Qui ronge la grappe Erboisine[E].
   Les armes[14] je les garderai,
Et puis je les derouillerai[F],
S'il te plaist pour servir d'augette
Ronsard, à ta gente Alouette.
Ou (si tu le veus ramager[G])
À ton Rousignol passager[15]
Qui d'une vois doucement rare

A. qu'il. B. couvrit de poussière. C. sans parler de mille [autres], auxquels, parce qu'ils s'approchaient. D. semblable à une pierre précieuse. E. du vin d'Arbois. F. j'enlèverai leur rouille. G. dire d'une façon rustique.

Pleure encor la couche barbare,
L'outrage, le tort inhumain
Que forfist la cruelle main
Du traistre ravisseur Terée[16]
Aux chastes feux de Cytherée.

LE VER LUISANT DE NUICT

Jamais ne se puisse lasser
Ma Muse de chanter la gloire
D'un Ver petit, dont la memoire
Jamais ne se puisse effaçer.
D'un Ver petit, d'un Ver luisant
D'un Ver sous la noire barriere
Du ciel, qui rend une lumiere,
De son feu le ciel mesprisant[1].
Une lumiere qui reluit
Au soir, sus l'herbe rousoiante[A],
Comme la tresse raionnante,
De la courriere de la nuict[2].
D'un Ver tapi sous les buissons,
Qui au laboureur[B] prophetise[3],
Qu'il faut, que pour faucher aguise
Sa faux, et face les moissons.
Gentil prophette, et bien apris !
Apris de Dieu qui te fait naistre
Non pour neant, ains[C] pour accroistre
Sa grandeur, dedans noz espritz.
Et pour montrer au laboureur,
Qu'il a son ciel dessus la terre,
Sans que son œil vagement erre
En haut, pour aprendre l'heur[D4]
Ou de la teste du Toreau,
Ou du Cancre, ou du Capricorne,
Ou du Belier qui de sa corne
Donne ouverture au tems nouveau[5].
Vraiment tu te dois bien vanter
Estre seul aiant la poitrine

A. couverte de rosée. B. paysan aisé. C. mais. D. fortune, bonne ou mauvaise.

Plaine d'une humeur cristaline[A]
Qui te fait voir, et souhaiter
Des petis enfans seullement,
Ou pour te montrer à leur pere,
Ou te pendre au sein de leur mere,
Pour lustre[B], comme un diamant.
Vi donc, et que le pas divers
Du Pié passager, ne t'offence,
Et pour ta plus seure defence,
Choisis le fort des buissons vers.



Jacques Tahureau

DE LA VANITÉ DES HOMMES

Tout ce que l'homme fait, tout ce que l'homme pense
En ce bas monde icy,
N'est rien qu'un vent legier, qu'une vaine esperance
Pleine d'un vain souci.
Que pourroit-il aussi sortir que vanité
De nostre rare humaine,
Quand ce n'est autre chose, à dire verité,
Sinon une umbre vaine ?
L'homme mortel n'est rien qu'une simple fumée
Qui passe tout soudain[1] :
Ce n'est rien qu'une poudre à tous vens promenée
Que de ce corps humain.
Où se prendra[C] celuy tant comblé de richesses
Qui soit content du sien ?
Qui ne souffre en son cœur mille et mille detresses
Pour augmenter son bien ?
Mais, pauvre homme aveuglé, ne vois-tu les malheurs

A. substance lumineuse comme le cristal. B. lumière. C. se trouvera.

Que ces grans biens te brassent[A] ?
Ne vois-tu les dangers et les triſtes douleurs
Que tes Palais embrassent ?
Le riche volontiers tousjours du mal endure,
Du soing et des travaux[B] :
Et puis la pauvreté c'eſt une chose dure
Regorgeante de maux.
Tout n'eſt que vanité ; car aussi bien la mort
À tous, de sa main pasle[2],
De terre, après avoir faiꝺ sus nous son effort.
Nous fera part esgale.
Que sert donc au sçavant d'avoir la congnoissance
D'un sçavoir si très-grand,
Et puisqu'il faut qu'il meure avecques sa science
Comme un autre ignorant ?
Son sçavoir ne luy sert que de cent mille ennuis
Qui rongent sa cervelle,
Qui troublent son repos et les jours et les nuiꝺs
D'une angoisse eternelle.
Qui plus a de sçavoir plus dedans son courage[C]
Il nourrit de douleur :
Le sçavoir n'eſt sinon qu'une bourelle rage[D]
Qui tourmente le cœur.
Le sçavant pense bien vivre par ses escrits
D'une belle memoire,
Et bien mille ans après sa mort gaigner le prix,
D'une immortelle gloire.
L'autre veut plus hautain eternizer sa vie
Mourant d'un brave effort :
Mais, je vous pry', voyez ! quelle eſtrange folie
De vivre par la mort[3] !
Des autres la pluspart, qu'un si bouillant desir
De la gloire ne presse,
Veullent en tout solas[E], en jeux et en plaisir
Se baigner en liesse.
Ce leur eſt bien assez s'ils gouſtent les blandices[F]
D'une folle putain,
Si elle les dorlote, et si par ces delices
Ilz dorment en son sein.
Mais quelle vanité d'eſtre si lachement

A. te préparent. B. des soucis et des fatigues. C. cœur. D. une rage qui torture. E. plaisirs. F. les charmes délicats.

Engourdi de paresse,
De voir un homme ainsi dormir si vainement
Enyvré de mollesse !
Aussi bien cettui-là[A] qui s'est trop à la femme
Follement arresté,
À la fin tout honteux n'en acquiert qu'un diffame
Rempli de vanité.
L'homme ne sçauroit prendre en un jour tant d'ebas,
Que devant la soirée
Il ne die[B] en son cœur plus de cent fois helas !
Maugreant la journée :
Et le fol au rebours qui tousjours se tourmente
Pour peu d'occasion,
De lui-mesme bourreau vainement se lamente
Comblé d'affliction.
Maint, piqué vainement d'un desir trop extresme,
Veut tout voir icy bas,
Il veut connoistre tout : mais le grand sot lui-mesme
Il ne se congnoist pas :
Et maint autre ne veut en aucune saison
Entreprendre voiage,
Il ne desire rien que seul en sa maison
Penser à son ménage :
Et tous deux sont remplis d'une vaine folie,
Car l'un incessament
Doute de son salut, l'autre genne[C] sa vie
D'un tout autre tourment.
Mille de leur bon gré se mettent au colier
Du trompeur mariage :
Et les autres jamais ne se veullent lier
En ce trop long servage.
Les uns pour leurs enfans ont en leur fantasie[D],
Mille mordans soucis,
Où tourmentez en vain d'une apre jalousie
Ils pallissent transsis :
Les autres vainement adonnez aux amours
Y conforment leur vie,
Mais vainement deçeus[E] ils rentrent tous les jours
En nouvelle folie.
Mille voulans marcher les premiers ès provinces[F]

A. celui-là. B. qu'avant le soir il ne dise. C. torture. D. imagination. E. mais trompés par la vanité. F. dans les royaumes.

Cherchent les vains honneurs,
Les autres à la court tachent d'avoir des Princes
Les premieres faveurs ;
Mais tout eſt vanité : car l'homme ambitieux
N'ha repos en sa vie,
Et cetui-là qui veut eſtre mignon[A] des Dieux
Eſt sujet à l'envie.
Tout ce que l'homme fait, tout ce que l'homme pense
En ce bas monde icy,
N'eſt rien qu'un vent legier, qu'une vaine esperance
Pleine d'un vain souci.
Fuions doncques, fuions ces trop vaines erreurs,
Dressons noſtre courage
Vers ce grand Dieu qui seul nous peut rendre vainqueurs
De ce mondain orage[B] ;
Recherchons saintement sa parole fidelle,
Invoquons sa bonté,
Car, certes, sans cela noſtre race mortelle
N'eſt rien que vanité.

BAISER VI

Va, je ne demande pas
T'avoir nue entre mes bras ;
Va, folle, je ne souhaite
Toute nuiɛt dans ta couchette,
Par un trop glouton desir,
Me souler de mon plaisir.
Quelque mal-appris ruſtique
En cette douce pratique,
Et qui ne sçait pas gouſter
Ce qui doit plus[C] contenter
En l'amoureuse plaisance,
En prenne en telle abondance
Qu'au matin un contrecœur
Luy engrossisse le cœur ;
Mais toy, ma Nimphette gaye,
Je veux, belle, qu'on me paye,

A. favori. B. de l'orage de ce monde. C. le plus.

Je veux que d'un doux baiser
Mon mal on vienne apaiser ;
Et, plustost que toute nuë,
Viens t'en proprement vestuë,
Afin que l'accoustrement,
Par un doux empeschement[1],
M'esguillonne le courage[A]
À mignarder[B] d'avantage
Et folastrement toucher
Ce qu'il voudroit plus cacher.
Ô moy heureux ! que j'ay d'aise
Quand ma mignonne je baise,
Faisant dedans son doux sein
À demy couler ma main,
Quand une toile argentine
Couvrant sa blanche poitrine,
Que je voy pousser souvent
Par le souspir d'un doux vent ;
Ou quand un mignard ouvrage,
Faict à jour, d'un gent feuillage[C],
Fermant, mon doux envieux[2],
Ce beau sein delicieux,
M'empesche que je ne touche,
De mes doigts ou de ma bouche,
Ainsy que je voudroy bien,
Ce beau marbre Parien[3] ;
Et quand aussy sa main douce
Foiblettement me repousse
Et serre, en ce doux tourment,
Mes doigts tendrelettement[4],
Mais qui quelquefois endure
Que je fasse une ouverture,
Glissant parmy son colet,
Jusqu'au tetin durelet.
Ô moy heureux que j'ai d'aise !
Quand le tastant je te baise,
Et que d'un sucré baiser
Tu viens mon mal apaiser !
Encores je te demande
Ce mol baiser, ma friande,
Tel que ta blanche palleur

A. cœur. B. caresser. C. d'une jolie dentelle.

En prenne un peu de couleur.
Ainsi, dans ces mignardises,
On doit user de feintises[A],
Tost son amy rebaisant
Puis soudain le refusant
De ce que plus il desire
Pour alleger son martyre ;
Afin qu'un plus grand desir
Fasse plus grand le plaisir
De cela qui d'avantage
Poingt d'amour la douce rage.
Ainsi je me plais bien fort
Quand, par un mignard effort,
Je mords, je baise, j'accole
Quelque doucelette folle,
Qu'elle, embrazant mon doux feu,
Me fasse achepter un peu
Ce qui n'auroit point de grace
Accordé de prime face[B] ;
Mais qui nié feintement
Se prend bien plus doucement.
Je veux bien que sa main blanche,
Passant nue sus ma hanche,
Et folâtrant dans mon sein
Aussi nu comme[C] sa main,
Me chatouille, me pincette,
Et que la gaye folette
Ne me veuille point laisser
En repos sans l'embrasser,
Estroittement enlacée
D'une accolade pressée,
Sans m'embrasser gayement
D'un estroit enlacement.
Si dessous la cotelette
De la belle Nimphelette,
Par un larrecin mignard
Je me cachoy fretillard ;
En sorte que tout folâtre
J'y merquasse son albâtre[5] ;
Je la voudroy bien voir lors
(Ses yeux flottant demi-morts)

A. stratagèmes. B. dès le début. C. aussi nu que.

Perdant toute contenance,
D'une douce remonstrance
Me reprendre d'estre tant
Lascif en la mignotant[A]....



Jodelle

CHANSON

POUR RESPONDRE À CELLE DE RONSARD
QUI COMMENCE : QUAND J'ESTOIS LIBRE[1]

Sans estre esclave, et sans toutesfois estre
Seul de mon bien, seul de mon cœur le maistre,
Je me plais à servir :
Car celle la que j'aime, et sers, et prise,
Plus que tout bien, plus que toute franchise[B],
Me peut à soy ravir.

La liberté si chere se doit rendre,
Que pour tout or ne se doit jamais vendre :
Mais la mienne je vens,
D'un plus cher pris, que n'est toute richesse :
Car ta beauté, qui mesme en est maistresse,
Est le pris que j'attens.

C'est peu de cas[C] qu'un tant aisé service,
Pour meriter par ta faveur propice,
De ta beauté le pris :
Ce pris si grand ne peut pas estre mesme
Pris de service, ains[D] c'est un don extréme
Qu'un service auroit pris.

A. caressant. B. liberté. C. peu de chose. D. mais.

Sous un tel joug j'accours de franc courage[A],
Ma liberté se trouve en mon servage :
Et quand mon cœur voudroit
Sans tel lien vivre en la servitude
De l'amour faux, un joug cent fois plus rude
Endurer luy faudroit.

L'ardeur, le soin, la pipeuse[B] esperance,
Les chers presens, l'aigreur, la repentance,
Et la honte, et la peur,
Le martel[C] aspre, et le volage change,
Le vain plaisir : c'eſt le joug où nous range
Tout tel amour trompeur.

Tousjours l'amour dans noſtre ame s'enflame,
Car le desir (tierce part de noſtre ame)
Eſt pere des amours :
Mais celuy-là sage et heureux me semble,
Qui en lieu seur tout son desir rassemble,
Sans l'écarter toujours.

Celuy, je croy, qui eſt né pour poursuivre
Plusieurs amours, semblable n'a peu vivre
Aux farouches poulains[2],
En dédaignant les beautez et caresses,
Veu que nos cœurs sont mesme en nos jeunesses
De tel desir tous pleins.

Moy maintenant (combien que passé j'aye
Des premiers ans la saison la plus gaye)
En mes ans les plus forts
Non au poulain semblable je veux eſtre,
Mais au cheval, qui brave sert son maiſtre,
Et se plaiſt en son mords :

Ayant henni de joye apres sa bride,
Cognoiſt la main qui adroite le guide :
Le peuple à l'environ
L'orgueil premier de son marcher admire,
Et plus encor quand on le volte et vire
Au gré de l'esperon :

A. cœur. B. le souci, la trompeuse. C. mal d'amour.

Laissant ce peuple en un moment derriere,
Comme un vent vole au bout de sa carriere.
Les courbetes, les bonds,
La bouche fresche, et l'haleine, à toute heure
Vont tesmoignant, qu'en œuvre encor meilleure
Il est bon sur les bons.

Doulx au monter, et plus doulx à l'estable,
Au maniment et craintis et traitable,
Aux combats furieux,
Sans cesse il semble aspirer aux victoires,
Presque jugeant, que du maistre les gloires
Le rendront glorieux.

Je ne suis pas presumptueux, de sorte,
Que tout ceci, je vueille qu'on rapporte,
D'un tel cheval, à moy :
Mais je diray quel[A] Amour qui commande
À mon esprit, autant comme il demande
Le sent prompt à sa loy.

Tel frein luy plaist, tel esperon l'excite,
Il s'orgueillit sous l'Amour, du merite
De son gentil vouloir.
Portant l'amour[3], sa charge il ne dédaigne,
Ains volontaire en sa sueur se baigne,
S'en faisant plus valoir.

Il brave, il vole, et dans moy bondit d'aise,
De ce qu'amour a fait qu'il te complaise,
Toy qui és son seul but.
Bien qu'il soit doux, l'amour à la victoire
Va l'animant, compagnon de sa gloire
Comme autheur il en fut.

Si beau sujet luy double son courage,
Le cœur doublé luy fait dans le visage
Plus d'audace porter.
La raison marche avecques son attente
D'un mesme pas, puis qu'il croit que contente
Tu veux le contenter.

A. que.

Alors du tout[A] sur luy tes deux beaux astres
Luiront sans cesse, écartans tous desastres[B] :
Et perdre il se viendra
(Ô perte heureuse !) en tes lis, en tes roses :
Car pour tousjours l'heur[C] de si rares choses
Plus captif le rendra.

J'ay fait assez à ma franchise apprendre
Par meur discours, que c'est[D] d'ainsi se rendre
Aux beaux réts[E] que je voy :
Mais j'aime mieux estre encor ton esclave,
Que de ce monde avoir le Roy plus brave
Esclave dessous moy[F].

Or adieu donc tout faulx Amour, qui menes
Aux ceps, aux fers, aux gesnes, aux cadenes[G],
Trop impiteux[H] vaincueur :
Mon ame n'est forcere[I] ou prisonniere,
Ma Dame n'est corsaire, ny geoliere,
Mais garde de mon cœur.

Elle voudra, je croy, sur mon chef mettre
Le Myrte[4] heureux, qu'amour me veut promettre,
Non le pié rude et fier.
Peut estre encor elle qui éguillonne
Dans moy l'honneur, et l'audace me donne,
Y mettra le laurier[5].

Si donc pour toy je méprise et abhorre
Toute autre amour, qu'en moy je puis enclorre :
Si j'ay les yeux tousjours
Sur ton pourtrait, que mieux que dans une onde
Je voy dans moy, fay que ton cœur réponde
Du tout à mes amours.

Fay qu'en mon sort je ne rende vangee
Toute autre amour, par moy tant estrangee[J],
Comme Narcisse fit[6].

A. tout à fait. B. toute mauvaise influence des cieux. C. le bonheur. D. ce qu'est. E. filets du chasseur. F. que d'avoir le plus grand roi du monde pour esclave. G. aux entraves du prisonnier, aux fers, aux tortures, aux chaînes. H. impitoyable. I. n'est pas celle d'un forçat. J. éloignée.

Mais qu'à Pelée on me nomme sans cesse
Semblable en heur, dont Thetis la Deesse
Ne dédaigna le lit[7].

Aux nopces soit present et favorable
Chacun des Dieux : mais de si saincte table
La Discorde soit loin.
Comme Thetis, ton ventre apres fertile,
Dés l'an premier porte un petit Achile,
Ton plaisir et ton soin[A][8].



Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire[9],
Chantant ses feus, de Muse acquesta[B] le surnom :
Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
Dont le Romain Ovide a voulu la pourtraire.

Pétrarque Italien, pour un Phébus se faire[10],
De l'immortel laurier alla choisir le nom.
Nostre Ronsard François ne tasche aussi sinon
Par l'amour de Cassandre un Phébus contrefaire[C].

Si tu daignes m'aimer, Délie[11], si tu veux
Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux :
Si je chante, Délie, un pris nous pourrons prendre,

En hautesse d'amour, en ardeur, et en art,
Sur Sapphon, sur Ovide, et Pétrarque, et Ronsard,
Sur Phaon, et Corinne, et sur Laure, et Cassandre[12].



Comme un qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'oree, et d'addresse, et de gens :
Comme un qui en la mer grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde :

A. l'objet de tes soins. B. acquit. C. imiter.

Comme un qui erre aux champs, lors que la nuict au
Ravit toute clarté, j'avois perdu long temps [monde
Voye, route, et lumiere, et presque avec le sens[A],
Perdu long temps l'object[13], où plus mon heur[B] se fonde.

Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.

Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
J'oublie en revoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente, et nuict, longue, orageuse, et noire[14].



Des astres, des forests, et d'Acheron l'honneur,
Diane[15], au Monde hault, moyen et bas preside,
Et ses chevaulx, ses chiens, ses Eumenides[16] guide,
Pour esclairer, chasser, donner mort et horreur.

Tel est le lustre[C] grand, la chasse, et la frayeur
Qu'on sent sous ta beauté claire, promte, homicide,
Que le haut Jupiter, Phebus, et Pluton cuide[D],
Son foudre moins pouvoir, son arc, et sa terreur.

Ta beauté par ses rais, par son rets, par la craincte
Rend l'ame esprise, prise, et au martyre estreinte :
Luy[E] moi, pren moy, tien moy, mais hélas ne me pers.

Des flambans forts et griefs[F], feux, filez, et encombres,
Lune, Diane, Hecate, aux cieux, terre, et enfers
Ornant, questant, genant[G], nos Dieux, nous, et nos
[ombres.

A. la raison, le jugement. B. bonheur. C. l'éclat. D. pense. E. éclaire.
F. pénibles. G. torturant.



De quel soleil, Diane, empruntes tu tes traicts,
La flamme, la clarté de ta face divine[17] ?
Le haut Amour, grand feu du monde, où il domine,
Luit sur toy, puis sur nous luire ainsi tu te fais :

Pour toy les beaux pensers, les parolles, les faicts
Il crée en nous par toy, ny jamais trop voisine
Ne voile son beau feu[18], qui sans fin enlumine
Nos cœurs, faisant passer par tes yeux ses beaux rais.

Sans cesse il te fait donc autour de luy tourner,
Pour oblique te luire, et t'armer et t'orner
Changeant ses rais en trais, pour meurtrir ce qui t'aime :

Tu fais prendre sans prendre en toy son aspre ardeur,
Avec l'ardeur aussi j'en pren l'aspre froideur :
Car l'une vient de luy, l'autre vient de toymesme.



Si quand tu es en terre, ô Diane, ta face
De ta face qui luit dans le ciel, presqu'esteint
L'argentine blancheur, si sur ce blanc ton teint
Plein de roses, l'Aurore au teint rozin, efface[19].

Si deux flambeaux du ciel les plus vifs ont pris place
Dessous ton front, s'il fault que quand le soleil ceint
De rais, ses cheveux blons, et que les cieux il peint
De son or le plus beau, ton poil[A] honte luy face :

Si Diane et Dione[20] en l'air de toutes pars
Une odeur d'ambrosie, et nectar tu espars[B],
Si tu as tout ce qu'ont les deesses supremes :

A. tes cheveux. B. tu répands.

Si ton esprit ressemble un Dieu logé dans toy,
Je croy tous nos esprits, t'apprehendans en soy,
14 Dans la terre jouir de tout l'heur des cieulx mesmes[21].



Je me trouve et me pers, je m'asseure et m'effroye,
En ma mort je revi, je voy sans penser voir[22],
Car tu as d'éclairer et d'obscurcir pouvoir,
4 Mais tout orage noir de rouge éclair flamboye.

Mon front qui cache et monstre avec tristesse, joye,
Le silence parlant, l'ignorance au sçavoir,
Tesmoignent mon hautain et mon humble devoir,
8 Tel est tout cœur, qu'espoir et desespoir guerroye.

Fier en ma honte et plein de frisson chaloureux,
Blasmant, louant, fuyant, cherchant, l'art amoureux,
11 Demi-brut, demi-dieu je suis devant ta face[23],

Quand d'un œil favourable et rigoureux, je croy,
Au retour tu me vois, moy las ! qui ne suis moy :
14 Ô clair-voyant aveugle, ô amour, flamme et glace !



Vous, ô Dieux, qui à vous presque égalé m'avez[24],
Et qu'on feint comme moy serfs de la Cyprienne[25].
Et vous doctes amans, qui d'ardeur Delienne[26]
4 Vivans par mille morts vos ardeurs écrivez :

Vous esprits que la mort n'a point d'amour privez[27],
Et qui encor au frais de l'ombre Elysienne
Rechantans par vos vers vostre flamme ancienne,
8 De vos palles moitiez les ombres resuivez :

Si quelquesfois ces vers jusques au ciel arrivent,
Si pour jamais ces vers en nostre monde vivent,
11 Et que jusqu'aux enfers descende ma fureur[28],

Apprehendez combien ma haine est equitable,
Faites que de ma faulse ennemie execrable
Sans fin le Ciel, la Terre, et l'Enfer ait horreur.



Je m'étoy retiré du peuple, et solitaire
Je tachoy tous les jours de jouir sainctement
Des celestes vertus, que jadis justement
Jupiter retira des yeux du populaire.

Ja[A] les unes venoyent devers moy se retraire[B],
Les autres j'appelloy de moment en moment,
Quand l'Amour traistre, helas ! (las trop fatalement !)
Te feit, ô ma Pandore, en mall'heure me plaire :

Je vy, je vins, je prins, mais m'ouvrant ton vaisseau[29],
Tu vins lacher sur moy un esquadron nouveau
De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblerent[C].

Ha, si les Dieux ont fait pour mesme cruauté
Deux Pandores, aumoins que n'as-tu la beauté,
Puis que de tout leur beau la premiere ils comblerent !



Myrrhe[30] bruloit jadis d'une flamme enragée,
Osant souiller au lict la place maternelle :
Scylle jadis tondant la teste paternelle,
Avoit bien l'amour vraye en trahison changée :

Arachne ayant des Arts la Déesse outragée,
Enfloit bien son gros fiel d'une fierté rebelle :
Gorgon s'horribla bien[D], quand sa teste tant belle
Se vit de noirs serpens en lieu de poil[E] chargée :

A. déjà. B. se retirer. C. m'enlevèrent. D. devint horrible. E. cheveux.

Medée employa trop ses charmes, et ses herbes,
Quand brulant Créon, Creuse, et leurs palais superbes,
11 Vengea sur eux la foy par Jason mal gardée.

Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
Pute, traitresse, fiere, horrible, et charmeresse,
14 Que Myrrhe, Scylle, Arachne, et Méduse, et Medée.



Jacques Grévin

LA GÉLODACRYE

Qu'est-ce de ceste vie ? un public eschafault[A],
Où celuy qui sçait mieux jouer son personnage,
Selon ses passions eschangeant le visage,
4 Est tousjours bien venu et rien ne luy défault[B].

Encor' qui se peult bien déguiser comme il fault,
Prest à servir un Roy, représentant un page,
Ou luy donner conseil s'il faut faire le sage,
8 Celuy, de jour en jour, s'advancera plus hault.

Ainsi souventes fois l'on voit sur un théâtre
Un conte, un duc, un roy à mille jeux s'esbatre,
11 Et puis en un instant un savetier nouveau ;

Et cil[C] qui maintenant banni de sa province[D],
N'estoit seur de soymesme, or'[E] gouverner un Prince,
14 Après avoir passé derrière le rideau[1].

A. scène, estrade. B. manque. C. celui. D. de son pays. E. maintenant.



Je vay, je vien, je cours, et par tout je tracasse[A];
Je ne fay que jetter mes yeux vagues en l'air;
Je cry' à haulte voix, et ne fay que parler,
4 Et tout pour parvenir au but que je pourchasse.

Je suis aussi certain que le veneur qui chasse,
Qu'un aveugle qui veut les couleurs contempler,
Qu'un müet s'efforçant de quelqu'un appeler;
8 J'ay les pieds et les yeux et la langue jà[B] lasse.

Si je marche, l'on dit que je suis furieux[C],
Quand je regarde un peu, que je suis curieux;
11 Et si j'ouvre les dents, soudain on les rebouche.

On m'enferre, on me bande[2], on damne mon sçavoir:
Or pour tout délivrer[D], je dy qu'il fault avoir,
14 RONSARD, bon pied, bon œil, et sur tout bonne bouche.



Nous disons que les Rois ne demandent que guerre,
Qu'ils y prennent plaisir, et que nous ce pendant,
Comme pauvres vassaux, en portons le tourmant,
4 Et eux ce qu'ils en font c'eſt pour le monde acquerre[E].

Quand il fait mauvais temps et qu'on oit le tonnerre
Grumeler pesle-mesle au Ciel, subitement
La faulte eſt sur le Ciel remise entièrement:
8 Si le bled[F] ne vault rien, on accuse la terre.

Nous ne voulons jamais noſtre faict accuser,
Nous sçavons assez bien de l'autruy deviser,
11 Et sur le magiſtrat[G] nos propres maux remettre.

A. je me démène. B. déjà. C. fou. D. pour finir tout ce propos. E. acquérir. F. blé. G. celui qui détient l'autorité.

Qui ne sçauroit, bon Dieu ! que la guerre et la mort,
La ravine des eaux et famine, ne sort
Sinon que des peschez que nous osons commettre[3] ?



Délivre moy, Seigneur, de ceste mer profonde
Où je vogue incertain, tire moy dans ton port ;
Environne mon cueur de ton rampart plus fort[A],
Et vien me deffendant des soldats de ce monde ;

Envoy'moy ton esprit pour y faire la ronde,
À fin qu'en pleine nuict on ne me face tort ;
Autrement, Seigneur Dieu, je voy, je voy, la mort
Qui me tire vaincu sur l'oubli de son onde.

Les soldats ennemis qui me donnent l'assault,
Et qui de mon rampart sont montez au plus hault,
Ce sont les argumens de mon insuffisance ;

La cause du débat, c'est que trop follement
J'ay voulu compasser[B] en mon entendement
Ton estre, ta grandeur et ta Toute-puissance[4].



Je ne ris de ce monde et n'y trouve que rire,
Je le plore et si[C] rien ne doit estre ploré,
J'y espère et si rien ne doit estre espéré,
Je voy tout estre entier[D] et rien n'est qui n'empire.

J'y repren toute chose et ny voy que redire,
Je me plains de ce temps et rien n'est empiré ;
Je redoute un désastre et tout est asseuré,
Je voy la paix par tout et tout bouillonne d'ire.

A. le plus fort. B. mesurer, avoir une idée précise de. C. et pourtant. D. intact.

Je déplore mes ris, je me ris de mes pleurs,
Je ris mon passe-temps, je plore mes douleurs,
Tout me tire à plourer, tout à rire m'excite.

Dont[A] vient cela, MOURET[5] ? c'eſt pourtant que je veux
Entreprendre tout seul les ouvrages de deux,
Ore[B] de Démocrite et ore d'Héraclite[6].



Pauvre homme, tu baſtis ces chaſteaux somptueux,
Les eslevant au Ciel, et tu demeure en terre ;
Tu fouille à grand travail[C] le métail et la pierre,
Et[D] tu devrois baſtir ta demeurance aux Cieux.

Tu desrobes le bien des pauvres souffreteux ;
Tu rongnes finement les forces de la guerre[7],
Pour eslever des tours à l'objeɛt du tonnerre[E],
Tu te damnes, à fin d'enrichir tes neveux[F].

Ô eſtrange malheur ; naissant avec les hommes,
Nous congnoissons assez qu'immortels nous ne sommes,
Mais nous aimons bien mieux rendre un nom immortel,

Enrichir les parents d'une impudique femme,
Faire Evesque un soldat, et dégrader noſtre âme,
Qui sa main sacrilège a plongé sur l'autel.



Que ne suis-je eschangé en une source claire
Diſtillant à jamais un grand ruisseau de pleurs,
Pour tant d'impiétez, de meurtres, de malheurs,
Qui à tousjours plourer ne me font rien qu'attraire[G] ?

A. d'où. B. tantôt. C. peine, tourment. D. alors que. E. des tours qui défient le tonnerre. F. tes descendants. G. ne font rien que m'inciter.

Nature me devoit[A] au costé gauche faire
Une ratte[8] engrossie et de doubles largeurs,
Pour rire incesamment les bouillantes fureurs
8 De ceux-là qui tant bien se sçavent contrefaire[B].

Je voy journellement un grand sot ignorant,
Tout vieil et tout cassé, aux grandeurs aspirant,
11 Et discourir tout seul de l'ordre de l'Eglise ;

Reprendre un gouverneur, prédire asseurément
Par la sédition le subit changement,
14 Et ne veult toutesfois que je Gélodacryse[9].



La Boétie

L'un chante les amours de la trop belle Helene,
L'un veut le nom d'Hector par le monde semer,
Et l'autre par les flots de la nouvelle mer
4 Conduit Jason gaigner les tresors de la laine[1].

Moy je chante le mal qui à son gré me meine :
Car je veus, si je puis, par mes carmes[C] charmer
Un tourment, un soucy, une rage d'aimer,
8 Et un espoir musart[D], le flatteur de ma peine.

De chanter rien d'autruy meshuy[E] qu'ay je que faire ?
Car de chanter pour moy je n'ay que trop à faire.
11 Or si je gaigne rien à ces vers que je sonne[F],

Madame, tu le sçais, ou si mon temps je pers :
Tels qu'ils sont, ils sont tiens : tu m'as dicté mes vers,
14 Tu les a faicts en moy, et puis je te les donne.

A. aurait dû. B. déguiser. C. poèmes. D. qui fait perdre son temps. E. dorénavant. F. chante.



Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux,
Si mes larmes à part, toutes mienes, je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
4 Du Florentin transi les regretz languoreux[2],

Ny de Catulle aussi, le foulastre[A] amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du migregeois[3] Properce :
8 Ils n'aiment pas pour moy, je n'aime pas pour eux.

Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'autry les plaintes imiter :
11 Chacun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure.

Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit ;
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
14 Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure !



Pibrac

QUATRAINS

I

DIEU tout premier, puis Pere et Mere honore :
Sois juste et droict : et en toute saison
De l'innocent pren en main la raison :
4 Car Dieu te doit la haut juger encore.

A. folâtre.

II

Si en jugeant la faveur te commande,
Si corrompu par or ou par presens,
Tu fais justice au gré des Courtisans,
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

III

Avec le jour commence ta journée[1],
De l'Eternel le sainct nom benissant :
Le soir aussi ton labeur finissant,
Louë-le encor', et passe ainsi l'année.

IV

Adore assis[2], comme le Grec ordonne,
Dieu en courant ne veult estre honoré :
D'un ferme cœur il veult estre adoré,
Mais ce cueur là il fault qu'il nous le donne.

V

Ne va disant, ma main a faict cest œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfaict :
Mais dis ainsi, Dieu par moy l'œuvre a faict,
Dieu est l'autheur du peu de bien que j'œuvre[A,3].

VI

Tout l'univers n'est qu'une cité ronde,
Chacun a droict de s'en dire bourgeois[B],
Le Scythe et More autant que le Gregeois[C],
Le plus petit que le plus grand du monde[4].

A. que j'accomplis. B. citoyen. C. le Grec.

VII

Dans le pourpris[A] de ceste cité belle
Dieu a logé l'homme comme en lieu sainct,
Comme en un Temple, où luy mesmes s'est peinct
En mil endroicts de couleur immortelle.

VIII

Il n'y a coing si petit dans ce temple
Où la grandeur n'apparoisse de Dieu :
L'homme est planté justement au milieu,
À fin que mieux par tout il la contemple[5].

IX

Il ne sçauroit ailleurs mieux la cognoistre
Que dedans soy, où comme en un miroir
La terre il peut et le ciel mesme voir,
Car tout le monde est compris en son estre[6].

X

Qui a de soy parfaicte cognoissance,
N'ignore rien de ce qu'il fault sçavoir[7] :
Mais le moyen asseuré de l'avoir,
Est se mirer dedans la sapience[8].

XI

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme,
C'est la prison où il est enserré
C'est le tombeau où il est enterré[9],
Le lict branlant où il dort un court somme.

A. l'enclos.

XII

Ce corps mortel, où l'œil ravy contemple
Muscles et nerfs, la chair, le sang, la peau,
Ce n'eſt pas l'homme, il eſt beaucoup plus beau,
Aussi Dieu l'a reservé pour son temple.

XIII

À bien parler, ce que l'homme on appelle,
C'eſt un rayon de la divinité :
C'eſt un atome esclos de l'unité :
C'eſt un degout[A] de la source eternelle[10].

XIIII

Recognoy donc, homme, ton origine,
Et brave et haut dedaigne ces bas lieux,
Puis que fleurir tu dois la-haut és cieux,
Et que tu es une plante divine[11].

XV

Il t'eſt permis t'orgueillir de la race,
Non de ta mere, ou ton pere mortel,
Mais bien de Dieu[12] ton vray pere immortel,
Qui t'a moulé au moule de sa face[13].

XVI

Au ciel n'y a nombre infiny d'Idees,
Platon s'eſt trop en cela mesconté[B] :
De noſtre Dieu la pure volonté
Eſt le seul moule à toutes choses nees.

A. une goutte. B. mépris.

XVII

Il veut, c'est faict : sans travail et sans peine
Tous animaux, jusqu'au moindre qui vit,
Il a creé, les soustient, les nourrit,
Et les deffaict du vent de son haleine.

XVIII

Hausse tes yeux : la voute suspendue,
Ce beau lambris de la couleur des eaux,
Ce rond parfaict de deux globes jumeaux,
Ce firmament esloigné de la veuë :

XIX

Bref ce qui est, qui fut, et qui peut estre,
En terre, en mer, au plus caché des cieux,
Si tost que Dieu l'a voulu pour le mieux,
Tout aussi tost il a receu son estre.

XX

Ne va suivant le troupeau d'Epicure,
Troupeau vilain, qui blaspheme en tout lieu,
Et mescroyant[A] ne cognoist autre Dieu
Que le fatal ordre de la Nature[14].

XXI

Et ce pendant il se veautre et patouille
Dans un bourbier puant de tous costez,
Et du limon des sales voluptez
Il se repaist, comme une orde[B] grenouille.



A. impie. B. sale.

Amadis Jamyn

SONNETZ DU DUEIL DE CLEOPHON

LXXIX

Je sçay bien[1] que les fleurs n'ont toujours mesme honneur
Je sçay que le printems en tous les mois ne dure,
Je sçay que des forests s'effueille la verdure,
4 Et que tousjours aussi n'est morte leur verdeur.

Je sçay bien que la Lune estant rouge en couleur
N'ha tousjours un tel teint, et pronte de nature,
Qu'elle ne luist tousjours d'une mesme figure,
8 Mais je sçais que tousjours pareille est ma douleur.

Je sçay bien que tousjours je loge pour mon hoste[A]
Un regret des amis que l'infortune m'oste,
11 Et que de mon penser ils sont tousjours suivis.

Je sçay que vainement on gesne[B] sa pensée
D'autant qu'elle est beaucoup des destins devancée,
14 Mais bien aimer ne peut retenir tel advis.

LXXXVI

Quand le fils de Nestor[2] vit choir en sa poitrine
Le glaive de celui que l'Aurore enfanta :
Quand Patrocle sentit le fer qui le donta
4 Dessous la main d'Hector plein de force divine[3] :

A. que toujours j'héberge. B. torture.

Tous deux souillez de sang en leur face ivoirine
Eurent Achille alors qui fort les regretta,
Mais je vous ay gemy plus que ne lamenta
8 Ce Prince qu'eut pour fils la deesse marine[4].

Il coupa ses cheveux au dueil de ses amis
Que ses vœux à son fleuve avoient desja promis,
11 Et j'ai coupé les miens dessus vos funerailles ;

Mais ce debvoir est peu, car si de ce bas lieu
On ozoit s'en aller sans le congé de Dieu,
14 Mon espée eust plongé dans mes propres entrailles.

LXXXVII

Les cendres de Memnon prirent forme d'oyseaux[5],
La fille de Tantale en pierre fut changée[6],
Et je desire voir ma figure rangée
4 En tout ce qui pourroit servir à vos tombeaux[7].

Je voudrois que mes yeux devinssent les flambeaux
Par qui fust à jamais vostre tombe esclairée,
Et que mes os changez en pierre elabourée
8 Peussent representer vos corps polis et beaux.

Je voudrois que ma langue en voix fust convertie,
Qui rendist en tous lieux vostre gloire infinie,
11 Et que mon reste fust un Printemps jeune et doux.

Qui près de vos tombeaux portast mille fleurettes
Inscrites de voz noms et peintures parfaittes,
14 Afin que tout de moy ne fust rien que de vous.



Jean Passerat

MÉTAMORPHOSE D'UN HOMME EN OISEAU

Mars eſt passé, voicy le premier jour
Du mois sacré à la mère d'Amour[1] :
Dites, Oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la Nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants :
Resjouyssez les foreſts et les champs :
En recompense, icy, gisant à l'ombre,
Je chanteray quelqu'un de voſtre nombre,
Qui autrefois entre nous a vescu,
Ore[A] eſt Oiseau, et s'appelle Cocu[2].
Fameux Oiseau, de qui priſt la semblance
Le Roy du Ciel, qui la tempeſte lance,
Pour asseurer le courage peureus
De sa Junon au combat amoureux[3].
Ce cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, et sujet à la quinte[B],
Puissant d'amis, pere aux escus contens,
Mais qui avoit passé son meilleur temps.
Il espousa une femme gentille,
Belle, en sa fleur, fine, accorte, et subtille :
Dont Cupidon le sceut tant enflamer
Qu'il l'ayma trop, si lon peut trop aimer.
Il ne taschoit sinon qu'à luy complaire :
Voire faisoit plus qu'il ne pouvoit faire.
Ce bon vieillot juroit tous ses grands Dieux
Qu'il l'aimoit plus que son cœur, ny ses yeux.
En peu de temps l'espouse jeune et roide
Rompit les reins à la vieillesse froide :
Le bonhommeau qui veit que, longuement
Ne fourniroit à tel appointement[C],

A. maintenant. B. mauvaise humeur. C. ne satisferait au devoir conjugal.

Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut son recours à sainte remonstrance.
De mary donc il devint sermonneur,
Qui ne preschoit que vertu, et qu'honneur,
Que bon Renom : c'estoit tout son langage,
Qu'il faut garder la foy en mariage :
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mary. Il l'eust peu convertir
À ce qu'on dit, si l'Archerot qui vole[4]
Se contentoit seulement de parole :
Ce qu'il ne fait : il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemy de repos,
Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre, et moysisse en paresse.
Assez de fois elle en montra semblant,
Dont le mary chaude fiévre tremblant
Laissa glisser dedans sa fantaisie[A]
Un certain mal qu'on nomme Jalousie.
Si tost qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir sa femme en mue[B] :
Luy defendit de se monstrer en rue :
Veilloit apres, ne cessoit d'espier,
À son œil mesme il ne s'osoit fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte !
Le corps estoit au logis par contrainte,
L'esprit dehors à ce seul but tendoit
De faire en bref ce qu'on luy defendoit.
C'est la coutume, il se pique et s'offense
Plus aigrement de plus aigre defense.
Ainsi voit-on les villageois troublez
Contre un torrent qui vient gaster leurs blez
Dresser rempars de fagots et d'argile,
Se travaillans[C] d'une peine inutile.
Cela ne sert sinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrester :
Il pousse avant son onde courroucee,
Puis quand il a mis à bas la chaussee,
À gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'espoir du laboureur.
Pour abbreger, des la premiere année,

A. imagination. B. en cage. C. se fatiguant.

Elle trouva partie par sa menee[A].
À lors conclut de quitter son grison,
Quoy qu'il en fust, et sortir de prison.
Assigne un jour (Venus, c'estoit ta feste)
Tous ses habits des le soir elle apprest
e :
Part au matin avec un jeune amy,
Sans dire Adieu au bonhomme endormy.
À son resveil qu'il se trouve sans elle,
Saute du lit ; ses valets il appelle,
Puis ses voisins : leur conte son malheur,
S'escrie au feu, au meurtre, et au voleur.
Chacun y court : la nouvelle entendue
Que ce n'estoit qu'une femme perdue,
Quelque gosseur[B] de rire s'esclatant,
Va dire : Ô Dieux qu'il m'en advienne autant !
La perte jointe avec la moquerie
Firent tourner ses douleurs en furie :
Sort de la ville, et sort aussi du sens[C] :
Par les chemins il demande aux passans,
Sçavez-vous point là où elle est allée ?
Ma femme, helas ! ma femme on m'a vollée.
Il arrachoit sa barbe et ses cheveux,
Remplissoit l'air de regrets et de vœux :
Contoit aux vents, au Soleil, à la Lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.
Menant tel dueil sept grands jours tous entiers
Alla, revint, par voyes et sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage, et par lande,
Sans avaller breuvage ny viande[D] :
Et n'ayant plus que les os et la peau,
Sembloit un corps deterré du tombeau.
Le Ciel qui voit un si cruel martyre,
En prend pitié, et en fin l'en retire.
Car une fois de douleur consumé,
Comme il menoit son dueil accoustumé,
La voix luy fault[E] : et par miracle estrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change.
Tirer pensoit barbe et cheveux chenus :
Barbe et cheveux plume estoient devenus :
Plume devint sa robe par derriere ;

A. ses intrigues. B. plaisantin. C. perd aussi la raison. D. nourriture. E. lui manque.

Et chaque bras eſt une aile legere :
Lors il perd terre, et s'elevant en l'air,
Cocu parfait encommence à voler :
Bien esbahy de perdre sa figure,
En un moment par sa mesaventure.
Comme jadis Picus fut étonné
Quand une Fée en Picmars[A] l'eut tourné,
Frapé trois fois de sa verge charmée,
Par un despit de n'eſtre point aimée[5].

Ainsi soudain ce miserable Amant
Eſt faiɛt oiseau, et si[B] ne sçait comment
Il fuit soy-mesme, et sa forme nouvelle,
Qui tient du Sacre[C] et de la Colombelle,
S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché.
Et neantmoins quand le Printemps renflame
Nos cœurs d'Amour, il cherche encor sa femme :
Parle aux passans, et ne peut dire qu'Où[6] :
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler : mais par œuvres il monſtre
Qu'onc en oubly ne miſt sa mal-encontre[D].
Se souvenant qu'on vint pondre chez luy,
Venge ce tort : et pont au nid d'autruy :
Voila comment sa douleur il allege.
Heureux ceux là qui ont ce privilege !



Desportes

CONTRE UNE NUICT TROP CLAIRE

Ô Nuiɛt, jalouse Nuiɛt, contre moy conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clairté,
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois desirée
Pour eſtre si contraire à ma felicité ?

A. pivert. B. pourtant. C. oiseau de proie. D. mésaventure.

Pauvre moy je pensoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez.
Mais comme un jour d'Esté claire tu fais ta monstre[A]
Semant parmy le Ciel mille feux estoilez.

Et toy sœur d'Apollon[1] vagabonde courriere,
Qui pour me découvrir flambes si clairement,
Allumes-tu la nuict d'aussi grande lumière,
Quand sans bruit tu descens pour baiser ton amant[2] ?

Helas ! s'il t'en souvient, amoureuse Deesse,
Et si quelque douceur se cueille[B] en le baisant,
Maintenant que je sors pour baiser ma Maistresse,
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.

Ah ! la fable a menty, les amoureuses flammes
N'eschaufferent jamais ta froide humidité[3].
Mais Pan qui te conneut du naturel des femmes,
T'offrant une toison vainquit ta chasteté[4].

Si tu avois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchez,
Durant tes chauds desirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent estre cachez.

Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentée
Face de plus en plus ses rais estinceler :
Tu as beau découvrir[5], ta lumiere empruntée
Mes amoureux secrets ne pourra deceler[C].

Que de fascheuses gens ! mon Dieu quelle coustume
De demeurer si tard en la rue à causer !
Ostez vous du serein[D], craignez-vous point la reume[E] ?
La nuict s'en va passée, allez-vous reposer.

Je vay, je vien, je fuy, j'escoute et me promeine,
Tournant tousjours mes yeux vers le lieu desiré
Mais je n'avance rien, toute la rue est pleine
De jaloux importuns dont je suis esclairé.

A. ton apparition. B. tu cueilles. C. révéler. D. de la fraîcheur du soir. E. le rhume.

Je voudrois estre Roy pour faire une ordonnance
Que chacun deust la nuict au logis se tenir :
Sans plus les Amoureux auroyent toute licence,
Si quelque autre failloit[A] je le feroy punir.

Ô Somme, ô doux repos des travaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires,
Et retardent mon bien, faute d'estre endormis.

Mais je pers (malheureux !) le temps et la parolle,
Le Somme est assommé d'un dormir ocieux[B].
Puis durant mes regrets la nuict prompte s'envolle,
Et l'Aurore desja veut defermer[C] les cieux.

Je m'en vay pour entrer, que rien ne me retarde,
Je veux de mon manteau mon visage boucher :
Mais las ! je m'apperçoy que chacun me regarde,
Sans estre découvert je ne puis m'approcher.

Je ne crains pas pour moy, j'ouvrirois une armée[D]
Pour entrer au sejour qui recelle mon bien :
Mais je crains que Madame en peust estre blamée,
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.

Quoy ? m'en iray-je donc ? mais que voudrois-je faire ?
Aussi bien peu à peu le jour se va levant.
Ô trompeuse esperance ! Heureux cil[E] qui n'espere
Autre loyer d'Amour que mal en bien servant.

A. contrevenait à l'ordonnance. B. inactif. C. ouvrir. D. je passerais à travers une armée. E. celui.

LES AMOURS DE DIANE

XV

Yeux, qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celestes flambeaux, benins et gracieux,
C'est vous qui fournissez de traits victorieux
Amour, le juste archer, seul Dieu de mon courage[A][1].

C'est vous qui me rendez contant en mon servage ;
C'est vous qui m'enseignez le beau chemin des cieux,
Vous purgez mon esprit de pensers vicieux,
Et retenez mon cœur autrefois si volage[2].

Vous pouvez d'un clin d'œil faire vivre et mourir,
Faire au mois de Janvier un doux Printemps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumière nous rendre.

Vous estes le soleil qui me donnez le jour,
Et je suis le Phenix qui se brûle d'amour ;
Puis, quand je suis brûlé, je renais de ma cendre.

CHANSON[3]

Un doux trait de vos Yeux, ô ma fiere Deesse,
Beaux Yeux, mon seul confort,
Peut me remettre en vie et m'oster la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs Soleils, et par leur vive flamme,
Retardez mon trespas :
Un regard me suffist : le voulez-vous, Madame ?

A. cœur.

Non, vous ne voulez pas.
Un mot de vostre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il soit sans courroux,
Peut changer le destin d'un amant miserable,
Qui n'adore que vous.
Il ne faut qu'un Ouy, meslé d'un doux sous-rire
Plein d'amours et d'appas,
Mon Dieu ! que de longueurs, le voulez-vous point dire ?
Non, vous ne voulez pas.
Roche sourde à mes cris, de glaçons toute plaine,
Ame sans amitié,
Quand j'estoy moins brulant, tu m'estois plus humaine
Et plus prompte à pitié.
Cessons donc de l'aimer, et, pour nous en distraire,
Tournon ailleurs nos pas.
Mais peut-il estre vray que je le veuille faire ?
Non, je ne le veux pas.

XLVI

Je m'estoy dans le temple un Dimanche rendu[4],
Que de la mort de Christ on faisoit souvenance[5],
Et touché jusqu'au cœur de vive repentance,
Je soupiroy le temps que j'ay mal despendu[A].

Ô Seigneur ! qui des cieux en terre es descendu,
Pour guarir les pecheurs, et laver leur offance,
Que ton sang, ruisselant en si grande abondance,
N'ait point esté pour moy vainement respandu !

Seul Sauveur des humains, sauve ta creature !
J'achevoy de prier, quand je vey d'avanture[B]
Celle dont les beaux yeux sans pitié m'ont deffait.

Ah Dieu ! (ce dy-je alors la voyant en priere,
Triste et l'œil abaissé) ceste belle meurtriere
Se repent-elle point du mal qu'elle m'a fait ?

A. dépensé. B. je vis par hasard.

DIVERSES AMOURS

CHANSON

Ah Dieu que la flamme est cruelle,
Dont Amour me fait consumer !
Je sers une Dame infidelle,
Et ne puis cesser de l'aimer.

La marine[A] est plus arrestée,
Et du ciel les hauts mouvemens :
Bref tout ce qu'on lit de Protée[1]
Ne s'égale à ses changemens.

Ores[B] je suis seul en sa grace.
Ce n'est qu'amour, ce n'est que feu :
Un autre aussi tost prend ma place,
Et feint ne m'avoir jamais veu.

Ce nouveau fier de mon dommage,
Qui se forge[C] un Destin constant,
Aussitost se trouve en naufrage,
Et me voit au port tout contant.

J'ay fait par art et par nature
Tout ce qu'un amant peut penser,
Afin d'arrester ce Mercure[2],
Sans jamais y rien avancer.

Las ! ce qui plus me desespere
C'est qu'avec tout ce que j'en voy,
Mon esprit ne s'en peut distraire,
Et l'adore en despit de moy.

A. la mer. B. maintenant. C. s'imagine.

Si jaloux je franchis sa porte,
Jurant de n'y plus retourner,
Mon pié malgré moy m'y raporte
Et ne sçauroy l'en destourner.

C'est toujours accord ou querelle,
(Ô miserable que je suis !)
Je ne sçauroy vivre avec elle,
Et sans elle aussi je ne puis.

CHANSON[3]

Las ! que nous sommes miserables,
D'estre serves[A] dessous les loix
Des hommes legers et muables[B]
Plus que le feuillage des bois !

Les pensers des hommes ressemblent
À l'air, aux vents, et aux saisons[4],
Et aux girouettes qui tremblent
Inconstamment sur les maisons.

Leur amour est ferme et constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmante,
Et jamais n'arreste en repos.

Ce n'est que vent que de leur teste,
De vent est leur entendement :
Les vents encore et la tempeste
Ne vont point si legerement.

Ces soupirs qu'ils sortent sans paine
De leur estomach[C] si souvent,
N'est-ce une preuve assez certaine
Qu'au dedans ils n'ont que du vent ?

A. esclaves. B. changeants. C. poitrine.

Qui se fie en chose si vaine
Il seme sans espoir de fruit :
Il veut bastir dessus l'arene[A],
Ou sur la glace d'une nuict.

Ils font des Dieux en leur pensée,
Qui comme eux ont l'esprit leger,
Se riant de la foy faussée
Et de voir bien souvent changer.

Ceux qui peuvent mieux faire accroire
Et sont menteurs plus asseurez,
Entr'eux sont eslevez en gloire,
Et sont comme Dieux adorez.

Car ils prennent pour grand' loüange
Quand on les estime inconstans :
Et disent que le temps se change,
Et que le sage suit le temps :

Mais las ! qui ne seroit esprise
Quand on ne sçait leurs fictions[B],
Lors qu'avec si grande feintise
Ils soupirent leurs passions[5] ?

De leur cœur sort une fournaise,
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans
Ce n'est que feu, ce n'est que braise,
Mesme leurs propos sont bruslans.

Mais cêt ardant feu qui les tuë,
Et rend leur esprit consommé,
C'est un feu de paille menuë[6],
Aussi tost esteint qu'allumé.

Et les torrens qu'on voit descendre
Pour nostre douceur esmouvoir,
Ce sont des appas à surprendre
Celles qui veulent decevoir[C].

A. sur le sable. B. mensonges. C. qu'ils veulent tromper.

Ainsi l'oiseleur au bocage
Prend les oiseaux par ses chansons :
Et le pescheur sur le rivage
Tend ses filés pour les poissons.

Sommes-nous donc pas miserables
D'eſtre serves dessous les loix
Des hommes legers et muables
Plus que le feuillage des bois ?

CLÉONICE

XXI

Le temps leger s'enfuit sans m'en appercevoir[1],
Quand celle à qui je suis mes angoisses console :
Il n'eſt vieil, ny boiteux[2], c'eſt un enfant qui vole,
Au moins quand quelque bien vient mon mal decevoir.

À peine ay-je loisir seulement de la voir,
Et de ravir mon ame en sa douce parole,
Que la nuiſt à grand pas se haſte et me la volle,
M'oſtant toute clairté, toute ame et tout pouvoir.

Bien-heureux quatre jours, mais quatre heures soudaines !
Que n'avez-vous duré pour le bien de mes paines ?
Et pourquoy voſtre cours s'eſt-il tant avancé ?

« Plus la joye eſt extreme et plus elle eſt fuitive[A3] » ;
Mais j'en garde pourtant la memoire si vive,
Que mon plaisir perdu n'eſt pas du tout passé.

A. fugitive.

XXII

Cet habit trop heureux, qui sert de couverture
Aux thresors qu'à bon droit sur tout je vay prisant,
Bien que vous le portiez presque en vous desplaisant :
Croyez-moy, s'il vous plaist, n'est de noire teinture[4].

Car ainsi que la nue ou l'ombrage ne dure
Aux lieux où le Soleil ses rais va conduisant :
De mesme en quelque lieu que vostre œil soit luisant
Le noir s'évanouit ou change de figure.

Qui voit, comme je fay, vos regars enflammans,
Juge que vostre habit est plein de diamans,
Et que toute blancheur aupres n'est qu'un ombrage.

Donc, pour porter le deuil sans changer de couleur
Et pour tenir la terre et le ciel en douleur,
Il faut cacher vos yeux et vostre beau visage.



Flaminio de Birague

LES PREMIÈRES ŒUVRES POÉTIQUES

V

Tous ces oiseaux qui sous la Nuit obscure
D'un triste vol se plaignent lentement,
Ne sont tesmoins du doux commancement
De mon amour sainte, loyale, et pure.

Les clairs ruisseaux, les bois, et la verdure
Des prez fleuris d'un beau bigarrement,
Sont seuls tesmoins du bien, et du tourment,
Que pour aimer égallement j'endure.

La Nuit n'eut sçeu dans son sein receler
Mon feu luisant, qui peut estinceler
Parmy les Cieux, aux Enfers, et sous l'onde.

Mon Amour passe au travers de la Nuit[1],
Et plein d'un feu qui bluëttant[A] s'enfuit
Aide au Soleil à redorer le monde.

CIX

J'avois pensé qu'un ardent feu épris
Au centre obscur d'une jeune poitrine,
Pouvoit pousser par la langue divine
L'ardeur éprinse[B] en nos os par Cypris[2].

A. jetant des étincelles. B. allumée.

Mais à mon dam ore je suis apris
À ce que dit la Muse Florentine[3],
Qu'un fort brandon[A] qui nos entrailles mine
Lie la langue, et la rend de nul pris.

Si donc ma vois me manque aupres ma Dame,
Pour éventer mon amoureuse flame,
Quel truchement cercheray-je à mes vœus ?

Las ! je ne sçay, sinon que ma pauvre ame,
Pour ne souffrir ces brasiers outrageux,
Avec mon cœur cede à la mort sa trame.

CXIII

Ô Soleil de mon ame, ô étincelans yeux !
Qui eﬅes de ma vie et la cause et l'escorte,
Si le Ciel autrefois vous poussa de sa porte
Pour éclaircir mes jours par vos rais gracieux,

Pourquoy ce voile blanc[4], et ce poil[B] glorieux
Qui enrethe en ses rets[C] ma pauvre ame mi-morte,
Et pourquoy cette main pour mon malheur accorte,
M'éclipsent si souvent vos brandons radieux[5] ?

Si ce fascheux defaut n'arreﬅoit en partie
Ma plume, mon esprit, mon œil, ma fantasie[D],
Brillans vous reluirez en maints rares tableaux,

Car bien qu'à si haut but ma main ne puisse atteindre,
Espoinçonné[E] d'Amour, sans art je pourrois peindre
L'Angelique pourtrait de vos bessons[F] flambeaux.

A. une torche. B. ces cheveux. C. qui enserre en ses filets. D. imagination. E. aiguillonné. F. jumeaux.

CXXIII

Ceux qui ont paint Amour sans raison et sans yeux,
Pipeux[A], mocqueur, trompeur, tyran plein d'inconstance,
Cruel, traistre, bastard, qui a pris son essence
De l'Herebe et la nuit[6], estoient ingenieux.

Helas ! et qu'il soit vray[B], cet enfant vicieux,
Il nous paint pour raison la force et violence,
Pour la loy l'injustice, au lieu du droit l'offence,
Et pour l'aise et le bien le mal plus[C] soucieux.

Ô folle opinion, ô vaine fantaisie
Qui troubles tous nos sens d'estrange frenesie,
Ô fontaine d'erreur, nous faisons à grand tort

De ta rage inhumaine une deité grande,
Nous faisons de nos cœurs à grand tort une offrande
À celuy qui s'en mocque, et nous meine à la mort.



La Chesnaye

CHANSON DE MERCURE

Je suis de tous les dieux le commun messager
Ailé par les talons, variable et leger
Qui de ce caducée à la Parque fatale
Dans l'abysme profond vais ravir les esprits

A. faux. B. hélas, la preuve en est. C. le plus.

Pour les faire revivre : or quand ils ont repris
Naissance, apres encor là bas je les devale[A][1].

J'ay aux hommes appris d'obeir à la loy,
Les sciences, les arts, les villes sont à moy,
Et avec les thresors je donne l'eloquence :
Et pour guarir l'esprit de raison desarmé,
Que, laissé de[B] vertu, les plaisirs ont charmé,
Je porte le Moly[2] racine d'excellence.

Par elle je garday[C] qu'Ulysse qui parvint
Aux bords de l'Italie, un pourceau ne devint,
Enchanté par les arts de Circe la sorciere,
Qui dedans un chasteau qu'en France elle a basty
En divers animaux maint homme a converty,
Ou des nymphes des eaux ell' a charmé n'aguiere.

De ses illusions je veux l'art deceler :
J'ay faict en eau d'oubly le Moly distiler,
Et par mon art plus fort je veux le sien défaire.
Je sçay combien ell' a de force et de vigueur :
Mais un bien grand peril plaist apres au vaincueur,
Qui s'honore du nom d'un puissant adversaire.



A. je les fais descendre. B. abandonné par la. C. j'empêchai.

Anne de Marquets

SONETS SPIRITUELS

POUR LE JOUR DE PASQUES

CLXXXV

Le Soleil de Justice, en beauté reluisant[1],
Fait paroistre aujourd'huy sa clairté radieuse,
Mal-gré l'obscure nuict de la Parque odieuse[2],
Qui nous avoit caché son beau rayon luisant.

Ô que ce jour nous est un grand heur[A] produisant !
Car, si par sa victoire insigne et glorieuse
Christ a dompté l'Enfer et la Mort furieuse,
Qu'est-ce qui nous pourra jamais estre nuisant[B] ?

Pourveu que nous soyons par amour et par foy
Conjoints à nostre Chef, et, qu'observans sa loy,
Nous mourions à peché et vivions à justice ?

Or luy ressuscité, il ne mourra jamais :
Ainsi vivans en luy, gardons bien desormais
De mourir derechef, reprenans nostre vice.

CLXXXIX

Le lion de Juda[3], grand, invincible et fort,
Suscité ce tiers jour[C] par la voix Paternelle,
Nous ouvre le chemin à la vie eternelle,
Ayant pour nous vaincu l'aiguillon de la mort[4].

A. bonheur. B. nuisible. C. ressuscité ce troisième jour.

Le doux Aigneau de Dieu, qui par divin effort
Au fier loup infernal a faict guerre mortelle,
Apres avoir pour nous enduré mort cruelle,
Ressuscite vainqueur pour nostre aide et confort.

C'est l'Agneau qui defend toute la bergerie,
Qui surmonte et abbat la cautelle[A] et furie
De tous nos ennemis, declarez et couverts,

Et qui du livre clos nous a faict ouverture :
Car les mysteres hauts de la Saincte Escriture
Par luy à son Eglise ont esté descouvers.



Guy Le Fèvre de la Boderie

LA GALLIADE

.... Dieu qui tout a créé, qui tout clost et consomme,
Pour l'homme feist le monde, et pour luy seul feist [l'homme.
Pour l'homme chaque Ciel[1] paracheve son cours,
Pour l'homme le Soleil fait les ans et les jours,
Pour l'homme sont ouverts les yeux de la nuict brune[2],
Pour l'homme s'embellit la face de la Lune,
Pour l'homme les vents forts meuvent et purgent l'air,
Pour l'homme les oiseaux s'y en viennent voler :
Pour l'homme seul la Mer s'enfle et se vient estendre,
Pour l'homme de ses bras la Terre elle vient prendre,
Pour l'homme elle soustient les navires errants[B],
Pour l'homme elle nourrit tous les poissons courants :
Pour l'homme seul descend la pluye et la rousee :

A. fourberie. B. qui cheminent.

Pour l'homme la Terre eſt de fleuves arrousee,
Pour l'homme elle produit sa semence et ses fruits,
Pour l'homme le Soleil les rend et meurs et cuits,
Pour l'homme les metaux elle cache en son ventre,
Pour l'homme meint ruisseau de meinte source y entre,
Pour l'homme elle se veſt et d'herbes et de fleurs,
Pour l'homme elle se peint de dix mille couleurs,
Pour l'homme elle met hors[A] bois et foreſts ombreuses,
Pour l'homme sur ses monts paissent troupes nombreuses :
Pour l'homme eſt faict le Beuf afin de labourer,
Pour l'homme le Cheval pour la selle endurer,
Pour l'homme le Chameau naiſt à labeur et peine,
Pour l'homme la Brebis porte sur soy la laine :
Pour l'homme cueille aux fleurs et la manne et le miel[3]
L'Abeille mesnagere, ains[B] la fille du Ciel[4].
Les Anges[5], la Nature, et tout cela en somme
Qui eſt, qui vit, qui sent, qui raisonne, eſt pour l'homme.
Mais Dieu qui eſt par soy, en soy, de soy content,
Qui seul se sent, se voit, seul se meut, et s'entend,
Qui a tous biens en soy, et en soy se repose,
N'avoit point de besoin qu'en plein jour fuſt esclose
Du Monde la rondeur : il eſt son jour, son œil,
Son Air, sa Terre et Mer, son Ciel et son Soleil[6].
Rien il n'a retenu de toutes creatures
Fors les hommes sans plus, et leurs volontez pures[7] :
En un cœur humble et net un esprit repentant
Eſt son vray sacrifice, et qui luy plaiſt autant
Que le reſte du monde, et non point les offrandes
De Toreaux, ny de Boucs, ny Hecatombes grandes[8] :
Cela ne veut-il point, l'homme eſt son seul objeɛt,
L'homme à qui la Nature, et le Monde eſt subjeɛt....



A. elle fait pousser. B. ou plutôt.

Garnier

MARC-ANTOINE
Chœur de l'acte III

.... Las que nous tourmente l'envie[1]
Et le desir de cette vie !
1250 Que ce nous est un fier bourreau
Qui nous travaille et nous martelle[A]
D'une gesne[B] perpetuelle,
1253 Que l'ignoble peur du tombeau !

La mortelle Parque au contraire
Nous offre un secours salutaire
1256 Contre tous les humains malheurs :
Et nous ouvre sans fin la porte,
Par où faut que nostre ame sorte
1259 De ses incurables douleurs.

Quelle Deesse plus humaine
Peut ensevelir nostre peine ?
1262 Quel autre remede plus doux,
Pour desaigrir[C] nostre poitrine
De l'aspre tourment qui s'obstine
1265 À nous torturer, avons-nous ?

L'esperance qui nous conforte
En nos angoisses n'est si forte :
1268 Car souvent elle nous deçoit,
Promettant guarir la misere
De celuy, qui tousjours espere
1271 Un vain secours qu'il ne reçoit.

Mais la mort en sa foy certaine[D],
Ne repaist d'apparence vaine

A. inquiète. B. torture. C. adoucir. D. la mort qui ne ment pas.

L'affligé qui l'appelle à soy :
Ains[A] arrache si bien son ame
De la destresse qui l'entame,
Qu'il ne luy reste un seul esmoy.

Celuy qui d'une brave audace
Voit, sans pallir, la noire face
Du bourbeux fleuve d'Acheron :
Et le traversant ne s'estonne
De voir la perruque[B] grisonne
De son vieil batelier Charon :

Qui peut voir, affranchy de crainte,
Des Ombres l'effroyable feinte[C],
Errans sur les rivages cois[D],
Qu'Alecton de sa torche ardante
Et ses couleuvres n'espouvante,
Ny Cerbere de ses abois :

Mais qui peut disposer luymesme,
Quand il veut, de l'heure supréme
De ses libres jours sans effroy :
Cette belle franchise[E] estime
En son courage[F] magnanime,
Plus que la fortune d'un Roy.

La mer, des Aquilons poussee[2],
Bouillonnant de rage insensee,
Esmouvoir son âme ne peut :
Ny la turbulente tempeste
D'un peuple, qui mutin de teste
Contre les magistrats s'esmeut.

Ny d'un Tyran l'horrible face,
Qui ne souffle que la menace,
Et ne se repaist que de sang :
Ny mesme la dextre tonnante
De Jupiter qui accravante[G]
D'un rocher l'indomtable flanc.

A. mais. B. chevelure. C. apparence. D. tranquilles. E. liberté. F. cœur. G. écrase.

Ny de la carnagere[A] guerre
Les foudres desertans la terre,
Et les bataillons poudroyans[B]
De soudars[C] ardans en leurs armes,
Et les gros scadrons de gendarmes,
Qui vont les plaines effroyans.

Ny les coutelas homicides
Trempez aux entrailles humides
Des peuples pesle-mesle esteints
D'une grand'ville saccagee,
Par un Roy barbare rangee
Sous l'effort de ses dures mains.

Ô que c'est une chose vile,
Sentant son courage imbecile[D],
Qu'au besoin ne pouvoir mourir[E] !
Laissant choir d'une main mollastre
Le poignard tiré pour combatre
La douleur qu'on ne peut guarir.

Heureux en son malheur Antoine,
Et bien heureuse nostre Royne[3],
Qui vont leurs vies estouffer,
Pour frauder[F] la dextre felonne
Du vainqueur qui les environne,
Si desireux de trionfer.

La seule mort les peut defendre
Que Cesar ne les puisse offendre,
Despitant[G] son foible pouvoir,
Et de toute la ronde terre
Inutil sur ceux qu'elle enferre
Descendus en l'Averne noir :

Où d'Amasis[4] l'ame est enclose,
Où le grand Psammetiq repose,
Et où reposent enfermez
Sur les Elysiennes plaines,
Francs de toutes mortelles peines,
Nos regretables Ptolomez....

A. qui porte le carnage. B. soulevant la poussière. C. soldats. D. son cœur faible. E. que ne pouvoir mourir quand il le faut. F. tromper. G. méprisant.

ANTIGONE

Chœur de filles de l'acte IV

.... Hà que nos jours sont pleins
D'esclandres[A] inhumains[1] !
Hé Dieux, que de traverses !
2233 Que d'angoisses diverses !

Que nos cheveux retors[B]
Sortent flotans dehors :
Que nos faces soyent teintes
2237 De sanglantes atteintes[2].

Que nostre sein ouvert
Soit d'ulceres[C] couvert,
Que le sang en degoutte,
2241 Et tombe goutte à goutte.

Que sans cesse les pleurs
Humectent nos douleurs,
Que jamais ils ne cessent,
2245 Et l'un sur l'autre naissent.

Que ces coustaux[D] segrets
Resonnent de regrets,
Et ces roches cornues[E]
2249 De plaintes continues.

Que nostre triste cœur
N'enferme que langueur,
Soit la tristesse amere
2253 Son hostesse ordinaire.

Jamais le beau Soleil
Ne nous luise vermeil,
Ains[F] que tousjours sa lampe
2257 En tenebres il trempe[3].

A. de malheurs. B. attachés. C. plaies. D. coteaux. E. pointues. F. mais.

L'obscurité des nuits
Eſt propre à nos ennuis,
Nos importuns encombres
2261 Se plaisent aux nuicts sombres.

Or te vueillent les Dieux[A]
Conduire aux sacrez lieux,
Où les ames piteuses[B]
2265 Reposent bien-heureuses[4].

Et là t'aillent payer
Le merité loyer
De ton cœur debonnaire[C]
2269 Vers le corps de ton frere....

LES JUIFVES
Chœur de l'acte II

.... Disons adieu, mes compagnes,
À nos chetives[D] campagnes,
Où le Jourdain doux-coulant
818 Va sur le sable ondelant.

Adieu terre plantureuse
N'aguere si populeuse,
Terre promise du ciel,
822 Toute ondoyante de miel[1].

Adieu Siloé[2], fonteine
Dont la douce eau se pourmeine[E]
Dans le canal de Cedron,
826 Serpentant à l'environ.

Adieu couſtaux[F] et valees,
Adieu rives desolees,
Adieu verdureux Hebron[3],
830 Vieil territoire d'Efron[4].

A. que les dieux veuillent... B. qui éprouvent de la pitié ou de la piété.
C. tendre. D. malheureuses. E. se promène. F. coteaux.

Sur toy montaignette sainte,
Le bon Abram fist sa plainte[5],
Comme il fist sur toy Bethel[6],
Fumer son premier autel.

Adieu Cité, renommee
Sur les citez d'Idumee[7],
Que jadis un Roy conquit
Du Jebusan[A], qu'il veinquit[8].

Et vous naguiere edifice
Le plus rare en artifice,
Et en ornemens divers
Qu'il fust temple en l'univers[9].

Las ! nous vous laissons, pauvrettes,
De ces barbares sugettes,
Qui nous trainent inhumains
En des Royaumes lointains :

Où faudra que nostre vie
À leur vouloir asservie,
Languisse eternellement
En deplorable tourment.

Car comme[B] aurions-nous courage,
Estans en un tel servage,
Le cœur serré de douleurs,
De donner tréve à nos pleurs ?

Quand nous ne pouvons tant faire,
Qu'il puisse à nostre ame plaire[C]
De chanter à l'Eternel
Un cantique solennel[10] ?

Et qu'adeulez[D] nous souvienne
Sur la rive Assyrienne
Des innombrables bien-faits
Que sa bonté nous a faits ?

A. qu'il conquit sur le Jébusan. B. comment. C. quand nous ne pouvons faire en sorte qu'il plaise à notre âme. D. affligés.

Et crains qu'en mesme oubliance
Ne tombe la souvenance[11],
Avecques l'affection
Que nous devons à Sion.

Si est-ce pourtant, si est-ce
Qu'il ne faut que la tristesse,
Bien que dure, ait le pouvoir
De nous tirer du devoir :

Ains[A] quelque grand que puisse estre
Nostre malheur, reconnoistre[B]
Que nous le meritons bien,
Et que Dieu veut nostre bien.

Faut invoquer sa clemence
Avoir du mal repentence,
Et ferme propos en soy
De vivre selon sa loy,

Elever vers luy la face,
Avoir recours à sa grace,
Qui est promise à celuy
Qui met son attente en luy.

Sus donc prions-le captives,
Sur ces infidelles rives[C],
Qu'il vueille apres son courroux
Se ressouvenir de nous.



A. mais. B. il faut reconnaître. C. sur les rives des infidèles.

Du Bartas

LE CINQUIESME JOUR DE « LA SEPMAINE »

.... J'avois anchré desja ma nef dedans le port,
Et desja je tenois un pié dessus le bord[1],
Quand voici le Dauphin qui tout contre la rive,
Pour taxer mon oubli, plein de despit, arrive.
Tai-toy camus nageur, tay toy sacré poisson :
Car je voue à ton los[A] la fin de ma chanson.
Roy des peuples vivans es provinces salees[B],
Invisible dompteur des bandes escaillees,
Qui vivant vis toujours (car jamais dans tes os
Ne coule le sommeil, vray pourtrait d'Atropos[2])
Aime-naux[C], aime-humains, aime-vers, ayme-lyre,
Qui montes et descens plus roide qu'une vire[D]
Par le monde salé, qui cheris tant les mers,
Qu'en la fleur de tes ans, perdant l'eau, tu te pers :
Tu fus, viste[E] poisson, tu fus l'heureux navire,
Qui mit jadis à bord l'Amycleane lyre[3].
  Arion saoul de l'or[F], et content de l'honneur,
Acquis au bord Latin par son pouce sonneur[4],
Pour humer derechef le docte air de la Grece,
S'embarque en une nef avarement[G] traistresse.
Ja la rive s'enfuit, le Tarentin rempart
Se desrobe à ses yeux, desja de toute part
Il ne void qu'onde et ciel, et sur la plaine humide
Le pilote n'a rien que le quadran[H] pour guide.
Adonques les nochers (qui sont le plus souvent
Plus traistres que la mer, plus mutins que le vent)
Luy prenent le manteau, le pourpoint luy despouillent,
Pour trouver son thresor haut et bas le refouillent :
Et quand ils l'ont trouvé, sur le bord du vaisseau

A. ta louange. B. dans les royaumes salés. C. qui aime les navires. D. un trait d'arbalète. E. rapide. F. comblé d'or. G. par cupidité. H. la boussole.

Vont tirassans son corps pour le jetter dans l'eau.
Fils (dit-il, en pleurant) du flo-flotant[5] Neree,
Qui des eaux et des airs domptez la force iree[A],
Qui or'[B] le moite monde, or' le sec habitez,
Qui les deux gonds du Ciel[6], vagabonds, frequentez,
Ma suppliante bouche à mots rompus je n'ouvre,
Afin que ce peu d'or qu'on m'a pris je recouvre :
Car mon plus beau thresor ne gist qu'en mes chansons
Et du Dieu porte-luth les sacrez nourrissons,
Cherissant seulement les vierges de Permesse[7],
Foulent d'un pié veincueur toute humaine richesse.
Je vous prie seulement que vous ne jettiez pas
Sur un mignon[C] des dieux vos homicides bras.
Ainsi du far Messin[8] les nymphes chanteresses
Bouschent en vos faveurs leurs bouches charmeresses,
Et le cor de Triton apaise le courroux
De Neptun justement irrité contre vous.
Que si, las ! je ne puis impetrer[D] telle grace,
(Comme desja mon œil le lit sur vostre face)
Permettez pour le moins que mes funebres doigts
Marient leurs fredons à ma derniere voix :
Afin que le sainct chœur des deitez marines,
Admirant la douceur de mes chansons divines,
Traine mon corps à bord[E], et l'arrousant de pleurs
Cache ses membres froids sous un monceau de fleurs[9].
Pousse[F] donc Arion (dit la troupe felonne
Des criards mariniers) pousse donc, et nous donne
Ensemble or et plaisir. Lors batant doucement
Les nerfs enchante-cœurs de son doux instrument,
Il charme l'Ocean d'une telle harmonie,
Que le Congre sans peur vit en la compagnie
Du Myre aux croches dens, que le Muge et le Loup
Leur haine hereditaire oublient pour ce coup :
Et la Langouste encor sur le dos d'Amphytrite
Du Poulpe aux pieds larrons les aproches n'evite[10].

Or parmi l'escadron de cent et cent poissons,
Qui sautelent au son des mortelles chansons,
Un Dauphin mieux que tous ses mouvements acorde
Aux charmeurs mouvemens de la tremblante corde :
Pour costoyer la nef fend doucement les flots,

A. irritée. B. tantôt. C. favori. D. obtenir. E. sur la rive. F. joue-nous de la musique.

Et presque le semond[A] de monter sur son dos.
Le chantre par deux fois vers les ondes on pousse,
Il recule deux fois, trois fois on le repousse,
Et trois fois il recule : en fin se conoissant
Foible pour soustenir un effort si puissant,
Il gaigne du Dauphin la ba-branslante eschine,
Dauphin, qui traversant l'azur de la marine,
Semble à le voir de loin, plus voler que nager,
Tant sa charge le rend acortement leger.
Il craint le moindre escueil, il craint la moindre vague
Pour son faix, non pour soy : et d'une course vague
Biaisant ceste mer, cerche un port asseuré
Pour tirer son Phœbus[11] hors du flot azuré.
Tandis[B] le chevaucheur à sa chere monture
En passages nouveaux va payant la voiture[C] :
Ô Tout-puissant (dit-il[12]) qui pour l'homme abismer
Jadis de mile mers fis une seule mer,
Preservant toutesfois du general naufrage
Une sainte maison[13], afin qu'aage apres aage
Ton nom fust chanté d'elle : helas ! jette ton œil
Sur celui qui ja tient dans le flotant cercueil
La moitié de son corps : que mon cheval sans bride,
Et ma nef sans timon t'ayent ores[D] pour guide,
Si que[E] vainqueur des flots et des venteux abois
J'imprime en-fin mes pieds sur le sable Gregeois[F],
Et d'un vœu solennel je consacre à ta gloire
Mon cœur, ma voix, ma main, et ce beau luth d'yvoire.
La mer à ceste voix sa rage sursoya[G],
Le Ciel noirci devant tout son front baloya,
Et les vents attentifs à si douces merveilles
Changerent tout soudain leurs bouches en oreilles.
Le Dauphin, descouvrant le bord tant souhaité,
Se tourmente à part-soy de s'estre tant hasté,
Et pour plus longuement humer ceste harmonie
Voudroit cent fois plus loin sçavoir sa Laconie.
Toutefois preferant l'inesperé salut
D'un si rare sonneur au doux son de son luth,
Il le conduit à terre, et, ce que plus je prise,
La vie il luy redonne, où la vie il a prise....

A. l'invite. B. cependant. C. le transport. D. maintenant. E. afin que. F. de la Grèce. G. mit un sursis à sa rage.



Isaac Habert

Celuy ne suis-je point, divine chasseresse,
Qui veneur[A] effronté t'apperçut dedans l'eau[1],
Comme tu te baignois avecques ton trouppeau[B],
4 Veneur, rendu la proie à sa meute traistresse.

De chasser n'ay-je garde estant pris en la tresse
D'un or qui plus me tient d'autant qu'il est plus beau,
Mais je le voudrois bien, et Actéon nouveau
8 Mourir tout d'une fois qui de mourir ne cesse.

Actéon en payment de sa temerité,
Pour avoir offencé ta saincte Déité,
11 Tu voulus qu'il mourust, et moy j'en meurs d'envie.

M'achever de tuer sera me secourir :
Car puis-qu'aussi vivant ne fay-je que mourir,
14 En me faisant mourir, tu me don'ras la vie.



Nuict fille de la terre, ameine tes flambeaux
Et ton silence coy[C], et des hauts monts descendre
Fay tes brouillards nuiteux pour icy les estendre
4 Et couvrir l'horizon de tes sombres rideaux.

Afin que le Sommeil des stigieuses[D] eaux
Vienne arrouser mon chef, et sur mon corps respandre
Le just du noir pavot pour m'aider et deffendre
8 Contre amour inventeur de martires nouveaux.

A. chasseur. B. ta troupe. C. tranquille. D. du Styx, fleuve des Enfers.

Les playes, les liens[2] et les prisons obscures,
Les peines, les soucis, les flammes, les froidures,
11 Ne nuisent aux humains pendant que leur sommeil

Tient leurs corps engourdis dessus la plume oiseuse[A] :
Respan donques sur nous ton humeur[3] paresseuse,
14 Ainsi[B] jamais Phœbus ne nous monstre son œil.



Amour m'a descouvert une beauté si belle
Que je brusle et englace, et en me consumant
J'esprouve, tant me plaist ma flamme et mon tourment,
4 Que qui meurt en aymant reprend vie immortelle.

Comme l'unique oiseau[4] de ceste ardeur nouvelle
Je renais, et ma flamme et son nom cherement
Je porte sur le dos au front du firmament
8 Pour les faire reluire en sa vouste eternelle.

Les pasles mariniers errans dessus les eaus
Pour mieus suivre leur route ont recours aux flambeaus
11 Qui les guident partout sur l'onde mariniere,

Ceus-là qui se mettront sur l'amoureuse Mer
Prendront de la beauté qu'Amour me fait aymer,
14 Pour voguer bien-heureus, le nom clair de lumière.



A. oisive. B. qu'ainsi.

Chassignet

LE MESPRIS DE LA VIE ET CONSOLATION CONTRE LA MORT

II

Celuy quiconque apprend à mourir constamment[A]
Des-aprent à servir et n'y a violence,
Torture, ny prison, dont l'extreme souffrance
4 Rompe de ses desseins le stable fondement.

Mediter à la mort, c'est le commencement
De vivre en liberté[1] ; douteusement balance[B]
Sans resolution, jouet de l'inconstance,
8 Celuy qui du trespas redoute le torment.

L'amour de ceste vie est la vapeur funeste
Qui, troublant de l'esprit la nature celeste,
11 Le fait impudement à tout vice courir.

Jettons la en arriere, et nous verrons à l'heure[C]
Sortir des beaus effets d'une cause meilleure,
14 On ne vit jamais bien quant on craint de mourir.

III

Si le simple enfançon et le fol irrité
Ne craignent de la mort l'indomtable puissance,
Sages, aurons nous moins de force et d'asseurance
4 Qu'en fournit leur sottise et leur simplicité ?

A. avec constance. B. craintivement hésite. C. tout de suite.

L'homme engendré du tems, voit de necessité
Empires et Citez fleschir leur arrogance
Sous l'arrest de la mort, moy-mesme je m'avance
Pendant que je devise, au trespas limité[A].

Chaque heure, chaque point de ceste foible vie,
Ostant l'homme à soy mesme[2] au tombeau le convie,
Ce pendant sur la terre, asseurant ses discours,

Bien que par le menu[B] à tout coup il trespasse,
Redoute incessament qu'une fois ne se face
Ce qu'il souffre à toute heure et se fait tous les jours.

V

Assies toy sur le bort d'une ondante riviere,
Tu la verras fluer d'un perpetuel cours,
Et flots sur flots roulant en mille et mille tours
Descharger par les préz son humide carriere.

Mais tu ne verras rien de ceste onde premiere
Qui n'aguiere couloit ; l'eau change tous les jours,
Tous les jourz elle passe et la nommons tousjours
Mesme fleuve et mesme eau, d'une mesme maniere[3].

Ainsi l'homme varie et ne sera demain
Telle comme aujour-d'huy du pauvre cors humain
La force que le tems abbrevie et consomme[C].

Le nom sans varier nous suit jusqu'au trespas
Et, combien qu'au jour-d'huy celuy ne sois-je[D] pas
Qui vivois hier[4] passé, tousjours mesme on me nomme.

A. fixé d'avance. B. peu à peu. C. la force du pauvre corps humain que le temps abrège et consomme ne sera pas demain telle qu'elle est aujourd'hui. D. et bien qu'aujourd'hui je ne sois pas.

IX

Nous allons à la mort mais nous n'y courons pas,
Et mourons tous les jours, car tous les jours s'avance
Quelque part de nostre âge[A], et voyons que l'enfance
4 Devant l'adolescence incontinant chet bas[B].

La debile[C] viellesse arrive pas à pas
Et tout ce qui fust fait avant nostre naissance,
Tout ce qui se fera après la decadence
8 De nos cors endormis, est aus mains du trespas.

Plus nous allons avant, tant plus nous decroissons,
Mesme ce jour icy lequel nous franchissons,
11 La mort avecque nous justement le partage[5];

Et si[D] ne savons pas quant elle nous attend[6],
Il faut donc en tous lieus attendre son outrage,
14 Le penser à la mort rend l'homme plus constant.

XVI

Autre vie, autre estat, autre Cité plus belle
Nous reste après la mort, et, ce bien-heureus jour
Qui nous retirera de ce mortel sejour
4 Est la nativité d'une[E] vie Eternelle.

Tout ce que du grand Ciel la couverture celle[F],
Soit bagues, soit vaisseaux[G] elabourez au tour,
Soit pierres, soit joyaus, soit robes de velour,
8 Sont meubles du logis où nostre esprit hostelle[H7].

On n'emporte non plus que l'on a apporté,
Ce qui couvre nos cors nous sera tout osté.
11 L'entree et la sortie en ce monde est semblable.

A. vie. B. tombe, disparaît très vite. C. faible. D. et pourtant. E. la naissance à une. F. cache, couvre. G. vases. H. dont notre esprit est l'hôte.

Allez donc maintenant, avares[A] effrenez,
Et de tant de thresors injustement gaignez
N'emportez qu'un linceul sous la tombe effroyable.

XLI

[monde.
Qu'est-ce que d'estre mort ? — que n'estre plus au
Avant que naistre au monde, enduries vous douleur ?
Ne point naistre en ce monde, est ce quelque mal-heur ?
La mort et le sommeil marchant en mesme ronde[8],

De la mer de nos maus la tempestueuse onde
Du dormant et du mort ne peut alterer l'heur[B],
Le dormant et le mort n'ont un repos meilleur
Sinon quant le sommeil ou la mort leur redonde[C].

La vie est celle là qui nous met en tourment
Et la mort du peril nous tire au sauvement,
Mais nous la diffamons seulement par envie :

Accusons la saison où nous n'estions pas nez
Des tourments espineus dont nous sommes geinez[D],
Et diray que la mort est pire que la vie.

CCLXXXIX

Quant les Egyptiens traversent les areines[E]
Des desers sablonneus, ils ostent les fardeaus
Plus pesans et fascheus[F] du dos de leurs Chameaus,
À fin de les avoir de plus fraiches haleines ;

Et nous qui voyageons avecque tant de peines
Par les desers mondains[G], pourquoy dans nos cerveaus
Allons nous concevans tant de pensers nouveaus
Qui chargent de desirs nos consciences vaines ?

A. cupides. B. le bonheur. C. retombe sur eux. D. tourmentés, torturés. E. sables. F. les plus pesants et les plus fatigants. G. de ce monde.

L'un court apres l'honneur et l'autre, plus ardent,
Se va pour de l'argent à tous maus hasardant,
11 L'autre d'ame et de cœur aspire à la vengence ;

Si bien que surchargez de trop de pensement
Ils tombent sous le fais, quand plus legerement
14 Ils devroint vers le ciel hausser la conscience.



Christofle de Beaujeu

LES AMOURS

VIII

Puisqu'il faut que je meure, adieu cruelle Dame,
Je cedde volontiers à ce luisant vainqueur,
Adieu, belle qui as un roc au lieu du cœur,
4 Et un demon perfide, au lieu d'une belle ame.

Viens querir ton pardon, et baiser ton fantasme[A],
Ton mort, et ton ami, et ton vray serviteur,
Cruelle voudrois-tu au fort de ma langueur,
8 Me faire en desespoir entrer dessoubs la lame ?

Je ne veux pas pourtant que l'on face, tigresse,
À mon enterrement montre de ta richesse,
11 Amassant sur mon corps des montagnes de fleurs.

A. fantôme.

Mais je veux que ta main seulette m'ensevelisse[1],
Respandant sur mes yeux un bain de chaudes pleurs,
Cela seul peut payer mon fidelle service.

IX

Tu n'eus point de pitié, je le voy bien cruelle,
Ta douceur eſt si peu que je n'y pense pas,
Je suis tout asseuré de descendre là bas[2],
Mon tourment fait lui seul une barque nouvelle.

Je suis le sort moy-mesme, et ma fière bourrelle[A].
Je forge de ma main le mal dont je suis las,
Je me donne des coups, et puis je dis helas !
Je me plais au subjet qui à mourir m'appelle.

Ainsi que les corbeaux passant sur le théatre
Furent contraints de cheoir, et vivans de s'abatre
Faute d'air, eſtonnez de tant de cris en un[3],

Ainsi je fais, blessé, de mes cris lamentables
Fendre l'air, et les Cieux, et le cœur d'un chacun,
Et tomber les oiseaux à mes mots veritables.

XVIII

Sçaches que Palinure enseigna son veſtige[B]
Au Prince descendu sur les Stygiens bords[4],
Errant là-bas en peine, à cause que le corps
Qui n'a point de tombeau, cent ans son âme afflige[5].

L'amoureuse pitié, Marie, ainsi t'oblige
De donner sepulture, à moy las, qui m'endors
D'un sommeil effroyable, et qui parmy les mors
Laissant mes yeux gelez, ombre noire voltige.

A. féminin de bourreau. B. l'endroit où se trouvait sa dépouille.

Helas ! quel voltiger, quel chemin faut-il prendre,
En l'eternelle nuict, par où puis-je descendre ?
Je m'estonne de voir tant de sombres desers.

Dieux, songes, qui dormez sous la fueille immortelle[6],
Venez à moi quelqu'un, me conduire aux Enfers,
Où seroit Paradis, si vous aviez ma belle.

XL

Quel bon-heur est-ce icy, je n'attendois, mignonne,
D'estre récompensé de mes afflictions,
Je l'avois bien songé en mes affections,
N'esperant toutesfois ce qu'ores tu me donne.

Attends encor un peu, car si tu m'abandonne,
Tu n'auras qu'attisé mes chaudes passions,
L'on pense que je sois en ces derisions
Où ce peuple là-haut[7] danse, bruit, saulte, tonne.

Ces baisers que je prend sur ta bouche divine,
Sont ainsi desrobbez qu'au milieu de la ruine
D'une ardante Cité[A] l'on desrobbe chez soy

Ce que l'on aime mieux, ainsi ma belle Dame,
Je cueille ce doux fruict en un semblable effroy,
Craignant de voir ravir ce doux bien à mon ame.

XLV

Le jour des Trespassez que l'usage ordinaire
Commande de prier sur les tombes des mors,
J'admirois[B] le cercueil de tant et tant de corps,
Estendus pesle et mesle au doz d'un Cymitiere :

A. une cité en flammes. B. je regardais avec étonnement.

L'un Marchand, l'autre Noble, et l'autre populaire[A],
Filles, femmes, enfants, jeunes, vieux, foibles, fors,
Un torrent de mes yeux je fis sortir dehors,
Pleurant d'yeux, et de cœur, des hommes la misere.

Tous ces corps qui sont là, ce disois je en courroux,
Aimoient, alloient, parloient, discouroient comme nous,
Et maintenant en rien leur forme eſt consommee!

Aimons donc noſtre vie, et ne la trompons pas,
Car aussi bien, amis, apres noſtre trespas,
Nous ne serons qu'un ombre, un songe, une fumee.

XLVI

Le soir, au son bruyant des cloches eſtourdies,
Qui de leurs premiers cris font émouvoir les Cieux,
Les esprits, à leur son, de leurs oz ennuyeux[B],
Descendent à milliers aux tombes engourdies[8]:

Les uns sont morts d'amour, de chaudes maladies,
Les autres aux combats par le fer furieux,
Mais de tous les demons qui visitent leurs yeux,
J'ay pitié seulement des cousines jolies:

L'une a aimé Ronsard, et l'autre aima Jodelle,
La plus jeune m'aimoit, et m'a eſté fidelle.
Noz esprits occupez ne les vont jamais voir.

Ronsard eſt dans le Ciel qui n'en sçauroit descendre,
Jodelle eſt aux enfers[9], que Pluton ne veut rendre,
Moy vivant, je ne puis non plus ce bien avoir.

A. roturier. B. désirant retrouver leurs os.

XLIX

Vous, qui sans corps, Demons[10], errez en France,
Laissez icy reposer doucement
Voz membres froids, et chez vous maintenant
Courez pour voir le dueil de vostre absence :

Allez y donc, invisibles, je pense
Que vous verrez celuy-cy son enfant,
L'autre sa femme, en un noir vestement,
Offrir[11] à Dieu pour vostre delivrance.

Disant adieu à tous voz domestiques[12],
Vous reviendrez trouver voz corps etiques,
Prendre congé de voz yeux endormis :

Estant guidez des pasles filandieres[13],
Vous passerez les mortelles rivieres,
Vengez d'Amour, et de voz ennemis.

LVII

Belle qui d'un regard, en traversant la rue[14],
M'as fait suivre une lieue apres toy, forcené,
Helas ! ma chere Amour, quel coup tu m'as donné !
Y a-il de tels dards en ceste belle veue ?

Je ne t'ay, mes amours, qu'une fois seule veue,
Je ne sçay qui tu es, dont je suis estonné.
Qu'alloy-je faire là, quand je suis retourné
Où à mon grand mal-heur nous t'avons apperceue ?

Encores qui pis est, je n'ay plus d'esperance
De sçavoir qui tu es, y a-il quelque apparance
Qu'à Paris l'on te puisse en cherchant retrouver ?

C'est un monde confus, de filles et de fames,
C'est où Amour retire et Princesses et Dames.
14 Si[A] me faut-il mourir, ou bien te retrouver !



Siméon-Guillaume de La Roque

AMOURS DE PHYLLIS

IV

Puis qu'à si beau Soleil[1] j'ay mon aisle estendue,
Plus mon desir me pousse et m'esleve là haut,
Plus je pers mon sejour[B], plus mon desir est chaut,
4 Je mesprise la terre et surmonte la nue.

Je ne crains le malheur ny la perte connue
Du jeune audacieux, ny son funebre saut,
Bien que je tombe ainsi (chetif[C] !) il ne m'en chaut :
8 La mort pour tel dessein n'espouvente ma veuë !

Mon cœur s'escrie alors estonné du danger :
Malheureux, où vas tu si prompt et si leger ?
11 Tousjours un repentir suit pareille entreprise.

Non ne crain point mon cœur, aide moy seulement :
Celuy meurt au berceau qui son bonheur mesprise,
14 Et qui meurt comme nous vit eternellement.

A. ainsi. B. repos. C. malheureux.

XI

Madame, ce matin je vous offre une fleur,
Qui du sang de Narcis a prins son origine :
Pour vous y comparer Amour vous la destine,
Et vous vient consacrer son tige et sa couleur.

Vous semblez un Narcis de grace et de rigueur,
Il avoit comme vous l'apparence divine :
De sa vive beauté l'onde fut la ruine,
Et je crains qu'un miroir cause vostre malheur.

De moy[A] je suis Echo dolente forestiere[B],
Qui va cherchant par tout vostre grace meurtriere
Pour trouver du relasche à ma captivité[2].

Mais vous voyant tousjours plus fiere et inhumaine,
Je desire sans plus que je sois la fontaine,
Où les dieux puniront vostre severité.

XII

Doux est le beau Zephyr, quand il vient esbranler[3]
Le fueillage des bois, la verdure des plaines :
Doux est le plaisant bruit des liquides fontaines,
Qu'on voit parmy les prez doucement escouler.

Doux est le son du Lut, qui me sçait consoler
Quand je suis oppressé de mes cruelles peines :
Doux est le miel encor, dont les ruches sont pleines,
Doux est le mois d'Amour[4] qu'on voit renouveler :

Douces sont les odeurs des fleurettes nouvelles
Languissantes au sein des jeunes Damoiselles,
Doux est l'œil et le poil[C] dont Vulcan fut jaloux[5] :

A. quant à moi. B. habitante des forêts. C. la chevelure.

Plus doux sont les appas des graces de ma Dame,
Mais parmy ces douceurs ce qui est le plus doux,
Ce sont les doux baisers qui me desrobent l'ame.

XIV

Obscur valon, montagne sourcilleuse[A],
Qui au Soleil tient opposé le dos :
Nuit solitaire, hostesse du repos :
Démons voisins de l'onde stygieuse[B],

Rocher pierreux, et vous caverne hideuse
Où les Lyons et les Ours sont enclos :
Hiboux, corbeaux, augures d'Atropos[6],
Le seul objet[C] d'une ame malheureuse :

Triste desert du monde abandonné,
Je suis esprit[D] à grand tort condemné
Aux feus, aux cris d'un enfer ordinaire[7],

Et viens à vous pour lamenter mon sort,
Flechir le Ciel, ou, s'il ne se peut faire,
Mouvoir[E] l'Enfer, les Parques, et la Mort.

XXXVII

Je suis en ces deserts l'amoureuse Clytie[8],
Qui suy jusques au soir mon soleil radieux,
Dont la jalouse ardeur d'un amour furieux
Fut cause que je suis en Soucy convertie.

Quand de mon horizon sa lumiere est partie,
Et que l'obscure nuit la desrobe à mes yeux,
De pleurs j'esmeus la terre et de souspirs les Cieux,
Tant que[F] par son retour ma peine est divertie.

A. sévère, majestueuse. B. du Styx, fleuve infernal. C. les seuls spectacles. D. je suis transformé en esprit. E. émouvoir. F. jusqu'à ce que.

Je n'ai que ce relasche au malheur qui me suit,
Le jour je me consomme et vays mourant la nuit
Pres ou loin que je sois de l'astre qui m'enflamme.

Pres, j'aime mieux souffrir. Car par l'esloignement
J'enferme en me fermant au profond de mon ame,
L'ennui, le desespoir, l'horreur, et le tourment.

XLI

Je suis le triste Oyseau de la nuit solitaire[9],
Qui fuit sa mesme espèce[A] et la clairté du jour,
De nouveau transformé par la rigueur d'Amour,
Pour annoncer l'augure au malheureux vulgaire.

J'appren à ces rochers mon tourment ordinaire,
Ces rochers plus[B] secrets où je fay mon séjour :
Quand j'acheve ma plainte, Echo parle à son tour,
Tant que le jour survient qui soudain me fait taire.

Depuis que j'eus perdu mon soleil radieux,
Un voile obscur et noir me vint bander les yeux
Me derobant l'espoir qui maintenoit ma vie.

J'étais jadis un Aigle auprès de sa clairté,
Telle forme à l'instant du sort me fut ravie,
Je vivois de lumière, ore[C] d'obscurité.

LVI

Puis que mon esperance est à l'extremité,
Triste et cruelle fin de vous tant desiree :
Puis que vous me voyez par vostre cruauté
N'estre plus qu'une cendre au tombeau preparee.

A. ceux de son espèce, ses congénères. B. les plus. C. maintenant.

Ressemblez[A] ceste Royne et son cœur indomté,
Qui de son cher mari beut la cendre honoree[10] :
Faite ainsi de la mienne, ô divine beauté,
Recompensant la foy[B] que je vous ay juree.

Ainsi vous esteindrez la soif et le desir
De l'extreme rigueur où vous prenez plaisir,
Rechauffant la froideur dont vostre ame est gelee ;

Lors que j'estimerois ma mort et ma langueur,
Que j'aurois un superbe et riche mausolee,
Si mes cendres estoyent closes dans vostre cueur !

LVII

Ô plaisans arbrisseaux, frais et delicieux,
Où las et travaillé[C] le repos je vien prendre,
Accompagné d'Amour, qui mon cœur a sceu rendre
Un miserable Icare[11] au rais de deux beaux yeux :

Croissez et emportez jusques dedans les Cieux
Les lettres que j'escry sur vostre escorce tendre,
Puis que ma triste vois n'oseroit entreprendre
De raconter le mal qui me rend soucieux.

Si j'ay gravé sur vous le beau nom de ma Dame,
Ne vous en plaignez point, je l'ay bien dedans l'ame
Gravé d'un trait sanglant et de plus forte main.

La foudre, ny les vens ne vous feront plus guerre :
Mais moy j'ay beau porter son beau nom dans le sein,
Je ne suis point exempt de l'amoureux tonnerre.

A. ressemblez à. B. fidélité. C. tourmenté.

CHANSON

Que me sert qu'un Soleil des cieux
Rapporte un Esté gracieux,
Redorant les fleurs par sa flame,
Si le Printemps rit à mes yeux,
L'Hiver pleure au fond de mon ame[12] ?

Que me sert qu'un nouveau retour
Ouvre le sein du mois d'Amour[13]
Aux fleurs, aux lis, à la ramée ?
Las ! où mon Printemps[14] fait sejour
Pour mon cœur la porte est fermée !

Quel printemps me peut consoler
Du mal qui me fait desoler
Loin du bel œil qui me conforte ?
L'Avril qu'on voit renouveler,
Seulement du soucy m'apporte.

Croissez ô délicates fleurs,
Et vous arrosez de mes pleurs,
Tandis que mon œil est fontaine :
Dans le Ciel luiront vos couleurs
Si vous croissez comme ma peine.

Vous chers oysillons de ces bois
Il vous faut taire à ceste fois,
Pour ouïr ma triste adventure :
Vous n'avez point assez de voix,
Pour plaindre le mal que j'endure ;

Que sert de me douloir[A] ainsi
Aux pieds d'un rocher endurcy
Au milieu d'un bois solitaire ?
Car leur racontant mon souci
Je gaigne autant que de me taire.

A. me plaindre, me tourmenter.

Fuyez de mon cœur oppressé
Objet du plaisir delaissé,
De qui le penser me martelle[A] :
Le souvenir du bien passé
M'apporte une douleur nouvelle.

Rien ne me sçauroit contenter,
Ces fleurs ne me font qu'attrister :
De noir mon esperance est peinte :
Ce Rossignol que j'oy chanter
Ne fait que rengreger[B] ma plainte.

Helas ! ô mes yeux languissans
Retournez voir nostre printemps,
C'est trop elongner sa presence :
Car le bien acquis en dix ans
Se perd en un seul jour d'absence.

DIVERSES AMOURS

STANSES D'UNE FAVEUR GRISE

N'estoit-ce pas assez et trop encor, ma Dame,
De ce cruel archer qui loge dans mon ame,
De l'enfer et des feux, où je vy langoureux ?
N'estoit-ce pas assez du martel qui me geine[C],
Sans me donner le Gris pour loyer de ma peine[15] ?
Assez a de travail[D] qui se voit amoureux.

Devoy-je demander avec tant de priere
Ceste morne couleur des travaux messagere,
Et delaisser le verd dont l'espoir est si doux ?

A. m'obsède. B. augmenter, accumuler. C. de la souffrance qui me torture. D. tourment.

Ô beauté que le ciel pour ma mort a fait naistre,
Vous me donnez le Gris pour me faire paroistre
Que je n'auray jamais que du travail de vous.

Ô cruelle faveur trop librement donnée
Pour tenir à jamais ma franchise[A] enchaisnee,
Las je reçoy par toy des peines et des morts,
De gris fut empenné' ceste fleche doree
Que tira dans mon sein l'enfant de Cytheree[16] :
Ainsi j'ay du travail et dedans et dehors.

Vous recongnoissiez bien à mon humeur austere,
Que la grise couleur m'estoit fort necessaire :
Puis que de vos beautez je suis religieux,
Bien, je la porteray pour monstrer ma souffrance,
Et feray desormais du Gris mon esperance :
Le travail fait trouver le repos gracieux.

Beau Gris je vous reçoy, vous m'estes agreable
Pour m'estre presenté d'une main tant aimable,
Qui peut sa vive neige en flamme transformer :
Si les chardons sont gris, soyez chardons encore,
Hermite je vivray du soin[B] qui me devore[17] :
Sans le travail aussi nul ne peut bien aimer.

Ce beau Gris tant aimé de vostre ame divine,
Prend d'un brasier ardant sa premiere origine,
Et quand il est esteint ceste couleur en sort.
Ma dame par le Gris vous me faites entendre
Que bien tost vos beaux yeux me reduiront en cendre,
Et que j'auray du mal encore apres ma mort.

En fin tant de puissance a l'espoir qui me guide
Au soleil de vostre œil doux et prompt homicide,
Que la peur du trespas ne me sçauroit saisir :
Puis que j'ay pour objet[C] une chose si belle,
Mette le sort[D] encore un rocher sur mon aisle :
Si le travail augmente aussi fait le desir.

Ô beau Gris que Venus par les Amours m'envoye,
Pour monstrer qu'en mon ame est esteinte la joye,

A. liberté. B. souci. C. objet d'amour. D. que le sort mette.

Sois desormais tesmoin de ma griefve[A] langueur :
Pour plaire à mes ennuis[B] chere m'eſt ta presence,
Et bien que le travail serve de recompense,
Pluſtoſt qu'eſtre sans gris on me verra sans cœur.

XVI

Douce et chere Marie, ô ma flamme indomtée,
Mille rochers par vous seroyent mieux animéz,
Que ceux qui de Pyrrha jadis furent semez
Et jetez par les mains du fils de Promethee[18].

Si Narcis, dont la fable eſt encor racontee,
Euſt apperceu vos yeux dont nous sommes charmez,
Les siens n'auroyent jamais ses espris enflammez,
Voſtre douceur auroit sa rigueur surmontee.

Enfin rien ne resiſte au pouvoir de vos yeux,
Les rochers endurcis, les hommes et les dieux
Sentent le mesme effet qui ma raison maiſtrise.

Vous avez tant d'attraits, de graces et d'appas,
Que si l'Amour luymesme eſt encor en franchise[C],
C'eſt donc qu'il eſt aveugle, et qu'il ne vous voit pas.

CHANSON

Je vous avois juré ma Dame,
De ne changer jamais de flame,
Ny d'autre temple pour mes vœux :
Mais l'advenir eſt invisible.
Promettre une chose impossible,
Ce sont les faits des amoureux.

Je m'eſtois bien la foy promise[D]
De n'engager plus ma franchise[E],

A. pénible. B. parce qu'elle plaît à mes peines. C. liberté. D. je m'étais bien juré. E. liberté.

Quoy que le maistre me fut doux,
Un autre fois il faut que j'aime :
N'ayant point de foy pour moymesme
Comment en aurois-je pour vous ?

Et quelle erreur ay-je peu faire ?
Comme vous me sceustes attraire
Une autre beauté m'a repris :
Au change se plaist la nature.
L'amour qui trop longuement dure
Souvent apporte du mespris[19].

En fin c'est une grand' louange
De sçavoir bien prendre le change :
Suivez moy, faites en autant,
Je suis changeant, non infidelle.
Car d'en voir une autre plus belle,
C'est assez pour estre inconstant.

Quand Jupiter Dieu du tonnerre
Pour aimer descendit en terre,
La foy ne gesnoit[A] son desir.
Aimons où nostre esprit s'addonne :
Car où la foy nous emprisonne,
Le plaisir n'est guere plaisir.

Mais quelle fureur vous transporte ?
Je ne laisse, aussi je n'emporte
Aucune chose de ce lieu :
Discrettement je me retire.
Celuy-la qui vient sans mot dire,
S'en peut aller sans dire adieu.

Aussi que n'avez-vous puissance
De commander à l'inconstance,
Inventant de nouveaux appas :
Ce qui obscurcit vostre gloire,
Vous[B] sçavez gaigner la victoire,
Mais vous ne la conservez pas[20].

Pour n'avoir point l'ame saisie
De martel[C], ny de jalousie,

A. torturait. B. c'est que vous. C. souffrance.

45 Chacun doit faire ainsi que moy :
Il faut à la Court et aux villes
Porter aux femmes et aux filles
48 Beaucoup d'amour et peu de foy.



Jean de Sponde

STANCES ET SONNETS DE LA MORT

I

Mortels, qui des mortels avez prins vostre vie,
Vie qui meurt encor dans le tombeau du Corps[1] :
Vous qui rammoncelez vos thrésors des thrésors
4 De ceux dont par la mort la vie fust ravie[2].

Vous qui voyant de morts leur mort entresuyvie,
N'avez point de maisons que les maisons des morts,
Et ne sentez pourtant de la mort un remors,
8 D'où vient qu'au souvenir son souvenir s'oublie[3] ?

Est-ce que vostre vie adorant ses douceurs
Déteste des pensers de la mort les horreurs,
11 Et ne puisse envier une contraire envie ?

Mortels, chacun accuse, et j'excuse le tort
Qu'on forge en vostre oubly. Un oubly d'une mort
14 Vous montre un souvenir d'une éternelle vie[4].

II

Mais si faut-il[A] mourir, et la vie orgueilleuse,
Qui brave de la mort[B], sentira ses fureurs,
Les Soleils hâleront ces journalières fleurs,
Et le temps crévera ceste ampoulle venteuse.

Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse,
Sur le verd de la cire esteindra ses ardeurs,
L'huyle de ce Tableau ternira ses couleurs[5],
Et ces flots se rompront à la rive escumeuse.

J'ay veu ces clairs esclairs passer devant mes yeux,
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux,
Où d'une ou d'autre part esclattera l'orage.

J'ay veu fondre la neige et ses torrents tarir,
Ces lyons rugissans je les ay veus sans rage,
Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir[6].

III

Ha ! que j'en voy bien peu songer à ceste mort,
Et si[C] chacun la cerche aux dangers de la guerre,
Tantost dessus la Mer, tantost dessus la Terre,
Mais las ! dans son oubly tout le monde s'endort.

De la Mer on s'attend à ressurgir au Port,
Sur la Terre aux effrois dont l'ennemy s'atterre :
Bref, chacun pense à vivre, et ce vaisseau[D] de verre
S'estime estre un rocher bien solide et bien fort.

Je voy ces vermisseaux bastir dedans leurs plaines
Les monts de leurs desseins, dont les cimes hautaines
Semblent presque esgaler leurs cœurs ambitieux.

A. pourtant il faut. B. qui défie la mort. C. et pourtant. D. vase.

Géants[7], où poussez-vous ces beaux amas de poudre[A] ?
Vous les amoncelez ? Vous les verrez dissouldre :
Ils montent de la Terre ? Ils tomberont des Cieux.

IV

Pour qui tant de travaux[B] ? Pour vous ? de qui l'haleine
Pantelle[C] en la poictrine et traîne sa langueur[8] ?
Vos desseings sont bien loin du bout de leur vigueur
Et vous estes bien près du bout de votre peine[9].

Je vous accorde encore une emprise certaine,
Qui de soy court du Temps l'incertaine rigueur[10],
Si[D] perdrez-vous enfin ce fruit et ce labeur,
Le Mont est foudroyé plus souvent que la plaine.

Ces Sceptres enviez, ces Throsnes débattus,
Champ superbe du camp de vos fières vertus,
Sont de l'avare[F] mort le débat et l'envie.

Mais pourquoy ce souci ? mais pourquoy cest effort ?
Sçavez-vous bien que c'est le train de ceste vie ?
La fuite de la Vie, et la course à la Mort.

V

Hélas ! contez vos jours : les jours qui sont passez
Sont desjà morts pour vous, ceux qui viennent encore
Mourront tous sur le point de leur naissante Aurore,
Et moytié de la vie est moytié du décez.

Ces désirs orgueilleux pesle-mesle entassez,
Ce cœur outrecuidé[F] que vostre bras implore,
Cest indomptable bras que vostre cœur adore[11],
La Mort les met en geine[G], et leur fait le procez.

A. poussière. B. peines, souffrances. C. halète. D. pourtant. E. insatiable. F. plein d'orgueil. G. peine.

Mille flots, mille escueils, font teste à vostre route,
Vous rompez à travers[A], mais à la fin sans doubte
Vous serez le butin des escueils, et des flots.

Une heure vous attend, un moment vous espie,
Bourreaux desnaturez de vostre propre vie,
Qui vit avec la peine, et meurt sans le repos.

VI

Tout le monde se plainct de la cruelle envie
Que la Nature porte aux longueurs de nos jours[12] ;
Hommes, vous vous trompez, ils ne sont pas trop cours,
Si vous vous mesurez au pied de vostre vie.

Mais quoy ? je n'entens point quelqu'un de vous qui die :
Je me veux despestrer de ces facheux destours,
Il faut que je revole à ces plus beaux séjours,
Où séjourne des Temps l'entresuitte infinie[13].

Beaux séjours, loin de l'œil, prez de l'entendement,
Au prix de qui ce Temps ne monte qu'un moment[14],
Au prix de qui le jour est un ombrage sombre,

Vous estes mon désir ; et ce jour, et ce Temps,
Où le monde s'aveugle et prend son passetemps,
Ne me seront jamais qu'un moment, et qu'une Ombre[15].

VII

Tandis que dedans l'air un autre air je respire,
Et qu'à l'envy du feu j'allume mon désir,
Que j'enfle contre l'eau les eaux de mon plaisir,
Et que me colle à Terre un importun martyre,

A. vous passez à travers.

Cest air tousjours m'anime, et le désir m'attire,
Je recerche à monceaux les plaisirs à choisir,
Mon martyre eslevé[16] me vient encor saisir,
Et de tous mes travaux[A] le dernier est le pire[17].

À la fin je me trouve en un estrange esmoy,
Car ces divers effets ne sont que contre moy ;
C'est mourir que de vivre en ceste peine extrême.

Voilà comme la vie à l'abandon s'espard[B],
Chaque part de ce Monde en emporte sa part,
Et la moindre à la fin est celle de nous mesme.

VIII

Voulez-vous voir ce traict qui si roide s'eslance
Dedans l'air qu'il poursuit au partir de la main ?
Il monte, il monte, il pend[C], mais hélas ! tout soudain
Il retombe, il retombe, et perd sa violence.

C'est le train de noz jours, c'est ceste outrecuidance
Que ces monstres de Terre allaittent de leur sein[18],
Qui baise ores[D] des monts le sommet plus haultain,
Ores sur les rochers de ces vallons s'offence.

Voire, ce sont nos jours : quand tu seras monté
À ce point de hauteur, à ce point arresté
Qui ne se peut forcer, il te faudra descendre.

Le traict est empenné, l'air qu'il va poursuyvant,
C'est le champ de l'orage : hé ! commence d'apprendre
Que ta vie est de Plume, et le monde de Vent.

A. tourments. B. se répand. C. plane. D. tantôt.

IX

Qui sont, qui sont ceux-là, dont le cœur idolâtre,
Se jette aux pieds du Monde, et flatte ses honneurs[19] ?
Et qui sont ces valets, et qui sont ces Seigneurs ?
Et ces Ames d'Ebène, et ces Faces d'Albastre ?

Ces masques desguisez, dont la troupe folastre,
S'amuse à caresser je ne sçay quels donneurs
De fumées de Court[20], et ces entrepreneurs
De vaincre encor le Ciel[21] qu'ils ne peuvent combattre ?

Qui sont ces lovayeurs[A] qui s'esloignent du Port ?
Hommagers à la Vie, et félons à la Mort[22],
Dont l'estoille est leur Bien, le vent leur Fantasie ?

Je vogue en mesme mer, et craindroy de périr,
Si ce n'est que je sçay que ceste mesme vie
N'est rien que le fanal qui me guide au mourir.

X

Mais si mon foible corps, qui comme l'eau s'escoule
(Et s'affermit encor plus long temps qu'un plus fort)
S'avance à tous moments vers le sueil de la mort,
Et que mal dessus mal dans le tombeau me roule,

Pourquoy tiendray-je roide à ce vent qui saboule[B]
Le Sablon de mes jours d'un invincible effort ?
Faut-il pas resveiller cette Ame qui s'endort,
De peur qu'avec le corps la Tempeste la foule ?

Laisse dormir ce corps, mon Ame, et quant à toy
Veille, veille[23], et te tien alerte à tout effroy,
Garde que ce Larron ne te trouve endormie :

A. louvoyeurs. B. bouscule.

Le point de sa venüe est pour nous incertain[24],
Mais, mon Ame, il suffist que cest Autheur de Vie
Nous cache bien son temps, mais non pas son dessein.

XI

Et quel bien de la Mort ? où la vermine ronge
Tous ces nerfs, tous ces os ? où l'Ame se départ
De ceste orde[A] charogne, et se tient à l'escart,
Et laisse un souvenir de nous comme d'un songe ?

Ce Corps, qui dans la vie en ses grandeurs se plonge,
Si soudain dans la mort estouffera sa part,
Et sera ce beau Nom qui tant partout s'espard,
Borné de Vanité, couronné de Mensonge.

À quoy ceste Ame, hélas ! et ce corps désunis,
Du commerce du monde hors du monde bannis ?
À quoy ces nœuds si beaux que le Trespas deslie ?

Pour vivre au Ciel il faut mourir plustost ici :
Ce n'en est pas pourtant le sentier raccourcy,
Mais quoy ? nous n'avons plus ny d'Hénoch, ni d'Elie[25].

XII

Tout s'enfle contre moy, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde et la Chair, et l'Ange révolté[26],
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé
Et m'abysme, Seigneur, et m'esbranle, et m'enchante.

Quelle nef, quel appuy, quelle oreille dormante[27],
Sans péril, sans tomber, et sans estre enchanté,
Me donras-tu ? Ton Temple où vit ta Sainсteté,
Ton invincible main et ta voix si constante.

A. sale.

Et quoy ? mon Dieu, je sens combattre maintesfois
Encore avec ton Temple, et ta main, et ta voix,
11 Cest Ange revolté, ceste Chair, et ce Monde.

Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
La nef, l'appuy, l'oreille, où ce charme perdra[A],
14 Où mourra cest effort, où se rompra ceste Onde.



Gabrielle de Coignard

ŒUVRES CHRESTIENNES

SONNET SPIRITUEL X

Obscure nuit, laisse ton noir manteau,
Va reveiller la gracieuse aurore,
Chasse bien loin le soin[B] qui me devore,
4 Et le discours qui trouble mon cerveau.

Voicy le jour gracieux, clair et beau,
Et le soleil qui la terre decore,
Et je n'ay point fermé les yeux encore,
8 Qui font nager ma couche toute en eau[1].

Ombreuse nuit, paisible et sommeillante,
Qui sçais les pleurs de l'ame travaillante[C],
11 J'ay ma douleur cachée dedans ton sein,

A. cet enchantement se perdra. B. souci. C. tourmentée.

Ne voulant point que le monde le sçache,
Mais toutefois je te pry' sans relasche,
De l'apporter aux pieds du Souverain.

STABAT MATER[2]

Prez de la Croix honorée,
Estoit la Vierge esplorée,
Ayant le cœur oppressé
De mille douleurs cruelles,
Voyant les peines mortelles
De son cher fils trespassé.

Ô combien triste et dolente
Fut ceste Dame excellente,
Regardant de ses beaux yeux
Les sanglots et playes fraiches,
Qui furent autant de fleches
Dedans son cœur soucieux.

Quelle ame de pierre dure,
Quelle fiere creature,
Peut contempler les travaux[A],
Qu'elle ne sente[B] les poinctes,
Et les mortelles attainctes
De l'eguillon de tes maux.

En ta divine presence,
Sans respect ny reverence,
L'on perça les pieds et mains,
D'une force tyrannique,
À ce tien enfant unique,
Seul Redempteur des humains.

Ha ! mere pleine de grace,
Demy morte sur la place,
Je te prie de bon cœur,
Que je sente tes tristesses,

A. épreuves. B. sans qu'elle ne sente.

Tes douleurs et tes angoisses,
À la mort de mon Sauveur.

Dans ton amoureuse flamme[3],
Je rechauffe un peu mon ame,
Qui se gele en ses pechez ;
Que j'aye dans mes entrailles,
Les marteaux et les tenailles,
Et les cloux y soyent fichez[4].

Que parmy ces grands alarmes,
Je me fonde toute en larmes,
Oubliant tous les soucis
De ce monde populaire ;
Que rien ne me puisse plaire
Que l'amour du Crucifis.

Que dans son sang je me plonge[5],
Et le fiel de ceste esponge
Mortifie mes plaisirs,
Que jamais mon cœur ne pense
Qu'au pertuis de ceste lance[A],
Le repos de mes desirs.

Qu'en ceste source pourprée,
Ma pauvre ame se recrée,
Desirant estre du rang
De ceste trouppe deslite[B],
Qui embrasse le merite,
Du calice de son sang.

Je te prie, ô Vierge saincte,
Que mon ame soit attaincte,
Et sente profondement
La douleur de son offence,
Faisant dure penitence,
Qui serve d'amandement.

Que parmy la mer profonde
De ce miserable monde,
Je tende tousjours au port,

A. au trou fait par la lance. B. la troupe d'élite des martyrs.

Dont tu es la claire estoille[6],
Et ton fils qui m'a faict voille
Par sa douloureuse mort.

STANCES
SUR LA NATIVITÉ DE JESUS CHRIST

Venez tous affligez et chargez de tristesse[7],
Venez vous esjouyr en la saincte liesse
De ceste belle nuict, comblée de bon-heur,
Des Prophetes sacrez longuement desirée,
Des Anges glorieux hautement admirée,
Et de tous les mortels le souverain honneur.

Je veux qu'en ceste nuict mon cœur se renouvelle,
Oyant les messagers de la saincte nouvelle,
Mon esprit soit content sans plus estre agité,
En ceste douce nuict mes desirs se reposent,
Mes pechez sont remis et mes volontez osent
Adorer humblement l'humaine Deité.

Le ciel clair et serain prend sa robe estoillée,
De son voille ombrageux la nuict s'est desvoillée,
Les vents sont enfermez, la mer retient ses flots,
Toute chose est en paix au nocturne silence,
Apres nostre travail[A] la juste providence
Calme tout ce qui est en l'univers enclos[8].

Il estoit bien raison que la nuict fut ornée,
En laquelle nous est la lumiere donnée,
Il falloit que le jour fut joyeux et plaisant,
Où le Prince de Paix[9], par sa misericorde,
A mis en ces bas lieux eternelle concorde,
Se monstrant parmy nous comme un astre luisant.

Un esclair flamboyant fait separer les nues,
Faisant en maintes parts d'estincelles menues,
Un ange s'apparoit aux simples pastoreaux,

A. peine.

Qui jaloux de leur parc[A], attendans la lumiere,
De peur d'estre surpris ne ferment la paupiere,
Craignant le loup cruel, larron de leurs troupeaux.

À eux donc s'adressa la celeste ambassade,
Disant : allez, pasteurs, en la pauvre bourgade,
Allez en Bethleem, vous verrez en ce lieu
Le Roy qui nous est nay d'une vierge parfaicte,
Allez voir le logis et la basse retraicte
De ce haut Redempteur, l'unique fils de Dieu.

Il est enveloppé de linges deschirées,
Au lieu mesme où l'on veoit les bestes retirées,
Ayant voulu fuyr toutes commoditez,
Luy qui est la splendeur et gloire de son pere,
Succe le chaste laict de la Vierge sa mere,
Portant le pesant faix de nos infirmitez[10].

Apres avoir parlé de si hautes merveilles,
Les glorieuses voix[11] remplissent les oreilles
De celestes accords unis pour entonner,
À l'honneur du grand Dieu louanges et cantiques,
Chantant plus doucement de leurs chants angeliques
Que tous les instruments que l'on sçauroit sonner.

Le ciel s'esjouyssoit et tout ce qui a estre,
Vouloit solemniser l'entrée du grand maistre,
Et les bergers aussi d'un desir mutuel,
Plains d'une vive foy se mettent en la voye,
Trouvant le petit lieu avec extreme joye,
Se prosternant aux pieds du sainct Emanuel[12].

Au tour de cest enfant les legions des Anges
Eslevent[B] sa grandeur par diverses louanges,
La Vierge l'adoroit, Joseph le cherissoit,
Celuy qui paravant estoit un pauvre estable,
Est fait un paradis plaisant et delectable,
Puis que le fils de Dieu dedans se nourrissoit.

Approchez vous d'icy, ames contemplatives[13],
Rengez[C] vos volontez, demeurez attentives,

A. gardant jalousement les enclos des moutons. B. exaltent. C. disciplinez.

Voyez dans le berceau le Sauveur des humains,
Lequel a plus payé que la debte ne monte[14],
Les puissances d'enfer de sa croix il surmonte,
Nous ayant de son sang escrit dedans ses mains.

Heureux fut le peché, heureuse fut la faute[15],
Pour laquelle effacer la sapience haute
Nous donne maintenant un si grand Redempteur,
À fin de reparer le peché de la pomme,
Une vierge dans soy environne[A] un homme,
Ayant brisé le chef du serpent seducteur[16].

L'Espoux est descendu des celestes montaignes,
Habitant parmy nous en ces basses campaignes,
Il avoit regardé long temps par les treillis[17],
Et puis tout à la fois desployant ses largesses,
Il vient au temps predit accomplir ses promesses,
Delivrant les captifs aux prisons envieillis[18].

Quel rayon lumineux, quelle douce estincelle,
Esclairoit et brusloit ceste saincte pucelle,
De quel ravissement son cœur estoit espris,
Voyant en son giron mignardement s'estendre
Celuy que tous les cieux n'ont pouvoir de comprendre,
D'un soubris[B] enfantin esjouyr ses esprits.

Le grand jour qu'il nasquit, les peres s'esjouyrent,
Les manoirs infernaux horriblement fremirent,
Les iniques dœmons qui se faisoient servir,
Seduisant les mortels et de leurs faux miracles,
Soubs le nom des faux dieux de leurs trompeurs oracles,
Virent en ce jour là leur puissance ravir.

Saturne, Jupiter, Mars, Phebus et Mercure,
Et tous les ennemis de l'humaine nature,
N'osent plus s'esmouvoir[C], ils sont rendus muets,
Le grand Dieu Pan est mort, dit la voix au pilotte[19],
Nous sommes tous perdus, dit la prestresse sotte,
Un plus grand est venu qui nos Dieux a deffaits[D].

C'est le puissant vainqueur qui oste la conqueste,
Au Philistin armé du pied jusqu'à la teste[20],

A. porte. B. sourire. C. bouger. D. vaincus.

Rien ne luy sert l'effort de son glaive tranchant,
En habit de pasteur d'un caillou de sa fronde,
Il tue Gouliat, la terreur de ce monde,
Avec tout son orgueil aux enfers trebuchant.

Donc que tous les vivans par une amour extreme,
Servent de tout leur cœur ce Dieu qui tant nous ayme,
Vertu, force et honneur, et benediction,
Soit à sa majesté en la gloire eternelle,
Et sa divine paix dessus l'ame fidelle
Qui le sert humblement de pure intention.



Agrippa d'Aubigné

LE PRINTEMPS

L'HÉCATOMBE À DIANE

III

Misericorde, ô cieux, ô dieux impitoyables,
Espouvantables flots, ô vous palles frayeurs
Qui mesme avant la mort faites mourir les cœurs,
En horreur, en pitié voyez ces miserables !

Ce navire se perd[1], desgarny de ses cables,
Ces cables, ses moyens, de ses espoirs menteurs[2] ;
La voile est mise à bas, les plus fermes rigueurs
D'une fiere beauté sont les rocs imployables ;

Les mortels changements sont les sables mouvantz,
Les sanglots sont esclairs, les souspirs sont les vents,
Les attentes sans fruict sont escumeuses rives,

Où, aux bords de la mer, les esplorés amours,
Vogans de petits bras, las et foible secours,
Aspirent en nageant à faces demivives.

XIX

Je sen bannir ma peur et le mal que j'endure[3],
Couché au doux abry d'un mirthe et d'un cypres[4],
Qui de leurs verds rameaux s'accolans pres à pres
Encourtinent[A] la fleur qui mon chevet azure !

Oyant virer[B] au fil d'un muzisien murmure
Milles nymphes d'argent, qui de leurs flotz secrets
Bebrouillent[C] en riant les perles dans les prés,
Et font les diamans rouller à l'adventure.

Ce bosquet de verbrun[D] qui cest' unde obscurcist,
D'eschos armonieux et de chantz retentist.
Ô sejour amiable ! ô repos pretieux !

Ô giron, doux support au chef[E] qui se tourmente !
Ô mes yeux bien heureux esclairez de ses yeux !
Heureux qui meurt icy et mourant ne lamente !

XXXI

Dans le parc de Thalcy[5], j'ay dressé deux plansons[F]
Sur qui le temps faucheur ny l'ennuyeuse estorse[G]
Des filles de la nuict[6] jamais n'aura de force,
Et non plus que mes vers n'esteindra leurs renoms.

A. enveloppent. B. tourner. C. mélangent. D. arbuste vert foncé. E. à la tête. F. boutures, jeunes arbres. G. le coup douloureux, l'attaque.

J'ay engravé dessus deux chiffres[7] nourrissons
D'une ferme union qui, avec leur escorce,
Prend croissance et vigueur, et avecq'eux s'efforce
8 D'acroistre l'amitié comme croissent les noms.

Croissez, arbres heureux, arbres en qui j'ay mis
Ces noms, et mon serment, et mon amour promis.
11 Aupres de mon serment, je metz ceste priere :

« Vous, nymphes qui mouillez leurs pieds si doucement,
Accroissez ses rameaux comme croist ma misere,
14 Faites croistre ses noms ainsi que mon tourment. »

XLVIII

J'avoy' juré ma mort et de mes tristes jours
La desirable fin, lors que de ta presence
Je me verroy' banny[8]. Sus donc, Aubigné, pense
4 À te priver du jour, banny de tes amours !

Mais mourir c'est trop peu, je veux languir tousjours,
Boire et succer le fiel, rire d'impatience,
M'endormir sur les pleurs de ta meurtriere absence,
8 M'estranger[A] du remede, et fuir mon secours.

N'est-ce pas bien mourir, me priver de ma vie ?
Je ne vy que de toy, je n'ay donc pas envie
11 De vivre en te laissant, encores[B] je me voue

À la plus rude mort qui se puisse esprouver,
C'est ainsi qu'on refuze un coup pour achever
14 Au condamné qui doibt languir sur une roue.

A. m'éloigner. B. et même.

LXI

Si ceux là sont damnez qui, privez d'esperance,
Sur leur acier sanglant vaincus se laissent choir[9],
Si c'est damnation tomber en desespoir,
4 Si s'enferrer soy mesme est une impatience,

N'est-ce pas se damner contre sa conscience,
Avoir soif de poison, fonder tout son espoir
Sur un sable mouvant[10] ? hé ! où peut-il avoir
8 Pire damnation, ny plus aigre sentence ?

Un mesprisé peut-il craindre son dernier jour ?
Qui craint Minos[11] pour juge après l'injuste amour ?
11 Desdaigné que je suis, comment pourroy-je craindre

Une roche, un Cocase, un autour outrageux[A12],
Au prix de mes tormentz ? Je meurs pour avoir mieux,
14 Puis que de deux malheurs il faut choisir le moindre.

LXXIV

Ceux qui font à leur dos un innocent outrage[13],
Enhardis à leur perte et sur soy courageux,
Bourrelez des pechez et des tours vicieux,
4 Qui reviennent au ronge en leur aspre courage[B],

Ont un' humeur pareille à l'amoureuse rage.
Je suis cruel sur moy, ilz sont cruelz sur eux.
Ilz pensent meriter, et je me sen heureux, [mage.
8 Comme ilz font de leurs coups, de mon propre dom-

D'un zele hypocritique ilz perdent la pitié,
Je suis impitoyable en ma folle amitié.
11 Ilz pleignent fort leurs maux, moy je ne puis me taire,

A. vautour ou oiseau rapace blessant. B. qui reviennent au remords dans leur âpre cœur.

Mais ils sont repentans d'un enorme forfait.
En ce poinct seulement nostre mal est contraire :
Car si je suis martyr, c'est pour n'avoir rien fait[14].

LXXV

Que peut une galere ayant perdu la rame,
Le poisson hors de l'eau, la terre sans humeur[A],
Un roy sans son conseil, un peuple sans seigneur,
La salemandre froide ayant perdu la flamme[15] ?

Que pourra faire un corps destitué de l'ame,
Et le fan[B] orphelin par le coup d'un chasseur ?
Beaucoup moins peut encor le triste serviteur
Esgaré de son cœur, et des yeux de sa dame.

Helas ! que puis-je donc ? je ne puis que souffrir
Et ma force me nuit m'empeschant de mourir.
Je n'imagine rien qu'un desespoir d'absence.

Je puis cercher le fonds de ma fiere douleur,
L'essence de tout mal, je puis tout pour malheur
Mais c'est à me guerir qu'on voit mon impuissance.

LXXXV

Desja la terre avoit avorté[C] la verdure
Par les sillons courbez, lors qu'un fascheux hyver
Dissipe les beautez, et à son arriver
S'accorde en s'opposant au vouloir de nature,

Car le froid enuieux[D], que le bled verd endure,
Et la neige qui veut en son sein le couver
S'oppose à son plaisir affin de le sauver,
Et pour, en le sauvant, luy donner nourriture.

A. eau. B. petit d'un animal. C. avait engendré dans de mauvaises conditions. D. douloureux.

Les espoirs de l'amour sont les bleds verdissantz,
Le desdain, les courroux sont frimatz blanchissantz.
Comme du temps fascheux s'esclost un plus beau jour,

Soubz l'ombre du refus la grace se reserve,
La beauté du printemps soubz le froid se conserve,
L'ire des amoureux est reprise d'amour[16].

STANCES

III

À longs filetz de sang, ce lamentable cors
Tire du lieu qu'il fuit le lien de son ame[17],
Et séparé du cueur qu'il a laissé dehors
Dedans les fors liens et aux mains de sa dame,
Il s'enfuit de sa vie et cherche mille morts.

Plus les rouges destins arrachent loin du cueur
Mon estommac pillé[A], j'espanche mes entrailles
Par le chemin qui est marqué de ma douleur :
La beauté de Diane, ainsy que des tenailles,
Tirent l'un d'un costé, l'autre suit le malheur.

Qui me voudra trouver destourne[B], par mes pas,
Par les buissons rougis, mon cors de place en place :
Comme un vaneur[C] baissant la teste contre bas,
Suit le sangler blessé aisement à la trasse
Et le poursuit à l'œil jusqu'au lieu du trespas.

Diane, qui vouldra me poursuivre en mourant,
Qu'on escoute les rochs resonner mes querelles[D],
Qu'on suive pour mes pas de larmes un torrent,
Tant qu'on trouve seché de mes peines cruelles
Un coffre, ton portrait, et rien au demeurant[E].

A. ma poitrine oppressée. B. qu'il cherche mon corps en faisant des tours *(vocabulaire de la chasse)*. C. veneur, chasseur. D. faire résonner mes plaintes. E. et rien d'autre.

Les chans sont abreuvés après moy de douleurs,
Le soucy, l'encholie et les tristes pensées
Renaissent de mon sang et vivent de mes pleurs[18],
Et des cieux les rigueurs contre moy courroucées
Font servir mes soupirs à esventer ses fleurs.

Un bandeau de fureur espais presse mes yeux
Qui ne dissernent plus le dangier ny la voie ;
Mais ilz vont effraiant de leur regard les lieux
Où se trame ma mort, et ma presence effroye
Ce qu'embrassent la terre et la voulte des cieux.

Les piteuses[A] forestz pleurent de mes ennuys[19],
Les vignes, des ormeaux les cheres espousées,
Gemissent avecq'moy et font pleurer[B] leurs fruitz
Mille larmes, au lieu de tandrettes rosées
Qui naissoient de l'aurore à la fuitte des nuitz.

Les grans arbres hautains au milieu des forestz
Oyant les arbrisseaux qui mes malheurs degoutent[C],
Mettent chef contre chef, et branches près après,
Murmurent par entre eux et mes peines s'acoutent[D],
Et parmy eux fremit le son de mes regretz.

Les rochers endurcis où jamais n'avoient beu
Les troupeaux alterez, avortez de mes pennes[20]
Sont fonduz en ruisseaux aussi tost qu'ils m'ont veu.
Les plus sterilles mons en ont ouvert leurs vaines
Et ont les durs rochers montré leur sang esmeu.

Les chesnes endurcis ont hors de leur saison
Sué, me ressentant aprocher, de cholere,
Et de couleur de miel pleurerent à foison,
Mais cest humeur[E] estoit pareil à ma misere,
Essence de mon mal aigre plus que poison[21].

Les taureaux indomptez mugirent à ma voix
Et les serpens esmeuz de[F] leurs grottes sifflerent,
Leurs tortillons grouillans là sentirent les loix

A. éprouvant de la pitié. B. pleurent sur. C. laissent couler goutte à goutte, pleurent. D. écoutent. E. ce liquide. F. poussés hors de.

De l'amour ; les lions, tigres et ours pousserent,
Meuz de pitié de moy, leurs cris dedans les bois.

Alors des cleres eaux l'estoumac[A] herissé
Sentit jusques au fons l'horreur de ma presence,
Esloignant contre bas flot contre flot pressé ;
Je fuis contre la source et veulx par mon absence
De moy mesme fuyr, de moy mesme laissé.

Mon feu mesme embrasa le sein moite des eaux,
Les poissons en sautoient, les Nimphes argentines
Tiroient du fons de l'eau des violans flambeaux,
Et enflant d'un doux chant contre l'air leurs poitrines,
Par pitié gasouilloient le discours de mes maux.

Ô Saine[B] ! di je alors, mais je n'y puis aller,
Tu vas, et si pourtant je ne t'en porte envie,
Pousser tes flotz sacrés, abbreuver et mouiller
Les mains, la bouche et l'œil de ma belle ennemie,
Et jusques à son cueur tes undes devaler[22].

Prens pitié d'un mourant et pour le secourir
Porte de mes ardeurs en tes undes cachées,
Fais ses feuz avecq'toy subtilement courir
De son cueur alumé toutes les pars touchées[23],
Luy donnant à gouter ce qui me fait mourir.

Mais quoi ! desja les Cieux s'acordent à pleurer,
Le soleil s'obscurcist[24], une amere rosée
Vient de gouttes de fiel la terre ennamourer,
D'un crespe noir la lune en gemist desguisée,
Et tout pour mon amour veult ma mort honorer.

Au plus hault du midi, des estoilles les feuz
Voiant que le soleil a perdu sa lumiere
Jectent sur mon trespas leurs pitoiables yeuz
Et d'errines[C] aspectz soulagent ma misere :
L'hymne de mon trespas est chanté par les cieux.

Les anges ont senty mes chaudes passions,
Quictent des cieux aymés leur plaisir indissible,

A. le cœur. B. la Seine. C. vengeurs *(adjectif formé sur « Érinyes »).*

Ilz souffrent, affligez de mes afflictions,
Je les voy de mes yeux bien qu'ilz soient invisibles,
Je ne suis faciné de douces fictions[A25].

Tout gemist, tout se plaint, et mon mal est si fort
Qu'il esmeut fleurs, costaux, bois et roches estranges,
Tigres, lions et ours et les eaux et leur port,
Nimphes, les vents, les cieux, les astres et les anges.
Tu es loin de pitié et plus loin de ma mort,

Plus dure que les rocs, les costes et la mer
Plus altiere que l'aer, que les cieux et les anges,
Plus cruelle que tout ce que je puis nommer,
Tigres, ours et lions, serpens, monstres estranges :
Tu ris en me tuant et je meurs pour aimer.

LES TRAGIQUES

LES FEUX

Voici marcher de rang[B] par la porte doree[1],
L'enseigne d'Israel dans le ciel arboree,
Les vainqueurs de Sion, qui au prix de leur sang
Portans l'escharpe blanche ont pris le caillou blanc[2] :
Ouvre, Jerusalem, tes magnifiques portes[3] ;
Le lion de Juda[4] suivi de ses cohortes
Veut regner, triompher et planter dedans toy
L'estendart glorieux, l'auriflam de la foy.
Valeureux chevaliers, non de la Table ronde,
Mais qui estes, devant les fondemens du monde,
Au roolle[C] des esleus, allez, suivez de rang
Le fidelle, le vray, monté d'un cheval blanc[5].
Le paradis est prest, les Anges sont vos guides ;
Les feux qui vous brusloyent vous ont rendus candides ;
Tesmoins de l'Eternel, de gloire soyez ceints,

A. de doux mensonges. B. en ordre. C. registre.

Vestus de crespe net, la justice des Saincts,
De ceux qui à Satan la bataille ont livree,
Robe de nopce ou bien casaque de livree[6].
Condui mon œuvre, ô Dieu ! à ton nom, donne moy
Qu'entre tant de martyrs, champions de la foy,
De chasque sexe, estat ou aage, à ton sainct temple
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.
Dormant sur tel dessein, en mon esprit ravi
J'eus un songe au matin[7], parmi lequel je vi
Ma conscience en face, ou au moins son image,
Qui au visage avoit les traicts de mon visage.
Elle me prend la main en disant : « Mais comment
De tant de dons de Dieu ton foible entendement
Veut-il faire le choix ? oses-tu bien eslire[A]
Quelques martyrs choisis, leur triomphe descrire,
Et laisser à l'oubli comme moins valeureux
Les vainqueurs de la mort, comme eux victorieux ?
J'ai peur que cette bande ainsi par toy choisie
Serv' au style du siecle et à la poesie,
Et que les rudes noms, d'un tel style ennemis,
Ayent entre les pareils la difference mis[8]. »
Je responds : « Tu sçais bien que mentir je ne t'ose,
Mirouër de mon esprit ; tu as touché la cause
La premiere du choix[9], joint que[B] ma jeun'ardeur
A de ce haut dessein espoinçonné[C] mon cœur,
Pour au siecle donner les boutons de ces choses
Et l'envoyer ailleurs en amasser les roses.
Que si Dieu prend à gré ces premices, je veux
Quand mes fruicts seront meurs[D] lui payer d'autres vœux,
Me livrer aux travaux de la pesante histoire[10],
Et en prose coucher les hauts faits de sa gloire :
Alors ces heureux noms sans eslite et sans choix
Luiront en mes escrits plus que les noms des Rois. »
Ayant fait cette paix avec ma conscience,
Je m'advance au labeur avec cette asseurance
Que, plus riche et moins beau[11], j'escris fidellement
D'un style qui ne peut enrichir l'argument.
Ames dessous l'autel victimes des idoles[E12],
Je preste à vos courroux le fiel de mes paroles,
En attendant le jour que l'Ange delivrant

A. choisir. B. outre que. C. aiguillonné. D. mûrs. E. sacrifiées aux idoles.

Vous aille les portaux du paradis ouvrant.
De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?
Tous courages de Dieu. J'honorerai vostre aage,
Vieillards, de qui le poil[A] a donné lustre au sang,
Et de qui le sang fut decoré du poil blanc :
Hus, Hierome de Prague[13], images bien cognues
Des tesmoins que Sodome[14] a trainé par les rues
Couronnez de papier[15], de gloire couronnés
Par le siege qui a d'or mitrés et ornés
Ceux qui n'estoyent pasteurs qu'en papier et en titres,
Et aux evesques d'or fait de papier les mitres[16].
Leurs cendres qu'on jetta au vent, en l'air, en l'eau
Profiterent bien plus que le puant monceau
Des charognes des grands que, morts, on emprisonne
Dans un marbr' ouvragé : le vent leger nous donne
De ces graines par tout ; l'air presqu'en toute part
Les esparpille, et l'eau à ses bords les depart.
Les pauvres de Lyon[17] avoyent mis leur semence
Sur les peuples d'Alby ; l'invincible constance
Des Albigeois[18] frappez de deux cent mille morts,
S'espandit par l'Europe, et en peupla ses bords.
L'Angleterre eut sa part, eut Gerard[19] et sa bande,
Condamnez de mourir à la rigueur plus grande
De l'impiteux hyver, sans que nul cœur esmeu
Leur osast donner pain, eau, ni couvert ni feu.
Ces dix huict tous nuds, à Londres, par les ruës,
Ravirent des Anglois les esprits et les veuës,
Et chanterent ce vers jusqu'au point de mourir :
« Heureux qui pour justice a l'honneur de souffrir[20] ! »
Ainsi la verité, par ces mains devoilee,
Dans le Septentrion estendit sa volee ;
Dieu ouvrit sa prison et en donna la clef,
La clef de liberté, à ce vieillard Wiclef[21] :
De luy fut l'ouverture aux tesmoins d'Angleterre,
Encor' plus honnoree en martyre qu'en guerre.
Là on vid un Bainam qui de ses bras pressoit
Les fagots embrasez, qui mourant embrassoit
Les outils de sa mort, instruments de sa gloire,
Baisant, victorieux, les armes de victoire :
D'un celeste brasier ce chaut brasier esmeu
Renflamma ces fagots par la bouche de feu.

A. la chevelure.

Fricht apres l'imita, quand sa main deliee
Fut au secours du feu ; il print une poignee
De bois et la baiza, tant luy semblerent beaux
Ces eschellons du ciel comm' ornemens nouveaux[22].
Puis l'Eglise accoucha comme d'une ventree
De Thorp, de Beuverland, de l'invaincu Sautree[23],
Les uns doctes prescheurs, les autres chevaliers,
Tous à droit[A] couronnés de celestes lauriers.
Bien que trop de hauteur esbranlast ton courage
(Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage),
Ta fin pourtant me fait en ce lieu te nommer,
Excellent conseiller et grand primat Krammer[24].
Pour ta condition plus haute et plus aimable
La vie te fut douce et la mort detestable.
À quoi semblent[B] les cris dont esclattent si fort
Ceux qui à col retors[C] sont trainez à la mort,
Sinon aux plaintes qu'ont les enfans à la bouche
Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche ?
Les laboureurs lassez trouvent bien à propos
Et plus doux que le jeu le temps de leur repos.
Ainsi ceux qui sont las des langoureuses vies
Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies ;
Mais ceux de qui la vie a passé comme un jeu,
Ces cœurs ne sont point cœurs à digerer le feu.
C'est pourquoy de ces grands les noms dedans ce temple
Ne sont pour leur grandeur, mais pour un rare exemple,
Rare exemple de Dieu, quand par le chas estroict
D'un' aiguille il enfile un cable qui va droict[25].
Poursuivons les Anglois qui de succez estranges
Ont fait nommer leur terre à bon droict terre d'Anges[26].
Tu as ici ton rang, ô invincible Haux[27] !
Qui pour avoir promis de tenir les bras hauts
Dans le milieu du feu, si du feu la puissance
Faisoit place à ton zele et à ta souvenance :
Sa face estoit bruslee, et les cordes des bras
En cendres et charbons estoyent cheutes[D] en bas,
Quand Haux, en octroyant aux freres leur requeste,
Des os qui furent bras fit couronne à sa teste.
Ô quels cœurs tu engendres ! ô quels cœurs tu nourris,
Isle saincte, qui eus pour nourrisson Norris[28] !
On dit que le chrestien qui à gloire chemine

A. à bon droit. B. ressemblent. C. malgré leur résistance. D. tombées.

Va le sentier estroit qui est jonché d'espine :
Cettuy-ci sans figure a, pieds nus, cheminé
De l'huis de sa prison au supplice ordonné.
Sur ces tapis aigus ainsi jusqu'à sa place
À ceux qui la suivront il a rougi la trace,
Vraye trace du ciel, beau tapis, beau chemin,
À qui veut emporter la couronne à la fin :
Les pieds devienent cœur, l'ame du ciel apprise
Fait mespriser les sens, quand le ciel les mesprise.
    Dieu vid en mesme temps (car le prompt changement
De cent ans, de cent lieux ne luy est qu'un moment)
Deux rares cruautez, deux constances nouvelles
De deux cœurs plus que d'homme en sexe de femelles,
Deux cœurs chrestiens anglois, deux precieux tableaux,
Deux spectacles piteux[A], mais specieux[B] et beaux.
L'une croupit long temps en la prison obscure,
Contre les durs tourmens elle fut la plus dure,
Elle fit honte au Diable et aux noires prisons ;
Elle alloit appuyant d'exemple et de raisons
Les esprits defaillans ; nul inventeur ne treuve[C]
Nul tourment qui ne soit surmonté par Askeuve[29].
Quand la longueur du temps, la laide obscurité
Des cachots eut en vain sondé sa fermeté,
On presente à ses yeux l'espouvantable gehenne[D],
Et elle avoit pitié en souffrant de la peine
De ces faux justiciers, qui ayans essayé
Sur son corps delicat leur courroux desployé,
Elle, se teut ; et lors furent bien entendues
Au lieu d'elle crier les cordes trop tendues,
Achevé tout l'effort de tout leur appareil[30],
Non pas troublé d'un pleur le lustre[E] de son œil :
Œil qui fiché au ciel, au tourment qui la tue
Ne jette un seul regard pour eslongner sa veuë
Du seul bien qu'elle croid, qu'elle aspire et pretend.
Le juge se despite[F], et luy mesme retend
La corde à double nœud ; il met à part sa robe,
L'inquisiteur le suit ; la passion desrobe
La pitié de leurs yeux ; ils vienent remonter
La gehenne, tourmentez en voulant tourmenter ;
Ils dissipent les os, les tendons et les veines,

A. qui inspirent la pitié. B. magnifiques. C. trouve. D. les instruments de la torture. E. l'éclat. F. s'irrite.

Mais ils ne touchent point à l'ame par les geines[A].
La foy demeure ferme et le secours de Dieu
Mit les tourmens à part, le corps en autre lieu[31] ;
Sa plainte seulement encor ne fut ouïe,
Hors l'ame toute force en elle esvanouïe.
Le corps fut emporté des prisons comme mort.
Les membres defaillans, l'esprit devint plus fort :
Du lict elle instruisit et consola ses freres
Du discours animé de ses douces miseres.
La vie la reprit et la prison aussi ;
Elle acheva le tout, car aussi tost voici :
Pour du faux justicier couronner l'injustice,
De gloire le martyre, on dresse le supplice.
Quatre martyrs trembloyent au nom mesme du feu,
Elle leur departit[B] des presens de son Dieu ;
Avec son ame encor elle mena ces ames
Pour du feu de sa foy vaincre les autres flammes.
« Où est ton aiguillon ? où est ce grand effort ?
Ô Mort ! où est ton bras ? (disoit-elle à la mort)[32],
Où est ton front hideux, dequoy tu espouvantes
Les hures des sangliers, les bestes ravissantes ?
Mais c'est ta gloire, ô Dieu, il n'y a rien de fort
Que toy, qui sçais tuer la peine avec la mort.
Voici les cieux ouverts[33], voici son beau visage ;
Freres, ne tremblez pas ; courage, amis, courage ! »
Elle disoit ainsi, et le feu violent
Ne brusloit pas encor son cœur en la bruslant ;
Il court par ses costés ; en fin, leger, il vole
Porte dedans le ciel et l'ame et la parole.
Or l'autre[34] avec sa foy garda aussi le rang
D'un esprit tout royal, comme royal le sang.
Un royaume est pour elle, un autre Roy luy donne
Grace de mespriser la mortelle couronne
En cerchant l'immortelle, et luy donna des yeux
Pour troquer l'Angleterre au royaume des cieux :
Car elle aima bien mieux regner sur elle mesme[35],
Plustost que vaincre tout surmonter la mort blesme.
Prisonniere ça bas, mais princesse là haut,
Elle changea son throne empour[C] un eschafaut,
Sa chaire de parade en l'infime sellete[D],

A. tortures. B. fit part. C. pour, en échange de. D. l'humble banc des accusés.

Son carrosse pompeux en l'infame charrette,
Ses perles d'Orient, ses brassarts[A] esmaillez
En cordeaux renouëz et en fers tous rouïllez.
Ce beau chef couronné d'opprobres et d'injures
Et ce corps enlassé de chaines pour ceintures
Par miracle fit voir que l'amour de la croix
Au sang des plus chetifs[B] mesla celui des Rois.
Le peuple gemissant portoit part de sa peine
En voyant, demi mort, mourir sa jeune Reine,
Qui dessus l'eschaffaut se voyant seulement[C]
Ses gants et son livret pour faire testament,
Elle arrache ses mains et maigres et menues
Des cordes avec peine, et de ses deux mains nues
Fit present de ses gants à sa dame d'atour,
Puis donna son livret au garde de la tour
Avec ces mots escrits : « Si l'ame deschargee
Du fardeau de la terre, au ciel demi changee,
Prononce verité sur le sueil du repos,
Si tu fais quelque honneur à mes derniers propos,
Et lors que mon esprit, pour le monde qu'il laisse
Desja vivant au ciel, tout plein de sa richesse,
Doit monstrer par la mort qu'il aime verité,
Pren ce dernier present, seau[D] de ma volonté.
C'est ma main qui t'escrit ces dernieres paroles :
Si tu veux suyvre Dieu, fuy de loin les idoles,
Hay ton corps pour l'aimer, aprens à le nourrir
De façon que pour vivre il soit prest de mourir,
Qu'il meure pour celuy qui est rempli de vie,
N'ayant pourtant de mort ni crainte ni envie ;
Tousjours regle à la fin de ton vivre le cours,
Chascun de tes jours[E] tende au dernier de tes jours ;
De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance
Et le jour de la mort celui de la naissance[36]. »
Ces doigts victorieux ne graverent ceci
En cire seulement, mais en l'esprit aussi :
Et faut que ce geolier, captif de sa captive,
Bien tost à mesme cause et mesme fin la suive[37].
Achevant ces presens, l'executeur vilain
Pour la joindre au posteau voulut prendre sa main :
Ell' eut horreur de rompre encor la modestie

A. bracelets. B. petits. C. voyant qu'elle avait seulement. D. sceau.
E. que chacun de tes jours.

Qui jusqu'au beau mourir orna sa belle vie ;
Ell' apprehenda moins la mort et le couteau
Que le sale toucher d'un infame bourreau ;
Elle appelle au secours ses pasles damoiselles
Pour descouvrir son col ; ces fillettes, nouvelles
Au funeste mestier, ces piteux instrumens
Sentirent jusqu'au vif leur part de ses tourmens.
Cesar, voyant, sentant sa poictrine blessee
Et non sa gravité par le fer abaissee,
Le sein et non l'esprit par les coups enferré,
Le sang plus tost du corps que le sens[A] retiré,
Par honneur abria[B] de sa robe percee
Et son cœur offensé et sa grace offensee[38] :
Et ce cœur d'un Cesar, sur le sueil inhumain
De la mort, choisissoit non la mort mais la main[39].
Les mains qui la paroyent la parerent encore.
Sa grace et son honneur, quand la mort la devore,
N'abandonnent son front : elle prend le bandeau,
Par la main on l'amene embrasser le posteau,
Elle demeure seule en agneau despouillee.
La lame du bourreau de son sang fut mouillee :
L'ame s'en vole en haut, les Anges gracieux
Dans le sein d'Abraham la ravirent aux cieux[40].
Le ferme doigt de Dieu tint celui de Bilnee[41],
Qui à sa penultieme et craintive journee
Voulut prouver au soir s'il estoit assez fort
Pour endurer le feu instrument de la mort.
Le geolier, sur le soir, en visitant le treuve
Faisant de la chandelle et du doigt son espreuve :
Ce feu lent et petit, d'indicible douleur,
À la premiere fois lui affoiblit le cœur,
Mais apres il souffrit brusler à la chandelle
La peau, la chair, les nerfs, les os et la moëlle.
Le vaillant Gardiner[42] me contraint cette fois
D'animer mon discours de ce courage anglois.
Tout son sang escuma lui reprochant son aise
En souffrant adorer l'idole portugaise.
Au magnifique apprest des nopces d'un grand Roy
La loy de Dieu luy fit mettre aux pieds toute loy,
Toute crainte et respect, les tourmens et sa vie,
Et puis il mit aux pieds et l'idole et l'hostie

A. la conscience. B. couvrit.

Du cardinal sacrant : là entre mille fers
Il desdaigna le front des portes des enfers.
Il vainquit, en souffrant les peines les plus dures.
Les serfs des questions[A] il lassa de tortures :
Contre sa fermeté rebouscha[B] le tourment,
Le fer contre son cœur de ferme diamant ;
Il avalla trois fois la serviette sanglante[43],
Les yeux qui le voyoyent souffroyent peine evidente ;
Il beut plus qu'en humain les inhumanités,
Et les supplices lents finements inventés.
On le traine au supplice, on coupe sa main dextre,
Il la porte à la bouche avec sa main senestre,
La baise ; l'autre poing luy est couppé soudain,
Il met la bouche à bas et baise l'autre main.
Alors il est guindé[C] d'une haute poulie,
De cent nœuds à cent fois son ame se deslie,
On brusle ses deus pieds : tant qu'il eut le sentir
On cerche sans trouver en luy le repentir.
La mort à petit feu lui oste son escorce[44],
Et lui à petit feu oste à la mort la force.

Passeray-je la mer de tant de longs propos
Pour enrooller[D] ici ceux-là qui en repos
Sont morts sur les tourmens des geinnes debrizantes[E],
Par la faim sans pitié, par les prisons puantes,
Les tenailles en feu, les enflambés tonneaux,
Les pleurs d'un jeune Roy[45] ? Trois Agnez, trois agneaux !
Ailleurs nous cueillerons ces fleurons d'Angleterre,
Lions qui ont fait voir aux peuples de la terre
Des Anges en vertus ; mais ces vainqueurs Anglois
Me donneront congé de destourner ma voix
Aux barbares esprits d'une terre deserte.
Dieu poursuivit Satan et lui fit guerre ouverte
Jusques en l'Amerique, où ces peuples nouveaux
Ont esté spectateurs des faits de nos bourreaux.
Leurs flots ont sçeu noyer, ont servi de supplices,
Et leurs rochers hautains presté leurs precipices[46] :
Ces aigneaux eslongnez en ce sauvage lieu
N'estoyent pas esgarés, mais dans le sein de Dieu ;
Lors qu'eslevés si haut leurs languissantes veuës

A. les valets commis à la torture. B. rebondit, s'émoussa. C. hissé. D. mettre sur mon registre. E. des instruments de torture qui mettent en pièces.

Vers leur païs natal furent de loin tenduës,
Leurs desseins impuissans, pour n'estre assez legers,
Eurent secours des vents ; ces ailez messagers
En apporterent l'air aux rives de la France.
La mer ne devora le fruict de leur constance.
Ce n'est en vain que Dieu desploya ses thresors
Des bestes du Bresil aux solitaires bords,
Afin qu'il n'y ait cœur ni ame si sauvage
Dont l'oreille il n'ait peu frapper de son langage.
   Mais l'œil du Tout-puissant fut en fin r'amené,
Aux spectacles d'Europe : il la vit, retourné,
À soy mesme estrangere, à ses bourgeois[A] affreuse,
De ses meurtres rouïllee[B] et des brasiers fumeuse.
Son premier object[C] fut un laboureur caché,
Treize mois par moitié en un cachot panché,
Duquel la voute estroitte avoit si peu de place
Qu'entre ses deux genoux elle ployoit la face
Du pauvre condamné : ce naturel trop fort
Attendit treize mois la trop tardive mort.
   Venot, quatre ans lié, fut en fin six semaines
En deux vaisseaux pointus, continuelles geinnes[47] ;
Ses deux pieds contremont[48] avoyent ployé leurs os ;
En si rude posture il trouva du repos.
On vouloit desrober au public et aux veuës
Une si claire mort, mais Dieu trouva les gruës
Et les tesmoins d'Irus[49]. Il demandoit à Dieu
Qu'au bout de tant de maux il peust au beau milieu
Des peuples l'annoncer, en monstrant ses merveilles
Aux regards aveuglez et aux sourdes oreilles.
Non que son cœur vogast aux flots de vanité,
Mais bruslant il faloit luire à la verité.
L'homme est un cher flambeau, tel flambeau ne s'alume
Afin que sous le muys[D] sa lueur se consume.
Le ciel du triomphant fut le dais, le soleil
Y presta volontiers les faveurs de son œil ;
Dieu l'ouït, l'exauça, et sa peine cachee
N'eust peu jamais trouver heure mieux recerchee :
Il fut la belle entree et spectacle d'un Roy,
Ayant Paris entier spectateur de sa foy.
   Dieu des plus simples cœurs estoffa ses louanges,

A. citoyens. B. couleur de sang séché. C. ce qu'il vit d'abord. D. sous le boisseau.

Faisant revivre au ciel ce qui vivoit aux fanges.
Il mit des cœurs de Rois aux seins des artisans,
Et aux cerveaux des Rois des esprits de paisans ;
Il se choisit un Roy d'entre les brebiettes[50],
Il frappe un Pharaon par les mouches infectes[51],
Il esveilla celuy dont les discours si beaux
Donnerent cœur aux cœurs des quatorze de Meaux[52],
Qui (en voyant passer la charrette enchainee
En qui la saincte troupe à la mort fut menee)
Quitta là son mestier, vint les voir, s'enquerir,
Puis, instruict de leur droict, les voulut secourir,
Se fit leur compagnon, et en fin il se jette,
Pour mourir avec eux, luy mesme en la charrette.
  C'est Dieu qui point ne laisse au milieu des tourments
Ceux qui souffrent pour lui : les cieux, les elements
Sont serfs[A] de cettuy-là qui a ouy le langage
Du paumier d'Avignon[53], logé dans une cage
Suspendue au plus haut de la plus haute tour.
La plus vive chaleur du plus chaud et grand jour,
Et la nuict de l'hyver la plus froide et cuisante
Lui furent du printemps une haleine plaisante[B],
L'appuy le plus douillet de ses rudes carreaux
Estoit le fer trenchant des endurcis barreaux :
Mais quand c'est pour son Dieu que le fidele endure
Lors le fer s'amolit ou sa peau vient plus dure.
Sur ce corps nud la bise attiedit ses glaçons,
Sur sa peau le soleil rafraichit ses rayons :
Tesmoin deux ans six mois[54] qu'en chaire si hautaine
Ce prescheur effraya ses juges de sa peine.
De vers continuels, joyeux, il loüoit Dieu.
S'il s'amassoit quelqu'un pour le voir en ce lieu
Sa voix forte preschoit, le franc et clair ramage
Des pures veritez sortoit de cette cage ;
Mais sur tout on oyoit ses exhortations
Quand l'idole passoit en ses processions[55]
Sous les pieds de son throne, et le peuple prophane
Trembloit à cette voix plus qu'à la tramontane.
Les hommes cauteleux vouloyent laisser le tort
De l'inique sentence et de l'injuste mort
Au ciel, aux vents, aux eaux, que de l'air les injures
Servissent de bourreaux ; mais du ciel les mains pures

A. au service. B. une brise agréable.

Se ployerent au sein[A] ; et les trompeurs humains
Parfirent le procez par leurs impures mains,
Au bout de trente mois estouffant cette vie
Qu'ils voyoyent par les cieux trop longuement cherie :
Mains que contre le ciel arment les mutinez
Quand la faveur du ciel couvre les condamnez.
Non pas que Dieu ne puisse accomplir son ouvrage,
Mais c'est pour reprocher à ces mutins leur rage.
Les Lyonnois ainsi resisterent à Dieu,
Lors que deux freres saincts[56] se virent au milieu
Des feux estincelans, où le ciel et la terre
Par contraires desseins se livrerent la guerre.
Un grand feu fut pour eux aux Terreaux preparé,
Chacun donna du bois, dont l'amas asserré
Sembloit devoir pousser la flamme et la fumee
Pour rendre des hauts cieux la grand' voute allumee.
Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,
C'est que les Jacopins[B], envenimez cagots,
Crioyent, vrais escoliers du meurtrier Dominique[57] :
Bruslons mesme le ciel, s'il fait de l'heretique[C] !
Ces deux freres prioyent quand, pour rompre leur voix.
Le peuple forcenant[D] porta le feu au bois :
Le feu leger s'enleve et bruyant se courrouce,
Quand contre luy un vent s'esleve et le repousse,
Mettant ce mont, du feu et sa rage, à l'escart :
Les freres achevans leurs prieres à part
Demeurent sans ardeur[E]. La priere finie,
Le vulgaire animé entreprend sur leur vie,
Perce de mille coups des fideles les corps,
Les couvre de fagots : ceux qu'on tenoit pour morts,
Quand le feu eut bruslé leurs cables[F], se leverent,
Et leurs poumons bruslans, pleins de feu, s'escrierent
Par plusieurs fois : *Christ, Christ !* ; et ce mot, bien sonné
Dans les costes sans chair, fit le peuple estonné :
Contre ces faits de Dieu, dont les spectateurs vivent,
Estonnez, non changez, leurs fureurs ils[58] poursuivent.
Autres cinq de Lyon[59], liez de mesmes nœuds,
Ne furent point dissous par les fers et les feux.
Au fort de leurs tourmens ils sentirent de l'aise,
Franchise[G] en leurs liens[60], du repos en la braise.

A. restèrent inactives. B. Jacobins. C. s'il est pour l'hérétique. D. fou de rage. E. brûlure. F. cordes. G. liberté.

L'amitié dans le feu vous sçeut bien embrazer,
Vous baisates la mort tous cinq d'un sainct baizer,
Vous baizates la mort : cette mort gracieuse
Fut de vostre union ardemment amoureuse.
C'estoyent (ce diroit-on) des hommes endurcis,
Accablez de labeurs et de poignans soucis ;
Mais cerchons d'autres cœurs nez et nourris plus tendres,
Voyons si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres ;
Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu
De la force, du doigt, des merveilles de Dieu !
Heureuse Graveron[61] qui ne sceus ton courage,
Qui ne conus ton cœur non plus que ton voyage[62] !
L'hommage fut à Dieu, qu'en vain tu aprestois
À un vain cardinal, ce fut au Roy des Rois,
Qui en ta foy mimorte, en ame si craintive
Trouva si brave cœur et une foy si vive.
Dieu ne donne sa force à ceux qui sont si forts,
Le present de la vie est pour les demi-morts.
Il depart[A] les plaisirs aux vaincus de tristesse,
L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse[63].
Cette-ci, en lisant avec frequents souspirs
L'incroyable constance et l'effort des martyrs,
Doutoit[B] la verité en mesurant la crainte :
L'esprit la visita, la crainte fut esteinte.
Prise, elle abandonna dés l'huis de sa prison
Pour les raisons du ciel la mondaine raison[C].
Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa priere,
Elle, en se relevant, dit en telle maniere :
« Ma sœur, vois-tu ces pleurs, vois-tu ces pleurs, ma [sœur ?
Ces pleurs sont toute l'eau qui me restoit au cœur :
Ce cœur ayant jetté son humide foiblesse,
Tout feu saute de joye et volle d'allegresse. »
La brave[D] se para au dernier de ses jours,
Disant : « Je veux jouïr de mes sainctes amours ;
Ces joyaux sont bien peu, l'ame a bien autre gage
De l'espoux qui lui donne un si haut mariage[64]. »
Son visage luisit de nouvelle beauté
Quand l'arrest lui fut leu. Le bourreau présenté,
Deux qui l'accompagnoyent furent pressez de tendre
Leurs langues au couteau ; ils les vouloyent deffendre

A. il donne en partage. B. craignait. C. la raison de ce monde. D. l'élégante.

Aux termes de l'arrest[65]; elle les mit d'accord,
Disant : « Le tout de nous est sacré à la mort :
N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues
Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues
Au sein de l'Eternel, ces organes que Dieu
Tient pour les instrumens de sa gloire en ce lieu,
Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie,
Sautent dessus l'autel pour la premiere hostie ?
Nos regards parleront, nos langues sont bien peu
Pour l'esprit qui s'explique en des langues de feu[66]. »
Les trois donnent leur langue, et la voix on leur bouche :
Les paroles de feu sortirent de leur bouche,
Chaque goutte de sang que le vent fit voller
Porta le nom de Dieu et aux cœurs vint parler ;
Leurs regards violens engraverent leurs zeles
Aux cœurs des assistans hors-mis des infideles.
Le feu tant mesprizé par ces cœurs indomptez
Fit à ces leopards changer de cruautez,
Et, pour tout esprouver, les inventeurs infames
Par un exquis supplice enterrerent les femmes[67],
Qui, vives, sans paslir et d'un cœur tout nouveau,
D'un œil non effrayé regardoyent leur tombeau,
Prenoyent à gré la mort dont cette gent faussaire[A]
Diffamoit l'estomac[B] de la terre leur mere.
Le feu avoit servi tant de fois à brusler,
Ils avoyent fait mourir par la perte de l'air,
Ils avoyent changé l'eau à donner mort par elle :
Il faloit que la terre aussi fust leur bourelle.
Parmi les roolles saincts, dont les noms glorieux,
Reproches de la terre, ont esjouy les cieux,
Je veux tirer à part la constante Marie[68],
Qui voyant en mespris le tombeau de sa vie
Et la terre et le coffre et les barres de fer[69]
Où elle alloit le corps et non l'ame estouffer :
« C'est, ce dit elle, ainsi que le beau grain d'eslite[C]
Et s'enterre et se seme afin qu'il ressuscite[70].
Si la moitié de moy pourrit devant mes yeux,
Je diray que cela va le premier aux cieux ;
La belle impatience et le desir du reste,
C'est de haster l'effect de la terre celeste.
Terre, tu es legere et plus douce que miel[71],

A. ce peuple menteur. B. le cœur, les entrailles. C. la graine choisie.

Saincte terre, tu es le droict chemin du ciel. »
Ainsi la noire mort donna la claire vie,
Et le ciel fut conquis par la terre à Marie.
   Entre ceux dont l'esprit peut estre traversé
De l'espoir du futur, du loyer du passé,
Du Bourg[72] aura ce rang : son cœur pareil à l'aage,
À sa condition l'honneur de son courage,
Son esprit indompté au Seigneur des Seigneurs
Sacrifia son corps, sa vie et ses honneurs.
Des promesses de Dieu il vainquit les promesses
Des Rois, et, sage à Dieu, des hommes les sagesses.
En allant à la mort, tout plein d'authorité
Il prononça ces mots : « Ô Dieu de verité,
Monstre à ces juges faux leur stupide ignorance,
Et je prononceray, condamné, leur sentence.
Vous n'estes, compagnons, plus juges, mais bourreaux,
Car en nous ordonnant tant de tourmens nouveaux
Vous prestez vostre voix : vostre voix inhumaine
Souffre peine en donnant la sentence de peine,
Comme à l'executeur le cœur s'oppose en vain
Au coup forcé qui sort de l'execrable main.
Sur le siege du droict vos faces sont transies
Quand, demi-vifs, il faut que vous ostiez les vies
Qui seules vivent bien : je pren tesmoins vos cœurs
Qui de la conscience ont resenti les pleurs ;
Mais ce pleur vous tourmente et vous est inutile,
Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traistre crocodile.
La crainte vous domine, ô juges criminels !
Criminels estes vous, puis que vous estes tels.
Vous dites que la loy du Prince publiee
Vous a lié les mains : l'ame n'est pas liee ;
Le front du juge droict, son severe sourci
Deust-il souffrir ces mots : *le Roy le veut ainsi ?*
Ainsi as-tu, tyran, par ta fin miserable
En moy fini le coup d'un regne lamentable. »
   Dieu l'avoit abatu, et cette heureuse mort
Fut du persecuteur tout le dernier effort :
Il avoit fait mentir la superbe parole,
Et fait voler en vain le jugement frivole
De ce Roy qui avoit juré que de ses yeux
Il verroit de du Bourg et la mort et les feux[73].
Mais il faut advouër que pres de la bataille
Ce cœur tremblant revint à la voix d'une Caille[74],

Pauvre femme, mais riche, et si riche que lors
Un plus riche trouva l'aumosne en ses thresors....



Papillon de Lasphrise

LES AMOURS DE THÉOPHILE

XI

Pourquoy negliges-tu l'extresme affection,
Dont je te veux servir, ma gente Theophile ?
Tu m'amenes la loy, qui est toute mobile,
Estant subjecte aux rois, divers d'opinion.

Je ne trouve au convent[A] nulle religion ;
Sans l'effect apparent la voix est inutile ;
La royalle AMILLY[1], si belle, et si subtile,
S'abuse comme toy en la devotion :

La vie sans plaisir est une mort hideuse,
L'aise que tu reçois d'estre religieuse,
C'est chanter (quel soulas[B] !) jour et nuict en latin[2],

Bien qu'en psalmodiant ton ame s'esjouisse ;
Mais ton honneur mignon, ta bouche, et ton tetin,
Ont malgré les saincts vœus besoing d'autre delice.

A. couvent. B. consolation.

XVIII

Si pour estre en prison, et toute sa jeunesse
Vivotter sans plaisir en douloureux ennuis,
Estre sans ornement, n'avoir nulle richesse,
Si pour chanter, prier et de jours et de nuicts,

Et si pour ne jouyr de l'humaine liesse,
On est bien mieux sauvé (ainsi comme tu dis),
Ma foy, je seray donc, ma divine maistresse,
Quelque grand empereur là hault en Paradis.

Tu m'as emprisonné, ma vie est inhumaine,
Je chante en te priant, j'ay par toy toute peine ;
Je n'ay pas grands thresors, car tout mon plus grand bien

Demeure avecques moy (ô bien de mon dommage !) :
C'est l'unique beauté de ta pudique image,
Que souvent j'imagine en mon sens Delien[3].

CXXXIII

Ton voile noir te fait approuver fainçte,
Il te déguise en cachant tes beaux yeux,
Et si convient à ton vœu soucieux,
Qui est couvert de religion saincte.

Certainement toute chose contraincte
Est haïssable aux hommes et aux dieux[4] ;
Par force on entre au convent[A] odieux,
Qui rend la vie estroictement estraincte.

Tu me diras : J'y ay devotion ;
Quelle follie aimer l'affliction !
Veu que bonté est souvent dangereuse.

A. couvent.

Ainsi plusieurs se gastent du[A] bon vin ;
En bonne terre est le mauvais chemin ;
Et ta vertu est ainsi vicieuse.



Malherbe

LES LARMES DE SAINCT PIERRE
IMITÉES DU TANSILLE

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thesée,
Apres l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire
Une fidele preuve à l'infidelité[1].

Les ondes que j'espands d'une eternelle veine
Dans un courage[B] sainct ont leur saincte fontaine,
Où l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi tost que pecher[2].

Henry, de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à ceste âge ferrée[C3],
Ne refuse à mes vœux un favorable appuy ;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'esgalles à luy.

La foy qui fut au cœur d'où sortirent ses larmes
Est le premier essay de tes premieres armes[4],

A. abîment leur santé avec le. B. cœur. C. cet âge de fer.

Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Palles ombres d'enfer, poussieres de la terre,
Ont cogneu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure[5],
Un eternel estat l'Eglise se figure,
Et croit, par le destin de tes justes combats,
Que ta main, relevant son espaule courbée,
Un jour, qui n'est pas loing, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas[6].

Mais le coq a chanté, pendant que je m'arreste
À l'ombre des lauriers qui t'embrassent la teste,
Et la source desja, commençant à s'ouvrir,
A lasché les ruisseaux, qui font bruire leur trace[7],
Entre tant de malheurs estimant une grace
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'esperoit jamais une chose possible
Que rien finist sa foy que le mesme trespas[8],
De vaillant fait coüard, de fidele fait traistre,
Aux portes de la peur abandonne son maistre,
Et jure impudemment qu'il ne le cognoit pas[9].

À peine la parole avoit quitté sa bouche
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche ;
Et mesurant sa faute à la peine d'autruy,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que souspirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennuy[A].

Les arcs qui de plus pres sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il se veid regardé ;
Les yeux furent les arcs, les œillades les flesches
Qui percerent son ame, et remplirent de bresches
Le rempart qu'il avoit si laschement gardé[10].

Cet assaut, comparable à l'esclat d'une foudre,
Pousse et jette d'un coup ses deffenses en poudre[B],

A. de douleur, de malheur. B. poussière.

Ne laissant rien chez luy que le mesme penser
D'un homme qui, tout nud de glaive et de courage,
Void de ses ennemis la menace et la rage,
Qui, le fer en la main, le viennent offenser[A].

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre,
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,
Entrent victorieux en son ame estonnée
Comme dans une place au pillage donnée,
Et luy font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le sein moins de vagues courantes
Qu'il n'a dans le cerveau de formes differentes,
Et n'a rien toutesfois qui le mette en repos,
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble
Ne trouve point de port, et tousjours il luy semble
Que des yeux de son maistre il entend ce propos :

« Et bien ! où maintenant est ce brave langage,
Cette roche de foy, cet acier de courage ?
Qu'est le feu de ton zele au besoin devenu ?
Où sont tant de sermens qui juroyent une fable[B] ?
Comme tu fus menteur, suis-je pas veritable ?
Et que t'ay-je promis qui ne soit advenu[11] ?

« Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachent,
Le mespris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que je fay de leur impieté,
Pleines esgalement de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure,
Comme le souvenir de ta desloyauté.

« Je scay bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort et se sont mis en fuite[12] ;
Mais toy, que plus que tous j'aimay parfaictement[13],
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton esbatement[C]. »

Le nombre est infini des paroles empraintes
Que regarde l'apostre en ces lumieres[D] saintes ;

A. blesser. B. un mensonge. C. ta distraction. D. ces yeux.

Et celuy seulement, que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire,
Jugera sans mentir quel effect a peu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien asseuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous costez elle suivra ses pas ;
Mais pour ce qu'il la void dans les yeux de son maistre,
Il se veut absenter, esperant que peut estre
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui desplaist, où la trouppe maudite
Son Seigneur attaché par outrages despite[A][14],
Et craint tant de tomber en un autre forfait
Qu'il estime desja ses oreilles coulpables
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourmens qu'on luy fait.

Il part, et la douleur, qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,
Comm' il se void dehors, a si peu de compas[B],
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Luy face rencontrer un amy secourable,
Qui, touché de pitié, luy donne le trespas.

En ce piteux estat il n'a rien de fidele,
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle[15] ;
Ses pieds comme ses yeux ont perdu la vigueur :
Il a de tout conseil son ame despourveuë,
Et dit en souspirant que la nuict de sa veuë
Ne l'empesche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si cherement gardée,
Luy semble trop long temps icy bas retardée :
C'est elle qui le fasche et le fait consumer :
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,
Et tousjours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte, et ne la peut aimer.

« Va, laisse-moy, dit-il, va, desloyale vie ;
Si de te retenir autresfois j'eus envie[16],

A. bafoue. B. de mesure.

Et si j'ay desiré que tu fusses chez moy,
Puis que tu m'as esté si mauvaise compagne,
Ton infidele foy maintenant je desdaigne ;
Quitte-moy, je te quitte, et ne veux plus de toy.

« Sont-ce tes beaux desseins, mensongere et meschante,
Qu'une seconde fois ta malice[A] m'enchante,
Et que pour retarder une heure seulement
La nuict desja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame qui est née,
Pour ne mourir jamais, meure eternellement[17] ?

« Non, ne m'abuse plus d'une lasche pensée ;
Le coup encores frais de ma cheute passée
Me doit avoir apprins à me tenir debout,
Et sçavoir discerner de la tresve la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

« Si quelqu'un d'aventure[B] en delices abonde,
Il se perd aussi tost et desloge du monde :
Qui te porte amitié, c'est à luy que tu nuis ;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves ;
Tu vas à qui te fuit, et tousjours le reserves
À souffrir en vivant davantage d'ennuis[18].

« On void par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trespas au trespas arriver ;
Et celuy qui chetif aux miseres succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever !

« Que d'hommes fortunez en leur âge premiere,
Trompez de l'inconstance à nos ans coustumiere,
Du depuis se sont veus en estrange langueur,
Qui fussent morts contents, si le Ciel amiable,
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eust couppé ta longueur.

« Quiconque de plaisir a son ame assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,

A. méchanceté. B. par hasard.

Sans jamais à son aise un mal-aise esprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver ?

« Et moy, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eust en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devois-je estre sage, et me ressouvenir
D'avoir veu la lumiere aux aveugles renduë,
Rebailler aux muets la parole perduë,
Et faire dans les corps les ames revenir ?

« De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un seul estonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor me devoient advertir,
Que si pour leur autheur j'endurois de l'outrage,
Le mesme qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit, me pourroit garantir.

« Mais troublé par les ans, j'ay souffert que la crainte,
Loing encore du mal, ait descouvert ma fainte[19],
Et sortant promptement de mon sens et de moy,
Ne me suis apperceu qu'un destin favorable
M'offroit en ce danger un sujet honorable
D'acquerir par ma perte un triomphe à ma foy.

« Que je porte d'envie à la trouppe innocente[20]
De ceux qui, massacrez d'une main violente,
Virent dés le matin leur beau jour accourcy !
Le fer qui les tua leur donna ceste grace
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

« De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et desja pour voguer abandonnoit le bort,
Quand l'aguet d'un pirate arresta le voyage :
Mais leur sort fut si bon que d'un mesme naufrage
Ils se veirent sous l'onde et se veirent au port.

« Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature,
Meslans à leur blancheur l'incarnate peinture[21],
Que tira de leur sein le cousteau criminel,

Devant que d'un hyver la tempeste et l'orage
À leur teint delicat peussent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printemps eternel.

« Ces enfants bien-heureux (creatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayans Dieu dans le cœur, ne le pûrent loüer ;
Mais leur sang leur en fut un tesmoin veritable ;
Et moy, pouvant parler, j'ay parlé, miserable,
Pour luy faire vergongne et le desadvoüer.

« Le peu qu'ils ont vescu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vy ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du soucy qui me nuit :
Quand j'avois de ma foy l'innocence premiere,
Si la nuict de ma mort m'eust privé de lumiere,
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

« Ce fut en ce troupeau que venant à la guerre
Pour combattre l'enfer et deffendre la terre,
Le Sauveur incognu sa grandeur abaissa[22] ;
Par eux il commença la premiere meslée,
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offença.

« Qui voudra se vanter, avec eux se compare[A],
D'avoir receu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soy-mesme au martyre s'offrir
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
À quiconque osera d'une ame belle et forte,
Pour vivre dans le ciel, en la terre mourir.

« Ô desirable fin de leurs peines passées !
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe planché des estoilles se font ;
Leur salaire payé les services precede[23] ;
Premier que[B] d'avoir mal ils trouvent le remede,
Et devant le combat ont les palmes au front.

« Que d'applaudissements, de rumeur et de presse[C] !
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,

A. qu'il se compare. B. avant que. C. foule.

Quand là-haut en ce poinct on les veid arriver !
Et quel plaisir encor' à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever !

« Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bien-heureuses,
De ces jeunes amours les meres amoureuses,
Que faictes-vous pour eux, si vous les regrettez[24] ?
Vous faschez leur repos et vous rendez coulpables,
Ou de n'estimer pas leurs trespas honorables,
Ou de porter envie à leurs felicitez.

« Le soir fut avancé de leurs belles journées,
Mais qu'eussent-ils gaigné par un siecle d'années ?
Ou que leur advint-il en ce viste depart,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs eternels une eternelle part ?

« Si vos yeux, penetrans jusqu'aux choses futures,
Vous pouvoient enseigner leurs belles adventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de mal-heurs,
Que vous ne voudriez pas, pour l'empire du monde,
N'avoir eu dans le sein la racine feconde
D'où nasquit entre nous ce miracle de fleurs.

« Mais moy, puisque les loix me deffendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soy-mesme esteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,
Que d'escouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chassant de moy l'envoyer au tombeau ?

« Je sçais bien que, ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent[A] en a faict penitence.
Mais quoy ? si peu de cas[B] ne me rend satisfaict :
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer eternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le peché que j'ai faict[25]. »

Pendant que le chetif[C] en ce poinct se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,

A. aussitôt. B. si peu de chose. C. malheureux.

En tant d'extremitez cruellement reduit,
Il chemine tousjours, mais resvant[A] à sa peine,
Sans donner à ses pas une reigle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

À la fin esgaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble)
Soit un cas d'aventure[B], ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin[26] où la bouche du traistre,
Profanant d'un baiser la bouche de son maistre,
Pour en priver les bons, aux meschans l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire[C]
A privé de son fils et du tiltre de pere,
Plaignant de çà de là son malheur advenu,
S'il arrive à la place où s'est fait le dommage,
L'ennuy renouvelé plus rudement l'outrage,
En voyant le sujet à ses yeux revenu.

Le vieillard[27], qui n'attend une telle rencontre,
Si tost qu'au despourveu sa fortune luy monstre
Le lieu qui fut tesmoin d'un si lasche meffaict,
De nouvelles fureurs se deschire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame
L'extreme cruauté plus cruelle se faict.

Toutesfois il n'a rien qu'une tristesse peinte ;
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son mal-heur un bon-heur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent, quand sa veuë abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges[D] escris.

C'est alors que ses cris en tonnerre esclatent,
Ses souspirs se font vents, qui les chesnes combattent,
Et ses pleurs, qui tantost descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un[E] element.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, et seroit à son aise,

A. pensant. B. soit par hasard. C. hostile. D. traces. E. un seul.

S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher ;
Il demeure muet du respect qu'il leur porte ;
Mais en fin la douleur, se rendant la plus forte,
Luy fait encor un coup une plainte arracher.

« Pas adorez de moy, quand par accoustumance
Je n'aurois, comme j'ai, de vous la cognoissance,
Tant de perfections vous descouvrent assez ;
Vous avez une odeur de parfums d'Assyrie ;
Les autres ne l'ont pas, et la terre flestrie,
Est belle seulement où vous estes passez[28].

« Beaux pas de ces beaux pieds que les astres cognoissent,
Comme ores[A] à mes yeux vos marques apparoissent !
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand desja demy-clos soubs la vague profonde,
Vous ayant appellez, vous affermistes l'onde,
Et m'asseurant les pieds m'estonnastes l'esprit[29].

« Mais ô de tant de biens indigne recompense !
Ô dessus les sablons inutile semence !
Une peur, ô Seigneur, m'a separé de toy,
Et, d'une ame semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta presence, et t'ont manqué de foy.

« De douze, deux fois cinq, estonnez de courage[B],
Par une lasche fuite éviterent l'orage,
Et tournerent le dos quand tu fus assailli ;
L'autre, qui fut gaigné d'une salle avarice[C],
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice,
Et l'autre en te niant plus que tous a failli[30].

« C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toy ne me la peut apprendre,
Comme[D] a peu ta bonté nos outrages souffrir :
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat, la seule conscience
Doive estre le cousteau qui le face mourir ?

« Toutesfois tu sçais tout, tu cognois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,

A. maintenant. B. effrayés dans leur cœur. C. cupidité. D. comment.

Faciles à fleschir quand il faut endurer ;
Si j'ay fait comme un homme en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'oster un subject de me desesperer.

« Au moins si les regrets de ma faute advenuë
M'ont de ton amitié quelque part retenuë,
Pendant que je me treuve au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'une si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma despoüille ne tombe,
Puisque ma fin est prés, ne la recule pas. »

En ces propos mourans ses complaintes se meurent,
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer ;
Tandis[A] la nuict s'en va, ses lumières[B] s'esteignent,
Et desja devant lui les campagnes se peignent
Du saffran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes ;
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs,
Et d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, descouvre en son visage
Tout ce qu'une ame sent de cruelles douleurs[31].

Le Soleil, qui desdaigne une telle carriere,
Puis qu'il faut qu'il desloge, esloigne sa barriere ;
Mais comme un criminel qui chemine au trespas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fasche,
Il marche lentement, et desire qu'on sçache
Que si ce n'estoit force[C], il ne le feroit pas.

Ses yeux par un despit en ce monde regardent ;
Ses chevaux tantost vont, et tantost se retardent,
Eux-mesmes ignorans de la course qu'ils font ;
Sa lumiere paslit, sa couronne se cache ;
Aussi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache
À celuy qui l'a faict des espines au front.

Au point accoustumé, les oiseaux qui sommeillent,
Apprestez à chanter, dans les bois se resveillent ;

A. cependant. B. étoiles. C. s'il n'y était pas obligé.

Mais voyant ce matin des autres different,
Remplis d'estonnement, ils ne daignent paroistre,
Et font à qui les voit ouvertement cognoistre
De leur peine secrette un regret apparent.

Le jour est desja grand, et la honte plus claire
De l'apostre ennuyé[A], l'avertit de se taire ;
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin ;
Il void de tous costez qu'il n'est veu de personne ;
Toutesfois le remors que son ame luy donne
Tesmoigne assez le mal qui n'a point de tesmoin.

Aussi l'homme qui porte une ame belle et haute,
Quand seul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement son esprit despourveu,
Il rougit de luy-mesme, et combien qu'il[B] ne sente
Rien que le ciel present et la terre presente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a veu.



Blaise de Vigenère

PSEAUME CXXXVI[1]

1 Estans assis és[C] rivages
de Babylon, nous pleurions,
quant nous mettions en memoire,
tes miseres ô Sion.
2 Et là dedans les saulsaies[D],
ayans pendu[E] de regret
nos harpes emmy[F] les branches ;
3 Ceux qui nous avoient menez

A. accablé. B. bien qu'il. C. sur les. D. lieux plantés de saules. E. suspendu. F. parmi.

captifs, nous importunerent
d'en jouer, et reciter
nos chançons accouſtumees.
4 Ceux qui menez nous avoient,
chantez, disoient ils, quelque hymne
des Cantiques de Sion.
5 Las comment en terre eſtrange[A]
pourrions nous avoir le cueur,
de reciter les Cantiques
consacrez à noſtre Dieu ?
6 Mais si jamais je t'oblie
Jerusalem, que ma main
puisse du tout[B] desaprendre
l'art de sonner et harper.
7 Ma langue[C] au pallais s'attache,
si je n'ay tousjours de toy
une fresche souvenance.
8 Si Jerusalem ne m'eſt,
pour ma joye principale
devant tout autre plaisir.
9 Doncq' Seigneur qu'il te souvienne
des felons enfans d'Edom[2],
en ce jour que fut deſtruicte
ta bien-aimee cité.
10 Qui crioient à pleine gorge
lors qu'on la desmolissoit,
à sac à sac, qu'on la raze
jusqu'aux plus bas fondemens.
11 Mais ô malheureuse engeance
de Babylon, bien-heureux
celuy qui te pourra rendre
les maulx que tu nous as faits.
12 Heureux qui contre les pierres
tes enfans escachera[D],
arrachez du sein des meres
pour les meurtrir devant toy.



A. étrangère. B. totalement. C. que ma langue. D. écrasera.

Clovis Hesteau de Nuysement

LES VISIONS HERMÉTIQUES

Bien que nostre Art consiste en une seule chose,
Et que d'un vil habit nostre Roy soit caché :
Voyez comme il se change et se metamorphose,
Avant que du sepulchre il puisse estre arraché[1].

Je vey par un fort aigle un vieillard venerable
Au sein d'un gros nuage enlever jusqu'aux Cieux.
Puis tournant dans un globe en façon effroiable,
Devenir eau tres claire, et sel tres precieux.

Je vey dans nostre mer deux poissons admirables,
Qui sans chair et sans os cuisoient en leur propre eau
Et de leur suc enfloient les Ondes delectables
Qui leur donnerent l'estre, et qui sont leur tombeau.

Je vey dans un bourbier une Phere[A] sauvage,
Plus vile qu'un sanglier en la fange dormant ;
Qui changeant peu à peu de poil et de corsage,
S'alloit en biche blanche à la fin transformant.

Je vey dans le profond de nostre forest noire,
Aupres d'une Unicorne[B], un cerf audacieux,
Suivis de cent Veneurs, dont un seul plein de gloire
Feit de leur chair doree un mets delicieux[2].

Dans un vallon ombreux de cette forest mesme
Je vey deux fiers Lions l'un sur l'autre acharnez
Qui pris par ce Veneur avec travail extresme,
Furent sous un joug mesme en triomphe amenez.

Je veys un chien superbe, et un loup plein de rage,
Se colleter l'un l'autre ; et s'estranglant tous deux,
Convertir en venin leur sang et leur carnage :
Puis ce venin resoudre en baulme precieux.

A. bête sauvage (du latin *fera*). B. licorne.

Je vey dessous un antre un grand dragon horrible,
Vomissant son venin aux rayons du Soleil.
À tout autre animal redoutable et nuisible,
Car il n'est Basilic en cruauté pareil.

Je le vey tost apres surpris dans le cordage
Du veneur cauteleux ; où pire qu'enragé
Il devoroit sa queue ; et par son propre outrage
En fine Theriaque[A] estre son sang changé.

Dans la mesme forest ma veue fut conduitte
Sur un nid, où gisoient les deux oyseaux d'Hermes,
L'un taschoit à voller, l'autre empeschoit sa fuitte ;
Ainsi l'un retient l'autre, et n'en partent jamais.

Au dessus de ce nid je vey sur une branche
Deux oyseaux se piller et se donner la mort,
L'un de couleur de sang, l'autre de couleur blanche,
Et tous deux en mourant prendre un plus heureux sort[3].

Je les vey transmuer en blanches colombelles,
Puis en un seul phoenix toutes deux se changer,
Qui semblable au Soleil sur ses brillantes aelles
Afranchy de la Parque au Ciel s'alla ranger.

Je veys un fier Monarque en sa royalle pompe,
Sortant de ces forests dont il se disoit Roy,
Aux quatre pars du monde au haut son d'une trompe
Appeller ses vassaulx pour recevoir sa loy.

Sur son chef eclattoit une triple couronne,
Où maint large escarboucle alloit estincelant.
Et flamboit en sa dextre un beau sceptre, où rayonne
Avec l'or precieux un esmail excellent.

D'un pourpre tirien[B] orné de broderie,
Sa robbe Imperialle à lays[C] larges et longs
Par dessus un harnois riche d'orfavrerie
Luy pendoit de l'espaule au dessous des talons.

A. remède contre le venin. B. originaire de Tyr. C. pans.

Pompeux de Majesté, d'un front severe et grave
Il dist à mille Rois à ses pieds prosternez,
Le plus puissant de vous n'est ore qu'un esclave ;
Car tous pour mon trophee estes predestinez.

Sur tous mes ennemis j'ay gaigné la victoire ;
Et bravé la mort mesme en rompant mon tombeau,
Je suis incomparable en puissance et en gloire,
Plus riche que Pluton, et plus qu'Apollon beau.

J'esleve le plus pauvre en dignité Royalle,
Je donne aux imparfaits toute perfection,
Et ceux que je parfais à moy-mesme j'esgalle,
Leur donnant les effects de la mesme action.

J'assouvis de tresors les ames plus[A] avares ;
Je comble de santé les corps plus abatus ;
J'exalte le cristal sur les gemmes plus rares :
Universel en force, et unique en vertus.

Qui ne tiendroit pour fable un progrez si estrange ?
Veu qu'une chose vile, à chacun en mespris,
Sans travail, sans despens, de soy-mesme se change
En un triple tresor sans pareil et sans prix.

Je suis donc le Phoenix qui renaist de sa cendre :
Le grain qui pour produire en la terre pourrit[4] :
Je suis ce Pellican, et cette Salemandre,
Qui au feu prend naissance et du feu se nourrit.

Je suis, tant que la terre en ses flancs me recelle,
En trinité unique, ou trine[B] en unité.
Et viendrois de moy-mesme en grande authorité,
Si l'avare envieux ne me separoit d'elle.

Tout le monde à vil prix m'achette et me possede :
Mais c'est apres ma mort et quand seulet je suis,
Qui doncque me prend vif, et scait ce que je puis,
Peut dire qu'aux tresors des esleuz il succede[C].



A. les plus. B. triple. C. il accède.

XVIIe siècle

Le concept de siècle est-il pertinent appliqué à l'histoire de la poésie ? Peut-on aller jusqu'à parler de solution de continuité entre le XVIe siècle poétique français et le XVIIe siècle ? À vrai dire, les divisions en siècles, pour commodes qu'elles soient, sont arbitraires et font violence à la réalité. Dans le cas de la France et dans un cadre historique général, dont l'histoire littéraire est tributaire, la date de 1598, qui marque la fin des guerres religieuses et l'affermissement de l'autorité d'Henri IV, semble bien clore une époque et ouvrir des perspectives nouvelles, à l'orée du XVIIe siècle. Il n'empêche que les filiations entre les poètes du nouveau siècle et leurs aînés du siècle précédent sont nombreuses, et souvent explicites, qu'elles soient revendiquées ou non. Le lecteur ne s'étonnera pas de retrouver par exemple, dans la section « XVIIe siècle » de la présente anthologie, tel nom (bien connu, au demeurant : il s'agit de Malherbe, né en 1555 et mort en 1628) qu'il aura déjà rencontré dans la section précédente ; mieux, s'il s'est quelque peu familiarisé avec la poésie du dernier tiers du XVIe siècle, il ne sera pas trop dépaysé en abordant les poètes du premier tiers du siècle suivant, même s'ils sont nés après 1580.

Et pourtant, dans la mémoire collective, après le flamboiement poétique, très largement reconnu, du XVIe siècle français, le XVIIe, à s'en tenir bien sûr à la poésie strictement « lyrique », et malgré La Fontaine, n'a pas la réputation d'un grand siècle de poésie. Précisément parce qu'il a été considéré longtemps, trop longtemps, comme le « Grand Siècle », c'est-à-dire, comme dira Voltaire un peu plus tard, le « Siècle de Louis XIV » — un siècle réduit, en l'occurrence, aux quelque cinquante années du règne personnel de Louis le Grand (1661-1715) —, et que les grands noms de la littérature de ce moment d'histoire qui

viennent d'abord à l'esprit sont des noms de dramaturges, de moralistes, de philosophes. Dans son *Art poétique* (1674), Boileau ne voyait à peu près rien qui méritât d'arrêter le regard d'un amateur de poésie entre Malherbe et son propre temps. Même la fameuse formule « Enfin Malherbe vint... » faisait de celui-ci une sorte de bloc erratique et altier entre deux océans de médiocrité prétentieuse et de mauvais goût, ou, si l'on préfère, entre deux déserts. Certes, aux yeux du critique, le désert prenait fin au temps du Roi-Soleil ; et Boileau, trop sincèrement modeste et lucide sur les limites de son propre talent pour se mettre en avant (même s'il lui arrivait de rêver d'être reconnu, à côté des Virgile de son temps, comme l'Horace de ce nouvel Auguste qu'aurait été Louis XIV), n'hésitait jamais à saluer comme artisans de cette renaissance ses grands contemporains, par exemple Molière ou Racine (pas La Fontaine, qu'il ne prenait pas vraiment au sérieux, on pourra se demander pourquoi) ; mais ces derniers n'étaient-ils pas d'abord et avant tout des dramaturges de génie, plus que des poètes lyriques ? Et quand Boileau se mettait à décrire, pour les codifier, les différents genres poétiques (en dehors du théâtre), c'était presque toujours, faute de cautions contemporaines, par référence aux poètes de l'Antiquité, et dans une sorte d'appel inquiet à l'éclosion hypothétique de talents nouveaux.

L'Art poétique de Boileau présentait, de fait, un schéma outrageusement simplificateur, qui reléguait aux oubliettes l'essentiel du patrimoine poétique de la France des XVIe et XVIIe siècles. Et sa vision en trompe l'œil du « Grand Siècle », qui amputait le XVIIe siècle de plus de la moitié de son étendue réelle, allait malheureusement s'imposer dès le début du XVIIIe, à la faveur du climat néo-classique ambiant, puis trouver un relais efficace et prolongé dans la critique académique et universitaire jusqu'à notre époque. Certes, le XIXe siècle officiel (qu'on pense à Sainte-Beuve) entreprit la réhabilitation des poètes de la Pléiade, mais sans sortir de sa réserve à l'égard des « poètes Louis XIII ». Il y eut même, au cours du XIXe siècle et au début du XXe, quelques esprits curieux, plus ou moins marginaux — des poètes et des artistes comme Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Baudelaire, Claude Debussy, Remy de Gourmont, Apollinaire, Valery Larbaud, des universitaires comme Émile Faguet — pour dénoncer des préjugés tenaces, et se plaire à faire surgir de l'ombre quelques noms, ceux de Théophile de Viau, de Jean de Lingendes, de Saint-Amant, de Tristan, de Cyrano ou de Scarron. Ce ne furent là, cependant, que les signes précurseurs d'une véritable révolution qui attendit le milieu de notre siècle pour s'accomplir pleinement.

Dès les années 1920, en effet, s'était manifesté un intérêt renouvelé pour l'histoire de la spiritualité, qui suscita en particulier l'admirable enquête d'un Henri Bremond, lequel sut retrouver certaines des clés d'un lyrisme religieux intense, multiforme, traversant tout le XVIIe siècle, et rappeler sur le devant de la scène, parmi des dizaines d'autres, des poètes aussi importants que La Ceppède, Martial de Brive, Surin ou Malaval. Ce fut, ensuite et surtout, la vague baroque, qui déferla sur la France à partir des années 1930, et qui, faisant éclater le cadre strictement national communément reçu jusqu'alors et bousculant le cloisonnement, traditionnel chez nous plus que partout ailleurs, entre les disciplines littéraires et artistiques, permit une vaste remise en perspective du XVIIe siècle dans son ensemble : la forteresse « classique » et louis-quatorzienne se trouva ébranlée, sinon démantelée, avec les anciens ostracismes qui la caractérisaient. Parallèlement, le renouvellement de la recherche en linguistique, en rhétorique, en poétique, souvent en accord avec les remises en question propres à la poésie moderne, ouvraient la voie à une approche critique moins encombrée de modèles et de stéréotypes.

Bref, un terrain d'investigation nouveau s'ouvrait devant les pas des curieux et des chercheurs ; à la clé, la redécouverte (on préférera ce mot à celui de réhabilitation, plus polémique, et qui dénonce une attitude purement défensive) de tout un pan oublié ou méconnu de notre patrimoine poétique. Il s'agissait moins d'une sorte de revanche que de l'exercice savoureux d'une liberté enfin retrouvée, loin des dogmes et des présupposés contraignants. On souhaiterait que la présente anthologie, qui regroupe, sans souci de hiérarchisation ni prétention à l'exhaustivité, près de cent noms de poètes du XVIIe siècle, procure au lecteur le plaisir et même souvent l'émerveillement de la découverte, qui furent ceux de l'auteur de ce choix au cours d'un long parcours plein de détours et de rencontres imprévues.

Il n'en reste pas moins, comme le reflète encore, après d'autres, la présente anthologie, que les poètes qui ont été retenus se pressent en nombre, et même en foule, jusque vers 1640-1650, et qu'ils se raréfient ensuite, au point de faire apparaître aujourd'hui La Fontaine comme un génie presque solitaire, incomparable — alors que, justement, les contemporains, Boileau en tête, n'hésitaient pas à le comparer, sinon à le confondre, avec nombre de petits poètes de salon de son temps — aux poètes estimables, mais plus convenus, moins surprenants, qui l'entourent. À vrai dire, ce n'est pas affaire de statistiques : aussi nombreux sont probablement les vers écrits

après 1650 qu'avant ; mais interviennent ici, avec leur part d'arbitraire qu'il ne cherchera pas à nier, les choix du présentateur, plus sensible à l'esprit de liberté et par conséquent aux efforts de recherche et de renouvellement, souvent décelables chez les poètes de la première moitié du siècle, qu'au conformisme académique qui devient plus présent, plus pesant, dans la seconde moitié. C'est que la position est singulière d'un XVIIe siècle pris entre un XVIe où la poésie est reine (Ronsard et Montaigne sont d'accord sur ce point) et un XVIIIe qui, du moins aux yeux de la postérité, semble triompher quasi exclusivement — sans doute abusivement : la section suivante de la présente anthologie est là pour le prouver — dans la prose.

De fait, l'histoire nous enseigne que, dès 1625-1630, l'attention des lettrés et du public en général s'éloigne progressivement de la poésie pour se tourner de préférence vers des expressions nouvelles : le théâtre, en tout premier lieu, mais aussi la fiction romanesque en prose, et la littérature d'idées, morale ou philosophique. À une expression qui, au temps de la Renaissance triomphante, se définissait à travers la parole poétique comme oraculaire, voire prophétique, se substitue progressivement un discours qui se présente d'abord et avant tout comme un moyen d'échange et de débat et, parallèlement au développement des mathématiques et des sciences positives, comme un moyen d'action sur le réel. C'est une révolution qui s'accomplit, au détriment de la poésie ou du moins de l'idée que l'on s'en faisait jusque-là. Une telle vision, sans doute trop abrupte, mériterait d'être nuancée et discutée. Il n'empêche que, associée aux particularités de l'évolution de la société et de la civilisation françaises du XVIIe siècle, elle aide à comprendre la destinée singulière des poètes de ce temps, de moins en moins bien compris, puis rejetés et, dans la suite des temps, trop longtemps mal aimés ou méconnus.



C'est en 1598 que le rideau tombe sur la sanglante tragédie des guerres religieuses, où la France a bien failli perdre son âme et son identité ; pourtant, la sagesse d'un roi et de ses partisans a conduit à l'édit de Nantes et à la paix de Vervins. En même temps paraissent un peu partout en France (et notamment à Rouen, à Lyon, à Paris) de nombreux recueils collectifs de poésie, où sont rassemblées des œuvres composées le plus souvent au fort de la tourmente. La vie intellectuelle et l'imagination créatrice n'ont donc pas connu de pause ; et, de ce point de vue, il n'y a pas vraiment de rup-

ture entre l'époque où Henri IV affirme son autorité dans l'apaisement, qui coïncide avec la montée de l'ascendant de Malherbe, et le sombre début des années 1580, où le génie de Ronsard a lancé ses derniers feux.

La rupture s'était produite, en fait, un peu plus tôt, et c'est la génération de la Pléiade elle-même qui l'avait douloureusement ressentie ; elle qui avait pu croire un moment, vers 1550 encore, au temps de l'humanisme triomphant, à l'avènement d'un nouvel âge d'or (qu'on relise les *Odes* ou les *Hymnes* de Ronsard) avait assisté dans la décennie suivante à l'écroulement de son rêve. Plongée dans la guerre, déchaînement de la violence, règne de la soldatesque et de la tyrannie, tout démentait désormais l'espoir de réconciliation et de paix, l'espoir de voir les arts, les lettres et la civilisation tout entière s'épanouir sous la houlette de souverains humanistes et chevaliers. Le poète, qui avait cru pouvoir dialoguer d'égal à égal avec eux, se voyait livré au caprice et au bon vouloir de tyrans et de clans mus par la seule ambition de pouvoir et les calculs machiavéliques. Occasion d'un amer retour sur soi et d'une remise en cause radicale des certitudes. Le temps du roi-philosophe associé au poète-roi (Ronsard en avait rêvé, sans d'ailleurs jamais parvenir à concrétiser pleinement son rêve) est définitivement révolu après 1580. Place à un face-à-face souvent crispé entre un pouvoir, de plus en plus affirmé au cours du siècle suivant, qui cherche parfois à flatter les poètes pour mieux les domestiquer et les utiliser — on le voit bien avec Richelieu, créateur et tuteur de l'Académie, et plus tard avec Louis XIV, inventeur avec Colbert du système des pensions et chef d'orchestre incontesté à Versailles —, et des poètes soucieux (sans trop d'illusion : Malherbe ne disait-il pas déjà « que c'était sottise de faire des vers pour espérer autre récompense que son divertissement, et qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles[1] » ?) de se faire reconnaître pour survivre, tout en préservant le mieux possible une relative indépendance.

La Fontaine donna un jour, non sans un brin de malice ou de désinvolture, cette définition de la poésie lyrique, qui, comme son nom l'indique, est faite pour chanter, pour célébrer :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disait ; j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes[2].

1. Propos rapporté par Racan (*Vie de Monsieur de Malherbe*, 1651).
2. *Fables*, I, XIV, v. 1-4.

Laissons de côté pour le moment la louange des « dieux » et de la « maîtresse », et occupons-nous de celle du « roi » et de ce qu'on appelle, en termes savants, la poésie encomiastique. Dans ses *Odes*, Ronsard, en élevant des monuments à la gloire du roi ou de ses princiers protecteurs, brossait un tableau idéal de l'institution monarchique et exaltait un grand projet de civilisation ; dans ses propres *Odes*, Malherbe, chantre de la restauration du royaume et de la paix sous Henri IV, croit se faire encore l'interprète de tout un peuple, meurtri par trente années de guerres et de violences et aspirant à la paix dans la concorde. Après lui, à cause de l'évolution sociale et politique, le lyrisme officiel s'essouffle vite. Il tend à devenir art de la lourde flatterie et manifestation ampoulée d'esprit courtisan, sinon laboratoire du vide. Il y a sans doute plus de distance, en dépit des apparences et des prétentions de leur auteur, entre les boursouflures laborieuses et glacées de l'*Ode sur la prise de Namur* commise par Boileau en 1693 (ce n'est pas, et de loin, sa meilleure œuvre !) et les odes de Malherbe, dont pourtant il se réclame, qu'entre celles-ci et les odes ou discours écrits par Ronsard quelque quarante ou cinquante ans plus tôt, et que Malherbe, cependant, récuse. C'est, en effet, toute la distance qui sépare l'expression passionnée d'un sentiment collectif (ou d'un rêve de civilisation) de la routine d'un exercice scolaire. Les temps ont changé : le roi-héros ou le roi-chevalier a fait place au monarque absolu, éclairé et moderne ; les valeurs héroïques, témoins d'un âge où le seigneur est d'abord un homme de guerre, vont se réfugier, à l'heure des salons parisiens et de la Cour domestiquée de Saint-Germain, Fontainebleau ou Versailles, dans le rêve de plus en plus suranné et obsolète de l'épopée. Ainsi s'explique l'échec quasi complet de ces épopées guerrières qui fleurissent autour des années 1650 et qui ont nom *La Pucelle* (Chapelain), *Alaric, ou Rome vaincue* (Scudéry), *Clovis, ou la France chrétienne* (Desmarets), *Saint Louis, ou le Héros chrétien* (Le Moyne) : leurs auteurs s'efforcent laborieusement de renflouer l'épopée virgilienne avec les vertus chrétiennes de l'épopée moderne du Tasse, mais ils n'ont pas compris que le temps des chevaliers du Moyen Âge et même de la bataille de Lépante (1571) était passé. Le public de la Cour et des salons préfère désormais l'amour et la galanterie aux prouesses guerrières, et se retrouve bien mieux dans les tragédies ou tragi-comédies, dans les romans, dans les ballets de Cour et, bientôt, dans les aventures fabuleuses que raconte l'opéra français. Celui-ci — qu'on appela « tragédie lyrique » ou « tragédie-ballet », pour mieux le distinguer de son concurrent italien — s'ouvre tou-

jours sur un prologue consacré à la gloire du roi, de sa famille, de la Cour. Retour à l'esprit, sinon à la forme, de l'éloge héroïque que véhiculait la grande tradition de l'ode, ronsardienne ou malherbienne ? Pas vraiment, car la célébration des victoires du roi et de ses vertus guerrières s'y mue aussitôt en une célébration de la paix, des plaisirs et surtout de l'amour. « Morale lubrique », grommelle Boileau, qui n'aime pas l'opéra, ni son pourvoyeur attitré, Quinault : il ne retrouve rien là de son idéal de poésie grave et héroïque. Mais il oublie, ou ne veut pas reconnaître, que l'éloge et l'expression de bonheur et de gratitude que celui-ci implique souvent peuvent passer par d'autres canaux que l'exaltation naïve et directe de qualités, de préférence mâles et guerrières. On verra, dans la présente anthologie, comment un Théophile de Viau renouvelle l'éloge du grand seigneur (en l'occurrence le duc de Buckingham[1]) en transférant sur la nature entière la « libéralité » dont il gratifie son personnage, ou, mieux encore, dans sa *Maison de Sylvie*, comment il loue sa protectrice en faisant d'elle l'âme invisible d'un monde enchanté et consolateur. Mais Scudéry ne fait guère autre chose quand il exhalte le souvenir de Pétrarque et, à travers lui, le pouvoir de la parole poétique, au contact du paysage ensorcelant fourni par la fontaine de Vaucluse[2], ou La Fontaine, quand il célèbre, à travers la féerie du *Songe de Vaux*, le mécénat de Fouquet (et au-delà le pouvoir incomparable de la poésie), ou quand il se sert de l'allégorie d'une fable animalière (« Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat[3] ») pour dire son affection à sa protectrice, Mme de La Sablière. Encore faut-il croire au pouvoir suggestif des figures et de l'allégorie, ce dont l'esprit moderne et rationaliste, qui se développe précisément au XVIIe siècle, néglige trop souvent de se soucier.



La poésie a, quelle que soit l'époque, une fonction sociale ; or celle-ci, entre 1590 et 1700, s'est profondément modifiée. Les guerres de religion, dans le dernier tiers du XVIe siècle, avaient affaibli le pouvoir central ; le rayonnement de la Cour en avait pâti, au profit de cercles provinciaux (en Normandie comme en Franche-Comté, en Champagne comme en Poitou, en Provence comme en Anjou), cercles d'humanistes, à l'occasion plus ou

1. Voir « À Monsieur le marquis de Boquingant », p. 1003.
2. Voir la « Description de la fameuse fontaine de Vaucluse », p. 1116.
3. P. 1200.

moins engagés dans les controverses religieuses ou morales du temps. Mais le règne d'Henri IV marque la première étape d'un processus qui, non sans à-coups ni reflux momentanés, aboutit à une centralisation sans précédent et à l'affirmation de la prééminence parisienne. En poésie, nous allons y revenir, il n'y a guère qu'un type d'inspiration qui résiste, et résistera longtemps encore, au phénomène d'attraction parisienne : l'inspiration religieuse qui, certes bien représentée à Paris, anime aussi, pour ne citer que quelques noms, celle de tel religieux de Toulouse (Martial de Brive), de tel pasteur réformé de Niort (Drelincourt), de tel mystique marseillais (Malaval). Encore ces poètes n'ignorent-ils rien de ce qui se fait et s'écrit à Paris : la capitale affirme triomphalement sa primauté, ce qui contribue à la fois à assurer la prééminence d'une langue épurée et très policée, celle des « honnêtes gens », et à creuser le fossé, déjà perceptible au XVIᵉ siècle, entre l'inspiration populaire, qui se réfugie par exemple dans la chanson, et l'inspiration savante, et surtout mondaine, qui l'emporte à la Cour et dans la capitale.

En effet, au XVIIᵉ siècle, tandis que le pouvoir s'ingénie à « abaisser l'orgueil des Grands » (pour reprendre les termes mêmes de Richelieu), non sans rencontrer de fortes résistances (comme en témoigne encore l'épisode dramatique de la Fronde), et les enchaîne aux fastes de plus en plus réglés et codifiés de la vie de cour, le phénomène capital, c'est la montée en puissance et le rayonnement grandissant des salons, véritables creusets où, en dehors de toute contrainte, se rencontrent érudits et femmes du monde, savants et courtisans, et où s'élaborent une nouvelle politesse et un nouvel art de vivre, mais aussi de nouvelles manières de sentir, de s'exprimer, de communiquer.

Dans un tel contexte, la poésie peut trouver sa place, à condition de renoncer aux hautes et nobles ambitions qui furent les siennes, par exemple au temps de la Pléiade, d'évacuer l'esprit de sérieux ou toute démarche savante, encyclopédique, et de se cantonner dans les limites étroites d'un jeu de salon qui n'exclut pas, à l'occasion, l'expression d'un sentiment vrai, mais doit toujours rester élégant et strictement codé. Le sérieux, les gens des salons le réservent éventuellement pour d'autres occasions : quand ils vont au théâtre, quand ils se passionnent pour les débats moraux et l'analyse psychologique, et, finalement, quand ils s'enthousiasment pour les sciences nouvelles et positives en plein essor à partir du milieu du siècle. Chez les gens du monde, l'exercice de la poésie, du discours versifié, n'est plus guère qu'une modalité, parmi beaucoup d'autres, de la conversation, expression suprême de la sociabilité. À peu près exactement un siècle après que Du Bellay,

dans la *Deffence et illustration de la langue francoyse* (1549), et Ronsard, dans la préface des *Odes* (1550), ont condamné, au nom des grands genres de l'Antiquité (épopée, ode, épître, élégie, satire...) qu'ils prétendaient ressusciter, une certaine tradition nationale de poésie mondaine et courtisane peu ambitieuse dans son projet, et souvent futile dans son propos, Paul Pellisson, ami de Mlle de Scudéry et de La Fontaine, assure à ce type de poésie comme une revanche. Dans le *Discours* qu'il offre comme préface aux *Œuvres* de son ami Sarasin qui vient de mourir (1656), il célèbre le génie de Vincent Voiture, l'animateur de l'hôtel de Rambouillet, le plus célèbre des poètes mondains. Selon lui, Voiture, constatant que « nos Muses commençaient à être aussi sévères que ce philosophe de l'Antiquité qu'on ne voyait jamais rire[1] », a su, avant Sarasin, leur redonner le sourire. La Fontaine parlera à son tour, par exemple dans la préface des *Fables* de 1668, d'une exigence de « gaieté », expression, il est vrai, d'une ambition beaucoup plus vaste : celle de faire la synthèse, au prix d'une subtile alchimie, entre les préoccupations des humanistes et les exigences du goût nouveau. Quant à Pellisson, il retient que Voiture a renoué avec « la liberté de notre ancienne poésie », une « liberté » dont les mondains créditaient Marot, que la Pléiade ne prisait guère ; et c'est en se référant à Marot que les mondains ont ressuscité de vieilles formes tombées en désuétude (rondeaux, triolets, ballades, chants royaux, muzains...) et pastiché le « vieux langage ». Autant dire que les ambitions élevées des poètes de la Pléiade, encore en partie assumées par Malherbe et les hommes de sa génération, ont été reléguées parmi les vieilles lunes. À en croire Pellisson, Voiture aurait heureusement fermé une malencontreuse parenthèse : nous ne sommes pas si loin des propos de Boileau dans *L'Art poétique*.

Mais Boileau, lui, ne renoncera jamais à rêver d'une grande poésie, sérieuse et forte, à l'instar de celle des Anciens ; Pellisson, à sa date, est déjà plus radical, anticipant à sa manière l'état d'esprit qui sera celui des « Modernes », à la fin du XVIIe siècle, qui, épris avant tout, à la suite de Descartes, d'idées claires, de mathématiques et de rationalité, finiront par tenir pour suspecte l'expression en vers — le vers, cette contrainte inutile, souvent porteur d'ornements superflus et d'approximations hasardeuses. Lorsque, en effet, l'abstraction est reine, que la philosophie (cartésienne en l'occurrence) tient en bride l'imagination, proclame la toute-puissance de l'esprit sur la matière

1. *Discours sur les « Œuvres » de Monsieur Sarasin*, cité d'après l'édition procurée par A. Viala, Société de Littératures classiques, Toulouse, 1989, p. 69.

et substitue une explication purement mécaniste du monde aux théories plus ou moins animistes et panthéistes, ferventes de la pratique de l'analogie, chères encore aux esprits de la Renaissance, la poésie risque d'être récusée au nom de la logique et de l'efficacité démonstrative du discours. Dès 1663, dans une dissertation anonyme intitulée froidement *Le Mont Parnasse ou de la préférence entre la prose et la poésie*, on peut lire : « Tout ce que l'esprit conçoit et que la parole produit ne se montre et ne se découvre que par le ministère de la Prose[1] » ; en 1707, on trouvera sous la plume de Houdar de La Motte ces propos qui peuvent étonner aujourd'hui de la part d'un poète : « Les sons d'une langue sont indifférents [...]. Ils ne nous plaisent ou ne nous choquent que par le sens que nous y attachons ; car enfin ils ne sont que l'occasion arbitraire de nos idées[2]. » À la fin du XVIIe siècle, le procès de la poésie est bel et bien entamé.

Ainsi se justifie à nos yeux, dans le choix des textes auquel nous nous sommes livrés, le déséquilibre déjà observé entre les deux moitiés du siècle, et ce en faveur de la première. Autrement dit, aussi sensible que nous nous sommes efforcés d'être aux multiples évolutions qui se précisent au cours du siècle et qui, à bien des égards, préparent l'avenir, nous proposons une lecture d'un XVIIe siècle poétique qui, d'abord, s'enracine pleinement dans le siècle précédent et qui, ensuite, prolonge, en ne cessant, bien sûr, de les questionner et de les modifier, ses ambitions, ses conceptions, ses modes de pensée et d'expression. Les poètes du XVIIe siècle sont d'abord les héritiers, au reste richement dotés, de leurs aînés du XVIe siècle — eux-mêmes largement tributaires des modernes Italiens et des Anciens —, mais des héritiers qui sauront à leur tour inventer, et parfois ouvrir des voies nouvelles.



Héritage et novation, tradition et liberté, tel est le visage contrasté qu'offre la poésie du XVIIe siècle à un lecteur attentif. Il est des continuités manifestes que ce siècle assume pleinement : pour commencer, en poésie, l'usage et le traitement du vers, le vers sans lequel les hommes de ce temps-là ne sauraient distinguer la poésie, « langue des dieux », de la prose, « langue des hommes ». Certes, les vrais poètes n'ont pas la

1. *Le Mont Parnasse ou de la préférence entre la prose et la poésie*, Paris, P. de Brescher, 1663, p. 30.
2. *Odes, avec un Discours sur la poésie en général et sur l'ode en particulier*, Paris, 1707.

naïveté de croire que le vers est une condition suffisante pour parler la langue des dieux ; faut-il pour autant que les poètes aient leur langue à eux, difficile, savante, éloignée du vulgaire, sinon accessible aux seuls initiés ? La question, qui s'est déjà posée avec acuité au XVIe siècle (le Ronsard, familier et champêtre, des *Amours de Marie*, n'est plus tout à fait le même que celui, érudit et hautain, des *Odes*), perdure au XVIIe : en raison de l'évolution sociale et de la transformation du public, on tendrait plutôt, en général, à réduire l'écart entre le langage poétique et le langage ordinaire — Malherbe ne recommandait-il pas de soumettre les vers à l'appréciation des « crocheteurs du Port-au-Foin[1] » ? Boutade, certes, mais qui marque la volonté de tourner le dos à certaine prétention de parler un langage à part, savant, sinon ésotérique. Si certains auteurs un peu pédants résistent maladroitement à cette volonté (par exemple des auteurs d'épopées comme Chapelain et Scudéry, qui multiplient les figures, les ornements et les niveaux de sens, et théorisent lourdement leur pratique, au risque de dérouter ou de lasser le lecteur), La Fontaine résiste avec infiniment plus d'habileté lorsqu'il affiche, dans le titre même choisi pour ses *Fables*, l'ambition apparemment modeste, purement technique, de « mettre en vers » des apologues dont la matière lui est fournie par la tradition. Bien entendu, pour l'auteur des *Fables*, il ne s'agit pas seulement de technique : c'est dans cette « mise en vers » que le poète déploie son génie, c'est par elle qu'il accède à cette « langue des dieux[2] » dont il libère et exploite tous les pouvoirs.

Mais le poète est aussi, et toujours au XVIIe siècle, un technicien du vers. Le XVIIe siècle, après le XVIe, a hérité des mètres les plus répandus dans la poésie de l'ancienne France, mètres pairs le plus souvent : le vénérable décasyllabe, le non moins vénérable octosyllabe et le vers de six syllabes, et aussi du mètre qui est devenu avec Ronsard le mètre-roi, le mètre-étalon de toute poésie dans les Temps modernes, l'alexandrin. De ce point de vue, la leçon de Malherbe, dès le début du siècle, a été salutaire : Malherbe a sévèrement pourchassé, notamment dans l'alexandrin, qui, mètre long, s'y prêtait trop facilement, les chevilles et la bourre, et contribué ainsi à parfaire sa « douceur » (Théophile de Viau rêvait de marier à « l'ardeur » de Ronsard la « douceur » de Malherbe[3]). Et cette « douceur » marque certainement une étape sur la route qui conduit des

1. Racan, *Vie de Monsieur de Malherbe*.
2. L'expression est fréquente chez La Fontaine ; voir notamment l'épilogue à la fin du livre XI des *Fables*.
3. Dans une *Élégie* publiée en 1623 dans ses *Œuvres, seconde partie*.

sortilèges et des caresses de l'alexandrin de Ronsard, dans telle *Élégie à Cassandre* ou dans les *Sonnets pour Hélène*, aux lueurs et scintillements des plus beaux alexandrins de Racine ou de La Fontaine ; mais beaucoup, avant ces deux-là (Gombauld, Maynard, Racan, Tristan, Sarasin, Segrais, qui avaient sûrement lu Malherbe, et vraisemblablement aussi Ronsard), ont contribué à assurer à l'alexandrin cette prééminence mélodieuse et riche d'harmoniques qui traversera les siècles, au moins jusqu'à Nerval, Baudelaire et Mallarmé.

La suprématie de l'alexandrin s'affirme donc au XVIIe siècle — on sait qu'il est aussi le mètre utilisé au théâtre. C'est vrai d'abord pour les sonnets, écrits en abondance, du moins dans la première moitié du siècle ; c'est vrai ensuite (même s'il arrive quelquefois que l'octosyllabe et le décasyllabe se substituent à lui) dans les poèmes à rimes suivies (vers rimant deux à deux, avec l'alternance désormais obligatoire des rimes masculines et féminines), satires, élégies, épîtres, qui, peu ou prou, se veulent dans la lignée des *Sermones* d'Horace ; c'est vrai, enfin, dans les compositions strophiques complexes, plus ou moins strictement codifiées. Dans ce domaine, le XVIIe siècle n'a eu qu'à puiser dans le riche répertoire légué par le siècle précédent, en y appliquant son génie propre, qui va souvent (qu'on pense à Malherbe) dans le sens à la fois d'une certaine réduction du nombre des combinaisons strophiques et d'une codification plus contraignante.

Or c'est précisément ce siècle, enclin à codifier et à réglementer toujours plus, qui a inventé les vers irréguliers, vers parfois appelés « libres », improprement du reste, puisque les moules métriques traditionnels ne sont pas abandonnés, mais librement agencés, ainsi que les rimes, en dehors des contraintes strophiques. Paradoxe, contradiction ? Pas vraiment : les vers irréguliers, qui ont fait fureur dans les milieux mondains, qui triomphent chez La Fontaine (surtout dans les *Fables*, et, de ce point de vue, on n'oubliera pas que La Fontaine a, formellement, entendu la leçon des salons) et qui finissent même par envahir la scène (voir les dernières pièces de Corneille, le théâtre de Molière et les livrets du théâtre lyrique), constituent l'instrument favori d'auteurs qui, loin de contester ou de récuser la tradition dont ils sont d'ailleurs pétris, s'amusent à jouer avec elle. La volonté d'écart qui se manifeste alors est un hommage plaisant, détourné, à la norme, puisque la dissonance n'est savoureuse que par rapport à la consonance. Mais ce qui est sûr aussi, c'est que nous retrouvons là un esprit de jeu, propre à toute activité mondaine, qui n'est pas sans faire planer une menace, nous l'avons vu, sur l'avenir même de la poésie.



Revenons au propos de La Fontaine sur les devoirs du poète lyrique : il lui incombe, disait-il, à côté du « roi », de « louer [...] sa maîtresse ». On sait quelle place de choix occupe l'inspiration amoureuse dans la poésie au XVIe siècle ; cette place éminente, elle la conserve au XVIIe, qui s'inscrit ainsi dans la continuité, même si, là encore, la galanterie souvent et volontairement futile de la poésie mondaine — celle dont *La Guirlande de Julie* offre une expression charmante, avant que Molière n'en donne une plaisante caricature dans le sonnet de Trissotin des *Femmes savantes*[1] — la menace, à partir des années 1630-1640, d'un sérieux affadissement, voire de dissolution. Les poètes qui se manifestent à partir de 1598 ont pris naturellement le relais de leurs aînés qui, dès les années 1570 (qu'on pense à Desportes, et même au vieux Ronsard), et alors que s'amorce la crise de la Renaissance, ont subi l'influence d'un néo-pétrarquisme fort en vogue en Italie. Ce néo-pétrarquisme renforce le caractère inaccessible de la femme aimée, et souligne la tonalité douloureuse de l'expérience amoureuse, tandis que le choc des guerres civiles, avec leur cortège de désolation et de mort, exacerbe l'aspiration à un ailleurs et la soif d'absolu. La poésie amoureuse qui triomphe à la charnière des deux siècles, aussi bien avec Sponde, du Perron et La Roque qu'avec Vermeil, Nervèze, Motin, Ménard, Durand ou Bertaut, pour ne citer que les plus représentatifs, traduit une insatisfaction fondamentale et conduit soit à une tension révélatrice d'une exigence inassouvie d'absolu, soit à l'expression d'une désespérance inquiète ou résignée, soit encore à une fuite dans la nostalgie de l'innocence première que révèle l'inspiration pastorale. Et la génération suivante, celle des Gombauld, Marbeuf, Frénicle, Malleville, Tristan, Scudéry, prolonge volontiers cette inspiration et cette thématique, au risque parfois de les durcir ou de les affadir.

Or, de même qu'au XVIe siècle les excès de raffinement du pétrarquisme avaient provoqué des chocs en retour (poésie sensuelle et érotique, satire antipétrarquiste, mode des contre-blasons...), le pétrarquisme particulièrement quintessencié cher aux poètes du XVIIe siècle explique sans doute la floraison extraordinaire de poésie gaillarde et satirique (« satyrique », comme on se plaît à l'écrire alors) qui marque les vingt ou vingt-cinq premières années du siècle. C'est le moment où

1. Acte III, sc. II.

Sigogne, Motin, Berthelot, d'Esternod, Régnier et d'autres, prenant le contre-pied du gynécentrisme idéaliste de la lyrique amoureuse du temps, s'acharnent sur la femme, soit pour la réduire à n'être qu'un objet de plaisir, soit pour dénoncer sa duplicité et sa légèreté, soit pour fustiger sa déchéance physique et morale à travers des cortèges de vieilles édentées et de maquerelles repoussantes — au point que *Les Visions de Polidor* d'Auvray (1623) présentent dans une vision de cauchemar pansexualiste un monde inversé, proprement infernal. L'affaire du *Parnasse satyrique* (1622) et le procès de Théophile (1623-1625 [1]) mettent brutalement un terme à cet extraordinaire défoulement, mais la tendance à la dérision et à la dénonciation d'un certain idéalisme, dans la tradition dite « gauloise », subsiste, selon des modalités différentes, tant dans les truculences de Saint-Amant et des poètes burlesques que dans les polissonneries de plus ou moins bon ton qui ornent, çà et là, telles stances de Voiture, d'Adam Billaut ou de Benserade, et dans le libertinage, art consommé de l'allusion et du devinez-quoi (qui annonce directement un certain XVIIIe siècle) des *Contes* de La Fontaine.

Une autre manière, moins radicale, de s'opposer à la topique pétrarquiste dominante, c'est, à l'instar des poètes comme Malherbe, Maynard ou Colletet, de corriger des formules pétrarquistes, qui ont un peu l'air de costumes empruntés, par une rudesse bravache et virile qui n'est, après tout, qu'une manière de protestation bourrue contre le gynécentrisme de la tradition poétique. Plus original, parce qu'il peut conduire à un renouvellement des moyens d'expression poétique dont le XVIIIe siècle saura heureusement se souvenir, est ce qu'on pourrait appeler le réalisme sentimental d'un Lingendes, d'un Boisrobert, et surtout du Théophile des *Élégies*, qui démythifie la femme et l'amour sans les rabaisser et place la liaison amoureuse sous le signe de la réciprocité et d'une précarité due aux faiblesses de la nature humaine, sexes confondus. Bonheur de l'intimité partagée, mais aussi hantise de l'inconstance, dénonciation de l'égoïsme, affres de la jalousie, tout est réuni pour faire du poème comme un fragment éclaté d'un petit roman sentimental articulé sur des ressorts psychologiques éprouvés. Ce que suggérait déjà la poésie amoureuse d'Ovide, ce que Ronsard avait esquissé dans les *Sonnets pour Hélène*, Colletet, Frénicle, et surtout Théophile et Tristan l'amplifient à leur manière dans des *Élégies*, des *Églogues* ou des *Plaintes* qui, comme plus tard les *Élégies* de La Fontaine

1. Voir la Notice sur cet auteur, p. 1472-1473.

ou telle ou telle pièce de Mme de Villedieu ou de Chaulieu, évoquent les moments privilégiés d'une passion réfractée par l'imagination fiévreuse d'un héros qui dit *je*. Une telle poésie, porteuse d'introspection, peut comporter le risque de se dissoudre dans les méandres prosaïques d'un discours analytique et raisonneur, mais elle contient aussi la promesse rafraîchissante et neuve de faire de la poésie le lieu d'une confidence vraie : le XVIIIe siècle et le romantisme élégiaques sont peut-être là en gestation.

Mais le pétrarquisme connaît d'autres avatars ; les vagues successives qui ont déferlé sur la France depuis le début du XVIe siècle portent en elles-mêmes des germes de maniérisme, un maniérisme qui est en soi réflexion sur la littérature, parce qu'il se nourrit de littérature et d'art. On le constate dès le début du XVIIe siècle, quand le « concettisme » cher aux Italiens de l'époque de Marino trouve un écho en France, et d'abord dans le registre de la poésie amoureuse, par exemple dans les constructions verbales scintillantes d'un Laugier de Porchères. Mais c'est quelques années plus tard, à la suite du séjour, entre 1615 et 1623, de Marino lui-même à Paris (c'est là qu'il publie certaines de ses œuvres majeures), que déferle une dernière vague italianisante qui contribue au renouvellement de l'inspiration et de l'écriture, notamment dans le domaine de la poésie amoureuse, mais plus généralement dans celui d'une poésie avide de spectacle et de représentations d'art. Toute une génération de poètes, celle de Saint-Amant, de Colletet, de Tristan, de Malleville, de Scudéry ou de Rampalle, a été marquée par cet aspect, fondamental, du marinisme, par une esthétique qui vise à l'émerveillement du lecteur, un émerveillement qui doit autant au caractère imprévisible des correspondances que suscite l'enchaînement des éléments du discours qu'à la profusion ornementale qui brouille les contours. Le poète mariniste, dans ses meilleures inspirations, s'avance à travers le monde avec l'œil du peintre ; les plus belles pages marinistes, dans l'œuvre de Scudéry, de Saint-Amant, de Tristan — souvent descriptions brillantes de figures féminines, ou de fontaines, de châteaux et de parcs peuplés de présences amoureuses, ou encore de ciels nocturnes ou de splendeurs solaires —, entretiennent des rapports étroits avec la peinture française de l'époque, son goût de la couleur et du mystère, son refus de s'arrêter à la surface, à l'apparence des choses, son aptitude à suggérer la présence de l'invisible. C'est Nicolas Poussin qui se laissait aller à écrire : « La peinture n'est autre qu'une idée des choses incorporelles [...]. Si elle montre les corps, elle en montre seulement

l'ordre, et le mode selon lequel les choses se composent [...][1]. » De la même façon, le poète ne décrit pas pour décrire, mais pour éveiller le réseau de correspondances qui entoure la chose décrite ou l'histoire racontée.

Au reste, la poésie amoureuse du XVIIe siècle et plus généralement la poésie lyrique de cette époque résistent de toutes les façons à la tentation qui va emporter les esprits, à l'aube des Lumières, c'est-à-dire au moment où se fonde la science moderne, d'évacuer le mystère et d'apporter une explication rationnelle à tous les phénomènes. Ainsi s'explique par exemple dans cette poésie la persistance d'une mythologie qui, bien sûr, dans un monde profondément chrétien, ne correspond plus à une croyance précise, mais qui est la projection sur le monde extérieur de ce mélange inextricable d'attente, d'angoisse et d'émerveillement qui caractérise l'homme pré-scientifique face au monde et à lui-même. Aussi les références mythologiques, loin d'être de simples ornements conventionnels, représentent-elles encore un effort de traduction sensible ou allégorique des hantises profondes, immémoriales, partagées par ces hommes plongés dans un univers qui, à bien des égards, leur reste mystérieux. D'un autre côté, les descriptions d'œuvres d'art, ou de paysages et de phénomènes naturels qui caractérisent, plus souvent qu'on ne le dit, la poésie du XVIIe siècle, notamment amoureuse, ne relèvent ni d'un sentiment de la nature déjà « romantique », ni d'une volonté de rendu « réaliste » : elles traduisent plutôt le désir du poète d'interroger indirectement un sensible lourd de la signification de l'aventure humaine. Avec l'aura fabuleuse qui les entoure, les figures mythologiques, qui souvent peuplent les « paysages » du XVIIe siècle, comme d'autre part elles représentent les sentiments des hommes, interviennent pour signaler une dimension religieuse, pour exprimer le souci de retrouver le secret d'une harmonie compromise ou, mieux encore, d'une innocence perdue. Le poète montre les secrets plus qu'il ne les élucide ; la « langue des dieux » qu'il parle ne délivre pas toujours de message explicite : elle invite simplement à méditer, à la lumière de la croyance, à une universelle et mystérieuse analogie.



Présence des dieux, présence de Dieu. Ce sont « les dieux » que La Fontaine, nous ne l'oublions pas, plaçait en tête des

1. Propos consigné par G. P. Bellori dans *Le Vite de' pittori, scultori ed architetti moderni*, Rome, 1672, et cité d'après la traduction de G. Rémond (Genève, 1947), *La Vie de Nicolas Poussin.*

« personnes » que « l'on ne peut trop louer ». Le pluriel ne doit pas nous égarer : s'il s'impose naturellement en tête d'un apologue où les dieux de l'Antiquité se préparent à entrer en scène, il va de soi qu'au XVIIe siècle c'est à un Dieu unique, et avec majuscule, que l'on pense surtout. L'inspiration franchement païenne et le recours très voyant à la mythologie, chers aux poètes de la Pléiade à leurs débuts, ont pu faire croire (occasion de scandale pour beaucoup) à une sorte de paganisation de la poésie, au point qu'au temps des conflits religieux les réformés ont fait de cette question une arme de guerre contre Ronsard, qui se trouvait dans le parti catholique. En fait, le problème est grave dans la mesure où les hommes du temps de la Renaissance et de la Réforme (et au-delà) n'ont eu de cesse de chercher, parfois difficilement, le compromis qui leur permît de faire fructifier un double héritage : l'héritage gréco-latin, aliment principal de leur humanisme, et l'héritage judéo-chrétien, essentiel dans l'Europe chrétienne de ce temps-là. Nul doute qu'à partir de 1570, les circonstances aidant, la balance ne penche du côté du religieux. Les plus fortes personnalités poétiques du moment, d'Aubigné, Du Bartas, ont proclamé simultanément leur fidélité à la poétique et à l'esthétique de la Pléiade, et leur volonté de mettre leur muse au service exclusif de leur Dieu, de leur foi, de leur souci d'instruire leurs lecteurs et de les conduire sur les chemins de l'unique Vérité. Une fois la tourmente des guerres religieuses apaisée, le temps des poètes militants est peut-être passé — la dénonciation de la violence et de la guerre se réfugiant alors plutôt dans la poésie morale et la poésie satirique —, mais non celui des poètes qui puisent leur vocation et leur inspiration dans leur foi. Les protestants sont loin d'être absents de la scène, même lorsque la société, avant de les éliminer officiellement, leur accorde une place de plus en plus congrue : Jean de Labadie et Laurent Drelincourt sont là, parmi d'autres, en plein règne de Louis XIV, pour témoigner de la vitalité de l'inspiration protestante dans le grand concert de poésie religieuse du siècle.

Mais le XVIIe siècle en France comme ailleurs, c'est surtout la Contre-Réforme triomphante, un catholicisme rénové, le siècle aussi des saints et des mystiques. La poésie, comme en même temps la peinture, se fait largement l'écho de ce renouveau et de cet élan. Certes, aux yeux des écrivains et de leurs imprimeurs, réserver une section aux « vers religieux » — souvent placée en tête de recueil à titre d'ouverture, ou au contraire à sa fin, comme une *coda* ou un point de convergence — devient une sorte d'habitude, presque une routine,

peu révélatrice en somme des intentions véritables ou des convictions profondes d'un poète. D'autre part, la bonne volonté ne suffit pas toujours à garantir le résultat : c'est mus des meilleures intentions du monde que nombre de poètes se sont fourvoyés, obnubilés qu'ils étaient par l'exemple du Tasse, à écrire des épopées chrétiennes et à mettre les procédés de l'épopée classique au service d'un merveilleux chrétien peu convaincant. Mais, en dépit de ces routines ou de ces accidents, la force et la nouveauté de l'inspiration religieuse au XVIIe siècle sont indéniables et impressionnantes.

Une lecture avide et passionnée de l'Écriture, notamment des psaumes et des prophètes, et du Nouveau Testament, une méditation des récits de la Passion et de la Résurrection menée dans l'esprit des exercices spirituels tels qu'avait pu les initier un Ignace de Loyola ont suscité l'éclosion de recueils entiers où les poètes mettent au service de leurs convictions militantes et de l'exploration des mystères chrétiens leurs recherches en matière de langage : puissance des images souvent empruntées au fonds biblique, inépuisable invention en matière de symboles dans la tradition vénérable des « figuratifs » (l'énoncé renvoyant toujours à une réalité qui le dépasse ou l'enveloppe de toutes parts), prédilection pour les figures de style (antithèses, oxymores) aptes à rendre sensibles les paradoxes fondamentaux qui sous-tendent la foi chrétienne, le mystère de l'Homme-Dieu, celui de la Résurrection ou le rapport entre la mort et la vie. Si dans ce domaine, à l'orée du XVIIe siècle, se détache nettement la figure de Jean de La Ceppède, qui bâtit méthodiquement le monument de ses *Théorèmes* (« contemplation », en grec) — succession de sonnets qui sont autant d'étapes d'une méditation, sous-tendue par une science théologique sans défaut, des épisodes de la Passion et de la Résurrection —, il n'est cependant pas un isolé. L'entoure tout un cortège où se retrouvent, au fil des années, Lazare de Selve, Antoine Favre, Mage de Fiefmelin, François Ménard, et, plus loin dans le temps, Zacharie de Vitré. D'autres reprennent la voie, plus classique — tracée naguère par Marot, pour la Réforme, et par Baïf et Desportes, pour les catholiques — de la traduction ou paraphrase des prières de l'Église (hymnes, séquences, cantiques… et surtout psaumes) ; Du Perron, Bertaut, Malherbe ouvrent le chemin, emprunté ensuite par beaucoup d'autres, mais où se sont distingués particulièrement Racan et Godeau, traducteurs infatigables du psautier tout entier. Cependant, mettre la parole de Dieu à la portée de chacun, c'est aussi, selon un usage encouragé par l'Église post-tridentine, adapter à des mélodies profanes large-

ment connues du public des paroles pieuses et édifiantes, aptes à porter la prière du fidèle et à nourrir sa foi ; dans ce registre, Mme Guyon et Fénelon, à la fin du siècle, donnent la main à ces pionniers que furent Anne Picardet et Claude Hopil, suivis un peu plus tard par des religieux comme Martial de Brive et Joseph Surin.

À la fin du XVI[e] siècle, Du Bartas et quelques autres avaient nourri l'ambition encyclopédique de proposer une lecture chrétienne de l'univers et de l'histoire de l'humanité. L'infatigable jésuite Pierre Le Moyne se lance dans un projet comparable lorsque, dans ses *Hymnes à la sagesse divine et à l'amour divin*, il s'efforce d'épuiser toutes les richesses symboliques des images de la lumière et du feu pour célébrer la Création et les étapes successives d'une Rédemption qui rétablit cette Création dans sa plénitude. Et c'est aussi ce qui anime le capucin Martial de Brive qui, amplifiant les données du *Cantique des créatures* de son patron et maître spirituel François d'Assise, célèbre avec une profusion cosmique les *Grandeurs de Dieu* dans son immense et éblouissante paraphrase du cantique des Trois Enfants. Se servir du foisonnement du sensible pour suggérer l'invisible, parcourir des domaines connus (tel le monde de l'amour humain comme le décrit et l'exalte, par exemple, le Cantique des cantiques), pour traduire l'ineffable, telle est aussi la démarche des poètes authentiquement mystiques qui, souvent marqués par Thérèse d'Avila et Jean de la Croix (celui-ci superbement traduit par le père Cyprien de la Nativité), comptent parmi les plus originaux et les plus attachants des poètes religieux du siècle. Ils excellent en effet à faire pressentir, par les moyens d'un langage qui perpétuellement prolifère et se dérobe aux marges de l'indicible, la rencontre avec Dieu. Ainsi se constitue une chaîne remarquable, qui va de Pierre de Croix et d'Anne Picardet à Mme Guyon, cette dernière étant précédée de mystiques aussi purs que Mage de Fiefmelin (un protestant), Claude Hopil, Joseph Surin, Jean de Labadie et François Malaval.

Ces poètes prétendent faire partager à leurs lecteurs les incertitudes, les doutes, mais aussi les joies et les triomphes qui jalonnent leur vie spirituelle. D'une manière plus humble et plus traditionnelle, puisqu'ils empruntent des voies déjà balisées par la tradition catholique et liturgique, les traducteurs de psaumes ou de cantiques adoptent une démarche voisine. Certains d'entre eux pratiquent, en s'appuyant sur des textes de la tradition, une poésie qui se veut reflet de la prière intime, nourriture de la dévotion privée, et qui prend volontiers un tour pénitentiel. Là se rejoignent des poètes comme Tristan (quand il écrit, sur la fin de sa vie, des poèmes religieux à

partir de *L'Office de la Vierge*), Pierre Patrix (*La Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent*), Georges de Brébeuf (*Entretiens solitaires*), et aussi Pierre Corneille, traducteur attentif et inspiré d'une *Imitation de Jésus-Christ*, où il n'est pas interdit de voir le reflet de l'armature spirituelle de toute son œuvre.



À l'amateur de poésie qui aborde sans préjugés la poésie du XVIIe siècle, c'est en définitive un paysage varié, comme au siècle précédent[1], qui s'offre à son regard. Dès le début du siècle, par-delà les horizons familiers — ceux que lègue le XVIe siècle — se laissent entrevoir des perspectives nouvelles, ou, du moins, des couleurs neuves qui les métamorphosent. La révolution accomplie au XVIe siècle par la Pléiade a si profondément, et pour si longtemps, marqué la création poétique en France (ce que, pourtant, le XVIIe siècle louis-quatorzien et sa postérité n'ont pas voulu reconnaître) qu'il faudra attendre au moins le romantisme pour que les orientations alors définies ne répondent décidément plus à l'attente des temps nouveaux. À l'intérieur de cette vaste coulée qui s'étend sur près de trois siècles s'affirment quelques grandes constantes : la référence privilégiée à l'Antiquité, et surtout, en dépit du triomphe chez les mondains des vers irréguliers, la longévité remarquable et l'efficacité d'une métrique, d'une prosodie, d'un système de strophes et de formes. Après tout, c'est seulement Mallarmé, à la fin du XIXe siècle, qui risquera ce constat mi-ironique, mi-nostalgique : « J'apporte en effet des nouvelles. Les plus surprenantes. Même cas ne se vit encore. On a touché au vers[2]. »

La reconnaissance de telles constantes ne devrait pas empêcher cependant de discerner des périodes (des « siècles » ?), qui pourraient avoir leurs caractéristiques propres, sinon leur unité. Or, justement, il reste difficile de considérer que le XVIIe siècle, pris dans ses limites chronologiques, puisse constituer, en poésie comme dans d'autres domaines, une véritable unité. À ses débuts, multiples et triomphants, il prolonge naturellement et magnifiquement l'essor poétique que le XVIe siècle finissant a connu, en dépit des guerres. La richesse poétique est même telle, dans le premier tiers du XVIIe siècle, que se développent, se mêlent et, éventuellement, se confortent de multiples courants : ainsi, dans le registre du lyrisme

1. Pensons à Ronsard et à son « pré de diverse apparence ».
2. Stéphane Mallarmé, *La Musique et les Lettres*, 1892.

amoureux, le courant idéaliste et néo-pétrarquiste (qui reste le plus longtemps fidèle aux modes d'écrire du XVIe siècle), le courant pastoral, le courant hédoniste et libertin, le réalisme sentimental d'un Théophile ou le courant mariniste. Dans ce concert se distinguent, et s'opposent quelquefois, les malherbiens et les cercles, libertins ou non, qui trouvent en Théophile un maître ; mais tous contribuent à précipiter une évolution du langage et de l'expression qui prend acte des transformations souvent rapides touchant d'une part à l'outil, la langue, et d'autre part à ce qui conditionne la fonction même de la poésie : le cadre social, idéologique, intellectuel.

À l'opposé, dans le dernier tiers du siècle, et nonobstant — ce qui n'est pas négligeable — la persistance remarquable du lyrisme religieux, l'élégance parfois exquise de la poésie mondaine et la présence de La Fontaine, le paysage poétique semble progressivement s'appauvrir. C'est qu'une double rupture est intervenue avant le milieu du siècle. D'une part, la naissance de la science moderne et le développement de la rationalité qui la conditionne ont mis à mal les représentations du monde héritées de l'Antiquité, qui sous-tendaient encore les productions des humanistes, et compromis le rôle de la poésie en matière de transmission du savoir. D'autre part, le prodigieux essor de la vie mondaine et des salons — foyers où se recruteront vers la fin du siècle les plus ardents propagandistes de l'esprit « moderne » — va donner naissance moins à de nouvelles formes ou à de nouveaux thèmes d'inspiration qu'à une nouvelle attitude face à la poésie. Celle-ci devient un élément parmi d'autres de la pratique et du jeu mondains ; du coup, le risque est grand (et c'est en effet ce qui se produira) qu'elle apparaisse un jour comme un produit de luxe. À la fin du siècle, nombre d'esprits distingués, au reste fascinés par le développement des sciences exactes, tournant le dos, de surcroît, à un académisme un peu aveugle, seront tentés, à propos de la poésie, de poser la question iconoclaste : à quoi bon ?

De cette désaffection progressive, dont s'accommodent assez bien des esprits modernes et sceptiques comme Saint-Évremond et Fontenelle, et bientôt Montesquieu, alors qu'elle entretient chez Boileau vieillissant une pathétique angoisse, nous avons un témoin particulièrement lucide, qui, seul, a su trouver une réponse originale, et du reste bien trop personnelle pour avoir des lendemains et susciter des héritiers : c'est La Fontaine. La Fontaine a longtemps cherché sa voie, portant sur le paysage poétique de son temps, à l'époque de sa comédie mythologique *Clymène*, un regard quelque peu

désabusé. Puis, dans un éclair de génie, arc-bouté, mais sans le fétichisme un peu obtus des plus intransigeants des « Anciens », sur la profonde connaissance qu'il avait, en humaniste hors pair, des chefs-d'œuvre de l'Antiquité, en même temps que des littératures modernes (notamment l'italienne), et, d'un autre côté, plus que circonspect à l'égard d'un rationalisme allant jusqu'à prétendre donner une explication rationnelle de toutes choses, il s'est forgé ces outils merveilleux que sont le conte, et surtout la fable, dont il a fait, grâce en particulier aux ressources infinies de l'allégorie animalière, la véritable épopée moderne. On découvre dans cette œuvre, amalgamés avec une adresse suprême, tous les éléments qui constituent, depuis les débuts de la Renaissance, et même en deçà, jusqu'aux plus exquises productions des mondains de son temps, la quintessence de la poésie française. On a souvent parlé à son propos de « subtile alchimie », cette alchimie dont rend compte l'image platonicienne qu'il s'est plu à utiliser après Montaigne : « Les abeilles pilotent de çà de là les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur[1]. » Rien de plus personnel, en effet que la poésie de La Fontaine ; mais, en même temps, on saisit plus ou moins confusément en elle la richesse, la diversité et le charme d'un monde qui flamboie une dernière fois avant de s'éloigner.

La Fontaine meurt en 1695. Il ne pouvait pas faire d'émules : à l'orée du XVIIIe siècle, il appartenait désormais aux jeunes générations avides de poésie, sans forcément rompre avec le riche héritage dont elles disposaient, de se frayer des chemins nouveaux et de tenter des aventures inédites, faisant leur, peut-être, cet adage lancé un jour précisément par le même La Fontaine : « Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde[2] ! »

JEAN-PIERRE CHAUVEAU.

1. Montaigne, *Essais*, I, XXVI, « De l'institution des enfants ».
2. La Fontaine, *Clymène*, *Œuvres complètes*, éd. P. Clarac, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 21.

Pierre de Croix

Trait divin, trait d'amour, que ta pointe ivoirine
Une agréable plaie a caché sous mon cœur[1],
Que douce est ton angoisse, et douce la langueur,
4 Qui de toi procédée[2] en mon sein prend racine !

Flamme, toujours flambante au fond de ma poitrine,
Qui du feu de mon sang t'entretiens en vigueur,
Que douce est ton ardeur, doux le brasier vainqueur
8 Qui de mes os brûlants la moëlle[3] butine !

Fureur[4], non pas fureur, mais doux élancement
Qui nos cœurs de ta verve agites doucement,
11 Que douce est ta ferveur qui mon âme transporte !

Trait, perce-moi le sein d'un trait plus aiguisé,
Feu, brûle-moi les os d'un feu plus embrasé,
14 Fureur, poins mon esprit d'une fureur plus forte.



Seigneur, je veux ici trois tabernacles faire[1],
L'un dedans les pertuis[2] de tes sanglantes mains,
L'autre en ceux de tes pieds, le tiers en ces lieux saints
4 Que ton côté nous ouvre, assuré salutaire[3].

J'irai de l'un à l'autre en visite ordinaire[4]
Y veiller, y prier, et plein de beaux desseins
Chercher le bien parfait des bonheurs souverains,
Ne sachant chose ailleurs qui me peut satisfaire.

Or[5] en celui des mains sera tout mon plaisir,
Or en celui des pieds, mais toujours un désir
À celui du côté portera ma pensée,

Pour là près de ton cœur, en pure affection
Le mien lui découvrir, et l'amour commencée
Réduire de tout point à[6] la perfection.

L'ÉPOUX

Veni in hortum meum soror mea sponsa, messui myrrham meam cum aromatibus meis, comedi favum meum cum melle meo, bibi vinum meum cum lacte meo. Comedite amici mei et bibite, et inebriamini charissimi[1].

Cant. v, 1

Sus, viens voir mon jardin, ma sœur, ma toute belle,
Entre en ce beau parterre où les riants zéphyrs
Par le souffle amoureux de leurs chastes soupirs
Engendrent en tout temps une saison nouvelle.

C'est un jardin complet foisonnant en délices,
Tapissé de l'émail de mille et mille fleurs,
Fleurs qui par le doux flair de leurs suaves odeurs
Emparfument tout l'air d'amoureuses blandices[2].

Ici l'œillet vermeil, ici la franche rose,
L'anémone au teint vif, les bisards tulipans[3],
Le narcisse, les lys étalent en tout temps
Les exquises beautés de leur robe déclose.

Ici le grenadier, la vigne florissante,
Ici la mandragore, et le flairant pommier,
Le figuier, l'oranger, et tout autre fruitier
Ses fruits plus savoureux à l'envi te présente.

Ici l'encens, la myrrhe, et le baume t'apprête[4]
De parfums excellents une riche moisson,
Ici l'abeille encor d'une artiste façon
Ses gaufres[5], et son miel t'agence en sa logette.

Viens ma sœur, ma mignonne, où ton Époux fidèle
T'invite aux doux plaisirs de tant de voluptés,
Viens goûter les douceurs de mes suavités
Qui pour toi vont coulant d'une source éternelle.

Toutes je te les offre, en tout je t'abandonne
De ma félicité les biens plus précieux ;
Cueille, goûte, choisis le plus cher et le mieux
Des fruits sur-excellents dont mon jardin foisonne.

Tu es mon seul souci : pour toi seule non chiche
J'ai bâti ce parterre en tous biens plantureux,
Où l'heureuse abondance, et le Ciel amoureux
Renversent le meilleur de leur corne plus[6] riche.

Cueille donc à ton gré de ses fruits délectables,
Mange, bois, ivre-toi de mon vin, de mon lait :
Et cueillant, et goûtant de mes biens à souhait,
Bénis de ton Époux les faveurs admirables.



La Ceppède

PARAPHRASE DE L'HYMNE DE LA PASSION

« Vexilla regis », etc.

Les cornettes du Roi[1] volent par la campagne,
La Croix mystérieuse éclate[2] un nouveau jour
Où l'Auteur de la chair, de sa chair s'accompagne,
Et fait de son gibet un théâtre d'amour.

Là, pour notre rachat, là pour notre doctrine,
Il tend ore[3] ses mains, tend ses deux pieds aux clous,
Tandis[4] les clous d'amour clouent dans sa poitrine
Son cœur tout amoureux, qui s'immole pour nous.

Mort sur cette potence, une lance outrageuse
Lui perce le côté, d'où surgeonne soudain
De son sang, et d'eau vive une onde avantageuse
Pour laver le bourbier qu'il a tant à dédain.

C'est ce qu'obscurément le bon David soupire,
C'est ores que suivant ses prophétiques vers
Du bois le Tout-Puissant établit son empire,
Qu'au bois, que par le bois il régit l'univers.

Arbre brillant et beau que la pourpre royale
Pare, orne, vermillonne, enlumine, enrichit,
De quel tige[5] t'élut cette âme déloyale,
Qui pour ces membres saints en gibet t'affranchit ?

Arbre trois fois heureux, qui vois pendre à tes branches
La rançon de ce Tout, tu balances ce Corps
Qui nos péchés balance. En toi sont nos revanches,
Tu reprends sa reprise au corsaire des morts[6].

Ô Croix, que mon espoir à tes bouts aboutisse,
À ce jour que le sang sur toi coule à randon[7],
Augmente, s'il te plaît, aux justes la justice,
Et donne aux criminels le désiré pardon.

Esprits que cette Croix, que ce gibet recrée,
Au saint los du Trin-un[8] rangez tous vos propos :
Trin-un, qui nous sauvez par cette Croix sacrée,
Guidez-nous, guindez-nous[9] au sublime repos.



Mais qui vous meut, Seigneur, de sortir à cette heure[1] ?
De passer ce torrent ? de gravir sur ce mont[2] ?
De revoir ce jardin[3] où l'Apôtre parjure
Conduit mille assassins pour vous faire un affront ?

Vous fuîtes l'autre jour pour ne voir votre front
Ceint du bandeau Royal[4] : maintenant on conjure
De vous assassiner, et vous êtes si prompt
8 D'aller pour recevoir une mortelle injure.

Ô doux-forçant[5] amour, que ton pouvoir est fort !
Ni l'effroi des tourments, ni l'horreur de la mort
11 Ne peuvent arrêter cet amoureux courage[6].

Mon Roi, puisque pour moi vous courez au trépas
Faites que votre grâce à ce coup m'encourage,
14 Et me donne pouvoir de talonner vos pas.



Cette rouge sueur goutte à goutte roulante
Du corps de cet Athlète en ce rude combat
Peut être comparée à cette eau douce et lente
4 Qui la sainte montagne en silence rebat[1].

L'aveugle-né (qui mit tous les siens en débat[2]
Pour ses yeux) fut lavé de cette eau doux-coulante,
Et dans le chaud lavoir de cette onde sanglante
8 Toute l'aveugle race[3] en liberté s'ébat.

Et l'un et l'autre bain ont redonné la vue,
Siloé du pouvoir dont le Christ l'a pourvue,
11 Et celui-ci de sang de son propre pouvoir.

Aussi ce rare sang est la substance même
De son cœur, qui pour faire à nuit ce cher lavoir[4]
14 Fond comme cire au feu[5] de son amour extrême.



Mais dites, Compagnons[1], pourquoi n'appelez-vous
Celui que vous cherchez de son Nom vénérable
D'Emmanuel[2] ? Ce nom vous met tous en courroux,
4 Pource qu'il marque au vrai son essence adorable.

Le nom de Christ[3] vous est de même intolérable :
Car il le dit Messie. Et tandis, pauvres fous,
Par ce nom de JÉSUS[4] (le plus grand nom de tous)
8 Vous confessez qu'il est le Sauveur secourable.

C'est ce nom de JÉSUS si redoutable et saint,
La Majesté duquel de sa grandeur enceint
11 De l'œuvre de six jours le pourpris[5] admirable.

C'est l'huile répandue, et le baume odoreux
Qui peut cicatriser toute plaie incurable,
14 Ce Nom seul nous élève au rang des bienheureux.



Blanc est le vêtement du grand Père sans âge[1],
Blancs sont les courtisans[2] de sa blanche maison,
Blanc est de son Esprit l'étincelant pennage,
4 Blanche est de son Agneau la brillante toison.

Blanc est le crêpe saint dont (pour son cher blason[3])
Aux Noces de l'Agneau l'Épouse s'avantage.
Blanc est or[4] le manteau, dont par même raison
8 Cet innocent Époux se pare en son Noçage.

Blanc était l'ornement dont le Pontife vieux
S'affublait pour dévot offrir ses vœux aux Cieux.
11 Blanc est le parement de ce nouveau grand Prêtre.

Blanche est la robe due au fort victorieux.
Ce vainqueur (bien qu'il aille à la mort se soumettre)
14 Blanc, sur la dure mort triomphe glorieux[5].



Aux Monarques vainqueurs la rouge cotte d'armes
Appartient justement. Ce Roi victorieux
Est justement vêtu par ces moqueurs Gens d'armes
4 D'un manteau, qui le marque et Prince, et glorieux.

Ô pourpre, emplis mon test[1] de ton jus précieux
Et lui fais distiller mille pourprines larmes,
À tant que méditant ton sens mystérieux,
8 Du sang trait de mes yeux j'ensanglante ces Carmes[2].

Ta sanglante couleur figure nos péchés
Au dos de cet Agneau par le Père attachés[3] :
11 Et ce Christ t'endossant se charge de nos crimes.

Ô Christ, ô saint Agneau, daigne-toi de cacher
Tous mes rouges péchés (brindelles[4] des abîmes)
14 Dans les sanglants replis du manteau de ta chair.



Ô Royauté tragique ! ô vêtement infâme[1] !
Ô poignant[2] Diadème ! ô Sceptre rigoureux !
Ô belle, et chère tête ! ô l'amour de mon âme !
4 Ô mon Christ, seul fidèle et parfait amoureux !

On vous frappe, ô saint chef, et ces coups douloureux
Font que votre Couronne en cent lieux vous r'entame.
Bourreaux, assenez-le[3] d'une tranchante lame,
8 Et versez tout à coup ce pourpre généreux.

Faut-il pour une mort qu'il en souffre dix mille ?
Hé, voyez que le sang, qui de son chef distille,
11 Ses prunelles détrempe, et rend leur jour[4] affreux.

Ce pur sang, ce Nectar, profané se mélange
À vos sales crachats, dont la sanglante fange
14 Change ce beau visage en celui d'un lépreux.



L'amour l'a de l'Olympe ici-bas fait descendre,
L'amour l'a fait de l'homme endosser le péché,
L'amour lui a déjà tout son sang fait épandre,
4 L'amour l'a fait souffrir[1] qu'on ait sur lui craché,

L'amour a ces halliers[2] à son chef attaché,
L'amour fait que sa Mère à ce bois le voit pendre,
L'amour a dans ses mains ces rudes clous fiché,
8 L'amour le va tantôt dans le sépulcre étendre.

Son amour est si grand, son amour est si fort
Qu'il attaque l'Enfer, qu'il terrasse la mort[3],
11 Qu'il arrache à Pluton sa fidèle Eurydice.

Belle pour qui ce beau meurt[4] en vous bien-aimant
Voyez s'il fut jamais un si cruel supplice[5],
14 Voyez s'il fut jamais un si parfait Amant.



Amende donc tes mœurs, pauvre Samaritaine,
Écoute ton Sauveur, sors de ton gîte vieux,
Quitte ta vieille cruche[1], et tire de tes yeux
4 À force de pleurer une vive fontaine.

Touchée des accents de cette voix hautaine,
Fonds en pleurs repentants, c'est ce qu'il aime mieux,
Offre-lui ce breuvage, et sois toute certaine
8 Qu'il te dourra[2] de l'eau qui distille des Cieux.

Je parle à toi, mon âme, à toi le Christ adresse
Sa plainte, ne refuse à la soif qui le presse
11 Cette boisson, craignant les reproches futurs*,

Abreuve encor de l'eau d'une amour très intime
Ses Chameaux bien-aimés, ses dévots serviteurs,
14 Et tu seras d'Isâc l'épouse légitime**.

* Que Jésus-Christ fera aux réprouvés. *J'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire, etc.* en saint Matthieu 25e verset 42.

** C'est une allusion à cette belle figure qui est écrite au 24e de la Genèse, où Abraham (c'est-à-dire le Père éternel) pour donner femme à son fils Isaac (c'est-à-dire au Verbe éternel) envoya son ancien serviteur [Éliezer] (c'est-à-dire l'Humanité de Jésus-Christ), qui, trouvant Rébecca (c'est-à-dire l'âme fidèle et dévote), se plaignit à elle de la soif, elle ne lui donna pas seulement à boire de l'eau de son amour, mais encore à ses Chameaux (c'est-à-dire à ses bons serviteurs) et partant elle fut faite digne d'être Épouse d'Isaac (c'est-à-dire du Fils de Dieu).



L'Oiseau dont l'Arabie a fait si grande fête
Est de ce grand Héros le symbole assuré.
Le Phénix est tout seul. Le Christ est figuré
Seul libre entre les morts[1] par son Royal Prophète.

Le Phénix courageux se porte à sa défaite
Sur du bois parfumé : l'Amour démesuré
Fait que Christ a la mort sur ce bois enduré
Qui parfume le Ciel d'une odeur très parfaite.

De sa moelle après le Phénix renaissant
Enlève tout son bois, et l'emporte puissant
Sur un Autel voisin des arènes brûlées[2].

Par sa Divinité le Christ ressuscitant,
Sur l'azuré lambris des voûtes étoilées
Élèvera son bois de rayons éclatant[3].



Des citadins du ciel plus que je ne pourrai
Nombrer[1], et quatre d'eux avec quatre cornettes[2],
Et mille autres sonnant des tambours, des trompettes
En liesse, en triomphe, accompagnent ce Roi.

Ce triomphateur donc avecque le charroi
Du sujet glorieux de ses riches conquêtes*,
Approche son Olympe en ce pompeux arroi[3],
Où pour le recevoir toutes choses sont prêtes.

Tous les douze portaux de Salem sont ouverts[4],
Chacun vient hommager ce Roi de l'univers
Dont la tête de neige a des feux aux prunelles[5].

* C'est-à-dire des Saints Pères qu'il tira des Limbes.

Il parvient à la fin jusqu'à l'Aïeul des jours,
Qui doublant (s'il se peut) ses joies éternelles
Donne à son Fils la gloire et l'Empire à toujours[6].



Lazare de Selve

SUR CES MOTS, « SOUVIENNE-TOI HOMME QUE TU ES CENDRE », ETC.

Sonnet

Comme tout ce grand monde a forme circulaire,
Chaque partie aussi fait un cercle agissant :
Chacun des éléments, dedans l'autre passant,
Se tourne, retournant au repos de sa sphère.

Le soleil rond se tourne en sa course ordinaire :
En rond la lune tourne, et forme son croissant :
Où chaque ciel commence il revient finissant,
Ainsi que tous les corps du monde élémentaire[1].

L'Ange se réfléchit vers celui qui l'a fait,
Ce grand tour, dont le centre est partout si parfait,
Et dont le cercle est tel qu'on ne le peut comprendre[2].

Homme, contemple en toi deux cercles[3] précieux,
L'âme, qui vient du ciel, doit retourner aux cieux :
Le corps, de cendre fait, doit retourner en cendre.

SUR L'ÉVANGILE DE LA TRANSFIGURATION

En saint Matthieu, chap. XVII

Mortels qui admirez en ces beautés mortelles
Un teint blanc, un beau trait, et des yeux la lueur,
Venez voir la beauté, la clarté du Sauveur,
Et admirez en lui les beautés immortelles.

Sa face, vrai soleil des clartés éternelles,
Et ses habits passant les neiges en blancheur[1],
Cette nue, et la voix du Père[2], et du Seigneur,
Et mille beaux rayons, et vives étincelles.

Christ, Élie, et Moïse, employant leur savoir
À discourir entre eux[3] de l'excès du pouvoir,
De l'excès de sa mort, et de sa grand'victoire,

De l'excès de vertu, de l'excès de bonté,
De l'excès de l'amour, de l'excès de beauté,
De l'excès de la grâce, et de l'excès de gloire.

SUR L'ÉVANGILE DE LA SAMARITAINE

En saint Jean, chap. IV

Hélas ! si tu savais, âme samaritaine[1],
Quel est ce don de Dieu que tu ne connais pas,
Qui est celui qui veut de cette eau d'ici-bas,
Tu lui demanderais de l'eau de sa fontaine[2].

C'est la source des eaux si pure, et vive, et pleine,
Qui étanche la soif de tous mondains appas,
C'est cil[3] qui sur les eaux peut affermir ses pas,
Le Créateur du monde, et de l'humide plaine.

Il a créé jadis l'eau que tu vas puisant,
Ingrate toutefois tu lui vas refusant
11 Un peu d'eau pour avoir une source immortelle.

Il a soif seulement des larmes de tes yeux[4],
Et te veut abreuver du nectar précieux
14 De l'eau qui rejaillit à la vie éternelle.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

En saint Matthieu, chap. XXVIII

Ô mystère divin, sur tout autre mystère,
Qui fais trembler l'enfer, et de l'émotion
La terre tressaillir, ô résurrection
4 Qui change en joie extrême une extrême misère.

Les enfers, et la mort ont vomi leur colère
Contre la même vie, et la perfection[1],
Et l'enfer en reçoit ores[2] punition,
8 Et la mort en reçoit une mort plus amère :

L'enfer a pris le juge au lieu des criminels,
Et la mort l'immortel au lieu de nous mortels,
11 Et l'immortel mourant a puni leur audace.

Il a rendu la vie à la mortalité[3],
Aux prisonniers du limbe[4] entière liberté,
14 Et bornant les enfers nous a comblés de grâce.

CANTIQUE EN FORME D'UN NOËL

Levez-vous de cette prairie,
Et quittant votre bergerie
Venez voir le fils de Marie,
Tout plein d'amour :
Levez-vous, pasteurs, je vous prie,
6 Et venez tôt, car il est jour.

Déjà la reluisante aurore,
La cime de ces monts redore,
Et ce petit Dauphin[1] honore,
Pleine d'amour :
Venez, et que chacun l'adore,
Et venez tôt, car il est jour ;

L'Ange en a porté la nouvelle,
Écoutez comme il vous appelle,
Il chante une chanson si belle,
Toute d'amour :
Venez donc voir cette pucelle[2],
Et son fils plus beau que le jour.

Venez voir cette sainte Dame,
Et ce petit qui ravit l'âme,
Et son œil qui le cœur entame
De traits d'amour :
Venez tous épris de la flamme,
Et venez tôt, car il est jour.

Venez voir sa bouche pourprine,
Sa main, et sa façon poupine ;
Venez voir sa face enfantine,
Pleine d'amour :
Venez voir sa clarté divine,
Et venez tôt, car il est jour.



Bertaut

STANCES

Ô beaux yeux qui savez si doucement charmer
Qu'il faut ou vivre aveugle, ou mourir en servage :
Yeux qui m'avez appris à constamment[1] aimer,
Que vous m'en faites bien payer l'apprentissage.

Ô beaux yeux qui pleuvez des flammes et des traits,
Rien ne trompe vos coups, l'atteinte en est fatale :
Vous blessez aussi bien de loin comme de près ;
Et votre doux regard est le dard de Céphale[2].

Ô beaux yeux dont la flamme est le jour de mes jours,
Vous n'êtes point des yeux, ni de mortelle essence,
Mais vous êtes des Cieux influant[3] des amours
Aussi l'Amour lui-même est votre Intelligence.

Ô beaux yeux je ne vois ni ne vis que par vous ;
Je suis un corps sans âme absent de votre vue ;
Mais dès que je vous vois si riants et si doux,
Amour pour m'animer en âme se transmue.

Ô beaux yeux que je crains en aimant d'offenser,
Si je pouvais redire avecque les paroles
Ce que me dit mon âme avecques le penser,
Vous seriez adorés comme vives idoles.

Ô beaux yeux je vous offre, ainsi qu'on fait aux dieux,
Mon cœur où votre flamme est sans cesse allumée :
L'offrande est bien petite, hélas ! mais, ô beaux yeux,
La faute en est à vous qui l'avez consumée.

IMITATION DU PSAUME LXXI

« Deus judicium tuum regi da »

en forme de prière prophétique
pour la grandeur et prospérité
de Monseigneur le Dauphin

Grand monarque du ciel, de la terre et de l'onde,
Prête ce jugement dont tu régis le monde
Pour règle et pour exemple aux soins[1] de notre Roi ;
Fais que l'heur de ton règne en son règne fleurisse,
Et donne au fils du Roi pour guide ta justice,
Afin que tous ses pas cheminent en ta loi.

Cette rare vertu conseillant ses pensées,
Il sera le support des âmes oppressées,
Et l'assuré recours des peuples affligés ;
Le pauvre et l'innocent l'auront pour leur défense,
Et les justes sous lui recevant quelque offense,
S'ils n'en sont secourus, ils en seront vengés.

Par lui la douce paix et ses chères compagnes
Verseront tous leurs fruits sur le dos des montagnes,
Pour n'en laisser jamais l'abondance tarir ;
Et la sainte équité chargera les collines
De ceux que la vertu produit de ses racines,
Et que toi, grand Soleil, tu fais croître et mûrir[2].

Il ira loin de lui chassant la calomnie,
Et fera voir la foi[3] que la fraude a bannie
Revenir demeurer sur ce ferme élément,
Arrachant et le pauvre et l'humble tout ensemble
Des ongles du méchant, et de celui qui semble
Avoir reçu des mains pour ravir seulement.

Aussi tant qu'on verra la lumière commune
Et de l'ardent soleil et de l'humide lune
D'un tour alternatif promener sa splendeur,
Autant vivra sa gloire illustre et révérée,
La seule éternité mesurant sa durée,
Et l'infinité seule égalant sa grandeur.

Nos champs fumaient encor des flammes de la guerre,
Qu'il vint entre nos vœux se montrer à la terre,
Plus doux que n'est la pluie à l'herbage altéré,
Sur le public espoir qu'en essuyant nos larmes,
Il fera succéder à l'empire des armes
Le règne d'un repos constamment assuré[4].

Et Seigneur, tu rendras cet espoir véritable,
Ornant la majesté de son trône équitable
Des immortelles fleurs dont la paix est le fruit,
Et le feras régner, que la lune argentée,
Ne versant plus çà-bas sa lumière empruntée,
Cessera d'être au ciel le soleil de la nuit.

Il plantera ses lois sur toute l'étendue
Que l'une et l'autre mer largement épandue
Borne tout à l'entour de limites flottants[5] :
Son sceptre deviendra la mesure du monde,
Et les champs infinis de la terre et de l'onde
Verront ses sujets seuls être leurs habitants ;

Ceux que le Nil abreuve en ses ondes naissantes
Révéreront les pas imprimés de ses plantes,
Baissant sous ses genoux leur superbe sourcil ;
Même ses ennemis en lécheront la poudre[6],
Et de son puissant bras ayant senti la foudre
Fuiront de sa vaillance aux pieds de sa merci[7].

Les rois de qui la mer couronne les provinces,
Et ceux que l'Arabie arrange entre ses princes,
Viendront chargés de dons implorer sa bonté,
Tous révérant autant les lois de sa puissance
Que si ne vivre point sous son obéissance
C'était rébellion, et non pas liberté.

Bref le ciel ne verra sceptres ni diadèmes
Qui n'adorent son nom, et les grâces extrêmes
Dont il fera partout ressentir les effets,
Et de qui le renom, et la gloire, et les charmes
Pourront plus sur les cœurs sans contrainte et sans armes
Que le sanglant acier sur ceux qu'il a défaits.

Car offensé de voir l'équité violée,
Il défendra des grands la veuve désolée,

Et le pauvre orphelin à qui l'on fera tort ;
Il leur ira servant et d'époux et de père,
Tellement que leur bien naissant de leur misère,
Ce sera leur bonheur de manquer de support.

Il bannira de lui le traître et le perfide,
Vengera sans pitié sur la dextre homicide[8]
Le sang de l'innocent méchamment épandu,
Et fera qu'en vivant aux pauvres favorable,
Être à tort affligé soit un mal désirable,
Et sujet d'espérer que d'avoir tout perdu.

Vive donc à jamais son los[9] et sa mémoire,
Et vive sa grandeur riche d'heur et de gloire,
De l'or des étrangers, et de l'amour des siens ;
Que toute âme ici-bas le bénisse et le loue,
Fasse pour lui des vœux, et justement avoue
Son règne être le nom d'un siècle de tous biens.

Mille forêts d'épis de qui les vertes ondes
Flotteront au sommet des côtes moins[10] fécondes,
Sembleront imiter les grands bois du Liban ;
Et les peuples heureux fleuriront dans les villes,
Comme on voit fleurir l'herbe ès campagnes fertiles,
Quand Avril rajeunit le visage de l'an.

Soit sa gloire ici-bas incessamment bénie,
Soit l'honneur de son los de durée infinie,
Et d'un lustre éternel par le monde éclairant.
Que tout cet univers en son nom se bénisse,
Et qu'il rende le ciel à la terre propice,
Bienheureux en soi-même, et chacun bienheurant[11].

Mais surtout, ô Seigneur, le los de tes merveilles
Fasse éternellement sonner à nos oreilles
Ce Nom de qui les rois tiennent leur majesté.
Tout est plein de ta gloire, aussi tout la publie :
Car même quand l'ingrat ou la tait ou l'oublie,
Sa propre ingratitude élève ta bonté.



Malherbe

DESSEIN DE QUITTER UNE DAME
QUI NE LE CONTENTAIT QUE DE PROMESSE

Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine
A comme l'Océan son flux et son reflux :
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vais résoudre à ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté :
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet :
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y, vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi,
S'il ne vous en souvient vous manquez de mémoire,
Et s'il vous en souvient vous n'avez point de foi.

J'avais toujours fait compte, aimant chose si haute,
De[1] ne m'en séparer qu'avecque le trépas,
S'il arrive autrement ce sera votre faute,
De faire des serments et ne les tenir pas.

PRIÈRE
POUR LE ROI ALLANT EN LIMOUSIN
Stances

Ô Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées[1],
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait[2] ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint[3] comme la guérison.

Nous sommes sous un Roi si vaillant, et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage,
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,
En ce miracle seul il peut assez connaître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi ? de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à Votre bien :
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes ;
La plupart de leurs vœux tendent au changement :
Et comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques[4],
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous réconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rébellion plus qu'une Hydre féconde,
Aurait pour le combattre assemblé tout le Monde,
Tout le Monde assemblé s'enfuirait devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées.
Ôte-nous ces objets, qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir :
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
À nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées,
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles :
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra n'auront point de cachettes :
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés[5] :
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire,
Aussitôt confondus[6] comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la faible innocence,
Que dedans la misère on faisait envieillir :
À ceux qui l'oppressaient, il ôtera l'audace :
Et sans distinction de richesse, ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront aux sommets de nos tours :
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance, et les molles délices

Qui nous avaient portés jusqu'aux derniers hasards :
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux mérites données
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour, et ta crainte,
Dont il porte dans l'Âme une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir :
Il étendra ta gloire autant que sa puissance :
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces Destinées :
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs :
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs[7].

La fin de tant d'ennuis[8] dont nous fûmes la proie,
Nous ravira les sens de merveille, et de joie ;
Et d'autant que le Monde est ainsi composé,
Qu'une bonne Fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des Princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses Provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoi que l'on dissimule on n'en fait point d'estime :
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort[9].

Mais ce Roi, des bons Rois l'éternel exemplaire[10],
Qui de notre salut est l'Ange tutélaire,
L'infaillible refuge, et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Nous voyons les Esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction :

Et lisons clairement dedans leur conscience,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,
108 Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre :
Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre :
Et rendant l'univers de son heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque,
114 Que ta Bonté propice ait jamais couronné.

Cependant son Dauphin d'une vitesse prompte
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte :
Et suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
120 Ignorent le Soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses Provinces désertes,
Ses châteaux abattus, et ses champs déconfits,
Et si de nos discors l'infâme vitupère[11],
A pu la dérober aux victoires du Père[12],
126 Nous la verrons captive aux triomphes du Fils.

PLAINTE SUR UNE ABSENCE

Stances

Complices de ma servitude,
Pensers où mon inquiétude
Trouve son repos désiré :
Mes fidèles amis, et mes vrais Secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires :
6 C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte :
Ma langue demeure contrainte :
Si je parle c'est à regret :
Je pèse mes discours, je me trouble, et m'étonne :

Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne :
Mais à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage,
Dont le Ciel m'a voulu punir :
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Étant loin de Madame, une grâce plus grande
Que d'aimer sa mémoire, et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Faillis-je en mon élection ?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple ?
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection ?

Au retour des saisons nouvelles
Choisissez les fleurs les plus belles,
De qui la campagne se peint :
En trouverez-vous une, où le soin de Nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux Roses de son teint ?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire
La douceur et la majesté ?
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des Soleils semblables,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappe jamais rien qu'elle ait arrêté ?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors :
Prenez garde à ses mœurs : considérez-la toute,
Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit ou le corps.

Mon Roi par son rare mérite
A fait que la terre est petite,
Pour un nom si grand que le sien :
Mais si mes longs travaux faisaient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête
Il n'en aurait pas un qui fût égal au mien[1].

Aussi quoi que l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir :
Puisqu'à si beau dessein mon désir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les Tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement,
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable[2],
Pourvu que je la serve à son contentement ?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas :
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable[3],
Ma foi, qu'en me voyant elle avait agréable,
Ne lui soit contemptible[4] en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé :
Ses infidèles flots ne sont point sans orages :
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages :
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure,
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant :
Elle qui n'a souci de moi, ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel Amant[5].

Tout beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir ?
Impudents boutefeux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir ?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi :
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles :
C'est le seul entretien, qui plaît à mes oreilles :
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

CHANSON

Sus debout la merveille des Belles.
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes,
Et le Soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On dirait à lui voir sur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée,
Encore un coup la fille du Pénée[1].

Toute chose aux délices conspire
Mettez-vous en votre humeur de rire,
Les soins profonds d'où les rides nous viennent,
À d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud mais un feuillage sombre
Loin du bruit, nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines,
Des Genêts, des Houx, et des Épines,
Le Rossignol déployant ses merveilles
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères
Verrons-nous de Bergers à Bergères,
Sein contre sein, et bouche contre bouche,
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'amour est à son aise
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles,
De tant de lois qui le gênent aux villes.

Ô qu'un jour mon âme aurait de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposait à semblables pensées !

Votre honneur le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles[2],
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé ne rend point de pareille ?

IMITATION DU PSAUME « LAUDA ANIMA MEA DOMINUM »

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer,
Quittons ses vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le temps de nos vies,
À souffrir des mépris et ployer les genoux,
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont comme nous sommes
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette Majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers,

Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
18 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de Sceptre ils n'ont plus de [flatteurs :
Et tombent avecque eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
24 Faisait leurs serviteurs.

POUR UNE FONTAINE

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde :
Et rien que Dieu n'est permanent.



Du Perron

SONNET

Au bord tristement doux des eaux, je me retire,
Et vois couler ensemble, et les eaux, et mes jours ;
Je m'y vois sec et pâle, et si[1] j'aime toujours
4 Leur rêveuse mollesse où ma peine se mire.

Au plus secret des bois je conte mon martyre,
Je pleure mon martyre en chantant mes amours,
Et si j'aime les bois, et les bois les plus sourds,
8 Quand j'ai jeté mes cris, me les viennent redire.

Dame dont les beautés me possèdent si fort,
Qu'étant absent de vous je n'aime que la mort,
Les eaux en votre absence, et les bois me consolent.

Je vois dedans les eaux, j'entends dedans les bois
L'image de mon teint, et celle de ma voix,
Toutes peintes de morts qui nagent, et qui volent.

LE TEMPLE DE L'INCONSTANCE

Je veux bâtir un temple à l'Inconstance ;
Tous amoureux y viendront adorer
Et de leurs vœux jour et nuit l'honorer
Ayant le cœur touché de repentance.

De plume molle en sera l'édifice,
En l'air fondé sur les ailes du vent,
L'autel de paille où je viendrai souvent
Offrir mon cœur par un feint sacrifice.

Tout à l'entour je peindrai mainte image
D'erreur, d'oubli, et d'infidélité,
De fol désir, d'espoir, de vanité,
De fiction, de penser volage.

Pour le sacrer, ma légère maîtresse
Invoquera les ondes de la mer,
Les vents, la lune, et nous fera nommer
Moi le templier, et elle la prêtresse.

Elle, séant ainsi qu'une Sibylle
Sur un trépied tout pur de vif-argent,
Nous prédira ce qu'elle ira songeant
D'une pensée inconstante et mobile.

Elle écrira sur des feuilles légères
Les vers qu'alors sa fureur chantera,
Puis à son gré le vent emportera
Deçà delà ses chansons mensongères.

Elle enverra jusqu'au ciel la fumée
Et les odeurs de mille faux serments ;
La déité qu'adorent les amants
De tels encens veut être parfumée.

Et moi, gardant du saint temple la porte,
Je chasserai tous ceux-là qui n'auront
En lettres d'or engravé sur le front
Le sacré nom, de léger, que je porte.

De faux soupirs, de larmes infidèles
J'y nourrirai le muable Protée[1],
Et le serpent qui de vent allaité[2]
Déçoit nos yeux de cent couleurs nouvelles.

Fille de l'air, déesse secourable,
De qui le corps eſt de plumes couvert,
Fais que toujours ton temple soit ouvert
À tout amant comme moi variable.

CANTIQUE DE LA VIERGE MARIE

Quand au somme mortel[1] la Vierge eut clos les yeux,
Les Anges qui veillaient autour de leur Maîtresse
Élevèrent son corps en la gloire des Cieux
Et les Cieux furent pleins d'immortelle allégresse.

Les plus hauts Séraphins à son avènement
Volaient au-devant d'elle, et lui cédaient leur place,
Se sentant tous ravis d'aise et d'étonnement
De pouvoir contempler la splendeur de sa face.

Dessus les Cieux des Cieux elle va paraissant,
Les flambeaux étoilés lui servent de Couronne :
La Lune eſt sous ses pieds en forme de croissant,
Et comme un vêtement le Soleil l'environne[2].

Elle eſt là-haut assise auprès du Roi des Rois,
Pour rendre à nos clameurs ses oreilles propices,
Et sans cesse l'adjure au saint nom de sa Croix,
De purger en son sang nos erreurs et nos vices.

Elle rend nos désirs par ses vœux exaucés,
Et pour mieux impétrer[3] ce dont elle le presse,
Remet devant ses yeux tous ses actes passés
Qui le peuvent toucher de joie et de tristesse.

Elle lui va montrant pour fléchir sa rigueur,
Les mamelles qui, tendre, au berceau l'allaitèrent,
Dont le doux souvenir lui pénètre le cœur,
Et les flancs bienheureux qui neuf mois le portèrent.

Elle lui ramentoit la douleur et l'ennui[4],
Les sanglants déplaisirs et les gênes[5] terribles
Que durant cette vie elle endura pour lui,
Quand il souffrit pour nous tant de peines horribles.

Comme en le voyant lors si rudement traité,
Son cœur fut entamé d'une poignante épine,
Et puis comme à sa mort pleine de cruauté,
Le glaive de douleur lui navra la poitrine[6].

Hélas! de quels regrets, et de quel déconfort
La Vierge en son esprit se sentit traversée,
Quand elle vit livrer son cher Fils à la mort,
Et de combien de clous son âme fut percée!

Elle le vit meurtrir en tant et tant d'endroits,
Souffrir mille tourments et mille violences,
Et puis comme un trophée[7], attacher sur la Croix
Toute notre injustice, et toutes nos offenses.

Elle serrait la Croix de ses bras précieux,
Regardant par pitié ses blessures cruelles,
Et répandait autant de larmes de ses yeux
Comme il versait de sang de ses plaies mortelles.

L'air, la mer, et la terre en sentaient les effets,
Et de leurs accidents accompagnaient sa plainte.
Les fondements du Ciel ployèrent sous leur faix,
Et la terre trembla de frayeur et de crainte.

Le Soleil affligé prit un voile de deuil,
Les Astres de la Nuit en plein jour resplendirent
Les ossements des morts quittèrent leur cercueil,
Et des durs monuments les pierres se fendirent[8].

Âmes qui surpassez les rochers en durté[9],
Âmes que les plaisirs si vainement affolent,
Vous ne gémissez point de le voir tourmenté,
Et tous les Éléments à sa mort se désolent ;

Les plus fermes esprits l'effroi les emporta,
Voyant mourir celui qui la mort épouvante,
Et des plus assurés l'assurance douta ;
Seule entre tous les Saints la Vierge fut constante.

Pour toute la douleur qui son âme atteignit,
Pour tous les déplaisirs et les regrets funèbres,
Jamais dedans son cœur la foi ne s'éteignit,
Mais demeura luisante au milieu des ténèbres.

C'est celle dont la foi dure éternellement,
C'est celle dont la foi n'eut jamais de pareille,
C'est celle dont la foi pour notre sauvement[10]
Crut à la voix de l'Ange et conçut par l'oreille[11].

C'est l'Astre lumineux qui jamais ne s'éteint,
Où comme en un miroir tout le ciel se contemple ;
Le luisant tabernacle et le lieu pur et saint
Où Dieu même a voulu se consacrer un Temple.

C'est le palais royal tout rempli de clarté
Plus pur et transparent que le Ciel qui l'enserre,
C'est le beau Paradis vers l'Orient planté,
Les délices du ciel et l'espoir de la terre.

C'est la myrrhe et la fleur et le baume odorant
Qui rend de sa senteur nos âmes consolées ;
C'est le jardin reclus suavement flairant[12],
C'est la Rose des champs, et les Lys des vallées ;

C'est le rameau qui garde en tout temps sa couleur,
La branche de Jessé[13], la tige pure et sainte,
Qui rapporte son fruit et ne perd point sa fleur,
Qui demeure pucelle et qui se voit enceinte.

C'est l'Aube du matin qui produit le Soleil
Tout couvert de rayons et de flammes ardentes,
L'Astre des navigants, le Phare non pareil
Qui la nuit leur éclaire au milieu des tourmentes.

Étoile de la Mer[14], notre sûr réconfort,
Sauve-nous des rochers, du vent et du naufrage,
Aide-nous de tes vœux pour nous conduire au port,
Et nous montre ton Fils sur le bord du rivage.



Abraham de Vermeil

SONNET

Un jour mon beau Soleil mirait[1] sa tresse blonde
Aux rais du grand Soleil qui n'a point de pareil :
Le grand Soleil aussi mirait son teint vermeil
Au rais de mon Soleil que nul rais ne seconde.

Mon Soleil au Soleil était Soleil et onde,
Le grand Soleil était son onde et son Soleil ;
Le Soleil se disait le Soleil non pareil,
Mon Soleil se disait le seul Soleil du monde.

Soleils ardents, laissez ces bruits contentieux :
L'un eſt Soleil en terre et l'autre luit aux Cieux,
L'un eſt Soleil des corps, l'autre Soleil de l'âme.

Mais si vous débattez, Soleils, qui de vous deux
Eſt Soleil plus luisant et plus puissant de feux,
Soleil, tes jours sont nuits comparés à ma Dame.

MUZAIN

Garrotté à l'envers aux jantes d'une roue,
Tu te fuis, tu te suis, maudissant tes amours ;
Quand tu finis ton rond tu commences ton cours,
Tourbillon éternel du destin qui se joue :

Lâche, cesse tes cris par trop entretenus,
Je suis le compagnon de ta roue indomptable,
Si tu aimes Junon, j'aime aussi ma Vénus ;
Mais tu eus des plaisirs qui me sont inconnus,
Puis je suis une histoire, et tu n'es qu'une fable[1].

MUZAIN

Peux-tu bien être si cruelle
Entre tant de douces beautés,
Et peux-tu bien être si belle
Entre tant d'aigres cruautés ?

Ces roses, ces lis, qu'on ne touche
Sans pâmer d'un baume vainqueur,
Ces chants ravisseurs, belle bouche,
Me sont un Printemps, mais farouche,
Ce *Non* est l'Hiver de mon cœur.

SONNET

Vous êtes un fleuron[1] qui ne fait que s'épandre,
Croissant sur le buisson dont je suis rudoyé ;
Vous êtes le beau fruit de ce champ foudroyé,
Qui plutôt que servir s'écoule tout en cendre.

Vous êtes cette voix que je ne puis entendre,
Sans me voir tout soudain cruellement noyé[2] ;
Et vous êtes l'éclat dont je suis poudroyé[3],
Avant qu'avoir pensé si je me dois défendre.

Bref, vous êtes l'enfer affamé de mes pleurs,
Qui ne vous soûlez point de mes sanglants malheurs,
Enfer que je chéris sur[4] la joie immortelle.

Or avisez, bons dieux, comment je vis ici,
Faisant un Paradis d'un Enfer sans merci :
Ce vivre n'est-il pas une mort éternelle ?

SONNET

Je m'embarque joyeux, et ma voile pompeuse[1]
M'ôte déjà la terre et me donne les mers ;
Je ne vois que le Ciel uni aux sillons pers[2].
C'est le premier état de mon âme amoureuse.

Puis je vois s'élever une vapeur confuse,
Ombrageant tout le Ciel qui se fend en éclairs ;
Le tonnerre grondant s'anime par les airs :
C'est le second état dont elle est langoureuse.

Le troisième est le flot hideusement frisé[3],
Le mât rompu des vents et le timon brisé,
Le navire enfondrant[4], la perte de courage.

Le quatrième est la mort entre les flots salés
Abattus, rebattus, vomis et avalés :
Bref, mon Amour n'est rien qu'un horrible naufrage.



Antoine Favre

Mondains tant insensés, qui tous à vau-de-route[1]
Courez où la fureur guide vos passions,
Pensez-vous que la soif de vos affections
4 Qui boirait une mer s'abreuve d'une goutte ?

Dites, quand vous auriez le ciel, la terre toute,
Et tout ce que l'enfer a de tentations,
Pourriez-vous assouvir de vos ambitions
8 Cette faim, qui rien tant que sa fin ne redoute ?

Arpentez l'infini de l'âme, et si son lieu
Tant il est spacieux, est capable d'un Dieu,
11 Ce qui est moins que Dieu vous peut-il satisfaire ?

Eh, puisqu'en vous formant le triangle lui plut,
Croyez qu'un monde rond, pour grand qu'il soit, ne peut
14 De votre âme remplir tout le triangulaire.



Ce n'est pas sans raison, que l'homme on accompare
À l'arbre renversé, dont la racine en haut
La cime tend en bas, puisque toujours il faut
4 Qu'il ait son centre au ciel, qu'il ait son Dieu pour phare :

Comme de son trésor vit le cœur de l'avare,
Et de tous autres biens rien du tout ne lui chaut,
Ainsi l'homme chrétien né pour franchir ce saut
8 Doit toujours tendre au lieu où gît son bien plus rare.

Mais quel ciel vois-je ici encor plus renversé ?
Un Dieu fait homme en terre, un homme au ciel placé,
11 Un ciel tout cristallin quintessencé de marbre[1] :

Être humble par la croix, et s'en glorifier,
Se voir n'être que terre et se déifier,
N'est-ce renverser tout pour redresser cet arbre ?



Quels miracles, ô Dieu, quelle nouvelle chance !
Le ciel jadis si haut sur la terre perché
S'arrose de la terre, et le centre caché
S'unit visiblement à sa circonférence :

Du juste désespoir naît la juste espérance,
Le Paradis si cher se donne à tel marché,
Que le salut perdu se retrouve au péché[1],
Et le naufrage même est fait port d'assurance.

Le deuil d'un cœur mourant bâtit l'Éternité[2],
De ses eaux rejaillit le feu de charité,
Feu qui brûlant tout l'air, la terre au ciel rallie :

Mais ce que plus j'admire, et qui plus[3] me ravit,
C'est que l'âme jà morte en remourant revit,
Et de sa double mort s'élance à double vie.



Mage de Fiefmelin

DIALOGUE SUR LA MORT DE G. DE SALLUSTE
SIEUR DU BARTAS

Bartas est mort ! Non est. N'est-il pas enterré ?
Non point, mais de sa peine au Ciel il se repose.
Qu'a donc la terre ici ? Ses os, non autre chose,
4 Ainsi le moins de lui sous sa tombe est serré[1].

Mais n'est-il mort au monde ? il s'est vif retiré
D'entre les morts du monde. Ah ! son âme est éclose
Comme l'œuf de sa coque, en son urne est enclose
8 La cendre de son corps de l'esprit séparé.

C'est ce que je veux dire. Au monde n'est Salluste,
Fuyant l'inique en terre, il suit au Ciel le Juste.
11 Le Beau, le Bon, le Grand l'a ravi d'entre nous.

Pleurons-le, non sa perte, il a Dieu pour le monde :
Pleurons-nous, le perdant, perdus nous sommes, tous,
14 C'était notre saint phare, ès[2] mers du monde immonde.

CANTIQUE

Jusques à quand, Seigneur, d'une âme au mal constante
Tairai-je tant de biens que j'ai reçus de toi ?
Jusqu'à quand cèlerai-je (ah ! de mauvaise foi)
4 L'effet de ta bonté que tu veux que j'évente[1] ?

C'est trop être muet. Ouvre ma bouche close,
Et distille en mon cœur un rais de tes douceurs :
De toi-même inspiré je dirai tes faveurs,
8 Dont tu recueilleras l'honneur que j'en compose.

N'es-tu pas l'Éternel qui me tiras naguères
Des périls encourus au voyage mondain,
Quand le désir de voir cet Empire Germain
M'emporta loin des miens ès terres étrangères ?

Jà par trois fois sept jours sur le dos de Neptune
Ma nef avait couru sans trouver son vrai port,
Quand l'orage croissant et lui cachant son Nord,
Tu la fis échouer, me gardant d'infortune.

Je n'eus sitôt repris sur terre mon voyage,
Que je tombe soudain ès mains de mes haineux[2].
Vannes m'en eſt témoin qui, m'ayant à ses vœux,
Pensait avoir ma vie, ou mes biens pour otage.

Mais comme le Soldat, qui m'esclavait[3], fut ivre,
N'ayant dormi de nuit, au matin sommeillait :
Lors Dieu, m'ouvrant la grotte où il me recelait,
Me sauve de prison et de mort me délivre.

Continuant ma course et sur mer et sur terre,
Soit allant ou venant, tu m'as toujours guidé,
D'avis, d'argent, d'amis tu m'as en temps aidé,
Et à temps ai fini, heureux, sous toi mon erre[4].

Ce sont de tes bienfaits, suivis d'autres encore,
Qu'après t'avoir prié j'ai senti en saison.
Assemblant donc ta grâce avec mon oraison,
Je chante tes faveurs et tes bontés j'adore.

Ma Muse de ton Nom s'honore en sa louange.
J'entonne à ton honneur ce Cantique sacré,
En mémoire du bien dont tu m'as bienheuré
En terre, en mer, ici, et en pays étrange[5].

C'eſt toi qui n'as depuis rejeté mes prières,
Ains[6] mille, et mille fois exaucé mes saints cris.
Tu as développé mes plus confus esprits,
Et consolé mon âme en ses frayeurs meurtrières[7].

C'eſt toi, Seigneur, aussi qui au joug de ta crainte
As fait ranger mon cœur à t'aimer et servir,
Et fais que mon esprit peut la chair s'asservir :
Quand pour tuer mes maux tu animes ma plainte.

Ainsi par toi, grand Dieu, me couvrant de tes ailes,
Je serai franc d'émoi quelque part que je sois :
Attendant l'heur entier que d'esprit je conçois
Où j'aurai tout en toi ès tentes éternelles.



Voici venir la guerre aime-cris, brûle-hôtels,
Verse-sang, gâte-tout, fleau[1] de l'ire divine.
L'une des Dires sœurs[2], serves de Proserpine,
Comme d'avant-courrière en assaut les mortels.

Elle vole vers l'homme, et abat ses autels
Pour en chasser son Dieu, même de sa poitrine.
Pour leur causer, Athée, une double ruine,
Elle ose bien se prendre aux esprits immortels.

Devant son ost[3] ailé marche de place en place
L'horreur, la cruauté, le sac, le deuil, l'audace,
Le désordre, la fuite, et l'indigence aussi.

Son œil, son bras, sa voix brûle, canonne, et tonne.
Il n'y a nul salut en la main de Bellone :
Qui donc échappera de ce fleau sans merci ?

VERS FÉMININS

Si dans cette eau des Rages tempestée
L'homme voguant, jeune, ne fait naufrage,
De la vieillesse à temps l'atteint l'orage
Qui fond[1] la nef de son âme agitée.

Lors l'œil ternit, et la chaîne argentée
Se défaisant échappe au cours de l'âge :
L'aiguière d'or se rompt au long usage :
La Cruche casse à la fontaine heurtée.

La Rouë[2] rompt tombant sur la Citerne.
L'amas poudreux tourne[3] en terre : et l'Averne
11 À gueule bée abîme l'âme en somme[4].

Hé ! qui connaît si l'esprit de la bête
S'enfuit sous terre, au Ciel l'âme de l'homme ?
14 Chétif et vain qui au monde s'arrête !

COSMOLOGIE

Boule, belle au-dehors moins qu'au-dedans immonde,
N'ayant fruits qu'en peinture en leur surface beaux,
Mais fondés sur les vents qui sont leurs arbrisseaux,
4 Roulant comme un éteuf[1] la forme de ce monde :

Cristal beau, mais coulant et s'écoulant en onde :
Route de l'aigle en l'air : passe de nef ès eaux :
Glissade de serpent sur les pierreux coupeaux[2] :
8 Trac qu'à la trace en vain pour le voir on seconde.

Point de cercle invisible en terre sous les Cieux :
Fleur de Prime[3] mourant soudain que née aux yeux :
11 Flux d'eaux roulant sans cesse : Aure[4] en l'air agitée :

Heureux qui vous connaît du monde le tableau !
Et plus heureux qui n'a sur vous l'âme arrêtée !
14 Mais qui est tel ? ah Dieu ! Nul fors l'homme nouveau[5].



Nul, sinon Dieu, mon âme en ses pensers m'avise :
Mon esprit, sinon Christ, ne sait autre leçon :
Mon cœur autre qu'Amour n'aime en nulle façon :
4 Au Père, Fils, Esprit trois fois Dieu seul je vise.

Mon œil, ma main, ma voix ne voit, ne prend, ne prise
Autre objet, autre bien, autre humaine chanson :
À l'honneur d'autres Saints mes vers n'ont point de son :
8 Et mon désir finit en l'unité requise.

Dans un parfait de trois tout mon rond[1] se parfait,
Et, dans si doux Nectar nageant à mon souhait,
L'Aimant de mon cœur court à l'entour de cette Ourse[2].

Autour du plus grand Cercle, où luit mon saint Soleil,
Comme en leur Ciel fatal[3] mes destins font leur course.
Qui sous telle influence aux Anges n'est pareil ?

MÉTAMORPHOSE DES SPIRITUELS OU RÉGÉNÉRÉS

J'avais toujours nié cette Métamorphose,
Où les Chrétiens, changés, revivent saintement.
Mais, sage après l'essai[1], je sens qu'à tout moment,
Aimant Christ, il nous change en mainte étrange chose.

Je fus premier Argus à la paupière éclose[2]
Pour Sion reconnaître et la voir clairement.
Puis son œil chasserot[3] me fit Cerf en l'aimant,
Au saint coup de sa flèche en ma poitrine enclose.

Je vins[4] Cygne au présage et doux chant de ma mort
(De ma mort en la chair) qui m'adoucit mon sort.
Puis, suivant mon soleil, je devins sa Clytie[5] :

Le perdant, je fondis par mes pleurs en ruisseau,
Puis, tari, sous ses feux je fus ardent fourneau.
Ores[6], je suis Écho : l'air de Christ est ma vie.



Les plus divins amours se jouaient dans sa tresse,
Les éclairs de ses yeux les plus froids enflammaient,
Et ses plus doux soupirs l'air d'odeurs embaumaient
Sous un Avril de fleurs qu'elle versait sans cesse.

Son port, sa Majesté qui la montraient Déesse,
Sa grâce et son souris[1], qui les morts ranimaient,
Faisaient que ses haineux en la voyant l'aimaient,
8 Et la suivaient les siens ainsi que leur maîtresse.

Sitôt que sa beauté m'apparut au saint lieu,
En peur j'entr'avisai ce chef-d'œuvre de Dieu,
11 L'œilladant à demi pour ne perdre la vue.

Mais je perdis bien plus. Sa bouche me surprit,
En me volant d'un coup le repos et l'esprit ;
14 Puis mon âme à l'aimer fut par l'oreille émue.



Oui, oui, je l'aimerai, j'aimerai ma Chrétienne,
Elle est belle et aimable et dehors et dedans ;
Je me brûlerai vif à ses soleils ardents,
4 Dût fondre en eau ma chair dans l'onde léthéenne[1].

Ô Dieu ! qu'elle est divine en sa nature humaine !
Que contents sont mes yeux sans fin la regardant !
Qu'heureux sont mes esprits à elle s'attendant,
8 L'ayant pour mon saint phare en cette mer mondaine !

Les Grecs jadis vainqueurs se dressaient des vaincus,
Pour trophée à leur nom, glaives, traits et écus :
11 Mais, vaincu, du vainqueur j'honore la victoire.

Glorieux que ma Sainte aille me captivant,
Maint trophée immortel j'irai lui élevant :
14 Et ces vers sont les arcs que je dresse à sa gloire.



Pyard de la Mirande

Je suis jaloux du vent qui si privé se joue
Parmi vos blonds cheveux qu'il émeut doucement,
Comme on voit au printemps le liquide élément
4 Ému du doux zéphir qui sur ses ondes noue[1].

Je suis marri de voir sur votre belle joue,
Ce mignard moucheron s'asseoir si hardiment :
Si grande privauté ne me plaît nullement
8 Et le dis haut et clair que je l'en désavoue.

Je redoute les dieux et surtout Jupiter
Que cent moindres beautés ont fait les cieux quitter
11 Afin de les ravir sous des figures vaines[2].

Ô vent, ô moucheron, si vous n'êtes point dieux,
Transformés pour ravir mon bien délicieux,
14 Cessant donc ces façons, donnez fin à mes peines.



Ces prés, heureux témoins de notre amitié sainte,
Puissent, ma Doralise, à jamais être verts,
Toujours de fleurs de joncs et de glaïeuls couverts,
4 Sans de la courbe faux jamais sentir l'atteinte.

Y puissions-nous toujours, francs de haine et de crainte,
Le long des clairs ruisseaux serpentant au travers,
Nous baiser sans soupçon, et couchés à l'envers
8 L'un et l'autre d'Amour nous entrefaire plainte.

Qu'en l'écorce des saux[1] nos chiffres engravés
Contre l'effort du temps soient du Ciel préservés,
11 Afin d'être témoins à la race future,

Combien ferme en nos cœurs autrefois fut l'amour,
Dont malgré le trépas la flamme chaste et pure
En nos esprits unis rayonnera toujours.



Anonymes

CARTEL DES CHEVALIERS D'AMOUR

D'Amour nous sommes chevaliers,
Amour remplit de feu notre âge,
Cédez, mortels, à nos lauriers,
Le Dieu Mars nous cède en courage.

Pour toutes armes nous portons
Des lances bien roides et droites,
Et brusquement nous les mettons
Dans les bagues les plus étroites.

Si donc quelques-uns ont le cœur
De s'éprouver sautent en selle,
Courons, et le prix du vainqueur
Soit la bague de la plus belle.

CHANSON

À Paris sur petit pont
Ton ti taté ton téton,
Mon pèr' fait bâtir maison
Et ton et ton et ton
T'ont-ils levé ta collerette,

Ton ti taté ton téton
T'ont-ils levé ton cotillon ?

Mon pèr' fait bâtir maison
Ton ti taté ton téton
Les charpentiers qui la font
Et ton et ton et ton
Tont-ils levé ta collerette,
Ton ti taté ton téton
T'ont-ils levé ton cotillon ?

Les charpentiers qui la font,
Ton ti taté ton téton
Ils m'ont demandé mon nom,
Et ton et ton et ton
T'ont-ils levé ta collerette,
T'on ti taté ton téton
T'ont-ils levé ton cotillon ?

Ils m'ont demandé mon nom,
Ton ti taté ton téton
Marguerite c'eſt mon nom,
Et ton et ton et ton
T'ont-ils levé ta collerette,
T'on ti taté ton téton
T'ont-ils levé ton cotillon ?



Sigogne

SONNET

Votre tête ressemble au Marmouset d'un siſtre[1],
Vos yeux au point d'un dé, vos doigts un chalumeau[2] :
Votre teint diapré les serres d'un ormeau ;
Votre peau le revers d'un antique regiſtre.

Votre gorge pendante un bissac d'un bélître[3],
Votre vieil embonpoint à celui d'un rameau ;
Votre longue encolure à celle d'un chameau ;
8 Votre bras à du plomb qui soutient une vitre ;

Vous passez soixante ans, faux fourreau de hautbois ;
Vous avez vu régner neuf Papes et cinq Rois,
11 Et vous êtes encor vêtue à la moderne !

Troussez votre paquet, vieille, c'est trop vécu :
On vous fera servir à Paris de lanterne,
14 Si vous pouvez souffrir un flambeau dans le cul !

ODE
CONTRE UNE JEUNE DAME

Vous n'êtes grasse ni maigre,
Vous n'êtes douce ni aigre,
Et si[1] l'êtes toutefois :
Grasse aux cheveux, maigre au reste,
Au métier plus douce et prête
6 Que n'est un cheval de bois.

Mais pour tout cela, Marie,
Vous mettez, quand on vous prie,
Caleçons et robe à part,
Car à toute heure on vous trouve
Faisant la chatte ou la louve
12 En public ou à l'écart.

L'on met les chevaux, me semble,
Aux cordes[2] pour aller l'amble
Chez Laurens ou chez Mascot,
Chez vous, tous jeunes novices
Sont mis aux cordes des vices,
18 Moyennant un bon écot.

Soudain qu'on vous voit paraître,
L'on voit sauter aux fenêtres,

Mille Ribauds[3] amoureux,
Comme font les Chats de Rome
Quand ils sentent passer l'homme
Qui crie Tripes pour eux.

Votre chambre est toujours pleine,
Le reste en bas se promène,
L'on joüe en vous attendant,
La maison est trop petite :
Renvoyez de votre suite
Ou prenez logis plus grand.

Mais qui vous a jamais vue,
Sinon à pied, par la rue,
Et la crotte jusqu'au bras,
Marchant de façon agile,
Avec un cul qui frétille,
Sans mesure et sans compas ?

Pour éviter ce reproche,
Achetez un petit Coche
Pour vaquer à vos Amours,
Qui courre, galope, et trotte,
Dans la fange, et dans la crotte,
À la ville, et aux faubourgs.

GALIMATIAS

Le pot où l'on met les plumes,
Les lieux où sont les enclumes,
Les coffres semés de clous,
Les chemins, les cimetières,
Les monts et les fondrières
N'ont point tant d'aise que vous !

Les castelognes[1], les houppes,
Les plumes et les étoupes,
Les oreillers de velous,
Les heures et les mitaines[2],
Les peaux de vautours, les laines
Sont bien plus fermes que vous !

Les vieux cacques[3] de morue,
La tannerie et les rues,
Les privés communs à tous,
Les dents à moitié pourries,
Les fiëns[4] et les voiries,
Sentent bien meilleur que vous !

Une chienne, une tigresse,
Une chatte, une singesse,
La femelle entre les loups,
Un maquereau passé maître,
Les novices hors du cloître,
Sont bien plus chastes que vous !

Une veuve, une nourrice,
La tripe d'une saucisse,
La chausse d'un vieux jaloux,
Et les gaines roturières
Des couteaux de ces tripières
Sont pucelles comme vous !



Aubin de Morelles

La mort a tout mon bien et mon espoir éteint,
La mort tient ce corps que mort encore j'aime !
La mort a fait enfin que je me hais moi-même,
Et si[1] la mort a fait que mon cœur ne la craint ;

Depuis le triste jour que le visage saint
Entra sans retourner dans le Royaume blême,
Mes yeux toujours trempés en amertume extrême,
Ont pleuré et gémi d'un pleur triste et non feint.

Aussi c'est mon espoir que si la mort trop fière
Ne veut finir mes jours, de faire une rivière
De larmes et de pleurs, afin de me noyer !

Le fleuve coulera dessous la terre sombre,
Et les Cygnes[2] viendront mon esprit convoyer
Jusques aux champs heureux où demeure son ombre.



Peu à peu s'affaiblit mon écorce mortelle,
Je reverrai bientôt ce qui me fut si cher,
Je dresse sur un mont un odorant bûcher,
Que je vais allumant moi-même de mon aile[1].

Je porte au flanc la mort, son trait et sa quadrelle[2],
Et soupirant ma fin que je sens approcher,
Je fais de mes deux yeux un grand fleuve épancher,
Pour baigner l'urne sainte où repose la belle.

Le Cygne blanchissant[3] dessus le mot cristal,
De Caÿstre[4] aux doux flots chante l'hymne fatal,
Et les funèbres sons de la mort qui l'appelle :

Ainsi sur l'arbre sec, et les nuits et les jours,
Cachée au fond d'un bois la chaste tourterelle
En lamentable voix soupire ses amours.



Amour m'emplume[1], et mon penser si haut
Devers le Ciel ses deux ailes déplie :
Que trop hautain la mort même il défie,
Et les rayons du Soleil le plus chaud.

Mais tout soudain une frayeur m'assaut,
Et me repens de ma jeune folie :
Si ce n'était qu'amour après moi crie,
Fâché de quoi le courage me faut.

Pousse, dit-il, ton vol parmi les nues,
Et hasardeux par voies inconnues,
Cherche ta Dame, et ne crains d'abîmer.

Le Ciel n'est point à ton bonheur contraire :
Que s'il l'était, ta chute volontaire
Pour ton tombeau te donnera la mer[2].



Ce qui tant me plaisait n'a été qu'un faux songe,
Qui s'est évanoui comme le vol d'un trait ;
Tout mon bien par la mort loin de moi s'est distrait[1],
Et ne m'en reste rien qu'un regret qui me ronge.

Ce n'est qu'un ombre vain du monde[2], quand j'y songe,
Monde injuste et trompeur, d'où mon mal est extrait[3],
Cette unique beauté où logeait tant d'attrait,
Me fait voir qu'ici-bas ce n'est rien que mensonge.

Mais pourtant ne crois pas avoir du tout éteint,
Ô mort, l'œil qui demeure en mon cœur si bien peint :
Les Dieux l'ont transformé en Céleste lumière,

Afin de luire au Ciel comme un ardent flambeau,
Et qui jetant ici sa clarté coutumière,
Me sert d'Astre en la nuit et de flamme au Tombeau.



Mlle de Gournay

À MICHEL DE MONTAIGNE SUR « LES ESSAIS »

Sonnet

Ainsi que l'œil d'un Astre ornement de la nuit,
Qui voit du nouveau jour la pressante saillie,
R'allumant tout en soi sa vigueur recueillie,
4 Décoche un vif éclair puis à chef bas s'enfuit :

Ainsi la France, hélas ! dont jà le bûcher luit*,
Pour voir d'un haut honneur sa bière assouvie,
R'animant à ce coup ses esprits et sa vie,
8 Comme un dernier chef-d'œuvre entre nous t'a produit[1].

Toi que dès l'âge simple où l'on sort de l'enfance[2],
Loin de ton beau séjour, loin de ta connaissance,
11 Sous la foi des Essais pour père j'ai reçu,

Permets qu'en lettres d'or sur leur carte[3] immortelle
Je grave ici ce Vers qui s'éternise en elle :
14 Montaigne écrit ce livre, Apollon l'a conçu.

PEINTURE DE MŒURS

90 .... L'Alchimie** est chez moi, mais non ses suites folles[1] ;
Tromper, dépenser gros, croire l'Art sans douter[2],
Attendre une Mer d'or, sans fin la trompeter[3] :
Aucun je n'ai trompé, j'ai fait peu de dépense,

* Il naquit sur l'entrée des guerres civiles de Religion, et ceci fut écrit durant celles de la Ligue.

** Cela fut durant la première Impression de ce Livre, et n'est plus dès longtemps.

J'attends peu, je dis moins, j'espère sans croyance.
Je ne drape[4] ou médis. De léger je ne crois.
Je suis fort véritable et d'une entière foi.
Si par occasion quelque bourde[5] je donne,
Elle sert à quelqu'un et ne nuit à personne,
Sauvant[6] bruit ou désastre ouverts à mes amis :
Et n'ai point cet excès à mon besoin permis.
Ou si pour mon besoin la vérité j'altère,
C'est sur le coup précis d'une importante affaire,
Sans intérêt d'autrui[7], sans me prêter du vent,
Sans affirmer encore, et certes peu souvent.
Puisqu'on peut rarement déguiser le mensonge,
Dans son bourbier honteux le prudent ne se plonge :
Car l'honnête renom de vrai-disant lui sert,
Et surpris pour menteur sans remède il le perd.
Nul propos imposteur par haine je n'avance.
Mon intérêt n'éteint l'œil de ma connaissance.
Je vois le vice aussi qui difforme[8] l'ami,
Et connais[9] la vertu qui dore l'ennemi.
Je n'abuse jamais la simplesse facile[10]
Par un mauvais conseil, quoiqu'il me fût utile.
La Vertu sans les biens j'honore où je la vois.
Pour moi je fais raison, je la fais contre moi.
J'ai le cœur noble et franc, je hais toute feintise.
Je suis inviolable en l'amitié promise :
En fortune, en disgrâce, en la vie, en la mort,
Du monde ni des ans ce vœu ne sent l'effort.
L'ami ni l'étranger paisible je n'offense,
Et souvent à leur tort j'apporte l'indulgence.
Je n'ai saine ou malade un esprit rioteux[11].
Je suis du vil ingrat le reproche honteux.
L'injure plus qu'à nul à mon cœur est amère :
J'aimerais mieux pourtant la souffrir que la faire ;
Sans excéder son poids je la paie et ressens.
Les faibles je respecte à l'égal des puissants.
Je ne sème discord. Je ne couve l'envie.
Nul prix ne flétrirait l'équité de ma vie.
Nulle nécessité n'usurpe le pouvoir
De me faire blesser office[12] ni devoir.
À mes aises charmeurs[13] je n'ai l'humeur sujette.
La grimace de Cour et son fard je rejette :
Je hais la singerie où chacun s'entresuit.
Mon œil et mon palais le vain luxe refuit.

Je suis soigneuse, active, en mes desseins constante,
Aux affaires bandée[14] et de loin prévoyante.
Je ne suis nonchalante à payer mon devoir.
Je sais d'esprit docile un conseil recevoir.
Du faible contre un fort le parti je n'opprime.
Du flatteur pestilent je déteste le crime.
Devant qu'avoir goûté les mœurs du genre humain,
J'épandais tout office à pleine et large main :
Même bonté depuis les Bons j'observe,
Mais parmi le Commun je fais quelque réserve ;
Je secourais pourtant le pauvre et l'affligé,
Si d'un joug moins pesant mon col était chargé.
Le secret qu'on m'a dit je tais d'un soin fidèle,
Voire un secret surpris peu souvent je décèle :
Je ne guette celui que l'on me veut cacher,
Ou si mon œil le perce il feint de n'y toucher.
Je ne condamne aucun suivant la voix publique.
Je ne suis importune à ceux que je pratique ;
Donc si j'ai des défauts ils n'offensent que moi,
Sans flétrir au commerce ou mes mœurs ou ma foi.
L'équité, la candeur, je les tiens de nature :
L'ordre[15] je l'ai gagné par temps et par lecture.
J'ai vu les derniers sceaux à cet ordre apposés,
Ayant sur mes ans mûrs sept lustres[16] épuisés.



Motin

STANCES

Que de douleurs pour une absence !
Faut-il que le commencement
D'une si chère connaissance
Soit la fin de mon jugement ?

Mon jugement que je réclame
Ne veut plus à moi revenir,
Et des puissances de mon âme
Je n'ai plus que le souvenir.

Las ! encore cette mémoire
Avec ce beau Sein que je vois,
Ou que voir elle me fait croire,
Conspire toujours contre moi.

Belles petites boules rondes,
Mon Souvenir délicieux,
Toutes mes flammes vagabondes
Tendent à vous comme à leurs Cieux.

Vallons où mon désir s'égare,
Unique berceau des Amours,
Faut-il qu'une blancheur si rare
Noircisse le fil de mes jours ?

Je ne me sers contre vos charmes
Sinon de larmes et de vœux,
Mais au lieu de vœux, et de larmes,
Je verse du sang et des feux.

Heureux si dans ces fleurs écloses
Mes pensers sont ensevelis,
Ils auront un tombeau de roses
Semé de perles et de lis.

Mais en vain s'en vont mes pensées
Contre ce Roc plein de rigueur :
Ainsi que flèches repoussées,
Elles retournent sur mon cœur.

Rocher blanc, couronné d'épines,
Heureux qui pourrait t'approcher,
Et comme les poulpes marines
Mourir collé sur ce rocher

Mais le Ciel tout noirci de rage
Dérobe à mon cœur ce pouvoir,
Et me contraint faire naufrage
Contre un bel écueil sans le voir.

ODE

Doux objet des âmes guidées
Par un désir audacieux
Clos à nos mains, clos à nos yeux
Et découvert à nos Idées,

Tertre qu'un beau Rets doré bouche
De qui le dessous enflammé
Ressemble un œillet mi-fermé
Alors que le soleil se couche,

Antre brune et secrète arcade
Au fond de vermeil éclatant
Qui n'a le cinabre imitant
Et le dedans d'une grenade,

Beau crêpe qui dessus ondoie,
Le plus fin qu'on puisse trouver,
Amour lui-même se fit ver
Et lui-même fila ta soie,

Toison d'or d'amour enseignée
Où mon désir est arrêté
Ainsi qu'une mouche en été
Dans les filets d'une araignée,

Petit gazon fait d'une rose
Gros comme un coing à demi mûr,
Ne laisse pas sécher ta fleur
À faute qu'aucun ne l'arrose.

STANCES

Est-ce mon erreur ou ma rage
Qui m'a conduit sous un ombrage,
Moins d'effroi que d'amour époint[1],

Séjour des morts, demeures pâles,
Croix, ossements, tombes fatales,
L'espoir de ceux qui n'en ont point.

Je vois dans vos froides ténèbres
Qu'une de ces fureurs célèbres
M'éclaire de son noir flambeau,
Et pour un présage sinistre,
De mes maux le sanglant ministre,
L'amour, m'apparaît en corbeau.

Ô que de Monstres incroyables,
Que de fantômes effroyables
À mes yeux se viennent offrir,
M'ouvrant leur Caverne profonde ;
Mais le Ciel me réserve au monde
Moins pour vivre que pour souffrir.

Ce ne m'est qu'un, souffrir et vivre,
Le Ciel pour moi s'est fait de cuivre,
L'eau de sang, la terre de fer,
La Clarté toujours éclipsée,
Et portant partout ma pensée,
Partout je porte mon Enfer.

Du Désespoir je vois la face,
Je vois son œil armé d'audace
Tournant son regard inhumain,
Suivi de sa sœur la Colère,
Pour échapper de la misère
Il tient le flambeau dans la main.

Voilà qu'il brave toute peine,
Dans les flancs lui grossit l'haleine,
Mille morts marchent devant lui :
Malheureux, me dit-il, essaie
De tirer hors par une plaie
Ton sang, ta vie et ton ennui.

Vainqueur des fières Destinées,
Roi des Âmes infortunées,
Puissant Désespoir je te crois.
Mais attends que ma Dame entende

Que ma douleur était trop grande
Pour vivre sans elle, ou sans toi.

MÉDITATION SUR LE « MEMENTO HOMO »

Souviens-toi que tu n'es que cendre
Et qu'il te faut bientôt descendre
Dans le fond d'un sépulcre noir,
Où la terre te doit reprendre,
Et la cendre te recevoir.

Le péril te suit à la guerre,
Dessus la mer, dessus la terre ;
Le péril te suit en tous lieux,
Et tout ce que le monde enserre
Vit en péril dessous les cieux.

La moindre fièvre survenue,
Qui dans tes veines continue
Te viendra troubler le cerveau,
Couvrira tes yeux d'une nue,
Et t'enverra dans le tombeau.

Des hommes la maudite vie
À mille maux est asservie,
Dont le moindre est assez puissant
Pour arracher l'âme et la vie
Hors de notre corps languissant.

Puis après la mort endurée
De ta dépouille demeurée,
Les membres seront sans chaleur
Et ta face défigurée,
Et tes deux lèvres sans couleur.

Des prêtres la triste cohorte,
Viendra chanter devant ta porte,
Un drap de morts, et un linceul
Couvriront ta charogne morte,
Prisonnière dans un cercueil.

Les torches luiront par la rue,
Et des tiens la troupe accourue,
Couverte d'un long habit noir,
À ton âme mal secourue
Payeront le dernier devoir.

Alors la prunelle offusquée,
La langue qui s'est tant moquée,
Et ta peau cendre deviendront,
Et au lieu de poudre musquée,
Les vers dans ton poil se tiendront.

Tout ce qui dans terre chemine
De puanteur et de vermine,
Mille crapauds, mille serpents,
Iront sur ta morte poitrine,
Et dessus ton ventre rampant.

Ton âme de nul consolée,
Qui cependant sera volée
Où l'on juge en dernier ressort,
Toute tremblante et désolée
Mourra de peine après ta mort.

La main de ton Juge équitable
À ton offense détestable
Sa justice fera sentir,
Un grand abîme épouvantable
S'entr'ouvrira pour t'engloutir.

Là-dedans un feu noir s'allume,
Qui dedans l'obscurité fume,
Où les coupables sont damnés,
Qui brûle et jamais ne consume
Les âmes des pauvres damnés.

La fureur trouble le courage.
Le triste désespoir l'outrage,
L'on n'y voit ni trêve, ni paix,
Pense, mortel, à cette rage
Et tu ne pécheras jamais.

Pense donc que tu n'es que cendre,
Et qu'il te faut bientôt descendre
Dans le fond d'un sépulcre noir,
Où la terre te doit reprendre
Et la cendre te recevoir.



Vauquelin des Yveteaux

SONNET

Avecque mon amour naît l'amour de changer :
J'en aime une au matin, l'autre au soir me possède ;
Premier qu'avoir le mal, je cherche le remède,
N'attendant être pris pour me désengager.

Sous un espoir trop long je ne puis m'affliger ;
Quand une fait la brave, une autre lui succède,
Et n'aime plus longtemps la belle que la laide :
Car dessous telles lois je ne veux me ranger.

Si j'ai moins de faveur, j'ai moins de frénésie ;
Chassant les passions hors de ma fantaisie,
À deux, en même jour, je m'offre et dis adieu.

Mettant en divers lieux l'heur de mes espérances,
Je fais peu d'amitiés et bien des connaissances ;
Et me trouvant partout je ne suis en nul lieu.

SONNET

Avoir peu de parents, moins de train que de rente,
Et chercher en tout temps l'honnête volupté,
Contenter ses désirs, maintenir sa santé,
Et l'âme de procès et de vices exempte ;

À rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir ceux de sa maison en quelque autorité,
Mais sans besoin d'appui garder sa liberté,
De peur de s'engager à rien qui mécontente.

Les jardins, les tableaux, la musique, les vers,
Une table fort libre et de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa dame,

Être eﬅimé du Prince et le voir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfants sans [femme,
Font attendre à Paris la mort fort doucement.

SONNET

Enfin je ne suis plus des habitants du monde,
Mon âme eﬅ échappée et ne tient plus de lieu,
Elle a quitté mes sens, le seul amour de Dieu
Me fait tout voir en ange et sans cause seconde.

Que je suis au-dessus de la terre et de l'onde !
Que j'en suis séparé par un heureux adieu !
Que mes travaux sont doux quand je suis au milieu !
Plus je suis agité, plus ma paix eﬅ profonde !

Que pensez-vous, mortels, que j'aime que les cieux ?
Qui m'inspire en mourant ces pensers glorieux,
Plus blancs que le soleil et plus nets que l'aurore ?

C'est la brûlante amour du maître que je sers,
Qui m'a paru si vive aux maux que j'ai soufferts
Qu'au lieu d'en être las, je veux souffrir encore.



Honoré d'Urfé

AU VENT

Doux Zéphir que j'entends errer folâtrement
Entre les crins[1] aigus de ces plantes hautaines,
Puis, éveillant aux prés les fleurs par tes haleines,
D'un larcin glorieux tu te vas parfumant,

Si jamais la pitié te donna mouvement,
Oublie en ma faveur ici tes douces peines,
Et t'en va dans le sein de ces fertiles plaines,
Plaines où j'ai laissé tout mon contentement.

Va, mais porte avec toi mes amoureuses plaintes,
Qui bien souvent aux pleurs ont ces roches contraintes,
Seul et dernier plaisir à tant de déplaisirs,

Là tu pourras cueillir sur ses lèvres jumelles
Des odeurs et des fleurs plus douces et plus belles,
Mais rapporte-les-moi pour nourrir mes désirs.

RESSOUVENIRS

Ici mon beau Soleil repose,
Quand l'autre, paresseux, s'endort,
Et puis le matin quand il sort,

Couronné d'œillet et de rose,
Pour chasser l'effroi de la Nuit,
Deçà premièrement reluit
Le Soleil que mon âme adore,
Apportant avec lui le jour
À ces campagnes qu'il honore,
Et qu'il va remplissant d'amour.

Sur les bords de cette Rivière,
Il se fait voir diversement :
Quelquefois tout d'embrasement,
D'autres fois cachant sa lumière,
Il semble devenu jaloux
Qu'il se veuille ravir de nous,
Ainsi que, sous la nue sombre,
Le Soleil cache sa beauté,
Sans que toutefois si peu d'ombre
Puisse bien couvrir sa clarté.

Mais que veut dire qu'il ne brûle,
Comme on voit que l'autre Soleil
Sèche les herbes de son œil,
Durant l'ardente canicule ?
Pourquoi, dis-je, ne sèche aussi
Mon Soleil les herbes d'ici ?
J'entends, Amour, c'eſt que ma Dame
N'élance ses rayons vainqueurs
Dessus ces corps qui n'ont point d'âme,
Et ne veut brûler que des cœurs.

Fontaine, qui des sycomores,
Le beau nom t'en vas empruntant,
Tu m'as vu jadis si content,
Et pourquoi ne le suis-je encores ?
Quelle erreur puis-je avoir commis[1]
Qui rend les Dieux des ennemis ?
Sont-ils sujets comme nous sommes
D'être quelquefois envieux ?
Ou le change propre des hommes
Peut-il atteindre jusqu'aux Dieux ?

Jadis sur tes bords, ma Bergère
Disait, sa main dedans ma main :

Dispose le sort inhumain
De notre vie passagère,
Jamais, Céladon, en effet
Le serment ne sera défait,
Que dans cette main je te jure.
Et, vif et mort, je t'aimerai,
Ou mourant, dans ma sépulture
Notre amitié[2] j'enfermerai.

Feuillage épais de ce bel Arbre,
Qui couvres d'ombres tout l'entour,
Te ressouviens-tu point du jour
Qu'à ses Lis mêlant le Cinabre[3],
De honte elle allait, rougissant
Qu'un Berger, près d'elle passant,
Parlant à moi l'appela belle,
Et l'Heur et l'Honneur de ces lieux ?
Car je ne veux, me disait-elle,
Ressembler[4] belle qu'à tes yeux.

Rocher où souvent à cachette
Nous nous sommes entretenus,
Que peuvent être devenus
Tous ces amours que je regrette ?
Les Dieux tant de fois invoqués
Souffriront-ils d'être moqués,
Et d'avoir la prière ardente
D'elle et de moi reçue en vain,
Puisqu'ores son Âme changeante
Paye ses amours d'un dédain ?

Veuille le Ciel, disait Astrée,
Que je meure avant que de voir
Que mon père ait plus de pouvoir,
D'une haine opiniâtrée
En sa trop longue inimitié,
À nous séparer d'amitié,
Que notre Amitié ferme et sainte
À nous rejoindre et nous unir :
Aussi bien de regret atteinte
Je mourrais la voyant finir.

Et toi, vieux Saule, dont l'écorce
Sans plus se défend des saisons,

Dis-moi, n'ai-je point de raisons
De me plaindre de ce divorce[5],
Et de t'en adresser mes cris ?
Combien avons-nous nos écrits
Fiés[6] dessous ta sûre garde,
Dans le creux du tronc mi-mangé ?
Mais ores que je te regarde,
Combien, Saule, tout eſt changé !

SONNET
SUR LA MORT DU GRAND EURIC

Quand enfin des Guerriers celui qui tout dispose
Voulut qu'en son Midi se couchât le Soleil
Et que jamais depuis l'on n'en vît le réveil,
4 Ainsi disait Daphnide au cercueil qu'elle arrose,

Puisqu'ici, mon Soleil, ta Lumière eſt enclose,
Puisque c'eſt pour toujours qu'on se cache à mon œil,
Reçois ces triſtes vœux que, témoins de mon Deuil,
8 Je ne romprai jamais qu'en toi je ne repose :

Les pleurs qui de mes yeux voileront le Flambeau,
Les plaisirs que j'enterre en ton même Tombeau[1],
11 Les désirs étouffés dont mon âme fut atteinte,

L'amour qu'en un regret je change pour toujours,
Témoigneront en moi, de nos pures Amours,
14 L'Ardeur vive à jamais, étant la Flamme[2] éteinte.



Déesse ! dont la main, de son volant[1] armée,
Coupe de nos moissons les épis ramassés,
Et puis en gerbe d'or en ton poing amassés,
4 Fais voir ce qui te rend des mortels eſtimée ;

Déesse ! dont la main est tant accoutumée
Aux moissons dont nos champs richement tapissés
Semblent du faix très grand être presque oppressés,
8 Peine du laboureur toutefois bien-aimée ;

Déesse ! par pitié tourne sur moi les yeux,
Et dis-moi si jamais tu vis en quelques lieux
11 De nos jeunes guérets[2] les campagnes plus pleines

Que mon cœur, de tourments en l'état où je suis.
Et puis, raconte à tous qu'une moisson d'ennuis
14 Se trouve dans mon cœur aussi bien qu'en nos plaines.



Ménard

Emplumé d'un désir je me perds dans la nue,
Et mon aile se fond aux rais de mon flambeau ;
Mais ma chute est si belle et mon astre si beau[1],
4 Que les Dieux sont jaloux de ma perte advenue.

Un Pin feuilleux d'audace, une roche cornue
Sont les buttes[2] du foudre, et dans un clair ruisseau
Qui roule emmy[3] les prés le cristal de son eau,
8 Du courageux Nocher la perte n'est connue.

Aux gouffres écumeux des ondoyants sillons,
Jouet de la tempête et des fiers tourbillons,
11 Seulement il fait bris : ainsi loin de la terre

Dans une large Mer de beautés et d'appas,
Je trouve en ma carrière un glorieux trépas,
14 Et je tombe frappé de l'amoureux tonnerre.



Homme, débile éclair qui te meurs en naissant,
Si tu vis rien qu'un songe, une ombre, une fumée,
Une vapeur éteinte aussitôt qu'allumée,
Pourquoi vas-tu trésor sur trésor entassant ?

Or le joug d'un plaisir, ta volonté pressant
D'un impudique feu, rend ton âme enflammée,
Ores[1] l'ambition dans ton cœur allumée,
Va d'un trait emmiellé ton esprit traversant.

Tu suis l'ombre d'un bien, dont la vaine apparence,
Ou après maints travaux déçoit ton espérance,
Ou acquise s'envole, ainsi qu'un songe vain.

Homme, tu ne sais pas que la fin de ta course
Et le but de ton cœur est le Ciel, vive force
Des biens, et des plaisirs, dont le fruit est certain.



Le flot pousse le flot, les ombres les lumières,
Cestuy à son réveil trouve son Occident,
L'autre meurt au midi de son jour plus ardent,
Car le Ciel tôt ou tard limite nos carrières :

L'un ampoulé d'honneur ressemble à ces rivières,
Dont l'orgueil écumeux dans ses rives grondant
S'enfle par les glaçons que l'Été va fondant,
Mais qui rend à la mer ses ondes tributaires[1].

Le temps avec ses jours dévore ses trésors,
Et la terre reprend son tributaire corps ;
Mais que devient enfin ce superbe Encelade[2]

Qui échelle les Cieux ? une chaude vapeur
Que le Soleil résout[3] par le trait d'une œillade :
Car le Ciel seulement s'ouvre aux humbles de cœur.

DISCOURS

Belle et pudique étoile en la mer de ce monde,
Qui reguides au port la course vagabonde
De ma nef égarée, aurore dont le jour
Enfanta chastement le doux soleil d'amour :
Il est temps que votre œil fasse luire en mon âme
Un rayon de pitié, et que sa chaste flamme
Épure ma pensée et mes sales désirs.
Il est temps d'étouffer les ravissants[1] plaisirs,
Dont les trompeurs appas allèchent mon envie,
Et sous un saint bonheur me dérobent la vie.
Il faut vaincre à la fin ce charme gracieux,
Qui me retient au monde et m'éloigne des Cieux.
Il faut enfin, battu de maint et maint orage,
Surgir tandis qu'on peut à un calme rivage.
Conduisez-nous, bel astre, au séjour du repos,
Où le vent ennemi n'irrite point les flots,
Et où l'esprit malin, fier pirate des âmes,
Ne mouille aucunement ses impudiques rames :
Car l'œil de mon Seigneur jadis bénin et doux,
Maintenant allumé d'un trop juste courroux,
N'a pour moi de regards que ceux que sa colère
Lâche dessus mon âme au monde prisonnière.



Annibal de Lortigue

SONNET

Ni la fleur qui naquit du beau nom de Junon[1],
L'honneur à ce jour d'huy de l'écusson de France,
Ni le fleuron pourpré qui tira sa naissance
De celui que Cyprine élut pour son mignon[2],

Ni celle qui d'Ajax fait vivre le renom[3],
Ni l'autre qui s'éclôt quand le printemps commence,
Née du beau jeune homme épris de sa présence,
Dont encore aujourd'hui elle retient le nom[4],

Ne me feront jamais oublier mon ortie[5],
Que la froideur d'hiver n'a jamais amortie,
Et revivra toujours sous l'aile de mes vers.

Phébus empêchera qu'elle ne se flétrisse :
Bref, elle domptera les glaçons des hivers
Mieux que les lis, l'œillet, l'Ajax ou le Narcisse.

POUR LE PLAISIR CHAMPÊTRE

Sonnet

Loin de l'ambition et des pompes royales,
Dans un sacré vallon, orné de cent ruisseaux,
Ombragé tout partout de divers arbrisseaux,
Nous allons imitant les folles Bacchanales.

Nous ne chérissons plus dans les superbes salles,
La Musique, le musc, le fard, ni les flambeaux ;
Les chants des oiselets sont plus doux et plus beaux,
Et nos sirènes font le titi des Cigales.

Aux champs nous ne voyons les visages fardés,
Nous ne craignons aux champs de nous voir poignardés :
11 Ceux que nous fréquentons sont bergers et bergères.

Scipion l'Africain[1] fut jadis comme nous,
Nous discourons d'amour à l'ombre des fougères,
14 Bref, le plaisir champêtre est le plaisir plus[2] doux.



Antoine de Nervèze

J'aime la solitude et me rends solitaire
Pour penser librement à mes belles amours,
Je cherche les forêts et les lieux les plus sourds
4 Pour leur dire les maux qu'aux mortels je veux taire.

Ils servent à mon deuil de loyal secrétaire,
Recevant les soupirs que je pousse toujours ;
C'est le trésor caché des regrets de mes jours,
8 L'air en est le registre et le vent le notaire.

Le vent écrit ma plainte et la répand en l'air,
Mes soupirs lui dictant mon martyre sans pair,
11 Et je me fie à lui parce qu'il n'a point d'âme.

S'il était animé, je tairais mon regret
Parce que j'aime tant en amour le secret
14 Qu'on ne sait ni le bien ni le mal de ma flamme.



Au murmure des eaux j'accorde mes complaintes
Et semble que les eaux plaignent mes déplaisirs,
Et qu'encore les vents me prêtent leurs soupirs
Pour rendre plus parfait le concert de mes plaintes.

Les sujets de ce chant ne sont pas choses feintes
Parce que nous chantons la mort de mes plaisirs,
Défaits par les malheurs qui gênent mes désirs
Et donnent à mon cœur de mortelles atteintes.

Les eaux, le vent et moi, tous d'un semblable accord,
Concertons les regrets de cette triste mort,
Mais je la puis chanter sans ces vents et cette onde,

Parce que pour ces eaux, je les trouve en mes pleurs,
Et ces vents aux soupirs de mes tristes douleurs,
Si bien que ce concert me suit par tout le monde.

CHANSON

Ne cherchez plus, libres esprits,
Les gaietés et les doux ris,
Qui paraissaient sur mon visage,
Parce que mes tristes douleurs
Les ont noyées dans mes pleurs
Où mes plaisirs ont fait naufrage.

Vous qui regrettez ma beauté,
Soupirez[1] ma captivité
Où la fortune m'a soumise,
Qui tous les jours fait revenir
L'insupportable souvenir
Du doux siècle de ma franchise.

Je vois de mon jeune printemps
Flétrir les fleurs avant le temps

Par le malheur qui m'importune,
Et sens par mon cruel deſtin
Que toutes choses ont leur fin,
18 Et dépendent de la Fortune.

L'état où mon cœur eſt rangé
A dans moi-même tout changé.
Ma liberté cède à mes chaînes,
Mes chansons cèdent aux soupirs,
Mon repos à mes déplaisirs,
24 Et mes délices à mes peines.



Laugier de Porchères

SUR LES YEUX DE MADAME LA MARQUISE DE MONTCEAUX

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux,
Ils ont dessus les rois la puissance absolue :
Dieux, non, ce sont des cieux, ils ont la couleur bleue[1],
4 Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux, non, mais deux soleils clairement radieux
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue :
Soleils, non, mais éclairs de puissance inconnue,
8 Des foudres de l'amour signes présagieux.

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?
Si des cieux, ils auraient leur mouvement égal ;
11 Deux soleils, ne se peut : le soleil eſt unique.

Éclairs, non : car ceux-ci durent trop et trop clairs ;
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
14 Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

POUR LE BALLET DES PRINCES

habillés de plume, de miroirs,
de blanc et de noir,
qui voulaient louer l'inconstance

La plume montre le courage,
Aussi bien que l'humeur volage
De ces Amants audacieux :
Leur fermeté n'est que de verre,
Car l'amour constant est de terre,
Et le leur vole dans les cieux.

Ce blanc et ces miroirs visibles
Témoignent qu'ils sont susceptibles[1]
De tous objets de la beauté ;
La couleur noire représente
Que leur âme est toujours constante,
Mais c'est en la légèreté.

Seulement ils craignent, Mesdames,
Vos beaux yeux, miroirs où les âmes
Brûlent s'y mirant tant soit peu,
Mais ils opposent face à face,
Un nombre de miroirs de glace,
Contre tant de miroirs à feu.

Ils représentent vos visages
Afin que vos belles images
Touchent votre cœur indompté :
Car ils ont ce seul artifice,
De vous perdre comme Narcisse,
Avec votre propre beauté.

Si chacune de vous les tue,
Comme un Basilic[2] de la vue,
Alors que vous les pouvez voir,
Personne ne les doit reprendre,
Quand ils essayent de vous prendre,
Comme un Basilic, au miroir.

SUR UN PORTRAIT DE CIRE

Stances

Peintre, dessus tous nos ouvrages,
Entre tant de sujets divers,
Tu prends les plus beaux des images,
Et moi les plus beaux de mes vers.

Avec tous les corps et les âmes,
Nous peignons de traits empruntés
De la beauté de tant de Dames,
La Dame de tant de beautés ;

Et comme les sages avettes[1]
Dedans un verger odorant
Vont sur mille et mille fleurettes,
La cire et le miel picorant,

Sur autant de beautés décloses
Nous cueillons, ainsi qu'elles font,
Des œillets, des lis et des roses,
La bouche, la joue et le front.

Du suc que l'un et l'autre tire
De ces vivantes fleurs du ciel,
Tu fais la peinture de cire,
Je fais les paroles de miel[2].

Ce miel figure en mon ouvrage
(Œuvre assez doucement écrit)
La douceur de son beau visage
Et celle de son bel esprit.

D'un peu de cire en ce volume
Tu fais un grand flambeau d'amours,
Lequel jamais ne se consume,
Encore qu'il brûle toujours,

Semblable à ses yeux pleins de flammes,
Qui de leurs rayons animés
Brûlent incessamment les âmes,
Sans jamais être consumés.

Mais c'est à nous trop entreprendre
De vouloir peindre ces beaux yeux :
Icare nous devait apprendre
De ne voler pas dans les cieux[3].

Desseignant[4] contre la coutume
Ce qu'un mortel ne devait pas,
Le soleil, la cire et la plume
Furent cause de son trépas.

Toi pour peindre, moi pour écrire,
Nous courons un semblable sort :
Ces soleils, ma plume, et ta cire
Seront causes de notre mort.

Mais achève sa belle face,
Seul tu n'auras pas la douleur.
Le compagnon de ton audace
Sera celui de son malheur.



Mathurin Régnier

SATIRE III

À Monsieur le marquis de Cœuvres.

Marquis, que dois-je faire en cette incertitude ?
Dois-je, las de courir[1], me remettre à l'étude,
Lire Homère, Aristote et, disciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche et de beau,
Reste de ces moissons que Ronsard et Desportes

Ont remporté du champ sur leurs épaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entassé,
Égalant leurs honneurs aux honneurs du passé[2] ?
Ou si continuant à courtiser mon maître,
Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître,
Courtisan morfondu, frénétique et rêveur,
Portrait de la disgrâce et de la défaveur ;
Puis sans avoir du bien, troublé de rêverie,
Mourir dessus un coffre en une hôtellerie,
En Toscane, en Savoie ou dans quelque autre lieu,
Sans pouvoir faire paix ou trêve avecques Dieu.
Sans parler[3] je t'entends : il faut suivre l'orage ;
Aussi bien on ne peut où choisir avantage ;
Nous vivons à tâtons et, dans ce monde ici,
Souvent avec travail on poursuit du souci ;
Car les Dieux courroucés contre la race humaine
Ont mis avec les biens la sueur et la peine.
Le monde eſt un berlan[4] où tout eſt confondu :
Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu,
Ainsi qu'en une blanque[5] où par hasard on tire,
Et qui voudrait choisir souvent prendrait le pire,
Tout dépend du Deſtin, qui sans avoir égard
Les faveurs et les biens en ce monde départ[6].
Mais puisqu'il eſt ainsi que le sort nous emporte,
Qui voudrait se bander contre une loi si forte ?
Suivons donc sa conduite en cet aveuglement.
Qui pèche avec le Ciel pèche honorablement,
Car penser s'affranchir c'eſt une rêverie ;
La liberté par songe en la terre eſt chérie :
Rien n'eſt libre en ce monde et chaque homme dépend,
Comtes, princes, sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves,
Mais, suivant ce qu'ils sont, ils diffèrent d'entraves,
Les uns les portent d'or et les autres de fer ;
Mais n'en déplaise aux vieux[7], ni leur philosopher,
Ni tant de beaux écrits qu'on lit en leurs écoles,
Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des paroles.
Au joug nous sommes nés et n'a jamais été
Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.
En vain me retirant enclos en une étude
Penserai-je laisser le joug de servitude ;
Étant serf du désir d'apprendre et de savoir,
Je ne ferais sinon que changer de devoir,

C'eſt l'arrêt de nature et personne en ce monde
Ne saurait contrôler[8] sa sagesse profonde.
Puis que peut-il servir aux mortels ici-bas,
Marquis, d'être savant ou de ne l'être pas,
Si la science pauvre, affreuse et méprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée ;
Si les gens de latin[9] des sots sont dénigrés
Et si l'on eſt doƈteur sans prendre des degrés[10] ?
Pourvu qu'on soit morgant, qu'on bride sa mouſtache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,
Qu'on parle baragouin et qu'on suive le vent,
En ce temps du jourd'hui l'on n'eſt que trop savant
Du siècle les mignons, fils de la poule blanche[11],
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche,
En crédit élevés, ils disposent de tout
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoi, me diras-tu, il t'en faut autant faire ;
Qui ose a peu souvent la fortune contraire ;
Importune le Louvre et, de jour et de nuit,
Perds pour t'assujettir et la table et le lit ;
Sois entrant[12], effronté et sans cesse importune :
En ce temps l'impudence élève la fortune.
Il eſt vrai, mais pourtant je ne suis point d'avis
De dégager mes jours pour les rendre asservis
Et sous un nouvel aſtre aller, nouveau pilote,
Conduire en autre mer mon navire qui flotte
Entre l'espoir du bien et la peur du danger
De froisser mon attente en ce bord étranger.
Car pour dire le vrai c'eſt un pays étrange,
Où comme un vrai Protée à toute heure on se change,
Où les lois, par respeƈt sages humainement,
Confondent le loyer[13] avec le châtiment
Et pour un même fait, de même intelligence,
L'un eſt juſticié[14], l'autre aura récompense,
Car selon l'intérêt, le crédit ou l'appui
Le crime se condamne et s'absout aujourd'hui.
Je le dis sans confondre en ces aigres remarques
La clémence du Roi, le miroir[15] des monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur et de renom
S'eſt acquis de Clément et la gloire et le nom.
Or, quant à ton conseil qu'à la Cour je m'engage,
Je n'en ai pas l'esprit, non plus que le courage.
Il faut trop de savoir et de civilité,

Et si j'ose en parler, trop de subtilité ;
Ce n'eſt pas mon humeur, je suis mélancolique,
Je ne suis point entrant, ma façon eſt ruſtique,
Et le surnom de bon me vat-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.
Et puis je ne saurais me forcer ni me feindre ;
Trop libre en volonté je ne me puis contraindre ;
Je ne saurais flatter et ne sais point comment
Il faut se faire accort[16] ou parler faussement,
Bénir les favoris de geſte et de paroles,
Parler de leurs aïeux au jour de Cérisolles[17],
Des hauts faits de leur race, et comme ils ont acquis
Ce titre avec honneur de ducs et de marquis.
Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie ;
Je ne puis m'adonner à la cajolerie,
Selon les accidents, les humeurs ou les jours,
Changer comme d'habits tous les mois de discours.
Suivant mon naturel je hais tout artifice,
Je ne puis déguiser la vertu ni le vice,
Offrir tout de la bouche et, d'un propos menteur,
Dire : « Pardieu, monsieur, je vous suis serviteur »,
Pour cent bonadies[18] s'arrêter en la rue,
Faire sur l'un des pieds en la salle la grue,
Entendre un marjolet[19] qui dit avec mépris :
« Ainsi qu'ânes ces gens sont tout vêtus de gris ;
Ces autres verdelets aux perroquets ressemblent[20],
Et ceux-ci mal peignés devant les dames tremblent »,
Puis au partir de là, comme tourne le vent,
Avecques un bonjour, amis comme devant....

SATIRE XV

Oui, j'écris rarement et me plais de le faire,
Non pas que la paresse en moi soit ordinaire,
Mais sitôt que je prends la plume à ce dessein,
Je crois prendre en galère une rame en la main :
Je sens, au second vers, que la Muse me diɑte,
Et contre sa fureur ma raison se dépite.
Or si parfois j'écris suivant mon ascendant,
Je vous jure encore eſt-ce à mon corps défendant ;

L'astre qui de naissance à la Muse me lie
Me fait rompre la tête après cette folie,
Que je reconnais bien ; mais pourtant, malgré moi,
Il faut que mon humeur fasse joug à sa loi,
Que je demande en moi ce que je me dénie,
De mon âme et du Ciel étrange tyrannie !
Et qui pis est, ce mal qui m'afflige au mourir
S'obstine aux récipés[1] et ne se veut guérir.
Plus on drogue ce mal et tant plus il s'empire ;
Il n'est point d'ellébore assez en Anticyre[2] ;
Revêche à mes raisons il se rend plus mutin
Et ma philosophie y perd tout son latin.
Or pour être incurable il n'est pas nécessaire,
Patient en mon mal, que je m'y doive plaire ;
Au contraire il m'en fâche et m'en déplaît si fort
Que durant mon accès je voudrais être mort :
Car lorsqu'on me regarde et qu'on me juge un poète[3],
Et qui par conséquent a la tête mal faite,
Confus en mon esprit je suis plus désolé
Que si j'étais maraud, ou ladre, ou vérolé.
Encor si le transport dont mon âme est saisie
Avait quelque respect durant ma frénésie,
Qu'il se réglât selon les lieux moins importants,
Ou qu'il fît choix des jours, des hommes ou du temps,
Et que, lorsque l'hiver me renferme en la chambre,
Aux jours les plus glacés de l'engourdi novembre,
Apollon m'obsédât, j'aurais en mon malheur
Quelque contentement à flatter ma douleur.
Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zéphyre en ses rets surprend Flore la belle,
Que dans l'air les oiseaux, les poissons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer,
Ou bien lorsque Cérès de froment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone,
Ou lorsque le safran, la dernière des fleurs,
Dore le Scorpion de ses belles couleurs[4],
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obéit à la rage
Et que, sans nul respect des hommes ou du lieu,
Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce Dieu ;
Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
Que Cybèle est partout de fruits environnée,
Que le paysan recueille, emplissant à milliers

Greniers, granges, chartils[5] et caves et celliers,
Et que Junon, riant d'une douce influence,
Rend son œil favorable aux champs qu'on ensemence[6],
Que je me résolvais, loin du bruit de Paris,
Et du soin de la Cour et de ses favoris,
M'égayer au repos que la campagne donne,
Et sans parler curé, doyen, chantre ou Sorbonne,
D'un bon mot faire rire, en si belle saison[7],
Vous, vos chiens et vos chats et toute la maison,
Et là-dedans ces champs que la rivière d'Oise
Sur des arènes d'or en ses bords se dégoise[8],
Séjour jadis si doux à ce roi qui deux fois
Donna Sidon en proie à ses peuples français[9],
Faire maint soubresaut, libre de corps et d'âme,
Et froid aux appétits d'une amoureuse flamme,
Être vide d'amour comme d'ambition,
Des galants de ce temps horrible passion.
Mais à d'autres revers ma fortune est tournée ;
Dès le point que Phébus nous montre la journée,
Comme un hibou qui fuit la lumière et le jour,
Je me lève et m'en vais dans le plus creux séjour
Que Royaumont recèle en ses forêts secrètes,
Des renards et des loups les ombreuses retraites,
Et là malgré mes dents rongeant et rêvassant,
Polissant les nouveaux, les vieux rapetassant,
Je fais des vers, qu'encor qu'Apollon les avoue,
Dedans la Cour peut-être on leur fera la moue ;
Ou s'ils sont à leur gré bien faits et bien polis,
J'aurai pour récompense : « Ils sont vraiment jolis ! »
Mais moi qui ne me règle aux jugements des hommes,
Qui dedans et dehors connais ce que nous sommes,
Comme le plus souvent ceux qui savent le moins
Sont témérairement et juges et témoins,
Pour blâme ou pour louange ou pour froide parole,
Je ne fais de léger banqueroute[10] à l'école
Du bon homme Empédocle[11], où son discours m'apprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable et de grand
Que l'esprit dédaignant une chose bien grande
Et qui roi de soi-même à soi-même commande....



Du Ryer

Quand Beauregard daigne parler à moi,
C'est du Nectar qui coule de sa bouche,
Quand pour signal, elle serre mon doigt,
Le sien d'ivoire est du feu qui me touche.

Quand je la vois venir à moi, je vois
Venir à moi Amour à l'escarmouche ;
Quand sur son lit coucher je l'aperçois,
Je pense voir le Soleil qui se couche.

Mais quand je vois cette belle Vénus,
L'œil demi-clos, et les tétons tout nus
M'ouvrir les bras comme une qui se pâme :

C'est lors que plus je me sens émouvoir,
Que je me meurs, et que je pense voir
Les Cieux ouverts, pour recevoir mon âme.

LE CHAUFFAGE DES COMMIS DU PORT SAINT-PAUL

Voici l'Hiver venu, la saison des galoches,
Des masques, des ballets, des flambeaux et des coches :
Mettons-nous en humeur, et faute de fagots,
Soufflons un peu nos doigts pour en dire deux mots ;
Bien que l'on dût avoir pour se donner carrière
Sur un si froid sujet un bon feu par derrière.
  L'hiver est seul auteur et père de festins,
C'est en cette saison que l'on boit les bons vins,
C'est en hiver qu'on met cartes et dés sur table,
Et que des vins nouveaux la sève est agréable.
  Il ne se parle point de guerres en Hiver,

L'Hiver aux ennemis fait les sièges lever,
Et notre Roi lassé de vaincre et de combattre,
Est bien aise en Hiver de rire et de s'ébattre.
L'Hiver est la saison pour les jeux et l'Amour :
C'est en Hiver qu'on danse, et que ceux de la Cour,
Tout pleins de passions et d'amoureuses flammes,
Font mille beaux ballets pour le plaisir des Dames[1].
En Hiver le trafic va mieux qu'en autre temps,
L'hiver rend les fermiers plus gais et plus contents,
L'hiver rend l'artisan sujet à sa boutique,
Le Médecin n'a guère en hiver de pratique.
Enfin l'Hiver est bon, plein d'appas et de biens,
Mais s'il n'y a du feu je ne suis plus des siens :
L'hiver est une gêne[2], un supplice, une rage,
Aux commis d'un Bureau qui n'ont point de chauffage.
Le laboureur beaucoup plus heureux qu'ils ne sont,
Travaille au cœur d'hiver la sueur sur le front ;
Le crocheteur portant ses fagots par la ville
Au plus fort de l'Hiver, tout en sueur distille ;
Le marinier sur l'eau avec plus de vigueur,
L'aviron dans le poing défie sa rigueur ;
Le forgeron s'échauffe en frappant sur l'enclume ;
Il n'y a que ceux-là qui manient la plume,
Et font le cul de plomb courbés sur le papier
Qui ne s'échauffent point exerçant leur métier.
Si nous pouvions encor prendre sur la journée
Une heure du matin ou de l'après-dînée,
Pour jouer à la mouche, ou à quelque autre jeu,
Il y aurait moyen de se passer de feu ;
Mais étant empêchés à[3] faire vos recettes,
À compter de l'argent, et recevoir vos dettes,
Du matin jusqu'au soir, ayant la plume aux doigts,
Quel moyen y a-t-il de se passer de bois ?



Auvray

D'UNE DAME JOUANT DU LUTH AU GIRON DE SON AMI

Sonnet

Ma dame un jour sur mes genoux assise
D'un luth charmait mon esprit traversé
Quand pour jouer de son luth renversé
Habilement je levai la chemise.

Amour adonc, en flamme, allume, attise
Le feu qu'il a dans nos âmes versé,
Je me pâmais, et ma belle Circé
Mourait aussi d'un même feu éprise.

« Quoi ! dis-je alors, tes doigts n'en peuvent plus,
Dessus le manche ils languissent perclus
Sans fredonner les accords que tu passes ? »

Elle me dit : « Mon désirable objet,
Mes doigts n'ont rien qu'à tenir le sujet,
Assez mon cul fredonne sur les basses[1] ».

LES VISIONS DE POLIDOR

EN LA CITÉ DE NISANCE, PAYS ARMORIQUE

Un satyrique feu bouillant dans mes artères,
J'écris ces visions aux sévères censeurs ;
Mais nul soit si hardi d'expliquer ces mystères,
S'il n'est des plus savants au métier des neuf Sœurs.

De ces critiques vers, moelleux en substance,
Le sens tropologic[1] est du tout interdit
À ceux qui n'ont humé l'air pesteux de Nisance,
Ni épluché les mœurs de ce peuple maudit.

Nisance est une ville aux îles armoriques,
Dont les flancs sont souvent d'un grand fleuve battus,
Où ne sont que serpents, que monstres faméliques,
Gens ivrognes, grossiers, ennemis des vertus.

Là, dans un vieux donjon, je vis, ô cas indigne !
Plusieurs mâles couplés d'un furieux amour :
L'on me dit que c'étaient des pêcheurs à la ligne,
Et que l'invention en venait de la Cour.

Aussi j'y vis pêcher d'un jeune capitaine
L'honorable drapeau par cet accouplement ;
L'autre au bout de sa ligne un cabinet entraîne,
L'autre une pension, l'autre un gouvernement.

L'un qui portait au cul la grègue[2] boutonnée,
Les caleçons fendus en planche de sapin,
Me dit qu'un brave Mars assisté d'Hyménée
Avait banni du ciel Ganymède et Jupin.

Quand j'eus considéré tant de jeunes moustaches,
Qui montraient rechignant leurs postères tous nus,
Je vis bien que j'étais en l'île des Bardaches[3],
Où jamais n'habita la douillette Vénus.

Laissant ces pèlerins aller à Saint-Fiacre[4],
Fuyant du Pont-de-Cé les tonnerres grondants[5],
Je vis le chaperon d'un gerfaut, ou d'un sacre[6],
Qu'une hôtesse invoquait pour la rage de dents.

Hécate était au bout de sa nocturne borne,
La nuit désattelait ses pénibles moreaux[7],
Lorsque le dieu Morphée par la porte de corne
Me fit voir en songeant ces prodiges nouveaux.

Je vis d'un magasin sortir une gargouille[8]
Qui engloutit vivant un grand monopoleur,
Un capitaine battre à grands coups de quenouille,
Et l'âme de Calvin dans le corps d'un voleur.

Ce voleur s'enfuyant de la nouvelle Égypte
Emportait les trésors des pauvres orphelins,
Alors qu'un surveillant, averti de la fuite,
Rompit à Chalanton[9] l'écluse des moulins.

Deux chevêches je vis, qui fondant des montagnes,
De cris sépulcraliers menaçaient jour et nuit
Un tortu chaſtagner dont les branches brehaignes[10],
Stériles, ne portaient ni feuille, fleur, ni fruit.

Je vis Endymion, l'amoureux de Diane,
Prisonnier, endormi, d'un grand rocher couvert,
Fabrice et Metellus porter oreilles d'âne,
Et changer leur calotte en un chaperon vert.

Près d'un grand carrefour une donzelle en rage,
Front ridé, nez chancreux, dos à vis de pressoir,
Qui disait en pleurant : « Eſt-ce pas grand dommage
Quand la beauté défaut au cul de bon vouloir ! »

Un difforme cyclope, un monſtre de nature,
Plus cornu que les cerfs et les daims bocagers,
Mettait dans sa chaudière un froc à la teinture,
Où l'aumusse[11] pendait d'un chanoine d'Angers.

Il me semblait à voir qu'un florissant royaume
En ruine tombait par trop de nouveauté,
Quand le vineux Bacchus, caché dedans un heaume,
Par les Ménades fut en triomphe porté.

Qui pourrait exprimer l'honneur que ces Évantes
Sur le mont Cithéron faisaient au Bromien ?
Les danses de Cybèle avec ses Corybantes
Prenant possession du sceptre Nysien[12].

Plus bas, au fond obscur d'une sale venelle,
Une vieille ridée aux cheveux tout chenus,
Disait qu'en son jardin croissait de la morelle[13]
Qui jetait de la glace au brasier de Vénus.

Passant chemin, je vis une cabaretière
Qu'un scribe caressait dessus un tabouret,
La déesse Thémis devenir tavernière,
Et le greffe tenir dedans un cabaret.

Je vis pleine de vin une infâme boiteuse
Qui grommelant disait à son vieux sacerdos
Qu'elle enrageait de voir que sa fille amoureuse
Faisait à leur inſtar de la bête à deux dos.

Se conchiant disait une veuve maigrette,
Qui voulait faire encor piquer son canevas,
Qu'elle était grasse au cul ainsi que l'alouette,
Et que les bons morceaux n'étaient pas les plus gras.

Après l'on me montra la grand' jument d'Étampes
Que jadis chevaucha le bon Pantagruel,
Qui, métamorphosée en une vieille lampe,
Éclairait ses enfants au chemin du bordel.

Lors parut à mes yeux un spectacle effroyable :
Ce fut un veau couplé sur cette grand' jument,
Dont un monstre naquit qui fut si formidable
Qu'on le mit aussitôt du ventre au monument.

Je vis dans un pâtis[14] des gloutonnes sangsues
Suçant le bien d'autrui, s'emplir de sang humain,
Et d'un coq gigantal les poules dissolues
Qui rongeaient jusqu'aux os l'honneur de leur prochain.

La glapissante voix de ces poules jasardes
J'entendais murmurer aux foyers des voisins,
Quand un affreux scadron d'infernales lézardes
Emporta loin le coq, la poule et les poussins.

Je vis sous un baril l'Aurore matinale,
Lasse des froids baisers de son vieillard époux,
Prendre furtivement le dard de son Céphale
Qui brassait la vendange entre ses deux genoux.

Dans les prés bondissait une gaillarde poutre,
À qui l'œstre[15] d'amour aiguillonnait la peau,
Qui brûlait d'un désir de se faire tout foutre
Par un franc chevalier de l'ordre du cordeau.

Il est vrai qu'il aura fortune assez prospère,
Pourvu qu'en femme il soit bienheureux désormais,
Car il porte avec soi le collier de son père[16],
Et s'il gagne toujours il ne perdra jamais.

Mon extase passant ses régulières bornes,
Me transporte en l'obscur d'un solitaire bois,
Dont les chênes branchus ne portaient que des cornes
Que l'oiseau de Thronax[17] anime de sa voix.

Lors le spectre je vis d'une grand' femme morte,
Qui me dit : « Polidor, voici où j'ai vécu ;
Cet oiseau vergogneux qui chante de la sorte,
C'est mon sot de mari transformé en cocu.

« Les cornes que j'avais dessus son chef plantées
À force de danser ici les matassins[18],
En mémoire il les a sur ces arbres entées
Afin d'en ombrager le front de ses voisins. »

Rebroussant mon chemin, je rencontre un Protée,
Marchand, fermier, sergent, procureur au barreau ;
Je lui dis : « Mon ami, ta cervelle éventée
Briguera quelque jour l'office de bourreau. »

Arriva de Saumur une nymphe des nôtres,
Qui savait du manège autant que Pluvinel,
Que la vieille Baucis disant ses patenôtres
Acheta pour monture à son fils Darinel[19].

Ma foi, je pensais être en l'île des Pygmées,
Quand je vis tant de nains courir dans ce bordeau ;
Mais voici qu'à l'instant quatre putains pommées[20]
Firent la révérence à la grande Ysabeau.

Marthe, Urbane, Renotte et la grosse Perrine
Laissèrent à Flipot ce petit quolibet
Qu'il lui fallait autant de garces en cuisine
Qu'il fallait de piliers à construire un gibet.

Montant vers le coq d'Inde on oit un bruit de chaînes
Et de gens cuirassés un horrible combat,
Mais je vis que c'était le médecin des chênes
Qu'un démon rapportait tout armé du sabbat.

À voir son pâle teint, son visage d'incube,
Ses yeux de loup-garou, sa gorge de cocu,
L'on jugea qu'il s'était accouplé d'un succube[21],
Et qu'il avait vilain baisé le diable au cul.

Je vis sous un peuplier la rousse de Tantale[22]
Montrer à son valet le signe des poissons[23],
Tandis qu'un daim poussif montait une quenalle[24]
Qui brusque le portait souvent hors des arçons.

Chez un petit boiteux trois rustres de Bavière
Par Mercure faisaient graisser leur canepin[25],
Cependant que l'hôtesse au dieu porte-lumière
Folâtrait toute nue à l'ombrage d'un pin.

Environ ce temps-là mourut de la pépie
Chicanoux l'avaleur de fours et de moulins[26].
Reposerait au ciel l'âme de cette harpie,
Qui s'engraissa jadis du sang des orphelins ?

Sisamne y vit encor gentillâtre à Sutane
Qui craint que Cambisès ne le fasse écorcher[27]
Écorcher ! et pourquoi ? la peau de ce grand âne
Ne vaut pas seulement pour payer le boucher.



Hélas ! qu'est-ce de l'homme orgueilleux et mutin ?
Ce n'est qu'une vapeur qu'un petit vent emporte,
Vapeur, non, une fleur qui éclose au matin,
Vieillit sur le midi, puis au soir elle est morte.

Une fleur, mais plutôt un torrent mène-bruit[1]
Qui rencontre bientôt le gouffre où il se plonge ;
Torrent, non, c'est plutôt le songe d'une nuit,
Un songe ! non vraiment, mais c'est l'ombre d'un songe.

Encor l'ombre demeure un moment arrêté,
L'homme n'arrête rien en sa course légère ;
Le songe quelquefois prédit la vérité,
Notre vie est toujours trompeuse et mensongère.

Maint torrent s'entretient en son rapide cours,
On ne voit point tarir la source de son onde,
Mais un homme étant mort, il est mort pour toujours,
Et ne marche jamais sur le plancher du monde.

Bien que morte est[2] la fleur, la plante ne l'est pas,
En une autre saison d'autres fleurs elle engendre ;
Mais l'homme ayant franchi le seuil de son trépas,
Les fleurs qu'il nous produit sont les vers et la cendre.

Aussitôt que du vent la bourrasque eſt passée,
La vapeur se rejoint étroitement serrée ;
Mais quand la pâle mort son dard[3] nous a lancé,
Notre âme eſt pour longtemps de son corps séparée.

Qu'eſt-ce de l'homme donc qui tant eſt eſtimé ?
Ce n'eſt rien, puisque rien si léger ne nous semble,
Ou si c'eſt quelque chose, il sera bien nommé
Vapeur, fleur, torrent, songe, ombre, et rien tout
[ensemble.



Serait-ce là mon Dieu que ce fantôme affreux
Tout courbé sous le faix de cette Croix pesante ?
Ce Roi qui a pour sceptre un roseau douloureux,
Et pour son diadème une épine poignante ?

Serait-ce là mon Dieu qu'une tourbe[1] hurlante
Traite si rudement ? ce difforme Lépreux
Le visage enlaidi de crachats limoneux,
Le corps moulu de coups, la peau toute sanglante ?

Serait-ce là mon Dieu ? Non, non ce n'eſt-il pas,
C'eſt quelque criminel que l'on mène au trépas.
Que dis-je, sacrilège ? Ô blasphème exécrable !

C'eſt mon Dieu, mon Sauveur, et mon Roi glorieux,
Mais le Monde trompeur, et la Chair, et le Diable
Sont trois vilains corbeaux qui me crevaient les yeux.

SUR LA CONCEPTION DE LA VIERGE

Stances

La terre semble belle en la saison nouvelle,
Mais l'hiver l'envieillit et lui ride la peau :
Vierge, en toute saison tu parais toute belle
Faisant dans notre hiver germer un renouveau.

Assez belle est la mer alors qu'elle est égale
Et qu'un zéphir la frise en petits flots ondés :
Mais plus belle tu es Mère et mer virginale
Calme conçue au sein de nos flots débordés.

L'air est beau quand Junon[1] ne fait ses eaux dissoudre,
Qu'il n'est rompu du vent ni des foudres ardents :
Tu es belle malgré l'eau, le vent, et le foudre
Du Monde, de la Chair et des Démons grondants.

Admirable est le feu quand sa flamme tortue
Sort en pirouettant de son gouffre caché :
Mais plus belle est ta flamme entre nos flots conçue
Puisque pure elle sort des gouttes du péché.

Le firmament est beau quand Diane fait montre
Et qu'elle arrange au ciel tant de rondes splendeurs :
Mais tu es bien plus belle alors qu'on te rencontre
Pleine du jour de Grâce en la nuit des pécheurs.

Si donc le ciel, le feu, la terre, l'air et l'onde
Te cèdent en beauté autant qu'en pureté :
Te dois-je pas nommer la plus pure du monde
Et te nommer au monde un monde de beauté ?

SUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR

Stances

Je chante du Sauveur l'admirable naissance,
Mystère le plus grand qui fut jamais écrit,
Car Dieu descend du Ciel, au Ciel l'homme s'élance,
Mais cet homme et ce Dieu ne font qu'un Jésus-Christ.

Anges qui vous disiez un peu plus que les hommes
Puisque Dieu votre maître est homme en ce bas lieu,
Ne vous offensez pas si je dis que nous sommes
Maintenant plus que l'Ange, et peu moindre que Dieu.

Tout beau, mortelle chair, sépulcrale vermine,
Tiens la bride plus haute à ta dévotion,
Non, le Verbe est fait chair, la chair est donc divine,
Ainsi l'homme est un Dieu par droit d'adoption.

C'est doncques par la Grâce, et non pas par nature,
De terre fut formé cet homme audacieux ;
Mais puisque Dieu s'est fait terrestre créature,
La Terre peut aller de pair avec les Cieux.

Car pour un peu de sang que la Vierge suprême
Fournit pour le faire homme et ses membres mortels,
Il donne sang, corps, âme, et divinité même
Pour nous faire des Dieux et nous rendre immortels.

Aussi quel ange au Ciel est digne de se paître
De la chair de son Dieu ? Salutaire repas !
Si les Anges présents au banquet de leur maître
Adorent cette chair, ils ne la mangent pas.

Mais je sors de la lice, ô l'Astre de mon Âme,
Mon Soleil, mon seul œil, et plus que je ne dis,
Si jà ton Orient m'offusque de sa flamme,
Pourrai-je supporter les feux de ton midi ?

Oui, voici le Soleil dont les vives lumières
Dissipent les brouillards de nos iniquités,
Qui pour s'accommoder à nos faibles paupières
Va cachant ses splendeurs de nos obscurités.

Voici le vrai Phénix[1] qui soi-même s'engendre,
Non pour s'éterniser en ce mortel séjour,
Mais pour nous faire tous renaître de sa cendre
Il se vient embraser au feu de son amour.

Voici l'Agneau sans tache offert à Dieu le Père
Pour laver les forfaits dont nous étions tachés,
À grand-peine est-il hors du ventre de sa mère
Qu'il porte sur son col le faix de nos péchés.

Voici le Pélican[2] qui pour sa race morte
Mû d'amour paternel se navre en mille lieux
Afin que ses petits il ravive et conforte
Dans les bouillons tout chauds à son sang précieux.

Bref, voici l'homme-Dieu qui notre paix vient faire,
Dieu pour justifier, homme afin de souffrir,
Homme pour débourser et Dieu pour satisfaire
Dieu pour donner la vie, homme afin de mourir.

Ô nuit porte-salut plus brillante et plus belle
Que le plus beau des jours, belle nuit en ce lieu
Donne aux pauvres pécheurs celui-là que j'appelle
Soleil, Phénix, Agneau, Pélican, homme-Dieu.

Cette nuit n'est donc pas une nuit coutumière,
C'est un beau jour de Grâce en la nuit du péché,
Car si c'est une nuit, d'où vient tant de lumière ?
Si c'est un jour pourquoi Phébus est-il couché ?

Il se couche et se cache, et sa petite flamme
N'oserait regarder ce grand Soleil d'amour,
Ô nuit, heureuse nuit, nuit le beau jour de l'âme,
Jour qui produit au jour le jour de notre jour....



Bouleversent les monts, fassent les vents grondants
Les chênes et les pins jusqu'aux racines tordre ;
Que tous les éléments pêle-mêle et sans ordre
En l'antique chaos retournent discordants ;

Que les flots de la mer s'aillent tout débordant,
Qu'un déluge de feu mette tout en désordre ;
Ne cesse Lucifer d'aboyer et de mordre,
Pleuve le sang, le soufre, et les foudres ardant[1] ;

La sanglante Enyo[2] remplisse tout de guerre,
Grimpe la terre au ciel, tombe le ciel en terre,
Que ce grand univers s'ébranle de son lieu ;

Que la terre engloutisse encore les Sodomes,
Et vomisse l'Enfer ses horribles fantômes :
Toujours l'âme du juste est en la main de Dieu.



Anne Picardet

AU SAUVEUR, PRÈS DU PUITS DE JACOB

(Sur l'air : « En quel désert, en quel bois, etc. »)

Vous êtes las, repos des âmes pures,
Vous êtes las, et travaillé du chaud[1],
Vous, dont le soin gouverne tout d'en haut,
Fléchissez-vous dessous vos créatures ?

N'est-ce pas vous, ô Majesté sacrée,
Qui dominez toutes ces légions[2],
Desquels les soins et occupations
Sont d'observer tout ce qui vous agrée ?

N'est-ce pas vous, qui jadis d'une nue
Rafraîchissiez tout votre peuple aimé,
Et d'un flambeau dans le Ciel allumé,
Alliez la nuit favorisant leur vue[3] ?

N'est-ce pas vous, dont les saintes paroles
Ont fabriqué tout ce grand Univers ;
Tant de beaux corps, et ouvrages divers
Et de deux doigts soutenez les deux pôles ?

N'est-ce pas vous qui mîtes votre Image[4]
Pour régenter sur tous les corps mortels,
Vous réservant seulement les Autels,
La Foi, l'Amour, la Justice et l'Hommage ?

Oui, Seigneur, le culte de latrie[5],
Dû seulement à votre Majesté,
Veut purement esprit et vérité
Pour nous donner la céleste partie[6].

C'est vous aussi qui donnez cette eau vive,
Qui jusqu'au Ciel rejaillit[7] ses ruisseaux,
Et fait mourir la soif des autres eaux,
Qui des humains rend la raison captive.

À vos saints pieds, près de cette fontaine,
À deux genoux j'invoque votre cœur,
De me donner cette douce liqueur,
Que vous offriez à la Samaritaine[8],

Prenez, Seigneur, mon âme pour viande[9],
La rôtissant à votre divin feu :
Las ! Prenez-en l'effet avec le vœu,
Et de mon tout l'irrévocable offrande.

Donnez, Bonté, à vos enfants à boire
Du grand torrent de votre volupté,
Qui les submerge en la divinité.
Pour accomplir de votre Croix la gloire.

SUR LE LIVRE DES DEMEURES,
OU CHÂTEAU DE L'ÂME DE LA MÊME SAINTE

(Sur l'air : « Fi de la Ligue et de son nom »)

Esprits qui méprisant la terre,
Pour tenir une plus sainte erre[1],
Allez converser dans les Cieux,
Le paquet[2] à vous seuls s'adresse,
Par cette céleste Maîtresse
De nos jours flambeau radieux.

C'est un portrait très magnifique
De cette vie pacifique,
Que Dieu prépare à ses amis ;
Courage donc, ô belles âmes,
Traversez les fers, et les flammes,
Pour mériter ce bien promis.

Non, non, ne craignez point la peine
Pour cette bonté souveraine,
Qui vous offre mille secours,
Et qui d'innombrables trophées
Tient vos couronnes étouffées
Dans ses délicieux séjours.

Si votre guerre est furieuse,
La victoire est plus glorieuse,
Et l'amour divin plus constant :
Pourriez-vous manquer de courage
Avec un si précieux gage[3],
De ce Dieu qui vous aime tant ?

Cet amour jamais ne repose,
Qu'il n'ait surmonté toute chose,
Rangeant tout au vouloir divin,
Comme cette excellente Dame,
Par l'effet de sa sainte flamme
Vous en trace ici le chemin.

Hélas ! je vous requiers de grâce,
Quand vous verrez Dieu face à face,
Dans son suprême cabinet,
Faites une ardente prière,
D'une faveur particulière,
Pour la pauvre ANNE PICARDET.



Claude Hopil

À LA FRANCE

France, que je te plains, de voir, le cœur m'en crève !
Tollir[1] à tes enfants leur franche liberté !
Ils boivent des méchants l'amère indignité,
Leur navire, en temps calme, est agité sans trêve.

Ô France, ne sommeille, on affile le glaive
Pour occire les tiens : prends-les à sauveté.
Préserve des malheurs ton alme[2] dignité,
Et terrasse le bras qui contre nous s'élève.

Tout chante, mais en vain, ce doux nom de repos,
France, car tes enfants sont rongés jusqu'aux os ;
Les Poètes feignaient l'oiseau de Prométhée[3],

Mais le cruel vautour qui nous ronge sans fin,
Nous fait imaginer, France, que ton destin
Te veut voir dans le port comme en mer agitée.

CANTIQUE

I

Priant dessus un mont où les plus belles choses
Se voyent en tout temps,
Où mille et mille fleurs, où les lys et les roses
Font un divin printemps
Je courrais à l'odeur du parfum désirable
De l'époux admirable.

II

Je vis des Anges purs et des Vierges encore
Ayant le teint de lys,
Non de lys des jardins, mais de ceux dont s'honore
L'odorant Paradis,
Qui disaient en chantant, mon bel époux suprême
Est l'huile et parfum même.

III

J'adorais en silence en mon humble prière,
Et n'osais m'enquérir
En ce divin brouillas, où logeait la lumière[1]
Pour qui je veux mourir ;
Je sentais sans rien voir, cette odeur ravissante
Qui les Anges contente.

IV

Les Anges et les Saints, les célestes pucelles
Épouses de Jésus
Me disaient en chantant : puisque tu nous appelles
Dans ton néant confus,
Nous te révélerons des parfums le mystère
Qu'il te conviendra taire.

V

Nous sommes du jardin de cet époux céleste
Les roses et les lys ;
Le baume de l'amour, à l'Ange il manifeste
En ce doux Paradis,
Il nous montre sa gloire, il nous fait voir sa face,
Qui les blancs lys efface.

VI

L'époux est blanc et rouge[2], et nous portons encore
Ces aimables couleurs,
L'Ange et l'Âme qui l'aime et le sert et l'adore
Se pâme en ses odeurs,
Si tu l'aimes d'amour tu seras toute éprise
De sa senteur exquise.

VII

Des divins aromats, voici les beaux mystères ;
Le Père, Esprit et Fils
Ce sont trois parfumeurs qui par nos ministères
Font un doux Paradis,
Embaumant tous les cœurs, les âmes et les Anges,
Les trônes, les Archanges.

VIII

Le Père parfumant le Fils, ce Verbe encore
Va le Père embaumant,
Ces deux, le Saint Esprit (qu'avec eux on adore)
Vont toujours parfumant ;

Cet Esprit les embaume, et ce parfum céleste
À tous se manifeste.

IX

La boîte des parfums est la divine essence
Qui par le Saint Esprit
Épanche les odeurs de sa magnificence
Au cœur de Jésus-Christ,
L'âme l'envoie au corps, et ce corps par mystère
Aux amants du Calvaire.

X

Le sang de Jésus-Christ et son divin mérite
Sont les onguents très doux
Qui parfument les cœurs et les âmes d'élite
Amantes de l'époux,
Il embaume la terre et le Ciel et les Anges
Qui chantent ses louanges.

XI

Courons après l'odeur des doux onguents mystiques
De cet Époux divin
Sur les monts de la myrrhe et lieux aromatiques
Où court le Séraphin ;
L'âme sans Dieu défaut[3], elle vit extatique
Du parfum déifique.

CANTIQUE

I

Grand Dieu, vous êtes donc mon Dieu devant[1] l'aurore ;
La Lune et le Soleil n'éclairaient pas encore
L'hémisphère des Cieux
Que vous luisiez sans temps, car l'éternité même
Est le bel Orient où mon Soleil suprême
Luit toujours plus glorieux.

II

Le temps est fait pour l'homme, et l'éternité pure
Appartient à Dieu seul d'éternelle nature
Comme au grand tout du tout :
Dieu n'était ni sera, celui-là que j'adore
Est éternellement, pur Soleil sans aurore
Et sans vêpre[2] et sans bout.

III

L'homme n'est rien que nuit, et l'Ange n'est qu'une
[ombre
Au regard du Soleil qui étant trois en nombre[3]
N'est qu'un seul par amour,
Par essence et par gloire ; et cette unité belle
En l'Orient d'en haut le Verbe nous révèle
Au Ciel au point du jour.

IV

Ô beau jour, ô nuit sombre, Astres, Soleil, Aurore,
Annoncez, en luisant, du Soleil que j'adore
L'éclat mystérieux ;
Vous n'êtes que des nuits devant ce jour suprême,
Vous n'êtes que vapeurs devant mon Soleil même,
Tout n'est rien à ses yeux.

V

Ce beau tout que je vois en cette masse ronde
N'est rien pour mon esprit ; dans le monde du monde
Abstrait divinement
Tenant dessous mes pieds toutes mortelles choses,
J'entre dedans le cœur de la cause des causes
En mon ravissement.

VI

J'adore ce beau trois qui n'est qu'un en essence,
Cet UN est le vrai tout où gît ma complaisance,
Et ce tout est mon Dieu :

Me complaisant qu'il est ce qu'il est en lui-même,
Je goûte les douceurs d'un Paradis suprême
En ce terrestre lieu.

VII

Si l'Ange ne voyait dans l'essence divine
Tout bien et toute gloire en Dieu seule origine
De tout être existant,
Je veux m'imaginer qu'il ne pourrait pas croire
La grandeur de la joie et l'excès de la gloire
Qui me rend si content.

VIII

Tout l'honneur et la joie et le plaisir encore
Dont l'Archange jouit en celui que j'adore,
Je le goûte en ce lieu :
Que dis-je ? est-il possible, ô doux prodige étrange !
J'ai bien Dieu dans mon cœur, mais non pas comme l'Ange :
Car je ne vois pas Dieu.

IX

L'Archange le voit tout, il est tout dans mon âme,
Il se révèle à l'Ange en son Verbe, il se pâme
Au céleste séjour,
Il vit en le voyant dans son intelligence,
Et moi ne voyant pas la vivifique essence,
Hélas ! je meurs d'amour[4].

X

Je préfère la mort à la mondaine vie,
Dans les cachots divins mon âme étant ravie
Voit Dieu par un pertuis,
Elle le voit sans voir, de tous objets abstraite,
Ses délices trouvant avec un Roi Prophète[5]
Dans ces mystiques nuits.

XI

Dieu se montrait la nuit à la troupe Israëlle,
Dieu par son propre Fils à minuit se révèle,
En l'étable naissant !
Je n'aime que les nuits et les brouillas mystiques
Pour chanter en silence à mon Dieu des Cantiques
D'un air tout ravissant.

CANTIQUE AMOUREUX À JÉSUS

(Sur le chant « Partenisse »)

I

Mène-moi (Jésus ma gloire),
Mon amour,
Dedans la belle Oratoire[1],
Mon séjour,
Où jadis je vis ta face
En un brouillas[2]
Et ton œil qui tout efface
Par ses appas.

II

Mon âme disait ravie :
Doux Jésus,
Prends mon cœur (ma chère vie)
Il ne veut plus
Demeurer qu'en l'Oratoire,
Du côté
Où j'entrevis de ta gloire
Une clarté.

III

Voyant cette clarté sombre
Je pensais

Être déjà du cher nombre,
Roi des Rois,
De ceux qui voient ta face
Dedans les Cieux :
J'entrevis dans cette glace
Tes divins yeux.

IV

Ce très beau Miroir suprême
Où je te vis
Est ton humanité même
Où ravi
Mon cœur ne pouvait rien dire
Que Jésus,
En respirant je l'admire
Et ne suis plus.



Lingendes

STANCES À SA SYLVIE

Il permet à sa Dame d'en aimer d'autres que lui,
pourvu qu'il n'en sache rien

Connaissant votre humeur, je veux bien, ma Sylvie,
Que passant votre temps
Avec tous les Amants dont vous êtes servie
Vous les rendiez contents.

La mode de la Cour m'étant si bien connue,
Pourrais-je avoir douté
Qu'on peut vivre en ce temps plus chaste et retenue
Avec tant de beauté ?

J'approuve vos plaisirs et qu'il vous soit loisible
D'en jouir bien à point,
Car donnant tant d'amour il serait impossible
Que vous n'en eussiez point.

Mais puisque ce péché point de blâme n'apporte
Quand on le cache bien,
Je voudrais seulement que vous fissiez en sorte
Que je n'en susse rien.

Celle qui fait du mal se peut dire innocente
En le tenant caché,
Mais quand on fait du mal et qu'après on s'en vante
On fait double péché.

Ne vous vantez donc plus de ce qu'il faudrait taire
De peur d'un mauvais bruit,
Découvrant en plein jour ce que vous n'osez faire
Sinon qu'en pleine nuit.

En le disant ainsi vous serez diffamée
Des contes de la Cour[1],
Au lieu qu'en le taisant vous seriez estimée
De bien faire l'amour.

Faites qu'en vos façons on puisse reconnaître
Un plus chaste entretien.
L'apparence y suffit, il faut feindre de l'être,
Et puis n'en faire rien.

Recevez tous les jours ce plaisir ordinaire
De quelque Amant discret,
Et cessant de le dire et non pas de le faire,
Tenez-le plus secret.

À tous sales discours que vos lèvres soient closes,
Et par un geste feint,
S'il en faut écouter faites changer en roses
Les lis de votre teint.

Un autre lieu requiert de ne pas faire conte
Des rapports d'un jaloux,
Et quittant cet honneur chasser encor la honte
Bien loin d'auprès de vous.

Sous les rideaux tirés ces paroles lascives,
Ces ris délicieux,
Ces contes affétés, et ces façons naïves
Vous siéront beaucoup mieux.

Qu'alors autour de vous la chambre retentisse
De soupirs amoureux,
Goûtant ce que l'Amour en ce doux exercice
À de plus savoureux.

Qu'en serrant un Amant d'une amoureuse étreinte
Sur votre sein collé,
D'un mignard tremblement on voie à chaque atteinte
Votre lit ébranlé.

Pour le moins, ma Sylvie, en quittant votre couche,
Gardez que ce péché
En vos libres discours par votre propre bouche
Ne vous soit reproché.

Pourvu qu'on ne le sache et que la renommée
Ne vous aille blâmant,
Soyez, si vous voulez, tout le jour enfermée
Seule avec un Amant.

Mais feignez d'être chaste et ne faites pas gloire
De me savoir trahir,
Me déclarant un mal que je ne veux pas croire
De peur de vous haïr.

Car j'enrage de voir qu'un page vous apporte
Si souvent le bonjour,
Pendant qu'un autre encore attend à votre porte
De vous voir à son tour.

D'un dépit bien ardent, il faut que je l'avoue,
Je me sens embraser,
Voyant tous les matins encor sur votre joue
L'empreinte d'un baiser.

Votre lit plus foulé qu'il ne devrait paraître
Pour n'avoir que dormi
Et votre poil[2] mêlé me font trop reconnaître
Le jeu d'un autre Ami.

Lors voyant loin de vous la honte être bannie,
Je deviens si jaloux
Que je voudrais mourir, mais pour vous voir punie
Ne mourir qu'avec vous.

Couvrez bien vos amours, sans craindre que j'estime
Qu'on se doive fâcher,
Ni que l'on puisse encor vous reprocher un crime
Que vous pourrez cacher.

Que si je vous surprends me faisant cette injure
Un jour à l'impourvu,
Soutenez qu'il est faux jusqu'à tant que je jure
De n'en avoir rien vu.

Car alors réputant pour des songes frivoles
Tout ce qui sera fait,
Et démentant mes yeux pour croire à vos paroles
Je serai satisfait.

ALCIDON PARLE

Phyllis, auprès de cet ormeau
Où paissait son petit troupeau,
Étant toute triste et pensive,
De son doigt écrivait un jour
Sur le sablon de cette rive :
« Alcidon est mon seul amour. »

Je ne devais pas m'assurer
De voir sa promesse durer,
Parce qu'en chose plus légère
Ni plus ressemblante à sa foi,
L'ingrate et parjure Bergère
Ne pouvait se promettre à moi.

Un petit vent qui s'élevait
En même instant qu'elle écrivait
Cette preuve si peu durable,

Effaça sans plus de longueur
Sa promesse dessus le sable
Et son amour dedans son cœur.



Angot de L'Éperonnière

LA FOIRE DE VILLAGE

SATIRE III

Le beau char du soleil qui la clarté nous porte
Ne sort pas tous les jours par une même porte ;
Car en quittant le Daim, le Verseau, les Poissons,
Il vient voir le Mouton et les Frères bessons[1].
Puis par un doux aspect il change en robe verte
La cime des hauts monts de farine couverte.
Or puisque cet hiver maintenant nous laissons,
Que la neige se fond, qu'il n'est plus de glaçons,
Qu'Apollon a quitté le cornu Capricorne,
Que le mignard Zéphyr fait que la terre s'orne
D'un bigarré tapis, et que l'on voit parés
De fleurs les beaux jardins et d'herbage les prés,
Que les chantres ailés vont saluant l'aurore,
Que le doucet Zéphyr va baisotant sa Flore,
D'une chaleur humide, amoureux de ses yeux,
Portant par les forêts, par l'air et par les cieux
Son haleine doucette, et la rendant féconde,
En produisant des fleurs fait rajeunir le monde,
Que l'on voit les oiseaux faire l'amour en l'air,
Sur terre les humains, les poissons dans la mer,
Allons, il est saison d'abandonner la ville,
La vie de la campagne est plus libre et gentille ;
Je hais les compliments, j'aime la liberté,
Passer le temps à rire en toute honnêteté,

En peignoir, en jupon, la gorge bien ouverte,
Folâtrant sur un lit à demi découverte,
Pincer l'un, frapper l'autre, et faire à qui mieux mieux
L'Amour soir et matin de la bouche et des yeux,
En dépit des jaloux et de la médisance
Qui de blâmer autrui n'a jamais suffisance.
Et puis nos jeunes ans qui bouillonnent d'ardeur
Font que l'Aveugle Dieu loge dans notre cœur :
La Rose et la Beauté ne sont pas de durée,
Cueillez l'une au matin, au soir elle est fanée,
L'autre passe aussitôt ; alors ce temps perdu
Est de nous regretté sans nous être rendu :
Sus vivons librement, évitons la tristesse,
Que chaque serviteur conduise sa maîtresse ;
Il n'est pas toujours temps d'être en dévotion,
Notre vie s'écoule en diverse action ;
Durant ce saint Carême on pleurait son offense,
Mais la fête est passée, adieu la pénitence !
C'est l'allée aujourd'hui de Saint-Martin-du-Mont[2] :
Allons-y promener, les bons danseurs y sont ;
Laissons là nos maris, évitons leur présence,
Car de dire un bon mot envers eux, c'est offense ;
Qu'ils fassent bande à part, chacun de son côté,
Ou bien l'on vit en crainte, et non en liberté.
Il est temps de partir, vite, qu'on se dépêche,
Il n'est que le matin pour aller à la fraîche.
Chacun monte en carrosse, et Dieu sait les discours
Que l'on tient là-dedans du joli jeu d'Amours ;
L'une assise sur l'autre, et toutes pêle-mêle,
Un chacun se fait place, un gros près d'une grêle ;
L'un tient la main de l'autre, et lui serrant les doigts,
Lui faisant les doux yeux, la réduit aux abois ;
Puis discourant d'amour, penché sur la portière,
Coule sa main en bas pour trouver la jartière ;
L'autre tient sa maîtresse et lui pressant le flanc,
D'ardeur et de prurit lui fait couler le sang ;
Un autre plus discret veut user d'une feinte,
Tient à l'une un discours de l'Écriture sainte,
Poussant le pied de l'autre, il lui perce le cœur,
Si bien qu'en un instant il s'en rend le vainqueur,
Puis couvert d'un manteau, détachant l'aiguillette,
Prend sa main et lui met au fond de sa braguette.
On n'y fait point état d'un baiser simplement,

Aux champs tout eſt permis, on y vit librement,
C'eſt pour passer le temps, il n'y a point d'offense,
Honni soit celui-là qui tant de mal y pense.
Grand Dieu qui vois nos faits, qui découvres nos mœurs,
Qui juges nos conseils, qui connais nos humeurs,
Qui guerdonnes[3] les bons de juſte récompense,
Qui punis les méchants quand ils font une offense ;
Soleil de l'univers à qui rien n'eſt caché,
Grand Juge des humains, vengeur de leur péché,
Ce n'eſt pas pour toujours que ta haute juſtice
Diffère de punir cette humaine malice :
Car quoique avec les bons les méchants soient souvent,
Sans souci de mieux vivre, exempts du châtiment,
On les voit poursuivis par la boiteuse peine
Qui les attrape enfin avec ses pieds de laine.
Les voici arrivés ; chacune à son miroir
Se regarde, s'attife ; on leur rend le devoir,
On met bas la portière, on les descend à terre,
D'un baiser savoureux les lèvres on leur serre ;
Chacun prend sa maîtresse, et seule la conduit
Pour y passer une heure en l'Amoureux déduit[4].
Puis on vient à la Foire, et lors on prend sa place
Pour y voir des danseurs le maintien et la grâce.
Dans un Orme rameux, fourchu jusqu'au plus haut,
Était un cabinet qui servait d'échafaud
Pour placer les hautbois, que les valets de fête
Avaient palissadé pour rendre plus honnête ;
C'était près de l'église, au milieu d'un carfour[5]
Où le peuple affluait tant que durait le jour.
Là, comme au rendez-vous, la gentille jeunesse
Passait le temps à rire et folâtrer sans cesse,
Qui de vouloir eût fait le Soleil avancer,
Pour y pouvoir plutôt le branle[6] commencer ;
La fille du Seigneur, qui doit avoir la danse,
Son esprit à rien plus qu'à ce branle ne pense,
Et n'a d'autre désir que d'avoir ce bonheur
D'emporter de la danse et le prix et l'honneur.
Durant ce passe-temps, des simples l'amusoire,
La finette s'écoule[7] abandonnant la Foire,
Entre dedans l'Église, et feint de prier Dieu,
Assignant son ami des yeux en autre lieu,
Qui sans la regarder s'évade par-derrière,
Se rencontrant tous deux dans une chenevière.

Chacun pense à son fait, les uns dedans le bois,
Les autres dans un pré le font en villageois,
Pendant que le Cocher sur le lit du carrosse
Bricole une donzelle éprise en son amorce.
On veut se réjouir, on se perd en plaisirs,
On s'abandonne au vice, on forcène en désirs ;
Le Dieu bouffi de vin, et Cérès la fruitière,
Pour servir à Vénus on ne met pas derrière ;
Car on voit sur la place, épars de tous côtés,
Bouteilles, cervelas, jambons, langues, pâtés ;
Chacun à qui mieux mieux y fait la chère entière,
La Maîtresse en un coin, ailleurs sa chambrière.
Ainsi le jour s'écoule en diverse action,
Suivant sa fantaisie et son affection ;
L'un est voluptueux, l'autre se plaît à boire,
L'un aime le danger, l'autre y veut voir la Foire ;
Tel enivré s'endort perdant toute raison,
Qu'on est contraint conduire au soir en sa maison.
Puis la Foire finie, on revient dans la Ville ;
Qui le plus en a fait est tenu plus habile.
Ainsi s'en va le monde, on n'a d'autre désir
Que dans la volupté se combler de plaisir,
Boire bon vin et frais, bien manger et bien rire,
Tenant pour tout certain d'Épicure le dire :
« Qui bien va de la dent, bien boit, fiente et dort,
Sans peine et sans souci fait la nique à la mort. »

Ede, bibe, lude : post mortem nulla voluptas[8].



Maynard

ODE

Hélène, Oriane, Angélique[1],
Je ne suis plus de vos Amants,
Loin de moi l'éclat magnifique
Des noms puisés dans les Romans.

Ma passion quoi qu'Amour fasse
Ne fera plus son paradis
Des beautés qui tirent leur race
De la chronique d'Amadis.

Pour se glisser sous une jupe
Où brille l'orgueil des clinquants,
Il faut qu'une amoureuse dupe
Se travaille quatre ou cinq ans.

Il faut que toujours il se couvre
De superbes habillements,
Et qu'il aille chercher au Louvre
De la grâce et des compliments.

Vive Barbe, Alix et Nicole
Dont les simples naïvetés
Ne furent jamais à l'École
Des ruses et des vanités.

Une santé fraîche et robuste
Fait que toujours leur teint est net,
Et lorsque leur beauté s'ajuste,
La campagne est leur cabinet.

Sans parler Balzac ni Malherbe[2],
Ni perdre dépense et loisir,
D'abord[3] je les couche sur l'herbe
À la merci de mon désir.

Leur âme n'est pas inhumaine,
Pour tirer mes vœux en longueur,
Jamais je n'ai perdu l'haleine
En courant après leur rigueur.

Adieu Dames, dont l'habit riche
Sous un luxe vain et trompeur,
N'est autre chose que la niche,
D'une carcasse à faire peur.

J'en veux aux femmes de village,
Je n'aime plus en autre part,
La nature en leur beau visage,
Fait la figue aux secrets de l'art.



Crois-moi, vivons au gré de nos désirs.
Calmons notre âme ; et ne faisons que rire
De ces vieillards qui, lassés des plaisirs,
Censurent tout, et n'aiment qu'à médire.

Nos beaux soleils vont achever leur tour,
Livrons nos cœurs à la merci d'Amour :
Le temps qui fuit, Cloris, nous le conseille.

Mes cheveux gris me font déjà frémir,
Dessous la tombe il faut toujours dormir :
Elle est un lit où jamais on ne veille.



Quand dois-je quitter les rochers
Du petit désert qui me cache,
Pour aller revoir les clochers
De Saint-Paul et de Saint-Eustache ?

Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisir dont il n'abonde ;
Chacun y trouve sa maison,
C'est le pays de tout le monde.

Apollon, faut-il que Maynard
Avec les secrets de ton art
Meure en une terre sauvage,

Et qu'il dorme, après son trépas,
Au cimetière d'un village
Que la carte ne connaît pas ?

LA BELLE VIEILLE

Cloris, que dans mon cœur j'ai si longtemps servie
Et que ma passion montre à tout l'Univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers ?

N'oppose plus ton deuil au bonheur où j'aspire,
Ton Visage est-il fait pour demeurer voilé ?
Sors de ta nuit funèbre, et permets que j'admire
Les divines clartés des Yeux qui m'ont brûlé.

Où s'enfuit ta Prudence, acquise, et naturelle ?
Qu'est-ce que ton Esprit a fait de sa vigueur ?
La folle vanité de paraître fidèle
Aux cendres d'un Jaloux, m'expose à ta rigueur.

Eusses-tu fait le vœu d'un éternel veuvage,
Pour l'honneur du Mari que ton lit a perdu,
Et trouvé des Césars dans ton haut parentage,
Ton Amour est un bien qui m'est justement dû.

Qu'on a vu revenir de malheurs, et de joies,
Qu'on a vu trébucher de Peuples et de Rois,
Qu'on a pleuré d'Hectors, qu'on a brûlé de Troies,
Depuis que mon courage[1] a fléchi sous tes Lois !

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je suis ta Conquête,
Huit Luſtres[2] ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle Tête
Sous des cheveux châtains, et sous des cheveux gris.

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née,
C'eſt de leurs premiers traits que je fus abattu ;
Mais tant que tu brûlas du flambeau d'Hyménée,
Mon Amour se cacha pour plaire à ta Vertu.

Je sais de quel respeƈt il faut que je t'honore,
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé.
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'eſt à des Confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux Rochers, et demande conseil
À ces vieilles Forêts, dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du Soleil.

L'Âme pleine d'Amour, et de Mélancolie
Et couché sur des Fleurs, et sous des Orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux Mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux Échos étrangers.

Ce Fleuve impérieux à qui tout fit hommage,
Et dont Neptune même endura le mépris,
A su qu'en mon esprit, j'adorais ton image
Au lieu de chercher Rome en ces vaſtes débris[3].

Cloris, la passion que mon cœur t'a jurée
Ne trouve point d'exemple aux siècles les plus vieux.
Amour, et la Nature admirent la durée
Du feu de mes désirs, et du feu de tes Yeux.

La Beauté qui te suit depuis ton premier âge,
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser ;
Et le temps orgueilleux d'avoir fait ton Visage,
En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses,
Consulte le Miroir avec des yeux contents.
On ne voit point tomber ni tes lis, ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie, eſt ton second printemps.

Pour moi, je cède aux ans ; et ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes, et le jour.
Mon sang se refroidit, ma force diminue
60 Et je serais sans feu si j'étais sans Amour.

C'est dans peu de matins que je croîtrai le nombre
De ceux à qui la Parque a ravi la clarté !
Oh ! qu'on oira souvent les plaintes de mon Ombre
64 Accuser tes mépris de m'avoir maltraité !

Que feras-tu, CLORIS, pour honorer ma cendre ?
Pourras-tu sans regret ouïr parler de moi ?
Et le Mort que tu plains, te pourra-t-il défendre
68 De blâmer ta rigueur, et de louer ma foi ?

Si je voyais la fin de l'âge qui te reste,
Ma raison tomberait sous l'excès de mon deuil ;
Je pleurerais sans cesse un malheur si funeste,
72 Et ferais jour et nuit, l'Amour à ton Cercueil !



Adieu, Paris, adieu pour la dernière fois.
Je suis las d'encenser l'autel de la fortune,
Et brûle de revoir mes rochers et mes bois,
4 Où tout me satisfait, et rien ne m'importune.

Je n'y suis pas touché de l'amour des trésors.
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage.
Le bien qui m'est venu des pères dont je sors
8 Est petit pour la Cour, mais grand pour le village.

Depuis que je connais que le siècle est gâté,
Et que le haut mérite est souvent maltraité,
11 Je ne trouve ma paix que dans ma solitude.

Les heures de ma vie y sont toutes à moi.
Qu'il est doux d'être libre, et que la servitude
14 Est honteuse à celui qui peut être son roi !



Mon âme, il faut partir. Ma vigueur est passée,
Mon dernier jour est dessus l'horizon.
Tu crains ta liberté. Quoi ? n'es-tu pas lassée
4 D'avoir souffert soixante ans de prison ?

Tes désordres sont grands. Tes vertus sont petites ;
Parmi tes maux on trouve peu de bien.
Mais si le bon Jésus te donne ses mérites,
8 Espère tout et n'appréhende rien.

Mon âme, repens-toi d'avoir aimé le monde,
Et de mes yeux fais la source d'une onde
11 Qui touche de pitié le Monarque des rois.

Que tu serais courageuse et ravie,
Si j'avais soupiré durant toute ma vie
14 Dans le désert, sous l'ombre de la Croix !



Patrix

ÉTANT UN PEU REMIS DE SA CRAINTE,
IL S'OFFRE À DIEU POUR MOURIR AU PIED DE SA CROIX

Un pied dans le sépulcre, et tout prêt d'y descendre,
Pour n'être au premier jour que poussière et que cendre,
Puis-je encore, Seigneur, fléchir votre courroux
4 Et recourir à vous ?

N'ayant à vous offrir, pour expier mon crime,
Que cette maigre, sèche et mourante victime :
Quelle immense bonté pour elle vous avez,
Si vous la recevez !

Ô le don précieux ! la magnifique offrande !
Quel présent je vous fais ! que ma ferveur est grande !
Et qu'il en est bien temps, quand déjà tout perclus,
Le monde n'en veut plus.

Cependant, mon Seigneur, en cet état funeste,
C'est tout ce que je puis, c'est tout ce qui me reste,
Et mille repentirs d'avoir songé si tard
À ce triste départ.

M'y voilà parvenu, toute force me laisse ;
Je ne fais que tomber de faiblesse en faiblesse ;
Ma fin sans doute approche[1], et de peur d'expirer,
N'ose plus respirer.

Ah ! voici ce moment que mon âme appréhende :
Au secours, mon Sauveur, permettez que je rende
Et mes derniers soupirs, et mes derniers abois,
Au pied de votre Croix.

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR

Passant, arrête un peu. Sous ces vers que tu lis,
Gisent de leur auteur les os ensevelis,
Qu'au bord de cette tombe, et tout prêt d'y descendre,
Lui-même il composa, pour en couvrir sa cendre :
Devoir triste et funèbre à ses mânes rendu,
Qu'il n'a, comme tu vois, de nul autre attendu.
Des amis survivants l'oubliance ordinaire
Envers leurs amis morts l'obligea de le faire,
Sachant bien qu'une fois étant parti d'ici,
Les siens probablement en useraient ainsi.
N'attends pas, néanmoins, Passant, qu'il te convie
D'apprendre ses vertus, ni son nom, ni sa vie,
Ce qu'il fut dans le monde ou ce qu'il ne fut pas,
La perte que son siècle y fit à son trépas,

Ni, bref, comme en laissant la terre désolée,
Tout d'un coup sa belle âme au Ciel s'en est allée,
Nouvel astre, augmenter les feux du firmament :
Ridicules discours, jargon de monument,
Qu'il ne met point ici dessus sa sépulture
Pour le faire passer à la race future ;
Il en sait trop l'erreur, et qu'en sincérité,
Il n'a, maudit pécheur, nul honneur mérité.
Au contraire, sans cesse endurci dans son crime,
De cent folles amours l'éternelle victime,
Et l'infâme jouet de mille vanités,
Eurent, de son vivant, toutes les qualités.
Ô qu'heureux mille fois le Ciel l'aurait fait naître,
S'il s'en fût corrigé comme il les sut connaître !
Passe, va ton chemin, et t'assure aujourd'hui
Que c'est prier pour toi que de prier pour lui.



Bois-de-Chesne

PETIT TRAITÉ
OU ÉLÉGIE DES MISÈRES DU MONDE

.... Mon Dieu, guide mes pas, détourne ma mémoire
Du fâcheux souvenir de la mondaine gloire.
Ô bienheureux sont ceux qui n'ont rien à penser
Que de bien servir Dieu sans jamais se lasser.
Ô bienheureux sont ceux qui ont cette espérance
D'avoir dedans le Ciel un jour la jouissance.
Ô bienheureux sont ceux qui ne jurent que son nom,
Ô bienheureux sont ceux qui aiment son renom.
Ô bienheureux sont ceux qui, durant cette vie,
Ne font tort à personne et qui n'ont pas envie
D'entretenir la guerre, ains[1], amateurs de paix,
D'un accord tous ensemble bénir de Dieu les faits.
Qu'est-ce que paix ! Ô Dieu, en lieu d'ouïr les armes,
De voir les champs remplis, tout foulés de gendarmes[2],

De voir en l'air voler les étendards rampants
Et taffetas plier[3] tout ainsi que serpents
Qui vont traînant par l'herbe et, d'un col qui menace,
À cent mille replis entrecoupent leur trace ;
De voir aussi le fer des soldats tout sanglants,
Voir les vieillards courbés, tout pâles et tremblants,
Mourir de coups pesants auprès d'une famille,
Voir une mère aussi, une veuve, une fille
Porter au col faiblet ou son frère ou son fils
Et pauvrement aussi mendier d'huis en huis,
Quel plaisir eſt-ce là ! hé Dieu, de voir les villes,
Places, châteaux, et tours et campagnes fertiles
Du haut en bas rouler, et raser et brûler
Et jusqu'au ciel piteux les plaintes se mêler
D'hommes, d'enfants jeunets, de filles et de femmes
Sauvant leur corps tout nu demi-brûlé de flammes.
Quel plaisir eſt-ce aussi en lieu d'ouïr le bruit
D'un mur tombé en bas ou d'un rempart détruit
Voir maintenant, joyeux, venir la paix en terre !
Ô Paix, heureuse paix[4], ôte-nous ces misères !
Réveille mes esprits, Seigneur, guide ma plume,
Aide-moi, Tout-Puissant, à frapper mon enclume,
Amollis sa durté[5], et fais qu'incessamment
Je dédaigne le monde et son enchantement !
Je crois qu'aucuns diront, lisant tous ces passages,
Et qui eſt ceſtui-ci qui veut faire du sage ?
Je crois que l'on dira tel ou semblables mots ;
Mais je supplierai ceux qui tiendront ces propos
De penser qu'à la fin ce n'eſt pas tout de vivre.
Il faut du Tout-Puissant les volontés ensuivre.
Il faut que vous pensiez qu'il faut un jour mourir,
Que tous vos grands plaisirs doivent fondre et périr,
Qu'il n'eſt rien de certain en cette poure[6] vie
Qu'il n'y a que douleur, que malheur et qu'envie,
Qu'avarice, qu'erreur, que fraude, que courroux,
Et que toujours la mort volète autour de nous,
Qui parmi nos plaisirs jette sa faux pointue,
Qui nous et nos plaisirs, d'un coup, ensemble tue,
Et qu'il faut être prêt, car on ne peut savoir
Le jour que le deſtin veut notre vie avoir....



Étienne Durand

Le feu devers le Ciel s'élève incessamment
Les eaux courent au sein de la mer poissonnière,
Et sans fin dessus nous la Lune avec son frère[1]
4 Reversent l'eau qu'ils ont tiré[2] subtilement.

Les arbres qui de terre ont leur accroissement
Par le temps ou par feu retournent en poussière :
Et même ce grand Tout fait d'un rien seulement
8 Ne sera plus qu'un rien en son heure dernière.

Enfin tout ici-bas retourne d'où il vient,
Et par ce seul retour le monde s'entretient :
11 C'est donc avec raison, ma cruelle Uranie,

Tes yeux ayant causé mes ardeurs peu à peu,
Que mes vers provenus des ardeurs de mon feu
14 Retournent à tes yeux, dont ils ont pris la vie.

STANCES DE L'ABSENCE

En vain par les destins, redoutables enfers,
Vos cachots sont remplis de supplices divers
Pour punir les forfaits des criminelles âmes :
Étant comme elles sont absentes de leur Dieu,
Cette absence les doit tourmenter en ce lieu
6 Plus rigoureusement que vos fouets ni vos flammes.

Vos rouës, vos rochers et vos coulantes eaux
Que des filles en vain versent dans leurs vaisseaux[1],
Ne peuvent approcher de cette violence :
L'absence est le bourreau qui gêne[2] vos esprits
Et si nous voulons croire aux plus doctes écrits,
12 Tous les maux de l'enfer ne sont rien qu'une absence.

Toute chose périt absente de son mieux :
La terre s'obscurcit quand le flambeau des Cieux
Lassé de son travail dedans l'onde se cache,
L'oiseau semble languir s'il ne peut plus voler,
Le poisson va mourant aussitôt qu'il prend l'air,
Et l'arbre ne croît plus dès l'heure qu'on l'arrache.

Tu confirmes ceci, trop amoureux oiseau,
Qui d'un arbre séché fais un vivant tombeau :
Tu pleures pour l'absence et meurs encor pour elle.
Et vous, arbres muets, forêts que j'aime tant,
Vos rameaux sans verdeur vont-ils pas regrettant
Les absentes douceurs de la saison nouvelle ?

Vous, ruisseaux dont le bruit amoureusement doux
Semble parler d'amour au milieu des cailloux,
Ne soupirez-vous pas votre source éloignée ?
Et vous, vent, dont l'effort semble ébranler les Cieux,
Est-ce pas pour chercher ces homicides yeux,
À qui le rapt rendit votre amour témoignée ?

Comme tout ici-bas n'est rempli que d'amour,
Tout endure l'ennui de l'absence à son tour,
L'un plus, et l'autre moins, à mesure qu'il aime :
Hélas ! je suis témoin de cette vérité
Car l'absence m'a mis en telle extrémité
Que je ne me puis plus trouver dedans moi-même.

Je cherche ma raison qui s'éloigne de moi ;
L'absence d'un bel œil, mon vainqueur et mon Roi,
Absente[3] aussi mon cœur qu'il a pris pour le suivre ;
Et quand au souvenir mon bien je vais cherchant,
Ce même souvenir se montre si méchant,
Qu'il me donne la mort en te faisant revivre.

Mais las ! en cette mort je renais à tous coups,
Je vis de mes douleurs, et n'ai rien de si doux
Que l'aigreur que je souffre en mon obéissance ;
Et pensant à mon mal, je m'y plais tellement
Que je fuis les pensers qui peuvent seulement
Détourner les douleurs que j'ai de mon absence ;

Je m'adresse aux forêts, et leur dis mes travaux,
Je me plains aux rochers, qui touchés de mes maux
Semblent pleurer pour moi les eaux de leurs fontaines :
Et l'écho qui répond aux voix de mon amour
Me dit que si je suis absent encor un jour
Je deviendrai rocher endurci par mes peines.

Donc forêts et rochers, Écho nymphe des bois,
Amour a-t-il jamais rangé dessous ses lois
Un Amant plus que moi de tout point misérable ?
Absent comme présent mon malheur est égal :
Absent, pour ne voir point cet œil qui m'est fatal,
Et présent, pour le voir toujours impitoyable.

STANCES À L'INCONSTANCE

Esprit des beaux esprits, vagabonde Inconstance,
Qu'Éole, roi des vents, avec l'onde conçut,
Pour être de ce monde une seconde essence,
Reçois ces vers sacrés à ta seule puissance,
Aussi bien que mon âme autrefois te reçut,

Déesse qui partout et nulle part demeure[1],
Qui préside à nos jours et nous porte au tombeau,
Qui fait que le désir d'un instant naisse et meure,
Et qui fait que les cieux se tournent à toute heure
Encor qu'il ne soit rien ni si grand ni si beau.

Si la terre pesante en sa base est contrainte
C'est par le mouvement des atomes divers,
Sur le dos de Neptun[2] ta puissance est dépeinte,
Et les saisons font voir que ta majesté sainte
Est l'âme qui soutient le corps de l'univers.

Notre esprit n'est que vent, et comme un vent volage,
Ce qu'il nomme constance est un branle rétif :
Ce qu'il pense aujourd'hui demain n'est qu'un ombrage,
Le passé n'est plus rien, le futur un nuage,
Et ce qu'il tient présent il le sent fugitif.

Je peindrais volontiers mes légères pensées,
Mais déjà, le pensant, mon penser est changé,
Ce que je tiens m'échappe, et les choses passées,
Toujours par le présent se tiennent effacées,
Tant à ce changement mon esprit est rangé.

Aussi depuis qu'à moi ta grandeur est unie
Des plus cruels dédains j'ai su me garantir ;
J'ai gaussé les esprits dont la folle manie
Esclave[3] leur repos sous une tyrannie,
Et meurent[4] à leur bien pour vivre au repentir.

Entre mille glaçons je sais feindre une flamme,
Entre mille plaisirs je fais le soucieux ;
J'en porte une à la bouche, une autre dedans l'âme,
Et tiendrais à péché, si la plus belle dame
Me retenait le cœur plus longtemps que les yeux.

Doncques, fille de l'air, de cent plumes couverte,
Qui, de serf que j'étais, m'a mis en liberté,
Je te fais un présent des restes de ma perte,
De mon amour changé, de sa flamme déserte,
Et du folâtre objet qui m'avait arrêté.

Je te fais un présent d'un tableau fantastique,
Où l'amour et le jeu par la main se tiendront,
L'oubliance, l'espoir, le désir frénétique,
Les serments parjurés, l'humeur mélancolique,
Les femmes et les vents ensemble s'y verront.

Les sables de la mer, les orages, les nues,
Les feux qui font en l'air les tonnantes chaleurs,
Les flammes des éclairs plus tôt mortes que vues.
Les peintures du ciel à nos yeux inconnues,
À ce divin tableau serviront de couleurs.

Pour un temple sacré je te donne ma belle,
Je te donne son cœur pour en faire un autel,
Pour faire ton séjour tu prendras sa cervelle,
Et moi je te serai comme un prêtre fidèle
Qui passera ses jours en un change immortel.



Gombauld

Quelle image amoureuse ou quelle ombre plaintive
Au milieu du sommeil me vient solliciter ?
Quelle nymphe à mes yeux se vient représenter,
4 Languissante, éplorée, et plus morte que vive ?

C'est à ce coup, bons dieux, qu'Amaranthe est captive,
Et mes vœux ni les siens n'ont su rien mériter.
Mais si je ne vis plus que pour la regretter,
8 D'où vient qu'à mon secours la mort est si tardive ?

Est-ce donc pour jamais que le ciel irrité
Me sépare de vous, chère et douce beauté,
11 De grâces et d'appas si richement pourvue ?

Serai-je donc privé d'un objet si charmant ?
Et comme si pour vous j'avais perdu la vue
14 Ne vous dois-je plus voir si ce n'est en dormant ?



Carite pour jamais a quitté ces fontaines,
Où ses yeux faisaient voir deux soleils dans les eaux,
Voilà bien le rivage où parmi les roseaux
4 Les zéphyrs pour l'ouïr retenaient leurs haleines.

Voilà bien les forêts, dont les cimes hautaines
Semblaient porter sa gloire aux célestes flambeaux :
Mais ces lieux, autrefois si plaisants et si beaux,
8 N'ont plus de ces beautés que les images vaines.

Délices de mes jours, quel est votre destin ?
Vous passez comme fleurs qui durent un matin,
11 Et laissez après vous des douleurs éternelles,

Douleurs qui des plaisirs imitant les appas,
Peuplent tous ces déserts d'ombres claires et belles,
14 Et me font voir Carite où Carite n'est pas.



Source de mes désirs, agréables pensées,
Qui m'offrez un objet que je ne connais pas,
Et qui comme il vous plaît m'en formez les appas,
4 Quelle erreur vous possède ? Êtes-vous insensées ?

Vos lointaines ardeurs sont trop récompensées :
On excite sans cesse et mes soins et mes pas.
Ma lenteur fait souffrir mille vivants trépas,
8 Et les lois du devoir y sont même offensées.

Je sais qu'on me souhaite où vous me souhaitez ;
Qu'on me croit voir présent où vous me présentez,
11 Et que de mêmes vœux ont des effets semblables.

Mais en vain l'espérance entretient mes souhaits :
Par vos seuls mouvements, ô pensers agréables,
14 Je vais cent fois le jour où je n'irai jamais.



J'ai pris congé de vous, bois, montagnes et plaines
Qui vîtes ma naissance et fûtes mon support ;
J'ai pris congé de vous comme si j'étais mort,
4 Encore que je vive en ces rives lointaines.

Tout s'oppose à mes vœux, mes poursuites sont vaines,
Lorsque pour vous revoir je veux faire un effort.
J'en accuse souvent les rigueurs de mon sort,
8 Et, sans vous, ses douceurs me sont même inhumaines.

C'en est fait, je vous perds, dont je meurs sans mourir ;
Ma patrie est ailleurs, et, pour me secourir,
11 Du Sauveur que je sers la grâce est toujours prête.

Son exemple est ma règle, et je ne puis changer ;
Il n'eut jamais de lieu pour reposer sa tête,
Et partout où je suis je me sens étranger.



Racan

ODE

Vous qui riez de mes douleurs,
Beaux yeux qui voulez que mes pleurs
Ne finissent qu'avec ma vie,
Voyez l'excès de mon tourment
Depuis que cet éloignement
M'a votre présence ravie.

Pour combler mon adversité
De tout ce que la pauvreté
A de rude, et d'insupportable,
Je suis dans un logis désert,
Où partout le plancher y sert
De lit, de buffet, et de table.

Notre hôte avec ses serviteurs
Nous croyant des réformateurs[1]
S'enfuit au travers de la crotte,
Emportant ployé[2] sous ses bras
Son pot, son chaudron, et ses draps
Et ses enfants dans une hotte.

Ainsi plus niais qu'un oison,
Je me vois dans une maison,
Sans y voir ni valet ni maître,
Et ce spectacle de malheurs[3],
Pour faire la nique aux voleurs,
N'a plus ni porte ni fenêtre.

D'autant que l'orage est si fort,
Qu'on voit les navires du port
Sauter comme un chat que l'on berne[4],
Pour sauver la lampe du vent,
Mon valet a fait en rêvant
D'un couvre-chef une lanterne.

Après maint tour et maint retour,
Notre hôte s'en revient tout court[5]
En assez mauvais équipage,
Le poil crasseux et mal peigné
Et le front aussi renfrogné
Qu'un Écuyer qui tance un page.

Quand ce vieillard déjà cassé,
D'un compliment du temps passé,
À nous bien veigner[6] s'évertue
Il me semble que son nez tors
Se ploie, et s'allonge, à ressorts,
Comme le col d'une tortue.

Force vieux Soldats affamés,
Mal habillés et mal armés
Sont ici couchés sur du chaume,
Qui racontent les grands exploits
Qu'ils ont faits depuis peu de mois
Avecque Monsieur de Bapaume[7].

Ainsi nous nous entretenons
Sur le cul comme des guenons,
Pour soulager notre misère :
Chacun y parle en liberté,
L'un de la prise de Paté,
L'autre du siège de Fougère[8].

Notre hôte qui n'a rien gardé,
Voyant notre souper fondé
Sur d'assez faibles espérances,
Sans autrement se tourmenter,
Est résolu de nous traiter
D'excuses et de révérences.

Et moi que le sort a réduit
À passer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le Ciel de travers
J'écris mon infortune en vers,
D'un tison contre une muraille.

Ô beau Soleil, le seul flambeau,
Qui conduit mes jours au tombeau,
Quand vous saurez ce qui se passe,
Je vous assure sur ma foi,
Si vous n'avez pitié de moi,
Que je n'espère plus de grâce.

POUR UN MARINIER

Dessus la mer de Chypre[1] où souvent il arrive
Que les meilleurs Nochers se perdent dès la rive,
J'ai navigué la nuit plus de fois que le jour :
La beauté d'Uranie est mon Pôle et mon Phare,
Et dans quelque tourmente où ma barque s'égare,
Je n'invoque jamais d'autre Dieu que l'Amour.

Souvent à la merci des funestes Pléiades,
Ce Pilote sans peur m'a conduit en des rades
Où jamais les vaisseaux ne s'étaient hasardés,
Et sans faire le vain, ceux qui m'entendront dire
De quel art cet enfant a guidé mon navire,
Ne l'accuseront plus d'avoir les yeux bandés.

Il n'est point de brouillards que ses feux n'éclaircissent ;
Par ses enchantements les vagues s'adoucissent ;
La mer se fait d'azur et le Ciel de saphirs,
Et devant la beauté dont j'adore l'image,
En faveur du Printemps, qui luit en son visage,
Les plus fiers Aquilons se changent en zéphyrs.

Mais bien que dans ses yeux l'amour prenne ses charmes,
Qu'il y mette ses feux, qu'il y forge ses armes,
Et qu'il ait établi son empire en ce lieu,

Toutefois sa grandeur leur rend obéissance ;
Sur cette âme de glace il n'a point de puissance,
Et seulement contre elle il cesse d'être Dieu.

Je sais bien que ma nef y doit faire naufrage,
Ma science m'apprend à prédire l'orage,
Je connais le rocher qu'elle cache en son sein ;
Mais plus j'y vois de morts et moins je m'épouvante ;
Je me trahis moi-même, et l'art dont je me vante,
Pour l'honneur de périr en un si beau dessein.

ÉPITHALAME

.... Cueillez, Amants, le fruit de vos services,
Que dans vos cœurs la joie et les délices
Reviennent à leur tour ;
Et que l'ardeur dont votre âme est saisie
Fasse brûler le Ciel de jalousie,
Et la terre d'amour.

Des champs ingrats naissent les pierres fines,
Les belles fleurs s'engendrent des épines,
Et les perles des pleurs :
Les plus beaux jours succèdent aux orages,
On ne voit point de Soleil sans ombrages,
Ni de biens sans douleurs.

Voici la nuit si longtemps différée
Qui vient alors qu'elle est moins espérée
Accomplir vos désirs :
Témoignez-y que toutes ces tempêtes
En augmentant l'honneur de vos conquêtes
Augmentent vos plaisirs ;

Ne craignez point que pour vous y déplaire
Quelque importun vos actions éclaire
D'un soin trop curieux :
Le saint Hymen qui vous met dans la lice
N'y laissera ni témoin ni complice
Qu'un Dieu qui n'a point d'yeux.

L'obscurité vous ôtera de crainte,
C'est où vos yeux jouiront sans contrainte
Du loyer de leur foi :
Cache-toi donc, unique feu du monde,
Éteins le jour, et remporte dans l'onde
2986 La honte avecque toi.

Ne souffre point que ta flamme importune
S'oppose tant à la bonne fortune
De deux autres Soleils :
Hâte ton cours, la raison t'en convie,
Ou l'on dira que tu portes envie
2992 À l'heur de tes pareils.

STANCES

Tircis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demi faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde,
6 Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable,
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable,
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands Pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
12 Des maisons de nos Rois, que des toits des Bergers.

Ô bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
18 A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère

Dans ces graves conseils d'affaires accablés,
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des Princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunesfois un cerf par les foulées[1]
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunesfois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
Tantôt il se repose avecque les Bergères
Sur des lits naturels de mousse et de fougères
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire[2] en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés,
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées[3]
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
À la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,

Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux ;
Et voit en un clin d'œil par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps élevé dans les Cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits[4].

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces Palais dorés où tout le monde accourt,
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le Soleil tous les Astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit ;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle,
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.



Théophile de Viau

À MONSIEUR
LE MARQUIS DE BOQUINGANT
Ode

Vous pour qui les rayons du jour
Sont amoureux de cet empire
Que Mars redoute et que l'Amour
Ne saurait voir qu'il ne soupire,
C'est bien avecque du sujet
Qu'un grand Roi[1] vous a fait l'objet
D'une affection infinie
Et que toutes les nations
Ont permis que votre génie[2]
Forçât leurs inclinations.

Les faveurs que vous méritez
Ont obligé même l'envie
D'accroître vos prospérités
En disant bien de votre vie.
Lorsqu'elle veut parler de vous
Sans artifice et sans courroux,
Elle se produit toute nue,
Et, ses vains désirs abattus,
Fait gloire d'être reconnue
Pour triomphe de vos vertus.

Personne n'est fâché du bien
Dont votre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le céleste flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse première[3],
N'a jamais eu des envieux ;
Car il n'use de sa lumière
Que pour en éclairer nos yeux.

Chaque saison donne ses fruits :
L'automne nous donne ses pommes,
L'hiver donne ses longues nuits
Pour un plus grand repos des hommes ;
Le printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'âme et les couleurs
À la feuille qui semble morte,
Il donne la vie aux forêts,
Et l'autre saison nous apporte
Ce qui fait jaunir nos guérets[4].

La terre pour donner ses biens
Se laisse fouiller jusqu'au centre ;
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les trésors du ventre[5].
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux et nos hameçons ;
Et cet élément si barbare,
Pour se faire voir libéral,
Arrache de son sein avare
L'ambre, la perle et le coral[6].

Ce qu'on dit de ce grand trésor
Découlant de la voix d'Alcide,
C'étaient vraiment des chaînes d'or
Qui tenaient les esprits en bride[7].
Connaissant ces divins appas,
Alexandre donnait-il pas
Tout son gain de paix et de guerre ?
Ce prince, avec tout son bonheur
S'il n'eût donné toute la terre
Ne s'en fût jamais fait seigneur.

Les zéphyrs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune[8],
Les navires aux matelots,
Les matelots à la Fortune.
Tout ce que l'univers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre notre vie aisée.
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux présents de la rosée
Que pour nous en donner le miel.

Les rochers qui sont le tableau[9]
Des stérilités de nature,
Afin de nous donner de l'eau
Fendent-ils pas leur masse dure ?
Et les champs les plus impuissants[10]
Nous donnent l'ivoire et l'encens ;
Les déserts les plus inutiles
Donnent de grands titres aux rois ;
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre et du bois.

Marquis, tout donne comme vous.
Vous donnez comme celui même
Dont les animaux sentent tous
La libéralité suprême.
Dieu nous donne par son amour,
Avecques les présents du jour,
Les traits mêmes de son visage.
Ce monde, ouvrage de ses mains,
N'est point bâti pour son usage,
Car il l'a fait pour les humains.

Que le Ciel reçoit de plaisir
Alors qu'il voit sa créature
Vivre dans un si beau désir
Et si conforme à la nature !
Je voudrais bien vous imiter,
Mais ne pouvant vous présenter
Ce que la Fortune me cache,
Puisque tout donne en l'univers,
Je veux que tout le monde sache
Que je vous ai donné des vers.

LA SOLITUDE
Ode

Dans ce val solitaire et sombre
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre[1].

De cette source une Naïade[2]
Tous les soirs ouvre le portail
De sa demeure de cristal[3]
Et nous chante une sérénade.

Les Nymphes que la chasse attire
À l'ombrage de ces forêts
Cherchent des cabinets[4] secrets
Loin de l'embûche[5] du Satyre.

Jadis au pied de ce grand chêne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Bacchus, l'Amour et le Sommeil
Firent la fosse de Silène[6].

Un froid et ténébreux silence
Dort à l'ombre de ces ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence.

L'esprit plus retenu[7] s'engage
Au plaisir de ce doux séjour,
Où Philomèle nuit et jour
Renouvelle un piteux langage[8].

L'orfraie et le hibou s'y perche,
Ici vivent les loups-garous.
Jamais la justice en courroux
Ici de criminels ne cherche.

Ici l'Amour fait ses études,
Vénus y dresse des autels,
Et les visites des mortels
Ne troublent point ces solitudes.

Cette forêt n'est point profane,
Ce ne fut point sans la fâcher
Qu'Amour y vint jadis cacher
Le berger qu'enseignait Diane[9].

Amour pouvait par innocence,
Comme enfant, tendre ici des rets ;
Et comme reine des forêts,
Diane avait cette licence.

Cupidon, d'une douce flamme
Ouvrant la nuit de ce vallon,
Mit devant les yeux d'Apollon
Le garçon qu'il avait dans l'âme[10].

À l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le Soleil jura
Qu'il serait ennemi de l'ombre.

Tout auprès le jaloux Borée,
Pressé d'un amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune amant,
Encore par lui soupirée.

Sainte forêt, ma confidente,
Je jure par le Dieu du jour
Que je n'aurai jamais amour
Qui ne te soit toute évidente[11].

Mon ange ira par cet ombrage :
Le Soleil, le voyant venir,
Ressentira du souvenir[12]
L'accès de sa première rage.

Corinne, je te prie, approche ;
Couchons-nous sur ce tapis vert ;
Et pour être mieux à couvert
Entrons au creux de cette roche.

Ouvre tes yeux, je te supplie ;
Mille Amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traits ardents
Ta prunelle est toute remplie.

Amour de tes regards soupire,
Et ton esclave devenu,
Se voit lui-même retenu
Dans les liens de son empire.

Ô beauté sans doute[13] immortelle,
Où les Dieux trouvent des appas,
Par vos yeux je ne croyais pas
Que vous fussiez du tout si belle !

Qui voudrait faire une peinture
Qui pût ses traits représenter,
Il faudrait bien mieux inventer
Que ne fera jamais nature.

Tout un siècle les destinées
Travaillèrent après ses yeux,
Et je crois que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.

D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui jettent des feux et des dards,
Dont les Dieux aimeraient la force.

Que ton teint est de bonne grâce !
Qu'il est blanc et qu'il est vermeil !
Il est plus net[14] que le Soleil
Et plus uni que de la glace.

Mon Dieu, que tes cheveux me plaisent !
Ils s'ébattent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baisent.

Belle bouche d'ambre et de rose,
Ton entretien est déplaisant
Si tu ne dis en me baisant
Qu'aimer est une belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flamme,
Aux accents de ta douce voix,
Je vois les fleuves et les bois
S'embraser comme a fait mon âme.

Si tu mouilles tes doigts d'ivoire
Dans le cristal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera s'il en ose boire.

Présente-lui ta face nue,
Tes yeux avecque l'eau riront,
Et dans ce miroir écriront
Que Vénus est ici venue.

Si bien elle y sera dépeinte,
Les Faunes[15] s'en enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aimeront,
Ne sauront découvrir la feinte.

Entends ce Dieu[16] qui te convie
À passer dans son élément,
Ois qu'il soupire bellement[17]
Sa liberté déjà ravie.

Trouble-lui cette fantaisie,
Détourne-toi de ce miroir,
Tu le mettras au désespoir
Et m'ôteras la jalousie.

Vois-tu ce tronc et cette pierre ?
Je crois qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour devient jaloux
De ce myrte et de ce lierre.

Sus, ma Corinne, que je cueille
Tes baisers du matin au soir[18] !
Vois comment pour nous faire asseoir
Ce myrte a laissé choir sa feuille.

Ois le pinson et la linotte
Sur la branche de ce rosier,
Vois branler leur petit gosier,
Ois comme ils ont changé de note.

Approche, approche, ma Dryade[19] !
Ici murmureront les eaux,
Ici les amoureux oiseaux
Chanteront une sérénade.

Prête-moi ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront ;
Ainsi mes sens se pâmeront
Dans les lacs[20] de tes bras d'ivoire.

Je baignerai mes mains folâtres
Dans les ondes de tes cheveux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolâtres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde.
Mon petit ange, es-tu pas mien ?
Ah ! Je vois que tu m'aimes bien :
Tu rougis quand je te regarde.

Dieux ! que cette façon timide
Est puissante sur mes esprits !
Renaud ne fut pas mieux épris
Par les charmes de son Armide[21].

Ma Corinne, que je t'embrasse !
Personne ne nous voit qu'Amour ;
Vois que même les yeux du jour
Ne trouvent point ici de place.

Les vents qui ne se peuvent taire
Ne peuvent écouter aussi[22],
Et ce que nous ferons ici
Leur est un inconnu mystère.

STANCES

Quand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nus sur tes draps,
Bien plus blancs que le linge même ;
Quand tu sens ma brûlante main
Se promener dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'aime.

Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,
À genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardents désirs,
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,
Avec toi dormir mes plaisirs.

Le sommeil aise de t'avoir,
Empêche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son empire

Avec si peu de liberté
Que ton esprit tout arrêté
Ne murmure ni ne respire.

La rose en rendant son odeur,
Le Soleil donnant son ardeur,
Diane et le char qui la traîne,
Une Naïade dedans l'eau,
Et les Grâces dans un tableau,
Font plus de bruit que ton haleine.

Là je soupire auprès de toi,
Et considérant comme quoi
Ton œil si doucement repose,
Je m'écrie : « Ô Ciel ! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose
Un si cruel mal que le mien ? »

SONNET

Sacrés murs du Soleil où j'adorais Philis,
Doux séjour où mon âme était jadis charmée,
Qui n'est plus aujourd'hui sous nos toits démolis
Que le sanglant butin d'une orgueilleuse armée ;

Ornements de l'autel qui n'êtes que fumée,
Grand temple ruiné, mystères abolis,
Effroyables objets d'une ville allumée[1],
Palais, hommes, chevaux, ensemble ensevelis ;

Fossés larges et creux tout comblés de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funérailles,
Fleuve[2] par où le sang ne cesse de courir,

Charniers où les corbeaux et loups vont tous repaître,
Clairac, pour une fois que vous m'avez fait naître,
Hélas ! combien de fois me faites-vous mourir !

ÉLÉGIE

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle,
Que ta vie est sujette à la loi naturelle,
Et qu'à la fin les traits d'un visage si beau,
Avec tout leur éclat, iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée
Aucun ressentiment de l'amitié[1] passée,
Je suis tout rebuté de l'aise et du souci
Que nous fait le destin qui nous gouverne ici,
Et tombant tout à coup dans la mélancolie,
Je commence à blâmer un peu notre folie,
Et fais vœu de bon cœur de m'arracher un jour
La chère rêverie où m'occupe l'amour.
Aussi bien faudra-t-il qu'une vieillesse infâme
Nous gèle dans le sang les mouvements de l'âme,
Et que l'âge en suivant ses révolutions
Nous ôte la lumière avec les passions.
Ainsi je me résous de songer à ma vie
Tandis que la raison m'en fait venir l'envie.
Je veux prendre un objet où mon libre désir
Discerne la douleur d'avecque le plaisir,
Où mes sens tout entiers sans fraude et sans contrainte
Ne s'embarrassent plus ni d'espoir ni de crainte,
Et de sa vaine erreur mon cœur désabusant,
Je goûterai le bien que je verrai présent,
Je prendrai les douceurs à quoi je suis sensible
Le plus abondamment qu'il me sera possible.
Dieu nous a tant donné de divertissements,
Nos sens trouvent en eux tant de ravissements,
Que c'est une fureur de chercher qu'en nous-même[2]
Quelqu'un que nous aimions et quelqu'un qui nous aime.
Le cœur le mieux donné tient toujours à demi,
Chacun s'aime un peu mieux toujours que son ami,
On les suit rarement dedans la sépulture,
Le droit de l'amitié cède aux lois de nature.
Pour moi si je voyais en l'humeur où je suis
Ton âme s'envoler aux éternelles nuits,
Quoi que puisse envers moi l'usage de tes charmes,

Je m'en consolerais avec un peu de larmes.
N'attends pas que l'Amour aveugle aille suivant
Dans l'horreur de la nuit des ombres et du vent.
Ceux qui jurent d'avoir l'âme encore assez forte
Pour vivre dans les yeux d'une maîtresse morte,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que fait la mort hideuse à consumer un corps
Quand les sens pervertis sortent de leur usage,
Qu'une laideur visible efface le visage,
Que l'esprit défaillant et les membres perclus,
En se disant adieu, ne se connaissent plus,
Que dedans un moment, après la vie éteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouvrir la terre afin de la cacher.
Il faut être animé d'une fureur bien vive,
Ayant considéré comme la mort arrive,
Et comme tout l'objet de notre amour périt,
Si par un tel remède une âme ne guérit.
Cloris, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne
Que le destin ravisse et ta vie et la mienne ;
Mais sans te voir le corps ni l'esprit dépéri,
Le Ciel en soit loué, Cloris, je suis guéri.
Mon âme en me dictant les vers que je t'envoie,
Me vient de plus en plus ressusciter la joie,
Je sens que mon esprit reprend sa liberté,
Que mes yeux dévoilés connaissent la clarté,
Que l'objet d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,
De voir comme Garonne en l'Océan se traîne[3],
De prendre dans mon île en ses longs promenoirs
La paisible fraîcheur de ses ombrages noirs,
Me plaît mieux aujourd'hui que le charme inutile
Des attraits dont l'Amour te fait voir si fertile.
Languir incessamment après une beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté,
Gagner au prix du sang une faible espérance
D'un plaisir passager qui n'est qu'en apparence,
Se rendre l'esprit mol, le courage abattu,
Ne mettre en aucun prix[4] l'honneur ni la vertu,
Pour conserver son mal mettre tout en usage,
Se peindre incessamment et l'âme et le visage,
Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis
Ce que son influence inspire à ses amis.

Pour moi que la raison éclaire en quelque sorte,
Je ne saurais porter une fureur[5] si forte,
Et déjà tu peux voir au train de cet écrit,
Comme la guérison avance en mon esprit ;
Car insensiblement ma muse un peu légère
A passé dessus toi sa plume passagère,
Et détournant mon cœur de son premier objet,
Dès le commencement j'ai changé de sujet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée
Sûrement aborder ma flamme rapaisée
Et jouer à son gré sur les propos d'aimer,
Sans avoir aujourd'hui pour but que de rimer,
Et sans te demander que ton bel œil éclaire
Ces vers où je n'ai pris aucun soin de te plaire.

À MONSIEUR DE L.
SUR LA MORT DE SON PÈRE
Ode

Ôte-toi, laisse-moi rêver.
Je sens un feu se soulever
Dont mon âme eſt toute embrasée.
Ô beaux prés, beaux rivages verts,
Ô grands flambeaux de l'univers,
Que je trouve ma veine aisée !
Belle Aurore, douce Rosée,
Que vous m'allez donner de vers !

Le vent s'enfuit dans les ormeaux,
Et pressant les feuillus rameaux
Abat le reſte de la nue ;
Iris[1] a perdu ses couleurs ;
L'air n'a plus d'ombre, ni de pleurs ;
La bergère aux champs revenue,
Mouillant sa jambe toute nue,
Foule les herbes et les fleurs.

Ces longues pluies dont l'hiver
Empêchait Tircis d'arriver
Ne seront plus continuées,

L'orage ne fait plus de bruit,
La clarté dissipe la nuit,
Ses noirceurs sont diminuées,
Le vent emporte les nuées,
Et voilà le Soleil qui luit.

Mon Dieu, que le Soleil eſt beau !
Que les froides nuits du tombeau
Font d'outrages à la nature !
La mort grosse de déplaisirs[2],
De ténèbres et de soupirs,
D'os, de vers et de pourriture,
Étouffe dans la sépulture
Et nos forces et nos désirs.

Chez elle les géants sont nains,
Les Mores et les Africains
Sont aussi glacés que le Scythe,
Les dieux y tirent l'aviron,
César comme le bûcheron,
Attendant que l'on ressuscite,
Tous les jours aux bords du Cocyte
Se trouve au lever de Charon.

Tircis, vous y viendrez un jour ;
Alors les Grâces et l'Amour
Vous quitteront sur le passage,
Et dedans ces royaumes vains,
Effacé du rang des humains,
Sans mouvement et sans visage,
Vous ne trouverez plus l'usage
Ni de vos yeux ni de vos mains.

Votre père eſt enseveli,
Et dans les noirs flots de l'oubli[3]
Où la Parque l'a fait descendre,
Il ne sait rien de votre ennui[4],
Et ne fût-il mort qu'aujourd'hui,
Puisqu'il n'eſt plus qu'os et que cendre,
Il eſt aussi mort qu'Alexandre
Et vous touche[5] aussi peu que lui.

Saturne n'a plus ses maisons
Ni ses ailes, ni ses saisons :

Les destins en ont fait une ombre ;
Ce grand Mars n'est-il pas détruit ?
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre
Qui se cache parmi le nombre
Des petits flambeaux de la nuit[6].

Le cours des ruisselets errants,
La fière[7] chute des torrents,
Les rivières, les eaux salées,
Perdront et bruit et mouvement ;
Le Soleil insensiblement
Les ayant toutes avalées,
Dedans les voûtes étoilées
Transportera leur élément.

Le sable, le poisson, les flots,
Le navire, les matelots,
Tritons et Nymphes et Neptune
À la fin se verront perclus ;
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le char de la Fortune,
Et l'influence de la Lune
Abandonnera le reflux.

Les planètes s'arrêteront,
Les éléments se mêleront
En cette admirable structure
Dont le Ciel nous laisse jouir.
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouïr,
Passera comme une peinture :
L'impuissance de la Nature
Laissera tout évanouir.

Celui qui formant le Soleil
Arracha d'un profond sommeil
L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde :
Et ce grand désordre du monde
Peut-être arrivera demain[8].

SONNET

Je songeais que Philis des enfers revenue,
Belle comme elle était à la clarté du jour,
Voulait que son fantôme encore fît l'amour
Et que comme Ixion j'embrassasse une nue[1].

Son ombre dans mon lit se glissa toute nue
Et me dit : « Cher Tircis, me voici de retour,
Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour
Où depuis ton départ le sort m'a retenue.

« Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,
Je viens pour remourir dans tes embrassements. »
Alors, quand cette idole eut abusé ma flamme,

Elle me dit : « Adieu, je m'en vais chez les morts.
Comme tu t'es vanté d'avoir foutu mon corps,
Tu te pourras vanter d'avoir foutu mon âme. »

LA MAISON DE SYLVIE

ODE III[1]

Dans ce parc un vallon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le Soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent
Et donne une fraîcheur si vive
À tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'amour
Y trouvent leur douleur captive[2].

Un étang dort là tout auprès,
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès

Pour éveiller ses vagues lentes.
Lui d'un maintien majestueux
Reçoit l'abord[3] impétueux
De ces Naïades vagabondes,
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discernent plus ses ondes.

Là Mélicerte[4] en un gazon
Frais de l'étang qui l'environne,
Fait aux cygnes une maison
Qui lui sert aussi de couronne.
Si la vague qui bat ses bords
Jamais avecque des trésors
N'arrive à son petit empire,
Au moins les vents et les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont brisé le navire.

Là les oiseaux font leurs petits
Et n'ont jamais vu leurs couvées
Soûler les sanglants appétits
Du serpent qui les a trouvées ;
Là n'étend point ses plis mortels
Ce monstre[5] de qui tant d'autels
Ont jadis adoré les charmes,
Et qui d'un gosier gémissant
Fait tomber l'âme du passant
Dedans l'embûche de ses larmes.

Zéphyr en chasse les chaleurs,
Rien que les cygnes n'y repaissent,
On n'y trouve rien sous les fleurs
Que la fraîcheur dont elles naissent.
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc et le carquois
De mille Amours qui se dépouillent
À l'ombrage de ses roseaux
Et dans l'humidité des eaux
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.

L'étang leur prête sa fraîcheur,
La Naïade leur verse à boire,
Toute l'eau prend de leur blancheur

L'éclat d'une couleur d'ivoire.
On voit là ces nageurs ardents
Dans les ondes qu'ils vont fendant
Faire la guerre aux Néréides,
Qui devant leur teint mieux uni
Cachent leur visage terni
Et leur front tout coupé de rides[6].

Or ensemble, ores[7] dispersés,
Ils brillent dans ce crêpe sombre,
Et sous les flots qu'ils ont percés
Laissent évanouir leur ombre.
Parfois dans une claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage des nues,
Diane quitte son berger[8]
Et s'en va là-dedans nager
Avecque ses étoiles nues.

Les ondes qui leur font l'amour
Se refrisent sur leurs épaules
Et font danser tout alentour
L'ombre des roseaux et des saules.
Le dieu de l'eau tout furieux
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil[9] qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher
Pense voir ce jeune cocher
Qui fit jadis brûler le monde[10].

Et ce pauvre amant langoureux[11]
Dont le feu toujours se rallume
Et de qui les soins amoureux
Ont fait ainsi blanchir la plume,
Ce beau cygne à qui Phaéton
Laissa ce lamentable ton
Témoin d'une amitié si sainte,
Sur le dos son aile élevant
Met ses voiles blanches au vent
Pour chercher l'objet de sa plainte.

Ainsi pour flatter son ennui[12]
Il demande au dieu Mélicerte
Si chaque dieu n'eſt pas celui

Dont il soupire tant la perte,
Et contemplant de tous côtés
La semblance[13] de leurs beautés,
Il sent renouveler sa flamme,
Errant avec de faux plaisirs
Sur les traces des vieux désirs
Que conserve encore son âme.

Toujours ce furieux dessein
Entretient ses blessures fraîches,
Et fait venir contre son sein
L'air brûlant et les ondes sèches.
Ces attraits empreints là-dedans
Comme avec des flambeaux ardents,
Lui rendent la peau toute noire :
Ainsi dedans comme dehors
Il[14] lui tient l'esprit et le corps,
La voix, les yeux et la mémoire.

ODE VIII[15]

.... Dieux ! que c'est un contentement
Bien doux à la raison humaine
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine[16] !
Un brutal qu'on va poursuivant
Dans des soupirs d'air et de vent
Cherche une honteuse allégeance[17],
Mais la douleur des bons esprits
Qui laisse des soupirs écrits
Guérit avecque la vengeance.

Aujourd'hui dans les durs soucis
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'étaient adoucis
Par le respect de la Princesse[18],
J'écrirais avecque du fiel
Les adversités dont le Ciel
Souffre que les méchants me troublent,
Et quand mes maux m'accableraient
Mes injures redoubleraient
Comme leurs cruautés redoublent.

Peut-être les sanglants auteurs
De tant et de si longs outrages,
Ces infâmes persécuteurs[19]
Verront mourir leurs vieilles rages ;
Et si ma fortune à son tour
Permet que je me venge un jour,
N'ai-je point une encre assez noire
Et dans ma plume assez de traits
Pour les peindre dans ces portraits
Qui font horreur à la mémoire ?

Mais ici mes vers glorieux
D'un objet[20] plus beau que les anges,
Laissent ce soin injurieux
Pour s'occuper à des louanges.
Puisque l'horreur de la prison
Nous laisse encore la raison,
Muses, laissons passer l'orage.
Donnons plutôt notre entretien
À louer qui nous fait du bien
Qu'à maudire qui nous outrage.

Et mon esprit voluptueux
Souvent pardonne par faiblesse,
Et comme font les vertueux
Ne s'aigrit que quand on le blesse.
Encore dans ces lieux d'horreur
Je ne sais quelle molle erreur[21]
Parmi tous ces objets funèbres
Me tire toujours au plaisir,
Et mon œil qui suit mon désir
Voit Chantilly dans ces ténèbres.

Au travers de ma noire tour[22]
Mon âme a des rayons qui percent
Dans ce parc que les yeux du jour
Si difficilement traversent,
Mes sens en ont tout le tableau,
Je sens les fleurs au bord de l'eau,
Je prends le frais qui les humecte,
La Princesse s'y vient asseoir,
Je vois comme elle y va le soir
Que le jour fuit et la respecte.

Les oiseaux n'y font plus de bruit,
Le seul roi de leur harmonie
Qui touche un luth en pleine nuit
Demeure en notre compagnie ;
Et laissant ses vieilles douleurs[23]
Dans la lumière et les chaleurs
Que la fuite du jour emporte,
Il concerte si sagement
Qu'il semble que le jugement
Lui forme des airs de la sorte.

ODE IX

« Moi qui chante soir et matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où je vois ce riche butin
Qu'elle prend au rivage More[24],
L'or, les perles et les rubis
Dont ses flammes et ses habits
Ont jadis marqué la Cigale,
Et tout ce superbe appareil
Qu'elle dérobait au Soleil
Pour se faire aimer à Céphale[25],

« Je vis un jour ensevelis
Devant la reine d'Amathonte[26]
Tous les œillets et tous les lys
Que la terre cachait de honte,
Car je chantai l'hymne du prix
Qui fit voit que devant Cypris[27]
Toute autre beauté comparée
Si peu les siennes égalait
Qu'un enfant connut qu'il fallait
Lui donner la pomme dorée[28].

« Tous les jours la reine des bois[29]
Devant mes yeux passe et repasse,
Et souvent pour ouïr ma voix
Se détourne un peu de la chasse ;
Souvent qu'elle se va baigner
Où rien ne l'ose accompagner
Que ses Dryades vagabondes,

J'ai tout seul cette privauté[30]
De voir l'éclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air et de l'onde.

« Mais j'atteste l'air et les cieux
Dont je tiens la voix et la vie,
Que mon jugement et mes yeux
Aiment mieux mille fois Sylvie.
Un de ses regards seulement
Qui partent si nonchalamment,
Donne à mes chansons tant d'amorce
Et de si douces vanités
Que les autres divinités
N'en jouissent plus que de force.

« Si mes airs cent fois récités
Comme l'ambition me presse,
Mêlent tant de diversités
Aux chansons que je vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traits[31]
Pour un chacun de vos attraits ;
Mais c'est en vain qu'elle se pique
De satisfaire à tous mes vœux,
Car le moindre de vos cheveux
Peut tarir toute ma musique.

« Quand ma voix qui peut tout ravir
Réussirait à vous complaire,
Le soin que j'ai de vous servir
Tâche en vain de me satisfaire ;
Je crois que mes airs innocents
Au lieu d'avoir flatté vos sens
Leur ont donné de la tristesse,
Et que mes accents enroués
Au lieu de les avoir loués
Ont choqué leur délicatesse.

« Quand la nuit vous ôte d'ici
Et que ses ombres coutumières
Laissent ce cabinet noirci
De l'absence de vos lumières,
Aussitôt j'ois que le Zéphyr
Me demande avec un soupir

Ce que vous êtes devenue,
Et l'eau me dit en murmurant
Que je ne suis qu'un ignorant
De vous avoir si peu tenue[32].

« Ô Zéphyres ! ô chères eaux !
Ne m'en imputez point l'injure :
J'ai chanté tous les airs nouveaux
Que m'apprit autrefois Mercure[33],
Mais que ma voix dorénavant
N'approche ni ruisseau ni vent,
Que l'air ne porte plus mes ailes,
Si dans le printemps à venir
Je n'ai de quoi l'entretenir
De dix mille chansons nouvelles. »

Ainsi finit ses tons charmeurs
L'oiseau dont le gosier mobile
Souffle toujours à nos humeurs
De quoi faire mourir la bile,
Et brûlant après[34] son dessein,
Il ramasse dedans son sein
Le doux charme des voix humaines,
La musique des instruments
Et les paisibles roulements
Du beau cristal de nos fontaines.

Comme en la terre et par le ciel
De petites mouches errantes
Mêlent pour composer leur miel
Mille matières différentes[35],
Formant ses airs qui sont ses fruits,
L'oiseau digère mille bruits
En une seule mélodie.
Et selon le temps de sa voix,
Tous les ans le parc une fois
Le reçoit et le congédie.



Boisrobert

L'HIVER DE PARIS

D'Avaux[1], qui me vois tout transi,
Trouves-tu pas ce froid ici
Plus grand que celui de décembre,
Et qu'il fait meilleur dans ta chambre,
Le dos tourné devers le feu,
Passer le temps à quelque jeu,
Rire, et se provoquer à boire,
Que pour aller chercher la Foire,
Passer, comme je fais souvent,
Sur le Pont-Neuf, le nez au vent ?
L'air qu'on y respire est de glace,
On n'y peut marcher sans grimace,
Le manteau tout autour du cou,
Le nez caché, comme un filou
Qui guette, quand les jours sont troubles,
La laine au bout du Pont-aux-doubles,
Les doigts dans les ongles gênés,
Et la roupie au bout du nez ?
Cette froidure est bien étrange,
Qui fait des roches de la fange,
Qui fend les massifs fondements
Des plus assurés bâtiments,
Et se raidit contre la Seine,
Qui ne va plus qu'avecque peine ;
Tout se ressent de son effort :
Les bateaux sont cloués au port,
La Samaritaine[2] enrhumée
N'a plus sa voix accoutumée ;
Sa cruche, sèche jusqu'au fond,
Ne verse plus d'eau sur le pont ;
Les moulins, sans changer de place,
Demeurent oisifs sur la glace ;
Les crocheteurs demi-troublés

Rappellent à coups redoublés
Toutes leurs chaleurs naturelles,
Frappant des bras sous les aisselles ;
Les misérables porteurs d'eau,
Tremblant en l'attente du seau,
Qui se remplit dans la fontaine,
Chauffent leurs mains à leur haleine.
Les plus pénibles[3] artisans
Partout chagrins et déplaisants
Demeurent, avec leurs pratiques,
Les bras croisés dans les boutiques.
Les pauvres, gelés et transis,
Contre la terre mal assis,
Aux lieux publics, d'une voix lente
Et d'une main sèche et tremblante,
Demandent l'aumône aux passants ;
Mais le froid leur glace les sens.
Les dames ne font plus la presse
Comme elles soulaient[4] à la messe.
Celles qui s'écartent du feu,
La lèvre pâle et le nez bleu,
Paraissent toutes morfondues
En carrosse au milieu des rues ;
Celles qui restent aux maisons
Troussent leurs jupes aux tisons,
Et devant le chien et la chatte
Montrent leur cuisse délicate.
Le courtisan tout tailladé[5]
Gèle dans son satin brodé.
Ceux que la pauvreté dispense
De se porter à la dépense,
De bonne heure se vont coucher
Parce que le bois est trop cher[6].
On voit la bourgeoise proprette
Avec sa petite soubrette
Qui trottent comme des souris
Dessus le pavé de Paris.
Les carrefours sont sans tripières,
Les sergents quittent leurs barrières,
Les femmes qui vendent du fruit
Au marché ne font plus de bruit.
Tout divertissement nous manque,
Tabarin[7] ne va plus en banque,

L'Hôtel de Bourgogne[8] eśt désert,
Chacun se tient clos et couvert.
Et moi, d'Avaux, j'en fais de même,
Car j'ai le visage si blême
Du froid que je viens d'endurer,
Que je suis contraint d'en pleurer,
Et bien que je sois à mon aise,
Auprès de toi, devant la braise,
Pour te conter ces accidents,
J'ai peine à desserrer les dents.

À MONSIEUR DE VILLENNES[1]

Il se plaint de ce que les beaux nains[2]
qu'il lui a donnés n'ont pas réussi
dans son terroir[3], et qu'on ne les devait pas ôter
de Villennes[4], dont il décrit les beautés.

Bourdin, tes beaux présents ne me servent de rien ;
En vain tu t'appauvris pour me faire du bien,
Et tâches d'enrichir un climat froid et rude
En qui nous ne trouvons que de l'ingratitude :
J'ai beau chérir tes nains, j'ai beau les cultiver,
Ils m'ont paru, l'été, plus triśtes que l'hiver,
Et j'ai pitié de voir ces malheureuses plantes,
Qui conservaient chez toi des beautés florissantes,
Pleurer l'éloignement de ce climat heureux
Où le flambeau du monde en était amoureux.
Figure-toi de voir une fille chérie,
Sous l'aile d'une mère avecque soin nourrie,
Qui se plaît auprès d'elle, et dans ses bras aimés
Sent croître ses appas dont les yeux sont charmés ;
Un bel amant découvre une beauté si rare,
Il s'embrase pour elle, elle pour lui se pare ;
Mais comme ce trésor ailleurs eśt deśtiné
Et qu'il faut séparer ce couple infortuné,
La belle eśt reléguée dans un climat sauvage
Où l'amant qui la suit voit pâlir son visage ;
Il regrette sa perte, et ses ennuis divers
Sont marqués par ses yeux, d'un nuage couverts ;
Ainsi ce beau soleil jette une triśte œillade
Sur ta plante chérie et qu'il voit si malade ;
Il la suit sans regret, la voyant sans vigueur,

Et déclinant comme elle, il paraît en langueur ;
Il n'a force en ce lieu que pour former la peste ;
C'est un endroit maudit, c'est un séjour funeste.
J'ai redoublé pour lui ma haine et mon mépris,
Depuis que ton Villenne a charmé mes esprits :
C'est le vrai paradis de la terre habitable,
C'est un lieu fortuné, c'est un lieu délectable,
Où les fleurs et les fruits et les bois et les eaux,
Pour nos sens, chaque jour, ont des charmes nouveaux.
Soit que je considère ta grande fontaine
Que Ronsard et Baïf n'abandonnaient qu'à peine,
Soit que je porte l'œil sur tes jardins divers
Qui conservent leur grâce au milieu des hivers,
Soit que de ton château j'admire la structure,
Ou de son bon terroir l'assiette et la nature,
Ou le cours de la Seine, ou ces riches coteaux
D'où comme d'un théâtre on contemple ses eaux,
Soit qu'enfin je m'arrête à ton île enchantée
Qui par tous nos romans devrait être chantée
Ravi de tant d'objets dont je suis amoureux,
Plus que tous les mortels je te répute heureux,
Et plus heureuse encor la mère trop aimable,
Qui te sauva ces biens d'un prix inestimable[5].
Mais si tu vas songer aux biens de tes aïeux
Qui vivaient sur la terre ainsi que petits dieux,
Et si d'ambition ton âme travaillée
Est dans ce beau séjour par le sang réveillée,
Je t'en réputerai moins heureux de moitié,
Je ne t'envierai plus : tu me feras pitié.
Garde que ce bourreau des âmes généreuses
Ne t'ôte un seul moment des heures précieuses
Que tu mets à l'étude, et que tu vas passer
Aux lieux où ton esprit cherche à se délasser.
Bourdin, l'âge s'en va comme ces fleurs écloses ;
Nous avons le destin des œillets et des roses :
Nous mourons en naissant, et n'avons pas loisir
De connaître les biens où tend notre désir.
Contemple donc, connais, cherche, rêve, étudie,
Vois le monde et la Cour comme une comédie :
Tu nous plaindras enfin, comme de vrais badins,
Tu croiras qu'il n'est rien qui vaille tes jardins,
Que tu vas au solide, et qu'en ta solitude
Consiste le vrai bien acquis par ton étude.



Claude d'Esternod

LA BELLE MAGDELAINE

.... Ne faisons plus les chattemites,
Car mon brave[1] a trop de mérites,
Belle, pour vous désobliger ;
Monsieur n'est pas une trompette,
Il vesse[2] plutôt qu'il ne pète,
Quand il veut son corps décharger.

Ce cavalier a tant d'adresses,
D'enchantements, et de prouesses,
Que dans le nid des passereaux
Il va besogner la femelle
Si finement, qu'il ne réveille
Ni le père, ni les oiseaux.

Votre con a une languette,
Et cependant elle est muette ;
Monsieur est tel que votre con,
Car bien qu'il ait une braguette,
Ce n'est pour être la trompette
De l'affaire de question[3].

Voire, quand l'on saurait l'affaire,
Que serait-ce ? Qu'un exemplaire[4],
Aux pauvres filles de ce temps,
De caresser un gentilhomme
Pour gagner une bonne somme :
Sans le plaisir, que vaut l'argent ?

Vous deviendriez un jour Baronne,
Vous en auriez plutôt l'aumône

Quand vous ne pourriez plus filer ;
Car notre cœur rien tant ne blesse
Qu'une pauvre vieille Noblesse
Qui ne peut plus se travailler.

Sans y penser vieillesse arrive ;
Ni plus ni moins qu'à une grive,
Sans y penser la mort advient ;
Et puis, quand vous avez des rides,
Vous êtes des vieux mors de brides
Qui pour chevaux ne valent rien.

Toi qui fais tant de la fâcheuse,
Malandreuse, poussive, hargneuse[5],
Je te verrai, l'un de ces jours,
Maugréer[6] ces vieilles prêtresses
Qui te cadenassent les fesses
Pour ne jouir de tes amours.

Les Arlequins dessus ta face
Se dresseront à la grimace ;
Sur ton museau l'on moulera
Les masques de Zani Cornette[7],
Car ton visage maladette[8]
Un vieux singe ressemblera.

Quand l'on voudra peindre le diable
De saint Michel, sur une table,
Les imagers dessus ton nez
Viendront tirer leur tablature[9],
Car tu seras la portraiture
De Belzébuth ou d'Asmodé.

Tu ne gagneras plus ta vie
Qu'en étrillant la ladrerie
Des pauvres hères malandrés[10],
Chancres, poulains, chiragre[11], ulcère,
Et tu seras comme la mère
Des ladres et pestiférés.

Un autre office de diablesse
Pourroit soulager ta vieillesse :
C'est que, portant un vieil cabas,

Affublée d'une couverte,
Tu vendras la chandelle verte
Aux sorcières, dans le sabbat.

Traînant ta chétive carcasse,
Ayant la ride sur ta face,
Comme un vieil rôti parchemin ;
Criant les os, comme un chat traître,
Lequel, tombé d'une fenêtre,
Meurt errené [12] sur le chemin.

Tu tiendras ces mêmes paroles :
« Où sont les cinquante pistoles
Que jadis on me présentait ?
Las ! où sont ces roses vermeilles ?
Que n'ai-je pris par les oreilles
Le loup, alors qu'il s'arrêtait ?

« J'ai imité donc les cigales
Qui se dupaient, sans intervalles,
Voyant travailler les fourmis.
Ha ! qu'il n'y a telle finesse
Que d'acquérir pour sa vieillesse
Un peu de bien et des amis ! »

Pensons donc aux choses futures :
Quand nos corps, glacés de froidure,
Seront courbes et tout chenus,
Nous serons des vieux commissaires
Qui n'entendront plus les affaires,
Car nous serons sots et perclus.



Saint-Amant

L'ARION
À MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTMORENCY

.... Tel que marche en triomphe après mainte conquête,
Quelque grand capitaine un laurier sur la tête,
Monté haut sur son char, les trompettes devant,
Accompagné de peuple à longs cris le suivant,
De toutes qualités, de tout sexe, et tout âge,
Qui devancent ses pas pour le voir davantage,
Saute à l'entour de lui d'aise tout transporté,
Admirant sa façon pleine de majesté,
Tel était Arion sur sa vivante barque,
Son Luth entre ses bras, triomphant de la Parque,
Laissant derrière soi les vents les plus légers,
Et bravant la fortune au milieu des dangers.
  Les Tritons à l'envi faisant bruire leurs trompes
Comme devant Neptune en ses divines pompes,
D'un rang bien ordonné devant lui cheminaient,
Et de leurs tons aigus tous les Cieux étonnaient.
  La Déesse aux trois noms l'inconstante planète[1]
Sous un voile d'argent se montrant claire et nette
Pour le favoriser fit de la nuit le jour,
Lui découvrant à plein les terres d'alentour.
  Tous les autres flambeaux de la voûte céleste
Laissant toute influence importune et funeste,
Plus brillants que jamais, semblaient rire à ses yeux,
Et dire qu'il était en la grâce des Dieux.
Mais entre tous on tient que la Lyre d'Orphée[2],
De l'amour de son Luth vivement échauffée,
Ayant de ses rayons tout nuage écarté,
Le réjouit beaucoup avecques sa clarté.
  En un tel accident qui n'eut jamais d'exemple,
Ravi de son bonheur, en doute il se contemple[3],
Croit n'être pas soi-même, et qu'il est trop abject
Pour de tant de faveurs être le digne objet.

Tantôt il se figure être en l'erreur d'un songe,
Où son esprit trompé fantasquement se plonge ;
Tantôt il prend cela pour quelque enchantement,
Et n'en a pas pourtant moins de contentement ;
Toutefois, à la fin, il le croit véritable,
Jugeant avec raison que le Ciel équitable
Qui de notre innocence est le plus sûr appui,
Montre les doux effets de sa justice en lui.
   Lors pour n'être accusé d'extrême ingratitude,
Vice qui dans son cœur n'eut jamais d'habitude,
Mille remerciements il en fait au Destin,
Lui consacrant sa voix, son luth et son butin,
Pour en faire construire un autel à sa gloire,
Où l'on verrait au long dépeinte son histoire ;
Et pour le confirmer et de l'âme et du corps,
Sa main au lieu de signe en passe mille accords,
Ses doigts, de plume et d'encre en ce sujet lui servent,
Les airs comme témoins la promesse en conservent,
Le Temps les enregistre, et dit qu'à l'avenir
Il le conseillera de s'en ressouvenir.
   Aux tremblements subtils de sa main délicate,
Sous qui la chanterelle[4] en mille tons s'éclate,
Le Dauphin qui sous lui coulait si promptement,
Pour l'ouïr plus longtemps, voguant plus lentement,
Nage moins dans la mer qu'il ne fait dans la joie,
Et découvrant la rive où le Destin l'envoie,
Hésite à l'aborder, tant il sent de douceur
D'être d'un tel plaisir encore possesseur.
   Mais préférant enfin, sans plus le faire attendre,
Le bien de le sauver à celui de l'entendre,
Il tire droit au port avec légèreté,
Et mettant en effet[5] toute dextérité,
Évite sagement les funestes approches
Des bancs, et des écueils, des gouffres, et des roches,
Où l'effroi, le péril, le naufrage, et la mort
Brassent à mainte nef un déplorable sort.
   Arion tout ravi de gagner le rivage,
Vouant aux Immortels un fidèle servage,
Regarde autour de lui fourmiller les poissons
Qui suivant jusqu'au bord ses divines chansons,
S'élancent haut en l'air d'allégresse infinie,
Et pour prendre congé de sa douce harmonie,
Au plus profond de l'eau tout à coup se noyants[6]

Agitent sa surface en cercles ondoyants,
Qui petit à petit à ses yeux disparaissent,
Se perdant l'un dans l'autre à mesure qu'ils croissent.
Celui qui sur son dos l'a sauvé de danger,
D'un faix si glorieux se voulant décharger,
Quoique par ce moyen de bonheur il se prive,
Plein d'aise et de regret s'approche de la rive,
Le pose doucement au plus commode lieu,
Et faisant un grand saut semble lui dire adieu.
Ainsi par un secours si puissant et si rare
Se voyant mettre à terre au pied du mont Ténare[7],
Après tant de hasards et de malheurs soufferts
Il trouva son salut aux portes des Enfers....



Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
4 Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain,
Essaie à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
8 Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état, il me convient descendre,
11 Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
14 Car l'un n'est que fumée, et l'autre n'est que vent.

LE MELON

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir,

Et tout le cœur épanouir ?
Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase ;
Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet,
Feraient-elles bien cet effet ?
A-t-on brûlé de la pastille[1] ?
N'est-ce point ce vin qui pétille
Dans ce cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,
Et d'où sort quand on en veut boire
Un air de framboise[2], à la gloire
Du bon terroir, qui l'a porté
Pour notre éternelle santé ?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc ? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert ;
C'est un MELON, où la Nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisants chiffres d'Amour,
Pour claire marque à tout le monde,
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger ;
Et que d'un souci ménager
Travaillant aux biens de la terre,
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aimables vertus,
Dont les autres sont revêtus.
    Baillez-le moi, je vous en prie,
Que j'en commette idolâtrie :
Ô quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !
Page, un couteau, que je l'entame,
Mais qu'auparavant on réclame,
Par des soins au devoir instruits,
Pomone, qui préside aux fruits,
Afin qu'au goût il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre,
Et qu'on ne trouve point en lui
Le défaut des gens d'aujourd'hui.
    Notre prière est exaucée,
Elle a reconnu ma pensée :

C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.
Ô Dieux, que l'éclat qu'il me lance,
M'en confirme bien l'excellence !
Qui vit jamais un si beau teint ?
D'un jaune sanguin il se peint :
Il est massif jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre ;
Et ce peu-là, je pense encor
Que ce soient autant de grains d'or :
Il est sec, son écorce est mince,
Bref, c'est un vrai manger de prince,
Mais bien que je ne le sois pas,
J'en ferai pourtant un repas.
  Ha ! soutenez-moi, je me pâme,
Ce morceau me chatouille l'Âme ;
Il rend une douce liqueur,
Qui me va confire le cœur,
Mon appétit se rassasie
De pure et nouvelle ambroisie ;
Et mes sens, par le goût séduits,
Au nombre d'un sont tous réduits.
  Non, le coco, fruit délectable,
Qui lui tout seul fournit la table
De tous les mets que le désir
Puisse imaginer et choisir,
Ni les baisers d'une Maîtresse,
Quand elle-même nous caresse,
Ni ce qu'on tire des roseaux,
Que Crète nourrit dans ses eaux[3],
Ni le cher abricot que j'aime,
Ni la fraise avecque la crème,
Ni la manne qui vient du Ciel,
Ni le pur aliment du miel,
Ni la poire de Tours sacrée,
Ni la verte figue sucrée,
Ni la prune au jus délicat,
Ni même le raisin muscat,
(Parole pour moi bien étrange[4])
Ne sont qu'amertume et que fange
Au prix de ce MELON divin,
Honneur du climat angevin.
Que dis-je, d'Anjou ? je m'abuse,

C'est un fruit du cru de ma Muse,
Un fruit en Parnasse élevé,
De l'eau d'Hippocrène abreuvé,
Mont, qui pour les Dieux seuls rapporte
D'excellents fruits de cette sorte,
Pour être proche du Soleil,
D'où leur vient ce goût nonpareil ;
Car il ne serait pas croyable
Qu'un lieu commun, quoiqu'agréable,
Eût pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon, ni de si doux.
Ô vive source de lumière !
Toi dont la route coutumière
Illumine tout l'Univers ;
Phoebus, dieu des fruits, et des vers,
Qui tout vois, et qui tout embrasses,
Ici, je te rends humbles grâces
D'un cœur d'ingratitude exempt
De nous avoir fait ce présent ;
Et veux pour quelque récompense
Dire en ce lieu ce que je pense,
Et de ce MELON, et de toi
Suivant les signes que j'en vois.
Mais, que tandis[5], ô chère troupe,
Chacun laisse en repos la coupe,
Car ce que je vous vais chanter
Vaut bien qu'on daigne l'écouter.

Après que Jupiter avecque son tonnerre
Eut fait la pétarade[6] aux Enfants de la Terre,
Et que les Dieux lassés revinrent du combat,
Où Pan perdit ses gants, Apollon son rabat,
Mars l'un de ses souliers, Pallas une manchette,
Hercule par un trou l'argent de sa pochette,
Mercure une jartière, et Bacchus son cordon,
Pour s'être dans les coups jetés à l'abandon[7] ;
Après, dis-je, ce choc, où l'âne de Silène
Aux plus mauvais Garçons fit enfin perdre haleine[8],
Par l'extrême frayeur que sa voix leur donna,
De quoi le Ciel frémit, et l'Enfer bourdonna ;
On dit qu'il fut conclu qu'en signe de victoire,
Tout le reste du jour se passerait à boire,
Et que chacun d'entre eux fournissant au banquet,

Apporterait son mets troussé[9] comme un paquet.
Soudain de tous côtés sur l'Olympe se virent
Plats deçà, plats delà, que des Nymphes servirent,
Le bras nu jusqu'au coude, et le sein découvert,
Orné de quelque fleur avec un peu de vert.
Ce Dieu qui des premiers autorisa l'inceste[10],
Devant qui les plus grands de la troupe céleste,
Plus petits que cirons, de peur de le fâcher
N'oseraient seulement, ni tousser, ni cracher ;
L'audacieux Jupin, pour commencer la danse,
Et présenter à l'œil de quoi garnir la panse,
Fit apporter pour soi dans un bassin de prix
Quantité de gibier que son aigle avait pris.
La superbe Junon, qui dans une charrette
Que des paons font rouler, fait souvent sa retraite
En l'empire incertain des animaux volants,
Prit de la main d'Iris un bouquet d'ortolans,
Qui fleurissait de graisse, et conviait la bouche
À lui donner des dents une prompte escarmouche,
Durant qu'il était chaud, et qu'il s'en exhalait
Un gracieux parfum que le nez avalait.
Le compère Denis[11] à la trogne vermeille,
Qui veut toujours chiffler[12], même quand il sommeille,
Rendant de son pouvoir Ganymède esbahi,
Voulut que le Nectar fît place au vin d'Aï,
Dont il fit apporter par ses folles Ménades[13],
Qui faisaient en hurlant mille pantalonnades,
Cinquante gros flacons remplis jusques aux bords,
Pour le plaisir de l'âme, et pour le bien du corps.
La Déesse des fours, des moulins, et des plaines,
Où l'œil du bon pitaut[14] voit l'espoir de ses peines ;
Celle qui s'éclairant de deux flambeaux de pin,
À force de trotter usa maint escarpin,
En cherchant nuit et jour la donzelle ravie[15],
Cérès au crin doré le soutien de la vie,
Munit les assistants, au lieu de pain mollet,
De biscuits à l'eau rose, et de gâteaux au lait.
Celui qui sur la mer impétueuse et fière,
En son humide main porte une fourchefière[16],
Dont il rosse les flots quand ils font les mutins,
Excités par les vents, qui sont leurs vrais lutins,
Fit servir devant lui par la fille de chambre
De madame Téthis, un plat d'huîtres à l'ambre,

Que l'un de ses Tritons, non pas sans en goûter,
Du fond de l'Océan lui venait d'apporter.
Celle qui sur un mont sa chasteté diffame[17],
La Princesse des fols, qui comme sage-femme
Assiste à ce travail où l'on pisse des os,
Et dont elle délivre en disant certains mots[18] ;
Diane au front cornu, de qui l'humeur sauvage
Ne se plaît qu'aux forêts à faire du ravage,
Fit mettre sur la table un faon de daim rôti,
Que d'une sauce à l'ail on avait assorti.
Le forgeur éclopé qui fait son domicile
Parmi les pets flambants que lâche la Sicile[19],
Ce beau fils qui se farde avecque du charbon,
Fit porter par Stérope[20] un monstrueux jambon,
Et six langues de bœuf, qui depuis mainte année,
En grand pontificat ornaient sa cheminée,
Où tout expressément ce patron des cocus[21]
Les avait fait fumer pour donner à Bacchus.
La garce qui naquit de l'excrément de l'onde[22],
Pour courir l'aiguillette[23] en tous les lieux du monde,
Vénus la bonne cagne[24] aux paillards appétits,
Sachant que ses pigeons[25] avaient eu des petits
En fit faire un pâté, que la grosse Euphrosyne,
Qui se connaît des mieux à ruer en cuisine,
Elle-même apporta plein de culs d'artichaud,
Et de tout ce qui rend celui de l'homme chaud.
Le bouc qui contraignit la Nymphe des quenouilles
De se précipiter dans les bras des grenouilles,
Pour sauver son honneur qu'il voulait escroquer,
En l'ardeur dont Amour l'était venu piquer,
Pan le roi des flûteurs, de qui dans l'Arcadie,
Les troupeaux de brebis suivent la mélodie[26],
Honora le festin d'un agneau bien lardé,
Que des pattes du loup son chien avait gardé.
Et bien que l'on eût cru qu'en cet acte rebelle,
La vieille au cul crotté, la terrestre Cybèle,
Des orgueilleux Géants eût tenu le parti
Auquel en demeura pourtant le démenti[27],
Elle ne laissa pas, quittant Phlègre[28] à main gauche,
Comme mère des Dieux d'être de la débauche,
Et de leur apporter, se traînant au bâton,
Des champignons nouveaux, cuits au jus de mouton.
Le Seigneur des jardins[29], que les herbes révèrent,

Et Vertumne et Pomone ensemble s'y trouvèrent,
D'asperges, de pois verts, de salades pourvus,
Et des plus rares fruits que jamais on eût vus.
Bref nul en ce banquet, hormis le vieux Saturne,
Qui flatté d'un espoir sanglant et taciturne
Du complot de Typhon[30] avait été l'auteur :
Nul, dis-je, hormis Mars le grand gladiateur ;
Nul hormis le Thébain, qui charge son épaule
D'un arbre tout entier en guise d'une gaule[31] :
Nul hormis la pucelle aux doigts laborieux,
Qui de ceux d'Arachné[32] furent victorieux ;
Et nul hormis Mercure en cette illustre bande
Ne vint sans apporter, par manière d'offrande,
De quoi faire ripaille, ainsi que l'avait dit
Celui qui sur l'Olympe a le plus de crédit.
Encore entre ceux-là, l'Histoire représente
Que si de rien fournir Minerve fut exempte,
C'est pour l'amour du soin qu'elle voulut avoir
De mettre le couvert, où la belle fit voir
Mainte œuvre de sa main superbement tissue ;
Que quant au bon Hercule avecque sa massue,
C'est qu'il était alors, pour garder ses amis,
En qualité de suisse à la porte commis ;
Que quant au furibond, au traîneur de rapière,
Au soudard thracien, qui d'une âme guerrière
Emploie à s'habiller enclumes et marteaux[33],
C'est qu'il eut le souci d'aiguiser les couteaux ;
Et que pour le causeur à la mine subtile,
De qui la vigilance aux festins est utile,
Et qui n'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
C'est qu'il s'était chargé de donner ordre à tout.
Or pour venir au point que je vous veux déduire,
Où je prie aux bons Dieux qu'ils me veuillent conduire,
Vous saurez, compagnons[34], que parmi tant de mets,
Qui furent les meilleurs qu'on mangera jamais ;
Et parmi tant de fruits, dont en cette assemblée,
Au grand plaisir des sens la table fut comblée,
Il ne se trouva rien à l'égal d'un MELON
Que Thalie apporta pour son maître Apollon.
Que ne fut-il point dit en célébrant sa gloire ?
Et que ne dirait-on encore à sa mémoire ?
Le Temps qui fripe tout, ce gourmand immortel,
Jure n'avoir rien vu, ni rien mangé de tel ;

Et ce grand repreneur[35], qui d'une aigre censure
Voulait que par un trou l'on nous vît la fressure[36],
Mome le médisant fut contraint d'avouer
Que sans nulle hyperbole on le pouvait louer.
Dès qu'il fut sur la nappe un aigu cri de joie
Donna son corps de vent aux oreilles en proie;
Le cœur en tressaillit, et les plus friands nez
D'une si douce odeur furent tous étonnés;
Mais quand ce vint au goût ce fut bien autre chose:
Aussi d'en discourir la Muse même n'ose;
Elle dit seulement qu'en ce divin banquet,
Il fit cesser pour l'heure aux femmes le caquet.
Phoebus qui le tenait, sentant sa fantaisie
D'un désir curieux en cet instant saisie,
En coupe la moitié, la creuse proprement;
Bref pour finir le conte, en fait un instrument,
Dont la forme détruit et renverse la fable
De ce qu'on a chanté, que jadis sur le sable
Mercure trouvant mort un certain limaçon,
Qui vit parfois en bête, et parfois en poisson,
Soudain en ramassa la coque harmonieuse,
Avec quoi, d'une main aux arts ingénieuse,
Aussi bien qu'aux larcins, tout à l'heure qu'il l'eut,
Au bord d'une rivière il fit le premier luth[37].
Ainsi de cette écorce en beauté sans pareille
Fut fabriqué là-haut ce charmeur de l'oreille,
D'où sortit lors un son, par accent mesuré,
Plus doux que le manger qu'on en avait tiré.
Là maintes cordes d'arc en grosseur différentes,
Sous les doigts d'Apollon chantèrent des courantes[38]:
Là mille traits hardis entremêlés d'éclats
Firent cabrioler les pintes et les plats;
Le plus grave des dieux en dansa de la tête,
Et le plus beau de tous[39] pour accomplir la fête,
Joignant à ses accords son admirable voix,
Déconfit les Titans une seconde fois.
Voilà, chers auditeurs, l'effet de ma promesse;
Voilà ce qu'au jardin arrosé du Permesse,
Terpsichore au bon bec, pour qui j'ai de l'amour,
En voyant des MELONS me prôna l'autre jour.
J'ai trouvé qu'à propos je pouvais vous l'apprendre,
Pour décharger ma rate[40], et pour vous faire entendre
Que je crois que ce fruit, qui possède nos yeux,

Provient de celui-là que briffèrent[41] les Dieux :
Car le roi d'Hélicon[42], le démon de ma veine,
Dans le coin d'un mouchoir en garda de la graine,
Afin que tous les ans il en pût replanter,
Et d'un soin libéral nous en faire goûter.
Ô manger précieux ! Délices de la bouche !
Ô doux reptile herbu, rampant sur une couche !
Ô beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !
Ô fleur de tous les fruits ! Ô ravissant MELON !
Les hommes de la Cour seront gens de parole,
Les bordels de Rouen seront francs de vérole,
Sans vermine et sans gale on verra les pédants,
Les preneurs de pétun[43] auront de belles dents,
Les femmes des badauds ne seront plus coquettes,
Les corps pleins de santé se plairont aux cliquettes[44],
Les amoureux transis ne seront plus jaloux,
Les paisibles bourgeois hanteront les filous,
Les meilleurs cabarets deviendront solitaires,
Les chantres du Pont-Neuf[45] diront de hauts mystères,
Les pauvres Quinze-Vingts vaudront trois cents Argus[46],
Les esprits doux du temps paraîtront fort aigus,
Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe[47],
Je haïrai Faret[48], qui se rendra superbe,
Pour amasser des biens avare je serai,
Pour devenir plus grand mon cœur j'abaisserai :
Bref, ô MELON sucrin, pour t'accabler de gloire,
Des faveurs de Margot je perdrai la mémoire,
Avant que je t'oublie, et que ton goût charmant
Soit biffé des cahiers du bon gros SAINT-AMANT.

LA RADE

CAPRICE MARINESQUE*

À Monsieur de Tilly,
Gouverneur de Collioure.

Que ne puis-je, illustre TILLY
Faire d'un sac de cuir bouilli
Un portatif antre d'Éole ?
Le sieur d'Ithaque le put bien[1],
Quoiqu'au métier où le pin vole[2],
À mon regard, il ne sût rien.

Vraiment c'était, au prix de moi,
Un beau coureur que ce beau roi,
Sur la vague propre au manège[3] :
Et ses soupirs obligeaient fort
Sa belle princesse de neige[4]
Pour faire aux vents un tel effort.

Pendant que l'un de ces démons
S'enfle, et s'obstine les poumons
À m'empêcher de voir la Seine ;
Je veux, cher frère d'amitié,
Sur la Meuse, où je vis en peine,
T'en écrire au moins la moitié.

Mais, vu la qualité du temps,
Quel porteur est-ce que j'attends
Qui te puisse rendre ma lettre ?
L'air est contraire à mes désirs,
Et l'onde ne peut me promettre
Que d'infidèles déplaisirs.

* Cette Pièce a été faite l'an 1651, comme je revenais de Hollande en France ; et ce fut dans un Navire des États, où je demeurai douze ou quinze jours à attendre le Vent, à l'embouchure de la Meuse, vis-à-vis du petit bourg appelé Helvoutslus qui veut dire Écluse-pied-d'Enfer, de l'autre côté de la Brile.

Il n'importe, allons au discours ;
Il nous viendra quelque secours
De son infidélité même.
Tout est changeant sous le soleil ;
Et tel front à cette heure est blême,
Qui dans un rien sera vermeil.

En grande nef je suis logé
Avec un petit enragé
Qui l'enchérirait sur le diable :
Il court, il peste, il fait du bruit,
Il est à boire insatiable,
Et me tourmente jour et nuit.

C'est un rustre de Hollandais
Qui plonge et sauce un de ses doigts
Dans le sel et dans la moutarde ;
Et qui sans cesse a dans le bec,
Soit bon matin, soit heure tarde,
Le stokfisch, ou le haranpec*.

C'est un capitaine au berceau,
Qui plus flottant que son vaisseau,
Va, branle, vient, vire et revire :
C'est, en Bartas, un donne-ennui[5],
Qui fait trembler tout le navire,
Bien que tout tremble devant lui.

Cependant, quelle cruauté !
Son lit possède une beauté
Gentille, noble et gracieuse :
Et par des revers inhumains,
Une pierre si précieuse,
Éclate en ses indignes mains.

La sombre Irlande est le pays
Où tous les astres ébahis
Virent poindre cette lumière :
Ce fut où son beau jour natal,
Contre la règle coutumière
Fit un lever occidental.

* L'un est une espèce de poisson ressemblant à la Morue séchée, et l'autre un Hareng qui se mange tout cru au sortir de la caque.

Elle est brunette, elle a des yeux
Qui pourraient des ans les plus vieux
Rajeunir la concupiscence :
Toutefois, dans leurs vifs appas,
Ils font régner tant d'innocence,
Qu'ils luisent, et ne brûlent pas.

Souvent, mais d'un chaste dessein,
Elle découvre son beau sein
Pour allaiter un petit ange.
Entre ses bras il fait dodo,
Et tel dirait, à leur louange,
Que c'est Cyprine, et Cupido.

Mais moi, qui sais mieux ma leçon,
J'en parlerai d'autre façon,
R'entrant tout court dans le caprice[6] :
Et dirai (déité à part)
Qu'onc poupart n'eut telle nourrice,
Ni nourrice n'eut tel poupart.

En ce navire de respect,
À peine mon cul circonspect
Ses propres souffleuses tolère :
C'est se contraindre horriblement ;
J'aimerais mieux être en galère,
Et pouvoir péter librement.

Quelquefois, un grand os de bœuf,
Qu'on sert des repas plus de neuf,
À notre faim y rend hommage :
J'y suis traité de vieux pain bis,
De gruau rouge, et de fromage
Teint en l'ordure des brebis.

Un jambon, maigre, jaune et dur,
Pour boire un vin, dirai-je sur ?
Est le beau mets dont on m'y leurre :
Et quatre pommes dans un plat
Y nagent en de vilain beurre,
Qui tient du suif tout son éclat.

Je porte envie aux amoureux
Qui dans leur chasse malheureux
Prennent du vent pour toute chose :
Nous prenons assez de poisson ;
Mais pour de l'air, qu'aime la rose,
Nous ne savons point d'hameçon.

Ha ! doux Zéphyre te voici ;
Je ne serai plus en souci,
Quand je n'aurais plus rien à boire :
Car, comme un brave a dit souvent
Qu'on trouvait tout dans la victoire,
Je trouve tout dans le bon vent.

Déjà se forme une rumeur
De l'équipage en gaie humeur,
Autour de l'ancre, et de la voile :
Déjà cent mains lèvent le fer,
Cent autres abaissent la toile,
Et moi je chante, Adieu l'Enfer[7].

Cher frère, enfin, j'irai te voir,
Sans attendre en ce beau devoir
L'horreur d'une vieillesse extrême :
Déjà mon âge est tout bossu ;
Et bien que sous le Nord je sème,
C'est pour recueillir sous le Sù[8].



Du Bois-Hus

LA NATIVITÉ DU DAUPHIN DU CIEL

Le jour, ce beau fils du soleil
Dont le visage nonpareil
Donne le teint aux belles choses,
Prêt d'entrer en la mer, enlumine son bord
De ses dernières roses,
Et ses premiers rayons vont lui marquer le port.

Ce doux créateur des beautés,
Roi des glorieuses clartés,
Qui dessus nous sont répandues,
Nous donnant le bonsoir se cache dans les eaux,
Et les ombres tendues
Avertissent le ciel d'allumer ses flambeaux.

Les bois ne paraissent plus verts,
La nuit entrant dans l'univers
Couvre le sommet des montagnes,
Déjà l'air orphelin arrose de ses pleurs
La face des campagnes,
Et les larmes du soir tombent dessus les fleurs.

Le monde change de couleur,
Une générale pâleur
Efface la beauté des plaines,
Et les oiseaux surpris sur le bord des marais,
Courtisant les fontaines,
Se vont mettre à couvert dans le sein des forêts.

Quelques brins d'écarlate et d'or
Paraissent attachés encor
À quelques pièces de nuage ;
Des restes de rayons peignant tout à l'entour

Le fond du paysage
Font un troisième temps qui n'est ni nuit ni jour.

Les rougeurs qu'on voit dans les airs
Jeter ces languissants éclairs
Qui meurent dans les plis de l'onde,
Sont les hontes du jour fuyant le successeur
Qui le chasse du monde,
L'astre des belles nuits que gouverne sa sœur.

Le silence vêtu de noir
Retournant faire son devoir
Vole sur la mer et la terre,
Et l'océan joyeux de sa tranquillité
Est un liquide verre
Où la face du ciel imprime sa beauté.

Le visage du firmament
Descendu dans cet élément
Y fait voir sa figure peinte,
Les feux du ciel sans peur nagent dedans la mer,
Et les poissons sans crainte
Glissent parmi ces feux qui semblent les aimer.

Dans le fond de ce grand miroir
La nature se plaît à voir
L'onde et la flamme si voisines
Et les astres tombés en ces pays nouveaux
Salamandres marines
Se baignent à plaisir dans le giron des eaux.

L'illustre déesse des mois
Quittant son arc et son carquois
Descend avec eux dedans l'onde,
Son croissant est sa barque, où l'hameçon en main
Fait de sa tresse blonde,
Elle pêche à loisir les perles du Jourdain.

Le Ciel en ce soir bienheureux
S'habillant de ses plus beaux feux
Éclate plus qu'à l'ordinaire,
Et la nuit infidèle à son obscurité
A sur notre hémisphère
Beaucoup moins de noirceur qu'elle n'a de clarté.

Soleil, quitte-lui ta maison,
Celle qui vient sur l'horizon
Est grosse du Dieu que j'adore,
Les torches qu'elle allume en la place du jour
Plus belles que l'Aurore,
Lui couronnent le front de lumières d'amour.

Au milieu des airs réjouis,
Tes derniers feux sont éblouis
Par mille nouvelles étoiles,
Une éclatante Nuit déployant dans les Cieux
Ses rayonnantes voiles,
Pour mieux voir son Amant a pris de nouveaux yeux.

Quoique tes fertiles regards
Jettent les biens de toutes parts,
Et rendent la terre féconde,
Cette belle Ennemie est plus riche que toi,
Tu ne produis[1] au monde
Que les sujets du Prince, elle produit le Roi.

Cache en ton humide tombeau
Les restes de ce grand Flambeau
À qui notre Brune fait honte,
Cette belle Adversaire apporte dans ses mains
La beauté qui surmonte
Et les grâces du Ciel, et l'amour des humains.

Riche et miraculeuse Nuit
Qui sans bouche et sans aucun bruit
Enfantes pourtant la PAROLE[2],
Sois toujours révérée en ce vaste Univers,
Et que ta gloire vole
De l'un à l'autre bout sur l'aile de mes vers....



Chapelain

LA PUCELLE,
OU LA FRANCE DÉLIVRÉE

LIVRE SECOND

Cependant la Nuit vole, et sous son aile obscure
D'un paisible sommeil endormant la Nature,
Dans les plaines des airs tient les vents en repos,
Et sur les champs salés fait reposer les flots.
À tout ce qui se meut, à tout ce qui respire,
Dans les prés, dans les bois, le repos elle inspire ;
Elle suspend partout les travaux et les bruits,
Et partout dans les cœurs assoupit les ennuis.
Charles seul éveillé sort avant la lumière,
Vers lui voit d'un pas grave avancer la Guerrière[1],
Et vers elle à l'envi[2] d'un pas grave avançant,
Lui dit, qu'assisté d'elle il est assez puissant.
Mais elle lui répond : « Arme, ô valeureux Prince,
Tout ce qu'on peut armer dans ta faible Province ;
Je vaincrai bien l'Anglais, mais non pas sans soldats,
Qui marchent sur ma trace et secondent mon bras.
Va donc, et sans tarder, lève, en ce coin de terre,
Ce qui lui reste encor de propre pour la guerre ;
Forme plutôt un camp d'enfants et de vieillards ;
Dieu conduira leurs mains et poussera leurs dards[3]. »
Soudain, de tous côtés, l'ordre vole et revole ;
Tout le pays s'émeut, tout le Peuple s'enrôle,
Et la ville et les champs enfantent des Guerriers,
Qui dans cette entreprise espèrent des lauriers.
L'Ange du Ciel s'y mêle, et dans chaque village,
Au sein des moins âgés souffle un mâle courage,
Remplit de feu les cœurs que l'âge a refroidis,
Rehausse leur bassesse et les rend tous hardis.
De la troupe rustique à la solde[4] accourue
Les uns dans les guérets ont quitté la charrue,

Les autres dans les prés ont laissé le bétail,
Et nul d'eux ne veut plus que de noble travail.
Effet prodigieux ! merveille plus qu'humaine !
Il ne faut que six jours pour en couvrir la plaine ;
Sous le mur de Chinon, six mille combattants
De cent lieux dans six jours viennent en même temps.
L'amas en eſt confus, et la force impuissante ;
En leurs bras toutefois Charles met son attente,
Et ne saurait douter que leur vaillant effort,
Ne fasse en sa faveur changer l'ordre du Sort.
À semblable remède et dans semblable guerre,
La Cité qui depuis fut le Chef de la Terre[5],
Avait jadis recours, quand ses fragiles toits
Attendaient les assauts des terribles Gaulois.
L'épouvantable avis du déluge Celtique
Armait en un moment toute la République ;
Des jeunes, ni des vieux, nul n'était exempté ;
Tout âge combattait en cette extrémité.
Tandis qu'ainsi se lève et s'assemble l'armée,
La céleſte Guerrière au Palais renfermée,
Avant que de tonner sur le rebelle Anglois,
De sa fortune encor lui veut donner le choix[6].
Avant que de le perdre, elle veut qu'il entende
Ce que du Roi des Rois le décret lui commande ;
Et veut, par la terreur du jugement divin,
L'induire à prévenir sa désaſtreuse fin.
Pour lui, quoique Tyran, sa charité s'allume ;
Elle prend le papier ; l'Ange conduit sa plume,
Et l'esprit du Seigneur, animant son esprit,
Dicte à sa forte main ce généreux écrit :
« Étrangers, dont le fer dans le champ de la Gloire,
A tant de fois sur nous moissonné la victoire,
Soumettez vos lauriers à la Fille des Cieux[7],
Et craignez le deſtin des vœux ambitieux.
Les crimes des Français, sans égaux sur la terre,
Avaient cent fois contre eux provoqué le tonnerre.
Le Conseil éternel conclut leur châtiment,
Et votre faible bras en fut fait l'inſtrument.
N'en soyez point plus vains ; ces hautes entreprises,
Ces bataillons défaits, ces murailles conquises,
N'ont point pour fondement votre fausse vertu ;
Dieu, contre les Français, a pour vous combattu
Son ire eſt maintenant par leurs maux apaisée,

Et vous a désormais pour unique visée ;
Vos crimes, dont vos cœurs se sont déshonorés,
Ont sur vous, à leur tour, ses grands fleaux attirés.
De l'abîme profond Dieu va tirer la France
Pour punir de vos mœurs la damnable licence,
Et vous allez par elle être précipités
De ce sublime comble où vous êtes montés.
Mais bien qu'un foudre ardent gronde sur votre tête,
Vous pouvez toutefois conjurer la tempête,
Adoucir du Seigneur le flamboyant courroux,
Et suspendre l'arrêt prononcé contre vous.
Ne vous obstinez plus sous la constante Ville[8],
Qui rend, même aux abois, votre effort inutile,
Et tirez vos drapeaux des lieux infortunés,
Qu'à subir votre joug leur sort a condamnés.
Repassez, revolez, dans votre île barbare ;
Qu'à jamais de nos bords l'Océan vous sépare ;
De cet heureux climat oubliez le plaisir,
Et perdant son aspect[9] perdez-en le désir.
Que si vous résistez d'une audace farouche,
Je vous l'annonce, Anglais : Dieu parle par ma bouche ;
Dans ce point, où votre heur est le plus éclatant,
La chute vous menace, et la mort vous attend.
Le bras du Souverain détruira vos armées,
Ôtera votre joug aux Terres opprimées,
Affranchira les murs asservis sous vos lois,
Et brisera le Sceptre en la main de vos Rois.
Après avoir perdu vos fameuses conquêtes,
Vous souffrirez encor de nouvelles tempêtes ;
Vous perdrez la Guyenne, et les Peuples Normands
Cesseront d'obéir à vos commandements.
Jusqu'ici le Français, par nulle autre victoire,
N'a porté son mérite à si haut point de gloire,
Ni l'Anglais n'est tombé, par nul autre malheur,
Dans un gouffre si bas de honte et de douleur »....



Desmarets de Saint-Sorlin

STANCES

Sommeil, obscurité, silence,
Qui donnez trêves aux travaux,
Si vous ne guérissez mes maux,
Charmez au moins leur violence.
Chers hôtes des plus douces nuits,
Hélas ! au fort de mes ennuis,
C'est en vain que je vous réclame.
Vos faveurs n'ont point de pouvoir,
Depuis qu'une amour[1] sans espoir
Verse ses fureurs en mon âme.

Importunes inquiétudes,
Cessez de me persécuter :
Ou si vous voulez écarter
Le repos de ces solitudes,
N'amenez donc avecque vous
Que ces pensers riches et doux
Qui la représentent si belle :
Mais ne faites point approcher
Ceux qui me viennent reprocher
Que je suis trop indigne d'elle.

Venez à moi, chères Idées
De cette adorable beauté,
Où l'Amour et la majesté
Se trouvent si bien accordées,
La voilà, je la vois passer
Devant les yeux de mon penser ;
Ah ! Dieux ! que son image est sainte !
Mais vois-je pas venir après
Les désirs, les soins, les regrets,
Avec le respect et la crainte ?

Osez-vous bien, tristes furies,
Troubler un entretien si doux ?
Pourquoi toujours vous mêlez-vous
Aux plaisirs de mes rêveries ?
Mais hélas ! pouvais-je espérer
De la voir sans la désirer,
Ni la désirer sans offense ?
Et sans souffrir les déplaisirs
De ces infortunés désirs,
Que je vois privés d'espérance ?

Êtes-vous tant inséparables
Du cher objet de mon penser ?
Tyrans, me voulez-vous forcer
À vous croire ainsi désirables ?
Sus donc, désirs, craintes, langueurs,
Je m'abandonne à vos rigueurs,
Suivants importuns de ma belle ;
Venez, bourreaux, venez, jaloux :
Au moins si je meurs avec vous,
Je ne saurais mourir sans elle !



Malleville

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyre affranchi du sommeil
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde
Et semait de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Phyllis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux !
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

IMITATION DE L'ONGARO

Fontaine dont les eaux, plus claires que profondes,
Attirent par leur bruit les nymphes et les dieux,
Seul miroir que Phyllis consulte dans ces lieux
Quand elle veut peigner l'or de ses tresses blondes,

Si durant les chaleurs fatales à tes ondes,
J'ai maintenu ton cours des larmes de mes yeux,
De grâce montre-moi ce chef-d'œuvre des cieux
Dans le riche cristal de tes eaux vagabondes.

Mais j'ai beau te prier, tu ne m'exauces pas ;
L'orgueilleuse Phyllis, qui cause mon trépas,
T'imprime en se mirant sa rigueur naturelle.

Ainsi je ne puis voir avec tous mes efforts
Ni de portrait en toi ni de l'amour en elle,
Et ne jouis non plus de l'ombre que du corps.

STANCES

Phyllis a reconnu ma foi.
Tristes pensers, troupe infidèle,
Allez où l'ennui[1] vous appelle,
Puisque je suis bien avec elle,
Vous êtes mal avecque moi.

Ce n'est plus cette âme farouche
Qui n'avait point de sentiment.

Nous soupirons également
Et nous baisons si doucement
Que l'eau nous vient en la bouche.

Nos cœurs qui goûtent à loisir
Cette innocente jouissance,
Font une éternelle alliance,
Et s'ils ont quelque défaillance,
Ce n'eſt que de trop de plaisir.

Certes ma gloire peu commune
Me fait oublier le passé,
J'embrasse ou je suis embrassé,
Et je ne suis point menacé
Du changement de ma fortune.

Si voulant mes feux apaiser
Dans ces délices je me pâme,
Phyllis d'un souffle me renflamme,
Et me fait connaître que l'âme
Eſt souvent fille d'un baiser.

Ainsi d'une ardeur sans égale,
Une nymphe embrassait Daphnis[2] ;
Ainsi de baisers infinis,
Vénus contentait Adonis,
Et l'Aurore obligeait Céphale.

Ni la manne qui vient des cieux,
Ni tout ce que Flore possède,
Ni le nectar de Ganymède[3]
N'a point de douceur qui ne cède
À ce baiser délicieux.

Il eſt à mon âme embrasée
Ce qu'eſt le remède aux douleurs,
Ce que zéphyre eſt aux chaleurs,
Ce qu'aux abeilles sont les fleurs,
Et ce qu'aux fleurs eſt la rosée.

POUR UN AMANT
QUI S'ÉTAIT BAIGNÉ AVEC SA MAÎTRESSE

Quand je tins en mes bras ce miracle du monde,
Digne source des maux que mon âme ressent,
Il me servit beaucoup d'être au milieu de l'onde
Pour résister aux feux d'un astre si puissant.

Dans un si beau séjour, cette belle inhumaine
Comme un foudre brûla les joncs et les roseaux,
Et tandis qu'elle y fut, les nymphes de la Seine
Ne voulurent jamais paraître sur les eaux.

Ce fut lors que je vis des grâces non pareilles
Me venir assaillir le cœur de mille parts,
Et que mes yeux ravis de toutes ces merveilles
Ne savaient à laquelle accorder leurs regards.

Dieux, quand verrai-je encor cet objet[1] de mon âme,
Capable d'asservir les hommes et les dieux ?
Quand verrai-je céder les ondes à la flamme,
Et les ombres du soir aux clartés de ses yeux ?

Mais que dis-je ? insensé ! fuyons cette aventure !
Cherchons à notre mal un autre allégement,
Car si je ne me trompe au tourment que j'endure,
L'eau n'a fait qu'ajouter à mon embrasement.

RONDEAU

Au mois de mai, l'amoureuse Isabelle
Et le galant qui soupire pour elle
Sont nés tous deux, et de là seulement
Vient leur amour, vient leur contentement
Et de leurs vœux la rencontre éternelle.

Jamais pigeon, en trémoussant de l'aile,
Ne baisa mieux sa compagne fidèle,
Ni ne sut mieux alléger son tourment,
Au mois de mai.

Ils sont épris d'une ardeur mutuelle,
Et si l'amour en la saison nouvelle
Dedans les cœurs prend quelque accroissement,
Ne doutons point que cet heureux amant
N'ait au plus tard la fleur de cette belle
Au mois de mai.

SUR LA MORT DE SA SŒUR
QUI ÉTAIT RELIGIEUSE
Sonnet

Vous qui des maux les plus étranges
Trouvez en Dieu les appareils[1],
Qui ne chantez que ses louanges
Et ne suivez que ses conseils,

Vous qui, franches de tous mélanges,
Brillez comme de purs soleils,
Et vivant avecque les anges
Vivez avecque vos pareils,

Chastes et saintes amazones
Dont les combats gagnent des trônes
Dans un magnifique palais,

Bien qu'Iris[2] semble être ravie,
Je vous assure de sa vie ;
Les saintes ne meurent jamais.



Marbeuf

À L'HONNEUR DE LA VIERGE
Stances

MARIE votre nom peut nos cœurs enflammer,
Votre doux nom, MARIE, à l'amour nous convie ;
Car puisque ce n'est qu'un que MARIE et aimer[1],
Quand nous vous aimerons, aimez-nous, ô MARIE.

Vous brillez dans le Ciel ainsi comme une LUNE,
Auprès de vos clartés la LUNE n'est plus rien ;
Car vous passez la LUNE et l'inconstant Saturne,
LUNE qui est toujours au croissant de tout bien.

AURORE l'ornement de la terre et des cieux,
Qui surpassez l'AURORE, et que le monde adore,
Quand la nuit ôtera l'AURORE de nos yeux,
Servez à notre esprit et de jour et d'AURORE.

Phare de nos vaisseaux ô favorable ÉTOILE,
Éclairez notre nef, belle ÉTOILE des eaux,
Conduisez, chaste ÉTOILE, et guidez notre voile,
ÉTOILE, secondez le cours de nos vaisseaux[2].

MARIE cependant aimez vos amoureux,
L'eau soit (LUNE d'argent) propice à notre voile,
Peignez notre horizon, ô AURORE des cieux,
Et nous suivrons toujours pour phare votre ÉTOILE.

Afin que vous serviez à notre nef d'ÉTOILE,
Nous voulons à jamais, AURORE, vous aimer,
Servez donc, belle LUNE, à cette pauvre voile,
MARIE, LUNE, AURORE, ÉTOILE de la mer.

SONNET

Beaux yeux, où luisez-vous, vous soleils que j'adore,
Sans vous, pour moi, le jour n'a rien qu'obscurité :
Beaux cheveux, prenez-vous une autre liberté,
Cependant que captif vous me tenez encore !

Beau visage, plus beau que celui de l'aurore,
Le désirable objet de ma félicité :
Bel esprit, qu'un rayon de la divinité,
Fait que l'homme l'admire, et que l'Ange l'honore.

Amoureux entretiens, agréables discours,
Beautés, charmes, appas, mignardises, amours :
Ô Philis, mon souhait, ô Philis, mon envie.

Philis, belle d'esprit, Philis, belle de corps,
Présence de Philis si j'ai par vous la vie,
Absence de Philis, j'ai pour vous mille morts.

LES CHEVEUX D'AMARANTHE

Zéphyre bien souvent de votre poil[1] se joue,
Pillant sous ce prétexte un baiser amoureux :
Et des ondes qu'il fait flotter sur votre joue,
Un Pactole[2] prend source en l'or de vos cheveux.

Cheveux petites rets[3], Cupidon vous avoue
De me prendre le cœur : que ce cœur est heureux
Alors que je vous baise, alors que je vous loue,
Cheveux qui l'achevez de le rendre amoureux.

Beaux cheveux, filets d'or, rayons d'ambre et de flamme,
Doux geôliers de mon cœur, doux chaînons de mon âme,
Si par travail s'acquiert votre riche toison :

Et aux feux et aux fers j'exposerai ma vie ;
Puis retournant vainqueur du dragon de l'envie,
14 Mériterai-je pas d'en être le Jason[4] ?

CONCLUSION
DES BEAUTÉS D'AMARANTHE

Alors que j'ai chanté par un vers précieux
Cette divine bouche où Piton[1] se repose,
Que j'ai doré les fers où mon âme est enclose,
4 Et qu'après j'ai fait luire un soleil dans ses yeux.

J'ai fait flotter Pactole[2] avecque ses cheveux,
J'ai fait rire la perle, et soupirer la rose :
Mon pinceau poursuivait, mais ma Muse s'oppose
8 Aux traits les plus hardis des attraits amoureux.

Je voulais peindre à nu les beautés que dérobe
À mes yeux envieux le voile de sa robe ;
11 Mais là des déités est le saint Panthéon.

Aux téméraires yeux là l'amour met des bornes,
Et menace, cruel, du supplice des cornes,
14 Tous ceux qui commettront le péché d'Actéon[3].



Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
4 Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
8 Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
11 Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
14 Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.



Voiture

SONNET

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
4 Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie!
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
8 Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours.
11 Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
14 Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

STANCES
ÉCRITES DE LA MAIN GAUCHE
sur un feuillet des mêmes tablettes,
qui regardait un miroir mis devant l'ouverture

Quand je me plaindrais nuit et jour
De la cruauté de mes peines,
Et quand du pur sang de mes veines
Je vous écrirais mon amour,

Si vous ne voyez à l'instant
Le bel objet qui l'a fait naître,
Vous ne le pourrez reconnaître,
Ni croire que je souffre tant.

En vos yeux, mieux qu'en mes écrits,
Vous verrez l'ardeur de mon âme,
Et les rayons de cette flamme
Dont pour vous je me trouve épris.

Vos beautés vous le feront voir
Bien mieux que je ne le puis dire ;
Et vous ne sauriez bien lire
Que dans la glace d'un miroir.



Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandait dans le milieu des airs,
Et jetait sur le Cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale,

Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
Et remplissait de feux la rive orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour ;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis était l'Astre du jour.

STANCES SUR UNE DAME,
DONT LA JUPE FUT RETROUSSÉE
en versant dans un carrosse, à la campagne

Philis, je suis dessous vos lois,
Et sans remède à cette fois,
Mon âme est votre prisonnière :
Mais sans justice et sans raison,
Vous m'avez pris par le derrière,
N'est-ce pas une trahison ?

Je m'étais gardé de vos yeux ;
Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nôtre ;
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre,
De quoi je ne me gardais pas.

D'abord[1] il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie ;
Et le méchant en cet état,
S'était caché toute sa vie,
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits :
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit votre cul sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien ;
Mais ayant vu votre derrière,
Il n'osa plus montrer le sien.

En découvrant tant de beautés,
Les Sylvains furent enchantés,
Et Zéphyre voyant encore
D'autres appas que vous avez :
Même en la présence de Flore,
Vous baisa ce que vous savez.

La Rose la Reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs,
De crainte l'œillet devint blême ;
Et Narcisse alors convaincu,
Oublia l'amour de soi-même,
Pour se mirer en votre cul.

Aussi rien n'eſt si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Votre teint qui jamais ne change,
Et le reſte de vos appas,
Ne méritent point de louange,
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux,
Car il eſt farouche à merveilles :
Il eſt dur comme un diamant,
Il eſt sans yeux et sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime, et veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Univers,
En fassent vivre la mémoire ;
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau Cul qui fût jamais.

Philis, cachez bien ses appas,
Les mortels ne dureraient pas,

Si ces beautés étaient sans voiles ;
Les Dieux qui règnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Étoiles,
Ont un moins beau siège que vous.

ORDONNANCE POUR UN FESTIN

Pour nous soûler[1] il nous faut des perdreaux,
Force pluviers, et force cailleteaux ;
Mais à cela je veux faire la nique,
Si nous n'avons la bisque magnifique
À double front et triples chapiteaux.

Que l'entremets paraisse des plus beaux,
Suivi de fruits entassés à monceaux ;
Car il nous faut une chère Angélique[2]
Pour nous soûler.

Nous y voulons contes, et mots nouveaux,
Chansons, dizains, ballades et rondeaux,
Et quand et quand[3] excellente musique ;
Et plus que tout un broc de vin qui pique ;
Que dis-je, un broc ? Il en faut des tonneaux
Pour nous soûler.

RONDEAU

Ou vous savez tromper bien finement,
Ou vous m'aimez assez fidèlement :
Lequel des deux, je ne le saurais dire,
Mais cependant je pleure et je soupire,
Et ne reçois aucun soulagement.

Pour votre amour j'ai quitté franchement
Ce que j'avais acquis bien sûrement ;
Car on m'aimait, et j'avais quelque empire
Où vous savez.

Je n'attends pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'un amant,
Et qui pourrait me tirer de martyre :
À si grand bien mon courage n'aspire,
Mais laissez-moi vous toucher seulement
Où vous savez.

STANCES

Je pensais que la destinée
Après tant d'injustes rigueurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut toutefois.

Je pensais que le pauvre amour
Qui toujours vous prêta ses charmes
Fut banni loin de votre cour,
Lui, son arc, ses traits et ses armes,
Et ce que je puis espérer
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouvez si maltraiter
Un qui vous a si bien servie.

Je pensais, car nous autres poètes
Nous pensons extravagamment,
Ce que dans l'éclat où vous êtes,
Vous feriez, si dans ce moment
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Bouquinken[1],
Et lequel serait en disgrâce,
De lui ou du père Vincent[2].

Je pensais si le cardinal,
Je dis celui de La Valette[3],
Voyait le brillant sans égal

Dans lequel maintenant vous êtes,
J'entends celui de la beauté,
Car au prix je n'estime guère,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout celui de la majesté,

Que tant de charmes et d'appas,
Qui naissent partout sous vos pas
Et vous accompagnent sans cesse,
Le feraient pour vous soupirer,
Et que Madame la Princesse
Aurait beau s'en désespérer.

Je pensais à la plus aimable
Qui fut jamais dessous les cieux,
À l'âme la plus adorable
Que formèrent jamais les dieux,
À la ravissante merveille
De cette taille sans pareille,
À la bouche la plus vermeille,
La plus belle qu'on vit jamais,

À deux pieds gentils et bien faits
Où le temple d'amour se fonde,
À deux incomparables mains
À qui le ciel et les destins
Ont promis le sceptre du monde,
À cent appas, à cent attraits,
À cent mille charmes secrets,
À deux beaux yeux remplis de flamme
Qui rangent tout dessous leurs lois :
Devinez sur cela, Madame,
Et dites à qui je pensais.



L'Estoile

RÉCIT D'UN ALCHIMISTE

Les plus savants suivent mes pas,
Mon art vous doit bien faire envie,
Je puis vous garder du trépas,
Jusqu'à la fin de votre vie.
Je suis l'honneur des beaux esprits,
Je mérite que l'on m'adore,
Sans qu'on m'ait jamais rien appris,
Je sais tout, fors ce que j'ignore.
Je fais que nul homme vivant,
Ne se lève quand il se couche,
Et ne peut jamais parler en buvant,
Ni manger sans ouvrir la bouche.
Je fais distiller nuit et jour,
Des eaux pour faire des pommades,
Qui peuvent guérir de l'amour,
Tous ceux qui n'en sont point malades.
Enfin j'ai des secrets divins
Pour donner la mort, ou la vie,
Et n'est pas jusqu'aux Quinze-Vingts[1],
Qui de me voir n'aient envie.

POUR LE VENDREDI SAINT

Sonnet

Beauté mon cher souci[1], beau rayon de ma gloire,
L'Amour que j'ai pour toi m'envoie au monument,
Et si grands sont les maux que je souffre en t'aimant,
Qu'on pourra prendre un jour pour fable[2] mon histoire.

Que je sois ton Soleil en la nuit la plus noire,
Que tous mes ennemis soient les tiens seulement,
Tâche à les surmonter et qu'éternellement
8 Je sois mort à tes yeux et vif en ta mémoire.

Adieu, mon cœur, adieu, je meurs d'amour pour toi,
Que tout cet Univers dure moins que ta foi,
11 Et que par toi, ma mort en tous lieux soit apprise.

Adieu, je n'en puis plus, le mal m'ôte la voix.
Ainsi dit JÉSUS-CHRIST parlant à son Église,
14 Quand il mourut pour elle en l'arbre de la Croix.



Guillaume Colletet

HOMMAGE AUX MÂNES DE RONSARD

Afin de témoigner à la Postérité,
Que je fus en mon temps Partisan de ta gloire,
Malgré ces ignorants de qui la bouche noire
4 Blasphème parmi nous contre ta Déité[1],

Je viens rendre à ton nom ce qu'il a mérité :
Belle âme de RONSARD dont la sainte mémoire
Remportera du temps une heureuse victoire,
8 Et ne se bornera que de l'éternité.

Attendant que le Ciel mon désir favorise
Que je te puisse voir dans les plaines d'Élyse[2],
11 Ne t'ayant jamais vu qu'en tes doctes Écrits ;

Belle âme, qu'Apollon ses grâces me refuse,
Si je n'adore en toi le roi des grands Esprits,
14 Le père des beaux vers et l'enfant de la Muse.

LA FLEUR DE SOPHIE

Sonnet

Je cueille cette fleur en l'honneur de Sophie,
Puisqu'elle a ses beautés aussi bien que son nom,
Et que pour acquérir comme elle du renom
Contre l'effort du temps son teint se fortifie.

Quoique de mille fleurs ce parc se glorifie,
Que ces trésors vivants dont l'émail sent si bon,
Soient le sang de Narcisse, et le lait de Junon,
Cette fleur immortelle en splendeur les défie.

Sachez, siècles futurs, et vous peuples divers
Qui viendrez consulter l'oracle de mes vers,
Que j'ai mis cette Fleur à l'abri du tonnerre ;

Et gravez dans vos cœurs ces mots mystérieux :
Cérilas[1] a cueilli cette fleur sur la terre,
Bien qu'elle eût sa racine, et son front dans les Cieux.

SOUVENIR

Sonnet

Subtile trame d'or, aimable tresse blonde,
Beau front, trône d'ivoire, où sied la Majesté ;
Beaux yeux, Astres d'amour, dont la vive clarté
Sous deux Arcs triomphants se communique au monde ;

Bouche où la Grâce parle, et l'Éloquence abonde ;
Sein de lait, qui du marbre avez la fermeté,
Petits globes mouvants du Ciel de la Beauté ;
Mais qui gravez des lois sur la terre, et sur l'onde ;

Pieds qui réglez vos pas d'un air impérieux ;
Beau port, vivant écueil, des hommes et des Dieux ;
Vous dont le seul défaut n'est que d'être inhumaine,

Ô SOPHIE, ô trésor de splendeur et d'appas,
Le jour que je vous vis que je souffris de peine !
Et que j'en souffre encore en ne vous voyant pas !

LE MAI

Chanson

Puisque la saison nous convie
À cueillir les fruits de l'Amour,
Ne perdons point le temps, SYLVIE,
Sus, cueillons-les à notre tour ;
Viens-t'en d'un visage plus gai
Dedans ce bois planter le Mai.

Ici tout abonde en délices,
Cet ombrage est propre aux Amants ;
Les seuls oiseaux y sont complices
De leurs secrets contentements ;
Et leur chant en serait plus gai
S'ils nous voyaient planter le Mai[1].

Chère Maîtresse, je t'assure
Que dès le jour que tes beaux yeux
Me firent au cœur la blessure
Que depuis je porte en tous lieux,
J'espérai que d'un cœur plus gai
Nous planterions tous deux le Mai.

Mais comment, Beauté sans seconde,
Ton cœur doute-t-il de ma foi ?
Il n'est point de Berger au monde
Qui soit plus fidèle que moi,
Ni qui d'un mouvement plus gai
Puisse aujourd'hui planter le Mai.

Lors la Belle toute fâchée
De le voir ainsi s'affliger
Au pied d'un chêne s'est couchée ;
Soudain cet amoureux Berger

Devenu plus libre et plus gai
Avec elle a planté le Mai.



Claudine, avec le temps tes grâces passeront,
Ton jeune teint perdra sa pourpre et son ivoire ;
Le Ciel qui te fit blonde, un jour te verra noire,
Et comme je languis, tes beaux yeux languiront.

Ceux que tu traites mal te persécuteront,
Ils riront de l'orgueil qui t'en fait tant accroire ;
Ils n'auront plus d'amour, tu n'auras plus de gloire ;
Tu mourras, et mes vers jamais ne périront.

Ô cruelle à mes vœux, ou plutôt à toi-même,
Veux-tu forcer des ans la puissance suprême,
Et te survivre encore au-delà du tombeau ?

Que ta douceur m'oblige à faire ton image,
Et les ans douteront qui parut le plus beau,
Ou mon esprit, ou ton visage.

LES MUSES BERNÉES

Sonnet

Certes, il faut avoir l'esprit bien de travers
Pour suivre maintenant les Muses à la trace ;
Les Gueuses qu'elles sont mettent à la besace[1]
Ceux à qui leurs secrets ont été découverts.

Depuis que j'ai trouvé la fontaine des Vers,
Le bien s'enfuit de moi, le malheur me pourchasse ;
Je n'ai pour aliment que les eaux de Parnasse,
Et n'ai pour tout couvert que des feuillages verts.

Ingrates Déités, cause de mon dommage ;
Le temps et la raison me font devenir sage,
Je retire aujourd'hui mon épingle du jeu.

Je préfère à vos eaux un trait de malvoisie,
Je mets pour me chauffer tous vos lauriers au feu,
Et me torche le cul de votre Poésie.



Des Barreaux

Que ta condition, Mortel, me semble dure,
Tout ce qui naît périt dans ce vaste séjour,
Et la vie s'enfuit, sans espoir de retour :
Sus donc, employez bien le temps pendant qu'il dure.

Prenons tous les plaisirs que permet la nature,
Pendant que nous voyons la lumière du jour.
On ne boit point là-bas, on ne fait point l'amour,
Dans cette longue nuit qui suit la sépulture.

La mort étant un mal que l'on ne peut guérir,
Bien que j'aie douleur qu'il me faille mourir,
Cette douleur en moi de plaisir est suivie,

Et pour me consoler je ne fais point d'effort,
Car je ne connais point plus grand heur dans la vie,
Que d'avoir grand sujet d'enrager de la mort.



Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner qu'en choquant ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité
8 Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'eſt glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
11 Tonne, frappe, il eſt temps ; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
14 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Chriſt ?



Nicolas Frénicle

[LE CYCLOPE AMOUREUX DE GALATÉE]

LIZIDOR

.... Rien ne peut éviter l'empire de l'Amour ;
Les rois et les bergers lui vont faire la cour,
Et ce Tyran des cœurs pour montrer sa puissance
Traite souvent les Grands avec plus d'insolence
Que ses moindres sujets qui reçoivent de lui
La grâce désirée après un peu d'ennui[1] :
Le furieux cyclope horreur de la Sicile[2],
Polyphème autrefois le trouva moins facile
Que ne fit pas Acis[3] jeune homme efféminé,
Faible esclave d'Amour aux plaisirs adonné,
Qui sur ce grand Géant emporta la victoire ;
Jouit de Galatée, et tout comblé de gloire
Tenait entre ses bras cette nymphe des eaux[4]
Tandis que son rival jouait des chalumeaux
Sur le bord de la mer, où d'une plainte vaine
Il publiait ainsi le sujet de sa peine.

« Flots, jaloux de mon bien, pourquoi me privez-vous
De l'unique regard que mon œil trouve doux ?
Seule Divinité de mon cœur adorée,
Délices de Doris, et du vieillard Nérée.
Sortez, ô Galatée, et venant dessus l'eau
Faites voir qu'après vous la Mer n'a rien de beau ;
Quel plaisir vous retient dedans ce vaste Empire
Tandis que loin de vous Polyphème soupire ?
Sortez, ô Galatée, et ne permettez pas
Que pour vous trop aimer je souffre le trépas ;
Mes antres sont plus beaux que les grottes profondes
Que mon père Neptune a mises sous les ondes ;
Un divers coquillage embellit vos maisons ;
Et moi je vois mon antre aux plus rudes saisons
Couronné de verdure, et couvert d'un feuillage
Qui durant la chaleur me donne de l'ombrage,
Ou me défend des vents quand pesant de sommeil
L'hiver fait loin de nous reculer le soleil,
Produit les longues nuits, et d'une froide haleine
Engourdit la nature, et désole la plaine ;
Au lieu de vos poissons, j'ai des troupeaux nombreux
De chèvres, de brebis, de juments, et de bœufs
Que vous priserez plus que la troupe indomptée
Des grands monstres marins que gouverne Protée ;
Vous aurez le corail, les perles, l'ambre gris
À qui la rareté donne seule le prix ;
Les richesses que j'ai sont toujours en estime ;
Il est bien malaisé que la parole exprime
Les présents que Cérès me fait en mille lieux ;
L'abondance que j'ai de fruits délicieux,
D'agréables pâtis[5], de fertiles vallées,
Et de sombres forêts du peuple reculées,
Où les daims et les cerfs ne vous manqueront pas
S'il vous plaît en chassant y prendre vos ébats ;
Venez me soulager des peines que j'endure,
Ô gloire de ces lieux, chef-d'œuvre de Nature ;
Venez ma belle Nymphe, et propice à mes vœux
Étendez sur la mer les flots de vos cheveux ;
Oubliez désormais vos sœurs les Néréides ;
Sortez mon beau soleil, de ces plaines humides,
Et ne retournez plus dans ce moite séjour ;
Qu'après tant de douleurs le plaisir ait son tour ;
Venez cueillir les fleurs de mes larges prairies ;

Venez vous promener sur les rives fleuries
De cent petits ruisseaux dont le bruit eﬆ si doux
Que souvent j'y dormais lorsque l'amour pour vous
Ne me gênait l'esprit, et n'avait pas encore
Asservi ma franchise aux beautés que j'adore ;
Prenez possession de mes biens, et de moi ;
Venez, ô mon désir, me prescrire la loi
Qu'il vous plaît que je suive, et n'ayez davantage
À contrecœur mes dons, mes vœux, et mon servage :
Hélas ! vous êtes sourde à ma plaintive voix ;
Vous m'avez en horreur, je brûle toutefois
Avecque tant d'ardeur que je perds le courage
De souffrir plus longtemps un si sensible outrage ;
Je n'ai point de repos ni le jour ni la nuit ;
Une rage importune en tous endroits me suit ;
Le mont qui sert aux Dieux d'un superbe trophée,
Arrêtant de son faix la tête de Typhée[6],
Vomit un moindre feu que celui de mon cœur ;
D'où viennent ces mépris ? D'où vient cette rigueur ?
Acis serait-il bien l'auteur de mon martyre ?
Eﬆ-ce lui qui s'oppose à ce que je désire ?
Vous a-t-il enchantée ? a-t-il charmé vos yeux ?
Si je puis découvrir que cet audacieux
Soit bien auprès de vous, j'écraserai sa tête
Sous l'effort de mon bras qui comme une tempête
Abat ce qu'il rencontre, et brise les vaisseaux
Qui s'étaient garantis de la fureur des eaux ;
J'ai de la force assez pour vous rendre vengée
Si de quelque ennemi vous étiez outragée ;
J'en ai de même aussi pour me venger de ceux
Qui prendraient du plaisir à me voir malheureux ;
Rejetez ce mignon qui ne peut pas défendre
Le bien où sa faiblesse a le cœur de prétendre ;
Venez, ô Galatée, et sortez de ce lieu
À qui vous devez dire un éternel adieu. »
   Ainsi comblé d'ennui l'amoureux Polyphème
Assis dessus un mont contait le mal extrême
Que lui faisait souffrir la puissante Vénus ;
Vos myﬆères sacrés n'étaient point inconnus
À ce triﬆe cyclope, ô filles de Mémoire ;
Il connaissait votre onde où vous l'aviez fait boire,
Et n'eut point de remède à ses tourments divers
Qui fût plus assuré que la douceur des vers.



Vion d'Alibray

Cher Ami, si tu m'en veux croire,
Nous quitterons ces jeunes sots
Qui ne parlent que de la gloire
4 Des combats qu'on fait sur les flots.

Éternisons notre mémoire
À vider un nombre de brocs.
Si nous sommes gros de trop boire,
8 Nous en tiendrons plus, étant gros.

Moquons-nous de cette fumée
Qu'on appelle la renommée,
11 Et dont se moque l'Esprit fort[1].

Un verre plein durant la vie
Est cent fois plus digne d'envie
14 Qu'un tombeau vide après la mort.



Ami, fuyons les canonnades,
Ne parlons que de Carbonnades[1],
De Jambons et de Saupiquets[2].
Laissons tonner Mars et sa foudre
Et n'allumons point d'autre poudre
6 Que celle qui sort des luquets[3].

Bienheureux mille fois cet âge
Qui ne connaissait point l'usage

De tous ces instruments d'Enfer :
Ce fut sans doute une Mégère
Qui rendit la mort plus légère
12 En l'armant de plomb et de fer.

Loin donc le mousquet et la pique,
Cherchons une arme plus antique
Et prenons le pot, mais en main ;
Suivons Bacchus en cette guerre,
Où des plus sanglants coups de verre
18 On relève le lendemain.



J'ai fait des vers toute ma vie
Et j'ai toute ma vie aimé ;
Ma pauvre veine en est tarie,
4 Et mon cœur en est consumé.

J'étais glorieux de te suivre,
Père du savoir et du jour,
Et croyais aussi que l'amour
8 Me ferait heureusement vivre ;

Maintenant près de mes vieux ans,
J'ai mille repentirs cuisants
11 De n'avoir pris un meilleur maître.

Phébus et l'amour m'ont trahi ;
Mes vers, vous le faites connaître
14 Combien tous les deux m'ont haï.



Martial de Brive

LES VÉRITÉS DU MONDE

Le monde est bon, il est fidèle aux âmes,
Il va sans s'égarer tout droit,
Oui-da, oui-da, tout droit aux flammes.

Qu'il est adroit, que sa conduite est sage !
On voit bien qu'il est tout esprit,
Oui-da, oui-da, esprit d'orage.

Cloître odieux, prison affreuse et noire,
Ton triste séjour ne vaut rien,
Oui-da, oui-da, rien que la gloire.

Passons le temps, noyons-nous de délices,
Jouons, ne touchons plus que dés,
Oui-da, oui-da, que des Cilices.

Le monde est bon, ses lois sont équitables,
Il est si bon qu'il est à tous,
Oui-da, oui-da, à tous les Diables.

DES GRANDEURS DE DIEU

Paraphrase du cantique des Trois Enfants

Êtres qui n'avez rien que l'Être,
Êtres qui croissez seulement,
Êtres bornés au sentiment,
Êtres capables de connaître,
Venez par des transports sacrés
Franchir les différents degrés
Soit du genre soit de l'espèce,

Et prenez soin de vous unir
À bénir le Seigneur sans cesse
Puisque sans cesse il prend le soin de vous bénir[1].
Benedicite Angeli Domini Domino
Anges, substances immortelles,
Dépendantes Divinités
Du flambeau des Éternités,
Intelligentes étincelles,
Esprits en qui sans mouvements
Pendant un éternel moment
Dieu prend plaisir de se répandre,
Bénissez les saintes beautés
Que vous ne pouvez pas comprendre,
Et portez nos ardeurs plus loin que vos clartés.
Benedicite coeli Domino
Beaux Cieux, admirables Machines
D'azur en voûte suspendu,
Dont un jour le monde éperdu
Verra les affreuses ruines,
Tabernacles étincelants,
Trônes assurés et roulants,
Cercles de la terre et de l'onde,
Corps d'airain massifs et dispos,
Bénissez l'arbitre du monde
Qui dans le mouvement a mis votre repos.
Benedicite aquae omnes quae super coelos sunt Domino
Clair amas de Mers précieuses
Qui pendez sur ce Firmament
Et faites sans écoulement,
Couler vos ondes lumineuses :
Eaux assises dessous ces feux
Qui d'un éclat triste et pompeux
Brillez dans la nuit la plus sombre,
Bénissez le Dieu qui remplit
D'un appareil d'Astres sans nombre,
Comme d'un Sablon d'or votre superbe lit.
Benedicite omnes Domini Domino
Vertus qu'en faveur de l'Espèce
Dieu loge dans l'Individu,
Afin que l'un étant perdu
L'autre lui succède sans cesse :
Propriétés qui déclarez
Dans les Êtres confédérés

Les titres de leurs alliances,
Traits d'un même Être en divers corps,
Unions dans les différences,
Bénissez le Seigneur de ces rares accords.

Benedicite Sol

Corps sans chaleur dont la nature
Reçoit sa plus vive chaleur,
Soleil qui faites sans couleur
Ce que le monde a de peinture :
Œil et cœur de cet Univers,
Cause de mille effets divers,
Portrait de la cause première,
Bénissez l'Astre nonpareil
De votre éloquente lumière
Le Soleil devant qui vous n'êtes pas Soleil.

Et Luna Domino

Lampe d'argent au ciel pendue
De qui le pâle feu nous luit
Pendant que l'horreur de la Nuit
Dessus la Terre est épandue :
Lune de qui les faibles rais
Ensemble lumineux et frais
Possèdent des clartés sans flammes ;
Bénissez Dieu dont les bontés
Souffrent nos défauts en nos Âmes
Qui pour ce grand Objet ont de froides clartés.

Benedicite Stellae Coeli Domino

Paillettes d'Or, claires Étoiles,
Dont la nuit fait ses Ornements,
Et que comme des Diamants,
Elle sème dessus ses voiles :
Fleurs des Parterres azurés,
Points de lumière, clous dorés
Que le Ciel porte sur sa roue
De vous soit à jamais béni,
L'esprit souverain qui se joue
À compter sans erreur votre nombre infini.

Benedicite omnis imber

Exhalaisons alambiquées
Qui noyez la Terre à dessein
De faire un tombeau de son sein
Gros de semences suffoquées :
Sources des orgueilleux torrents

Qui sur nos campagnes errants[2]
Volent le trésor de l'année :
Bénissez, salutaires fleaux,
La justice bien ordonnée
Qui nous ôte des biens dont nous faisons des maux.

Et Ros Domino

Grains de Cristal, pures rosées
Dont la Marjolaine, et le Thym
Pendant la fraîcheur du matin
Ont leurs Couronnes composées,
Liquides Perles d'Orient,
Pleurs du Ciel qui rendez riant
L'émail mourant de nos Prairies,
Bénissez Dieu qui par les pleurs
Redonne à nos âmes flétries
De leur éclat perdu les premières couleurs.

Benedicite omnes Spiritus Dei Domino

Séditieux esprits d'orages,
Vents à l'inconstance obstinés,
Démons volants et déchaînés
Qui présidez sur les naufrages,
Vrais Corsaires, Tyrans des eaux,
Perfides Âmes des Vaisseaux ;
Bruyantes ailes de la foudre,
Bénissez Dieu de qui la voix,
Comme vous dissipez la poudre[3],
Dissipe les États, et les têtes des Rois.

Benedicite ignis, et aestas Domino

Feu ravi par-dessus la nue,
Qui vivez dans votre Élément
Sans action, sans aliment,
En une Extase continue,
Et vous qui çà-bas exilé
Vers le Ciel d'un effort zélé
Poussez vos flammes asservies ;
Bénissez tous deux ardemment
Dieu qui peint en vous les deux vies
D'ont l'Une est au Repos, et l'Autre au Mouvement.

Benedicite frigus Domino

Hiver, de qui la Tyrannie,
Tient tous les ans durant trois Mois
Le Grand Corps du Monde aux abois,
Et la nature en agonie ;

Syncope de l'an qui vieillit,
Qui fait que la Terre pâlit,
Ressentant ses veines glacées,
Saison qui pèche par froideur
Vos fautes seront effacées,
Pourvu qu'à bénir Dieu vous ayez de l'ardeur.

Et aestas Domino

Et vous chaud ennemi des herbes,
Qui ne souffre point de lieux verts,
Été bile de l'Univers[4],
Qui servez à dorer nos gerbes,
Temps qu'on peut appeler trop Beau
Qui refusez un filet d'Eau,
Au sein de la Terre embrasée,
Bénissez Dieu dont la bonté
Fait de sa grâce une rosée,
Qui tempère en nos cœurs un périlleux Été.

Benedicite rores et pruina Domino

Bruine, Rosée épaissie,
Dont les grains clairs et détachés
Au matin sur l'herbe épanchés
La rendent chenue et transie :
Cristal en poussière brisé
Dont l'Émail des Prés est frisé,
Au point que le Ciel se colore,
Subtil crêpe de verre trait
Échappé des mains de l'Aurore :
Bénissez à jamais la main qui vous a fait.

Benedicite glacies

Glace si luisante et si fraîche,
Superbe asile des Poissons
Qui défendez aux Hameçons
D'y venir que par une brèche,
Transparente voûte des Eaux,
Glissante écorce des Ruisseaux,
Solide pavé des Rivières,
Bénissez le Maître des flots
Qui pour dompter leurs bosses fières,
Les sait durcir en plaine ouverte aux chariots.

Et nives Domino

Eau que le froid lie et resserre,
Neige dont l'air se déchargeant,
D'une vaste toison d'argent,

Enveloppe toute la Terre,
Grand manteau dont nos Prés couverts
Ne montrent plus leurs habits verts,
Tremblant albâtre de nos plaines,
Bénissez l'Auguste Grandeur
Du juge des Grandeurs humaines
Qui veut qu'on le bénisse en esprit de candeur[5].

Benedicite noctes

Triste nuit de qui les mains sombres
Passent sur le Monde un Pinceau
Qui dans cet Illustre Tableau
Ne laisse que les seules ombres ;
Vous par qui Dieu ravit aux fleurs
La bigarrure des couleurs
Dont au matin il les émaille,
Bénissez sa Divine main
Dont l'Art adorable travaille,
À les tenir tantôt[6] pour les peindre demain.

Et dies Domino

Véritable Enfant de lumière,
Jour, universelle beauté,
Jour qui donnez la liberté
À la nature prisonnière,
Jour dont nos yeux sont éclairés,
Habit de splendeur qui parez
L'Épine aussitôt que la Rose,
Bénissez d'un esprit soumis
Le Dieu d'amour qui vous expose[7]
Pour ses Adorateurs, et pour ses Ennemis.

Benedicite figura

Épouvantable Cimeterre
Dont la Dextre de Dieu vivant
Va ses ennemis poursuivant
Jusques au centre de la Terre,
Foudre juste effroi de nos cœurs
Sous qui nous voyons des pécheurs
Fumer les têtes allumées,
Que vos tonnerres soient des chants
Pour bénir le Dieu des Armées
Pendant que sa justice immole les méchants.

Et Nubes Domino

Ondes subtilement tracées
D'un Azur si sombre et si clair

Qu'on prend dans les plaines de l'air
Pour des collines entassées,
Longs Ordres de riches bouillons,
Plis de l'Air, célestes sillons,
Belles Rides, pompeux Nuages,
Bénissez le Maître des Cieux,
Et que vos couleurs soient langages
Pour parler hautement de sa gloire à nos yeux.

Benedicat terra Domino

Bénissez Dieu, Terre superbe
Sous tant de vêtements divers,
Tantôt tous blancs, tantôt tous verts
Du blanc de Neige, et du vert d'herbe,
Offrez-lui l'agréable Encens
De vos ouvrages fleurissants,
Ingénieuse Bouquetière,
Et puisqu'il daigne vous donner
Et l'industrie, et la matière,
Ne faites de Bouquets que pour le couronner.

Benedicite montes

Et vous orgueilleuses montagnes
Dont les sommets unis aux Cieux
Bravent d'un front audacieux
L'humilité de nos campagnes,
Piliers du monde, arcs triomphaux,
Belles bosses, nobles défauts[8],
Éternels objets des tempêtes,
Bénissez Dieu, craignez ses coups,
Puisque la hauteur de vos têtes
Ne vous sert qu'à sentir sa main plus près de vous.

Et colles Domino

Collines utiles, et belles,
Que pour l'entretien des brebis
La terre sous ses verts habits
Soulève comme des mamelles ;
Agréables voûtes d'émail
Où l'on monte avec un travail
Plus doux que n'est le Repos même ;
Trônes de la félicité,
Bénissez l'Arbitre suprême
Qui donne tant de Gloire à notre humilité.

Benedicite universa germinantia in terra Domino

Simples précieux, et vulgaires,

Herbes de toutes les saisons
D'où coulent les mortels poisons,
Ou les remèdes salutaires,
Lignes peintes, filets mouvants
Qu'on voit flotter au gré des vents
Comme une verte chevelure,
Vif émail qui vivez si peu,
Froides languettes de verdure :
À bénir le Seigneur, soyez langues de feu.

Benedicite fontes Domino

Fontaines où le Soleil nage
Clairs Miroirs de Cristal coulant
Où par l'éclat d'un or tremblant,
Cet Astre fait voir son Image,
Chastes Mères de nos ruisseaux
Qui naissent du Sein de vos Eaux
Au point qu'ils commencent leur course ;
Sources qui tarissez souvent,
Bénissez l'Adorable source
Qui coule pour jamais du Sein du Dieu vivant.

Benedicite Maria

Vaste Océan, Monde liquide,
Lice des Carrosses ailés
Que les quatre vents attelés
Traînent où la fureur les guide :
Monstre qu'on voit toujours caché
Et dans votre lit attaché
Comme un frénétique incurable,
Brisez d'un flot humilié
Vos Augustes chaînes de sable,
Et bénissez la main qui vous en a lié.

Et flumina Domino

Ondes sagement égarées
Dans ces judicieux détours
Par qui le commerce prend cours
Entre les villes séparées,
Veines des champs, longs Serpents d'eau
Qui par un cours vieil, et nouveau
Échappez sans cesse à vous-même[9],
Fleuves qui faites tant de bruit,
Votre murmure est un blasphème
S'il ne bénit la main de Dieu qui vous conduit.

Benedicite Cete, et omnia quae moventur in aquis Domino

Vous dont les Nochers se retirent,
S'ils veulent sauver leurs vaisseaux,
Baleines qu'on voit sur les eaux
Comme des Îles qui respirent,
Et vous tous, petits habitants
De ces Palais creux, et flottants
Que forme le marbre de l'onde ;
Bénissez Dieu, muets poissons,
Puisque sa conduite profonde
A mis votre silence au rang de nos chansons.

Benedicite omnes volucres Domino

Oiseaux qui par vos beaux Plumages
Tenez l'œil de l'homme ravi,
Et qui ravissez à l'envi
Son oreille par vos Ramages ;
Voix visibles, sons emplumés,
Orgues de chair, luths animés,
Chantres qui sur la tablature[10]
Que vous lisez en votre cœur,
Chantez avec art par nature
Invitez la nature à bénir son auteur.

Benedicite omnes bestiae et pecora Domino

Esprits de chair, âmes de boue,
Bêtes esclaves de vos sens,
Ouvrages bas et languissants
De la nature qui se joue ;
Cerfs, et Lions, Brebis, et Loups,
Animaux farouches et doux,
Ne soyez plus incompatibles,
Adorez Dieu paisiblement,
Et puisqu'il vous a fait sensibles,
Bénissez son Saint nom avecque sentiment.

Benedicite filii hominum Domino

Homme en qui les diverses choses
Dont ce vaste monde est rempli
Comme en un monde recueilli
Sont délicatement encloses
Pierre, et plante conjointement
Par l'Être, et par l'accroissement ;
Bête en la chair, en l'esprit ange,
Puisque tous Êtres sont en vous,
Honorez Dieu d'une louange,
Qui seule ait la vertu de le bénir pour tous.

Benedicat Israël. Benedicite sacerdotes, etc.
Bénis Dieu, peuple Israélite :
Prêtres qui servez ses Autels,
Justes que ses yeux immortels
Ont choisis pour Vaisseaux[11] d'élite,
Bénissez l'objet de nos vœux
Qui nous sert au milieu des feux[12]
D'une inviolable défense,
Et nous trois qu'il rend Triomphants
Dans l'infirmité de l'enfance
À bénir son Saint Nom, ne soyons pas Enfants.



Surin

CANTIQUE SPIRITUEL I

LES SAINTS ENIVRÉS D'AMOUR

(Sur l'Air : « J'ai rencontré un Allemand »)

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Un jour je vis un Séraphin
Qui brûlait de l'Amour Divin
Dans une chair mortelle ;
Il me disait dans sa ferveur :
« Viens-t'en puiser chez le Sauveur
La douceur Éternelle.
Du pur amour, j'en ai goûté,
Depuis je suis tout transporté,
Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu,
C'est mon ami fidèle. »

SAINT FRANÇOIS XAVIER

J'ai vu l'Apôtre du Levant[1]
Qui dans cette source buvant
Ne respirait que flammes ;
Partout il allait poursuivant
Du monde faux et décevant
Les pratiques infâmes ;
Prêchant JÉSUS, et ses grandeurs,
Il disait parmi ses ardeurs :
« Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu
Et le salut des Âmes. »

Un jour il était sur la mer,
Presque sur le point d'abîmer
Par l'effort de l'orage,
Dessus un débris de vaisseau
Qui flottait au-dessus de l'eau ;
Ayant pris ce breuvage,
Malgré la mer, malgré le vent,
Il faisait retentir souvent,
« Dieu, Dieu, Dieu, je me perds en Dieu,
Ô quel heureux naufrage ! »

LE BIENHEUREUX STANISLAS KOSKA

Poursuivant toujours mon chemin,
Je vis un petit Chérubin,
Stanislas on le nomme[2],
Pendant qu'on l'allait dépouillant,
Pour soulager son cœur bouillant,
J'ouis ce saint jeune homme
Pris de vin délicieux,
Pousser ces cris jusques aux Cieux :
« Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu
C'est lui qui me consomme. »

SAINTE THÉRÈSE

J'aperçus d'un autre côté
Une Vierge rare en beauté,
Qu'on appelle Thérèse[3] ;
Son visage tout allumé,
Montrait bien qu'elle avait humé
De ce vin à son aise ;

Elle me dit : « Prends-en pour toi,
Bois, et chante avec moi,
Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu,
Tout le reste me pèse. »

SAINTE CATHERINE DE GÊNES

Une Génoise, dont le cœur,
Était plein de cette liqueur,
Semblait lui faire escorte ;
Elle aussi rouge qu'un charbon,
S'écriait : « Que ce vin est bon !
Que sa chaleur est forte !
Ô pur amour ! ô vérité !
Ô surnaturelle beauté !
Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu,
Son amour me transporte. »

SAINTE MADELEINE

J'ai vu celle qu'un doux effort
D'amour plus puissant que la mort
A rendu pénitente,
Qui pour avoir bu par faveur
Dans les fontaines du Sauveur,
S'en courut toute ardente
Crier dans l'horreur des déserts,
Parmi les célestes concerts,
« Dieu, Dieu, Dieu, JÉSUS est mon Dieu,
Et je suis son amante. »

SAINT PAUL

Mais l'objet le plus ravissant[4],
C'est cet Apôtre si puissant
Que sur tous on révère,
Paul le divin, plein de travaux,
Blessé d'amour, froissé de maux,
Heureux dans la misère,
Qui toute la terre émouvant
Entonnait d'un esprit fervent :
« Dieu, Dieu, Dieu, nous n'avons qu'un Dieu,
Mort dessus le Calvaire. »

Depuis ces rencontres heureux,
Je fais état d'être amoureux

De la bonté suprême ;
Après avoir tout délaissé,
Je veux aller comme insensé,
Oublieux de moi-même,
Crier partout : « Ô Charité !
Le Monde n'est que vanité,
Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu,
C'est le seul bien que j'aime. »

Si je rencontre les démons,
Je les renverrai jusqu'au fond
De leur caverne noire ;
Allez, maudits, fiers ennemis
De ceux que Dieu tient affermis
Dans l'amour de sa gloire ;
S'ils me résistent, je dirai,
Et plein d'ardeur je chanterai :
« Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu,
À lui seul la Victoire. »

Enfin je me veux enivrer
De cet amour, et me livrer
Au charme qui m'attire ;
Après que j'en aurai bien bu,
S'il paraît que je sois ému,
Le monde aura beau rire,
J'irai partout chanter l'Amour,
Et je chanterai nuit et jour :
« Dieu, Dieu, Dieu, je ne veux que Dieu,
Vive son doux Empire. »



Le Trésor des épitaphes pour et contre le Cardinal

Passant qui de ce monde admire les appas,
Qui t'admire toi-même, et te plais en ton être,
Arrête, et lis ces vers qui te feront connaître,
Quelle est la vanité des choses d'ici-bas.
Richelieu dont le nom remplit toute la terre,
Qui pour nous mettre en paix porta partout la guerre,
Qui confondait l'orgueil des plus superbes Rois,
Qui fit craindre le sien à l'égal de la foudre,
Qui mit le Rhin, la Meuse et le Pô sous ses lois,
Dessous ce grand tombeau n'est plus qu'un peu de poudre[1].



Ci-gît Armand qui dans toute la terre
Sema la peste, et la faim, et la guerre,
Productions dignes de son esprit :
Et le seul pas qu'au désordre où nous sommes,
Ce Prêtre a fait sur ceux de Jésus-Christ,
C'est qu'il est mort, pour le salut des hommes.



Ci-gît que personne ne pleure
Mon bon Seigneur le Cardinal :
S'il est au Ciel, il n'est pas mal,
S'il est au diable, à la bonne heure.



Tristan L'Hermite

À MONSIEUR DE CHAUDEBONNE
Ode

Toi que d'une voix générale,
Mars et l'Amour ont avoué,
Et que les Astres ont doué
D'une humeur franche et libérale,
Chaudebonne, puisque le Ciel
A gardé pour moi tant de fiel,
Ne t'oppose point à sa haine ;
Et ne va point mal à propos
Te donner tant soit peu de peine
Pour m'acquérir plus de repos.

Laisse faire à la Destinée ;
Il ne faut pas s'imaginer
Qu'en l'humeur de m'importuner
Elle soit toujours obstinée.
Comme on voit après les frimas
Dont l'Hiver glace nos climats,
La douceur du Printemps renaître,
Mes jours sortiront de leur nuit,
Et mon bonheur touche peut-être
Au malheur dont je suis détruit[1].

Si ces Astres dont l'influence
Préside à mes prospérités,
Roidissent leurs sévérités
Contre ma petite espérance,
Emportant bientôt loin d'ici
Toutes les pointes du souci
Que me donne cette aventure,
J'irai perdre dans ma Maison[2]
Les ressentiments d'une injure
Dont je ne sais pas la raison.

Sous des monts tels que ceux de Thrace
Où le froid eſt presque toujours,
On découvre de vieilles Tours
Où je puis cacher ma disgrâce.
Tous les ans près de ce Château,
Le dos d'un assez grand coteau
D'une blonde javelle éclate ;
Et si l'air n'eſt bien en fureur,
Cette terre n'eſt guère ingrate
À la peine du Laboureur.

Elle n'a qu'un défaut insigne
Qu'on répare chez les voisins :
C'eſt qu'on y voit peu de raisins
Pendre aux bras tortus de la vigne ;
Mais lorsque les prés sont fauchés,
Et que les blés qu'on a couchés
Ont été serrés dans la grange,
Bacchus y vient bientôt après
Dans des Chars tout pleins de vendange
Feſtoyer avecque Cérès.

Jamais le désir des richesses
Ne troublera mes sentiments ;
La Nature et les Éléments
Me feront assez de largesses ;
L'Or éclatant dont le Soleil
Vient couronner à son réveil
Le front orgueilleux des Montagnes,
Et l'argent pur qui va coulant
Sur l'émail fleuri des campagnes,
Me rendront assez opulent[3].

La nuit, quand mille pierreries
Lui donnent un peu de blancheur,
Quand son silence et sa fraîcheur
Flattent mes douces rêveries,
L'Aurore avecque ses habits
Dont les Saphirs et les Rubis
Tentèrent l'âme de Céphale[4],
Et l'Iris offrant à mes yeux
Un Arc des couleurs de l'Opale,
M'offrent tous les trésors des Cieux.

L'Écho d'un Bois ou d'un Rivage,
Où les Bergers vont s'enquérir
Du Destin qu'ils doivent courir
Vivant sous l'amoureux servage.
La Musique de mille Oiseaux,
Le bruit et la chute des eaux
Qui se précipitent des roches,
Et l'ombre au fort de la chaleur,
Me feront de justes reproches,
Si je m'y plains de mon malheur.

Puis, quand les procès ou la guerre,
Que l'on ne saurait éviter,
Ligués pour me persécuter,
M'auraient désolé cette terre ;
Quand une ardente exhalaison,
Ou quelque grande trahison,
Auraient mis ma retraite en flame[5],
Ces maux sont aisés à guérir,
Puisqu'il me reste encore en l'âme
Des Biens qui ne sauraient périr.

Partout où ce n'est point un crime
Que d'aimer la fidélité,
Partout où la sincérité[6]
Peut trouver tant soit peu d'estime,
Que je traverse autant de Mers
Que j'aborde autant de déserts
Qu'Ulysse, ou que le fils d'Anchise,
Je sais que le Ciel m'a promis
Que mon esprit et ma franchise
M'y feront trouver des Amis.

En quelque Quartier où j'arrive,
Si l'on y fait état des Arts,
Soit qu'en ces lieux Minerve ou Mars
Plantent le Laurier ou l'Olive[7],
Du Prince le moins curieux[8],
Et même du moins glorieux
Dont il soit parlé dans l'Histoire,
L'honneur se démentira bien
Si pour avoir beaucoup de gloire
Il ne me fait un peu de bien.

Il est vrai que, loin du grand Prince[9]
Dont mon esprit est amoureux,
Je serais toujours malheureux,
Eussé-je acquis une Province ;
Le sort aurait beau m'obliger,
Il ne pourrait jamais purger
L'humeur dont je serais malade :
Et le Ciel n'a point de liqueur
Dont la douceur fâcheuse, et fade,
Ne me fît toujours mal au cœur.

Mais toi qui gouvernes les Anges
Qui peuvent tout pour mon bonheur[10],
Fais qu'ils m'accordent cet honneur
Pour le prix de mille louanges.
Relevant de mille clartés
Leurs adorables qualités ;
Je ferai si bien leur image,
Qu'il n'est homme entre les Mortels,
Les voyant peints en mon ouvrage,
Qui leur refuse des Autels.

Chaudebonne, si leur réponse
A pour moi quelque trait humain,
Que tout au plus tard, dans demain[11],
Quelqu'un de ta part me l'annonce.
Mais s'il me succède autrement,
Trahis-moi le plus doucement
Que peut faire un Ami fidèle :
Ne me fais faire le rapport
D'une si funeste nouvelle
Qu'une semaine après ma mort.

PLAINTE DE L'ILLUSTRE PASTEUR

Stances

Horreur sacrée et vénérable,
Asile sûr et favorable
À ceux que maltraite le Sort,

Vieille et sombre Forêt que respectent les Âges,
Un Pasteur affligé vient dessous vos feuillages
Parler de son amour, ou plutôt de sa mort.

Votre Paix doit être immortelle,
Vivant sous la sainte tutelle
D'une chaste Divinité[1].
Jamais votre repos n'est troublé de personne :
Mais les élancements que la douleur me donne,
Vous feront excuser mon importunité.

Je ne sais quel Astre invincible,
À qui tout effet est possible,
M'a versé d'un secret poison.
Je ne sais quel Démon dont la force est extrême
Me fait vivre en autrui beaucoup plus qu'en moi-même,
Et défend à mes sens d'écouter ma raison.

C'est en faveur d'une Charite[2]
Qui possède plus de mérite
Que la Fortune n'a de Bien.
Ô de combien d'appas cette nymphe est pourvue !
En nommant son beau nom mon âme est toute émue,
Et tout mon sang frémit lorsque je m'en souviens.

Celle qui du bel Alexandre[3]
Fit réduire la ville en cendre
N'avait point tant d'autorité.
Et la Mère d'Amour ne parut point si belle
Lorsque pour triompher de la troupe immortelle,
Elle tint en sa main le prix de la Beauté[4].

Partout où la Belle se montre,
On voit lever à sa rencontre
De nouvelles moissons de fleurs.
Elle rend parfumé tout l'air qu'elle respire,
C'est la félicité de Flore et de Zéphire ;
Mais c'est le seul sujet qui fait couler mes pleurs.

Ses regards dont la vive flame
Sait pénétrer jusque dans l'âme,
Sont la cause de ma langueur.
Et son aimable teint qui ravit toutes choses,

Éblouissant mes yeux de l'éclat de ses roses,
M'en a mis bien avant les épines au cœur.

Encor si j'avais espérance
Que cette Ingrate eût connaissance
Que ma vie est entre ses mains.
Dieux ! je tremble de peur qu'elle le désavoue,
Avec ce chaste orgueil qui bien souvent se joue,
À rendre malheureux les plus grands des humains.

Amour, à cet esprit céleste,
Passe pour le nom d'une Peste
Dont chacun se doit retirer[5],
Et de ce petit Dieu, la fausse Renommée,
En cette Âme innocente est si fort imprimée
Qu'elle se troublerait d'entendre soupirer.

Douce et plaisante solitude,
Vous connaissez l'inquiétude
Que me donne un mal si pressant.
Combien de fois le jour en vous contant ses charmes,
Ai-je troublé vos eaux avec l'eau de mes larmes,
Et percé de mes cris votre Bois innocent[6] ?

Las ! toutes ces plaintes sont vaines,
La nuit dans les célestes plaines
Commence de faire son tour.
Elle conduit partout le silence et les Ombres,
Et sème le repos dessous ses voiles sombres ;
Mais elle est impuissante où préside l'Amour.

Durant la nuit la plus obscure,
Le vif éclat de sa peinture
Vient de nouveau m'inquiéter.
Je vois mon beau Soleil dans l'ombre la plus noire ;
Car mille esprits de flamme occupant ma mémoire,
Empruntent ses appas pour me venir tenter.

Je vois sa taille ravissante,
J'aperçois sa gorge éclatante
Sur qui flottent ses beaux cheveux,
Ces précieux filets, et ces tresses fatales,
Qui pour les libertés font de nouveaux Dédales,
Et qui serrent les cœurs d'indissolubles nœuds.

Je la vois, cette Belle ingrate,
Qui me caresse et qui me flatte
Au triste objet[7] de ma douleur.
Elle feint d'ignorer quelle est ma maladie,
Témoigne en être en peine, et veut que je lui die[8]
Ce qu'elle a lu cent fois dans ma pâle couleur.

Pour lui conter je me prépare,
L'Amour veut que je lui déclare,
Mais le respect ne le veut pas.
Je prends ses belles mains, je les couvre de larmes,
Et lorsqu'elle s'enfuit avecque tous ses charmes,
Je baise en la suivant les marques de ses pas.

Voilà comment le Ciel me traite
Depuis cette atteinte secrète
Contre qui rien ne me valut[9].
Et voilà les effets de ce mal qui s'irrite,
Depuis que pour donner tous mes soins à Charite,
Je néglige ma gloire[10] et mon propre salut.

Ministres des choses funèbres,
Démons, noirs Amis des ténèbres,
Qui voyez la peine où je suis ;
Dites-moi de mon sort l'Ordonnance future,
Ne dois-je plus goûter après cette aventure,
Ni la douceur des jours, ni le repos des nuits[11] ?

Aurai-je toujours l'humeur noire
Dans le soin d'élever la gloire
De l'Ingrate qui me détruit ?
Formerai-je toujours des plaintes inutiles,
Sèmerai-je toujours en des champs infertiles
Sans recueillir jamais ni de fleur ni de fruit ?

Ô qu'il m'eût été désirable
Pour n'être pas si misérable
Qu'il fût tombé du feu des Cieux !
Qu'un carreau tout en flamme eût mis mon corps en poudre[12],
Et que j'eusse éprouvé les éclats de la foudre
Alors que je soutins l'éclat de ses beaux yeux !

Toutefois dans cette souffrance,
Pourquoi perdrons-nous l'espérance
De voir nos souhaits réussir ?
Présentons aux Autels nos vœux et nos offrandes ;
Il n'est point dans les cœurs d'amertumes si grandes
120 Que les bontés du Ciel ne puissent adoucir.

Chers Troupeaux, que mon mal étonne,
Paissez ; Charite vous l'ordonne
Qui régit votre Conducteur.
Suspendez pour un temps cette morne tristesse ;
Ou vous aurez l'honneur de l'avoir pour Maîtresse,
126 Ou vous perdrez l'ennui de m'avoir pour Pasteur.

LES CHEVEUX BLONDS

Sonnet

Fin or, de qui le prix est sans comparaison,
Clairs rayons d'un Soleil, douce et subtile trame
Dont la molle étendue a des ondes de flame,
4 Où l'Amour mille fois a noyé ma raison[1],

Beau poil, votre franchise est une trahison.
Faut-il qu'en vous montrant vous me cachiez madame ?
N'était-ce pas assez de captiver mon âme
8 Sans retenir ainsi ce beau corps en prison ?

Mais, ô doux flots dorés, votre orgueil se rabaisse ;
Sous la dextérité d'une main qui vous presse,
11 Vous allez comme moi, perdre la liberté.

Et j'ai le bien de voir une fois en ma vie
Qu'en liant le beau poil qui me tient arrêté,
14 On ôte la franchise à qui me l'a ravie.

LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS

Ode

Auprès de cette Grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux,
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce Vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le Faune
Vient voir si son teint cramoisi
Depuis que l'Amour l'a saisi
Ne serait point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille[1].

Les plus aimables influences
Qui rajeunissent l'univers,
Ont relevé ces tapis verts
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce Bois, ni dans ces montagnes
Jamais Chasseur ne vint encor ;
Si quelqu'un y sonne du Cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux chêne a des marques saintes ;
Sans doute qui le couperait,
Le sang chaud en découlerait
Et l'arbre pousserait des plaintes.

Ce Rossignol mélancolique
Du souvenir de son malheur,
Tâche de charmer sa douleur
Mettant son Histoire[2] en musique.

Il reprend sa note première
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le Soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce frêne deux Tourterelles
S'entretiennent de leurs tourments,
Et font les doux appointements
De leurs amoureuses querelles.

Un jour Vénus avec Anchise
Parmi ses forts[3] s'allait perdant,
Et deux Amours, en l'attendant,
Disputaient pour une Cerise.

Dans toutes ces routes divines
Les Nymphes dansent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais les vents ni le Tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux ;
Et la complaisance des Cieux
Y sourit toujours à la Terre.

Crois mon conseil, chère Clymène,
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N'ois-tu pas soupirer Zéphyre
De merveille et d'amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint,
Qui ne sont pas de son Empire ?

Sa bouche d'odeurs toute pleine
A soufflé sur notre chemin,
Mêlant un esprit de Jasmin
À l'Ambre de ta douce haleine.

Penche la tête sur cette Onde,
Dont le cristal paraît si noir ;
Je t'y veux faire apercevoir
L'objet le plus charmant du monde.

Tu ne dois pas être étonnée
Si vivant sous tes douces lois,
J'appelle ces beaux yeux mes Rois,
Mes Astres et ma Destinée.

Bien que ta froideur soit extrême,
Si dessous l'habit d'un garçon
Tu te voyais de la façon,
Tu mourrais d'amour pour toi-même.

Vois mille Amours qui se vont prendre
Dans les filets de tes cheveux,
Et d'autres qui cachent leurs feux
Dessous une si belle cendre.

Cette troupe jeune et folâtre
Si tu pensais la dépiter,
S'irait soudain précipiter
Du haut de ces deux monts d'albâtre.

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs,
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure,
Ne commets pas si librement
À cet infidèle Élément
Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu par un doux privilège
Me mettre au-dessus des humains ?
Fais-moi boire au creux de tes mains
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Ah ! je n'en puis plus, je me pâme,
Mon âme est prête à s'envoler ;
Tu viens de me faire avaler
La moitié moins d'eau que de flame[4].

Ta bouche d'un baiser humide
Pourrait amortir ce grand feu :
De crainte de pécher un peu,
104 N'achève pas un homicide.

J'aurais plus de bonne fortune
Caressé d'un jeune Soleil
Que celui qui dans le sommeil,
108 Reçut les faveurs de la Lune[5].

Clymène, ce baiser m'enivre,
Cet autre me rend tout transi.
Si je ne meurs de celui-ci
112 Je ne suis pas digne de vivre.

LA BELLE EN DEUIL

Sonnet

Que vous avez d'appas, belle Nuit animée !
Que vous nous apportez de merveille et d'amour.
Il faut bien confesser que vous êtes formée
4 Pour donner de l'envie et de la honte au jour.

La flamme éclate moins à travers la fumée
Que ne font vos beaux yeux sous un si sombre atour,
Et de tous les mortels, en ce sacré séjour,
8 Comme un céleste objet vous êtes réclamée.

Mais ce n'est point ainsi que ces Divinités
Qui n'ont plus ni de vœux, ni de solennités
11 Et dont l'Autel glacé ne reçoit point de presse,

Car vous voyant si belle, on pense à votre abord
Que par quelque gageure où Vénus s'intéresse,
14 L'Amour s'est déguisé sous l'habit de la Mort.

POUR UNE EXCELLENTE BEAUTÉ QUI SE MIRAIT

Amarylle en se regardant
Pour se conseiller de sa grâce,
Met aujourd'hui des feux dans cette glace
Et d'un cristal commun fait un Miroir ardent.

Ainsi touché d'un soin pareil
Tous les matins l'Astre du Monde
Lorsqu'il se lève en se mirant dans l'onde,
Pense tout étonné voir un autre Soleil.

Ainsi l'ingrat Chasseur dompté
Par les seuls traits de son image,
Penché sur l'eau, fit le premier hommage
De ses nouveaux désirs à sa propre beauté[1].

En ce lieu, deux hôtes des Cieux
Se content un secret mystère :
Si revêtus des robes de Cythère
Ce ne sont deux Amours qui se font les doux yeux.

Ces doigts agençant ces cheveux,
Doux flots où ma raison se noie[2],
Ne touchent pas un seul filet de soie
Qui ne soit le sujet de plus de mille vœux.

Ô Dieux ! que de charmants appas,
Que d'œillets, de lis et de roses,
Que de clartés et que d'aimables choses,
Amarylle détruit en s'écartant d'un pas !

Si par un magique savoir
On les retenait dans ce verre,
Le plus grand roi qui soit dessus la Terre
Voudrait changer son sceptre avecque ce Miroir.

L'AMANT DISCRET

Stances

Douce et paisible Nuit, Déité secourable,
Dont l'Empire est si favorable
À ceux qui sont lassés des longs travaux du jour,
Chacun dort maintenant sous tes humides voiles,
Mais malgré tes pavots, les épines d'Amour
M'obligent de veiller avecque tes étoiles.

Tandis qu'un bruit confus règne avec la Lumière,
Ma passion est prisonnière ;
Je crains d'être aperçu, j'ai peur d'être écouté ;
Il faut que je me taise et que je dissimule ;
Mais sous ton cours muet je prends la liberté
D'entretenir tes feux de celui qui me brûle.

Je dirais qu'aujourd'hui leur fatale puissance
Aurait trahi mon innocence
Et forcé mon Esprit d'aimer si hautement ;
N'était qu'en si beau lieu mon âme est enchaînée
Qu'on peut à voir mes fers, juger facilement
Que j'aime par raison plus que par destinée.

J'adore, je l'avoue, une Beauté divine,
De qui la céleste origine
Condamne mes désirs de trop d'ambition :
Mais quoi ? de quelque erreur dont son esprit m'accuse,
Ses appas sont si doux que jamais passion
Ne fut si téméraire et si digne d'excuse.

Sa bouche et ses beaux yeux ont des traits indomptables
Et des charmes inévitables,
Il n'est rien de si rare[1], il n'est rien de si fort ;
Ô Dieux ! qu'il m'est sensible en touchant sa louange
De n'avoir en mes maux que le seul réconfort
De servir un Tyran qu'on prendrait pour un Ange.

Mais que ce dur glaçon qu'elle porte dans l'âme
Résiste toujours à ma flame[2] !
Et que plus je la prie, elle m'exauce moins !
Je lui veux conserver une ardeur si fidèle,
Ne dussé-je obtenir jamais rien de mes soins
Que la seule faveur de mourir auprès d'elle.

Cependant mille voix dont ma fin m'est prédite
M'annoncent qu'il faut que je quitte
Cet objet que je sers avec si peu de fruit.
Destin, veuille cesser de me faire la guerre,
Et montre ta clémence à dissiper un bruit
Qui m'est aussi mortel qu'un éclat de tonnerre.

LES AGRÉABLES PENSÉES

Sonnet

Mon plus secret conseil et mon cher entretien,
Pensers, chers confidents d'une amour[1] si fidèle,
Tenez-moi compagnie et parlons d'Isabelle
Puisque aujourd'hui sa vue est mon souverain bien.

Représentez-la moi, dites-moi s'il est rien
D'aimable, de charmant et de rare comme Elle :
Et s'il peut jamais naître une fille assez belle
Pour avoir un Empire aussi grand que le sien.

Un cœur se peut-il rendre à de plus belles choses ?
Ses yeux sont de Saphirs et sa bouche de Roses
De qui le vif éclat dure en toute saison.

Ô que ce réconfort flatte mes rêveries !
De voir comme les Cieux pour faire ma prison
Mirent des fleurs en œuvre avec des pierreries.

LA BELLE GUEUSE

Madrigal

Ô que d'appas en ce visage
Plein de jeunesse et de beauté,
Qui semblent trahir son langage,
4 Et démentir sa pauvreté !

Ce rare honneur des orphelines
Couvert de ces mauvais habits,
Nous découvre des perles fines
8 Dans une boîte de rubis.

Ses yeux sont des saphirs qui brillent,
Et ses cheveux qui s'éparpillent
11 Font montre d'un riche trésor :

À quoi bon sa triste requête,
Si pour faire pleuvoir de l'or,
14 Elle n'a qu'à baisser la tête.

LE NAVIRE

Sonnet

Je fus, Plante superbe, en Vaisseau transformée[1].
Si je crûs sur un Mont, je cours dessus les eaux :
Et porte de Soldats une nombreuse Armée,
4 Après avoir logé des Escadrons d'Oiseaux.

En rames, mes rameaux se trouvent convertis ;
Et mes feuillages verds[2], en orgueilleuses voiles :
J'ornai jadis Cybèle, et j'honore Thétis
8 Portant toujours le front jusqu'auprès des Étoiles.

Mais l'aveugle Fortune a de bizarres lois :
Je suis comme un jouet en ses volages doigts,
11 Et les quatre Éléments me font toujours la guerre.

Souvent l'Air orageux traverse mon dessein,
L'Onde s'enfle à tous coups pour me crever le sein ;
Je dois craindre le Feu, mais beaucoup plus la Terre.

SUR LE TRÉPAS DE LA SÉRÉNISSIME PRINCESSE ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE,
INFANTE D'ESPAGNE
Stances

Par une loi fatale, autant comme[1] elle est dure,
Et dont aucun mortel ne se peut affranchir :
Notre grande ISABELLE est dans la sépulture,
Et les Cieux entr'ouverts viennent de s'enrichir
Du plus rare trésor qui fût en la Nature.

Le respect de son sang fertile en grands Monarques
Et qui ne peut jamais être plus anobli,
Ni ses grandes vertus, de qui les belles marques
Ont préservé son nom du voile de l'Oubli,
N'ont pu la garantir de la rigueur des Parques.

La Flandre la vint voir portant cent belles Villes,
Peintes sur un manteau de fin pourpre de Tyr,
Qui plaignit plus son mal que ses guerres civiles,
Et fondant tout en pleurs en la voyant partir,
Fit pour la retenir mille vœux inutiles.

Une jeune Beauté que l'Univers adore,
Parut comme un Miracle en ce triste accident :
On la vit, dans le deuil qu'elle nourrit encore,
Assister ce Soleil près de son Occident,
Ayant avec le teint, les larmes de l'Aurore[2].

Quand ce funeste coup répondant à nos craintes,
Trahit notre espérance et tant de justes vœux,
L'Air retentit partout de mille tristes plaintes ;
Et la Nuit dans le deuil éteignit tous ses feux,
Voyant en ce Climat tant de clartés éteintes.

Ô vif et prompt éclair de la splendeur mortelle,
Qui nous vient éblouir, et ne fait que passer !
Il ne reste plus rien que le nom d'ISABELLE.
De tant de qualités qui nous faisaient penser
Que le flambeau du jour finirait avec elle.

Sourde, aveugle et muette au tombeau qui l'enserre,
Elle n'oit plus nos bruits qui troublaient son sommeil,
Elle n'aperçoit plus tant d'appareils de guerre ;
Et montant dans le Ciel claire comme un Soleil,
Son Âme n'a laissé qu'un Tronc dessus la Terre.

Mais si son corps ressemble aux insensibles souches,
Au moins la Renommée en parle en mille lieux :
Elle en fait soupirer les cœurs les plus farouches,
Lorsque pleurant sa perte avecque ses cent yeux,
Elle conte sa gloire avec autant de bouches.

SONNET

Daphnis fais-moi raison de mes adversités ;
Depuis vingt ans entiers je sers un fils de France ;
Et bien qu'il soit illustre en rares qualités,
Je ne suis reconnu d'aucune récompense.

Apollon dont les soins m'ont conduit dès l'enfance
Loin de l'ambition et des prospérités ;
D'un immortel renom flatte mon espérance
Au lieu des autres biens que j'aurais mérités.

Ce Dieu pour adoucir toute mon amertume,
Me promet qu'à jamais ce qui part de ma plume
Sera des beaux esprits l'agréable entretien.

Mais j'estime ce bruit autant qu'une fumée ;
Car si durant la vie on a si peu de bien,
Que sert après la mort beaucoup de renommée ?

L'OFFICE DE LA SAINTE VIERGE

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN

Aujourd'hui le Soleil commence un nouvel An,
Il faut quitter le vieil Adam,
Et devenir un nouvel homme.
Mon Âme voudrais-tu complaisant à ton corps
Pour un simple morceau de pomme[1]
Perdre mille trésors ?

Tu sais comme toujours nos aveugles désirs,
Nous portant à de faux plaisirs,
Viennent tourmenter notre vie :
Et que fors d'adorer[2] une Divinité,
Tout ce qui touche notre envie
N'est rien que vanité.

Tous les fruits de l'Amour et de l'Ambition[3],
Que notre folle passion
Estime avec tant de paroles ;
Quand nous serions partout heureux et triomphants
Sont des choses aussi frivoles
Que les jeux des Enfants.

La Mort parmi la joie, ou parmi la douleur,
Dans la gloire ou dans le malheur,
Au fond du cercueil nous enserre,
Et l'on voit bien souvent que ceux de qui les soins,
Bâtissent le plus sur la terre,
Y demeurent le moins.

Les Princes les plus grands ont leur fin comme nous,
Eux dont l'amour ou le courroux,
Troublent tout le siècle où nous sommes :
Et pâles dans un lit, sous des lambris dorés :
Ils meurent devant tous les hommes
Dont ils sont adorés.

Mais le Dieu Tout-puissant qui règne sur les Rois,
Eſt exempt de toutes ces lois ;
C'eſt sur lui qu'il faut qu'on se fonde :
Cette source de biens qu'on ne voit point tarir,
Ce Dieu qui maintient tout le Monde
Et ne saurait périr.

C'eſt ce digne Seigneur qui nous doit être cher,
C'eſt à lui qu'il faut s'attacher :
Ses soins ne négligent personne,
Il avance au secours dès qu'il eſt réclamé,
Et jamais sa main n'abandonne
Ceux dont il eſt aimé.

Ne fut-ce pas le soin de ce Père Éternel,
Qui par un effort solennel
Tira ses enfants de servage,
Et séparant les flots qu'on voyait écumer,
Leur fit assurer un passage
Dans le fond de la mer[4] ?

La bouche des lions ne s'ouvrait-elle pas
Pour s'aller rougir du trépas,
D'un de ses serviteurs fidèles ;
Lorsque par un rayon de son divin aspect,
L'audace des bêtes cruelles
Fut changée en respect[5] ?

Et quand mille bourreaux employaient leurs efforts
Pour faire consumer trois corps,
Où logeaient d'innocentes âmes :
La bonté du Seigneur dont leurs chants résonnaient,
Rafraîchit-elle pas les flames
Qui les environnaient[6] ?

Que le repos eſt doux qu'il a promis aux siens :
Et qu'il nous donnera de biens,
Selon sa grâce accoutumée,
Si notre volonté courant à des appas
Qui ne sont rien qu'une fumée,
Ne l'en détourne pas.

Aujourd'hui le Soleil commence un nouvel An ;
Il faut quitter le vieil Adam,
Et devenir un nouvel homme.
Mon Âme voudrais-tu complaisant à ton corps
Pour un simple morceau de pomme
Perdre mille trésors ?



Georges de Scudéry

L'ABSENCE

Loin du doux objet de flamme,
Tous mes sens en rébellion,
Font qu'en approchant de Lyon
Je porte le désir dans l'âme
De rencontrer, pour la fin de mon mal,
Non la ville, mais l'animal.

Fourrière du jour, belle Aurore,
Qui ne parais rouge en ces lieux,
Que pour avoir vu les beaux yeux
De cette Nymphe que j'adore,
Chaque matin en pleurant de souci,
Dis que j'en fais autant ici.

Beau soleil si tu me veux plaire
Tire la bride à tes Chevaux,
Dis au sujet de mes travaux[1]
Qu'aussitôt que tu nous éclaires
La première eau que tes rais font sécher,
C'est mes yeux qui vont l'épancher.

Toi qui caches dessous tes voiles,
Le sommeil, père du repos,

Silence, ennemi du propos,
Si Philis regarde aux Étoiles,
Qu'elle les compte, en tes plus sombres nuits,
C'est le nombre de mes ennuis.

Arbres où sans beaucoup de force
J'ai gravé le nom du vainqueur[2],
Jurez-lui que j'ai dans le cœur
Ce que vous avez sur l'écorce,
Mais mieux encor Amour l'a su tracer,
Car on ne saurait l'effacer.

Roc dont la pointe est dans la nue
Et le fondement aux enfers,
Si celle qui me tient aux fers
Craint que mon ardeur diminue,
Proteste-lui pour marquer de ma foi
Que je suis plus ferme que toi.

Beau Parterre que la Nature
Couvre de roses et de Lys,
Assurez un peu ma Philis
Que vous avez vu sa peinture,
Et pour montrer que ce discours n'est feint,
Dites-lui qu'elle a votre teint.

Écho qui redis dans ces Roches
Les derniers accents de la voix,
Si ma Philis vient en ces bois
Parle première[3] à ses approches,
Fais-lui serment que durant mon séjour
Tu n'as résonné que d'amour.

Fleuve qui vas cherchant ton être,
Incertain d'où tu fus éclos,
Porte en Avignon sur tes flots
Mon esprit, mon cœur et ma lettre,
Lis-les dessus, rends-les, suivant ce vers,
Au plus bel œil de l'univers.

Bref Aurore, Soleil, Silence,
Arbres, Rocher, gentilles Fleurs,
Écho, Rhône enflé de mes pleurs,

Parlez, faites-vous violence,
C'eſt à vous seuls que je montre mes soins[4]
Soyez-en donc les seuls témoins.

DESCRIPTION DE LA FAMEUSE FONTAINE DE VAUCLUSE

SONNET II

Mille, et mille bouillons, l'un sur l'autre poussés,
Tombent en tournoyant, au fond de la vallée ;
Et l'on ne peut trop voir la beauté signalée[1],
4 Des torrents éternels, par les Nymphes versés.

Mille, et mille surgeons, et fiers, et courroucés,
Font voir de la colère à leur beauté mêlée ;
Ils s'élancent en l'air, de leur source gelée,
8 Et retombent après, l'un sur l'autre entassés.

Ici, l'eau paraît verte, ici grosse d'écume,
Elle imite la neige, ou le Cygne en sa plume ;
11 Ici comme le Ciel, elle eſt toute d'azur :

Ici le vert, le blanc, et le bleu se confondent ;
Ici les bois sont peints dans un Criſtal si pur ;
14 Ici l'onde murmure, et les rochers répondent.

SONNET VIII

Les vents, même les vents, qu'on entend respirer,
Et parmi ces rochers, et parmi ces ombrages,
Eux qui me font aimer ces aimables rivages,
4 Ont appris de Pétrarque à si bien soupirer.

Les flots, même les flots, qu'on entend murmurer,
Avec tant de douceur, dans des lieux si sauvages,
Imitent une voix qui charmait les courages[2],
8 Et parlent d'un Objet[3] qu'on lui vit adorer.

Au lieu même où je suis, mille innocents oiseaux
Nous redisent encor, près de ces claires eaux,
11 Ce que Laure disait à son Amant fidèle :

Ici tout n'est que flamme ; ici tout n'est qu'amour ;
Tout nous parle de lui ; tout nous entretient d'elle ;
Et leur ombre erre encor en ce charmant séjour.

SONNET
POUR UNE DAME QUI FILAIT

Plus charmante qu'Omphale, et plus que Déjanire[1],
Philis en se jouant pirouette un fuseau ;
Mais un fuseau d'Ébène, aussi riche que beau ;
Mais d'un air si galant[2] qu'on ne le saurait dire.

Il tourne, il se grossit de ce lin qu'elle tire ;
Il descend, il remonte, et descend de nouveau ;
Et de ses doigts d'Albâtre, elle trempe dans l'eau
Cet invisible fil, que Pallas[3] même admire.

L'objet[4] impérieux qui me donne des lois
Égale sa Quenouille aux Sceptres des grands Rois,
Et son noble travail est digne d'un Monarque.

Aussi depuis le temps qu'elle file toujours,
C'est de la belle main de cette belle Parque[5]
Que dépend mon destin, et le fil de mes jours.

LE CABINET DE MONSIEUR DE SCUDÉRY

TOUT L'ŒUVRE DE CALLOT

En estampe, à l'eau-forte[1]

Quels atomes animés
Paraissent être sensibles[2] ?
Et quelle main a formé
Ces corps presque invisibles ?
À peine les peut-on voir,
Et tous semblent se mouvoir !

Tous ont l'esprit et la vie !
Tous ont une intention !
Et tous font voir leur envie
Dépeinte en leur action !

Une ombre, une ligne, un point,
Y forme chaque figure ;
Mais l'Art qui ne manque point
En fait honte à la Nature.
Ô les merveilleux efforts !
Ce qui n'est qu'à peine un corps
Semble encor avoir une âme !
Et Callot industrieux[3]
Leur inspire cette flamme
Qu'un autre[4] fut prendre aux cieux.

Cet air, ce je ne sais quoi
Qui fait vivre les images,
Et qui rend dignes d'un roi
Les moindres de ses ouvrages ;
Cet air qui trompe les sens
A des charmes si puissants,
Dans tout ce que fait cet homme,
Qu'on peut sans le trop flatter
Dire qu'Athènes et Rome
Auraient voulu l'imiter.

Dès que son esprit conçoit
Une belle et grande idée,
Sa main la suit, l'œil la voit,
Et l'âme en est possédée ;
Non, il n'en est pas l'auteur,
Il est plutôt créateur
Des figures qu'il anime :
Il sait tout faire de rien,
Et son savoir que j'estime,
En faisant tout, fait tout bien.

Ô toi que j'adore encor,
Rare honneur de l'Austrasie[5],
Tu devais d'un burin d'or
Exprimer ta fantaisie ;
C'était sur des diamants

Que tes caprices charmants
Devaient faire voir leur gloire.
Mais puisqu'elle eſt dans nos vers,
Ne crains pas que ta mémoire
Meure devant l'univers.

SONNET
À MADEMOISELLE DE SCUDÉRY

Vous que toute la France eſtime avec raison[1],
Unique et chère Sœur, que j'honore et que j'aime :
Vous de qui le bon sens eſt un contrepoison,
Qui me sauve souvent dans un péril extrême.

Le malheur qui m'accable eſt sans comparaison ;
Mais ce qui me soutient le paraît tout de même :
Et parmi les débris de toute ma Maison,
Je vois toujours debout votre vertu suprême.

J'admire cet Esprit qui se fait admirer,
Cet Esprit lumineux qui peut tout éclairer,
Et qui brille en tout temps d'une si vive flamme :

Ce prodige étonnant a de la nouveauté ;
Mais bien que cet Esprit soit rare en sa beauté,
J'admire encore plus la beauté de votre âme.



La Guirlande de Julie

Madrigaux

ZÉPHYRE À JULIE

Recevez, ô nymphe adorable
Dont les cœurs reçoivent les lois,
Cette couronne plus durable
Que celles que l'on met sur la tête des rois.
Les fleurs dont ma main la compose
Font honte à ces fleurs d'or qui sont au firmament ;
L'eau dont Permesse[1] les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure incessamment,
Et tous les jours, ma belle Flore
Qui me chérit et que j'adore
Me reproche avecque courroux
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle
Que j'en ai fait naître pour vous.

CHARLES DE MONTAUSIER.

LA ROSE

Alors que je me vois si belle et si brillante
Dans ce teint dont l'éclat fait naître tant de vœux,
L'excès de ma beauté moi-même me tourmente :
Je languis pour moi-même et brûle de mes feux,
Et je crains qu'aujourd'hui la rose ne finisse
Par ce qui fit jadis commencer le narcisse.

GERMAIN HABERT.

LE LIS

Devant vous je perds la victoire
Que ma blancheur me fit donner,
Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.

Le ciel, par un honneur insigne,
Fit choix de moi seul autrefois,
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à nos rois.

Mais si j'obtenais ma requête
Mon sort serait plus glorieux
D'être monté sur votre tête
Que d'être descendu des cieux.

TALLEMANT DES RÉAUX.

LES SOUCIS ET LES PENSÉES

Lorsque, pressé de mon devoir,
Je veux t'offrir une Guirlande,
Ta beauté m'ôte le pouvoir
D'accomplir ce qu'il me commande ;

Ce qui te la fait mériter
Empêche que tu ne l'obtiennes :
Ton beau teint ne peut supporter
D'autres merveilles que les siennes ;

Pour lui la Rose est sans couleur,
Les Œillets ont perdu la leur,
Les Tulipes sont effacées,

Les Lys n'ont plus de pureté ;
Et pour toi rien ne m'eſt reſté
Que des Soucis et des Pensées.

MALLEVILLE.



Adam Billaut

VERS POUR MADAME LA PRINCESSE ANNE REPRÉSENTANT UNE BOUQUETIÈRE À UN BALLET

Je suis de la nature un si parfait ouvrage
Que les fleurs de mon sein captiveraient les Dieux,
Et la France a des lys, qui ne valent pas mieux
Que ceux de mon visage.

Je n'invoque jamais l'Aurore ni ses charmes,
Pour rendre à mes jardins leurs odorants appas ;
Les fleurs en ma faveur y naissent sous mes pas,
Mieux que dessous ses larmes.

Ils ont eu de tout temps ce puissant privilège
D'empêcher à[1] l'Hiver son rigoureux dessein,
On n'y voit nuls frimas, si ce n'eſt que mon sein
Y montre de la neige.

Un aimable Printemps s'y fait toujours connaître,
Que si quelques rigueurs choquaient son appareil[2],
Un seul de mes regards, bien mieux que le Soleil,
Les ferait disparaître.

Le silence eſt si doux en cet heureux domaine,
Que même on n'y sent point l'haleine des Zéphyrs
Si ce n'eſt quand l'Amour du vent de ses soupirs
M'accuse de sa peine.

Souvent je l'aperçois plein de traits et de flammes,
Immolant à mes pieds sa puissance et ses vœux,
Implorant à genoux quelqu'un de mes cheveux,
Pour enchaîner les âmes.

Je ris quand je le vois tout rougissant de honte,
S'écrier : « Grands effets qu'êtes-vous devenus,
Quand pour un Adonis, je fléchissais Vénus
Aux jardins d'Amathonte[3] ? »

Parmi l'enchantement de ses amorces fines,
Tout ce que ma bonté peut donner à ses pleurs,
C'est que lorsque mes mains ont cueilli mille fleurs,
Il en a les épines.

Encore est-ce beaucoup contenter son envie,
C'est lui donner des traits dont il peut tout blesser ;
Car de ses aiguillons il pourrait offenser
La plus heureuse vie.

Peut-être qu'à l'instant ce Démon tout superbe
Pour faire à mon desçu[4] quelques nouveaux acquêts,
Est dedans mon panier caché sous mes bouquets,
Comme un Serpent sous l'herbe.

Je suis l'unique objet où ce tyran s'amuse,
Il me suit tellement aux Champs et dans la Cour,
Que sans savoir que c'est de donner de l'Amour,
Un chacun m'en accuse.

LES AMOURS DE DIANE ET D'ENDYMION

En un rondeau

Par le milieu d'un bois superbe et glorieux
De voir que sa fraîcheur ne craint point l'œil des Cieux,
Endymion étant aux plaisirs de la chasse
Rencontra par bonheur Diane toute lasse,
Qui courait comme lui les bêtes de ces lieux.

Abordant cet objet qui captive les Dieux,
Il lui dit en baisant son beau sein et ses yeux,
Souffrez que mon ardeur échauffe votre glace,
Par le milieu.

Amour qui de nature est fort impérieux,
Jaloux de leurs plaisirs devint si furieux
Qu'il fit que le respect à la fureur fit place,
Que ce cruel Amant son Amante terrasse,
Lui poussant dans le corps un trait délicieux
Par le milieu.



Le Moyne

HYMNES DE LA SAGESSE DIVINE ET DE L'AMOUR DIVIN

HYMNE SECOND

Peuples venez offrir vos Âmes
À ce beau Centre des beaux Feux[1] ;
Les pleurs, les soupirs et les vœux,
Sont l'encens qu'il faut à ses flames :
Le Monde ne serait sans lui,
Qu'un Désert d'horreur et d'ennui,
Et qu'une indigeste Matière ;
Et sous l'amas confus de ses divers fragments,
La Nature serait comme en un Cimetière
Le Spectre d'un grand Mort sur de grands ossements.

Ces belles faces emplumées,
Qui sont du plus haut Firmament[2]
Les Planètes et l'ornement,
En tout temps en sont allumées :

Là comme des Miroirs volants,
Ces Esprits ailés et brûlants,
Brillent de flammes éternelles ;
Plus ils ont de chaleur, et plus ils sont heureux ;
Et leur gloire eſt d'accroître en se battant les ailes,
L'ardente impression que ce Feu fait sur eux.

Ainsi ces éternelles Glaces,
Ces grands et mobiles Miroirs[3],
Qui nous éclairent tous les soirs
Au grand Planète[4] ouvrent leurs faces :
Ils se remplissent tout le jour
Des nobles feux de son Amour,
Ils se parent de sa lumière ;
Et de nuit quand il eſt des ombres effacé,
Ils demeurent épars le long de sa carrière,
Comme de grands éclats d'un grand Miroir cassé.

De même ces Beautés volantes
Couvertes de plumes et d'yeux[5],
S'offrent au Feu myſtérieux,
Dont elles sont toujours ardentes :
Leur glorieux embrasement
S'entretient par leur mouvement,
Leur Esprit en eſt la Matière ;
Leur visage en épanche au-dehors la couleur ;
Et chaque œil qu'elles ont ouvert à la lumière,
Leur eſt encore un cœur ouvert à la chaleur[6].

De ces Subſtances immortelles,
Les unes volent alentour
Du grand Flambeau de leur Amour,
Comme de vives étincelles :
D'autres plus pleines de ses feux,
Vont à ces Globes lumineux
Dont les neuf Sphères s'embellissent :
Elles sont leurs Esprits, et font leurs mouvements[7] ;
Et semblent à l'éclat dont elles les remplissent,
Des Rubis enfermés dans de grands Diamants.

Mais le beau Prince des Planètes,
Ce grand Œil par qui nous voyons,
N'a pas seulement des rayons

Pour les Étoiles les plus nettes :
Il éclaire d'un même jour
L'Astre qui ressemble au Vautour[8],
Et l'Astre qui ressemble au Cine[9] ;
Et sans distinction la flamme qu'il épand,
D'une même clarté sur la Terre illumine
Et l'Or et le Gravier, et l'Aigle et le Serpent.

Ainsi l'Objet de ma louange,
Le beau Centre des beaux Amours
Étend ses feux d'un même cours
Sur l'Homme aussi bien que sur l'Ange :
Il descend du plus haut des Cieux,
Et fait un Astre glorieux
De tout Cœur qui s'en laisse éprendre,
Il l'élève avec soi dans un état divin ;
Il forme un Trône à Dieu, d'une masse de cendre ;
Et d'un vaisseau d'argile, il fait un Séraphin[10].

Quand jadis nos crimes montèrent
Jusqu'au Trône du Roi des Rois ;
Et que sous leur chute et leur poids,
Les Voûtes célestes crevèrent :
Tout un Océan suspendu,
De là par torrents épandu,
Fit un Déluge dans le Monde ;
Et la Justice encor fondant comme un éclair,
L'épée ardente en main[11] vint abattre la bonde
Que l'Éternel Ouvrier avait faite à la Mer[12].

Les Eaux n'avaient plus de rivage,
Ni ne semblaient avoir de fonds ;
Il n'était ni plaines ni monts ;
La Nature avait fait naufrage :
Les Arbres ses longs cheveux verts,
Des plus hautes vagues couverts,
Déjà ne montraient plus leurs cimes ;
Et si par quelque endroit son grand Corps surnageait,
En même temps le faix de ses énormes crimes,
Comme un fardeau de plomb dans l'eau la replongeait.

Pour la sauver de ce supplice,
L'Amour s'élança dessus l'Eau,
Et s'ôtant des yeux son bandeau,

Le mit sur ceux de la Justice[13] :
Il tira le fer de ses mains
Sanglant du meurtre des Humains,
Et remit les Digues de l'Onde ;
Il fit de son Flambeau de nouveaux feux en l'Air :
Et d'un grand Cercle ardent[14] dont il ceignit le Monde,
Il dessécha la pluie, et repoussa la Mer.

Après les vagues retirées,
Le Cercle perdit sa chaleur ;
Mais la figure et la couleur,
Jusqu'à nous en sont demeurées ;
Il n'a plus que de la beauté,
Et pourtant il est redouté,
Et de la Mer et des orages ;
Le Vent quand il paraît souffre d'être attaché ;
Et les flots les plus fiers couverts de leurs rivages
Attendent en tremblant que la Nuit l'ait caché.

L'Amour pour conquérir nos Âmes,
A pris cent visages divers ;
Et cent fois rempli l'Univers
De ses bienfaits et de ses flames :
Il s'apparut au Prince Hébreu,
Dans ce fameux Buisson de Feu[15]
Brillant de lumières divines ;
Il nous fit voir par là qu'il était plein d'ardeur,
Et qu'autant qu'il avait de luisantes Épines,
Autant il a de traits pour entrer dans un Cœur.

Par là même il nous fit entendre,
Que les épines de l'Amour
Font moins de peine que de jour,
Et brûlent sans faire de cendre :
Qu'à son Feu tout Sujet est bon ;
Qu'il égale au moindre Buisson,
La Palme la plus renommée :
Que du Baume à tout bois il peut donner le prix ;
Et qu'un grand Cèdre froid, ne vaut pas la fumée
D'une petite Ronce à laquelle il s'est pris.

Par lui dans un Désert sauvage
Le Peuple de Dieu fut conduit ;

Il lui fut un Flambeau de nuit,
Et de jour lui fut un Nuage[16] :
Selon ses besoins et ses vœux,
Ce Météore lumineux
Changeait d'usage et de figure ;
Il éclaira ses pas, il veilla son sommeil ;
Et fut changeant d'objet, sans changer de nature,
Un Comète à l'Égypte, à Jacob un Soleil.

La Mer rouge fut étonnée
De voir un Phare qui marchait,
Et qui tous les soirs s'attachait,
Après avoir fait sa journée :
Les flots levés par sa chaleur,
Prirent la forme et la couleur,
D'un Canal de briques humides ;
Toute la Mer fut rive, et par un art nouveau,
Qui suspendit l'effet des substances liquides,
De l'Eau même il se fit deux Digues contre l'Eau[17].

À la Mer Jacob eut refuge,
À sa Foi la Mer s'affermit :
Et de part et d'autre lui fit
Une muraille d'un Déluge :
Mais après le Peuple passé,
L'Élément qui s'était pressé
Rompit lui-même son ouvrage :
Et le Flambeau divin donnant du zèle à l'Eau,
Dans les murs de Jacob l'Égypte fit naufrage ;
Et la Digue de l'un fut à l'autre un Tombeau[18].

Aussi l'Amour a deux visages,
L'un est doux l'autre est rigoureux ;
Et comme il a d'aimables feux,
Il en a qui font des orages :
Il a des traits qui sont dorés ;
Il en porte aussi de ferrés[19],
Sous qui toute force succombe ;
Ses regards comme il veut font la Nuit ou le Jour ;
Et qui méprise en lui le Cœur de la Colombe,
Sous lui ressentira les ongles du Vautour.

Ainsi l'ingénieuse Mère
De la Cire et de la Douceur,

L'Abeille la volante Fleur,
A ses armes et sa colère :
La Rose ce feu parfumé,
Quoique l'Amour l'ait allumé,
A son odeur et son épine ;
D'une même vapeur vient la pluie et l'éclair ;
Et le même Soleil dont l'œil nous illumine,
Forme l'Or dans la Terre, et les Foudres en l'Air.

Mais l'Amour quoi qu'il ait pu faire,
N'a rien fait de si merveilleux,
Que le furent les derniers feux,
Qu'il alluma sur le Calvaire :
Par un rare et nouvel accord,
De la Vie avecque la Mort,
Il fit un célèbre mélange :
Et sur les os d'Adam tirés de leur Tombeau[20],
Par un dessein qui fut en son effet étrange,
D'un Dieu mis sur un bois il se fit un Flambeau.

À ce Feu, par mille ouvertures
La Terre découvrit son cœur ;
Et la vie avec la chaleur
Pénétra dans les sépultures :
Là par un merveilleux effort,
Cette chaleur, de l'homme mort
Ralluma l'Ombre et la poussière :
Et portant sa vertu jusques dans les Enfers,
Des chaînes des Démons endurcit la matière ;
Et des Pères captifs elle fondit les fers[21].

Mille brillantes étincelles,
Qui volèrent de ce Flambeau,
Dessus la Terre et dessus l'Eau
Firent mille flammes nouvelles :
Tous les Cœurs touché de ces Feux,
Se relevèrent avec eux,
Et sous la Croix se ramassèrent ;
Et pour s'en allumer se pressant alentour,
Firent par la chaleur de laquelle ils brûlèrent,
D'un Calvaire de Mort, un Vésuve d'Amour.

Sur ce beau Théâtre de Flames,
Où l'Amour a son élément,

Il se consume à tout moment
Des troupes d'innocentes Âmes :
Plus elles souffrent de chaleur,
Et plus eſt rare le bonheur,
Dont leur belle cendre eſt suivie :
Le seul Feu qui les blesse a de quoi les guérir ;
Il leur donne la mort pour leur donner la vie[22] ;
Et s'il ne les brûlait, il leur faudrait périr.

Ainsi sur un lit de cannelle,
L'Oiseau sans sexe et sans pareil,
Se brûle aux rayons du Soleil,
Et par sa mort se renouvelle[23] :
De ce beau Planète amoureux,
Lui-même il provoque ses feux ;
Et donne aux Aſtres de l'envie ;
Du même bois il fait son Nid et son Tombeau ;
Et le Soleil à peine a consumé sa vie,
Que l'Amour la rallume avecque son Flambeau.

Que ces Feux causent de délices !
Qu'il eſt doux de s'en approcher !
Et qu'il s'en fait un beau bûcher
Pour nos amoureux sacrifices !
Sens la noble ardeur de ce Bois,
Vois ces ronces et cette Croix,
Qui brillent de flammes divines ;
Arrête ici mon Cœur, ta Vie eſt en ce lieu,
Sois un Bouton de Feu sur ces belles Épines,
Tu seras un Rubis sur le Trône de Dieu.



Rampalle

LA NYMPHE SALMACIS

.... Enfin le doux objet[1] d'un si beau Paysage,
L'ayant[2] fait quelque temps errer sur ce rivage,
Un endroit où Nature a mis tous ses appas,
Arrêta tout d'un coup ses regards et ses pas.
Dans ce lieu délectable où son Destin le guide,
La molle Volupté d'ordinaire préside :
Les soins et les ennuis y trouvent leur tombeau,
Et l'œil de l'Univers ne voit rien de si beau.
  C'était l'aimable enclos d'une verte prairie,
Où l'herbe est toujours fraîche, et riante, et fleurie.
La féconde rosée entretient ses beautés,
Que cent petits ruisseaux baignent de tous côtés,
Tandis qu'à tours fréquents un amoureux Zéphyre
Les flatte, les nourrit du doux air qu'il respire.
Ainsi d'un riche émail tous les gazons mêlés
Forment des cieux fleuris ou des prés étoilés ;
Et l'orme, et l'alisier, et le saule, et le tremble
Sont plantés à l'entour, et faisant joindre ensemble
Leurs verdoyants rameaux, prennent soin d'empêcher
Que l'ardeur du soleil ne les vienne sécher ;
Et comme on voit la mer légèrement émue
Faire un branle ondoyant qui délecte la vue,
Ainsi les doux soupirs d'un vent chargé d'odeurs
Y font trembler partout les herbes et les fleurs.
Sur le milieu s'élève un beau tertre qui pousse
L'éternelle fraîcheur d'une odorante mousse,
Et de son flanc ouvert par un petit canal
Verse à menus bouillons un liquide cristal,
À qui nature semble avoir formé de l'herbe
Un bassin d'émeraude éclatant et superbe,
Où l'eau garde toujours un état tempéré,
Comme celle qu'on trouve en un bain préparé.
Ainsi ces flots coulants d'une source féconde

Forment un petit lac où s'amasse leur onde.
Le fréquent embarras des joncs et des roseaux
N'y trouble en aucun lieu la clarté de ses eaux :
L'œil peut voir jusqu'au fond comme au travers d'un [verre,
Et regarde à plaisir entre l'onde et la terre
Mille nageurs muets qui pleins de liberté
Montrent leur sein d'ivoire et leur dos argenté.
Les différentes fleurs qui bordent le rivage
Dans ce miroir flottant rencontrent leur image,
Quand leur tête se courbe et penche mollement
Pour se voir reproduire à cet autre élément,
Où d'un moite pinceau leur face est si bien peinte
Qu'on ignore quelle est ou la vraie ou la feinte.
À gauche un petit bois, ou plutôt un verger,
Sur le tremblant ormeau, le myrte et l'oranger,
Étale abondamment les présents de Pomone,
Et se pare en tout temps des beaux fruits de l'automne.
On peut voir sur le sein de ces prochaines eaux
Danser au gré du vent l'ombre de leurs rameaux ;
Et l'on trouve toujours la fraîcheur et l'ombrage
Sous l'épais entrelacs de ce plaisant bocage,
Qui formant un berceau de ces arbres touffus
Fait aux rais du soleil un éternel refus.
Mais s'ils cachent du ciel la clarté nonpareille,
Ils en montrent une autre agréable à merveille,
Où les jaunes citrons et les pommes encore
Sont dans un vert lambris autant d'étoiles d'or.
Les plus dignes oiseaux, dont le chant harmonique
Dispose absolument des tons de la musique,
Y méprisent tous ceux qui se nichent ailleurs,
Parce que leurs concerts sont plus doux et meilleurs,
Et qu'un pinceau trempé dans des couleurs plus belles
Leur enrichit le bec, les plumes et les ailes ;
Enfin, tous les objets qu'on peut voir alentour
Sont cultivés des mains ou de Flore, ou d'Amour.
Dans ce beau lieu demeure une nymphe pourvue
De toutes les beautés qui surprennent la vue,
Et sur elle on ne sait ce qui charme le mieux,
De la bouche, du teint, des cheveux ou des yeux.
Jamais l'astre du jour n'en a vu de si belle,
Sur le bord des ruisseaux, ni sur l'herbe nouvelle,
Ni parmi cette troupe errante dans les bois
Qui porte après Diane et l'arc et le carquois.

Son humeur délicate et contraire à la peine
Négligeait d'aller mettre un chevreuil hors d'haleine,
Et n'aimait point de courre au travers des forêts
Pour faire trébucher un sanglier dans les rets.
Jamais un trait parti de sa main vigoureuse
Ne traversa le flanc d'une biche peureuse ;
Car son cœur ennemi de ces rudes plaisirs
Sur le bord de ce lac bornait tous ses désirs,
Ce lac que mille amants, esclaves de ses charmes,
Ont accru bien souvent par d'inutiles larmes.
Elle eût cru faire tort à ses rares appas
Que de porter ailleurs ses regards ou ses pas ;
Ses beaux yeux ne luisaient que dessus cette rive,
Où, n'aimant qu'elle-même, et mollement oisive,
Tantôt d'un doigt mignard elle allait déployant
Ses cheveux qui formaient un Pactole[3] ondoyant,
Et tandis qu'à son gré Zéphyre les caresse,
Soit que sa blanche main les attache ou les tresse,
Ou qu'un peigne subtil les tenant séparés
Fasse honte au soleil par leurs rayons dorés,
Toujours accoutumés d'enchaîner et de plaire,
Ils sont de mille cœurs la prison volontaire.
   Tantôt le sein penché sur ce cristal mouvant,
Elle parait de fleurs cet ivoire vivant ;
Puis, couchée à demi sur la tendre prairie,
Elle entrait à dessein dans quelque rêverie,
Où les plus doux plaisirs qui chatouillent les sens
Lui remplissaient l'esprit de crimes innocents.
Tantôt pour divertir cette molle pensée,
Nu-pieds, cheveux épars, et la jupe troussée,
Sur l'émail du Gazon peint de mille couleurs,
Sa main allait cueillant une moisson de fleurs,
Sans pouvoir rencontrer une rougeur pareille
Au Cinabre[4] animé de sa bouche vermeille ;
Et parmi tant de Lys ramassés à dessein,
Elle n'en trouvait point de si blanc que son sein.
L'herbe avait sous ses pieds une nouvelle grâce,
Et soudain une fleur renaissait à la place
De celle que sa main y venait de cueillir,
De sorte que les fleurs n'y pouvaient défaillir :
Car par une vertu dont le Printemps s'étonne,
Sa main en ôte moins que son pied n'en redonne....



Cotin

Je ressemble au torrent dont la course rapide
Se dérobe à soi-même et s'enfuit loin de soi.
Je suis de l'univers le tyran et le roi
4 Et de tous les humains le père et l'homicide.

Les forces de Milon et les forces d'Alcide[1]
Ont tenté vainement de s'opposer à moi.
Les superbes Césars ont fléchi sous ma loi,
8 Et je n'entreprends rien que le ciel ne me guide.

Tout cède à mon pouvoir par force ou par amour ;
La lune et le soleil font la nuit et le jour,
11 Afin d'entretenir ma puissance suprême.

Fils aîné de nature, et ministre du sort,
Je conduis dans le monde et la vie et la mort,
14 Et, comme le Phénix, je renais de moi-même*.



Mon corps est sans couleur comme celui des eaux,
Et, selon la rencontre, il change de figure ;
Je fais plus d'un seul trait que toute la peinture,
4 Et puis, mieux qu'un Apelle[1], animer mes tableaux.

Je donne des conseils aux esprits les plus beaux,
Et ne leur montre rien que la vérité pure.
J'enseigne sans parler autant que le jour dure,
8 Et, la nuit, on me vient consulter aux flambeaux.

* Le mot de cette énigme est le Temps.

Parmi les curieux j'établis mon empire.
Je représente aux rois ce qu'on n'ose leur dire,
11 Et je ne puis flatter ni mentir à la Cour.

Comme un autre Pâris je juge les déesses
Qui m'offrent leurs beautés, leurs grâces, leurs richesses,
14 Et j'augmente souvent les charmes de l'amour*.



Cyprien de la Nativité

CANTIQUE DE L'ÂME
où elle chante l'heureuse aventure qu'elle a eue
à passer par l'obscure Nuit de la Foi
en nudité et purgation, à l'union de son bien-aimé

I

À l'ombre d'une obscure Nuit,
D'angoisseux amour embrasée,
Ô l'heureux sort qui me conduit,
Je sortis sans être avisée,
Le calme tenant à propos,
6 Ma maison en un doux repos.

II

À l'obscur, mais hors de danger,
Par une échelle fort secrète,
Couverte d'un voile étranger
Je me dérobai en cachette,
(Heureux sort !) quand tout à propos
12 Ma maison était en repos.

* Le mot de cette énigme est le Miroir.

III

En secret sous le manteau noir
De la Nuit, sans être aperçue,
Où que je pusse apercevoir
Aucun des objets de la vue,
N'ayant ni guide, ni lueur,
Que la lampe ardente en mon cœur.

IV

Ce flambeau luisant me guidait,
Plus sûr que la torche allumée
Du plein midi, où m'attendait
Celui que j'avais en pensée,
Là où nul vivant sous les Cieux
Ne se présentait à mes yeux.

V

Ô Nuit qui me conduis à point !
Nuit plus aimable que l'aurore !
Nuit heureuse qui as conjoint
L'Aimée à l'Aimé, mais encore
Celle que l'amour a formée,
Et en son Amant transformée.

VI

Dans mon sein parsemé de fleurs,
Qu'entier soigneuse je lui garde,
Il s'endort, et pour ces faveurs,
D'un chaste accueil je le mignarde,
Lorsque l'éventail ondoyant
D'un Cèdre le va festoyant.

VII

L'Aurore par ses doux Zéphirs,
Ayant épars sa chevelure,
Mis sa main pleine de saphirs
Sur mon col flattant ma blessure,

Lors sa douceur tint en suspens
L'entier usage de mes sens.

VIII

Je me tins coite[1], et m'oubliai,
Penchant sur mon ami ma face,
Tout cessa, je m'abandonnai,
Remettant mes soins à sa grâce :
Comme étant tous ensevelis
Dans le beau parterre de Lys.



Godeau

SUR L'ADORATION DES TROIS ROIS

Sonnet

Quel Astre de nouveau s'allumant dans les Cieux
Fait pâlir tous les feux de la voûte azurée ?
La sombre nuit n'a point sa course mesurée
Et le Soleil lui-même est moins vif à nos yeux.

Quels hommes éclatants de rubis précieux
Et suivis d'une Cour si riche et si parée,
Adorent un Enfant, dont la grâce assurée
Montre en sa pauvreté des traits si glorieux ?

Est-ce l'Astre du Ciel qui leur fait reconnaître
Que cet Enfant mortel est un céleste Prêtre,
Est un Dieu Tout-puissant, est un Souverain Roi ?

Non, l'Astre a seulement gouverné leur voyage,
Mais pour leur enseigner un si parfait hommage,
L'Enfant qui le reçoit est l'Astre de leur foi.

BIENHEUREUX
CEUX QUI SONT PERSÉCUTÉS POUR LA JUSTICE CAR LE ROYAUME DES CIEUX EST À EUX

Sonnet

Vous que l'on croit l'objet de la fureur céleste,
Dont les jours sont ourdis de continus malheurs,
Qu'on fuit comme frappés d'une maligne peste,
Qui donnez votre bien, et qu'on traite en voleurs ;

Vous qui servez chacun, et que chacun déteste,
Dont on fait vanité d'accroître les douleurs,
À qui tout est contraire, à qui tout est funeste,
Et qu'on peint lâchement de si noires couleurs ;

Vous enfin qui souffrez, défendant la Justice,
Bienheureux êtes-vous dans ce cruel supplice,
Par qui de votre Dieu vous soutenez les lois ;

L'Éternel vous prépare, après votre victoire,
Dans l'empire du Ciel, où vous serez tous Rois,
Pour un moment de peine une éternelle Gloire.

PARAPHRASE SUR LE PSAUME CXII

« Laudate pueri Dominum »

Peuples racontez les louanges
Du Dieu dont le pouvoir a bâti l'Univers,
Et que son Nom si doux en la bouche des Anges
Soit l'Unique sujet que célèbrent vos vers.

Recevez ce Dieu redoutable,
Consacrez-lui vos cœurs, ainsi que vos discours,
Sa volonté peut tout, son Nom est adorable,
Où le Soleil commence et termine son cours.

S'il combat, il a la victoire,
Il est seul dans le monde à lui-même pareil,
Les yeux sont éblouis de l'éclat de sa gloire,
Et ne peuvent sans voile approcher le soleil.

Sa puissance est incomparable,
Il voit dessous ses pieds les Astres abaissés,
Il gouverne la terre, et son œil favorable,
Soulage les ennuis dont les cœurs sont pressés.

C'est lui de qui la Providence
A toujours soin du pauvre, et reconnaît sa voix,
C'est lui qui se moquant de l'humaine prudence
Des Bergers fait souvent des Princes et des Rois.

Lui seul rend les mères fécondes,
Son souci paternel conduit nos actions,
Il est notre flambeau dedans nos nuits profondes,
Et nous sert de refuge en nos afflictions.

LA GRANDE-CHARTREUSE

.... Ils font le long du jour ce qu'au Ciel font les Anges,
Du Monarque éternel ils chantent les louanges ;
Et tandis que la nuit, dans un profond repos,
Sur les yeux des mortels verse ses froids pavots,
Ou que dans les plaisirs leurs âmes impudentes,
Corrompent de la nuit les ombres innocentes,
Les heureux citoyens de ces nobles déserts,
Par les lugubres tons de leurs sacrés concerts[1],
Célèbrent de son nom les grandeurs adorables,
Apaisent sa colère, et sauvent les coupables.
Un stupide repos n'abat point leurs esprits,
Ils ne font point des arts un barbare mépris,
Ils aiment la science, et dans leur solitude,
Ils goûtent sagement les plaisirs de l'étude :
Mais ils n'étalent point leur curieux savoir,
Par leurs écrits au monde ils ne se font point voir,
Et leur humble retraite en de saintes ténèbres,
Étouffe tous les jours mille ouvrages célèbres.

Ainsi, comme l'étude ôte l'oisiveté,
Le modeste silence éteint la vanité,
Et bannit le désir des louanges frivoles,
Dont les autres savants font leurs vaines idoles.
Ils savent ce que Paul sut si bien autrefois,
JÉSUS, leur cher amour, attaché sur la croix,
Et leur âme innocente, en cet auguste livre,
Apprend un art nouveau de mourir et de vivre.
Ils ne connaissent point tous ces combats d'écrits
Qui séparent les cœurs séparant les esprits ;
Où de la charité les flammes étouffées
Laissent au seul démon de funestes trophées ;
Où de la vérité chacun avec ardeur,
Se vante de défendre et d'aimer la splendeur ;
Mais où ceux qu'on croirait plus touchés de sa gloire,
Ne songent qu'à l'honneur de leur propre victoire[2].
Ils ont pour leur partage, en leur sainte prison,
Les plaintes, les soupirs, les larmes, l'oraison,
Et pour eux l'oraison, les soupirs, et les larmes,
Sans jamais les lasser, ont toujours mêmes charmes.
Leur Celle[3] est leur tombeau, mais un tombeau d'amour,
Un tombeau qui reluit d'un admirable jour ;
Un tombeau qui tenant leur franchise asservie,
Leur rend la liberté, par le monde ravie.
Ce sont des morts vivants, et des morts glorieux,
Dont le corps est en terre, et l'esprit dans les Cieux ;
Des morts pleins de vigueur, des morts incorruptibles,
Des morts qui sentent tout, et qui sont insensibles ;
Des morts qui pour la terre ont de l'aveuglement,
Et dont l'œil épuré perce le firmament ;
Des morts qui sans marcher, courent dans leur carrière,
Et vont de jour en jour, de lumière en lumière ;
Des morts qui sans parler instruisent les mortels,
Des morts qui sans agir défendent les autels ;
Enfin, ce sont des morts qui donnent de l'envie,
Et qui seuls savent l'art d'user bien de la vie.
Que ne puis-je avec vous, ô vénérables morts !
Jouir dans vos tombeaux de vos riches trésors,
De vos chastes plaisirs, de vos douces épines,
Et du jour lumineux de vos ombres divines !
Mais le pénible soin d'un troupeau précieux,
Où m'engage la loi du Monarque des Cieux[4],
M'enviant le plaisir d'une sainte retraite,

Me défend d'espérer le bien que je souhaite.
Donc ne pouvant du corps avec vous être joint,
D'avec vous de l'esprit je ne m'éloigne point ;
Avec vous je travaille, avec vous je sommeille,
Avec vous je repose, avec vous je m'éveille,
Avec vous je soupire, et je verse des pleurs,
Avecque vous, enfin, et je vis, et je meurs.
Recevez dans ces vers où j'ai peint votre image,
De cet amour si tendre un véritable gage,
Le cœur plus que l'esprit y prétend avoir part,
J'y parle sans attraits, mais j'y parle sans fard,
Et sans vouloir prétendre à voir vivre leur gloire,
La chartreuse eſt pour moi le Temple de Mémoire.



Corneille

CHANSON

Si je perds bien des maîtresses
J'en fais encor plus souvent,
Et mes vœux et mes promesses
Ne sont que feintes caresses,
Et mes vœux et mes promesses
6 Ne sont jamais que du vent.

Quand je vois un beau visage
Soudain je me fais de feu,
Mais longtemps lui faire hommage
Ce n'eſt pas bien mon usage,
Mais longtemps lui faire hommage
12 Ce n'eſt pas bien là mon jeu.

J'entre bien en complaisance
Tant que dure une heure ou deux,

Mais en perdant sa présence
Adieu toute souvenance,
Mais en perdant sa présence
Adieu soudain tous mes feux.

Plus inconstant que la Lune,
Je ne veux jamais d'arrêt,
La blonde comme la brune
En moins de rien m'importune,
La blonde comme la brune
En moins de rien me déplaît.

Si je feins un peu de braise
Alors que l'humeur m'en prend,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Qu'on soit facile ou mauvaise,
Qu'on me chasse, ou qu'on me baise,
Tout m'est fort indifférent.

Mon usage est si commode,
On le trouve si charmant,
Que qui ne suit ma méthode
N'est pas bien homme à la mode,
Que qui ne suit ma méthode
Passe pour un Allemand.

LA VEUVE OU LE TRAÎTRE TRAHI

Acte III, scène VIII

CLARICE, *dans son jardin.*

Stances

Chers confidents de mes désirs,
Beaux lieux secrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des soupirs
Que je viens abuser de votre solitude :
Mes tourments sont passés,
Mes vœux sont exaucés,
L'aise à mes maux succède,
Mon sort en ma faveur change sa dure loi,

Et pour dire en un mot le bien que je possède,
Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités
M'avaient avantagée à mon désavantage,
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage,
L'aveugle outrecuidé[1]
Se croirait mal guidé
Par l'aveugle fortune,
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous saisit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux
Que j'entendais si bien sans les vouloir entendre
Et tes propos mystérieux
Par leurs rusés détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Notre libre entretien
Ne dissimule rien
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrètes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré !
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices !
Et qu'après avoir tant duré
La peine qui n'est plus augmente nos délices !
Qu'un si doux souvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses !
Que mes malheurs finis auront de volupté !
Et que j'estimerai chèrement ces caresses
Qui m'auront tant coûté.

POLYEUCTE MARTYR

Acte IV, scène II

POLYEUCTE

Les Gardes se retirent aux coins du Théâtre.

Source délicieuse en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachements de la chair et du Monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire,
Vous étalez en vain vos charmes impuissants,
Vous me montrez en vain par tout ce vaste Empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants ;
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie[1] impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens,
De ton heureux Destin vois la suite effroyable,
Le Scythe va venger la Perse, et les Chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue,
Rien ne t'en saurait garantir,
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère,
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père[2],
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien,
Je porte en un cœur tout Chrétien
Une flamme toute divine,
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir,
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage,
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

III, 37
DE LA PURE ET ENTIÈRE RÉSIGNATION DE SOI-MÊME, POUR OBTENIR LA LIBERTÉ DU CŒUR

« Quitte-toi, mon enfant, et tu me trouveras,
Prépare-toi sans choix à quoi que je t'envoie,
Sans aucun propre amour, sans aucun embarras
De ce qui peut causer ta douleur ou ta joie :
Tu gagneras beaucoup en quittant tout ainsi,
Ma grâce remplira la place du souci
Plus forte et mieux accompagnée ;
Et je te la ferai sentir,
Sitôt qu'entre mes mains ton âme résignée
Ne voudra plus se revêtir. »

Pour arriver où ta bonté m'invite,
Pour tant de biens qu'elle m'offre à gagner,
Combien de fois me dois-je résigner ?
En quoi faut-il, Seigneur, que je me quitte[1] ?

« En tout, mon fils, en tout, et partout, et toujours,
Aux points les plus petits, aux choses les plus grandes ;
Je n'en excepte rien, si tu veux mon secours,
Tout dépouillé de tout il faut que tu l'attendes.
Tu ne peux autrement te donner tout à moi,
Et je ne puis non plus me donner tout à toi,
Si tu réserves quelque chose :
Je veux l'âme, je veux le corps,
Sans que jamais en toi ta volonté dispose
Ni du dedans, ni du dehors.

« D'autant plus promptement que par ce grand effort
Tu brises de ta chair le honteux esclavage,
D'autant plus tôt en toi le vieil Adam est mort,
Et le nouveau succède avec plus d'avantage.
Résigne-toi surtout avec sincérité,
Si tu veux obliger ma libéralité
À t'en payer avec usure :
Elle aime à prodiguer mes biens,
Mais l'effort qu'elle y fait souvent prend sa mesure
Sur la plénitude des tiens.

« J'en vois se résigner avec retranchement,
De la moitié du cœur se remettre en ma garde,
Et ne s'assurer pas en moi si fortement
Qu'ils ne veuillent pourvoir à ce qui les regarde ;
Quelques autres d'abord m'offrent bien tous leurs vœux,
Mais la tentation marche à peine vers eux
Qu'ils font retraite vers eux-mêmes ;
Et leur courage rabattu,
Cherchant d'autres appuis que mes bontés suprêmes,
N'avance point en la vertu.

« Ni ceux-ci, ni ceux-là n'arriveront jamais
À la liberté vraie, inébranlable, entière,
À cette pure joie, à cette ferme paix
Qu'entretient dans les cœurs ma Grâce familière.
C'est peu que d'élever jusque-là son désir,

À moins que de soumettre à tout mon bon plaisir
Son âme pleinement captive;
Et sans s'immoler chaque jour,
On ne conserve point l'union fruitive[2]
Que donne le parfait amour.

« Je te l'ai déjà dit, je te le dis encor,
Quitte, résigne-toi, déprends-toi de toi-même,
Et tu posséderas ce précieux trésor,
Ce calme intérieur qui fuit tout ce qui s'aime.
Donne-moi tout pour tout, ne forme aucun désir,
Ne redemande rien, n'envoie aucun soupir
Vers ce tout que pour moi tu quittes :
Tiens enfin ton cœur tout en moi,
Et moi qui paye enfin par-delà les mérites,
Je me donnerai tout à toi.

« Ainsi tu seras libre, et l'Ange ténébreux
Ne te pourra jamais réduire en servitude;
Mais n'épargne ni soins, ni prières, ni vœux,
Pour ce digne avant-goût de la béatitude.
Ce plein dépouillement des soucis superflus,
Te laissant nu dans l'âme ainsi que je le fus,
Te rendra digne de me suivre;
Et par un bienheureux transport
Tu sauras en moi-même éternellement vivre,
Sitôt qu'en toi tu seras mort.

« Alors disparaîtront tous ces fantômes vains
Qui t'obsèdent partout de leurs folles images,
Cet inutile amas d'empressements mondains,
Ces troubles qui chez toi font de si grand ravages,
La crainte immodérée, et l'amour déréglé,
Ces infâmes tyrans de ton cœur aveuglé,
Verront leur force dissipée;
Et leur nuit faisant place au jour,
Celle qu'ils y tenaient sera toute occupée
Par ma crainte et par mon amour. »



Bussières

LA NEIGE

Élégie

AIMER LA CHASTETÉ

Douce laine du Ciel, belle fleur des Nuées,
Beau lis, qui de l'Hiver méprise les gelées,
Neige qui te nourris au milieu des deux Airs,
Épanche tes trésors sur ces tristes déserts ;
Donne-nous largement ces feuilles argentées,
Qui te sont chaque jour par l'Aquilon portées ;
Ouvre tes beaux Palais, et donne un vêtement
À nos champs dépouillés de tout autre ornement.
On dit que cet Argent que tu jettes en lames[1],
Renferme dans son sein quelques esprits de flammes ;
Que tu n'as de froideur que pour l'attouchement,
Et que la Terre en toi trouve son aliment ;
Que lui pressant le flanc de tes Eaux tempérées,
Tu remplis de pur sang ses veines altérées :
Viens donc, riche Toison, rare Essence de l'Eau ;
Inonde nos guérets d'un fertile Ruisseau.
Ah Nymphe[2], je te vois, qui d'une main d'ivoire
Ouvres à nos désirs les pompes de ta gloire ;
Je vois qu'en te jouant tu fais des pelotons,
Que de ton beau Métal tu forges des Jetons,
Que prodigue sur nous à l'instant tu les sèmes,
Faisant voir par tes dons à quel point tu nous aimes.
Ah, tout l'air est rempli de Papillons perlés ;
Partout on voit blanchir ces Fantômes ailés.
Comme leur danse est belle ! et comme leur Albâtre
Virevolte par l'Air roulant d'un pas folâtre !
Comme ils vont se heurtant, sans se faire nul mal !
Comme en frères parfaits ils se traitent d'égal !
Comme sur le terrain l'un à l'autre s'abouche !
Comme ils font étendus une agréable couche !

C'est assez, belle Nymphe ; et tout notre gazon
Ne paraît plus qu'orné de ta belle Toison :
Ah qu'il est beau ce Blanc ! et quoiqu'il éblouisse,
Qu'il a je ne sais quoi de doux et de propice !
Il plaît en dissipant, et mon œil qui s'y perd
Ne s'y nourrit pas moins que sur un tapis vert :
Quoique tant de brillants offusquent sa paupière,
Il ne peut s'empêcher d'aimer cette lumière.
Mais Nymphe, ce qui fait que j'aime tes présents,
Que nonobstant ton froid ils me touchent les sens,
C'est que d'une vertu, qui n'a rien qui n'excelle,
Que de la Chasteté tu traces le modèle.

Tu péris toutefois, et du soir au matin
Des Autans[3] échauffés tu n'es que le butin ;
Ce souffle pestilent, puissant à te résoudre[4],
Dissipe tes beautés, et les mêle à la poudre[5],
Le Soleil enflammé d'une jalouse ardeur,
Détruit ce qu'a de beau ton aimable candeur ;
Un Passant indiscret imprudemment te foule ;
Ton lustre, ta blancheur dans la fange s'écoule.
Plût au Ciel qu'ici-bas la pure Chasteté
Ne se salît jamais d'aucune impureté !
Souvent dans les plaisirs elle se voit perdue,
Souvent de trop d'ardeur elle se voit fondue ;
Souvent un indiscret, pour trop s'en approcher,
Lui ravit à la fin ce qu'elle a de plus cher.

Ah ! plutôt que l'Enfer me ravisse la vie,
Avant, belle vertu, que tu me sois ravie :
Plutôt que les plaisirs ne me touchent jamais,
Qu'avec les voluptés je sois toujours sans paix ;
Qu'éloigné de commerce impudent et nuisible,
Traitant avec les Morts je demeure insensible ;
Avant que je te souille, ô rare Pureté,
Par la moindre noirceur d'aucune saleté.



Labadie

DE LA VUE DE DIEU SOUS CE NOM CLARTÉ OU LUMIÈRE
DEVOIR OU EFFET D'ILLUMINATION DIVINE, ET DE CONDUITE ÉCLAIRÉE

Dieu peut-il sous le nom de *Lumière* ou *Clarté*
Avoir le moins du Monde à notre âme éclaté[1]
Qu'elle n'en soit bien fort en elle illuminée,
Et de ses feux brûlants d'abord environnée ?

L'air ne paraît pas plus illuminé du jour,
Lorsqu'on voit le Soleil faire son demi-tour,
Que l'eſt des yeux de Dieu dans la prière une âme,
Qui reçoit bien à plomb les ardeurs de sa flame[2].

Le Miroir de criſtal, dont la concavité
Concentre en soi les feux d'un chaud Soleil d'Été,
N'eſt ni plus éclatant, ni plus enflammé qu'elle,
Quand Dieu daigne arrêter sur son cœur sa prunelle.

L'âme s'ouvre à son jour, et s'en épanouit,
Elle en eſt échauffée, elle s'en réjouit,
Et voyant son chemin, ses pas, et sa conduite,
N'a pour ne pas errer qu'à marcher à sa suite.

Fond de toute Lumière, immanquable Soleil,
Dont celui qui nous luit ne fait que peindre l'œil,
Fontaine de clarté, près qui notre lumière
N'eſt qu'un air épaissi de nue et de poussière ;

Jour qui ne naît jamais, et pourtant toujours luit,
Jour près qui notre jour eſt une obscure nuit,
Accorde à mon désir que ta flamme divine
Pour éclairer mon cœur, embrase ma poitrine.

Si je sens du plaisir à contempler ton jour,
J'en sens encore plus à sentir ton amour.
De vrai ta lueur cause à mes yeux bien de l'aise,
Mais mon cœur en sent plus de l'ardeur de ta braise ;

Continue à produire (ô mon Divin Flambeau)
De tes beaux yeux un jour, si charmant et si beau.
Qu'au feu que tu me fais de tes célestes voûtes,
Selon tes mouvements je conduise mes routes.

J'ouvre à tes yeux mon sein, ainsi que font les fleurs
Lorsqu'aux yeux du Soleil elles ouvrent les leurs :
Et si le Tournesol ne vit pas sans le suivre,
Sans te suivre (ô mon Dieu) je ne puis aussi vivre.

Celui qui ne cessant d'avoir les yeux en l'air,
Aima tant le Soleil qu'il en voulut brûler[3],
Ne fit que figurer le désir qu'a mon âme,
(Ô mon Divin Soleil) de brûler de ta flame.

SUR LA VUE ET LE SENTIMENT QUE L'ÂME A OU PEUT AVOIR DE DIEU,
SOUS LE SYMBOLE D'UN CHASTE ÉPOUX

Ô Dieu, les plus chastes caresses
Dans leurs plus innocents appas,
Que font les époux d'ici-bas,
N'ont rien de comparable à tes saintes tendresses.

Que tes œillades ont de charmes !
Que tes souffles et tes soupirs
Sont de rafraîchissants zéphirs :
Et que tes saints regards sont d'invincibles armes !

Que tes embrassements pudiques
Me ravissent jusques aux Cieux !
Seigneur, que tes mains et tes yeux
Coulent dedans nos cœurs de plaisirs extatiques !

C'est toi qui me brûles et blesses
De tes beautés, de tes regards :
Mais aussi s'ils me sont des dards[1],
Ils me sont des appuis à guérir mes faiblesses.

N'entends-je pas ce qu'au Cantique[2]
Tu fais dire dans sa langueur
À cet aimable et chaste cœur,
Que tu nommes ta belle et ta Colombe unique :

Baise-moi, mon Époux (dit-elle),
Car je sens ton amour divin
Mille fois plus doux que le vin ;
En m'enivrant du lait de ta chaste mamelle.

Les chastes vierges de ta Ville
Prises de ta beauté, mon Roi,
Courent à grands pas après toi :
Tire-nous, nous irons à toi d'un vol habile.

Ton Nom est cent fois plus suave
Que tous les parfums d'ambre gris.
Mon Ami, mon cœur en est pris,
Il pâme, s'il ne boit du vin doux de ta cave.

Tu m'es muscat, tu m'es grenade,
Tu m'es de myrrhe un vrai bouquet,
Tu m'es de fleurs tout un parquet[3] :
Sur elles couche-moi, je meurs, je suis malade.

Mon Époux accourt, et sa droite
Commençant à me caresser,
Je sens qu'elle veut m'embrasser
Et disant : Monte, au ciel doit couronner ma tête.



Charles Beys

À SEXTIE

Solvitur acris Hiems, etc.

Les froidures sont assoupies,
L'on ne souffle plus en ses doigts,
Les nez se montrent sans roupies,
Les troupeaux sortent de leurs toits,
L'on ne va plus chasser aux grues,
L'on reprend le soin des charrues,
Les bœufs travaillent tout leur sou,
Les enfants ne font plus de ligues ;
Et le Paysan ni peu ni prou
Ne demeure au logis à se gratter les gigues[1].

Ces grandes caisses où les Dames
Avec les jeunes Damoiseaux
À coups d'avirons et de rames
Font cavalcade sur les eaux,
Par les engins aidés du câble
Pour se mouiller quittent le sable,
Et les coupeaux[2] ni les rochers,
Le plat pays, ni les montagnes,
Les hautes tours, ni les clochers,
N'ont plus de bavolets[3] crayés de blanc d'Espagne.

Vénus, avec d'autres paillardes,
Tous les soirs après le repas,
Danse à la Lune les gaillardes,
Les gavottes et les cinq pas[4].
Le beau poli qui la muguette[5]
Cheveux poudrés, barbe bien faite,
Prête l'oreille à ses chansons,
Tandis que selon sa coutume,
Vulcain avecques ses garçons
Bat pendant qu'il est chaud le fer dessus l'enclume.

Imitons cette bonne Dame
Souple de l'échine et des reins,
Déchargeons désormais notre Âme
Du pesant fardeau des chagrins ;
Que tous les jours nous soient des Fêtes,
De fleurs environnons nos têtes,
Quittons les sérieux emplois,
La mort avecques même audace
Brise les Sceptres des grands Rois
Qu'on la voit du plus gueux déchirer la besace.

Sextie, un homme est bien maroufle
Qui prétend d'être aux Dieux égal,
Nous entrons au monde en pantoufle
Et nous en sortons à cheval :
Même à l'instant que je te parle,
Guillaume, Jean, Grégoire, Charle[6],
Toi-même enfin cours au tombeau,
Ris et bois avant qu'y descendre,
Dans sa nuit il n'est rien de beau,
Et qui brûle pour toi n'y sera plus que cendre.



Scarron

À MADEMOISELLE DE LENCLOS
ÉTRENNES

Ô belle et charmante Ninon,
À laquelle jamais on ne répondra non
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,
Tant est grande l'autorité
Que s'acquiert en tout lieu une jeune personne
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté,

Puisque, hélas ! à cet an nouveau
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau
De quoi vous bâtir une étrenne,
Contentez-vous de mes souhaits ;
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ai faits.

Je souhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel et bon[1],
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Espagne, gros marron,
Force argent, sans lequel tout homme est triste et blême,
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scarron.

LE CHEMIN DU MARAIS AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN

Parbleu bon ! je vais par les rues.
Mais je n'y vais pas de mon chef,
Ni de mes pieds, qui par méchef
Sont parties très malotrues :
Je marche sur pieds empruntés.
Ceux dont mes membres sont portés
Sont à deux puissants porte-chaises
Que je loue presque un écu.
Ah ! que les maroufles sont aises,
Au prix de moi qui suis toujours dessus le cul !

Non que s'asseoir sur le derrière
Soit laide situation ;
Car parmi toute nation
On s'assied en cette manière ;
Aussi ne dis-je que s'asseoir
Soit une chose laide à voir ;
Mais de dire qu'elle soit bonne,
C'est ce que je ne dirai point,
Avec la douleur que me donne
Mon derrière pointu qui n'a plus d'embonpoint.

Revenez, mes fesses perdues,
Revenez me donner un cul.
En vous perdant, j'ai tout perdu.
Hélas, qu'êtes-vous devenues ?
Appui de mes membres perclus,
Cul que j'eus et que je n'ai plus,
Étant une pièce si rare,
Que l'on devrait vous tenir cher !
Eh ! que la coutume est barbare,
De porter vêtements afin de vous cacher[1] !

Que de la chaise qui me porte
J'aperçois de gens cheminer !
Hélas ! que me faut-il donner
Pour pouvoir marcher de la sorte !
Quiconque me fera marcher
Sache que je n'ai rien de cher
Comme mes bourrelets de laine :
Je les lui donne de bon cœur,
De carmes[2] main de papier pleine,
Et serai dessus tout son humble serviteur.

Mais je sens ma chaise arrêtée :
Je pourrais bien être arrivé,
Et je n'aurai pas achevé
Cette pièce un peu trop hâtée.
Achevons au moins ce dizain,
Nous ferons le reste demain.
Porteurs on vous va satisfaire ;
Taisez-vous donc : vous m'empêchez,
Vous troublez toute mon affaire.
Mais ne vous taisez plus : mes vers sont dépêchés.

STANCES

POUR MADAME DE HAUTEFORT

On ne vous verra plus en posture de pie
Dans le cercle[1] accroupie :
Au grand plaisir de tous et de votre jarret,
Votre cul, qui doit être un des beaux culs de France,

Comme un cul d'importance,
A reçu chez la reine enfin le tabouret[2].

Comme on connaît souvent une chose par l'autre,
D'un cul comme le vôtre,
J'ai connu le destin, voyant votre beau nez ;
Et sans être devin, j'ai prédit que sans doute
Ce cul qui ne voit goutte
Serait vu dans le rang de nos culs couronnés.

Notre reine, princesse aussi juste que sage,
N'a pu voir davantage
Un cul plein de mérite et très homme de bien,
Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise
Au côté de sa chaise,
Debout ou mal assis, comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans doute la face
Ne fit jamais grimace,
Devait assurément être un cul duc et pair :
Car qu'aurait-on pensé de ce qu'un cul si sage
Qui vaut bien un visage,
N'eût pas eu chez la reine où reposer sa chair ?

Que les hommes n'ont pas pareille destinée !
Et que vous êtes née
Sous un astre puissant et favorable aux culs !
Tandis que le vôtre est, près de ceux des princesses,
Assis sur ses deux fesses,
Le nôtre n'est assis que sur deux os pointus.



Un amas confus de maisons,
Des crottes[1] dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues ;

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues ;

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble,

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit,
C'est là Paris. Que vous en semble ?

LA RELATION VÉRITABLE
DE TOUT CE QUI S'EST PASSÉ EN L'AUTRE MONDE
au Combat des Parques et des Poètes. Sur la mort de Voiture

.... De respect ou de peur des coups,
Chacun devant lui[1] fila doux.
Puis il voulut savoir la chose
Et qui du mal était la cause.
Apollon, pour préoccuper[2],
« Sire, on ne devait pas couper,
Dit-il, la trame de Voiture,
Si rare en versificature[3],
Et qui n'était pas si cassé
Qu'on ne s'en fût fort bien passé.
— Mêlez-vous de votre Parnasse,
Et que chacun son métier fasse,
Dit Cloton ; nous avons coupé
Le fil d'un homme bien huppé,
Pour venir quereller les Parques,
Qui coupent bien ceux des Monarques.
Ha ! vraiment, Messire Apollon,
Vous êtes un bon violon[4] ;
Et vous et vos pédantes Muses,
En vertu de vos cornemuses
Et de votre art de bien jaser,
Pensez-vous immortaliser
Et faire éternellement vivre
Un homme aussi bien que son Livre ?
Vous y perdrez votre Latin.
Par notre maître le Destin
Les trames nous sont mesurées :

Sitôt qu'elles sont expirées,
Avec un beau coup de ciseau,
Crac ! le voilà dans le tombeau
Quel qu'il soit, fût-il à Voiture
Comparable en bonne écriture. »
Ainsi par la Dame Cloton.
Apollon, pour prendre son ton
Et pour ne pas haranguer rude,
Fit entre ses dents un prélude[5] ;
Puis après, s'étant avancé,
Le visage un peu courroucé,
Comme il pensait ouvrir la bouche,
Le grand Jupin, d'un œil farouche
Le regarda si fièrement,
Que le pauvret facilement
Oublia ce qu'il voulait dire.
Tout le monde s'en prit à rire,
Et sur tous les faiseurs de Vers :
Mais autre regard de travers,
À toute la troupe rieuse
Fit prendre mine sérieuse.
Puis, rigide comme un Caton[6]
Et branlant le maître bâton
(Ce bâton garni de sonnettes,
Que les Parques et les Poètes
Regardèrent avec respect),
Fit sortir de son divin bec[7]
Telles et semblables paroles :
« Jamais les entreprises folles
N'apportent aux entrepreneurs
Que des affronts et déshonneurs ;
Si ce que je dis quelqu'un touche,
Quiconque est le morveux se mouche
Et ne fasse plus le méchant :
Il n'en serait pas bon marchant[8].
Qui sait mieux que moi que Voiture
Fut une aimable créature ?
Il est mort : il était mortel,
Comme, sous les Cieux, tout est tel.
On me dira : c'est grand dommage.
C'est peut-être son avantage :
Peut-être, mourant plus cassé,
Ne fût-il pas mort bien sensé :

J'ai vu tel bel esprit en herbe,
Pour être trop tard mis en gerbe
Perdre son bel esprit tout net,
Témoin le petit Francinet[9].
Certes, Voiture fut un homme
Digne de Paris et de Rome ;
Ce fut un esprit excellent,
Qui n'a rien fait que de galant,
Et je ferai que ses ouvrages
Seront fameux dans tous les âges.
Un certain homme, qui n'eſt pas
De ces malheureux esprits bas
Qui ne sont jamais que copies
Comme sont Sansonnets et Pies,
Oiseaux d'un naturel voleur
Et qui ne chantent rien du leur,
Cet homme donc, rare et célèbre,
A fait une pompe funèbre[10],
Laquelle, s'il la met au jour,
Ravira la Ville et la Cour.
Autrefois, pour railler Voiture,
On dit : "Adieu la Voiture",
Comme on dit : "Le grand Pan eſt mort"
Quand un trépas importe fort ;
Je veux abolir la Voiture :
Qu'on dise, au lieu de Pan, Voiture ;
Quiconque ne le fera pas,
Sera puni d'un prompt trépas.
Certes, le renom de Voiture,
Cette adorable créature,
Autant que le monde vivra,
Ou Jupiter ne le pourra.
Çà donc ! pour commencer la chose,
Que chacun, non à bouche close,
Mais crie ainsi que moi bien fort :
"Voiture eſt mort ! Voiture eſt mort !" »
Les Dieux, Parques, Muses, Poètes
N'eurent pas les bouches muettes
Chacun cria et recria,
Et plus d'un d'eux s'en enroua.
Voiture seul, par modeſtie,
Ne tint pas aussi sa partie :
Quoique ravi de tant d'honneur,

Tandis que dura la clameur
Il eut, comme un homme bien sage,
Rouge pudeur sur le visage
Et cria, les yeux abaissés :
« Monsieur Jupiter, c'est assez. »
Voilà comme finit la guerre.
Puis après, le lance-tonnerre
Fit les deux partis embrasser,
Envoya les blessés panser,
Fit rendre les fuseaux aux Parques,
Et les Auteurs, portant leurs marques,
Suivirent leur maître Apollon,
Bien fâché de son violon
Et de ce que son entreprise
N'avait pas été si bien prise
Qu'il se l'était imaginé ;
Mais, comme bien morigéné,
Il ne remua pas l'affaire,
Voyant qu'il n'y pouvait rien faire.
Et j'ai su, depuis peu de temps,
Qu'ils ont depuis vécu contents,
Et que le bienheureux Voiture
Est au Ciel en bonne posture
Et bien mieux qu'il n'était ici.
Dieu veuille que j'y sois aussi.

AMEN[11].

ÉPITAPHE

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Prends garde qu'aucun ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.



Jean Dehénault

IMITATION
DU CHŒUR DE L'ACTE SECOND
DE LA TROADE DE SÉNÈQUE

Lorsque dans les yeux des humains
Une éternelle nuit succède à la lumière
Et que les conjugales mains
Baissent notre faible paupière ;

Que nos corps entrent au tombeau,
Ou que l'Urne en reçoit la cendre,
Est-il vrai qu'aux Enfers il nous faille descendre,
Et que notre Ombre passe en un monde nouveau ?
Ou n'est-ce qu'une histoire feinte
Que mettent en crédit l'Ignorance et la Crainte ?

Quand par un trépas généreux
Un malheureux s'arrache au pouvoir de l'Envie,
Cet héroïque malheureux
Perd-il sa mort avec sa vie ?

Rencontre-t-il encor ailleurs
Les malheurs dont il se délivre ?
Ou mourant une fois pour jamais ne revivre,
Dans le sein du Néant porte-t-il ses malheurs ?
Et son âme en l'air échappée,
Avec le dernier souffle est-elle dissipée ?

Tout ce qu'environne la mer,
Ce que voit le Soleil de ses routes sublimes,
Le Temps d'un pied vite et léger
L'emportera dans ses abîmes.

Ces errants Ministres du sort
Dont la course règle la nôtre,

Les Astres sans repos tournent d'un Pôle à l'autre,
Sans repos tous leurs pas nous mènent à la mort ;
Et sur la redoutable rive
On fond dans le Néant aussitôt qu'on arrive.

Comme se perd en un moment
Cette portion d'air dans les corps enfermée,
Que le plus actif élément
Développe et pousse en fumée :

Comme au souffle des aquilons,
On voit bientôt évanouie
Une grosse nuée, ou de grêle, ou de pluie,
Qui d'un déluge affreux menaçait les vallons ;
Ainsi s'épand cette âme vaine
Qui meut tous les ressorts de la machine humaine.

Tout meurt en nous quand nous mourons
La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-même ;
Du peu de temps que nous durons
Ce n'est que le moment extrême.

Cesse de craindre ou d'espérer
Cet avenir qui la doit suivre.
Que la peur d'être éteint, que l'espoir de revivre,
Dans ce sombre avenir cessent de t'égarer ;
L'état dont la mort est suivie,
Est semblable à l'état qui précède la vie.

Nous sommes dévorés du temps,
La Nature au Chaos sans cesse nous rappelle ;
Elle entretient à nos dépens
Sa vicissitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle aussi reprend tout notre être ;
Le malheur de mourir égale l'heur de naître,
Et l'homme meurt entier, comme entier il est né.
La mort, sans souffrir de partage,
Confond l'âme et le corps, et leur fait même outrage.

Tout ce qu'on nous dit des Enfers,
Et du Tyran qui règne en ces Royaumes sombres,
Ces cachots, ces feux et ces fers
Où sont les criminelles Ombres ;

Ce Monstre si prodigieux
Et ce Portier si redoutable,
Qui rend du noir Palais l'entrée épouvantable,
Et qui fait fuir bien loin les mortels curieux ;
Tout cela n'est, ou qu'un mensonge,
Ou qu'un discours en l'air, ou que l'horreur d'un songe.



Urbain Chevreau

POUR UNE BELLE ÉGYPTIENNE

Astre dont la noirceur semble former la gloire,
Et qui fais ton éclat de ton obscurité !
Tu montres bien que la beauté
Charme en ébène, aussi bien qu'en ivoire.
Le pinceau de Beaubrun est un pinceau fort bon ;
Mais tu fais voir aussi qu'il doit peu se contraindre,
Et que c'est par toi qu'il peut peindre
Le soleil avec du charbon.



Cette fière et noire beauté
Qui court de toutes parts comme une vagabonde,
Ne se sert de l'obscurité
Que pour assassiner le monde.



Ce bel astre brûlé, ce miracle des cieux,
De deux extrémités est la vivante image :
Si c'est un soleil par les yeux,
4 C'est une ombre par le visage.



Ce chef-d'œuvre que tu vois peint
Pourrait enfin nous faire croire,
Par l'éclat qui sort de son teint,
4 Que la lumière serait noire.



Ménage

Sous ces ombrages verds, la Nymphe que j'adore,
Ce miracle d'Amour, ce chef-d'œuvre des Dieux,
Avecque tant d'éclat vient d'éblouir nos yeux
4 Que Zéphyre amoureux l'aurait prise pour Flore.

Son teint était plus beau que le teint de l'Aurore ;
Ses yeux étaient plus vifs que le flambeau des cieux ;
Et sous ses nobles pas on voyait en tous lieux
8 Les roses, les jasmins et les œillets éclore.

Vous qui pour sa guirlande allez cueillant des fleurs,
Nourrissons d'Apollon, favoris des neufs Sœurs,
11 Ne les épargnez point pour un si bel ouvrage.

Venez de mille fleurs sa tête couronner...
Sous les pieds de Julie il en naît davantage
Que vos savantes mains n'en peuvent moissonner.



Benserade

SUR JOB

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-même ici dépeint ;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connais de plus misérables.

À MADEMOISELLE DE GUERCHY
LUI ENVOYANT LA COPIE D'UNE JOUISSANCE
Stances

Belle Guerchy, je vous les donne,
Ces vers que vous désirez tant ;
Ils ne sont pas fort beaux, mais pour votre personne,
Qui ne souhaiterait d'en pouvoir faire autant ?

Au reste, ne trouvez étrange
Mon scrupule, et gardez-vous bien
De dire que ce sont vers à votre louange,
Car je vous maintiendrais tout franc qu'il n'en est rien.

Et ne vous faites point de fête
En une telle occasion ;
Ce serait faire un tour qui serait malhonnête,
Et qui vous tournerait à grande confusion.

Il ne faut pas, ne vous déplaise,
S'enrichir d'injustes acquêts :
L'adresse est pour une autre, et seriez-vous bien aise
Que quelqu'un en chemin détroussât vos paquets ?

Les biens d'autrui ne sont pas vôtres.
Mais comme on est parfois jaloux,
Je m'offre de bon cœur à vous en faire d'autres
Sur le même sujet qui seront tous pour vous.

Qu'est-ce que par votre prière
Ne ferait un pauvre garçon ?
Vous n'avez seulement qu'à fournir la matière,
Il vous en coûtera fort peu pour la façon.

RONDEAU

Au bout du compte, quelque plaie
Que pour vous dedans l'âme j'aie,
Je ne suis pas tant arrêté
Aux fers de ma captivité
Qu'à les rompre enfin je n'essaie.

N'eſt-il pas temps que je me paie,
Puisque mon amour eſt si vraie[1]
Et qu'on voit ma fidélité
Au bout ?

C'eſt par trop me donner la baie[2],
De mon souvenir je vous raie,
Ailleurs je suis bien mieux traité,
Et c'eſt une jeune beauté
Aimable autant que vous que j'aie
Au bout.

SUR LA VILLE DE PARIS

Sonnet

Rien n'égale Paris ; on le blâme, on le loue ;
L'un y suit son plaisir, l'autre son intérêt ;
Mal ou bien, tout s'y fait, vaſte, et grand comme il eſt :
On y vole, on y tue, on y pend, on y roue.

On s'y montre, on s'y cache, on y plaide, on y joue ;
On y rit, on y pleure, on y meurt, on y naît :
Dans sa diversité tout amuse, tout plaît,
Jusques à son tumulte et jusques à sa boue.

Mais il a ses défauts, comme il a ses appas,
Fatal au courtisan, le roi n'y venant pas[1] ;
Avecque sûreté nul ne s'y peut conduire :

Trop loin de son salut pour être au rang des saints,
Par les occasions de pécher et de nuire,
Et pour vivre longtemps trop près des médecins.

POUR MONSIEUR PERRAULT

Sonnet

Suis ta pointe[1], Perrault, sous des couleurs si belles,
Prouve-nous que ton siècle, heureux de toutes parts,
Sur le fait des héros, comme sur les beaux arts,
Ne dégénère en rien de ses premiers modèles.

Fais-nous seulement des peintures fidèles
Nous verrons les Louis au-dessus des Césars,
Et le temps favorable aux Le Brun, aux Mignards,
Les mettra pour le moins vis-à-vis des Apelles[2].

Qui l'oserait nier ? l'antique a sa beauté ;
Mais elle n'exclut point la sage nouveauté ;
Sans se déshonorer la fille suit la mère :

Où d'Auguste en serait la mémoire aujourd'hui,
Si trop respectueux Virgile pour Homère,
Eût fait difficulté de paraître après lui ?



Sarasin

VILLANELLE

Ô beauté sans seconde,
Seule semblable à toi,
Soleil pour tout le monde,
Mais comète pour moi !

De ces lèvres écloses
On découvre en riant
Sous des feuilles de roses
Des perles d'Orient.

Ces beaux sourcils d'ébène
Semblent porter le deuil
De ceux que l'inhumaine
A mis dans le cercueil.

Pour soulager ma flamme,
Amour serait bien mieux
S'il était dans ton âme,
Comme il est dans tes yeux.

Dieux ! Que la terre est belle,
Depuis que le soleil
A pris pour l'amour d'elle
Son visage vermeil !

Là-haut, dans ce bocage,
On entend chaque jour
Le rossignol sauvage
Se plaindre de l'Amour.

Quittez la fleur d'orange,
Agréables zéphyrs,
Et portez à mon ange
Quelqu'un de mes soupirs.

Quand je chante à ma dame
Quelque air de ma façon,
Elle oublie ma flamme
Et retient ma chanson.

STANCES

Père des fleurs dont la terre se pare
Quand l'amoureux zéphyr a fondu les glaçons,
Le teint de ma Phyllis a l'éclat bien plus rare
Que tes odorantes moissons,
Quelque fleur que l'on lui compare.
Printemps, pour embellir tes roses et tes lis,
Imite le teint de Phyllis.

Du Lion[1] enflammé l'étoile étincelante
S'en va bientôt flétrir tes fleurs,
Et sur leur tige languissante
Ternir les plus vives couleurs ;
Mais, ni de l'horrible froidure
Les brûlantes fureurs,
Ni de l'ardent été l'insupportable injure
N'oseraient violer sur le teint de Phyllis
L'éternelle fraîcheur des roses et des lis.

SONNET

Prime, homme, reversi, trictrac, échecs et hoc,
Quinquenove et piquet[1], allez paître de l'herbe ;
Cloris ne joue à rien si ce n'est au proverbe[2],
Pour vous, cartes et dés, elle vous pend au croc.

Salomon[3] fit ce jeu qui vous donne le choc,
Et même en écrivit mieux que n'eût fait Malherbe[4] ;
Cloris a lu son livre, et s'en tient si superbe
Qu'elle vous prise moins qu'une plume de coq.

Quand quelqu'un la va voir, soudain elle l'invite
De passer à ce jeu le temps de sa visite ;
11 Moi qui ne le sais point, je fuis, je suis honteux.

Je pourrais bien pourtant sortir de cette alarme,
Car si Cloris voulait, nous jouerions bien tous deux
14 Proverbialement à baise-moi gendarme.

STANCES

Belle Phyllis, dont le mérite
Peut rendre tous les cœurs soumis,
Vous deviez faire une visite,
Vous me l'aviez même promis ;
Et pensez-vous en être quitte
6 Pour tromper ainsi vos amis ?

À la porte et sur la fenêtre
J'ai passé la moitié du jour,
Espérant de vous voir paraître
Avec les Grâces et l'Amour ;
Et dans ce moment-là, peut-être,
12 Vous me jouiez un mauvais tour.

Peut-être qu'à cette heure même
Que je soupirais en courroux,
Un rival, ô malheur extrême,
Se trouvait seul à vos genoux ;
Peut-être il disait : « Je vous aime »,
18 Et peut-être l'écoutiez-vous.

Peut-être aussi qu'étant chagrine
Et plaignant mon éloignement,
Vous lui faisiez mauvaise mine
Et me souhaitiez ardemment.
À dire vrai, beauté divine,
24 Ce *peut-être* est le plus charmant.

Mais de savoir le véritable,
Je le crains et le voudrais fort ;

Si le premier n'eſt qu'une fable,
Les dieux sont jaloux de mon sort ;
Sinon, croyez, belle adorable,
Sans *peut-être*, que je suis mort.



Brébeuf

PRIÈRE
À NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,
pour lui demander l'effet des grâces
qu'Il met en nous, afin de nous exciter
à une conversion parfaite

.... Faites, ô Bonté sans seconde,
Que j'obtienne de vous cet amour agissant,
Cet amour qui réveille un esprit languissant,
Et dont la flamme eſt si féconde ;
Faites que son activité
Supplée à la ſtupidité
Qui m'a fait lâchement croupir dans mes offenses,
Et qu'ardent à les réparer,
J'emploie autant de soins à fléchir vos vengeances
Que j'en ai pris sans cesse à me les attirer.

Oui, Seigneur, il faut pour vous plaire
Montrer autant du moins de force et de chaleur,
Que j'en ai fait paraître à tramer mon malheur,
Et mériter votre colère ;
Du moins si je m'offre un peu tard,
Il faut m'inſtruire en ce bel art
Qui sait faire agréer une offrande tardive,
Et je veux m'avancer si bien,
Qu'au but de mes désirs heureusement j'arrive
Avec ceux dont le zèle a devancé le mien.

Je sais que ces douces pensées
À de hardis projets élèvent mes esprits,
Et je semble déjà me promettre le prix
Des âmes les plus avancées ;
Les esprits encore agités
Et du monde et des vanités,
Je crois déjà trouver des palmes toutes prêtes ;
Oui, mon vol est audacieux,
Mais à peine mon cœur songe à ce que vous êtes,
Que le peu que je suis disparaît à mes yeux.

Donc avec un amour de Père,
Seigneur, prêtez l'oreille à mes brûlants souhaits,
Voyez ce que ce cœur veut être désormais,
Et non ce qu'il était naguère ;
Loin de vous montrer les péchés
Où mes sens étaient attachés,
Ne soyez plus en moi que l'effet de vos grâces,
Et pour calmer votre rigueur,
Aimez, aimez déjà ces remords efficaces,
Que vos bontés enfin vont produire en mon cœur.

Aimez en moi cette constance
Que vous allez donner à mes justes desseins,
Aimez cette vertu que j'attends de vos mains,
Comme déjà je la sens par avance ;
Déjà d'aise tout transporté,
Je crains peu d'être rejeté,
Ou de ne voir qu'un Juge où je crois voir un Père,
Et bien que pécheur trop longtemps,
J'ai tant de confiance en votre amour sincère,
Que je jouis déjà du bonheur que j'attends.

Mon espérance n'est pas vaine,
Vous m'avez défendu, vous m'avez recherché,
À cent périls certains vous m'avez arraché,
Quand vos faveurs étaient ma peine ;
D'un soin et constant et zélé,
Cent fois vous m'avez appelé
Lorsque je vous fuyais au lieu de vous répondre.
Après tous ces gages d'amour,
Croirai-je qu'aujourd'hui vous vouliez me confondre
Lorsque je vous appelle et vous cherche à mon tour ?

Non votre douceur est trop grande
Pour paraître à nos yeux si prompte à se borner,
Et l'on juge aisément que vous voulez donner
Quand vous voulez qu'on vous demande.
Au fort de ma stupidité,
Vous m'en avez sollicité,
Tantôt par des rigueurs, tantôt par des tendresses.
Je me rends à des soins si doux,
Et vous voyez enfin après tant de caresses
Qu'il ne tient plus à moi que je ne sois à vous.

Ah ! je sens, ô ma seule vie,
Que chercher votre amour, c'est l'avoir obtenu ;
Votre aide a moins suivi qu'elle n'a prévenu
Et ma prière et mon envie ;
Déjà ce noble engagement
Met en moi tant de changement,
Que d'un heureux transport mon âme est toute pleine.
Au seul essai de tant d'appas,
Mon cœur longtemps glacé ne conçoit plus qu'à peine
Comment l'homme peut vivre et ne vous aimer pas.

Je nage en une joie extrême,
La terre n'a pour moi rien d'amer ni de doux,
Et dans l'heureux moment où je me donne à vous,
Je me sens plus fort que moi-même ;
Pour vous je pourrais tout oser,
Sans que rien se pût opposer
Aux secrètes chaleurs du beau feu qui me presse :
Puissent ces beaux embrasements
Dans mon cœur enflammé se redoubler sans cesse,
Et les siècles entiers me seront des moments.



Furetière

À MONSIEUR CASSANDRE

.... Hier j'allai voir certain Sire,
De ces esprits doux et jolis,
Et de ces Écrivains polis,
Dont l'humeur galante et gentile,
D'ordinaire eſt si fort civile,
Que si l'homme le plus grossier,
Fût-ce l'Avocat Couturier[1],
Le frottait à leur étamine[2] ;
Bientôt d'une façon poupine
Il ajuſterait son minois ;
Et bientôt devenu courtois,
Il ferait mieux la révérence,
Que le meilleur Maître de danse.
M'ayant donc ce poli de Cour
Fait presqu'attendre tout un jour
Durant le vent et la gelée,
Il me parle au bout d'une allée,
Ayant le manteau sur le nez,
Et les yeux à demi tournés :
En ce seul point fût-il honnête
Que lui démangeant à la tête,
D'une main il prit son chapeau
Lorsque l'autre grattait sa peau,
Et son chagrin ne put permettre
Qu'il lût un petit mot de lettre,
Qu'entre ses mains j'avais remis
De la part d'un de ses amis,
Qui de plus était son confrère :
Mais se retirant en colère,
Il me quitta, s'alla rasseoir,
Sans me dire adieu ni bonsoir.
Me voyant traité de la sorte,
Tout confus je gagne la porte,
Et n'ayant guide ni suivant

Pour retrouver l'huis de devant,
Je tâtonne en l'allée obscure,
Je prends les gonds pour la serrure,
Enfin je sors : mais diras-tu
Peut-être étais-tu mal vêtu ?
Et, comme on regarde à la mine,
Que c'eſt la cause et l'origine,
De son incivile fierté ?
Non, j'étais lors sans vanité,
Dans une propreté[3] très grande ;
Je portais du drap de Hollande,
Et des bottes de maroquin
Qui ne sentaient point le faquin[4]
Peut-être il avait Conférence
Avec quelqu'homme d'importance
Qu'il n'aurait pu rompre d'abord[5] ?
Non, il ne parlait qu'à Montmort[6].
C'était donc quelque homme de marque,
Quelque Seigneur ? Prince ou Monarque ?
Qui de faire civilité
S'exemptait par sa qualité ?
Rien moins, son bien, ni sa naissance,
Ne donnent rang, ni préséance,
Ni ses charges, ni ses emplois ;
C'eſt un simple petit Bourgeois,
Dont on m'a dit que la cuisine
Eſt aussi froide que la mine.
Es-tu de savoir curieux
D'où vient qu'il fait le glorieux ?
J'en sens la vraie et seule cause :
C'eſt un gros volume de prose,
Que ce Doc̄teur a mis au jour,
Qui fait quelque bruit à la Cour.
Parce qu'il voit que le Libraire
En vend bien cher chaque Exemplaire,
Qu'il en a bel et bon débit,
Qu'on l'imprime en grand, en petit ;
Que tout le monde le demande,
Qu'on le contrefait en Hollande[7] ;
Sans peine il eſt persuadé
Que son Livre a bien succédé[8].
Mais ce qui l'enfle davantage
C'eſt l'avantageux témoignage,

Que dans leurs Approbations,
Préfaces, Annotations,
Et leurs Épîtres liminaires
En donnent souvent ses confrères,
Qui l'exaltent en le citant
Le tout à la charge d'autant,
Comme un Curé faisant sa ronde
Encense à Vêpres tout le monde,
Puis, se tient droit ayant cessé,
Pour être lui-même encensé.
Ainsi ces gens s'en font accroire
Et s'entredonnent de la gloire,
Tandis qu'ils tiennent en mépris
Nous autres Cadets beaux esprits.
Tel est sur nous leur avantage.
Ils ont fait un méchant ouvrage ;
Ils sont plus barbus et plus vieux,
Ils ont plus travaillé leurs yeux ;
Plus brûlé d'huile et de chandelle,
Plus tenu le cul sur la selle ;
Plus gâté d'encre et de papier
Pour recueillir et copier !
Et d'une morgue magistrale
Plus fait de ligne et de Cabale ;
Plus blâmé d'autres Écrivains,
Et pour eux plus battu des mains.
Un jour, si Dieu nous laisse vivre
Peut-être ferons-nous un Livre,
Et pourrons-nous faire valoir
Par l'esprit et par le savoir ;
Mais plutôt tout nous abandonne[9],
S'il faut qu'au moment qu'on nous donne
Quelques Éloges obligeants,
Nous soyons moins honnêtes gens,
Et que nous ayons l'arrogance
De ces beaux Auteurs d'importance,
Dont pour te conclure en un mot
Le plus habile n'est qu'un sot.



Maucroix

ÉPÎTRE À MONSIEUR CASSANDRE

Cassandre, j'ai lu ton épître ;
Car de vouloir nommer registre
Un gentil ouvrage de vers,
C'est parler un peu de travers ;
Registre est un mot d'écritoire
Haï des filles de Mémoire.
Mais passons. Voudrais-tu savoir
Ce que je fais matin et soir
Depuis la fâcheuse journée
Que ma perverse destinée
M'a fait voisin de Landreci[1] ?
Je ne manque pas de souci.
Toujours je crains pour la Champagne
Les rouges escadrons d'Espagne,
Et m'est avis que les Wallons[2]
Sont déjà dessus mes talons.
Mais je jure sainte Brigide,
Si devers nous ils tournent bride,
Que les drôles ne m'auront pas
Si leurs chevaux ne vont bon pas.
Quelque sot attendrait ces drilles[3],
Plus malfaisants que des chenilles.
Tu vois par ce vaillant discours
Que je me ressemble toujours,
Et que mon habit, cher Cassandre,
Ne cache pas un Alexandre.
Chacun a son humeur, dit-on ;
La mienne est d'être un peu poltron :
Cela sied bien aux gens d'église ;
Aussi j'ai pris pour ma devise :
Courir bien et partir à point
Sauve le moule du pourpoint.

STANCES CHAMPÊTRES

Heureux qui sans souci d'augmenter son domaine
Erre sans y penser, où son désir le mène,
Loin des lieux fréquentés ;
Il marche par les champs, par les vertes prairies,
Et de si doux pensers nourrit ses rêveries
Que pour lui les soleils sont toujours trop hâtés ;

Et couché mollement sous son feuillage sombre,
Quelquefois sous un arbre il se repose à l'ombre,
L'esprit libre de soin ;
Il jouit des beautés dont la terre eſt parée ;
Il admire des cieux la campagne azurée,
Et son bonheur secret n'a que lui de témoin.

Il se remet aux grands des soins du miniſtère
Et laisse au parlement à se plaindre ou se taire
De nos malheurs divers ;
Son cœur eſt à l'abri des tempêtes civiles
Et ne s'alarme point, quand pour piller nos villes,
D'escadrons ennemis il voit ses champs couverts[1].

Il rit de ces prudents qui par trop de sagesse,
S'en vont dans l'avenir chercher de la triſtesse
Et des soucis cuisants ;
Le futur incertain jamais ne l'inquiète
Et son esprit content, toujours en même assiette,
Ne peut être ébranlé, même des maux présents.

Cependant vers leur fin s'envolent ses années,
Mais il attend, sans peur des fières deſtinées,
Le funeſte décret ;
Et quand l'heure eſt venue et que la mort l'appelle,
Sans vouloir reculer et sans se plaindre d'elle,
Dans la nuit éternelle il entre sans regret[2].



Zacharie de Vitré

« ET ARUNDINEM IN DEXTERA EJUS »

(« Et ils lui mirent un roseau en la main droite »)

Mon Âme est un Roseau faible, sec, et stérile,
Dépourvu de moëlle, et sans fin se mouvant
Au premier gré du vent,
Tant il a d'inconstance, en son être fragile.

Au moins si ce Roseau ne t'était qu'inutile !
Mais c'est lui, mon Sauveur, qui te frappe souvent,
Et pousse plus avant
Cet outrageux buisson[1], dont ton beau sang distille.

Mon Jésus, si tu veux retirer quelque fruit
Du Roseau de mon Âme, après l'avoir produit,
Trempe-le dans ton sang, lui qui le fait répandre.

Et puisqu'il est si faible, et si vide, et si vain,
Afin que d'inconstance il se puisse défendre,
Porte-le dans ta main.

« NON EST EI SPECIES, NEQUE DECOR, ET VIDIMUS EUM, ET NON ERAT ASPECTUS »

(« Il n'y a ni forme, ni beauté,
et nous l'avons vu, qu'il n'y avait point de regard »)

Beautés de mon Sauveur, à qui rendent hommage
Et la Pourpre, et le Lait, et la Rose, et le Lis
Des charmantes couleurs qui les ont embellis,
Pourquoi n'êtes-vous plus sur ce divin visage[1] ?

Beaux yeux, dont le Soleil tient sa flamme en partage,
Faut-il que vos rayons restent ensevelis,
Sous les vilains crachats dont vous êtes salis ;
Et toi Père Éternel ? est-ce là ton image ?

Blonds cheveux, de qui l'Or emprunte sa couleur,
Mêlés sur cette Tête, aux traits de la douleur,
Est-ce vous que le sang, et l'enflure diffame ?

Ô trop aimable horreur, sainte difformité,
Marquez vos traits sanglants, sur le fond de mon âme,
Et de tant de laideurs elle aura sa beauté !

« IBI CRUCIFIXERUNT EUM »

(« Ils le crucifièrent là »)

Prompt à donner les mains, Jésus cherche la peine,
Et ses Bourreaux sont prompts à donner du tourment ;
Il est pressé d'amour, ils sont piqués de haine,
Et la haine, et l'Amour agissent promptement.

Une main attentant plus loin que son Domaine,
Dessus l'Arbre fatal s'étendit follement[1] ;
Pour réparer la faute, une Main souveraine
S'étend sur cet autre Arbre, et souffre injustement.

Le Très-haut sur son Fils épandit ses richesses,
À dessein que ses mains en fissent leurs largesses ;
Il est prêt d'obéir, et ne les retient pas.

Ce jour nous en fait voir la preuve manifeste :
Il laisse ouvrir ses Doigts, attacher ses deux Bras,
Et puis trouer ses Mains, de peur que rien n'y reste.



La Fontaine

À MONSIEUR F[OUCQUET]

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ;
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil[1] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes :
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contents : Oronte[2] est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité !
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde point ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte

Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la Cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage[3].
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU

Conte tiré des « Cent nouvelles nouvelles »

Un villageois ayant perdu son veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche :
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne sais quels appas :

Ô dieux, que vois-je, et que ne vois-je pas !
Sans dire quoi : car c'étaient lettres closes ;
Lors le manant les arrêtant tout coi :
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le-moi.

LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
« Frère, dit un Renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse ;
Ne me retarde point de grâce :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes[1] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[2] dès ce soir.
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
— Ami, reprit le Coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux Lévriers
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends ; nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le Renard : ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. » Le Galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut[3],
Mal content de son stratagème ;
Et notre vieux Coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les Loups mangeaient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages[1] :
Ils ne pouvaient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc ; on donne des otages :
Les Loups leurs Louveteaux, et les Brebis leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commissaires,
Au bout de quelque temps que Messieurs les Louvats[2]
Se virent Loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens[3] secrètement.
Les Chiens, qui sur leur foi reposaient sûrement[4],
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi :
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

Nouvelle tirée de Boccace

Je dois trop au beau sexe ; il me fait trop d'honneur
De lire ces récits ; si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? c'est assez qu'il condamne en son cœur

Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Irait-il après tout s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps pour corps[1] :
Mais pourquoi les chasser ? ne saurait-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connaît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;
Aussi ne sont-ce fourmilières.
Ce que mon livre en dit, doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :
Qu'ai-je gagné ? très peu de chose ;
Rien. Je m'aviserais sur le tard d'être cause
Que la moindre de vous commît le moindre mal !
Contons ; mais contons bien ; c'est le point principal ;
C'est tout : à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez tant qu'il vous plaira
Méchants vers, et phrases méchantes ;
Mais pour bons tours, laissez-les là ;
Ce sont choses indifférentes ;
Je n'y vois rien de périlleux.
Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire ?
Beau sexe, vous pouvez le lire en sûreté.
Mais je voudrais m'être acquitté
De cette grâce[2] par avance.
Que puis-je faire en récompense ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les peut étouffer.
Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore

Dans l'esprit d'un garçon, si dès ses jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux, et les beautés des champs,
Il eût vu les vôtres encore.
Aussi dès qu'il les vit il en sentit les coups ;
Vous surpassâtes tout ; il n'eut d'yeux que pour vous ;
Il laissa les palais : enfin votre personne
Lui parut avoir plus d'attraits
Que n'en auraient à beaucoup près
Tous les joyaux de la couronne.
On l'avait dès l'enfance élevé dans un bois.
Là son unique compagnie
Consistait aux oiseaux : leur aimable harmonie
Le désennuyait quelquefois.
Tout son plaisir était cet innocent ramage ;
Encor ne pouvait-il entendre leur langage.
En une école si sauvage
Son père l'amena dès ses plus tendres ans.
Il venait de perdre sa mère ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumière
Qu'afin qu'il ignorât les gens :
Il ne s'en figura pendant un fort long temps
Point d'autres que les habitants
De cette forêt ; c'est-à-dire
Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire
Pour respirer sans plus, et ne songer à rien.
Ce qui porta son père à fuir tout entretien,
Ce furent deux raisons ou mauvaises ou bonnes :
L'une, la haine des personnes ;
L'autre, la crainte ; et depuis qu'à ses yeux
Sa femme disparut s'envolant dans les cieux,
Le monde lui fut odieux :
Las d'y gémir, et de s'y plaindre,
Et partout des plaintes ouïr,
Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,
Et le reste des femmes craindre.
Il voulut être ermite ; et destina son fils
À ce même genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va seul, sans compagnie
Que celle de ce fils, qu'il portait dans ses bras :
Au fond d'une forêt il arrête ses pas.
(Cet homme s'appelait Philippe, dit l'histoire)
Là par un saint motif, et non par humeur noire,

Notre ermite nouveau cache avec très grand soin
Cent choses à l'enfant ; ne lui dit près ni loin
Qu'il fût au monde aucune femme,
Aucuns désirs, aucun amour ;
Au progrès de ses ans réglant en ce séjour
La nourriture de son âme.
À cinq il lui nomma des fleurs, des animaux,
L'entretint de petits oiseaux ;
Et, parmi ce discours aux enfants agréable,
Mêla des menaces du diable ;
Lui dit qu'il était fait d'une étrange façon :
La crainte eſt aux enfants la première leçon.
Les dix ans expirés, matière plus profonde
Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé ;
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans lui fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature ;
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'eſt alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut souſtraire ;
Telle idée en ce cas eſt fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son père trouva bon
De le mener à la ville prochaine.
Le vieillard tout cassé ne pouvait plus qu'à peine
Aller quérir son vivre : et lui mort après tout
Que ferait ce cher fils ? comment venir à bout
De subsiſter sans connaître personne ?
Les loups n'étaient pas gens qui donnassent l'aumône.
Il savait bien que le garçon
N'aurait de lui pour héritage,
Qu'une besace et qu'un bâton :
C'était un étrange partage.
Le père à tout cela songeait sur ses vieux ans.
Au reſte, il était peu de gens
Qui ne lui donnassent la miche.
Frère Philippe eût été riche
S'il eût voulu. Tous les petits enfants
Le connaissaient ; et, du haut de leur tête,
Ils criaient : « Apprêtez la quête !
Voilà frère Philippe ! » Enfin dans la cité
Frère Philippe souhaité
Avait force dévots ; de dévotes pas une ;

Car il n'en voulait point avoir.
Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le mène voir
Les gens de bien, et tente la fortune.
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos ermites partis.
Ils vont à la cité superbe, bien bâtie,
Et de tous objets assortie :
Le prince y faisait son séjour.
Le jeune homme tombé des nues
Demandait : « Qu'est-ce là ? — Ce sont des gens de cour.
— Et là ? — Ce sont palais. — Ici ? — Ce sont statues. »
Il considérait tout : quand de jeunes beautés
Aux yeux vifs, aux traits enchantés[3],
Passèrent devant lui ; dès lors nulle autre chose
Ne put ses regards attirer.
Adieu palais ; adieu ce qu'il vient d'admirer :
Voici bien pis, et bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant :
« Qu'est-ce là, dit-il à son père,
Qui porte un si gentil habit ?
Comment l'appelle-t-on ? » Ce discours ne plut guère
Au bon vieillard, qui répondit :
« C'est un oiseau qui s'appelle oie.
— Ô l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie.
Oie, hélas chante un peu, que j'entende ta voix.
Peut-on point un peu te connaître ?
Mon père, je vous prie et mille et mille fois,
Menons-en une en notre bois ;
J'aurai soin de la faire paître. »

ÉLÉGIE DEUXIÈME

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse[1],
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime[2],
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,

Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si[3] faut-il une fois brûler d'un feu durable ;
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune :
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune[4] ;
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et pour me rendre heureux, un souris peut suffire.
Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard[5] d'un instant :
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
Hélas ! qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?
Je verrai les Plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Grâces,
Mille dons près de vous me viendront partager ;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger !
Et je ne mourrai pas ! Non, Clymène, vos charmes
Ne paraîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
Votre aveu[6] là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Clymène, était vous plaire,
Que je serais heureux ! quelle gloire, quel bien !
Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée :
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittait le céleste pourpris[7],
Ne m'obligerait pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre ;
Et, si le Sort voulait me donner à quelque autre,
Dites : « Je le réclame ; il vit dessous ma loi :
Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,

N'y touchez point. » Alors je me croirai monarque,
J'en sais de bien traités, d'autres il en est peu :
Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens[8] ne vous manqueront pas.

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON

Ô douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence !
Par toi tout se meut ici-bas.
C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine :
Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'État, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons[1], si pour fruit de nos veilles
Un bruit délicieux ne charmait nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés[2] de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servait de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
Pour quoi sont faits les dons de Flore,
Le Soleil couchant et l'Aurore,
Pomonc et ses mets délicats,
Bacchus, l'âme des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries ?
Pour quoi tant de beaux arts, qui tous sont tes enfants ?

Mais pour quoi les Cloris[3] aux appas triomphants,
Que pour maintenir ton commerce[4] ?
J'entends innocemment : sur son propre désir
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.
Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce[5],
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté ;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

LE POUVOIR DES FABLES

À Monsieur de Barrillon.

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
À démêler que les débats
Du lapin et de la belette :
Lisez-les, ne les lisez pas ;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras[1].
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois[2] se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose

Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence, et par adresse,
Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons ; c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène[3] autrefois peuple vain et léger,
Un orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas : l'orateur recourut
À ces figures violentes,
Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
Il fit parler les morts[4], tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles,
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter.
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
À des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur[5] ? Il prit un autre tour.
« Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle.
Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?
— Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfants son peuple[6] s'embarrasse !
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait[7] ? »
À ce reproche l'assemblée,

Par l'Apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau d'âne[8] m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême ;
Le monde est vieux, dit-on ; je le crois, cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[1].
Encore si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs[2]. Qui vous presse ? Un Corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque Oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que Faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : “J’étais là ; telle chose m’avint[3]” ;
Vous y croirez être vous-même. »
À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s’éloigne ; et voilà qu’un nuage
L’oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s’offrit, tel encor que l’orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L’air devenu serein il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu’il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l’écart voit du blé répandu,
Voit un Pigeon auprès ; cela lui donne envie :
Il y vole, il eſt pris ; ce blé couvrait d’un las[4]
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé ; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l’Oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt ; et le pis du deſtin
Fut qu’un certain Vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l’avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le Vautour s’en allait le lier[5], quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S’envola, s’abattit auprès d’une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d’enfant, cet âge eſt sans pitié,
Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d’à moitié
La Volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l’aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s’en retourna :
Que bien que mal[6] elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ;
Soyez-vous l’un à l’autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reſte ;
J’ai quelquefois aimé ! je n’aurais pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère[7]
Pour qui, sous le fils de Cythère[8],
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des Dieux[1]
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage ;
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Louis dompte l'Europe, et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

DISCOURS
À MADAME DE LA SABLIÈRE

Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre ;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre :
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens ;
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans, et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois,
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux ;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole :
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il[1] qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard ;
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts ; à quoi les emploirai-je ?
Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilège

Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter[2].
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces ;
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser !
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère.
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent.
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile ;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Hé bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins :
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière ;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois. »
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
À qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet[3] ;
À beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
À peine la raison vint éclairer mon âme,

Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre ;
Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris ? Vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité ;
Faire usage du temps et de l'oisiveté ;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême ;
Renoncer aux Phyllis en faveur de soi-même ;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT

À Madame de la Sablière.

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé[1],
Et sur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS[2] ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même, et le Maître des Dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'Apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu

Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels,
Et des Héros, des demi-Dieux encore,
Même des Dieux[3] ; ce que le Monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis et non point autrement ;
Car cet esprit qui né du firmament
A beauté d'homme avec grâces de femme
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
Ô vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour ;
Car c'est un mot banni de votre cour ;
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons,
Quatre animaux vivant de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivaient ensemble unis ; douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.

Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, en haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La Gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un Chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit, et le Rat à l'heure du repas
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ? »
À ces paroles, la Tortue
S'écrie, et dit : « Ah ! si j'étais
Comme un Corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car à l'égard du cœur il en faut mieux juger. »
Le Corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piège et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le Corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport, les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
« L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
Après la mort de la Gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle ;
Et le Chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la Tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci quittant sa retraite
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait ; si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais pour vous plaire un ouvrage aussi long
Que l'*Iliade* ou l'*Odyssée.*
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Portemaison l'Infante y tient de tels propos
Que Monsieur du Corbeau va faire
Office d'Espion, et puis de Messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le Chasseur à donner du temps à Rongemaille[4].
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
À qui donner le prix ? Au cœur si l'on m'en croit.



Molière

LE SICILIEN
OU L'AMOUR PEINTRE

Scène I[1]

HALI, MUSICIENS

HALI, *aux musiciens*

Chut... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four : le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave ! de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître ! de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes ; et parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

Scène III[2]

chantée par trois musiciens

PREMIER MUSICIEN

Si du triste récit de mon inquiétude
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés.
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

SECOND MUSICIEN

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;

Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.
Ah ! mon cher Philène.

PREMIER MUSICIEN

Ah ! mon cher Tirsis.

SECOND MUSICIEN

Que je sens de peine !

PREMIER MUSICIEN

Que j'ai de soucis !

SECOND MUSICIEN

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PREMIER MUSICIEN

Cloris n'a point pour moi de regards adoucis.

TOUS DEUX

Ô loi trop inhumaine !
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

TROISIÈME MUSICIEN

Pauvres amants, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les âmes bien saines
Ne se payent de rigueur ;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.
On voit cent belles ici
Auprès de qui je m'empresse :
À leur vouer ma tendresse
Je mets mon plus doux souci ;
Mais, lors que l'on est tigresse,
Ma foi ! je suis tigre aussi.

PREMIER ET SECOND MUSICIEN

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

[Ouverture]

L'Ouverture se fait par Éraste, qui conduit un grand concert, de voix et d'instruments, pour une sérénade, dont les paroles chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents.

PREMIÈRE VOIX

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'Amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

DEUXIÈME VOIX

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
À d'aimables penchants notre cœur nous dispose,
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !

TROISIÈME VOIX

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

LES TROIS VOIX *ensemble*

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,

L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

La sérénade est suivie d'une danse de deux Pages, pendant laquelle quatre Curieux de spectacles, ayant pris querelle ensemble, mettent l'épée à la main. Après un assez agréable combat, ils sont séparés par deux Suisses, qui, les ayant mis d'accord, dansent avec eux, au son de tous les instruments.

LES AMANTS MAGNIFIQUES

Acte II, intermède III, scène V

LES BERGERS ET BERGÈRES

Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie :
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont trop cuisants.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie ;
Deux cœurs unis de leur sort sont contents ;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps :
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.



Segrais

ATHYS

CHANT CINQUIÈME

Que fera cependant parmi ces solitudes
La Nymphe[1] abandonnée à ses inquiétudes ?
Ô qu'il est malaisé d'aimer et d'être heureux,
De voir bien raisonner un esprit amoureux !
Que ses désirs, ses soins, et ses impatiences
Lui font prendre aisément d'injustes défiances !
Ah ! serait-il bien vrai qu'à quelque changement
Elle pût imputer ce long retardement ?
L'heure vient, et se passe, et dans sa longue attente,
Elle se trouve seule, et la nuit l'épouvante.
Que peut imaginer une Amante en ce point ?
Mais que peut-elle aussi ne s'imaginer point !
En son esprit flottant cent diverses pensées
Roulent, et sont soudain par d'autres effacées,
Et son cœur combattu n'est pas moins tourmenté
Que les flots inconstants de l'Euripe[2] agité.
Elle croit son Berger[3] ingrat, léger, parjure ;
Puis ne lui pouvant faire une si grande injure,
Condamne justement son injuste transport ;
Le croit mal averti, surpris, malade, ou mort,
Croit que malgré l'effet de son herbe fatale,
Le sommeil a quitté sa perfide Rivale,
Et qu'ayant réveillé ses parents assoupis
Ils se seront vengés sur son aimable Athys[4].
Sa frayeur redoublée à chaque objet s'augmente ;
Plus que la Nuit encor la Clarté l'épouvante,
Et sans cesse elle croit que les rais du Croissant
Par l'approche du Jour se vont affaiblissant,
Que parmi ces forêts l'Aurore matinale
A pris son rendez-vous avec son beau Céphale,
Et que déjà laissant son Vieillard sommeiller,

Ses traits vers le matin commencent de briller[5].
Son espoir s'affaiblit par le travail d'attendre,
Mais dans ce grand désordre, enfin, quel conseil prendre ?
Chez son père irrité peut-elle recourir,
Où tout est disposé pour l'y faire périr ?
Ira-t-elle honteuse, humble, triste, éplorée,
Rechercher un asile en quelque autre contrée ?
Oui, sa honte aisément l'y pourrait obliger.
Mais pourrait-elle aussi partir sans son Berger ?
Plus avant dans ces bois ira-t-elle tremblante,
Assurer pour le moins son ennuyeuse attente ?
Son effroi le voudrait ; mais si dans ce moment
Par hasard fût venu son malheureux Amant,
De l'ennui qu'il eût eu dans son impatience,
Eût-elle moins que lui senti la violence ?
Car elle espère encor : même au plus malheureux,
Toujours quelque espoir reste en l'Empire amoureux.
Si dans le triste état où son âme est réduite
Sa Nourrice eût du moins accompagné sa fuite,
La laissant en ce lieu, sans peur de s'engager,
Elle eût tourné ses pas au-devant du Berger !
Mais combien par malheur de différentes routes
Menaient toutes au Fleuve, et qu'il connaissait toutes,
Et de tant de sentiers s'il fût enfin venu,
Qui pouvait lui montrer celui qu'elle eût tenu ?
Après tant de conseils longtemps mis en balance,
Ce dernier fut choisi par son impatience,
Songeant avec raison que s'il était passé,
La neige marquerait son passage tracé ;
Et s'il ne l'était pas, qu'au rivage du fleuve
Elle en verrait du moins l'indubitable preuve.
Dans le doute affligeant d'un injurieux[6] sort,
Apprendre son malheur est quelque réconfort.
Las, au-devant du sien elle se précipite,
Et redouble ses pas pour y courre plus vite.
Par trois fois sa frayeur la voulut arrêter,
Mais son mauvais destin toujours la vint hâter.
Par un pressentiment de ses tristes alarmes,
Sa bouche soupirait, ses yeux fondaient en larmes,
Et sur le bord du fleuve elle se trouve enfin,
Comme instruite déjà de son cruel destin.
Alors l'Astre du jour commençait sa carrière,
Et de ses premiers traits la naissante lumière

La cime blanchissait de ce coteau fameux
Qui garde encor le nom du Berger amoureux[7].
Des voiles de la nuit l'épaisseur découverte
Ne laisse que trop voir de marques de sa perte :
Dans les pas du Berger ceux du Roi[8] confondus
Attirent tout d'un coup ses regards éperdus.
Mais quand elle aperçoit la Nacelle enfoncée,
La Rive encor sanglante, et la glace cassée,
Que ne lui fit pas dire aux Astres innocents
L'impétueux transport qui maîtrisait ses sens,
Dans l'étrange fureur, dont elle est possédée,
Bien plutôt par son sang que par ses pas guidée !
À peine en son rapide et prompt emportement
Son passage léger sur la neige imprimant,
La chevelure éparse, et la face éplorée,
L'âme pleine d'ennuis et la vue égarée,
Elle court, et parvient à l'endroit malheureux
Où venait d'expirer le Berger amoureux....



Drelincourt

SUR LES VENTS

Voix sans poumons, Corps invisibles,
Lutins volants, Char des Oiseaux,
Vieux Courriers, Postillons nouveaux,
Sur Terre, et sur Mer, si sensibles ;

Doux Médecins, Bourreaux terribles,
Maîtres de l'Air, Tyrans des Eaux,
Qui rendez aux craintifs Vaisseaux
Les Ondes fières ou paisibles ;

Vents, qui, dans un cours inconstant,
Naissez et mourez, chaque instant,
Mes jours ne sont qu'un Vent qui passe ;

Mon cœur fait naufrage en la Mort :
Mais Dieu, du Souffle de sa Grâce,
Pousse mon Âme dans le Port.

SUR LA CROIX DE NOTRE-SEIGNEUR

SA CAUSE

Prodige incomparable, étrange Conjoncture !
Quoi ! le Juste, le Saint, le Puissant Roi des Rois,
Est comme un Criminel, attaché sur le bois !
Et l'on verra mourir le Dieu de la Nature !

Hélas ! je suis l'Auteur des Tourments qu'il endure.
Pleurez, mes yeux, pleurez, à l'aspect de sa Croix.
C'est par moi, grand Jésus ! que réduit aux abois,
Tu souffres cette Mort si honteuse et si dure.

Oui, pourquoi détester les Juifs et les Romains ?
Je dois chercher en moi tes Bourreaux inhumains,
Pour mieux juger du prix de tes Bontés divines.

Mes Péchés, vrais Bourreaux, ont versé tout ton Sang,
T'ont fait boire le Fiel, t'ont couronné d'Épines,
T'ont cloué, pieds et mains, et t'ont percé le flanc.

PRIÈRE POUR LE MATIN

Je te bénis, Seigneur, en ouvrant la paupière :
Fais-moi, dès le matin, ressentir ta Bonté,
Fléchis par ton Esprit ma dure volonté,
Et verse dans mon cœur ta divine Lumière.

Qu'au milieu des dangers de ma triste carrière,
Soutenu par ta main, je marche en sûreté,
Et qu'enfin, par ta Grâce et par ta Vérité
J'arrive en ton Repos à mon Heure dernière.

Je suis, à ta Justice, un objet odieux ;
Mais, mon Dieu, lave-moi dans le Sang précieux
11 Que pour moi ton saint Fils versa sur le Calvaire.

Que sans craindre la Mort ni son noir appareil,
J'entre, au sortir du Jour qui luit sur l'hémisphère,
14 Dans le jour où les Saints n'ont que Toi pour Soleil.

SUR LA GLOIRE DU PARADIS

Riches Voûtes d'azur, Flambeaux du Firmament,
Couronnes, Dignités, Grandeurs, Pompe Royale,
Festins, Concerts, Parfums que l'Arabie exhale,
4 Jardins, Fleuves, Palais bâtis superbement ;

Soleil, du haut lambris le plus noble Ornement,
Perles, Rubis, Joyaux de l'Inde orientale,
Trésors que l'Occident, aujourd'hui, nous étale,
8 Éclatantes Beautés de ce bas Élément ;

Objets les plus charmants de toute la Nature,
Venez ici m'aider à former la Peinture
11 Du ravissant Bonheur que Dieu prépare aux siens.

Mais non, ne venez pas ; cette gloire suprême
Où dans l'Éternité l'on possède Dieu même
14 Surpasse infiniment la Nature et ses Biens.



Père de Saint-Louis

LA MADELEINE AU DÉSERT

LIVRE SEPTIÈME

.... Marthe[1], voyant ici cette amante si belle
Toujours aux mêmes pieds, ne vous plaignez plus d'elle,
C'est bien vous qui devez l'aider à cette fois[2],
Lorsqu'elle apprend par cœur et prend la sainte Croix;
Y voyant son Sauveur étendu de la sorte,
Elle ne veut porter que celle qui le porte,
Trop heureuse à son tour de pouvoir se charger
De ce joug si suave et fardeau si léger;
Le firmament n'a point sur son dos tant d'étoiles,
La terre tant de fleurs, ni la mer tant de voiles,
Phébus tant de rayons, l'Iris[3] tant de couleurs
Que son cœur de soucis, d'ennuis et de douleurs.
C'est ainsi qu'elle assiste à tes sanglantes couches[4],
Belle Croix, qui pour elle as de si fortes touches[5]
Où les nerfs de Jésus, souffrant pour son salut,
Sont tendus et tirés, ainsi que sur un luth.
Instrument pitoyable[6], où l'on voit quand tu brilles
Des épines pour rose, et des clous pour chevilles[7],
Que ta mélancolie est propre à son amant,
Bois au feu de l'amour, pitoyable instrument,
Que Madeleine tient, touche, embrasse et manie,
Se laissant transporter à la douce harmonie,
De tes charmants accords et fredons excellents,
Mariés par Marie aux soupirs, aux tremblants[8].
Instrument de Salut et de miséricorde,
Vous de qui l'amour joue, et que la grâce accorde
Pour le faire parler, et dire en expirant
Sept mots, ou sept motets[9], sur un bel air mourant,
Après l'avoir monté sur votre bois infâme,
Et sur le ton plus haut de la plus haute gamme,
Luth, mille fois plus beau que le Ciel tout voûté,

Et mille fois plus cher pour avoir tant coûté,
Pour cordes servez-vous du poil de cette belle,
Qui vous sert de Pleureuse, et non de chanterelle[10].
Ô Maître tout céleste, incomparable son !
Divine tablature[11] ! admirable leçon !
Ô comme elle étudie, et qu'elle est occupée !
Du sang de son Époux et de ses pleurs trempée !
Marthe, si c'est à vous qu'on donne l'Action,
Marie, hélas ! pour soi n'a que la Passion ;
Avez-vous la pratique, elle a la théorie,
Marthe, l'une est à vous, et l'autre est à Marie ;
Soyez dans les emplois, agissez au-dehors,
Elle agit au-dedans, plus d'esprit que de corps.
Ne vous étonnez pas que dans un tel partage,
Sur vous votre cadette emporte l'avantage.
   N'en soyez pas fâchée, en votre cœur amer ;
L'amour lui vient de droit, son nom ne fait qu'aimer[12].
Laissez-la donc ici, près du bois qui la brûle,
Comme elle vous laissait, autrefois, toute seule[13]
Après votre ménage, et dans votre château.
Elle est aussi contente, en ce sanglant coteau,
Son amant sur la croix lui semble autant aimable
Que du temps qu'il était assis à votre table,
En ce temps de plaisir, de douceur et de miel,
Elle n'aime pas moins son vinaigre et son fiel.
L'absinthe, l'aloès, la myrrhe du calice[14],
Et tout ce qui lui peut augmenter son supplice,
Tout ce qui vient de lui la contente et lui plaît.
Elle suce le sang aussi bien que le lait.
Laissant pour son amour toutes les créatures,
Elle aime ses plaisirs autant que ses tortures,
Les Épines, les Clous, les Croix et les Douleurs,
Autant qu'elle ferait les roses, et les fleurs ;
Rien ne peut rebuter cette âme généreuse,
Parce qu'elle est toujours plus que tous amoureuse.
Ainsi dans cet état sanglant et douloureux,
Il me semble d'ouïr que ses yeux amoureux,
Remarquant sur son Chef la couronne pressée,
De tant de piquerons[15] horrible et hérissée,
Tout en feu, tout en eau, tout perdus, tout troublés,
Après tant de sanglots et soupirs redoublés,
Après tant de torrents, après tant de ravines[16],
La font ainsi parler à ces rudes épines :

Doux et piquants rayons du Soleil de la Croix,
Qui servez de Couronne au Roi de tous les Rois
Et qui, si rudement, vous empressez pour oindre
Ce Pontife Éternel, ou plutôt pour le poindre,
Hélas ! que faites-vous, cruels officieux ?
Prodiguez-vous ainsi ce Chrême précieux ?
Adorables fleurons de son saint Diadème,
Flèches d'une douleur et d'une amour[17] extrême,
Lancettes, rougissez d'un honteux repentir,
Aussi bien que du sang que vous faites sortir.
Si Marie est autant qu'une Mer d'Amertume[18],
Crevez de mes péchés le puant Apostume,
Aimables aiguillons, en cette extrémité,
Apportez du remède à mon infirmité ;
Pour en guérir, je dois n'être pas épargnée,
Venez m'ouvrir la veine, afin qu'une saignée
Faite si bien à temps, et si bien à propos,
Opère mon salut et cause mon repos.
C'est de vous que dépend la santé de mon âme,
Prévenez donc ma mort, après ma vie infâme,
Soyez mes éperons, épines que j'attends,
(Préférables en tout aux Roses du Printemps)
Pour me faire courir aux biens de l'autre vie
Où mon Sauveur mourant m'appelle et me convie....



Malaval

COMBAT D'UNE ÂME IRRÉSOLUE À SA PERFECTION

Beauté de mon Époux vous ravissez mes sens :
Mais je conserve encor la moitié de moi-même,
Lancez-moi des traits plus puissants,
Rendez-vous le plus cher de tous les biens que j'aime.

Je me sens attirer à votre heureux repos ;
Et puis je sens un poids qui soudain m'en retire.
Grand Dieu, vous connaissez mes maux,
Aimer, et n'aimer point, est un cruel martyre.

Je fais mille desseins, je conçois mille vœux,
Cherchant le doux moment où pour vous seul je vive,
Et je ne sais ce que je veux ;
Mais tout me sera bon pourvu que je vous suive.

Apaisez, doux Seigneur, apaisez mes désirs ;
Quelle est votre grandeur, et quelle est ma faiblesse !
Écoutez mes tristes soupirs.
Hélas ! que peut un cœur, quand son Dieu le délaisse ?

L'homme n'a rien de soi si vous ne le donnez,
C'est à vous d'attirer, à nous d'être victimes :
Et c'est vous seul qui nous menez
À vos sentiers divers par des douceurs intimes.

Nul n'aura son repos, s'il ne repose en vous,
Et s'il n'est dans le rang où vous le voulez mettre.
Que mon sort soit pénible ou doux :
Je suivrai vos desseins, faites-les-moi connaître.

LE SOMMEIL DE L'ÉPOUSE

(Sur les paroles du cantique : « Je dors et mon cœur veille »)

Depuis longtemps je suis ensevelie
Dans un sommeil très profond et très fort,
Où la nature à la grâce s'allie,
Où mon cœur veille, et mon esprit s'endort ;
Je suis tranquille au bruit,
Pleine en la solitude,
Éclairée en ma nuit,
Sans nulle étude.

Là tous mes sens n'ont presque plus d'usage,
Je ne vois rien, je n'entends qu'à demi :

On voit briller jusque sur mon visage
L'attrait vainqueur qui dompte l'ennemi.
Ha ! ne m'éveillez point,
Mon bien-aimé s'en fâche.
Ha ! ne me cherchez point,
Puisqu'il me cache.

Si je gémis, si je plains ou soupire,
C'est un élan, ce n'est pas un regret :
C'est mon amour qui doucement respire
Pour exhaler au Ciel son feu secret.
Dans ce même moment
En Dieu je me relance,
Trouvant mon élément
Dans mon silence.

Mes passions captives et soumises
Suivent en tout l'empire de mon Roi :
Si je les sens, si nous avons des prises,
Jamais au cœur elles ne font la loi.
Mon sommeil a charmé
Leurs troubles et leurs peines,
L'ennemi désarmé
Est sous les chaînes.

Souvent l'on croit que je demeure oisive,
Mais mon loisir est un travail puissant :
Morte au-dehors, au-dedans je suis vive,
Et mon repos est toujours agissant.
Je marche en grande paix
Sans voir combien j'avance,
Et je ne perds jamais
La confiance.

Je n'entends plus les tumultes du monde,
Inébranlable entre les changements :
Je ne crains point quand le tonnerre gronde,
Paisible en Dieu parmi ses jugements.
Au fort de mon sommeil
Nul objet ne me tente,
Et même à mon réveil,
Je suis contente.

LA SOLITUDE INTÉRIEURE

(Sur les paroles du prophète Osée :
« Je la mènerai à la Solitude, et je parlerai à son cœur »)

Sombre désert où Dieu seul fait la nuit,
Règne de paix et de silence ;
Un cœur brûlant que le monde poursuit,
A su pour te trouver se faire violence,
Comme au sein de l'amour j'ose ici recourir :
C'eſt ici qu'on sait vivre, ici qu'on sait mourir.

Centre de Dieu qui veut parler au cœur,
Vrai sanctuaire de la grâce,
Où l'ennemi perd toute sa vigueur,
Où l'on contemple Dieu sans que rien embarrasse,
Que l'esprit eſt heureux quand il habite en soi,
Paradis de la terre, asile de la foi.

Mes passions, mes sens, obéissez,
Je n'ai qu'un amour et qu'un maître
Dans ce désert où vous vous enfoncez,
Il ne faut rien porter, et ne vous rien promettre.
L'Époux ne veut ni bruit, ni commerce, ni soin.
Venez lui rendre hommage, ou ne paraissez point.



Perrault

SAINT PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE

SECOND CHANT

.... Les vertus de Paulin, sa sagesse accomplie,
Et les autres talents dont son âme est remplie,
Aux yeux du jeune prince[1], avaient tant éclaté,
Malgré le soin exact de son humilité,
Qu'au mépris de la Cour, dont il fait les délices,
Et des amusements de cent doux exercices,
Chaque jour dans ses parcs on le voyait venir,
Moins pour s'y promener que pour l'entretenir.
Assuré pleinement de sa rare prudence[2],
Son cœur, de ses secrets lui faisait confidence,
Et dans mille besoins, ayant pris ses avis,
Il se loua toujours de les avoir suivis.
S'étant donc éloigné de la troupe importune,
Qu'attire sur ses pas l'éclat de sa fortune,
Après que sans parler il eut fait quelques tours,
Se tournant vers Paulin, il lui tint ce discours :
   « Qui ne croirait, à voir la splendeur que me donne
L'espoir, quoiqu'incertain, d'une grande couronne[3],
Mes charges, mes emplois où brille tant d'honneur,
Que mon âme jouit d'un souverain bonheur,
Qui verrait cependant les contraintes cruelles,
Les chagrins inquiets, les alarmes mortelles,
Et les affreux périls dont je suis menacé,
Pour ce rang glorieux où je me vois placé,
Surpris, il avouerait que mon sort et ma vie,
Sont plus dignes cent fois de pitié que d'envie :
Le Roi, tu le connais, dont l'esprit emporté,
Ose tout, et toujours penche à la cruauté,
Sur le moindre soupçon que jette dans son âme
Un esclave flatteur, une impudique femme,
Me semble à tous moments décider de mon sort,

Et pour se rassurer me livrer à la mort.
Je l'aime toutefois, et sa munificence,
Joint encor mon amour à ma reconnaissance.
— Conservez, dit Paulin, ces nobles sentiments,
Mais préparez votre âme à de grands changements.
Deux fois à peine encor l'inégale courrière,
Dans le cercle des mois fournira sa carrière,
Qu'au milieu de sa gloire une soudaine mort,
De Gontaire surpris terminera le sort[4].
Ceignez dans ce moment le royal diadème,
Assurez-vous partout de la grandeur suprême,
Et ne permettez pas que d'injustes rivaux
S'emparent les premiers du fruit de vos travaux.
Mais puisqu'enfin le Ciel au trône vous appelle,
À de si grands devoirs songez d'être fidèle ;
N'imitez pas ces Rois dont l'esprit orgueilleux
Pense que les États ne sont faits que pour eux,
Qu'un digne Potentat doit n'aimer que la guerre,
N'avoir point de repos qu'il n'ait conquis la Terre,
N'admettre dans son cœur que de vastes projets,
Et ne compter pour rien le bonheur des sujets ;
Non, Seigneur, d'un grand Roi la véritable gloire
N'est point de remporter victoire sur victoire,
De répandre du sang, d'envahir des États,
Ni de faire trembler les autres Potentats,
Mais bien d'aimer son peuple, et d'en être le Père,
D'avoir toujours un cœur sensible à sa misère,
Et de n'être attentif qu'au dessein généreux
De le régir en paix, et de le rendre heureux.
Tel est l'art de régner, et c'est par là qu'un Prince,
N'eût-il sous son pouvoir qu'une seule Province,
D'un Monarque parfait possède la grandeur,
Et de son caractère a toute la splendeur[5]. »
La Nuit qui sur un char environné d'étoiles,
Commençait vers l'aurore à déployer ses voiles,
Finit leur entretien en finissant le jour,
Et contraignit le Prince à hâter son retour.
Il appelle, et sa voix est à peine entendue,
Qu'en mille endroits du parc sa suite répandue
Accourt, ils sortent tous. Un bruit tumultueux
S'élève à leur départ, et s'éloigne avec eux.
Cependant les captifs qui les plantes cultivent,
À pas lents vers Paulin de tous côtés arrivent,

Et du travail du jour, sans relâche exercés,
Sous leur rustique toit se retirent lassés :
De fruits nés dans le parc une table chargée
Offre un ample repas à la troupe arrangée,
Où la faim, qui toujours donne du prix aux mets,
Égale leur banquet aux plus riches banquets[6] ;
À l'Auteur de tous biens la louange est donnée,
Et par des vœux au Ciel se finit la journée.



Quinault

ATYS

Acte III, scène VIII

CYBÈLE

Espoir si cher et si doux,
Ah ! pourquoi me trompez-vous ?
Des suprêmes grandeurs vous m'avez fait descendre ;
Mille cœurs m'adoraient, je les néglige tous ;
Je n'en demande qu'un, il a peine à se rendre :
Je ne sens que chagrins et que soupçons jaloux :
Est-ce le sort charmant que je devais attendre ?
Espoir si cher et si doux,
Ah ! pourquoi me trompez-vous ?
Hélas ! par tant d'attraits fallait-il me surprendre ?
Heureuse si toujours j'avais pu me défendre !
L'Amour qui me flattait me cachait son courroux.
C'est donc pour me frapper des plus funestes coups,
Que le cruel Amour m'a fait un cœur si tendre !
Espoir si cher et si doux,
Ah ! pourquoi me trompez-vous ?

SCEAUX

CHANT II

.... Loin du grand jour, l'Amour discret
Tient un doigt sur sa bouche, et, soigneux de se taire,
Montre qu'un amoureux mystère
Doit être sous le sceau d'un éternel secret.
L'Astre du point du jour, volant devant l'Aurore,
L'éclaire par honneur plutôt que par besoin,
Et vers le vieux Tithon[1] la conduit avec soin ;
Si l'Aurore le suit encore,
Elle ne le suit que de loin.
Un Amour vigilant, qui toujours plein d'adresse
Pour les tendres cœurs s'intéresse,
Et fait son emploi le plus doux
D'endormir les fâcheux jaloux,
Va, pour favoriser l'amoureuse Déesse,
D'assoupissants pavots couvrir son vieil époux.
Tithon, fuyant le jour dans une épaisse nue,
Tient un bras décharné sous sa tête chenue ;
Et, lassé de trop vivre et de toujours vieillir,
Dans un sommeil profond cherche à s'ensevelir.
Plus loin, le morne Hiver, qu'un brouillard environne,
Coiffé de longs frimas, s'assoupit et frissonne ;
Son manteau paraît blanc sous la neige qui fond ;
Plus il s'en enveloppe, et plus il se morfond.
Le frileux Capricorne en tremblotant s'avance ;
Pan, caché sous sa peau, s'y tint en assurance,
Lorsque les fiers Géants, unis et révoltés,
Firent prendre la fuite aux Dieux épouvantés[2].
L'aimable Enfant qu'un aigle enleva de la terre
Pour servir d'échanson au maître du tonnerre[3],
Répand les froides eaux dont il a dans les cieux
Rafraîchi le nectar de la table des Dieux.
Dans la vague des airs que ce déluge noie
Les célestes Poissons[4] s'élancent avec joie,
Et tous deux à l'envi disputent en nageant
À qui fait mieux briller ses écailles d'argent.

Le Dieu qui du sommeil eut l'empire en partage,
Près des bruyantes eaux, sous un sombre nuage,
Mollement étendu sur un lit de pavots,
Se livre avec plaisir aux charmes du repos,
Et goûte le premier la paix douce et profonde
Qui coule de son sein dans tous les cœurs du monde[5].
Déjà la Nuit s'envole, et cède au Jour naissant ;
Au bas de l'horizon en hâte elle descend :
L'air que d'une aile épaisse elle frappe autour d'elle,
S'épaissit, et résiste à la clarté nouvelle.
Les oiseaux ténébreux à sa suite attachés,
Avec elle fuyant, volent effarouchés :
Les Fantômes affreux vont sur sa route sombre
Et sous son noir manteau chercher un reste d'ombre ;
Et, par l'éclat du jour poursuivis et blessés,
Tombent, en se cachant, pêle-mêle entassés.
Des Heures de la Nuit la troupe fugitive
Ne peut plus supporter la lumière trop vive ;
Et toutes en leur rang courent se retirer
Aux lieux que le Soleil a cessé d'éclairer....



Boileau

À SON ESPRIT

SATIRE IX

.... Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave-né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;

Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché,
Et qui saurait sans moi que Cotin[1] a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
« Il a tort », dira l'un ; « pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain[2] ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac[3] en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ? »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je, d'un style affreux,
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
On le veut, j'y souscris, et suis prêt de[4] me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire,
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne[5]. »
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au Palais[6] se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Billaine[7] l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre *Le Cid* un ministre se ligue[8] :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer ;
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière[9].
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs :
Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue ;
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste ;
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier[10].
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
À de plus doux emplois occupez votre muse ;
Et laissez à Feuillet[11] réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
« Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant ;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir », mal à propos, « les palmes idumées[12] ? »
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire, en leçons, en nouveautés[13] fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie[14],
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers[15] romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ;
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœux d'écrire.
  Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault[16] est un Virgile ;
Pradon[17] comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru[18],
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
Sauval[19] est le phénix des esprits relevés ;
Perrin[20]... Bon, mon esprit ! courage ! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État*.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages ;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
  « Mais quoi ! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire ? »
Et par ses cris enfin que saurait-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas ?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
Et sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix ;

* Cotin dans ses écrits m'accusait d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine.

On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect et tracer ses vertus.
« — Je vous crois ; mais pourtant on crie, on vous [menace,
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé ! mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut… — Quoi ? — Je m'entends. — Mais encor ? [— Taisez-vous. »

À MON JARDINIER
ÉPÎTRE XI

Laborieux valet du plus commode maître
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvait naître,
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de La Quintinie[1] ;
Ô ! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines !
Mais parle : raisonnons. Quand, du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes lois si docile ;
Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu point qu'agité du démon,
Ainsi que ce cousin des quatre fils Aymon[2],
Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire ?
Mais non : tu te souviens qu'au village on t'a dit
Que ton maître est nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France[3].

Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur[4].
Que penserais-tu donc, si l'on t'allait apprendre
Que ce grand chroniqueur des gestes[5] d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, se démène, et s'use le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes insensées
Un bizarre portrait de ses folles pensées ?
« Mon maître, dirais-tu, passe pour un docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de si vaines sornettes
Il n'irait point troubler la paix de ces fauvettes,
S'il lui fallait toujours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser,
Et, dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée. »
Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le vois
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi ?
Ô ! que tu changerais d'avis et de langage,
Si deux jours seulement, libre du jardinage,
Tout à coup devenu poète et bel esprit,
Tu t'allais engager à polir un écrit
Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses ;
Fît des plus secs chardons des œillets et des roses ;
Et sût même au discours de la rusticité
Donner de l'élégance et de la dignité ;
Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes,
Sût plaire à d'Aguesseau, sût satisfaire Termes[6],
Sût, dis-je, contenter, en paraissant au jour,
Ce qu'ont d'esprits plus fins et la ville et la cour !
Bientôt de ce travail revenu sec et pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirais, reprenant ta pelle et ton râteau :
« J'aime mieux mettre encore cent arpents au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues ;
Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants,
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents. »
Approche donc, et viens : qu'un paresseux t'apprenne,
Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné[7],
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poètes

Les neuf trompeuses sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent les consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées,
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix :
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords,
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique et les gouttes cruelles ;
Guénaud, Rainssant, Brayer[8], presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler ;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes[9],
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnais donc, Antoine, et conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Je te vais sur cela prouver deux vérités :
L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.

Suis-moi donc. Mais je vois, sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune,
Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton.
Ma foi, le plus sûr eſt de finir ce sermon.
Aussi bien j'aperçois ces melons qui t'attendent,
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent,
S'il eſt fête au village, et pour quel saint nouveau,
On les laisse aujourd'hui si longtemps manquer d'eau.



Mme Deshoulières

[AIR]

Pourquoi revenez-vous, printemps ? qui vous rappelle ?
Le chant des rossignols et leurs tendres amours
Redoublent ma douleur mortelle.
Que le cruel hiver ne durait-il toujours !
Tircis, hélas ! Tircis eſt infidèle :
Hé ! qu'ai-je affaire de beaux jours ?

RÉFLEXIONS DIVERSES

XIII

Homme, vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleſte
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reſte.
Aussi faible que toi, dans ta jeune saison,
Elle eſt chancelante, imbécile ;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'eſt inutile ;

Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

XVII

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude.
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connaître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

LES FLEURS
Idylle

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence et finit vos destins
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paraître,

Plus heureuses que nous, ce n'eſt que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions, inutiles souhaits,
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'eſt pour jamais !
Un redoutable inſtant nous détruit sans réserve,
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
À peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers deſtins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas, pour vouloir revivre,
La vie eſt-elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'eſt qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connaît les misères humaines
Mourir n'eſt pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.



Racine

ESTHER

Acte I, scène II

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR

UNE DES ISRAÉLITES,
chantant derrière le Théâtre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE

J'en reconnais les agréables sons.
C'est la Reine.

TOUTES DEUX

Courons, mes sœurs, obéissons.
La Reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, entrant sur la Scène
par plusieurs endroits différents.

La Reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
Prospérez, cher espoir d'une Nation sainte.
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens.
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

ESTHER

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE SEULE, chante.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admirait ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée !
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR

Ô rives du Jourdain ! Ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos Aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE SEULE

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHŒUR

Ô rives du Jourdain ! Ô champs aimés des Cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos Aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

CANTIQUE IV
SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE

Tiré de divers endroits d'Isaïe, et de Jérémie

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde

Sur les hommes son appui.
Leur gloire fuit, et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide,
Qui loin de l'œil qui la guide
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la Sagesse immortelle
La voix tonne, et nous instruit.
Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, Âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant ?

Le pain que je vous propose
Sert aux Anges d'Aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le Monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez.

Ô Sagesse, ta parole
Fit éclore l'Univers,
Posa sur un double Pôle
La Terre au milieu des Mers.
Tu dis. Et les Cieux parurent,
Et tous les Astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les Siècles tu règnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,

Et d'une mortelle Mère
Voulut naître homme, et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime,
Dont il naissait la Victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde.
Elle invite tout le monde.
Mais nous courons follement,
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.



Mme de Villedieu

ÉGLOGUE V

Solitaires déserts, et vous, sombres allées,
À la clarté du jour presque toujours voilées,
Parterres émaillés, clairs et bruyants ruisseaux,
Bocages où l'on voit mille charmants oiseaux
D'un harmonieux chant divertir les dryades,
Et d'un bec amoureux caresser les naïades,
Lieux qui fûtes souvent témoins de mon bonheur,
Soyez-le maintenant de ma juste douleur.
Je ne viens plus ici, le cœur plein d'allégresse,
Pour demander l'objet de toute ma tendresse,

Et du bruit de son nom incessamment troubler
Les palais résonnants de la fille de l'air.
Je viens, l'esprit rempli de mortelles alarmes,
Le cœur gros de soupirs, et les yeux pleins de larmes,
Vous montrer en Phyllis, par un triste retour,
Les funestes débris d'une constante amour.
Hôtesses de ces lieux, divinités champêtres,
Qui m'avez vu cent fois, à l'ombre de vos hêtres,
Goûter tranquillement les douceurs de mon sort,
Auriez-vous bien prévu mes douleurs et ma mort ?
Qui vous eût dit alors que le traître Tireine
Briserait quelque jour notre commune chaîne,
Que Phyllis de son cœur se verrait effacer ?
Saintes divinités, l'auriez-vous pu penser ?
Quand mes justes soupçons me donnaient quelque atteinte :
« Bannissez, disait-il, bannissez cette crainte,
Cessez de faire tort à vos divins appas ;
Ha ! je vous aimerai même après le trépas !
La Parque ne peut rien sur mon amour extrême ;
Ne vivant plus en moi, je vivrais en vous-même,
Et la terre et les cieux se joindraient aux Enfers
Pour éteindre mes feux et pour briser mes fers,
Que pour me conserver fidèle à ma bergère,
Seul, je résisterais à toute leur colère. »
Hélas ! que ne peut point un aimable imposteur,
Quand l'amour l'a rendu le plus fort dans un cœur ?
Ces mots seuls remettaient le calme dans mon âme,
Et le plus grand des dieux m'aurait offert sa flamme,
Qu'après un tel discours, je l'aurais négligé ;
Et cependant, de fers le parjure a changé.
Puissantes déités qui gouvernez la terre,
Monarque souverain qui lancez le tonnerre,
Pour qui réservez-vous vos justes châtiments,
Si vous laissez en paix les perfides amants ?
Quoi ! tous les criminels seront réduits en poudre,
Et les parjures seuls éviteront la foudre ?
Quoi ! pour les Ixions, pour les ambitieux,
Il sera des enfers, des juges et des dieux,
Et pour les traîtres seuls il n'est point de supplices ?
Ha ! que fait, immortels, que fait votre justice ?
Pourquoi ne pas montrer, à qui l'ose offenser,
Que vous savez punir comme récompenser,
Qu'on ressent tôt ou tard l'effet de vos menaces,

Et que, si mon ingrat abuse de vos grâces,
Vous lui ferez sentir votre juste courroux,
Et vengerez sur lui Phyllis, l'amour et vous ?
Mais où m'emportez-vous, tragique rêverie ?
Qu'osez-vous demander, indiscrète furie ?
Tireine, contre qui vous implorez les dieux,
N'est-il pas ce berger si charmant à mes yeux ?
Quoi donc ? Vous demandez les plus cruels supplices
Pour Tireine, l'objet de mes chères délices,
Tireine mes amours, Tireine mon berger ?
Non, non, que cet ingrat soit parjure et léger,
Qu'il ait manqué de foi, qu'il mérite ma haine,
Qu'il soit lâche et trompeur, il est toujours Tireine,
Et mon cœur amoureux, bien loin de le haïr,
Semble d'intelligence à se laisser trahir.
Qu'il vive donc ! Grands dieux, pardonnez-lui son crime !
Et si pour l'expier il faut une victime,
Apaisez sur Phyllis votre juste courroux.
Prenez, prenez mon cœur pour l'objet de vos coups ;
Vous pouvez le punir sans faire une injustice,
Il fut de tous mes maux l'auteur ou le complice ;
Le crédule qu'il est aima trop fortement,
Et fut trop tôt soumis par un perfide amant ;
Il devait se choisir de plus illustres chaînes ;
Par sa faiblesse, hélas ! il mérita ses peines.
Faites-lui donc sentir le barbare pouvoir
Des coups empoisonnés qu'il voulut recevoir.



Chaulieu

À MONSIEUR DE LA FARE

Qui était à Saint-Cloud avec Monsieur,
pour le prier à souper avec madame D.

Ce soir, lorsque la nuit, aux amants favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans mon petit appartement
Les Grâces et l'Amour conduiront ma maîtresse.
À cet objet de ma tendresse
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table
Entre l'Amour et l'Amitié.

À MADAME D…

Pour la prier de venir passer la soirée avec lui

Viens ce soir, viens jouir du pouvoir de charmer :
Rends grâce au ciel qui te donne,
Avec l'art d'être friponne[1],
Celui de te faire aimer.
Je t'aimerais bien moins si tu m'étais fidèle ;
Moins de conformité nous unirait tous deux.
Le ciel entre fripons forme d'aimables nœuds,
Dont la durée est éternelle.
L'Amour, cet enfant libertin,
Hait tout ce qui sent le ménage.
Sa mère, pour être volage,
Ne perd rien de son air divin.
Ce dieu, qui sur mon cœur n'employa d'autres armes
Que les traits de ta beauté,
Parmi la foule de tes charmes
Prendra soin de cacher ton infidélité,

Qui n'a pu jusqu'ici te rendre moins aimable.
Ah ! surtout dans les yeux porte ce trait vainqueur,
Qui cent fois sous tes lois a ramené mon cœur ;
Et ne crains pas ainsi de paraître coupable.

À MADEMOISELLE DE LAUNAY

Launay, qui souverainement
Possèdes le talent de plaire ;
Qui sais de tes défauts te faire un agrément ;
Et des plaisirs du changement
Jouir, sans paraître légère,
Même aux yeux d'un fidèle amant ;
Coquette, libertine, et peut-être friponne[1] ;
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens, dans le moment que l'on doit t'abborrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable ;
Que, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendrait une autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

Que ne te dois-je point ? Sans toi, dans l'indolence
Coulaient mes derniers jours à l'ennui destinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi seule, ranimant, par d'inconnus efforts,
D'une machine presqu'usée
Les mouvements et les ressorts,
As fait renaître encor dans une âme glacée
Les fureurs de l'amour et mes premiers transports.

Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison ?
Il n'en était plus temps ; et déjà ton adresse
M'avait fait avaler ce funeste poison,
Que tu sais préparer avec délicatesse ;
Et j'étais hors d'état d'écouter la raison,
Quand elle m'a voulu reprocher ma faiblesse.

Comment te résister ? Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir,

Je louais ton esprit avant de te connaître.
Ta seule réputation
Formait l'intelligence et l'inclination
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en apercevoir, malgré moi, faisait naître.
Je te cherchais partout, quand tu vins à paraître.
Un charme, plus puissant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds secrets tout à coup d'une chaîne
Si forte en sa légèreté,
Que je sacrifiai sans peine
À ce doux penchant, qui m'entraîne,
Mon repos et ma liberté,

Qui jamais, comme toi, du charme de l'esprit
Fit sentir toute la puissance ?
De tout ce que l'étude apprit,
Il semble que tu veux affecter l'ignorance.
Tu sais avec discernement
D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abstraite science
Tu conserves l'enjoûment
De la plus simple connaissance.
Sur tes moindres discours, l'imagination
Jette des fleurs avec largesse,
Sans rien ôter à la justesse
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ;
Ces grâces que nature donne,
Et qui se font sentir à qui te sait aimer.

N'était-ce pas assez ? Un son de voix flatteur
Portait à tous moments dans mon âme embrasée
D'une délicate pensée
La douce illusion, et le tour enchanteur.

Jours sereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,
Où jadis plus d'une conquête
De myrte et de laurier vint couronner ma tête ?
Jeunesse des plaisirs, beaux jours, vous n'êtes plus :
Et déjà l'âge, qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.

Dans cette juste défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.
Je te parlais d'amour ; tu te plus à m'entendre.
Les jours étaient trop courts pour nos doux entretiens ;
Et je connais peu de vrais biens
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.

Heureux à qui le ciel donne un cœur assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel était le bonheur,
Tel que je crois qu'il devait rendre
Les plus heureux amants jaloux de mon erreur !



La Fare

ODE

Venez échauffer ma veine,
Venez, amours, ris et jeux ;
Disparaissez, trouble et peine,
Respectez ce jour heureux
Où mon âme transportée
Demeure comme enchantée
Au comble de ses désirs.
Que sans cesse ma mémoire
De ce jour si plein de gloire
Me retrace les plaisirs.

Ainsi, fier de sa conquête,
Enivré d'un doux moment,

Parle, en sa joie indiscrète,
Un jeune et crédule amant :
Mais bientôt la frénésie
De la sombre jalousie
Agite son triste cœur,
Lui fait sentir ses alarmes.
Et payer de mille larmes
Un instant de son bonheur.

Il est des âmes mieux nées
À qui le dieu des amours
A, malgré les destinées,
Filé de plus heureux jours :
Mais en vain leur confiance
Les flatte de l'espérance
De s'aimer jusqu'au tombeau ;
Leur cœur, par expérience,
Sent, même en la jouissance,
Éteindre un désir si beau.

Est-ce donc dans les batailles
Qu'un héros toujours vainqueur
Au milieu des funérailles
Trouve un solide bonheur ?
Non, d'un peu de renommée
La trop légère fumée
S'achète par trop de soins ;
Le hasard l'ôte et la donne,
Et bien souvent l'abandonne
À qui la mérite le moins.

Donc un vain désir m'excite
À parvenir au séjour
Que le vrai bonheur habite ;
Car, le chercher à la cour,
Parmi tant de misérables
Et d'infortunés coupables
Qui gémissent dans les fers,
C'est du monde en son enfance
Vouloir trouver l'innocence
Et le vrai calme aux enfers.

Ah ! quel sentier solitaire
Me présente tant d'appas ?

L'amitié simple et sincère
Vient y conduire mes pas.
Suivons cette aimable guide
Pour arriver où réside
La pure félicité ;
Mon sort sera doux et rare.
Mais la trompeuse m'égare :
Dieux ! que d'infidélité !

Dans le sein de l'indolence
Cherchons du moins le repos,
Et que mon indifférence
Me mette à l'abri des maux.
Mais quoi ! c'est sur ma paupière,
De peur de voir la lumière,
Mettre un funeste bandeau ;
C'est, d'une triste manie[1]
Éprouvant la tyrannie,
Entrer vivant au tombeau.

Prenons moins de soin d'éteindre
Que de régler nos désirs ;
Livrons nos cœurs, sans rien craindre,
Aux plus sensibles plaisirs,
Goûtons-les, tels que les donne
La nature sage et bonne,
Dont les souveraines lois,
Éternelles, nécessaires,
Sont pour nous plus salutaires
Que ne serait notre choix.

Mortel, oses-tu prétendre
Un bien qui dure à jamais,
Et, si peu parfait, attendre
Des plaisirs purs et parfaits ?
Quand ton âme, possédée
D'une trop flatteuse idée,
Croit jouir des cieux ouverts ;
Pour courre après des chimères
Et des biens imaginaires,
Ce sont les vrais que tu perds.

Heureux, heureux l'homme sage,
À qui ces réflexions

Ont appris à faire usage
Tour à tour des passions ;
Qui, conducteur intrépide,
Sait et leur lâcher la bride,
Et, s'il faut, les retenir ;
Qui, sensible et raisonnable,
Saisit l'instant favorable,
Peu certain de l'avenir !



Mme Guyon

(Air : « L'éclat de nos vertus est celui de vos grâces »
ou : « Le vin a tant d'appâts qu'il chasse l'humeur noire »)

Ô Toi, charmante nuit, où le Maître du monde,
Pour sauver les humains, vient naître en ce bas lieu !
Lui qui soutient la terre et l'onde,
A-t-il quelque marque d'un Dieu ?

Ô silence profond de toute la Nature !
En toi naît ce Seigneur ainsi qu'un faible enfant
Du sein d'une Vierge très pure :
C'est le Dieu fort, saint et puissant.

Tu couvris lors, ô nuit, sous tes obscures voiles
Ce mystère profond de douleur et d'amour :
La sombre clarté des étoiles
Montra ce Soleil en son jour.

Ô jour, jour, tu n'as plus rien à mes yeux d'aimable :
Ta clarté disparaît auprès de cette nuit ;
Et je trouve dans une étable
Bien plus que le jour ne produit.

Quoi donc, ô mon Jésus ! Cherchez-vous les ténèbres ?
Vous naissez dans la nuit, vous y ressuscitez :
Si vous rendez ces nuits célèbres,
C'est pour nous montrer vos clartés.

Dans la nuit de la foi l'on perce des mystères
Que toute la raison ne saurait découvrir :
Éteignons ses fausses lumières,
La foi nous en fera jouir.

Tout est grand, tout est saint dans cette nuit obscure ;
On voit la vérité telle qu'elle est en soi :
Affranchi de toute imposture,
On va sûrement par la foi.

Mais l'homme veut toujours voir, sentir et connaître ;
Mon Dieu veut l'aveugler pour le rendre soumis :
C'est ainsi que le divin Maître
Rend en lui nos cœurs affermis.

Notre esprit sans la foi incessamment chancelle,
Nos pensers vagabonds, nos vouloirs inconstants :
Quand l'amour rend le cœur fidèle,
La foi passe les sentiments.



(Air : « Les folies d'Espagne »)

Croire aller droit, s'égarer, ne voir goutte,
Voilà le train d'un grave et docte fou :
Mais loin de soi, sans lumière et sans route,
Abraham va tout droit, sans savoir où.



(Air : « Je ne veux de Tirsis »)

Ô Rayon ténébreux d'une immense clarté !
Ô nuit ! ô torrents de lumière,
Pur amour, simple Vérité,
Source de bien, Cause Première !

Doux centre de repos, céleste volupté,
Sacré monument de la gloire !
Doux nœud d'une pure unité,
Absorbement de la mémoire !

Auguste Majesté, chaste et sublime amour,
Charité pure essentielle !
Nuit plus brillante que le jour,
Ta clarté devient éternelle.

Mais que dis-je, clarté ? Tout me paraît obscur,
C'est un abîme impénétrable :
Cependant mon cœur est très sûr
Que sa lumière est véritable.

Dans ce vaste Océan, dans cette mer d'amour
On ne voit rien que l'amour même :
Ce que je viens d'appeler jour
Paraît ténèbres quand on aime.

L'amour si pur en soi ne nous laisse rien voir.
Il absorbe dans sa lumière :
On ne peut connaître ou savoir
Ce qu'on découvre en ce mystère.

Nul objet singulier, un abîme profond
Environne toute notre âme :
Ce qui la perd et la confond,
C'est une mer toute de flamme.

Mais flamme sans brillant pour notre propre esprit,
Quoiqu'une source de lumière,
Qu'on ne comprend, qu'on ne décrit,
Que d'une trop basse manière.

Ce qu'on veut expliquer se dérobe à nos yeux
Sitôt qu'on prétend de le faire ;
Et pour moi, j'aime beaucoup mieux,
Au lieu de m'énoncer, me taire.

C'est le meilleur parti. Mon cœur consacrons-nous
Pour jamais au profond silence :
Amour, il me sera plus doux
Que de te mettre en évidence.



(Air : « Taisez-vous ma Musette »)

Taisez-vous ma sagesse,
Je veux devenir fou ;
Vous ne valez pas ma faiblesse :
Hélas ! de quoi me servez-vous ?

Taisez-vous ma prudence,
Taisez-vous ma raison ;
C'est au sein de la Providence
Que je me jette à l'abandon.

Si quelqu'un en murmure,
Je ne m'en soucie pas.
Je veux voguer à l'aventure
Sans voile, pilote, ni mâts.

Je sais que le naufrage
Souvent conduit au port :
Ce n'est pas là ce qui m'engage ;
J'abandonne le tout au sort.

Je n'aime que l'enfance,
La faiblesse et le rien ;
Je ne puis pencher la balance
Sur la pauvreté, sur le bien.

Elle eſt dans l'équilibre ;
Un grain peut l'emporter ;
Mais le cœur parfaitement libre
Ne peut le mettre, ni l'ôter.



Fénelon et Mme Guyon

(Air : « Joconde »)

De Fénelon à Mme Guyon

Mon faible navire entr'ouvert
Reçoit l'onde irritée :
Il eſt le jouet d'une mer
De mille écueils bordée.
Au gré des vents, au gré du sort,
La nuit et sans étoiles,
Sans espérance d'aucun port,
Je vogue à pleines voiles.

La mer où je suis embarqué
N'a plus ni fond, ni rive.
Et le gouvernail échappé
De tout espoir me prive.
L'abîme s'ouvre ; et je ne vois
Qu'horreur, perte, naufrage ;
Et ne trouve au-dedans de moi
Sagesse ni courage.

Qu'importe qu'un vil excrément
Dans les ondes périsse,
Et que l'abîme s'entr'ouvrant
À jamais m'engloutisse !
En périssant, je bénirai

D'amour trompeur l'orage.
En pleine paix je périrai,
Content de mon naufrage.

De Mme Guyon à Fénelon

Vos vers font voir à découvert
Où votre âme est montée.
L'onde inconstante de la mer
Ne l'a point agitée.
Toujours contente de son sort,
Au-dessus des étoiles,
Je la vois prendre son essor,
Sans nuages, sans voiles.

Votre cœur, s'étant embarqué
Sur l'abandon, arrive,
De mille dangers échappé :
Il revient sur la rive.
Qu'avec plaisir je le revoi,
Sauvé par le naufrage.
Lorsque l'on ne craint plus pour soi,
De quoi sert le courage !

Ô que j'aime votre abandon
Et l'oubli de vous-même !
Que votre cœur me semble bon !
Le mien le goûte et l'aime.
Je n'y vois rien à désirer
Qu'un peu plus de souplesse.
Qu'à tout je le puisse plier,
Que j'en sois la maîtresse !



Suzon de Terson

STANCES

Quelle douceur d'aimer et d'être aimée
Quand on peut sans rougir parler de tous ses feux
Et quand l'objet dont notre âme est charmée
Peut sans se dégoûter se voir toujours heureux !

Quel doux plaisir, quelle allégresse
De voir entre ses bras sans craindre aucun remords
Le cher objet de sa tendresse,
S'abandonner, mourir dans ces tendres transports !

Les plaisirs défendus nous coûtent
Des repentirs et des tourments,
Tôt ou tard nos cœurs s'en dégoûtent
Mais les plaisirs permis sont toujours plus charmants.

Quand dans un cœur bien fait et que la gloire anime
L'amour sans le devoir peut régner un moment,
On croit toujours que c'est un crime
Et de ses moindres feux on se fait un tourment.

Mais quand l'hymen serre des chaînes
Que l'amour avait su former,
Est-il de repentir, de tourments ni de peines
Que l'on craigne pour trop aimer ?

STANCES CHRÉTIENNES

Depuis qu'un mal cruel m'agite et me tourmente,
Je meurs presque en vivant. Chacun plaint ma langueur,
Trop faible pour mes maux mon cœur s'en épouvante
Et craint de succomber sous sa vive douleur.

Je pleure, je m'abats toujours dans mille alarmes,
Je crains des maux encor plus vifs et plus pressants ;
Eh ! mon âme pourquoi ne verses-tu ces larmes
Plus pour tes propres maux que pour ceux que je sens ?

Pleure pour tes péchés, mon âme, sois certaine
Que ces larmes plairont à ton divin Sauveur.
De leur nombre infini, fais tes maux et ta peine
Et de tes maux enfin Dieu fera ton bonheur.

Pourquoi donc m'affliger du mal qui me dévore ?
Quel était mon état dans ma prospérité ?
J'oubliais, ô malheur ! ce grand Dieu que j'adore,
Et tous mes mouvements n'étaient que vanité.

De mes égarements le Seigneur charitable
Voudrait me ramener et me tirer à lui,
Mon Dieu me tend les bras lorsque mon mal m'accable,
Et ce mal pourrait-il me donner de l'ennui ?

Non, je ne m'en plains plus et depuis ma naissance,
Mon cœur ne s'est jamais flatté de tant d'espoir,
Ô bonté souveraine, ô divine clémence !
Que pour changer nos cœurs ta grâce a de pouvoir !

Quelle tranquillité, quel changement extrême !
Moi qui des moindres maux me faisais tant de peur,
Qu'un si prompt changement me dit bien que Dieu m'aime,
Et qu'il veut pour toujours habiter dans mon cœur !

Brûlons, brûlons pour lui d'une flamme éternelle,
Redoublons notre ardeur s'il redouble ses coups,
Pour tant et tant de maux dont je suis criminelle
Ah ! que ses châtiments sont et tendres et doux !

Source de charité, Grand Dieu, dont la tendresse
De nos maux les plus grands tire tout notre bien,
Que ta vertu toujours soutienne ma faiblesse,
Car tu le sais, ô Dieu ! sans toi je ne puis rien !



NOTICES ET NOTES

MOYEN ÂGE

Pour rendre compte de la structure des poèmes, dans les notules, nous nous efforçons d'employer une formule aussi concise que possible, qui rassemble le maximum d'éléments techniques. Les lettres de l'alphabet (une par vers de la forme considérée) indiquent la succession et la disposition des rimes ; l'italique désigne une rime féminine. La lettre capitale (droite ou italique) représente un refrain. Le chiffre arabe, droit ou italique, associé à une lettre, donne le nombre de syllabes du vers considéré. Un vers manquant (dont le timbre et le genre peuvent être déduits de la combinaison de l'ensemble) est figuré par une lettre entre crochets.

Chanson d'aube anonyme

◆ *Quan lo rossinhol s'escria...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 856, f° 383v°. — Éd. : C. Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, Genève, Slatkine, 1974, 54, p. 90 ; A. Berry, *Florilège des troubadours* (bilingue), Firmin Didot, 1930, p. 2-3. — Forme : septain a8a8a8b3b7c7c7. Cette première strophe d'une *alba* (qui en compte 6) présente, par la voix de l'amant, l'essentiel des motifs du genre : la nuit printanière (où le chant amoureux du rossignol sert de modèle naturel au couple), le décor seigneurial (juste suggéré), les amants troublés au point du jour par l'appel du guetteur complice.

Guillaume IX
(1071-1126)

Neuvième duc d'Aquitaine et sixième comte de Poitiers, par là vassal du roi de France, Guillaume se trouva dès son adolescence héritier d'un fief qui le faisait plus puissant que son suzerain. Chevalier vaillant, seigneur aventureux, il fut un politique peu scrupuleux (prompt, par exemple, à revendiquer les biens de son voisin Raimon de Saint-Gilles, héritier du comté de Toulouse, parti pour la première croisade) et un chrétien d'une moralité douteuse : il fut plusieurs fois excommunié pour violation des droits de l'Église et scandales de vie privée. Compagnon plein de vitalité, beau, courtois, grand séducteur, amant sensible, il fut notre premier troubadour et le premier poète lyrique en langue vulgaire de l'Europe médiévale. De son œuvre nous restent seulement 11 pièces — dont l'une est d'une authenticité douteuse. L'inspiration amoureuse s'y caractérise par sa diversité ; grivoise, voire obscène, elle se hausse à la courtoisie par la délicatesse du sentiment et l'expression choisie : alors, on voit la thématique esquisser la définition de la *fine amor*, tandis que, partout, le soin technique atteste une haute conscience de l'art que vont partager troubadours et trouvères.

Les Chansons de Guillaume IX duc d'Aquitaine (avec traduction infrapaginale), éd. Alfred Jeanroy, 2ᵉ éd. revue, Champion (*C.F.M.A.*, 9), 1927.

◆ *Farai un vers de dreyt nien...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 856 (*C*), fᵒ 230vᵒ (attribution : *Coms de Peytus*), où manquent les vers 37 à 42 que nous restituons d'après Paris, B.N.F., fr. 1749, fᵒ 114rᵒ. — Éd. : A. Jeanroy, IV, p. 6-8 ; J. Roubaud, *Les Troubadours* (bilingue), Seghers, 1971, p. 70-71. — Stanesco (Michel), « L'Expérience poétique du "pur néant" chez Guillaume d'Aquitaine », *Médiévales*, 6, 1984, p. 48-68. — Forme : 7 sixains hétérométriques, de schéma a8a8a8b4a8b4 ; *coblas singulars*, hormis la rime *b* permanente. Cette pièce est le spécimen le plus ancien du genre appelé *devinalh* — avec lequel n'est pas sans affinités la fatrasie pratiquée en langue d'oïl au XIIIᵉ siècle.

Leçons rejetées de C (corr. Jeanroy). 5 : fuy t. ◇ *7 :* e. qual guizam f. ◇ *22 :* sai tam ◇ *24 :* M. ia no s. *(+1)* ◇ *25 :* M'amigua ◇ *26 :* lan v. ◇ *38 :* h. en ◇ *47 :* estug

◆ *Farai un vers, pos mi sonelh...* — *Ms.* : Venise, Bibl. Marc., app. cod. XI, fᵒ 148rᵒ*b* (*V*) ; nous rétablissons les initiales des strophes manquantes et corrigeons à partir du manuscrit de New York, Pierpont Morgan Library, 819, fᵒ 225*a* et de *C*, fᵒ 230rᵒ. — Éd. : A. Jeanroy, V,

p. 8-13 ; A. Berry, *Florilège des troubadours*, p. 40-45. — STANESCO (Michel), « L'Étrange aventure d'un faux muet. Blessures symboliques et performances sexuelles dans un poème de Guillaume », *Cahiers de civilisation médiévale*, 31, 1988, p. 3-16. — Forme : 14 sixains hétérométriques de formule a8a8a8b4c8b4 + *coda* c8b4 ; *coblas singulars* ; la rime *c* est suspendue.

Leçons rejetées de V (corr. Jeanroy). 2 : en e. ◊ *4 :* sai cals ◊ *7 :* fai pechat ◊ *9 :* o clers gau ◊ *14 :* anc un jorn a t. ◊ *15 :* E trobei la m. G. ◊ *20 :* O D. v. salb ◊ *23 :* Mond ◊ *25 :* azires cal r. ◊ *26 :* bas n. ◊ *29 :* Bariol barial *(-2)* ◊ *30 :* Barian *(-1)* ◊ *36 :* sabietz ◊ *38 :* E mes m'en sa c. ◊ *44 :* agui m. ◊ *62 :* mi despoillei p. l. g. *(-1)* ◊ *68 :* q. el e. *(-1)* ◊ *73 :* oz d. ◊ *77-78 :* Et li jorn estei ara qel torn ◊ *81 :* Qe a pauc nos romped mos coredenz *(?)* ◊ *82 :* mo a. ◊ *85 :* los m.

1. Couleur locale (et sous-entendu ?) : ces dames, qui parlent leur dialecte (v. 19), invoquent saint Léonard — Saint-Léonard-de-Noblat, à l'est de Limoges, est un centre de pèlerinage réputé — que l'on implore habituellement pour la délivrance des captifs.

◆ *Farai chansoneta nueva...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 856 (*C*), f° 231v°, où les couplets (v. 13-18 et v. 19-24) sont intervertis : nous adoptons la rectification proposée par C. Appel et A. Jeanroy et qui s'impose par le passage du récit à l'apostrophe. Malgré l'attribution (par la rubrique : *Coms de Peytus*) dans le recueil, la paternité de cette pièce n'est pas incontestée. — Éd. : A. Jeanroy, VIII, p. 19-21 ; J. Roubaud, p. 64-65. — Forme : 6 couplets hétérométriques en heptasyllabes et octosyllabes ; 5 sixains a7a7a7b7a7b8 et la *coda*, quatrain *e*7b7*e*7b8 ; *coblas singulars*, sauf pour la rime *b*, qui décline d'abord le verbe *aimer*. L'expression *[ma bona] do[mp]na* apparaît, en formule énonciative ou dans une invocation, à chaque couplet : le troubadour emploie le vocabulaire de la mise à merci consentie, non sans conscience des devoirs et droits de la soumission vassalique.

Leçons rejetées de C (corr. Jeanroy). 3 : massaya e.m plueva *(+1 et rime du même au même)* ◊ *13 :* etz ◊ *18 :* bayza *(+1)* ◊ *27 :* Tot lo joy ◊ *30 :* chan e b.

1. L'exorde est dédoublé en exorde-annonce et en exorde saisonnier ; de fait, dans la chanson, l'inclémence de la saison répercute l'épreuve affective.

2. Il est une magie dans l'attachement amoureux qu'on pressent absolu : la rupture, ou le mutisme, s'en paierait par la mort.

◆ *Ab la dolchor del temps novel...* — *Ms.* : New York, Pierpont Morgan Library, 819 (*N*), f° 232r° *a* (attribution) ; *ms.* de contrôle : Modène, Bibl. Estense, N, 8, 4 (*a*). — Éd. : A. Jeanroy, X, p. 24-26 ; J. Roubaud, p. 64-67 ; P. Bec, *Anthologie des troubadours*, 10/18, p. 75-77. — Forme : 5 sixains d'octosyllabes aabcbc ; *coblas doblas* (c'est-à-dire rimant deux à deux), le second couplet (et le dernier couplet) rétrogradant les rimes du premier couplet sous la forme bbcaca, de sorte que la chanson entière est faite sur 3 rimes. On mesure l'attention portée par le troubadour à l'habileté technique.

Leçons rejetées de N (corr. Jeanroy). 9 : mon cor ◊ *11 :* Tro quë eu s. b. de fi ◊ *13 :* La voštr a. va e. ◊ *15 :* l'a. en trenan ◊ *17 :* sol s. ◊ *18 :* verz ◊ *22 :* dridari ◊ *27 :* pauralas c.

Bernard de Ventadour

Né au château d'Eble II, vicomte de Ventadorn (Ventadour, Corrèze), ce troubadour limousin d'humble origine commence à écrire et chanter avant 1147, et termine sa carrière poétique vers 1170. Il aurait suivi en Grande-Bretagne Aliénor d'Aquitaine lors de son remariage avec Henri Plantagenêt, et séjourné aussi à la cour de Toulouse auprès de Raimon V (1148-1194). On conserve de lui 41 poésies, soit 39 *cansos* et 2 *tensos*, qui se distinguent par l'exigence d'authenticité.

Bernart von Ventadorn, seine Lieder, mit Einleitung und Glossar, éd. C. Appel, Halle, 1905 ; *Bernard de Ventadour, troubadour du XIIe siècle : chansons d'amour*, éd. M. Lazar (édition critique bilingue), Klincksieck, 1966. — Bec (Pierre), « La Douleur et son univers poétique chez Bernard de Ventadour », *Cahiers de civilisation médiévale*, 12, 1969, p. 25-33. Importante bibliographie dans le *Dictionnaire des Lettres françaises, Le Moyen Âge*, Le Livre de poche, coll. « La Pochothèque », p. 161-162.

◆ *Quant vey la lauzeta mover...* — Il existe pour cette pièce 12 manuscrits. Paris, B.N.F., fr. 1749, f° 102 (strophe 1 mutilée) ; Paris, B.N.F., fr. 856, f° 47 (strophe 6 mutilée) ; Rome, Cité du Vatican, chigi L, IV, 106, f° 48 (strophe 7 seule). La succession des strophes est celle de Florence, Bibl. Laurentienne, Plut. XLI, 43, f° 89. Nous reproduisons, après l'avoir contrôlée, la version publiée par C. Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, Leipzig, O.-R. Reisland, 1907, 17, p. 56-58. — Éd. : C. Appel, *Bernart von Ventadorn*, p. 250 ; A. Berry, p. 168-171 ; M. Lazar, 31, p. 180-183 ; J. Roubaud, p. 128-131 ; P. Bec, *Anthologie des troubadours*, 23, p. 132-136 ; P. Jonin, *Anthologie thématique de la poésie française du Moyen Âge* (traduction), Champion, 1991, p. 202. — Forme : 7 *coblas* (huitains) 8 ababcdcd et *tornada* (quatrain) cdcd.

1. Sur le pont, le fou n'a pas pris la précaution de descendre de cheval.

2. Ce nom (où le jeu sur *triste* n'est sans doute pas innocent) cache peut-être sous forme de *senhal*, une adresse à Marguerite de Turenne.

Bernart Marti
(milieu du XIIe siècle)

Sur la vie de cet artiste qui se nomme lui-même *Bernart Marti lo Pintor* (« le Peintre »), on ne sait presque rien. Quelques allusions internes à ses chansons permettent de situer sa production au milieu du XIIe siècle, entre Marcabru qu'il imite et les tenants de la nouvelle école, comme Peire d'Alvernha : il compose dans la phase de transition entre la deuxième et la troisième génération des troubadours. Son œuvre est mince : en y incorporant les attributions, à peine 6 *cansos* et 4 *sirventes.*

Provenzalische Inedita aus Pariser Handschriften, éd. C. Appel, Leipzig, 1890 ; *Les Poésies de Bernard Marti* (avec traduction infrapaginale), éd. E. Hoeppfner, Champion, 1929.

◆ *Bel m'es lai latz la fontaina...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 1749 (*E*), p. 110. — Éd. : C. Appel, p. 24-27 ; E. Hoepffner, III, p. 8-11 ; J. Roubaud, p. 104-107. — Forme : 7 neuvains hétérométriques (heptasyllabes, trisyllabes et pentasyllabes) *a*7*a*7b3b3b7c7c7*d*5*d*5. Les mètres sont impairs comme le gabarit strophique ; cette *canso* est à *coblas unissonans* (chacun des couplets a des rimes indépendantes). Dans ce poème on pourra apprécier, du point de vue esthétique, la précision variée de l'exorde saisonnier ; par ailleurs, le *trobador* définit bien la morale implicite de la *fine amor* ; enfin, l'évocation érotique du cinquième couplet (v. 37-45) — chez un auteur réputé conventionnel — suffit à confirmer que l'amour courtois n'est pas platonique.

Leçons rejetées de E. 1 : lan l. f. *(corr. Hoeppfner)* ◇ *18 :* privada *(corr. Ehrardt)* ◇ *25 :* trichars *(corr. Appel)* ◇ *33 :* voiat *(corr. Appel)* ◇ *40 :* queu vos d. *(+1 ; corr. Appel)* ◇ *46 :* Un' autr' a istat propdana *(corr. Appel, pour des raisons de cohérence grammaticale avec le vers suivant)* ◇ *55 :* m'es fils d. *(-1 ; corr. Hoeppfner)* ◇ *56 :* Los ◇ *58 :* So vos *(+1 ; corr. Appel).*

1. Nous conservons, pour des raisons rythmiques, « raine ». Le cas de la grenouille est intéressant dans le bestiaire médiéval : son évocation dans la poésie courtoise est inattendue, mais son chant nocturne au printemps est lié, semble-t-il, à sa propre saison des amours ; elle tient sa place aussi dans la légende hagiographique, témoin saint Rieul, premier évêque de Senlis, qui partageait avec sainte Ulphe d'Amiens le talent de faire taire les grenouilles durant ses sermons.

2. *Na Dezirada* est le *senhal* de l'amie de Bernart.

3. Le texte original porte *camiza ransana* (« chemise rémoise ») ; nous ne voyons pas que l'adjectif locatif désigne autre chose que la coupe ou la matière de ce sous-vêtement ; le contexte nous invite à opter pour l'élégance et la finesse. Nous avouons ignorer de quelle spécialité rémoise il s'agit. Un *sergé*, qui pourrait être tissé de soie ?

4. Sans dommage, et peut-être avec une meilleure cohérence narrative, ce couplet et le précédent pourraient être intervertis : mais nous nous conformons à la version manuscrite.

5. Nous conservons, pour désigner un sommet, un tertre, une éminence, « puy » (*pueg*), d'usage en géographie (par exemple pour nommer les volcans d'Auvergne) et bien attesté dans la toponymie, spécialement de langue d'oc (*Pöet* dans la Drôme).

6. Ainsi deux métaphores empruntées au bestiaire noble — l'épervier et le cheval fougueux — représentent le poète amoureux.

◆ *Farai un vers ab son novelh...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 856 (*C*), f° 325v°, où manque l'initiale du premier vers. — Éd. : C. Appel, p. 32-34 ; E. Hoeppfner, VI, p. 19-22 ; J. Roubaud, p. 102-105. — Forme : 8 sixains d'octosyllabes ababab + distique ab ; *coblas doblas* + *coda* ; dans les deux premières séries, aux timbres de rimes pareils apparemment, E. Hoeppfner signale (p. 52) que le poète distingue entre *e* ouvert (couplets 1 et 2) et *e* fermé (couplets 3 et 4) ; les rimes sont masculines. Dans ce poème de moraliste, on pourra trouver saisissant le portrait du pauvre, qui paraît annoncer la violence du trait réaliste qu'on trouve un siècle plus tard aux « Poèmes de l'infortune » de Rutebeuf ; en outre, verrait-on naître ici le mythe du poète maudit ?

Leçons rejetées de C. 1 : s. novel, apel *(corr. Hoeppfner, justifiée par le timbre des rimes correspondantes aux 4 premiers sixains)* ◇ *11 :* Qua p. l. p. auzelh *(corr. Appel)* ◇ *18 :* quo no deia *(corr. Hoeppfner)* ◇ *23 :* d. nouvelh *(corr. Appel)* ◇ *34 :* pennar *(corr. Appel)* ◇ *45 :* es senescot *(corr. Hoeppfner)* ◇ *46 :* li ave ◇ *48 :* n. tanh *(corr. Appel).*

1. Bernart Marti reprend l'exorde conventionnel de la lyrique, ce qui ne l'empêche pas d'annoncer une mélodie nouvelle de son invention.

Chansons de femme anonymes

Ms. : Oxford, Bodleian Library, Douce 308 (*I*), section 4, respectivement n°s 6 et 13. — Éd. : P. Bec, *La Lyrique française au Moyen Âge*, Picard, 1978, respectivement II, 144, p. 166-167 et II, 148, p. 169-170 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles* (bilingue), 10/18, 1983, LXXXVI, p. 364-365 (*Por coi me...*) ; S.-N. Rosenberg et H. Tischler (avec la collaboration de M.-G. Grossel), *Chansons des trouvères* (bilingue), Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1995, respectivement 1, p. 80-81 et 2, p. 82-83.

◆ *Por coi me bait mes maris...* — Forme : C7*B*2 / 3 sixains *singuliers* a7a7a7*b*2C7*B*2. Classé par le manuscrit dans la section des « pastorelles », ballette régulière par la forme (3 strophes), ce poème relève par le thème de la chanson de femme, dans la catégorie de la chanson de malmariée (le mari est brutal). Paul Zumthor, dans

Langue et techniques poétiques à l'époque romane (XIe-XIIIe siècle), Klincksieck, 1963, p. 138-139, a recensé avec précision les motifs successifs de cette chanson : « innocence persécutée » et « possession physique » (premier couplet) ; « bonne vie » et « cocuage » (deuxième couplet) ; « vengeance » et « possession physique » (troisième couplet). Objet de lyrisme, l'expression du désir illicite vise à la complicité de l'auditoire par l'attendrissement : la malheureuse, non sans coquetterie, prend l'initiative de la compassion et se considère avec pitié (en usant d'adjectifs diminutifs, dans les vers courts, de timbre féminin !) ; le motif de vengeance qu'elle annonce n'en relève pas moins du fabliau.

◆ *Au cuer les ai, les jolis malz...* — Forme : C8*B*6 / 3 sixains *singuliers* a8a8a8*b*6C8*B*6 ; par effet popularisant, la pièce est assonancée plutôt que rimée. Cette ballette (régulière à 3 strophes) est encore une chanson de malmariée. C'est ici la surveillance maritale qui rend la tutelle insupportable. Le mariage est mal assorti pour des raisons sociales, morales et affectives : l'époux de la *dame* (v. 16) est un *vilain* — c'est-à-dire un paysan libre et probablement enrichi —, grossier (de surcroît jaloux, évidemment), et d'une avidité que sans doute l'honnêteté ne modère pas.

Leçon rejetée de I. 15 : O v. *(+1).*

Chansons de toile anonymes

Ms. : Paris, B.N.F., fr. 20050 (*U*), respectivement fos 65vo-66ro et fo 66ro-vo (traits du dialecte lorrain et indication de la musique). — Éd. : A. Mary, Anthologie poétique française, Moyen Âge, G.-F., 1967, respectivement I, p. 96-97 et 92-95 ; P. Bec, respectivement II, 35, p. 41-42 et II, 27, p. 33-35 ; M. Zink, *Belle, Essai sur les chansons de toile*, Champion, 1978, respectivement p. 85-88 et 89-92 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, LXI, p. 292-295 et LX, p. 288-293 ; *Chansons des trouvères*, respectivement 9, p. 98-101 et 10, p. 102-105 ; P. Jonin, *Anthologie thématique de la poésie française du Moyen Âge*, respectivement p. 135-136 et 150-151.

◆ *En un vergier, lez une fontenele...* — Forme : 6 couplets monorimes de 4 décasyllabes (le vers 26 transformant le quatrain en cinquain) + refrain exogène de 2 vers, soit *a*10*a*10*a*10*a*10B6B10. Cette rotruenge, que l'on peut classer dans la catégorie de la chanson de malmariée, appartient au genre de la chanson de toile nuancé ici, comme dans *Gaiete et Orïour*, par le motif initial que Pierre Bec nomme « la fille à la fontaine ».

Leçons rejetées de U (corr. Chans. trouvères). 9 : enserre ◇ *28 :* oblie

1. Nous conservons ce vers, bien qu'il soit formellement surnuméraire.

◆ BELE DOETTE. — Forme : 8 quatrains monorimes (ou assonancés, v. 1-4 et 32-35) de décasyllabes + refrain exogène (pentasyllabe puis, dès la sixième strophe, pentasyllabe + alexandrin), soit, pour gabarit de strophe a10a10a10a10B5/B12. On relève de nombreuses césures épiques (v. 2, 4, 8, 11, 12, 14, 16, 21, 22, 23, 24, 27, 38, 40, soit un tiers des vers du texte) ; d'autre part le thème est à rapprocher, suivant P. Bec, de celui de la mort d'Aude, dans *La Chanson de Roland* : voilà qui accuserait l'influence de l'art épique sur cette pièce, ou l'effet d'archaïsme de cette dernière. Cette chanson de toile, l'une des plus pathétiques parmi celles qui nous sont parvenues, éclairerait ainsi la destinée féminine, sur laquelle la chanson de geste est d'ordinaire très laconique. Cette pièce comporte aussi des traits courtois : les amants, Do[on], Doette, portent le même prénom ; le motif de la lecture (v. 2) se substitue à celui des travaux d'aiguille, et une abbaye est fondée pour pérenniser l'amour brisé par la vie (les deux dernières strophes pourraient être une interpolation commentant le second vers amplifiant le refrain dès le vers 31).

Leçon rejetée de U (corr. Chans. trouvères). 38 : Bele prist s. *(-2).*

Chanson d'aube anonyme

◆ GAITE DE LA TOR. —*Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20050 (*U*), f° 83r°-v° (traits du dialecte lorrain et indication de la musique). — Éd. : P. Bec, II, 24, p. 27-30 ; J. Dufournet, *Anthologie de la poésie lyrique française des XIIe et XIIIe siècles* (bilingue), « Poésie / Gallimard », 1989, p. 42-47 ; *Chansons des trouvères*, 14, p. 114-119. — Forme : 7 onzains hétérométriques de structure a5a4*b*6a5a4*b*6C7C4*B*6C7*B*6. Le couplet comporte un sixain construit sur deux tercets parallèles, suivi d'un refrain, cinquain formé d'un tercet reprenant la structure des tercets précédents avec allongement du premier élément et d'un distique (sur le schéma du tercet précédent, avec disparition du deuxième élément). Sur le plan esthétique, tandis que le refrain peut être repris en chœur, la combinaison du *chant de guetteur* et du *chant de departie* (« séparation », à l'aube) crée la tension dramatique de cette œuvre lyrique. Ce n'est pas une raison pour en multiplier les acteurs ni pour en supposer l'interprétation chorégraphique. On croit reconnaître d'abord le propos de l'amant (v. 1-11) — le personnage repéré aux vers 8 à 11 est le mari, parti pour la chasse, et que l'on aimerait tuer —, puis le chant du guetteur (v. 11-55), enfin la tristesse de l'amant (v. 56-77). Voir Pierre Bec, « L'Aube française "Gaite de la tor" : pièce de ballet ou poème lyrique ? », *Cahiers de civilisation médiévale*, 16, 1973, p. 17-33.

Leçons rejetées de U (corr. Chans. trouvères). 15 : poors ◇ *26 :* Naient ◇ *48 :* pas paor f.

Chanson de toile anonyme

◆ GAIETE ET ORÏOUR. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20050 (*U*), f° 146r°-v° (traits du dialecte lorrain). — Éd. : A. Mary, I, p. 92-93 ; P. Bec, II, 36, p. 43-44 ; M. Zink, p. 100-101 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, LXII, p. 296-299 ; *Chansons des trouvères*, 8, p. 94-97. — Forme : 6 couplets de 3 décasyllabes assonancés + refrain exogène de 2 vers ; cette pièce, aux effets popularisants marqués, présente des décasyllabes au rythme particulier, d'un type très rare : 6 + 4 (avec césure épique aux vers 12 et 26). Au vers 7, la plupart des éditeurs, attentifs à la cohérence, ont corrigé la leçon manuscrite *Orïor* en *Gaiete* ; il nous semble pourtant que la version originale ne va pas sans justesse, pour donner plus de profondeur au thème de la jeune fille délaissée (voir Alice Planche, « Gaiete, Orïour et le copiste distrait », *Cahiers de civilisation médiévale*, 20 [1977], p. 49-52).

Leçons rejetées de U (corr. Chans. trouvères). 4 : e. li r. *(de même v. 19)* ◇ *5 :* s. soweit d.

1. La « quintaine » est un poteau (parfois habillé d'un mannequin) contre lequel on s'élançait à cheval pour le frapper de la lance ; par métonymie, le mot désigne la joute elle-même.

Chansons d'aube anonymes

◆ *Entre moi et mon amin...* — *Ms.* : Oxford, Bodleian Library, Douce 308 (*I*), section 4, n° 43 (traits du dialecte lorrain ; pas de musique). — Éd. : P. Bec, II, 22, p. 25-26 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, LV, p. 278-279 ; *Chansons des trouvères*, 15, p. 118-121. — Forme : 2 douzains hétérométriques, soit un huitain a7*b*7a7*b*7c5c7d7d7 + refrain E5D6E5D6 ; rimes défaillantes (par effet popularisant ?), mais *coblas doblas*. Cette chanson de femme, erronément rangée par le manuscrit dans la catégorie des pastourelles (malgré un exorde naturel), fait de l'alouette (mensongère) l'oiseau messager de la *departie*. Il pourrait s'agir du commencement d'une chanson d'aube plus ample.

Leçon rejetée de I (corr. Chans. trouvères). 11 : S. m'eut A.

◆ *Cant voi l'aube dou jor venir...* — *Ms.* : Berne, Stadtbibliothek, 389, f°s 44v°-45r° (traits du dialecte lorrain, sans musique). Ce poème relevant

par le thème de la chanson de femme est attribué à Gace Brulé. — Éd. : P. Bec, II, 23, p. 26-27 ; *Poèmes d'amour des* XII*e et* XIII*e siècles*, LIV, p. 276-279 ; *Chansons des trouvères*, 16, p. 120-123. — Forme : 5 sixains d'octosyllabes, de schéma aaabBB ; rimes et assonances.

1. Il est difficile de trancher ici entre *enuious* (« ennuyeux »), leçon que nous avons retenue, et *envious* (« envieux »).
2. Nous avons conservé ce vers, bien qu'il soit formellement surnuméraire.

Reverdie anonyme

◆ *Volez vous que je vous chant...* — *Ms.* : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5198, p. 314-315 (indication de la musique). — Éd. : A. Mary, I, p. 292-295 ; P. Bec, II, 52, p. 60-61 ; *Poèmes d'amour des* XII*e et* XIII*e siècles*, LI, p. 262-265 ; *Chansons des trouvères*, 17, p. 122-127. — Forme : 7 sixains hétérométriques a7a7*b*5c7c7*b*6. Les couplets sont singuliers, non sans comporter des anomalies : la rime se simplifie éventuellement en assonance (v. 19-20, 31-32 et selon un schéma identique v. 34-35 et 40-41), et même en vague homophonie (v. 9-12) ; la rime procède de la reprise de mêmes termes (*pere*, v. 31 et 40 ; *parage*, v. 30 et 39) ; le second vers court du sixain, à partir de la cinquième strophe, aligne sa mesure sur le précédent vers court en devenant un pentasyllabe féminin ; ces trois faits peuvent relever d'un effet très concerté de poésie populaire. D'autre part, des finales de participes en *-ade*, correspondant à *-ee* en langue d'oïl, à la rime des vers courts, parsèment le poème (v. 12, 15, 18, 21, 27 et 42) : avec le motif de l'olivier (v. 5), ce sont autant de touches provençales. La reverdie évolue vers la chanson de rencontre et la narration vers le registre onirique par une série de mises en abyme : le chanteur présente au premier couplet l'anonyme chevalier-auteur dont le propos commence abruptement à la deuxième strophe avec un étrange portrait féminin, compromis d'élégance aristocratique et de nature métamorphosée. Symboliquement, ce merveilleux printanier et social est associé à la France.

1. Le *peliçon* — courte pelisse — est un vêtement de fourrure porté sur la chemise et sous le bliaut.
2. Le *bliaut* est la robe de dessus, portée par l'un et l'autre sexe ; il a de longues manches traînantes, et, pour les femmes, est ajusté sur le buste.
3. Le *jaglolai* — variante de *glaioloi* — désigne proprement le lieu planté de glaïeuls, ou d'« iris des marais » (plante vivace à fleurs jaunes).
4. L'*aumosniere* est une bourse à coulant qui se portait à la ceinture.
5. Nous tenons *nee* du texte original pour le substantif féminin

« créature » ; littéralement, dans le droit fil de l'histoire merveilleuse, ce vers signifie : « Belle, quelle origine a la créature que vous êtes ? »

6. Rime du même au même (cf. v. 30) : y faudrait-il substituer (d'après le contexte et par correction obvie) *lignage* ? Nous évitons la répétition dans la traduction.

Pastourelle anonyme

◆ *Enmi la rousee que nest la flor...* — *Ms.* : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5198 (*K*), p. 318. — Éd. : *Poèmes d'amour des* XII*e* *et* XIII*e* *siècles*, LXVI, p. 314-317 ; *Chansons des trouvères*, 22, p. 142-147. — Forme : 5 huitains hétérométriques a10a10b5b6a6b5b6a6. En fait, la pièce emploie des assonances en lieu et place de plusieurs rimes féminines (v. 3-4 : *-oie* / *-oisent* ; v. 14-15 : *-estre* / *-elle* ; v. 27-28 : *-ainse* / *-anche*) ; seules les strophes 3 et 5 respectent intégralement la rime. Par ailleurs, les vers décasyllabes couplés au commencement des strophes sont intéressants par leurs coupes : 6+4 (v. 1, 26) ; 4+6 ou 6+4 (v. 2 et 9) ; 5+5 (v. 10, 17, 18 et 25 — ces deux vers comportant une césure épique — 33 et 34) ; le décasyllabe composé d'hémistiches est rare dans notre poésie — et ancien ! L'auteur aurait-il visé l'effet d'archaïsme ou de poésie populaire ?

Leçon rejetée de K (corr. Chans. trouvères). 1 : En mai

1. Peut-être du terme *aurum phrygium* (« or de Phrygie »), l'*orfroi*, d'origine orientale, est une bande d'étoffe, un peu plus large que la main, brodée de fils de couleur, d'or et d'argent, parfois rehaussée de perles et de pierres. Dans la réalité médiévale, cette passementerie précieuse ornait surtout les vêtements sacerdotaux. La littérature narrative l'évoque dans des épisodes où la richesse est souvent le signe du merveilleux. Il est probable qu'ici la bergère trahit son esprit romanesque ; elle vante un peu ses amours avec Robinet : l'effet est comique.

2. Le *chainse* est une tunique de fine toile de lin, à manches longues et aux poignets serrés, toujours blanche, qui se portait sous le *bliaut*.

Chrétien de Troyes
(? -1185 ?)

Connu, à juste titre révéré pour son œuvre romanesque, écrite de 1160 à 1185 à la cour de Marie de Champagne puis auprès de Philippe de Flandre (vers 1170 : *Érec et Énide*; vers 1176 : *Cligès*; vers 1177-1181 : *Lancelot* ou *Le Chevalier de la Charrette* et *Yvain* ou *Le Chevalier au Lion* et, vers 1181-1185 : *Perceval* ou *Le Conte du Graal*), Chrétien de Troyes est aussi trouvère, et des premiers, en Champagne. Deux chansons lui sont attribuées avec certitude. Faute de possibilité de datation, ces pièces n'ont pas à être tenues pour des œuvres de jeunesse.

Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, éd. D. Poirion, Bibl. de la Pléiade, 1994.

◆ *Amors tençon et bataille...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20050 (*U*), f° 35r°-v° (traits du dialecte lorrain, pas d'indication de la musique). — Éd. : *Œuvres complètes*, p. 1039-1043 ; *Chansons des trouvères*, 88, p. 352-357. — Forme : 6 huitains d'heptasyllabes ababbaba (*coblas doblas*) + quatrain baba. Cette chanson complexe exprime la tension entre la volonté d'aimer et la difficulté d'un idéal de constance ; Amour (le nom est de genre féminin) apparaît comme une puissance suzeraine et souveraine à la fois, divinité exerçant impunément son pouvoir absolu. La méditation sur le destin sentimental repousse aux marges du poème un hypothétique présupposé narratif : rien de moins anecdotique et de plus abstrait que cette poésie.

Leçons rejetées de U (corr. Chans. trouvères). 34 : S'amor ◊ *47 :* qui n.

1. Quelque inhabile qu'il soit à soutenir Amour, le poète revendique le droit de lui payer son impôt, c'est-à-dire d'être amoureux.
2. Raison, Mesure : ces abstractions (qui sont des qualités morales) deviennent sinon des allégories, du moins des entités pour ainsi dire objectives, bannies dans l'éloge de la folie amoureuse.
3. La *merci* est la récompense qu'accorde la dame par reconnaissance ou apitoiement envers son serviteur.
4. Allusion (implicite et métaphorique) à l'*esplumeoir*, sorte de volière dans laquelle, au moment de la mue, étaient enfermés les oiseaux de proie pour qu'ils changent de plumes ; le poète s'assimile, par son chant, à l'oiseau (noble) ; il est dans la prison amoureuse sans souhaiter la levée d'écrou.
5. Première allusion (succincte) à la femme aimée.

Gace Brulé

(1159 ? - après 1213)

Chevalier de petite noblesse, résidant probablement à Nanteuil-lès-Meaux (dans la Brie champenoise, au sud de Meaux), Gace Brulé fut, à partir de 1179 et jusqu'en 1213, l'un de nos premiers trouvères, avec Chrétien de Troyes, Huon d'Oisy et aussi Conon de Béthune, qu'il a pu connaître dans l'entourage de la comtesse Marie de Champagne, sa suzeraine. Chansonnier professionnel, il s'est produit, parfois loin de chez lui, auprès de princes apparentés à Marie de Champagne, tels ses demi-frères Geoffroy Plantagenêt, comte de Bretagne (avant 1186), et le futur Louis VIII (à Mantes, l'hiver 1212-1213) ; il a entretenu de bonnes relations avec les trouvères de son époque. Sur les 108 pièces que lui attribuent les copistes médiévaux, 69 au moins sont authentiques, dont 67 chansons d'amour, ce qui constitue l'œuvre la plus importante laissée par un trouvère — avec celle de Thibaut de Champagne. Cette œuvre lyrique (comme celle du même Thibaut et celle du Châtelain de Coucy) fut très prisée durant le XIIIe siècle. Gace Brulé représente la conception classique de la *fine amor* en poésie.

Les Chansons de Gace Brulé, éd. G. Huet, Firmin Didot, 1902 (*S.A.T.F.*) ; *Gace Brulé, trouvère champenois. Édition des chansons et étude historique*, éd. H. Petersen Dyggve, Helsinki, Mém. de la soc. Néophil. de Helsinki, 1951.

◆ *Les oxelés de mon paix...* — *Ms.* : Berne, Stadtbibliothek, 389 (*C*), f° 131v° (traits du dialecte lorrain ; pas de musique). Attribution à Guiot de Provins (contre l'attribution à Gace Brulé dans 6 autres copies). — Éd. : G. Huet, p. 40-43 ; H. Petersen Dyggve, p. 189-193 ; A. Mary, I, p. 238-239 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, VI, p. 44-47 ; *Chansons des trouvères*, 99, p. 396-401 ; P. Jonin, p. 188. — Forme : 5 dizains hétérométriques, de gabarit a8*b*6a8*b*6a5a5a8a8*b*6a8. *Coblas doblas* (les 4 premières strophes). — PLANCHE (Alice), « De quelques aveux... À propos de deux trouvères », *Ferai chansoneta novele. Hommage à Jean-Charles Payen*, Caen, 1989, p. 285-294.

Leçons rejetées de C (corr. Chans. trouvères). 6 : Se g'i ai m. ◇ *11 :* m. seux mis *(rime du même au même)* ◇ *14 :* desdaigne ◇ *15 :* N'iert jai atentis ◇ *23 :* q. de moy parti *(rime du même au même, cf. v. 26)* ◇ *32 :* en m'anfance ◇ *33 :* K'il ◇ *34 :* ne s. ◇ *37 :* n. m'ot g.

1. Le poète champenois fait ici allusion à son voyage en Bretagne, qui se situe entre 1181 (date de l'installation de Geoffroy Plantagenêt dans son comté) et 1186, année de sa mort.

◆ *De bone amour et de leaul amie*… — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 846 (*O*), f° 41r°-v° où figure, après le vers 48, une septième strophe que nous tenons (suivant en cela, *Chansons des trouvères*, p. 982) pour une interpolation, car elle accuse non seulement un décalage de sens, mais encore brise la concaténation. — Éd. : G. Huet, p. 16-19 ; H. Petersen Dyggve, p. 272-279 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, IV, p. 36-41 ; *Chansons des trouvères*, 100, p. 400-405. — Cette chanson d'amour que nous publions dans sa version intégrale (il en existe une version abrégée en 4 huitains) est remarquable non seulement par l'expression du sentiment amoureux, mais encore par la virtuosité formelle. Écrite sur trois rimes, en décasyllabes, elle comprend 6 huitains suivis d'une seconde demi-strophe, puis d'un envoi de 2 vers correspondant à la seconde demi-strophe précédente : sa composition obéit à un effet de rétrécissement. Les couplets sont *concaténés*, c'est-à-dire enchaînés comme d'un maillon de part et d'autre du silence qui les sépare : le vers initial d'un couplet reprend l'idée, les termes et en tout cas la rime du vers final du couplet précédent. Comme les trois rimes sont de même timbre d'un bout à l'autre du poème, le schéma rimique d'un couplet reflète en l'inversant celui du couplet précédent : il est *rétrogradé*, obéissant à la formule *abab*ccc*b* *baba*ccc*a* *abab*ccc*b*, etc. À bien y réfléchir, *concaténation* comme *rétrogradation*, loin d'être gratuites, s'ajustent au sens pour suggérer la nature de l'expérience amoureuse.

Leçons rejetées de O (corr. Chans. trouvères). 5 : puet ◇ *33 :* N'ameroit ◇ *53 :* puis s. *(-1).*

1. Ces personnages inconnus sont l'un le destinataire du poème (et le témoin supposé de cet amour), l'autre la dame aimée dont le nom inscrit est le *signal*.

◆ *Quant voi le tans bel et cler*… — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844 (*M*), f° 25v° (indication de la musique ; attribution). — Éd. : G. Huet, p. 69-71 ; H. Petersen Dyggve, p. 216-219 ; *Chansons des trouvères*, 101, p. 406-411. — Forme : 6 septains d'heptasyllabes (strophes « carrées ») *unissonans*, de structure a*b*a*b*aa*b* + envoi (tercet aa*b*). Date de composition : autour de 1200, suivant H. Petersen Dyggve.

1. Ici, Samuel N. Rosenberg et H. Tischler, dans leur édition du texte au manuscrit *M*, substituent *nee* (« nie ») à *vee*. *Vee* nous paraît venir de *voier* (« conduire » — de *voie*) ; cette forme graphique (pour *voie*, de même qu'au vers 30, *pree* pour *proie*) s'impose du fait de la rime.

2. Soit Guy de Ponceaux, destinataire de plusieurs poèmes de Gace, soit Guy de Thourotte, châtelain de Coucy et trouvère.

◆ *Biaus m'est estez, quant retentist la bruille*… — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 846 (*O*), f°s 15v°-16r° (traits du dialecte bourguignon ; indication de la musique). — Éd. : G. Huet, p. 4-6 ; H. Petersen Dyggve, p. 219-222 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, III, p. 32-37 ; *Chansons des trouvères*, 102, p. 410-415. — Forme : 6 huitains de décasyllabes, de schéma *abababba* (rimes croisées puis embrassées) + envoi-distique *ca*. Les rimes sont entièrement féminines, dans un ensemble d'une grande

subtilité : à considérer les couplets deux à deux, on constate d'une part le glissement consonantique de la rime *a*, de *-uille* (v. 1) à *-aille* (v. 17) puis à *-oille* (v. 33), d'autre part la répétition, à la fin de la seconde strophe, des rimes finales de la première (*parage / me vuille*, v. 7-8 et 15-16 ; *a celee / messaille*, v. 23-24 et 31-32 ; *escondire / s'i aparoille*, v. 39-40 et 47-48).

Leçons rejetées de O (corr. Chans. trouvères). 3 : moille ◊ *5 :* s'esvoille ◊ *6 :* l. son c. ◊ *13 :* d. a cui ◊ *22 :* e. amee ◊ *24 :* m'asaille *(cf. v. 32).*

◆ *A la douçor de la bele seson...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 845 (*N*), f° 35r°-v° (indication de la musique ; attribution). — Éd. : G. Huet, p. 85-86 ; H. Petersen Dyggve, p. 366-368 ; *Chansons des trouvères*, 105, p. 422-425. — Forme : 5 septains de décasyllabes, de structure ababbab ; rimes entièrement masculines ; *coblas doblas* (les 4 premières strophes).

Leçons rejetées de N (corr. Chans. trouvères). 5 : amors *(corr. exigée par la rime* b *; cf. v. 30)* ◊ *21 :* decheir *(corr. exigée par la rime* b*)* ◊ *23 :* voir *(-1).*

Blondel de Nesle

Un de nos premiers trouvères, peut-être picard (si son lieu d'origine est le Nesle qui se situe entre Amiens et Laon, au sud de Péronne, et qui fut au Moyen Âge le berceau d'une importante famille seigneuriale). On ignore tout de sa vie, hormis ses relations amicales avec Gace Brulé et Conon de Béthune. On peut situer la composition de la vingtaine de chansons qui nous sont parvenues entre 1175 et 1210.

L'Œuvre lyrique de Blondel de Nesle. Textes, éd. Yvan G. Lepage, « Nouvelle Bibl. du Moyen Âge », 22, Champion, 1994 ; L. Wiese, *Die Lieder des Blondel de Nesle*, Dresde, Gesellschaft für rom. Lit., 5, 1904.

◆ *En tous tans que vente bise...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844 (*M*), f° 140r° (indication de la musique ; attribution) ; *ms.* témoin : Paris, B.N.F., fr. 12615 (*T*), f°s 89 r°-89v°. — Éd. : L. Wiese, p. 153-154 ; Yvan G. Lepage, IX, p. 169-175 ; *Chansons des trouvères*, 91, p. 364-367. — Forme : 4 huitains d'heptasyllabes *a*b*a*b*a*b*a*b en *coblas doblas.* Habileté rhétorique : le système de la rime grammaticale fait apparaître le rêve d'amour par l'alternance de genre du même mot dans une structure de quatrains embrassants.

Leçons rejetées de M. 4 : Devers ◊ *13 :* Tort a mon cuer q. ◊ *30 :* que un b. a celee ◊ *31 :* de li a celé

1. Rimes interverties dans *M*.
2. Le vers 32 est hypométrique.

Guilhem de Cabestany

Ce troubadour du Roussillon, qui écrivait entre 1180 et 1215, était chevalier : il combattit à la célèbre bataille de Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), où les rois d'Aragon, de Castille et de Navarre défirent les Almohades. Sa dame était Saurimonda, la femme de Raimon, seigneur de Château-Roussillon. La légende veut que cet amour se soit soldé tragiquement, par la vengeance du mari jaloux faisant manger à son épouse infidèle le cœur de son amant. Guilhem de Cabestany a laissé 8 *cansos* émouvantes et très représentatives des canons de la *fine amor*.

Les Chansons de Guilhem de Cabestanh (avec traduction infrapaginale), éd. A. Långfors, Champion, 1924 ; *Las Poesías del trovador Guillem de Cabestany* (avec trad. espagnole), éd. M. Cots, *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 40, 1985-1986, p. 227-320 ; L. Rossi, *Le Poesie Di Guillem de Cabestany. Edizione critica...*, L'Aquila, 1987. — Marshall (J.-H.), « Gautier de Coinci, imitateur de G. de Cabestany », *Romania*, 98 (1977), p. 245-249.

Ms. : Paris, B.N.F., fr. 856 (*C*), respectivement f°s 213v°-214 ; f°s 212v°-213 ; f° 213. — Éd. : A. Långfors, respectivement III, p. 6-9 ; V, p. 13-18 ; VI, p. 18-20. J. Roubaud, p. 376-379 (*Ar vey*) et p. 378-381 (*Lo jorn*).

◆ *Ar vey qu'em vengut als jorns loncs...* — Forme : 7 septains octosyllabiques de schéma aababbc ; *coblas capcaudadas* (la rime c devient la rime a de la strophe suivante) ; *tornada*. Détails de langue instructifs sur le travail philologique du troubadour confronté à la nécessité de la rime (voir A. Långfors, p. 59) : *nicx* (v. 41) est le mot latin et *cins* (v. 27) une forme savante.

Leçons rejetées de C (corr. Långfors). 2 : sus els ◊ *10 :* taizitz ◊ *12 :* digs ◊ *13 :* E.m n'es ◊ *24 :* s'esquis ◊ *25 :* dejonh ◊ *27 :* cis ◊ *29 :* qu'ab menhs ◊ *30 :* E crey ◊ *36 :* M. i. l. que suefri l'ardor ◊ *38 :* Ab grans afans et ab destricx ◊ *39 :* E.m n'esfelnezis ◊ *40 :* Non perso que sieu er' a. ◊ *41 :* Blancs esdevengutz cum e. nix ◊ *48 :* Per quieu.n suy pros h.

◆ *Lo dous cossire...* — Forme : 6 quinzains hétérométriques, de structure *a*4b6*a*4b6*a*4b6*a*4b6c6c6c6*d*6*d*6c6c6, et double *tornada* : cinquain 6c*dd*cc et tercet 6*d*cc. La strophe — d'une formule complexe (imitée entre autres par Peire Cardenal) — est composée de quadrisyllabes et d'hexasyllabes. Elle comprend une double croisure observant, avec l'alternance des mètres, celle du genre des rimes, puis une *cauda* de 7 vers hexasyllabes isolant deux rimes féminines dans une série masculine. La construction strophique obéit au principe des

coblas doblas, que Guilhem de Cabestany enchaîne au moyen d'une subtilité phonique : la rime *d* des deux premiers couplets (*-ensa*) devient la rime *a* des deux couplets suivants, dont la rime *d* (*enda*) revient à son tour comme rime *a* des deux dernières strophes ; les *coblas doblas* se présentent de la sorte comme un spécimen raffiné de *coblas capcaudadas* (la dernière rime d'un couplet devient la première du couplet suivant). Preuve est ainsi faite que le troubadour conçoit aussi la *canso* comme un chef-d'œuvre rhétorique.

Leçons rejetées. de C (corr. Långfors). 10 : Ges per so n. a ◊ *15 :* Que laus v. ◊ *19 :* V. autra nim desmen ◊ *32 :* la cara e.l ◊ *44 :* J. ni.n f. ◊ *46 :* comensa ◊ *54 :* Qu'ab vos s. ◊ *55 :* Francs ses t. mais a. ◊ *56 :* A. v. et eyn p. ◊ *60 :* V. d. m. laus v. ◊ *62 :* S. cors l. ◊ *63 :* Merce ◊ *72 :* M. feyratz g. ◊ *75 :* Q. nos s. ◊ *77 :* vostra ◊ *90 :* solves

1. Nous maintenons, dans le contexte de la lyrique amoureuse, ce terme de *merci* par lequel il faut entendre la notion de grâce et de miséricorde.

2. Le bandeau, aussi nommé *touret*, est une pièce du vêtement féminin, couvrant les oreilles et le haut du visage.

3. Entre ce sixième couplet et la première *tornada* figure dans le manuscrit une strophe qu'à juste titre Arthur Långfors (qui la reproduit, p. 73) considère comme apocryphe : elle ne figure que dans trois témoins, et, surtout, brise le raffinement technique des rimes.

4. Il s'agit sans doute de Raimon de Castel-Roussillon.

◆ *Lo jorn qu.ie.us vi, dompna, primeiramen...* — Forme : 5 septains de décasyllabes ababcdd (*coblas unissonans*) + *tornada* cdd.

Leçons rejetées de C (corr. Långfors). 5 : c. enveya ◊ *8 :* L. grant beutat ◊ *12 :* c. mon fin cor corteya ◊ *15 :* E pus ◊ *23 :* Que.m fezetz al partir *(-2)* ◊ *26 :* M. ai g. j. si aitals mals me greya ◊ *30 :* S. qu'ieu vos pes e ◊ *33 :* Amor

Raimon de Miraval

Ce chevalier-troubadour, dont l'activité poétique se situe entre 1185 et 1213, tenait la petite seigneurie de Miraval (aujourd'hui Miraval-Cabardès, à quelques kilomètres de Carcassonne) ; il entretint d'excellentes relations avec plusieurs grands seigneurs de la vicomté de Carcassonne et du nord de l'Espagne. Il serait mort à Lérida, peut-être après 1229. Auteur entre autres de 37 chansons et de 5 *sirventes* dont le style s'oppose au *trobar clus*, il est passé, aux yeux des troubadours du XIII[e] siècle, pour un modèle d'amant courtois, épris de raffinement mondain.

Les Poésies du troubadour Raimon de Miraval (bilingue), éd. L. T. Topsfield, Nizet, 1971.

◆ *Be m'agrada.l bels tems d'estiu...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 12473 (*K*), f° 53, où les vers 53-56, attestés par quatre autres manuscrits, sont absents et où manque aux vers 57-58 la seconde *tornada*, seulement présente dans deux manuscrits. — Éd. : L. T. Topsfield, XI, p. 129-137 ; J. Roubaud, p. 338-341. — Forme : 6 huitains sur 3 rimes, partagés pour la rime et pour le mètre selon les quatrains ; rimes embrassées puis suivies, octosyllabes puis décasyllabes a8b8b8a8b10b10c10c10 (*coblas unissonans*) + 2 quatrains-*tornadas* (b10b10c10c10) et un demi-envoi de 2 vers (c10c10). À cette complexité formelle s'ajoute le raffinement sémantique : chaque couplet s'ordonne autour de termes de même radical (*grat* à la première strophe) ; le terme final d'un couplet (par exemple *desir* à la première strophe) devient le maître mot du couplet suivant ; ces termes majeurs (ou des mots de même radical) se trouvent rassemblés dans les *tornadas*. Le *trobar* est virtuosité.

Leçons rejetées de K (corr. Topsfield). 5 : Mas v. ◇ *12 :* m'ausiu ◇ *22 :* Non t. j. quels v. ◇ *24 :* gauich ◇ *39 :* dompna.m ◇ *42 :* benamans ◇ *48 :* Mos servidors adir ◇ *50 :* esouans ◇ *51 :* servir ◇ *52 :* s. servir

1. Les « losengiers » (le terme appartient au lexique courtois) sont les médisants insensibles et hostiles à la *fine amor*.
2. Le *pretz*, c'est-à-dire la « valeur » courtoise qui vaut à la dame l'estime sociale, détermine largement le désir et le dévouement amoureux.
3. La belle est Yseut.
4. Vraisemblablement un chevalier du Carcassès, beau-frère de la dame Auda de Pennautier.
5. *Senhal* de Raimon VI, comte de Toulouse à partir de 1194.

Le Châtelain de Coucy

(mort en 1203)

En fait, Guy de Thourotte, fils de Jean de Thourotte (Oise, entre Compiègne et Noyon) et d'Adèle de Montmorency, *chastelain*, c'est-à-dire « gouverneur » du château de Coucy (Coucy-le-Château, Aisne, entre Noyon et Laon). Vassal d'un puissant seigneur picard, il prit part aux troisième et quatrième croisades (1189, 1202), et mourut lors de cette dernière, durant la traversée de la mer Égée : la quête d'absolu que chante sa poésie et sa mort tragique lui ont valu, dès le milieu du XIIIe siècle, d'entrer dans la légende des amants célèbres. Il nous reste de ce chevalier-trouvère une quinzaine de poèmes.

Chansons attribuées au Chastelain de Coucy, éd. A. Lerond, PUF, 1964.

◆ *Li nouviauz tanz et mais et violete...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844 (*M*), f°s 53v°-54r° (indication de la musique ; attribution). — Éd. :

J. Bédier, *Les Chansons de croisade*, Champion, 1909, VIII, p. 85-96 ; A. Lerond, p. 77-81 ; *Poèmes d'amour des XIIIe et XIVe siècles*, XLVI, p. 240-245 ; J. Dufournet, p. 114-119 ; *La Lyrique médiévale*, p. 40-43 ; *Chansons des trouvères*, 97, p. 388-393 ; P. Jonin, p. 39-40. — Forme : 6 huitains hétérométriques, de structure *a*10b10*a*10b10b10b10*a*10b6. Le poème entier est construit sur 4 rimes (*a* : *-ete* puis *-ee* ; b : *-er* puis *-on*).

Leçons rejetées de M (corr. Chans. trouvères). 14 : Maiz s'or me v. r. et c. ◇ *35 :* Nenil

1. Cette indication, utile pour la datation de la pièce (sans doute 1188 ou 1189), permet d'entrevoir aussi le motif qui unit la chanson de croisade à la chanson d'amour.

Conon de Béthune

(vers 1150 - vers 1220)

Grand seigneur d'Artois, apparenté à la maison de Flandre, Conon de Béthune eut un rôle politique et militaire de premier plan ; sans doute eut-il à venir à la cour de France, en 1180, à l'occasion du mariage du roi Philippe II Auguste avec Isabelle de Hainaut (fille du comte de Flandre) ; il fut un héros de la quatrième croisade. Son parent Huon d'Oisy l'avait formé très jeune à la pratique de la poésie. Il nous reste de son œuvre une dizaine de pièces, dont deux chansons de croisade. Homme d'action et poète, tempérament passionné, Conon de Béthune sait au besoin user de véhémence, et infuser les thèmes courtois de subjectivité.

Les Chansons de Conon de Béthune, éd. A. Wallensköld, Champion, 1921.

◆ *Ahi, Amours ! com dure departie...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844 (*M*), fos 46vo-47ro (notation de la musique ; attribution). Le vers 29 manque ; nous le restituons d'après Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5198. — Éd. : J. Bédier, *Les Chansons de croisade*, III, p. 25-37 ; A. Wallensköld, p. 6-7 ; P. Bec, II, 72, p. 94-96 ; A. Mary, I, p. 214-217 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, XLVII, p. 244-249 ; J. Dufournet, p. 124-127 ; *Chansons des trouvères*, 92, p. 368-371. — Célèbre en son temps, cette chanson de *departie* (6 huitains de décasyllabes *a*b*a*bb*a*b*a* - *coblas doblas* + b*a*b*a*) a été composée en 1188, à l'occasion de la troisième croisade. Elle s'illustre par le conflit de l'amour et du devoir chevaleresque, lequel est accepté jusqu'à l'accomplissement de la vie chrétienne par le martyre tandis que l'amour de loin promet d'affiner au cœur du poète l'image de la dame.

Leçons rejetées de M (corr. Chans. trouvères). 26 : morront ◇ *36 :* Donc ◇ *46 :* m. gloriëuse *(cf. v. 38).*

1. Jérusalem a été prise par Saladin en 1187.

◆ *Ce fut l'autrier en un autre païs...* — *Ms.* : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5198 (*K*), p. 226 (indication de la musique ; attribution à Richard de Fournival). La dernière strophe manque ; nous la restituons d'après le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 844, f° 45r°, à partir duquel nous procédons aux autres corrections et harmonisons la graphie. — Éd. : A. Wallensköld, p. 17-18 ; A. Mary, I, p. 216-219 ; *Poèmes d'amour des* XII*e et* XIII*e siècles*, XXIX, p. 152-157 ; J. Dufournet, p. 120-123 ; *Chansons des trouvères*, 94, p. 376-379. — Cette chanson (6 huitains de décasyllabes *a*b*a*b*aa*b*a*, à *coblas doblas*) est un débat, original par la vivacité, l'âpreté même du ton, sur la réciprocité amoureuse attendue par l'homme dans la relation courtoise. La *fine amor* ici ne s'accommode pas de la patience et compose avec le naturel. La dame altière est prise au piège du temps qui marque sa personne. Les motifs de la dame vieillie, de la dame dédaignée parce que dédaigneuse orientent le lyrisme vers la satire.

Leçons rejetées de K. 4 : vee ◊ *7 :* donee ◊ *11 :* Par Dieu, dame, mort sui et entrepris ◊ *27 :* T. ai je ◊ *34 :* Q. v. avez ◊ *36 :* Si sui je tant bele et de haut parage ◊ *38 :* Qu'oncor n'a pas, ce cuit, un m. passé

1. Par dépit de ne pas séduire ou d'avoir perdu ses appas, la dame, avec l'intention de blesser, insinue l'homosexualité — plus précisément la pédérastie — de l'homme qu'elle sollicite. À la même époque, ou quelques décennies auparavant, ce motif de la sodomie, entendu comme un vice contre nature, se trouve dans la littérature narrative, au lai de *Lanval* de Marie de France (v. 278-286), lorsque la reine (Guenièvre) s'emporte contre le héros éponyme qu'elle aime soudain, étonnamment riche mais (non moins étonnamment) indifférent à sa personne ; l'auteur reprenait sans doute un motif apparu dans le *Roman d'Eneas*, publié vers 1160 (v. 8567-8621). Cette observation vérifie la capacité d'osmose que les genres narratif et lyrique pouvaient entretenir quant aux motifs.

2. Cette « hérésie » désigne et résume l'homosexualité.

3. Cette appellation n'a pas encore la valeur péjorative que le titre a pu prendre dans la comédie du XVII[e] siècle : à l'origine, le marquis est le gouverneur militaire d'une marche, province frontière d'un État ; la responsabilité dont il est investi suppose la bravoure.

4. Le « Barrois » comme le marquis du vers précédent désignaient sans doute allusivement des personnages connus de l'auditoire contemporain ; il ne s'agit plus pour nous que d'une métaphore et d'un surnom.

5. La référence à la légende historique (Carthage, comme Troie au vers 27) illustre la notion de suprême puissance.

Huon d'Oisy
(? - 1190)

Personnalité de la haute noblesse artésienne, seigneur d'Oisy-le-Verger (Nord), Huon d'Oisy nous est connu par deux pièces datant de 1189.

◆ *Maugré tous sainz et maugré Dieu ausi...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 12615, f° 53. — Éd. : J. Bédier, *Les Chansons de croisade*, V, p. 51-64 ; J. Dufournet, p. 100-103 ; F. Ferrand et F. Suard, *La Lyrique médiévale*, p. 63-65. — Structure : 3 huitains d'octosyllabes ababbaba (2 vers manquants dans la première croisée du premier couplet) ; couplets I et II : *coblas doblas* ; couplet III isolé (sans doute premier d'un nouveau couple de *coblas doblas* ; cette chanson est un fragment. Chanson de croisade ou serventois, cette pièce au ton acerbe et satirique doit être mise en relation avec « *Ahi, Amours ! com dure departie...* » de Conon de Béthune, p. 112.

1. Conon de Béthune, évidemment, neveu de Huon d'Oisy et son élève en poésie.
2. Philippe II Auguste.
3. Lors du départ pour la troisième croisade (1189), Conon de Béthune aura atermoyé. Philippe Auguste (en guerre contre Henri II Plantagenêt) a rejoint les croisés à Acre le 20 avril 1191. Il rentre en France peu avant Noël de la même année.

Richard Ier Cœur de Lion
(1157-1199)

Deuxième fils d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine à partir de 1169, roi d'Angleterre et duc de Normandie par voie héréditaire en 1189, Richard Ier Cœur de Lion prit part à la troisième croisade, décidée à Vézelay le 4 juillet 1190, et au retour de laquelle il fut fait prisonnier, peu avant Noël 1192, par le duc Léopold d'Autriche qui le livra à l'empereur Henri VI ; il ne recouvra la liberté, contre l'acquittement d'une forte rançon, que deux ans plus tard, en février 1194. Il remporta en France la victoire de Fréteval sur le roi Philippe Auguste (1194). Il

devait mourir cinq ans plus tard, à l'âge de quarante et un ans, des suites d'une blessure infligée par un trait d'arbalète durant le siège du château de Châlus, en Limousin. Il repose à l'abbaye de Fontevraud, où son gisant avoisine ceux de ses parents. Son surnom fait de lui le modèle chevaleresque du XII[e] siècle ; il est aussi poète, ami de troubadours et de trouvères : son œuvre nous est connue par deux chansons.

◆ *Ja nus hons pris ne dira sa raison...* — *Ms.* : Berne, Stadtbibliothek, 389 (*C*), f[os] 103v°-104r° (sans indication de la musique ; attribution) ; *ms.* de contrôle : Paris, B.N.F., fr. 846, f[os] 62v°-63r°. — Éd. : Fr. Gennrich, *Die altfranzösische Rotruenge*, Halle, Niemeyer, 1925, p. 20-22 ; P. Bec, II, p. 124-125 ; A. Mary, I, p. 232-233 ; J. Dufournet, p. 96-99 ; *Chansons des trouvères*, 95, p. 380-383. — Forme : 6 sixains hétérométriques de structure a10a10a10a10a10B6 (*coblas doblas*) + premier envoi a10a10B6 + second envoi (auquel P. Bec est persuadé qu'il manque un vers) a10B6 ; en somme, le gabarit strophique est un cinquain de décasyllabes suivi d'un hexasyllabe orphelin, dont le mot final *pris* (avec variante au vers ultime : *[mere]* *Looys*) rappelle la fonction du refrain. Le lyrisme de la prison s'exprime ici dans une chanson historique, où n'intervient pas, comme, en pareil cas, à la fin du Moyen Âge (où l'expérience de la captivité s'intériorise), l'examen de conscience ou la prière. Pour une version en langue d'oc (dont Richard lui-même pourrait être l'auteur), voir P. Bec, *Anthologie des troubadours*, 41, p. 228-230.

Leçons rejetées de C. 27 : mains ◇ *28 :* m'aimme g. ◇ *32 :* Caheu ◇ *34 :* n'an n'o le c. *(+1)* ◇ *36 :* Por tant ke je seux p. *(cf. v. 30)* ◇ *40 :* a ce

1. Richard compose cette rotruenge durant sa captivité en Autriche (1192-1194).
2. Notre traduction pratique une manière de césure épique, dont l'original donne l'exemple (v. 9, 10, 19, 28 et 35).
3. Sans doute le roi Philippe II Auguste.
4. La demi-sœur de Richard, Marie, comtesse de Champagne.
5. Aélis de Blois, sœur cadette de Marie, comtesse de Champagne : Richard ne paraît pas la porter dans son cœur.

Chanson d'amour anonyme

◆ *Amors qui souprent...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 847 (*P*), f[os] 143v°-144r° (indication de la musique) ; *ms.* de contrôle : Paris, B.N.F., n.a. fr. 1050, f° 212r°-v°. Le vers 52 est hypermétrique dans les deux manuscrits. — Éd. : H. Spanke, *Eine altfranzösische Liedersammlung*, Halle, Niemeyer, 1925, p. 71-73 ; *Chansons des trouvères*, 44, p. 222-227. — Cette pièce est remarquable par sa forme : 5 quatorzains de formule a5a5b3a5a5b3c5c5b5c5c5d4d4b5 (*coblas singulars*). Le vers court

est recherché pour sa légèreté. Le poème est plus remarquable encore en ce qu'il atteste la réciprocité du sentiment — le fait est rare — en publiant l'acquiescement de la dame : autre façon de suggérer que la chanson courtoise est un rêve d'amour ! Formellement, le dernier couplet rassemble, comme en un bouquet, des rimes (et des termes) des couplets précédents : la dame a su se montrer attentive.

Leçons rejetées de P. 5 : S. son e. ◊ *42 :* Que D. a en v. m. *(+1)* ◊ *47 :* Sertes *(cf. v. 70 ; corr. Chans. trouvères).*

Hélinant de Froidmont

(vers 1160 - après 1229)

Trouvère renommé, très jeune, à la cour du roi Philippe Auguste, Hélinant, vers l'âge de vingt ans, se convertit à la vie monastique à l'abbaye cistercienne de Froidmont, dans le Beauvaisis. Entre 1194 et 1197, il y compose les *Couplets de la mort.* Il rédige en latin plusieurs opuscules et une importante chronique universelle (de la Création du monde à 1204) dont la moitié s'est perdue. Il est réputé comme prédicateur. En 1229, il est à Toulouse aux côtés du légat pontifical pour lutter contre l'hérésie cathare.

◆ LI VERS DE LA MORT. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 1444 (après 1226, *B³*), f°s 170 v°*c*-171v°*c*. — Renouant avec la tradition prophétique, Hélinant interpelle ou évoque la mort. La forme strophique probablement neuve, le maniement adroit de la rhétorique et la multiplication des images saisissantes servent un double dessein : fustiger le matérialisme du siècle et pousser à se croiser ceux qui tardent à en accomplir le vœu.

Vers de la mort, par Hélinant, moine de Froidmont, éd. F. Wulff et E. Walberg d'après tous les manuscrits connus, Firmin Didot, 1905 (*S.A.T.F.*), XXVII-XXXIII, p. 25-31 ; A. Mary, I, p. 282-289 ; Hélinant de Froidmont, *Les Vers de la mort*, éd. M. Boyer et M. Santucci (trad. moderne par M. Boyer et M. Santucci ; p. 49-51, trad. poétique par M. Boyer ; éd. bilingue par M. Santucci, p. 87-93), Champion, 1983 ; P. Jonin, p. 153.

Leçons rejetées de B³ (corr. Wulff et Walberg). 322 : Que qui li cuers soit ◊ *328 :* a. desfait *(rime du même au même)* ◊ *330 :* Ke *(cf. v. 327)* ◊ *334-336 omis* ◊ *340 :* n. pleuve e. ◊ *349 :* de *omis* ◊ *366 : après v. 368* ◊ *384 :* En l'encroistre on

1. Aux XIIe et XIIIe siècles, la mort subite est une hantise : elle passe pour l'antichambre de la damnation.

2. La *haire* est un vêtement grossier fait de poil ; le mot ne désigne pas encore l'instrument de mortification.

3. *Porpre* désigne ici par métonymie la tenue d'apparat. La *robe vaire*

est le vêtement mixte de prestige, en fourrure : le *vair* est un damier fait avec des dos (gris) et des ventres (blancs) d'écureuils du Nord.

4. *Isembrun* (« brun comme le fer ») : une étoffe de couleur foncée.

5. La *poree* est un potage plus ou moins épais à base de poireaux.

6. Le *craspois* (« gras poisson » ?) est de la chair de baleine salée ; on la cuisait comme du lard, pour la manger avec des pois.

7. S'agit-il d'une macération d'armoise dans du vin, ou d'un vin frelaté par addition d'armoise ?

Jean Renart

(premier tiers du XIIIe siècle)

Cet auteur mondain, dont on ne connaît pas autrement la biographie, a composé incontestablement un texte narratif bref (qu'il a signé), le *Lai de l'Ombre* (sans doute entre 1217 et 1222) ; il est probablement l'auteur d'un autre roman, l'*Escoufle* (1200-1202). On ne lui discute plus guère la paternité de *Guillaume de Dole*. La critique a depuis longtemps remarqué combien les trois textes en question comportent de similitudes stylistiques et narratives, et combien leur commune originalité les distingue du courant romanesque de l'époque. La datation de *Guillaume de Dole* n'est pas précisément établie : entre 1200 et 1228.

◆ GUILLAUME DE DOLE. — *Ms.* (unique) : Rome, Cité du Vatican, Reg. 1725, f[os] 68v°*a*- 98v°*b*. — Éd. : F. Lecoy, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, Champion, 1962 (rééd., 1995) ; J. Dufournet, J. Kooijman, R. Ménage et C. Tronc, *Guillaume de Dole ou le Roman de la Rose* (traduction), Champion, 1993 (rééd., 1979). — Ce roman d'amour, fondé sur le cycle de la gageure, innove en pratiquant l'insertion lyrique (voir n. 3 et n. 11). Il est d'usage de le tenir pour réaliste, alors que son merveilleux, déconcertant par sa finesse et son originalité, à défaut d'apparaître en tant que thème, comme chez Marie de France ou Chrétien de Troyes, se manifeste presque continûment par la richesse des motifs et les séductions d'un langage très inventif. Nous avons choisi de reproduire deux extraits relevant du genre romanesque : respectivement les folios 68 v°*a* (prologue que nous donnons en intégralité) et 69v°*b*-70r°*a*.

1. Le temps du verbe — parfait en ancien français, passé simple en français moderne — trahit, semble-t-il, le prologue rédigé une fois le roman composé. Ce prologue figure la présentation définitive de l'œuvre au public : un avertissement plutôt qu'une introduction.

2. Le *roman* désigne ici le genre : une œuvre de fiction écrite en *roman*, la langue laïque, aristocratique, par opposition au latin, langue savante, idiome des clercs. La précision sur la *mise en roman* du *conte*

est intéressante du point de vue générique, génétique et esthétique ; le *conte*, sujet préexistant, canevas narratif, récit oral, peut-être en langue romane lui-même, aura été élaboré en narration littéraire, écrit, avec un art conscient de ses moyens et de ses effets ; en retour, le sujet du roman ne se veut pas original et se contente de la nouveauté.

3. Voici l'irréductible nouveauté de ce roman : l'insertion, dans la trame narrative, de chansons contemporaines (au total, 46 pièces). La mise en situation de ces poèmes dans la fiction, leur fonction de contrepoint aux émotions, la nécessité de leur élégance dans un idéal de vie aristocratique, nous renseignent, moyennant la projection de l'imaginaire, sur l'audience de la lyrique dans la société du XIIIe siècle.

4. L'allusion au *Raincien*, le pays rémois, rappelle que la Champagne est le berceau de la poésie des trouvères et la patrie du romancier-poète Chrétien de Troyes.

5. Voici le dédicataire de l'œuvre, Milon de Nanteuil, grand dignitaire ecclésiastique du premier tiers du XIIIe siècle (il meurt en Italie, au cours d'un voyage, en 1234). Mentionné en 1207 comme prévôt de la cathédrale de Reims, il est évêque de Beauvais en 1222 ; entretemps, il a pris part à la cinquième croisade (1217-1221) ; conseiller de Louis VIII qui lui confie de nombreuses missions diplomatiques, il finit par se brouiller, après la mort du roi, avec la régente Blanche de Castille et avec Louis IX.

6. Tel est le titre voulu par l'auteur (en raison d'un détail secret de l'anatomie de l'héroïne, Liénor, qui porte sur la cuisse une tache de naissance, de la famille du *nævus*, en forme de rose). Les critiques ont choisi de donner pour titre au roman le nom du héros éponyme, pour éviter la confusion avec le célèbre *Roman de la Rose* commencé par Guillaume de Lorris vers 1235 et terminé vers 1275 par Jean de Meun.

7. Les images du vêtement teint et des poèmes brodés sont très parlantes quant à la texture littéraire et plus précisément quant à l'affinité qui existe entre l'ouvrage de tissage et le texte d'une œuvre.

8. On ne saurait mieux souligner le parti pris élitiste de la littérature, fût-elle romanesque et mondaine. Socialement, le vilain est l'homme de la terre ; moralement (par croisement avec l'adjectif *vilis*, peut-être), il est le rustre.

9. Voici donc un roman fourré d'intermèdes lyriques.

10. Le texte du roman est lu (et, en l'occurrence, chanté) devant un public d'auditeurs ; le temps n'est pas encore venu, pour cette littérature, de la lecture solitaire et muette.

11. Suivant l'inventaire de Félix Lecoy (p. XXII-XXIX), *Guillaume de Dole* comprend 16 chansons courtoises (dont 3 provençales), 4 ou 5 chansons de toile ou d'histoire et une chanson dramatique, 2 pastourelles, une chanson historique, 20 chansons à danser et une sorte de « tournoi de dames ».

12. *Tierce* (de *tertia hora*) est, étymologiquement, la « troisième heure » du jour après *prime* (*prima hora*, « la première heure », six heures du matin), c'est-à-dire neuf heures.

13. C'était un usage de l'habillement élégant que de coudre (soi-même) ses manches à la robe. Aller déchaussé (sinon pieds nus, du moins sans chaussures) et manches flottantes illustre l'allure libre et détendue qu'affiche dans la nature cette société choisie.

14. Les éléments du site suggèrent autant de motifs du paysage amoureux : le bois, les *fonteneles* et jusqu'aux îles.

15. Le texte donne *inde* (de *indicum*, « de l'Inde », pays d'origine de cette couleur bleu foncé violacé). Dans la symbolique sentimentale des couleurs, le bleu désigne la loyauté.

16. Cet attouchement furtif, dont on ne voit pas qu'il scandalise les dames, nuance à souhait ce que nous croyions savoir de la retenue courtoise.

17. Pour l'identification de cette insertion lyrique et des suivantes, nous reproduisons les indications de F. Lecoy, p. XXII-XXIX. Ces deux vers sont un refrain de chanson à danser enregistré par Fr. Gennrich, *Rondeaux, Virelais und Balladen aus das Ende des XIII. und dem ersten Drittel des XIV. Jahrhunderts*, II, Göttingen, Gesellschaft für romanische Literatur, 47, 1927, p. 2 ; ce refrain n'est pas autrement connu.

18. C'est une chanson à danser ; voir Fr. Gennrich, I (Textes), Dresden, Gesellschaft für rom. Lit., 43, 1921, p. 5-10, n° 1.

19. Refrain, inconnu par ailleurs, de chanson à danser ; voir Fr. Gennrich, II, p. 2.

20. Respectivement, chanson à danser du groupe de « Bele Aelis » ; Fr. Gennrich, I, n°s 2, 3 et 4.

21. Cet usage domestique procurait à la belle saison le confort d'un moelleux tapis naturel tout en maintenant une certaine fraîcheur.

22. Le texte original emploie le terme de *tapiz*. Il faut entendre des tentures murales, des tapisseries employées en cloisons volantes.

Jean Bodel

(1165 ? -1210)

Arrageois, membre de la Confrérie des jongleurs et bourgeois, ce trouvère de profession, en relations étroites avec l'échevinage et protégé par les familles les plus riches de la ville, contracta la lèpre comme il s'apprêtait à partir pour la quatrième croisade (octobre 1202) : il composa alors ses *Congés*. Mais son œuvre est autrement variée : narrative (9 fabliaux), épique (*La Chanson des Saisnes*, « des Saxons », en 1079, alexandrins), dramatique (*Le Jeu de saint Nicolas*), lyrique (5 pastourelles). Les *Congés* n'en sont pas moins son poème le plus novateur.

FOULON (Charles), *L'Œuvre de Jean Bodel*, PUF, 1958 ; ZINK (Michel), « Le Ladre, de l'exil au Royaume. Comparaison entre les *Congés* de Jean Bodel et ceux de Baude Fastoul », *Senefiance*, 5, 1978, p. 69-88 ; reproduit dans *Les Voix de la conscience*, Caen, Paradigme, 1992, p. 353-370.

◆ CE SONT LES CONGEZ JEHAN BODEL. — *Ms.* : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3142, quatrième quart du XIIIe siècle (*C*), f°s 227v°*a*-229*a*, où il

manque le titre que nous restituons d'après le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 837, f° 60v°*a*. Nous corrigeons (sauf exception) à partir du manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 375, f°s 162r°*d*-163r°*d*, début du XIVe siècle. — Éd. : P. Ruelle, *Les Congés d'Arras*, Bruxelles-Paris, Presses universitaires de Bruxelles-Presses universitaires de France, 1965, p. 83-104 ; A. Mary, I, p. 301-313 ; A. Brasseur, *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à P. Ménard* (trad. intégrale), Paris, 1998, I, p. 195-213. — Forme : 45 douzains d'Hélinant octosyllabiques.

Leçons rejetées de C. 12 : C. des or c. ◊ *23 :* P. mon cuer v. e. ◊ *28 :* est *(v. 28-29 intervertis)* ◊ *79-80 :* Or m'estouvra gaitier le pire Au cuer en ai dolor et ire ◊ *82 :* Diex qui a l. ◊ *122 :* Biauvais ◊ *132 :* De ce dont mains me desacointe ◊ *195 :* A. B. s. ◊ *225 :* b. te tramet *(cf. v. 218)* ◊ *246 :* Li mondes, que t. ◊ *253 :* C. va la ou Bauduïns m. ◊ *263 :* D'un mal de quoi nus n. r. ◊ *264 :* Puis que il a p. c. l'ataint ◊ *283 :* p. aise q. *(corr. Ruelle)* ◊ *287 :* q. me donte et e ◊ *293 :* n'i oubliés ◊ *309 :* matere *(corr. Ruelle)* ◊ *325 :* Bauduin F., or m'. ◊ *353 :* Qui d. ◊ *366 :* m'ont p. ◊ *391 :* K'aucuns m'. ◊ *400 :* ne p. ◊ *401 :* se c. ◊ *413 :* t. si fais ◊ *414 :* Trop seroit A. ◊ *416 :* Certes seroit si rebondis ◊ *423 :* C. le fai si com tu le dis *(cf. v. 411 ; corr. B.N.F., fr. 25566)* ◊ *443 :* ame vous p. ◊ *452 :* Plaing et r. ◊ *456 :* A. demeure ◊ *472 :* F. t. que d. soi le l.

1. Délicatesse doublée de la crainte de la contagion.

2. Matthieu, XIX, 21 ; Marc, X, 21 ; Luc, XII, 33 (note de P. Ruelle).

3. Bannière toute symbolique, peut-être ; *Passavant* était la devise des comtes de Champagne.

4. *Mesale*, avec un probable jeu de mots sur *mesaler* (« s'égarer ») et *meseler* (« être lépreux »).

5. Emploi figuré de la notion de pèlerinage pénitentiel.

6. Allusion obscure, généralisant peut-être la haine contre l'Infidèle.

7. Allusion à la roue de Fortune, dont les vers précédents ont résumé les effets.

8. Beaumetz-lès-Loges, village situé à 10 kilomètres au sud-ouest d'Arras.

9. Adieu reconnaissant à une personnalité courtoise, courageuse, sensée, polie et libérale.

10. Symptôme de la lèpre.

11. Le *chaudeau* était une boisson réconfortante, faite de lait bouillant, sucré et aromatisé, versé sur des œufs crus.

12. Paroisse d'Arras.

13. Termes relevant du lexique de la chasse à l'oiseau.

14. Méaulens, dans la banlieue d'Arras, entre cette dernière et Blangy, abritait une léproserie depuis 1167 (Saint-Nicolas-en-Méaulens) ; Beaurains, à 2 kilomètres au sud d'Arras, possédait, au site *Le Petit Val* ou *Les Maisonchelles*, une léproserie de l'évêque, qui recevait les non-bourgeois.

15. Image signifiant l'usurpation dans la conduite du jeu.

16. Baude et Baudouin sont le même prénom.

17. Dans certains cas de lèpre apparaissaient sur la peau des taches d'un blanc brillant.

18. Ville de l'Italie, en Campanie, réputée pour son école de médecine.

19. Pour que le poète se dise de lui *confrere*, il s'agit sans doute du *maire* (« président ») de la Confrérie des ardents.

20. Nouvelle allusion à la croisade ?

21. Allusion derechef à la croisade (*porter sa croix*, au vers suivant, comme au vers 425, prend un sens figuré).

22. Genre de poème moral, religieux ou politique.

23. Tel est le protecteur dont le nom « fuit » le poète qui se donne pour sobriquet « Jean Douleur ».

24. Le personnage, à la différence de celui qui louche, ne va pas droit, ce qui contredit son nom — fondé sur un jeu de mots (« je vais bien »).

25. Villes de l'Italie, sur l'Adriatique.

26. Les tréteaux sur lesquels on expose le cercueil.

27. L'*avo(u)eresse* est la femme d'un avoué, représentant laïc, en matière judiciaire et militaire, d'un propriétaire ecclésiastique.

28. Naître à la nouvelle lune était un heureux présage.

29. Allusion (comme « collecte » au vers 407) à l'impôt levé localement pour le séjour du malade dans la léproserie.

30. Selon la légende, deux des jongleurs d'Arras avaient reçu de la Vierge une chandelle qui, par quelques gouttes de cire versées dans l'eau à boire, guérissait le Mal des ardents (ou « feu Saint-Antoine », ergotisme gangréneux, causé par la consommation, dans le pain par exemple, de seigle ergoté) ; ce miracle de la sainte Chandelle fut à l'origine, à Arras, de la Charité, ou Confrérie des jongleurs et des bourgeois. On avait construit en 1200 une chapelle en forme de tour pour abriter la relique.

Chanson de jongleur anonyme

◆ *A definement d'esteit…* — *Ms.* : Oxford, Bodleian Library, Douce 308 (*I*), section 4, n° 14 (traits du dialecte lorrain ; pas d'indication de la musique). — Éd. : A. Jeanroy, p. 507-509, A. Mary, I, p. 316-319 ; J. Dufournet, p. 74-77 ; *Chansons des trouvères*, 87, p. 350-353. — Forme : 8 sixains hétérométriques de structure a7a7a7*b*5a7*b*5 ; *coblas singulars* ; également *coblas capfinidas* (couplets terminés par un mot repris en tête du couplet suivant) discontinûment ; voir, dans *Chansons des trouvères*, p. 963, les suggestions de corrections qui parferaient le procédé dans le poème. Le manuscrit range erronément dans la catégorie des pastourelles cette chanson de jongleur. Pour la thématique, voir Colin Muset, Rutebeuf.

Leçons rejetées de I. 5 : t. esteit en folie *(cf. la rime)* ◇ *18 :* Contre *(-1)* ◇ *39 :* menoie

Sotte chanson anonyme

◆ *Ce fut tot droit lou jor de lai Chandoile...* — *Ms.* : Oxford, Bodleian Library, Douce 308 (*I*), section 6, n° 19 (traits du dialecte lorrain ; sans indication de musique). — Éd. : L. E. Arnaud, « The *Sottes Chansons* in *Ms Douce 308* of the Bodleian Library at Oxford », *Speculum*, 19 (1944), p. 82-83 ; A. Långfors, *Deux recueils de sottes chansons*, p. 81-84 ; *Chansons des trouvères*, 56, p. 262-265. — Forme : 5 neuvains hétérométriques *a*10b10*a*10b10b7*c*7*c*7d10d10 (*coblas unissonans*). À sa façon, cette sotte chanson est une « retenue d'amour », où les motifs courtois sont à plaisir inversés. Les allusions géographiques (v. 13 et 31) assignent à ce poème l'Artois comme patrie.

1. Nous avons traduit *Chandoile* par « Chandeleur » : commémoration (le 2 février au calendrier civil) de la Purification de la Vierge (quarante jours après la Nativité) et de la Présentation de Jésus au Temple, cette fête a reçu l'appellation commune de « chandeleur » (de *festa candelorum*, elliptiquement) parce qu'elle donnait lieu à une procession aux chandelles. Toutefois, cette *Chandoile* du poème pourrait référer à l'une des solennités de la Charité, ou Confrérie des jongleurs et des bourgeois d'Arras (voir Jean Bodel, n. 30) : cette société (qui se réunissait pour la Saint-Remy, le 1er octobre, et pour la Chandeleur) tenait son « grand siège » du jeudi au samedi suivant la Trinité ; à cette occasion, la sainte Chandelle donnait lieu à une procession animée par les trouvères. Quoi qu'il en soit, l'allusion du texte à la fête laïque esquisse les circonstances de la rencontre amoureuse ou galante.

2. Clin d'œil onomastique, sans doute, au *Roman de Renart*, la louve épouse d'Isengrin se nomme dame Hersent.

3. Le *molequin*, *morequin*, *molesquin* est une étoffe de grand prix, faite de lin ; le mot désigne par métonymie une robe de cette étoffe.

4. Allusion probable à l'ancienne dévotion lilloise de Notre-Dame de la Treille, à moins que la *treille* ne désigne une taverne dont la dame évoquée serait la tenancière : loin que les deux interprétations s'excluent, l'équivoque résultant du jeu sur ces noms ne serait pas incongrue dans la sotte chanson.

5. Que doit faire entendre le *saint Jehans* du texte original ? Un surnom de personnage ? L'effigie d'une enseigne ? La dédicace d'une église où l'enfant serait abandonné ? Le caractère insaisissable de l'allusion paraît esquisser une correspondance furtive entre le genre de la sotte chanson et celui du futur fatras.

Gautier de Coinci
(1177 ou 1178 - 1236)

Né, sans doute d'une famille noble, à Coinci (aujourd'hui Coincy, Aisne, au sud de Soissons), entré adolescent au monastère bénédictin de Saint-Médard de Soissons dont il va devenir prieur en 1233, Gautier est illustre par son recueil de *Miracles de Nostre Dame*, ensemble remarquable de 58 contes marials composés en octosyllabes. Mais il rassemble au seuil de chacun des deux livres de son œuvre narrative 7 chansons mariales — genre dont il est très probablement l'inventeur en langue d'oïl, et peut-être dans notre histoire littéraire.

Ms.: Paris, B.N.F., fr. 22928, XIVe siècle (*L*), respectivement f°s 39r°*a*-39v°*c*; f° 39v°*cd*; f° 41v°*cd*. — « Mélanges de poésie lyrique française, II. Gautier de Coinci », éd. A. Långfors, *Romania*, 53 (1927), respectivement p. 481-483 ; p. 483-485 ; p. 492-495. *Miracles de Nostre Dame [...]*, éd. V. Fr. Koenig, Genève, Droz, 4 vol., 1955-1970, respectivement I, p. 24-28 ; I, p. 29-31 ; I, p. 47-49. *Les Chansons à la Vierge de Gautier de Coinci*, éd. J. Chailley (édition musicale critique avec introduction et commentaires), Heugel et Cie, 1959. — DRZEWICKA (Anna), « La Fonction des emprunts à la poésie profane dans les chansons mariales de Gautier de Coinci », *Le Moyen Âge*, 91 (1985), p. 33-51 et 179-200.

◆ *Amors, qui seit bien enchanter...* — Cette chanson mariale peut être datée du printemps de 1219. Forme : 12 sixains hétérométriques, de structure a8a8*b*6c8c8*b*6 ; la rime *b* est en principe féminine ; *coblas singulars*, mais effets de rimes sémantiques par couples de strophes.

Leçon rejetée de L. 11 : enchantant *(corr. Koenig).*

1. Que représente Amour, inaugurant ce lyrisme marial comme Adam le lignage humain : le sentiment, le dieu Amour, ou, métonymiquement, le lyrisme propre à la *fine amor* ?
2. « Ne... plus », ou « ne...pas plus » : Gautier aurait-il commencé par composer des chansons d'amour ?
3. Chanter la Vierge est donc œuvrer à son salut.
4. La chanson mariale, cantique courtois à la Vierge, est nécessairement prière.

◆ *Qui que face rotruenge novele...* — Forme : 5 neuvains de décasyllabes, de structure *a*b*a*bbbbab ; *coblas singulars.*

1. Sur le travail du vers : dans l'original, on remarque d'abord une rime batelée (*pastorele* : *novele*) — une des premières de notre poésie (en 1221 !) ; d'autre part *chançon* condense *chant* (mise en œuvre vocale du poème) et *son* (« musique »).

2. Voit-on naître ici le vœu de composer annuellement une chanson pour la Vierge ? Le *conduit* est un chant qui, comme son nom l'indique (de *conductum*, participe passé substantivé de *conducere*, « conduire » ; l'acception est par étymologie synonyme de celle du terme employé par Gautier à la rime du vers 15), accompagne la procession lorsque le prêtre se rend à l'autel ; polyphonique, le conduit est distinct de l'*organum* en ceci que la voix de *tenor* n'est pas liturgique mais composée librement.

3. Cette dernière stophe exalte implicitement la mission d'avocate que remplit au Jugement Notre-Dame, pour le genre humain (*advocata nostra* est une invocation de l'antienne *Salve Regina*). *Coeli porta* (cf. v. 39) figure dans l'antienne *Alma Redemptoris mater*.

◆ *Pour conforter mon cuer et mon coraige...* — Cette chanson mariale a été composée vraisemblablement entre 1224 et 1231. Forme : 6 huitains de décasyllabes, de structure *abbaccdd* ; *coblas doblas*.

Leçons rejetées de L. 21 : deserrans ◊ *22 omis restitué d'après ms., Paris, B.N.F., fr. 25532.*

1. La *Sainte Escriture* déborde évidemment le seul Nouveau Testament, discret, comme on sait, sur Marie : il convient de comprendre dans ce terme les figures de la Vierge que la tradition a décelées dans l'Ancien Testament (par exemple Isaïe, VII, 10-15 ; cf. la liturgie de la fête de l'Annonciation, ou encore l'interprétation du Cantique des cantiques) ainsi que la glose des Écritures saintes durant le Moyen Âge.

Gausbert de Puycibot

(mort vers 1250)

Il s'agirait d'un gentilhomme originaire d'un terroir à la limite du Limousin et du Périgord. Peut-être a-t-il été placé dès son enfance dans un monastère. Sa production poétique — une quinzaine de pièces d'attribution certaine : 13 *cansos*, une *tenso* et un *sirventes* — remonterait aux années 1220 ; elle lui valut une renommée justifiée de troubadour fidèle aux thèmes les plus purs de la *fine amor*.

◆ *Hueimais de vos non aten... Ms.* : Oxford, Bodleian Library, Douce 269 (*S*), n° 255 (avec attribution : *En Jaubert lo monges de Monsibot*). — Éd. : W.-P. Shepard, *Les Poésies de Jausbert de Puycibot* (bilingue), Champion, 1924 (*C.F.M.A.*, 46), VII, p. 22-25. — Forme : 5 douzains (*coblas unissonans*) hétérométriques en heptasyllabes et pentasyllabes, de formule a7a5a7b5b7a5a7a7b5b5c7c7 et *tornada* (septain) a5a7a7b5b5c7c7.

Leçons rejetées de S. 20 : E. s. t. v. *(-1)* ◊ *24 :* A. v. e. c. *(-1)* ◊ *44 :* p. forsa m'en ◊ *47 :* Et v. taing l. ◊ *51 :* galiamen ◊ *60 :* T. veia

1. La Champagne. Sa *dame* est alors, sans doute, Blanche, fille de Sancho le roi de Navarre (d'où l'allusion de ces vers à l'Espagne). Épouse en 1195 de Thibaut III, comte de Champagne, la princesse Blanche exerça la régence du comté durant la minorité de son fils, Thibaut IV, le trouvère.

◆ *S'ieu vos voill tan gent lauzar...* — *Ms.* : Modène, Bibl. Estense, R, 4, 4 (*D*), f° 167. — Éd. : W.-P. Shepard, XII, p. 38-41. — Forme : 6 huitains hétérométriques, de schéma a7b7a7b7a7b5b7a5 ; *coblas doblas* ; aux couplets I-II et V-VI, la rime *b* porte sur un nom féminin (ou un verbe conjugué) à finale en *-za* ; aux strophes III-IV, cette rime est en *-aire* ; la chanson ne comporte pas d'envoi. Plusieurs indices (comme le nom que porte la dame et le chant discret du désir) permettent d'apprécier dans ce texte le rapprochement du lyrisme amoureux et de la louange mariale.

Leçons rejetées de D. 4 : Demucs ◇ *13 :* qui vos ve *(+1)* ◇ *14 :* Sini s'entendenza *(corr. Shepard)* ◇ *16 :* Dir enanzar *(-1)* ◇ *18 :* qui en ai gaire *(corr. Shepard).*

Le Reclus de Molliens

(mort en 1231 ?)

Il s'agit de Barthélemy, un moine picard de l'abbaye de Saint-Fuscien-au-Bois (près d'Amiens), qui choisit de vivre reclus dans une cellule accolée à l'église Sainte-Marie de Molliens-Vidame (aujourd'hui Molliens-Dreuil). À la fin de sa vie, il a composé deux ouvrages moraux en douzains d'Hélinant : vers 1224, le *Roman de Carité* (qui montre comment la charité se perd de nos jours en ce monde) et, vers 1230, *Miserere* (qui s'interroge sur la nature faillible de l'homme). Ces ouvrages furent célèbres en leur temps : 30 à 40 manuscrits en conservent le texte.

◆ MISERERE. — *Ms.* : le texte complet ou partie en est conservé dans 36 manuscrits, dont Van Hamel, voilà plus d'un siècle, a établi avec beaucoup de précision la filiation. Nous éditons ce fragment à partir des trois manuscrits suivants : Paris, B.N.F., fr. 24307, sur papier, XV[e] siècle, f[os] 1-18 r° ; Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3527, sur vélin, début du XIV[e] siècle, f[os] 117v°-136r°, et Bruxelles, Bibl. royale, 9411-26, sur vélin, fin du XIII[e] siècle, f[os] 36v°-57r°. Notre édition du texte diffère peu du beau travail de Van Hamel. — Éd. : A. G. Van Hamel, *Li Romans de Carité et Miserere du Renclus de Molliens*, Paris, Vieweg, 1885, 2 vol. (*Bibl. des Hautes Études*, 61-62), strophes CCLXIX-CCLXXIII, p. 282-285 ; A. Mary, I, p. 382-385. — Il s'agit d'une partie de la prière à la Vierge, qui termine ce dit moral.

Chanson mariale anonyme

◆ *L'autrier m'iere rendormiz...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 24406, XIII[e] siècle (*V*), f[o] 140r[o]-v[o] (pas d'indication de la musique). — Éd. : E. Järnström, *Recueil de chansons pieuses du XIII[e] siècle*, Helsinki, *Annales academiae scientiarum fennicae*, 1910, IV, p. 26-28 ; *Chansons des trouvères*, 65, p. 292-297. — Cette chanson mariale habilement composée comprend 5 dizains d'heptasyllabes (*coblas unissonans*) sur deux rimes (*-is*, *-é*) ayant pour formule ababbaabab. Elle comporte aussi — le fait est rare — une référence au modèle de la *contrafacture.*

Leçons rejetées de V. 3 : Adonc *(-1)* ◊ *10 :* qu'il viegne e. g. ◊ *22 :* Repris ◊ *36 :* Fussent et terre *(+1)* ◊ *47 :* pri

1. Dans cet exorde saisonnier très stylisé, le désir de chanter la Vierge passe par l'alibi du sommeil.

2. Le *chant* (évoqué encore au vers 13) désigne l'air de musique et plus précisément la mélodie accompagnant la chanson.

3. Telle est la chanson dont le poète anonyme reprend l'air, en substituant les paroles qu'il a inventées — en trouvère, comme le suggère le vers 14 — au texte courtois et profane. L'incipit cité permet de reconnaître une chanson que les recueils lyriques attribuent tantôt au Châtelain de Coucy, tantôt à Raoul de Ferrières.

4. L'origine du pouvoir de Notre-Dame, l'Incarnation, est mentionnée exactement au centre du poème. En vertu de ce rappel, la *contrafacture* devient plus qu'une imitation : une prière, un cantique courtois.

5. Rivière de France et de Belgique, la Lys, affluent de l'Escaut, prend sa source en Artois et arrose Aire, Armentières, Courtray et Gand. Comme elle est bien moins connue que le Rhône, cette allusion autorise à localiser la composition du poème et peut-être la patrie de l'auteur.

Hue de la Ferté

(? - 1233)

Seigneur, dans le Maine, de La Ferté-Bernard (Sarthe), ce poète prit le parti des barons révoltés contre la régente Blanche de Castille. Il est connu pour trois serventois violents, écrits entre 1226 et 1230, contre Blanche et son allié, le comte et poète Thibaut IV de Champagne.

◆ *En talent ai ke je die...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 12615 (*T*), f° 150r°-v° (traits du dialecte picard ; indication de la musique ; attribution). — Éd. : Fr. Gennrich, *Altfranzösische Lieder*, I, p. 17-19 ; *Chansons des trouvères*, 139, p. 574-577. — Forme : 5 huitains *unissonans* *a*b*a*bb*a*b*a*. Chanson historique par son intérêt documentaire, modèle de diatribe diffamatoire, cette pièce illustre l'aptitude originale du serventois à servir le pamphlet politique.

Leçons rejetées de T (corr. Chans. trouvères). 7 : engerrés ◇ *13 :* recornés

1. Au rebours de la chanson d'amour, le motif de l'exorde ne procède pas ici de données circonstancielles (ambiance de la saison, suggestion d'un état d'âme) : il affirme un dessein mûrement réfléchi.
2. Thibaut IV, comte de Champagne (et poète), né le 30 mai 1201, était le fils posthume de Thibaut III et de Blanche de Navarre.
3. En 1226, durant le siège d'Avignon, Thibaut IV abandonne son suzerain Louis VIII pour regagner son fief. Le roi meurt peu après.
4. L'insinuation se fonde sur un bruit qui courait : le roi Louis VIII, mort à Montpensier, en Auvergne, à l'âge de trente-neuf ans, après un règne de trois années, aurait été empoisonné par Thibaut IV.
5. Feignant de rappeler le goût du comte pour la clergie, la remarque peut bien insinuer l'affaire de la mort du roi.
6. Louis IX a été couronné en 1226, âgé de douze ans : Blanche de Castille exerce la régence durant sa minorité, de cette date jusqu'en 1236.

Guiot de Dijon

(premier tiers du XIIIe siècle)

Ce trouvère bourguignon, protégé par plusieurs familles seigneuriales de la Champagne méridionale, fut actif durant le premier tiers du XIIIe siècle. Sur les 23 chansons qui lui sont attribuées dans les manuscrits médiévaux, 6 paraissent d'attribution certaine.

◆ *Chanterai por mon corage...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844 (*M*), f° 174v° (indication de la musique ; attribution). — Éd. : J. Bédier, *Les Chansons de croisade*, p. 107-117 ; Fr. Gennrich, *Die altfranzösische Rotruenge*, p. 44-45 ; H. Spanke, p. 188-190 ; P. Bec, II, 71, p. 92-94 ; A. Mary, I, p. 226-229 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, XLVIII, p. 248-253 ; J. Dufournet, p. 196-199 ; *Chansons des trouvères*, 124, p. 504-509. — Forme : 5 huitains d'heptasyllabes terminés par un refrain exogène de 4 heptasyllabes ; soit, pour formule du couplet, *a*b*a*b*a*b*a*bCDCD ; *coblas doblas* (strophes 1 à 4) ; les incipit des huitains comportent, par couples, une formulation similaire, technique somme toute assez raffinée. Cette charmante pièce, tout à la fois chanson de croisade, chanson d'ami (« pour l'ami ») et rotruenge, est des poèmes

de Guiot de Dijon le moins convenu, le plus émouvant par la plainte de la jeune femme déplorant la séparation. Peut-être est-ce en raison de cette singularité de ton que le copiste du manuscrit de Berne, Stadtbibliothek, 389, l'a attribuée erronément (f° 86v°) à la dame du Fayel, héroïne amoureuse du *Roman du Châtelain de Coucy*.

Leçons rejetées de M. 13-14 : Je soufferai mon damage Tant que l'an verrai passer *(nous adoptons la leçon de Bédier pour des raisons de sens et de symétrie formulaire des couplets).* ◊ *49 :* engignie

1. Nous conservons le terme du texte original. *Outree* pourrait faire allusion à un cri de marche ou un refrain de chanson de pèlerins (voir G. Paris, « La Chanson du Pèlerinage de Charlemagne », *Romania*, 9 [1880], p. 1-50, spécialement p. 44-45) ; on peut penser aussi à une exhortation à charger (« En avant ! », « Plus loin ! »), éventuellement soutenue, d'ailleurs, par le refrain mentionné.

2. Dans la civilisation chrétienne du Moyen Âge, le Sarrasin est l'Oriental, l'Arabe, le Turc, et l'Infidèle en général.

3. Le croisé partait en tenue (et dans des dispositions spirituelles) de pèlerin ; ses familiers l'accompagnaient un certain temps : c'était le *convoier*.

4. D'une jolie formule, P. Bec évoque (p. 94) le « réalisme passionné de ces vers ». Il signale d'autre part la source de ce dernier couplet : la première *cobla* d'une *canso* de Bernard de Ventadour, « *Quant la doussa aura venta Deves vostre païs...* »

Thibaut de Champagne

(1201-1253)

Arrière-petit-fils d'Aliénor d'Aquitaine et petit-fils de Marie de Champagne, le comte Thibaut IV passe une partie de son enfance à la cour du roi Philippe Auguste. Il devient roi de Navarre en 1234. Politique versatile mais fin lettré, trouvère estimé de son vivant, il laisse 71 pièces lyriques, dont 37 chansons d'amour.

Les Chansons de Thibaut de Champagne, roi de Navarre, éd. A. Wallensköld, Champion, 1925. — DOLLY (Martha Rove) et CORMIER (Raymond-Jean), « Aimer, souffrir : les chansons d'amour de Thibaut de Champagne », *Romania*, 99 (1978), p. 311-346 ; FRAPPIER (Jean), *La Poésie lyrique française aux XIIe et XIIIe siècles*, C.D.U. S.E.D.E.S., 1954 ; rééd., 1966.

◆ *Ausi conme unicorne sui...* — *Ms* : Paris, B.N.F., n.a.fr. 1050 (*X*), f°s 26v°-27r° (indication de la musique ; attribution) ; *ms.* de contrôle : Paris, B.N.F., fr. 1591, f° 38v°. — Éd. : A. Wallensköld, XXXIV, p. 111-116 ; A. Mary, I, p. 354-357 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, XVI, p. 98-101 ; J. Dufournet, p. 172-175 ; *Chansons des trouvères*, 140,

p. 578-583 ; P. Jonin, p. 42. — FAURE (Marcel), « “Aussi com l’unicorne sui” ou le désir d’amour et le désir de mort dans une chanson de Thibaut de Champagne », *Revue des langues romanes*, 88 (1984), p. 15-21. — Forme : 5 neuvains d’octosyllabes, de structure abbaccbdd + envoi tercet bdd. *Coblas singulars* ; rimes masculines.

Leçons rejetées de X. 9 : cuer n’ ◇ *13 :* Qu’il remest q. j. me mui ◇ *22 :* ceus ◇ *40 :* Que sui v. *(-1)*.

1. Suivant les *bestiaires* contemporains, la seule façon de capturer ou de tuer la licorne est de mettre par ruse sur son chemin une vierge avérée : fascinée par sa contemplation, l’animal véloce et redoutable vient se coucher sans défense sur son giron.

◆ *Une chançon oncor vueil...* — *Ms.* : Paris, Bibl. de l’Arsenal, 5198 (*K*), p. 16*b* (indication de la musique ; attribution). — Éd. : A. Wallensköld, XXXIII, p. 109-111 ; A. Mary, I, p. 356-359. — Forme : 5 septains d’heptasyllabes (strophes « carrées »), de structure ababbab (strophes 1 à 4 : *coblas doblas*) + envoi tercet bab (manquant dans *K* ; restitué à partir de Paris, B.N.F., fr. 12615, f° 6v°) ; rimes masculines.

Leçon rejetée de K. 6 : Car, q. j. *(cf. v. 20)*.

◆ *J’aloie l’autrier errant...* — *Ms.* : Paris, Bibl. de l’Arsenal, 5198 (*K*), p. 2-3 (indication de la musique ; attribution). — Éd. : A. Wallensköld, LI, p. 176-179 ; P. Bec, II, 41, p. 47-48 ; *Chansons des trouvères*, 146, p. 604-609. Il s’agit de l’une des deux pastourelles conservées de Thibaut de Champagne. Elle appartient, suivant P. Bec, à la catégorie « classique » du genre. — Structure : 5 douzains de formule a7b4a7b6a7b4a7b6c7c7c7b6 ; le poète emploie trois mètres (heptasyllabe, hexasyllabe et quadrisyllabe) et trois rimes. La pièce est construite en *coblas doublas*, la dernière (qui dénoue l’aventure) étant *singular*. Les rimes sont entièrement masculines, la rime c (en *-i*), commune à tout le poème, étant à dessein défectueuse (en *-is*) au troisième couplet.

Leçon rejetée de K. 55 : Dels

◆ *De chanter ne me puis tenir...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844, fin du XIII[e] siècle (*M*), f° 69v° (indication de la musique). — Éd. : A. Wallensköld, LIX, p. 208-210 ; E. Järnström et A. Långfors, *Recueil de chansons pieuses du XIII[e] siècle*, II, Helsinki, *Annales academiae scientirum fennicae*, 1927, LXIX, p. 48-50. — Forme : 5 huitains hétérométriques a8b8a8b8b7a7a7b7 + envoi quatrain (adressé à la Vierge) b7a7a7b7 ; *coblas doblas* ; rimes masculines.

Leçons rejetées de M. 8 : qu’i ne fut ◇ *17 :* V. grant b. *(+1)* ◇ *19 :* P. v. vient Dex e. sa g. ◇ *29 :* n’iestes p. ◇ *33 :* d. grant bonté ◇ *35 :* renluminé ◇ *38 :* crieront ◇ *41 :* pri je

1. L’*estoile jornaus* est Lucifer, l’étoile du point du jour.
2. Faut-il entendre Jessé, le père de David ? Voir I Samuel, XVI et Isaïe, XI, 1.

Colin Muset

(né vers 1210)

Il est probable (d'après l'identité de ses protecteurs) que ce ménestrel actif au deuxième tiers du XIIIe siècle est originaire de la Champagne orientale, non loin de la Bourgogne et de la Lorraine. Son nom, sans doute un pseudonyme (le *muset* est la musaraigne, et *muser* musarder), est emblématique d'un poète qui construit son personnage avec une verve à la fois vive et fantasque et dont l'art très sûr est parsemé de négligences : Colin Muset prend ses distances avec la forme et les clichés du lyrisme courtois.

Les Chansons de Colin Muset, éd. J. Bédier, Champion, 1912, 2e éd., 1938 (*C.F.M.A.*, 7).

◆ *Sire cuens, j'ai vielé...* — *Ms.* : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5198 (*K*), p. 237 (indication de la musique ; attribution), où manque le vers 28, restitué d'après Paris, B.N.F., n.a.fr. 1050, f° 161v°. Corrections à partir du manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 845, f° 115v°. — Éd. : J. Bédier, V, p. 9-10 ; A. Mary, I, p. 334-337 ; P. Jonin, p. 125. — Forme : 5 couplets hétérométriques, ayant pour base le neuvain, de schéma (strophe 1) a7b7a7b7c4c7c7c7c7 : le quadrisyllabe enchaîne deux quatrains d'heptasyllabes avec changement de timbre de rime. Mais d'une part la strophe peut s'allonger (le schéma mélodique de l'heptasyllabe est susceptible de se répéter à loisir) ; d'autre part l'approximation règne tant quant au principe de l'unissonance que pour le timbre des rimes : ce sont là sans doute des effets prosaïques, ou populaires, de l'art du jongleur.

Leçons rejetées de K. 4 : aquité ◇ *36 :* m. plie

1. « Vieller » est jouer de la vielle ou *viole*, instrument de musique à cordes et à archet dont les jongleurs accompagnaient leur chant.
2. Nous empruntons à Joseph Bédier cette traduction, qui nous paraît juste tant par le sens que pour le registre de langage.
3. Vers imaginé par G. Paris, restitution nécessaire pour remédier à une lacune de sens.
4. Vraisemblablement, une robe doublée de petit-gris, fourrure unie, à nuance colombine, de dos d'écureuil du Nord.
5. Le mot *jansse* (ou *jausse*, *jance*, *jence*) est de sens et d'étymologie controversés ; sans doute s'agit-il d'un adjectif épithète d'*aillie*. L'*aillie* désigne une sauce fameuse dont l'ail est le principal condiment.

◆ *Moult m'anue d'iver ke tant ait dureit...* — *Ms.* : Berne, Stadtbibliothek, 389, f° 150v° (traits du dialecte lorrain ; attribution : *Colins Muzes*). — Éd. : J. Bédier, XI, p. 22-23. — Forme : 5 couplets monorimes,

cinquains en majorité, employant l'hendécasyllabe, rareté fondée sur le principe impair pour le mètre et le gabarit de strophe ; 2 couplets sur la rime *-eit*, les 3 autres (le cinquième réduit au tercet) et le vers d'envoi sur la rime *-is* (pas de rime féminine). La césure se situe d'ordinaire après la septième syllabe ; césure épique au vers 7.

◆ *Quant je lou tans refroidier...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20050 (*U*), f° 136r°-v° (traits du dialecte lorrain ; sans musique). — Éd. : A. Jeanroy et A. Långfors, *Chansons satiriques et bachiques du XIIIe siècle*, Champion, 1921 (*C.F.M.A.*, 23) ; réimp. Genève, Slatkine, 1974, p. 74-76 ; J. Bédier, XIII, p. 25-26 ; A. Mary, II, p. 42-45 ; *Chansons des trouvères*, 180, p. 752-756. — Forme : 4 douzains *unissonans*, hétéromètres, a7a4a7a4a7a4a7a4b5b5b5b7 + 2 quatrains b5b5b5b7 (le dernier en fonction d'envoi). Attribuée non sans vraisemblance à Colin Muset par A. Jeanroy, cette *chanson* (ainsi la désigne l'auteur dans son envoi, v. 55) donne à lire une scène de genre très réussie (le bien-être hivernal au coin du feu) ; on songe à l'image de janvier aux calendriers populaires du dernier siècle du Moyen Âge... Elle n'en est pas moins énigmatique, de par le statut du *je*. Est-ce de lui que parle le jongleur (quelle est alors la part du rêve dans l'opulence affichée — ou comme sollicitation du protecteur) ? Prend-il au contraire la parole en lieu et place d'un chevalier — mais que vaut dans ce cas le reniement de l'énergie dans le confort d'une retraite ? Il peut aussi pasticher une sorte d'idéal bourgeois hostile aux conflits mais curieux de la pratique festive des armes. Au moins le goût du bien-vivre met-il en valeur l'envers de la guerre, par la satire : le jongleur est moraliste.

Leçons rejetées de U. 1-2 : Q. je voi lou t. r. Et g. *(v. 1 : +1 ; v. 2 : -1)* ◊ *10 :* P. son t. ◊ *49 :* N. a p. *(-1 ; corr. Chans. trouvères)* ◊ *53 :* faillit *(corr. Jeanroy et Långfors).*

1. *Behorder* est jouter à cheval, mais armé d'un *bohort*, qui est une lance courtoise, grosse et courte, et sans fer. Le *behordis* désigne cette sorte de tournoi et, par métonymie, le premier dimanche de Carême : jouter est ici jouer.

2. L'allusion au chapon gras, motif opportun de la scène de genre, correspond peut-être, en outre, à un principe diététique : choisir de manger en hiver un mets dispensateur de chaleur.

3. Guy de Sailly, seigneur de Joinville (1206-1256).

◆ *Quant je voi yver retorner...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 846 (*O*), fin du XIIIe siècle, f° 125r°. — Éd. : J. Bédier, XIV, p. 27. — Forme : 2 strophes d'octosyllabes, huitain aaaabbbb et neuvain ccccddddd. Cette pochade pleine de fantaisie pourrait bien subvertir les motifs de la chanson courtoise, par exemple par l'exorde-annonce hivernal et par l'attitude présumée de la *dame* qualifiée justement de *courtoise* ; cette chute du propos à la thématique du fabliau trahirait les misères et les fantasmes du jongleur nomade.

Leçon rejetée de O. 16 : bous *(-1 ; corr. Bédier).*

Anonymes

◆ FATRASIES D'ARRAS. — *Ms.* (unique) : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3114, seconde moitié du XIIIe siècle, f°s 7v^o-11r^o. — Éd. : A. Jubinal, *Nouveau recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIIIe, XIVe et XVe siècles*, Paris, 1842, II, p. 208-228 ; L. C. Porter, *La Fatrasie et le Fatras, Essai sur la poésie irrationnelle en France au Moyen Âge*, Genève-Paris, Droz-Minard, 1960, p. 121-136. — ZUMTHOR (Paul), « Fatrasie, fatrassiers », *Langue, texte, énigme*, Le Seuil, 1975, p. 68-88 ; BEC (Pierre), *La Lyrique française au Moyen Âge (XIIe-XIIIe siècle)*, Picard, 1977, I, p. 162-183 ; UHL (Patrice), « La Poésie du non-sens en France aux XIIIe et XIVe siècles. Diversité et solidarité des formes », *Perspectives médiévales*, 14 (1988), p. 65-70. Nous publions et traduisons les pièces 5 (f° 7v^o), 8 (f° 8r^o), 12 (f° 8r^o), 17 (f° 8v^o), 22 (f° 9r^o) et 54 (f° 11r^o) de la série qui conserve 55 strophes — soit 5 ensembles de 11 strophes (chacun de ces ensembles composé peut-être par un auteur différent). Le terme générique de *fatrasies d'Arras* s'impose : il figure dans le manuscrit, à l'explicit de la collection. Ces pièces datent probablement de la fin du deuxième tiers du XIIIe siècle. Du point de vue de la forme, la fatrasie se présente comme un onzain en vers courts et impairs : à savoir un sixain de pentasyllabes suivi d'un cinquain d'heptasyllabes, le tout suivant le schéma a5a5b5a5a5b5b7a7b7a7b7, où la coupe métrique partageant la strophe s'ajuste à la coupe syntaxique.

1. Transmis aux trouvères du XIIIe siècle par les troubadours, le *descort* est un poème lyrique où se cultivent — comme l'indique son nom — le « désaccord », la discordance. La discorde amoureuse en est originellement le thème (pour une voix masculine, le genre fait ainsi écho à la malmariée) ; c'est une pièce hétérostrophique et hétérométrique, où chaque couplet a sa mélodie propre. Le lai du XIVe siècle, pour une part de son esthétique, va se fonder sur l'ancien *descort*.

2. Le *lanier* est le faucon femelle qu'on dressait, en milieu seigneurial, pour la chasse au vol ; le mâle du lanier se nomme *laneret*.

3. Allusion littéraire. Ont écrit des *Vers de la Mort* le Picard Hélinant de Froidmont (entre 1194 et 1197), puis, s'inspirant de lui, les Arrageois Robert Le Clerc (1266-1267) et Adam de la Halle (avant 1288). C'est sans doute à l'œuvre de Robert Le Clerc que songe l'auteur anonyme, qui aurait donc composé sa fatrasie à la fin du deuxième tiers du XIIIe siècle. Au demeurant, l'allusion ne se dispense pas, dans le registre animal et suivant la thématique du genre, d'un jeu de mots sur « vers ».

4. Le *cuvier* était une cuve où l'on faisait la lessive.

5. *Mortier*, du latin *mortarium*, est usité dans notre langue depuis le troisième quart du XIIe siècle ; son premier sens est « auge de maçon », et, par métonymie, le contenu de celle-ci, à savoir ce que

nous nommons encore « mortier ». Dans le poème, le mot évoque vraisemblablement le récipient où l'on pile et triture, à des fins culinaires ou pharmacologiques, une substance.

6. Au XIII[e] siècle, *souper* signifie « prendre le repas du soir ». *Dîner*, en ce sens (et suivant l'évolution des mœurs), commence à se substituer à lui vers 1750.

7. On pourrait aussi bien comprendre que ces truies, au lieu de s'armer, en colère, de massues, prendraient des « pilons » (*pestaus*) pour achever, en pilant l'ail, la préparation culinaire entreprise par les chattes, après s'être affligées (*couroucies*) de leur mésaventure. Malgré les *impossibilia* ou « absurdités » (animaux écorchés ou noyés), se dessine un semblant de cohérence aux premiers vers de la pièce ; le sens n'en est pas moins fuyant !

8. Cîteaux : c'est là que Robert de Molesme a fondé en 1098 son abbaye, pour y abriter une branche réformée du monachisme bénédictin. Le toponyme garde trace d'un site originellement inculte et malsain : *cistiaus*, *cistel* veut dire « roseau ». Il n'est pas certain que la fatrasie comporte ici la moindre satire de ces religieux.

9. L'*egret* (graphie de *aigret*) désigne le verjus, le raisin vert ou le vinaigre.

10. Piège à prendre les petits oiseaux, le *trébuchet* se présente comme une cage munie à son sommet d'une bascule où l'on dépose des graines.

11. Le « bahut » (mot d'origine inconnue) était un coffre bombé (souvent garni de cuir clouté) que l'on transportait à dos d'âne.

12. Douvres, ville portuaire du sud-est de l'Angleterre (Kent). Wissant (Pas-de-Calais), station balnéaire de la Côte d'Opale, entre Calais et Boulogne, et plus précisément entre le cap Blanc-Nez et le cap Gris-Nez. Comme on voit, il s'agit, dans la catégorie des *impossibilia*, de semer dans la mer.

Philippe de Remy

(1205/1210 - 1262/1265)

Originaire du Beauvaisis oriental, fils de Pierre, prévôt de Compiègne, Philippe est nommé vers 1237 bailli du Gâtinais pour Robert I[er] le Vaillant, comte d'Artois, frère du roi Louis IX. En 1250, à la mort de ce prince (tué à la bataille de la Mansourah, durant la septième croisade), il passe au service de Mahaut d'Artois, veuve de Robert, remariée avec Gui de Châtillon, comte de Saint-Pol. Son œuvre littéraire est variée : deux romans en octosyllabes (vers 1230-1240), *La Manekine* et *Jehan et Blonde*, un fabliau moral, *Folle Largesse*, un *Ave Maria* en alexandrins, des *Oiseuses*, variante de la *resverie* (l'un des genres poétiques du non-sens), enfin des *Fatrasies*, lesquelles passent pour être postérieures à 1250.

◆ FATRASIES. — *Ms.* (unique) : Paris, B.N.F., fr. 1588, f° 113v° (quatre premières pièces)-114r°. — Éd. : H.-L. Bordier, *Philippe de Remi, Sire de Beaumanoir, Œuvres poétiques*, Paris, 1869, p. 311-313 ; H. Suchier, *Œuvres poétiques de Philippe de Remi*, Paris, 1885, II, p. 305-310 ; L. C. Porter, p. 142-144. — Nous publions et traduisons la série complète des pièces : 11 onzains. Formellement, le schéma de la strophe est le même que celui de la fatrasie d'Arras.

1. Nous conservons *raine* (du latin *rana*), bien attesté, semble-t-il, dans la toponymie.

2. Warnavillers est le nom d'une ferme voisine du fief de Beaumanoir, dans le Beauvaisis oriental. Remy se situe entre Compiègne et, à l'ouest, Estrées-Saint-Denis ; Warnavillers se trouve au nord de cette dernière commune.

3. Village de l'Artois, Mont-Saint-Éloi (Pas-de-Calais), près d'Arras, se signale par les vestiges d'une célèbre abbaye fondée par saint Éloi au VIIe siècle. Moyennant ce toponyme et les autres, la géographie fatrasique de cette pièce est artésienne.

4. Verberie et Pont-Sainte-Maxence sont des agglomérations de l'actuel département de l'Oise, traversées par l'Oise et situées entre Compiègne et, vers l'aval, au sud-ouest, Creil.

5. Ces deux derniers noms sont traditionnellement associés à des pèlerinages.

6. Du *gibelet* médiéval (à l'origine « plat d'oiseaux ») dérive *gibelotte*, en usage depuis 1617 et qui désigne une fricassée (de lapin notamment) au vin blanc.

7. Cette fatrasie file le motif ornithologique ; nous ne saurions toutefois dire si cet *estourdis* est entendu comme un synonyme de « étourneaux ».

8. Allusion picarde : Montdidier se trouve entre Amiens et Compiègne.

9. Seconde allusion picarde, concernant plus exactement le Ponthieu : près d'Abbeville, Saint-Riquier est célèbre par son abbaye bénédictine.

10. Le poète altère le nom de la cité du Valois pour en faire la sanctification toponymique de l'emblème royal (et marial) : aussi bien c'est à Senlis que Hugues Capet fut élu roi de France en 987, et l'ancienne cathédrale Notre-Dame y présente, au portail central, un programme iconographique entièrement consacré à la Vierge et qui fit école en son temps. Quant au jeu qui transforme *Senlis* en *saint Lys*, il se rencontre ailleurs dans la littérature contemporaine.

11. Les *bourgeois* sont les résidants du *bourg* (*intra muros*), à distinguer des habitants du *faubourg* (ce mot désigne d'abord, à la fin du XIIe siècle, l'espace hors les murs, « hors bourg » — *fors borg* — pour devenir dès le XIVe siècle *faux bourg*, par attraction de *faux*).

12. La *vandoise* (du bas latin médiéval **vendesia*, d'un gaulois *vindesia*, dérivé du celtique **vindos*, « blanc ») est un poisson d'eau douce, comestible, appelé communément « chevesne », « cyprin », « dard », « meunier ».

13. La *moise* (du latin *mensa*, « table ») est une pièce de charpente servant à assembler et maintenir deux autres pièces.

14. La *toise* est une ancienne mesure de longueur valant six pieds, soit 1,95 mètre.

15. Peut-être l'agglomération de ce nom, dans le département du Nord, au sud-ouest de Maubeuge, sur la Sambre.

16. L'« empan » est la mesure de longueur représentée par l'espace compris entre l'extrémité du pouce et celle de l'auriculaire, dans la tension maximale de la main.

17. Le « muid » est une ancienne mesure de capacité pour liquides et grains, qui variait selon les régions et la matière à mesurer.

18. Sans doute et par conjecture (à cause de l'origine picarde de l'auteur), il s'agit de la ville du département de l'Oise sur la rive droite de la Brèche ; la promenade du Châtellier y entoure en effet les vestiges de l'ancien château féodal.

19. Nous avouons ne pas connaître le sens de *jorroise*, que nous laissons tel quel (un nom commun, peut-être de fleur ? le nom d'une habitante d'une commune ?).

20. Nous traduisons conjecturalement *chaloreille* par « chaufferette ».

21. Probablement Gournay-sur-Aronde, près d'Estrées-Saint-Denis (à moins qu'il ne s'agisse de Gournay-en-Bray ; l'auteur ne méconnaît pas la toponymie normande). Probablement Ressons-sur-Matz, entre Saint-Just-en-Chaussée et Noyon.

22. Comme l'indique la graphie, il s'agit de Châlons-sur-Marne.

23. Partageant la proposition dubitative de L. C. Porter (p. 267), nous traduisons conjecturalement *Orelois* par « Orléanais ».

Gilbert de Berneville

(? - 1270)

Originaire, comme son surnom l'indique, de Berneville (Pas-de-Calais), Gilbert paraît avoir appartenu dès avant 1250 au Puy d'Arras et à la Confrérie des jongleurs et bourgeois de cette ville, non sans fréquenter les cours seigneuriales du nord de la France, et notamment celle de Brabant. De son œuvre nous restent une trentaine de pièces, dont 23 chansons d'amour.

◆ *De moi dolereus vos chant...* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 844, f° 174v° (indication de la musique ; attribution à Guiot de Dijon). — Éd. : Fr. Gennrich, *Die altfranzösische Rotruenge*, p. 49-51 ; A. Mary, I, p. 228-229 ; P. Bec, II, 99, p. 119-120 ; *Chansons des trouvères*, 179, p. 750-753. — Forme de cette rotruenge : 4 cinquains *unissonans*, de formule a7a7a7a7b3B8 ; les rimes sont masculines ; le couplet est celui de la ballette.

Rutebeuf

(mort vers 1285)

Quoi qu'on ait dit, ou écrit, l'on ne sait rien de sa vie, ni même si Rutebeuf était son nom. D'origine peut-être champenoise, il est certainement notre premier poète parisien. Sa tournure d'esprit trahit le clerc, mais sa représentation du *moi* — biographique par illusion — relève d'une tradition qui l'apparente à Colin Muset et anticipe Adam de la Halle et François Villon deux siècles plus tard. Son œuvre est importante (14 000 vers) non moins que variée : poésie « personnelle », satires, pièces à rire, récits hagiographiques, et (vers 1260) le bref *Miracle de Théophile* (663 vers de mètres variés et 8 personnages), miracle dramatique — on eût dit, au XIVe siècle : *miracle de Notre-Dame par personnages* —, le premier du répertoire français, influencé par le miracle narratif composé sur la même légende par Gautier de Coinci.

Œuvres complètes de Rutebeuf, éd. E. Faral et J. Bastin, Picard, 2 vol., 1977 ; Rutebeuf, *Œuvres complètes* (bilingue), éd. M. Zink, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 2 vol., 1989-1990.

◆ LA GRIESCHE D'IVER. — *Ms.* : Paris, B.N.F, fr. 837 (*A*), fin du XIIIe siècle, f°s 304v°-305r°, où le titre est *La griesche d'esté* ; nous restituons le titre approprié, que le manuscrit donne au dit suivant. — Éd. : E. Faral et J. Bastin, I, p. 521-525 ; *Poèmes de l'infortune et autres poèmes*, éd. J. Dufournet, « Poésie / Gallimard », 1986, p. 32-39 ; M. Zink, I, p. 184-189. — Dans la partie de l'œuvre de Rutebeuf communément nommée « Poèmes de l'infortune », nous éditons et traduisons, avant *Li Diz des ribaux de Greive*, ces deux dits de la Grièche qui se font pendant, selon la mauvaise, puis la belle saison. On peut les dater des alentours de 1260. Comme l'a fait M. Zink (I, p. 182-183), justifiant son choix par une démonstration convaincante, nous gardons aux titres et dans les textes des poèmes le terme de *grièche*. C'est un adjectif, encore attesté dans le lexique ornithologique (la *pie-grièche*), qui veut dire « grecque ». Cet adjectif est ici substantivé, pour désigner à la fois un certain jeu de dés censé avoir été importé de Grèce, comme le dit le vers 25 du second poème (ou du bassin de la Méditerranée, probablement à la suite de la septième croisade), et, par métonymie, la misère qui s'ensuit de la malchance au jeu, ou de sa pratique immodérée. Le jeu de dés paraît, au témoignage de plusieurs textes, avoir été un fléau social et une plaie morale de la seconde moitié du XIIIe siècle. Nous éditons pour *La Grièche d'hiver* la version choisie par E. Faral et J. Bastin (*A*) ; nos corrections (minimes, en fait des retouches) visent à la *lectio melior* du texte ; elles se fondent sur des variantes de sens où s'accordent les manuscrits de Paris, B.N.F., fr. 1593 (*B*) et fr. 1635 (*C*). — Forme : 36 tercets *coués*

en octosyllabes et quadrisyllabes (le dernier amputé d'un octosyllabe). Le tercet *coué* (« pourvu d'une queue »), que Rutebeuf s'est approprié pour le perfectionner comme forme du dit, est l'unité d'une chaîne dont le schéma se résume ainsi : a8a8b4b8b8c4c8c8d4d8d8e4, etc. ; le principe en est que le petit vers (qui syntaxiquement relève du distique précédent) amène le timbre de rime du distique suivant.

Leçons rejetées de A. 38 : desfuel ◊ *68 :* ne mi l. ◊ *92 :* Cor v. ◊ *98 :* Que tu n'as s. t. lin n. l. ◊ *Explicit :* Explicit la griesche d'esté *(nous adoptons la leçon de B).*

1. Cette image désenchantée du branle universel va curieusement se retrouver, deux siècles plus tard, sous la plume de Charles d'Orléans : voir son rondeau CCCXXXVII, p. 388.

2. Allusions à la topographie parisienne : la *Draperie* (ou « quartier des drapiers ») se trouvait sur la rive droite, face au milieu de l'île de la Cité ; le *Change* était situé sur le Grand Pont, où travaillaient les banquiers.

3. Nous nous efforçons de rendre le jeu de mots qu'héberge l'original, en traduisant *faille* (« sorte d'étoffe » et « manque ») par « panne » (étoffe semblable au velours, mais à poils longs, et « impossibilité de fonctionner »).

◆ LA GRIESCHE D'ESTÉ. — *Ms.* : *A*, f° 305r°-v°, où le titre est *La griesche d'iver* ; nous adoptons le titre de *B*. — Éd. : E. Faral et J. Bastin, I, p. 526-530 ; J. Dufournet, p. 40-47 ; M. Zink, I, p. 190-197. Nos amendements obéissent au même principe que pour l'édition du texte précédent. — Forme identique à celle du poème précédent : tercets *coués*, au nombre de 39 (le dernier amputé du quadrisyllabe).

Leçons rejetées de A. 25 : vient ◊ *32 :* N. li p. ◊ *33 :* N'ont ◊ *110 :* r. sus m. ◊ *Explicit :* Explicit la griesche d'yver *(nous corrigeons).*

1. Expression du jeu d'échecs : le roi est mis en situation d'échec par une pièce jusqu'alors masquée par une autre pièce et désormais « découverte » en raison du déplacement de ces dernières.

2. Sur l'interprétation de ce vers, voir M. Zink, p. 480, n. 4 : le sens, dans l'original, est d'une *Borgoingne* devenue *briesche* (« briarde ») — autrement dit champêtre et terre de culture par épuisement des vignes, tant les joueurs-buveurs auront manifesté de zèle.

3. « Bourgeois » recèle un jeu de mots : si dix pièces de monnaie ne métamorphosent pas un pauvre hère en bourgeois, ce dernier mot désigne aussi une pièce de monnaie, frappée à Bourges.

4. Le rêve d'exploits héroïques retombe.

5. La mention de ces deux mets (autorisés en carême, mais onéreux) est à prendre par antiphrase.

6. Pour le sens de *maie* (« huche à pain », « coffre à provisions »), voir Adam de la Halle, *C'est li congiés Adan*, p. 300, n. 3.

◆ LI DIZ DES RIBAUX DE GREIVE. — *Ms.* : *C*, f° 44v°. — Éd. : E. Faral et J. Bastin, I, p. 531 ; J. Dufournet, p. 48-49 ; M. Zink, I, p. 200-201. — *Grève* relève de la toponymie parisienne : il s'agit d'une place (actuellement la place de l'Hôtel-de-Ville) qui descendait en pente

douce vers la Seine (d'où son nom, « plage de sable »). On y rencontrait les débardeurs, ces *ribauds* qui déchargeaient les marchandises des bateaux et passaient pour de bons vivants fort insouciants. S'y réunissaient aussi les ouvriers en quête ou démunis de travail : de là vient l'acception de « cessation de travail » que prend le mot dans notre langue à partir de 1805. — Forme : douzain d'octosyllabes à 2 rimes croisées.

Leçons rejetées de C. 8 : cranche ◊ *10 :* planghes

◆ LA MORT RUSTEBUEF. — *Ms.* : *A*, f°s 332r°-332 v°. — Éd. : E. Faral et J. Bastin, I, p. 575-578 ; J. Dufournet, p. 98-105 ; M. Zink, I, p. 298-303. — Nous suivons les mêmes principes d'édition que pour les autres œuvres du poète. *La Mort Rustebuef* est intitulée *La Repentance Ru(s)tebuef* dans d'autres versions (dont celle du manuscrit *C*) ; nous maintenons le titre de *A*, où le poème marque la fin de la collection : du point de vue de l'histoire littéraire, son gabarit formel, le douzain d'octosyllabes à 2 rimes en miroir, range ce texte dans la filiation des *Vers de la mort* d'Hélinant de Froidmont (ou de Robert Le Clerc), non sans l'apparenter aux *Congés* d'Arras ; par un effet d'organisation codicologique, dans *A*, *La Mort Rustebuef* peut être lue comme le dernier mot du poète.

Leçons rejetées de A. Titre : Rustebeuf *(cf. explicit)* ◊ *5 :* n. me poi a. ◊ *17 :* C. oseroie t. ◊ *30 :* Que p. ◊ *48 :* Ne me p. ◊ *55 :* P. qu'ele i veut metre sa c. ◊ *72 :* De quanques fist dsqu'à l. m. *(le sujet du verbe est ici :* li cors*)* ◊ *74 :* S. m. c. lessier e. p. ◊ *77 :* Et oi d. ◊ *83 :* M'en c.

1. Aveu de la complaisance liée à une profession dépendante, et, par voie de conséquence, conscience de la misère morale du jongleur : ce motif est important chez Rutebeuf, qui sait, comme l'éprouve le Théophile de son *Miracle*, qu'écrire est un acte qui ne pardonne pas.

2. Sainte Marie l'Égyptienne avait été une prostituée qui, convertie, se racheta par une longue retraite au désert. Rutebeuf a écrit sur sa légende une *Vie*, c'est-à-dire un récit hagiographique. Elle était la patronne des filles repenties. Paris lui avait édifié une chapelle.

◆ C'EST DE NOSTRE DAME. — *Ms.* : *C*, f° 82r° (sans notation musicale). — Éd. : E. Faral et J. Bastin, II, p. 245-246 ; J. Dufournet, p. 124-129 ; M. Zink, II, p. 292-295 ; *Chansons des trouvères*, 217, p. 890-893. Cette chanson pieuse porte, dans l'autre copie qui la conserve (B.N.F., fr. 1593, *B*, f° 61r°), le titre : *Une chanson de nostre Dame*. — Forme : 5 neuvains hétérométriques, de schéma a10b10a10b10c5c5d5d5c5, soit un quatrain de décasyllabes à rimes croisées suivi d'un cinquain de pentasyllabes ; la rime *c* change à partir du troisième couplet.

Leçons rejetées de C. 27 : aide ◊ *29 :* sa

1. *Malfé*, *maufé* (ici *maufei* par un trait du dialecte lorrain) — de *fatum*, « destin », « sort », que précise un préfixe péjoratif —, par métaphore (employée comme un euphémisme de précaution), désigne le diable.

2. Cette image du soleil traversant la *verriere* (« le vitrail ») sans la

briser ni l'altérer se rencontre fréquemment dans la poésie mariale du Moyen Âge pour illustrer et faire entendre la Conception virginale, dès l'Incarnation ; voir G. Gros, « La *semblance* de la *verrine* — Description et interprétation d'une image mariale », *Le Moyen Âge*, 97 (1991), p. 217-257.

Baude Fastoul

(mort en octobre 1272)

À l'heure de partir pour la léproserie de Beaurains, ce trouvère arrageois compose, entre le 15 avril et le mois d'octobre 1272, dans la filiation littéraire de Jean Bodel, ses propres *Congés*.

◆ CHE SONT LI CONGIÉ BAUDE FASTOUL. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 25566, vers 1300 (*G*), f° 253r°*a*-258r°*b*. — Éd. : P. Ruelle, *Les Congés d'Arras*, p. 105-126. — Forme : 58 douzains d'Hélinant octosyllabiques.

Leçons rejetées de G. 84 : li ame .II. v. *(corr. Ruelle)* ◇ *375 :* laisse ◇ *378 :* as eus p. *(corr. Ruelle)* ◇ *454 :* Hontest ◇ *539 :* estés

1. Cf. Jean Bodel, *Congés*, v. 12.
2. Cf. v. 274. De qui s'agit-il ? La mort, sans doute.
3. « Tour d'Anglais » paraît désigner le comble de la traîtrise, plutôt que le départ sans explication.
4. Cf. Jean Bodel, *Congés*, v. 444.
5. Sans doute le comte d'Artois prenant possession de son fief.
6. Le royaume d'Escavalon relève de la mythologie arthurienne. Il est mentionné pour la première fois, semble-t-il, au vers 463 du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (voir *Œuvres complètes*, éd. D. Poirion, Bibl. de la Pléiade, p. 697). Le roi de ce royaume imaginaire passe pour avoir été d'une beauté proverbiale : « *[...] le roi d'Escavalon Qui est plus biax que Ausalon (Absalon)* » (*Conte du Graal*, v. 4791-4792, p. 803).
7. Un bien *surcotier* (image, ici, pour désigner le corps) est, dans le droit médiéval, un bien grevé de plusieurs cens, et par là déprécié.
8. Terme de fauconnerie : à raccourcir les jets, on immobilisait l'oiseau sur la perche.
9. Traître de la littérature épique.
10. On peut penser à un jeu apparenté à la marelle ; le *pourri* y désignerait la case inférieure.
11. Pour P. Ruelle (p. 158), l'image signifie que le poète lépreux se prépare au grand saut.
12. Paroisse d'Arras.
13. Pays des Maures ou lieu de la mort ?
14. Le *relief* est le droit que paie un vassal pour relever son fief.
15. Plus qu'à la lèpre devenue matière poétique, cette évocation du prédécesseur se réfère à l'assistance communale consentie au bourgeois qui part dans une léproserie ; cf. Jean Bodel, *Congés*, v. 469-474.

16. Il s'agit, au sens figuré, du monde.

17. *Mesaler* comporte un jeu de mots avec *meseler*; cf. Jean Bodel, *Congés*, v. 96.

18. Haverskerque et Cassel se situent respectivement au sud et au nord de Hazebrouck.

19. Doullens se situe au nord d'Amiens.

20. L'« œuvre d'Israël » paraît être une périphrase pour désigner la lèpre, souvent mentionnée dans l'Ancien Testament.

21. Jeu de hasard qui se jouait avec trois dés.

22. *Boterel*, dans l'original, comporte un jeu de mots sur le diminutif approximatif de *Baude*, le prénom du poète, et *boterel*, qui désigne le crapaud (voir P. Ruelle, p. 166) ; nous inventons *Crabaude* pour rendre ce sobriquet où l'auteur se dépeint.

23. Symptôme de la lèpre que cette raucité de la voix.

24. Achicourt et Vimy se situent respectivement à l'ouest et au nord-est d'Arras.

25. Symptôme de la lèpre que cette respiration sifflante par suite d'une lésion des voies respiratoires ; cf. v. 276 et v. 599-600.

26. Selon Adolphe Guesnon (« Baude Fastoul et les *Congés* », *Mélanges Wilmotte*, II, Champion, 1910, p. 740), Baude Fastoul ferait allusion à un événement remontant à dix-neuf ans : la comtesse de Flandre Marguerite, durant le conflit qui l'opposait au comte de Hollande Guillaume, avait rompu une trêve de trois jours qui devait suspendre les hostilités ; ses troupes furent écrasées à la bataille de West-Capelle, dans l'île de Walcheren. P. Ruelle (p. 170) précise que le tribunal d'Arras s'était réuni en juin 1253 pour arbitrer le différend.

27. Jeu de balle.

28. La rue de Chèvremont, à Arras, allait du Grand Marché au Marché aux Fromages.

29. Léonard était, par calembour sur son nom, *Liénart*, le saint qui déliait — libérait des *liens*. Ici, le poète se dit celui qui paie pour les péchés d'autrui.

30. Officier des eaux et forêts.

31. Chanoine et poète arrageois, Lambert Ferri est intervenu dans de nombreux jeux-partis.

32. À jouer avec trois dés, trois est le plus petit nombre de points.

33. Un tel oiseau restait farouche.

34. Sans doute l'une des confréries arrageoises.

35. Pâturage communal, entre l'enceinte d'Arras, au nord, et la Scarpe : lieu de divertissement des sociétés arrageoises.

36. Un ménestrel ne portait pas la Chandelle à la fête des Ardents s'il n'était pas en exercice.

37. Selon P. Ruelle (p. 179), *poire* est la forme vulgaire de *pouacre*.

38. Jeu de mots sur *lait* (*lactem*) et *laid*.

Adam de la Halle

(1240/1250 - 1288/1306)

Parfois surnommé « Le Bossu » (en réalité son patronyme), Adam est issu d'une famille arrageoise aisée. Il est poète dès avant 1272, puisque Baude Fastoul le nomme dans ses *Congés* (v. 499). Son propre *Congé*, ce n'est pas la lèpre qui le suscite, mais la rancune contre sa ville qu'il est contraint de quitter pour se réfugier à Douai. Il est l'auteur de la première pièce profane du théâtre français : *Le Jeu de la Feuillée* (représenté en 1276 vraisemblablement). Parti à Naples, à la cour de Charles Ier d'Anjou, le plus jeune frère de Louis IX (devenu roi de Naples en 1265), il y fait représenter (entre 1280 et 1284) le *Jeu de Robin et Marion*. Adam de la Halle a aussi composé plusieurs dits, 36 chansons et 14 rondeaux : ce poète était aussi musicien.

Adam de la Halle, *Œuvres complètes* (bilingue), éd. P.-Y. Badel, Librairie générale française, 1995.

◆ *Au repairier en la douche contree…* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 25566 (*G*), fin du XIIIe siècle, fo 15ro-vo, où manquent le vers 39 (restitué d'après B.N.F., fr. 1109, XIVe siècle) et l'envoi (restitué d'après B.N.F., fr. 847, fin du XIIIe siècle). — Éd. : P.-Y. Badel, XIV, p. 70-73. — Forme : 5 neuvains hétérométriques sur 4 rimes, de structure *a*10b10*a*10b10b7*c*7*c*7d7d5 + envoi *c*7*c*7d7d5 (*coblas unissonans*).

Leçons rejetées de G. 20 : assavour ◇ *45 :* Me sench ravi *(-1).*

◆ *Glorïeuse vierge Marie…* — *Ms.* : *ibid.*, fos 20vo-21ro ; corrections au moyen du manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 1109 (*Q*). — Éd. : E. de Coussemaker, *Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle : Poésies et musique*, Paris, 1872, p. 107 ; R. Berger, *Canchons und Partures des altfranzösischen Trouvère Adam de le Halle*, Halle, 1900, p. 500 ; E. Järnström, LX, p. 152-156 ; J. Dufournet, p. 292-295 ; P.-Y. Badel, XXVIII, p. 104-106. — Forme : 5 neuvains sur 2 rimes, de structure *a*8b8*a*8b8*a*8*a*8b8b10*a*10 (*coblas unissonans*).

Leçons rejetées de G. 11 : jouvenenchiaus ◇ *25 :* N. s. et sire et d. *(corr. d'après Q, justifiée par la leçon du vers 22)* ◇ *28 :* traitie *(corr. d'après Q).*

1. Pour ces deux vers, nous avons adopté la ponctuation très expressive proposée par P.-Y. Badel.

2. Ici affleure le motif de la Vierge au Manteau, qui dans l'iconographie est attesté d'abord au sein des ordres religieux. Originaire du rituel féodal, ce symbole de protection assimile la Vierge à la suzeraine.

3. D'après les Évangiles de Matthieu, I, 1-17 et de Luc, III, 23-38,

c'est Joseph qui descend d'Abraham et de David ; mais la figuration médiévale de l'arbre de Jessé a reporté sur Marie l'ascendance royale.

◆ *A jointes mains vous proi...* — *Ms.* : *ibid.*, f°s 33v°-34r° (indication de la musique ; attribution). — Éd. : J. Maillard, *Adam de la Halle. Perspective musicale*, Champion, 1982, p. 88 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, p. 354 ; P.-Y. Badel, pièce X (des Rondeaux), p. 190-191 ; *Chansons des trouvères*, 201, p. 840-841. — Forme : rondeau *sengle* (« simple ») en hexasyllabes aux rimes masculines, de formule ABaAabAB. Rondeau à 3 voix.

◆ *Hé ! Diex, quant verrai...* — *Ms.* : *ibid.*, f° 34*a* (notation de la musique ; attribution). — Éd. : J. Maillard, p. 96 ; *Poèmes d'amour des XIIe et XIIIe siècles*, p. 356 ; P.-Y. Badel, pièce XI (des Rondeaux), p. 192-193 ; *Chansons des trouvères*, 202, p. 842-843. — Forme : rondeau *sengle* hétérométrique aux rimes masculines, en pentasyllabes (rime a) et quadrisyllabes (rime b), de formule A5B4a5A5a5b4A5B4. Rondeau à 3 voix.

◆ C'EST LI CONGIÉS ADAN. — *Ms.* : *ibid.*, f°s 66v°-67v°. — Éd. : P. Ruelle, *Les Congés d'Arras*, p. 127-133 ; P.-Y. Badel, p. 404-411. — Ce dit, en 13 douzains d'Hélinant octosyllabiques, clôt la série des *Congés* arrageois inaugurée par Jean Bodel au commencement du siècle.

Leçons rejetées de G. 53 : clegie ◊ *91 :* tel tel *(second mot biffé)* ◊ *120 :* piere ◊ *122 :* Haniel ◊ *133 :* bons ◊ *138 :* estois

1. Suivant l'exemple de P. Ruelle, nous affectons ce mot d'une majuscule, comme, au vers 116, nous imprimons « Cité » : il nous semble que sont ici distinguées les deux localités d'Arras ; à l'ouest, dominée par la cathédrale, la Cité, qu'administre l'évêque ; à l'est, traversée par les bras du Crinchon, développée autour de l'abbaye bénédictine de Saint-Vaast, la Ville, entourée d'une muraille de pierres percée de sept portes.

2. C'est-à-dire l'argent ; *crois et pile* désignent l'avers et le revers d'une pièce de monnaie ; cf. François Villon, en 1461 : « *Combien, au plus fort de mes maulx, En cheminant sans croix ne pille* » (*Le Testament Villon*, v. 97-98).

3. Allusion probable à un *exemplum* (histoire exemplaire, diffusée à des fins édifiantes), suivant lequel une Berthe pouvait puiser, pour faire l'aumône — ce dont elle se gardait —, dans la huche de son mari ; pour traduire *mait* (« huche »), nous gardons *maie* (du latin *magis*, *magidis*), encore en usage, au sens de « coffre à provisions » et surtout de « caisse à pétrir », dans les parlers régionaux du Centre.

4. Dans le lexique de la botanique, le « collet » est la partie d'une plante où finit la racine et où commence la tige ; s'il est tranché par un fauchage trop ras, la plante ne repousse pas.

5. Intéressante indication sur la chronologie relative de l'œuvre d'Adam : des poèmes lyriques ont été composés antérieurement à ce *Congé*.

6. Le *Pire de Cité*, ou *le Pierre*, était un chemin empierré ou pavé qui, de l'ouest (la Cité), donnait accès au pont-levis du fossé de la Ville.

◆ CE SONT LI VER DE LE MORT. — *Ms.* : *ibid.*, f°s 67v°-68r°. — Éd. : P.-Y. Badel, p. 412-415. — Adam cultive la forme et le thème inaugurés par Hélinant de Froidmont à l'extrême fin du XIIe siècle, mais repris par l'Arrageois Robert Le Clerc en 1267. Le poème d'Adam est-il achevé ? S'agit-il au contraire d'une œuvre délaissée ou interrompue ? Toujours est-il que la formule finale *Explicit d'Adan* et, dans le manuscrit, la place de ce texte après le *Congé* imposent cette réflexion morale sur la mort comme le dernier mot du poète.

Leçons rejetées de G. 8 : A *(corr. Badel imposée par l'apostrophe)* ◇ *15 :* il cuide *(corr. Badel)* ◇ *34 :* uiaille

Sotte chanson anonyme

◆ *Chans de singe ne poire mal pellee...* — *Ms.* : Oxford, Bodleian Library, Douce 308 (*I*), section 6, n° 1 (traits du dialecte lorrain ; sans musique). — Éd. : A. Långfors, p. 40-42 ; *Chansons des trouvères*, 53, p. 254-257. — Ce poème est une *contrafacture*, dont le modèle (formel et mélodique) est la chanson d'Adam de la Halle, « *Au repairier en la douche contree...* » : voir p. 292.

Leçon rejetée de I. 13 : chainges *(corr. Chans. trouvères).*

1. Audigier, héros d'une parodie épique.

Guillaume de Machaut

(vers 1300 - 1377)

Probablement roturier de naissance et tirant son « surnom » de son village d'origine — Machault (Ardennes) —, Guillaume, après des études littéraires longues, engage sa compétence de clerc lettré au service de grands seigneurs. Il devient en 1337 chanoine de Notre-Dame de Reims. Poète et musicien d'inspiration courtoise, rhétoricien épris de perfection technique, Guillaume est un maître de la poésie formelle, et un auteur abondant : 235 ballades, 76 rondeaux, 39 virelais, 24 lais, 10 complaintes, 7 chansons royales. Il compose aussi des dits (fourrés de pièces lyriques) comme le *Voir Dit* (1364). Les extraits que nous proposons ne donnent qu'un aperçu du talent d'un poète dont l'œuvre réserve encore un vaste champ pour l'étude.

Poésies lyriques de Guillaume de Machaut, éd. V. Chichmaref, Champion 1909, 2 vol.; rééd. Genève, Slatkine, 1973. — MACHABEY (Armand), *Guillaume de Machault (130 ?-1377): La Vie et l'Œuvre musical*, Richard-Masse, 1955, 2 vol.; POIRION (Daniel), *Le Poète et le Prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Genève, Slatkine, 1993; CERQUIGLINI-TOULET (Jacqueline), *« Un engin si soutil » : Guillaume de Machaut et l'écriture au XIVe siècle*, Champion, 1985.

◆ LE LIVRE DU VOIR DIT. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 1584 (*A*), f°s 221-306 (vers 1370); *ms.* de contrôle : Paris, B.N.F., fr. 22545, f°s 137v°-198v° (vers 1390). — Éd. : P. Imbs, *Guillaume de Machaut, Le Livre du Voir Dit [...]* (bilingue; introduction, coordination et révision par J. Cerquiglini-Toulet; index des noms propres et glossaire par N. Musso), Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1999. — IMBS (Paul), *Guillaume de Machaut, poète et compositeur*, colloque, Klincksieck, 1982; *Le « Voir-Dit » de Guillaume de Machaut. Étude littéraire*, Klincksieck, 1991. — Le titre de ce recueil — pour lequel nous conservons dans la traduction le titre proposé par Jacqueline Cerquiglini — annonce à la fois un « propos véridique » et le « *dit* véritable » (en tant que genre), où se discerne l'influence du *Roman de la Rose*. Nous donnons un aperçu de la composition de l'œuvre en citant quelques vers du contexte narratif (au moment où un ami remet au poète un pli de la part d'une dame éprise de lui par ouï-dire) dans lequel s'insèrent les poèmes à forme fixe.

Celle qui unques ne vous vit... — Forme : rondeau *sengle* (« simple ») en octosyllabes, de structure ABB abAB abb ABB (rimes entièrement masculines). — La surprise amoureuse de loin, préparée par une réputation d'estime, est un motif ancien de la *fine amor*; dans la littérature narrative, le lai d'*Éliduc* de Marie de France, au XIIe siècle, en fournit un exemple (Guilliadon s'éprend ainsi du chevalier éponyme).

Tres belle, riens ne m'abelist... — Confiée à l'ami-messager en présence de qui le poète l'a composée, cette pièce reprend délibérément la forme et les timbres de rimes de la pièce précédente. Du point de vue esthétique, le poème entrelace les notions de douceur et de beauté.

De mon vrai cuer... — Forme : ballade sans envoi de 3 septains de décasyllabes de formule a*babb*cC (la croisure initiale est liée à deux distiques à rime plate). Nous avons rejeté, aux vers 1686 et 1698, les leçons fournies par *A* (respectivement *oisel* et *amours*).

◆ *Quant je me depart dou manoir...* — *Ms.* pour ce rondeau et le suivant : Paris, B.N.F., fr. 1584 (*A*), f° 209 v° (respectivement 43e rondel et 44e rondel). — Éd. : V. Chichmaref, II, CCXXXVI et CCXXXVII, p. 211. — Forme : rondeau en octosyllabes, de formule ABaAabAB.

Leçon rejetée de A. 6 : monoir

◆ *Quant Colette Colet colie...* — Forme : rondeau en octosyllabes, de formule *A*B*aA*ab*A*B.

Jean Froissart
(vers 1337 - après 1404)

Natif de Valenciennes, précocement doué pour les lettres, Jean Froissart entre au service de la princesse Philippa de Hainaut, épouse du roi d'Angleterre Édouard III. Il mène alors la vie de cour et voyage, puis, après le décès de la reine (1369), retourne en Hainaut et, non sans se rendre encore souvent à l'étranger, se consacre à son œuvre : d'une part les *Chroniques*, source narrative essentielle pour l'histoire de la guerre de Cent Ans, et de l'autre des poèmes lyriques et des dits d'inspiration courtoise, tels le *Paradis d'Amour* (vers 1361-1362), l'*Orloge amoureus* (vers 1368), l'*Épinette amoureuse* (vers 1369), la *Prison amoureuse* (1371-1372), le *Joli Buisson de Jonece* (vers 1373). Froissart est aussi l'auteur du dernier grand roman arthurien en vers : *Meliador* (entre 1365 et 1380).

Les Poésies de Froissart, éd. A. Scheler, Bruxelles, 1870-1872, 3 vol. ; *Ballades et rondeaux*, éd. R. S. Baudouin, Paris-Genève, Droz, 1978. — POIRION (Daniel), *Le Poète et le Prince* ; WILKINS (Nigel), « The Structure of Ballades, Rondeaux and Virelais in Froissart and in Christine de Pisan », *French Studies*, 23 (1969), p. 337-348 ; FRAPPIER (Jean), « Orphée et Proserpine ou la lyre et la harpe », *Mélanges Pierre Le Gentil*, Paris, 1974, p. 277-294 ; WOLFZETTEL (Friedrich), « La Poésie lyrique en France comme mode d'appréhension de la réalité : remarques sur l'invention du sens visuel chez Machaut, Froissart, Deschamps et Charles d'Orléans », *Mélanges Charles Foulon*, Rennes, 1980, I, p. 409-419.

Nous donnons quatre *rondelés amoureus* (« petits rondeaux », à savoir « rondeaux simples », « d'amour »). — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 830, respectivement f° 163v°, f° 164r°, f° 167r° et f° 167v°. — Éd. : A. Scheler, II, respectivement p. 396, 397, 412 et 413 ; R. S. Baudouin, respectivement 1, p. 55, 5, p. 56-57, 56, p. 78-79 et 59, p. 80 ; *La Lyrique médiévale*, respectivement p. 228 et 229.

◆ *Mon coer s'esbat en oudourant la rose...* — Forme : rondeau en décasyllabes, de formule *ABaAabAB*.

◆ *Je voeil morir poursievans ma querelle...* — Forme : rondeau en décasyllabes, de structure *A*B*aAa*b*A*B.

◆ *Le corps s'en va, mes le coer vous demeure...* — Forme : rondeau en décasyllabes, de schéma *A*B*aAa*b*A*B.

◆ *Mon doulc ami, adieu jusqu'au revoir...* — Forme : rondeau en décasyllabes, de gabarit AB*a*Aa*b*AB.

◆ LAY AMOUREUS. Ce lais et le suivant sont insérés dans le *Joli Buisson de Jonece*, qui de la sorte se définit techniquement comme un *dit* personnel rehaussé de pièces lyriques ; le sujet en est l'adieu aux émotions sentimentales de la jeunesse. Le premier de ces lais est amoureux, le second marial : la conversion du genre représente celle du poète (devenu curé des Estinnes en 1373). Suivant la théorie et la pratique rhétoriques du XIVe siècle, le lai compte 12 strophes, hétérométriques en majorité, divisées en *quartiers*, c'est-à-dire reprenant trois fois la structure métrique et rimique de l'unité initiale, et indépendantes l'une de l'autre par le nombre de vers, le choix et la disposition des mètres et par les timbres de rimes, à l'exception de la première et de la dernière qui présentent un schéma semblable. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 830 (*B*), respectivement fos 135v°-137r° et fos 137r°-139r° puis fos 198r°-199v° et fos 211r°-213r°. — Éd. : A. Fourrier, *Le Joli Buisson de Jonece*, Genève, Droz, 1975, respectivement p. 171-179 et p. 230-239 ; M. Possamai-Perez, *Le Joli Buisson de Jeunesse* (traduction), Champion, 1995, respectivement p. 86-92 et p. 119-127. — Forme (voir A. Fourrier, p. 44-45) : I, v. 3552-3567, 4 x a7b4b7a4 ; II, v. 3568-3583, 4 x a3a5a4*b5* ; III, v. 3584-3603, 4 x a5a5a5a3*b5* ; IV, v. 3604-3619, 4 x a7a3a4b7 ; V, v. 3620-3639, 4 x *a7a3a7*b7b3 ; VI, v. 3640-3659, 4 x *a5a5a5a5*b3, VII, v. 3660-3671, 4 x a4a4b8 ; VIII, v. 3672-3695, 4 x a7a7a7a7a7b5 ; IX, v. 3696-3711, 4 x a8a8a8*b6* ; X, v. 3712-3731, 4 x a3a3a3a7b7 ; XI, v. 3732-3751, 4 x *a7a7a7a7*b5 ; XII, v. 3752-3767, 4 x a7b4b7a4 (identique à I). Comme chez Machaut et plus tard chez Charles d'Orléans, le désir du bonheur se partage entre Amour et Fortune.

Leçons rejetées de B. 3574 : Espris p. *(-1)* ◇ *3648 :* Tantos ◇ *3743 :* doulc r.

1. Ainsi traduisons-nous, au prix d'une légère interprétation, *mettre en biere.*
2. Roi de Troie, père de Priam.
3. Cette énumération rassemble des modèles de sagesse.
4. Ainsi traduisons-nous, dans un contexte littéraire, *exemplaire.*

◆ LAY. — Ce poème porte dans le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 831, f° 195° v°*b*, le titre *Lai de Notre-Dame*, que nous retenons dans la traduction. — Structure (voir A. Fourrier, p. 45) : I, v. 5198-5217, 4 x *a7*b7b3b3*a7* ; II, v. 5218-5229, 4 x a5a5b8 ; III, v. 5230-5249, 4 x a4a4a4a8b8 ; IV, v. 5250-5273, 4 x *a4a4a7*b7b3*a7* ; V, v. 5274-5301, 4 x a4a3a4a3a4a3*b8* ; VI, v. 5302-5325, 4 x *a7a7a7a7a7*b7 ; VII, v. 5326-5353, 4 x a3a3b3b4a3a4b3 ; VIII, v. 5354-5365, 4 x a3a5b8 ; IX, v. 5366-5381, 4 x a4a4a8*b8* ; X, v. 5382-5401, 4 x *a7a3a3a4*b7 ; XI, v. 5402-5421, 4 x a8a5a3a5*b8* ; XII, v. 5422-5442, 4 x *a7*b7b3b3*a7* — identique à I, à la réserve près que le dernier quartier comporte un vers surnuméraire (b7) qui sert de *coda* plus encore à l'ouvrage qu'au poème. Le *Joli Buisson de Jonece* se clôt sur ce lai (voir l'*explicit*).

Leçons rejetées de B. 5233 : laciien ◇ *5337 :* Mas las *(-1)* ◇ *5360 :* Q. conques ◇ *5361 :* Le v. ◇ *5382 :* N'a o.

1. Voir Jean, I, 29.

2. Voir Matthieu, XVII, 10-13 ; Luc, I, 17 ; Jean, I, 21 et I, 23.
3. L'Annonciation ; voir Luc, I, 26-38.
4. Les saintes femmes au tombeau : Marc, XVI, 1 ; sur l'identité de ces femmes, Froissart commet une légère confusion entre cet épisode et celui de la crucifixion (voir A. Fourrier, p. 264).
5. Exode, III, 2. Le Moyen Âge a vu, dans cette image du Buisson brûlant sans se consumer, une figure de la Conception virginale. Voilà d'autre part comment, par la médiation d'une image — le Buisson ardent se substituant au « Buisson de Jeunesse » —, s'opèrent le renversement du lai amoureux au lai marial et la conversion du jeune âge sentimental à la méditation religieuse de la maturité.
6. Isaïe, VII, 14, et XI, 1.
7. Jean, I, 9.
8. Pentecôte ; voir Jean, XX, 22-23.
9. Actes des apôtres, II, 1-11 (sur la Pentecôte et la glossolalie ou « don des langues »).

Eustache Deschamps

(vers 1346 - vers 1406)

Champenois né à Vertus (Marne), Eustache Morel, dit Deschamps, a suivi le *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) à Reims, puis étudié le droit à Orléans. Attaché à Louis d'Orléans, frère cadet du roi Charles VI (et père du poète Charles d'Orléans), il va, durant une trentaine d'années, exercer des fonctions administratives telles que celle de bailli du Valois, et fréquenter la Cour. Marié en 1373, il se retrouve veuf en 1376, avec deux fils et une fille. Il va accompagner le roi Charles VI à l'étranger, par exemple dans ses campagnes de Flandre. Son œuvre, importante, et qu'il ne prit pas la peine de rassembler, fut collationnée après sa mort par le copiste parisien Raoul Tainguy, qui dirigea l'établissement du manuscrit de Paris, B.N.F, fr. 840, seul témoin de ses œuvres complètes. Deschamps a contribué à l'évolution des genres, tant dans leur définition formelle que dans leur variété thématique, entre autres la ballade (il en a composé 1032). Il a rédigé aussi (en 1393) un traité de rhétorique en français et en prose : *L'Art de dictier* (« de composer »).

Œuvres complètes, éd. marquis Queux de Saint-Hilaire, puis G. Raynaud, Paris, Firmin-Didot, 1878-1904, 11 vol. (rééd. New York-Londres, Johnson Reprint, 1966) ; *Poèmes de la mort de Turold à Villon*, éd. J.-M. Paquette, 10/18, 1979, p. 169-183 (ballades). — POIRION (Daniel), *Le Poète et le Prince*, p. 218-235 ; « Eustache Deschamps et la société de cour », *Littérature et société au Moyen Âge*, Amiens, 1978, p. 89-109 ; « Le Temps perdu et retrouvé [...] au XVe siècle », *Revue des sciences humaines*, 183, 1981, p. 71-84.

Ms. : Paris, B.N.F., fr. 840 (*A*), respectivement f° 305r°, f° 37r°,

f° 218v°-219r° et f° 354r°. — Éd. : Queux de Saint-Hilaire, respectivement VI, MCXLIX, p. 79-80 ; I, CLXIX, p. 301-302 ; V, DCCCXLIV, p. 15-16 et VII, MCCCI, p. 56-57.

◆ *Je ne croy par mon jugement...* — Ballade en dizains d'octosyllabes, de formule a*b*a*bb*ccdcD + envoi sixain aacaaC (disposition originale). Ballade « de moralité » sur l'obligation de doter sa fille. Si l'énumération des biens renvoie à des dits contemporains où l'équipement du ménage se prête à inventaire, elle traduit aussi l'acuité de vue du moraliste sur l'importance de la représentation sociale — entre autres (dans la deuxième strophe) par le luxe du vêtement.

Leçon rejetée de A. 30,36 : filles a *(+1).*

1. Allusion à l'ambition seigneuriale — assortie d'un trait misogyne ?
2. Les *ménestrels* ont une fonction de musiciens.

◆ *Quant j'ay la terre et mer avironnee...* — Ballade en dizains hétérométriques de structure *a*10*b*10*a*10*b*10*b*10c7c10d10c10D10, et sans envoi. Ce poème se rattache à la tradition littéraire, ancienne déjà, des « éloges des villes », *urbium laudes.* Deschamps a composé une autre ballade de même forme, sur le même refrain et sur le même sujet (*O tu, cité, de justice aournee...*), qui suit, dans le manuscrit, le poème que nous publions. Queux de Saint-Hilaire date les deux poèmes de 1394.

1. Le poète s'exprime comme Salomon — du moins dans *La Queste del saint Graal* et dans *Joseph d'Arimathie* : parole de sagesse un peu désabusée du voyageur revenu de tout, mais revenant à Paris !
2. *Babylone* est associée au Caire ; ces deux toponymes sont souvent confondus au Moyen Âge : c'est que *Babylone* était le nom d'une petite forteresse byzantine que les Arabes prirent en 941, et sur l'emplacement de laquelle ils édifièrent la ville du Caire.
3. Région d'Asie centrale. On voit que l'énumération de toponymes couvre comme par cercles concentriques plus qu'un éventuel voyage à Jérusalem, c'est-à-dire un pèlerinage aux Lieux saints. Au demeurant, l'exotisme oriental, sensible aux vers suivants, prend part au merveilleux, qu'éveille la découverte du luxe.
4. Subtilement, la description de Paris entrelace les mérites de la capitale avec une revue des *états* (des clercs aux *ouvriers*), en même temps que la *cité* du deuxième dizain s'élargit en *ville* au couplet suivant.

◆ *Tristes, pensis, mas et mornes estoye...* — Ballade en huitains de décasyllabes *a*b*a*bbcbC + envoi sixain bbcbbC (disposition originale). Cette ballade se fonde sur le regard exercé à déceler le trait majeur d'une personnalité. Le manège des courtisans est tel qu'à table ils se métamorphosent en ménagerie curiale. Peut-être Deschamps invente-t-il, à des fins satiriques, la caricature littéraire, zoomorphique en l'occurrence. Subtile et cruelle vengeance d'un poète calomnié...

Leçon rejetée de A. 27 : trisse

◆ *J'ay esté de divers estas...* — Ballade en huitains d'octosyllabes ababb*c*b*C* + envoi quatrain b*c*b*C*. Voici, dans notre patrimoine

artistique, l'un des premiers témoignages lyriques — incident en l'occurrence — sur « les cris de Paris » (cf. v. 27) ; ce thème a été cultivé par le genre du *dit*: nous conservons un dit des *Crieries de Paris* (XIIIe siècle, 194 octosyllabes) composé par un certain Guillaume de la Villeneuve, et, entre autres, rédigé par Guillot de Paris, un *Dit des Rues de Paris* (1300, 549 octosyllabes) — voir M. Léonard, *Le « Dit » et sa technique littéraire, des origines à 1340*, Champion, 1996, p. 108 et 163 : c'est peut-être en partie par influence de ce genre que Deschamps donne à la vie quotidienne droit de cité dans la ballade.

1. Les cris énumérés dans ce vers concernent les étoffes, objets de confection ou hors d'usage ; *cotte* et *chappe* supposent des marchands forains, et plus précisément ambulants, de vêtements ; le cri des *vieulz draps* annonce le chiffonnier ; celui-ci prospecte en ville (où les chiffons sont plus abondants) et pourrait bien rechercher la matière première pour les moulins à papier.

2. L'*oublie* était une pâtisserie légère, très répandue au Moyen Âge, en forme de cylindre ou de cornet, cuite entre deux fers à la façon d'une gaufre (le mot, récent au temps de Deschamps, vient de *oblata*, « hostie », féminin substantivé de *oblatum*, « offert » ; son suffixe est contaminé par *oubli*) ; on a remarqué, dans le refrain, le jeu sur le terme qui désigne cette friandise et le verbe *oublier*, à la troisième personne du présent de l'indicatif ou à la première du mode impératif — insinuant dans les deux cas une critique.

3. Les *généraux* sont les hauts fonctionnaires d'une *généralité*, circonscription administrative concernant principalement le recouvrement de l'impôt.

4. L'*oublier*, « oublieur » en français moderne (par exemple chez Rousseau, dans la « Neuvième Promenade » de ses *Rêveries*) était le fabricant-marchand d'oublies.

Christine de Pizan

(vers 1364 - après 1429)

Fille d'un savant médecin-astrologue originaire de Pizzano (près de Bologne) que Charles V avait appelé à Paris, Christine arrive en France vers l'âge de quatre ans. Mariée vers 1379 à un secrétaire du roi, Étienne Castel, veuve après dix ans de mariage à l'âge de vingt-cinq ans, avec trois enfants à charge, elle devient femme de lettres par nécessité. Son œuvre évolue de la lyrique au didactisme en vers puis en prose. Christine est un auteur abondant, du reste renommé durant tout le XVe siècle, attestant le renouveau courtois de son temps à la fois par ses thèmes d'écriture et son statut d'écrivain.

Œuvres poétiques de Christine de Pisan, éd. Maurice Roy, 3 vol., 1886-1896 (*S.A.T.F.*, 22). — SOLENTE (Suzanne), « Christine de Pisan », *Histoire littéraire de la France*, 40 (1974), p. 335-422 ; « Christine de Pizan », *Revue des langues romanes* (numéro spécial), 92 (1988).

◆ *Seulete suy…* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 835 (*A1*), entre 1408 et 1413 (volume offert au duc Jean de Berry), f° 3r° (il s'agit de la treizième pièce des *Cent ballades*). — Éd. : M. Roy, pièce XI, I, p. 12 ; A. Mary, II, p. 177-178 ; P. Jonin, p. 203. — Forme : 3 septains de décasyllabes *ababbbb* et envoi quatrain *bbbb*. Le couplet enchaîne à la *croisée* initiale (qui relève de la tradition du genre mais que Christine ne respecte pas toujours), trois vers à rime suivie. Cette ballade est ainsi composée sur deux rimes, toutes deux féminines, ce qui donne au propos une grâce mélancolique. Moyennant la reprise anaphorique de l'incipit (modifiée au deuxième vers, qui donne la cause de la situation présente, et empêchée par la convention formulaire au premier vers de l'envoi), la voix féminine évoque, dans ce poème célèbre, un état contraire à l'idéal courtois, en déclinant le paradigme de la solitude, intérieure aussi bien que sociale : isolement, réclusion, abandon, abattement, exclusion.

Leçon rejetée de A1. 12 : r. n. q. tant messiee

1. *Maître* désigne le mari, dépositaire à bon escient de l'autorité dans le couple : Christine est une épouse lamentant avec pudeur son veuvage.

2. Nous ne voyons pas que *moree* soit une forme de *mûre* (le fruit du roncier), non plus que le participe passé féminin de *maurer*, *meurer* (« mûrir »). Nous proposons de traduire par *morelle*. La morelle noire est cette plante (de la famille des Solanacées) aux baies noires et toxiques, qui porte les noms vulgaires d'*herbe aux magiciens*, *amourette*, *tue-chien*, *raisin de loup*. Il faut de toute manière entendre par cette image la lividité du teint, et, par métaphore, l'assombrissement moral.

Jean Régnier

(mort entre 1468 et 1472)

Bailli d'Auxerre à partir du 13 juillet 1424 (et par conséquent serviteur de la maison de Bourgogne), Jean Régnier, lors d'une mission vers Rouen, est fait prisonnier dans la forêt des Andelys, le 14 janvier 1432, par les partisans de Charles VII. Il est mené prisonnier à Beauvais, où sa détention va se prolonger une quinzaine de mois. Son *Livre de prison* (« Livre de captivité ») présente cette aventure, en insérant dans le dit autobiographique des pièces lyriques façonnées, dit le poète, à titre de passe-temps.

Les Fortunes & adversitez de feu no/ble homme Jehan re/gnier escuyer, en son / vivant seigneur / de Garchy et / bailly d'au/cerre/, Paris, Jean de la Garde, 25 mai 1526 ; *Les Fortunes et adversitez*, éd. E. Droz, Champion, 1923 (*S.A.T.F.*). — Champion (Pierre), *Histoire poétique du XVe siècle*, Champion, 1923, I, p. 227-284.

◆ *Nulz homs ne doit estre oyseux...* — Édition de 1526, f. *a* IIIv°-*a* IV. — Éd. : E. Droz, p. 3-4. — Au commencement de son livre, le poète prisonnier déclare son intention. Il use de la strophe « carrée » que forme le huitain d'octosyllabes chaque fois terminé par une sentence : la tournure rappelle le couplet de la ballade. Mais diversité est la devise de l'auteur : les deux premières strophes entrelacent trois rimes (ababbcbc), tandis que la troisième, enchaînant sur un homonyme (*racompter*, v. 49 / *contant*, v. 47), est composée en miroir sur deux rimes (a*b*a*bb*a*b*a) qui déclinent le paradigme sémantique de *compter/ conter*.

◆ *L'an trente et ung et quatre cens...* — Édition de 1526, f. *a*VI-*a*VIIIv°. — Éd. : E. Droz, p. 7-11. — Cette suite de strophes de même forme que celles du précédent extrait est narrative. Mais la singularité de l'aventure engage la subjectivité ; les circonstances font du récit un document historique et humain, et la conclusion du couplet par un vers de sentence (et parfois deux, v. 220-221) étoffe le propos jusqu'à l'exemplarité de la poésie morale. Pour n'être pas lyrique, ce schéma rhétorique favorise l'essor de la poésie personnelle du XV[e] siècle.

1. *Maille* a désigné une monnaie de très faible valeur, en cours sous les Capétiens. *N'avoir maille ni denier*, comme *n'avoir ni sou ni maille*, signifie : « être sans argent ».
2. Nom d'une troupe de partisans normands.
3. Le 14 janvier 1432 était un lundi.
4. L'accompagnement par un seul serviteur, qui pourrait avoir fait office de garde du corps, paraît fournir un indice sociologique sur la situation de Jean Régnier.
5. La guisarme, ou *gisarme*, était une arme d'hast présentant une lame asymétrique prolongée en dague et munie d'un ou de deux crochets. Conçue pour la taille et l'estoc, elle équipait des fantassins.
6. Nous ne croyons pas devoir affecter ce nom d'une majuscule qui le spécialiserait géographiquement pour désigner le Bocage normand ; il nous paraît être seulement une marque descriptive du paysage.
7. Jean Régnier s'avoue bourguignon !
8. Cette double prise d'Anglais et de leurs alliés répercute le climat de la guerre de Cent Ans.
9. *Enferg(i)er*, *enforger* veulent dire « mettre aux fers », par l'emploi de menottes, d'entraves, de chaînes.
10. Dans le lexique de la fauconnerie, les *jets* sont de petites courroies en cuir de bouc ou de chien, de la longueur d'une main, fixées aux tarses de l'oiseau, et tenues en main ou fixées à la longe ; *mettre aux gets* est une image pour désigner toute situation de captivité.
11. Nous hésitons pour rendre *pain festis* : pain comportant de la paille (à partir de *festu*) ou, par antiphrase, pain de fête ; notre traduction reste prudente.
12. Par rapprochement avec la rançon, très probable est le jeu de mots sur *compte*.

◆ LAY. — Édition de 1526, f. *d* IIv°-*d* III. — Éd. : E. Droz, p. 40-41. — Conformément à l'évolution du genre au XVe siècle, le poème annoncé par le titre se résume à une strophe de lai : 24 vers (heptasyllabes et trisyllabes), agencés suivant le schéma : 4 x a7a7a3b7b3c7. Ce couplet respecte ainsi, par le mètre et la rime, la structure en *quartiers*, que confirme la construction syntaxique (v. 1057, 1063 et 1069). Le poète s'exerce à rimer sur *faire* et ses dérivés, et crée l'effet de surprise, avec *faitz* (« faix », « fardeaux ») du vers 1057 et *confès* (v. 1069) : le travail rhétorique consiste aussi dans le jeu philologique. Cette séquence inaugurée par le *Lay* a justement pour intérêt de montrer l'exercice que le prisonnier pratique sur diverses formes poétiques, « Pour passer temps et pour apprendre » (*Fortunes et adversitez*, v. 18).

Leçon rejetée de 1526. 1051 : Helas *(+1)*.

◆ RONDEL. — Édition de 1526, f. *d* III-*d* IIIv°. — Éd. : E. Droz, p. 41. — Il s'agit d'un rondeau double en octosyllabes, de schéma *Aabba aabA aabbaA* (aux rimes entièrement féminines), enchaînant avec la pièce précédente par son jeu sur le paradigme de *faire*.

Leçon rejetée de 1526. 1080 : Et garder *(+1)*.

◆ FATRAS. — Édition de 1526, f. *d* IIIv°. — Éd. : E. Droz, p. 41-42. — Ce poème illustre la catégorie *impossible*, c'est-à-dire « incohérente », du fatras. Faire un fatras consiste, formellement, à développer un onzain (*AbaabbaabbA*) entre des vers d'emprunt : le premier, l'avant-dernier et le dernier vers de cette pièce sont les trois premiers vers du *Rondel* précédent. Stylistiquement, la composition procède d'une bifurcation : le vers initial (*Belle, bonne, doulce, bien faicte*) est transféré d'une situation d'invocation à une situation d'énonciation.

1. L'Hôtel de la Porte Barbette, dans le Marais (rue Barbette et rue Vieille-du-Temple), avait appartenu, au début du siècle, à la reine Isabeau de Bavière. C'est en sortant de chez elle que Louis d'Orléans fut assassiné, le 23 novembre 1407, par les hommes de Jean sans Peur.

◆ LE TESTAMENT. — Édition de 1526, f. *l* II-*l* IV. — Éd. : E. Droz, p. 128-131. — Il s'agit d'une partie du *testament*, comme la rubrique (f. *l* IV°) l'annonce, *que icelluy prisonnier fit, cuidant* (« sur le point de ») *mourir luy estant en la prison. Les Fortunes & adversitez* sont en priorité un journal poétique : incarcéré depuis plus d'une année, le bailli d'Auxerre craint réellement une mort prochaine (nous sommes en février 1433) ; ce testament sérieux s'adresse d'abord à ses proches, Isabeau Crestien son épouse et des amis auxerrois. Il s'agit aussi, notamment avec la symbolique appelée à rythmer une sorte de liturgie personnelle, du testament d'un poète, de ton assez neuf à l'époque. De neuf à quinze ans plus tard, Pierre de Hauteville, qui a vécu à Tournai et à Lille, devait composer une *Confession et Testament de l'amant trespassé de deuil* ; on pense aussi à l'œuvre majeure de Villon, quelque trente ans après Jean Régnier. Acte social autant que création littéraire, ce testament du poète bourguignon se développe sur 46 quatrains d'octosyllabes à rimes croisées (v. 3577-3774, y compris le texte de l'épitaphe, v. 3761-3774, un quatorzain d'octosyllabes de schéma inaccoutumé *aa*b*aa*bbbccdccd).

Leçons rejetées de 1526. 3639 : A toutes ◊ *3659 :* A tous *(il est probable que la majuscule initiale provient d'une mauvaise lecture de &, « Et »).*

1. *Crier merci*, dans le lexique militaire et précisément dans les circonstances du combat singulier, signifie « demander grâce » ; attestée dans ce premier sens depuis le XIIe siècle, l'expression s'emploie, comme on voit, dans le sens figuré, pour « demander pardon ».

2. *Jacobins* désigne (sans familiarité) les frères dominicains, dont le surnom s'explique par l'emplacement parisien de leur principal couvent, au Moyen Âge, rue Saint-Jacques (près de l'ancienne porte Saint-Jacques ; l'établissement avait été à l'origine, en 1218, un établissement hospitalier pour les pèlerins de Compostelle). Jean Régnier souhaite être inhumé dans un couvent (ce n'est pas sa paroisse), au nom, si l'on peut dire, de l'amitié posthume.

3. *Herbe*, dans la langue médiévale, désigne aussi (comme en latin *herba*) une plante.

4. La *livrée* (le mot, attesté dès 1290, est le participe passé féminin substantivé de *livrer*, pour une tenue « livrée » par un seigneur au personnel attaché à son service) désigne les habits dont l'étoffe, les boutons et les galons rappelaient les armoiries du maître. La *livree* désigne aussi, plus précisément, les rubans ou les galons dont on décorait les manches du vêtement. Jean Régnier invente pour ses obsèques une tenue dont la symbolique est amoureuse, morale et religieuse.

5. Le poète commente les deux éléments, le drap et sa décoration florale, suivant une *senefiance* double : le linceul atteste le dénuement du défunt, et sa couleur blanche, « douleur et grande humilité » ; la verdure de la plante, persistante, évoque la constance dans la loyauté ; le vert, en outre, signifie l'allégresse. Couleur de l'espérance et de la croissance, le vert, dans la liturgie chrétienne, se porte sur la chasuble et l'étole durant le temps ordinaire.

6. *Vanque* ou *venque* (*vanche* dans d'autres textes) est alors usité pour « pervenche » dans le nord et l'est de la France, d'où cet usage funéraire de parure florale paraît originaire ; en traduisant *venque* en « pervenche » (à l'intention de son public auxerrois), le poète propose en quelque sorte, avec le néologisme, l'implantation de cette coutume en Bourgogne.

7. *Chapeau*, *chapel* désigne une coiffure, en l'occurrence une couronne de fleurs tressées. Soit dit par parenthèse : *chapelet* (terme attesté dès le commencement du XIIIe siècle) se disait aussi pour la guirlande de fleurs portée en coiffure ; par analogie avec la couronne de roses de la Vierge, le terme, dès la fin du XIVe siècle, s'est appliqué à l'accessoire de dévotion ; avec cette spécialisation de sens, il évacuait le nom de *patenôtre* (*Pater noster*). *Rosaire*, en usage dès 1495, procède, entre les sens de « couronne de roses » et d'« objet de piété », de la même évolution que *chapelet*.

8. *Menestriers* est trisyllabique.

9. Le Moyen Âge avait un sens expansif du deuil en tant que manifestation publique.

10. Le testament a compté (v. 3601-3632) une prière liminaire à Dieu, Notre-Dame, saint Michel et tous les saints et saintes du paradis.

11. *Monstier*, autant dire *moûtier*, est ici employé, comme on voit, dans son sens propre d'« église de monastère ».

12. Le poète proteste encore, implicitement, de son atavisme bourguignon ! Mais les vignerons, la suite le montre, sont la figure même de la peine et du travail.

13. Le *sol*, c'est-à-dire le « sou », était une pièce (ici en argent) valant le douzième de la livre, soit douze deniers.

14. Le *luminaire* désigne entre autres, au Moyen Âge, depuis 1176, l'ensemble des lumières (notamment de source artificielle) servant à l'éclairage, dans l'usage domestique aussi bien que lors d'une cérémonie. Il est à préciser qu'il existait une différence de qualité, sensible dans le prix de revient, entre la chandelle (de suif) et le cierge (de cire).

15. Le testateur demande une messe à note, c'est-à-dire haute en plain-chant (par opposition à la messe basse) ; il souhaiterait une messe déchantée, c'est-à-dire avec un chœur à plusieurs voix.

Baudet Herenc

(première moitié du xve siècle)

Baudet Herenc a longtemps résidé en Flandre bourguignonne. Il a composé vers 1425 un *Parlement d'Amour*, qui relève de l'influence exercée par la *Belle Dame sans Mercy*, publiée l'année précédente par Alain Chartier. Son *Doctrinal de la seconde rhétorique* date de 1432. Ce théoricien, ou plutôt cet amateur éclairé de la « seconde rhétorique », se doublait d'un poète de talent. Lors d'une rencontre à Chalon-sur-Saône (d'où, sans doute, il était originaire), Charles d'Orléans lui donna de l'argent, le 7 avril 1449, en récompense pour des ballades qu'il avait composées et présentées devant lui.

◆ LE DOCTRINAL DE LA SECONDE RHETORIQUE. — *Ms.* : Rome, Cité du Vatican, Regina 1468 (xve siècle). Nous en reproduisons la partie qui traite du rondeau et du fatras (f°s 110-111). — Éd. : E. Langlois, *Recueil d'Arts de Seconde Rhétorique*, Imprimerie nationale, 1902 (rééd. Genève, Slatkine, 1974), p. 189-195.

1. Cette mention de la rubrique atteste qu'en 1432 le rondeau simple ou double est fait pour être mis en musique.

Rossignol, a ta bienvenue... — Structure : 8 *A*abb*a* bb*aA* *a*abb*aA*. Le thème de ce poème, le rossignol messager de l'amour, parcourt notre littérature, aussi bien narrative, comme en témoigne le lai de *Laüstic*, de Marie de France.

Leçon rejetée de Regina 1468. Titre : et de tailles diverses et nouvelles *(nous reportons cette précision à la rubrique).*

1. Il faut entendre que le vers (de même mètre) est octosyllabe si la rime en est masculine et ennéasyllabe si la rime en est féminine.

J'aime qui m'aime... — Forme : 8 Abba abA abbaA. Le rondeau LXV de Charles d'Orléans comporte le même refrain ; voir p. 382.

Leçons rejetées de Regina 1468. Titre : Aultres r. ◇ *2 :* j. m'en p. ◇ *6 :* j. devers moy *(corr. Langlois).*

Gardés le bien... — Forme : 10A4a10b10b4a 10a4a10b10A 10A4a10b10b4a10A. C'est l'alternance des vers longs et courts (pairs en l'occurrence : décasyllabes et quadrisyllabes) qui vaut à ce rondeau la qualification de *layé*, puisque l'hétérométrie était l'un des caractères du lai, du moins traditionnel. Le rondeau hétérométrique est peut-être l'une des formes nouvelles annoncées plus haut par Baudet Herenc. Du point de vue thématique, le poème, évoquant le cœur, s'inspire lointainement, tout comme le lyrisme amoureux de l'époque, du système allégorique du *Roman de la Rose* (Dangier peut y représenter la pudeur féminine, ou la crainte de la calomnie).

Leçon rejetée de Regina 1468. Titre : et s'appel r. l.

Par Doulx Regard... — Structure : 10A*bb*a a*b*A a*bb*aA. Ce poème recourt encore au style du *Roman de la Rose* pour exprimer l'émoi amoureux. Nous reproduisons l'intégralité du refrain.

Leçon rejetée de Regina 1468. 1 : l'amoureur

1. La métaphore de l'amour archer se renouvelle en s'étoffant au lexique de l'artillerie.

2. La bombarde (du latin *bombus*, « bruit retentissant ») désignait depuis le deuxième tiers du XIV[e] siècle une machine de guerre servant à lancer de grosses pierres.

3. Le poète pratique ici la césure épique ; celle-ci n'est pas incongrue dans le décasyllabe, qui demeure alors le vers héroïque.

Par ung regard contrefait... — Structure : 7Aabba aabA aabbaA. L'allégorie de Faulx Semblant atteste encore l'influence lointaine du *Roman de la Rose.*

Vierge, a qui Dieu se maria... — La qualification de *simple* renvoie au format du fatras : une strophe, précisément un onzain de structure 8Aa*b*aa*bb*a*b*a*B*, dont un distique donné, A*B*, fournit le premier et le dernier vers, imposant du même coup le mètre et les timbres de rimes. Le *fatras* est dit *enté* (« greffé ») sur ce distique. L'épithète de *possible* se rapporte au sens : le contenu, de l'ordre du possible, rend le fatras cohérent. On voit, par la primauté que le *Doctrinal* donne au fatras possible, que le genre ne se définit pas, selon l'expert en seconde rhétorique, par son sens (absurde), mais par sa façon, qui consiste à farcir un distique. En l'occurrence, le sujet, religieux, est une improvisation de prière mariale : il est possible que sans le préciser, Baudet Herenc livre ici l'exemple d'un type de fatras mis au concours dans un puy de ville septentrionale ; on sait par exemple qu'au puy d'Amiens se pratiquait le « fatras divin » (voir G. Gros, *Le Poète, la Vierge et le Prince du puy*, Klincksieck, 1992, p. 54).

Leçon rejetée de Regina 1468. 3 : repaira

Ce premier jour de l'anee... — Le *double fatras* (possible ou impossible)

se compose de deux fatras simples que les deux vers initiaux viennent encadrer dans un ordre inverse. Cet exemple a pour schéma : 7 *AB Aabaab/ b/ abaB BA BbabbaababA*. Cette fois, le fatras possible est un poème d'étrennes, à réciter le Jour de l'an ; l'hommage amoureux y adopte le ton courtois. On voit que ce genre poétique, dans sa catégorie cohérente, pourrait bien avoir été conçu comme une improvisation reçue lors d'une fête soit religieuse, soit laïque.

Leçons rejetées de Regina 1468. Rubrique: e. fenir par la seconde l. *(corr. Langlois)* ◊ *5 :* v. mecy g.

La chose va tres mal... — On voit comment le *fatras impossible* évoque et anime des *impossibilia*, peut-être avec des intentions satiriques plus ou moins avouées.

Il n'est bruvage que de vin... — Ici encore, le grotesque, l'absurdité, le bouleversement méthodique de l'ordre naturel par une sorte de délire narratif suggèrent le rapprochement avec la peinture de Jérôme Bosch.

Leçon rejetée de Regina 1468. 1 : buvage *(nous aurions pu corriger en* buvrage, *forme que l'on trouve au dernier vers).*

1. Au singulier, le mot, venu du latin ecclésiastique *vigilia* (« veillée religieuse »), appartient au lexique de la liturgie chrétienne pour désigner l'office célébré la veille d'une fête du calendrier religieux ; employé ici au pluriel, dans le sens extensif de vigiles des morts, il évoque l'office célébré la veille d'un enterrement.

2. Nous maintenons le sens premier d'*émir* dans la traduction de ce mot venu d'ailleurs de la langue arabe (encore que nous ne sachions pas identifier Baquin), à cause notamment de l'évocation ultérieure d'un Sarrasin. Mais le mot « amiral » a désigné dans notre langue le « chef de la flotte » dès le début du XIII[e] siècle.

3. Le *tupin* est un pot, en terre ou en fer ; le mot est resté dans le parler régional du Forez.

Charles d'Orléans

(1394-1465)

Neveu du roi Charles VI, cousin germain du roi Charles VII, père du futur roi Louis XII, ce prince, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (25 octobre 1415), devait être détenu en Angleterre durant vingt-cinq ans. Orphelin dès l'adolescence, prématurément jeté dans les affres de la guerre civile, deux fois veuf, ce difficile et fin poète a pu passer pour mièvre parce que la pudeur est la politesse de sa mélancolie. Son œuvre se partage principalement entre un « livre des ballades » et une ample collection de rondeaux.

Charles d'Orléans, *Poésies*, éd. P. Champion, 2 vol., Champion, 1923 ; rééd. 1989. Charles d'Orléans, *Ballades et rondeaux* (bilingue), éd. J.-Cl. Mühlethaler, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1992. — CHAMPION (Pierre), *Vie de Charles d'Orléans (1394-1465)*, Champion, 1911 ; POIRION (Daniel), *Le Poète et le Prince* ; *Le Lexique de Charles d'Orléans dans les Ballades*, Genève, Droz, 1967 ; PLANCHE (Alice), *Charles d'Orléans ou la recherche d'un langage*, Champion, 1975 ; GALDERISI (Claudio), *Le Lexique de Charles d'Orléans dans les Rondeaux*, Genève, Droz, 1993.

◆ LA RETENUE D'AMOURS. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 25458 (*O*), p. 1-14 (ce manuscrit, le recueil personnel du prince, n'eſt pas folioté, mais paginé). — Éd. : P. Champion, I, pièce I, p. 1-16 ; J.-Cl. Mühlethaler, p. 30-55. — Ce poème sans titre, que l'on peut dater d'avant 1415, eſt le premier de l'œuvre ; c'eſt Pierre Champion qui le nomme *La Retenue d'Amours* à partir d'une indication interne : l'auteur, se donnant pour suzerain Cupidon, paſtiche, en 40 dizains de décasyllabes à rime suivie, l'usage féodal de la retenue d'hommage.

Leçon rejetée de O. 208 : Salmon *(-1)*.

◆ BALLADE LX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 86. — Éd. : P. Champion, I, Ballade LX, p. 84-85 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 60, p. 174-177. — Forme : 3 huitains d'oċtosyllabes de ſtruċture a*b*a*bb*cc*B* + envoi quatrain *b*cc*B*.

1. *Creseïde* eſt Cressida, fille du devin Calcas, aimée de Troïlus (héroïne du *Filoſtrato* de Boccace) ; *Yseud*, épouse du roi Marc, eſt l'amante de Triſtan ; *Elaine* eſt Hélène, épouse de Ménélas, enlevée par Pâris. Ces exemples d'amantes illuſtres unissent à la légende antique le mythe médiéval.

◆ BALLADE LXVI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 93. — Éd. : P. Champion, I, Ballade LXVI, p. 91-92 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 66, p. 186-189. — Forme : 3 huitains de décasyllabes, de gabarit a*b*a*bb*cc*B* + envoi quatrain *b*cc*B*. La Saint-Valentin eſt une fête alors ariſtocratique, que Charles d'Orléans a connue en Angleterre (c'eſt dans le *Parliament of Birds* de G. Chaucer que le valentinage eſt atteſté pour la première fois) : elle eſt devenue la fête des amoureux parce que ce jour passait pour celui de l'appariement des oiseaux.

◆ BALLADE LXIX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 96-97. — Éd. : P. Champion, I, Ballade LXIX, p. 95-96 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 69, p. 192-195. — Forme : 3 onzains d'oċtosyllabes, de formule *a*b*a*bb*cc*deeD + envoi quatrain deeD. Comme la précédente, cette pièce (composée, suivant P. Champion, avant novembre 1437) relève, dans l'œuvre, du cycle du veuvage courtois.

◆ BALLADE LXXIV. — *Ms.* : *ibid.*, p. 122. — Éd. : P. Champion, I, Ballade LXXIV, p. 121-122 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 74, p. 236-239. — Suivant P. Champion (*Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*, Champion, 1907, p. 20), cette pièce autographe a été transcrite poſtérieurement dans le recueil à la place où elle eſt. Il s'agit

d'une ballade sans envoi, en huitains d'octosyllabes, de structure : a*ba*b*bc*bC.

◆ BALLADE LXXV. — *Ms.* : *ibid.*, p. 194, où le vers 18 est autographe (écrit dans la marge, lors d'une révision de la copie par l'auteur). — Éd. : P. Champion, I, Ballade LXXV, p. 122-123 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 75, p. 238-241. — Ce poème a probablement été composé autour de mai 1433 ; durant ce mois, Charles d'Orléans et le duc Jean de Bourbon séjournèrent à Douvres (P. Champion, *Vie de Charles d'Orléans*, p. 200). Il s'agit d'une ballade en septains de décasyllabes obéissant au schéma : *a*b*a*bbcC + envoi bbcC.

◆ BALLADE LXXVI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 195-196. — Éd. : P. Champion, I, Ballade LXXVI, p. 123-125 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 99, p. 288-291. — GROS (Gérard), *Le Poète, la Vierge et le Prince*, p. 98-103. Rangé dans la section des ballades, ce poème est en réalité un chant royal, amplifiant le format de la ballade jusqu'à 5 dizains de décasyllabes de formule *ababbccd*c*D* et comportant un envoi cinquain cc*d*c*D*. Suivant P. Champion (*Vie de Charles d'Orléans*, p. 208), sa composition remonterait à mai 1434. Chant royal par l'ampleur et la solennité de la forme, par les thèmes et le propos c'est un poème de prince. Son audience au cours des siècles, et singulièrement au nôtre, l'a fait considérer comme une prière patriotique. Celle-ci comporte une structure de convention : « clergie », noblesse et tiers état sont successivement exhortés, dans l'ordre hiérarchique, à prier pour la paix. Mais la marque personnelle du prince courtois se repère aux couplets encadrant cette « revue des états » : le prince, au premier dizain, sollicite l'intercession de la Vierge, dont le pouvoir est à la fois politique et atemporel ; dans la cinquième et dernière strophe avant l'envoi, le poète courtois prend en compte le désir des *galans* et *amans*.

◆ BALLADE LXXXIII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 211. — Éd. : P. Champion, I, Ballade LXXXIII, p. 134 ; J.-Cl. Mühlethaler, Ballade 106, p. 302-305. — Forme : 3 huitains de décasyllabes de structure *a*b*a*bb*c*b*C* + envoi b*c*b*C* (sans *Prince*, un prince peut s'en dispenser !). Poème épistolaire par sa nature (le prisonnier s'en remet pour son affaire à un prince ami), cette ballade a pour fonction l'hommage à la dame par messager interposé. L'objet politique (supposé) de la mission s'arrête au *Premierement* du vers 9 : l'expérience de la captivité paraît se résumer à la priorité du sentiment amoureux.

1. Jean (Ier), duc de Bourbon, comte d'Auvergne et de Forez, époux de Marie, duchesse de Berry, fille du duc Jean (le prince aux *Très Riches Heures*). Comme Charles d'Orléans et tant d'autres princes de France, Jean de Bourbon avait été fait prisonnier par le roi d'Angleterre Henri V à la bataille d'Azincourt. Il devait mourir à Londres, le 15 janvier 1434, épuisé, malade, abandonné, âgé de 53 ans. Ses restes attendirent 1452 pour être ramenés à Souvigny, où ils reposent dans la Chapelle Vieille de l'église prieurale. Jean de Bourbon passa trois fois en France durant sa captivité : en 1420-1423 (à Dieppe et en Normandie) ; en 1429 (à Calais) et en 1433 ; la ballade peut avoir été écrite à l'occasion de l'un ou l'autre de ces voyages. Pierre Champion la date de mai 1432 (Charles d'Orléans, *Poésies*, I, p. XXIII).

2. Verrait-on, dans cette *desirance Que tous avons*, une allusion à la devise *Allen* du duché de Bourbon ? Le fait n'est pas impossible, encore que l'y deviner n'est peut-être qu'excès de subtilité : le poème ne mentionne pas un autre mot du même duché, *Esperance*, que le contexte paraissait pourtant imposer !

3. Amicale taquinerie de Charles d'Orléans à l'égard de son ami, de treize ans son aîné, vu la mission qu'il lui confie ?

4. Allusion probable, et discrète, à la séparation conjugale dont Jean de Bourbon lui-même est victime, du fait de la captivité.

5. Issu d'une vieille famille du Bourbonnais qui possédait demeure à Souvigny, haut fonctionnaire du duché, procureur du duc Jean pour la paix en 1417, Guillaume Cadier conduisit — à ses frais — les négociations pour le rachat de son prince (il fit entre 1415 et 1434 dix voyages en Angleterre, où il lui arriva de séjourner quatorze mois). La présente allusion prouve qu'il était connu de Charles d'Orléans, pour les affaires duquel — on le sait par ailleurs — il s'était dépensé ; après 1440, il devait fréquenter le cercle littéraire de Blois. Président de la Chambre des comptes du Bourbonnais avant 1428, Guillaume Cadier fut anobli l'année suivante.

◆ RONDEAU XXXVIII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 372. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau XXXVIII, p. 311-312 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 117, p. 462-463. — Forme : 8 ABba AbA abbaAB. Dans la transcription de l'original, et pour la série des rondeaux, nous gardons l'abréviation manuscrite *etc.*, et par conséquent nous ne restituons pas la reprise du refrain dans son intégralité : il nous semble en effet que, chez Charles d'Orléans, cette reprise peut être d'un, de deux ou de trois vers pour d'évidentes raisons de syntaxe ou seulement selon l'appréciation du lecteur. Nous ne nous dissimulons pas le caractère arbitraire de ce qui reste notre choix.

◆ RONDEAU XLVI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 380. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau XLVI, p. 315-316 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 133, p. 478-479. — Structure : rondeau simple en pentasyllabes, de structure *A*Bb*a* *a*b*A*B *a*bb*aA*. Penser et dire, en antithèse, trahissent un conflit psychologique imposé par la relation sociale. Plus tard, Jean Lemaire de Belges va user de ces notions pour définir emblématiquement son esthétique.

◆ RONDEAU LV. — *Ms.* : *ibid.*, p. 389. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau LV, p. 320-321 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 151, p. 496-497. — Forme : rondeau simple en octosyllabes, de forme A*Bb*a a*b*A a*bb*a A*B*.

◆ RONDEAU LXV. — *Ms.* : *ibid.*, p. 399. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau LXV, p. 326-327 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 169, p. 514-515. — Forme : 8 Abba aba abbaA.

1. Ce poème développe le même incipit-refrain qu'un spécimen de rondeau simple publié par Baudet Herenc dans son *Doctrinal* ; voir p. 355.

2. Le chaperon est un capuchon détaché de la chape et pourvu d'une pèlerine appelée *collet* ou *guleron*.

3. Ce vers pourrait expliquer la popularité contemporaine du refrain : celui-ci serait un incipit de chanson. Inversement, la chanson adopterait la forme du rondeau.

◆ RONDEAU LXVI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 400. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau LXVI, p. 327-328 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 171, p. 516-517. — Forme : 8 *A*Bb*a* *a*b*A*B *a*bb*aA*.

1. *Traisner festu devant vieil chat* : expression proverbiale attestée par exemple dans les farces contemporaines ; elle signifie : « perdre son temps » (à vouloir attraper quelqu'un).

◆ RONDEAU CX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 436. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CX, p. 353 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 228, p. 574-575. — Forme : 8 A*B*b*a* a*b*A a*bb*aA*B*.

Leçon rejetée de O. 8 : Sourges

1. Une chambre *natee* est une chambre au sol et aux murs couverts de nattes — l'équivalent de notre moquette : l'image est celle du confort douillet.

◆ RONDEAU CC. — *Ms.* : *ibid.*, p. 387. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CC, p. 404-405 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 146, p. 492-493. — Forme : 7 *Abba abA abbaA*. Le dernier couplet pose un problème de sens : si *nouvelles* doit s'analyser comme un substantif (et non un adjectif substantivé), il faut entendre qu'il est en milieu mondain des vieilles femmes qui disent les nouvelles ou portent les messages ; dans l'un et l'autre cas, l'évocation peu ou prou esquisserait un type, celui de la femme futile mais agréable, ou celui de la vieille entremetteuse favorisant secrètement les amoureux. Il nous paraît toutefois que, dans ce sens, *faire les nouvelles* est d'une platitude inusitée sous la plume de Charles d'Orléans, et pour la cohérence du propos (le désir féminin de l'amour selon les âges de la vie), nous préférons tenir *nouvelles* pour l'adjectif substantivé : ces femmes joueraient la naïveté en ne désespérant pas de l'amour. On voit que la sobriété formelle du rondeau n'implique nullement l'insignifiance de son programme.

◆ RONDEAU CCVI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 392. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCVI, p. 408 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 156, p. 502-503. — Rondeau simple de schéma : 8 A*B*b*a* a*b*A*B* a*bb*aA.

◆ RONDEAU CCXLII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 454. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCXLII, p. 429 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 243, p. 592-595. — Rondeau simple en décasyllabes, de structure A*bb*a a*b*A*B* a*bb*aA. Le débat, avec le cœur pour protagoniste, était alors un genre à la mode dans le poème à forme fixe (cf. Villon, p. 423).

◆ RONDEAU CCCXXIX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 284. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXXIX, p. 480 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 33, p. 376-377. — Forme : 8 *AA*Bb*a* *aa*b*AA*B *aa*bb*aA*.

◆ RONDEAU CCCXXX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 284. — Éd. : P. Champion, II,

Rondeau CCCXXX, p. 480 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 33, p. 376-377. — Rondeau simple en octosyllabes, de forme A*bb*a *ab*A *abb*aA. Indissociable de la pièce précédente (plus connue), ce rondeau forme avec elle le second volet d'un diptyque : à l'apostrophe du prince répond (avec une liberté singulière) le marchand forain. Il appartient à Alice Planche d'avoir montré, avec un luxe de fines remarques, comment ce couple de poèmes recouvre la tradition du jeu-parti, et plus précisément du débat moral (« *Petit mercier, petit panier*... Le débat du grand et du menu », *Mélanges Pierre Le Gentil*, C.D.U. S.E.D.E.S., 1973, p. 661-671). Charles d'Orléans a su plier à la dramatisation la forme lyrique du rondeau.

◆ RONDEAU CCCXXXVII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 293. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXXXVII, p. 484-485 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 42, p. 384-387. — Rondeau simple en quadrisyllabes, de schéma ABba abAB abbaA.

1. Alice Planche (art. cité, p. 667) rapproche à bon escient ce premier vers du refrain du vers 26 de l'*Epitaphe Villon*, autrement connue sous le titre de *Ballade des Pendus* : « Puis ça, puis la, comme le vent varie ».

◆ RONDEAU CCCXXXVIII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 294. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXXXVIII, p. 485 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 43, p. 386-387. — Forme : 8 AA'*B*ba aa*b*AA'*B* aa*bb*aA.

Leçon rejetée de O. 11 : estudirons

1. Savonnière, Loir-et-Cher, au sud de Blois, entre Cheverny et Chaumont-sur-Loire, où ce manoir se voit toujours : il s'agissait de la maison de campagne de Jean de Saveuses, gouverneur de Blois. *Deça* s'entend sans doute par rapport à la Loire.

◆ RONDEAU CCCXXXIX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 295. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXXXIX, p. 486 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 44, p. 386-389. — Rondeau simple en octosyllabes, de structure A*bb*a *ab*A *abb*aA.

◆ RONDEAU CCCXLVII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 477. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXLVII, p. 490 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 281, p. 632-633. — Rondeau simple en décasyllabes, de forme : A*bb*a *ab*A *abb*aA.

1. *Souper ou baing*, autant dire : « dîner aux étuves » — celles-ci évoquant la part polissonne de la vie.
2. Le *plaisir de la pie* est le « plaisir de boire » (dans le parler forézien, une *margot*, nom familier de la pie, désigne encore l'ivresse).

◆ RONDEAU CCCXLVIII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 478. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXLVIII, p. 491 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 283, p. 634-635. — Rondeau simple en heptasyllabes, de structure A*B*ba *ab*A*B* *abb*aA*B*.

1. C'est *l'ordonnance de Dieu* non seulement en raison du cours des saisons, mais encore, et par voie de conséquence, pour l'observation des principes diététiques.

◆ RONDEAU CCCXLIX. — *Ms.* : *ibid.*, p. 482. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXLIX, p. 491-492 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 291, p. 642-643. — Rondeau simple en décasyllabes, de structure *A*Bb*a* *a*b*A* *a*bb*aA*.

Leçon rejetée de O. 8 : ilz l. p.

◆ RONDEAU CCCLI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 484. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCLI, p. 493 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 292, p. 642-643. — Rondeau simple en heptasyllabes, de forme *Abab abA abbaA*.

◆ RONDEAU CCCLXXVI. — *Ms.* : *ibid.*, p. 498. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCLXXVI, p. 508 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 307, p. 660-661. — Rondeau simple en pentasyllabes, de structure A*B*A' aA a*b*aA*B*A'.

◆ RONDEAU CCCXCIV. — *Ms.* : *ibid.*, p. 507. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXCIV, p. 519 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 319, p. 672-673. — Structure : 7 A*Bb*a a*b*A*B* a*bb*aA.

1. Répondait au nom de Baude un chien de chasse de Charles d'Orléans.

2. *Buissonner*, « aller dans les buissons », est un terme de vénerie spécialement appliqué au chien de chasse, et synonyme d'*embûcher*, « se tapir pour guetter » ; il semble que le poète en évacue la notion d'affût : Baude le vieux chien doit faire, si l'on ose écrire, la chasse buissonnière.

3. Le *briquet* désigne un chien de chasse de petite taille.

◆ RONDEAU CCCXCVII. — *Ms.* : *ibid.*, p. 509. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCXCVII, p. 521 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 322, p. 674-677. — Rondeau simple en octosyllabes, de forme *A*Bb*a* *a*b*A* *a*bb*aA*B.

◆ RONDEAU CCCC. — *Ms.* : *ibid.*, p. 510. — Éd. : P. Champion, II, Rondeau CCCC, p. 522-523 ; J.-Cl. Mühlethaler, Rondeau 324, p. 676-679. — Rondeau simple en octosyllabes, de formule A*Bab* a*b*A a*bb*aA*B*.

Complainte anonyme

◆ DE NOSTRE DAME. — *Ms.* : Nevers, Bibl. mun., MS /G/ 6 (*N*), *Heures de la Vierge, suivies de l'Office des morts*, sans doute à l'usage du diocèse de Bayeux, XVe siècle, parchemin, p. 199-213. — Éd. : G. Tilander, « Chansons inédites tirées de deux manuscrits de *Modus* », *Neuphilologische Mitteilungen*, 1933, p. 173-202. Nous contrôlons notre version au moyen de l'édition procurée par G. Tilander essentiellement à partir des manuscrits de Paris, B.N.F., fr. 1300, f°s 245v^o-246v^o

(pour les 140 premiers vers) et n.a.fr. 10044, f°s 152v°-156v°. — Cette oraison à la Vierge, conservée dans 8 manuscrits au moins, paraît être un bon témoin des formes qu'a prises le sentiment religieux au XVe siècle. Le poème se compose de 18 douzains (à rimes *singulières*) hétérométriques (heptasyllabes et trisyllabes) de formule a7a3b7a7a3b7b7b3a7b7b3a7 ; l'ensemble est encadré par un prologue et un épilogue qui sont l'un et l'autre un douzain d'heptasyllabes *aabaabbbabba*.

Leçons rejetées de N. 2 : exellente ◊ *3 :* complaite ◊ *19 :* plingier ◊ *25 :* E. si ay *(+1)* ◊ *29 :* Nonsavoir ◊ *33 :* voier ◊ *37 :* a p. s'encline ◊ *48 :* Parvienenent a gloire mondaine ◊ *63 :* M. s. a gloire v. *(-1)* ◊ *80 :* T. villement *(+1)* ◊ *101 :* Coustumer ◊ *102 : vers manquant* ◊ *107 :* cree ◊ *113 :* obsecure ◊ *130 :* P. ay fais ◊ *132 :* crespien ◊ *138 : vers manquant* ◊ *167 :* T. en ordie *(+1)* ◊ *175 :* q. se plaignent *(+1)* ◊ *222 :* Mettre l'. ◊ *225 :* suppriant ◊ *234 :* m. deporte *(+1)*.

1. Le mot de *complainte* (que l'on retrouve plus loin au vers 229, premier du douzain d'épilogue), annonce le ton du poème, mais en désigne aussi la forme. Voir J. Molinet, *L'Art de Rethorique*, § 34, *Simple lay*, p. 434.

2. Cette *chapelle de Liesse* (nous affectons le dernier nom d'une majuscule) nous paraît s'identifier à Notre-Dame de Liesse, lieu célèbre de pèlerinage marial, au nord-est de Laon. On sait par exemple que Charles d'Orléans, durant un voyage (sans doute pour affaires politiques) dans le nord de la France, s'y arrêta le 7 septembre 1443 (vigile de la Nativité de la Vierge) et s'y fit transcrire les oraisons de Notre-Dame (P. Champion, *Vie de Charles d'Orléans*, p. 341). Il est probable que le texte que nous publions est une de ces oraisons, sinon même la seule qui eût existé.

3. Ce douzain, manquant au texte du manuscrit de Nevers (comme à celui du manuscrit de Paris, fr. 10044), nous le restituons à partir de la version éditée par G. Tilander, dans laquelle il s'agit de la treizième strophe du poème (p. 195-196).

4. Nous corrigeons d'autorité ; la version qu'édite G. Tilander donne ici : *Car voz face Met l'*. (le verbe est au présent du mode indicatif, et non au mode subjonctif à valeur de souhait).

George Chastelain

(1405 ? - 1475)

Né dans le comté d'Alost en Flandre, étudiant à Louvain, il séjourne une dizaine d'années en France après le traité d'Arras (1435). Rentré en 1445 dans le duché de Bourgogne, il en devient en 1455 l'*indiciaire* — l'historiographe officiel — en résidence à Valenciennes. Dans cette ville, comme chroniqueur et poète rhétoriqueur,

il inaugure une lignée où vont s'illustrer successivement, au long des deux générations suivantes, Jean Molinet, puis le jeune Jean Lemaire de Belges.

Œuvres de Georges Chastellain, éd. J. Kervyn de Lettenhove, 8 vol., Bruxelles, 1863-1866. — PÉROUSE (Gabriel), *Georges Chastellain ; étude sur l'histoire politique et littéraire du XV[e] siècle*, Bruxelles, Hayez, 1910 ; HOMMEL (Luc), *Chastellain 1415-1474*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1945.

◆ LE MIROIR DE MORT. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 1816 (*Pi*), XVI[e] siècle, respectivement f[os] 4r°-4v° et f[os] 8v°-9r° ; *ms.* de contrôle : Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3521, XV[e] siècle. — Éd. : J. Kervyn de Lettenhove, *Œuvres de Georges Chastellain*, VI, 1864 ; T. Van Hemelryck, George Chastelain, *Le Miroir de Mort*, Louvain-la-Neuve, 1995, respectivement p. 64-65 et 77-78. — Composé entre 1436 et 1450, ce poème se rattache au genre de l'*ars moriendi* et comme tel cultive le thème du mépris du monde, le *contemptus mundi*. Il est rédigé en 96 huitains d'octosyllabes de structure abaabbcc, forme dont Chastelain pourrait être l'inventeur (voir J. Molinet, *L'Art de Rethorique*, p. 433). Nous présentons une première série de huitains employant le motif formulaire *ubi sunt* (associé aux dames illustres de jadis), et une seconde qui nous paraît inaugurer le thème littéraire du macabre. Ces deux extraits attestent, comme Tania Van Hemelryck l'a montré, l'influence de Chastelain sur le Villon du *Testament*.

Leçons rejetées de Pi. 157 : l'emperris A. *(-1)* ◊ *169 :* O. e. de H. *(+1)* ◊ *176 :* n. p. faillir

1. Ces « preuses » (comme disait encore le XV[e] siècle) sont des parangons féminins de bravoure.

2. Fondatrice légendaire de Babylone et, reine-architecte, de ses jardins suspendus.

3. Reine qui vengea la mort de son fils en décapitant Cyrus.

4. Reine des Amazones, tuée par Achille au siège de Troie.

5. Olympias, mère d'Alexandre, fut exécutée sur l'ordre de Cassandre, et son corps exposé aux bêtes sauvages.

6. Agrippine, mère de Néron ; le motif de la curiosité morbide et sadique de son fils est attesté à partir de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

7. Hécube perdit à la guerre de Troie son époux Priam et presque tous ses enfants.

8. Hélène de Sparte, femme de Ménélas : sa beauté légendaire fut à l'origine de la guerre de Troie.

9. Chaste Romaine qui, outragée par Tarquin, aima mieux se tuer que survivre.

François Villon

(1431 - après 1463)

François de Montcorbier, d'ascendance bourbonnaise, naît à Paris sous l'occupation anglaise, l'année même où meurt Jeanne d'Arc. Il a trente-sept ans de moins que Charles d'Orléans, vingt-six de moins que George Chastelain et quatre ans de plus que Jean Molinet. Il est orphelin de père de bonne heure, et son nom lui vient du tuteur qui surveille ses études, Guillaume de Villon, religieux de Saint-Benoît-le-Bétourné. En 1452, François Villon est licencié et maître ès arts. Mais ce clerc devient vite un mauvais garçon : coupable de meurtre lors d'une rixe en juin 1455, il s'enfuit pour ne regagner Paris qu'un semestre plus tard, à la faveur d'une lettre de rémission de Charles VII. À la fin de l'année 1456, il participe au fameux cambriolage du coffre du Collège de Navarre. C'est dans cette période qu'il rédige son *Lais*, dont on retire une impression de détresse morale et de misère affective. Suivent quatre années d'errance durant lesquelles Villon, peut-être en quête d'un protecteur et mécène, séjourne à Blois à la cour de Charles d'Orléans (soit en décembre 1457, soit en juillet 1460) et peut-être à Moulins, auprès du duc Jean II de Bourbon. Il tâte aussi des prisons de l'évêque d'Orléans, à Meung-sur-Loire, et recouvre sa liberté lors de l'avènement du roi Louis XI (22 juillet 1461). C'est alors — il a 30 ans — qu'il compose son *Testament*. Prétexte à une longue série de legs burlesques et par conséquent à une revue satirique des personnalités parisiennes, cette œuvre comporte une émouvante méditation sur la précarité des choses, des confidences sincères, des observations désenchantées sur la vanité de l'amour. D'autres œuvres éparses sont aujourd'hui rassemblées par les éditeurs sous la rubrique des « Poésies diverses » ou des « Poèmes variés ». Villon, sans doute, ne se soucia pas de colliger sérieusement son œuvre. De fait, la première édition de ses poèmes, imprimée par Pierre Levet en 1489, devait paraître posthume (on perd la trace de Villon après 1463). Le *bon follastre* semble même n'avoir pas cru à la pérennité de l'écrit. Tandis qu'un Charles d'Orléans veille à la mise au net de ses textes sur parchemin, support présumé inaltérable, Villon parle de rédiger son testament sur papier. Comptait-il davantage sur la transmission orale, à la faveur des refrains courant par les rues ? À cet égard la postérité lui a donné raison, puisque l'évanescence des « neiges d'antan » aussi bien que les couleurs sombres de la *Ballade des Pendus* sont entrées dans la mémoire collective. L'œuvre de Villon, délibérément personnelle, enregistre moins un parcours autobiographique qu'elle ne dépeint avec vivacité, dérision quelquefois, un représentant de l'humanité souffrante. Le lyrisme ancien des jongleurs se colore ici de l'expérience de l'échec et du constat de l'exclusion. La recherche d'absolution et peut-être de rédemption par

l'écriture force la sympathie. De loin Villon fait signe à Baudelaire par son pessimisme lucide (et son exigence prosodique), à Rimbaud par une audace qu'il pousse très consciemment jusqu'à l'effronterie, à Verlaine par une sorte de mélancolie tendre et aussi parfois par une musique douce et triste. Ce clerc déclassé nous touche comme le premier des poètes maudits.

François Villon, *Œuvres*, éd. A. Longnon, 4e éd. revue par L. Foulet, Champion, 1967 (*C.F.M.A.*, 2) ; *Le Testament Villon,* éd. J. Rychner et A. Henry, 2 vol. (I, Texte ; II, Commentaire), Genève, Droz, 1974 (*T.L.F.*, 207-208) ; *Le Lais Villon et les Poèmes variés*, éd. J. Rychner et A. Henry, 2 vol. (I, Texte ; II, Commentaire), Genève, Droz, 1977 (*T.L.F.*, 239-240) ; *Le Testament Villon, Le Lais Villon et les Poèmes variés, Index*, éd. J. Rychner et A. Henry, Genève, Droz, 1985 (*T.L.F.*, 335) ; François Villon, *Poésies complètes*, éd. Cl. Thiry, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1991 ; A. Lanly, *Villon, Œuvres* (bilingue), Champion, 1991 ; Villon, *Poésies* (bilingue), éd. J. Dufournet, GF-Flammarion, 1992. — DUFOURNET (Jean), *Villon, ambiguïté et carnaval*, Champion, coll. « Unichamp », 1992.

◆ LE LAIS FRANÇOIS VILLON. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20041 (*C*), où ce poème est intitulé *Le Petit Testament Villon*, et où manquent, après le vers 24, 6 huitains puis l'avant-dernier du poème : nous restituons le texte manquant d'après le manuscrit de contrôle, Paris, Bibl. de l'Arsenal, 3523 (*A*). — Éd. : A. Longnon et L. Foulet, p. 1-11 ; J. Rychner et A. Henry, p. 11-30 ; Cl. Thiry, p. 60-87 ; J. Dufournet, p. 49-77. Nous publions d'abord les huitains I-VIII (*congé*, que va suivre une ébauche de testament) ; puis le huitain XXXV (pour la précision suggestive de son évocation du Quartier latin) ; et enfin les huitains XXXIX et XL.

Leçons rejetées de C et de A. 1 : [A]n l'an mil qu. *(+2)* ◇ *11 :* l. loups vivent *(-1)* ◇ *14 :* Y me vint vouloir ◇ *23 :* d. victorïeux ◇ *53-54 :* Qui plus billon et plus or songne Plus jeune et mieulx garny d'umeur ◇ *279 :* en bourne ◇ *309 :* trouvé freslé ◇ *311 :* C'estoit asses tartavelé ◇ *316 :* c. ung esc. *(+1)* ◇ *320 :* Q. s. t. en la fin mis *(+1, à moins que* sera *ne soit monosyllabique*).

1. Auteur du *De re militari* (vers 400 ap. J.-C.), Végèce — Flavius Vegetius Renatus — était lu au Moyen Âge comme un spécialiste de l'art militaire ; Villon use ici de l'argument d'autorité.
2. Cet animal carnassier était en effet réputé se nourrir, durant une période de l'année, de vent.
3. On surprend ici la première attestation de *frimas* dans notre langue.
4. *Venerïeux* veut dire « d'amour » ; nous translatons par « vénusiens », au prix d'une extension de sens de ce mot.
5. Métaphore équine, fondée sur la croyance qu'un cheval marqué de ce caractère manquait à son cavalier dans une situation critique.
6. Les vers 31 et 32 s'entendent dans un sens obscène.
7. *Fouïr* peut être lu aussi dans un sens obscène.
8. Il faut comprendre : « occupe la pensée féminine ».
9. Le *soret* de Boulogne, c'est-à-dire le hareng saur de Boulogne-sur-Mer, était très estimé au Moyen Âge.

10. Déverbal de *laiss(i)er*, ce terme (qui désigne aussi bien la présente œuvre que son sujet) eſt synonyme de « teſtament ».

11. Si le poète dit entendre la *cloche de Serbonne* c'eſt sans doute qu'alors il écrit dans sa chambre du cloître Saint-Benoît-le-Bétourné (à l'emplacement aƈtuel, rue Saint-Jacques, de la partie sud du Collège de France).

12. Il s'agit de la sonnerie de l'angélus (servant aussi de couvre-feu) qu'avait inſtituée Jean XXII en 1347 au concile de Sens ; à Paris, elle eſt tardive : 9 heures du soir au lieu de 7 heures. L'angélus invite à la récitation de l'*Ave Maria*, commémoration des paroles adressées à la Vierge par l'ange de l'Annonciation.

13. Comment interpréter *le bon renommé Villon* ? L'auteur, signant le *Lais*, se serait-il déjà fait connaître comme poète, ou bien l'expression doit-elle s'entendre par antiphrase ?

14. Il s'agit de fruits exotiques, sans doute réservés aux hautes tables à cause de leur coût.

15. La mention de ces deux biens meubles permet de filer la métaphore chevaleresque et d'assurer à *Villon* la richesse de la rime !

◆ LE TESTAMENT VILLON. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20041 (*C*). Titre de *A*. — Éd. : A. Longnon et L. Foulet, p. 12-77 ; J. Rychner et A. Henry, *Le Teſtament Villon*, I, p. 23-151 ; Cl. Thiry, p. 90-253 ; A. Lanly, p. 81-243 ; J. Dufournet, p. 79-291. Jusqu'au vers 384, nous corrigeons les fautes manifeſtes de *C* au moyen du manuscrit de Paris, Bibl. de l'Arsenal 3523 (*A*). Dans ce texte, long de 2 023 vers, nous donnons le huitain XLI, d'une part en raison de son intérêt thématique — le macabre y eſt envisagé cliniquement par Villon —, d'autre part parce qu'il sert, d'un point de vue eſthétique, de transition entre le *dit* et la trilogie des ballades *du temps jadis*. Nous reproduisons ensuite la « Ballade des dames du temps jadis », la « Ballade des seigneurs du temps jadis », la « Ballade en vieil langage françois », « Les Regrets de la belle Heaulmière », « La Belle Heaulmière aux filles de joie », les huitains XC à XCIII ; la « Ballade de Villon a s'amye », et enfin la « Ballade des femmes de Paris ».

Leçons rejetées de C. 322 : courbes ◊ *325 :* femerin ◊ Etha ◊ *338 :* chartrés et *(-1)* ◊ *340 :* Pieres en bailla a ◊ *351 :* souveraine *(+1 ; corr. Longnon et Foulet)* ◊ *357 :* Qui plus eſt, ou eſt *(+1)* ◊ *358 :* Derrenier *(+1)* ◊ *368 :* jusques au *(+1)* ◊ *382 :* compte ◊ *390 :* filz ◊ *394 :* L'emperiers ◊ *397 :* luy ◊ *401 :* V. ou G. ◊ *461 :* Tolue m'a ma ◊ *467 :* eusses *(+1)* ◊ *480 :* diſt ◊ *489 :* Quelle suis q. d. ◊ *494 :* ses s. voliz ◊ *498 :* Ses ◊ *500 :* ses ◊ *501 :* Ses ◊ *502 :* Ses b. l. et m. traiƈtises ◊ *506 :* Ses ◊ *518 :* m. contraƈtes ◊ *519 :* toutes bossues *(corr. de Thuasne)* ◊ *521 :* queles t. ◊ *527 :* acruppetons ◊ *533 :* gaultiere ◊ *554 :* masle ◊ *917 :* escus ◊ *936 :* qui je v. ◊ *943 :* douleur *(cf. v. 964)* ◊ *966 :* Prince des a. *(le vers devient erronément un oƈtosyllabe)* ◊ *1524 :* les appolitaines ◊ *1525 :* cacquetoires ◊ *1526 :* Almanses et Bruciennes ◊ *1536 :* lieu

1. Cette pièce, connue sous le titre que lui a donné Clément Marot dans son édition des *Œuvres de Françoys Villon de Paris* (Galiot du Pré, 1533) eſt si célèbre qu'ordinairement on oublie sa fonƈtion dans la ſtruƈture du *Teſtament*. Insérée dans ce *dit*, elle inaugure une trilogie de ballades de même forme (banale : huitains d'oƈtosyllabes ababbcbC,

envoi bcbC) où Villon pratique, précocement dans notre histoire poétique, l'alternance des rimes masculine et féminine. Chacun des trois poèmes développe le motif rhétorique *ubi est*. Cette première ballade, en combinant aux rimes les timbres aigus avec la douceur sonore (*-ys/-aine/-an*) chante mélancoliquement l'évanescence de la féminité. L'ordonnance chronologique de l'énumération, depuis les dames d'une Antiquité sciemment diluée dans la légende mythologique, jusqu'à Jeanne d'Arc, héroïne du passé récent, en passant par des figures féminines d'un Moyen Âge déjà révolu, suggère le glissement continu du temps pour justifier cette hantise de l'abolition que le refrain exprime par une image de la fraîcheur fragile et disparue. Villon entrelace à cette succession chronologique des significations plus complexes : les allusions de la troisième strophe relèvent de l'histoire politique ; au deuxième huitain, l'évocation de deux couples insinue, non sans une pointe de misogynie, le malheur masculin et plus précisément la vulnérabilité quelque peu ridicule du savant, sinon du sage, tombé dans le piège de l'amour.

2. Courtisane romaine évoquée par Plutarque et Lactance, Flora passe au Moyen Âge pour l'exemple même de la belle courtisane.

3. Alcibiade, à la suite d'une mauvaise traduction du *De consolatione philosophiae* de Boèce passait, par exemple chez Jean de Meun, pour une femme.

4. La maîtresse d'Alexandre ou sainte Thaïs ?

5. La nymphe Écho.

6. Pierre Abélard (Le Pallet, 1079 - Saint-Marcel, près de Chalon-sur-Saône, 1142), après la mutilation que lui a fait subir le chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, est entré en 1118 à l'abbaye de Saint-Denis.

7. Seconde histoire, légendaire cette fois, colportée dans le milieu universitaire : la reine débauchée fait penser aux belles-filles de Philippe le Bel ; Jean Buridan (avant 1300 - après 1358) était universitaire et philosophe.

8. Pour autant que Blanche soit un nom : Blanche de Castille, la mère de Saint Louis ?

9. Personnages de légendes épiques.

10. Comtesse du Maine et de l'Anjou, morte en 1126.

11. Place du Marché, 30 mai 1431 : ses cendres furent jetées dans la Seine.

12. Reliée à la précédente, à laquelle elle fait pendant, par une transition de trois mots, cette ballade applique le motif *ubi est* à la prouesse masculine. Il peut s'agir de courage moral et spirituel, comme le montre l'exemple du pape cité en tête, hiérarchiquement et par exception : les allusions suivantes suggèrent la vaillance guerrière et supposent en tout cas la responsabilité politique. Clément Marot intitulait improprement le poème *Ballade des seigneurs du temps jadis suyvant le propos precedent* : les noms cités remontent tout au plus au règne de Charles V, pour concerner en majorité le passé récent et presque l'actualité. L'effet d'abolition n'en est que plus vif. Le poète joue sur la diversité toponymique qui, parfois, se suffit (v. 370-371), et laisse la légende contaminer les noms propres (Ladislas devient Lancelot, et Arthur, au vers 6, est nommé par le manuscrit *A* « le roi de Bretagne »). Une sorte de tremblé affecte ainsi l'évocation sur laquelle se détache avec relief, cycliquement, la figure épique, c'est-à-dire historico-légendaire de Charlemagne.

13. Calixte III, 207ᵉ pape, de 1455 à 1458, date à laquelle il meurt, âgé de 81 ans. Son homonyme hongrois avait été antipape en 1168.

14. Alphonse V, mort le 28 juin 1458, âgé de 74 ans.

15. Peut-être Jean, mort prisonnier à Londres en 1434, âgé de 52 ans, ou plus vraisemblablement son fils, Charles Iᵉʳ, mort le 4 décembre 1456 à l'âge de 55 ans.

16. Arthur III, connétable de Richemont, mort en 1458, âgé de 61 ans.

17. Le roi de France Charles VII, mort le 22 juillet 1461, âgé de 57 ans tout juste.

18. Jacques II, affecté au visage d'un nævus pigmentaire, et mort en 1460, âgé de 30 ans.

19. Pierre Iᵉʳ, mort en 1369, ou plus vraisemblablement Jean III, mort en 1458, âgé de 43 ans.

20. Ladislas ou Laszlo V, roi de Hongrie et de Bohême, mort en 1457, âgé de 18 ans.

21. Bertrand du Guesclin, mort le 13 juillet 1380, âgé d'environ 60 ans.

22. Béraud II, mort en 1400, âgé d'environ 65 ans, ou son fils, mort en 1426, âgé d'environ 50 ans.

23. Jean Iᵉʳ, mort à Azincourt (25 octobre 1415), âgé de 30 ans.

24. Clément Marot ne s'était pas mépris, en intitulant le poème : *Ballade a ce propos en vieil langage françois.* Villon achève sa démonstration en montrant l'usure de notre idiome au fil du temps, ce qui revient à constater que la langue elle-même est mortelle. Envisagées suivant une hiérarchie descendante, dignité pontificale, puissances impériale et royale, situations (ici rivales) de princes héritiers sont des états transitoires dont l'énoncé périssable dit la fragilité. Jouant au philologue, à moins qu'il ne comprenne plus le système de déclinaison à deux cas hérité du latin (quelques fautes en témoignent), le poète compose un texte en ancien français reconstitué. Souhaitant sauver le ton de cette ballade, nous avons parsemé la traduction de quelques archaïsmes morphologiques ou sémantiques et conservé maintes inversions (par exemple du complément d'objet).

25. Villon imagine un pape dans une scène d'exorcisme.

26. Le saint roi Louis IX ?

27. Le Dauphin, héritier présomptif du trône de France : ici Louis XI ?

28. Le prince aîné du duché et de la Franche-Comté de Bourgogne : ici Charles le Téméraire ?

29. Le titre original est de Clément Marot, pour annoncer, d'ailleurs avec justesse, ce fragment du *Testament Villon* (v. 453-560) que nous reproduisons et traduisons intégralement (l'autre titre, *La Vieille en regrettant le temps de sa jeunesse*, est donné dans l'incunable imprimé par Pierre Levet en 1489, mais intercalé entre le présent huitain et le suivant). La « belle Heaulmière » (c'est-à-dire la marchande de heaumes) aurait existé, Parisienne célèbre autour de 1400 pour sa beauté (*Le Testament Villon*, éd. J. Rychner et A. Henry, II, p. 71). L'association de la vieillesse et de la pauvreté suscite cette complainte féminine qui développe d'abord le thème des succès amoureux d'autrefois et du « bon temps » perdu.

30. L'*entreuil* désigne l'espace qui, à la racine du nez, sépare les

deux yeux ; large, il était un élément du visage féminin idéal. La vieille femme, dans ce deuxième mouvement, compose son autoportrait de fille jeune, dans un ordre (descendant, du haut du visage au corps) et selon des critères conventionnels.

31. Le substantif *sadinet*, peut-être inventé par Villon, est le diminutif de l'adjectif *sade* (« doux », « savoureux », du latin *sapidus*) ; il désigne le sexe féminin, à la mention duquel aboutit cet autoportrait ; avec ce dernier vont bientôt contraster terme à terme les traits actuels de la récitante.

32. La chènevotte est la partie ligneuse du chanvre dépouillé de son écorce ; on l'employait comme combustible. L'image évoque subtilement la vie à petit feu des vieilles maintenant rassemblées comme un chœur.

33. Ce titre, qui dit les choses sans ambages, est encore de Clément Marot. Il annonce une ballade en huitains d'octosyllabes *ababbcbC*, pourvue d'un envoi quatrain *bcbC* (toutes les rimes en sont, peut-être significativement, de timbre féminin). Ces jeunes femmes, à l'instar de leur maîtresse en éducation vénale, ne sont pas des professionnelles de l'amour ; désignées par le nom de leur métier, elles sont ouvrières ou vendeuses. Par exemple, la *tapissière* fait ouvrage de broderie ou d'aiguille sur canevas ; la *chaperonnière* fabrique ou vend des chaperons ; la *boursière* confectionne ou vend des bourses. La prostitution féminine, au XVe siècle, n'est pas catégorielle.

34. Le poète, après avoir testé en faveur de Guillaume de Villon puis de sa mère, envisage un legs à son amie : celle-ci, comme le personnage de la mère, est destinataire d'une ballade.

35. Sur cette double image, l'équivoque obscène est probable.

36. Le toponyme réel de *Saint-Satur* (désignant une agglomération du Cher, dans l'arrondissement de Bourges, située au pied de la colline de Sancerre), par un effet d'onomastique grivoise, vient assurer un patronage au *satyre*.

37. Le phonème *r* est réputé grinçant.

38. Ce titre est de Clément Marot. La ballade est composée de huitains de décasyllabes ababbcbC et d'un envoi bcbC. Elle donne en acrostiche les prénoms *Françoys* - *Marthe*.

39. Le *haro* était le cri d'alarme des Normands — *grand haro* dans un cas d'extrême danger.

40. Ce titre est de Clément Marot ; *femmes* y est approprié (voir le v. 1533), plus que le *dames* (ironique ?) du vers 1539, qui suppose un certain rang social.

41. Villon esquisse ici, sans doute, le type de l'entremetteuse.

42. *Chayeres* (« chaires ») doit s'entendre au sens universitaire.

43. Le Petit Pont relie la Cité à la rive gauche de la Seine ; bordé de maisons comme tout pont médiéval en ville, il était une artère commerçante.

44. Grande Picardie, qui comprend le Hainaut.

45. Le *prince* (au sens associatif du terme — il s'agit du président d'un puy fictif) est appelé à l'arbitrage, après cette sorte de défense et illustration des femmes parisiennes, sur leur vertu de caquet.

◆ BALLADE DES PROVERBES. — Ce poème et les suivants font partie du recueil des « Poésies diverses » ou « Poèmes variés ». — Éd. :

A. Longnon et L. Foulet, p. 78-99 ; J. Rychner et A. Henry, *Le Lais Villon et les Poèmes variés*, I, p. 31-77 ; Cl. Thiry, p. 255-319 ; A. Lanly, p. 245-303 ; J. Dufournet, p. 293-363. — *Ms.* : Stockholm, Bibl. royale, V.u. 22 (*F*), f° 24r°. Texte de contrôle : *Le Jardin de Plaisance*, Paris, Antoine Vérard, 1501 (*J*), f. 108v°. — Le titre de ce poème est dû à P.-L. Jacob, éditeur de Villon en 1854. Forme : 4 huitains d'octosyllabes a*babbcb*C suivis d'un envoi *bcb*C (le gabarit de la ballade est amplifié d'un couplet). Il s'agit en apparence (plus que d'une liste de proverbes) d'un exercice de virtuosité sur les divers effets de sens de la conjonction intensive *tant* ... *que* ; mais avec sa mention du *fol*, l'envoi, adressé au *Prince* (fictif ou réel), suggère que tout le développement pourrait viser à expliquer et à excuser la situation du poète.

Leçons rejetées de F. 6 : T. e. on qu'. ◊ *8 :* crie on *(-1 et/ou hiatus)* ◊ *14 :* que on p. *(-1)* ◊ *15 :* commence (?) ◊ *16 :* crie on *(de même au vers 36)* ◊ *24 :* crye on *(de même au vers 32)* ◊ *25 :* on en r.

◆ BALLADE DES CONTRE-VÉRITÉS. — *Ms.* : Stockholm, Bibl. royale, V.u. 22 (*F*), f° 3v°. — Cette ballade a reçu d'A. Longnon le titre sous lequel elle est connue et que nous reprenons ici, encore que Giuseppe-Antonio Brunelli ait proposé, non sans raison, de lui substituer le titre *Ballade des paradoxes* (*Dictionnaire des Lettres françaises, Le Moyen Âge*, p. 469a). Forme : 3 huitains d'octosyllabes à 4 rimes (le huitain de la ballade en a communément 3) de formule abab*cdc*D, suivis d'un envoi sixain *ccdc*D.

Leçons rejetées de F. 7 : Nee ◊ *17 :* en soing soing ◊ *23 :* estoudye ◊ *25 :* verité *(+1)* ◊ *28 :* Lasche ◊ *29 :* Horrible *(corr. exigée par l'acrostiche).*

1. Allusion, sans doute, aux étuves, qui pouvaient se prêter à la débauche.
2. Allusion à la fabrication de fausse monnaie.

◆ LA COMPLAINTE VILLON A SON CUER. — Texte du *Jardin de Plaisance* (*J*), f. 108r°. Titre de *F* (f° 34r°). — Forme : ballade en dizains de décasyllabes (strophes *carrées*), obéissant au schéma ababb*ccdc*D + envoi septain *ccdcc*D. C'est une ballade aux proportions amplifiées (4 couplets) dont le gabarit strophique s'apparente à celui de la *ballade balladant*. Elle appartient à la catégorie *morale* du genre. Elle est *dialoguée* : comme Omer Jodogne l'a montré, c'est Eustache Deschamps qui a mis à la mode cette forme de ballade à deux voix. Il faut comprendre ici que la personne du poète (représentée par le *corps*) discute — non sans esquive — avec sa conscience (résumée au *cueur*) venue tout exprès pour tenter de lui faire entendre raison.

Leçons rejetées de J. 16 : noir ◊ *23 :* Au cueur e. ◊ *35 :* Salomon e. en son roolet *(+2)* ◊ *36 :* se ◊ *39 :* t. riens *(cf. v. 38)* ◊ *44 :* adviserax ◊ *46-47 :* tiengne Plus

1. L'annonce au titre du nom de l'auteur, pour mettre l'accent sur l'inspiration personnelle, est délibérément redondante : l'envoi comporte en acrostiche la signature de Villon.
2. Cette indication permet de dater de l'année du *Testament* cette ballade dont le propos éclaire toute l'œuvre.

3. Comment ne pas penser aux *Poèmes saturniens* de Verlaine ?
4. Salomon, l'auteur présumé du livre biblique de la Sagesse.
5. Le terme aujourd'hui commun d'*influence*, usité depuis la seconde moitié du XIV[e] siècle, relève au Moyen Âge (comme encore au XVI[e] siècle) du lexique astrologique : il désigne ici proprement le déterminisme astral. Ce vers comporte une césure épique.

◆ LE QUATRAIN QUE FEIST VILLON QUANT IL FUT JUGÉ A MOURIR. — *Ms.* : Stockholm, Bibl. royale, V.u. 22, f° 62v°. — Forme : quatrain d'octosyllabes monorime. Le titre que nous lui donnons est celui par lequel Clément Marot annonçait dans son édition cette courte strophe. Dans le manuscrit de Paris, B.N.F., fr. 12490, début du XVI[e] siècle, f° 93v°, la pièce est intitulée *Tetrastique quant il fut jugé.* De fait, la composition date probablement de la fin de décembre 1462 ou du commencement de janvier 1463, après que le poète-mauvais garçon eut été condamné à la pendaison. La corde du gibet, Villon nous l'apprend, mesurait une toise, soit six pieds : près de deux mètres. Cette « pochade tragi-comique » (pour reprendre l'expression de J. Rychner et A. Henry, *Le Lais Villon et les Poèmes variés*, II, p. 126), habituellement associée à la *Ballade des Pendus* qu'elle précède, est responsable de la coloration personnelle qu'on veut souvent trouver à la seconde pièce.

◆ BALLADE DES PENDUS. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 20041 (*C*), f° 107v°. — Le titre (célèbre) que nous conservons est en abrégé celui que Clément Marot avait donné à la ballade (*L'epitaphe en forme de ballade que feit Villon pour luy & pour ses compaignons, s'attendant estre pendu avec eulx*). Au manuscrit de Stockholm, Bibl. royale, V.u. 22, cette célèbre ballade est intitulée (f° 35r°) *L'Epitaphe Villon.* Très tôt, copistes et éditeurs ont voulu voir dans son propos une sorte de projection autobiographique ; on songe au gibet de Montfaucon, qui dressait dans l'est parisien, non loin de l'actuel hôpital Saint-Louis, sa sinistre silhouette de charpente. En fait, l'originalité de Villon s'apprécie par comparaison de son poème avec les prières contemporaines pour les morts. La ballade se compose de trois dizains de décasyllabes ababb*ccdcD* suivis d'un envoi cinquain *ccdcD* : les timbres des rimes montent vers l'aigu (*-vez*/*-cis*/*-rie*) pour contraster ensuite avec une sonorité sourde (*-oudre*).

Leçons rejetées de C. 10 : vieille a. *(de même aux vers 20, 30 et 35)* ◇ *15 :* Intercedez doncques de cuer assis ◇ *18 :* Et n. preserve de *(+1)* ◇ *24 :* soussiz ◇ *31 :* t. seigneurie *(cf. v. 32)* ◇ *33 :* sauldre *(?).*

Chansons anonymes
(xve siècle)

◆ *Il fait bon fermer son huys…* — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 12744 (*A*), f° 18v°. — Éd. : *Chansons du XVe siècle*, publiées par G. Paris, Paris, 1875 (*S.A.T.F.*) ; réimp. Johnson Reprint, New York-Londres, 1965, XXIV, p. 27-28. — Structure : 4 huitains a8b8a8b8c8*d*6E7*D*6 ; *c*, d'un bout à l'autre, est une rime suspendue ; le timbre de *d* est commun à tout le poème ; le schéma strophique est perturbé au dernier couplet. Comme toute la lyrique, de place en place, depuis Guillaume IX, cette pièce exploite un thème de fabliau (et de son avatar, en prose, des xve et xvie siècles, la nouvelle). Le cachet populaire est assuré par l'évocation du milieu (le mari, qu'on ne qualifie pas de vilain, n'en est pas moins un rustique), par le caractère approximatif des rimes et certaine altération (régionale, suivant Gaston Paris) : *esbaloyer* (v. 1) pour *esbanoyer*.

Leçons rejetées de A. 11 : Elle *(+1)* ◊ *13 :* ja revenu ◊ *20 :* recouvrer

◆ *J'ay veu la beauté m'amye…* — *Ms.* : *ibid.*, f° 43v°. — Éd. : *Chansons du XVe siècle*, LXIV, p. 63.

Leçons rejetées de A. 5 : fut ◊ *6 :* jour a.

◆ *Vray Dieu, qui m'y confortera…* — *Ms.* : *ibid.*, f° 83v°. — Éd. : *Chansons du XVe siècle*, CXXI, p. 122. — Forme : 5 tercets d'octosyllabes aa*b* (le timbre de *b* commun à tous les couplets) ; les deux premiers vers de la dernière strophe sont des décasyllabes dont il ne nous a pas paru nécessaire de réduire la mesure pour unifier le rythme de la chanson. Le propos de cette pièce manifeste la permanence, dans la chanson du xve siècle, du thème ancien de la *malmariée*, avec les motifs du vieux mari jaloux, de la séquestration, du père responsable, de la frustration durant la saison amoureuse, et de l'adultère souhaité et préparé.

1. Nous conservons la locution *vert galant* (« homme dangereux pour la vertu des femmes »).
2. On voit combien le chant du rossignol reste incitation, confidence et connivence amoureuses.
3. Le chant du rossignol (situé entre le rêve de l'adultère et l'imminence de sa réalisation) aurait-il un effet magique ? la rencontre amoureuse a lieu, au bois, où dans l'herbe on prend *cotte verte*.

◆ *Vray Dieu ! qu'amoureux ont de peine…* — *Ms.* : *ibid.*, f° 84r°. — Éd. : *Chansons du XVe siècle*, CXXII, p. 122. — Forme : 4 quatrains d'octosyllabes à rimes embrassées *a*bb*a*, au total sur 4 rimes ; le timbre de la rime *a* est le même pour toutes les rimes embrassantes, et les strophes

2 et 3 forment des *coblas doblas*. La facture de cette pièce (parisienne, d'après le vers 9) vise à l'effet populaire par la reprise des mêmes termes à la rime (*peine*, v. 1 et 12, *ayme*, v. 4, 8 et 16 et *vous*, v. 6, 7 et 11), par un style moyen (*basteaux*, v. 9, est un synonyme commun de *nefs*) et par l'admission de l'hiatus (*a ung*, v. 10). Cette chanson relate, entre deux strophes de confidences du mal-aimé, le drame sentimental de la rupture après une explication. Le troisième couplet, où, selon notre interprétation, la femme se venge d'un soupirant volage ou timide, pourrait aussi bien constituer la réplique blessante de l'amoureux éconduit.

Leçon rejetée de A. 10 : seigneur *(corr. G. Paris).*

◆ *Gentilz gallans de France...* — *Ms.* : *ibid.*, fº 87vº. — Éd. : *Chansons du XVᵉ siècle*, CXXVI, p. 127-128. — Forme : 5 quatrains d'hexasyllabes à croisure (*a* féminin, b masculin) ; la pièce emploie autant d'assonances que de rimes, et même une rime consonantique (*fouce* / *messe*, v. 17-19). Cette chanson, qui date probablement d'après 1488, ne manque pas d'intérêt quant à la persistance de vieux motifs hérités de la chanson de toile et de la chanson historique.

1. Il s'agit de la guerre livrée en 1488 par le roi Charles VIII à François II, duc de Bretagne (de 1458 à 1488) dont la politique d'indépendance, inspirée par le ministre Pierre Landais, un drapier de Vitré, consistait, en prenant appui sur l'opulence de la bourgeoisie commerçante, à nouer des alliances européennes contre la France ou par rapport à elle.

2. La croix blanche était en l'occurrence l'emblème des Français (celui des Bretons : la croix noire).

3. Probablement à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (Ille-et-Vilaine), le 28 juillet 1488 ; les Français étaient conduits par Louis II de la Trémoille, qui allait y gagner le surnom de « chevalier sans reproche » ; le duc de Bretagne François II, qui commandait l'armée adverse, devait mourir quelques semaines après ce cuisant échec ; sa fille Anne (1476-1514) apporterait son duché à la Couronne de France par ses deux mariages successifs avec Charles VIII (en 1491) et Louis XII (en 1499).

4. *Cordelier* désigne par métonymie le frère franciscain, à cause de la *cordelle* (« ficelle ») dont on usait pour ceinture dans cet Ordre qui faisait vœu de pauvreté.

◆ *Gentilz gallans adventureux...* — *Ms.* : *ibid.*, fº 88rº. — Éd. : *Chansons du XVᵉ siècle*, CXXVII, p. 128-129. — Cette pièce est une *ballade commune*, suivant la définition que donnent du genre les traités de seconde rhétorique du temps, par exemple celui de Jean Molinet (*Recueil d'Arts de Seconde Rhétorique*, p. 235), c'est-à-dire usant de la *quadrature*, en l'occurrence la plus commune, celle du huitain d'octosyllabes sur 3 rimes (ababbcbC). Cette ballade sans envoi est de genre amoureux, mais certains conseils, nettement et trivialement articulés, en transforment l'esprit courtois en gaieté grivoise. Le refrain est un dicton — déjà employé dans cette fonction entre autres par Villon (mais en version archaïsante) dans sa *Ballade en vieil langaige françoys*. Ce refrain — dont la formule doit porter la substance du poème (voir J. Molinet, p. 235) — signifie bien que la pratique et toutes les ruses

de l'hédonisme sont sans conséquence. De fait, la « chanson » de la fin du xv[e] siècle (et encore chez Marot, un tiers de siècle plus tard) vante volontiers la jeunesse, le plaisir, l'insouciance, contre toutes formes d'oppression, de contrainte et de responsabilité.

Leçon rejetée de A. 10 : Tantoust d. *(+1 ; corr. G. Paris).*

Jean Molinet

(1435-1507)

Titulaire d'une maîtrise ès arts acquise à Paris, cet écrivain du Nord se mit vers l'âge de 30 ans au service de la maison de Bourgogne, dont il devint *indiciaire*, c'est-à-dire historiographe officiel, en 1475, à la mort de son maître George Chastelain. À ce titre, il rédige une *Chronique* en prose (couvrant les années 1474-1507). Il est aussi poète politique, « engagé », et « rhétoriqueur » d'un talent varié, déconcertant parfois, mais toujours soucieux de recherche expressive. *L'Art de Rethorique* (1492), dont on ne lui conteste plus guère la paternité, atteste ce souci de cultiver, de faire connaître et fructifier la nouveauté poétique.

◆ L'ART DE RETHORIQUE. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 2159, fin du xv[e] siècle. — Éd. : E. Langlois, *Recueil d'Arts de Seconde Rhétorique*, Imprimerie nationale, 1902 (rééd. Genève, Slatkine, 1974), p. 220-221 et p. 241-242.

1. *La Belle Dame sans Mercy*, d'Alain Chartier (1424) compte 100 huitains, et 30 autres *L'Excusacion* qui, après deux lettres en prose, lui fait suite.

2. *L'Ospital d'Amours*, peut-être plus récent que le poème d'Alain Chartier, serait d'un rimeur tournaisien.

3. *Le Champion des dames*, de Martin Le Franc (1440-1442), se compose de 3 000 huitains.

4. *Rommant* désigne naturellement la langue, c'est-à-dire le français.

5. Ce huitain a pour schéma 8 ababbcbc.

6. Il s'agit de George Chastelain.

7. Ce huitain a pour schéma 8 abaabbcc. George Chastelain l'emploie par exemple dans *Le Miroir de Mort* (96 huitains) : voir p. 403.

8. Le *simple lai* désigne donc un gabarit strophique, un douzain hétérométrique (heptasyllabes et trisyllabes), de formule : a7a3b7 a7a3b7 b7b3a7 b7b3a7. La structure en *quartiers* atteste assez la filiation du couplet de l'ancien lai (de Machaut ou de Froissart), tandis que le renversement des rimes à partir du second sixain signale l'héritage du douzain d'Hélinant. C'est la forme employée dans la *Complainte anonyme* (voir p. 395).

9. *Couleur* est ici de genre masculin, conformément à son étymologie latine.

10. *En protestant de la haulte excellence.* Il s'agit du *Lay de Nostre Dame*

composé et mis en musique par Arnoul Gréban — qui, hétérostrophique, compte en effet 6 seizains en heptasyllabes et trisyllabes. Conservé dans 8 manuscrits (au moins), il a été édité par E. Picot, *Romania*, 19 (1890), p. 595, et 22 (1893), p. 281.

11. La structure de l'exemple suivant peut se figurer par le schéma : *A7A'7 a3b7 a7 a7a3b7 b7b7b3A7 b7b7b3A'7*. Ce lai est dit *fatrisé*, parce qu'à l'instar du fatras ses deux vers initiaux en encadrent le développement et donnent lieu à reprise.

◆ REBUS. — *Ms.* : Paris, B.N.F., fr. 19165, f° 36v°. — Éd. : A. Armstrong, « Two more rebus-poems by Jean Molinet ? », *Scriptorium*, LI (1997), Bruxelles, p. 76-80 (et pl. XVI). — L'attribution à Jean Molinet, pour n'être pas certaine, est probable : l'ingéniosité et l'ingénuité grivoises seraient de nature à la confirmer. Nous reproduisons d'abord le texte en version diplomatique, pour représenter au plus près son caractère de rébus ; en particulier, nous conservons minuscules et majuscules initiales des vers, qui, dans la version résolue, orienteront la distribution de la ponctuation.

1. Il nous semble lire dans le premier de ces deux signes graphiques 9 : abréviation orthographique de *com-* ou *co-*, d'ailleurs incorporée aux alphabets du Moyen Âge.

2. Capitale coloriée en vert (la graphie confond, suivant l'usage latin, u et v).

3. Un gros point, dont la panse n'est pas coloriée.

4. Syllabe peinte en violet, c'est-à-dire en *pers*.

5. Capitale coloriée en jaune et pourvue, à droite, de deux cornes formant un bec ouvert.

6. Syllabe peinte en vert.

7. Capitale peinte en rouge.

8. Mot peint en violet.

9. Capitale peinte en rouge.

10. Le poème est composé de 2 huitains singuliers d'octosyllabes : *a*b*a*bb*a*b*a* et ababb*c*b*c* (le timbre de la rime a, dans la seconde strophe, est le même que le timbre b de la première).

11. Pour ce dernier mot, la copie pouvait se contenter d'une lettre de l'alphabet.

12. Épelé pour le rythme et le timbre de rime, le nom, dans le registre trivial, du sexe masculin (du latin *vectis*, « barre », « levier »).

XVIe siècle

Conformément à l'usage de la collection s'agissant des œuvres du xvie siècle, la graphie des éditions choisies comme texte de base a été respectée ; nous distinguons toutefois *i* et *j*, *u* et *v*, résolvons le *&* et accentuons la préposition *à* et le *ô* vocatif.

L'emploi des majuscules a été laissé sans changement ; de même, sauf en cas de gêne manifeste pour la lecture, la ponctuation a été gardée telle quelle.

Afin de faciliter la compréhension immédiate du texte et d'éviter le recours constant à un glossaire, les termes faisant difficulté — soit qu'ils aient disparu de notre langue soit qu'ils y figurent aujourd'hui dans des acceptions différentes de celles qui étaient les leurs au xvie siècle — sont traduits en bas de page. Ces notes infrapaginales sont appelées dans le corps du texte par une lettre majuscule romaine placée en exposant ; chaque terme n'est expliqué qu'une fois par texte.

Enfin, les diérèses et les synérèses n'ont été signalées en note que lorsqu'elles étaient particulièrement déconcertantes pour le lecteur moderne.

Octovien de Saint-Gelais

(1468-1502)

Moins connu que son neveu Mellin (voir p. 1365), Octovien de Saint-Gelais appartient à la dernière génération des Grands Rhétoriqueurs. On sait qu'il fit des études à Paris et fut introduit à la cour de Charles VIII, d'où il se retira en raison de sa mauvaise santé.

Ordonné prêtre en 1491 ou 1492, il devint l'évêque d'Angoulême, où il résida. Il publia en 1509 une traduction de l'*Énéide*.

◆ LE SEJOUR D'HONNEUR. — Écrit entre 1489 et 1494, publié en 1499, puis en 1519, ce texte est un « prosimètre », c'est-à-dire une œuvre où alternent les vers et la prose. Il raconte une histoire très classique : les tribulations d'un personnage (« l'Acteur ») qui doit résister à toutes les tentations avant de parvenir au « palais d'Honneur », puis à l'« ermitage d'Entendement ». L'une des premières tentations est cette invitation au plaisir, chantée par « Vaine Esperance », « Abus » et « Sensualité ». Ces quatre rondeaux permettent un jeu subtil avec le refrain. Nous donnons ici le texte de 1519.

1. Critique, par fiction interposée, de la mortification religieuse.

2. Sensualité défend une thèse épicurienne qui condamne toutes les formes de l'excès, celles de la mortification comme celles du plaisir.

3. Toute l'habileté du poète réside dans la double lecture possible du « rentrement » : *Plaisirs sont bons*. Ou bien, il énonce la principale : « à condition que... les plaisirs sont bons ». Ou bien, il prend une certaine autonomie, et dans ce cas, l'Acteur apparaît sensible aux tentations de Vaine Esperance et de ses acolytes.

Lemaire de Belges

(1473 - 1515 ?)

Jean Lemaire de Belges, le plus grand des Grands Rhétoriqueurs, naquit dans le Hainaut, terre d'Empire. Sa vie est assez mal connue. On sait, par lui-même, qu'il fut sans cesse à la recherche de protections princières. Il trouva tour à tour celles de Pierre de Bourbon, du comte de Ligny, et de Philibert de Savoie, époux de Marguerite d'Autriche. Mais le sort s'acharna sur ses protecteurs, et Lemaire consacra une partie de son œuvre à pleurer leur disparition (*Temple d'Honneur et de Vertus*, *Plainte du Désiré*, *Couronne margaritique*). Il sut toujours transcender les circonstances et les commandes officielles, comme dans la *Concorde des deux langages* (1513), qui célèbre l'alliance de la France et de l'Italie. Parfois, l'occasion est ténue : on le verra avec *Les Epistres de l'Amant vert*. Lemaire adopte le plus souvent le genre du « prosimètre », où se combinent la prose et le vers et qui était en faveur chez les Grands Rhétoriqueurs. Mais son *opus magnum*, *Les Illustrations de Gaule et Singularités de Troye* (1511-1513), est écrit uniquement en prose.

Œuvres, éd. J. Stecher, 4 vol., Louvain, Levever, 1882-1891 ; rééd., Genève, Slatkine, 1969. — CORNILLIAT (François) : *« Or ne mens ». Couleurs de l'éloge et du blâme chez les Grands Rhétoriqueurs*, Champion, 1994.

◆ *Nostre eaige est brief ainsi comme des fleurs...* — Conservé dans un manuscrit personnel de Jean Lemaire (Bibl. de France, n. a. fr. 4061, f° 6v°-9r°), ce poème a été publié par Pierre Jodogne dans « Un recueil poétique de Jean Lemaire de Belges en 1498 [...] », *Miscellanea di studi e ricerche sul Quattrocento francese*, éd. Franco Simone, Turin, 1967, p. 196-198. Il compte sept septains de décasyllabes *ababbcc*. Jean Lemaire orne ici son propos par la pratique de la « rime batelée », qui apparaît sans exception aux vers 2, 4 et 5 de chacune des strophes. La rime batelée consiste, dans une séquence en décasyllabes, à reprendre avant la césure (à la quatrième syllabe) le timbre de rime du vers précédent. Le « batelage » est très exactement la sonnerie du carillon — qui, étymologiquement, se définit par une émission de quatre notes. On peut penser que le poète, à l'instar de son maître Jean Molinet (voir p. 433 et suiv.), tente de faire entendre dans ce poème les carillons du Nord. En tout cas le batelage, conçu comme un raffinement musical, une recherche virtuose de « musique artificielle », caractérise, suivant l'esthétique des Rhétoriqueurs — et pour Clément Marot encore, un tiers de siècle plus tard —, les poèmes au langage le plus étoffé, au ton le plus solennel.

1. Cette première présentation des trois fleurs peut faire penser aux vertus théologales : Foi, Espérance, Charité.

2. Il est emblématique qu'un même vers réunisse Pallas et Prudence : c'est-à-dire la mythologie, propre à la Renaissance, et une allégorie typiquement médiévale.

3. Ce vers reprend la maxime inscrite au début du manuscrit (f° 2r°). Elle accompagne une miniature à laquelle elle sert de légende, et qui l'illustre de façon parlante : un écusson portant trois pensées d'azur sur champ d'or. On peut voir dans la phrase et le blason la devise et l'emblème de ce poète de vingt-cinq ans.

◆ LA PREMIERE EPISTRE DE L'AMANT VERT À MADAME MARGUERITE AUGUSTE. — *Les Epistres de l'Amant vert*, publiées en 1511, constituent un badinage dans le goût de la Cour et du jeu courtois. Le prétexte est mince : pendant une absence de Marguerite d'Autriche, partie rendre visite à son père, l'empereur Maximilien (voir v. 1), son perroquet favori, l'Amant vert, fut dévoré par un chien. Cet événement inspire à Lemaire une « fantaisie souriante » (J. Frappier) : dans la première épître, que nous donnons ici, le perroquet, désespéré de la séparation, choisit de se donner la mort ; dans la seconde, l'ombre du perroquet salue sa maîtresse revenue et lui conte ce qu'il a vu dans l'Élysée des oiseaux.

Les Épîtres de l'Amant vert, éd. J. Frappier, Lille, Giard et Genève, Droz, 1948.

1. Jeu de mots classique sur le nom de Marguerite. Voir aussi le vers 370, où le poète le rapproche du latin *margarita* (perle).

2. Philippe de Bourgogne, roi de Castille, qui devait mourir l'année suivante.

3. Allusion à la tempête essuyée par la princesse lorsqu'elle se rendit, en 1497, de Flandres en Espagne pour épouser l'infant Don Juan de Castille.

4. Narcisse se dessécha d'amour pour son image ; et l'amour de Phèdre pour Hippolyte provoqua la mort de ce dernier.

5. On croyait que le pélican ouvrait ses flancs avec son bec pour nourrir ses enfants. D'une façon comparable, le bec du perroquet provoque sa mort puisque son chant, qui déplaît à Marguerite, le fera mourir de tristesse.

6. Les deux époux de Marguerite ont été successivement Don Juan d'Espagne (v. 131) et Philibert le Beau, duc de Savoie (*ibid.*).

7. Instrument de musique, ancêtre du clavicorde.

8. Nom de la levrette de Marguerite d'Autriche.

9. Généalogie parodique.

10. Dans le voyage dont il vient d'être question, Marguerite s'était embarquée en Zélande.

11. Château et résidence du duc de Savoie dans le Jura.

12. Le peuple romain accorda des obsèques solennelles à un corbeau apprivoisé, qui avait appris à nommer les passants du Forum.

13. Adaptation du thème courtois de « l'amour de loin » : l'amour pour une dame qu'on n'a jamais vue.

14. Langue que le perroquet aurait apprise s'il avait pu suivre la princesse en Allemagne.

15. Le « vert Conte » fut le surnom d'un comte de Savoie qui vécut au XIVe siècle, et qui s'habillait toujours en vert. En revanche, le « Chevalier vert » est un héros de roman, connu par un poème anglais du XIVe siècle.

16. Porcia, fille de Caton d'Utique, se tua en apprenant la mort de son mari Brutus, l'un des meurtriers de César.

17. Il faut imaginer une légère pause au vers 306 : le perroquet, qui se demande comment il pourrait se donner la mort, voit arriver, instrument de la Providence, un mâtin.

18. Actéon fut métamorphosé en cerf par Diane, qu'il avait surprise au bain, et dévoré par ses chiens. Le perroquet, qui a peut-être surpris la princesse dans son bain (voir v. 111), aurait alors mérité la mort.

19. La mort du perroquet mettra peut-être fin à une série de deuils qui ont éprouvé la princesse.

Pierre Gringore

(vers 1475 - vers 1538)

Le vrai Gringore — et non Gringoire — n'a jamais été le bohème imaginé par les romantiques. Il possédait tout au contraire un solide bon sens et se réclamait de la raison, qui figurait dans sa devise. Venu de Normandie à Paris à une date qu'on ignore, il entre dans la confrérie des « Enfants sans souci », où il occupe une position importante, signalée, pour les initiés, par son titre de « Mère sotte ». Son *Jeu du prince des Sots* est certainement l'un de ses titres de gloire. Propa-

gandiste de Louis XII, il s'attaque au pape Jules II, et laisse parler sa verve dans plusieurs satires.

Œuvres, 2 vol., t. I, Paris, Jannet, 1858 ; t. II, *ibid.*, Daffis, 1877.

◆ LA CHASSE DU CERF DES CERFS. — Ce pamphlet en vers a été écrit à l'automne de 1510 contre Jules II, dont l'ambition et la fureur guerrières scandalisaient les humanistes chrétiens ainsi que les écrivains gallicans dont Gringore fait partie. Son titre joue sur l'expression traditionnelle : *servus servorum* (serviteur des serviteurs de Dieu) qui désignait le pape. Il devient un cerf (*cervus*) traqué dans son hallier par la meute de ses ennemis où se trouve le roi de France.

1. À la manière des poètes de la fin du Moyen Âge, Gringore termine ses strophes par un énoncé d'allure proverbiale.
2. Allusion à l'existence épicurienne de Jules II. « Candie » est le nom ancien de la Crète, dont les vignes (*complans*) étaient renommées.
3. Voir n. 18, p. 479.
4. Saint Grégoire le Grand, le premier pape à utiliser cette expression.
5. L'assemblée du concile de Pise, qui se réunit en 1511.

Chanson anonyme

◆ *Allons, allons gay...* — Cette chanson se trouve dans un manuscrit qui date des années 1515-1520 : voir *Chanson Verse of the Early Renaissance*, éd. Brian Jeffery, 2 vol., Londres, Tecla Editions, t. I, 1971, p. 81-82.

Jean Bouchet

(1476 - vers 1557)

Grâce à une belle longévité, Jean Bouchet fait le lien entre la Grande Rhétorique et l'Humanisme. Personne n'est plus rhétoriqueur que « le Traverseur des voyes perilleuses », comme il se nomme lui-même. Ce Poitevin, qui, à partir de 1507, ne quitte plus sa province, est un passionné de théâtre et fait représenter des *Mystères* dans sa bonne ville de Poitiers. Mais sa réclusion provinciale ne le ferme pas aux courants venus d'Italie comme on peut le voir dans *Le Temple de bonne Renommee* (1516). Il jouit de l'estime de Rabelais qui le fréquente

à Ligugé dans les années 1520 et dont une épître élogieuse eſt insérée dans l'œuvre la plus importante de Bouchet : *Les Epiſtres morales et familieres du Traverseur* (1545).

Epiſtres morales et familieres [...], éd. J. Beard, New York, Johnson, 1969. — BRITNELL (Jennifer) : *Jean Bouchet*, Edinburgh University Press, 1986.

◆ EPISTRE DE L'AUTEUR À SON FILZ GABRIEL BOUCHET ESTANT AU COLLEGE. — Rien de plus didactique, et donc, pour certains, de moins poétique que cette épître, la sixième des *Epiſtres morales et familieres*, remplie par ailleurs de bons sentiments et qui appartient à un genre dont relève aussi, en prose, la fameuse lettre de Gargantua à Pantagruel (*Pantagruel*, VIII). Elle n'eſt cependant pas dépourvue d'éloquence, et les idées religieuses de Bouchet révèlent l'influence des courants évangéliques.

1. Bouchet étant procureur, le verbe (transitif) veut dire gagner de l'argent en exerçant un métier juridique.
2. L'accent mis sur l'amour de Dieu rappelle Marot et les évangéliques. La crainte (v. 23) n'eſt que la conséquence de l'amour. Voir *Pantagruel*, VIII : « Servir, aymer, et craindre Dieu ».
3. La confession à Dieu précède la confession à un prêtre.
4. *Satisfaire* a un sens théologique : réparer autant qu'on le peut le tort fait à autrui.
5. Au sens religieux du terme. Cette obligation n'exiſte pas pour Pantagruel, dont la prière eſt plus libre.
6. Le rôle de la mémoire eſt aussi important dans l'éducation humaniſte que dans celle du Moyen Âge. Pantagruel récapitule aussi très souvent ses leçons.
7. « Lire », à cette date, veut dire aussi « expliquer les auteurs », ce qui eſt la première tâche du professeur.

Rabelais

(1483-1553)

François Rabelais appartient à la poésie en raison des vers latins et français qu'il composa, et dont beaucoup se trouvent dans son œuvre romanesque. Cette « Inscription mise sus la grande porte de Theleme », écrite dans le ſtyle de la Grande Rhétorique — voir en particulier les rimes batelées —, figure dans l'un des derniers chapitres (LIV) du *Gargantua* (1535). Elle explique à quelles conditions on peut entrer dans ce « séjour d'honneur ».

Œuvres complètes, éd. M. Huchon, Bibl. de la Pléiade, 1994.

1. Dans les *Grandes chroniques*, qui ont inspiré l'œuvre de Rabelais, les Gos et les Magos sont les adversaires du roi Artus. Au vers 4, le mot *Ostrogotz* désigne globalement les peuples germaniques.

2. « Hommes de loi versés dans la pratique des procès » (Mireille Huchon).

3. Juges des tribunaux ecclésiastiques.

4. Triple jeu de mots. *Cabat* signifiant « panier de jonc », et *cabas* à la fois le « sexe de la femme » et le « vol » ou la « tromperie ».

5. *Briffaulx* : gloutons et frères lais faisant la quête pour les religieuses qui les entretiennent ; ici employé au sens d'« homme avide » (M. Huchon).

6. Les *grippeminaulx* sont des gens avides. Quant aux juges, obligés de se lever tôt, ils avaleraient les brouillards du matin.

7. Dangier est le nom du mari jaloux dans *Le Roman de la Rose.*

8. *Loup* n'est pas seulement le nom d'un animal ; il signifie aussi « ulcère ».

9. Les *oustilz* de *civilité* sont les instruments de la culture en général.

10. Non pas « inlassablement » ou « subtilement », comme on traduit parfois, mais selon les souples inflexions de l'Esprit.

11. *Le Sejour d'honneur* est le titre d'un prosimètre d'Octovien de Saint-Gelais (voir p. 467).

Chansons anonymes

◆ *J'ai vu le renard, et le loup, et le lièvre...* — On trouve cette chanson dans *La Couronne et fleur des chansons à trois [voix]* éditée pour le compositeur A. Willaert en 1535. Elle est sans doute beaucoup plus ancienne et, de nos jours, on l'entend encore (*J'ai vu le loup, le renard et la belette*). On peut y voir la confession d'un paysan sorcier qui a assisté à un sabbat. Mais ici, c'est une jeune fille qui parle.

Chansons françaises de la Renaissance, éd. G. Dottin, coll. « Poésie / Gallimard », 1991, p. 257-258.

◆ *Nous estions trois compaignons...* — Le texte de cette chanson de régiment se trouve dans un recueil manuscrit de 1535. Voir *Chanson Verse of the Early Renaissance*, t. II, p. 156-158.

Jean Marot

(vers 1450 - 1526)

Jean n'est pas seulement le père de Clément. Son œuvre assure le passage entre les formes de la Grande Rhétorique et celles de l'âge suivant. Né à Caen, il se fixe et se marie à Cahors. En 1506, il devient secrétaire d'Anne de Bretagne et poète officiel de Louis XII qu'il accompagne dans ses « voyages » (expéditions militaires) de Gênes (1507) et de Venise (1509). À la fin de sa vie, il devient le secrétaire de François Ier. À ses ouvrages officiels, on doit sans doute préférer les rondeaux qu'il composa et qui se trouvent ou bien dans des œuvres plus longues, ou bien dans des albums et des recueils collectifs. Un certain nombre d'entre eux ont été publiés dans des éditions des œuvres de son fils.

Le Voyage de Gênes, éd. G. Trisolini, Genève, Droz, 1974. — MAROT (Clément) : *Œuvres*, éd. Lenglet-Dufresnoy, La Haye, 1731, Slatkine-Reprints, 1970, t. V. — BADEL (Pierre-Yves) : « Le Rondeau au temps de Jean Marot », *Grands Rhétoriqueurs*, *Cahiers V.-L. Saulnier*, n° 14, Presses de l'École Normale Supérieure, 1997, p. 13-35.

◆ RONDEAU ENVOYÉ À LA DAME-RESPONCE DE LA DAME. — Ces deux rondeaux ont été publiés à Paris par N. Coustelier en 1723 : *Les Œuvres de Jean Marot*, p. 233-234.

1. Le teint pâle de l'amoureux transi est un *topos* de la poésie.
2. Dans ce rondeau, la Dame répond à la demande formulée par le rondeau précédent.
3. Pour que ce vers soit un décasyllabe, il faut que *trouveriez* compte pour deux syllabes et non trois.
4. Allusion au refrain du célèbre concours de Blois, où s'illustrèrent Villon et Charles d'Orléans.

◆ RONDEAU. — Ce rondeau figure dans l'édition des *Œuvres* de Jean Marot publiée par O. Coustelier (Paris, 1713) et rééditée par Slatkine-Reprints, Genève et Paris, 1970, p. 224.

Clément Marot

(1496-1544)

Marot est un enfant du pays d'Oc. Né à Cahors, il a grandi dans le Quercy, près de son père, Jean Marot (voir ci-dessus). Il ne mentionne jamais sa mère, mais les figures féminines tutélaires sont nombreuses dans son œuvre, la principale étant Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Il entre à son service en 1519. Auparavant, il a fait quelques études, fréquenté les milieux de la « Basoche » et des « Enfants sans souci ». Il a aussi écrit ses premiers vers, dans le goût du temps, et publié *Le Temple de Cupidon* (1515). Il semble né sous une bonne étoile. Cependant, à partir de 1526, les conflits religieux modifient le cours de sa vie. Emprisonné cette année-là pour avoir « mangé le lard », il ne doit sa liberté qu'à l'intervention du roi, et transpose son expérience dans le grand poème de *L'Enfer*. Marot, maintenant, a choisi son camp : celui de la réforme religieuse, ce qui lui vaut d'être appelé « luthérien » par ses adversaires. En 1532, il fait paraître son premier recueil poétique : *L'Adolescence clémentine*. L'affaire des Placards (1534) l'oblige à fuir, d'abord à Nérac, dans les États de Marguerite, puis à Ferrare, chez la duchesse Renée, fille de Louis XII, enfin à Venise. Il ne cesse d'envoyer des épîtres au roi et à la Cour pour rentrer en grâce. Celle-ci lui est accordée en 1536. Ce qui l'occupe à partir de cette date, c'est la traduction des Psaumes en français, interdite bien sûr par la Sorbonne. En 1543, il en a traduit cinquante. Mais il doit fuir de nouveau : à Genève, d'abord, puis à Turin, où il meurt en 1544.

Œuvres poétiques, éd. G. Defaux, Garnier / Bordas, t. I, 1990 ; t. II, 1993. — *Clément Marot, « prince des poëtes françois », Actes du colloque international de Cahors en Quercy, 1996*, Champion, 1997.

◆ L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE. — Nous donnons ici quatre rondeaux de ce recueil publié pour la première fois en 1532 et qui regroupe par genre — épîtres, complaintes, épitaphes, ballades et chansons — les œuvres de jeunesse du poète. La plupart des rondeaux de Marot y ont été publiés. Venu de la poésie médiévale et de la Grande Rhétorique, brillamment illustré par le père du poète, Jean Marot, le rondeau obéit à des règles très souples et le fameux « rentrement » se limite souvent, au début du XVIe siècle, à la reprise du premier hémistiche du premier vers. Marot, comme ses contemporains, choisit le plus souvent le rondeau « cinquain » : un premier couplet de cinq vers, le deuxième de trois, le dernier de cinq. Le mètre le plus utilisé est le décasyllabe. Nous donnons ici le texte de l'édition de 1538, plus sûr, car revu par le poète.

1. Lucrèce, qui se donna la mort après avoir été violée par Tarquin, est célébrée par les humanistes.
2. Marot introduit souvent dans ses rondeaux ce type de dialogue.
3. En se demandant si la croix du Christ doit faire pleurer ou exulter de joie, Marot ne pose pas une question rhétorique. Il est au cœur du mystère pascal.
4. Le dernier « rentrement » fait progresser la signification du rondeau : selon qu'il est sauvé ou damné, le chrétien sera dans la joie ou dans le deuil.
5. L'*honnesteté* d'une femme englobe les qualités du corps, de l'esprit et de l'âme.
6. Comme dans l'amour courtois, qui repose sur la discrétion absolue de l'amant. Le mot « alliance » désigne un service amoureux qui n'est pas forcément chaste, ce que l'on voit bien dans le rondeau XLIV.
7. Après avoir éclairé les sentiments de l'amant, le refrain célèbre l'absolu de la jouissance espérée.

◆ EPISTRE AU ROY, DU TEMPS DE SON EXIL À FERRARE. — Publiée en 1536 (édition de *L'Adolescence clémentine* à Anvers), cette épître célèbre rappelle les événements de 1534, en particulier l'affaire des Placards, ces écrits hostiles à la messe qui furent affichés, en 1534, jusque sur la porte de la chambre du roi. Le refuge trouvé par Marot à Ferrare ne fut pas tout à fait un « exil » car Marot comptait beaucoup d'amis dans la colonie française de cette ville.

1. Formule d'origine latine : les méchants sont les plus nombreux.
2. Allusion au poème de Marot qui a pour titre *L'Enfer* (voir p. 509-521).
3. En lisant ce poème devant le roi, Marot recherche son assentiment et veut couper court à des lectures tendancieuses.
4. À la date de cette épître, le poète a déjà été, pour diverses raisons, inquiété et emprisonné (voir l'édition de G. Defaux, t. I, p. LXXXII et suiv.).
5. C'est-à-dire la Faculté de théologie de Paris.
6. Le Collège des lecteurs royaux, fondé par François Ier en 1530, et qui deviendra le Collège de France. Il est appelé *trilingue* (v. 42) parce qu'on y enseignait trois langues : le grec, le latin et l'hébreu, ce qui paraissait dangereux aux adversaires de l'exégèse.
7. La lumière de la connaissance permet de voir les « abus » de la Sorbonne.
8. « Partisan de Luther ». C'est l'un des noms que les adversaires des évangéliques leur donnaient.
9. Marot répond ce que répondaient les partisans des idées nouvelles : il suit avant tout les disciples du Christ.
10. Les vers 94-99 sont riches de réminiscences bibliques. Le vers 95 cite saint Jean (XV, 16) ; le suivant les Actes des apôtres, IV, 12 ; et le vers 99, l'Épître aux Philippiens, II, 9-10.
11. Brusquement, Marot change d'interlocuteur et s'adresse à Dieu.
12. Les monstres eux aussi disent la gloire de Dieu en manifestant sa puissance créatrice.

13. Marot simule une distraction qui lui aurait fait oublier qu'il s'adressait au roi.

14. Voir *L'Enfer*, v. 218, p. 514.

15. « Équivoque entre le sens juridique et le sens héroïque (*gesta*) » (G. Defaux).

16. On a sans doute saisi au domicile parisien du poète certaines traductions de la Bible.

17. Mélange de savoirs humanistes (la Kabbale) et de pratiques divinatoires, plus ou moins douteuses. La *nygromantie*, ou nécromantie est l'art d'évoquer les morts pour connaître l'avenir grâce à eux.

18. En rapprochant (sens du verbe *conférer*) les écrits profanes de la Bible, véritable pierre de touche, on peut distinguer la vérité et l'erreur.

19. Henri d'Albret, roi de Navarre, et Marguerite, son épouse, sœur de François Ier.

20. « Nommé père du peuple dans les *Chroniques*. »

◆ À LA ROYNE DE NAVARRE. — Cette épître, inédite au XVIe siècle, figure dans un recueil manuscrit (1537) du musée Condé, à Chantilly. Elle fut adressée, de Venise, à Marguerite de Navarre, en 1536. Le poète, en effet, ne put rester longtemps à Ferrare, où le duc multipliait les tracasseries contre l'entourage français de son épouse. Le dépouillement extrême de ce poème ne doit pas masquer les emprunts nombreux faits par Marot à Ovide, figure mythique du poète exilé.

1. À cette date (1536), Marguerite avait déjà publié plusieurs poèmes, dont *Le Miroir de l'âme pécheresse*, condamné par la Sorbonne.

2. Jeu sur le prénom de la princesse, qui est aussi le nom d'une fleur.

3. Le recours d'Israël dans l'épreuve, c'est Dieu. Tel est aussi le recours du poète qui passe cependant (v. 24) par l'intercession de la princesse.

4. Voir la notule de l'épître précédente.

5. Du vers 45 au vers 84, Marot file la métaphore de la chasse et joue sur les mots « serf / cerf ».

6. Renée de France (voir la Notice sur Marot), p. 1349.

7. Selon G. Defaux, ce sont les « sbires du duc d'Este, lancés à la poursuite du fugitif ».

8. Renée de France, la première dame du poète étant Marguerite de Navarre.

9. Passage important car il attribue à Marguerite de Navarre l'idée de traduire, voire de mettre en musique les Psaumes.

10. La *Belle sans si*, c'est la dame parfaite, allégorie de la vérité chrétienne (voir v. 151).

11. Voir v. 13 et n. 2.

12. L'appel de Marot à Marguerite de Navarre montre sans doute la gravité de son cas, car François Ier, à deux reprises, avait déjà pardonné aux coupables de l'affaire des Placards.

13. Allusion à l'épisode de Circé dans l'*Odyssée*.

14. Même idée chez Ovide, et plus tard chez Du Bellay dans *Les Regrets*, sonnet X.

◆ LE DIEU GARD DE MAROT À LA COURT. — Au début de l'année 1537, Marot est enfin autorisé à rentrer en France. Il publie alors, sous forme d'opuscule, ce vibrant hommage à la Cour, séjour de toutes les perfections.

1. La France venait de remporter une victoire militaire sur les armées de Charles Quint.
2. Le dauphin François, mort l'année précédente, peut-être victime d'un empoisonnement (d'où l'*ire* du poète au vers 25). Le roi n'avait donc plus que deux fils : Henri et Charles.
3. Allusion au mariage de Madeleine de France avec Jacques V d'Écosse.
4. Dieu. La métaphore est évangélique.
5. Ovide, en effet, n'obtint jamais la grâce d'Auguste et mourut en exil au bord de la mer Noire.
6. Nom du peuple thrace au milieu duquel Ovide fut condamné à vivre.
7. Nom de la maîtresse du poète latin dans ses *Amours*.
8. Au XVI[e] siècle, on emploie souvent les termes « épître » et « élégie » l'un pour l'autre.
9. Toute l'élégance, morale et stylistique, de Marot se trouve dans ces deux vers.

◆ L'ENFER. — Marot composa son *Enfer* de 1526 à 1527. Il fut publié à son insu dans une édition de ses *Œuvres* qui parut à Anvers en 1539. En effet, le poète ne tenait pas à provoquer inutilement la Sorbonne et le Parlement avec le récit de son arrestation et de son emprisonnement au Châtelet en 1526. Cet épisode de sa vie reste assez obscur. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut accusé d'avoir mangé du lard en Carême, emprisonné et tiré de sa geôle grâce à l'intervention de l'évêque de Chartres qui le plaça dans une prison épiscopale plus « claire et nette ». Il fut libéré le 1[er] mai 1526. — Nous donnons le texte de l'édition Dolet (1543).

1. On pense à l'*Enfer* de Dante, mais Marot s'est plutôt souvenu de la deuxième *Epistre de l'Amant vert* de Jean Lemaire de Belges (voir la notule correspondante, p. 1343).
2. Nom de la femme, inconstante comme la lune. On ne sait rien de celle qui aurait accusé Marot.
3. Le terme est féminin au XVI[e] siècle.
4. Avec Éaque et Rhadamante, l'un des trois juges des Enfers.
5. Jeu de mots : ceux qui savent bien « causer » se font acheter les « causes », c'est-à-dire les procès.
6. La méchanceté des hommes de loi n'est que le reflet d'une méchanceté beaucoup plus générale, qui justifie l'existence d'une loi (v. 84).
7. Minos, qui n'a aucune illusion sur la nature humaine, interdit aux plaideurs d'exposer eux-mêmes leurs causes. Ils doivent avoir recours à des avocats. Mais ceux-ci sont corrompus.
8. C'est-à-dire à tirer profit de n'importe quoi.
9. Ce serpent fabuleux tuait par son regard.

10. L'hydre de Lerne, dont Hercule fut vainqueur.
11. Caïn est l'incarnation de la haine du prochain.
12. Souvenir très précis d'une recommandation de saint Paul (Première épître aux Corinthiens, VI, 1-11).
13. La *Lysse* est la femelle du chien de chasse. Avec la *Loupve* (v. 207), elle symbolise la *malice* (v. 206), c'est-à-dire le mal sous ses différentes formes.
14. Séjour des bienheureux dans la mythologie antique. Ce peut être une allégorie de la Cour ou de la vérité chrétienne.
15. Référence à la pratique judiciaire (et légale) de la « question ».
16. À partir de ce vers, les figures mythologiques servent à évoquer la Cour. Si Jupiter (v. 318) est François Ier, Pallas (v. 320) Marguerite de Navarre et *Cybelle* (v. 322) Louise de Savoie, il ne faut pas chercher des correspondances exactes entre les autres figures du mythe et l'entourage du roi.
17. Voir la note 2.
18. Nymphes des prés et des bois.
19. Épouse de Pan, réputée pour sa grande beauté.
20. Néréide nommée par Hésiode et Virgile.
21. Le berger de la première églogue virgilienne.
22. Clément VII, pape de 1523 à 1534, l'un des adversaires les plus résolus de Luther.
23. Référence à la pratique de l'exorcisme où l'on touche le possédé avec une étole.
24. En bonne théologie, ce pouvoir n'appartient qu'au Christ.
25. Allusion à la doctrine des « indulgences », contestée par la Réforme.
26. Marot a souvent joué sur la ressemblance entre son nom et le *cognomen* de Virgile qui était en effet : *Maro.*
27. Comme il verdoie sur le *double mont* (v. 388), c'est-à-dire le Parnasse, qui possédait deux sommets.
28. Cahors se trouve en effet en pays occitan.
29. Emblème de la monarchie.
30. Humble devant Dieu.
31. On croyait en effet que l'ambre avait la vertu d'attirer à lui le *festu* de paille.
32. François Ier, fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525), avait dû promettre, pour recouvrer la liberté, de laisser deux de ses fils en otages en Espagne. À la date de ce poème, Marguerite de Navarre et sa mère (v. 437-438) se rendent dans ce pays pour hâter sa libération.
33. Comparaison audacieuse entre le pouvoir du roi et celui du Christ lors de sa descente aux Enfers.
34. Jeu de mots sur « greffier » et « griffon », l'animal fabuleux.
35. Comme les diables dans les mystères médiévaux.

◆ EGLOGUE AU ROY, SOUBS LES NOMS DE PAN, ET ROBIN. — Marot a composé plusieurs églogues et traduit la première *Bucolique* de Virgile. Il est à l'aise dans ce langage à la fois transparent et codé. Celle qu'il adresse au roi vers le mois de juillet 1539 (publication en plaquette en 1543) lui permet de demander une fois de plus sa faveur, et son attente ne fut pas déçue puisque François Ier lui fit cadeau d'une

belle demeure à Saint-Germain-des-Prés. Les quatre derniers vers de cette pièce, qui ont été rajoutés, constituent le remerciement de Marot.

1. *Robin*, c'est Clément Marot ; *Janot* (v. 49), son père, le poète Jean Marot ; et Pan n'est autre que François Ier.
2. Souvenir de François Villon (*Le Testament Villon*, strophe XXVI) que Marot a édité en 1533.
3. Le poète Jacques Colin, qui fut, pendant un certain temps, l'ami de Marot.
4. Les bergères restent le soir auprès de leurs sansonnets ou de leurs pies pour leur apprendre à chanter.
5. Jean Marot a servi François Ier « pendant au moins treize ans, de 1514 à sa mort, fin 1526 » (G. Defaux, t. II, p. 815).
6. Pan redevient ici le dieu pastoral qui inventa la flûte.
7. On sait en effet que François Ier composa des poèmes (voir p. 561-562).
8. Les cadeaux du berger à sa bergère sont traditionnels dans la pastorale.
9. Liste de divinités champêtres. Les *Oreades* habitent les montagnes, et les *Driades* sont les nymphes des bois.
10. Marguerite de Navarre.
11. Louise de Savoie, mère du roi, dont Marot pleura la mort (1531) dans une très belle églogue.
12. *Merlin* n'est autre que le poète Mellin de Saint-Gelais, qui rivalisa amicalement avec Marot dans la définition de l'Amour. *Thony*, qui arbitre leur joute, est le poète Antoine Héroët.
13. Cette flûte symbolique qui possède *sept tuyaulx* (v. 184), comme il y a sept planètes, et *sept Artz liberaulx* est un hommage à la culture du souverain.
14. Le berger fortuné de la première églogue virgilienne.
15. À l'âge mûr.
16. Le *soing* est rapidement personnifié — comme au vers 239. *Basanné* signifie : « noirci », ce qui doit s'entendre surtout dans un sens moral, et ne contredit pas le mot *pasle* dans le même vers.
17. Parce que le poète ne s'en servait plus.
18. Série de « choses impossibles », empruntées à la rhétorique du serment.

◆ CINQUANTE PSEAUMES DE DAVID [...]. — La traduction des Psaumes occupe les quinze dernières années de la vie de Marot. C'est en 1531 sans doute, à l'initiative de Marguerite de Navarre et de Briçonnet, qu'il commence ce travail. La traduction des *Trente pseaumes de David* voit le jour en 1539 et 1541, et c'est un ensemble de *Cinquante pseaumes* qui est publié à Genève en 1543. Marot, qui ignore l'hébreu, les a traduits en se servant de la version dite « hébraïque » du *Psautier* de saint Jérôme. Cette traduction française eut un immense succès et fut adoptée par l'Église protestante pour ses liturgies au milieu du siècle. Elle est aussi un laboratoire lyrique où Marot met au point les formes de la chanson et de l'ode que vont bientôt utiliser les poètes de la Pléiade. Nous donnons ici les psaumes XXII et CXIIII d'après le texte de l'édition genevoise de 1543.

Cinquante pseaumes de David mis en françoys selon la vérité hébraïque, éd. G. Defaux, Champion, 1995.

1. Il s'agit de l'incipit de ce psaume dans la Vulgate (où il est numéroté XXI). Ce psaume est d'autant plus important dans la piété chrétienne que le Christ sur la croix reprendra les mots du début : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu, XXVII, 46). Marot adopte ici le quatrain hétérométrique : 10, 10, 10, 4.
2. Accents proches de ceux du livre de Job, que Marot connaît bien.
3. Voir Matthieu, XXVII, 43.
4. Il s'agit encore de l'incipit dans la Vulgate (CXIII A). Marot traduit ici un psaume d'action de grâces, qui commémore la sortie d'Égypte. C'est ce psaume, dans la traduction de Marot, que chantent Pantagruel et ses compagnons au début de leur grand voyage (*Quart livre*, I). Marot opte ici pour le sizain hétérométrique : 10, 10, 6, 10, 10, 6.

Antoine Héroët

(1492-1568)

Le « digne évêque de Digne », comme l'appelait malicieusement Valery Larbaud, vécut dans l'entourage de Marguerite de Navarre, qui le protégea, et « au service » de Platon, dont il paraphrasa *Le Banquet* avec le poème de *L'Androgyne* (1536). Il prit parti pour les femmes dans la querelle des Amies qui opposa, de 1541 à 1549, les partisans et les adversaires de la philosophie platonicienne de l'amour. Dans ce qui est son chef-d'œuvre, *La Parfaicte Amye*, publié en 1542 et maintes fois réimprimé dans les années qui suivirent, Héroët défendit la cause d'un amour spiritualisé.

Œuvres poétiques, éd. F. Gohin, Cornely, 1909 ; rééd., Genève, Droz, 1943.

◆ LA PARFAICTE AMYE fait entendre une voix féminine qui explique d'abord (livre I) la raison de l'amour, ensuite sa nature (livre II), enfin ses effets (livre III). Dans ce passage du livre II, l'Amie dramatise son discours en évoquant la possibilité de la mort de celui qu'elle aime.

1. Il s'agit sans doute des anges, dont on pensait d'ailleurs qu'ils faisaient mouvoir les astres.
2. Le mot a ici un sens vital : l'Amie vit dans son Ami, comme on peut vivre dans l'air ou dans l'eau.
3. *Quelcque part qu'il se cache* se rapporte à ce qui suit : l'Amie retrouvera son Ami en quelque endroit des cieux qu'il se trouve.

4. On peut comprendre ainsi ces vers difficiles : il est bien vrai que mon amour pourrait m'empêcher de trouver la clarté dans le corps auquel mon âme est unie. *En cela* renvoie aux secrets d'En-Haut que l'amour, en principe, permet de connaître.

5. Héroët, en bon théologien, vise ici non pas, comme on l'a écrit, la doctrine de Calvin mais celle des anabaptistes, qui soutenaient l'idée d'un sommeil des âmes après la mort jusqu'au Jugement dernier.

6. Le poète combine ici des souvenirs de Platon (description des richesses de l'Atlantide : *Critias*, 114 d ; voir v. 1060) et la description du printemps éternel dans l'Âge d'or des élégiaques latins.

7. Cette épreuve du songe est une belle invention du poète.

8. Il faut comprendre : j'aime mieux être vivante et sans certitude de cela, que le connaître de source sûre (*par foy*, v. 1098) et être morte.

Scève

(1500 ? - 1560 ?)

La vie du grand poète lyonnais est très mal connue. De sa jeunesse et de sa formation intellectuelle, on ne sait presque rien. Tôt, semble-t-il, Maurice Scève choisit de mener une existence modeste et méditative, ce qui ne l'empêcha pas d'organiser pour la ville de Lyon un certain nombre de fêtes, comme l'« Entrée » d'Henri II en 1547. Peu à peu, il se fait connaître et publie, en 1535, la traduction d'un roman de Juan de Flores, lui-même tiré d'une œuvre de Boccace : *La Déplourable Fin de Flamete.* En 1536, il participe au concours de blasons du corps féminin jugé à Ferrare par Renée de France et le remporte avec *Le Sourcil.* À la même époque, il rencontre Pernette du Guillet, que l'on peut considérer, avec prudence, comme l'inspiratrice de *Delie, object de plus haulte vertu*, le chef-d'œuvre, qui paraît anonyme — comme toutes les œuvres de Scève — en 1544. La vie du poète redevient difficile à suivre. Il se retire souvent dans une île de la Saône — l'île Barbe —, où il compose *Saulsaye, eglogue de la vie solitaire* (1547). On le voit de temps en temps dans les cercles lyonnais. La date de sa mort n'est pas connue avec certitude. C'est en tout cas une œuvre posthume que le *Microcosme* (1562), où revit la grande inspiration encyclopédique de l'humanisme.

Œuvres complètes, éd. P. Quignard, Mercure de France, 1974 (sans les emblèmes de *Delie*). — *Opere poetiche minori*, éd. E. Giudici, Naples, Liguori, 1965. — *Delie*, éd. E. Parturier, Didier, 1939. — *Delie*, éd. F. Charpentier, coll. « Poésie / Gallimard », 1984. — SAULNIER (Verdun-Louis) : *Le Prince de la Renaissance lyonnaise, initiateur de la Pléiade, Maurice Scève*, 2 vol., Klincksieck, 1948.

◆ DELIE. — Les 449 dizains de *Delie, object de plus haulte vertu* constituent le premier *canzoniere* français. Mais Maurice Scève n'a pas choisi le sonnet ou la chanson pour exprimer l'amour qu'il porte à sa Dame. Il a préféré le dizain de décasyllabes, forme qui avait fait ses preuves, et dont la symétrie parfaite (10 x 10) plaisait sans doute à son sens esthétique. Une formule arithmétique préside peut-être à la composition du recueil, qui serait : 5 + (49 x 9) + 3 (le 9 pouvant se décomposer à son tour en 3 x 3). On retrouverait de cette façon le chiffre de la Trinité. Il n'est pas sûr que cette formule nous conduise vers un sens ésotérique. Cette poésie difficile, hautaine, énigmatique (le déchiffrement des emblèmes pose maints problèmes) vit dans une tension perpétuelle, où les fulgurations de l'amour alternent avec les épreuves sans qu'il y ait résolution : « souffrir non souffrir ». Nous reproduisons ici le texte de l'édition de Paris, 1564.

1. Opposition, fréquente chez les néoplatoniciens, entre l'amour charnel, inspiré par Cupidon, et l'amour spirituel, qui fait passer l'amant par toutes sortes de morts.

2. L'erreur peut être esthétique (les épigrammes, c'est-à-dire les dizains, sont rudes), mais aussi morale : les épigrammes sont véhémentes.

3. Devise polysémique : supporter de ne pas supporter ; souffrir, puis se réjouir. Scève suggère peut-être encore une équivalence entre la souffrance et son contraire.

4. On attribuait à cet animal fabuleux le pouvoir de tuer par son regard. L'adjectif possessif signifie : « le basilic que je connais ».

5. Le *Naturant*, c'est le créateur de la Nature, Dieu, qui crée d'abord une Idée du monde, et l'exécute ensuite.

6. L'âme du poète a adoré Delie avant même son existence terrestre.

7. Femme parée de tous les dons, Pandore fut créée par Zeus pour punir les hommes du vol de Prométhée.

8. Ce *venin* rappelle le regard du *Basilisque* (dizain I).

9. L'Empyrée, qui se trouve au-dessus des neuf cieux, voulant tirer de lui la plus grande satisfaction, a amoindri leur influence pour porter à sa perfection la création de Delie.

10. Comprendre : « qui influencent tellement tes mœurs ».

11. Dans la symbolique médiévale, la licorne, qui représente la chasteté et la pureté, ne peut être capturée que par une vierge. Il semble qu'ici la licorne soit plus liée au poète qu'à la Dame, et qu'elle symbolise son tourment. D'autre part, on hésite sur la graphie de la devise : si on lit « *te* voir », c'est le poète qui parle en s'adressant à Delie. Mais les éditions anciennes, qui donnent : « *le* voir », proposent un sens intéressant. « Le voir » peut être un infinitif substantivé, et il faudrait comprendre alors : « Je perds la vie à cause de la vue. »

12. Le printemps est la saison traditionnelle de la rencontre amoureuse, l'*innamoramento* des Italiens.

13. On peut comprendre ce mot de *beaulté* dans un sens général : la beauté de Delie est un aspect de la beauté du monde. Il peut s'agir aussi de la lumière.

14. « Où, plus elle m'éclaire, plus elle me plonge dans les ténèbres, ce dont je m'émerveille. »

15. Le silence de l'amant devant sa Dame eſt un thème qui remonte à Ovide.

16. Paphos eſt une ville de l'île de Chypre et l'un des séjours préférés de Vénus.

17. Autre nom de la Thessalie.

18. Cet adjectif n'a pas un sens péjoratif.

19. Le « *delicat aymer* [infinitif subſtantivé] eſt par lui-même si puissant que... ». La notion d'amour délicat renvoie à la *fine amor* courtoise.

20. L'aloès a un suc amer. La manne, délicieuse, a été donnée par Dieu dans le désert aux Hébreux.

21. Apollon, le Soleil, amant de Téthis, épouse de l'Océan.

22. Clytie, fille d'Océan et de Téthis, désespérée de se voir abandonnée par Apollon, qui l'avait séduite, se laissa mourir de faim. Le dieu, touché de sa mort, la métamorphosa en héliotrope : la fleur qui se tourne toujours vers le soleil. — Adonis, né de l'arbre à myrrhe, eſt aussi lié à plusieurs légendes de fleurs ; l'une d'elles veut notamment que les anémones soient nées des gouttes de sang qu'il répandit, blessé par le sanglier vengeur d'Artémis ; une autre que les roses, originellement blanches, aient été teintes en rouge par son sang (voir la « Lamentation de Venus en la mort de Adonis » de Mellin de Saint-Gelais, v. 53-54, p. 581).

23. Les fleurs issues de métamorphoses féminines (Clytie) et masculines (Adonis) meurent ployées l'une sur l'autre. L'idée eſt la suivante : quand le soleil se couche, les fleurs semblent se faner, mais en réalité, elles persiſteront.

24. Nouvelle allusion au bracelet de cheveux (voir les dizains VIII et XIV).

25. L'œil qui a fait connaître la beauté de la Dame eſt la cause involontaire de la souffrance de l'amant.

26. L'idée n'eſt pas facile à saisir. Dans cet exemple topique de voisinage difficile, il semble que le loup soit plus content que la chèvre...

27. Le dessin qui montre un chamois, réfugié sur un rocher qu'entoure une meute menaçante, eſt explicité par la devise : *Me sauvant je m'enclos*. La fuite eſt une autre forme de prison. L'amant n'eſt pas sorti des paradoxes de l'amour.

28. Diotime eſt, dans *Le Banquet* de Platon, le nom de la femme qui révèle à Socrate la nature myſtérieuse et contradictoire de l'amour.

29. Cet oxymore exprime la pudeur de la Dame qui hésite à octroyer une faveur.

30. Queſtion classique dans la littérature amoureuse de l'époque : Amour, qui fait tellement souffrir, eſt-il vraiment un dieu ?

31. Sémélé, mère de Bacchus, fut consumée par le rayonnement de Jupiter (son « Amant ») à qui elle avait demandé d'apparaître dans toute sa gloire.

32. Nature a créé l'Amour, non dans le ciel d'Ariſtote (*Peripatetique*), mais dans celui de Platon.

33. Syntaxe difficile. *Si... que* eſt une corrélation comparative, et non consécutive. Ce qui voudrait dire : « d'une manière aussi plaisante que ».

34. L'inspiration générale de ce dizain est platonicienne : l'amour mène vers le Bien. Mais, au vers 4, le mot *melencolie* se rattache à la passion amoureuse proprement dite.

35. Périphrase désignant les yeux.

36. Scève a compliqué un passage d'un dialogue de Speroni (1500-1588) dont il s'inspire ici : la beauté féminine est la source de l'idéal et de la poésie. Elle a incité Orphée à tirer Eurydice des Enfers.

37. Les deux chandeliers désignent, par métaphore, le concept de vie immortelle. Dans l'édition originale, on distingue en outre, devant le tombeau, un vase et un goupillon, qui disparaissent de l'édition de 1564, que nous suivons. Du même coup, on comprend mal le vers 3, qui fait référence à l'eau.

38. Exceptionnellement, le dizain commente l'image. Nous entendons ici une voix d'outre-tombe, celle du défunt, qui, comme le veut l'épigramme funéraire, s'adresse au passant.

39. Allusion à un échec militaire de Charles Quint qui, en 1542, assiégea vainement la ville de Landrecies. La comparaison entre la Dame et une place forte est classique dans la poésie amoureuse.

40. Le *Genevre* (ou genévrier), qui reste toujours vert, symbolise l'immortalité. Ce dernier dizain dit tout à la fois que l'amour des amants durera toujours et que le recueil qui les immortalise fera de même.

Pernette du Guillet

(vers 1520 - 1545)

On sait peu de choses de sa vie. Née à Lyon, elle acquiert dans cette ville une vaste culture, puisqu'elle déchiffre le grec, lit le latin et l'espagnol, compose en italien. Comme Louise Labé, elle sait aussi jouer du luth. En 1536, elle rencontre Maurice Scève, dont elle est l'inspiratrice. Deux ans plus tard, elle se marie sans passion — semble-t-il — avec un certain du Guillet. Amour et mariage durèrent peu, car Pernette meurt en 1545, laissant un « petit amas de rymes » que publie l'érudit Antoine du Moulin la même année, sous le titre : *Rymes de gentile et vertueuse Dame D. Pernette du Guillet, lyonnoise*. La *Delie* de Maurice Scève était parue un an auparavant. Nous suivons le texte de 1545, tout en introduisant l'indication du genre des poèmes — épigramme, chanson, élégie — que donne la seconde édition (Paris, 1546) et la numérotation des pièces proposée par V.-L. Saulnier.

Rymes, éd. F. Charpentier (avec les *Œuvres poétiques* de Louise Labé), coll. « Poésie / Gallimard », 1983. — SAULNIER (Verdun-Louis) : *Étude sur Pernette du Guillet et ses « Rymes »*, Bibl. d'Humanisme et Renaissance, t. IV, 1944.

1. Pour Pernette, Maurice Scève est le *Jour*. Les vers 9-10 signifient qu'elle rend grâces à Dieu d'avoir créé son ami.

2. Tout ce dizain eſt un éloge de la poésie de Scève, de sa haute inspiration et de son ſtyle. Les deux premiers vers sont nettement platoniciens.

3. *Vice à se muer, ce vice mueras* : anagrammes du nom de Maurice Scève dont Pernette du Guillet, suivant la coutume courtoise, use ainsi que de *signaux*.

4. C'eſt Pernette (non l'inverse) qui offre un anneau à son ami ; mais à condition qu'il lui donne un baiser. Ces vers font écho au dizain CCCXLVII de Maurice Scève.

5. Simple billet, mais d'une grande élégance ; Pernette s'excuse de faire « faux bond » à son ami et saisit l'occasion pour lui redire son amour.

6. Voir n. 1.

7. Nous comprenons : la fortune se réjouit que la nuit succède au jour, espérant que Pernette essaiera de connaître sa deſtinée en scrutant les étoiles, mais son attente sera déçue (ſtrophe 2).

8. Ce titre rappelle *La Parfaicte Amye* d'Antoine Héroët (voir p. 533).

9. L'opposition entre l'amour et l'*amytié* rappelle encore Marguerite de Navarre.

10. Les deux premières allégories viennent du *Roman de la Rose*. *Changement* eſt une invention de Pernette, d'esprit platonicien (voir aussi le vers 32).

11. Pour séduire Danaé, que son père avait enfermée (*enclose*) dans une tour, Zeus prit la forme d'une pluie d'or.

12. Ce qui serait contraire à la pudeur féminine.

13. L'*ardeur commune* s'oppose à l'*amour saincte* (v. 21), comme chez tous les lecteurs de Platon et de Marsile Ficin.

14. Cette élégie fait écho à plusieurs dizains de Maurice Scève évoquant une fontaine (CCXXXV, CCCXXXV). Dans le premier, la Dame se contente de se laver les mains dans l'eau de la source.

15. Ce vers évoque le moment où le musicien accorde son luth.

16. Voir n. 18, p. 479. Pernette joue sur l'homonymie : cerf / serf (v. 31-32).

17. « Tellement qu'il s'imagine que je l'ai privé de sa volonté, au point que Diane en soit jalouse à mon égard ».

18. Il faut lire, par apocope : « Laissez l'aller, qu'Apollon je n'irrite. »

19. Lui (Apollon) qui le remplit de *Deité profonde*. — C'eſt une référence à la théorie de l'inspiration.

Marguerite de Navarre

(1492-1549)

Marguerite d'Angoulême, sœur de François I[er] et reine de Navarre, n'entra pas très jeune en poésie. Le *Dialogue en forme de vision nocturne*, inspiré par la mort de sa jeune nièce, n'eſt pas antérieur à 1527. Il donne le ton de la poésie de la reine : celui de la spiritualité, voire de

la mystique. Marguerite, dès cette date, a pris l'habitude de confier à la poésie les joies, et, plus souvent, les peines d'une vie où les deuils et les angoisses n'ont pas manqué. La publication en 1531 du *Miroir de l'âme pécheresse* provoque un beau tumulte à la Sorbonne, qui condamne ce poème. Marguerite, qui écrit aussi pour le théâtre, confie sa foi à des *Chansons spirituelles*, dont beaucoup sont rassemblées en 1547 dans un recueil qui a pour titre : *Marguerites de la Marguerite des Princesses*. Quant à son œuvre la plus célèbre, l'*Heptaméron*, elle ne fut publiée qu'après sa mort, en 1558-1559.

◆ CHANSONS SPIRITUELLES. — Marguerite de Navarre n'a pas inventé le genre des chansons spirituelles, ni celui du *contrafactum* (substitution de texte et de mélodie entre répertoire profane et répertoire religieux, et *vice versa*). En 1546, Eustorg de Beaulieu, poète protestant, avait publié plus de cent cinquante *contrafacta*, sous le titre de *Chrestienne resjouyssance* (voir la préface de G. Dottin aux *Chansons spirituelles* de Marguerite de Navarre). On y trouvait la quasi-totalité des chansons à la mode des années 1530. La plupart des chansons de la reine de Navarre ont été publiées en 1547 (c'est le cas de celles que nous donnons) et en 1549 dans les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*. D'autres sont restées manuscrites jusqu'à l'édition des *Dernières poésies* par A. Lefranc, en 1895.

Marguerites de la Marguerite des Princesses, Genève, Slatkine-Reprints, 1970. — *Chansons spirituelles*, éd. G. Dottin, Genève, Droz, 1971. — COTTRELL (R. D.) : *La Grammaire du silence. Une lecture de la poésie de Marguerite de Navarre*, Champion, 1995.

1. « Le thème-refrain de la "claire fontaine" est fréquent au Moyen Âge » (G. Dottin). Quant au thème théologique de la « fontaine mystique », attesté dès les premiers siècles du christianisme, il a inspiré aussi bien les peintres que les auteurs spirituels.
2. Marie l'Égyptienne fut une courtisane d'Alexandrie qui se repentit et décida de se retirer dans le désert pour y faire pénitence. Son histoire fut popularisée par *La Légende dorée*.
3. *Faux* au sens de « traître ».
4. Matthieu, qui était collecteur d'impôts, donc assez mal vu par les Juifs. Quant à André, qui était un simple pêcheur, Jésus ne regarda pas à sa condition modeste.
5. Thèse plutôt protestante de la grâce donnée par Dieu à ceux qu'il a choisis. Cependant, sa *miséricorde* (v. 53) semble élargir ce don au plus grand nombre.
6. Au sens johannique : ce qui s'oppose à Dieu.
7. Thème profane : l'amant entre au jardin, découvre que sa Dame le trahit et décide de la quitter. Transposition religieuse : l'âme éprise de Dieu renonce aux plaisirs mondains qui mènent à la damnation.
8. Vocabulaire très proche de celui du *Théâtre profane* de l'auteur.
9. Voir la Première épître aux Corinthiens, XV, 22.
10. Souvenir de l'Évangile de Jean, où l'on trouve souvent le verbe « demeurer ».

François Ier

(1494-1547)

François Ier écrivit des poèmes. Sainte-Beuve n'en était pas trop sûr car il voyait dans les pièces qu'on lui attribuait la main de Marot ou de Saint-Gelais. De nos jours, on lui attribue avec une quasi-certitude une cinquantaine de rondeaux, une bonne quinzaine de chansons, des épîtres écrites en prison, des huitains et des dizains. « Aucun recueil imprimé des poèmes du roi [...] ne fut imprimé de son vivant ni pendant les trois cents ans qui suivirent sa mort. » « Le roi se contentait d'en faire exécuter de magnifiques recueils manuscrits [...] pour les offrir à ses amis » (J. E. Kane, p. 11, B.N.F., manuscrits, f. fr. 25.452).

Œuvres poétiques, éd. J. E. Kane, Genève, Slatkine, 1984.

1. François Ier traduit assez fidèlement dans cette chanson une pièce de l'Arioste qui a inspiré plusieurs poètes français du XVIe siècle.
2. « Quand j'embrassai mon amie, j'eus l'heureuse idée de couvrir sa bouche, de peur qu'elle n'appelle. »
3. « Personne ne peut dire que son plaisir est parfait s'il ne voit pas son amie » (pendant la nuit amoureuse).

Chanson anonyme

◆ *Voyez la grand' offense...* — En avril 1545, François Ier envoya des troupes dans plusieurs villages du Vaucluse, en particulier à Mérindol et Cabrières, pour venir à bout des vaudois qui s'y étaient établis, et qui professaient les idées de Pierre Valdo, un marchand lyonnais du XIIIe siècle, souvent considéré comme un précurseur de la Réforme. La répression fut terrible : pillages, assassinats, viols furent le lot de la population d'une vingtaine de villages pendant quinze jours. La chanson que nous donnons date sans doute de ce moment-là ; elle a été publiée dans le *Chansonnier huguenot du XVIe siècle*, éd. H. Bordier, Paris, 1870-1871, t. I, p. 341-345.

1. Allusion au massacre des Innocents : voir Matthieu, II, 16-18.
2. Réminiscence du psaume CXXXVII : « *Super flumina Babylonis* ». Voir p. 844-845.

3. Voir *Les Tragiques*, IV, v. 495 et suiv.
4. Voir Matthieu, XVI, 24.

Bonaventure des Périers

(1500 - 1543 ?)

La vie de ce grand écrivain, surtout connu pour ses nouvelles (*Les Nouvelles Récréations et joyeux devis*), est environnée de mystère. Après de solides études humanistes, il s'installe à Lyon, où il se lie d'amitié avec un certain nombre de poètes et d'artistes. Devenu valet de chambre de Marguerite de Navarre, qui l'estime, il traduit Platon, Horace et Térence. Malgré la condamnation par le Parlement du *Cymbalum mundi* (1537), il n'est pas inquiété. On perd peu à peu sa trace. Sa mort a été présentée par Henri Estienne comme étant un suicide. Ses *Œuvres* furent publiées par son ami Antoine du Moulin en 1544.

◆ PROGNOSTICATION DES PROGNOSTICATIONS, *non seulement de ceste presente année MDXXXVII mais ausi des aultres à venir, voire de toutes celles qui sont passées, composée par maistre Sarcomoros, natif de Tartarie et secrétaire du très illustre et très puissant roy de Cathai, serf des vertus.* — Ce poème, publié en 1537, s'inscrit dans un courant de pensée hostile aux excès de l'astrologie, qui ne se contentait plus de donner, dans des almanachs, des informations astronomiques mais prétendait dévoiler l'avenir, qui n'appartient qu'à Dieu. Des Périers, proche ici de Marguerite de Navarre et de Rabelais, emmène un astrologue abusé vers le ciel pour découvrir la vérité.

1. L'émoi que cause la volonté de connaître l'avenir.
2. Expression empruntée à l'Apocalypse.
3. Allusion à la cupidité des astrologues qui faisaient payer leurs consultations.
4. Il faut supposer, entre le vers 256 et 257, une parole du Christ qui illumine l'astrologue, parole que le poète ne peut retranscrire.
5. Allusion aux douze signes du Zodiaque.
6. C'est le sens de plusieurs paraboles évangéliques : par exemple Matthieu, VI, 31-32.
7. Voir *ibid.*, XVI, 24.
8. Voir *ibid.*, XXIV, 36.
9. Conseil bien sûr ironique.
10. *Lequel* se rapporte à *Dieu* (v. 290). Des Périers a sans doute écrit « adieu » en deux mots pour faire ressortir ce nom.

Victor Brodeau
(1500-1540)

Marguerite de Navarre protégea ce poète aimable et doué, qui éparpilla la plupart de ses vers dans des recueils collectifs. L'« Elegie du semi-dieu Faunus » fut publiée pour la première fois dans les *Rymes* de Pernette du Guillet (édition de Paris, 1546).

Poésies, éd. H. M. Tomlinson, Genève, Droz, 1982.

1. Brodeau imite ici une pièce latine de Bembo, peut-être aussi les poèmes où le cyclope Polyphème réclame l'amour de Galatée.
2. Les deux cornes qui ornent traditionnellement le front de Faunus.
3. Nom d'une nymphe aimée par Bacchus.
4. Ilia, ou encore Rhea Silvia, fut aimée du dieu Mars et lui donna des jumeaux : Remus et Romulus.

Hugues Salel
(1503 ? - 1553)

Originaire du Quercy, comme Marot, Salel fait des études à Cahors, puis à Toulouse. En 1538, il entre dans la maison du roi, dont il reçoit, en 1540, l'abbaye de Saint-Chéron en commende. Dès lors, Salel multiplie les poèmes de circonstance dans le goût de la Grande Rhétorique et de Marot. Le roi lui a commandé un grand travail : la traduction de l'*Iliade* en vers français. Les dix premiers livres (chants), transposés en décasyllabes, paraissent en 1545, complétés par deux autres en 1554. Salel, qui ne surveille pas l'impression de ses œuvres, a laissé publier ses poésies en 1540, puis d'autres pièces, en 1553, à la suite des *Amours* de Magny. À sa mort, Ronsard lui rendra un très bel hommage.

Œuvres poétiques complètes, éd. H. Kalwies, Genève, Droz, 1987.

◆ SECOND CHAPITRE D'AMOUR. — Le mot « chapitre » traduit l'italien *capitolo* et désigne une « composition en rime tierce » (*aba bcb cdc*, etc.). Celle-ci fut illustrée par Dante dans *La Divine Comédie* et les Grands

Rhétoriqueurs l'avaient acclimatée en France. Ces vers, publiés pour la première fois avec les *Amours* de Magny (1553), furent sans doute écrits après 1540.

1. Malebouche (médisance) comme Dangier (arrogance, v. 52) viennent du *Roman de la Rose* qui inspire sans doute aussi l'idée d'un amour libre développée à partir du vers 67. Salel prend à son tour position dans les controverses sur l'honneur féminin qui battent leur plein dans la décennie 1540-1550.
2. Les trois strophes qui précèdent sont un souvenir probable d'un rondeau de Marot : « De l'Amour du Siecle Antique ».

Mellin de Saint-Gelais

(1487 ou 1490 - 1558)

La vie de Saint-Gelais fut aussi lisse que celle de Marot, son maître et ami, fut mouvementée. Fils ou neveu de l'évêque Octovien de Saint-Gelais (voir p. 1341), il étudie d'abord à Paris et à Poitiers, et fait assez vite le voyage d'Italie, pays qui le séduit par sa culture et son élégance. En 1518, il entre à la Cour, qu'il ne quittera plus et qu'il charme par ses talents de poète, de musicien et de causeur. Sa culture, qui est grande, le fait désigner par François I[er] comme garde de la Librairie royale de Blois. Saint-Gelais compose dans les genres à la mode, sans se soucier de recueillir ses œuvres. La seule édition publiée de son vivant vit le jour en 1547, sous le titre *Saingelais Œuvres de luy.* Beaucoup de pièces ne nous sont connues que par des manuscrits et des recueils collectifs. À l'exception des deux dernières, qui figurent dans les *Œuvres* de 1547, c'est le cas de celles que nous donnons ici.

Œuvres poétiques françaises, éd. D. Stone Jr., 2 vol., S.T.F.M., 1993.

1. Cette pièce participe de la mode des blasons lancée par Marot, en 1535, avec son « Blason du beau tetin ». Par réaction, il y eut aussi une mode des « contre-blasons » qui dénigraient les charmes de la dame.
2. Le grand chef-d'œuvre de Nature est la Dame.
3. Dans la mythologie, ce ne sont pas les cheveux de Méduse qui pétrifiaient, mais son regard.
4. Le dard ou la flèche de Cupidon.
5. La *table* de la guitare est sa partie supérieure, qui supporte le chevalet et les cordes.
6. Comme l'indique le titre, cette guitare appartenait à Charles de Valois, fils de François I[er], qui mourut en 1545, à l'âge de vingt-trois ans.
7. Renouvelant le thème humaniste de la thérapie musicale, le poète imagine que c'est la guitare qui devient malade par suite de la maladie de son maître.

8. La *Terre* en question (voir le titre), c'est l'Espagne, possession de Charles Quint.

9. Selon ses contemporains, Saint-Gelais possédait une fort belle voix et chantait souvent ses poèmes à la Cour.

10. Thème pétrarquiste. Dans un dizain de *Delie* (CCCXLV), l'objet que la Dame a touché est un livre.

11. Celle d'Orphée, qui avait le pouvoir d'attirer les arbres des forêts.

12. Le jeu du poète consiste à transposer les différentes parties du *Psautier* afin de leur donner une signification amoureuse. Le *Dieu* du vers 3 est l'Amour.

13. La Passion du Christ, qui ouvre le *Psautier*, devient la passion du poète amoureux.

14. Les *Laudes* de l'office monastique, qui sont les louanges de Dieu, deviennent celles de la Dame.

15. Calembour : « que toujours êtes à Complies » (les dernières prières du jour).

16. La cruauté de la Dame fera trépasser le poète.

17. Les échecs étaient très en faveur au Moyen Âge et à la Renaissance. À cette époque, les règles du jeu changent : le fou se déplace plus librement (voir v. 10), et la reine (ou la dame) devient la pièce la plus mobile et la plus puissante de l'échiquier (voir v. 14). Pris dans son ensemble, ce jeu devient la métaphore de la cour faite par le poète à celle qu'il aime.

18. Les *Rocz* sont les tours.

19. Allusion au déplacement très particulier du cavalier sur l'échiquier.

20. L'adversaire du poète n'est pas sa Dame, mais ceux qui s'opposent à son amour.

21. Cette amoureuse ne respecte pas la règle du secret de l'amour courtois.

22. « La peur que vous ne soyez pas fidèle ».

23. Cette chanson, inspirée notamment par le poète grec Bion et par Ovide, fut l'un des grands succès de Saint-Gelais, comme le prouvent ses nombreuses mises en musique.

24. Le vert était la couleur traditionnelle de Vénus.

25. Qui règne sur Cythère.

26. Adonis, né de l'union incestueuse de Cinyras, roi de Chypre, et de sa fille Myrrha.

27. Voir n. 22, p. 541.

28. Car elle le retrouverait aux Champs Élysées (voir v. 76).

29. Dans la cosmologie classique, Vénus gouvernait le troisième ciel.

30. Proserpine, déesse des Enfers.

31. Pluton, époux de Proserpine.

32. Voir l'*Iliade*, V, v. 336 et l'*Énéide*, XI, v. 277.

33. Junon, honorée au ciel (v. 94), fut jalouse de Vénus, à laquelle Pâris avait donné la pomme d'or, en raison de sa beauté.

Louise Labé

(avant 1524 - 1566)

Celle qui fut surnommée la « Belle Cordière » (parce que fille et femme de cordier) est entrée rapidement dans la légende. Très cultivée, comme un certain nombre de dames lyonnaises, elle apprit à jouer de la musique et composa en français et en italien. Elle était la reine d'une petite société brillante qui admirait son esprit et sa beauté. Parmi ses nombreux amants, qu'elle n'aima pas tous, il y eut le poète Olivier de Magny, qui se montra goujat avec elle. Calvin, de son côté, l'injuria tout simplement. En 1555, à Lyon, chez Jean de Tournes, paraît une plaquette, *Euvres de Louize Labé lionnoize*, contenant un texte en prose (*Le Débat de Folie et d'Amour*) et ce qui reste son chef-d'œuvre : trois élégies et vingt quatre sonnets.

Le recueil de 1555, comme tous les recueils poétiques de la Renaissance, pose le problème de sa disposition. Louise Labé distingue entre les élégies et les sonnets, ce qui n'était pas le cas de Pétrarque qui faisait alterner dans les *Rime* sonnets et *canzoni*. Les élégies ont sans doute été conçues comme un préambule au cycle de sonnets qui est construit selon un principe d'alternance, et selon un principe de progression. Le sonnet XIII, qui a une fonction de pivot, sépare les poésies de l'espoir et celles de la nostalgie.

Œuvres complètes, éd. E. Giudici, Genève, Droz, 1981. — *Œuvres poétiques*, éd. F. Charpentier, coll. « Poésie / Gallimard », 1983.

1. On a vu dans l'emploi de ce terme un souvenir de la *noia* provençale où l'on énumère des objets et des motifs de déplaisir.

2. Arachné, jeune fille habile dans l'art du tissage, défia Pallas qui la métamorphosa en araignée.

3. Dans le *Roland furieux* de l'Arioste, Bradamante est la fiancée de Roger, qui a pour sœur Marphise. Ces deux jeunes femmes représentent le type de la guerrière.

4. Depuis Ovide au moins, il s'agit des symptômes traditionnels du mal d'amour.

5. Le jeune Pâris aima puis abandonna la nymphe Pegasis-Œnone. Dans la cinquième *Héroïde* d'Ovide, elle écrit à celui qui l'a abandonnée au profit d'Hélène.

6. Prononcer le *e* de « Médée », et celui de « aimée ».

7. Ce sonnet, où Louise montre sa maîtrise de l'italien, prolonge *Le Débat de Folie et d'Amour*. Louise se plaint et demande réparation à l'Amour. Cette réparation prendra la forme de l'écriture. La traduction que nous donnons en bas de page est reprise de l'édition de F. Charpentier.

8. Ce sonnet exclamatif dénonce le service amoureux de l'homme

qui n'éprouve pas la passion qu'il suscite (à rapprocher du sonnet XXIII, v. 10).

9. Les *celestes lumieres* sont les astres.

10. L'astre de Vénus se meut la nuit dans les cieux. Il est donc témoin des douleurs de l'amante.

11. Le Soleil.

12. Pour plusieurs éditeurs (dont F. Charpentier, p. 181), le don de Flore est la rose parfumée (« le mieux sentant », v. 7) à quoi l'amant compare la bouche de l'aimée.

13. Louise Labé joue sur le thème platonicien (*Le Banquet*, 189 e) de l'androgyne primitif, dont la séparation donne naissance à deux moitiés qui se cherchent. En se présentant comme un corps privé de son âme, c'est-à-dire de son Ami, elle dit autre chose que Platon, mais n'en est que plus pathétique.

14. *Vie* compte ici pour deux syllabes.

15. Si ces antithèses et oxymores sont typiquement pétrarquistes, le thème de ce sonnet est propre à Louise Labé.

16. Formule qui marque le début de la description du songe, traditionnel dans la poésie amoureuse, notamment chez Ronsard.

17. Esquisse d'un débat, à la manière de Charles d'Orléans ou de Clément Marot, entre l'œil et le cœur.

18. Ce sonnet possède une signification musicale importante. Le ton *plein* (v. 8) est le ton majeur sur lequel Louise a commencé son chant. Le luth est devenu si mélancolique (peut-être à force d'être arrosé de larmes : v. 5) qu'il donne à tout un air de tristesse, *feingnant*, c'est-à-dire jouant en mineur ce que, obéissant à la musicienne, il avait commencé à chanter autrement.

19. À comprendre dans un sens musical : « tes cordes n'ont plus un bon accord ».

20. Les médisances et calomnies dont Louise Labé eut à souffrir.

21. L'Euripe, détroit séparant la Béotie et l'Eubée, a des eaux particulièrement agitées.

22. Les deux tercets, en convoquant l'image de la mort, renouvellent d'une manière dramatique le thème classique du baiser.

23. Le Zéphyr est toujours associé au printemps : voir la *Primavera* de Botticelli. Louise Labé compare le retour du Soleil à celui de son ami.

24. Selon les Anciens, le Soleil plongeait dans l'Océan quand il avait fini sa course (son *cerne*, v. 4) quotidienne.

25. Référence aux quartiers de la Lune. Celle-ci est dite « sœur » du Soleil, car Diane (ou Séléné) est la sœur d'Apollon.

26. Le « Parthe », pris pour les Parthes, est ici une façon de désigner l'Orient.

27. Modification d'un thème traditionnel : dans l'amour pétrarquiste, on ne vit vraiment que dans la personne de l'autre.

28. Encore une allusion au *Débat de Folie et d'Amour*.

29. Le mot a une valeur morale (éloge de la passion et de l'excès) mais aussi rhétorique (la passion est à l'origine des traits d'esprit).

30. On peut interpréter cette question comme une invitation à refuser l'amour. Le mythe de Diane, chasseresse non amoureuse, va dans ce sens.

31. « Devait » et non « devais » : la prédiction concerne l'ami, dont elle annonce qu'il sera fidèle.

32. L'idée générale de ce sonnet reste assez obscure. Louise semble d'abord énumérer des moyens de séduction masculine et dit ensuite que ceux de l'art ne sauraient accroître son désir.

33. L'amie du Soleil, c'est la Lune, sa sœur. Mais celle-ci aime d'amour le berger Endymion.

34. Mars voit Vénus clandestinement, car celle-ci est l'épouse de Vulcain.

35. Il traverse les airs comme messager de Jupiter.

36. Les fruits des amours de Jupiter sont souvent devenus, comme les Dioscures, des constellations, qui rappellent au roi des dieux sa jeunesse amoureuse.

37. Dans la poésie pétrarquiste, les flèches de l'amour partent souvent des yeux.

38. Il faut comprendre : « pardonne ce que je viens de dire ».

Claude de Taillemont

(1526 - 1557 ?)

La vie, encore mal connue, de Claude de Taillemont se déroule à Lyon. Elle est marquée par une grande admiration : pour Maurice Scève. En 1553, il publie les *Discours des champs faëz*, œuvre étrange qui réunit dans des jardins oniriques une société choisie qui devise d'amour. En 1556, il fait paraître *La Tricarite*, inspirée par une femme que nous ne connaissons pas et qui rivalise avec les trois Grâces, d'où son nom. Surtout composé de douzains, ce recueil fort hermétique révèle l'influence de l'auteur de *Delie*.

La Tricarite, éd. sous la direction de G.-A. Pérouse, Genève, Droz, 1989.

◆ LA TRICARITE. — Beaucoup de recueils amoureux de l'époque blasonnent, avec plus ou moins de respect, les beautés de la Dame (voir le recueil collectif de 1550 *Sensuivent* LES BLASONS *Anatomiques du corps féminin*). Dans celui de Taillemont, une série de douzains (LIII à LXXVI) sont consacrés aux beautés vues, entrevues ou imaginées de la dame de ses pensées. L'orthographe de Taillemont étant particulièrement illisible, exceptionnellement, nous avons modernisé le texte de 1556. La plupart des gloses qui suivent sont empruntées à l'édition Pérouse.

1. Les rameaux des veines « ombragent » la peau comme les frondaisons la terre.

2. Le rempart des neuf Muses, c'est le front, séjour de la pensée, qui apaise les passions (v. 5).

3. Une fois que le front a été vu (sorte d'ablatif absolu latin).
4. Allusion à *Delie* de Maurice Scève.
5. Les Dioscures, frères jumeaux, ramènent le calme après la tempête.
6. « Où peut-on trouver apparence plus semblable à celle du lait caillé... que dans cette gorge ? » (éd. Pérouse, p. 156).
7. La base des seins, cachée aux regards.
8. L'ami, dont le portrait est peint sur un médaillon qui repose sur la gorge.
9. « L'amant préférerait rester là, lié comme l'esclave attaché au carcan, ou comme Prométhée au roc du Caucase, plutôt que d'avoir remporté ailleurs la victoire, si du moins la gorge de Tricarite n'était plus froide que le Caucase lui-même » (éd. Pérouse, p. 156).
10. L'amant pince le genou et fait paraître sur la peau qui recouvre la rotule des « fleurs rouges ».
11. « Le genou (grâce auquel la dame s'incline, fait la révérence, exécute les figures du bal) a pouvoir pour apaiser le chagrin de l'homme : la grâce de ce mouvement lui ravit le cœur, sans que la main intervienne » (éd. Pérouse, p. 163). — *De nerfs* est complément de *souple* (v. 10).

Gilles Corrozet

(1510-1568)

Né à Paris, et parisien dans l'âme, Corrozet consacra à sa ville plusieurs « guides archéologiques », dont *La Fleur des antiquitez, singularitez et excellences de la plus que noble et triumphante ville et cité de Paris, capitalle du royaume de France* (1532), qui le rendit célèbre et fut refondue et augmentée dans *Les Antiquitez, histoires et singularitez de Paris* (1550). Libraire et polygraphe, on lui doit de nombreuses traductions, dont celle des *Fables* d'Ésope, publiée en deux livres sous le titre *Les Fables du très ancien Esope phrygien mises en rithme françoise* (1542). Il est l'un des créateurs du genre de l'anthologie.

◆ DE L'ASNE ET DU LOUP. — Il s'agit, dans la traduction de Corrozet, de la fable CIX du Second livre. On la comparera, bien sûr, avec la version de La Fontaine, « Le Cheval et le Loup » (V, VIII), qui n'éclipse pas totalement ces octosyllabes allègres.

Second livre des Fables d'Ésope, éd. Paola Cifarelli, Genève et Paris, Slatkine, 1992.

Peletier du Mans

(1517-1582)

Seul de tous les poètes de la Pléiade, Jacques Peletier du Mans ajoute à sa vaste culture littéraire une culture scientifique importante. Il se fait connaître en 1541 par une traduction en vers de l'*Art poétique* d'Horace. En 1547, il donne au public ses *Œuvres poëtiques* où l'on peut lire les premiers vers de Ronsard et de Du Bellay. Elles sont suivies, en 1549, d'une *Aritmétique*, en français, et, en 1550, d'un *Dialogue de l'ortografe et prononciation françoese*, sujet constant de ses réflexions. Peletier quitte ensuite la capitale, pour fuir peut-être les persécutions religieuses. En 1555 paraissent à Lyon, à quelques semaines d'intervalle, son *Art poëtique*, qui tourne le dos à la tradition marotique, et le grand recueil de *L'Amour des Amours*. Le poème de *La Savoye* (1572), inspiré par un séjour dans cette région, appartient à la veine scientifique. Peletier finit sa vie comme principal du collège du Mans, à Paris, et de plus en plus passionné de mathématiques.

PANTIN (Isabelle) : *La Poésie du ciel en France dans la seconde moitié du XVIe siècle*, Genève, Droz, 1995.

◆ VENUS. — Ce texte est extrait de *L'Amour des Amours*, recueil qui comprend des sonnets écrits à des dates diverses et dont le sujet est l'amour, auxquels s'ajoutent des odes scientifiques. Le lecteur passe ainsi de l'« amour simple et nu » à un « amour plus général » à l'œuvre dans le cosmos dont il maintient l'harmonie. L'ode à « Venus » se situe au tournant du recueil et précède la seconde partie qui a un titre propre : « L'Uranie ». Vénus est à la fois le nom d'une planète et la déesse de l'Amour.

Peletier, passionné d'orthographe, invente un système particulier qu'on retrouve ici. En voici les principes essentiels :

— *e* cédillé transcrit *e* ouvert ; *e* barré est mis pour *e* sourd ; *e* sans aucun accent est mis pour *e* fermé ou moyen.

— *x* est proscrit à la finale.

— *y* voyelle est souvent proscrit (*il i a*), mais conservé comme semi-consonne.

Un exposé plus complet de ces principes se trouve dans *L'Amour des Amours*, éd. J.-Ch. Monferran, S.T.F.M., 1996.

1. *Cipris*, ou Cypris, est un autre nom de Vénus.
2. « Nous qui te sommes tant redevables ».
3. Les *Carites*, ou Charites, sont les Grâces, compagnes de Vénus.
4. La planète Vénus est la plus proche du Soleil.
5. « Vénus est tantôt une étoile du matin, tantôt une étoile du soir,

visible avant le lever ou après le coucher du soleil » (J.-Ch. Monferran, éd. citée).

6. On représentait souvent Vénus sur un char tiré par des cygnes.

7. Vue de la terre, Vénus ne s'éloigne jamais du Soleil de plus de 45°, c'est-à-dire un signe et demi du Zodiaque. C'est pourquoi elle est visible le soir après le coucher du soleil, ou le matin avant son lever.

8. Vénus, froide et humide, reçoit sans dommage le feu du Soleil.

9. « Les sept planètes, moins les deux luminaires » (J.-Ch. Monferran).

10. Allusion à l'ombre projetée la nuit par la Lune.

11. Cette strophe est très proche d'un passage des *Géorgiques* de Virgile (III, v. 242-244).

12. À la différence des animaux, l'homme aime en toute saison.

13. Pour Marsile Ficin, suivi ici par le poète, Vénus est double : l'une est portée à la contemplation de la beauté, l'autre à la génération et au renouvellement de l'espèce humaine.

14. À partir de ce vers, Peletier se souvient des « Temples de Vénus » de la Grande Rhétorique.

15. Distinction platonicienne entre l'idée et l'image de la beauté.

Étienne Forcadel

(1520 ? - 1577)

Né sans doute à Béziers, Forcadel fait des études de droit à Toulouse. Il enseigne cette discipline à la faculté tout en consacrant ses loisirs à la poésie. Ses premiers recueils paraissent en 1548 (*Le Chant des Seraines*) et 1551 (*La Poésie*). Soupçonné de tiédeur par les catholiques ultra de sa ville, il est emprisonné quelque temps et délivré sur ordre du roi. Il a publié aussi des ouvrages latins.

Œuvres poétiques, éd. F. Joukovsky, Genève, Droz, 1977.

◆ CHANT TRISTE DE MEDÉE ABANDONNÉE DE SON AYMÉ JASON. — Publiée en 1548 dans *Le Chant des Seraines*, cette pièce appartient au genre de l'héroïde, immortalisé par Ovide, où une amante délaissée adresse des reproches à son ami. Ce genre connaissait encore une réelle faveur à l'époque de la Grande Rhétorique et de Marot.

1. Le cœur de Médée est comparé à une ville mise à sac.

2. Médée est la fille du roi de Colchide.

3. Jason et les Argonautes étaient considérés comme les premiers navigateurs. Ils avaient construit leur navire avec des pins ou des sapins (v. 33).

4. Médée aida Jason à conquérir la Toison d'or, honorée au ciel avec le signe du Bélier. Il est le *premier* (v. 63) parce que le Soleil entre dans ce signe juste après l'équinoxe de printemps.

5. Médée eut recours à la magie pour confectionner le baume qui protégea Jason des taureaux soufflant du feu auxquels il lui fallait imposer le joug afin de les forcer à labourer le champ où les dents du dragon devaient être semées.
6. Deux fils étaient nés de l'amour de Médée et de Jason.
7. Allusion à Créüse, dont Jason était devenu amoureux.
8. Nouvelle pratique de la magicienne. Mais Forcadel ne dit pas clairement à qui appartient l'âme que Médée veut tirer hors de sa tombe.

Dorat

(vers 1508 - 1588)

Le maître de la Pléiade, poète grec et latin, n'a presque rien écrit en français. Mais son rôle fut si important qu'une anthologie de la poésie française ne peut l'oublier. Originaire de Limoges, où il fait ses études, Jean Dorat se rend à Paris et y devient précepteur de Baïf, puis principal du collège de Coqueret (1547). Il a alors pour élèves Ronsard et Du Bellay. À partir de 1556, il enseigne le grec au Collège royal et devient « poète du Roi » (Henri II). La plupart de ses poèmes latins et grecs sont inspirés par les fastes de la cour des Valois et par les événements politiques de son temps. Les vers qu'il écrivit pour approuver la Saint-Barthélemy ne résument pas sa pensée, car, en d'autres circonstances, Dorat se montra partisan de la tolérance religieuse.

Œuvres poétiques, éd. Ch. Marty-Laveaux, Lemerre, 1875. — DEMERSON (Geneviève) : *Dorat en son temps*, Clermont-Ferrand, Adosa, 1983.

◆ EPITHALAME OU CHANT NUPTIAL. — Cet épithalame fut écrit et publié en 1570, à l'occasion des noces d'Henri de Lorraine, duc de Guise, et de Catherine de Clèves, comtesse d'Eu. Ces noces suivent la conclusion de la paix de Saint-Germain entre catholiques et protestants, signée la même année. Le poème de Dorat, avec ses rimes obsédantes, ressemble à une incantation en faveur de la paix, celle du royaume et celle du cosmos, dont la meilleure image est la danse.

1. Le roi Charles IX a été déjà plus d'une fois comparé au Soleil.
2. L'idée de l'« accord discordant » est au centre de la musicologie et de la cosmologie de la Pléiade.

Olivier de Magny

(1529-1561)

Magny a vécu dans l'ombre de la Brigade et de la Pléiade. Protégé d'abord par Hugues Salel (voir p. 1364), il publia ses *Amours* en 1553, puis des *Gayetez* en 1554. Secrétaire d'un diplomate en mission auprès du Saint-Siège, il exprime sa nostalgie de la patrie dans les poèmes des *Souspirs* (1557), souvent comparés aux *Regrets* de Du Bellay, avec qui il se lia à Rome. Les *Odes* de 1559 représentent peut-être son meilleur recueil. Il fut, semble-t-il, l'amant de Louise Labé.

◆ LES GAYETEZ. — Ce recueil fait entendre des voix différentes : tantôt sensuelles et inquiètes, tantôt légères et épicuriennes, à la manière des *Folastries* de Ronsard, publiées un an auparavant. Les poèmes les mieux venus reprennent le thème épicurien et horacien de l'amitié. Ici, Magny s'adresse à un jeune poète de la Brigade.

Les Gayetez, éd. R. Mac Kay, Genève, Droz, 1968.

1. Un ami commun, ou un domestique.
2. La faux tenue par un squelette apparaît dans les illustrations du Triomphe de la mort, au XV[e] siècle.
3. Apollon-Phébus était aussi le dieu de la Médecine.
4. Parce qu'il est en bonne santé.
5. Autre nom de Diane, déesse de la Lune.
6. Il peut s'agir d'une référence à la parabole de l'Enfant prodigue, le fils perdu devenant ici un ami.

Du Bellay

(1522-1560)

Joachim Du Bellay est issu, à la différence de Ronsard, de la grande noblesse. Sa famille a donné à la monarchie des prélats et des ambassadeurs. Deux rencontres furent décisives dans sa vie : celle de Peletier du Mans, en 1546, et, en 1547, celle de Dorat qui l'accueillit au collège de Coqueret. Du Bellay exprime les idées de ce groupe dans la *Deffence et illustration de la langue francoyse*, publiée en 1549, avec *L'Olive*, recueil de poésie amoureuse, *L'Antérotique de la vieille et de la jeune amye* et les *Vers lyriques*. Il semble bien en Cour et célèbre

comme il se doit les grands événements du règne d'Henri II. Revenant sur son hostilité à la traduction des poètes, il publie en 1552 sa traduction du chant IV de l'*Énéide*, suivie des *XIII Sonnetz de l'honneste Amour*, qui confirment l'attachement du poète à la pensée de Platon, relu par Marsile Ficin. En 1553, son cousin, le cardinal Jean Du Bellay, l'emmène avec lui à Rome, où il reste plus de quatre ans. Lourd de déceptions temporelles, ce séjour romain fut d'une grande fécondité poétique puisque Du Bellay en ramena quatre recueils qui parurent à son retour en France, en 1558 : les *Antiquitez de Rome*, *Les Regrets*, les *Jeux rustiques*, et, en latin, les *Poemata*. La renommée du poète est grande, capable même de faire ombrage à celle de Ronsard, quand il meurt le 1er janvier 1560.

Œuvres poétiques, éd. D. Aris et F. Joukovsky, Garnier, 2 vol., 1993. — *Du Bellay, Actes du colloque international d'Angers, 1989*, Angers, 1990.

◆ L'OLIVE. — La première édition de ce recueil paraît en avril 1549 sous le titre *Cinquante sonnetz à la louange de l'Olive*. Une seconde édition, avec cent quinze sonnets, *L'Olive augmentée*, voit le jour en 1550. Ce n'est pas le premier recueil de poésie amoureuse en France : Scève a précédé Du Bellay. Mais, dans *L'Olive*, le sonnet remplace le dizain. La structure d'ensemble — ce mouvement par lequel le serviteur de la Dame appelée Olive se détache peu à peu des beautés de ce monde pour aspirer à l'éternité — est empruntée à Pétrarque. L'achèvement religieux, voire mystique (sonnets CXI-CCIII), laisse un peu perplexe le lecteur qui n'a pas oublié le sonnet LII, tout imprégné de Lucrèce.

1. C'est-à-dire la nuit de Noël. Du Bellay transpose Pétrarque qui, dans son sonnet III, situait la rencontre amoureuse le jour du Vendredi saint.
2. *De telle cruaulté* est le complément de *me deffendit* (v. 6).
3. Trajet habituel de l'émotion amoureuse.
4. Si la comparaison entre la Dame et le Soleil se trouve chez Marot et chez Scève, il est assez rare qu'un poète explique la violence de la rencontre amoureuse.
5. L'aigle, seul capable de soutenir l'éclat du soleil.
6. Selon Homère et Virgile, les rêves trompeurs entrent par la *porte d'ivoyre* et les rêves véridiques par la porte de corne.
7. Dans l'étreinte amoureuse.
8. L'âme, c'est la respiration de la femme.
9. Le Lethé. Comme ce fleuve se trouve dans l'autre monde, il faut comprendre que l'extase amoureuse rapproche de la mort.
10. Il s'agit bien sûr de l'écho. Voir p. 626.
11. Ovide raconte que la nymphe Écho fut amoureuse de Narcisse (*Métamorphoses*, III, v. 356 et suiv.).
12. Hiérogamie empruntée à Virgile (*Géorgiques*, II, v. 325 et suiv.). Voir aussi Ronsard, *Le Premier Livre des Amours*, CLX, ici p. 668.
13. Le gouverneur des vents, c'est Éole.
14. Ce contraste entre le printemps et la tristesse du poète vient de Pétrarque.
15. Le narcisse, né du sang du héros éponyme, et l'anémone, née du sang d'Adonis (voir n. 22, p. 541).

16. L'*arbre pasle*, c'eſt l'olivier, emblème d'Olive.
17. Aphrodite, ou Vénus, « mère d'Amour », eſt née selon Hésiode de l'écume de la mer.
18. La sphère de Vénus eſt le troisième ciel.
19. Souvenir de l'invocation à Vénus qui ouvre le livre I du *De natura rerum* de Lucrèce (voir Peletier du Mans, p. 605-610) et qu'on retrouve dans les vers 1-2.
20. Le plus cruel de tous les dieux, c'eſt Mars, qui préside à la guerre.
21. Du Bellay reprend le lieu commun des objets innombrables pour suggérer à la fois les vertus de la Dame et les tourments qu'il endure.
22. La Lune, au milieu de son parcours.
23. Le volcan Etna.
24. Plus abſtrait et « scévien » que les autres, ce sonnet met en parallèle la création du monde et la naissance de l'amour.
25. Les semences du monde se trouvent au fond de l'océan.
26. La Dame eſt ravie par l'image d'elle-même qu'elle voit dans les yeux de son amant.
27. Ce *voile* eſt en fait un mouchoir brodé (v. 9) donné par Olive à son serviteur.
28. L'olivier.
29. Parce que l'amour n'en eſt qu'à ses promesses.
30. Le *jour* en queſtion eſt le Vendredi saint ; l'*eternel amant*, c'eſt le Chriſt, et la *bien aimée*, l'Église ou l'âme humaine. Ces images sont classiques dans la spiritualité chrétienne.
31. L'Esprit saint.
32. Le Chriſt.
33. On remarque dans ce sonnet le mélange d'un vocabulaire platonicien et d'une inspiration chrétienne, visible surtout dans les tercets.
34. Dieu qui prévoit la deſtinée des âmes et même la décide (voir v. 9).
35. Le *Juſte* eſt Dieu, non le Chriſt, nommé au vers 11.
36. Ce *poinct*, c'eſt la mort, car les juſtes n'ont pas besoin d'attendre le Jugement dernier pour connaître leur deſtin.
37. Les deux derniers vers (cf. le mot *Idée*) se souviennent de Platon, mais on y relève aussi un goût très vif et peu platonicien pour les apparences de ce monde.

◆ RECUEIL DE POÉSIE. — Rassemblant des pièces très variées, ce recueil, publié en 1549, nous montre un poète « à la croisée des chemins » (F. Joukovsky), hésitant entre la poésie courtisane et d'autres voies, plus difficiles. Dans le « Dialogue d'un amoureux et d'Echo » (v. 4 à 13), Du Bellay reprend à la Grande Rhétorique le procédé de la « rime couronnée » qui consiſte à donner la même consonance aux deux derniers mots (ou aux deux dernières syllabes) d'un vers. Exemple classique, de Marot : « La colom*belle belle* ». Mais il l'enrichit en mettant en scène Écho, qui répond au poète en répétant ce qu'il dit. Le procédé se combine avec l'équivoque, comme au vers 5 où *venuz* rime avec *Venus*. Ces vers montrent parmi d'autres que Du Bellay, oubliant sa *Deffence et illuſtration*, a cultivé les jeux verbaux de la

Grande Rhétorique en les enrichissant : il met en scène le narcissisme de l'amant. — Nous suivons le texte de 1549.

◆ DIVERS JEUX RUSTIQUES. — Publiés à Paris en 1558, les *Jeux rustiques* font partie des recueils composés lors du séjour romain de Du Bellay et surprendront le lecteur qui s'imaginait le poète plongé dans la mélancolie. Mélange de pièces burlesques, satiriques et graves (voir l'« Hymne de la surdité » qui termine le recueil), il n'a rien de « rustique » au sens ordinaire de ce mot. Pour V.-L. Saulnier, Du Bellay a cherché un équivalent français au mot latin *silva* qui signifie « mélange ».

Divers Jeux rustiques, éd. V.-L. Saulnier, Genève, Droz et Paris, Minard, 1947.

1. Cette pièce fait partie d'un petit ensemble de « Vœux rustiques » traduits de Navagero, poète italien et néo-latin, qui remettait lui-même à l'honneur un genre alexandrin. Le « vœu » était une courte prière accompagnée d'une offrande au dieu.
2. Les courtisanes romaines ont inspiré plusieurs pièces des *Jeux rustiques* à Du Bellay, qui connaissait l'Arétin. Cette pièce, qui compte cinq cent quatre-vingt-dix vers, où la description de la laideur tient une place importante, illustre à sa manière la réaction anti-pétrarquiste du poète.
3. *Mort* est sujet du verbe *a peincte* ; *bouche*, le complément d'objet.
4. Les théoriciens de ce métier, comme l'Arétin, demandaient à la courtisane d'être spirituelle.
5. La vieille courtisane destinait sa fille au même métier que le sien, ce qu'une récente décision de Paul IV (*cest astre inhumain*) va rendre impossible.
6. Successivement : Léon X, Clément VII, Paul III, qui n'était pas un Médicis comme les deux papes précédents, mais un Farnèse (voir v. 532), Jules III et Paul IV.
7. L'amour homosexuel, comme celui du berger Ganymède, qui accepta les faveurs de Zeus.
8. Reprise parodique du célèbre : « *O tempora, o mores* », de Cicéron dans la première *Catilinaire.*
9. Allusion au sac de Rome, en 1527, par les troupes impériales.

◆ LES REGRETS. — Ce recueil célèbre, publié à Paris en 1558, a été longtemps méconnu. Réduit souvent à sa partie élégiaque et à la plainte de l'exilé — c'est-à-dire aux quarante-neuf premiers sonnets des cent quatre-vingt-onze qui le composent —, il n'avait plus d'architecture. On la trouve maintenant dans le cheminement initiatique qui conduit le poète, après bien des épreuves, vers le grand chant d'éloge et d'amour inspiré à la fin par Marguerite de France. — Nous suivons le texte de 1558.

1. Souvenir d'une ode d'Horace (I, IV).
2. C'est-à-dire l'inspiration, dont les premiers sonnets du recueil disent la perte.
3. Marguerite de France (bientôt duchesse de Savoie), sœur d'Henri II, protectrice et inspiratrice du poète.

4. Synonyme platonicien d'« inspiration » (voir aussi le vers 11).
5. Périphrase désignant les Muses.
6. La Pythie, prêtresse de l'oracle d'Apollon à Delphes.
7. L'idée est que la poésie ne peut vivre sans reconnaissance sociale.
8. Expression employée par Horace à propos de son ami Virgile.
9. Platonisme bien tempéré par l'idée de la faveur inspiratrice du prince.
10. La princesse Marguerite.
11. Habituellement, titres de gloire de l'Italie.
12. Allusion au fait que le poète, à Rome, a écrit un recueil de poèmes latins (les *Poemata*, 1558), ce qui contredisait les déclarations de la *Deffence et illustration* sur la nécessité d'écrire en français et pouvait étonner Ronsard.
13. Ovide, exilé sur les bords de la mer Noire, apprit la langue des Gètes et s'en servit pour écrire des poèmes qui n'ont pas été conservés.
14. À la même époque, dans les *Jeux rustiques*, Du Bellay fait la satire du courtisan qui n'entend rien à la poésie.
15. Olivier de Magny (voir p. 1374) était à Rome dans la suite de D'Avanson depuis 1555.
16. *Ouvrier* compte pour deux syllabes.
17. Voir, p. 631, le sonnet VII, v. 5 et ci-dessus n. 4.
18. Blessé par la lance d'Achille, Télèphe fut guéri par la rouille de cette même lance (Ovide, *Tristes*, I, v. 99-100).
19. On pensait avec Pline l'Ancien que le scorpion pouvait être un remède à ses propres piqûres.
20. Les voyages d'Ulysse et de Jason se terminent plutôt mal : le premier doit affronter les prétendants à la main de Pénélope, et le second est poursuivi par la haine de Médée qu'il a abandonnée. Après le *Et puis* du vers 3, il faut donc sous-entendre : « à la différence de ces deux héros ».
21. Liré, nom du village angevin où a grandi le poète.
22. Moins l'air de la mer, relativement éloignée de Rome, que celui des marais de la campagne romaine.
23. François de Mauny, évêque de Saint-Brieuc, parent du cardinal Du Bellay.
24. Le « démon » antique était intermédiaire entre les dieux et les hommes. Tout en gardant au mot cette signification, Du Bellay lui donne aussi celle de « génie » (du lieu).
25. Comme dans les métamorphoses ovidiennes.
26. Dans le *Roland furieux* de l'Arioste (très présent dans ce sonnet et ceux qui le suivent), la magicienne Alcine change l'Anglais Astolphe en myrte.
27. Il s'agit du « moly », donné par Hermès à Ulysse afin qu'il échappe aux enchantements de Circé.
28. Au chant VII du *Roland furieux*, Ulysse délivre Roger enchanté par Alcine en lui passant au doigt l'anneau de Bradamante qui l'aime d'amour vrai.
29. Jupiter envoya Mercure auprès d'Énée pour lui signifier qu'il ne devait pas s'attarder auprès de Didon (*Énéide*, IV).
30. Allusion aux Sirènes, filles du fleuve Achelous, qui tentent Ulysse sur le chemin du retour.

31. Allusion à deux autres épisodes du *Roland furieux*: celui de Sénape, tourmenté par les *Harpyes* (v. 11), et celui d'Astolphe allant chercher sur la lune le bon sens perdu par Roland.

32. Fonctionnaire de la cour pontificale et ami de Du Bellay.

33. Allusion à la honte de Roger, dans le *Roland furieux*, lorsqu'il découvre l'aspect que lui a donné Alcine.

34. Incarnation de l'amour noble dans le poème de l'Arioste. Logistile est la *belle Dame* du vers 13.

35. Voir le sonnet XXXI.

36. Voir les sonnets LXXXVII-LXXXIX.

37. Allusion aux démêlés du poète avec Anne de Montmorency au sujet de l'héritage de son frère aîné.

38. Jean Dorat. Voir p. 1373.

39. L'arc de la poésie satirique.

40. Référence à la théorie platonicienne du corps-tombeau. L'amour pur est un moyen de s'en libérer.

41. Marguerite de France.

42. L'*eau d'oubly* fait perdre le souvenir de la « plaine de vérité » (Platon, *Phèdre*, 248 b).

43. L'esprit de Marguerite n'a pas besoin de matière pour brûler. Il emprunte sa flamme à la *lumiere eternelle* (v. 1).

44. Les sens de la princesse la renseignent sur le pouvoir illuminant de son esprit.

45. Nouveau jeu de mots sur le nom de Marguerite.

46. Marguerite, par ses vertus, ramène l'Âge d'or à la cour de France.

47. Les personnages de la cour pontificale.

48. Secrétaire de Marguerite de France.

49. Sur Peletier du Mans, voir p. 1371.

50. Un second Hercule ; il descendait d'Alcée, d'où le nom d'Alcide.

51. Le *beau nom* est celui de Marguerite.

Jean-Antoine de Baïf

(1532-1589)

On a prétendu, de son vivant, que Baïf était le moins doué des poètes de la Pléiade. Son rôle, cependant, a été considérable. « Fils naturel » de Lazare de Baïf, ambassadeur du roi à Venise, il fait ses études en France, et reçoit, avec Ronsard, les leçons de Dorat dans la maison de son père. Il fréquente ensuite les collèges de Coqueret et de Boncourt. En 1552 paraît un recueil d'*Amours* (communément appelé *Amours de Méline*), suivi, en 1555, des *Quatre Livres de l'Amour de Francine*. La poésie amoureuse de Baïf connaît un vif succès, ce qui est vrai aussi des *Chansons* qu'il compose et qui sont très souvent mises en musique. Tout l'intéresse, le théâtre antique (il traduit par

exemple *L'Eunuque* de Térence et *Le Soldat fanfaron* [*Miles gloriosus*] de Plaute) aussi bien que la poésie scientifique (1567 : *Le Premier Livre des Météores*). Mais, de plus en plus, il trouve sa vocation dans l'union de la poésie et de la musique. Vers le milieu des années 1560, il entreprend la traduction des Psaumes en vers mesurés, tâche qui va l'occuper pendant vingt ans. L'année 1570 voit la création de l'Académie de poésie et de musique qu'il fonde avec Thibault de Courville. Des concerts de musique mesurée ont lieu chez lui devant un public très choisi. À la fin de 1572 et au début de l'année 1573 paraît une édition collective de ses poésies : les *Euvres en rime*. Il se lance alors dans l'entreprise originale des *Mimes, enseignemens et proverbes* dont la première édition paraît en 1576. La Ligue inquiète ce poète qui veut rester fidèle au roi. Il meurt au moment où elle est sur le point de prendre le pouvoir.

Œuvres en rime, éd. Ch. Marty-Laveaux, 5 vol., Lemerre, 1881-1890. — Augé-Chiquet (Mathieu) : *La Vie, les Idées et l'Œuvre de J.-A. de Baïf*, Hachette, 1909.

◆ QUATRE LIVRES DE L'AMOUR DE FRANCINE. — Dans ce recueil, Baïf a distingué les sonnets des chansons : deux livres pour les premiers, deux livres pour les secondes, ce que n'avait pas fait Pétrarque. Le poète imite les latins et les néo-latins, séduit avant tout par l'originalité des thèmes et les procédés de style. L'inspiratrice de ce *canzoniere* semble être Françoise de Gennes, rencontrée à Poitiers. — Nous donnons ici la chanson VII du Premier livre telle qu'elle figure dans les *Euvres en rime* de 1572.

Les Amours de Francine, 2 vol., éd. E. Caldarini, Genève, Droz et Paris, Minard, 1966 et 1967.

1. On retrouve ici certains des « remèdes contre l'amour » décrits par Ovide.
2. Voir Pétrarque, sonnet LXV.

◆ CHANSONNETTES MESURÉES. — Baïf n'a pas publié lui-même le texte de ses *Chansonnettes mesurées* : les statuts de son Académie le lui interdisaient. Elles nous sont parvenues par le manuscrit autographe 19.140 de la Bibliothèque nationale de France ou par des recueils musicaux. Certains d'entre eux sont le fruit d'une collaboration entre le poète, qui revient à la métrique antique, fondée sur l'alternance des syllabes longues (marquées –) et brèves (marquées ◡), et les musiciens, notamment Claude Le Jeune, qui composa une musique adaptée à ces textes. La transcription des textes que nous donnons est tirée de l'article de Jean Vignes, « Les *Chansonnettes mesurées* de Baïf », *La Chanson en lumière, Actes du colloque de Valenciennes, 1997*, Presses universitaires de Valenciennes, 1997.

Bonniffet (Pierre) : *Un ballet démasqué*, Champion, 1988.

1. Série d'oxymores à la manière pétrarquiste.
2. Saison de l'amour, célébrée par les poètes médiévaux dans leurs « reverdies » : voir p. 70.
3. Souvenir du début du *De natura rerum* de Lucrèce.

4. Les éditions et les manuscrits hésitent sur la graphie du verbe, impératif ou indicatif.
5. Le mythe raconte que la Lune tomba amoureuse d'Endymion, le berger de Latmos (ou de Latmie), qu'elle allait retrouver en cachette.
6. Apollon, pour expier le meurtre de Python, dut servir pendant sept ans le roi de Thessalie, Admète, en gardant ses troupeaux. Baïf, après d'autres, suggère qu'il tomba amoureux du roi.

◆ MIMES, ENSEIGNEMENS ET PROVERBES. — Rien de plus étrange que ce recueil publié en 1576 (livre I), 1581 (II), et 1597 (III et IV, édition posthume). Héritiers du coq-à-l'âne satirique pratiqué par Marot mais aussi de la poésie gnomique des Anciens, centons de proverbes de toutes les époques, les *Mimes* de Baïf, qui doivent leur nom à de brefs dialogues pratiqués par les Anciens ou à certaines de leurs farces versifiées, combinent, dans leurs sizains d'octosyllabes, une volonté didactique avec un « esprit de fantaisie verbale, voire de dérision » (J. Vignes). C'est à coup sûr le recueil le plus original de Baïf. Nous donnons ici un passage du livre IV.

Mimes, enseignemens et proverbes, éd. J. Vignes, Genève, Droz, 1992.

1. « L'ensemble de ce mime adapte en français les trois premiers chapitres du *De brevitate vitae* de Sénèque » (J. Vignes, éd. citée, p. 370).
2. Il faut sans doute comprendre que la vie des animaux comprend dix âges, alors que celle de l'homme, au mieux, n'en compte que sept.
3. Baïf reprend à partir d'ici la revue des « états de la vie » chère à la littérature médiévale.
4. Idée très proche de celle que Montaigne développe dans les *Essais*, notamment dans le chapitre « De la vanité » (*Essais*, III, IX).
5. Paradoxe, rendu plus fort par l'asyndète entre les vers 781-782.

Jean de La Péruse

(1529 ? - 1554)

Sans doute poitevin, Jean de La Péruse fait ses études à Paris, au collège de Boncourt où il joue l'un des rôles de la *Cléopâtre captive* de Jodelle. Il fait représenter sa *Médée*, imitée de Sénèque, en 1553. Ronsard, qui l'estime, l'accueille dans sa Brigade, mais il meurt subitement à l'âge de vingt-cinq ans. Ses *Œuvres*, posthumes, paraissent à Poitiers en 1556 ; le poème que nous donnons en est la quatrième pièce.

Poésies complètes, éd. J. A. Coleman, University of Exeter Press, 1992. — BANACHEVITCH (Nicolas) : *Jean Bastier de La Péruse, étude biographique et littéraire*, Presses universitaires, 1923.

1. Sujet du chant IV de l'*Énéide*, qui raconte la douleur de Didon au départ d'Énée. Ces vers de La Péruse sont placés bien sûr dans la bouche d'une femme.

Pontus de Tyard

(1521-1605)

Pontus de Tyard mena dans son château de Bissy, près de Mâcon, l'existence d'un grand seigneur lettré. Il se fit connaître en 1549 grâce à un recueil, *Erreurs amoureuses*, inspiré par une certaine « Pasithée » et par la philosophie platonicienne de l'amour. Il le compléta en 1551 et en 1555. Très tôt, il s'intéressa autant à la philosophie qu'à la poésie, comme le montrent sa traduction, en 1551, des *Dialogues d'amour* (1536) de Léon l'Hébreu, et la publication d'une série de dialogues en français, dont les plus importants sont le *Solitaire premier*, consacré à la poésie, et le *Solitaire second*, consacré à la musique (1552). Tyard revient à la poésie en 1573 avec une édition de ses *Œuvres poétiques* et finit sa vie comme évêque de Chalon-sur-Saône.

Œuvres poétiques complètes, éd. J.-C. Lapp, S.T.F.M., 1966.

◆ ERREURS AMOUREUSES. — Les trois livres composant ce recueil ont paru successivement (voir ci-dessus). Le titre rappelle que l'amour est une quête et que la voie vers l'absolu est semée d'obstacles. Si la philosophie de Platon inspire le poète, il doit aussi beaucoup à Pétrarque et aux pétrarquistes, qui font entendre une voix assez différente. Comme l'Italien, mais à la différence de Du Bellay dans *L'Olive*, Tyard fait alterner différentes formes : sonnets, chants, épigrammes.

1. La définition de l'amour est un thème qui vient de Pétrarque (sonnet CXXXII) et des pétrarquistes. Il permet au poète de multiplier les antithèses et les pointes. L'innovation de Tyard, d'ordre formel, réside dans l'introduction d'un refrain à la fin de chaque strophe.
2. Le mutisme de l'amant en présence de l'objet aimé est un thème ancien.
3. Le motif de la Dame jouant du luth est fréquent à l'époque de Tyard. L'*espinette* est un petit instrument à clavier et à cordes pincées.
4. Les *coraux* sont les lèvres.
5. L'idée du chant qui adoucit est classique. Tyard la renouvelle en imaginant que l'objet de son amour s'adoucit par son propre chant.
6. Pour comprendre ce quatrain, il faut admettre que la Dame, comme cela est fréquent dans les recueils de l'époque, a été malade, mais que cette maladie n'a pas altéré sa beauté.
7. Il y a deux Soleils : celui de la nature, et celui que représente la femme aimée.

8. Cette *ombre* est bien sûr celle de la Dame, *mieux animée* que les formes créées par le sommeil.

9. L'aurore dissipe les illusions nocturnes du songe. La *lumiere fourchue* est celle de la lune que le soleil fait disparaître.

10. Pour punir Phébus-Apollon, le poète souhaite qu'il ne cueille que le fruit du laurier dans lequel s'est métamorphosée Daphné, la *vierge branchue*.

Ronsard

(1524-1585)

La vie du plus grand poète du XVIe siècle est maintenant bien connue. On rappellera simplement que la poésie fut pour lui une seconde vocation, une surdité précoce lui ayant interdit le service de la Cour. Devenu le serviteur des Muses, Pierre de Ronsard ne laissa à personne d'autre la première place. En 1550, il fait une entrée fracassante sur la scène littéraire avec les *Quatre premiers livres des Odes*. Ensuite, les recueils se succèdent, où le poète essaie à peu près tous les genres et toutes les formes de poésie. Les recueils, mais aussi, à partir de 1560, les éditions collectives de ses *Œuvres*, dont Ronsard modifie constamment la disposition. Il préparait la septième quand il meurt. Le texte des poèmes qui suivent est celui de la sixième (1584), entièrement contrôlée par Ronsard.

Œuvres complètes, éd. J. Céard, D. Ménager et M. Simonin, Bibl. de la Pléiade, t. I, 1993 ; t. II, 1994. — SIMONIN (Michel) : *Pierre de Ronsard*, Fayard, 1990. — *Ronsard en son IVe centenaire*, 2 vol., Genève, Droz, 1988 et 1989.

◆ LES ODES. — Dans les éditions collectives, *Les Odes* viennent toujours après les *Amours*. C'est pourtant avec elles que Ronsard fait son entrée en poésie. Il imite alors Pindare et Horace, chante la nature vendômoise, l'amour, l'amitié, mais aussi les grands hommes. Après Marot, il essaie tous les types de strophes et de vers.

1. Idée platonicienne, comme aux vers 23-24 ; voir *Ion*, 534 d-e.

2. Les Muses. Cf. Du Bellay, *Les Regrets*, VII, v. 7, p. 631 et n. 5.

3. Les dieux aiguillonnent l'esprit des poètes, qui sont leurs vrais prêtres.

4. Les démons (voir n. 24, p. 636) donnent aux poètes, notamment pendant leur sommeil, toutes sortes de connaissances.

5. Muse de la Poésie lyrique, mais aussi de la Connaissance.

6. L'eau inspiratrice de la fontaine Hippocrène.

7. La poésie, comme la musique, est une expression de l'harmonie universelle.

8. Le sang d'Hector, dont Francus, héros de *La Franciade*, est le fils.

9. Pindare, maître de l'ode, est né à Dircée, en Béotie. L'épopée de *La Franciade*, alors en projet, imitera Homère, né à Smyrne.

10. Souvenir discret de la première *Bucolique* de Virgile, où le berger Tityre est « couché à l'ombre ».

11. Le livre est aussi un *medium* de l'inspiration.

12. Voir Virgile, *Bucoliques*, V, v. 67.

13. On peut toujours voir cette île près de Couture, au confluent du Loir et de la Braye.

14. L'innocence pastorale exclut le recours aux philtres d'amour.

15. Les Muses.

16. Ce verbe, comme celui du vers 61, est un subjonctif de souhait.

17. Périphrase désignant la rosée.

18. Sacrifice rustique imité de Virgile (*Bucoliques*, I, v. 7-8 et V, v. 67) et d'Horace (*Odes*, IV, XI, v. 6-7).

19. Motifs de l'Âge d'or, appliqués à la description des Champs Élysées.

20. Le poète grec Alcée (VIe siècle av. J.-C.) écrivit notamment des poèmes satiriques ; la poétesse Sappho (v. 95) vivait à la même époque.

21. Allusion successive au châtiment de Sisyphe et au supplice de Tantale, figures emblématiques de la souffrance que seule la poésie est susceptible d'adoucir (v. 105-106).

22. Les guillemets indiquent au XVIe siècle les passages d'allure sentencieuse.

◆ LE PREMIER LIVRE DES AMOURS. — Ronsard a rassemblé ici la plupart des sonnets publiés en 1552 et inspirés par Cassandre. Après *Les Odes*, ces sonnets, intenses et véhéments, étaient un autre coup d'éclat. Ils sont écrits en décasyllabes.

1. Allusion à la métamorphose de Jupiter en pluie d'or pour séduire Danaé.

2. Allusion à la légende d'Europe, que Jupiter conquit en se transformant en taureau blanc et en l'invitant à monter sur sa croupe.

3. Souvenir probable de la conquête d'Alcmène par Jupiter, qui ordonna au Soleil de prolonger la nuit pendant trois jours.

4. Blason minéral et végétal de Cassandre, qui suit, à peu près, un ordre descendant : éloge des lèvres, des seins, du front, des yeux (v. 1-4), puis revient au teint et aux cheveux (deuxième quatrain).

5. L'or des cheveux de Cassandre éclipse l'éclat du métal.

6. Ronsard prend à témoin son ami, le poète Remy Belleau.

7. Le soleil court *de travers* parce que, selon son mouvement apparent, il traverse obliquement les signes du Zodiaque.

8. C'est-à-dire que le *cosmos*, qui, en grec, signifie « bien ordonné », deviendrait le chaos.

9. La couleur des cheveux de la Dame, pure convention, varie au gré des sonnets.

10. Il faut sans doute comprendre « vairs », qui qualifiait souvent de beaux yeux aux reflets changeants — de même au vers 11.

11. Ces vers font allusion à la figure de Vénus Anadyomène (« sortant de l'eau »).

12. Dans l'*Odyssée* (V, v. 333-350), Ulysse reçoit pendant la tempête le secours de la nymphe Leucothée, qui lui donne un linge magique lui permettant de gagner le rivage à la nage.

13. Les Dioscures (Castor et Pollux) se montraient aux navigateurs sous la forme d'une double flamme qui brillait en haut des mâts après la tempête.

14. Cette comparaison entre l'amant et le chevreuil vient du poète italien Bembo.

15. Parce que les jeunes pousses du printemps sont tendres.

16. *Folastre* est un verbe.

17. Nicolas Denisot, poète et peintre, a ici pour mission de faire le portrait de Cassandre.

18. Hiérogamie, qui évoque l'énergie sexuelle de la nature. Voir Pétrarque (CCCX) et *L'Olive* de Du Bellay (XLV ; p. 621).

19. Le printemps est aussi une invitation au voyage parce que la mer devient plus calme.

20. Allusion à la légende de Philomèle, violée par son beau-frère Térée, roi de Thrace, qui, pour l'empêcher de se plaindre, lui avait coupé la langue. Elle fut alors métamorphosée en rossignol.

◆ AMOURS DIVERSES. — Créée dans l'édition des *Œuvres* de 1578, cette section semble avoir pour fonction de réunir des pièces d'origine et d'époque variées que le poète ne juge pas opportun de conserver dans leur classement d'origine. Ainsi le sonnet que nous donnons ici figurait-il en 1552 dans le recueil inspiré par Cassandre. Ronsard crut bon de le supprimer par la suite, en raison sans doute de son ardeur voluptueuse. Il sera également retranché des *Amours diverses* en 1584.

1. Jeu avec le vocabulaire platonicien à la mode (*Le Banquet*, 181 d-191 d) que Ronsard prive de toute signification spiritualiste.

2. Selon la légende, le Pactole, fleuve de Lydie, charriait des paillettes d'or.

3. Allusion à la « petite mort » de l'étreinte.

◆ LE SECOND LIVRE DES AMOURS. — Ce livre se constitue en 1560 avec des poèmes écrits pour l'essentiel en 1556-1557. Inspiré par Marie, qui fut peut-être une paysanne angevine, il fut complété en 1578 par un cycle de poèmes consacré à la mort d'une princesse, Marie de Clèves, aimée d'Henri III.

1. Date fictive, dans un mois consacré à Vénus.

2. Aubade qui fut souvent mise en musique au XVIe siècle.

3. D'après *La Théogonie* d'Hésiode, Aphrodite (Vénus) est née de l'écume produite par les génitoires du dieu Ouranos, coupés et jetés à la mer par son fils Cronos. La déesse était tout particulièrement honorée à Chypre.

4. Par la procréation, l'Amour refait ce que détruit la mort.

5. Ce sonnet appartient au genre du « Baiser », souvent cultivé par les poètes de la Renaissance, après le néo-latin J. Second.

6. Souvenir de Catulle (V, v. 1).
7. Expression empruntée à Virgile (*Énéide*, X, v. 745).
8. Jodelle répondra à cette chanson : voir p. 723.
9. Souvenir de Properce, *Élégies*, I, 1, v. 4.
10. Voir Ovide, *Métamorphoses*, III, v. 405.
11. Les quatrains se souviennent des *Roses* du poète latin Ausone, dont Ronsard s'était déjà inspiré dans « *Mignonne, allons voir...* ».

◆ LIVRET DE FOLASTRIES. — Ronsard a retranché de ses *Œuvres*, en 1584, cette « Gayeté » qui avait été publiée dans le *Livret de Folastries*, recueil anonyme de 1553. Il avait ensuite reconnu la paternité du *Livret* en intégrant la plupart de ses pièces dans les différentes éditions de ses *Œuvres collectives*. On retrouve dans ces vers, très libres, l'esprit folâtre des pastourelles et celui de Marot.

1. Noms traditionnels du paysan et de la paysanne.
2. On comprend aisément qu'il s'agit du sexe féminin.
3. Terme d'usage courant au sens métaphorique.
4. Imité de Virgile, *Bucoliques*, III, v. 8.

◆ LES HYNNES. — Avec *Les Hynnes*, dont beaucoup furent publiés en 1555-1556, Ronsard voulut illustrer les ambitions de la poésie humaniste, capable d'aborder les grands sujets de la philosophie (la mort, la justice, la Providence, etc.) et d'aller plus loin que celle-ci dans l'exploration du monde, grâce notamment à l'emploi du mythe. Cette inspiration l'accompagna jusqu'à la fin de sa vie comme le prouvent les deux hymnes choisis ici, celui des « Estoiles », publié en 1575, à la suite de l'apparition d'une comète, qui avait troublé les esprits, et celui de « Mercure », véritable chant du cygne, qui parut dans l'édition posthume des *Œuvres* de 1587.

1. Souvenir de Lucrèce (*De natura rerum*, V, v. 792-820), pour qui les hommes naquirent de la terre chauffée et animée par le feu du soleil. — D'une manière plus générale, Ronsard s'inspire largement dans cette pièce du deuxième des *Hymnes* de Marulle (v. 1453-1500).
2. Les Parques tissent — et coupent — le fil de la destinée.
3. Ronsard assimile la Fortune (v. 52) au Destin (v. 43) et, en substituant le rouet (v. 53) à la roue traditionnelle, il rapproche la Fortune des Parques.
4. Les étoiles ont un pouvoir sur le corps, ce qui justifie la comparaison paulinienne (Épître aux Romains, IX, 20-23) entre Dieu et un potier, maître de son argile.
5. Images de l'astronome orgueilleux.
6. Allusion à la fin de l'amiral de Coligny, dont le cadavre fut suspendu au gibet de Montfaucon. Cela ne signifie pas que le poète approuve ce massacre, puisque son thème est la toute-puissance du destin.
7. Allusion à deux thèses classiques sur la nature des étoiles : l'une les considère comme des clous fixés sur une roue ; l'autre comme des sphères dont elles sont les points les plus denses.
8. Il faut comprendre : « Gardez Charles IX, roi de France et

restaurateur de la foi catholique ainsi que son frère, le duc d'Anjou, roi de Pologne ».

9. Le sieur de Pibrac, à qui cet hymne est dédié, et qui accompagnait en Pologne le duc d'Anjou, futur Henri III. Voir aussi p. 1398.

10. Fontaine du Parnasse consacrée aux Muses.

11. Forêt appartenant au sieur de Pibrac.

12. Favori du duc d'Anjou, qu'il accompagna en Pologne.

13. Vénus.

14. Attributs traditionnels du dieu. Les *serpens* sont en principe enroulés autour de sa *houssine* (son caducée), insigne de sa dignité de messager des dieux. *Ailerons* et *talonniers* lui permettent de se déplacer rapidement dans les airs.

15. Les guillemets, fréquents dans cet hymne, indiquent au XVI[e] siècle les passages d'allure sentencieuse.

16. Mercure est le fils de Maïa — elle-même fille d'Atlas (*Atlantide*) — et de Jupiter.

17. Alecto, l'une des Furies.

18. Le vol des bœufs d'Apollon, tout comme plusieurs éléments mythiques rapportés dans cet hymne, sont inspirés de l'hymne « À Hermès » attribué à Homère.

19. C'est sur le mont Cyllène, en Arcadie, que Mercure fut enfanté.

20. Mercure est le dieu du Sommeil, des Songes, et de leur interprétation.

21. Ambassadeur de Jupiter auprès des hommes, Mercure avait vocation pour devenir le patron des ambassadeurs.

22. Mercure est aussi le patron des astronomes.

23. Allusion au mythe du mont de Vertu cher aux humanistes (voir Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 289 et suiv.).

24. Retour aux facultés herméneutiques de Mercure.

25. Mercure tua Argus qui était chargé de surveiller Io, transformée en génisse (v. 152-154). Celle-ci s'enfuit en Égypte, où elle retrouva sa première apparence (les cornes mises à part), épousa Osiris (*Osire*, v. 157), et devint la déesse de l'Agriculture.

26. Le mythe raconte qu'Amphion construisit les murailles de Troie au son de sa lyre.

27. Homère et Horace racontent l'ambassade de Mercure, guidant Priam, auprès d'Achille.

28. Binet était l'avocat de Ronsard.

◆ DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS. — Ronsard ne s'est pas inquiété tout de suite de l'apparition de la Réforme. Il change d'attitude lorsque, en mars 1562, les réformés français, se trouvant en état de légitime défense, prennent les armes. Il estime en effet que la monarchie se trouve en danger et, avec elle, l'unité du royaume. Le premier discours (1562) s'adresse à Catherine de Médicis, la reine-mère, qui déploie une grande énergie pour éviter la guerre civile. Plus inquiet pour le trône que pour l'autel, le poète lui apporte un soutien précieux. La majorité de ces poèmes fut écrite en 1562-1563.

1. Les contemporains de Ronsard pensaient que le monde avait quatre mille ans.

2. C'est-à-dire : les rois sont sous le regard des peuples qui imitent

aussi bien leurs vertus que leurs vices. — Sur la valeur des guillemets, voir n. 15, p. 683.

3. Une étrangère. Ronsard, comme beaucoup de catholiques, considérait la Réforme comme une hérésie venue de l'étranger.

4. Sur les Dioscures, voir n. 13, p. 667.

5. Pour que ce vers soit un alexandrin, il faut lire : « conduisez-l'à bon port ».

6. Le mot *More* désigne les Espagnols, souvent considérés à l'époque comme de sang impur car mélangé à celui des Maures d'Afrique.

7. Les Allemands.

8. Combinaison de faits vécus (pluies diluviennes du printemps 1562) et de souvenirs littéraires.

9. Cet *historien* est Pierre de Paschal, historiographe du roi depuis 1554.

10. *Opinion* signifie ici « hérésie » (protestante).

11. Les vers 127-154 imaginent un mythe, celui de l'Opinion, dont la généalogie exprime les différentes erreurs dont se compose la Réforme.

12. Condamnation de la curiosité théologique.

13. Le *Cuider* désigne l'orgueil de l'homme qui se croit capable d'opérer son salut par lui-même, et de connaître les réalités d'En-Haut.

14. Les Géants sont toujours, pour Ronsard et pour son époque, une figure de la démesure et de la révolte des hommes contre les dieux.

15. Luther.

16. Selon Virgile (*Géorgiques*, IV, v. 67-88), l'apiculteur met fin au combat des abeilles en leur jetant de la poussière.

◆ LE PREMIER LIVRE DES POEMES. — La plupart des pièces figurant dans cette section des *Œuvres complètes* furent écrites entre 1565 et 1569, alors que Ronsard séjournait dans son prieuré de Saint-Cosme-les-Tours et se consacrait aux plaisirs de la lecture et du jardinage. « La Salade », adressée à Amadis Jamyn, son secrétaire, est, tout à la fois, une profession de foi épicurienne et un « régime de santé » plein d'humour.

1. Ovide écrivit *L'Art d'aimer*, mais aussi des *Remèdes à l'amour* ; parmi ceux-ci figurait justement la salade !

2. L'inspiration poétique, appelée aussi *fureur*, est un remède contre la fièvre : on soigne le mal par le mal.

3. Sur la valeur des guillemets, voir n. 15, p. 683.

4. Comparaison d'origine médiévale entre la vie et le jeu d'échecs.

5. Les vers 100 à 110 résument l'histoire du vieillard de Tarente, appelé aussi « père Corycian » parce qu'il était originaire de Coryce, ville de Cilicie ; voir Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 125-146.

6. Crassus, membre du premier triumvirat, et réputé pour sa richesse, n'avait eu que les honneurs de l'ovation, et non, comme Pompée, ceux du triomphe. Il perdit la vie chez les Parthes qu'il était allé combattre.

7. Voir Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 40-41.

8. Libre adaptation de la pensée d'Horace ; voir, par exemple, *Odes*, II, XVI, v. 13 et II, XI, v. 45.

9. La barque de Charon, le nocher des Enfers.
10. Lieu commun de la sagesse antique.

◆ LES MASCARADES, COMBATS ET CARTELS. — À la fin de sa vie, Ronsard regroupe sous ce titre un certain nombre de poésies écrites pour des fêtes de Cour. Celles-ci élèvent son inspiration à un degré que n'atteignent pas le plus souvent des pièces réputées plus personnelles. La mascarade est un spectacle venu d'Italie qui comprend un ballet et un récit mythologique. Un « cartel » est une lettre de défi pour combattre en champ clos. Les cartels qui suivent ont été composés à l'occasion des noces du duc de Joyeuse.

1. Dieu du fleuve éponyme en Asie Mineure.
2. Pyrrhe, surnom de Néoptolème, fils d'Achille, donna son nom à une danse, la pyrrhique, exécutée avec des armes et des flambeaux.
3. Lors des jeux funèbres donnés en l'honneur d'Anchise (*Énéide*, V, v. 580 et suiv.).
4. Pindare nous apprend que Pallas en personne apporta à Bellérophon le frein qui rendit Pégase docile. Ce cartel dans son ensemble est une allégorie de l'art politique.
5. La Toison d'or se trouvait en Colchide. Les Symplégades sont deux écueils du détroit de Messine.
6. C'était surtout la spécialité de Castor.
7. Les six premiers vers de ce cartel sont conformes à l'iconographie traditionnelle de la Renommée : une trompette, cent yeux, et presque autant de langues.
8. Noms de héros, au sens étymologique du terme (descendants d'un dieu et d'une mortelle) et au sens moderne.
9. Exercice d'adresse dans les tournois consistant à courir à toute bride et à se saisir avec une lance d'une bague suspendue à une potence.
10. Ce vers indique clairement que les chevaliers sont revêtus d'un habit aux couleurs de la flamme.
11. Les îles Lipari, au nord de la Sicile, sont volcaniques.
12. On croyait alors que les pyralides, sortes de grosses mouches, vivaient dans le feu tout comme la salamandre, nommée au vers 22. Les vers 23 et 24 citent par analogie d'autres animaux qui vivent dans d'autres éléments.
13. Référence à l'iconographie traditionnelle de l'amour.
14. Sur les *daimons*, voir n. 24, p. 636.

◆ LES DERNIERS VERS. — Les neuf pièces de cet ensemble, publiées en 1586, furent pour la plupart composées en novembre 1585, au prieuré de Croixval, où le poète, tourmenté par la maladie et l'insomnie, achevait sa vie. Il les composait mentalement la nuit, et les dictait le matin à son ami Galland. Nous donnons les six sonnets.

1. Esculape, dieu de la Médecine.
2. Cet adieu au Soleil rappelle, en particulier, celui d'Antigone.
3. Souvenir de l'Évangile de Jean, XIV, 2-3.
4. Le Cocyte est l'un des fleuves des Enfers. La Nuit est la fille de la Terre et des Parques.

5. Encelade est l'un des Géants. Ses sœurs, dont fait partie Alecto (v. 3), sont les Furies.
6. Déesse de la Mer, où le Soleil se plonge pendant la nuit.
7. Le Léthé.
8. Ronsard eut en effet recours à l'opium pour soulager ses souffrances.
9. L'un des suppliciés célèbres des Enfers. Zeus l'avait attaché à une roue enflammée pour le punir d'avoir voulu faire violence à Héra.
10. Périphrase désignant la nuit.
11. Assimilation du chemin suivi par Jésus-Christ au sentier escarpé du mont de Vertu dont parle Hésiode.
12. Souvenir d'Horace, *Odes*, II, XIV, v. 21.
13. Souvenir très précis de Sophocle (*Œdipe à Colone*, v. 1224 et suiv.) qui laisse place, au vers 11, à une conception plus chrétienne de la mort.

Florent Chrestien

(1541-1596)

Dès 1562, les protestants répliquèrent aux *Discours* de Ronsard. Ce fut le début d'une polémique qui dura deux ans et dont les pièces ont été rassemblées par Jacques Pineaux dans *La Polémique protestante contre Ronsard* (S.T.F.M., 1973). La plupart d'entre elles sont anonymes, comme ce *Temple de Ronsard*, publié en juillet 1563, mais que l'on peut attribuer à Florent Chrestien, humaniste et poète protestant qui devint plus tard le précepteur d'Henri de Navarre, futur Henri IV. Ce texte s'en prend notamment, après d'autres, et avec beaucoup de verve, à l'athéisme supposé de Ronsard (voir v. 60-62) et à son peu de conviction dans l'apologie (v. 87-100).

1. Les mystères de la religion.
2. Allusion au prince de Condé, chef militaire des protestants, que Ronsard avait attaqué dans l'un de ses *Discours*, et qui descendait de Saint Louis.
3. Voir la *Response aux injures*, publiée par Ronsard en avril 1563.
4. *Bellay* est évidemment Du Bellay. Jean Tagaut (1517 ou 1519-1560) écrivit des *Odes à Pasithée*, avant de se convertir à la Réforme et de composer des *Odes chrestiennes*.
5. On ne connaît pas l'origine de cette anecdote. Au vers 44, *peut* est un passé simple.
6. Dans ses *Discours*, Ronsard avait tenté de faire croire que les protestants français étaient en fait des anabaptistes endoctrinés par Thomas Münzer et ses disciples, c'est-à-dire des révolutionnaires.
7. Le dieu d'Épicure et de Lucrèce ne s'occupe pas des hommes.

8. *Formis* est-il un singulier, comme l'indique l'article ? Ou faut-il corriger *une* par « unes » ? Cette forme est en effet usitée au XVI[e] siècle comme pluriel de l'article indéfini, et le *fourmy* du vers 85 fait pencher en ce sens.

Belleau

(1528-1577)

Né à Nogent-le-Rotrou, Remy Belleau fait sans doute des études de droit avant de rencontrer un personnage important : Chretophle de Choiseul, abbé de Mureaux, qui va le protéger. À Paris, il suit les cours de Dorat, Muret, Turnèbe et fait partie d'un groupe qui ne se confond pas avec celui de Ronsard. Très vite cependant, celui-ci devient un ami fidèle. Le premier titre de gloire de Belleau, c'est, en 1556, la traduction française des *Odes* d'Anacréon (ou du pseudo-Anacréon). En même temps, il se fait connaître comme poète puisque cette traduction est suivie des *Petites inventions*. Une belle carrière s'annonce qu'il interrompt toutefois en participant à l'expédition militaire du duc de Guise vers Naples (1556-1557). Revenu à Paris, il publie des poèmes de circonstance, un *Commentaire au second Livre des Amours* de Ronsard, et s'intéresse à la Réforme. De 1563 à 1566, Belleau séjourne au château de Joinville, où il est le précepteur du fils du marquis d'Elbeuf. C'est sans doute la période la plus heureuse de sa vie. La « Première journée » de *La Bergerie* (1565) porte la trace de ce bonheur. Revenu à Paris en 1567, bien en Cour, il s'engage contre les huguenots en composant contre eux un poème en latin macaronique, prépare une nouvelle édition de son *Anacréon* et d'autres *Petites inventions*. La « Seconde journée » de *La Bergerie* voit le jour en 1572, précédant de quelques années *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres precieuses, vertus et proprietes d'icelles* (1576). Souffrant sans doute de tuberculose, le poète meurt en 1577. Ses amis de la Pléiade, non contents de lui élever un « tombeau poétique », se chargent de publier en 1578 les deux volumes de ses *Œuvres poétiques* ; elles révèlent notamment une comédie : *La Reconnue*, écrite une dizaine d'années avant sa mort.

Œuvres poétiques, éd. M.-F. Verdier et G. Demerson, t. I et III, Champion, 1995 et 1998 (les *Petites inventions* y sont publiés par les soins de M.-M. Fontaine ; t. II à paraître). — *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses*, éd. M.-F. Verdier, Genève, Droz, 1973.

◆ LA CERISE. — Cette pièce, dédiée à Ronsard, paraît pour la première fois dans sa *Continuation des Amours* en 1555 (c'est le texte que nous donnons ici ; Belleau l'augmentera d'une centaine de vers en 1573 dans une édition des *Odes* d'Anacréon). La cerise est au XVI[e] siècle un fruit très apprécié et recherché.

1. *Vous* est l'antécédent de *qui* (v. 5).
2. Il s'agit des phases de la lune.
3. L'une des représentations d'Apollon lui donnait des cheveux longs. La tresse du dieu est mouillée quand il disparaît dans l'océan, c'est-à-dire le soir.
4. Analogies discrètes entre le macrocosme et le microcosme. Le *grand Tour surpandu* (suspendu) est la sphère céleste elle-même.
5. Les différentes variétés de cerises mélangent les quatre qualités du goût et celles des éléments ; d'où leur utilité médicale.
6. Les deux cerises que sont les bouts de ses seins.
7. « En raison de laquelle je cesse de chanter la cerise » (M.-M. Fontaine). Le *qui* du vers 109, comme celui du vers 107, désigne la femme aimée du poète, mais la préposition *par* change de sens : au vers 107, elle introduit le complément du participe *ravie* ; au vers 109, elle signifie « en raison de laquelle ».
8. M.-M. Fontaine comprend ainsi ces vers : « Mon Ronsard, quoique je te sois redevable, cependant je suis excusable [de m'interrompre] en raison de l'extrême souffrance que m'impose le fait d'avoir changé d'objet d'amour [quittant la cerise pour le souvenir de sa maîtresse]. »
9. *El'* (elle) désigne à la fois le poème et le fruit.
10. Le *miel* de la poésie de Ronsard : on disait que les abeilles du mont Hymette, près d'Athènes, s'étaient posées sur les lèvres de Platon, qui leur devait la douceur de son style. Quant au *cristal*, il fait allusion à la source Hippocrène, née d'un coup de sabot de Pégase.
11. Invitation à polir les vers de Belleau.

◆ L'ESCARGOT. — Pièce publiée comme la précédente dans la *Continuation des Amours* de Ronsard, qui en est aussi le dédicataire. Celui-ci avait mis plusieurs fois en scène la révolte des Géants, y compris sur un mode burlesque, que Belleau adopte ici.

1. La source ou fontaine Hippocrène, consacrée aux Muses.
2. Nom d'une petite rivière coulant à Nogent-le-Rotrou, la patrie de Belleau.
3. L'*hommage* de Belleau à son voisin vendômois, qui lui avait dédié « Le Freslon », c'est le remerciement que constitue ce poème.
4. Les Titans, souvent confondus avec les Géants, ont tenté de détrôner les dieux de l'Olympe (voir v. 40). Belleau explique ensuite (v. 45-56) leur parenté avec les escargots.
5. Il faut comprendre, avec M.-M. Fontaine : « Car le bras qui a vengé notre race est l'auteur de votre métamorphose. »
6. Les Titans, ancêtres des escargots d'après la généalogie burlesque que retrace ici Belleau, sont les fils de Gaia, la Terre, sur laquelle ils se traînent — à la différence des *haults dieux* (v. 40).
7. Le *que* de ce vers est sur le même plan que celui du vers 58 : « que vous portez [...] que vous cherchez ».
8. Encelade était l'un des Géants ; fils du Tartare et de la Terre, il fut foudroyé par Zeus et Athéna l'écrasa sous la Sicile et l'Etna.
9. « Les escargots ont en effet quatre cornes, que Belleau s'amuse à distribuer par deux, les rendant plus redoutables » (M.-M. Fontaine).

10. Pélion, l'une des deux montagnes — avec l'Ossa — que les Géants entassèrent pour monter jusqu'à l'Olympe.

11. Bacchus, vêtu de la peau de lion d'Hercule (v. 106), prêta main-forte aux Olympiens pour repousser l'assaut des Géants.

12. L'un des Géants.

13. Allusion au sacrifice d'un bouc à Bacchus qui fut, selon la légende, à l'origine de la Tragédie.

14. La coquille en forme de casque.

15. Allusion à deux odes de Ronsard, l'une consacrée à l'alouette, l'autre au rossignol.

16. Philomèle, violée par son beau-frère Térée, fut métamorphosée en rossignol.

◆ LE VER LUISANT DE NUICT. — Publiée en 1573, cette pièce eſt l'une des dernières *Petites inventions* de Belleau, qui chante avec infiniment de « gentillesse » un être minuscule qui intriguait aussi les savants de la Renaissance.

1. Le ver luisant fournit au laboureur des indications plus sûres au sujet des travaux des champs que les conſtellations (voir v. 21 et suiv.).

2. La Lune, à laquelle Belleau prête au vers 11 une tresse de cheveux.

3. Il s'agit des « pronoſtics » donnés par les phénomènes terreſtres. Voir n. 1.

4. Ce vers eſt faux : sept syllabes au lieu de huit.

5. « La conſtellation du Bélier eſt le signe zodiacal du début du printemps » (M.-M. Fontaine).

Jacques Tahureau

(1527-1555)

La « vie brève » (Marcel Raymond, *L'Influence de Ronsard sur la poésie française, 1550-1585*, Champion, 1927 ; rééd., Genève, Droz, 1965) de Jacques Tahureau l'a sans doute empêché de s'imposer comme l'un des poètes les plus doués de sa génération. Né au Mans, il fait, sous les armes, le voyage d'Italie, et publie à Poitiers, coup sur coup, deux recueils : des *Premières Poésies* et les *Sonnets, odes, et mignardises à l'Admirée* (1554). Il s'y montre disciple de Ronsard, mais refuse son érudition parfois indiscrète et son abus de la mythologie. Il laisse à sa mort des *Dialogues [...] non moins profitables que facetieux*, qui seront édités en 1565, et qui montrent une grande originalité de pensée.

Poésies complètes, éd. T. Peach, Genève, Droz, 1983.

◆ DE LA VANITÉ DES HOMMES. — Ce poème, qui fait partie des *Premières Poésies*, eſt adressé à Marguerite de France, qui pouvait en

comprendre les thèmes et le ton. Les paraphrases de l'Ecclésiaste, nombreuses au XVIe siècle, sont à rapprocher de ces beaux vers, à la cadence (12/6) pré-malherbienne.

1. Images empruntées autant à Pindare qu'à l'Ecclésiaste.
2. Légère transformation de l'expression horacienne : «*pallida mors*».
3. Tahureau vise sans aucun doute le culte de la gloire si fort chez les poètes de la Pléiade.

◆ BAISER VI. — Cette pièce est la dernière d'une série de six « Baisers » qui se trouvent dans le recueil inspiré par l'« Admirée ». Tous les poètes de la Pléiade ont cultivé, après les marotiques, le genre du « Baiser ». Tahureau le renouvelle grâce à une sensualité inquiète qui fait la part belle à l'érotisme du vêtement.

1. Le vêtement est un obstacle qui redouble le plaisir : voir Baudelaire !
2. La dentelle qui protège le sein est jalouse du plaisir de l'amant.
3. Comparaison classique entre le sein et le marbre de Paros.
4. Diminutifs dans le style mignard.
5. Par une morsure.

Jodelle

(1532 ? - 1573)

Étienne Jodelle est, avec Villon, l'un de nos premiers poètes maudits. Né à Paris, il publie ses premiers essais poétiques en 1549. En 1552, il fait jouer une comédie, *Eugène*. L'année suivante, sa tragédie, *Cléopâtre captive*, triomphe devant un parterre de princes et de poètes. Chacun loue le « démon » qui l'inspire. Mais, curieusement, le poète ne publie aucun recueil et se contente de prodiguer liminaires et poèmes de circonstance. La catastrophe survient en 1558, lorsque la fête qu'il est chargé d'organiser à l'Hôtel de Ville de Paris pour célébrer la reconquête de Calais tourne au fiasco. Le début des guerres civiles contribue peut-être à ébranler un équilibre fragile. Jodelle, qui a eu des sympathies réformées, s'engage violemment contre les protestants en 1567. Auparavant, en 1564, il a été condamné à mort pour une raison qu'on ignore. Il continue pourtant à fréquenter divers cénacles parisiens où on le tient en haute estime. Il meurt en 1573. En 1574, Charles de la Mothe publia un *Premier volume*, resté orphelin, de ses *Œuvres et meslanges poëtiques*. Le reste, considérable, semble bien perdu.

Jodelle n'ayant publié de son vivant aucun recueil — mis à part, en 1558, le *Recueil des inscriptions, figures, devises et masquarades, ordonnées en l'hostel de ville à Paris, le jeudi 17 de février 1558* —, les différents éditeurs ont constitué un certain nombre de sections, plus ou moins arbitraires, pour présenter ses poésies. Nous donnons ici, en les emprun-

tant à l'édition Balmas, une dizaine de poésies amoureuses, tirées de l'édition de 1574 et de certains manuscrits.

Œuvres complètes, éd. E. Balmas, Gallimard, 1965 et 1968, 2 vol. — BALMAS (Enea) : *Un poeta del Rinascimento francese, Étienne Jodelle*, Florence, Olschki, 1962.

1. Voir, p. 672, la « Chanson » de Ronsard à laquelle ce titre fait allusion. Jodelle adopte la même strophe mais prend le contre-pied de Ronsard.
2. L'image du *poulain* est reprise de Ronsard (v. 7, p. 672). Elle symbolisait pour celui-ci l'indépendance amoureuse.
3. Portant l'amour, comme un cheval son cavalier.
4. La feuille du myrte est l'emblème traditionnel des amants.
5. Comme dans la philosophie de l'amour courtois.
6. Voir la « Chanson » de Ronsard, v. 22, p. 673.
7. Allusion à l'*Épithalame de Thétis et Pélée* du poète latin Catulle.
8. On ne sait à quelle femme le poète s'adresse d'une manière aussi audacieuse.
9. Ce sonnet et les sept suivants illustrent le thème de « l'amour obscur ». Il pourrait dater de 1554, année marquée par la redécouverte de la grande poétesse grecque Sappho, amoureuse de Phaon.
10. Les quatrains font allusion à deux grandes amoureuses : Corinne, aimée par Ovide, et Laure (v. 6), aimée par Pétrarque, qui joue sur le signe du laurier, arbre consacré à Apollon ou Phébus, dieu de la Poésie.
11. On ne connaît pas cette Délie, qui écrivait elle-même des vers, comme Sappho.
12. Les deux derniers vers de ce sonnet sont écrits selon la technique des vers rapportés (voir n. 14).
13. Le mot *object* a déjà son sens classique : la personne que l'on aime.
14. Les tercets de ce sonnet, comme l'ensemble du sonnet suivant, sont écrits en « vers rapportés », technique dont Jodelle a été le grand spécialiste. Elle consiste à établir des rapports verticaux entre les mots de chaque strophe, qui de ce fait ne font plus seulement partie de l'ordre linéaire.
15. Diane, chez Jodelle comme chez Scève, est à la fois la chasseresse, la déesse Lune, et Hécate, qui règne sur les Enfers. L'art de Jodelle consiste dans le jeu sur ces trois aspects de la divinité.
16. Les Euménides, divinités des Enfers, dépendent d'Hécate.
17. Tout ce sonnet repose sur l'idée que la clarté de la lune (l'aimée) vient du soleil (l'Amour), et est, en quelque sorte, la médiatrice de sa lumière. En même temps, le poète joue sur deux imaginaires de la lumière : chaude si elle est solaire, froide si elle est lunaire.
18. « Le soleil [le *Il* du vers 6] ne voile pas son beau feu, car tu n'es jamais trop voisine de lui ». La difficulté des vers 5-6 vient du fait que le Soleil agit par amour de la Lune, et par son entremise.
19. Image proche de celle de la « Belle Matineuse », dont le lever éclipse l'éclat du soleil.
20. Jodelle assimile Diane et Vénus, parfois appelée Dioné — du nom de sa mère selon certaines traditions.

21. Les deux derniers vers sont construits comme une proposition infinitive en latin.

22. Suite d'oxymores à la manière pétrarquiste déjà reprise par Louise Labé.

23. Souvenir de Sappho, « Ode à l'aimée ».

24. Jodelle n'a pas inventé le genre des poèmes contre l'amour. L'éloge de l'amour, cher aux platoniciens et aux pétrarquistes, devait entraîner, un jour ou l'autre, sa vitupération.

25. Vénus.

26. L'amour insufflé par Apollon, né à Délos.

27. Voir Virgile, *Énéide*, VI, v. 444 et suiv.

28. À la fois : ma colère et mon transport poétique.

29. Le premier hémistiche est une parodie du célèbre « *veni, vidi, vici* » attribué à César. — Le *vaisseau* (littéralement : « vase », « récipient ») fait bien sûr allusion à la boîte ou à la jarre de Pandore, source de tous les maux sur terre et sur la légende de laquelle le poète brode dans les tercets.

30. Ce sonnet furieux rassemble des figures de femmes égarées dans des amours funestes et dans la démesure. Certaines très connues, comme Médée (v. 9-11), d'autres moins. Myrrha aima son père d'un amour incestueux ; Scylla (v. 3) trahit le sien en coupant au profit de son ennemi Minos le cheveu d'or qui le rendait invincible ; Arachné défia Athéna (v. 5) en se prétendant plus habile qu'elle et fut transformée en araignée ; et la jeune Gorgo (v. 7), qui donna son nom aux Gorgones, fière de sa beauté, vit ses cheveux changés en serpents.

Jacques Grévin

(1538-1570)

Né à Clermont-en-Beauvaisis, Grévin fait ses études au collège de Boncourt, puis mène de front une carrière médicale et une carrière littéraire prometteuse. Publié en 1560, *L'Olimpe* est un *canzoniere* original. Grévin fait représenter en 1561 une tragédie, *César*, adaptée d'une pièce latine de Muret, et une comédie : *Les Esbahis*. La publication de ce *Théâtre* est accompagnée de la seconde partie de *L'Olimpe* et de la *La Gélodacrye* (1561). À cette date, déjà, Grévin a rallié la Réforme. Il participe à la polémique contre Ronsard, se réfugie en Angleterre, puis à Anvers et finit ses jours à Turin, auprès de Marguerite de France.

PINVERT (Lucien) : *Jacques Grévin (1538-1570)*, A. Fontemoing, 1898.

◆ LA GÉLODACRYE. — Ce recueil, le plus original sans doute de Grévin, hésite, comme son nom l'indique, entre le rire et les larmes.

Faut-il rire ou pleurer de la folie des hommes ? La question est ancienne. Grévin la renouvelle grâce à sa culture classique et à son inspiration réformée. Nous suivons le texte de 1561.

1. Grévin combine deux idées : celle des jeux de la Fortune, représentés sur le théâtre ; et celle du contraste entre le rôle joué par un acteur et sa propre condition sociale.

2. Il faut se souvenir que Grévin était médecin, ce qui lui permet de décrire avec humour son comportement comme celui d'un frénétique.

3. Ceci est une manière de dire que la satire et la polémique peuvent devenir une manière de ne pas se connaître.

4. Ce sonnet, dense et difficile, suggère que le poète, pour avoir abusé de la théologie (v. 13-14), a eu des doutes, qui lui viennent de l'insuffisance (v. 11) de sa réflexion.

5. Marc-Antoine Muret (1526-1585), qui enseigna le latin à Grévin au collège de Boncourt. Voir aussi la Notice.

6. Démocrite riait de tout, tandis qu'Héraclite passait son temps à pleurer. Grévin résume ici le titre du recueil et son paradoxe.

7. Les *forces de la guerre*, c'est l'argent. On affaiblit donc les ressources d'un pays en « rognant » les pièces de monnaie, c'est-à-dire en en fabriquant de la fausse.

8. Pour les médecins du XVI[e] siècle, dont Grévin fait partie, la rate produit l'humeur qui explique le rire. — Au vers 7, le verbe *rire* est transitif.

9. Ce verbe est un néologisme, tout comme le titre du recueil, littéralement : « que je rie en larmes ».

La Boétie

(1530-1563)

L'illustre ami de Montaigne a consacré à la poésie le temps que lui laissaient l'accomplissement de ses devoirs de magistrat et ses traductions d'auteurs anciens. Montaigne a publié une partie des travaux et des poésies d'Étienne de La Boétie en 1571 sous le titre : *La Mesnagerie de Xénophon, les règles de mariage de Plutarque, lettre de consolation à sa femme. Le tout traduit de grec en françois par feu M. E. de L. B... Ensemble quelques vers latins et françois de son invention [...]*. Le premier sonnet que nous donnons vient de ce recueil, le deuxième des « Vingt-neuf sonnets » insérés par Montaigne au centre du livre I des *Essais* lors de la première édition (1580), puis retranchés : signe probable des hésitations de Montaigne, grand amateur de poésie, quant à la valeur de ces vers.

Œuvres complètes, éd. P. Bonnefon, Bordeaux, G. Gounouilhou et Paris, J. Rouam, 1892. — MAGNIEN (Michel) : *Bibliographie des écrivains français, Étienne de La Boétie*, Memini, 1997.

1. Les Argonautes conduits par Jason furent les premiers navigateurs, d'où, au vers 3, l'expression de *nouvelle mer.*

2. Le *Florentin* eſt évidemment Pétrarque.

3. Properce eſt *migregeois*, c'eſt-à-dire à demi grec, parce qu'il imita les Alexandrins.

Pibrac

(1529-1584)

Né à Toulouse, Guy du Faur de Pibrac commence dans cette ville des études de droit qu'il poursuit à Padoue. Son étoile grandit peu à peu et il devient l'ambassadeur de Charles IX au concile de Trente. En 1564, il eſt avocat général au Parlement de Paris. En 1574 paraissent les premiers *Quatrains*, au nombre de cinquante. Il commence alors *Les Plaisirs de la vie ruſtique.* Après avoir composé une apologie de la Saint-Barthélemy, il accompagne en Pologne le duc d'Anjou, devenu roi de ce pays. Rallié à une politique plus conciliante avec les proteſtants, il négocie avec eux la paix de 1576. Devenu chancelier de la « reine Margot », il tombe en disgrâce, et achève sa vie dans sa province.

◆ QUATRAINS. — Passés de mode aujourd'hui comme tout ce qui relève de la poésie didactique, les *Quatrains moraux* jouirent à leur époque et pendant longtemps d'une grande faveur. Montaigne les avait en particulière eſtime et faisait l'éloge de « Monsieur de Pibrac », « un esprit si gentil, les opinions si saines, les meurs si douces » (*Essais*, III, IX). La première édition des *Quatrains*, en 1574, en comptait cinquante, chiffre qui fut doublé par la *Continuation* parue en 1575 et qui fut porté à cent vingt-six dans l'édition définitive publiée par F. Morel en 1584. Nous donnons les vingt et un premiers quatrains de cette dernière édition.

Les Quatrains, éd. J. Claretie, Paris, Lemerre, 1874.

1. Commence ta journée avec le lever du soleil.

2. Comprendre : « Adore Dieu en prenant le temps ».

3. Affirmation assez proche de l'idée proteſtante de grâce.

4. Thème ſtoïcien.

5. Pibrac reprend ici l'un des thèmes de la théologie naturelle que Montaigne combat dans l'« Apologie de Raymond Sebond » (*Essais*, II, XII) : l'univers porte les traces de la grandeur de Dieu.

6. Le microcosme reflète le macrocosme ; l'âme reflète l'univers.

7. Thème socratique du « Connais-toi toi-même ».

8. La sagesse divine.

9. Reprise d'un thème platonicien qui nuance l'optimisme du quatrain VIII.

10. Pibrac reprend ici des idées néoplatoniciennes.
11. On disait souvent à la Renaissance que l'homme était un arbre renversé : ses racines se trouvaient dans le ciel.
12. Tu as le droit d'être fier d'appartenir à la race de Dieu : voir les Actes des apôtres, XVII, 28.
13. Voir la Genèse, I, 26.
14. Ce quatrain vise clairement les athées de l'époque.

Amadis Jamyn

(1541 ? - 1593)

Jamyn a vécu dans l'ombre de Ronsard, dont il fut, à partir de 1553 ou 1557, le page puis le secrétaire. Il travaille pour le maître en glanant dans l'*Iliade* des apophtegmes, des proverbes et des oracles qui enrichiront *La Franciade*. De solides études lui permettent d'échapper en partie à son influence et, s'il emprunte à Ronsard, l'inverse est vrai également. Ses *Œuvres poëtiques*, en quatre livres, paraissent en 1575. Elles sont suivies d'une seconde édition, en 1584, où se trouvent peut-être ses plus beaux vers : les *XXVI Sonnetz du dueil de Cleophon*. Jamyn a traduit aussi les chants XII à XXIV de l'*Iliade*.

Les Œuvres poëtiques [1575], éd. S. M. Carrington, Genève, Droz, t. I, 1973 ; t. II, 1978.

◆ SONNETZ DU DUEIL DE CLEOPHON. — « A. Jamyn composa pour Henri III (Cléophon) la prosopopée de E. de Maugiron, et vingt-six sonnets sur la mort de Quélus, Maugiron et Saint-Maigrin, les mignons du roi, morts tragiquement en 1578, à l'issue d'une querelle » (G. Mathieu-Castellani, *Les Thèmes amoureux dans la poésie française, 1570-1600*, Klincksieck, 1975, p. 370). Ce « Tombeau » est un bon exemple du maniérisme funèbre en vogue à la fin du siècle.

1. C'est Henri III qui est censé parler.
2. Le Fils de Nestor est Antiloque, qui fut tué sous les murs de Troie par Memnon, fils de l'Aurore.
3. Voir l'*Iliade*, XVI, v. 818-822.
4. Périphrase désignant Thétis.
5. Métamorphose racontée par Ovide, *Métamorphoses*, XIII, v. 576 et suiv.
6. Niobé, que la douleur d'avoir perdu tous ses fils métamorphosa en pierre.
7. En statues (voir v. 7-8).

Jean Passerat
(1534-1602)

Né à Troyes, où il fait ses études, Passerat se fixe à Paris en 1569. Trois ans plus tard, il remplace Ramus comme professeur d'éloquence latine au Collège royal. Il compose de nombreuses pièces de circonstance françaises et surtout latines pour ses amis et protecteurs, et, à une date qu'on ignore, un commentaire complet de l'œuvre de Rabelais, aujourd'hui perdu. Il est aussi l'auteur d'un certain nombre de pièces en vers de la *Satyre Ménippée* (1594), ce qui révèle ses options politiques. La plupart de ses œuvres sont restées inédites de son vivant. Son « aisance un peu narquoise » (M. Raymond, *Influence de Ronsard sur la poésie française du XVIe siècle*, Champion, 1927 ; rééd., Droz, 1965, t. II) rappelle les hommes de l'ancienne école, mais, par sa politesse et sa douceur, il annonce certains poètes du Grand Siècle.

◆ MÉTAMORPHOSE D'UN HOMME EN OISEAU. — Cette pièce, qui paraît dans le *Recueil des œuvres poëtiques de Jean Passerat* publié en 1606 par son neveu (Paris, Claude Morel), était considérée par M. Raymond comme un chef-d'œuvre du récit en vers et le prototype du conte à la manière de La Fontaine.

1. Le mois d'avril.
2. Ou coucou.
3. Plaisanterie de Passerat : Jupiter ne s'est jamais transformé en coucou pour séduire ses conquêtes. Mais il a fait « cocus » un certain nombre de mortels.
4. Cupidon.
5. Le jeune Picus fut transformé en pivert (d'où *Picmars*, au vers 118) par Circé qu'il dédaignait.
6. C'est-à-dire : « où est-elle ? »

Desportes
(1546-1606)

La postérité a été injuste à l'égard de ce poète qui fut souvent affligé de deux ombres : celle de Ronsard, dont on clama la supériorité ; celle de Malherbe, qui corrigea ses vers. On a fait de lui un poète élégant et léger, ce qu'il est à coup sûr, mais pas seulement. On a

oublié sa culture savante et sa connaissance du latin, du grec et peut-être de l'hébreu. Courtisan, il le fut sans aucun doute, notamment auprès du duc d'Anjou, devenu Henri III. La Cour s'enchanta de ses *Imitations de l'Arioste*, publiées en 1572, et admira ses *Premières œuvres* (1573). Elles comprenaient notamment les *Amours d'Hippolyte* et les *Amours de Diane*. Philippe Desportes, qui avait suivi le duc d'Anjou en Pologne, reste très proche du nouveau roi, et participe aux travaux de l'Académie du Palais qu'il a fondée. En 1583, nouvelle édition, très augmentée, des *Premières œuvres*. Tout sourit au poète. Pourtant, à cette date, il cesse d'écrire des poésies profanes et se consacre à la traduction du *Psautier* (1591, 1598; édition complète en 1603). Il prend parti pour la Ligue, puis négocie avec Henri IV la reddition des villes qu'elle tient en Normandie. Il passe les dernières années de sa vie dans ses résidences de Vanves et de Bonport, recevant fastueusement ses hôtes et conseillant amicalement les jeunes poètes.

◆ CONTRE UNE NUICT TROP CLAIRE. — Publié en 1573, ce célèbre poème fut sans doute composé en 1565 ou 1566. C'est donc l'un des premiers de Desportes. Il est inspiré d'un *capitolo* de l'Arioste, déjà imité par Saint-Gelais et Belleau. Plein d'esprit et d'humour, il échappe au pétrarquisme que l'on a souvent reproché au poète.

1. Périphrase désignant la Lune.

2. Allusion à l'amour de la Lune pour le berger Endymion (voir v. 22).

3. Dans la poésie baroque, Diane-Artémis incarne en effet une certaine forme de frigidité.

4. Voir Virgile, *Géorgiques*, III, v. 392-393. Diane n'a donc pas cédé à l'amour mais à la cupidité.

5. *Découvrir* est construit absolument, sans complément d'objet. La lumière de la lune est *empruntée* au soleil.

◆ LES AMOURS DE DIANE. — Cette section des *Premières œuvres* apparaît dès 1573; les deux sonnets que nous donnons appartiennent à cette édition, mais la « Chanson » n'y figurera qu'en 1583. Diane est sans doute Marie de Clèves, aimée d'Henri III.

1. C'est par le regard que commence l'amour.

2. Thème à la fois pétrarquiste et platonicien de l'amour purifiant.

3. Pour cette « Chanson », Desportes adopte un distique 12/6 qui rappelle certaines Chansons de Ronsard. Malherbe a critiqué bien à tort la manière dont le poète passe du « vous » au « tu » et à la troisième personne (v. 21). La petite comédie amoureuse est contenue dans ce jeu.

4. L'église est le théâtre de la rencontre amoureuse chez Pétrarque, les pétrarquistes et Saint-Gelais. Le thème peut être grave ou, au contraire, comme ici, prétexte à badinage.

5. La *souvenance* de la mort du Christ a lieu surtout le Vendredi saint. La culture liturgique de Desportes serait-elle en défaut ?

◆ DIVERSES AMOURS. — Dans l'édition des *Premières œuvres* de 1583, la

section « Meslanges » est réorganisée et commence par les « Diverses amours ». On y trouve les deux Chansons qui suivent, la première publiée en 1581, la seconde en 1573.

1. Le dieu marin Protée, fréquent dans la poésie baroque, incarne traditionnellement le changement, et, ici, la légèreté féminine.
2. Mercure donne son nom à une matière insaisissable.
3. Desportes n'a cessé de puiser chez l'Arioste des sources d'inspiration. Il se souvient ici de la mise en garde adressée par le poète aux jeunes filles, trop crédules en amour (*Roland furieux*, X, 5-8). Mais dans cette « Chanson », ce sont les jeunes filles elles-mêmes qui se plaignent de l'infidélité masculine.
4. Malherbe critique assez justement ce vers : « À quel propos *aux saisons* ? Elles sont réglées en leur changement ; et puis les saisons ne changent pas à bien parler, mais elles succèdent l'une à l'autre » (cité par V. E. Graham dans son édition des *Diverses amours et autres œuvres mêlées*, Genève, Droz, 1963, p. 131).
5. L'Arioste (*Roland furieux*, X, 6) soulignait les parjures des amants.
6. L'image du feu de paille vient de l'Arioste, *ibid.*, X, 7.

◆ CLÉONICE. — En 1583, dans une nouvelle édition des *Premières œuvres*, paraissent les *Dernières amours*, intitulées *Cléonice* en 1607.

1. Cette rupture de construction faisait l'admiration d'André Gide.
2. On représentait le Temps (ou Chronos) de cette manière.
3. Les guillemets indiquent au XVIe siècle les passages d'allure sentencieuse.
4. Comme nous l'apprendra le vers 12, Cléonice est en deuil.

Flaminio de Birague

(vers 1550 - ?)

La vie de Flaminio de Birague se dérobe encore aux recherches les plus érudites. On sait seulement de lui qu'il appartenait à cette famille d'origine italienne qui donna à la France un garde des Sceaux, qu'il eut une carrière militaire, et qu'il fut bien en Cour. Il fit paraître en 1581 un volume intitulé *Les Premières Œuvres poétiques*, qui fut réédité en 1583 et en 1585.

◆ LES PREMIÈRES ŒUVRES POÉTIQUES. — Pour l'essentiel, c'est un *canzoniere* qui se ressent de l'influence de Ronsard et surtout de Desportes, souvent plagié par le poète. Birague trouve cependant un lyrisme bien à lui, marqué par une sensibilité funèbre. Nous suivons le texte de 1585 et ajoutons la numérotation des pièces fournie par R. Guillot et M. Clément.

Les Premières Œuvres poétiques, éd. R. Guillot et M. Clément, Genève, Droz, 1998.

1. Le motif de l'amour plus fort que la nuit est fréquent chez les pétrarquistes.
2. Autre manière de nommer Vénus.
3. La *Muse Florentine* est celle de Pétrarque, de qui vient le thème du mutisme de l'amant, paralysé par sa passion (voir *Canzoniere*, XLIX).
4. Un voile dissimule une partie du visage ou le sein de la Dame.
5. Vos yeux, désignés aussi par la métaphore du vers 14.
6. L'Érèbe, qui désigne les Ténèbres infernales, est le fils du Chaos et le frère de Nyx (la Nuit). Dans certaines théogonies antiques, Éros naît de l'Œuf primordial engendré par la Nuit.

La Chesnaye

(? - ?)

En octobre 1581, à l'occasion des noces du duc de Joyeuse et de Marguerite de Vaudémont, le roi demande un divertissement de Cour à Balthazar de Beaujoyeulx, violoniste, danseur et chorégraphe, arrivé d'Italie en 1554. Ce sera le fameux *Balet Comique de la Royne*, dont la musique a été écrite par Lambert de Beaulieu (proche de Baïf et de Courville) et les vers par La Chesnaye, dont on ne sait pratiquement rien. La grande innovation de Beaujoyeulx réside dans l'invention d'un véritable livret — imprimé à Paris en 1582 — qui donne une unité tout à fait nouvelle à ce genre de spectacle, dont la musique a été saluée comme très originale. L'argument du *Balet* est le combat des dieux contre Circé, qui s'oppose au retour de l'Âge d'or en France sous l'égide des rois. Circé ne sera vaincue que par Minerve, qui réussit là où Mercure a échoué. Voici le chant de Mercure.

1. C'est le rôle de Mercure psychopompe.
2. Voir n. 27, p. 636.

Anne de Marquets

(vers 1533 - 1588)

On l'appela souvent « la nonnain de Poissy ». C'est en effet dans le couvent des dominicaines de cette ville, où elle entra à l'âge de neuf ou dix ans, qu'Anne de Marquets passa presque toute sa vie. Dotée d'une bonne culture — elle savait le grec et le latin —, elle fut en

relation avec des personnages importants de l'histoire religieuse de son siècle, notamment à l'occasion du fameux colloque de 1561 entre catholiques et protestants, qui se déroula dans son couvent. Elle traduisit et publia en 1568 *Les Divines Poésies* du poète italien M.-A. Flaminio, suspect d'hérésie. Elle écrivit ou dicta — elle était devenue aveugle — ses trois cent quatre-vingts *Sonets spirituels* pendant les vingt dernières années de sa vie.

◆ SONETS SPIRITUELS. — Ce vaste ensemble de sonnets, qui préfigure celui de La Ceppède (voir p. 875), ne vit le jour qu'en 1605, grâce aux soins de Marie de Fortia. Fortement imprégné de la spiritualité du concile de Trente, il chante le cycle annuel des mystères chrétiens et propose de brèves méditations, nourries des textes de l'Écriture.

Sonets spirituels, éd. G. Ferguson, Genève, Droz, 1997.

1. Ce sonnet et le suivant ont été écrits pour le jour de Pâques.
2. La mort.
3. Expression qui vient de l'Apocalypse (v, 5) et qui désigne le Christ, celui qui a ouvert le *livre clos* (v. 12).
4. Expression paulinienne (Ire épître aux Corinthiens, xv, 55).

Guy Le Fèvre de la Boderie

(1541-1598)

D'origine normande, La Boderie découvre très jeune la poésie, puis les mathématiques et la philosophie. La rencontre de Guillaume Postel, dont il devient le disciple, le pousse vers les langues orientales, dont la connaissance est indispensable pour l'édition de la *Bible polyglotte* d'Anvers, à laquelle il participe. Avec elle, il poursuit un rêve de concorde universelle qu'on retrouve aussi dans sa poésie. L'*Encyclie des secrets de l'Eternité* (Anvers, 1571) révèle un poète religieux qui veut aller au-delà des apparences sensibles et qui tente de comprendre le monde en renouant avec la symbolique biblique et avec la Kabbale. *La Galliade ou De la revolution des Arts et des Sciences* (Paris, 1578 et 1582) célèbre la restauration de l'encyclopédie hébraïque grâce aux druides et aux Gaulois. Outre de très nombreuses traductions d'ouvrages de Marsile Ficin, Pic de la Mirandole et Cicéron notamment, La Boderie a aussi composé des *Hymnes ecclésiastiques* où l'on retrouve les préoccupations liturgiques et esthétiques du concile de Trente.

La Galliade, éd. F. Roudaut, Klincksieck, 1993. — ROUDAUT (François) : *Le Point central; contribution à l'étude de Guy Le Fèvre de la Boderie*, Klincksieck, 1992.

◆ LA GALLIADE. — Le cercle III de *La Galliade* célèbre les coutumes

des druides, la vaillance des Gaulois et leur religion, qui est fidèle à la Bible. Ces vers, à l'allure fortement hymnique, constituent une véritable profession de foi du poète, fortement imprégnée du psaume VIII, de la Genèse (I, 26), et de Cicéron (*De natura deorum*, II, 62-65).

1. La cosmologie de la Renaissance posait l'existence de sept cieux.
2. *Brune*, c'est-à-dire lumineuse, comme dans le sonnet VI des *Regrets*, v. 5 (voir p. 631).
3. *La manne et le miel* : figure de rhétorique qui signifie à peu près « le miel doux comme la manne ».
4. L'abeille est *fille du Ciel* parce que, selon Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XI, 12), elle se reproduit par génération spontanée ; ou parce qu'elle essaie de regagner le ciel (Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 58 et suiv.).
5. Selon Denys l'Aréopagite et Marsile Ficin, l'ange était d'abord pour Dieu.
6. Ces vers rappellent certaines définitions de Dieu données par les philosophes hermétiques.
7. La Boderie veut dire que seule importe à Dieu l'action de grâces de l'homme.
8. Souvenir d'Isaïe (I, 11-14) et de toute la tradition prophétique.

Garnier

(1545-1590)

La vie sans drame de Robert Garnier contraste avec son univers théâtral. Ce provincial (il est né à La Ferté-Bernard) devient avocat au Parlement de Paris en 1567. Deux ans après, il publie sa première tragédie, *Porcie*, qui sera suivie de beaucoup d'autres : *Hippolyte* (1573), *Cornélie* (1574), *Marc-Antoine* (1578), *La Troade* (1579), *Antigone* (1580), et *Les Juifves* (1583). Il invente en France le genre de la tragi-comédie avec *Bradamante* (1582). Son « théâtre de l'effroi et de la cruauté » (F. Lestringant) puise son inspiration dans l'histoire grecque et romaine, mais aussi dans celle des guerres de Religion. Proche un moment de la Ligue, mais vite effrayé par ses excès, il serait mort de chagrin. Les chœurs de Robert Garnier appartiennent aussi à la poésie lyrique. Nous suivons le texte des éditions originales.

Œuvres complètes, éd. R. Lebègue, 4 vol., Les Belles Lettres, 1949-1974.

◆ MARC-ANTOINE. — Ce chœur de l'acte III, chanté par les Égyptiens, intervient alors que Marc-Antoine, vaincu par César à la bataille d'Actium (31 av. J.-C.), voit dans la mort le seul moyen d'échapper au déshonneur. Il vient de faire part de sa décision à son confident Lucile. Les vers 1248 à 1325 sont précédés de guillemets dans le texte original, pour souligner leur intention didactique.

1. L'éloge de la mort et du suicide, emprunté pour l'essentiel à l'*Agamemnon* de Sénèque, eſt placé dans la bouche des Égyptiens, ce qui permet à Garnier de ne pas exprimer son point de vue propre.
2. Garnier imite dans cette ſtrophe l'ode III, 3 d'Horace sur la tranquillité du sage.
3. Dès l'acte II, Cléopâtre a fait connaître à ses suivantes son désir de ne pas survivre à Antoine.
4. Amasis et Psammétique ont été des rois d'Égypte.

◆ ANTIGONE. — Ce chœur de jeunes filles prend place à l'acte III, au moment où Antigone, condamnée à être emmurée vivante pour avoir désobéi aux ordres de Créon, vient de dire adieu au Soleil et à ses compagnes.

1. Le chant des jeunes Thébaines eſt un thrène, c'eſt-à-dire un chant funèbre. Dépassant le sort personnel d'Antigone, elles déplorent le malheur de la condition humaine et s'apprêtent à mener le deuil selon les rites antiques.
2. Les jeunes filles lacèrent leur visage avec leurs ongles.
3. Ces vers font écho au célèbre adieu qu'Antigone vient d'adresser au Soleil.
4. Le titre complet de la pièce eſt : *Antigone ou la Piété.*

◆ LES JUIFVES. — Après le sac de Jérusalem par les troupes de Nabuchodonosor, les jeunes filles qui composent ce chœur de l'acte II se préparent à la déportation et disent adieu à leur ville.

1. Voir Exode, XXXIII, 1-3.
2. Source contiguë à l'enceinte de Jérusalem, sur la pente de la vallée du Cédron, qui coule au sud de Gethsémani.
3. Hébron eſt situé au sud de Jérusalem.
4. Territoire se trouvant à l'eſt de la Ville sainte.
5. Le sacrifice d'Isaac fut préparé sur le mont Moriah (Genèse, XXII, 2), mais le texte biblique ne dit pas qu'Abraham se plaignit.
6. Voir Genèse, XII, 8.
7. L'Idumée eſt l'ancien nom de la Paleſtine.
8. Les Jébusiens habitaient Jébus, ancien nom de Jérusalem.
9. Il s'agit bien sûr du Temple de Salomon.
10. Garnier se souvient ici du début du psaume CXXXVII, « *Super flumina Babylonis* », souvent paraphrasé à l'époque (voir p. 564 et n. 2).
11. Souvenir du psaume CXXXVII, 6 : « Si je t'oublie, Jérusalem », dont on connaît d'autre part l'importance dans la piété juive.

Du Bartas

(1544-1590)

« Provincial », « protestant » : ces deux épithètes s'attachèrent longtemps au nom de Guillaume de Salluste, seigneur Du Bartas. Une manière comme une autre de simplifier sa poésie. Provincial, il l'était à coup sûr, puisque né à Montfort, en Armagnac, où il exerça par la suite la profession de juge. « Protestant », il le fut aussi, et avec conviction, ce qui ne l'empêcha pas d'admirer le grand Ronsard. C'est la reine Jeanne d'Albret qui lui commande vers 1565 le poème de *Judith* qui paraît en 1574 avec l'*Uranie* et *Le Triomphe de la Foi*. Peu après, il commence à écrire sa *Sepmaine ou Creation du monde*, publiée à Paris, en 1578. Proche d'Henri de Navarre, Du Bartas est, à cette date, un personnage en vue. *La Seconde Sepmaine* voit le jour en 1584. Le poète accomplit ensuite plusieurs missions diplomatiques, dont l'une en Écosse, auprès de Jacques VI, qui est l'un de ses plus fervents admirateurs. Après sa mort paraissent, à deux reprises, des suites de *La Seconde Sepmaine*, qui s'arrête définitivement au quatrième jour.

◆ LE CINQUIESME JOUR DE « LA SEPMAINE ». — On a du mal à imaginer aujourd'hui l'immense succès de *La Sepmaine*, en France et à l'étranger, succès qui s'explique sans doute par l'attente diffuse du public. Considérée parfois comme un grand poème encyclopédique, *La Sepmaine* est, plus précisément, un « Hexameron », c'est-à-dire une paraphrase poétique des six jours de la Création du monde tels que les raconte la Genèse. Le plan de l'œuvre, qui compte sept « jours » (le septième est consacré au Sabbat), ne laisse aucun doute à ce sujet. Faisant alterner narration et description, Du Bartas a donc entrepris de chanter les merveilles du monde, celles dont parle la Bible mais aussi celles dont fait état la littérature de la Renaissance. Le « cinquième jour » s'intéresse aux poissons et aux oiseaux.

La Sepmaine, éd. Y. Bellenger, S.T.F.M., 1981. — MIERNOWSKI (Jan) : *Dialectique et connaissance dans « La Sepmaine » de Du Bartas*, Genève, Droz, 1992.

1. Du Bartas reprend à Ronsard et à l'Arioste la comparaison entre l'écriture du poème et une navigation, ce qui, ici, est particulièrement de circonstance puisqu'il chante la mer et les poissons.

2. Depuis Homère, on compare souvent le sommeil à la mort, désignée ici par le nom d'Atropos, l'une des trois Moires, ou Parques.

3. La lyre est appelée *Amycleane* parce que propriété d'Apollon, qui avait une statue colossale à Amyclée, ville proche de Sparte. D'après Hérodote, Arion, poète grec inventeur du dithyrambe (v. 620 av. J.-C.), lui-même originaire de Sparte, aurait été jeté à la mer par des matelots

qui souhaitaient s'emparer de son or alors qu'il se rendait à Tarente (voir v. 441), dans la Grande-Grèce, où il était invité ; un dauphin, séduit par les accords de sa lyre, l'aurait recueilli et transporté.

4. On jouait de la lyre en pinçant les cordes avec le pouce.

5. On a beaucoup reproché à Du Bartas ses épithètes imitatives : voir aussi, au vers 495, la *ba-branslante eschine.* — Nérée, le Vieillard de la Mer, eſt le père des Néréides.

6. Les deux pôles.

7. Les Muses ; le Permesse eſt une rivière de l'Hélicon qui leur eſt consacré.

8. Le *far Messin*, c'eſt le détroit de Messine, où, selon la tradition, chantent les Sirènes. Comme l'indique l'adverbe *ainsi*, la phrase eſt au subjonctif et formule un souhait : que les matelots ne tombent pas sous le charme des Sirènes.

9. Pour que leur corps ne reſte pas sans sépulture, ce qui était l'angoisse des marins.

10. Les vers 480-484 énumèrent des créatures marines entre lesquelles il exiſte des inimitiés traditionnelles. Le *Myre* eſt sans doute une lamproie et le *Muge* le mulet. *Amphitrite*, déesse marine, désigne métonymiquement la mer.

11. Son poète.

12. Le païen Arion s'exprime comme un chrétien.

13. Allusion au déluge et à l'arche de Noé.

Isaac Habert

(1560 ? - vers 1625)

Né dans une famille d'écrivains (il eſt le neveu de François Habert, qui eut son heure de gloire sous Henri II), Habert cultiva la poésie amoureuse dans ses *Œuvres poétiques* (1582). Les *Trois Livres des Météores* (1585) relèvent de la poésie scientifique dans leur première partie et de l'inspiration amoureuse dans leur seconde. Pour G. Mathieu-Caſtellani (*Anthologie de la poésie amoureuse de l'Âge baroque*, Le Livre de poche, 1990), il eſt un « authentique poète baroque, compliqué, séduisant, sans mièvrerie ».

Nous donnons les sonnets VII et XXVI des *Œuvres poétiques*, en suivant l'édition originale, et le sonnet III de la seconde partie des *Trois Livres des Météores*, intitulée « Les Amours ».

Amours et baisers, éd. N. Mahé, Genève, Droz, 1991.

1. On sait que le chasseur Actéon, coupable d'avoir surpris Diane au bain, fut transformé en cerf et dévoré par sa meute.

2. *Playes* et *liens* comptent chacun pour deux syllabes.

3. Ce mot, qui a un sens physique, désigne le liquide du *noir pavot* (v. 7).

4. Le phénix, qui renaissait de ses cendres.

Chassignet

(vers 1571 - vers 1635)

Après des études à Besançon et à Dôle, Jean-Baptiste Chassignet exerce en Franche-Comté la charge de conseiller et avocat fiscal. Âgé de vingt-trois ans à peine, il publie son œuvre majeure : *Le Mespris de la vie et consolation contre la mort* (1594), longue suite de quatre cent trente-quatre sonnets sur l'omniprésence de la mort dans la vie et sur la vanité universelle, interrompue à plusieurs reprises par des odes, des prières, des méditations. Ces exercices poétiques, qui ne sont pas sans rappeler la méthode spirituelle de saint Ignace, veulent stimuler l'aspiration du chrétien à la vie éternelle. Chassignet a composé par ailleurs des *Paraphrases sur les douze petits prophètes* (1601) et des *Paraphrases sur les cent cinquante Psaumes de David* (1613).

Le Mespris de la vie et consolation contre la mort, éd. H. J. Lope, Genève, Droz et Paris, Minard, 1967. — Ortali (R.) : *Un poète de la mort : J.-B. Chassignet*, Genève, Droz, 1968.

1. Ces vers rappellent la réflexion de Montaigne dans le chapitre xx du livre I des *Essais* (« Que philosopher c'est apprendre à mourir »).
2. À rapprocher du chapitre des *Essais* déjà cité note 1.
3. L'image de l'eau en mouvement appartient à la sensibilité baroque : voir J. Rousset, *La Littérature de l'âge baroque en France*, Corti, 1954.
4. *Hier* compte pour une syllabe.
5. Lieu commun qu'on trouve déjà chez Sénèque.
6. Voir l'adage : *Mors certa, hora incerta.*
7. Vieille idée de la philosophie spiritualiste : nous sommes de passage dans ce monde, et comme à l'hôtel.
8. La comparaison fort ancienne de la mort et du sommeil permet ici de montrer que celle-là n'est pas un mal puisqu'on ne souffre pas en dormant.

Christofle de Beaujeu

(? - ?)

On ne sait rien de ce poète qui a attiré récemment l'attention de Gisèle Mathieu-Castellani. Ses *Amours*, mal publiés en 1589, nous apprennent qu'il fut sans doute soldat. C'est tout et c'est peu. On

l'oublia d'autant plus facilement qu'il revendique l'obscurité et annonce, dans son « Avis au Lecteur », « non des vers friands et doux, mais rudes », dont la lecture est rendue difficile par de nombreuses allusions mythologiques. Cette poésie sombre et fascinante, que l'on peut appeler baroque, tranche avec la manière facile des poètes de Cour. Nous suivons le texte de 1589, en indiquant la numérotation adoptée par G. Mathieu-Castellani.

Entouré de silence, éd. G. Mathieu-Castellani, coll. « Orphée / La Différence », 1995.

1. Comme le note l'éditrice de ce recueil, ce vers est faux. Il faut peut-être lire : « que ta main seule m'ensevelisse ».
2. Aux Enfers.
3. On ne peut comprendre ces tercets sans référence à un épisode de la *Vie de Pompée* (XXV), où Plutarque raconte que des corbeaux tombèrent sur la foule assemblée au théâtre à cause des cris qui empêchèrent l'air de soutenir leur vol.
4. L'*Énéide* raconte que Palinure, le pilote d'Énée, avait été emporté par les flots avec le gouvernail de son navire (V, v. 857 et suiv.). Descendu aux Enfers (sur les bords du Styx, d'où : *Stygiens*), le héros rencontre son ami qui lui révèle l'endroit où la mer a laissé son corps (VI, v. 366).
5. Nouvelle référence à l'*Énéide* (VI, v. 329) : les âmes des morts sans sépulture errent en voletant pendant cent ans sur les bords du Styx avant que Charon ne les prenne dans sa barque.
6. Voir *ibid.*, VI, v. 282 et suiv.
7. Le peuple des dieux, sur l'Olympe.
8. Quatrain difficile. Le poète ne dit pas que, la nuit, les esprits des morts sortent des tombeaux. Au contraire : ils semblent y rentrer, après avoir erré pendant le jour sur les lieux de leur vie.
9. Jodelle, soupçonné de meurtre et accusé d'athéisme, ne peut se trouver qu'en ce lieu.
10. Les *Démons* ne sont plus les intermédiaires entre les dieux et les hommes, mais les âmes insatisfaites des morts qui reviennent sur les lieux de leur vie.
11. *Offrir* est construit absolument.
12. Les membres de la maison (G. Mathieu-Castellani, éd. citée, n. 1, p. 89).
13. Les Parques.
14. L'éditrice de Beaujeu rapproche pertinemment ce sonnet des vers de Baudelaire « À une passante ».

Siméon-Guillaume de La Roque
(1551-1611)

Né près de Clermont-en-Beauvaisis, La Roque entre au service d'Henri d'Angoulême, fils bâtard d'Henri II et grand prieur de France. Il l'accompagne dans ses déplacements et réside avec lui en Provence, où il rencontre Malherbe. Il entre ensuite au service du chevalier d'Aumale, qui appartient à la famille des Guise. Leurs convictions politiques et religieuses vont être, pendant un certain temps, les siennes. À la fin de sa vie, il se rallie à Henri IV et fait partie de l'entourage de la reine Marguerite. La Roque publie son premier recueil, *Premières œuvres*, à Paris en 1590. D'autres suivront (1594, 1595, 1599), où se marque l'influence de Ronsard, de Desportes, de l'Arioste et des néo-pétrarquistes italiens.

Les *Amours de Phyllis* et *Diverses amours*, d'où sont extraits les textes que nous donnons, constituent deux des trois sections du premier recueil de La Roque, avec ses *Œuvres chrestiennes*. Nous suivons le texte de 1590.

Poésies, *Amours de Phyllis* et *Diverses amours*, éd. G. Mathieu-Castellani, S.T.F.M., 1983.

1. Comme dans la poésie pétrarquiste, ce *Soleil* est la Dame. Le poète se compare d'autre part à Icare, le *jeune audacieux* du vers 6.

2. La Roque renouvelle le thème du vain amour d'Écho pour Narcisse (voir Ovide, *Métamorphoses*, III, v. 356 et suiv.) en inversant les sexes.

3. Le mouvement rhétorique de ce sonnet, avec la répétition du mot *doux*, vient de Ronsard, et, à travers lui, de Pétrarque (*Canzoniere*, CCV).

4. Avril, consacré à Vénus.

5. Vulcain était jaloux des amours de son épouse Vénus avec Mars.

6. L'une des trois Parques, qui préside à la mort.

7. Le thème de l'amant errant aux Enfers comme les Ombres est fréquent dans la poésie de cette époque. Voir par exemple le sonnet XVIII des *Amours* de Christofle de Beaujeu, p. 781.

8. La Roque, qui imite ici le poète napolitain Sannazar et son *Arcadie*, met à profit la fable de Clytie telle que la raconte Ovide (*Métamorphoses*, IV, v. 234-270). Voir n. 22, p. 541.

9. Le hibou, oiseau de nuit, par opposition à l'aigle, oiseau solaire (v. 12-14). — Ce sonnet est encore une imitation de Sannazar.

10. Allusion à Artémise, sœur et épouse du roi Mausole, qui but les cendres de son mari recueillies dans une urne et lui fit construire le célèbre *mausolée* d'Halicarnasse (voir v. 13).

11. Voir le sonnet IV.
12. L'opposition des charmes du printemps et de l'hiver que représente la désespérance amoureuse fait partie de la topique pétrarquiste, et a souvent été traitée par Ronsard et Desportes.
13. Avril, mois consacré à Vénus.
14. Celui qui seul peut me procurer le bonheur ; voir encore le vers 42.
15. La Dame a donné à son serviteur une *faveur grise* (voir le titre), c'est-à-dire un ruban ou une écharpe de couleur grise, ce qui n'augure pas bien de ses chances.
16. Cupidon, fils de Vénus née à Cythère.
17. Le thème de la retraite dans la solitude (un ermitage) est fréquent dans la poésie amoureuse de l'époque.
18. Allusion à la légende de Deucalion (le *fils de Promethee*, v. 4) et de Pyrrha (v. 3), fille de Pandore et d'Épiméthée, telle que la rapporte Ovide (*Métamorphoses*, I, v. 313-415) : seuls épargnés par le déluge, Deucalion et son épouse Pyrrha renouvelèrent le genre humain en jetant des pierres qui prirent vie.
19. Ce congé désinvolte n'a pas pour excuse, comme d'autres pièces pouvaient le laisser supposer, l'infidélité de la Dame.
20. Il y a peut-être une allusion ironique à Hannibal, qui savait vaincre mais ne savait pas profiter de la victoire.

Jean de Sponde

(1557-1595)

Jean de Sponde a été élevé dans la même foi que Du Bartas, mais son œuvre apparaît beaucoup plus tourmentée que celle du poète de *La Sepmaine.* Il est né à Mauléon en Soule, en Béarn. Son père est le secrétaire de la reine Jeanne d'Albret. Après des humanités au collège de Lescars, près de Pau, il part au début de l'année 1580 pour Bâle, ville protestante mais traversée de courants religieux fort divers. C'est là qu'il publie en 1583 une édition d'Homère, avec une traduction latine et un commentaire abondant (il fera de même en 1591 pour la *Logique* d'Aristote et les œuvres d'Hésiode). En 1585, il est à Paris, engagé dans une entreprise assez étrange : la découverte et l'exploitation de puits artésiens. En 1588, on retrouve le poète à La Rochelle, où il se marie. *Les Méditations sur les Pseaumes* [...] *avec un Essay de quelques Poemes Chrestiens* paraissent cette année-là. En 1589, alors qu'Henri de Navarre, devenu roi après l'assassinat d'Henri III, s'efforce de rassurer ses sujets catholiques, Sponde fait paraître, sous l'anonymat, un *Advertissement* où il lui déclare qu'il ne lui est pas « bienseant de changer de religion ». Quelques années après, il change d'opinion et se convertit lui-même à la foi catholique. Le moment de cette « révolte », interprétée de la pire façon par les réformés, semble très proche de l'abjuration du roi, le 25 juillet 1593, à Saint-Denis.

Sponde était occupé à se justifier lorsqu'il meurt d'une pleurésie, le 18 mars 1595. En 1597, Laugier de Porchères fit publier à Paris un recueil collectif, où, à côté de pièces de Bertaut et de Du Perron, on lit pour la première fois les vingt-six sonnets des *Amours*, écrits sans doute à la même date que les œuvres religieuses.

Stances et sonnets de la mort, éd. A. Boase, Corti, 1947. — *Œuvres littéraires, suivies d'Écrits apologétiques [...]*, éd. A. Boase, préface de M. Raymond, Genève, Droz, 1978. — RIEU (Josiane) : *Jean de Sponde ou la Cohérence intérieure*, Paris, Champion et Genève, Slatkine, 1988.

◆ STANCES ET SONNETS DE LA MORT. — La célébrité de Sponde vient de cet ensemble qui fait partie des *Poemes Chrestiens*. Les sonnets, en particulier, souvent considérés comme le meilleur exemple de poésie baroque, révélaient une sensibilité tragique et funèbre dont on ne trouvait guère l'équivalent à cette époque. On s'étonnait cependant de trouver ce style chez un disciple de Calvin, fervent de la clarté et ennemi de l'ostentation. Mais l'orthodoxie calviniste de Sponde n'est pas certaine, et, de plus, on a pu se demander si, avant même sa conversion, sa sensibilité littéraire n'était pas plus catholique qu'il ne le savait lui-même. Autant que de baroque, il faut peut-être parler, avec M. Raymond, de « poésie grave », et souligner, avec T. Cave et M. Jeanneret, que la poésie catholique et la poésie protestante de l'époque de Sponde se ressemblent beaucoup plus qu'on ne l'a dit. — Nous donnons ici l'ensemble des douze sonnets.

Métamorphoses spirituelles, anthologie de la poésie religieuse française 1570-1630, éd. T. Cave et M. Jeanneret, Corti, 1972.

1. Topos platonicien.
2. « Vous qui, par les héritages venant des défunts, amoncelez trésors sur trésors ». — *Vie* compte ici pour deux syllabes (diérèse).
3. « D'où vient qu'en pensant aux morts, vous oubliiez la mort ? »
4. Pointe. Le raisonnement, audacieux, du poète est le suivant : si vous oubliez la mort, c'est parce que vous vous souvenez de la vie éternelle.
5. Les vers 5 à 7 évoquent la peinture des Vanités : flambeau qui s'éteint, couleurs qui se ternissent.
6. Le poète a vu la mort à l'œuvre dans la nature. Il est inévitable qu'elle atteigne aussi l'homme. Le *vivez* du vers 14 est donc ironique.
7. Dans la poésie de la Renaissance, la mention des Géants stigmatise toujours l'orgueil impie de l'homme (voir, par exemple, le « Discours à la Royne » de Ronsard, v. 154, p. 692, et « L'Escargot » de Belleau, p. 712-716). Les sonnets III, IV, V, VIII, IX forment un groupe « polémique » (J. Rieu) : le poète se moque des inconscients qui amassent sur terre et non aux cieux.
8. Les premiers vers se souviennent de Sénèque, *De brevitate vitae*, IX.
9. « Vous êtes bien près de la mort. »
10. Les vers 5-6 sont difficiles. Nous comprenons : « Je vous accorde que vous parviendrez à votre but dans une entreprise qui cependant, par elle-même, est exposée au Temps ».
11. Ces deux bras, si l'on peut dire, n'appartiennent pas à la même personne. Au vers 6, Sponde décrit l'amant essayant de fléchir une

dame, dont le cœur eſt *outrecuidé*, grâce aux exploits de son bras. Le bras *indomptable* adoré au vers 7 ne peut être celui d'une dame : c'eſt le bras du prince.

12. Les deux premiers vers sont encore inspirés par le chapitre VII du *De brevitate vitae* de Sénèque.

13. Périphrase qui désigne l'éternité.

14. Le vers 10 peut se lire de deux manières. Ou bien : nous n'accédons à l'éternité que par moments (l'extase, etc.) ; ou bien : le temps ne compte que pour un moment par rapport à l'éternité.

15. Plusieurs critiques situent le tournant du recueil entre le sonnet VI et le sonnet VII. Pour un point de vue différent, voir J. Rieu, ouvr. cité, p. 195 et suiv.

16. *Eslevé* veut dire « intense ». Mais il y a sans doute un jeu de mots avec l'image du martyre qui *colle à Terre* (v. 4).

17. Les deux quatrains décrivent les contradictions du *je*, tiraillé entre son désir de l'éternité, représentée par *un autre air* (v. 1), et son attachement au monde.

18. On retrouve ici l'image des Géants qui rêvent d'escalader le ciel.

19. L'idolâtrie, au sens propre, eſt l'adoration de la créature à la place du Créateur. Le monde de la Cour en eſt bien entendu coupable.

20. « Donneurs de choses inconsiſtantes ». L'expression était déjà proverbiale.

21. Audace grammaticale : « ceux qui entreprennent de vaincre ». De nouveau, l'image des Géants.

22. Ils font hommage à la vie, qui n'eſt que vanité, et s'éloignent de la mort, où serait leur libération.

23. Souvenir de l'Évangile (Matthieu, XXIV, 42-43).

24. Souvenir de l'adage : *Mors certa, hora incerta.*

25. D'après le récit biblique (II Rois, 1-13), Élie fut enlevé au ciel sans passer par la mort. La myſtique juive associe souvent au nom d'Élie celui d'Hénoch qui, lui aussi, accéda à l'éternité d'une façon comparable. Ces deux noms se retrouvent dans la *Méditation* de Sponde sur le psaume XIV.

26. Sonnet en vers rapportés dont la technique rappelle ceux de Jodelle (voir p. 728 et n. 14).

27. Il faut au chrétien une *oreille dormante* pour résiſter à la voix des Sirènes de ce monde.

Gabrielle de Coignard

(1550 - 1586 ou 1594)

On sait peu de choses de cette poétesse toulousaine, redécouverte récemment par Terence Cave. Elle épousa, sans doute en 1570, un avocat réputé qui présida pendant quelque temps le Parlement de

Toulouse et la laissa veuve en 1573 avec deux filles. Gabrielle consacra son veuvage à ces *Œuvres chrestiennes*, que ses filles publièrent après sa mort, en 1594, et qui furent de nouveau éditées en 1595 et en 1613.

Œuvres chrestiennes, éd. C. H. Winn, Genève, Droz, 1995.

◆ ŒUVRES CHRESTIENNES. — Elles sont composées de deux parties : les « Sonnets spirituels » et les « Vers chrestiens ». La première comprend cent vingt-neuf sonnets ; la seconde vingt et une pièces de plus grande étendue, « des complaintes, stances, hymnes, et discours sur divers sujets de piété » (C. H. Winn, p. 22), en particulier sur la Nativité. L'ensemble appartient à la poésie de dévotion, en plein essor à cette époque, et aussi, parfois, aux exercices spirituels recommandés par saint Ignace et Louis de Grenade.

1. Allusion aux larmes de la pénitence.

2. La traduction-paraphrase du *Stabat mater* illustre les préoccupations liturgiques et pénitentielles des poètes français à l'époque de la réforme tridentine. Attribué en partie au poète franciscain Jacopone da Todi (v. 1230-1306), le *Stabat*, souvent mis en musique, est une hymne célèbre, chantée notamment à l'office du Vendredi saint, en mémoire de la souffrance de la Vierge, debout au pied de la croix.

3. Vocabulaire pétrarquiste, qu'on peut juger un peu déplacé, de même que l'antithèse entre le chaud et le froid des vers 31-33.

4. L'imitation de Jésus-Christ va jusqu'à la Croix. Gabrielle de Coignard reste très proche de cette strophe du *Stabat*, chantée dans les églises catholiques le jour du Vendredi saint : « *Sancta Mater, istud agas / Crucifixi fige plagas / Cordi meo valide* » (« Sainte Mère, fais en sorte que les plaies du crucifié soient inscrites solidement dans mon cœur »).

5. Image de la fontaine mystique. La paraphrase est encore très proche de l'original.

6. Souvenir d'une autre hymne à la Vierge : « *Ave maris stella* ».

7. Souvenir probable de Matthieu, XI, 28.

8. Un nocturne de ce genre se trouve rarement dans les noëls de la Renaissance.

9. Expression prophétique : voir Isaïe, IX, 5.

10. Du vers 27 au vers 42, Gabrielle de Coignard amplifie les versets 8 à 12 du chapitre II de l'Évangile de Luc (l'annonce aux bergers).

11. Les voix des anges : voir Luc, II, 13-14.

12. Voir Isaïe, VII, 14 : « Il sera appelé Emmanuel [Dieu avec nous] ».

13. Il s'agit de voir par les yeux de l'esprit la scène de la Nativité : technique recommandée par les auteurs d'exercices spirituels.

14. Référence précise à la notion de rédemption (rachat d'une dette).

15. Référence au thème paulinien et augustinien de la *felix culpa*.

16. Parallèle classique entre Marie et Ève.

17. Référence originale au Cantique des Cantiques, II, 8 : le fiancé est assimilé à Jésus descendant des hauteurs (v. 73) et s'incarnant

dans la Vierge. Les *treillis* font allusion à la fenêtre grillagée par laquelle le fiancé du Cantique (II, 9) regarde sa fiancée.

18. Sans doute les patriarches et les justes de l'Ancien Testament que Jésus, selon la tradition, allait délivrer des limbes.

19. Allusion au récit de la mort de Pan, que l'on trouve chez Plutarque (*De la cessation des oracles*, XVII) et dont se souvient Rabelais dans un chapitre célèbre du *Quart livre* (XXVIII). Pour Gabrielle de Coignard, la venue du Christ signifie la fin des dieux du paganisme, ce qui désole la *prestresse sotte*, c'est-à-dire la Sibylle du vers suivant.

20. Le Christ a été « figuré » par David, vainqueur de Goliath (voir v. 101).

Agrippa d'Aubigné

(1552-1630)

La vie du grand poète protestant débute sous des auspices tragiques : sa mère meurt en le mettant au monde. Les dons de l'enfant apparaissent très tôt. À huit ans, il sait le grec, le latin et l'hébreu. À peine âgé de dix-huit, il se bat dans les armées protestantes. Sa passion pour Diane Salviati (1571), nièce de la Cassandre aimée par Ronsard, est à l'image du reste : violente et désespérée. Elle lui inspire les stances et les sonnets du *Printemps* qui ne verront le jour qu'en 1874. Obligé de quitter Paris à la suite d'une rixe avec un sergent du guet, il échappe à la Saint-Barthélemy, mais est blessé gravement à la porte d'une hôtellerie. Il gagne alors le château de Talcy, où il pense mourir dans les bras de sa maîtresse. Il aurait eu à ce moment-là (1572) la vision d'où sortirent *Les Tragiques*. De retour à la Cour, oublieux de la cause protestante, il mène une vie très mondaine comme écuyer du roi de Navarre. En 1577, nouveaux combats, nouvelle blessure : il commence à écrire *Les Tragiques*, dont la rédaction s'étale sur quarante ans. Cependant, il guerroie dans les armées protestantes jusqu'au moment où Henri de Navarre abjure (1593). Désespéré, le poète se retire sur ses terres, désapprouvant toutes les tentatives de rapprochement entre catholiques et protestants. La première édition de son grand poème voit le jour en 1616. Elle est signée L.B.D.D. : le Bouc du Désert, surnom que lui avaient donné ses coreligionnaires en raison de son intransigeance. Toujours turbulent, il participe à plusieurs soulèvements de la noblesse sous la régence de Marie de Médicis, si bien qu'il finit par être proscrit. Il se réfugie à Genève, où il meurt en 1630.

Nous suivons pour cet auteur les textes donnés dans les *Œuvres* procurées par H. Weber dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1969.

◆ LE PRINTEMPS. — Le texte du *Printemps*, que l'auteur des *Tragiques* jugea plus tard indigne de ses convictions protestantes, et qui ne fut

publié qu'au XIX[e] siècle, comprend un ensemble de cent sonnets ayant pour titre « L'Hécatombe à Diane », suivis d'un certain nombre de stances et d'odes qui n'ont pas toujours de rapport avec l'amour du poète pour Diane Salviati. Dominées par la figure mythologique de Diane et traversées par les images du sacrifice — que suggère aussi le mot *hécatombe* — , ces pièces révèlent un sentiment tragique de l'amour et ne sont pas aussi loin du grand poème que le pensait leur auteur.

Le Printemps, éd. B. Gagnebin, E. Droz et F. Desonay, 2 vol., Lille, Giard et Genève, Droz, 1948-1952. — Mathieu Castellani (Gisèle) : *Agrippa D'Aubigné. Le corps de Jézabel*, P.U.F., 1991.

1. Le poète compare l'amant à un navire qui ne peut plus gouverner.

2. *Moyens* est une apposition à *cables*; *de ses espoirs* est un second complément de *desgarny*. Ici commence un développement allégorique inspiré de Pétrarque (sonnet CLXXXIX).

3. L'amant est couché dans le giron de sa Dame : moment de tendre intimité, rare dans ce recueil.

4. Le myrte est consacré à Vénus. Le cyprès, qui évoque d'ordinaire la mort, ne semble pas avoir ici cette valeur funèbre. Mais le poète suggère peut-être, au vers 14, la douceur de la mort amoureuse.

5. Le père de Diane Salviati était seigneur de Thalcy, ou Talcy, en Loir-et-Cher.

6. Ces *filles de la nuict* sont sans doute les Parques, qui représentent la mort.

7. Les initiales de son nom et de celui de Diane.

8. Il y a là plus qu'un topos : Diane a effectivement fait jurer au poète de s'éloigner de Talcy.

9. Rappel de la condamnation traditionnelle du suicide.

10. Il faut construire : « N'est-ce pas se damner… qu'avoir soif… que fonder ».

11. Le juge des Enfers.

12. La *roche*, le *Cocase* (Caucase) et l'*autour* évoquent respectivement les supplices de Sisyphe, de Prométhée et du géant Tityos.

13. Évocation des confréries de pénitents, qui se multiplient sous le règne d'Henri III, et qui se flagellent dans les processions.

14. Le protestant d'Aubigné déteste bien sûr cette forme de piété.

15. On disait que cet animal vivait dans le feu.

16. Jeu de mots : la *reprise*, c'est-à-dire le reproche, fait « reprendre » ou renaître l'amour.

17. Le *lien de son ame*, c'est ce qui rattache le corps privé de cœur — il est *aux mains de sa dame* — à la vie.

18. Thème fréquent chez les bucoliques grecs et qui fait allusion à la légende d'Adonis.

19. Le thème général de ces stances est la pitié de la nature pour les souffrances de l'amant. Il est ici traité d'une façon hyperbolique, et, à la fin du poème (v. 86-90), cette pitié est éprouvée aussi par les anges.

20. On voit mal comment les rochers pourraient naître des peines ; *avertis* donnerait un sens meilleur.

21. À l'Âge d'or, les rochers suaient le miel. La douleur du poète fait surgir de leur écorce une sorte de bile amère qui a son apparence.

22. Diane n'était donc plus à Talcy, mais à Paris.

23. Il faut comprendre sans doute, avec les éditeurs de « la Bibliothèque de la Pléiade » : « fais que ses feux [ceux de l'amant, du *mourant* du vers 71] parcourent toutes les parties du cœur de Diane ».

24. Prodiges.

25. D'Aubigné croyait plus que d'autres protestants à la pitié des anges, comme on peut le voir aussi dans *Les Tragiques*, III, v. 1-32.

◆ LES TRAGIQUES. — « Inopportun, anachronique et d'un style passé de mode, le poème est un brûlot lancé depuis le désert huguenot dans la France catholique du Grand Siècle » (F. Lestringant, p. 7). Depuis l'édit de Nantes, chacun aspirait à la tranquillité. Les droits de Dieu et de la vérité, sauvagement défendus par le « bouc du désert », passaient après les accommodements nécessaires. On s'explique du même coup le silence qui accueillit le grand poème et qui dura deux siècles. D'Aubigné a voulu émouvoir, comme l'explique la préface « Aux Lecteurs », mais l'émotion varie selon les sept livres. Dans celui des « Feux », qui est le quatrième et qui occupe donc le centre du poème, elle est produite par le spectacle des martyrs protestants, dont Dieu lui-même est témoin. « Dieu vit » : tel est l'un des leitmotiv du livre. L'émotion gagne l'ensemble de l'univers et jusqu'aux éléments, qui refusent de servir d'instruments aux supplices. Le feu, s'il brûle enfin les martyrs, les rend plus « candides ». La puissante imagination du poète, qualifiée souvent de baroque, ne l'empêche pas d'être encore « didactique », au meilleur sens du mot. D'où ces professions de foi prêtées aux martyrs sur le bûcher lui-même.

La page de titre de la première édition des *Tragiques*, Au Dézert, 1616, par L.B.D.D., précise : *donnez au public par le larcin de Prométhée* ; trois ans plus tard, une deuxième édition, sans lieu ni date, remplacera cette mention par *ci-devant donnez au public par le larcin de Prométhée et depuis avouez et enrichis par le vieux d'Aubigné.*

Les Tragiques, éd. F. Lestringant, coll. « Poésie / Gallimard », 1995. — *Les Tragiques*, éd. J.-R. Fanlo, 2 vol., Champion, 1995.

1. Les vers 1-8 s'inspirent de l'Épître aux Hébreux, XII, 22-24.

2. Signes de l'admission dans le royaume des cieux (Apocalypse, II, 17 et VII, 9).

3. Voir Psaumes, XXIV, 7-8.

4. Le lion est le symbole de la tribu de Juda, celle que Dieu a élue et qui, de ce fait, évoque la prédestination (voir le vers 11).

5. Souvenir de l'Apocalypse, XIX, 11. Le *crespe net* du vers 16 vient de la même source (XIX, 14).

6. Images de l'union mystique et du combat pour le Christ.

7. Les songes du matin passaient pour plus véridiques que les autres.

8. La Conscience craint que le poète ne choisisse les noms des martyrs en fonction de leur beauté sonore, ce qui serait une concession au style coulant du siècle.

9. Il y a trop de martyrs pour qu'on puisse les nommer tous.

10. Dans l'*Histoire universelle*, entreprise après *Les Tragiques.*

11. Plus riche que beau.

12. Vision tirée de l'Apocalypse, VI, 9-10.

13. Jean Hus et Jérôme de Prague, souvent considérés par les

réformés comme leurs premiers martyrs, furent brûlés en 1415 et 1416, alors qu'ils s'étaient rendus, avec un sauf-conduit, au concile de Constance.

14. *Sodome* désigne Rome, siège de la papauté.

15. Allusion à la couronne de papier portée par les condamnés de l'Inquisition.

16. Les vraies mitres sont celles des martyrs, non celles des évêques.

17. Groupe fondé au XIIe siècle par le marchand lyonnais Pierre Valdo.

18. Lors de la croisade dite des albigeois (XIIIe siècle).

19. Nom d'un hérétique anglais.

20. Voir Matthieu, V, 10.

21. John Wyclif ou Wycliffe, réformateur anglais du XIVe siècle.

22. James (ou George) Bainham (v. 91) fut brûlé à Londres en 1532 ; Jean Fryth (v. 97), dans cette même ville, en 1534.

23. Autres disciples de Wyclif, brûlés au XVe siècle.

24. Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry, fut brûlé en 1556 sous le règne de Marie Tudor. Il avait d'abord condamné les doctrines de Zwingli et de Luther.

25. Voir Matthieu, XIX, 24.

26. Jeu de mots ancien : *Angli / angeli.*

27. Thomas Haux, gentilhomme anglais brûlé en 1555.

28. Thomas Norys, brûlé en 1507, qui dut marcher sur un tapis d'épines en allant au feu.

29. Anne Askève, brûlée en 1546, à qui on essaya en vain d'arracher le nom de ses coreligionnaires par d'effroyables tortures.

30. Ablatif absolu latin.

31. Le corps et les tourments à part de l'âme.

32. Citation de la Première épître aux Corinthiens, XV, 55.

33. Rappel de la vision d'Étienne, Actes des apôtres, VII, 55-56.

34. Jane Grey, décapitée en 1553 et qui était la petite-nièce d'Henri VIII, d'où l'allusion du vers 208 à son sang « royal ».

35. Formule d'inspiration stoïcienne.

36. Le discours de Jane Grey combine la sagesse antique (celle de Cicéron et de Sénèque) et la sagesse de l'Ecclésiaste.

37. Les autres récits de ce martyre ne disent rien de cette conversion du geôlier.

38. César, au moment de mourir, couvrit sa tête de sa toge, comme Jane Grey couvrit ses yeux du bandeau.

39. Il faut sans doute comprendre : elle choisit non la mort de César (qui ne fut pas martyr), mais son geste de décence.

40. La sculpture médiévale représente souvent les âmes des justes sur les genoux d'Abraham.

41. Thomas Bilnée, ancien élève de Cambridge, fut accusé d'hérésie par le chancelier Thomas More et brûlé en 1530.

42. Négociant anglais à Lisbonne, Guillaume Gardiner arracha peut-être l'hostie des mains du cardinal célébrant la messe le jour des noces du roi du Portugal Jean III.

43. Dans ce genre de supplice, on faisait avaler au condamné une serviette, attachée à un cordon qu'on tirait ensuite brusquement.

44. C'est-à-dire son corps.

45. Peut-être Édouard VI, ému de pitié pour les martyrs. Les *Trois Agnez* sont : Agnès Faušter, Agnès Snoth et Agnès George, brûlées vives en 1556.

46. Allusion à l'expédition de l'amiral de Villegagnon dans la baie de Rio de Janeiro en 1555. Il entra assez vite en conflit avec les proteštants qu'il avait fait venir et en fit mourir trois en les précipitant du haut d'une roche dans la mer.

47. Il faut comprendre que Florent Venot fut d'abord enchaîné pendant quatre ans, puis, pendant six semaines, placé dans un cachot très étroit (les *deux vaisseaux pointus*). Il fut exécuté le 9 juillet 1549 lors de l'entrée d'Henri II à Paris (v. 375).

48. Les talons soulevés au lieu d'être à plat.

49. Lapsus pour Ibycus. Ce poète grec, attaqué par des voleurs, prit à témoin des grues. Un peu plus tard, un des assassins, voyant passer ces oiseaux, avoua le crime. D'où l'expression : témoins ou vengeurs d'Ibycus.

50. David gardait les troupeaux de son père lorsque Samuel lui donna l'onction royale (I[er] livre de Samuel, XVII, 11-13 et II[e] livre de Samuel, VII, 8).

51. Allusion aux troisième et quatrième plaies d'Égypte.

52. Brûlés à Paris en 1546. Un paysan qui les voyait passer sur une charrette (v. 385) voulut partager leur sort.

53. Il s'agit de Jean Parpaille, président d'Orange, qui fut supplicié à Avignon en 1561. L'expression *paumier d'Avignon* eśt un jeu de mots, car « paumier d'Orange » eśt un autre nom de l'oranger.

54. « En soient témoins les deux ans pendant lesquels ».

55. Le Saint-Sacrement porté pendant les processions.

56. Peut-être Louis de Marsac et son cousin, brûlés à Lyon en 1552.

57. D'Aubigné impute à saint Dominique les horreurs commises par ses successeurs dans l'ordre qu'il a créé et qui fut le fer de lance de l'Inquisition.

58. *Ils* désigne les assiśtants, développement du sujet collectif *peuple* (v. 452).

59. Cinq Français étudiants à Lausanne, brûlés à Lyon en 1553. L'un d'eux, avant de mourir, embrassa ses compagnons (v. 460).

60. Parce que la corde qui les attachait se consuma plus vite que prévu.

61. Philippes de Luns, épouse du seigneur de Graveron, fut brûlée en 1553 lors d'un voyage qu'elle faisait à Paris pour faire hommage au cardinal de Lorraine (v. 472).

62. « Qui ignorais l'issue tragique de ton voyage. »

63. Voir Luc, I, 52-53.

64. Thème du mariage myśtique de l'âme avec Jésus-Chriśt.

65. Parce que l'arrêt de la cour ne précisait pas qu'ils devaient avoir la langue coupée.

66. Allusion à la Pentecôte.

67. Supplice qui semble avoir été surtout pratiqué dans les Flandres.

68. Enterrée vive en Flandres en 1545. On ne connaît pas son nom de famille.

69. Qui fermaient en haut ce cercueil.

70. Voir Jean, XII, 24.
71. Souvenir probable de la Terre promise, où ruissellent le lait et le miel.
72. Anne du Bourg, conseiller au Parlement de Paris, osa s'opposer, en présence d'Henri II (mercuriale du 15 juin 1559), aux persécutions décidées par le roi et prit le parti de la Réforme. Il mourut sur le bûcher le 23 décembre de la même année.
73. Henri II, qui avait juré de voir mourir Du Bourg (v. 579-580), fut blessé mortellement à l'œil lors du tournoi des noces de Marguerite de France, et mourut, avant le condamné, le 10 juillet 1559.
74. La résolution d'Anne du Bourg fut raffermie par les encouragements que, de la cellule située en face de la sienne, lui donnait Marguerite le Riche, dame de la Caille.

Papillon de Lasphrise

(vers 1555 - vers 1599)

Originaire de la région de Tours, Marc de Papillon, dit le capitaine de Lasphrise, quitta prématurément le collège pour embrasser la carrière militaire et combattre, jusque vers 1587, dans les armées catholiques. Il conduit ses amours comme des assauts, sans se soucier des convenances et avec un goût certain pour la transgression : ses *Premières œuvres poétiques* (Paris, 1597, seconde édition en 1599) sont consacrées à Théophile, une novice, et à Noémie, sa nièce. Il possède une « petite musique » bien à lui, tout à la fois « frénétique et mélancolique [...] furieusement ardente et grave dans son amour de l'amour » (G. Mathieu-Castellani, *Anthologie de la poésie amoureuse de l'Âge baroque*, Le Livre de poche, 1990, p. 320).

Les Amours de Théophile, et l'Amour passionné de Noémie, éd. M.-M. Callaghan, Genève, Droz, 1979.

1. Vestale de la famille Aemilia.
2. Nous modifions la ponctuation de l'édition Callaghan en mettant une virgule au lieu d'un point à la fin de ce vers.
3. L'imagination que lui donne Apollon, dieu de la Poésie, né à Délos.
4. Autrement dit : les religieuses ont beau chanter, il n'y a pas de vertu réelle dans leur existence.

Malherbe
(1555-1628)

François de Malherbe — on l'oublie trop souvent — appartient d'abord au XVIe siècle (mais voir aussi la notule qui lui eſt consacrée dans la ſection XVIIe siècle). Né à Caen, il partage sa vie entre la Normandie et la Provence, où il se rend pour la première fois dans la suite d'Henri d'Angoulême, bâtard d'Henri II et grand prieur de France, qui eſt son proteſteur. Ses premiers vers datent de 1585, ce qui ne fait pas de lui un poète très précoce. Mais, en 1587, il se fait remarquer d'Henri III en lui présentant ses *Larmes de sainſt Pierre.*

◆ LES LARMES DE SAINCT PIERRE. — Le premier grand poème de Malherbe eſt une imitation, indiquée par le titre complet, et parfois même une traduſtion d'une œuvre de Tansillo, *Le Lagrime di san Pietro*, parue à Venise en 1560. Ce poème, qui eut un grand succès, et qui raconte le désespoir de l'apôtre après son reniement, eut une seconde édition, très enrichie, en 1585. Malherbe ne connut que la première. Le sujet choisi était à la mode, dans la poésie comme dans la peinture, depuis que le concile de Trente avait développé la spiritualité de la pénitence. *Les Larmes de sainſt Pierre*, avec leur émotion, leurs antithèses et leurs hyperboles, peuvent être considérées comme l'un des meilleurs exemples de la poésie baroque catholique.

1. L'amante abusée eſt Ariane, abandonnée par Thésée. La première ſtrophe explique que le poète ne cultive pas la poésie profane.
2. Annonce un peu compliquée du sujet : la peur, la trahison, puis le repentir de saint Pierre.
3. Henri III, deſtinataire de ce poème, qui ramène l'Âge d'or dans cet âge de fer.
4. Allusion aux viſtoires qu'Henri III, alors duc d'Anjou, a remportées sur les proteſtants à Jarnac et à Moncontour (1569).
5. Jeu de mots classique sur le nom de Pierre : voir Matthieu, XVI, 18.
6. La troupe des proteſtants.
7. Les ruisseaux de l'inspiration qui rappellent les ruisseaux de larmes de saint Pierre.
8. Pierre, *miracle d'amour*, croyait que la mort seule pouvait mettre un terme à son zèle pour le Chriſt.
9. Le reniement de saint Pierre eſt raconté dans les quatre Évangiles ; voir par exemple celui de saint Matthieu, XXVI, 69-75.
10. Ce regard du Chriſt, absent des Écritures, eſt une invention de Tansillo, comme plus loin (v. 73-90) les reproches qu'il lui adresse.
11. Voir Matthieu, XXVI, 34.
12. *Ibid.*, XXVI, 56.

13. Légère inexactitude : le disciple préféré était Jean.
14. Voir Matthieu, XXVI, 67.
15. Il faut comprendre que Pierre est devenu aveugle (voir v. 119) ; donnée apocryphe.
16. Notamment dans l'épisode de la tempête sur le lac où il demande à Jésus de le sauver (Matthieu, XIV, 30).
17. Parce qu'elle sera damnée.
18. Série d'antithèses dans le goût baroque.
19. Alors que Pierre n'était pas encore exposé aux dangers.
20. À partir de ce vers, et jusqu'au vers 252, Malherbe évoque le destin des saints Innocents, massacrés sur l'ordre d'Hérode (Matthieu, II, 16-18).
21. Métaphore désignant le sang.
22. Malherbe veut dire que Jésus était un enfant comme les autres. C'est d'ailleurs parce qu'il ressemblait aux autres qu'Hérode donna l'ordre de tuer tous les enfants de son âge.
23. Ils ont obtenu le Ciel avant de l'avoir mérité.
24. Allusion à Matthieu (II, 18), où la plainte des mères est comparée à celle de Rachel, qui « ne veut pas être consolée parce qu'ils [ses enfants] ne sont plus ».
25. Allusion précise à la doctrine de la Pénitence élaborée par le concile de Trente : le pardon de Dieu n'est donné au pécheur que s'il se repent et essaie de réparer sa faute.
26. Le jardin des Oliviers (Matthieu, XXVI, 49).
27. Saint Pierre, que Malherbe vieillit, comme les peintres de son temps.
28. L'adoration des traces laissées par les pas du Christ rappelle la poésie amoureuse.
29. Souvenir du Christ marchant sur les eaux lors de la tempête sur le lac (Matthieu, XIV, 25-33).
30. L'idée que le reniement de Pierre avait été plus douloureux pour le Christ que la trahison de Judas vient de Tansillo.
31. Le deuil des éléments au matin de la Passion est une invention poétique. Les Évangiles se contentent de dire qu'il fit nuit à trois heures, au moment de la mort du Christ.

Blaise de Vigenère

(1523-1596)

De son vivant, Blaise de Vigenère fut considéré comme un grand érudit et un remarquable traducteur (Platon, Cicéron, Tacite, Tite-Live, le Tasse, etc.). Longtemps au service de la famille de Nevers, il voyage en Italie où il acquiert une très bonne connaissance de l'art antique et de celui de la Renaissance. Il y rencontre aussi d'éminents rabbins, qui le familiarisent avec la Kabbale (*Traicté des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, 1586). Il consacre plusieurs années à une œuvre

monumentale : la traduction et le commentaire des *Images ou tableaux de platte peinture de Philostrate* (1578 et 1597). Sa traduction du *Psaultier* (1588), faite d'après la Vulgate et le texte grec, tente de retrouver l'esprit de la langue hébraïque et de restituer la musique très particulière des Psaumes. Pour cela, Vigenère adopte audacieusement le vers libre, sans rime.

Le Psaultier de David torné en prose mesurée ou vers libre, éd. P. Blum-Cuny, 2 vol., Le Miroir volant, 1991 et 1996. — *Blaise de Vigenère, poète et mythographe au temps de Henri III*, *Cahiers V. L. Saulnier*, n° 11, Paris, 1994.

1. Psaume CXXXVII de la version hébraïque.
2. Les *felons enfans d'Edom* sont les Iduméens, descendants d'Ésaü, qui habitent au sud de la mer Morte. Sans prendre part au sac de la ville, ils s'en sont réjouis. La traduction du verset 6 est assez éloignée de l'original hébraïque.

Clovis Hesteau de Nuysement

(? - ?)

La vie de ce grand poète possède quelque chose de l'hermétisme de ses écrits. On ignore la date exacte de sa naissance. On sait qu'il fut secrétaire d'Henri II, puis du duc d'Anjou, et qu'à la fin de sa vie il était receveur du comté de Ligny-en-Barrois. La grande passion de Nuysement, ce fut l'alchimie. Les titres de ses ouvrages en témoignent : *Poeme philosophic de la vérité de physique minéralle* (1620), *Table d'Hermès expliquée par sonnets* (1620). Son chef-d'œuvre, en ce genre, fut sans doute *Les Visions hermétiques*. On a aussi de lui des poésies amoureuses.

◆ LES VISIONS HERMÉTIQUES. — Ce poème dense et mystérieux a été publié en 1620. Le texte donné ici est celui de l'édition publiée à La Haye, en 1639, où il suit le *Poeme philosophic*. Nuysement y décrit, en utilisant les gravures d'un traité allemand dont l'auteur est un certain Lambspring, les différentes opérations du « Grand'Œuvre », mais aussi la spiritualisation de l'homme, inaugurée avec le Christ. Comme l'écrit magnifiquement A.-M. Schmidt (p. 353), le Discours du Roi, qui commence au vers 63, exprime tout à la fois « la passion de l'adepte, la gratitude du myste, et la paix souveraine de l'initié ». Commenter en détail ce poème est impossible. Que le lecteur se laisse donc saisir par ce verbe splendide.

SCHMIDT (Albert-Marie) : *La Poésie scientifique en France au XVIe siècle*, Albin Michel, 1939.

1. La première stance indique que l'auteur entend révéler la confection de la Pierre philosophale. Pour cela, il faut d'abord extraire des corps impurs le mercure femelle et le soufre mâle.

2. Les strophes 4 et 5 évoquent les métamorphoses du compost qui entre en putréfaction et passe à l'albification.

3. La pierre se fixe au blanc puis au rouge.

4. Voir Jean, XII, 24.

XVII[e] siècle

Les auteurs sont présentés en général dans un ordre chronologique, mais les incertitudes sur les dates sont fréquentes, et parfois très grandes ; en outre, l'ordre chronologique est tempéré par les dates de publication des œuvres, quelquefois éloignées des dates présumées de composition.

Les poèmes sont en principe présentés de façon chronologique (dates de composition et / ou de publication) ; il arrive cependant qu'ils soient organisés de façon à rendre compte d'un mouvement interne propre.

Sauf mentions contraires, les textes reproduits sont ceux de l'édition d'époque (originale ou non), édition dont les références sont indiquées dans l'appareil critique. Nous avons respecté l'usage des majuscules et de la ponctuation, mais modernisé les graphies et l'orthographe lorsque cela n'était pas préjudiciable à la métrique ou à la rime. Pour les dialogues, nous avons choisi d'adopter la typographie moderne.

Dans l'appareil critique, les indications bibliographiques sont succintes mais signalent, autant que possible, l'édition des textes la plus moderne et la plus recommandable. Nous soulignons enfin que les numéros des psaumes cités dans l'annotation sont ceux du texte biblique hébreu et non ceux de la Vulgate.

Pierre de Croix

(vers 1545 - après 1608)

On ne connaît Pierre de Croix que par la publication sous son nom, en 1608, à Douai, terre d'Empire, d'un recueil de vers religieux en trois livres — essentiellement des sonnets —, intitulé *Le Miroir de*

l'amour divin. La page de titre indique qu'il est « seigneur de Trietre, gentilhomme lillois », et l'on sait seulement que la famille de Croix, qui comptait plusieurs branches bien représentées en Flandre et en Artois, fournit nombre d'ecclésiastiques et d'officiers, magistrats ou parlementaires. *Le Miroir de l'amour divin* situe son auteur parmi ces poètes qui, tout en se réclamant de Ronsard, veulent rompre totalement avec l'inspiration paganisante de la Pléiade et, au temps de la Contre-Réforme, mettre leur muse au service exclusif de leur foi. Le premier livre du recueil oppose à l'amour profane, chanté par les poètes de la Renaissance, l'amour qui unit le Créateur à ses créatures. Le deuxième livre oriente la réflexion sur le mystère de la Croix. Le troisième livre, enfin, se compose essentiellement de paraphrases de versets du Cantique des cantiques.

Le Miroir de l'amour divin, éd. L. K. Donaldson-Evans, Genève, Droz, 1990 ; c'est notre édition de référence, qui suit fidèlement l'édition de 1608.

◆ *Trait divin, trait d'amour...* — *Le Miroir de l'amour divin*, 1608, livre I, sonnet XXXVIII. Transfert de l'arsenal d'images et de procédés caractéristiques du pétrarquisme au lyrisme sacré.

1. L'*innamoramento* est souvent représenté grâce à l'image du trait qui blesse, mais qui est, paradoxalement, source de plaisir.
2. *Procédée* : « engendrée » ; mot du vocabulaire théologique.
3. Le mot doit compter trois syllabes.
4. *Fureur* : « transport », « ardeur », « enthousiasme » ; mot traduisant d'ordinaire l'inspiration du poète.

◆ *Seigneur, je veux ici...* — *Ibid.*, livre II, sonnet XLV. Méditation sur les plaies du Christ crucifié.

1. Référence explicite à l'Évangile de Matthieu (XVII, 4), et à l'intention de Pierre de dresser trois tentes (*tabernacles*) au moment de la Transfiguration du Christ.
2. *Pertuis* : « trou », « ouverture ».
3. *Salutaire* (subst.) : mot de théologie ; « qui assure le salut ».
4. *Ordinaire* : qui s'accomplit quotidiennement (terme souvent employé en discipline ecclésiastique).
5. *Or... or* : « tantôt... tantôt ».
6. *Réduire... à* : « amener à ».

◆ L'ÉPOUX. — *Ibid.*, livre III, cantique XXIII. Ce cantique, placé dans la bouche de *l'Époux* (le Christ), recueille toutes les splendeurs de la Création, telles que les réunissaient les poètes de la Pléiade autour de la femme aimée ; il traduit, selon la tradition chrétienne, l'infinie douceur de l'union mystique.

1. « Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ; j'ai recueilli ma myrrhe avec mes parfums ; j'ai mangé le rayon avec mon miel ; j'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis, et buvez ; enivrez-vous, vous qui êtes mes très chers amis » (Cantique des cantiques, V, 1, traduction de Pierre Thomas du Fossé, continuateur de Lemaître de Sacy, 1689).

2. *Blandices* : « charmes », « jouissances ».
3. *Bisards* : « bizarres », au sens d'« extraordinaires », de « merveilleux ». — Les *tulipans* sont les arbustes qui portent les tulipes (italien, *tulipani*).
4. Aux XVIe et XVIIe siècles, l'accord du verbe peut se faire avec le dernier terme d'une énumération.
5. *Gaufres* : « rayons », « gâteaux de miel ».
6. *Plus* : « la plus ».

La Ceppède

(vers 1550 - 1623)

Né à Marseille, Jean de La Ceppède, qui ressentit une vocation précoce pour la poésie, accomplit une carrière de juriste : il fut successivement avocat, conseiller, second président à la Cour des comptes, puis premier président à partir de 1608 ; apparemment, un parcours tranquille, mais avec des moments difficiles liés aux conflits religieux qui secouent la Provence à la fin du XVIe siècle. Dans l'entourage du gouverneur Henri d'Angoulême, il se lia d'amitié avec Malherbe. La Ceppède a élaboré méthodiquement, d'abord avec les *Imitations des psaumes de la pénitence de David* (Lyon, 1594 ; réédition avec *Les Théorèmes* en 1613), puis avec *Les Théorèmes sur le Sacré Mystère de notre Rédemption* (Toulouse, Colomiez, 1613 ; *Deuxième partie des « Théorèmes », ibid.*, 1622 — « théorème » signifiant en grec « contemplation »), un monument (au total cinq cent quinze sonnets, répartis sur sept livres, et assortis de gloses) qui se présente comme une méditation sur la passion du Christ et sur son œuvre rédemptrice, à la manière de l'exercice spirituel si cher à la Contre-Réforme.

Les Théorèmes, Ire partie, 2 vol., éd. Y. Quénot, S.T.F.M., 1988-1989. *Les Théorèmes*, Ire et IIe parties, éd. J. Plantié, Champion, 1996 (notre édition de référence).

◆ PARAPHRASE DE L'HYMNE DE LA PASSION [...]. — *Imitations des psaumes*, 1594 ; c'est l'édition que nous suivons.

1. *Les cornettes du Roi* : « les étendards du roi », c'est-à-dire, métaphoriquement, les signes éclatants de la royauté de Jésus.
2. *Éclate* : « fait éclater ».
3. *Ore* : « maintenant ».
4. *Tandis* : « tandis que ».
5. *Tige* : indifféremment masculin ou féminin au temps de La Ceppède (en dépit de l'étymologie, *tibia*). Le masculin disparaît au XVIIe siècle.
6. Charon, l'impitoyable nocher des Enfers.
7. *À randon* : comme un fleuve impétueux.
8. *Los* : « louange ». — *Trin-un* : formule de théologien désignant le mystère du Dieu-un en trois personnes (la Sainte Trinité).

9. *Guindez-nous* : « conduisez-nous », « élevez-nous ».

◆ *Mais qui vous meut, Seigneur...* — *Les Théorèmes*, Ire partie, 1613 (nous reproduisons pour ce sonnet et les sept qui suivent l'édition de 1996), livre I, sonnet VIII. Méditation à partir de l'Évangile de Jean, XVIII, 1.

1. *À cette heure* : le soir, après la Cène.
2. *Ce torrent*, le Cédron. — *Ce mont*, le mont des Oliviers.
3. *Ce jardin* : Gethsémani.
4. Jésus avait refusé d'être couronné roi à la suite de la multiplication des pains (Jean, VI, 15).
5. *Doux-forçant* : La Ceppède compose ses mots à la manière de la Pléiade.
6. Référence au Cantique des cantiques, VIII, 6.

◆ *Cette rouge sueur...* — *Ibid.*, sonnet XXXIX. Méditation à partir de l'Évangile de Luc, XXII, 44.

1. Souvenir de la fontaine de Siloé (Isaïe, VIII, 6), à laquelle Jésus envoie l'aveugle-né (voir la strophe suivante), auquel il a rendu la vue (Jean, IX, 7).
2. Les Juifs contestaient le miracle opéré par Jésus (Jean, IX, 18-23).
3. *L'aveugle race* : toute l'humanité, sauvée par le sang du Christ, est « figurée » par l'aveugle-né guéri par Jésus.
4. *Faire à nuit ce cher lavoir* : imiter, la nuit, la fontaine de Siloé.
5. L'image du cœur qui fond d'amour comme cire au feu vient du psaume XXII, 15.

◆ *Mais dites, Compagnons...* — *Ibid.*, sonnet LIV. Méditation à partir de l'Évangile de Jean, XVIII, 4-5.

1. *Compagnons* : les membres de la compagnie qui vient d'arrêter Jésus.
2. *Emmanuel* signifie « Dieu avec nous » (Matthieu, I, 23) ; définition théologique du Dieu incarné, *son essence adorable.*
3. *Christ* signifie « messie », « envoyé de Dieu » (Jean, I, 41) ; voir le vers suivant.
4. *Jésus* signifie « sauveur » (Matthieu, I, 21) ; voir aussi v. 8 et v. 14.
5. *Le pourpris* : « l'enceinte ».

◆ *Blanc est le vêtement...* — *Ibid.*, livre II, sonnet LIV. Hérode renvoie Jésus devant Pilate revêtu d'une robe blanche (Luc, XXIII, 11-12). Mais le blanc est aussi la couleur de toutes les apparitions de Dieu ou du Christ en gloire dans l'Écriture.

1. Souvenir de Daniel, VII, 9.
2. *Courtisans* : les anges et les élus devant le trône de l'Apocalypse (Apocalypse, VI, 11 ; VII, 9 et 13-14).
3. *Blason* : « emblème ». Le blanc est la couleur emblématique de la pureté et de l'innocence.
4. *Or* (ou *ores*) : « maintenant ».
5. Jésus, *vainqueur* de la mort, est représenté dans l'Apocalypse (XIX, 11) par le cheval blanc.

◆ *Aux Monarques vainqueurs...* — *Ibid.*, sonnet LXIII. Après le blanc (voir le sonnet précédent), le rouge. Les Évangiles (Matthieu, XXVII, 28 ; Jean, XIX, 2) racontent comment Jésus, livré aux Juifs par Pilate, est revêtu d'un manteau écarlate — en l'occurrence, marque d'opprobre. Mais le rouge est en même temps l'insigne de la royauté et la couleur du sang répandu pour le salut des hommes.

1. *Test* : « tête ».
2. *Carmes* : « chants », « vers ».
3. Souvenir d'Isaïe (LIII, 4 et 6) et sans doute aussi du sacrifice d'Isaac (Genèse, XXII, 6).
4. *Brindelles* : « brindilles », qui renvoient à l'enfer (les *abîmes*), et qui sont vouées au feu purificateur.

◆ *Ô Royauté tragique !...* — *Ibid.*, sonnet LXVII. Le Christ est frappé, bafoué et insulté par ses bourreaux (Matthieu, XXVII, 27-31 ; Marc, XV, 16-20).

1. *Vêtement infâme* : le manteau écarlate dont est affublé Jésus.
2. *Poignant* : « piquant ».
3. *Assenez-le* : « portez-lui un coup ».
4. *Leur jour* : la lumière, l'éclat du regard.

◆ *L'amour l'a de l'Olympe...* — *Ibid.*, livre III, sonnet XX. Hymne à l'amour du Christ pour les hommes, ou de l'Époux pour l'Épouse, selon l'interprétation symbolique traditionnelle du Cantique des cantiques, renforcée au vers 11 par le recours au mythe d'Orphée arrachant son épouse Eurydice à la mort.

1. *Souffrir* : « supporter », « endurer ».
2. *Halliers* : épines de la couronne du supplicié.
3. Voir Osée, XIII, 14.
4. *Belle pour qui ce beau meurt* : *belle* et *beau* viennent directement du Cantique des cantiques, I, 14-15.
5. Ce vers fait écho aux Lamentations de Jérémie (I, 12).

◆ *Amende donc tes mœurs...* — *Ibid.*, sonnet LXXV. La Ceppède utilise l'épisode de la Samaritaine qui se convertit à la parole du Christ qu'elle a rencontré près de la fontaine de Jacob (Jean, IV, 4-42) — épisode mis aussi à contribution par Lazare de Selve (voir « Sur l'Évangile de la Samaritaine », p. 883) — pour exhorter l'âme du pécheur, émue par l'appel du Christ mourant sur la Croix (Jean, XIX, 28), à se convertir.

1. *Ton gîte vieux*, *ta vieille cruche* : tout ce qui caractérise le monde du péché auquel le Christ invite la Samaritaine à s'arracher.
2. *Dourra* : forme ancienne pour « donnera ».

◆ *L'Oiseau dont l'Arabie...* — *Les Théorèmes*, IIᵉ partie, 1622, livre I, sonnet XXXV. Traitement chrétien de la figure mythologique du Phénix — l'oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres (*De sa moelle*, v. 9), après avoir construit et allumé lui-même son bûcher — assimilé au Christ qui ressuscite.

1. *Seul libre entre les morts* : verset 4 du psaume LXXXVIII de David, le *Royal Prophète*.

2. Virgile (*Géorgiques*, II, v. 139) oppose à la plantureuse et humide Italie les sables brûlés de la Panchaïe, une île située à proximité de l'*Arabie* (voir ici v. 1).

3. Transfiguration de la Croix.

◆ *Des citadins du ciel...* — *Ibid.*, livre III, sonnet xxv. Le troisième livre des *Théorèmes* de 1621 contient « l'histoire et les mystères de l'Ascension de Jésus-Christ au Ciel ». Dans ce sonnet, La Ceppède imagine le retour triomphal du Christ à la maison du Père, principalement à l'aide des visions de l'Apocalypse.

1. Comme dans la vision du psaume LXVIII, verset 18.

2. *Quatre cornettes* : « quatre étendards », portés par les archanges Gabriel, Michel, Raphaël, et par « le chérubin mis par Dieu à la porte du paradis » (La Ceppède). Ces quatre étendards se rapportent aux quatre principaux mystères de la vie du Christ : l'Incarnation, la mort sur la Croix, la Résurrection et l'Ascension.

3. *Arroi* : « équipage », « appareil ».

4. *Portaux* : « portails ». — Voir Apocalypse, xxi, 12-13 et 21.

5. Apocalypse, i, 13-15.

6. Ce tercet renvoie à Daniel, vii, 13-14.

Lazare de Selve

(après 1550 - 1622 ?)

Peu de données biographiques sur ce poète ; les dates sont hypothétiques. Il appartenait à une famille noble, peut-être d'origine italienne, fixée en Limousin dès le xiiie siècle, et qui s'illustra ensuite au service du roi de France. De Lazare on sait seulement qu'il fut « premier président royal » à Metz, de 1606 à 1617 : poste important, et difficile, puisqu'il s'agissait de représenter le roi de France auprès de la bourgeoisie d'une ville rattachée depuis peu à la couronne, et au statut encore mal défini. C'est à Metz que de Selve publia, en 1607, son premier recueil de vers religieux ; mais c'est à Paris — résidence habituelle probable de la famille, et où il se retira vraisemblablement après son séjour messin en service commandé — que furent publiées les rééditions augmentées de ses œuvres. Lazare de Selve, comme Pierre de Croix, La Ceppède, Antoine Favre, ou Auvray, représente assez bien cette catégorie d'officiers qui eurent à cœur, au début du xviie siècle, et dans le cadre de la Contre-Réforme, de mettre leur talent poétique au service de leur foi. De là ces successions de sonnets, méditations sur les mystères ancrées dans le texte même des Évangiles, et, par ailleurs, des cantiques, au contenu plus narratif, qui célèbrent les principaux épisodes de la vie du Christ ou des saints.

Sonnets spirituels sur les évangiles du carême, Metz, 1607. *Diurnal ou Livre de carême contenant plusieurs sonnets spirituels*, Paris, 1614. *Cantiques spiri-*

tuels sur les sujets des fêtes de l'année, Paris, 1618. *Œuvres spirituelles sur les évangiles des jours de carême, et sur les fêtes de l'année*, Paris, 1620. — *Les Œuvres spirituelles sur les évangiles des jours de carême, et sur les fêtes de l'année*, éd. L. K. Donaldson-Evans, Genève, Droz, 1983 (notre édition de référence).

◆ SUR CES MOTS [...]. — *Œuvres spirituelles*, troisième sonnet dédicatoire. Après les dédicaces à la reine et à Dieu, le poète s'adresse à l'homme pour lui rappeler sa condition : celle qu'a définie la parole de Dieu, dans la Genèse (III, 19), au moment de la chute des premiers hommes.

1. Le monde physique, le cosmos, et les quatre éléments qui le composent.
2. Définition de Dieu comme sphère, tirée d'un manuscrit pseudo-hermétique du XIIe siècle.
3. *Deux cercles*, parce qu'ils expriment les limites de la condition humaine, peut-être aussi parce que le cercle exprime le retour au point de départ.

◆ SUR L'ÉVANGILE DE LA TRANSFIGURATION. — *Ibid.*, sonnet XI.

1. Matthieu, XVII, 2.
2. Matthieu, XVII, 5.
3. Matthieu, XVII, 3.

◆ SUR L'ÉVANGILE DE LA SAMARITAINE. — *Ibid.*, sonnet XXIII.

1. D'emblée, l'histoire de la Samaritaine (qui, dans le récit évangélique, a commencé par douter avant d'être convaincue par la parole du Christ) est utilisée pour convaincre le fidèle hésitant ou incrédule (*âme samaritaine*) de s'abreuver aux sources de la Vérité.
2. Comme la Samaritaine (Jean, IV, 15).
3. *Cil* : « celui ».
4. « Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jésus lui dit : "Donnez-moi à boire" » (Jean, IV, 7) ; le poète transforme l'eau du récit évangélique en eau des larmes du pénitent (v. 12).

◆ SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST. — *Ibid.*, sonnet LXIII.

1. *La même vie* : la vie même. — Les Enfers et la mort ont momentanément vaincu la vie (v. 5 et 6) ; c'est le sens de la mort du Christ.
2. *Ores* : « maintenant », « désormais ».
3. Il a rétabli l'humanité dans sa condition première, d'avant le péché, et libéré les *prisonniers du limbe* (v. 13).
4. *Limbe* : ce mot, d'ordinaire utilisé au pluriel, désigne, pour les théologiens, le lieu où les âmes des Justes attendaient la venue du Christ et l'accomplissement de la Rédemption.

◆ CANTIQUE EN FORME D'UN NOËL. — *Ibid.*, *Cantiques spirituels sur les sujets des fêtes de l'année*, LII.

1. *Dauphin* : le poète attribue au Christ, fils de Dieu, le titre qui fut

donné, à partir de Philippe de Valois, au fils aîné du roi de France, après la réunion du Dauphiné à la couronne (1349).

2. La Vierge Marie.

Bertaut

(1552-1611)

Né près de Caen, dans une famille de lettrés, le jeune Jean Bertaut subit l'influence de Ronsard, et aussi de Desportes, qu'il fréquenta à la cour d'Henri III, dont il était secrétaire et bibliothécaire. Entré dans les ordres, et très lié au cardinal Du Perron, il se poussa à la cour d'Henri IV, où, tout en accumulant les bénéfices et les charges ecclésiastiques (il sera évêque de Séez en 1605), il se fit à la fois ordonnateur des fêtes de cour — il écrivit beaucoup de vers de ballets — et poète patenté des amours princières, pour lesquelles il exploite, sans se lasser et sans originalité excessive, la topique pétrarquiste. Poète religieux, il utilise le genre de la paraphrase pour célébrer, au fil de strophes abondantes et symétriquement construites, le rétablissement de la paix religieuse et civile sous l'autorité du roi. Il ouvre ainsi la voie à Malherbe.

Nombreuses publications, entre 1587 et 1630, dans les recueils collectifs. *Recueil des œuvres poétiques de Jean Bertaut*, 1601 ; rééditions augmentées en 1605, 1620 et 1633. *Recueil de quelques vers amoureux*, 1602 ; réédition en 1606. — *Les Œuvres poétiques*, éd. A. Chenevière, Bibliothèque elzévirienne, 1891. *Recueil de quelques vers amoureux*, éd. L. Terreaux, S.T.F.M., 1970.

◆ STANCES. — Publiées en 1587, avec une musique à quatre parties par Le Roy Ballard, et reprises dans le *Recueil de quelques vers amoureux* (dont nous suivons l'édition de 1606). Pour le traitement du thème des yeux de l'aimée, on pourra comparer avec Laugier de Porchères (« Sur les yeux de Madame la marquise de Montceaux », p. 943).

1. *Constamment* : « avec constance ».

2. Céphale, qui lançait des traits atteignant toujours leur but, tua sa propre épouse Procris (Ovide, *Métamorphoses*, VII, v. 622 et suiv.).

3. *Influant* : mot du langage astrologique. Les yeux, comme les cieux, dégagent un fluide : souvenir du mécanisme platonicien de l'amour.

◆ IMITATION DU PSAUME LXXI [...]. — Texte publié en 1605, dans la seconde édition du *Recueil des œuvres poétiques*, p. 59-62. La numérotation du psaume est celle de la Vulgate. Bertaut concilie sa foi et sa connaissance du texte sacré et ses devoirs de poète officiel : il transpose directement sur la réalité de la monarchie française (le futur Louis XIII, fils d'Henri IV et de Marie de Médicis, est né le 27 sep-

tembre 1601) la prière que David adressait à Dieu pour lui demander de bénir le futur règne de son fils. Dès la fin de 1605, Malherbe a composé à son tour sa célèbre « Prière pour le Roi allant en Limousin » (voir p. 891-894), inspirée elle aussi par le psaume LXXII (Vulgate LXXI), mais Malherbe s'éloigne vite et délibérément du texte biblique pour transformer sa « Prière » en éloge du roi régnant.

1. *Soins* : « préoccupations », « soucis ».
2. Le texte biblique est plus sobre : « Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines, la justice » (verset 3, trad. Lemaître de Sacy).
3. *Foi* : « confiance ».
4. Cette strophe reprend les images du texte biblique, mais fait expressément allusion aux guerres civiles auxquelles a mis fin Henri IV. Même infléchissement à la strophe suivante, quand la lune devient, le temps des guerres civiles, *le soleil de la nuit* (v. 42).
5. Le genre du mot *limite* est incertain au XVII[e] siècle.
6. *Poudre* : « poussière ».
7. *De sa vaillance aux pieds de sa merci* : du champ de bataille où il exerce sa *vaillance*, à ses *pieds*, où ses ennemis peuvent implorer sa grâce (sens du mot *merci*).
8. *La dextre homicide* : métonymie pour « le meurtrier ».
9. *Los* : « éloge », « louange ».
10. *Moins* : « les moins ».
11. *Bienheurant* : d'un verbe peu usité, « bienheurer », c'est-à-dire rendre heureux, bienheureux.

Malherbe

(1555-1628)

Malherbe est un homme du XVI[e] siècle (il est né à Caen en 1555), à peu près contemporain d'Agrippa d'Aubigné, et qui vécut longtemps dans une relative obscurité en province, dans sa Normandie natale, et aussi, par trois fois et plus ou moins longuement, en Provence. Une partie de son œuvre poétique date de cette période ; on trouvera d'ailleurs *Les Larmes de saint Pierre* dans la section consacrée au XVI[e] siècle (voir p. 833-844). Lorsqu'il se fixe à Paris, en 1605 (il a cinquante ans), il n'est pas tout à fait un inconnu. Mais il acquiert alors une notoriété singulière : lui, qui a lentement mûri, s'est forgé une doctrine qui lui assure une réputation d'iconoclaste, avant de lui procurer la stature de chef d'école et de fondateur de la poésie « moderne ». De fait, si son œuvre, même dans sa diversité, ne manifeste pas une grande originalité quant au choix des thèmes, elle brille d'un éclat particulier grâce à un souci renouvelé de la fermeté du vers, de la logique du discours, et de la densité de l'expression. Poète architecte et musicien à la fois, Malherbe fut célébré en son temps pour sa « douceur ».

Malherbe publia à Paris, en 1587, *Les Larmes de saint Pierre*; ses poésies, dont il nous reste d'ailleurs des copies manuscrites, parurent ensuite, de son vivant, dans des recueils collectifs entre 1597 et 1627, ou en plaquettes isolées. La première édition collective de ses *Œuvres* intervint deux ans après sa mort, en 1630, assortie d'une préface rédigée par un de ses jeunes admirateurs, Antoine Godeau. — *Œuvres*, A. Adam, Bibl. de la Pléiade, 1971.

◆ DESSEIN DE QUITTER UNE DAME [...]. — Première publication dans *Les Muses françaises ralliées de diverses parts*, Paris, Matthieu Guillemot, 1599; nous reproduisons le texte du *Séjour des muses ou la Crème des bons vers*, Rouen, M. de La Motte, 1627. Les commentateurs de Malherbe ont relevé certaines facilités dans la prosodie et le choix des rimes, qui indiqueraient une composition antérieure à 1587. Le début du premier vers a servi à Valery Larbaud comme titre d'une nouvelle, parue en 1920.

1. *Faire compte de*: « faire cas de », « juger nécessaire et honorable de ».

◆ PRIÈRE POUR LE ROI ALLANT EN LIMOUSIN. — Texte manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France; première publication dans *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, Paris, Matthieu Guillemot, 1607; nous suivons le texte du *Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe, Racan [...]*, Paris, Toussaint du Bray, 1627. Malherbe, qui venait d'arriver à Paris, appelé par son compatriote Vauquelin des Yveteaux, fut sollicité pour écrire cette pièce à l'occasion du départ du roi pour les Grands Jours du Limousin. Il la lui remit lors de son retour en novembre, et elle fut si appréciée que Malherbe devint d'un seul coup le poète le plus en vue à la cour. La célébrité de cette « Prière » ne s'est jamais démentie. Malherbe imite l'exemple de Bertaut, qui s'était inspiré, quelques mois plus tôt, du psaume pour écrire une « Imitation du psaume LXXI [...] *en forme de prière prophétique pour la grandeur et prospérité de Monseigneur le Dauphin* » (voir p. 887-889). Mais il s'écarte notablement du texte biblique en construisant sa « Prière... » en fonction de la circonstance (le départ du roi pour le Limousin), et en détournant l'essentiel de l'éloge vers le roi régnant.

1. En 1605, il y a sept ans qu'Henri IV a rétabli la paix (édit de Nantes, paix de Vervins).
2. *Imparfait*: « inachevé »; l'inquiétude continue à hanter les Français, à peine remis de la tourmente des guerres civiles.
3. *Embonpoint*: « santé complète ».
4. *Pratiques*: « intrigues », « machinations ».
5. *Éclairés*: « découverts », « débusqués ».
6. *Confondus*: tournant à leur confusion.
7. V. 61-84: le retour de l'âge d'or, pacifique et voué aux arts: c'est l'idéal de la Renaissance, et celui que chantait Ronsard à ses débuts dans les *Odes*.
8. *Ennuis*: « souffrances ».
9. Malherbe n'hésite pas à rappeler le règne honni d'Henri III.
10. *Exemplaire*: « exemple à imiter ».
11. *Vitupère*: mot déjà vieilli pour « blâme ».

12. La paix de Vervins (1598) n'avait pas permis à la France d'affirmer pleinement sa victoire sur l'Espagne.

◆ PLAINTE SUR UNE ABSENCE. — Le musée Condé, à Chantilly, conserve un manuscrit de ces stances ; première publication (avec musique) dans un recueil d'*Airs de différents auteurs mis en tablature de luth par Gabriel Bataille. Quatrième livre*, Paris, Pierre Ballard, 1613 ; le texte retenu est celui du *Recueil des plus beaux vers*, 1627. Une des pièces composées par Malherbe lors d'un déplacement en Bourgogne, au cours de l'été 1608 (voir les vers 13-15), en l'honneur de la comtesse de La Roche — le poète joue sur ce nom au vers 86 —, qui avait remplacé la vicomtesse d'Auchy, au début de la même année, comme inspiratrice de ses vers amoureux.

1. V. 43-48 : le poète n'hésite pas à superposer à la gloire du roi la gloire de servir sa maîtresse.
2. *Pitoyable* : « qui suscite la pitié ».
3. Si la tonalité d'ensemble de la pièce reste fidèle à la tradition pétrarquiste d'exaltation et de divinisation de la femme aimée, Malherbe introduit ici — provisoirement cependant (voir le sursaut qui s'opère dès le vers 79) — une autre thématique : celle de la légèreté féminine, bien présente dans la poésie érotique latine, mais aussi chez les Italiens modernes.
4. *Contemptible* : « digne de mépris ».
5. Souvenir du personnage d'Armide dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse (IV, LXXXVII).

◆ CHANSON. — Première publication dans les dernières pages de certains tirages du *Recueil des plus beaux vers*, 1627 ; c'est le texte présenté ici. Il est ici impossible de dater cette chanson, ni de connaître les circonstances de sa composition. Malherbe y mêle agréablement un mètre impair alors assez rare (le vers de neuf syllabes) et le classique décasyllabe, pour lancer une invite à l'amour dans le cadre d'un matin d'été pastoral.

1. Daphné, poursuivie par Apollon, était *la fille du Pénée*, fleuve de Thessalie.
2. Tonalité sensuelle et épicurienne : l'honneur est considéré comme une fausse *idole*.

◆ IMITATION DU PSAUME « LAUDA ANIMA MEA DOMINUM ». — Première publication dans le *Recueil des plus beaux vers*, 1627 ; c'est le texte reproduit ici. Composition sans doute tardive dans l'œuvre de Malherbe. Le fait que le poète ne retienne, pour cette paraphrase, que les trois premiers versets, profondément pessimistes et désabusés, du psaume CXLVI (Vulgate CXLV) qui, dans son intégralité biblique, se prolonge par un acte de foi — c'est-à-dire de confiance (lequel fait défaut ici) —, montre un Malherbe qui se livre tout entier et sans fard, avec le pessimisme et l'amertume caractéristiques de ses dernières années.

◆ POUR UNE FONTAINE. — Publication dans *Les Délices de la poésie*

française, Paris, Toussaint du Bray, 1615 ; le texte reproduit ici eſt celui du *Recueil des plus beaux vers*, 1627. Malherbe aurait composé cette inscription pour une fontaine du jardin de l'hôtel de Rambouillet.

Du Perron

(1556-1618)

Né dans une famille normande qui avait adhéré à la Réforme, Jacques Davy Du Perron reçut une solide formation humaniſte : il lisait couramment, outre le latin, le grec et l'hébreu. Esprit brillant, il se fit remarquer de bonne heure à la cour d'Henri III, où le poète à la mode, Philippe Desportes, le prit sous sa protection. Converti au catholicisme en 1578, il montra toute sa vie des dons particuliers pour la controverse religieuse. Ordonné prêtre, et bien que sa foi et ses mœurs parussent suspectes à nombre de ses contemporains (Agrippa d'Aubigné l'appelait « saint Perron, martyr de la vérole »), il devint évêque d'Évreux en 1591, puis archevêque de Sens, et grand aumônier du roi Henri IV (à la conversion duquel il avait beaucoup contribué), enfin cardinal en 1604. Il fut plusieurs fois ambassadeur à Rome, mais trouva néanmoins le temps d'écrire des vers, compositions profanes ou religieuses, qui lui valurent une durable célébrité dans les recueils poétiques du début du siècle. Héritier de la Pléiade et de Desportes — mais un héritier qui, très sensible à l'évolution de la langue et du goût, trie soigneusement dans l'héritage —, il représente au temps d'Henri IV ce « ſtyle moyen » qui prépare les voies à Malherbe, son compatriote, qu'il introduisit à la cour. Sa manière se recommande par la recherche de la simplicité, de la régularité dans la versification, et par un goût prononcé pour une éloquence abondante et souvent abſtraite.

Son œuvre poétique, présente dans les recueils collectifs dès la fin du XVIe siècle, a été réunie après sa mort dans *Diverses œuvres*, Paris, 1622. — Fac-similé de cette édition, Arles, Actes Sud, 1988.

◆ SONNET. — *Diverses œuvres*, 1622, p. 74.

1. *Si* (conjonction adversative) : « cependant ».

◆ LE TEMPLE DE L'INCONSTANCE. — *Ibid.*, p. 54. Expression d'un certain scepticisme désabusé, qui fait descendre la femme aimée du piédeſtal où l'avait placée la tradition courtoise et pétrarquiſte ? Ou, plus simplement, plaisir du jeu ? À la même époque, Honoré d'Urfé fait de Hylas le chantre du « change ».

1. Protée, fils de l'Océan et de Thétys, avait le privilège de prendre la forme qu'il souhaitait.
2. *Le serpent qui de vent allaité* : allusion au caméléon, que l'on disait se nourrir de *vent*.

◆ CANTIQUE DE LA VIERGE MARIE. — *Ibid.*, p. 17. L'éloquence de Du Perron, à la fois abondante et sobre, s'appuyant sur une science théologique sans défaut, démontre son efficacité dans la succession des alexandrins de ce « Cantique de la Vierge Marie », somptueux déroulement de litanies qui peut faire songer aux « tapisseries » de Charles Péguy.

1. *[Le] somme mortel*: le dernier sommeil.

2. Du Perron développe des formules qu'il a pu emprunter à l'*Office de la Vierge.*

3. *Impétrer*: « obtenir».

4. *Ramentoit*: de « ramentevoir », « rappeler », « remettre en mémoire ». — *Ennui*: sens fort, « vive souffrance », « torture ».

5. *Gênes*: « violentes souffrances », « supplices ».

6. C'est l'image du deuxième verset du *Stabat Mater.*

7. *Trophée*: dépouille de l'ennemi vaincu. Par son sacrifice, le Christ a vaincu le péché et la mort.

8. Voir Matthieu, XXVII, 51-53.

9. *Durté*: deux syllabes par licence poétique.

10. *Sauvement*: « salut ». Le mot, qui appartient au droit féodal, est rare dans cet emploi.

11. Formule traditionnelle que l'on trouve, par exemple, dans *L'Office de la Vierge.*

12. Souvenir du Cantique des cantiques, IV, 12.

13. *La branche de Jessé*: selon la tradition, le Christ serait descendant de David, lui-même fils de Jessé, qui était le petit-fils de Booz et de Ruth. L'arbre de Jessé est donc la représentation de la généalogie du Christ.

14. *Étoile de la Mer*: traduction de *« Maris Stella »*, éléments du début de l'hymne du Commun des fêtes de la Vierge, *Ave Maris Stella.*

Abraham de Vermeil

(vers 1555 - 1620 ?)

Gentilhomme originaire du Bugey, Abraham de Vermeil a porté les armes pour le compte d'Henri de Navarre au temps des guerres civiles. Poète protégé par Henri IV et par Charles-Emmanuel de Savoie, il écrivit quelques poèmes encomiastiques et une *Histoire de Saint Louis*, épopée en vingt-quatre chants, jamais imprimée et aujourd'hui perdue. Pour nous, il est surtout l'auteur d'une petite centaine de pièces d'inspiration amoureuse — essentiellement des sonnets et des « muzains » (forme rare, composée d'un quatrain suivi d'un quintil, et qu'il semble cultiver avec prédilection) —, qui trouvèrent place dans les recueils collectifs entre 1600 et 1622. Vermeil, comme nombre de ses contemporains, s'inscrit dans la lignée néo-pétrarquiste. Mais, à l'heure où Malherbe et ses disciples se présentent comme les liquidateurs habiles d'un héritage qu'ils tirent du côté de la rationalité

et de la subordination stricte de l'image au concept, et que d'autres, comme Desportes, Du Perron ou La Roque, plus respectueux de l'héritage, se complaisent dans la douceur mélancolique et la fluidité du vers, Vermeil est, comme Sponde et d'Aubigné, mais avec des moyens différents, l'interprète d'une conscience tragique qui s'exprime volontiers en figures exaspérées et en vers tourmentés.

Les 99 pièces répertoriées de Vermeil figurent dans la *Seconde partie* des *Muses françaises ralliées*, Paris, Matthieu Guillemot, 1600. Elles sont partiellement reprises dans des recueils s'échelonnant entre 1603 et 1622. — *Poésies*, éd. H. Lafay, Genève, Droz, 1976.

◆ SONNET (*Un jour mon beau Soleil...*). — *Seconde partie* des *Muses françaises ralliées*, 1600, p. 217. Thème de la « belle matineuse » : le poète imagine une compétition entre le Soleil et la femme aimée, dont cette dernière sort victorieuse.

1. *Mirait* : deux sens possibles, « regardait dans un miroir » et « regardait avec admiration ».

◆ MUZAIN (*Garrotté à l'envers...*). — *Ibid.*, p. 222. L'amant déçu se compare à Ixion, qui eut l'audace de courtiser Junon (v. 7), et que Jupiter attira dans un piège : un nuage qui avait pris la forme de Junon, et avec lequel il eut l'illusion d'éprouver du plaisir (voir le vers 8) avant d'être foudroyé, puis condamné à tourner perpétuellement aux Enfers, attaché à une roue (v. 1-4).

1. *Une histoire, une fable* : opposition entre la « fable », qui n'est qu'une métaphore, et « l'histoire », qui correspond à la réalité douloureusement vécue, ou, si l'on préfère, entre l'« essentiel », typique de la démarche platonicienne et néo-pétrarquiste, et l'« existentiel », souvent dramatique, qui le sous-tend et le déborde de toutes parts.

◆ MUZAIN (*Peux-tu bien être si cruelle...*). — *Ibid.*, p. 236.

◆ SONNET (*Vous êtes un fleuron...*). — *Ibid.*, p. 244. L'amour vécu simultanément comme un *Paradis* et comme un *Enfer* (voir v. 13).

1. *Fleuron* : ensemble de fleurs.
2. Comme par la voix de la Sirène.
3. *Poudroyé* : « mis en poussière ».
4. *Je chéris sur* : « je préfère à ».

◆ SONNET (*Je m'embarque joyeux...*). — *Ibid.*, p. 272. La contradiction propre au sonnet précédent est vécue ici dans le temps, comme une histoire à l'issue fatale. Le temps de Vermeil est le temps de l'inéluctable catastrophe.

1. *Pompeuse* : pleine de la « pompe », de l'éclat qui s'attachent au départ d'une expédition maritime.
2. *Pers* : « bleus » ; c'est la couleur des flots, la mer étant assimilée à une plaine liquide.
3. *Frisé* : « bouclé », « ondoyant », « agité ».
4. *Enfondrant* : archaïque, « se brisant », « se rompant ».

Antoine Favre

(1557-1624)

Né à Bourg-en-Bresse, mort à Chambéry, Antoine Favre mena une carrière de magistrat en Savoie et fut sénateur. Ami d'Honoré d'Urfé et de François de Sales, l'évêque de Genève et d'Annecy, il mit aussi ses talents d'écrivain et de poète au service d'une foi ardente, et, comme plusieurs de ses contemporains (La Ceppède, Lazare de Selve, Mage de Fiefmelin...), il organisa en trois « centuries » de sonnets une méditation sur la passion du Christ et sur le mystère de la Rédemption.

Premiers et derniers essays de poésie, Chambéry, 1589. *Centurie première de sonets spirituels de l'amour divin et de la pénitence*, Chambéry, 1595. *Les Entretiens spirituels d'A. F., divisés en trois centuries de sonets. Avec une centurie de quatrains*, Troyes et Turin, 1601.

◆ *Mondains tant insensés...* — *Les Entretiens spirituels*, 1601, *Centurie première*, sonnet XLIII. Opposition radicale entre le *monde* et Dieu, entre la finitude et l'infini, et entre ces deux figures incompatibles, le rond, image du cosmos, et le triangle, image de la Trinité et des trois facultés de l'âme.

1. *À vau-de-route* : « en déroute » ; image de désarroi et de panique.

◆ *Ce n'est pas sans raison...* — *Ibid.*, sonnet LIX. L'image de l'arbre renversé symbolise à la fois la chute de l'homme pécheur et le paradoxe du chrétien, qui trouve le sens de la vie en dehors des limites du monde où il vit (voir notamment le vers 7).

1. Ce vers, dans lequel la transparence et la légèreté du cristal s'opposent à la lourdeur et à l'opacité du marbre, résume l'Incarnation et annonce le renversement opéré par la Rédemption, objet du deuxième tercet.

◆ *Quels miracles, ô Dieu...* — *Ibid.*, sonnet XX. Méditation émerveillée sur le mystère de la Résurrection, vécue au plus intime de l'être, et traduite par une constante et systématique alliance des contraires.

1. Reprise du motif bien connu : *« Felix culpa... »* (« Heureuse la faute... »).
2. Allusion à l'agonie du Christ au mont des Oliviers et à l'une des paroles prononcées sur le Calvaire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort... »
3. *Plus... plus* : « le plus... le plus ».

Mage de Fiefmelin
(vers 1560 - après 1603)

Né à Fiefmelin, tout près de Château-d'Oléron, dans une famille protestante, André Mage de Fiefmelin resta vraisemblablement fidèle toute sa vie à la religion réformée, mais sans s'engager directement dans la lutte et la controverse. Sa vie est mal connue, et c'est seulement son œuvre qui contient quelques indications biographiques et nous renseigne sur ses amitiés et ses admirations littéraires, plutôt éclectiques, puisque l'on y trouve Ronsard, Le Tasse, et, plus près de lui, Du Bartas, Desportes, Bertaud, Du Perron, La Roque, Vermeil. Son activité poétique commença de bonne heure, mais nombre de ses œuvres de jeunesse disparurent, peut-être détruites par lui. Chrétien ardent dans la mouvance calviniste, il a réuni l'essentiel de ses compositions (plus de 50 000 vers) en 1601 dans un gros volume d'*Œuvres* (Poitiers, J. de Marnef, 1601), où *La Polymnie*, qui rassemble ses vers profanes (des pièces de circonstance, des églogues, une tragédie...), précède son œuvre majeure, *L'Image d'un mage ou le Spirituel*, un massif inégal, mais impressionnant, de vers d'inspiration morale, religieuse et même mystique, répartis en sept « Essais » aux titres évocateurs (« Les Prières », « L'Homme naturel », « L'Âme humaine », « Les Saints Soupirs », « Les Muses célestes », « Les Méditations », « La Chrétienne »).

Images d'André Mage de Fiefmelin, poète baroque, choix de pages avec une introduction par P. Menanteau, Rougerie, 1965.

◆ DIALOGUE SUR LA MORT DE G. DE SALLUSTE [...]. — *Les Œuvres du sieur de Fiefmelin*, 1601, *La Polymnie*, *Mélanges*, *Épitaphes*, f° 68. Hommage que Fiefmelin rend à celui qu'il considère comme son maître en poésie et son guide spirituel, Du Bartas, mort le 28 août 1590.

1. *Serré* : « enfermé », « abrité ».
2. *Ès* : contraction de « en les ».

◆ CANTIQUE. — *Ibid.*, *L'Image d'un mage*, poème conclusif du Ve Essai, f° 253. Dans ce cinquième livre, Fiefmelin invite inlassablement son lecteur à se détourner des attraits du monde, à trouver dans les épreuves un encouragement à résister aux passions et un signe de la miséricorde de Dieu.

1. *Que j'évente* : « que je fasse connaître », « que je publie ».
2. *Mes haineux* : « mes ennemis ».
3. *Esclavait* : cet emploi du verbe « esclaver » à valeur transitive est rare.
4. *Erre* : « voyage », « marche ».

5. *Pays étrange* : l'étranger.
6. *Ains* : opposition forte, « mais au contraire ».
7. *Meurtrières* : deux syllabes.

◆ *Voici venir la guerre...* — *Ibid.*, IIe Essai, sonnet LXXXIV, fo 123.

1. *Fleau* : le mot compte pour une syllabe ; voir aussi au dernier vers.
2. *[Les] Dires sœurs* : autre nom des Furies ou des Euménides.
3. *Ost* : « armée ».

◆ VERS FÉMININS. — *Ibid.*, sonnet CXXX, fo 134. Ce sonnet en décasyllabes serait parfaitement régulier s'il n'était pas construit uniquement avec des rimes féminines. Nouvelle vision désolée de la condition humaine.

1. *Fondre* : « détruire », « écraser », « dissoudre ».
2. *Rouë* : le mot compte pour deux syllabes.
3. *Poudreux* : « de poussière ». — *Tourne* : se transforme en retournant à son état originel.
4. *Bée* : « béante ». — *En somme* : ici, « en conclusion », « pour finir ».

◆ COSMOLOGIE. — *Ibid.*, IVe Essai, sonnet V, fo 172.

1. *Éteuf* : petite balle pour jouer à la paume.
2. *Coupeau* : sommet d'un coteau.
3. *Prime* : « matin », nom de l'office du matin.
4. *Aure* : « souffle », « vent ».
5. *L'homme nouveau* est une formule empruntée à saint Paul (par exemple, *Aux Éphésiens*, IV, 21-24).

◆ *Nul, sinon Dieu, mon âme...* — *Ibid.*, sonnet LXXVII, fo 193. Dans ce sonnet consacré à la Trinité, Fiefmelin a recours à la technique des « vers rapportés » qui permet d'unir les éléments syntaxiques par groupes de trois dans une structure serrée : triple sujet, triple verbe ou triple complément.

1. *Mon rond* : le rond, image de la perfection, donc image de Dieu.
2. La Petite Ourse, et l'étoile polaire qui la termine.
3. Un *ciel* où les mouvements répondent à une nécessité absolue.

◆ MÉTAMORPHOSE DES SPIRITUELS OU RÉGÉNÉRÉS. — *Ibid.*, VIIe Essai, sonnet I, fo 291. En ouverture du dernier livre du *Spirituel*, un sonnet dont le titre traduit le changement de plan qui s'opère de la réflexion morale et théologique à la mystique.

1. *Après l'essai* : après l'avoir éprouvé moi-même.
2. *Premier :* valeur adverbiale, « d'abord ». — Argus avait cent yeux, dont cinquante étaient toujours ouverts.
3. *Chasserot* : adjectif formé sur le nom « chasseur ».
4. *Je vins* : « je devins ».
5. Clytie, fille de l'Océan et de Thétys, amante délaissée du Soleil (Apollon), se laissa mourir de jalousie, mais Apollon la métamorphosa en héliotrope.
6. *Ores* : « maintenant », « désormais ».

◆ *Les plus divins amours...* — *Ibid.*, sonnet VIII, fo 295. Fiefmelin a sous-titré son VIIe Essai : « Les Saintes Amours du Spirituel envers

Christ et l'Église Chrétienne». De fait, ce sonnet est un pur sonnet d'amour, dans la tradition de la lyrique amoureuse du XVI[e] siècle.

1. Peut-être un souvenir de la deuxième strophe du sonnet CXLIII de Ronsard, l'un des plus beaux du *Premier livre des Amours* (1552, éd. P. Laumonier, 1914-1974): «Ce doux parler qui les mourants éveille, / Ce chant qui tient mes soucis enchantés, / Et ces deux cieux sur deux astres entés, / De ma Déesse annoncent la merveille.»

◆ *Oui, oui, je l'aimerai...* — *Ibid.*, sonnet XX, f° 302. Mage appelle *[s]a Chrétienne* l'Église, communauté à la fois des chrétiens et des saints, terme qu'il substitue à celui d'«Épouse», utilisé ordinairement dans les traductions et adaptations du Cantique des cantiques.

1. Le Léthé est le fleuve d'Oubli aux Enfers: les âmes des morts, qui étaient obligées d'y boire, oubliaient ainsi leur passé.

Pyard de La Mirande

On ne sait rien de Pierre Pyard de La Mirande, peut-être parent de Charles de Pyard, seigneur d'Infrainville et de Touvant, qui fut selon Racan un «écolier de Malherbe». Mais on a de lui quarante pièces en vers, dont vingt-neuf sonnets, groupées sous le titre de *Bergeries*, dans *Le Temple d'Apollon, ou Nouveau recueil des plus excellents vers de ce temps*, un recueil collectif paru à Rouen en 1611. Son inspiration, surtout amoureuse, est traditionnelle, mais Pyard de La Mirande vaut par la fraîcheur de certaines notations vécues, et la tonalité souvent heureuse de son lyrisme pastoral.

◆ *Je suis jaloux du vent...* — *Le Temple d'Apollon*, 1611, p. 397.

1. V. 1-4: expression prenante de la jalousie, à rapprocher de vers célèbres de Théophile de Viau (*Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*, 1623, acte IV, sc. I, v. 753-762) et de Corneille (*Psyché*, acte III, sc. III, v. 1189-1198).
2. Allusion aux métamorphoses de Jupiter (taureau, pluie d'or...) destinées à séduire des mortelles.

◆ *Ces prés, heureux témoins...* — *Ibid.*, p. 396.

1. *Saux*: «saules».

Anonymes

◆ CARTEL DES CHEVALIERS D'AMOUR. — *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, Paris, Matthieu Guillemot, 1607, t. II. Vers tirés d'un ballet dansé à la cour d'Henri IV.

◆ CHANSON. — *Ibid.*, livre III.

Sigogne
(vers 1560 - 1611)

Né dans une famille noble du Dunois et du Blésois, Charles-Timoléon de Beauxoncle passa son enfance en Normandie, son père, René de Beauxoncle, seigneur de Sigogne, étant devenu gouverneur de Dieppe en 1563. Le jeune Charles combattit d'abord dans les rangs de la Ligue, avant de se rallier à Henri IV. Ce dernier, cherchant à s'attacher ses anciens adversaires, lui confia le gouvernement du Dunois. Mais surtout, connaissant son absence de scrupules, il fit de lui son entremetteur patenté. Métier peu honorable, difficile et dangereux, qui lui valut beaucoup d'ennemis. En 1603, il devint à son tour gouverneur de Dieppe, où il mourut. Ses compositions en vers furent connues en manuscrit avant de tenir une place de choix dans les différents recueils collectifs du temps ; elles relèvent d'une certaine forme de littérature scandaleuse, dans la mesure où ces pièces, d'inspiration « satyrique », c'est-à-dire violente et volontiers ordurière, s'en prennent nommément à des personnes vivantes. Littérature de l'excès, dans tous les sens du terme, quelquefois jusqu'à l'écœurement.

Les compositions de Sigogne, dont on a conservé certains manuscrits, ont paru dans les différents recueils « satyriques » (*La Muse folâtre*, *Les Muses gaillardes*, *Le Cabinet satyrique*, *Les Délices satyriques*, *Les Bigarrures et touches du seigneur des Accords*) qui se succèdent entre 1600 et 1622. — *Les Œuvres satyriques du sieur de Sigogne*, éd. F. Fleuret et L. Perceaux, Paris, Bibliothèque des Curieux, 1920.

◆ SONNET. — *Les Bigarrures*, Paris, J. Richer, 1614. Une des très nombreuses pièces, chez Sigogne comme chez beaucoup de ses contemporains, dirigées contre les vieilles courtisanes et les maquerelles.

1. *Marmouset*: petite figure grotesque servant d'ornement — ici à un instrument de musique, un « sistre ».
2. *Chalumeau*: tuyau de roseau percé de trous dont on peut faire un instrument de musique.
3. *Bélître*: terme d'injure, « homme de rien », « vaurien ».

◆ ODE CONTRE UNE JEUNE DAME. — *Recueil des plus excellents vers satyriques de ce temps*, Paris, Antoine Estoc, 1617.

1. *Et si*: « et pourtant ».
2. *Mettre les chevaux aux cordes*: les faire tourner dans un espace délimité par des cordes.
3. *Ribauds*: « vicieux », « luxurieux ».

◆ GALIMATIAS. — *Ibid.* Dans un manuscrit, cette pièce vient immédiatement après l'« Ode contre une jeune dame » (ci-dessus), comme un complément. C'est un peu la même inspiration, mais Sigogne se livre ici à un feu d'artifice verbal qui fait presque oublier la destinataire de ce billet rageur.

1. *Castelognes*: couvertures de lit en laine très fine (peut-être fabriquées à l'origine en Catalogne).
2. *Velous*: graphie possible à l'époque pour « velours ». — *Heures* ou *hures*: brosses garnies de tous les côtés et adaptées à un manche. — *Mitaines*: espèce de gants sans séparation pour les doigts autres que le pouce.
3. *Cacques*: paniers ou barriques où l'on serre le poisson salé.
4. *Fiëns*: « lieux d'aisance ».

Aubin de Morelles

(vers 1560 ? - après 1618)

On ne connaît de David Aubin de Morelles, outre quelques vers de circonstance ou vers liminaires, qu'un recueil, *Les Urnes de Julie*, publié à Angers en 1618, qui a pour seul objet de célébrer le deuil d'un amant inconsolable après la mort de sa belle. Ce recueil manifeste clairement la dette de son auteur envers Ronsard, et plus précisément envers l'auteur des poèmes *Sur la mort de Marie*. Si d'autres affinités sont cependant perceptibles, ici ou là — avec Desportes ou avec Du Perron, pour le registre des images, et pour la fluidité remarquable du vers —, c'est bien le souvenir de Ronsard, de ses thèmes d'inspiration et de sa manière, qui hante *Les Urnes de Julie*.

◆ *La mort a tout mon bien...* — *Les Urnes de Julie*, 1618, p. 8.

1. *Si* (conjonction adversative) : « pourtant », « cependant ».
2. Le cygne est traditionnellement attaché à l'idée de plainte et de deuil, notamment à travers l'histoire de Cygnus, l'ami inconsolable

de Phaéton, racontée par Ovide dans *Les Métamorphoses* (II, v. 367-380).

◆ *Peu à peu s'affaiblit...* — *Ibid.*, p. 18.

1. Le poète reproduit le geste du Phénix, qui alimente son bûcher avec des bois odoriférants, avant de l'allumer lui-même pour renaître.
2. *Quadrelle* (ou *quarelle*, ou *carreau*) : arme à lancer, « trait ».
3. *Le Cygne blanchissant* : voir sonnet précédent, n. 2.
4. Le Caÿstre est un fleuve proche d'Éphèse, réputé par l'abondance des oiseaux (oies, grues et cygnes) fréquentant ses bords.

◆ *Amour m'emplume...* — *Ibid.*, p. 37. Le mythe d'Icare est souvent utilisé par les poètes néo-pétrarquistes pour exalter la constance en amour, quelles que soient les difficultés de l'entreprise.

1. *Amour m'emplume* : comme Dédale, qui s'était doté d'ailes et en avait doté son fils Icare pour leur permettre de s'évader du Labyrinthe de Minos.
2. Allusion à la chute d'Icare, victime du soleil qui fit fondre la cire de ses ailes, et qui fut précipité dans la mer Égée (qu'on appelle aussi mer « Icarienne »).

◆ *Ce qui tant me plaisait...* — *Ibid.*, p. 75. Dans ce sonnet, alors que les quatrains traduisent le pessimisme caractéristique de la fin du XVIe siècle, les tercets représentent le sursaut commandé par l'appel de l'absolu.

1. *Distrait* : « séparé », « éloigné ».
2. Qu'en est-il du monde ? Ce n'est qu'un(e) ombre vain(e).
3. *Est extrait* : « est tiré », « est le résultat ».

Mlle de Gournay

(1566 ? - 1645)

Née à Paris d'une famille d'origine picarde, Marie Le Jars de Gournay est restée aux yeux de la postérité celle qui, fascinée à l'âge de dix-sept ans par la lecture des *Essais*, sut se faire remarquer par Montaigne, au point de devenir sa « fille d'alliance », sa secrétaire et son exécuteur testamentaire. Mais elle sut aussi se tailler une place honorable dans le monde des lettres pendant la première moitié du XVIIe siècle, au point d'être la correspondante de tous les écrivains et beaux esprits du temps. Elle se fit notamment le défenseur intransigeant, à l'heure où s'étendait l'influence du rationalisme malherbien, d'une esthétique nourrie de l'exemple de la Pléiade, prêchant la liberté de l'inspiration et de l'imagination contre les puristes et les « regratteurs de syllabes ». Cependant, chez elle, la création poétique reste secondaire : « Mon gibier n'est pas la poésie », écrivait-elle à Juste Lipse en 1593 ; « je poursuis quelque chose de plus solide, et les

vers ne sont pas mon ouvrage, ils sont seulement mon jouet. » Ses vers valent tout de même, et peut-être justement, par la spontanéité et la franchise du ton.

Les vers de Mlle de Gournay ont été publiés avec ses autres ouvrages : *Le Proumenoir de M. de Montaigne*, 1594 ; texte réédité et corrigé dans l'édition de *L'Ombre* de 1626 et des *Advis* de 1641. *L'Ombre de la Dlle de Gournay*, 1626 ; nouvelle édition sous le titre *Les Advis ou Presens de la Dlle de G[ournay]*, 1634 ; édition « augmentée, revue et corrigée » en 1641. — *Le Proumenoir*, éd. C. Venesoen (texte de 1626), Genève, Droz, 1993. *Le Proumenoir*, éd. J.-C. Arnould (texte de 1641), Champion, 1996. *Le Bouquet de Pinde* (nom de la section poétique de *L'Ombre* et des *Advis*), éd. M. Bertelà, Ravenne, Longo Ed., 1995.

◆ À MICHEL DE MONTAIGNE [...]. — Paru dans la première édition du *Proumenoir de M. de Montaigne*, 1594. Témoignage émouvant de la rencontre d'une toute jeune fille avec l'auteur des *Essais*.

1. Ces vers se comprennent en partie grâce à la note dont l'auteur a fait suivre son texte : si Mlle de Gournay fait coïncider la naissance de Montaigne (1533) avec le début des guerres de religion (à condition de considérer que l'événement initial se confond avec l'affaire des « placards » de 1534), elle fait ici allusion à la première édition des *Essais* (1580) qui coïncide avec les débuts de la Ligue et la recrudescence de la guerre.

2. C'est en 1583 — elle avait dix-sept ans — que Marie de Gournay, vivant alors en Picardie (*Loin de ton beau séjour*, v. 10), fut bouleversée par la lecture des *Essais*.

3. *Carte* : référence probable au cartouche que les éditions de l'époque portaient sur la page-frontispice, et qui était destiné à faire connaître et à immortaliser le nom de l'auteur.

◆ PEINTURE DE MŒURS. — Texte paru dans *L'Ombre de la Dlle de Gournay*, 1626. L'auteur s'efforce de porter le regard le plus objectif possible sur ses propres « mœurs ». Autoportrait moral, où apparaît à plusieurs reprises le souci non pas de se flatter, mais de répondre à des critiques qui ont pu la blesser. Mlle de Gournay s'adresse à un ami, Jean d'Espagnet — qu'elle avait pu connaître lorsqu'elle se trouvait à Montaigne, et qu'il était, lui, président au parlement de Bordeaux —, avec lequel elle partageait le goût de l'alchimie et de la pensée hermétique.

1. S'exprime ici le besoin d'une mise au point : le goût de l'alchimie n'a jamais été chez elle une passion aliénante.

2. *L'Art* : « l'art sacré » ou « le grand art », autres noms de l'alchimie. — *Croire... sans douter*, c'est abandonner tout esprit critique.

3. *Trompeter* : « faire sa publicité », « se vanter ».

4. *Drape* : de « draper », c'est-à-dire couvrir d'un voile, donc « mentir », « tromper ».

5. *Bourde* : « mensonge ».

6. *Sauvant* : « épargnant », « évitant ».

7. *Sans intérêt d'autrui* : « sans compromettre autrui ».

8. *Difforme* : « déforme ».

9. *Connais* : « sais reconnaître ».
10. *La simplesse facile* : la simplicité, la naïveté, qu'il eśt facile d'abuser.
11. *Rioteux* : porté à la « riote », c'eśt-à-dire à la « dispute », à la « querelle ».
12. *Office* : service auquel on eśt tenu.
13. *Aises charmeurs* : complaisances auxquelles on se laisse aller.
14. *Bandée* : « tendue dans l'effort ».
15. *L'ordre* : la démarche raisonnable et calculée qui ne s'acquiert qu'avec l'expérience et le temps.
16. *Sept luśtres* : le *luśtre* représentant cinq années, trente-cinq années. Sans doute les trente-cinq ans qu'il faut ajouter aux vingt-cinq marquant l'entrée dans l'âge adulte. Soit, au total, soixante ans, qui correspondent à l'âge atteint par l'auteur au moment de la publication de *L'Ombre* (1626).

Motin

(vers 1566 - après 1612)

Grandes incertitudes autour de Pierre Motin, né à Bourges, et dont l'œuvre, abondante et non toujours signée, eśt très présente dans les recueils colleĉtifs dès 1598 et jusqu'en 1630 ; elle n'a cependant jamais fait l'objet d'un recueil séparé, ni à l'époque, ni de nos jours. Ses premières compositions, probablement écrites à Bourges vers 1585, et en partie inspirées par un amour malheureux, sont fort tributaires de la Pléiade (elles n'ont été — partiellement — publiées qu'à la fin du XIXe siècle). Motin a fait ensuite carrière à Paris, et l'œuvre qui lui eśt attribuée témoigne alors à la fois de la force et de la diversité de ses talents. À côté de l'inspiration « satyrique », qui l'a souvent fait ranger parmi les émules tant de Sigogne que de Mathurin Régnier, il y a chez lui une inspiration amoureuse et une inspiration religieuse vigoureuses, où s'expriment un cœur tourmenté et une imagination souvent enfiévrée.

Motin a donné aussi des vers liminaires, parus dans les œuvres de ses confrères, par exemple Jean de Lingendes et Mathurin Régnier. — *Œuvres inédites de Pierre Motin*, éd. P. d'Eśtrée, 1893 ; réimp. Genève, Slatkine, 1971.

◆ STANCES. — Texte présent dans le manuscrit 534 du musée Condé et dans le *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps*, Paris, Toussaint du Bray, 1609. Variation sur le blason du « beau tétin ».

◆ ODE. — Texte, encore inédit de nos jours, du manuscrit 534 du musée Condé. Nouvelle version, ardente, du blason du c..

◆ STANCES. — Texte extrait du manuscrit 534 du musée Condé

et dans le *Nouveau recueil*, 1609. Une nouvelle fois, expression paroxystique de la souffrance amoureuse.

1. *Époint* : « piqué », « tourmenté ».

◆ MÉDITATION SUR LE « MEMENTO HOMO ». — Texte publié en 1600 dans la *Seconde partie* des *Muses françaises ralliées de diverses parts*, Paris, M. Guillemot. Nous reproduisons ici le texte de la réédition dans *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps* (Paris, Matthieu Guillemot) en 1607. Motin, qui a aussi paraphrasé les sept psaumes pénitentiaux, paraphrase ici un verset de la Genèse, III, 19 (*« Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris »* : « Souviens-toi homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière »), qui fait partie de l'office du mercredi des Cendres.

Vauquelin des Yveteaux

(1567-1649)

Nicolas Vauquelin des Yveteaux était l'aîné des huit enfants de Vauquelin de La Fresnaye (vers 1535-1607), gentilhomme normand, qui fut longtemps un compagnon de Ronsard. Après avoir renoncé à l'état ecclésiastique, et avoir connu une singulière faveur auprès d'Henri IV (qui fit de lui le précepteur de son bâtard, Vendôme, puis du dauphin, le futur Louis XIII), il fut tenu en suspicion par le pouvoir et l'opinion à cause de ses mœurs dissolues et des idées peu orthodoxes qu'on lui prêtait. Au temps de sa faveur à la cour, il écrivit des pièces de circonstance sans grande originalité, mais qui le classent parmi les poètes soucieux d'un langage clair et « moderne », à l'instar de Malherbe. Par la suite, menant une vie retirée et paisible grâce à sa fortune, il continua à écrire certaines pièces qui eurent leur moment de célébrité, et firent parfois scandale.

Présent dans les recueils collectifs entre 1599 et 1622, puis encore beaucoup plus tard dans les recueils de poésie mondaine du milieu du siècle, Vauquelin a publié sous son nom : *Chant de louange au roi pour la paix*, Lyon, 1598. *Sur la naissance de Monseigneur le dauphin*, Paris, 1601. *Ode sur la paix, au roi*, Paris, 1604. *Institution du Prince, à Monseigneur le duc de Vendôme*, Paris, 1604. *Recueil de vers*, Paris, 1606. — *Œuvres complètes de Nicolas Vauquelin des Yveteaux*, éd. G. Mongrédien, Picard, 1921 ; réimp. Genève, Slatkine, 1967.

◆ SONNET (*Avecque mon amour...*). — *Recueil de vers*, 1606, p. 53. Motif à la mode vers 1606 : l'éloge du « change » en amour.

◆ SONNET (*Avoir peu de parents...*). — Première publication dans un factum dirigé contre le poète par son propre frère Guillaume en 1645 (c'est l'état que nous suivons) ; deuxième publication dans les *Poésies*

choisies de MM. Corneille, Benserade, etc., Paris, Charles de Sercy, 1653. C'est le sonnet le plus célèbre du poète. En fait, il s'agit d'une adaptation d'une pièce prêtée au célèbre imprimeur Anversois Christophe Plantin.

◆ SONNET (*Enfin je ne suis plus...*). — Sonnet conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de France (ms. fr. 15192, f° 155) et publié pour la première fois par J. Travers en 1856. Des Yveteaux composa vraisemblablement ce sonnet à la fin de sa vie, vers 1648.

Honoré d'Urfé

(1567-1625)

Honoré d'Urfé restera pour la postérité l'auteur de *L'Astrée*, qui devint très vite le bréviaire des lettrés et des gens du monde au XVIIe siècle et au-delà, jusqu'au cœur de l'époque romantique. D'Urfé est surtout un prosateur génial, évidemment novateur en ce domaine, mais il ne dédaigne pas à l'occasion de recourir au vers : le *Sireine*, premier crayon de *L'Astrée*, est une pastorale en vers, et, à l'intérieur même de *L'Astrée*, les petites formes traditionnelles en vers (stances, sonnets, chansons, épigrammes) viennent relayer ici ou là, dans une sorte de condensé un peu grêle, les analyses et effusions confiées d'ordinaire à la prose.

D'Urfé est présent dans les recueils collectifs du début du XVIIe siècle. Le *Sireine* a été édité à Paris en 1604 et en 1606. Les quatre parties de *L'Astrée* dont d'Urfé est l'auteur (la cinquième est de Baro) se sont succédé en 1607, 1610, 1619 et 1627 (posthume). — La seule édition moderne de *L'Astrée* est celle procurée par Hugues Vaganay en 1925-1928 (Lyon) ; réimp. Genève, Slatkine, 1966.

◆ AU VENT. — Texte du *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps*, Paris, Toussaint du Bray, 1609.

1. *Crins* : emploi métaphorique pour « chevelure » et pour désigner les frondaisons (le mot n'a aucune valeur péjorative au XVIe siècle et au début du XVIIe).

◆ RESSOUVENIRS. — Extrait de *L'Astrée*, Ire partie, 1607, livre XII. Céladon contemple, de la rive opposée du Lignon, le lieu de ses amours défuntes.

1. *Commis* : l'accord avec le complément d'objet, même antéposé, n'est pas encore une règle absolue.
2. *Amitié* : « amour ».
3. Le *cinabre* désignant le sulfure rouge de mercure, on comprend son association avec la blancheur des *lis*.

4. *Ressembler* : même sens que « sembler », en dépit du préfixe.
5. *Divorce* : « séparation ».
6. *Fiés* : « confiés ».

◆ SONNET SUR LA MORT DU GRAND EURIC. — Extrait de *L'Astrée*, IIIe partie, 1619, livre IV. Ce sonnet appartient à l'épisode des amours d'Alcidon, où les contemporains ont cru voir l'écho, plus ou moins fidèle, des amours d'Henri IV (Euric) avec Gabrielle d'Estrées (Daphnide) — ce qui expliquerait que ce sonnet se trouve, deux ans plus tard, à peine modifié, dans le *Second livre des délices de la poésie française* (Paris, Toussaint du Bray, 1620), avec pour titre *Sur la mort de Henry le Grand.*

1. *En ton même Tombeau* : en ton tombeau même.
2. *Flamme* : l'ardeur amoureuse, telle qu'elle était partagée et vécue, du vivant du héros.

◆ *Déesse ! dont la main…* — *Ibid.*, livre XI. Céladon, déguisé en bergère sous le nom d'Alexis, adresse sa prière à Cérès, représentée sur la voûte d'une fontaine aménagée dans un jardin arrosé par le Lignon.

1. *Volant* : le mot désigne une faucille dans certaines régions.
2. *Guérets* : une terre labourée pour être ensemencée. D'Urfé évoque donc une terre soigneusement cultivée (la plaine du Forez) et des promesses multiples de moissons.

Ménard

(avant 1570 ? - après 1613)

De François Ménard on ne sait à peu près rien. Le volume de ses *Œuvres*, publié à Paris en 1613, est dédié à Concini. Par le privilège, on apprend que l'auteur est docteur en droit, avocat au parlement de Toulouse et au présidial de Nîmes. Auteur à ne pas confondre, comme on l'a fait au XIXe siècle, avec son quasi-homonyme, François Maynard (voir p. 981).

◆ *Emplumé d'un désir…* — *Les Œuvres de François Ménard*, 1613, *Les Amours de Cléande*, sonnet V.

1. V. 1-3 : développement autour du motif de Dédale et d'Icare.
2. *Buttes* : « cibles » (voir l'actuel « en butte à »).
3. *Emmy* : forme archaïque (« en » et « mi »), « parmi », « au milieu de ».

◆ *Homme, débile éclair…* — *Ibid.*, *Vers spirituels*, sonnet XI.

1. *Or… ores* : « tantôt… tantôt ».

◆ *Le flot pousse le flot…* — *Ibid.*, *Vers spirituels*, sonnet VI.

1. Qui rend à la mer ses ondes comme un tribut ; même sens au vers 10.
2. Encelade eſt l'un de ces Titans orgueilleux qui tentèrent d'escalader (*échel[er]*, vers suivant) les cieux.
3. *Résout* : « dissout ».

◆ DISCOURS. — *Ibid.*, *Vers ſpirituels*, p. 253. Paraphrase de l'*Ave Maris Stella...*

1. *Ravissants* renvoie à l'idée de dépossession tragique de soi ; voir aussi *charme* au vers 11.

Annibal de Lortigue

(1570 - vers 1640)

Ce poète, né et mort à Apt, se plaît à multiplier les allusions à son pays natal, comme à la consonance provençale de son nom (en provençal, « ortigue » signifie « ortie »). Son œuvre témoigne d'une grande invention verbale, et les vers amoureux, religieux, funèbres ou bucoliques, côtoient agréablement une inspiration volontiers railleuse et enjouée.

La Trompette ſpirituelle du sieur de L., Provençal, Lyon, 1605. *Les Poèmes divers du sieur de L., Provençal*, Paris, 1617. *Le Désert, sur le mépris de la Cour*, Paris, 1637.

◆ SONNET. — *Les Poèmes divers*, 1617, p. 124.

1. Le lis, né du lait de Junon.
2. Adonis, dont le sang donna naissance à l'anémone. Le mot *mignon* n'a ici aucune connotation péjorative.
3. La jacinthe.
4. Le narcisse.
5. *Mon ortie* : voir la Notice.

◆ POUR LE PLAISIR CHAMPÊTRE. — *Ibid.*, p. 166.

1. *Scipion l'Africain* : image du héros devenu philosophe.
2. *Plus* : « le plus ».

Antoine de Nervèze
(vers 1570 - après 1622)

Ce gentilhomme poitevin fut d'abord secrétaire de la chambre du roi (Henri IV), puis conseiller et secrétaire du prince de Condé. Il dut sa notoriété à ses romans héroïques et galants, publiés entre 1594 et 1612, qui firent fureur, surtout auprès des dames. Mais il s'essaya aussi à la poésie, une poésie dont la thématique est, certes, assez convenue mais qui se recommande par sa fluidité mélodieuse, et le range parmi les poètes « modernes » de son temps.

Les Essais poétiques, Poitiers et Rouen, 1605. *Poèmes spirituels*, Paris, 1606. — *Les Essais poétiques*, éd. Y. Giraud, S.T.F.M., 1999.

◆ *J'aime la solitude...* — *Les Essais poétiques*, 1605, sonnet XIX, p. 10.

◆ *Au murmure des eaux...* — *Ibid.*, sonnet XXII, p. 12.

◆ CHANSON. — *Ibid.*, p. 125.

1. *Soupirez* : « déplorez ».

Laugier de Porchères
(1572-1663)

Honorat Laugier de Porchères, né à Forcalquier, était un ami de Jean de Sponde. En 1594, on le trouve à la cour d'Henri IV, dont il célèbre les amours, puis dans l'entourage de la princesse de Conti et à la cour de la reine Marguerite. De fait, il fut, entre 1595 et 1610, le représentant le plus brillant du goût de la Cour, bien qu'entre 1599 et 1605 il ait été l'hôte de Charles-Emmanuel à Turin. Là, il entra en rapport avec les poètes en vogue, notamment avec Giambattista Marino, lequel écrivit des vers en son honneur. Ce séjour italien l'a peut-être encouragé à poursuivre sa recherche dans le sens d'un raffinement extrême et d'un maniérisme très ostentatoire. Ce qui explique que le prestige de cet amoureux des pointes et du « concettisme », très présent dans les recueils collectifs jusqu'en 1622, ait assez vite périclité, à l'heure où s'affirmait le goût néo-classique incarné par Malherbe.

Une soixantaine de pièces de vers de Laugier de Porchères sont disséminées dans les recueils collectifs publiés entre 1597 et 1622.

◆ SUR LES YEUX DE MADAME LA MARQUISE DE MONTCEAUX. — *Recueil de diverses poésies [...]*, Rouen, 1597. Ce célébrissime sonnet, maintes fois imprimé et imité, s'inscrit dans la longue série de pièces que les poètes de la cour d'Henri IV s'ingénièrent à composer pour célébrer la favorite, Gabrielle d'Eſtrées, marquise de Montceaux (1573-1599).

1. *Bleue* rime avec *absolue.*

◆ POUR LE BALLET DES PRINCES [...]. — *Les Muses françaises ralliées de diverses parts*, Paris, Matthieu Guillemot, 1603, p. 289. Vers de ballet ; pour le motif de l'inconſtance, on pourra rapprocher cette pièce du « Temple de l'inconſtance » de Du Perron (p. 900-901) et des « Stances à l'inconſtance » d'Étienne Durand (p. 992-993).

1. *Susceptibles* : « sensibles à ».
2. Le *basilic* eſt un serpent fabuleux qui tue par son seul regard.

◆ SUR UN PORTRAIT DE CIRE. — *Ibid.*, p. 318.

1. *Avettes* : « abeilles ».
2. L'image vient de Platon (*Ion*, 534b).
3. Icare fut précipité dans la mer pour s'être trop approché du soleil, qui fit fondre la cire de ses ailes.
4. *Desseignant* : « formant son dessein ».

Mathurin Régnier

(1573-1613)

C'eſt, avec Boileau, le plus connu des satiriques français du XVIIe siècle. Il eut la chance d'être réédité de nombreuses fois après sa mort, dès 1614, puis, sous Louis XIV, de faire figure de modèle. En son temps, on ne le diſtinguait guère des « satyriques » comme Sigogne ; pourtant, si Régnier participe parfois de la satire truculente et outrancière inspirée des auteurs de *capitoli* italiens, comme Berni et Sansovino, il a de solides références classiques (Perse, Juvénal, et même Horace), et il applique le programme de la satire tel que le formulait Du Bellay dans sa *Deffence et illuſtration.* Il ne cesse de se réclamer de Ronsard et de Desportes, son oncle maternel, qu'il défend avec ardeur et verve contre les attaques assassines de Malherbe. Humaniſte impénitent dans la pure tradition du XVIe siècle, au reſte disciple convaincu de Montaigne, Régnier était fils d'un notable de la ville de Chartres. Attaché comme secrétaire au cardinal de Joyeuse vers 1589, il eut ainsi l'occasion de faire plusieurs séjours à Rome, à la cour pontificale, et ce jusqu'en 1605. C'eſt après cette date, qui correspond aussi à l'inſtallation de Malherbe à Paris, qu'il devient l'un des chefs de file du courant anti-malherbien qui se dessine alors, mais il meurt prématurément à Rouen en 1613.

Les Premières Œuvres, 1608. *Les Satires du Sr. Régnier*, 1609 ; éditions revues et augmentées en 1612 et en 1613. — *Œuvres complètes*, éd. G. Raibaud, S.T.F.M., 1958.

◆ SATIRE III. — Satire publiée sous le numéro III dans *Les Premières Œuvres* en 1608. Régnier dédie cette satire des mœurs de cour à François-Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, favori d'Henri IV et agent de ses amours (la favorite la plus célèbre, Gabrielle d'Estrées, était sa sœur).

1. *Las de courir* : peut-être une allusion à ses voyages et séjours à la cour pontificale de Rome, où il fut sans doute contraint de jouer le jeu du courtisan (voir aussi v. 9 à 12 et v. 15).
2. D'emblée, Régnier se situe dans la mouvance de l'humanisme et de la Pléiade.
3. *Sans parler* : « sans que je t'entende parler ».
4. *Berlan* : pour « brelan », jeu de hasard aux cartes.
5. *Blanque* : jeu en forme de loterie.
6. *Départ* : « partage », « distribue ».
7. Les Anciens, et, plus généralement, tous ceux sur lesquels s'appuie la tradition.
8. *Contrôler* : « censurer », « aller contre ».
9. *Les gens de latin* : ceux qu'au Moyen Âge on appelait les clercs, et qu'on appellerait aujourd'hui les intellectuels.
10. *Degrés* : les degrés du *cursus studiorum*, marqués par des diplômes.
11. *Les mignons* : les « favoris », les « gens à la mode ». — *Fils de la poule blanche* : expression proverbiale, d'origine obscure, que Régnier emprunte sans doute à Juvénal (*Satires*, XIII, 141), pour désigner, dans un sens proche de celui de « mignons », ceux qui sont à la mode.
12. *Entrant* : « insinuant », « intrigant » (voir aussi v. 94).
13. *Le loyer* : la « récompense ».
14. *Justicié* : puni à la suite d'un arrêt de justice.
15. *Miroir* : « exemple », « modèle ».
16. *Accort* : ici valeur péjorative, « insinuant », « flatteur ».
17. À Cérisolles, en Piémont, le duc d'Enghien avait remporté, en 1544, une victoire contre Charles Quint.
18. *Bonadies* : forme latine de « bonjour » ; sans doute un souvenir des habitudes de la cour pontificale, où Régnier a longtemps séjourné.
19. *Marjolet* : « jeune élégant qui fait l'entendu », « fat ».
20. Le *marjolet* semble dénigrer les amis du roi (dont la couleur était le gris), et ceux de Gabrielle d'Estrées, sa favorite (dont la couleur était le vert).

◆ SATIRE XV. — Dernière satire écrite par Régnier et publiée dans l'édition posthume de ses œuvres, fournie par Toussaint du Bray, en 1613. Pièce inachevée, sans dédicace apparente, encore qu'il ne fasse guère de doute qu'elle aurait été dédiée au dernier protecteur et ami de Régnier, Philippe Hurault de Cheverny, protégé de Marie de Médicis, évêque de Chartres depuis 1608 et, surtout, abbé commendataire de Royaumont — Royaumont, où il aimait à s'entourer de poètes et d'humanistes (Claude Billard, les Sainte-Marthe, Jacques-Auguste de Thou, les frères Dupuy…), et où Régnier trouvait, comme il nous le

confie en termes émus, un refuge propice à l'amitié et à l'inspiration, une inspiration présentée ici plaisamment comme une maladie et une servitude.

1. *Récipés* : « ordonnances médicales » (qui commencent, en latin, par « *Recipe* », « Prenez »).
2. Île de la mer Égée, célèbre pour sa production d'ellébore, drogue contre la folie.
3. *Poète* : le mot doit compter pour une syllabe.
4. C'est au mois d'octobre, signe du Scorpion, que fleurit le safran.
5. *Chartils* (le *l* ne se prononce pas) : appentis où l'on remise les outils.
6. Junon est une divinité céleste, qui influence la météorologie.
7. Régnier devait s'ingénier, à Royaumont, à faire oublier à l'abbé-évêque ses soucis d'homme d'Église.
8. *Se dégoise* : coule en babillant, en bruissant.
9. Saint Louis, le roi qui partit deux fois en croisade (même s'il ne put arracher Sidon aux musulmans), avait fondé l'abbaye de Royaumont en 1228.
10. *Je ne fais de léger banqueroute* : je n'ai pas la légèreté de manquer à, d'oublier de.
11. *Bon homme* : expression sans valeur péjorative, qui exprime plutôt le respect dû à l'ancienneté. — Empédocle, philosophe qui vivait et enseignait en Sicile au ve siècle av. J.-C.

Du Ryer

(vers 1570 - vers 1635)

D'Isaac Du Ryer (père du dramaturge Pierre du Ryer, émule et rival de Corneille) on ne sait pas grand-chose, si ce ne sont quelques indications biographiques qui parsèment son œuvre. D'abord secrétaire du duc de Bellegarde (grand écuyer de France et protecteur de Racan), il fut brusquement renvoyé, pour des motifs qui échappent, en 1600 ; il passa le reste de sa vie dans une semi-pauvreté à exercer de petits métiers peu rémunérateurs (douanier, contrôleur d'octroi...), sans jamais cesser de taquiner la Muse. Il écrivit des pastorales, et se fit surtout apprécier comme poète « satyrique » (il aimait la paillardise), apte aussi, comme son contemporain Régnier, à observer et à restituer la réalité vécue.

Outre des publications dans les recueils collectifs entre 1601 et 1630, on a de lui : *Les Heures perdues* (1608 ; rééditions en 1609, 1610 et 1624), des recueils de *Mélanges* (1614, 1621) et *Les Heures dérobées* (1633).

◆ *Quand Beauregard...* — *Les Heures perdues*, réédition de 1610, sonnet XVI, p. 23.

◆ LE CHAUFFAGE DES COMMIS DU PORT SAINT-PAUL. — *Ibid.*, p. 100. Du Ryer évoque ici son métier d'employé à l'octroi du port Saint-Paul.

1. Les ballets, à la Cour ou dans les maisons princières, comme les représentations théâtrales, se donnent surtout en hiver, avant l'entrée en carême.
2. *Gêne* : sens fort au XVII[e] siècle, « torture » (voir *supplice* au même vers).
3. *Empêchés à* : « occupés à », « retenus pour ».

Auvray

(vers 1580 ? - vers 1630 ?)

La plus grande incertitude règne à propos de Jean Auvray. Il importe d'abord de le distinguer de deux homonymes : d'un Jean Auvray, prêtre et auteur d'ouvrages de piété, mort en 1661, et surtout d'un Jean Auvray, parisien, connu comme dramaturge au début des années 1630. Notre Auvray est rouennais, et c'est à Rouen que presque toutes ses œuvres ont paru dès 1608 et ont été éditées et rééditées jusqu'en 1636. C'est certainement un fervent catholique et un loyaliste, appartenant au milieu parlementaire. Son œuvre se développe autour de deux pôles, différents mais complémentaires pour une personnalité aussi forte de ses convictions morales et religieuses : un pôle religieux, autour des *Œuvres saintes*, et un pôle satirique, parfois aimablement paillard, mais le plus souvent expression d'une âme ombrageuse et révoltée, représenté surtout par *Le Banquet des Muses.* Le poète mourut aux alentours de 1630, peut-être même avant 1626, date de la première édition complète de ses vers religieux.

Premières publications dans *Le Parnasse des plus excellents poètes*, Paris, Matthieu Guillemot, 1607. *Discours funèbre sur le trépas du très-haut et très-puissant prince Henri de Bourbon, duc de Montpensier*, Rouen, 1608. *Le Trésor sacré de la Muse sainte*, Amiens, 1611. *Les Poèmes du sieur Auvray primés au Puy de la Conception, année 1621*, Rouen, 1622. *Le Triomphe de la Croix*, Rouen, 1622. *Le Banquet des Muses, ou Recueil de toutes les satyres*, Rouen, 1623 ; rééditions en 1628, 1631, 1632 et 1636. *Les Œuvres saintes*, Rouen, 1626 ; rééditions complètes en 1628 et 1634 ; rééditions partielles (*La Pourmenade de l'âme dévote en Calvaire*) en 1632 et 1633.

◆ D'UNE DAME JOUANT DU LUTH AU GIRON DE SON AMI. — *Le Banquet des Muses*, 1623, p. 112.

1. L'équivoque grivoise n'empêche nullement Auvray d'utiliser des termes qui conviennent parfaitement à la musique de son époque :

tenir le sujet, c'est proprement énoncer la mélodie, au-dessous de laquelle l'exécutant place ses agréments, ses *accords*, ses *fredons*.

◆ LES VISIONS DE POLIDOR [...]. — *Ibid.*, p. 33. Ce long poème est sans doute la meilleure expression du talent satirique d'Auvray et de sa vision du monde désenchantée et indignée. Il est probable que la pièce, comme l'indiquent plusieurs détails du texte, a un substrat autobiographique : Nisance, par exemple, pourrait être l'anagramme d'Ancenis, vieux bourg situé sur les bords de la Loire en « pays armorique », entre Angers et Nantes ; mais il s'agit tout aussi bien d'un pays imaginaire (voir la récurrence du mot « île »), dont le poète nous offre une vision de cauchemar à la Jérôme Bosch, dans une langue truculente, et dans une sorte de délire organisé.

1. *Tropologic* : « figuré », « symbolique ».
2. *Grègue* : « haut-de-chausse », « culotte ».
3. *Bardaches* : de l'italien *bardassa*, « mignon », « prostitué masculin ».
4. Saint-Fiacre est une localité du pays nantais ; mais il est probable que ce saint patron des jardiniers, très populaire dans l'ancienne France, soit invoqué ici parce qu'il était réputé guérir certaines affections comme les hémorroïdes.
5. *Les tonnerres grondants* font sans doute moins allusion au bruit des eaux de la Loire aux Ponts-de-Cé qu'aux affrontements entre les troupes de Louis XIII et les partisans de Marie de Médicis, en août 1620.
6. *Chaperon* : terme de fauconnerie ; cuir dont on coiffe les oiseaux de leurre (ici, le *gerfaut* et le *sacre*, catégories particulières de faucons).
7. *Moreaux* : chevaux au pelage noir.
8. *Gargouille* : le mot désigne vraisemblablement ici un serpent monstrueux.
9. *Chalanton* : toponyme de la Basse-Loire ?
10. *Chastagner* : châtaignier. — *Brehaignes* : synonyme de *stériles* (vers suivant).
11. *Aumusse* : coiffure sacerdotale.
12. Ces deux strophes font allusion au culte de Bacchus (dont *le Bromien* et *le Nysien* sont des surnoms) entouré de ses fidèles, *Ménades* et *Évantes*, et au culte de *Cybèle* accompagnée des *Corybantes*.
13. *Morelle* : plante vénéneuse de la famille des solanées.
14. *Pâtis* : « pâturage », « pré ».
15. *Poutre* : « pouliche », « jument » (du latin populaire *pullitra*). — *Œstre* : insecte diptère, muni d'un aiguillon.
16. Vers obscur.
17. *L'oiseau de Thronax* est sans doute le coucou (le « cocu » dans l'ancienne langue).
18. *Matassins* : danseurs affublés de corselets, sonnettes et boucliers. *Danser les matassins* : exécuter des danses grotesques, comme des matassins.
19. Antoine Pluvinel de La Baume (1552-1620) était un célèbre écuyer, fondateur d'une académie hippique au faubourg Saint-Honoré à Paris, nommé par Henri IV second gouverneur du Dauphin. On publia de lui, après sa mort, en 1623, *Le Manège royal*, dédié à Louis XIII. — Nous n'avons pu trouver d'explication pour le nom de Darinel.

20. *Pommées* : « achevées », « parfaites ».

21. *Incube, loup-garou, succube* : formes démoniaques dans l'imagination populaire.

22. *La rousse de Tantale* : en ancien français, « roux » désigne un mauvais cheval.

23. *Le signe des poissons* : signe zodiacal qui désigne la période précédant immédiatement le printemps.

24. *Quenalle* : probablement forme normande de « canaille ».

25. *Canepin* : « épiderme ».

26. Allusion au *Quart Livre* de Rabelais (chap. XII-XVII). Au chapitre XVII, le géant Bringuenarilles est dit « avaleur de moulins à vent ».

27. Allusion à une histoire racontée par Hérodote (V, 25) : sur ordre de Cambyse, roi de Perse, le juge Sisamnès, qui s'était laissé corrompre, fut égorgé et écorché, et sa peau, débitée en lanières, servit à tendre le siège de son successeur.

◆ *Hélas ! qu'est-ce de l'homme... — La Pourmenade de l'âme dévote en Calvaire, Les Œuvres saintes,* 1634, *La Vierge au pied de la Croix, Pause* IV.

1. *Mène-bruit* : épithète composée à la manière de la Pléiade.

2. Au XVII[e] siècle, l'indicatif est admis après « bien que » lorsqu'il s'agit d'exprimer une opposition entre deux faits.

3. *Dard* : « flèche », « trait ».

◆ *Serait-ce là mon Dieu... — Les Œuvres saintes*, 1634, sonnet III.

1. *Tourbe* : « foule ».

◆ SUR LA CONCEPTION DE LA VIERGE. — *Ibid.*, stances II, p. 38. On sait quelle place tient la dévotion mariale dans la pratique de la Contre-Réforme.

1. Junon, avec son humeur jalouse et irascible, symbolise la volonté justicière des dieux.

◆ SUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR. — *Ibid.*, p. 70. La contemplation de l'Enfant nouveau-né, *homme-Dieu*, au cœur de la nuit de Noël, nourrit une ample méditation sur le mystère libérateur de l'Incarnation, création renouvelée de la Lumière.

1. L'oiseau de la fable païenne a été utilisé par la théologie chrétienne comme emblème de la résurrection salvatrice du Christ.

2. Dans la tradition héraldique, le *pélican* qui nourrit ses petits de son propre sang représente la piété envers Dieu et la tendresse envers les hommes. Les chrétiens ont assimilé cette figure à celle du Christ au Calvaire ou dans l'Eucharistie.

◆ *Bouleversent les monts... — Ibid., Sonnets spirituels*, X, p. 144.

1. *Ardant* : du verbe *ardre*, « brûler ».

2. *Enyo* : nom grec de Bellone.

Anne Picardet

(vers 1575 ? - après 1623)

La vie de cette poétesse est mal connue. Elle épousa, le 31 mai 1599, François Forget, sieur de Molière et d'Essertines, dont elle fut veuve de bonne heure. Elle lui donna, vers 1600, un fils, François Hugues, qui reprit tôt les titres de son père et conquit à Paris, dès 1620, une notoriété littéraire comme romancier et poète, avant de se compromettre avec les libertins dans l'entourage de Théophile de Viau et de mourir assassiné en 1624. C'est autour des années 1620 qu'Anne Picardet conquit sa propre notoriété, mais dans un tout autre registre, celui de la poésie religieuse. Amie de Camus et de François de Sales, elle traduisit sa foi et sa piété en écrivant des *Odes spirituelles sur l'air des chansons de ce temps* (Paris, 1619 ; 2e édition « revue et augmentée », Lyon, 1623) — en fait des cantiques ou des chansons —, inspirées par le cycle liturgique et par la dévotion à la Vierge et aux saints, dont les paroles peuvent s'adapter, selon un usage assez répandu au temps de la Contre-Réforme, à des mélodies de chansons profanes.

◆ AU SAUVEUR, PRÈS DU PUITS DE JACOB. — *Odes spirituelles*, réédition de 1623, p. 112. Une méditation à partir d'un épisode célèbre de l'Évangile de Jean (IV, 1-30), où le comportement tout humain de Jésus — un homme fatigué s'assoit près d'une fontaine et demande à boire — prend une dimension toute spirituelle.

1. Dans les deux premiers vers, allusion à Jean, IV, 6.
2. Les *légions* d'anges, comme dans le psaume XCI, 11, dont le démon reprend la formule dans l'épisode de la Tentation au désert, raconté par les Synoptiques.
3. Voir le récit de l'Exode, XIII, 21-22.
4. *Votre Image* : c'est-à-dire l'homme que Dieu a fait à son image et à sa ressemblance (Genèse, I, 26-27).
5. *Latrie* : « adoration ».
6. *La céleste partie* : la participation à la vie du Ciel, qui constitue *la gloire* de la Croix (voir v. 40).
7. *Rejaillit* : « fait rejaillir ».
8. V. 29-32 : le fidèle reprend pour son propre compte les paroles de la Samaritaine touchée par la parole de Jésus (Jean, IV, 13-15).
9. *Viande* : au sens premier, « nourriture ».

◆ SUR LE LIVRE DES DEMEURES [...]. — *Odes spirituelles*, 1619, p. 57. Ce cantique suit immédiatement un cantique intitulé « Sur le livre de la vie de la mère Thérèse, par le révérend père Ribera [...] » (traduit en français en 1602). Cette fois, il s'agit d'une œuvre célèbre de sainte Thérèse d'Avila, *El Castillo interior* (1577), traduite en français en 1601

par Jean de Quintanadoine de Brétigny sous le titre *Le Livre des demeures, ou Château de l'âme*, qui décrit une succession de « demeures », c'est-à-dire les étapes successives d'une ascension spirituelle, volontiers décrite comme un combat, et conduisant à l'anéantissement du moi et à l'union en Dieu. Les deux cantiques d'Anne Picardet témoignent de la présence vivante de sainte Thérèse, *flambeau radieux* (v. 6), chez les mystiques français, au moment où Bérulle préside à l'implantation du Carmel réformé en France.

1. *Erre* : « train », « allure », « démarche ».
2. *Paquet* : « recueil », « livre ».
3. *Gage* : promesse qui s'exprime à travers le parcours accompli et proposé par sainte Thérèse.

Claude Hopil

(vers 1580 - après 1633)

Ce poète, que les pages de titre de ses œuvres désignent comme « Parisien », reste quelque peu mystérieux. Il occupe en tout cas une place singulière dans l'histoire de la poésie ; il apparaît en effet, après ses premiers essais (*Les Œuvres chrétiennes*, 1603), qui sont bien dans le ton d'une poésie à la fois post-ronsardienne et très marquée par les guerres religieuses, comme un chrétien fervent qui, à l'instar des grands Espagnols de la fin du XVIe siècle — Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, qui l'ont peut-être directement influencé, comme l'a été Anne Picardet —, met son savoir et son art au service d'une expérience mystique. Si bien que Hopil se fait une spécialité de l'approche de l'inconnaissable et d'une sorte de propédeutique de l'extase : poésie ardente, passionnée et souvent jubilatoire.

Les Œuvres chrétiennes [...] avec un mélange de poésie, Paris, Matthieu Guillemot, 1603. *Les Douces Extases de l'âme spirituelle, ravie en la considération des perfections de son divin époux, ou exposition mystique et morale du Cantique des cantiques de Salomon*, Paris, Sébastien Huré, 1627. *Les Divins Élancements d'amour exprimés en cent cantiques faits en l'honneur de la Très-Sainte Trinité. Avec les célestes flammes de l'Épouse sainte. Et cantiques de la vie admirable de sainte Catherine de Sienne de l'ordre de saint Dominique*, Paris, Sébastien Huré, 1629. *Le Parnasse des odes ou Chansons spirituelles accommodées aux airs de ce temps pour la récréation et contentement des âmes dévotes et vertueuses*, Paris, Sébastien Huré, 1633. — *Les Divins Élancements d'amour exprimés en cent cantiques faits en l'honneur de la Très-Sainte Trinité* (1629), éd. J. Plantié, Champion, coll. « Sources classiques », n° 14, 1999. *Œuvres complètes*, éd. F. Bouchet, Grenoble, Jérôme Millon, coll. « Atopia », 2000.

◆ À LA FRANCE. — *Mélange de poésie*, sonnet XLIII, dans *Les Œuvres*

chrétiennes, 1603. Ce sonnet est plein des inquiétudes qui persistent après la pacification.

1. *Tollir* : « enlever », « arracher » (latin, *tollere*).
2. *Alme* : « qui nourrit », « qui entretient » (latin, *alere*), et, par extension, « vénérable ».
3. Le poète oppose à la fiction poétique du vautour qui rongeait le foie de Prométhée la réalité de la haine qui, comme une fatalité (le *destin* du vers 13), continue à dresser les Français les uns contre les autres.

◆ CANTIQUE (*Priant dessus un mont...*). — *Les Divins Élancements*, 1629, cantique LXI. Hopil exploite ici, à son tour (voir Pierre de Croix, p. 874-875, et Mage de Fiefmelin, p. 914), les allégories du Cantique des cantiques.

1. Voir la note 4 du cantique suivant.
2. *Blanc et rouge* : voir les *roses* et les *lys* du vers 26.
3. *Défaut* : du verbe « défaillir ».

◆ CANTIQUE (*Grand Dieu...*). — *Ibid.*, cantique LXVI. Au terme du parcours mystique, le monde divin se substitue pleinement au monde de la réalité, et l'éternité au temps. Le poète suggère ce changement d'univers et de perspective en opposant à l'expérience éblouissante de la vision l'expérience brûlante de l'illumination intérieure.

1. *Devant* : « avant » (sens temporel).
2. *Vêpre* : « soir ».
3. La sainte Trinité (voir v. 31-32).
4. Cette strophe énonce le paradoxe propre au mystique, celui qui *voit sans voir* (v. 58), qui se complaît dans *les nuits et les brouillas mystiques* (v. 64).
5. David, dont les psaumes nourrissent la prière du chrétien.

◆ CANTIQUE AMOUREUX À JÉSUS. — *Le Parnasse des odes*, 1633, p. 64. Hopil, en préfaçant son dernier recueil, s'est placé sous le patronage de sainte Cécile, patronne des musiciens, et de David, le roi prophète et auteur des psaumes.

1. Jusqu'au XVIIe siècle, *oratoire* peut être du genre féminin.
2. C'est le *brouillas mystique*, déjà évoqué dans les deux cantiques précédents.

Lingendes

(vers 1580 - vers 1615)

Né dans une famille noble du Bourbonnais, probablement après 1580, Jean de Lingendes nous est très mal connu. Après avoir débuté à la petite cour de Moulins, il se fit remarquer à la toute proche et brillante cour des Gonzague-Clèves à Nevers et, de là, à la

Cour de France. Il donne, en 1606, un an après avoir publié *Les Changements de la bergère Iris*, petit roman pastoral versifié, des vers liminaires à un personnage important de la Cour de France, l'évêque Bertaut. Le succès prolongé des *Changements de la bergère Iris* comme la présence importante de Lingendes dans les recueils collectifs à partir de 1607 et jusqu'en 1630 s'expliquent probablement par la simplicité du discours et le tour résolument moderne d'une poésie amoureuse moins soucieuse de faire montre d'érudition ou d'exploiter, une fois de plus, les schémas pétrarquistes, que de traduire, le plus souvent à travers la convention pastorale, les raffinements psychologiques et les émois et intermittences du cœur.

Les Changements de la bergère Iris, Paris, 1605 ; nombreuses rééditions jusqu'en 1623. Publication de pièces isolées dans *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, Paris, Matthieu Guillemot, 1607, et surtout dans les recueils de Toussaint du Bray à partir de 1609. — *Œuvres poétiques*, éd. E. T. Griffiths, S.T.F.M., 1916.

◆ STANCES À SA SYLVIE. — *Le Parnasse des plus excellents poètes de ce temps*, 1607.

1. *Diffamée des contes de la Cour*: blâmée par les propos de cour.
2. *Votre poil*: « vos cheveux », « votre chevelure ».

◆ ALCIDON PARLE. — *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps*, Paris, Toussaint du Bray, 1609.

Angot de L'Éperonnière

(1581 - vers 1637 ?)

Ce Normand, né près de Vire, appartient à la classe des hommes de loi (il est avocat au présidial de Caen), qui sont de fervents humanistes, quelquefois érudits. Ami de Vauquelin de La Fresnaye (1535-1607), et visiblement admirateur — tant il prend plaisir à l'imiter — de Mathurin Régnier, de peu son aîné, il compose une œuvre abondante, qu'il ne daigne pas toujours signer, dominée cependant par l'inspiration satirique : une satire sans acrimonie, avant tout soucieuse de pittoresque et de gentillesse bourgeoise et paysanne.

Prélude poétique, Paris, 1603. *Les Amours solitaires d'Arlanges*, Paris, 1611. *Mélanges poétiques*, s. l., 1614. *Les Exercices de ce temps*, six éditions, à Rouen, entre 1617 et 1631, suivies de cinq rééditions entre 1638 et 1667. *Les Bouquets poétiques*, s. l., 1632. *Le Chef-d'œuvre poétique*, Caen, 1634. *Les Nouveaux Satyres et exercices gaillards*, Rouen, 1637. — *Les Exercices de ce temps*, éd. F. Lachèvre, S.T.F.M., 1924 ; réédition revue et mise à jour par P. Debailly, 1997.

◆ LA FOIRE DE VILLAGE. — *Les Exercices de ce temps*, texte de la sixième édition (in-4°, Rouen, 1631).

1. Le poète énumère ici quelques signes du zodiaque pour évoquer la ronde des saisons : le Capricorne (*le Daim*), le Verseau, les Poissons, le Bélier (*le Mouton*), les Gémeaux (*les Frères bessons*).
2. Saint-Martin-du-Mont est sans doute un lieu de pèlerinage ou de foire dans la région de Caen.
3. *Qui guerdonnes* : « qui récompenses ».
4. *Déduit* : « divertissement », « plaisir ».
5. *Carfour* : pour « carrefour », la graphie étant commandée par la métrique.
6. *Branle* : danse où plusieurs personnes se tiennent par la main.
7. *S'écoule* : « s'esquive ».
8. « Mange, bois, amuse-toi : après la mort, plus de plaisir » ; adage latin d'origine non identifiée.

Maynard

(1582-1646)

Né à Toulouse (en pays d'oc) dans une famille de magistrats, François Maynard est venu tôt à Paris. En 1605, il est secrétaire particulier de Marguerite de Valois, l'épouse répudiée d'Henri IV, et c'est à la cour de celle-ci, cercle raffiné mais aux goûts quelque peu désuets, qu'il écrit ses premiers vers, à la mode néo-pétrarquiste et pastorale. Congédié en 1607, il se place sous la férule de Malherbe, dont il va devenir le fervent disciple. Outre des affinités de goût — indifférence à la tradition pétrarquiste et à l'inspiration savante, attirance pour la « gaillardise » —, Maynard va vite partager avec Malherbe l'exigence de clarté et de fermeté du vers et de la strophe. S'il s'essouffle rapidement à manier la grande forme de l'ode héroïque à l'instar de son maître, il reprend l'avantage dans la poésie d'inspiration légère et, à l'occasion, « satyrique ». À partir de 1618, il passe le plus clair de son temps à Aurillac, où il a la charge de président du présidial. Au temps de Richelieu, en dépit (ou peut-être à cause) d'un séjour à Rome, brusquement interrompu, comme secrétaire de l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège (1635-1636), il se range, bon gré mal gré, du côté des opposants, et vit en reclus dans sa maison de Saint-Céré. Il attendra la disparition de Richelieu pour revenir à Paris (1645-1646) ; mais il est vieux et se sent cruellement étranger à un climat littéraire qui s'est profondément modifié depuis ses débuts parisiens. Après y avoir présidé cependant à la publication d'un recueil soigneusement composé du meilleur de ses *Œuvres*, il rentre désabusé à Saint-Céré, où il meurt le 28 décembre 1646.

L'œuvre de Maynard est d'abord parue dans les recueils collectifs, en 1607 mais surtout à partir de 1615, où elle occupe rapidement la première place dans les recueils de Toussaint du Bray. *Philandre*, Paris, 1619. *Les Œuvres de Maynard*, Paris, Augustin Courbé, 1646. — *Poésies de François Maynard*, éd. F. Gohin, Paris, Garnier, 1927.

◆ ODE. — Première publication dans *Les Œuvres de Maynard*, 1646 ; est reproduit ici le texte, plus dru, paru en 1627 dans le *Recueil des plus beaux vers [...]* de Toussaint du Bray.

1. Hélène, Oriane et Angélique sont des prénoms nobles venus de l'épopée — Hélène, dans l'*Iliade* — ou de romans à la mode — Oriane, dans l'*Amadis de Gaule* de Montalvo (voir aussi v. 8), Angélique dans le *Roland amoureux* de Boiardo et dans le *Roland furieux* de l'Arioste. À ces prénoms nobles venus de la fiction, Maynard va opposer les prénoms de la réalité française au vers 17.

2. C'est en 1627, précisément, que paraît la première édition des *Œuvres* de Balzac ; Malherbe, qui va mourir l'année suivante, est alors au zénith de sa gloire. Maynard prend plaisamment ses distances par rapport à son maître et à son jeune et brillant confrère.

3. *D'abord* : « aussitôt ».

◆ *Crois-moi, vivons...* — Première publication dans *Les Œuvres de Maynard*, 1646 (édition reproduite pour ce poème et les suivants). Les deux tercets de cette épigramme figurent déjà dans une lettre envoyée par Maynard, de Rome, à son ami Guillaume Colletet en 1638.

◆ *Quand dois-je quitter...* — *Ibid.* Une de ces nombreuses pièces, écrites vraisemblablement du vivant de Richelieu (donc avant 1642), où l'exilé de Saint-Céré exprime sa nostalgie de Paris et de la Cour. On remarquera la forme irrégulière de ce sonnet (les quatrains sont bâtis sur des rimes différentes et croisées), forme condamnée par Malherbe, mais que Maynard n'a jamais cessé d'apprécier (voir les deux derniers sonnets).

◆ LA BELLE VIEILLE. — *Ibid.* On a suggéré que cette ode célèbre ait pu être inspirée à Maynard par l'amour, resté vivace après de longues années, que le poète aurait éprouvé pour la fille du chancelier Huraut de L'Hopital, qui était un ami de son père. Mais le thème d'un amour fidèle et chaste voué à une femme mariée est aussi un topos de la littérature galante.

1. *Courage* : « cœur ».

2. Un *lustre* représente une durée de cinq ans.

3. V. 37-44 : claire allusion au séjour romain accompli par Maynard, aux côtés du cardinal de Noailles, en 1635-1636.

◆ *Adieu, Paris, adieu...* — *Ibid.* Sonnet composé à Paris en 1645-1646.

◆ *Mon âme, il faut partir...* — *Ibid.* Ce sonnet, très chrétien de ton, aurait été composé dès 1642 (voir au vers 4, *soixante ans de prison*).

Patrix
(1583-1671)

Né à Caen, Pierre Patrix soutient dans cette ville, en 1608, des thèses de droit. Attiré par la poésie, il rejoint son compatriote Malherbe à Paris. En 1623, il entre comme gentilhomme ordinaire dans la maison de Gaston d'Orléans, où il occupera longtemps les fonctions de maréchal des logis. Poète mondain, il brille dans les salons, et l'on trouve de ses compositions dans les recueils collectifs du temps. Mais, dans la dernière partie de sa vie, malade, il se convertit et consacre alors son talent à la poésie pieuse. En 1660, il dédie à son maître Gaston d'Orléans (lequel meurt trois jours avant la date de l'achevé d'imprimer !) un recueil de poésies pénitentielles, *La Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent, avec quelques autres pièces chrétiennes. Le tout composé et mis en lumière par lui-même en réparation du passé* (Blois, Hotot, 1660).

◆ ÉTANT UN PEU REMIS DE SA CRAINTE [...]. — *La Miséricorde de Dieu*, 1660, p. 47. Une station sur le chemin de pénitence parcouru par celui qui se prépare à mourir et à se présenter devant son Dieu.

1. En 1660, Patrix a déjà soixante-dix-sept ans, mais il lui reste encore onze années à vivre.

◆ ÉPITAPHE DE L'AUTEUR. — *Ibid.*, p. 54.

Bois-de-Chesne
(1586-1671)

Né à Montbéliard, Hugues Bois-de-Chesne y passa apparemment toute sa longue vie, en exerçant l'honorable profession de maître boulanger. Il appartient à une génération qui, frottée d'humanisme, est profondément marquée par les bouleversements religieux du moment. Dans la dédicace de son unique œuvre poétique — un *Petit Traité ou Élégie des misères du monde* (Montbéliard, 1656) de 414 alexandrins publié alors qu'il est âgé de soixante-dix ans —, Bois-de-Chesne se pose d'abord en chrétien soucieux d'affirmer sa foi et d'exhorter ses contemporains à s'éloigner d'un monde trompeur et décevant pour se tourner vers un Dieu miséricordieux.

◆ PETIT TRAITÉ OU ÉLÉGIE DES MISÈRES DU MONDE. — 1656.

1. *Ains* : « mais plutôt ».

2. *Gendarmes* : gens de guerre à cheval. Ce développement (v. 67-84) est probablement inspiré par le souvenir des scènes de guerre et de violence qui n'ont pas épargné la région de Montbéliard au temps des guerres religieuses, à la fin du XVIe siècle, mais peut-être surtout lors des expéditions meurtrières menées par les Français en terre d'Empire à partir de 1630, et jusqu'à la paix de Westphalie en 1648.

3. *Taffetas plier* : lire « le taffetas des étendards se déplier ».

4. Peut-être la *paix* consécutive aux traités de Westphalie.

5. *Durté* : forme syncopée du mot, qui doit compter pour deux syllabes.

6. *Poure* : forme archaïque pour « pauvre ».

Étienne Durand

(vers 1585 - 1618)

Né à Paris dans une famille bourgeoise aisée, Étienne Durand, qui assuma jeune la charge de contrôleur ordinaire des guerres, manifesta de bonne heure des dons pour la musique et la poésie, qui s'exercèrent notamment, dès 1604, dans la composition de vers pour les fêtes et ballets de la Cour. Pendant la Régence, protégé de Marie de Médicis, fréquentant les milieux libertins et le cercle italianisant de Concini, il eut le tort, après l'élimination de celui-ci par le jeune Louis XIII et son favori Luynes, de prêter sa plume à un libelle diffamatoire dirigé contre ces derniers. Il fut condamné, le 19 juillet 1618, au supplice de la roue et au bûcher, et exécuté avec ses complices le jour même ; ses ouvrages furent brûlés avec lui. Heureusement, quelques exemplaires de ses œuvres échappèrent au feu. La voix de Durand est singulière : son œuvre, fragmentaire et inaboutie — une succession de sonnets, de stances, d'élégies, de chansons —, au-delà du kaléidoscope d'influences s'exerçant à l'époque sur les auteurs de poésie amoureuse, témoigne d'un lyrisme tourmenté et exacerbé, par moment proche d'une certaine subversion à la fois thématique et stylistique.

Les Épines d'amour où sont traitées les infortunées amours de Philadon et Caulisée, Paris, 1604, et Rouen, 1608. *Méditations d'É. D.*, s. l. n. d. [Paris, 1611]. *La Description du ballet de Madame, sœur aînée du roi*, Lyon, 1615. — *Poésies complètes*, éd. H. Rogers et R. Rosenstein, préface d'Y. Bonnefoy, Genève, Droz, 1990.

◆ *Le feu devers le Ciel...* — *Méditations d'É. D.* [1611], sonnet XLVI. L'image du feu est obsédante chez Durand : le martyre par le feu —

lequel, selon la physique du temps, était le plus léger des quatre éléments, et orientait donc ce martyre vers le ciel — met en scène une sorte de tension toujours inassouvie vers un absolu qui se dérobe, vers un divin qui prend les traits de la « cruelle » et hypothétique « Uranie » et oscille entre le « Tout » et le « rien ».

1. *Son frère* : le Soleil.
2. *L'eau qu'ils ont tiré* : l'absence d'accord du participe eſt commandée par la métrique.

◆ STANCES DE L'ABSENCE. — *Ibid.* Orcheſtration du motif de l'absence : l'absence de l'aimée et la diſtance infranchissable qu'elle a mise entre elle et son amant deviennent emblématiques de la souffrance de l'homme délaissé de l'absolu qui pourtant ne cesse de le tourmenter.

1. V. 6-8 : images traditionnelles des supplices infligés aux damnés des Enfers : la *rouë* enflammée d'Ixion, le *rocher* de Sisyphe, les *vaisseaux* (les jarres) criblés de trous des Danaïdes.
2. *Qui gêne* : « qui torture ».
3. *Absente* : emploi, déjà archaïque au XVII[e] siècle, du verbe « absenter », transitif, au sens d'« éloigner ».

◆ STANCES À L'INCONSTANCE. — *Ibid.*, *Mélange.* Cette pièce, associée au deſtin tragique du poète, a beaucoup fait, depuis un demi-siècle, pour assurer une place de choix à Étienne Durand dans la réflexion sur le baroque. Durand eſt peut-être celui qui pousse le plus loin — à l'opposé de ceux qui trouvent une solution dans l'affirmation de leur credo religieux — l'expression d'un malaise qui aboutit à la remise en cause de tous les articles d'un tel credo, fût-ce au prix d'une mise en doute des pouvoirs du langage lui-même.

1. *Demeure* (et, aux vers suivants, *préside*, *porte*, *fait*...) : la logique grammaticale ferait attendre une deuxième personne, mais la métrique s'y oppose.
2. *Neptun* : ici encore, c'eſt la métrique qui exige cette forme syncopée du nom.
3. *Esclave* : emploi, rare, du verbe « esclaver » à valeur transitive.
4. *Et meurent* : ellipse, « et qui [les esprits] meurent ».

Gombauld

(vers 1590 ? - 1666)

La longue vie de Jean Ogier de Gombauld, gentilhomme saintongeais et huguenot, qui dut se dérouler pour l'essentiel à Paris, fut aussi digne que discrète. Gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il mourut pauvre, en 1666, mais les hiſtoriens hésitent sur sa date de naissance : 1570 ? 1580 ? 1590 ? C'eſt cette dernière date qui reſte la plus probable, car c'eſt seulement après 1620 qu'il assit sa réputation

avec un roman mythologique, *Endymion*, puis avec des vers de ballet, des épigrammes, et surtout des sonnets dont il publia l'essentiel en recueil en 1646. Ami de Conrart, académicien de la première heure, hôte assidu de l'hôtel de Rambouillet, il utilise une langue d'une impeccable clarté, ce qui dénote une sensible influence malherbienne. En revanche, son lyrisme abstrait et tendu — il est un remarquable poète de l'absence — n'accorde aucune concession au style mondain qui se développe dans les salons à partir de 1630.

Endymion, roman, 1624 ; 2[e] édition en 1626. *Amaranthe*, pastorale, 1631. *Poésies*, 1646. *Épigrammes*, 1657. *Les Danaïdes*, tragédie, 1658.

◆ *Quelle image amoureuse...* — *Poésies*, 1646, *Amours d'Amaranthe*, sonnet XXI.

◆ *Carite pour jamais...* — *Ibid.*, *Amours de Carite*, sonnet VII.

◆ *Source de mes désirs...* — *Ibid.*, *Autres sonnets sur divers sujets*, sonnet IV.

◆ *J'ai pris congé de vous...* — *Ibid.*, *Sonnets chrétiens*, sonnet XXXI.

Racan

(1589-1670)

Honorat de Bueil, seigneur de Racan, est né à Champmarin (aujourd'hui Aubigné-Racan), aux confins du Maine et de l'Anjou, dans une famille de vieille noblesse. Devenu orphelin, il est recueilli en 1602 par un cousin, grand personnage de la Cour, Roger de Bellegarde, grand écuyer de France, ce qui lui vaut de passer son adolescence comme page dans la chambre du roi. Bellegarde étant, à partir de 1605, le protecteur de Malherbe, Racan va devenir, dès l'âge de seize ans, un des disciples favoris du poète normand, sur lequel il laissera de précieux *Mémoires*. Jusqu'en 1631, Racan mènera la vie habituelle d'un gentilhomme, se partageant entre la Cour et les expéditions militaires (c'est l'époque où le jeune Louis XIII bataille surtout contre les protestants de l'Ouest et du Midi). Très tôt, et sous le regard de Malherbe, il s'est essayé à la poésie (ses premières poésies paraissent dans les recueils collectifs à partir de 1618), aussi bien dans la poésie officielle (poésie encomiastique, vers de ballet) que dans le registre amoureux, ou encore dans le lyrisme religieux. Il se fait également remarquer dans les années 1620 par une œuvre qui marque une étape significative dans l'évolution du théâtre français, *Les Bergeries*. Au reste, le tempérament à la fois tendre et voluptueux du poète le prédisposait à s'illustrer dans le registre pastoral. Dès 1620, il a chanté, dans des *Stances* restées célèbres, les charmes de la retraite,

une retraite qu'il va effectivement prendre à partir de 1631 dans le château paternel de La Roche-Racan, en Touraine, dont il a hérité, et où il séjourne le plus habituellement, sans négliger de revenir à Paris et à la Cour et, dès 1635, à l'Académie française, dont il est l'un des fondateurs. Dès ce moment, l'œuvre lyrique profane de Racan est pratiquement achevée et publiée dans les recueils collectifs. Le poète a, d'autre part, commencé à s'illustrer dans le genre qui va désormais l'occuper : la paraphrase de psaumes et de cantiques, qui donnera lieu à des publications tardives, en 1651 et en 1660.

L'œuvre lyrique de Racan est d'abord parue dans les recueils collectifs qui s'échelonnent entre 1618 et 1630. *Les Bergeries*, Paris, Toussaint du Bray, 1625. *Les Sept Psaumes*, 1631. *Odes sacrées*, 1651. *Dernières œuvres et poésies chrétiennes*, 1660. — *Œuvres complètes*, éd. Tenant de Latour, Bibliothèque elzévirienne, 2 vol., 1857. *Poésies*, éd. L. Arnould, 2 tomes (t. I : *Poésies lyriques en dehors des Psaumes* ; t. II : *Les Bergeries*), S.T.F.M., 1930-1937.

◆ ODE. — *Les Délices de la poésie française*, Paris, Toussaint du Bray, 1618. Cette ode en forme d'épître à une maîtresse insensible est surtout l'occasion pour le poète de décrire plaisamment les désagréments de la vie de soldat, vie que sa condition de gentilhomme lui a fait parfois mener entre 1610 et 1630.

1. Les *réformateurs* sont les réformés, les protestants, que l'armée royale est justement en train de combattre.
2. *Ployé* : « enveloppé ».
3. *Ce spectacle de malheurs* : périphrase pour désigner la maison dévastée.
4. *Berne[r]* : faire sauter en l'air dans une couverture.
5. *Tout court* : expression adverbiale désignant la confusion (voir « rester court »).
6. *Bien veigner* : « souhaiter la bienvenue ».
7. *Monsieur de Bapaume* : sans doute le nom, peut-être imaginaire, du commandant de la troupe.
8. *Paté... Fougère[s]* : aucune mention d'action militaire à Paté (près de Blaye) ou à Patay (près d'Orléans) ; en revanche, les chroniques font état de combats pour la prise de Fougères en 1616 et en 1617.

◆ POUR UN MARINIER. — *Recueil des plus beaux vers [...]*, Paris, Toussaint du Bray, 1627. Vers de ballet : les poètes prêtaient leur plume aux grands seigneurs qui tenaient des rôles dans les ballets de cour — ici, un personnage qui fait sa cour à Uranie.

1. Chypre est, dans la mythologie, la résidence favorite de Vénus.

◆ ÉPITHALAME. — *Les Bergeries*, 1625. Ce chant d'épithalame sert de conclusion lyrique à la pastorale que Racan a fait représenter avec beaucoup de succès dans les années 1620.

◆ STANCES. — *Le Second Livre des délices de la poésie française*, Paris, Toussaint du Bray, 1620. Le texte présenté ici est celui du *Recueil des plus beaux vers* de 1627. Ces stances sont restées jusqu'à nos jours la pièce la plus populaire de Racan.

1. *Aucunesfois* : « quelquefois ». — *Foulées* : à la chasse, traces légères laissées par la bête sur les feuilles ou sur l'herbe.

2. *Soupire* : emploi transitif du verbe « soupirer », au sens de « déplorer avec des soupirs ».

3. *De temps en temps leurs courses enchaînées* : sorte de proposition absolue se rapportant aux *bois* (vers suivant), ces bois dont les coupes successives permettent de mesurer le temps qui passe.

4. *Portraits* : « représentations figurées », « peintures ».

Théophile de Viau

(1590-1626)

Les contemporains, puis la postérité, se sont plu à le nommer tout simplement Théophile. Cet Occitan huguenot, né à Clairac, fréquenta successivement les collèges réformés de Nérac et de Montauban, puis l'académie protestante de Saumur et enfin l'université de Leyde. Il se poussa très vite à la Cour, où, au milieu des intrigues, des cabales et des complots — c'est l'époque tumultueuse des débuts du règne de Louis XIII —, il apparut en même temps comme l'ordonnateur des fêtes, et, plus risqué, plus controversé, comme le chef de file du clan libertin et celui à qui l'on attribua, sans preuves décisives, la paternité de la plupart des pièces obscènes du recueil collectif *Le Parnasse des poètes satyriques* paru en 1622. Il devint dès lors la cible favorite du parti dévot qui, anticipant la reprise en main de Richelieu à partir de 1624, déclencha contre lui une terrible procédure qui, le laissant croupir pendant deux ans dans le cachot de Ravaillac à la Conciergerie, finit par avoir raison de sa résistance, pourtant héroïque et fière. Initialement condamné au bûcher par contumace (19 août 1623), il vit, au terme de son procès, sa peine commuée en bannissement (1er septembre 1625). Mais sa santé ruinée ne lui laissa qu'une courte année de sursis. Sa mort prématurée, survenue à Paris le 25 septembre 1626, a contribué à faire de lui un martyr de la pensée libre ; elle fait regretter aussi que le temps ne lui ait pas été donné de développer et de parfaire une œuvre qui, en dépit de ses inégalités et de la hâte dans laquelle elle a été conçue puis développée, laisse transparaître l'un des plus forts, des plus personnels, des plus généreusement doués des tempéraments poétiques du siècle. Héritier particulièrement lucide et, au besoin critique, de la tradition de la Renaissance, mais aussi de Malherbe (son aîné de trente-cinq ans, mais qui lui survécut deux ans), il eut l'intuition d'une poésie moderne, dont l'œuvre qu'il a laissée ne donne sans doute qu'une image incomplète. Théophile, si prisonnier de son temps, à certains égards, est peut-être le seul, au XVIIe siècle, à avoir trouvé des accents qui nous le rendent proche, et presque fraternel.

Le nom de Théophile apparaît à partir de 1619 dans les recueils collectifs et sur des plaquettes isolées. Pourtant son œuvre paraît

pour l'essentiel en recueils particuliers dès 1621 : *Les Œuvres du sieur Théophile*, Paris, 1621, 2e et 3e éditions en 1622 et 1623. *Les Œuvres du sieur Théophile. Seconde partie*, Paris, 1623. *Les Œuvres du sieur Théophile, revues, corrigées et augmentées*, Paris, 1626. *Les Œuvres de Théophile, divisées en trois parties*, édition préparée et préfacée par Georges de Scudéry, Rouen, 1632. Nombreuses rééditions tout au long du siècle. — *Œuvres complètes*, éd. G. Saba, Champion, 3 vol., 1999. C'est le texte de cette édition qui nous sert de référence.

◆ À MONSIEUR LE MARQUIS DE BOQUINGANT. — *Les Œuvres*, 1621. L'ode a été composée au début de 1621, en l'honneur de George Villiers (1592-1628), comte (1616), marquis (1618), enfin duc (1623) de Buckingham (Théophile francise ce nom en « Boquingant »), favori des rois d'Angleterre, Jacques Ier, puis Charles Ier (1625). Théophile avait eu l'occasion de le rencontrer et de l'apprécier lors d'une ambassade qu'il avait suivie à Londres à la fin de 1620. Cette ode montre bien comment Théophile sait échapper à la convention encomiastique. Le poète transforme l'éloge attendu du grand personnage en un hymne joyeux à la nature, à laquelle il reconnaît la vertu fondamentale, éminemment aristocratique, qui est, selon lui, celle de son héros : la libéralité.

1. Jacques Ier Stuart, roi d'Angleterre de 1603 à 1625.
2. *Génie* : dispositions naturelles.
3. *Céleste flambeau... masse première* : le soleil qui émerge du chaos primitif.
4. *Guérets* : voir la note 2 du dernier poème d'Honoré d'Urfé, p. 1452.
5. Référence obligée à la légendaire richesse de l'Inde.
6. *Coral* : doublon, au XVIIe siècle, de *corail* (voir la note 3 du poème suivant).
7. Référence au mythe de l'Hercule gaulois, lequel s'impose non par sa force physique, mais par le pouvoir de son éloquence que symbolisent les *chaînes d'or* qui sortent de sa bouche.
8. La *Lune* dont les mouvements commandent les marées.
9. *Le tableau* : « la représentation », « l'exemple ».
10. *Impuissants* : « stériles ».

◆ LA SOLITUDE. — Première publication (incomplète) dans *Le Second Livre des délices de la poésie française*, Paris, Toussaint du Bray, 1620. Première publication complète, mais sans le titre, dans *Les Œuvres* de 1621 ; le titre apparaît seulement dans la deuxième édition des *Œuvres* de 1622. Cette ode (on pourrait parler plutôt d'une odelette), dont certains pensent que la composition pourrait remonter à 1611-1612, a beaucoup fait, avec l'ode « Le Matin » — composée comme celle-ci de quatrains d'octosyllabes à rimes embrassées, et à contenu apparemment descriptif —, pour asseoir la réputation de Théophile et la perpétuer jusqu'à nos jours. Sa forme et son inspiration très ovidienne soulignent la dette de Théophile à l'égard de la Pléiade, mais une dette revivifiée par le ton épicurien et libertin, ode à l'amour humain, fragile et menacé, qui fascinera Tristan L'Hermite au point de l'amener à la réécrire sous le titre « Le Promenoir des deux amants » (voir p. 1102-1105). Titre plus conforme, au demeurant, au contenu de l'ode

théophilienne que celui de « Solitude » : le paysage pastoral sert de refuge au couple des amants. Si bien que le rapprochement souvent tenté avec le poème qui, à la même époque, et sous le même titre « La Solitude », fit la réputation de Saint-Amant (Théophile n'aurait-il pas trouvé, après coup, chez son jeune confrère le titre pour son ode ?) n'est guère probant : chez Saint-Amant, pas de retraite amoureuse, mais la promenade solitaire d'un contemplateur philosophe (la même inspiration va bientôt dicter à Saint-Amant un poème intitulé « Le Contemplateur ») ; le poème de Théophile est un pur poème d'amour.

1. Deux mythes tragiques sont sous-jacents : le mythe d'Actéon, transformé en cerf et déchiré par ses propres chiens parce qu'il avait transgressé un interdit en contemplant Diane nue, et le mythe de Narcisse, qui meurt d'amour en contemplant sa propre image.

2. *Naïade* : divinité gracieuse liée aux sources.

3. *Cristal* rime avec *portail*, mais on écrivait indifféremment « portail » et « portal », « cristail » et « cristal », comme « corail » et « coral » (voir la note 6 du poème précédent).

4. *Cabinets* : « refuges », « cachettes ».

5. *Embûche* : « piège », « embuscade ».

6. *La fosse de Silène* : Silène, vieux Satyre qui fut le nourricier de Bacchus ; s'agit-il des obsèques de Silène ?

7. *Plus retenu* : à lire comme un superlatif, « le plus retenu ».

8. Philomèle avait été métamorphosée en rossignol après avoir été violée et mutilée par son beau-frère Térée.

9. Diane, déesse vierge, s'étant éprise du berger Endymion, le rencontrait toutes les nuits.

10. Apollon s'était épris du jeune Hyacinthe (voir v. 46). Un jour, alors qu'ils lançaient le disque, l'objet fut dévié de sa trajectoire par le vent du nord, *le jaloux Borée* (v. 49), atteignit par mégarde Hyacinthe et le tua. Celui-ci fut alors métamorphosé en fleur, la jacinthe, une fleur qui ne se plaît qu'à l'*ombre* (v. 48), tandis qu'Apollon resta à jamais inconsolable (voir v. 58-60).

11. Une fois planté le décor, l'amant apparaît dans le paysage, sorte de temple de l'amour, avant d'y introduire, à la strophe suivante, la dame aimée, Corinne, nommée au vers 61 (c'est le nom de la femme célébrée par Ovide dans ses *Amours*).

12. *Ressentira du souvenir* : « retrouvera dans sa mémoire ».

13. *Sans doute* : « sans nul doute ».

14. *Net* : « clair », « lumineux ».

15. *Les Faunes* : tournure elliptique, « si bien [que] les Faunes ».

16. *Ce Dieu* : le dieu du ruisseau (voir v. 107).

17. *Bellement* : « doucement ».

18. Appel à l'amour et à la jouissance, qui se situe directement dans la postérité de ce que les poètes du XVIe siècle appelaient « gaieté » ou « jouissance ».

19. *Dryade* : divinité de la forêt, réfugiée en particulier dans les chênes.

20. *Lacs* : « filets », « pièges ».

21. Renaud et Armide sont les célèbres amants du chant XIV de la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

22. *Aussi* : « non plus ».

◆ STANCES. — *Les Œuvres*, 1621.

◆ SONNET. — *Les Œuvres. Seconde partie*, 1623. Quelles que soient les sources livresques d'un tel sonnet, Théophile évoque ici de façon poignante l'impression qu'il ressentit lorsque, accompagnant l'armée de Louis XIII, il découvrit au printemps de 1622 (il venait de se convertir au catholicisme) son pays natal, Clairac (v. 13), dévasté par les bandes huguenotes, après qu'elles l'eurent repris aux catholiques (février 1622).

1. *Allumée* : « incendiée ».
2. Le Lot, qui arrose Clairac.

◆ ÉLÉGIE. — *Ibid.* Une élégie adressée à la femme aimée, Cloris, mais qui se mue aussitôt en un discours philosophique sévère aux accents déjà baudelairiens.

1. *Ressentiment* : « souvenir ». — *Amitié* : « amour ».
2. *Chercher qu'en nous-même* : « chercher ailleurs qu'en nous-même ».
3. La Garonne coule à proximité de Clairac et à Boussères, où était situé le petit domaine de la famille Viau.
4. *Ne mettre en aucun prix* : « n'attacher aucun prix ».
5. *Porter une fureur* : « supporter une passion ».

◆ À MONSIEUR DE L. SUR LA MORT DE SON PÈRE. — Publication dans *Les Œuvres de Théophile*, 1632. Derrière l'initiale *L.* se cache peut-être le nom de Liancourt, c'est-à-dire le protecteur de Théophile, Roger du Plessis, marquis de Liancourt (1602-1674), qui avait perdu son père en octobre 1620, et à qui le poète avait déjà adressé une « Consolation », plus traditionnelle, recueillie dans *Les Œuvres* de 1621. Le ton non conformiste, épicurien et sceptique, de cette ode a peut-être dissuadé Théophile de la publier dans un de ses recueils.

1. *Iris*, la messagère des dieux, dont l'écharpe est représentée par l'arc-en-ciel. Si celui-ci perd ses couleurs, c'est que la pluie s'est éloignée, laissant la place au soleil.
2. *Déplaisirs* : sens fort, « douleurs profondes », « désespoir ».
3. L'eau du Léthé, l'un des fleuves des Enfers, procurait *l'oubli* aux morts qui en buvaient.
4. *Ennui* : « douleur », « désespoir ».
5. *Vous touche* : « vous est proche ».
6. Désacralisation du monde : Saturne, Mars et Jupiter, qui désignaient des divinités dans le panthéon gréco-latin, ne servent plus ici qu'à nommer des planètes perdues dans l'immensité du cosmos.
7. *Fière* : « sauvage ».
8. Théophile imagine la fin du monde comme la disparition du mouvement, comme un engourdissement dans le froid.

◆ SONNET. — La même année 1620, le sonnet parut de façon anonyme dans *Les Délices satyriques* (Paris, Antoine de Sommaville), et signé dans *Le Second Livre des délices de la poésie française* (Paris, Toussaint du Bray). Baudelaire l'a reproduit dans *Mon cœur mis à nu* (n° 85), mais en l'attribuant à Maynard.

1. Ixion, qui avait osé aimer Junon, fut éprouvé par Jupiter avec

une nuée qui avait l'apparence de la déesse ; convaincu, grâce à ce stratagème, de sa culpabilité, Jupiter le foudroya.

◆ LA MAISON DE SYLVIE. — L'ensemble des dix odes regroupées sous ce titre est paru en 1625 dans le *Recueil des pièces faites par Théophile depuis sa prise jusques à présent*, avant d'être repris dans *Les Œuvres du sieur Théophile* en 1626. Des circonstances exceptionnelles qui ont présidé à sa gestation découle l'originalité d'une œuvre qui n'a pas d'équivalent au XVIIe siècle. Commencée vraisemblablement avant l'arrestation de 1623, comme une œuvre encomiastique en l'honneur de ses protecteurs — le duc Henri II de Montmorency et son épouse Marie-Félice des Ursins, surnommée Sylvie, propriétaires du magnifique domaine de Chantilly (la « maison de Sylvie » est un pavillon construit dans ce parc) —, elle a été poursuivie et achevée en prison, devenant par là même le lieu d'une confession et d'une méditation du prisonnier sur son sort, sa vocation de poète et sa destinée singulière, qui fait figure de testament.

1. Dans cette « Ode III », le poète évoque sur le mode du souvenir émerveillé les sortilèges du parc de Chantilly, mystérieusement traversé de présences amoureuses.

2. Comme au début de « La Solitude » (voir p. 1005-1006), ouverture sur un paysage solitaire, parcouru de forces mystérieuses.

3. *Abord* : « attaque ».

4. Mélicerte, dieu marin, appelé aussi Palémon, réfugié ici dans la quiétude d'un étang, et représenté en protecteur débonnaire des cygnes.

5. Allusion à Scylla, *monstre* marin qui attirait les navigateurs dans le détroit de Messine pour les dévorer.

6. *Rides* : ce sont les vagues, qui coupent le *front* des Néréides, divinités marines.

7. *Or... or (es)...* : « tantôt... tantôt ».

8. *Son berger* désigne Endymion, que Diane rencontre toutes les nuits.

9. *Leur poil* : « leur chevelure ».

10. Phaéton, qui conduisit imprudemment le char du Soleil trop près de la terre.

11. Cycnos, inconsolable de la mort de Phaéton, fut métamorphosé en *cygne* (v. 85).

12. *Ennui* : « tristesse », « désespoir ».

13. *Semblance* : « ressemblance ».

14. *Il*: Phaéton.

15. Impossible de ne pas enchaîner les odes VIII et IX. La fin du cycle de *La Maison de Sylvie* approche ; la voix du poète n'a cessé de balancer entre le désir de chanter les louanges de sa protectrice et celui de clamer sa révolte contre l'injustice dont il est victime. La fin de l'ode VIII expose encore une fois son dilemme : céder à la tentation de crier vengeance contre ses bourreaux, ou bien trouver, à la faveur de la nuit, l'apaisement, et ainsi satisfaire à son aspiration la plus profonde, qui est de rendre grâces et d'exalter sa bienfaitrice qui est aussi sa Muse ? C'est le deuxième terme du dilemme qui va l'emporter ; il suffit au poète d'écouter le rossignol, dont la voix s'élève dans la nuit au début de l'ode IX, pour se sentir confirmé dans sa

vocation : seul le chant apaisé apporte le bonheur. Théophile ne donnerait-il pas ainsi la main, par-delà trois siècles et plus, à Philippe Jacottet (*L'Ignorant*, 1952-1956, « Lettre du vingt-six juin ») : « Que les oiseaux vous parlent désormais de notre vie. [...] / N'écoutez plus le bruit de nos soucis, / ne pensez plus à ce qui nous arrive, / oubliez même notre nom. Écoutez-nous parler / avec la voix du jour. [...] / Lorsque nous parlerons avec la voix du rossignol... »

16. À la violence subie par le rossignol dans la légende de Philomèle, victime de la brutalité et de la haine de Térée, s'oppose la douceur de son chant.

17. *Allégeance* : « allégement », « soulagement ».

18. Sylvie, c'est-à-dire Marie-Félice des Ursins, la protectrice de Théophile.

19. Les jésuites, et notamment les pères Garasse et Voisin, instructeurs acharnés de son procès.

20. *Vers glorieux / D'un objet* : vers qui s'enorgueillissent de la beauté de la personne qu'ils louent.

21. *Molle erreur* : « douce rêverie » ou « illusion ».

22. La *tour* de la Conciergerie où Théophile est emprisonné.

23. *Ses vieilles douleurs* : les douleurs de Philomèle autrefois.

24. L'Orient.

25. Référence à la légende de l'Aurore, d'abord amoureuse de Tithon, lequel, lorsqu'il eut irrémédiablement vieilli (son amante avait obtenu de Zeus qu'il fût immortel), fut métamorphosé en cigale — ce qui permit à l'Aurore d'aimer le jeune Céphale.

26. *La reine d'Amathonte* : Vénus-Aphrodite, qui avait un sanctuaire à Amathonte, sur la côte méridionale de Chypre.

27. Cypris, autre nom de Vénus, en rapport avec sa royauté à Chypre (voir ci-dessus).

28. La strophe fait allusion au fameux jugement de Pâris sur le mont Ida.

29. *La reine des bois* est Diane, déesse de la chasse.

30. *Privauté* refusée au malheureux Actéon (voir « La Solitude », n. 1, p. 1474).

31. *Traits* : terme de rhétorique (« ce qui touche », « ce qui émeut ») et de musique (ornements expressifs).

32. *Tenue* : « retenue ».

33. Mercure avait inventé la lyre et la flûte.

34. *Brûlant après* : « désirant ardemment d'accomplir ».

35. Souvenir de l'*Ion* de Platon.

Boisrobert

(1592-1662)

Né à Caen, dans une famille protestante, François Le Métel, sieur de Boisrobert (nom d'une terre qu'il possédait en Haute-Normandie), d'abord avocat au barreau de Rouen, vint de bonne heure à Paris où,

grâce à l'appui de Du Perron, il s'introduisit à la Cour. Tout en fréquentant les milieux libertins et le cercle de Théophile de Viau, il s'attacha à Richelieu, auprès de qui il tint le rôle de confident et de secrétaire littéraire. À ce titre, il fut le véritable fondateur de l'Académie française en 1634, et se fit le protecteur de ses amis poètes. En même temps, il fréquentait les salons, où il était apprécié pour son entrain et son esprit. Converti au catholicisme, il accumula les bénéfices ecclésiastiques. Homme de salon, au temps de Mazarin et d'Anne d'Autriche, il devint le chroniqueur en vers de la haute société du temps (voir ses *Épîtres en vers*), et connut le succès au théâtre, en particulier dans la tragi-comédie et dans la comédie d'intrigue à l'espagnole.

L'essentiel de son œuvre lyrique fut publié dans les recueils collectifs entre 1616 et 1630. *Les Épîtres du sieur de Boisrobert*, 1646-1647 (premier volume) et *Les Épîtres en vers et autres œuvre poétiques*, 1659 (second volume). — *Épîtres en vers*, éd. M. Cauchie, 2 vol., S.T.F.M., 1921 et 1927.

◆ L'HIVER DE PARIS. — *Recueil des plus beaux vers [...]*, Paris, Toussaint du Bray, 1627.

1. Claude de Mesmes, comte d'Avaux, ami d'enfance de Voiture, qui lui dédia plusieurs de ses poèmes ; habile diplomate, il servit Richelieu, puis Mazarin.

2. La Samaritaine était une célèbre fontaine, située sur le Pont-Neuf, qui fut démolie au XIXe siècle.

3. *Pénibles* : « laborieux », « durs à la peine ».

4. *Comme elles soulaient* : « comme elles en avaient l'habitude ».

5. *Tailladé* : allusion à un détail du costume de cour, les « taillades », coupures en long dans l'étoffe.

6. *Coucher / cher* : exemple de rime dite « normande ».

7. Tabarin, l'un des farceurs les plus illustres de l'époque.

8. L'hôtel de Bourgogne, situé rue Mauconseil, était le plus célèbre lieu de spectacle de Paris.

◆ À MONSIEUR DE VILLENNES. — *Les Épîtres*, 1646-1647, n° XIX. Boisrobert écrivit cette épître depuis sa terre de Boisrobert en Haute-Normandie pendant l'été 1645. Développement sur le thème épicurien de la supériorité de la vie solitaire à la campagne sur la vie de cour.

1. Nicolas Bourdin (voir le vers 1), marquis de Villennes, traducteur d'Ovide à ses heures et poète estimable, mais surtout connu pour ses dons en astrologie. C'est à son grand-père, Jacques Bourdin, que Ronsard (cité au vers 36) avait dédié le quatrième de ses hymnes des saisons, l'*Hymne de l'hiver* (1563).

2. *Les beaux nains* : il s'agit très vraisemblablement d'arbres nains.

3. La terre de Boisrobert.

4. Villennes-sur-Seine, entre Poissy et Orgeval, où Nicolas Bourdin occupait le château et la terre de ses ancêtres.

5. Le père de Nicolas Bourdin avait dilapidé une partie de sa fortune, mais le reste en fut sauvé par son épouse, Marie Fayet.

Claude d'Esternod
(vers 1592 - vers 1640)

Claude d'Esternod appartient à une famille catholique et noble de Franche-Comté ; son père fut gouverneur de Salins, qu'il défendit pour le compte de l'Espagne contre Henri IV en 1595 ; lui-même fut plus tard gouverneur d'Ornans, toujours au nom du roi d'Espagne. Mais, poète de langue française, il subit l'influence des satiriques français, Berthelot, Régnier, et peut-être surtout Sigogne.

Les Désirs amoureux de Don Philippe, prince d'Espagne, à Madame, sœur du roi, s. l., 1614. *L'Espadon satyrique* (sous pseudonyme), Lyon et Rouen, 1619 ; plusieurs rééditions (signées d'Esternod depuis 1621) jusqu'en 1624, puis à Cologne en 1680. — *L'Espadon satyrique de Claude d'Esternod* (texte de 1619), éd. F. Fleuret et L. Perceau, Paris, Librairie du Bon Vieux Temps, 1922.

◆ LA BELLE MAGDELAINE. — *L'Espadon satyrique*, 1619, satire XII; nous reproduisons le texte de l'édition de 1619. De cette longue et cocasse supplique adressée par un valet au nom de son maître à une dame de petite vertu, dont le souci affiché de ménager sa réputation cache mal l'ambition de faire monter les enchères, nous extrayons la péroraison en forme de variation sur le motif du *Carpe diem*...

1. *Brave* : « héros », « seigneur ».
2. *Vesse* : « vent qui sort du corps sans bruit » (Littré).
3. *L'affaire de question* : « l'affaire dont il est question ».
4. *Exemplaire* : « exemple à imiter ».
5. *Malandreuse* : le poète file la métaphore vétérinaire, car la « malandre » est une crevasse au pli du genou du cheval. — *Hargneu[x]* se dit volontiers d'un cheval qui mord et qui rue.
6. *Maugréer* : « maudire ».
7. *Zani* : bouffon de la comédie italienne. — *Cornette* : en italien, *cornetto* peut désigner une petite bosse.
8. *Maladette* : transposition de l'italien *maledetto*, « maudit ».
9. *Leur tablature* : ici, leur modèle pour l'enseignement.
10. Voir ci-dessus, n. 5.
11. *Poulains* : nom vulgaire du bubon d'origine syphilitique. — *Chiragre* : goutte qui attaque les mains (prononcer « kiragre », le mot venant du grec *Kheir*, « la main »).
12. *Errené* : même sens qu'« éreinté » ; au sens propre, « les reins brisés ».

Saint-Amant
(1594-1661)

Né dans une famille de négociants rouennais huguenots, Antoine Girard, sieur de Saint-Amant, reçut vraisemblablement une bonne éducation classique, mais il acquit aussi une connaissance hors pair des langues et littératures modernes, espagnole et surtout italienne. Selon Chapelain, il était même « le seul qui ait navigué de bout en bout dans l'océan de l'*Adone* » de Marino, et il connaissait parfaitement la littérature comique et satirique d'outre-monts. Amateur d'art et musicien (il jouait lui-même du luth), grand voyageur — en Italie et en Europe du Nord, mais aussi probablement en Afrique, sinon aux Antilles et en Amérique —, Saint-Amant est, dans le contexte français des années 1630, une figure puissamment originale, et son œuvre échappe à toutes les catégories. Ayant fréquenté de bonne heure les milieux libertins et italianisants, avant de se convertir prudemment au catholicisme en 1625, il a parfaitement assimilé la leçon de Malherbe et fait figure de moderne, mais en toute indépendance, bien qu'il soit membre fondateur de l'Académie. Poète de la joie de vivre, de la sensation et du spectacle coloré, fortement marqué par l'esthétique mariniste, mais tributaire aussi de l'esprit satirique des Italiens du XVIe siècle en même temps que de Rabelais, devançant de quelque vingt ans les poètes burlesques, avec une liberté d'allure et une virtuosité qu'ils n'acquerront jamais, Saint-Amant se trouve à l'aise dans les formes longues, où sa verve est intarissable. Toutefois, après 1640, le poète semble se couper de son public. Malgré de très beaux passages, et une originalité que notre époque commence seulement à réévaluer, le *Moyse sauvé* (1653) n'échappe guère au désastre ambiant de la poésie épique en France.

Premières publications dès le début des années 1620. *L'Arion*, 1623. *Les Œuvres du sieur de Saint-Amant*, 1629. *La Suite des « Œuvres »*, 1631. *Les Œuvres. Seconde partie*, 1643. *La Rome ridicule*, 1643. *Épître héroï-comique*, 1644. *Troisième partie des « Œuvres »*, 1649. *Moyse sauvé*, 1653. *La Généreuse*, 1658. *Dernier recueil de diverses poésies*, 1658. *La Lune parlante*, 1661. — *Œuvres*, éd. J. Bailbé et J. Lagny, 5 vol., S.T.F.M., 1967-1979 (notre édition de référence).

◆ L'ARION [...]. — Paru en plaquette dès 1623, et déjà dédié à Henri II de Montmorency, ce poème reparaît dans *Les Œuvres* en 1629. Il s'agit d'une des idylles héroïques composées par Saint-Amant à l'imitation des *Idillii* qui avaient contribué grandement au succès de *La Sampogna* (publiée par Marino à Paris en 1620). Mais ses sources immédiates sont Hérodote (I, 24), repris dans le *Banquet des sept sages* par Plutarque (que Saint-Amant lisait évidemment dans la traduction

d'Amyot) et les *Fastes* d'Ovide (II, 83-118). Consacrer un poème à la gloire du musicien Arion, qui, comme Orphée ou Amphion, exerce par son art un pouvoir sur le monde tel qu'il bouleverse l'ordre naturel, c'est évidemment écrire un hymne à la poésie et à la musique. La voix d'Arion a d'abord échoué à séduire les matelots qui en voulaient à sa vie et à ses biens, et le musicien ne doit son salut qu'à un plongeon suicidaire que seule la présence d'un dauphin va transformer miraculeusement en triomphe. C'est au moment précis où Arion échappe à ses persécuteurs sur le dos du dauphin que nous entamons la lecture du poème.

1. *La Déesse aux trois noms* : Diane sur la terre, Hécate aux Enfers, Phoebé ou Séléné (la Lune, *l'inconstante planète*) dans le ciel. Cette féerie nocturne se trouve déjà chez Plutarque.

2. Après la mort d'Orphée, sa *lyre* fut métamorphosée en constellation. Naturellement, Saint-Amant associe l'histoire d'Arion à celle d'Orphée.

3. *En doute il se contemple* : « il doute en se contemplant ».

4. La *chanterelle* est la corde d'un instrument à manche qui fournit le son le plus aigu et le plus éclatant.

5. *Mettant en effet* : « mettant en œuvre ».

6. *Se noyants* : pour rimer avec *ondoyants*, mais le XVIIe siècle ne fait pas toujours la distinction entre le participe présent et l'adjectif verbal.

7. Ténare est un cap situé à la pointe extrême du Péloponnèse (aujourd'hui cap Matapan), avec un gouffre dont la légende disait que c'était une des *portes des Enfers* (v. 288) — celle par laquelle était passé Orphée (Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 467).

◆ *Assis sur un fagot...* — *Les Œuvres*, 1629, *Raillerie à part*. Ce sonnet aurait été inspiré à Saint-Amant par sa fréquentation des réunions de buveurs et de fumeurs chez le cabaretier La Plante, à Belle-Île, où le poète accompagnait souvent son ami et protecteur le duc de Retz.

◆ LE MELON. — *La Suite des « Œuvres »*, 1631. Saint-Amant est ici au meilleur de lui-même, superbement inventif et original, même s'il se souvient d'un burlesque italien, Grazzini, dit le Lasca, et de La Secchia rapita de Tassoni (1622). Le poète commence par une sorte de blason, à la manière du XVIe siècle, consacré — avec une imagination inépuisable dans l'« énorme », caractéristique de ce qu'on appellera un peu plus tard l'héroï-comique — à l'éloge du melon, sur lequel vient se greffer l'évocation, cette fois burlesque, d'un festin chez les dieux. Ce festin est couronné par l'apothéose du fruit merveilleux, accomplie par Apollon, dieu de la poésie, et substitut d'un poète qui reprend la parole sur le ton d'un bonimenteur de foire. On pense à Rabelais et à ses éloges paradoxaux ; on trouve là aussi peut-être quelques signes précurseurs du « Satyre » de Victor Hugo dans *La Légende des siècles*, à moins que ce ne soit de l'*Orphée aux Enfers* ou de *La Belle Hélène d'Offenbach*.

1. *La pastille* est un petit pain qui, en brûlant, dégage une odeur agréable.

2. *Framboise* : un vin au goût de framboise est réputé excellent ; Furetière rapporte que, pour Pasquier, le terme serait une déformation de l'expression « franc à boire ».

3. V. 75-76 : peut-être une allusion au « dictame », herbe qui ne pousse qu'en Crète et qui était réputée guérir les blessures par flèche (voir Virgile, *Énéide*, XII, 411-424).

4. *Étrange* : étrange de la part d'un poète réputé pour son habitude à célébrer le vin.

5. *Tandis* : « en attendant ».

6. *Pétarade* : suite de pets que fait un cheval en ruant ; par extension, bruit que l'on fait avec la bouche pour exprimer son mépris, et bruit d'un explosif disposé pour détruire des défenses militaires.

7. V. 117-124 : présentation burlesque de l'état supposé des dieux quand ils revinrent, vainqueurs, mais fourbus, du combat contre les Géants qui voulaient venger les Titans (Gigantomachie).

8. L'âne sur lequel était monté Silène, vieux satyre compagnon de Bacchus, eut si peur à la vue des Géants qu'il se mit à braire à pleine gorge, mettant en fuite les assaillants.

9. *Troussé* : « bien arrangé », « bien préparé ».

10. Périphrase — dévalorisante, comme toutes celles qui vont servir par la suite à désigner les dieux de l'Olympe — désignant Jupiter, lequel s'arrogea le droit d'épouser sa propre sœur (Junon était, comme lui, fille de Saturne et de Rhéa).

11. Denis, francisation du nom de Dionysos (Bacchus).

12. *Chiffler* : forme ancienne de « siffler », pris au sens de « boire », « vider une bouteille ».

13. Les *folles Ménades* sont les compagnes de Bacchus (on les appelle aussi les Bacchantes), que leur folie (*ménades* signifie « égarées », « délirantes ») conduit à danser frénétiquement.

14. *Pitaut* : mot courant au XVIIe siècle pour désigner, sans nuance péjorative, le paysan.

15. Perséphone, *ravie* par Pluton, dieu des Enfers, et que sa mère Cérès (ou Déméter) chercha partout, deux flambeaux (les *deux flambeaux de pin*, v. 163) à la main.

16. *Fourchefière* : fourche à dents de fer, utilisée par les paysans.

17. *Sur un mont* : la montagne de Carie, où Diane rencontrait secrètement la nuit le berger Endymion.

18. Assimilation courante de Diane avec Lucine, déesse qui présidait aux accouchements.

19. Vulcain, le dieu boiteux, avait sa forge dans l'Etna.

20. Stérope, Cyclope à un œil, qui travaillait avec Vulcain.

21. Depuis que son épouse Vénus avait été surprise en flagrant délit d'adultère avec Mars.

22. Vénus naquit de l'écume de la mer fécondée par la semence d'Ouranos, châtré par son fils Saturne.

23. *Aiguillette* : cordon à bout ferré qui permet d'attacher un haut-de-chausse.

24. *Cagne* : « chienne en rut ».

25. *Ses Pigeons* : les colombes, qui tiraient le char de Vénus.

26. Syrinx, poursuivie par Pan, et arrêtée dans sa course par un ruisseau, fut métamorphosée en roseau (*quenouilles*), et Pan se servit de roseaux pour faire sa flûte (v. 201-206).

27. Cybèle était une Titanide et, par conséquent, devait se trouver du côté des Géants révoltés contre les dieux pour venger les Titans.

28. Phlègre, localité de Thessalie où naquirent les Géants.

29. Priape.

30. Typhon, monstre horrible, suscité par Saturne pour venger les Géants, et que Jupiter foudroya.

31. Hercule était né à Thèbes (voir v. 238).

32. Arachné avait osé défier Minerve (*la Pucelle aux doigts laborieux*, v. 227) dans un concours de tissage ; vaincue, elle fut métamorphosée en araignée.

33. Mars, dieu de la guerre (voir ci-dessus v. 224).

34. Les *compagnons* de beuverie du poète, ses *chers Auditeurs* (v. 297), auxquels il tient son boniment.

35. *Repreneur* : « censeur », « critique ».

36. *Fressure* : « viscères », « tripes ». — V. 261-264 : dans un modèle d'homme fabriqué par Neptune, Mome, fils du Sommeil et de la Nuit, et dieu de la raillerie (voir Hésiode, *Théogonie*, v. 214), avait critiqué l'absence d'une fenêtre percée dans la poitrine de cet homme qui permît de voir dans son cœur et de détecter ses mensonges (Lucien, *Dialogues des dieux*, XX).

37. Saint-Amant détruit plaisamment la légende selon laquelle Mercure aurait fabriqué la première lyre (à laquelle le poète substitue, comme avant lui Ronsard, le luth, tant prisé par ses contemporains, et dont il savait jouer lui-même) en tendant des boyaux de bœuf séchés sur une carapace de tortue (le *limaçon* — mot pris au sens générique d'« animal à coquille » — du vers 279). Ainsi le poète a-t-il le pouvoir de substituer un mythe à un autre, pour raconter à sa manière la naissance de la poésie.

38. La *courante* est une danse à trois temps.

39. *Le plus grave, le plus beau* : Jupiter, d'abord, Apollon, ensuite.

40. Dans la médecine ancienne, la rate secrète la bile noire. *Décharger sa rate*, c'est donc se débarrasser de sa bile noire et retrouver l'humeur joyeuse.

41. *Brifer* : « manger avidement » (Littré).

42. Apollon, vivant sur le mont *Hélicon*, arrosé par le *Permesse* (v. 298) et par l'*Hippocrène* (v. 92).

43. *Pétun* : « tabac ».

44. *Cliquettes* : les crécelles qu'agitaient les lépreux pour écarter d'eux les gens en bonne santé.

45. Les *chantres du Pont-Neuf* sont les farceurs et saltimbanques qui amusaient les badauds sur ce pont à Paris.

46. L'hôpital des Quinze-Vingts accueillait les aveugles.

47. Opposition entre le plus célébré des poètes du temps, Malherbe, et le plus misérable et ridicule (Saint-Amant fait justement de lui le héros de son poème satirique « Le Poète crotté », qui suit immédiatement « Le Melon » dans son recueil de 1631), Marc de Maillet (1568 ?-1628).

48. Nicolas Faret (1596 ?-1646), le meilleur ami de Saint-Amant, qui a préfacé ses *Œuvres* en 1629. Il s'agit d'un des « impossibles » (*adunata*, *impossibilia*) accumulés plaisamment par le poète aux vers 313 à 330.

◆ LA RADE [...]. — *Dernier recueil de diverses poésies*, 1658. Le sous-titre du morceau, en même temps qu'il nomme le dédicataire de cette épître en vers — Pomponne Le Roux, sieur de Tilly, gouverneur de

Collioure depuis la reddition de cette ville en 1642, et ami très cher de Saint-Amant —, donne une indication sur son esthétique. C'est un « caprice », mot que le poète transpose directement de l'italien *capriccio*, que les Italiens, Marino en particulier, appliquaient volontiers à des œuvres aussi bien picturales et musicales que poétiques, et qui se présentent comme une expression libre, volontiers décousue, de sentiments et d'imaginations variées.

1. Allusion au chant X de l'*Odyssée*, où Éole, dieu des vents, écorche un taureau, enferme dans sa peau les vents qui pourraient gêner la navigation de son hôte (*Le sieur d'Ithaque*) et lui confie le tout.

2. Le *Métier où le Pin vole* : le métier de marin, les bateaux étant construits en bois de pin.

3. *La vague propre au manège* : la vague fait sauter le navire comme le cheval rebondit sur le sol du manège.

4. *De neige* exprime le peu de cas que l'on fait d'une personne ; *la princesse* désigne la fille d'Éole, Polymèle, dont Ulysse aurait fait, chez son père, sa maîtresse.

5. *En Bartas, un donne-ennui* : c'est-à-dire dans la langue de Du Bartas, célèbre pour son goût immodéré pour les expressions verbales composées.

6. V. 73 à 75 : transition qui permet à Saint-Amant de rompre avec le ton délicat et ému, insolite dans un « caprice », des vers précédents, et de revenir au ton « comique » dominant (voir la strophe suivante).

7. Pour le sens du mot *Enfer*, voir la première note de Saint-Amant, p. 1043.

8. *Le Sù* : orthographe pour la rime ; « le Sud », c'est-à-dire en l'occurrence Collioure, où Saint-Amant, déjà vieux (voir v. 117-118), espère encore aller retrouver son ami Tilly.

Du Bois-Hus

(avant 1600 - après 1652)

Gabriel (?) Du Bois-Hus est un personnage mal connu, « probablement de la famille, et peut-être fils, de Gabriel Hus, sieur du Bois et de la Bouchetière, pensionnaire du Roy en Bretagne, Receveur des Fouages de l'Évêché de Saint-Malo, Trésorier des Estats de Bretagne, élu Maire de Nantes le 14 Juin 1599 et une seconde fois pour l'année ensuyvant qui finissait le 1[er] mai 1601 » (d'après une note manuscrite recueillie dans un exemplaire de *La Nuit des nuits* conservé à la médiathèque de Nantes). On sait cependant qu'il vint à Paris et fréquenta l'hôtel de Rambouillet ; en 1645, il est conseiller et aumônier de Gaston d'Orléans, et en 1651-1652, attaché au prince de Conti. Peut-être découragé par les troubles de la Fronde, il s'exile en Brandebourg en 1652. Après quoi on perd toute trace de lui. Auteur de

diverses pièces encomiastiques, il est surtout connu par cet étrange poème, *La Nuit des nuits*, écrit après la naissance du dauphin (le futur Louis XIV, né à Saint-Germain-en-Laye le 5 septembre 1638) et publié en 1641, qui, destiné essentiellement à faire l'éloge du dauphin et de la famille royale, associe curieusement la « Naissance du Dauphin sur la Terre » à la « naissance du Dauphin du Ciel », autrement dit à la Nativité. À vrai dire, ce poème en deux parties, précédé d'un long et flatteur « Discours panégyrique » dédié à Richelieu, se déploie comme un fastueux spectacle, où sont convoqués tous les éléments mais aussi tous les artifices des fêtes de cour, spectacle organisé à la gloire de la monarchie française.

La Nuit des nuits, le Jour des jours, le Miroir du destin ou la Nativité du Dauphin du Ciel, la Naissance du dauphin de la terre et le tableau de ses aventures fortunées, Paris, 1641. *La Gloire de Mgr le duc d'Enghien*, Paris, 1643. *Le Prince illustre*, Paris, 1645. — *La Nuit des nuits, le Jour des jours*, éd. A. Poli, préface de J. Rousset, Bologne, Patron, 1967.

◆ LA NATIVITÉ DU DAUPHIN DU CIEL. — Notre texte reproduit celui de l'édition de 1641. Nous adoptons comme titre pour ce poème le sous-titre (La Nativité du Dauphin du Ciel) de la première partie du poème intitulée La Nuit des nuits, elle-même divisée en deux sections : la première (dont nous reproduisons les seize premières strophes) consacrée à la Nativité, et la seconde, « La France, l'Asile et le temple du Dauphin du Ciel ». L'évocation de la nuit de Noël ne sert ainsi que de prélude à la célébration de la France et de son monarque.

1. *Produis* : « introduis », « présentes ».
2. *La* PAROLE : « Au commencement était le Verbe... » (Jean, 1).

Chapelain

(1595-1674)

Fils d'un notaire parisien, Jean Chapelain se destina à la médecine, mais il était surtout passionné de littérature. Il possédait de solides bases classiques, tout en étant un parfait connaisseur des littératures de son temps, notamment l'italienne et l'espagnole. C'est ainsi qu'il traduisit le *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman et eut le redoutable honneur de préfacer, en 1623, l'*Adone* de Marino publié à Paris. Pourtant ses amitiés littéraires — Faret, Vaugelas et Malherbe — allaient faire de lui une figure de proue dans les querelles (celle du *Cid* par exemple) et dans l'établissement d'une sorte de goût officiel. Grâce à une *Ode à Richelieu* écrite en 1633, il devient l'homme de confiance du cardinal-ministre, et l'un des animateurs principaux de la jeune Académie française ; plus tard, Colbert lui demanda d'établir

la liste des écrivains jugés dignes, aux yeux du pouvoir, de recevoir une pension du roi. Protégé du duc de Longueville, il entreprit vers 1630 d'écrire en son honneur un « poème héroïque » : ce fut *La Pucelle, ou la France délivrée*, épopée en douze livres, laborieusement conduite, et qui ne vit le jour qu'en 1656. Il était bien tard : le succès se refusa à une œuvre qui, avec ses litanies d'alexandrins souvent rocailleux, bridée par une fidélité tatillonne aux recettes définies par les théoriciens à partir du modèle virgilien, mâtiné de « merveilleux chrétien », ne correspondait plus aux idéaux d'un public mondain.

Le Gueux, ou la Vie de Guzman d'Alfarache, 1620-1621. *Lettre à M. Favereau* (préface de l'*Adone* de Marino), 1623. *Ode à Monseigneur le cardinal duc de Richelieu*, 1633. *Ode pour la naissance de Mgr le comte de Dunois*, 1646. *Ode pour Mgr le cardinal Mazarin*, 1647. *La Pucelle, ou la France délivrée, poème héroïque*, 1656. *Ode pour la paix et pour le mariage du roi*, 1660.

◆ LA PUCELLE, OU LA FRANCE DÉLIVRÉE. — *La Pucelle*, 1656, début du livre II. Celui-ci s'ouvre au moment où le roi Charles VII, convaincu par la Pucelle qui s'est présentée à lui à Chinon en envoyée de Dieu, se décide à mobiliser ses forces pour résister aux Anglais en train d'assiéger Orléans.

1. Jeanne d'Arc, la Pucelle.
2. *À l'envi* : « à son tour ».
3. *Dards* : « flèches », « traits » (mot noble).
4. La *solde* est la paie allouée aux gens de guerre (d'où le mot « soldat »).
5. Rome, capitale du monde antique, et surtout capitale de la chrétienté.
6. *Anglois / choix* : mots à la rime, ce qui dicte la prononciation.
7. *La Fille des Cieux :* Jeanne s'est d'emblée présentée comme l'envoyée de Dieu.
8. Cette *constante Ville* est Orléans, qui résista vaillamment à l'assaut des Anglais de Bedford.
9. *Perdant son aspect* : « cessant de le voir ».

Desmarets de Saint-Sorlin

(1595-1676)

Né à Paris, Jean Desmarets de Saint-Sorlin fut dès sa jeunesse un habitué de l'hôtel de Rambouillet, et surtout un protégé de Richelieu, ce qui lui valut d'être conseiller du roi et membre de l'Académie française. Il connut des succès avec le roman et au théâtre (notamment avec la comédie des *Visionnaires* en 1637). Poète prolixe, il donna dans la poésie galante, mais aussi dans la poésie grave, morale et religieuse (il était proche des jésuites), surtout lorsque, l'âge venant,

il devint dévot. Influencé par l'exemple du Tasse, il composa un poème épique en vingt-six livres, *Clovis ou la France chrétienne*, qu'il publia en 1657, puis remania en vue d'une seconde édition, parue en 1673, où il intégrait l'éloge des succès de Louis XIV. À cette époque, défenseur convaincu, pour le poème héroïque, du merveilleux chrétien, il rompit des lances avec Boileau, adversaire non moins passionné de ce merveilleux.

Œuvres poétiques, 1641 ; rééditions en 1643 et en 1647. *Les Promenades de Richelieu, ou les Vertus chrétiennes*, 1653. *Les Quatre Livres de l'Imitation de Jésus-Christ*, 1654. *Clovis, ou la France chrétienne*, 1657 ; réédition augmentée en 1673. *Marie-Madeleine, ou le Triomphe de la grâce*, 1669.

◆ STANCES. — *Œuvres poétiques*, 1641, *Amours*.

1. *Une amour* : le genre du mot est indifférent au XVII[e] siècle.

Malleville

(vers 1596 - 1647)

Fils de bourgeois parisien, Claude Malleville aurait dû faire carrière dans la robe. Mais, dès la fin des années 1610, il fréquente les cercles de poètes et se fait remarquer par ses *Lettres amoureuses*, en prose, imitées d'Ovide (1624). Le maréchal de Bassompierre le prend alors sous sa protection ; désormais Malleville lui restera fidèle, l'accompagnant dans ses missions, ambassades, expéditions militaires, et lui rendant visite régulièrement à la Bastille, où Richelieu l'a fait emprisonner en 1631. Après la mort de Richelieu, Bassompierre sort de prison, en 1643, mais il meurt en 1646, et son poète ne lui survit que de quelques mois. Sa vie durant, Malleville n'avait cessé de fréquenter les cercles littéraires — ainsi, dès 1625, le cercle des « Illustres Bergers » autour de Guillaume Colletet. Membre fondateur de l'Académie française, il fut fêté aussi dans les salons, celui de la vicomtesse d'Auchy, puis surtout l'hôtel de Rambouillet. Ces multiples activités expliquent en partie le talent polymorphe de Malleville, poète pétrarquiste à ses heures, mariniste à d'autres, tenté à la fois par les formes longues, élégies, stances, et par les formes brèves, sonnets, rondeaux. Mais, fécond auteur d'épigrammes et de madrigaux, il s'est trouvé presque abusivement enfermé dans une réputation de poète de salon.

Lettres amoureuses, 1624. Les poésies de Malleville ont d'abord circulé en manuscrits (ce qui explique qu'un certain nombre n'ait été publié qu'au XIX[e] siècle), ou sont parues dans des recueils collectifs. L'édition posthume des *Poésies* (1649), classées par types d'inspiration et par genres, ne recueille qu'une partie de l'œuvre poétique de Malleville. — *Œuvres poétiques*, éd. R. Ortali, 2 vol., S.T.F.M., 1976. C'est l'édition qui sert de base à l'établissement de notre texte.

◆ *Le silence régnait…* — Sonnet publié d'abord dans le *Nouveau recueil des bons vers de ce temps*, 1646, puis dans les *Poésies* de 1649. Premier des trois sonnets que Malleville consacra, vers 1635 (à la suite de Voiture, et comme Tristan et d'autres), au thème de la « belle matineuse ». Comme eux, il suit de près un sonnet de l'Italien Annibal Caro (1507-1566) publié en 1572. Ronsard et Du Bellay avaient déjà traité le thème, mais en s'inspirant du modèle, plus ancien, d'Antonio Francesco Rinieri.

◆ IMITATION DE L'ONGARO. — *Poésies*, 1649. Malleville imite librement un sonnet du poète italien Antonio Ongaro (1560-1600 ?).

◆ STANCES. — *Ibid.* Cette pièce, à la structure strophique (quintils d'octosyllabes) et à la disposition de rimes (*abbba*) rares, a été mise en musique par Sébastien Le Camus (1610-1677). Il s'agit d'une de ces pièces où Malleville traite le thème anacréontique du baiser, mais où il se souvient directement des *Baci* (*« Baisers »*) que Marino avait publiés en 1602 dans *Les Rimes.*

1. *Ennui* : tristesse douloureuse.
2. Allusion aux amours tourmentées de Daphnis, fils d'Hermès, et de la nymphe Nomia.
3. Ganymède était si beau que Jupiter le fit enlever, et le chargea de succéder à Hébé pour verser le nectar aux dieux.

◆ POUR UN AMANT QUI S'ÉTAIT BAIGNÉ AVEC SA MAÎTRESSE. — Ms. Arsenal 4115. Cette pièce, inédite du temps de l'auteur, semble être un premier crayon de celle, plus longuement développée, qui fut intitulée « Sur un bain », et recueillie dans les *Poésies* de 1649 ; elle est d'inspiration mariniste.

1. *Objet* : la femme aimée.

◆ RONDEAU. — Ms. Arsenal 4123, et *Poésies*, 1649. Malleville écrivit au moins une trentaine de rondeaux, cédant à la mode des formes fixes anciennes qui, à l'instigation de Voiture, fit fureur dans les salons à partir de 1635.

◆ SUR LA MORT DE SA SŒUR QUI ÉTAIT RELIGIEUSE. — *Poésies*, 1649. Cinquième des sept sonnets que Malleville composa, en 1646, à l'occasion de la mort de sa demi-sœur Marie, décédée au couvent de la Visitation Sainte-Marie au début de cette année-là.

1. *Appareils* : « médications », « remèdes ».
2. *Iris :* nom de Parnasse, curieusement attribué à Marie Malleville.

Marbeuf
(1596? - 1645)

Né en Haute-Normandie, Pierre de Marbeuf, seigneur de Sahurs et d'Ymares, fut, au collège de La Flèche, le condisciple de René Descartes, puis entreprit des études de droit; mais, dès sa vingtième année, il se fit connaître en participant aux concours des Palinods de Rouen, comme son aîné Jean Auvray, puis en publiant un recueil de vers essentiellement religieux, le *Psaltérion chrétien, dédié à la Mère de Dieu*. Entre 1619 et 1623 environ, il séjourna à Paris, où il fréquenta les milieux littéraires, notamment le cercle de jeunes poètes qui s'étaient groupés autour de Pierre de Marolles, et qui se signalaient à la fois par leur solide piété et par leur purisme moderniste en matière de poésie, qu'on appelait l'académie Piat Maucors (du nom du personnage chez qui ils se réunissaient). En 1623, il regagna, pour ne plus guère la quitter, sa province natale, où il exerça, près de Pont-de-l'Arche, la charge de maître des eaux et forêts. Poète rare et exigeant, il a su faire une synthèse originale et personnelle, tant de la tradition néo-pétrarquiste avide de jeux raffinés sur le langage que de la tradition, plus ovidienne ou théophilienne, d'une poésie amoureuse où l'amour démythifié fait bon ménage avec l'humour et la satire.

Psaltérion chrétien, dédié à la Mère de Dieu, Rouen, 1618. *Poème sur l'heureux mariage du sérénissime prince Victor-Amédée de Savoie avec Madame Christine, sœur du roi*, Paris, 1619. *P. Marbei epigrammatum liber*, Paris, 1620. *Recueil des vers de M. de M[arbeuf]*, Rouen, 1628. *Ode sur le sujet de l'image de la Vierge envoyée par la reine en la chapelle de Notre-Dame-de-la-Paix sise à Sahurs*, Rouen, 1639. — *Le Miracle d'amour* (choix important à partir du *Recueil* de 1628), éd. M. Lever, Obsidiane, 1983.

◆ À L'HONNEUR DE LA VIERGE. — *Psaltérion chrétien*, 1618.

1. Peut-être un souvenir de Ronsard, et plus précisément du sonnet IX du *Second Livre des Amours* (1555): « Marie, qui voudrait votre beau nom retourner, / Il trouverait Aimer: aimez-moi donc, Marie... »
2. La quatrième stance est une variation sur le thème de l'hymne *Ave Maris Stella*.

◆ SONNET. — *Recueil des vers de M. de M[arbeuf]*, 1628.

◆ LES CHEVEUX D'AMARANTHE. — *Ibid.* Ce sonnet, comme le suivant, fait partie d'un ensemble de huit blasons du corps de la femme aimée, dans la tradition de la Renaissance.

1. *Votre poil*: « votre chevelure ».

2. Le Pactole, fleuve d'Asie Mineure qui charriait de l'or et fit la fortune de Crésus.

3. *Rets* : « filets », « pièges ». Le mot, employé au pluriel, est d'ordinaire masculin.

4. Jason conquit la Toison d'Or, après avoir dompté le dragon qui la gardait grâce au philtre que lui avait donné Médée.

◆ CONCLUSION DES BEAUTÉS D'AMARANTHE. — *Ibid.* Voir la notule du sonnet précédent.

1. Piton, autre nom d'Apollon, dieu de la poésie.

2. Voir la note 2 du sonnet précédent.

3. Pour avoir osé contempler Diane nue dans son bain, le chasseur Actéon fut transformé en cerf, et dévoré par ses propres chiens.

◆ *Et la mer et l'amour...* — *Ibid.*

Voiture

(1597-1648)

Né à Amiens, fils d'un négociant en vins, Vincent Voiture, après des études au collège de Boncour et à l'université d'Orléans, se fit vite remarquer pour son esprit et devint, à la fin des années 1610, et avant qu'il n'entrât dans la maison de Gaston d'Orléans, le poète attitré de l'hôtel de Rambouillet. Plutôt que poète, il faudrait dire amuseur, car la poésie ne représente qu'un aspect des talents multiformes d'un homme dans le fond ombrageux et mélancolique, mais qui mit un esprit étincelant au service d'un petit cercle dont il fut véritablement l'âme, en dépit de ses émules et rivaux : Gombauld, Godeau, Malleville. Capable, lorsqu'il le voulait, de donner dans le genre sérieux — il connaissait admirablement la poésie italienne et, plus rare, la poésie espagnole, et il fut l'un des membres fondateurs de l'Académie française —, il sut créer en poésie un style léger, spirituel, quelquefois impertinent, libéré des lourdes contraintes prosodiques et strophiques héritées de Malherbe. Un style qui, non seulement, répondait à la soif de liberté et de jeu d'une société raffinée, mais exprimait son aspiration à une sorte de prise de distance ironique vis-à-vis d'elle-même.

Voiture se souciait peu de publier ses poésies, qui circulaient en manuscrits et sous des versions différentes. Ses *Œuvres* ne furent recueillies et publiées qu'après sa mort par son neveu Martin de Pinchesne (1650), et plusieurs fois rééditées jusqu'en 1665. — *Poésies*, éd. H. Lafay, 2 vol., S.T.F.M., 1971 (notre édition de référence).

◆ SONNET. — Une tradition, rapportée par Tallemant des Réaux, veut que ce sonnet célèbre ait été composé très tôt par Voiture,

puisque Malherbe (mort en 1628) aurait apprécié sa qualité. Mais sa célébrité lui est surtout venue après la mort de Voiture, lorsque la publication de ses œuvres fournit l'occasion d'une querelle littéraire, et surtout mondaine (1650-1651), entre le clan des « uranins », qui avait fait de ce sonnet de Voiture son œuvre-fétiche, et le clan des « jobelins », qui brandissait le sonnet « Sur Job » que Benserade avait composé quelques années plus tôt (voir p. 1166).

◆ STANCES ÉCRITES DE LA MAIN GAUCHE [...]. — « Le texte écrit de la main gauche l'est avec des lettres inversées qui, réfléchies dans le miroir, y sont lues dans leur forme normale. Mais la main gauche est aussi la main du cœur : poésie et galanterie s'accordent sur les lois de l'optique » (*Poésies*, éd. H. Lafay, t. I, p. 26). Gustave Lanson a trouvé des sources espagnoles (Castillejo) pour certains vers.

◆ *Des portes du matin...* — Célèbre sonnet dit de « La Belle Matineuse », par lequel Voiture avait introduit, en 1635, une lettre à une Mlle de V., à Blois, qui se poursuivait en ces termes : « Après quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de prose, et de vous dire, en un langage qui a accoutumé d'être plus véritable que celui-là, que je meurs pour vous... » (*Poésies*, éd. H. Lafay, t. I, p. 70.) Voiture imite un sonnet de l'Italien Annibal Caro (publié dans ses *Opere*, V, 1, Venise, 1577), mais selon Gustave Lanson s'est souvenu aussi de l'Espagnol Gongora. Le sonnet de Voiture déclencha une compétition, où s'illustrèrent notamment Malleville (voir *Le silence régnait...*, p. 1054-1055) et Tristan L'Hermite.

◆ STANCES SUR UNE DAME [...]. — Après la version sérieuse du thème de « la belle matineuse », la version parodique et égrillarde, développée en véritable contre-blason du « cul », selon le terme de l'auteur. Ces stances, composées en 1630 après un incident fâcheux survenu à Magdelaine-Claire de Lenoncourt, demoiselle de Marolles, plus tard duchesse de Villars, eurent un retentissement considérable dans le milieu littéraire et mondain ; elles furent mises partiellement en musique.

1. *D'abord* : « aussitôt », « sur-le-champ ».

◆ ORDONNANCE POUR UN FESTIN. — C'est par jeu que, vers 1635, Voiture ressuscita un petit genre à forme fixe que les oukases de la *Deffense et illustration* de Du Bellay avaient proscrit : le rondeau ; dès lors cette forme fit fureur dans les milieux mondains.

1. *Soûler* : « rassasier », « assouvir ».
2. *Angélique* : Voiture joue sur la double valeur du mot, nom commun pour désigner la tige confite utilisée en pâtisserie, et prénom porté alors par l'une des célébrités de l'hôtel de Rambouillet, Angélique Paulet.
3. *Quand et quand* : « en même temps » (tournure populaire et archaïque).

◆ RONDEAU. — Autre rondeau, avec ici le piquant de l'équivoque.

◆ STANCES. — Ces stances ne furent imprimées qu'au XVIIIe siècle,

dans les *Mémoires* de Mme de Motteville. Et pour cause : Voiture, qui jouissait de la confiance et de l'amitié d'Anne d'Autriche, se permet d'y semer des allusions à la vie privée et sentimentale de celle qui venait, en 1643, d'assumer la lourde charge de la régence. Le tout avec un esprit et une délicatesse qui témoignent de l'amitié qui liait le poète à la reine, et du style à la fois direct et raffiné de toute une société — on serait tenté de dire, de toute une civilisation.

1. *Bouquinken* : orthographe plus ou moins francisée de Buckhingam (George Villiers), favori du roi d'Angleterre Jacques I[er] (voir la notule de « À Monsieur le marquis de Boquingant », p. 1473), qui, dans les années 1620, soupira ouvertement pour Anne d'Autriche.
2. Le célèbre Vincent de Paul, qui fut confesseur de la reine.
3. Le cardinal de La Valette courtisait Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé (*Madame la Princesse* du vers 37).

Claude de L'Estoile

(1597-1654)

Fils du mémorialiste Pierre de L'Estoile, Claude de L'Estoile, sieur du Saussay et de la Boissinière, se lia de bonne heure avec Malleville et Colletet, et figura probablement parmi les Illustres Bergers. Comme Colletet, il écrivit nombre de vers de ballet, et écrivit aussi pour le théâtre, au point de devenir l'un des cinq auteurs (avec Corneille, Rotrou, Boisrobert et Colletet) que Richelieu sollicita vers 1635 pour composer en collaboration des œuvres dramatiques sous son autorité.

Les vers de L'Estoile se trouvent d'une part dans les recueils de ballets (1626-1627), d'autre part dans les recueils collectifs, ceux de Toussaint du Bray (1627, 1630), et, plus tard, ceux de Charles de Sercy (1653, 1658) et de F. Colletet (1658).

◆ RÉCIT D'UN ALCHIMISTE. — *Recueil des plus beaux vers [...]*, Paris, Toussaint du Bray, 1627. Des vers écrits pour une entrée de ballet présentant des personnages parodiques ou grotesques.

1. L'hôpital des Quinze-Vingts accueillait les aveugles.

◆ POUR LE VENDREDI SAINT. — *Ibid.* Ce sonnet à sujet quasi religieux est une curiosité : L'Estoile prête à Jésus mourant sur la croix des propos d'amoureux transi.

1. Le poète reprend, à peu de chose près, le début de célèbres stances de Malherbe (voir p. 890) : « Beauté mon beau souci, de qui l'âme incertaine... »
2. *Fable* : au sens de noble sujet pour un poème.

Guillaume Colletet
(1598-1659)

Né à Paris, avocat sans vocation, Colletet s'est intéressé très tôt à la littérature ; fin connaisseur du passé littéraire français, il a laissé de précieuses biographies de poètes du XVI[e] siècle. Grand admirateur de Ronsard, il appartient aussi à la plupart des cénacles littéraires de son temps (cercle d'Antoine Brun, académie Piat Maucors, et surtout les Illustres Bergers dont il est l'animateur), et fait curieusement figure à la fois de défenseur de la tradition et de promoteur intuitif et généreux de la poésie nouvelle. Libertin à ses débuts, bon vivant toute sa vie, même s'il se plaint constamment de sa pauvreté, il est aussi protégé de Richelieu et membre fondateur de l'Académie française. Gentil poète, Colletet représente assez bien un certain éclectisme de goût au temps de Louis XIII.

Très présent dans les recueils collectifs, surtout satiriques, dès 1619, Colletet est aussi généreux en poèmes d'hommage liminaires et en vers de ballet. Principaux titres : *Désespoirs amoureux*, 1622. *Le Trébuchement de l'ivrogne*, 1627. *Les Divertissements*, 1631. *Autres poésies*, 1642. *Poésies diverses*, 1656. *L'Art poétique* (collection de petits traités en prose), 1658 ; réimp. Genève, Slatkine, 1970. — P. A. Jannini a publié des extraits de *L'Art poétique* (Genève, Droz, 1965) et un volume de *Poésies choisies* de Colletet (Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1968).

◆ HOMMAGE AUX MÂNES DE RONSARD. — *Les Divertissements*, 1631. Superbe hommage à un maître courageusement vénéré à une époque où, Malherbe aidant, le prestige de Ronsard s'éloigne.

1. Colletet admirait aussi Malherbe ; c'est sans doute plus à ses épigones qu'au maître même que le poète réserve ses traits acérés.
2. Les champs Élysées, séjour des bienheureux.

◆ LA FLEUR DE SOPHIE. — *Poésies diverses*, 1656, *Amours diverses*. Le geste qui ouvre ce sonnet est typiquement ronsardien ; très ronsardien et pastoral aussi le ton général de la pièce.

1. *Cérilas* : nom de pastorale, précisément celui que Colletet avait choisi pour lui-même au temps des « Illustres Bergers ».

◆ SOUVENIR. — *Autres poésies*, 1642.

◆ LE MAI. — *Les Divertissements*, 1631.

1. *Planter le Mai* : à l'origine, planter un arbre le premier jour de mai devant la porte de quelqu'un que l'on veut honorer.

◆ *Claudine, avec le temps...* — *Poésies diverses*, 1656, *Les Amours de Claudine*. Colletet utilise le prénom de celle qui fut sa femme, Claudine, pour traiter le thème, ronsardien, du *Carpe diem*, associé à celui de l'expression de la fierté du poète.

◆ LES MUSES BERNÉES. — *Les Divertissements*, 1631. Lieu commun de la poésie satirique. De fait, Colletet eut tout au long de sa vie à souffrir de la pauvreté, mais ne démentit jamais sa passion pour la poésie.

1. *Besace* : sac porté par les mendiants et les gueux.

Des Barreaux

(1599-1673)

Né à Châteauneuf-sur-Loire, Jacques Vallée des Barreaux exerça à partir de 1625, mais sans grande conviction, la charge de conseiller au parlement de Paris. Il était surtout homme de plaisirs, et poète à ses heures. Il vécut en libertin notoire ; d'abord ami de Théophile, il l'abandonna au moment de son arrestation. Épicurien prudent, il se servit des vers pour exprimer son goût du plaisir et son scepticisme. Sur le tard, retiré à Chalon-sur-Saône, il s'assagit et se convertit pour devenir, *in extremis*, humble pénitent.

Ses vers sont restés manuscrits, ou sont parus, dispersés, dans des recueils collectifs. — Frédéric Lachèvre les rassembla et les publia en 1911 dans *Disciples et successeurs de Théophile de Viau*, t. I (nous citons les deux sonnets à partir de cette édition).

◆ *Que ta condition, Mortel...* — *Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade, etc.* (dit *Recueil Sercy*), Paris, t. V, 1660. Expression d'un libertinage inquiet sur fond d'épicurisme.

◆ *Grand Dieu, tes jugements...* — *Poésies choisies* (*Recueil Sercy*), IIe partie, 1667. Sonnet écrit par Des Barreaux peu de temps avant sa mort.

Nicolas Frénicle

(1600 - 1662 ?)

Né à Paris, Frénicle devint en 1627 conseiller général à la cour des Monnaies ; mais il fréquentait déjà le cercle d'Antoine Brun en 1620, et les libertins autour de Théophile de Viau et de Colletet au

moment où éclata l'affaire du *Parnasse des poètes satyriques* (1623). Il réussit à prendre ses distances, et publia en 1625 son premier recueil de vers. Fasciné par *L'Astrée*, il fut l'un des membres importants de la confrérie des Illustres Bergers ; il écrivit alors beaucoup dans le style pastoral, aussi bien des vers lyriques que de la prose et du théâtre, avant de se consacrer presque exclusivement, après 1635, à la poésie dévote — des paraphrases de psaumes et d'hymnes, et un curieux poème héroïque en cinq livres, consacré à la passion du Christ, *Jésus crucifié*.

Les Premières Œuvres poétiques du sieur Frénicle, Paris, 1625. *Vers du ballet et des ballets*, 1626. *Dévot chapelet poétique*, 1627. *La Seconde Partie des élégies de Frénicle pour sa belle Isis*, Paris, 1627. *Les Œuvres de N. Frénicle*, Paris, 1629. *L'Entretien des Illustres Bergers*, 1634. *Jésus crucifié, poème de N. Frénicle*, Paris, 1636. *Paraphrase des psaumes I, XXI, CXIX et CXXXIX*, 1639. *Hymne de la Vierge*, 1641. *Paraphrase des psaumes de David en français*, Paris, 1661. — *L'Entretien des Illustres Bergers*, éd. S. Macé, Champion, 1998.

◆ [LE CYCLOPE AMOUREUX DE GALATÉE]. — *L'Entretien des Illustres Bergers*, 1634, livre I, églogue VI (fragment). Ce recueil vient couronner une dizaine d'années de production dans la veine pastorale. Colletet, Frénicle et leurs amis aimaient se retrouver dans un cadre champêtre, où ils communiaient dans le culte de Ronsard, mais aussi de d'Urfé. *L'Entretien des Illustres Bergers* de Frénicle se présente sous la forme d'un récit en prose, mettant en scène des bergers qui se livrent à des concours poétiques où ils célèbrent l'amour, ses joies et ses souffrances, à la manière des bergers des églogues de Virgile. Dans l'églogue VI du livre premier, après le berger Aminte qui a chanté la douleur de l'absence de l'aimée, Lizidor se fait l'interprète, après Théocrite (*Idylles*, XI), Ovide (*Métamorphoses*, XIII, v. 750-897), Ronsard (« Le Cyclope amoureux »), et quelques autres, des tourments amoureux du cyclope Polyphème, éconduit par la néréide Galatée, qui lui a préféré le berger Acis.

1. *Ennui* : « chagrin », « souffrance ».
2. Polyphème, monstrueux cyclope — il n'avait qu'un œil au milieu du front —, était fils de Neptune (voir v. 186).
3. Le jeune Acis était fils du dieu Faune et de la nymphe Simoethis.
4. Galatée, nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris (voir v. 213).
5. *Pâtis* : « pâturages ».
6. Typhée est l'un des Géants qui tentèrent d'escalader le ciel en entassant des montagnes les unes sur les autres.

Vion d'Alibray

(vers 1600 - 1654)

Né dans une famille noble du Vexin, Charles Vion, sieur d'Alibray, vécut quelque temps sous les armes. Mais, curieux de littérature (il connaissait bien l'italien et l'espagnol et publia de nombreuses traductions, notamment du Tasse et de Bonarelli), il devint, tout en fréquentant les salons et les ruelles (sa sœur, Mme de Saintot, était la maîtresse de Voiture), un érudit, un homme de cabinet, cultivant l'amitié de ces érudits bons vivants et indépendants d'esprit que furent Saint-Amant, Faret, Le Pailleur. Sa muse est modeste, une modestie en accord avec la liberté de jugement d'un homme surtout soucieux de son indépendance : Vion d'Alibray chante dans une langue très claire, et sans se départir d'un humour souriant qui réussit parfois à renouveler les stéréotypes, les plaisirs terrestres, le vin, la table, les amours faciles, sur fond de philosophie désabusée.

La Musette, 1647. *Les Œuvres poétiques*, 1653. — *Œuvres poétiques du sieur de Dalibray*, éd. A. Van Bever, Sansot, 1906.

◆ *Cher Ami, si tu m'en veux croire...* — *La Musette*, 1647. Cette pièce, comme la suivante, est révélatrice de la distance prudente que Vion d'Alibray a su prendre avec le groupe social dont il est issu pour cultiver son épicurisme.

1. *L'Esprit fort* : celui qui résiste à l'entraînement général et se garde des préjugés.

◆ *Ami, fuyons les canonnades...* — *Les Œuvres poétiques*, 1653.

1. *Carbonnades* : grillades sur des charbons.
2. *Saupiquets* : viandes préparées avec une sauce piquante.
3. *Luquets* : « luminaires ».

◆ *J'ai fait des vers toute ma vie...* — *Ibid.*

Martial de Brive

(avant 1610 - 1650)

Né à Brive, le père Martial (dont on ignore le prénom) était vraisemblablement le troisième fils de François Dumas, lieutenant général au présidial de Brive, et d'Anne de Lesliau (morte en 1610). On sait qu'il fit des études classiques à Paris, puis des études de droit à Toulouse, et c'est là qu'il serait entré, en 1628, chez les capucins de la province d'Aquitaine. Outre des activités de prédicateur (il prêcha à Limoges pour l'Avent 1647 et pour le Carême 1648), il entretint une controverse avec le ministre Jean Boutin, pasteur à Turenne — Turenne où habitait sa sœur, et où il contribua à l'ouverture d'un couvent de capucins. Il mourut en 1650 au couvent de Médoux. Même si certaines pièces ont pu être imprimées de son vivant (et peut-être dès la fin des années 1630), son œuvre a été publiée pour l'essentiel après sa mort, en deux temps, et sans que l'on soit absolument sûr qu'il soit l'auteur de toutes les pièces recueillies alors. Mais une personnalité singulière s'y affirme : c'est l'œuvre d'un prédicateur à la foi ardente, et qui n'a pas son pareil pour immerger son lecteur dans l'immensité d'une Création toute résonnante de la divine Présence.

Œuvres poétiques et saintes du P. Martial de Brive, éditées par un certain Dupuys, Lyon, François La Bottière, 1653, et Lyon, Alexandre Fumeux, 1655. *Le Parnasse séraphique et les derniers soupirs de la Muse* (reprise considérablement augmentée des *Œuvres* de 1653-1655), édité par le père capucin Zacharie de Dijon, Lyon, François Damasso, 1660. Seize *Cantiques spirituels*, publiés à Paris, en 1664, à la suite des *Cantiques spirituels de l'amour divin* du père Surin (voir ci-après).

◆ LES VÉRITÉS DU MONDE. — *Le Parnasse séraphique*, 1660, *Œuvres mêlées*. Pièce d'ouverture de la dernière section du recueil : sur le ton d'une chanson populaire, le poète dénonce la vanité du monde.

◆ DES GRANDEURS DE DIEU. — *Ibid.*, *Des Grandeurs de Dieu*. Le poème le plus développé, et peut-être le plus représentatif, de la manière de Martial de Brive. Le poète s'appuie sur le cantique d'action de grâces prêté aux trois jeunes gens jetés dans la fournaise sur ordre de Nabuchodonosor, « *Benedicite omnia opera domini domino* » (Daniel grec, III, 52-90 — saint Jérôme avait emprunté ce cantique, absent du texte hébreu de la Bible, à la version grecque de Théodotion). Il y a trouvé le dessein général, celui d'une théodicée, et les rubriques successives, mais les a considérablement amplifiées en se livrant à une sorte d'inventaire émerveillé de la Création.

1. Strophe qui sert de préambule : toutes les créatures sont indistinctement appelées à chanter la gloire de Dieu, éventuellement

en mettant à profit leurs contradictions, leurs carences et leurs limites, puisque le limité témoigne en faveur de l'illimité, le fini en faveur de l'infini.

2. *Errants*: confusion, habituelle à cette époque, entre le participe présent et l'adjectif verbal.

3. *Poudre*: « poussière ».

4. *Bile de l'Univers*: la bile brûle.

5. *Candeur*: au sens propre, « blancheur éclatante » ; au sens dérivé, « pureté ».

6. *Tantôt*: « pour le moment », « dans l'immédiat ».

7. *Expose*: « met à disposition ».

8. *Nobles défauts*: ce qui s'oppose aux *bosses*, c'est-à-dire les creux ; les uns comme les autres chantent en définitive la gloire de Dieu.

9. *Vous-même*: le singulier préserve la rime pour l'œil.

10. *Tablature*: ici, « partition ».

11. *Vaisseaux*: étymologiquement, « petit vase », « récipient ».

12. C'est la signature du cantique : ce sont les *trois Enfants* (jeunes gens) du récit de Daniel, qui, au fort de leur supplice, ont chanté la gloire de Dieu.

Surin

(1600-1665)

Né et mort à Bordeaux, le père Jean-Joseph Surin, entré dans la Compagnie de Jésus en 1616, est une figure marquante de la mystique française au XVIIe siècle. Désigné comme exorciste auprès des possédées de Loudun en 1634, il avait traversé, à la suite de cet événement, une crise spirituelle et intellectuelle longue et douloureuse, dont il s'efforça ensuite de rendre compte et de tirer parti pour son enseignement et la direction spirituelle où il était passé maître. Ses poésies, qui ne représentent qu'une petite partie de son œuvre, participent de toute évidence de cette volonté de témoigner et d'ouvrir, le plus simplement possible, les voies de la contemplation à ses lecteurs ; ainsi, ses *Cantiques* se signalent par la simplicité de la langue et l'humilité du ton, et renvoient à l'usage d'airs profanes à la mode.

Cantiques spirituels de l'amour divin, Bordeaux, 1660 ; rééd. (avec des *Cantiques* du père Martial de Brive), Paris, 1664.

◆ CANTIQUE SPIRITUEL I [...]. — Nous reproduisons le texte de l'édition de 1660. Surin se place sous le patronage de saints tous réputés pour leur détachement et leur propension à la contemplation mystique, avec l'image récurrente du vin dont s'enivrent les possédés de Dieu.

1. Compagnon d'Ignace de Loyola, François Xavier (1506-1552) fut en effet *l'Apôtre* de l'Inde et du Japon.

2. Stanislas Koska était un jeune prince polonais, venu à Rome pour son noviciat chez les jésuites, et qui mourut en odeur de sainteté après dix mois de noviciat, alors qu'il n'avait pas même dix-huit ans (1568).

3. Thérèse d'Avila (1515-1582), la grande mystique espagnole, réformatrice du Carmel.

4. *Ravissant*: « qui charme l'esprit et les sens », « qui ravit en extase ».

Le Trésor des épitaphes pour et contre le Cardinal

La mort d'Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, survenue le 4 décembre 1642, donna lieu à des manifestations très contrastées : douleur sincère chez certains (Scudéry, Desmarets de Saint-Sorlin...), plus convenue chez d'autres (Corneille), ou, au contraire, occasion d'exprimer sa haine et de manifester du soulagement. Certaines des pièces écrites à cette occasion furent réunies en un recueil, publié à Anvers en 1643 sous le titre *Le Trésor des épitaphes pour et contre le Cardinal.* Nous en retenons trois, reproduites d'après cette édition.

◆ *Passant qui de ce monde...* — *Le Trésor des épitaphes pour et contre le Cardinal*, 1643. Méditation assez conventionnelle sur la vanité des grandeurs humaines.

1. *Poudre* : « poussière ».

◆ *Ci-gît Armand...* — *Ibid.* Un exemple, comme l'épigramme suivante, de ces satires virulentes que déclencha la mort de Richelieu. Celles-ci ne pouvaient guère paraître qu'à l'étranger.

◆ *Ci-gît que personne ne pleure...* — *Ibid.*

Tristan L'Hermite

(1601 ? - 1655)

Né au Solier, dans la Marche, d'une famille de petite noblesse, François L'Hermite, dit Tristan, vécut une enfance et une adolescence aventureuses à la Cour, parmi les pages, expérience qu'il relatera dans un roman « comique » à forte teneur autobiographique,

Le Page disgracié (1642). À partir de 1621, au moment où il prend le nom de plume de « Tristan », dont il signera désormais toutes ses œuvres, il entre dans la maison de Gaston d'Orléans, qu'il ne quittera qu'après 1645. Situation précaire, à cause de la parcimonie du prince, et surtout de la vie agitée et des complots qui condamnent souvent ce prince à l'exil. Or Tristan met un point d'honneur à suivre son maître dans ses expéditions et voyages. En 1633-1634, la publication à Anvers, puis à Paris, de son recueil lyrique *Les Plaintes d'Acante* le pose comme un des meilleurs poètes de son temps. Trois ans plus tard, le vif succès de sa tragédie *La Mariamne* inaugure une série de productions théâtrales, qui font de lui peut-être le dramaturge le plus attachant de son époque à côté de Corneille. Poète lyrique, il a débuté dans le sillage de Théophile de Viau ; mais, toute sa vie, il restera un admirateur de Marino et de ses émules, un amateur de poésie brillante, raffinée et sensuelle, tandis que sa science de la strophe, la pureté de sa langue et son goût de la construction montrent qu'il a parfaitement assimilé la leçon de Malherbe. N'étant guère enclin, en revanche, à donner dans le badinage mondain qui submerge la poésie à partir de 1640, il persiste dans son inspiration haute et hautaine, ce dont témoignent ses recueils *La Lyre* (1641) et *Les Vers héroïques* (1648). Malade, toujours rebelle à l'esprit courtisan et faisant de plus en plus figure d'isolé, malgré son élection à l'Académie française en 1649, il semble s'éloigner peu à peu de ses sympathies libertines et se convertir — conversion dont *L'Office de la Sainte Vierge* (1646) serait l'émouvante expression.

Premières publications en 1626-1627. *La Mer*, 1628. *Les Plaintes d'Acante et autres œuvres*, Anvers, 1633 ; Paris, 1634. *Les Amours* (réédition considérablement augmentée des *Plaintes*), 1638. *La Lyre*, 1641. *L'Office de la Sainte Vierge*, 1646 ; réédition en 1653 sous le titre *Les Heures dédiées à la Sainte Vierge*. *Les Vers héroïques*, 1648. *La Renommée*, 1654. — *Les Plaintes d'Acante*, éd. J. Madeleine, S.T.F.M., 1909 ; rééd. 1984. *Les Vers héroïques*, éd. C. Grisé, Genève, Droz, 1967. *La Lyre*, éd. J.-P. Chauveau, Genève, Droz, 1977. *Œuvres complètes*, 5 vol., Champion, coll. « Sources classiques », 2000-2001.

◆ À MONSIEUR DE CHAUDEBONNE. — Texte composé très probablement en 1625, mais qui n'a été publié que dans *La Lyre*, en 1641 (dont nous reproduisons le texte). En 1625, Tristan est en disgrâce — pour quelles raisons ? il s'interroge (v. 29-30) —, et il est prêt à attendre son retour en grâce retiré dans le château de ses ancêtres (les *vieilles Tours* du vers 33), Solier. Au reste, des documents d'archives attestent la présence de Tristan dans la Marche pendant l'été 1625. Cette ode est une requête auprès d'un de ses amis bien en cour, Claude d'Urre du Puy Saint-Martin, sieur de Chaudebonne (1577 ?-1644), premier maréchal des logis aux Suisses de la garde de Monsieur (Gaston d'Orléans), plus tard chevalier d'honneur de Madame (1627), et par ailleurs hôte assidu de l'hôtel de Rambouillet. Occasion pour le poète d'évoquer sa terre natale, mais surtout de développer, face à l'épreuve, une philosophie stoïque, sinon stoïcienne ; car on peut lui trouver aussi des accents épicuriens, qui ne

sont pas sans rapport avec ceux de Théophile de Viau, qu'il admire tant et qu'il a fréquenté à cette époque. Cette ode est probablement la première composition d'envergure de Tristan, et sa forme (des dizains d'octosyllabes) montre qu'il a aussi su entendre la leçon de Malherbe.

1. Tristan rejoint les accents presque contemporains de la *Lettre de Théophile à son frère* (1624), le dernier poème que Théophile écrivit dans sa prison, et que Tristan eut peut-être loisir de connaître (*Libertins du XVII*[e] *siècle*, Bibl. de la Pléiade, p. 99-107).

2. Le château du Solier, dans la Marche.

3. Thème moral obligé dans l'éloge de la vie champêtre : Tristan reconstitue ici l'innocence de l'univers pastoral.

4. Dans la légende (Ovide, *Métamorphoses*, VII, v. 704-710), c'est en vain que l'Aurore tente de séduire Céphale, époux fidèle de Procris.

5. *Flame* : nous maintenons la graphie pour la rime.

6. *Fidélité / sincérité* : à la rime, deux mots qui désignent pour Tristan des vertus fondatrices.

7. *Le Laurier*, symbole de la victoire guerrière (*Mars*), *l'Olive*, symbole des œuvres de paix (*Minerve*) ; dans les deux cas, il s'agit de mettre sa plume au service de la gloire d'un prince.

8. *Curieux* : qui suscite l'intérêt, la curiosité.

9. Gaston d'Orléans, qui s'est séparé du poète.

10. Le mot *Anges*, appliqué vraisemblablement aux gentilshommes qui constituent l'entourage de Gaston d'Orléans (Chaudebonne, d'Ornano, Bellegarde, Puylaurens...) ne surprend que si l'on oublie que le poète considère ces personnages comme ses anges gardiens, ses intercesseurs auprès du prince.

11. *Dans demain* : « dans la journée de demain ».

◆ PLAINTE DE L'ILLUSTRE PASTEUR. — *Ibid.* Bien que publiées en 1641, ces stances se rattachent à une inspiration pastorale fort en vogue dix ou quinze ans plus tôt, quand des poètes comme Racan s'efforçaient d'adapter, notamment sur la scène française, les modèles italiens, l'*Aminta* du Tasse, ou le *Pastor Fido* de Guarini. Peut-être Tristan rend-il hommage à Malherbe, « illustre berger » auteur d'une « Plainte sur une absence » (voir p. 894), dont notre poète reprend exactement la formule rythmique et strophique (un sizain composé de trois octosyllabes et de trois alexandrins à rimes *ffmf'f'm'*) qui, dans le cas de Malherbe au moins, s'adaptait à la musique d'une chanson (voir p. 1437, la notule de « Plainte sur une absence »).

1. La *chaste Divinité* est Diane, déesse des forêts et de la chasse.

2. Charite, nom grec des Grâces.

3. Alexandre, autre nom de Pâris, lequel, en enlevant Hélène, épouse de Ménélas, provoqua la guerre de Troie.

4. Allusion au jugement du même Pâris sur le mont Ida.

5. *Se retirer* : « se libérer », « se délivrer ».

6. On serait tenté, dans ces deux vers, de voir passer un souvenir des « Stances de la fontaine d'Hélène » (1572) de Ronsard : « Venez et témoignez combien de fois le jour / Ai-je troublé vos bois par le cri de mes plaintes, / N'ayant autre plaisir qu'à soupirer d'Amour » (v. 42-44).

7. *Objet* : « ce qui s'offre à la vue », « spectacle ».

8. *Die*: « dise », forme contractée souvent utilisée au XVIIe siècle.
9. *Rien ne me valut*: « rien ne me fut utile », « rien ne me servit ».
10. *Gloire*: « réputation ».
11. L'irruption de l'amour dans l'univers pastoral marque la fin de l'innocence première ; c'est sur cette note pessimiste que se termine le premier paragraphe de *L'Astrée*.
12. *Un carreau*: « une grosse flèche » ; image appliquée à la foudre, brandie par Jupiter. — *Poudre*: « poussière ».

◆ LES CHEVEUX BLONDS. — *Les Plaintes d'Acante*, 1633 (édition suivie). Ce sonnet, l'un des premiers du recueil des *Plaintes*, est écrit à la manière de Marino.

1. Dans ces deux vers, peut-être un souvenir de « La Solitude » de Théophile, v. 145-146 : « Je baignerai mes mains folâtres / Dans les ondes de tes cheveux » (voir p. 1009).

◆ LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS. — *Les Plaintes d'Acante*, 1633 ; réédition, avec quelques variantes, dans *Les Amours*, 1638 (c'est la version retenue ici). Cette pièce, aujourd'hui célèbre — surtout depuis que Debussy en mit superbement quelques strophes en musique —, signale, mieux que toute autre, la dette de Tristan envers le Théophile de « La Solitude » (voir le poème, p. 1005, et la notule correspondante, p. 1473-1474) : même forme (quatrains féminins d'octosyllabes à rimes embrassées) et surtout même sujet, pour lequel Tristan trouve un titre beaucoup plus adéquat que celui de « Solitude ». Toutefois, le *baiser* (v. 109) final est peut-être plus mariniste que théophilien.

1. Leçon originelle de cette strophe dans l'édition de 1633 : « Ces roseaux, cette fleur vermeille, / Et ces glaix en l'eau paraissant, / Forment les songes innocents / De la Naïade qui sommeille. »
2. Cette *Histoire*, c'est celle de Philomèle, princesse métamorphosée en rossignol à la suite des violences qu'elle avait subies de la part de son beau-frère Térée.
3. *Parmi ses forts*: dans ses retraites les mieux protégées.
4. *Flame*: graphie utilisée pour la rime.
5. Diane profitait de la nuit (*la Lune*) pour rejoindre le berger Endymion, dont elle était amoureuse.

◆ LA BELLE EN DEUIL. — *Les Plaintes d'Acante*, 1633. Encore un sonnet d'inspiration mariniste. Le premier vers démarque celui d'une *canzone* de Marino, *« La Bella Vedova »*, publiée dans *La Lira* en 1615.

◆ POUR UNE EXCELLENTE BEAUTÉ QUI SE MIRAIT. — *Ibid.* ; repris, en 1638, dans *Les Amours* avec un titre nouveau, « Le Miroir enchanté ».

1. Le chasseur dompté par sa propre image, c'est Narcisse.
2. À rapprocher des vers 3 et 4 des « Cheveux blonds » (voir ci-dessus).

◆ L'AMANT DISCRET. — *Ibid.* ; repris avec un nouveau titre (« L'Amant secret ») dans *Les Amours* en 1638.

1. *Il n'est rien de si rare*: la leçon de l'édition de 1638 est « Il n'est rien de si doux ».
2. *Flame*: cette graphie est appelée par la rime.

◆ LES AGRÉABLES PENSÉES. — *Les Amours*, 1638 (édition suivie). Valery Larbaud a publié en 1923, aux éditions de *La Nouvelle Revue française*, sous le titre collectif *Amants, heureux amants...*, trois histoires d'amour douces-amères, auxquelles il a donné pour titres les incipit de trois pièces empruntées à trois poètes élégiaques du XVIIe siècle qu'il aimait entre tous : Malherbe (*Beauté, mon beau souci...*, début de « Dessein de quitter une dame... », p. 890), La Fontaine (*Amants, heureux amants...*, début de l'épilogue de la fable des « Deux Pigeons », p. 1196), et Tristan (coup d'archet initial du présent sonnet : *Mon plus secret conseil...*).

1. *Une amour* : le genre du mot est indifférent au XVIIe siècle.

◆ LA BELLE GUEUSE. — *Les Vers héroïques*, 1648. Le sous-titre « Madrigal » conféré à ce sonnet — sonnet « libertin », puisque les quatrains sont bâtis sur des rimes différentes, croisées de surcroît — souligne, plus que le caractère galant de la pièce, son appartenance à la mouvance mariniste. De fait, Tristan reprend ici un motif déjà traité par l'Italien bolonais Claudio Achillini (1574-1640).

◆ LE NAVIRE. — *La Lyre*, 1641. Ce sonnet, « libertin » pour la même raison que précédemment, fait partie d'une série de pièces consacrées soit à des descriptions d'œuvres d'art (*ecphrasis*), soit à des traductions ou paraphrases de textes de l'Anthologie grecque. Le motif de l'arbre, transformé en navire, et se trouvant désormais en butte aux quatre éléments déchaînés, se rencontre fréquemment dans l'Anthologie.

1. Tristan se souvient peut-être ici, sans pouvoir le rendre en français, du jeu de mots latin sur *pinus*, qui désigne le pin, mais aussi le vaisseau construit en bois de pin (voir Catulle, LXIV, 1, et Horace, *Épodes*, XVI, 57).

2. *Verds* : le *Dictionnaire* de Furetière (1690) enregistre cette graphie lorsque l'adjectif « vert » a le sens de « [c]ouleur que la nature donne aux herbes, aux plantes et aux feuilles » — la graphie « vert » étant employée lorsque l'adjectif signifie « [q]ui est jeune et vigoureux », « qui n'est pas mûr ».

◆ SUR LE TRÉPAS DE [L'] INFANTE D'ESPAGNE. — *Ibid.* Ce poème (avec une strophe de plus) faisait partie d'un ensemble publié à Anvers en 1634, *La Peinture de Son Altesse Sérénissime.* À la fin de 1633, Tristan séjournait, avec son maître Gaston d'Orléans, lui-même accompagné de sa mère, Marie de Médicis, en exil à la cour de l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II d'Espagne, et gouvernante des Pays-Bas espagnols. Il se préparait à publier une ode en l'honneur de l'Infante, « La Peinture de Son Altesse Sérénissime », lorsque la princière dédicataire mourut ; le poète conçut alors un ensemble où « La Peinture » était suivie de pièces, sonnets et stances, qui, sous le titre de « La Peinture du Trépas de Son Altesse Sérénissime », servait de pendant funèbre au poème encomiastique primitif. Cet ensemble monumental fut ensuite démembré au profit successif de *La Lyre* et des *Vers héroïques.*

1. *Autant comme* : « autant que ».

2. Cette strophe en forme de madrigal galant concerne la jeune épouse de Gaston d'Orléans, Madame, Marguerite de Lorraine.

◆ SONNET. — *Ibid.* Lieu commun, mais rarement traité avec autant de simplicité dans le désenchantement vrai. Le thème est assez récurrent chez Tristan : il s'est souvent plaint de l'absence de « libéralité » de son maître, ce *fils de France* (Gaston d'Orléans) qu'il sert fidèlement *[d]epuis vingt ans entiers* (v. 2).

◆ L'OFFICE DE LA SAINTE VIERGE. — L'essentiel de ce manuel de piété que constitue *L'Office de la Sainte Vierge*, publié en 1646, est constitué par des appels à la pénitence, éclairés par la foi en la miséricorde divine, par l'espérance du renouveau que confère l'adhésion au Christ et par la volonté de *quitter le vieil Adam* (v. 2) et de *devenir un nouvel homme* (v. 3), comme le développe notamment cette prière « Pour le premier jour de l'An ».

1. C'est le péché du *vieil Adam*, qui lui a fait perdre la confiance de son Créateur.

2. *Fors d'adorer* : « excepté si nous adorons ».

3. La Fontaine dira un peu plus tard (« Le Berger et le Roi », fable IX du livre X) : « Deux démons à leur gré partagent notre vie [...] / J'appelle l'un, Amour ; et l'autre, Ambition. »

4. Premier exemple de la grâce divine, fourni par l'Ancien Testament : le passage de la mer Rouge (Exode, XIV).

5. Deuxième exemple : Daniel, jeté dans la fosse aux lions et miraculeusement sauvé par la volonté de Dieu (Daniel, VI).

6. Troisième exemple : les trois jeunes gens jetés dans la fournaise et sauvés à la confusion de Nabuchodonosor (Daniel, III) — motif biblique dont s'inspire aussi Martial de Brive (voir « Des grandeurs de Dieu », p. 1080-1089).

Georges de Scudéry

(1601-1667)

Né au Havre, dans une famille d'origine provençale (et peut-être, plus anciennement, italienne), Georges de Scudéry perd son père en 1613 et est recueilli, avec sa sœur Madeleine (née en 1608), par un oncle, qui l'envoie faire ses études probablement au collège de La Flèche. En 1620, il se rend à Apt, auprès de sa grand-mère paternelle ; c'est là qu'il rencontre Catherine de Rouvère, son premier amour. Entre 1620 et 1627, il accomplit vraisemblablement un voyage à Rome, et, en 1627, on le retrouve au Havre. En 1632, il fait publier à Rouen une édition des *Œuvres* de Théophile, mort deux ans plus tôt ; il y défend dans une « Ode », avec chaleur et courage, celui qui fut condamné et banni. En 1629, il guerroie en Savoie dans les armées de Louis XIII ; en 1630, il quitte l'armée et s'installe à Paris, pour commencer aussitôt une carrière d'auteur dramatique, avec *Ligdamon et Lidias*, représenté à l'hôtel de Bourgogne. Il connaîtra

quelques succès au théâtre, notamment dans la tragi-comédie, en même temps que Corneille, son cadet de cinq ans, auquel il s'opposera violemment en rédigeant pour l'Académie ses *Observations sur le Cid* (1637). Parallèlement, il compose des poésies où se mêlent des influences multiples, celle de Théophile, mais aussi celle de Marino, et celle de Malherbe, sans parler d'une inspiration mondaine qui le sollicite toujours plus depuis qu'il fréquente assidûment l'hôtel de Rambouillet. Quelques semaines avant la mort de Richelieu, auquel il est resté dignement fidèle, il est nommé gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille ; il s'y installe en décembre 1644 ; il y séjournera trois années, avec Madeleine. Rentré à Paris à la fin de 1647, il rassemble ce qu'il juge le meilleur de son œuvre poétique pour publier en 1649 ses *Poésies diverses.* Sa carrière d'auteur dramatique est alors terminée, mais, tout en collaborant avec Madeleine, qu'il aime tendrement, dans ses débuts de romancière, il compose un poème épique, *Alaric, ou Rome vaincue*, qu'il publie en 1654, au moment où il doit s'exiler momentanément en Normandie pour avoir pris le parti de Condé pendant la Fronde. C'est l'époque où il se marie, sur le tard, avec Marie-Madeleine de Martinvast. Mais, dès lors, il fait figure de patriarche démodé et un peu ridicule.

Autres œuvres (à la suite de *Ligdamon et Lidias*), 1631. *Autres œuvres* (à la suite du *Trompeur puni*), 1633. *Autres œuvres* (à la suite du *Vassal généreux*), 1635. *Autres œuvres* (à la suite de *La Mort de César*), 1636. *L'Ombre du grand Armand*, 1643. *Le Cabinet de Monsieur de Scudéry*, 1646. *Poésies diverses*, 1649. *Alaric, ou Rome vaincue*, 1654. *Poésies nouvelles*, 1661. — *Poésies diverses* (2 vol.) et *Autres poésies* (1 vol.), éd. R. Galli-Pellegrini, Bari, Schena et Paris, Nizet, 1983-1984 et 1990. *Le Cabinet de Monsieur de Scudéry*, éd. C. Biet et D. Moncond'huy, Klincksieck, 1991 (ce sont nos éditions de référence).

◆ L'ABSENCE. — *Autres œuvres*, 1631. Ces stances datent de l'époque où Scudéry était tombé amoureux de Catherine de Rouvère en Provence ; elles relèvent de la topique pétrarquiste revisitée par les Italiens modernes.

1. *Travaux* : « peines », « soucis ».
2. *Vainqueur* : la femme aimée, qui a pris entière possession du cœur de l'amant.
3. *Première* : « la première ».
4. *Soins* : « inquiétudes », « tourments ».

◆ DESCRIPTION DE LA FAMEUSE FONTAINE DE VAUCLUSE. — *Ibid.* En rejoignant son poste de gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, à la fin de 1644, Scudéry s'arrêta à Avignon et accomplit en compagnie de sa sœur un pèlerinage à la fontaine de Vaucluse, immortalisée jadis par les amours de Pétrarque et de Laure. Occasion pour lui d'écrire une série de douze sonnets (qui ouvrira majestueusement le recueil des *Poésies diverses* en 1649), où il se livre au plaisir de la description et surtout à la célébration du génie du fondateur de la lyrique amoureuse moderne, et, à travers lui, de la création poétique.

1. *Signalée* : « réputée », « renommée ».

2. *Courages* : « cœurs ».
3. *Objet* : la femme aimée que l'amant contemple.

◆ SONNET POUR UNE DAME QUI FILAIT. — *Ibid.* L'un des trente et un sonnets que Scudéry a regroupés pour l'édition des *Poésies diverses* (ils ont, de ce fait, été probablement écrits après 1636, date de la dernière publication de vers par Scudéry et qui mentionnent le nom de Philis ; y passent assez souvent des souvenirs de Marino).

1. Omphale et Déjanire appartiennent bien à la légende d'Hercule, mais seule la première filait et apprit à Hercule à filer.
2. *Galant* : « élégant », « raffiné ».
3. Pallas, déesse protectrice des fileuses.
4. *Objet* : la femme aimée.
5. Philis est assimilée aux Parques, qui filent le destin des humains. Souvenir probable d'un poème de Marino,*« Avvenimento di donna che fila »* , « Avènement de la femme qui file » : *« La bella Parca mia / Sul fuso il fil degli anni miei torcea »* (« Ma belle Parque dévidait le fil de mes années sur son fuseau » ; nous traduisons).

◆ LE CABINET DE MONSIEUR DE SCUDÉRY. — Publié en 1646. Scudéry se piquait d'être un connaisseur en art. Amateur passionné de peinture, il acquit une collection, modeste, vu la faiblesse de ses moyens, mais révélatrice de ses goûts. Goûts qui expliquent l'importance et le nombre de descriptions, paysages, palais, portraits ou scènes de genre, qui émaillent toute son œuvre, et qui l'ont poussé à réunir, pendant son séjour à Marseille, des pièces qui sont autant de descriptions, ou plutôt de transpositions en poésie, d'œuvres plastiques, réelles ou imaginaires. C'est l'origine du *Cabinet*, pour lequel Scudéry dispose, comme tous les humanistes, d'une référence archétypique, les *Tableaux* du sophiste grec du IIIe siècle de notre ère Philostrate (popularisés par la traduction de Blaise de Vigenère, en 1579, souvent rééditée), et d'un modèle plus immédiat chez Marino, auteur d'une *Galeria* (1619-1620). Mais Scudéry n'a de cesse de proclamer son originalité : il veut élever un monument à la gloire de ces artistes, souvent proches dans le temps, voire contemporains, de « ces grands hommes, dont [il] idolâtre les doctes labeurs ». La pièce que nous donnons, « Tout l'œuvre de Callot », est un hommage générique à l'œuvre de Jacques Callot, peintre et graveur nancéien (1592-1635), en qui Scudéry reconnaît le don de rendre immédiatement sensible l'idée qui préside à la conception des êtres et des choses qu'il représente. Callot est ainsi l'incarnation éblouissante du poète, au sens premier et plein du terme : celui qui crée à partir de rien (v. 36-38).

1. L'*estampe* est l'épreuve tirée à partir d'une planche gravée à l'*eau-forte*.
2. En donnant aux atomes, petits corps qui entrent, selon Démocrite et Lucrèce, dans la composition de tous les corps, et à la représentation qu'en fait Callot, *une âme* (v. 17), et en les dotant d'*une intention* (v. 8), Scudéry semble opter pour la conception aristotélicienne qui est la plus communément admise à l'époque, et telle que le poète la résume aux vers 9 et 10.
3. *Industrieux* : « ingénieux », « habile ».

4. *Un autre* : Prométhée, qui déroba le feu au ciel pour animer les hommes qu'il avait créés avec de la glaise.

5. *Austrasie* : nom donné autrefois à la partie orientale du royaume franc, l'Est de la France, où est située la Lorraine, patrie de Callot.

◆ SONNET À MADEMOISELLE DE SCUDÉRY. — *Poésies diverses*, 1649. Scudéry vouait à sa sœur Madeleine, sa cadette de sept ans, une affection toute particulière. C'est ensemble qu'ils élaborèrent les premiers romans qui parurent sous le nom de Madeleine. Le présent sonnet date certainement des années 1647-1648, lorsque, las de leur exil à Marseille, le frère et la sœur rentrèrent à Paris. Georges connut alors certains déboires (voir ici le vers 5) : on lui retira brutalement son gouvernorat de Notre-Dame-de-la-Garde, et les maigres émoluments qui s'y rattachaient.

1. À cette date (1647 ou 1648), alors que l'hôtel de Rambouillet voit ses principaux hôtes disparaître ou se disperser, la voie est ouverte pour d'autres salons. Mlle de Scudéry (qu'on appellera Sapho) ne va pas tarder à ouvrir le sien et à organiser ses fameux samedis. Georges de Scudéry a cependant tendance à anticiper : *Le Grand Cyrus*, qui va lui apporter la gloire, ne commence à paraître qu'en 1649.

La Guirlande de Julie
(1641)

La Guirlande de Julie se compose, dans sa forme définitive (1641), de soixante-deux madrigaux dus à dix-neuf poètes différents. Le marquis de Montausier soupira pendant quatorze ans pour la belle Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, avant de l'épouser enfin en 1645. En 1634, il eut l'idée de convier les poètes qui fréquentaient assidûment la célèbre Chambre bleue de l'hôtel de Rambouillet à l'aider à composer un bouquet de madrigaux exploitant la symbolique des fleurs en l'honneur de sa bien-aimée.

Le manuscrit de l'œuvre, calligraphié par Nicolas Jarry sur vélin et illustré par Nicolas Robert, fut relié par Le Gascon en maroquin rouge à filets et enfermé dans un étui en peau de frangipane ; il fut offert à sa dédicataire en 1641. Texte reproduit dans les *Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade, etc.* (dit *Recueil Sercy* en vers), 5 vol., 1653. — *La Guirlande de Julie*, éd. A. Van Bever, Sansot, 1907.

◆ ZÉPHYRE À JULIE. — Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier (1610-1690), était issu d'une vieille famille noble de Touraine. Soldat valeureux, il était aussi à ses heures un hôte assidu du salon de la marquise de Rambouillet, où il s'éprit passionnément de Julie d'Angennes. Protestant rigide, il avait la réputation d'un très honnête

homme, mais austère et brusque dans ses manières (une tradition veut qu'il ait servi de modèle à Molière pour le personnage d'Alceste). En 1664, il devint duc et pair, et, en 1668, gouverneur du Dauphin. Le présent madrigal sert de dédicace à La Guirlande.

1. Le Permesse est l'un des ruisseaux arrosant le Parnasse.

◆ LA ROSE. — Germain Habert (1615-1654?) entra dans les ordres et devint abbé de Cerisy en Normandie. Poète et bel esprit, il fut membre de l'Académie, et fréquenta les salons parisiens.

◆ LE LIS. — Gédéon Tallemant des Réaux (1619-1692) est surtout connu aujourd'hui pour ses *Historiettes*. Mais il écrivit aussi des vers pour les membres de la société mondaine qu'il fréquenta toute sa vie.

◆ LES SOUCIS ET LES PENSÉES. — Pour Malleville, voir ci-dessus, p. 1487-1488.

Adam Billaut

(1602-1662)

Né et mort à Nevers, où il était maître menuisier, cet autodidacte talentueux eut la chance d'exercer son métier dans cette même ville où se tenait la cour des Gonzague, et d'être remarqué en particulier par la princesse Marie, protectrice des poètes (de Saint-Amant, en particulier) ; celle-ci, qui brilla ensuite dans les salons parisiens avant de devenir reine de Pologne en 1645, réussit à entraîner son poète neversois à Paris en 1638. Là, protégé par l'abbé de Marolles, il fut accueilli par toute la confrérie des poètes, qui le célébrèrent à l'envi, non sans malice quelquefois — Scudéry alla jusqu'à le sacrer le « Virgile de Nevers ». Vite lassé par le milieu parisien, il rentra à Nevers, où il termina paisiblement ses jours, continuant à écrire des vers (qui furent recueillis après sa mort) et exerçant son métier de menuisier. Il composa surtout des pièces de circonstance, ce en quoi sa poésie est assez représentative de cette poésie mondaine qui fleurit au milieu du siècle et n'a guère d'autre ambition que d'accompagner la vie de la haute société. Mais maître Adam se signale par la variété de son inspiration (poésie de cour, vers de ballet, vers bachiques, poésie galante...) et par un métier solide et souple, auquel ses confrères patentés surent rendre hommage : ainsi son recueil *Les Chevilles* (1644) est précédé de soixante-dix hommages, où brillent les plus grandes plumes du moment.

Quelques vers en plaquettes isolées dès 1638-1639. *Les Chevilles de maître Adam, menuisier de Nevers*, Paris, Toussaint Quinet, 1644 ; réédition à Rouen en 1654. *Le Vilebrequin de maître Adam, menuisier de Nevers*, Paris, 1663.

◆ VERS POUR MADAME LA PRINCESSE ANNE [...]. — *Les Chevilles de maître Adam*, 1644. Vers écrits pour un ballet probablement dansé à Nevers à la cour des Gonzague, où, à côté de la princesse Marie, brillait sa jeune sœur Anne. Née en 1616, cette dernière eſt plus connue aujourd'hui sous le nom de la Palatine, nom qu'elle acquit en épousant en 1645 le comte palatin Édouard de Bavière. C'eſt elle dont Bossuet prononcera, en 1684, l'oraison funèbre.

1. *Empêcher à* : « interdire à ».
2. *Appareil* : ici, « magnificence », « éclat ».
3. *Amathonte* : ville de Chypre, île consacrée à Vénus ; c'eſt là que la légende situait les amours de Vénus et d'Adonis, lui-même originaire de cette île.
4. *À mon desçu* : « à mon insu ».

◆ LES AMOURS DE DIANE ET D'ENDYMION [...]. — *Ibid.* Le ton grivois donné à ce rondeau, genre mondain par excellence, n'a rien d'exceptionnel (comparer avec Voiture ou Benserade, par exemple).

Le Moyne

(1602-1671)

Pierre Le Moyne, entré dans la Compagnie de Jésus à Nancy en 1619, a enseigné au collège de Clermont à Paris de 1638 à 1650, puis à la maison professe des jésuites de la rue Saint-Antoine. Prédicateur, moraliſte (ses *Peintures morales*, en 1643, ont un grand retentissement) et théologien, il se mêle aċtivement aux controverses du moment ; c'eſt alors que sa *Dévotion aisée* (1652) lui attire les foudres du jeune Pascal dans la onzième Provinciale. Écrivain d'une grande fécondité, il met sa plume au service de son apoſtolat ; affirmant, dans le *Discours de la Poésie*, qui précède les *Hymnes*, que la poésie « nous a été envoyée pour nous donner des hautes Idées de Dieu, et nous en faire de grandes images », il s'adonne tant à la poésie « théologique » (les *Hymnes de la sagesse divine et de l'amour divin*, 1641) qu'à la poésie « héroïque » et pieuse (*Saint Louis, ou le Héros chrétien*, 1653).

Outre les œuvres que l'on vient de citer, on retiendra les *Poésies* (1650) et les *Œuvres poétiques* (1671). — *Hymnes de la sagesse divine et de l'amour divin*, éd. A. Mantero, Le Miroir volant, 1986.

◆ HYMNES DE LA SAGESSE DIVINE ET DE L'AMOUR DIVIN. — 1641 ; *Hymne second*.

1. Si les deux hymnes « de la sagesse divine » exploitaient l'image de la lumière, les deux hymnes « de l'amour divin » exploitent celle du feu, représentation de l'Esprit-Saint.

2. Le *plus haut Firmament*: le ciel empyrée, séjour des anges et des bienheureux.
3. Dans les *Peintures morales* (II, VII, 1), Le Moyne écrit que les astres « sont dans le ciel comme des glaces qu'on aurait attachées aux machines d'une Scène roulante ».
4. Le *grand Planète* : le soleil.
5. Les ailes et les *yeux* sont les attributs symboliques des séraphins et des chérubins.
6. L'*œil* s'ouvre à la sagesse, et le *cœur* à l'amour.
7. Ce sont les anges qui commandent les mouvements des astres.
8. Le Vautour, en astronomie, désigne aussi bien la constellation de l'Aigle que celle de la Lyre.
9. Le Cygne (la forme *Cine* est conservée pour la rime), encore une constellation de l'hémisphère septentrionale.
10. *Vaisseau* : étymologiquement, « petit vase », « récipient ». — Selon saint Thomas, les hommes peuvent, par leurs mérites, accéder au rang des anges, *trône[s]* (un des trois ordres parmi les trois chœurs de la hiérarchie angélique) ou *séraphins*.
11. On pense à l'*épée ardente* des chérubins gardant l'entrée du Paradis perdu (Genèse, III, 24).
12. Le déluge où les eaux se précipitent et se fondent avec les eaux des océans.
13. Représentation symbolique de la compétition entre l'Amour, secourable, et la Justice, impitoyable.
14. L'arc-en-ciel, qui, dans la Genèse (IX, 12-17), scelle l'alliance de Dieu avec l'humanité sauvée du Déluge.
15. Moïse et le buisson ardent.
16. Dieu conduit les Hébreux hors d'Égypte par une colonne de nuée le jour, et une colonne de feu la nuit (Exode, XIII, 18-22).
17. Le passage de la mer Rouge (Exode, XIV, 21-22).
18. Le salut des Hébreux, et la mort des Égyptiens (Exode, XIV, 24-28).
20. Le Christ, nouvel Adam ; de plus, une antique tradition voulait qu'Adam ait été enterré sur le lieu du Calvaire.
21. Le Christ, après sa mort, est descendu aux Enfers pour ressusciter les morts (Matthieu, XXVII, 52-53).
22. Le Moyne retrouve là l'antithèse chère à tous les poètes religieux de son temps.
23. Le Phénix.

Rampalle

(1603 ? - 1660 ?)

Daniel de Rampalle est né à Sisteron au début du siècle ; son père était avocat. Il semble qu'il ait vécu à Paris, mais peut-être aussi par moments en Provence, son pays natal. Il se fit connaître en 1630 en

faisant représenter à l'hôtel de Bourgogne une tragi-comédie, *La Belinde*; très féru de poésie italienne, très sensible au courant mariniste, il écrivit et publia dès les années 1630 des *Idylles*, à l'imitation de Marino et de Girolamo Preti, qu'il rassembla en recueil en 1648. Parallèlement, il s'intéressait à la littérature espagnole et publia une traduction de nouvelles de Montalvan. Il fit jouer encore une tragédie, *Dorothée*.

La Belinde, Lyon, 1630. *Nouvelles* de Perez de Montalvan (trad.), 1644. *Les Idylles*, 1648. *Dorothée*, Lyon, 1658.

◆ LA NYMPHE SALMACIS. — Publication isolée de cette idylle, sous le titre *L'Hermaphrodite*, en 1639; recueillie en 1648 dans le volume des *Idylles*; c'est l'édition que nous reproduisons. Cette pièce, par sa riche ornementation et sa sensualité (bien que dans sa préface, Rampalle prétende s'être efforcé de moraliser ses modèles italiens pour les adapter au goût français), témoigne d'une esthétique mariniste; le poète revendique même d'être le premier à avoir acclimaté le genre de l'idylle héroïque en France (en fait, Saint-Amant l'a précédé sur cette voie). « La Nymphe Salmacis » est imitée du poète mariniste Girolamo Preti, lequel s'inspire d'Ovide et de ses *Métamorphoses* — au livre IV, v. 285-388, est racontée l'histoire merveilleuse du jeune Hermaphrodite, séduit par la nymphe Salmacis au point de ne former plus avec elle qu'un être bisexué. Le fragment reproduit ici raconte comment Hermaphrodite découvre le paysage idyllique où Salmacis déploie ses sortilèges.

1. *Objet*: ce qui se présente aux yeux, spectacle.
2. *L'ayant*: le pronom désigne Hermaphrodite.
3. Pactole, fleuve de Lydie, en Asie Mineure, qui charriait des pépites d'or.
4. *Cinabre*: sulfure de mercure, de couleur rouge vermillon; par extension, rouge vermillon.

Cotin

(1604-1682)

Né probablement à Paris, Charles Cotin, après de solides études, entra dans les ordres, tout en fréquentant les salons, notamment l'hôtel de Rambouillet, où il se fit une réputation à la fois de docte et d'homme d'esprit, ce qui lui valut d'entrer à l'Académie française. Lorsqu'en 1638 il mit à la mode le poème-énigme, il eut sans doute l'impression, si l'on en juge par son *Discours sur les énigmes*, de faire œuvre, au-delà du simple jeu mondain, d'authentique poète — de celui qui, selon la tradition humaniste, use de figures, de métaphores et d'allégories pour pénétrer le réel, « plaire » et « profiter » à son lecteur tout ensemble. Vers la fin de sa carrière, il eut à subir les

sarcasmes de Boileau, et surtout la satire féroce que fit de lui Molière à travers le Trissotin des *Femmes savantes*. Mais peut-être valait-il mieux que cette caricature grotesque : à défaut d'être vraiment poète, il était au moins un impeccable rhétoricien.

Recueil des énigmes de ce temps (avec le *Discours sur les énigmes*), 1638. *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650. *Les Poésies chrétiennes*, 1657. *Œuvres mêlées*, 1659. *Œuvres galantes en prose et en vers*, 1663.

◆ *Je ressemble au torrent...* — *Œuvres mêlées*, 1659. Une de ces « Énigmes » dont l'auteur donne la clef en note.

1. Milon de Crotone, célèbre athlète grec. — Alcide, autre nom d'Hercule, fils d'Amphitryon, lui-même fils d'Alcée.

◆ *Mon corps est sans couleur...* — *Ibid.*

1. Apelle est un peintre célèbre du temps d'Alexandre le Grand.

Cyprien de la Nativité

(1605-1680)

André de Compans naquit à Paris. Après de solides études et un voyage en Orient, il entra en 1632, à Paris, chez les carmes déchaussés (du Carmel réformé par saint Jean de la Croix, en Espagne, à la fin du XVIe siècle) sous le nom de Cyprien de la Nativité de la Vierge. Théologien, prédicateur, auteur de nombreux ouvrages, il se fit aussi une spécialité de la traduction, notamment des grands mystiques espagnols, ses maîtres spirituels. Sa traduction des *Cantiques spirituels* de saint Jean de la Croix (ces textes, composés entre 1578 et 1584, ont paru pour la première fois dans une traduction française de René Gaultier en 1622, avant leur première publication dans l'original espagnol en 1630) met en lumière, en même temps que sa virtuosité dans l'art de la traduction, la singularité de son talent de poète mystique. Un poète que Paul Valéry a sacré un jour comme « l'un des plus parfaits poètes de France ».

Les Œuvres spirituelles du bienheureux père Jean de la Croix [...], le tout traduit en vers français, 1641. *Les Œuvres de la sainte mère Thérèse de Jésus*, 1644. — *Les Cantiques spirituels de saint Jean de la Croix*, traduction en vers français par le R. P. Cyprien, O. C. D., Rouart, 1941, avec une préface de Paul Valéry, reproduite dans *Variété V* (numérotée III dans l'édition des *Œuvres* de la Bibliothèque de la Pléiade) ; rééd. Desclée de Brouwer, 1967.

◆ CANTIQUE DE L'ÂME [...]. — *Les Œuvres spirituelles du bienheureux père Jean de la Croix*, 1641. Sous le titre de *Cantique de l'âme où elle chante*

l'heureuse aventure qu'elle a eue à passer par l'obscure Nuit de la Foi, en nudité et purgation, à l'union de son bien-aimé, repris méticuleusement de l'original espagnol, le père Cyprien présente une traduction d'une remarquable fidélité (le passage de l'original espagnol au français l'oblige cependant à substituer des sizains, il est vrai isométriques, à des quintils hétérométriques) de la célèbre *Noche oscura* (« Nuit obscure ») de saint Jean de la Croix, prolégomène à toute expérience mystique, qui se souvient de l'expérience amoureuse du Cantique des cantiques et de ses parfums d'Orient.

1. Le texte original porte « coy », peut-être une forme syncopée de « coye », féminin attesté au XVII[e] siècle, à côté de « coite ». Nous rétablissons un féminin, *coite*, qui a l'avantage de supprimer l'hiatus.

Godeau

(1605-1672)

Né à Dreux, d'une famille de riche bourgeoisie, Antoine Godeau fut très tôt introduit par son parent Conrart dans les milieux littéraires parisiens et dans les salons, notamment à l'hôtel de Rambouillet, où sa petite taille lui valut le surnom de « Nain de Julie » — Julie d'Angennes, la dédicataire de *La Guirlande de Julie* (voir p. 1120). Il fit partie aussi, aux alentours de 1625, du groupe des Illustres Bergers, autour de Colletet. Mais, après avoir rencontré Malherbe chez la marquise de Rambouillet, il devint un malherbien si fervent qu'il écrivit un *Discours sur les Œuvres de Monsieur de Malherbe*, qui servit de préface à la première édition collective (posthume) des œuvres du maître en 1630. Il appartint à l'Académie dès sa fondation ; homme de salon, il brilla dans les genres mondains à la mode, mais il retint de Malherbe, sinon l'exigence de concision et de densité — il était plutôt prolixe —, du moins celle de clarté, et le goût d'une poésie où le plaisir est subordonné à l'utilité morale et à l'efficacité du sens. Lorsque la faveur de Richelieu eut fait de lui, de manière inattendue, un prêtre et un évêque — il devint en 1636 évêque de Grasse et de Vence — et qu'il se donna avec beaucoup de foi et de conviction à ses nouvelles fonctions (il tint, par exemple — fait rare à l'époque —, à résider ordinairement dans son lointain diocèse), il se fit un devoir de mettre ses talents de poète au service de sa foi et de son ministère. Dès lors, son inspiration est exclusivement religieuse, et il accumule les sonnets chrétiens, les paraphrases de psaumes et de cantiques, les méditations, les vies de saints, et se risque même, en 1654, avec son *Saint Paul*, à l'épopée chrétienne.

En 1633, Godeau fait paraître des œuvres d'inspiration profane (notamment une *Ode au roi*) et une première édition d'*Œuvres chrétiennes* (d'autres éditions, considérablement augmentées, se succéderont en 1641, 1646, 1654, 1660) ; à partir de 1635 sont publiés les

paraphrases de psaumes, les paraphrases de saint Paul, divers poèmes religieux (« La Grande-Chartreuse », « Les Fastes de l'Église », « La Sainte-Baume », « La Sorbonne »...) ; en 1654 paraît *Saint Paul*, « poème chrétien » en cinq livres. Un certain nombre de pièces, profanes ou sacrées, restent encore de nos jours manuscrites (on peut en trouver reproduites en nombre dans *Antoine Godeau. De la galanterie à la sainteté*, actes des journées du Tricentenaire, Grasse, 1972, éd. Y. Giraud, Klincksieck, 1975).

◆ SUR L'ADORATION DES TROIS ROIS. — *Poésies chrétiennes*, 1646. C'est précisément dans cette édition que parut pour la première fois une série de sonnets, dont celui-ci, inspirés par des épisodes de la vie du Christ tels que les rapportent les Évangiles.

◆ BIENHEUREUX CEUX QUI SONT PERSÉCUTÉS POUR LA JUSTICE [...]. — *Ibid.* Paraphrase d'un verset de l'évangile des Béatitudes (Matthieu, v, 10-12).

◆ PARAPHRASE SUR LE PSAUME CXII [...]. — *Ibid.* Le numéro du psaume est celui qu'il porte dans la Vulgate. Tout au long de sa vie de prêtre, Godeau s'est employé à traduire et à paraphraser le psautier. L'édition de 1672 donnera de la présente paraphrase une version un peu différente, plus éloquente.

◆ LA GRANDE-CHARTREUSE. — Publication en plaquette in-4° en 1650. Au cours de ses voyages entre Paris, où il revenait régulièrement, et ses diocèses provençaux, Godeau eut l'occasion de faire halte au couvent de la Grande-Chartreuse, où les moines vivaient toujours selon la règle de leur fondateur, saint Bruno (1035-1101). Godeau, qui s'était fait autrefois le chantre de la solitude pastorale, s'est contenté de christianiser son inspiration pour exalter la vie des chartreux et la difficile règle de saint Bruno, pour décrire, d'une certaine manière, son itinéraire personnel qui est allé des plaisirs du monde à l'ascèse, et pour exprimer une aspiration profonde et sincère à l'humilité et à la retraite. Nous reproduisons la fin de ce poème qui compte 326 alexandrins.

1. Le chant des moines est *lugubre*, peut-être parce que le chant monastique, dans sa nudité, n'est pas familier à Godeau, mais surtout parce qu'il exprime cette mort au monde qu'organise la règle monastique.

2. Godeau exprime ici son aversion à l'égard des controverses dans lesquelles s'épuisaient souvent les théologiens de son temps.

3. *Celle* : ensemble des cellules des moines, monastère.

4. Godeau est un évêque très scrupuleux de Grasse et de Vence.

Corneille

(1606-1684)

Au dire même de son émule Jean Racine, Pierre Corneille fut le fondateur du théâtre moderne en France. Homme de théâtre avant tout, il est aussi un grand poète lyrique. Ce qui frappe chez lui, c'est l'unité tranquille et fièrement assumée du dessein, sous-tendu par une vie intérieure d'une puissante intensité. Il gonfle tout son théâtre — et pas seulement dans les stances qui ornent les pièces de ses débuts (jusqu'à *Polyeucte*) — d'un lyrisme qui prend en charge tous les sentiments et les passions. Poète galant à ses heures, il manifeste cependant ses dons de poète lyrique surtout dans une des œuvres religieuses les plus importantes du siècle ; il a, en effet, traduit et paraphrasé des psaumes et les hymnes du bréviaire, et traduit en quatre livres *L'Imitation de Jésus-Christ* (pas moins de 13 205 vers).

Mélanges poétiques (à la suite de la tragi-comédie *Clitandre*), 1632. *Les Quatre Livres de L'Imitation de Jésus-Christ traduits et paraphrasés en vers français*, 1651-1656. *L'Office de la Sainte Vierge*, 1670. Dernière édition collective de son théâtre, 1682.

◆ CHANSON. — *Mélanges poétiques*, 1632. Éloge fanfaron du « change ». Le héros ressemble à l'Hylas de *L'Astrée*, chantre de l'inconstance campé en face du fidèle Céladon, et, par avance, à l'Alidor de *La Place royale* (pièce jouée en 1633-1634).

◆ LA VEUVE OU LE TRAÎTRE TRAHI. — Comédie jouée en 1631-1632 ; acte III, sc. VIII, v. 1117-1156.

1. *L'aveugle outrecuidé*: l'Amour (représenté souvent avec les yeux bandés), par nature téméraire, et qui n'accepte pas de se laisser guider par des considérations de fortune et de disparité sociale.

◆ POLYEUCTE MARTYR. — Tragédie jouée en 1642-1643 ; acte IV, scène II, v. 1105-1154. Comme dans l'exemple précédent et fameux du *Cid* (stances de Rodrigue à l'acte I), les stances, moment lyrique par excellence (ce que désigne clairement la forme strophique), s'intègrent en même temps parfaitement à l'action ; elles consacrent ici, en effet, le détachement définitif du héros *de la chair et du Monde* et son unique aspiration désormais aux *saintes douceurs du Ciel*.

1. L'empereur de Rome, dont Polyeucte prophétise la perte prochaine.
2. Polyeucte prête à son beau-père Félix le calcul machiavélique qui consisterait à le faire périr, lui, Polyeucte, pour donner sa fille Pauline à Sévère, le protégé de l'empereur.

◆ L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — 1656 ; livre III, chap. XXXVII. Dans *L'Imitation*, attribuée au mystique allemand Thomas a Kempis (XIVe siècle), où le chemin qui conduit à Dieu est présenté à travers trois étapes (purification, illumination, union), Corneille pouvait retrouver, transposée, la préoccupation qui est sans doute la ligne de force de son théâtre : le souci qu'ont ses héros de se purifier et de se détacher du monde pour s'élever par étapes jusqu'à la vérité de leur être. Dans *L'Imitation* de Corneille, chaque chapitre est précédé d'un emblème (ici le sacrifice d'Abraham) suivi d'une sentence qui en résume le sens (ici *Resigna te*, c'est-à-dire, comme il est dit au vers 3906 : *Quitte, résigne-toi, déprends-toi de toi-même*).

1. À l'âme inquiète du fidèle est dévolue cette courte strophe en décasyllabes, l'ampleur du dizain hétérométrique étant réservée au divin guide.
2. *Fruitive* : mot insolite, peut-être forgé par Corneille.

Bussières

(1607-1678)

Né à Villefranche-sur-Saône, Jean de Bussières mourut à Lyon. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1631, il exerça les fonctions de recteur à Mâcon, puis à Lyon. Il écrivit des vies de saints, des ouvrages historiques, des méditations chrétiennes en prose, et aussi des poésies, en latin et en français. Ses poèmes, réunis dans *Les Descriptions poétiques* (Lyon, 1649), ont l'allure de descriptions, qui rappellent par leur minutie et la faculté d'émerveillement qu'elles recèlent parfois *Les Merveilles de la nature* du père Binet, jésuite lui aussi. Ces descriptions ont vertu emblématique et pédagogique : la poésie se veut accompagnement de la vie intérieure et aliment de la conscience morale.

Les Descriptions poétiques, réédition par G. R. Hope, Paris-Seattle-Tübingen, « Biblio 17 », n° XXXIII, 1990.

◆ LA NEIGE. — *Les Descriptions poétiques*, 1649, pièce XXII. Le sous-titre « Élégie » renvoie à la forme : il s'agit d'un discours en alexandrins à rimes suivies, au cours duquel le poète développe l'emblème qu'il a choisi pour faire l'éloge d'une vertu : ici la chasteté.

1. *Lames* : le poète prolonge la métaphore métallique, introduite par le mot *Argent* ; voir encore le vers 20.
2. *Nymphe* : la neige est assimilée à une figure gracieuse de la mythologie.
3. *Autans* : vents chauds qui provoquent le dégel.
4. *Résoudre* : « dissoudre ».
5. *Poudre* : « poussière ».

Labadie
(1610-1674)

Né à Bourg-en-Guyenne et mort à Altona, en Suède, Jean de Labadie a connu un parcours rare à son époque : d'abord membre actif et éminent de la Compagnie de Jésus, dans le diocèse d'Amiens, il se convertit avec éclat, après 1640, au protestantisme, et devient un controversiste très actif. La charge de pasteur qu'il assume successivement à Montauban, à Orange, à Gênes, et, pour finir, à Middelburg aux Pays-Bas, ne l'empêche pas d'écrire une œuvre très abondante (une cinquantaine de titres) qui s'étend sur toute sa carrière : œuvre de théologie et de controverse religieuse, œuvre pastorale, mais aussi œuvre poétique — essentiellement des quatrains groupés par dix en 146 « décades » (réunies elles-mêmes en différents « exercices ») — dont l'élévation mystique est proche de celle de Claude Hopil (voir p. 966-973) et de François Malaval (voir p. 1215-1218).

Odes sacrées sur le très adorable et auguste mystère du Saint-Sacrement de l'autel, Amiens, 1642. *Quatrains de piété*, Orange, 1658. *Sainte décade de piété chrétienne*, Genève, 1659. *Le Chant royal du roi Jésus-Christ*, Amsterdam, 1670. *Saintes décades de quatrains de piété chrétienne* (Ire et IIe parties) et *Poésies sacrées de l'amour divin*, Amsterdam, 1680 (c'est sur cette édition que nous nous appuyons).

◆ DE LA VUE DE DIEU SOUS CE NOM : CLARTÉ OU LUMIÈRE [...]. — *Saintes décades de quatrains de piété chrétienne*, 1680, Ire partie, exercice I, décade X, p. 16.

1. *Avoir... éclaté* : « être apparu », « s'être manifesté ».
2. *Flame* : nous maintenons la graphie pour l'exactitude de la rime (voir aussi au vers 40).
3. Allusion à la légende d'Icare.

◆ SUR LA VUE ET LE SENTIMENT QUE L'ÂME A OU PEUT AVOIR DE DIEU [...]. — *Ibid.*, exercice IV, décade XXVIII, p. 141.

1. *Dards* : image traditionnelle dans la lyrique pétrarquiste ; cf. *appas* (v. 2), *œillades* (v. 5)...
2. Le Cantique des cantiques, dont les images sensuelles offrent un moyen privilégié aux poètes religieux pour suggérer l'ineffable de l'expérience mystique.
3. *Parquet* : sens premier du mot, « compartiment dans un pré ».

Charles Beys

(1610-1659)

Né à Paris, Beys révéla très tôt des dons de plume. Soupçonné (à tort) d'avoir écrit un libelle contre Richelieu, il passa quelques semaines à la Bastille. Bon vivant, ami de Colletet, de Saint-Amant, de Scarron, il se fit remarquer surtout par ses pièces de théâtre — notamment *L'Hôpital des fous* (1635), repris dix-huit ans plus tard sous le titre *Les Illustres Fous* —, et par des poésies où il s'adonne à une inspiration familière et joyeuse, qui deviendra burlesque le moment venu.

Les Œuvres poétiques, 1651. *Les Odes d'Horace en vers burlesques*, 1652. — *Les Odes d'Horace en vers burlesques*, éd. A. Lebois, Avignon, Aubanel, 1963.

◆ À SEXTIE. — *Les Odes d'Horace en vers burlesques*, 1652. Beys a adapté, en un style plus familier que proprement burlesque, une ode célèbre d'Horace (I, IV), qui se recommande déjà par sa légèreté et dont il place le début en épigraphe.

1. *Les gigues* : « les jambes ».
2. *Coupeaux* : « sommets ».
3. *Bavolets* : coiffes de Picardie, à la mode au XVIIe siècle.
4. *Cinq pas* : figure de danse ancienne. Ronsard la mentionnait déjà dans un sonnet des *Amours* (sonnet CXXXVI de l'édition Laumonier), mais pour créer une équivoque avec les cinq points de l'amour. (Voir aussi Mathurin Régnier, satire V, v. 220.)
5. *Mugueter* : « faire le galant, le cajoleur, tâcher de se rendre agréable à une dame » (Furetière).
6. Guillaume, Jean, Grégoire et Charle (écrit sans *s* pour la rime) sont-ils des noms de fantaisie ? Peut-être, mais Beys peut penser à ses amis Colletet (Guillaume), Rotrou (Jean), et à lui-même.

Scarron

(1610-1660)

Pour la postérité, Paul Scarron restera à juste titre l'auteur d'un des chefs-d'œuvre de la littérature romanesque, *Le Roman comique* (1651 et 1657) qui, fort de l'exemple espagnol, est un jalon important

dans l'histoire du roman moderne. Pour les contemporains, il fut aussi un auteur très estimé de tragi-comédies et de comédies, et le chef de file incontesté, souvent imité, mais resté inégalé, de la poésie burlesque, qui fit fureur à la fin des années 1640 et au début de la décennie suivante — poésie dont *Le Virgile travesti* constitue le modèle. Mais le talent multiforme et la générosité sympathique de Paul Scarron vont bien au-delà de cette forme d'expression en vers, où une société cultivée s'amuse avec plus ou moins de délicatesse aux dépens des auteurs et œuvres révérés de l'Antiquité classique : homme du monde élégant et spirituel, issu de la bonne bourgeoisie parisienne, Scarron, cloué sur une chaise à partir de 1638 (à vingt-huit ans) par un mal implacable qui fit de lui un être difforme et souffrant, eut le rare courage de faire face en tenant, avec l'aide de sa jeune épouse, Françoise d'Aubigné (future marquise de Maintenon et épouse morganatique de Louis XIV), un brillant salon à Paris, et en animant la société mondaine avec les trésors de son esprit et de son humour ; esprit et humour qui passent, certes, dans les meilleurs moments de sa poésie proprement burlesque et parodique (dont il se lassa lui-même assez vite, du reste), mais que l'on apprécie mieux encore dans cette poésie légère, fruit des circonstances de la vie quotidienne, dont nous donnons ici quelques échantillons.

Dès 1631, Scarron a accordé une pièce de vers liminaire à son collègue Scudéry. *La Foire de Saint-Germain*, 1643. *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643. *Suite des « Œuvres burlesques »*, 1644. *Le Typhon ou la Gigantomachie*, poème burlesque, 1644. *La Suite des « Œuvres burlesques », seconde partie*, 1647. *Le Virgile travesti*, poème burlesque, 1648 à 1652. *Les Œuvres burlesques..., troisième partie*, 1651. *Les Œuvres*, 1654. — *Poésies diverses*, éd. M. Cauchie, 2 tomes en 3 volumes, S.T.F.M., 1947-1961 (c'est notre édition de référence). *Le Virgile travesti*, éd. J. Serroy, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1988.

◆ À MADEMOISELLE DE LENCLOS. — *Recueil de quelques vers burlesques*, 1643. Scarron fut toujours sincèrement attaché à Anne (dite Ninon) de Lenclos (1620 ?-1705), qui commençait alors une brillante carrière mondaine, en courtisane ne dédaignant pas le scandale, mais aussi en femme d'esprit et de culture.

1. Scarron est-il sérieux, ou déjà gentiment impertinent, quand il souhaite à Ninon, tôt émancipée, de trouver un bon mari ? On pourra se reporter à ce sujet aux *Historiettes*, certes volontiers médisantes, de Tallemant des Réaux (*Historiettes*, Bibl. de la Pléiade, t. II, « Ninon »).

◆ LE CHEMIN DU MARAIS AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN. — *Ibid.* Cette pièce, écrite au printemps 1643, se nourrit de l'humour dont Scarron essaie, depuis cinq ans déjà, de farder le mal terrible qui a fait de lui un infirme.

1. *Cher / cacher* : rimes dites « normandes » ; même phénomène (*marcher / cher*) aux vers 35-36.
2. *Carmes* : « vers », « poésies ».

◆ STANCES POUR MADAME DE HAUTEFORT. — *La Suite des « Œuvres burlesques ». seconde partie*, 1647. Marie de Hautefort (1616-1691), dame d'atour de la reine, et qui fut un moment la favorite de Louis XIII, était l'amie et la protectrice de Scarron. En 1646, elle avait épousé le maréchal de Schomberg. Hommage gentiment impertinent à une amie, qui permet une fois de plus à Scarron de tenter de sourire de son infirmité.

1. *Le cercle* : l'entourage immédiat de la reine.

2. Le « [d]roit de *tabouret* est un des premiers honneurs du Louvre, qui n'appartient qu'aux duchesses, qui ont droit de s'asseoir sur un tabouret chez la reine pendant qu'elle tient son cercle » (Furetière). Mme de Hautefort avait acquis ce droit en devenant duchesse.

◆ *Un amas confus de maisons...* — *Les Œuvres*, 1654. Croquis satirique de la rue parisienne ; mais, fin connaisseur de la littérature espagnole, Scarron se serait aussi inspiré, pour ce faire, d'un sonnet de Luis de Gongora.

1. *Crottes* : « ordure », « boue ».

◆ LA RELATION VÉRITABLE [...]. — Poème paru en plaquette, assorti de quelques pièces brèves, en 1648. Voiture fut enterré le 26 mai 1648 (voir sa Notice, p. 1490). Scarron adresse à ses amis poètes, Ménage et Sarasin, une relation burlesque de la bataille qu'aurait engendrée la mort de Voiture entre Apollon, les Muses et les poètes d'une part, et les Parques d'autre part, bataille dont Jupiter s'offusque ; c'est à ce moment que commence le fragment retenu ici.

1. *Lui* : Jupiter, qui vient d'intervenir pour séparer les combattants.

2. *Préoccuper* : verbe employé absolument, au sens de « prévenir », « s'affirmer le premier ».

3. *Versificature* : mot plaisamment forgé par Scarron.

4. *Vous êtes un bon violon* : formule ironique, équivalant à « vous ne manquez pas de toupet ».

5. En musique, *faire un prélude* c'est, proprement, exécuter quelques notes pour *prendre [le] ton* (v. 244), trouver le ton juste.

6. Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.), censeur des mœurs dissolues et des modes nouvelles.

7. La rime *respect* / *bec* semble montrer que *bec* se prononçait *bé* (comme dans *béjaune*).

8. *Marchant* (pour *marchand* à cause de la rime) ; « [o]n dit qu'un homme sera mauvais *marchand* d'une chose, quand il fait quelque affaire où il y aura à perdre, quand il fait une action dont il aura sujet de se repentir » (Furetière).

9. Allusion obscure.

10. V. 291-298 : Scarron rend hommage à son ami François Sarasin (voir p. 1170-1173), qui venait de célébrer à sa façon la mort de Voiture par une *Pompe funèbre*, où il décrivait, en prose et en vers, un cortège où se pressaient pêle-mêle des cupidons incapables de tenir leur sérieux et des animaux tout fiers d'avoir figuré dans les badineries poétiques de Voiture, et se refusait comme lui à donner dans la convention pompeuse.

11. Utilisation parodique de la formule liturgique, mais qui résume

bien, en définitive, la philosophie de Scarron : il faut savoir accepter la mort, c'est-à-dire assumer modestement les limites de sa condition.

◆ ÉPITAPHE. — Publication posthume, juste après la mort de Scarron (6 octobre 1660), dans une plaquette regroupant quelques petites pièces sous le nom de *Testament de M. Scarron, son épitaphe et son portrait en vers burlesques.*

Jean Dehénault

(1611 ? - 1682)

Personnage un peu énigmatique, ayant eu une solide réputation de libertin. Il était fils d'un boulanger de la rue Saint-Honoré à Paris. Il fut l'ami de Guy Patin et de Mme Deshoulières, et surtout celui de Chapelle, de Molière et de Cyrano de Bergerac, qui ne passaient pas plus que lui pour dévots, et qui furent tous élèves de Gassendi. Il avait des curiosités philosophiques : il s'essaya à traduire Lucrèce et certains chœurs de Sénèque, et, s'il faut en croire l'abbé Dubos, il se rendit en Hollande pour rencontrer Spinoza. Il fit publier ses *Œuvres diverses* à Paris en 1670.

◆ IMITATION DU CHŒUR DE L'ACTE SECOND DE LA TROADE DE SÉNÈQUE. — *Œuvres diverses*, 1670. Il s'agit d'une libre adaptation ou d'une paraphrase de Sénèque, cette fois sur le mode libertin.

Urbain Chevreau

(1613-1701)

Né et mort à Loudun, Chevreau fut plus un érudit et un traducteur qu'un véritable poète. Il laisse une œuvre abondante, du théâtre et des romans, mais aussi des poésies qui, souvent, sont des paraphrases, notamment des Italiens modernes — Marino, Fulvio Testi —, mais aussi d'Ovide et de l'Anthologie grecque. Il voyagea beaucoup, en Angleterre, au Danemark, en Allemagne et en Suède, où il fut un moment secrétaire des commandements et ordonnateur des fêtes de la célèbre reine Christine. Ses *Poésies* furent publiées à Paris en 1656 et ses *Œuvres mêlées* en 1697.

◆ POUR UNE BELLE ÉGYPTIENNE. — *Poésies*, 1656. Nous reproduisons quatre des huit madrigaux que Chevreau composa sur le thème très mariniste de la beauté noire. Le point de départ du poète, pour ces piécettes sans grande prétention, a peut-être été une œuvre picturale, *Beaubrun* (v. 5 de la première pièce) désignant des frères qui étaient tous peintres, notamment de portraits.

Gilles Ménage

(1613-1692)

« Il a des vieux auteurs la pleine intelligence [...]. [Il] fait merveille en vers ainsi qu'en prose [...]. Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire » : c'est ainsi que le Trissotin des *Femmes savantes* (acte III, sc. III) encense d'abord, voue aux gémonies ensuite, son collègue Vadius. Les contemporains reconnurent derrière ces deux bouffons l'abbé Cotin et l'érudit Gilles Ménage. Car Ménage fut avant tout un érudit et, selon la terminologie actuelle, un linguiste hors pair, maîtrisant non seulement le latin et le grec, mais l'italien, l'espagnol et l'hébreu, ce qui lui servit pour son ouvrage essentiel : *Les Origines de la langue française* (1650 ; 2e édition augmentée en 1694 sous le titre *Dictionnaire étymologique*). Mais il se piquait aussi de littérature, prit part à toutes les querelles du temps, non sans s'attirer l'hostilité de certains de ses confrères (Chapelain, par exemple, et aussi Cotin et Baillet), et, hôte assidu des salons, se risqua à la composition poétique, en français (*Poésies françaises*, 1656), comme en latin et en grec. Poète médiocre, porté sur le plagiat et la parodie (écoutons Trissotin...), il fut capable cependant d'écrire de jolies choses, témoignant au moins d'un métier sûr et d'un habile tour de main.

◆ *Sous ces ombrages verts...* — Une contribution de Ménage à *La Guirlande de Julie* (voir p. 1120-1122 et 1507-1508).

Benserade

(1612 ? - 1691)

Né dans une famille modeste de Normandie, Isaac de Benserade fit ses études à Paris, puis se lança en littérature par le théâtre, l'année même du *Cid* (1636), et obtint la protection de Richelieu. Entré

dans la maison de l'amiral de Brézé, il y connut le musicien Michel Lambert ; ce fut l'origine d'une féconde collaboration qui fit de Benserade l'un des auteurs de ballets les plus appréciés de son temps. Protégé par Mazarin, puis par Louis XIV, au même titre que Molière, fêté dans les salons (pour lesquels il eut l'idée étrange de traduire *Les Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, en 1676), élu à l'Académie française, Benserade devint une sorte de poète officiel à la Cour et aux yeux des mondains. *Les Œuvres de M. de Benserade* parurent posthumes en 1697.

Poésies de Benserade, éd. O. Uzanne, 1875 ; réimp. Genève, Slatkine, 1967.

◆ SUR JOB. — *Les Œuvres de M. de Benserade*, 1697. Sonnet écrit en 1649, et dont la diffusion déclencha la querelle des « uranins » (partisans du « Sonnet » de Voiture, *« Il faut finir mes jours... »*, reproduit p. 1062) et des « jobelins » (partisans de ce sonnet de Benserade).

◆ À MADEMOISELLE DE GUERCHY [...]. — *Ibid.* Stances composées vers la fin des années 1640 pour une des filles d'honneur de la reine Anne d'Autriche, Marguerite du Régnier, demoiselle de Guerchy, célèbre pour sa coquetterie et sa légèreté. Une *jouissance* est un type de poème célébrant les ébats amoureux, à la mode dans les milieux libertins. Benserade se contente d'un jeu d'esprit ingénieux, assorti pour finir d'une allusion grivoise.

◆ RONDEAU. — *Ibid.*

1. *Vraie* : au XVIIe siècle, on emploie indifféremment *amour* au masculin et au féminin.
2. *Baie* : « tromperie », « mystification ». *Donner la baie* : « tromper ».

◆ SUR LA VILLE DE PARIS. — *Ibid.*

1. Détail qui permet de dater approximativement ce sonnet : le roi ne vint plus à Paris du moment où il décida d'abandonner le Louvre et les Tuileries pour ses résidences plus champêtres, Saint-Germain, Fontainebleau et Versailles, où il s'installa définitivement en 1682.

◆ POUR MONSIEUR PERRAULT. — *Ibid.* Ce sonnet fut composé peu de temps après que Charles Perrault eut prononcé à l'Académie son poème « Le Siècle de Louis le Grand » (27 janvier 1687), qui fut à l'origine de la fameuse querelle des Anciens et des Modernes (voir la Notice, p. 1539-1540). Benserade, en bon mondain qu'il était resté, choisit résolument, au nom de l'idée de progrès, le camp des Modernes.

1. *Suis ta pointe* : « persévère dans ton entreprise ».
2. Benserade oppose au plus célèbre peintre de l'Antiquité grecque, Apelle (IVe siècle av. J.-C.), les deux peintres les plus en vogue au temps de Louis XIV, Charles Le Brun (1619-1690) et Pierre Mignard (1612-1695).

Sarasin
(1614-1654)

Né à Caen dans une famille de bonne bourgeoisie, Jean-François Sarasin reçut dans sa ville natale une excellente éducation classique. Cultivé, spirituel, bien fait de sa personne, peu enclin à faire carrière dans la magistrature, il partit pour Paris vers 1636 afin de tenter la fortune. Accueilli par son compatriote Vauquelin des Yveteaux, il se fit vite connaître à l'hôtel de Rambouillet, et surtout se lia avec Ménage, Conrart, Mlle de Scudéry et Pellisson. Mais il poussait aussi sa carrière dans les cercles aristocratiques : très tôt, il fut un familier des Condé à Paris et à Chantilly, et il se fit le chevalier servant de Mlle de Bourbon, future duchesse de Longueville ; il servit un diplomate, le comte de Chavigny, qui l'emmena avec lui en Italie et en Allemagne, hanta l'entourage de Paul de Gondi, futur cardinal de Retz, s'attacha enfin au service du prince de Conti (1648), ce qui lui valut force tribulations durant la Fronde dans le clan Condé. Au cours d'un voyage en Roussillon et en Catalogne en compagnie de Conti, il mourut subitement à Pézenas (décembre 1654). Deux ans plus tard, pieusement rassemblées et préfacées par son ami Pellisson, paraissaient en volume les *Œuvres* de Sarasin. Elles comportent, à côté d'écrits en prose, beaucoup de ces petites pièces de circonstance, spirituelles et légères, qui ont ponctué sa vie d'homme du monde et de poète de salon, même si certains fragments d'odes, d'églogues ou d'épopées révèlent des ambitions plus hautes, celles qui vont se faire jour à l'époque classique.

Nombre de pièces de Sarasin ont paru dans les recueils collectifs du temps. *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, édition posthume, avec un « Discours » de Paul Pellisson, Paris, Courbé, 1656 (notre édition de référence) ; réédition en 1658, 1663, 1683, 1694. *Nouvelles œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Barbin, 1674. — *Œuvres*, éd. P. Festugière, 2 vol., Champion, 1926.

◆ VILLANELLE. — *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant* publié par le libraire Sercy avec le concours du musicien Bénigne de Bacilly en 1661. La *villanelle* est à l'origine une danse rustique ; en poésie, c'est un genre pastoral avec couplets et refrain. Chez Sarasin, ce n'est plus qu'une indication de tonalité.

◆ STANCES (*Père des fleurs...*). — *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, 1656.

1. *Lion* : cinquième signe du zodiaque, du 23 juillet au 25 août.

◆ SONNET. — Texte paru dans les *Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade...* (dit *Recueil Sercy* en vers), 1653, et dans *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, 1656 (édition suivie).

1. Le poète accumule à plaisir les noms de jeux : échecs, jeux de cartes (*prime*, *homme*, *reversi*, *hoc*, *piquet*) et jeux de dés (*trictrac*, *quinquenove*) ; toute la panoplie des jeux de société du temps.

2. *Proverbe* : ici le jeu de société qui consiste à s'appliquer mutuellement des proverbes.

3. Salomon est réputé l'auteur d'au moins une partie du livre des Proverbes, qui est un recueil de maximes et de sentences morales, recueilli dans l'Ancien Testament. C'est donc une plaisanterie de parler de *jeu* dans le cas de Salomon.

4. Peut-être une pique contre Malherbe, considéré comme le maître en poésie.

◆ STANCES (*Belle Phyllis...*). — *Poésies choisies* (*Recueil Sercy* en vers), 1653 ; *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, 1656 (édition suivie).

Brébeuf

(1617 ? - 1661)

Né en Basse-Normandie, Georges de Brébeuf se fit connaître de bonne heure dans les milieux parisiens, notamment dans les salons. Son œuvre compte ainsi beaucoup de petites pièces galantes ou satiriques, madrigaux, épigrammes... Mais il s'est aussi taillé une célébrité, dans les années 1650, en écrivant des parodies et des vers burlesques : parodies de *L'Énéide*, et de Lucain (il donna successivement une traduction sérieuse, en alexandrins, de *La Pharsale*, puis une version « en vers enjoués », en octosyllabes). Enfin vint l'œuvre qui eut la plus grande longévité, les *Entretiens solitaires*, ouvrage de piété d'un homme malade, qui devint une sorte de bréviaire pour beaucoup de gens du monde tentés par le repentir et la méditation.

« L'Énéide » de Virgile en vers burlesques, 1650. *« La Pharsale » de Lucain [...] en vers français*, Rouen, 1654-1655 ; rééditions Paris, 1657 ; Leyde, 1658. *Lucain travesti [...] ou « La Pharsale » en vers enjoués*, Rouen, 1656. *Poésies diverses de M. de Brébeuf*, Paris, 1658. *Entretiens solitaires*, Rouen, 1660. — *Entretiens solitaires*, éd. R. Harmand, S.T.F.M., 1912.

◆ PRIÈRE À NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST [...]. — *Entretiens solitaires*, 1660, livre II, chapitre III.

Furetière

(1619-1688)

Pour la postérité, Antoine Furetière est d'abord l'auteur du *Roman bourgeois* (1666) et du *Dictionnaire universel* (1690). Cependant, avocat à ses débuts, puis pourvu assez vite de bénéfices ecclésiastiques rémunérateurs, il se mêla de poésie, se lia d'amitié avec des aînés, comme Maynard, Conrart et Ménage, et des contemporains, comme Pellisson, Cassandre, Gilles Boileau, Maucroix, La Fontaine. Après 1670, il chercha, sans grand succès, à rivaliser avec ce dernier dans le domaine de la fable. Mais ses *Poésies diverses*, composées une vingtaine d'années plus tôt, sont un témoignage plus intéressant sur l'état de la poésie vers le milieu du siècle. Furetière y recueille l'héritage de ses devanciers, de Théophile en particulier, en matière de poésie amoureuse, mais surtout, il s'y affirme déjà maître de la satire, conçue comme une peinture pleine de verve et sans concession des travers de la société de son temps.

« L'Énéide » travestie, quatrième livre, 1644. *Poésies diverses*, 1655 ; 2e édition, 1664. *Fables morales et nouvelles*, 1671. *Les Paraboles de l'Évangile traduites en vers*, 1672.

◆ À MONSIEUR CASSANDRE. — *Poésies diverses*, 1655, nous reproduisons le texte de l'édition de 1664. Cassandre, érudit et philosophe, faisait partie du cercle des intimes de Furetière. Cette « Épître III » est en fait une satire féroce du monde des auteurs et des éditeurs au moment où ces jeunes gens rêvaient de se tailler une place au soleil.

1. Sans doute un avocat réputé pour sa grossièreté ou son incivilité.
2. *Étamine* : tissu léger qui sert à filtrer ou à polir.
3. *Propreté* : « élégance », « raffinement ».
4. *Faquin* : ici, « valet ».
5. *D'abord* : « d'emblée », « incontinent ».
6. Médecin et érudit, souvent raillé pour sa cuistrerie.
7. Les imprimeurs hollandais étaient à l'affût des succès parisiens pour en fournir des éditions « pirates ».
8. *A bien succédé* : « a eu du succès ».
9. La phrase est au subjonctif (expression d'un souhait).

Maucroix

(1619-1709)

Né à Noyon, François de Maucroix commença ses études au collège de Château-Thierry, et c'est là qu'il rencontra La Fontaine, qui sera son ami à jamais. Il fit des études de droit à Paris, mais s'intéressa très tôt à la littérature, nouant amitié, outre La Fontaine, avec Pellisson, Cassandre, Furetière, Tallemant des Réaux, Patru. Follement épris d'une jeune fille de la noblesse, fille du gouverneur de Champagne, Henriette de Joyeuse, il se vit préférer un prétendant noble, et en souffrit beaucoup. Aussi choisit-il d'entrer dans les ordres, et, en 1647, il devint chanoine au chapitre de la cathédrale de Reims — ce qui ne l'empêcha nullement de cultiver son épicurisme. Érudit, il se consacra à des traductions, sans jamais oublier la poésie. Ses compositions sont constituées pour l'essentiel de pièces de circonstance dans le goût mondain, avec des accents qui parfois, en mineur, font écho à ceux de son ami La Fontaine. C'est avec lui, du reste, qu'il publia une bonne partie de ses vers en 1685.

Les Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine, 1685. *Œuvres posthumes*, 1710. *Nouvelles œuvres de M. l'abbé de Maucroix*, 1726.

◆ ÉPÎTRE À MONSIEUR CASSANDRE. — *Les Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685. Cassandre, érudit et philosophe, était un ami de jeunesse de Maucroix comme de Furetière, qui lui dédia aussi une pièce intitulée « À Monsieur Cassandre » (voir p. 1176-1178). L'épître de Maucroix, qui vit alors dans sa Champagne natale (il est chanoine à Reims depuis 1647), fait allusion aux guerres qui ravagent le pays — « depuis deux fois dix années », écrit-il dans une ode à Conrart —, ce qui permet de la dater du début des années 1650.

1. Landrecies, ville du Hainaut, sur la Sambre, aux confins des Pays-Bas espagnols.
2. *Les Wallons* : les habitants des Pays-Bas espagnols, donc ennemis.
3. *Drilles* : « fantassins », « soldats à pied ».

◆ STANCES CHAMPÊTRES. — *Ibid.*

1. Toujours chez Maucroix cette horreur de la guerre, fléau dont il cherche à se préserver à tout prix.
2. Lire, en écho, la fable de La Fontaine, publiée en 1678, « La Mort et le Mourant » (*Fables choisies*, VIII, 1).

Zacharie de Vitré
(? - après 1660)

On ne sait rien de ce père récollet du couvent de Vitré, le nom dont on le désigne, à partir d'initiales figurant sur les *Essais de méditations poétiques sur la passion, mort et résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (publiés à Paris en 1659 et à Lyon en 1660) étant lui-même conjectural. Ces *Essais* n'ont d'autre fin, selon leur auteur, que d'« augmenter à la gloire de Dieu la dévotion que nous devons avoir à sa Sainte Passion ». C'est une longue suite, répartie sur trois livres, de 348 sonnets, auxquels se mêlent parfois des pièces plus courtes qui seraient constituées, au dire de Vitré, de « débris » de sonnets écartés de la publication. La plupart de ces pièces sont précédées, en guise de titre, d'une citation scripturaire tirée essentiellement des récits évangéliques de la Passion, mais aussi, à l'occasion, de textes de l'Ancien ou du Nouveau Testament en rapport avec la Passion et la Résurrection.

◆ « ET ARUNDINEM IN DEXTERA EJUS ». — *Essais de méditations poétiques*, 1659, livre II, p. 176. Méditation sur l'Évangile de Matthieu, XXVII, 29.

1. *Cet outrageux buisson* : la couronne d'épines.

◆ « NON EST EI SPECIES, NEQUE DECOR [...] ». — *Ibid.*, p. 181. Le poète part du chapitre LIII d'Isaïe, qui fait partie de ce que la tradition chrétienne appelle le « livre de la Consolation », et où elle a voulu voir une annonce de la vie et de la passion du Christ.

1. Pour évoquer la beauté ineffable du Christ, le poète recourt aux approximations que lui fournissent les images chères à la tradition pétrarquiste ; voir aussi l'image du vers 9.

◆ « IBI CRUCIFIXERUNT EUM » — *Ibid.*, p. 222. Méditation sur la mise en croix telle que la présente Luc (XXIII, 33).

1. Référence au geste du premier homme tendant la main vers l'arbre de vie et le fruit défendu.

La Fontaine
(1621-1695)

La Fontaine, qui avait fait de très solides études, au collège d'abord, chez les oratoriens ensuite, se chercha longtemps avant de trouver sa voie ; ou plutôt sa voix, tant celle-ci est reconnaissable entre toutes, unique, en dépit de la diversité des moyens d'expression qu'il a expérimentés tout au long de sa vie, même après le succès considérable du premier recueil des *Fables* en 1668. Il est incontestable que c'est avec la fable que se confond pour toujours le génie de La Fontaine ; nous avons cherché néanmoins à mettre aussi l'accent sur d'autres expériences, et à faire découvrir en particulier la maîtrise inégalée du poète non seulement dans le maniement des vers mêlés (c'est le triomphe des *Fables*), mais aussi dans la mise en œuvre d'un alexandrin merveilleusement ductile, souple et mélodique. Ronsard avait déjà révélé tous les sortilèges du vers de douze syllabes ; les contemporains de Malherbe se plaisaient parfois à célébrer sa « douceur », et certains de ses émules (Maynard, Racan, Tristan…) avaient su rivaliser avec lui sur ce point. La Fontaine, comme Racine, a su capter le meilleur de cet héritage.

À M. F[oucquet], 1662. *Contes et nouvelles en vers*, Ire partie, 1665. *Contes et nouvelles en vers*, IIe partie, 1666. *Fables choisies mises en vers* [livres I à VI], 1668. *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, suivis d'*Adonis*, 1669. *Contes et nouvelles en vers*, IIIe partie, 1671. *Fables nouvelles et autres poésies* [dont les quatre *Élégies*], 1671. *Poème de la captivité de saint Malc*, 1673. *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine* [livres VII à XI], 1678-1679. *Poème du Quinquina et autres ouvrages en vers*, 1682. *Les Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* (parmi lesquels le *Discours à Mme de La Sablière*), 1685. *Fables choisies* [livre XII], 1693-1694. *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*, 1729. — *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade (t. I, « Fables, contes et nouvelles », éd. J.-P. Collinet, 1991 ; t. II, « Œuvres diverses », éd. P. Clarac, 1941, rééd. 1968).

◆ À MONSIEUR F[OUCQUET]. — Écrite dès la fin de 1661 et imprimée d'abord (1662) sans nom d'auteur et avec la seule initiale *F.*, cette élégie paraît pour la première fois signée en 1671 avec les *Fables nouvelles*, dont nous reproduisons le texte. Nicolas Foucquet est emprisonné depuis septembre 1661 et attend son procès. La Fontaine lance un appel à la clémence royale, et manifeste, ici comme ailleurs, une fidélité sans faille à l'égard de celui qui fut son protecteur et son ami.

1. L'Anqueuil est la petite rivière dont les eaux alimentent le canal et les bassins du parc de Vaux, le magnifique domaine de Foucquet.
2. Nom de Parnasse que La Fontaine donne souvent à Foucquet.
3. *Courage* : « cœur ».

◆ LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU. — *Contes et nouvelles en vers*, IIe partie, 1666. Pour ce conte-médaillon, La Fontaine a puisé sa matière dans la douzième des *Cent nouvelles nouvelles*.

◆ LE COQ ET LE RENARD. — *Fables choisies*, 1668, livre II, fable XV. La source est Ésope, ou plutôt ses continuateurs de la Renaissance.

1. Une *poste*, c'est la mesure du chemin que parcourt une voiture de poste entre deux relais, en général équivalant à deux lieues.
2. *Faire les feux* : allumer des feux qui expriment la joie publique.
3. Les *grègues*, vieux mot pour désigner la culotte ou les chausses. *Tirer ses grègues* est l'équivalent de « prendre ses jambes à son cou ». — *Gagne au haut* : « s'enfuit » (voir aussi l'expression « prendre le large »).

◆ LES LOUPS ET LES BREBIS. — *Ibid.*, livre III, fable XIII. La source est Ésope, mais revue par Plutarque et Aphthonius.

1. Les *pâturages* (v. 6) concernent les animaux herbivores, donc les brebis, les *carnages*, les animaux carnassiers, donc les loups. La rime exprime l'égalité (de façade) des parties dans l'accord conclu.
2. *Louvats* : autre mot pour « louveteaux ».
3. *Leurs gens* : ceux de leur race, c'est-à-dire les loups.
4. *Sur leur foi* : « sur la parole donnée ». — *Sûrement* : « en toute sécurité ».

◆ LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE. — *Contes et nouvelles en vers*, IIIe partie, 1671. Comme il le fait souvent aussi dans ses recueils de *Fables*, La Fontaine utilise le premier des *Contes* de son nouveau recueil pour justifier son entreprise aux yeux des lecteurs et se défendre contre le reproche d'immoralité qu'on n'a pas manqué de lui adresser à propos de ces contes triviaux, qui relèvent d'une vieille tradition. Occasion en même temps de rendre hommage aux dames et à leur pouvoir de séduction, ce que va illustrer immédiatement le conte, dont La Fontaine emprunte le sujet à Boccace (quatrième de ses *Dix journées*). Un conte qui n'est pas sans rejoindre la leçon de Molière dans *L'École des femmes* (1662).

1. « Répondre corps pour corps : c'est s'engager entièrement pour un autre » (Richelet).
2. *De cette grâce* : de la grâce que vous me faites en me lisant.
3. *Enchantés* : « charmeurs », « qui créent l'enchantement ».

◆ ÉLÉGIE DEUXIÈME. — Deuxième des quatre *Élégies* à Clymène, publiées en mars 1671 dans les *Fables nouvelles et autres poésies*. La Fontaine reprend à son compte une forme qui eut son heure de gloire au début du siècle, au temps de Guillaume Colletet et de ses amis, et surtout de Théophile de Viau, mais qui revient à la mode, dans les milieux mondains mêmes, comme antidote à une poésie trop légère et spirituelle (voir aussi Mme de Villedieu, p. 1236).

1. L'image de la *mer amoureuse* appartient à la tradition pétrarquiste.
2. Souvenir de Properce, *Élégies*, II, XXII, v. 18 : *« Mi Fortuna aliquid semper amare dedit »* (« La Fortune m'a toujours donné d'aimer »).
3. *Si* : « pourtant », « néanmoins ».

4. Thème cher à La Fontaine ; voir ci-dessous la fable « Les Deux Pigeons » (IX, II), v. 69-71.
5. *Qu'un regard* : autre chose qu'un regard.
6. *Aveu* : « acceptation » ; voir aussi *avouez-moi pour vôtre* (v. 45) et *un tel aveu* (v. 52).
7. *Pourpris* : « domaine » ; expression déjà « poétique » au XVIIe siècle.
8. *Ces biens* : ce mot reprend, pour finir, l'idée exprimée plus haut, que seul l'amour peut rendre heureux.

◆ LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON. — Dans cette « fable contée en prose », publiée en 1669, La Fontaine insère par moments des compositions en vers qu'il place dans la bouche de ses personnages ou qu'il revendique comme siennes, et qui expriment les pensées ou les sentiments des héros. Nous sommes à l'épilogue de ce conte de fées, qui se termine par le mariage de l'Amour et de Psyché ; s'élève alors un hymne à la Volupté, profession de foi profondément épicurienne.

1. Les poètes, qui sont les *nourrissons* des Muses.
2. *Chatouillés* : « flattés », « séduits ».
3. *Les Cloris* : nom générique, dans la tradition pastorale et galante, pour désigner des femmes séduisantes.
4. *Commerce* : système de relations réciproques.
5. D'Épicure, le philosophe du plaisir.

◆ LE POUVOIR DES FABLES. — *Fables choisies*, 1678-1679, livre VIII, fable IV. La source lointaine serait Aphtonius. Poème apparemment disparate : une épître dédicatoire, adressée à un ami, M. de Barillon (Paul de Barillon d'Amoncourt qui n'est autre, à la date de composition de la fable, que l'ambassadeur du roi de France auprès du roi d'Angleterre, Charles II), introduit un récit mettant en scène un orateur athénien (qui a les traits prestigieux de Démosthène) ; celui-ci recourt à un embryon d'apologue pour forcer l'attention d'un public dissipé. Mais le récit se transforme en un discours où le narrateur tire sa propre leçon et exalte le pouvoir des fables : pouvoir de séduction que le poète met en parallèle avec celui qui est le propre d'un diplomate aussi habile que M. de Barillon. Ainsi le propos est le même tout au long du poème, l'art du compliment débouchant sur un hymne à la poésie.

1. M. de Barillon avait la mission délicate (il y échouera) de tenter d'empêcher le roi d'Angleterre d'adhérer à la coalition européenne contre le roi de France.
2. Louis XIV et Charles II, qui, du reste, étaient cousins.
3. Par licence poétique, Athènes pouvait s'écrire sans le *s* final.
4. Figure bien connue de rhétorique, la prosopopée consiste à inventer le discours qu'auraient tenu des personnes absentes.
5. *Harangueur* : « orateur ».
6. *Son peuple* : Cérès (Déméter pour les Grecs), car elle avait enseigné aux habitants de l'Attique la culture du blé.
7. Philippe, roi de Macédoine, contre lequel s'est insurgé notamment Démosthène.
8. Conte de nourrice traditionnel (d'où l'absence de majuscule), dont Charles Perrault va bientôt s'emparer.

◆ LES DEUX PIGEONS. — *Ibid.*, livre IX, fable II. La Fontaine a souvent célébré l'amitié. Même si les deux pigeons de cette fable venue d'Orient (La Fontaine s'inspire de Pilpay) sont encore des amis plutôt que des amants (voir l'utilisation du mot *frère* aux vers 6, 16 et 24), c'est pourtant l'amour que le poète entend cette fois chanter : ce sont des *amants* (v. 65) qui sont interpellés dans l'épilogue. Au terme de son malheureux voyage, le pigeon découvre le prix inestimable du repos dans la solitude — une solitude à deux, évidemment, qui rappelle celle de « La Solitude » de Théophile de Viau (voir p. 1005) ou du « Promenoir des deux amants » de Tristan (voir p. 1102).

1. *Courage* : « résolution », « détermination ».
2. *Les zéphyrs* : les vents du printemps, donc de la belle saison.
3. *Avint* : forme ancienne pour « advint ».
4. *Las* : « lacet », « piège ».
5. *Lier* : « arrêter avec sa serre ».
6. *Que bien que mal* : « tant bien que mal ».
7. Tradition « pastorale » : les jeunes gens qui s'aiment se déguisent volontiers en bergers et bergères.
8. *Le fils de Cythère* : Vénus, déesse et mère de l'Amour, séjournait volontiers dans l'île de Cythère.

◆ ÉPILOGUE. — *Ibid.* En 1679, à la fin de son « deuxième recueil » de fables (c'est-à-dire à la fin du livre XI actuel), La Fontaine se souvient de Virgile qui terminait ses *Géorgiques* par quelques vers célébrant les victoires de « César » (Auguste) en Orient. Il ne pouvait, du reste, déroger à l'usage, dans la France de Louis XIV, de célébrer les exploits guerriers d'un roi qui était en train de conclure à son avantage une guerre engagée cinq ans plus tôt contre la Hollande. Mais il le fait parcimonieusement, y consacrant les six derniers vers, sur un ensemble de vingt-trois ; surtout, il laisse ostensiblement à d'autres le soin de vanter les victoires du roi, bien décidé à se cantonner obstinément dans le domaine de sa *Muse innocente* (v. 18).

1. *En langue des Dieux* : en vers. Mais la langue des dieux se distingue de celle des hommes autrement que par l'artifice de la prosodie : elle est porteuse d'un message mystérieux et universel.

◆ DISCOURS À MADAME DE LA SABLIÈRE. — Publication en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie.* La Fontaine lut ce *Discours* lors de la séance de sa réception à l'Académie française le 2 mai 1684. Il y avait alors plus de dix ans que La Fontaine était le protégé et l'ami de Mme de La Sablière (*Iris*), qui tenait un brillant salon à Paris. Il lui avait déjà consacré un autre *Discours*, très élogieux, à la fin du neuvième livre des *Fables* (1679).

1. *Si faut-il* : le *si* est adversatif, « pourtant, il faut bien... »
2. La Fontaine ne prétend pas imiter Mme de La Sablière qui, à cette époque, songeait à se retirer du monde.
3. Image célèbre empruntée à l'*Ion* de Platon.

◆ LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT. — Première publication dans les *Ouvrages de prose et de poésie*, 1685 ; poème recueilli ensuite dans les *Fables* (livre XII, fable XV). La Fontaine s'est inspiré pour son récit animalier de Pilpay, qui avait déjà inscrit son propre récit dans une série célébrant les vertus de l'amitié. Mais, pour La Fon-

taine, en 1685, il s'agit d'un véritable monument (un *temple*, est-il dit au premier vers) à la gloire d'une amie chère : six ans après le *Discours* du livre IX des *Fables*, et un an seulement après le second *Discours*, lu en séance à l'Académie (voir ci-dessus), La Fontaine s'adresse encore une fois à son amie. Occasion de lui dire, d'abord directement dans une épître, puis allégoriquement à travers un récit animalier, son admiration, sa gratitude, son affection. Comme si, rétrospectivement, le poète dédicaçait toute son œuvre à celle qui avait proprement illuminé sa vie. Lors de la parution du douzième livre des *Fables*, en septembre 1693, l'hommage était devenu posthume : Mme de La Sablière était morte le 6 janvier de la même année.

1. *Ce bel art qu'ont les Dieux inventé* : la poésie.

2. Dans la mythologie, Iris est la messagère de Junon. Mais Iris est aussi le nom de Parnasse que La Fontaine donne à Mme de La Sablière (voir les deux *Discours* mentionnés ci-dessus).

3. *Mortels*, *Héros*, *demi-Dieux*, *Dieux* : c'est le lexique de la poésie héroïque parcourant tous les échelons de la société, des simples bourgeois aux rois, ou princes de sang royal, en passant par les nobles et les princes. C'est, allégoriquement, l'entourage brillant de Mme de La Sablière qui est ainsi décrit.

4. La Fontaine a l'ambition d'égaler Homère dans son registre propre. Aussi est-ce avec tendresse qu'il utilise, au besoin dans de nouveaux emplois, ses héros habituels qui, aux lecteurs des *Fables*, sont devenus également familiers : *Rongemaille*, *Portemaison l'Infante*, et, bien sûr, *Monsieur du Corbeau*.

Molière

(1622-1673)

L'œuvre proprement lyrique de Molière (pièces de circonstance, et ce pensum didactique qu'est *La Gloire du Val-de-Grâce*) est mince et, somme toute, d'intérêt moyen. Mais son théâtre est l'œuvre d'un grand poète, grâce à un sens hors pair du rythme et un instinct particulier de la musique. Aussi n'hésitons-nous pas à mettre en parallèle un fragment en prose et des morceaux en vers (tirés surtout de pièces où le poète s'est allié au musicien, Lully en l'occurrence) qui, par l'emploi des rythmes et des strophes, se rapprochent le mieux de la définition que l'on donnait à l'époque de la poésie lyrique. Molière était un merveilleux danseur, y compris avec les mots.

Poésie lyrique : *Remerciement au roi*, 1663. *La Gloire du Val-de-Grâce*, 1669. Théâtre, édition collective : 1674-1675.

◆ LE SICILIEN OU L'AMOUR PEINTRE. — De cette comédie, jouée en 1667, nous détachons le début, en prose, et une scène chantée.

1. Ce monologue du valet Hali (introduisant les musiciens qui vont donner la sérénade sous les fenêtres de la belle Isidore) est un charmant nocturne en prose, où les vers libres (huit, douze syllabes) abondent.

2. Chœur de musiciens. Sur le mode pastoral, duo de deux bergers éplorés, rabroués par un troisième, qui les invite à répondre à la dureté par l'indifférence.

◆ MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ouverture. Cette comédie-ballet, jouée en 1669, s'ouvre en musique (composée par Lully) sur un hymne à l'amour souverain, comme elle se ferme sur une mascarade qui fait l'éloge du seul plaisir.

◆ LES AMANTS MAGNIFIQUES. — Acte II, intermède III, scène V, chœur final. Cette comédie-ballet en cinq actes et six intermèdes a été écrite pour le divertissement royal au carnaval de 1670. Le chœur des bergers et bergères chante un hymne à l'amour.

Segrais

(1624-1701)

C'est à Caen, où il est né, que Jean Regnault de Segrais acquit une solide culture classique au collège des jésuites. Il s'essaya très tôt à la tragédie (*La Mort d'Hippolyte*) et au roman (*Bérénice*) ; en 1643, il se fit remarquer par le comte de Fiesque, qui l'emmena à Paris, le présenta dans les salons et surtout l'attacha à Mlle de Montpensier — la « Grande Mademoiselle » —, qui fit de lui son secrétaire (1648). Il le resta pendant près de vingt-cinq ans, ce qui lui valut de partager les tribulations de l'ombrageuse princesse — notamment ses exils, forcés ou volontaires, à Saint-Fargeau entre 1652 et 1664 —, mais lui offrit des conditions favorables pour son travail d'écrivain. C'est à Saint-Fargeau qu'il écrivit le meilleur de son œuvre poétique, ses *Églogues* et *Athys*, et, ce qui est plus connu et apprécié de nos jours, ses *Nouvelles françaises ou les Divertissements de la princesse Aurélie* (publiées en 1657). Il entra en 1662 à l'Académie. S'étant séparé de Mademoiselle en 1672, à cause de l'affaire Lauzun, il devint le conseiller littéraire de Mme de La Fayette, et ce n'est pas un mince titre de gloire que d'avoir peut-être contribué à l'élaboration de *La Princesse de Clèves* (1678). Après 1676, il se retira dans sa Normandie natale, où il se maria en 1679. Premier échevin de la ville de Caen, très lié à Pierre-Daniel Huet, il continua à écrire, notamment des traductions de Virgile, et resta longtemps l'âme de la vie littéraire locale.

Athys, Paris, 1653. *Diverses poésies*, Paris, 1658. *Poésies* (édition remaniée et incluant *Athys* revu et corrigé), 1661 ; réédition à Paris en 1733. Traduction en vers de *L'Énéide*, Paris, 1668. Traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile, édition posthume, 1711.

◆ ATHYS. — Début du chant V, texte de l'édition remaniée de 1661. Le nom d'Athys — avec un *h*, ce qui permet de ne pas le confondre avec le héros de l'opéra à venir de Quinault et Lully (voir p. 1221) — est lié à la toponymie des environs de Caen. Ce « poème pastoral » d'un peu plus de deux mille vers, inégalement répartis en cinq « chants », est dédié, en 1653, à la gloire de Mlle de Montpensier. Segrais tient à préciser dans sa *Préface* que, de même que son modèle principal, Honoré d'Urfé, auteur de *L'Astrée*, s'est servi de l'inspiration pastorale pour illustrer son pays natal, le Forez (voir la note 2 de *Déesse ! dont la main...*, p. 1452), de même il entend élever un monument à la gloire du pays qui l'a nourri et inspiré : le pays de Caen. Il s'est donc efforcé de retrouver dans les paysages familiers comme la trace et la légitimation des héros qu'il a inventés et des aventures amoureuses et tragiques qu'il leur a prêtées. Il a, en effet, tenté de marier l'inspiration sentimentale et psychologique de *L'Astrée* et de la pastorale moderne (romanesque ou théâtrale), et la tonalité tragique propre aux *Métamorphoses* d'Ovide. Le passage reproduit ici se situe au moment où l'héroïne, Isis, désespérant de voir arriver celui qu'elle aime passionnément, le berger Athys, au rendez-vous qu'elle lui avait fixé de l'autre côté du fleuve, se décide à partir à sa recherche, pressentant la catastrophe, manigancée par des rivaux jaloux, qui est en train de s'accomplir.

1. *La Nymphe* : Isis. Segrais emploie la terminologie propre à *L'Astrée* : le mot *nymphe* souligne à la fois l'appartenance au monde pastoral et le rang social élevé de la jeune fille.

2. L'Euripe est un détroit entre la Béotie et l'Eubée, réputé pour ses flots agités et dangereux.

3. *Son Berger* : Athys.

4. Isis a essayé de tromper la vigilance de la bergère Ardène, en lui faisant absorber un soporifique ; Ardène, amoureuse jalouse d'Athys, qui a réussi à mettre les parents d'Isis en défiance à l'égard de leur fille, a en effet reçu d'eux mission de la surveiller de près.

5. Allusion traditionnelle aux amours de l'Aurore pour le jeune berger Céphale, qu'elle préfère évidemment à son très vieux mari Tithon qu'elle laisse *sommeiller* alors qu'elle commence à éclairer le monde.

6. *Injurieux* : « injuste », « rigoureux », « cruel ».

7. Segrais rejoint la toponymie du pays caennais : Athys est le nom d'une colline.

8. Le *Roi* est le méchant de l'histoire ; rival jaloux d'Athys auprès d'Isis, il a tendu au berger, avec la complicité d'Ardène, le guet-apens fatal, et a détruit le bateau (la *Nacelle* du vers 81) qui devait lui permettre de franchir le fleuve (l'Orne).

Drelincourt

(1626-1680)

Fils d'un pasteur protestant qui exerça son ministère à Charenton, près de Paris, et qui, ami de l'académicien Conrart, fut un habitué des salons parisiens, Laurent Drelincourt, après ses études de théologie à Saumur, devint pasteur à son tour, en 1651, et exerça scrupuleusement son ministère, à La Rochelle d'abord, à Niort ensuite, où il mourut. Prédicateur de grand talent, il cultiva aussi avec prédilection la poésie, et dans la forme très dense et exigeante du sonnet. Ces sonnets, groupés en quatre livres selon les règles d'une architecture rigoureuse répondant aux exigences de l'apologétique, « sont la quintessence de ses homélies » (A.-M. Schmidt). La poésie de Drelincourt, toute nourrie de la méditation de l'Écriture, toute de subtilité et de raffinement, n'est pas sans rappeler, trois quarts de siècle plus tard, celle des grands poètes spirituels du début du XVIIe siècle, La Ceppède, Lazare de Selve, Fiefmelin, ou, plus près dans le temps, celle de Zacharie de Vitré.

Sonnets chrétiens sur divers sujets, Niort, 1677 ; 2e édition (posthume), 1680 ; rééditions en 1707 et 1710. — *Sonnets chrétiens*, éd. A.-M. Schmidt, Les Éditions du Chêne, 1948 (notre édition de référence).

◆ SUR LES VENTS. — *Sonnets chrétiens*, livre I, « Sur la Nature et son Auteur », sonnet XXIV.

◆ SUR LA CROIX DE NOTRE-SEIGNEUR. — *Ibid.*, livre III (« Sur diverses histoires du Nouveau Testament »), sonnet XXV.

◆ PRIÈRE POUR LE MATIN. — *Ibid.*, livre IV (« Sur diverses Grâces et divers États »), sonnet XIII.

◆ SUR LA GLOIRE DU PARADIS. — *Ibid.*, sonnet XLI.

Père de Saint-Louis

(1626-1684)

Né à Valréas, Jean-Louis Barthélemy prit le nom de père Pierre de Saint-Louis quand il entra en religion chez les carmes déchaussés, en 1651. Sa vie fut toute de dévotion et de recueillement, et il se consa-

cra à l'édification de deux monuments religieux et épiques : l'un, un poème en douze livres, selon les normes de l'épopée, à la gloire de Marie-Madeleine, la pécheresse repentie, figure privilégiée dans la dévotion de la Contre-Réforme ; l'autre, de dimensions plus modestes, et qui resta inédit jusqu'en 1827, consacré à Élie, patron du Carmel. Sa *Madeleine au désert* connut un certain succès (elle fut plusieurs fois rééditée), mais suscita aussi dès l'origine critiques et sarcasmes. C'est qu'à l'époque de Louis XIV et du classicisme triomphant, Saint-Louis entraînait encore son lecteur dans des digressions foisonnantes, dans les méandres d'un discours chargé d'images, quelquefois à la limite de la parodie. Sans aucune réticence ni retenue, il se référait à une esthétique qui rappelait celle de Du Bartas, et encore mieux celle de Marino : le poème n'est ni un simple récit (le fil chronologique est constamment rompu au profit de retours en arrière), ni une paraphrase de prière, ni effusion du sentiment ; ou plutôt, il est tout cela à la fois, dans la mesure où il se présente comme une somme récapitulative de tout le savoir, de toute la tradition, où chaque image, chaque mot même peut éveiller des échos à l'infini.

La Madeleine au désert de la Sainte-Baume, poème spirituel et chrétien, Lyon, 1668 ; réédition à Lyon en 1694, et à La Haye en 1714. *L'Éliade*, composée entre 1668 et 1677, resta inédite jusqu'en 1827, date de sa publication à Aix-en-Provence.

◆ LA MADELEINE AU DÉSERT. — Le poème de Saint-Louis compte plus de sept mille alexandrins répartis sur douze livres, qui, exaltant la vie érémitique et pénitentielle de la sainte, est ponctué de récits rétrospectifs. Cet extrait du livre VII (réédition de 1694) est une vaste paraphrase d'un verset du récit évangélique des derniers moments de Jésus sur la Croix (Jean, XIX, 25), auquel le poète adjoint une tradition ancienne qui veut que cette Marie-Madeleine (Marie de Magdala), la pécheresse repentie, se confonde avec Marie, la sœur de Lazare et de Marthe (Luc, X, 38-42 ; Jean, XI, 1-45 et XII, 1-11).

1. Le père de Saint-Louis s'inscrit ici dans la tradition qui fait de Marie de Magdala, l'*amante si belle*, la sœur de Marthe et de Lazare, ce qui permet au poète, en se référant à l'Évangile de Luc (X, 38-42), de répliquer à Marthe qui se plaignait auprès de Jésus de ce que sa sœur Marie la laissât toute seule préparer le repas (v. 226).

2. *À cette fois* : « dans ces circonstances », « cette fois-ci ».

3. Métamorphosée en arc par Junon, Iris est représentée par l'arc-en-ciel.

4. La croix enfante dans la douleur l'humanité nouvelle.

5. La *touche* est une pièce d'ébène fixée au manche des instruments sur laquelle sont tendues les cordes. Première expression liée à la métaphore que Saint-Louis va développer et « filer » pendant une vingtaine de vers : le Christ étendu sur la croix est comparé aux cordes tendues sur la touche d'un luth, productrices d'une musique qui peut se passer désormais de paroles. L'assimilation du Christ à Orphée, père de toute musique, est courante (voir par exemple *L'Art des emblèmes* du père Ménestrier), ainsi que la métaphore du luth, appliquée au Christ en croix. Saint-Louis a pu enfin se souvenir de la

seconde des *Dicerie sacre* de Marino, consacrée à la musique, à travers un commentaire des sept paroles du Christ en croix, que Nicolas Faret avait traduite sous le titre *L'Harmonie funèbre des sept paroles que notre Sauveur Jésus-Christ a proférées en la Croix* (Paris, Toussaint du Bray, 1621).

6. *Pitoyable* : « qui suscite la pitié. »

7. *Rose, chevilles* : termes de lutherie ; la *rose* (ou « rosace »), à laquelle est assimilée la couronne d'épines, désigne une décoration circulaire ornant la table d'harmonie d'instruments comme le luth, la guitare ; les *chevilles*, auxquelles sont assimilés les clous de la crucifixion, sont les pièces de bois ou de métal fixées dans le manche et qui servent à tendre les cordes.

8. *Fredons, soupirs, tremblants* : termes de technique musicale ; le *fredon* est une sorte de vocalise, le *soupir* un silence noté, le *tremblant* un ornement mélodique pour la voix ou pour un instrument.

9. *Sept mots, ou sept motets* : les sept paroles du Christ en croix deviennent le matériau de compositions musicales, les *motets*, qui sont des commentaires en musique de textes religieux ou liturgiques.

10. La *chanterelle* est la corde qui a le son le plus aigu (voir v. 254). Le poète intègre Marie-Madeleine elle-même à la métaphore en comparant ses célèbres cheveux à la *chanterelle* du luth ou du violon.

11. *Tablature* : ici, figuration graphique des sons musicaux ; Marie-Madeleine se sert du Christ en croix comme d'une partition.

12. *Son nom ne fait qu'aimer* : Saint-Louis pratique l'anagramme du nom de Marie à l'instar de Ronsard (sonnet IX du *Second livre des amours*).

13. *Brûle / seule* : rime qui signale peut-être une particularité de prononciation.

14. Le poète énumère ici des termes qui renvoient au récit évangélique, le vinaigre que l'on présente au Christ sur une éponge, les aromates, qui servent à son ensevelissement.

15. *Piquerons* : diminutif de « piques ».

16. L'image des *torrents* de larmes entraîne, à l'inverse, l'image des *ravines* provoquées par les torrents réels.

17. *Amour* est de genre indifférent au XVIIe siècle.

18. Souvenir probable de saint Jérôme qui, dans le *Liber de nominibus hebraicis*, associe le nom de Marie à la fois à la lumière (*stella maris*, « étoile de la mer ») et à l'amertume de la myrrhe (*smyrna maris*, « myrrhe de la mer », ou *amarum mare*).

Malaval

(1627-1719)

François Malaval, né et mort à Marseille, était aveugle. Il se fit remarquer en 1664 par un traité, *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, qui influença les mystiques français et qui, réédité en

1687, joua son rôle dans le développement du quiétisme en France. Aussi eut-il à subir, en même temps que Mme Guyon et Fénelon, les attaques de l'Église officielle. Sept ans après sa *Pratique facile*, il publia des *Poésies spirituelles* en 1671 à Paris, rééditées en 1714 à « Cologne » (en fait Amsterdam). L'auteur, dans sa préface, insiste sur ses intentions pédagogiques, et présente son recueil comme « un traité entier de la Perfection ». En six livres successifs, le poète parcourt les étapes d'une élévation vers Dieu, s'appuyant tour à tour sur les témoignages des saints, sur la contemplation du monde sensible, sur l'expérience vécue de la mystique, et sur l'Écriture, notamment, comme on peut s'y attendre, sur le Cantique des cantiques. Une poésie qui, en définitive, s'inscrit dans une tradition qui va d'Anne Picardet (voir p. 964-966) à Mme Guyon (voir p. 1245-1249 et 1250) en passant par Claude Hopil (voir p. 966-973) et Jean de Labadie (voir p. 1150-1152).

◆ COMBAT D'UNE ÂME IRRÉSOLUE À SA PERFECTION. — *Poésies spirituelles*, Paris, 1671, livre III (« Divers caractères des vertus chrétiennes »).

◆ LE SOMMEIL DE L'ÉPOUSE [...]. — *Ibid.*, livre VI (« Divers états de dévotion »). Le poète s'appuie sur le verset 3 du chapitre V du Cantique des cantiques.

◆ LA SOLITUDE INTÉRIEURE [...]. — *Ibid.* Le poète s'appuie sur le verset 14 du chapitre II du prophète Osée.

Perrault

(1628-1703)

Quatrième fils d'un avocat au parlement de Paris (ses trois frères furent des notables, notamment son frère Claude, médecin, et architecte de la colonnade du Louvre et de l'Observatoire de Paris), Charles Perrault s'était fait remarquer, en 1644, en participant, avec deux de ses frères et un ami, à la composition d'une *Énéide travestie* (en 1653, les mêmes publieront *Les Murs de Troie ou l'Origine du burlesque*). En 1651, il devient avocat ; mais il ne plaidera guère, car il est surtout attiré par la littérature, et se lie notamment avec La Ménardière et Quinault. En même temps, il s'introduit à la Cour en écrivant des poèmes de circonstance ; en 1663, il entre comme commis auprès de Colbert, en 1665 devient premier commis des Bâtiments et, en 1667, membre du « petit conseil du Louvre », aux côtés des architectes Le Vau et Claude Perrault, son frère, et du peintre Le Brun. L'année suivante, il publie son poème sur *La Peinture*, à la fois éloge de Louis XIV et de Le Brun. En 1671, il est élu à l'Académie, dont il devient le bibliothécaire en 1673. En 1674, il inaugure son

combat en faveur des Modernes en démontrant la supériorité de l'*Alceste* de Quinault et Lully sur celui d'Euripide, combat qui l'opposera souvent et longtemps aux « Anciens », notamment Boileau et Racine, et qui culminera avec le poème *Le Siècle de Louis le Grand* (1687) et avec le *Parallèle des Anciens et des Modernes* (1688-1697). En 1683, il a publié une *Épître chrétienne sur la pénitence* qui est louée par Bossuet, et c'est à Bossuet qu'il dédie en 1686 son poème héroïque chrétien *Saint Paulin, évêque de Nole*, tentative épique qui sera suivie d'une autre, plus ambitieuse, en 1697, *Adam ou la Création de l'Homme.* Notable donc, très présent dans les querelles littéraires, artistiques et religieuses de son temps, Perrault dut cependant attendre ses soixante-neuf ans, en cette même année 1697, pour toucher à la gloire, une gloire qu'il n'attendait sans doute pas là, en publiant ses fameux *Contes de ma mère l'Oye* (la plupart en prose), qui connurent un immense succès, et firent ensuite le tour du monde.

Outre les titres cités (*Les Murs de Troie*, *La Peinture*, *Saint Paulin*, *Le Siècle de Louis le Grand*, *Adam ou la Création de l'Homme*, *Les Contes de ma mère l'Oye*), son œuvre poétique comporte : *Ode sur la paix* et *Ode sur le mariage du roi*, 1660. *Ode au roi*, 1693. *Le Triomphe de sainte Geneviève*, 1694. — *La Peinture*, éd. J.-L. Gautier-Gentès, Genève, Droz, 1992.

◆ SAINT PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE. — Publication en 1686. Nous reproduisons ici la fin du second chant d'un « poème » de 1914 vers, répartis sur six chants, où Perrault, à l'instar de quelques autres (Godeau, Desmarets, le père de Saint-Louis...), a pris pour héros un saint de l'histoire chrétienne, qui fut évêque de Nole en Campanie au début du ve siècle et défendit ses ouailles contre les Goths. Le poète s'est autorisé à imaginer que son héros a accepté de se rendre en Libye pour racheter certains de ses compatriotes emmenés là-bas comme esclaves par les Vandales. En attendant, au chant second, Paulin, esclave en Libye, est chargé par son maître, le prince Trasimond, de diriger l'équipe des jardiniers qui entretient son parc ; or Trasimond est si séduit par la personnalité de son prisonnier qu'il fait de lui son confident. L'œuvre de Perrault ne brille guère par ses qualités poétiques : pauvreté de l'imagination, tics de langage (abus d'épithètes, abus des inversions) déjà révélateurs d'un académisme qui s'installe désormais dans la poésie française, monotonie d'un discours en alexandrins sans grand relief ; aussi ce texte a-t-il surtout, à sa date, valeur de document. Mais il n'est pas sans intérêt d'y voir surgir des préoccupations qui vont continuer à hanter les esprits au XVIIIe siècle : le souci de définir la légitimité du pouvoir politique, d'une part, et, d'autre part, le rêve renouvelé, après la pastorale, d'un retour à la nature.

1. Le *prince* Trasimond.
2. *Prudence* : sens fort, car la prudence est l'une des quatre vertus cardinales, « sagesse », « prévoyance ».
3. Trasimond n'est pas sûr des sentiments du roi régnant Gontaire, personnage imprévisible (le *Roi* du vers 215, nommé explicitement au vers 228).
4. Paulin a les dons du prophète.

5. V. 233-252 : en 1686, après la guerre de Hollande et alors que se prépare la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Perrault insiste sur les vertus pacifiques du bon roi, dans des termes qui annoncent ceux de La Bruyère (chapitre « Du souverain ou de la République » des *Caractères*), et, plus tard, ceux d'un Fénelon ou d'un Vauban.

6. Il s'agit presque là d'une esquisse du paradis de Clarens dans *La Nouvelle Héloïse.*

Quinault

(1635-1688)

Philippe Quinault a débuté, dans les années 1650, comme auteur dramatique. Pendant une vingtaine d'années, c'est dans la comédie, la tragi-comédie, la tragédie qu'il s'est acquis une réputation. Puis c'est la rencontre avec la musique et avec Lully, qui fait de lui, conjointement avec le Florentin, le créateur inspiré de l'opéra français. Les livrets de Quinault valent d'abord par l'aisance avec laquelle ils se font porteurs de musique ; la facilité coulante des vers, souvent dénigrée par ses détracteurs, en même temps qu'elle dispense un charme en elle-même, a l'insigne mérite, aux yeux de la postérité, d'avoir proposé un style de déclamation à la française qui nourrira nombre de chefs-d'œuvre de l'art lyrique et résistera pendant au moins un siècle aux assauts de ce qu'on pourrait appeler, dans ce domaine, l'italianisme européen.

Le théâtre purement dramatique de Quinault (16 titres) se déploie entre 1655 et 1671, le théâtre lyrique (16 titres aussi) entre 1671 et 1686 ; une édition collective ne paraît qu'en 1715 (*Théâtre de M. Quinault*, Paris, Pierre Ribou). Quinault a écrit aussi quelques poèmes de circonstance.

◆ ATYS. — *Atys*, 1676 (édition suivie), acte III, sc. VIII, air de Cybèle. Cette déploration d'une divinité rebutée dans son amour et saisie par le doute a fourni à Lully l'occasion d'écrire l'un de ses plus beaux airs.

◆ SCEAUX. — *Sceaux*, chant II. Quinault écrivit ce poème en 1677 ; il resta inédit jusqu'au début du XIXe siècle, où il fut publié à Paris en 1811, chez Didot (*Œuvres choisies*, t. II — c'est l'état que nous reproduisons), puis en 1824, chez Crapelet. Composé en l'honneur de Colbert, son protecteur, Quinault rend hommage à ce dernier à travers deux chants, dans lesquels il célèbre les fastes de la demeure du ministre à Sceaux. Dans le chant II, de même que La Fontaine avait décrit les peintures de Le Brun qui ornent le Salon des Muses du château de Foucquet dans *Le Songe de Vaux*, Quinault décrit les peintures que le même Le Brun a exécutées pour la coupole du pavillon

de l'Aurore à Sceaux, et qui déroulent le parcours du char de l'Aurore à travers le zodiaque.

1. Tithon est le *vieux* mari de l'Aurore, qui lui préfère le jeune Céphale.
2. Pan s'était réfugié sous la peau d'un bouc par peur du géant Typhon.
3. Ganymède, échanson des dieux, est devenu le signe du Verseau.
4. Les dauphins qui avaient amené Amphitrite à Neptune furent transformés en signe du zodiaque (les Poissons).
5. Représentation traditionnelle de Morphée, dieu du sommeil.

Boileau

(1636-1711)

Longtemps Nicolas Boileau-Despréaux a résumé, avec La Fontaine, la poésie du XVIIe siècle, et c'était, sans aucun doute, fort excessif ; il est arrivé aussi, depuis le romantisme, que Boileau fût présenté comme l'anti-poète, et c'était non moins excessif. L'homme, de son vivant, suscitait déjà les passions, à cause de sa verve bourrue, et de la férocité avec laquelle il vilipendait certains de ses contemporains, même les plus titrés. C'est bien le sens des violentes polémiques qui ont entouré, entre 1665 et 1669, la diffusion des premières satires : la parole de Boileau, quels qu'aient été ses excès et ses maladresses, dérangeait, menaçait des positions établies et contestait un certain conformisme. C'est mû par de fortes convictions morales et esthétiques, mais pas toujours cohérent dans ses prises de position, que Boileau s'est jeté dans la bataille, et s'est trouvé être, finalement, le compagnon de route d'hommes qui le dépassaient infiniment par la stature ou le génie, ce qu'il eut toujours le rare mérite de reconnaître. Il eut aussi le privilège de survivre, sinon à son roi, du moins à ses confrères en littérature, plus âgés, comme Molière et La Fontaine, et même plus jeunes, comme Racine. De ce fait il apparut — et il finit par se voir ainsi lui-même — comme le témoin privilégié d'une grande époque désormais achevée, et comme le juge sévère, sinon infaillible, de la nouvelle littérature, comme le « régent du Parnasse » ; rôle disproportionné, et impossible, mais qui contribuera plus tard à figer et à réduire la vision de l'originalité poétique du XVIIe siècle.

Les premières pièces de Boileau paraissent en 1663 dans les recueils collectifs ou en plaquettes plus ou moins subreptices ; la première édition reconnue des *Satires* (satires I à VII) est publiée en 1666. Les *Épîtres* commencent à paraître, isolément, à partir de 1672. Puis viennent : *Œuvres diverses* (qui joignent aux œuvres déjà parues les satires VIII et IX, l'*Art poétique* et les livres I à IV du *Lutrin*), 1674 ; édition augmentée, 1682. *Ode sur la prise de Namur*, 1693. *Œuvres diverses*, édition augmentée, 1694. *Épîtres nouvelles* (X-XII), 1698. *Œuvres diverses*, édition augmentée,

1701. *Œuvres*, 1713. *Œuvres*, éd. Brossette, Genève, 1716. — *Œuvres complètes*, éd. A. Adam et F. Escal, Bibl. de la Pléiade, 1966.

◆ À SON ESPRIT. SATIRE IX. — Première publication, séparée (in-4°, puis in-8°), en 1668. Est reproduit ici le texte de l'édition des *Œuvres* de 1713. Cette satire, écrite en 1668, vient clore une série d'écrits qui avaient attiré l'attention sur le jeune critique depuis le début des années 1660, au point de faire scandale, tant Boileau mordait à belles dents des auteurs consacrés, et de susciter de violentes réactions, tels le *Discours satyrique* (peut-être œuvre de l'abbé Cotin, l'une des cibles favorites de Boileau), la *Satire des satires*, attribuée à Edme Boursault, et, plus redoutable peut-être, parce que mieux informée, la *Critique désintéressée sur les satires du temps*, encore de l'abbé Cotin. Dans cette satire IX, où perce l'émotion d'avoir été si durement attaqué, Boileau engage un débat avec lui-même, en défendant de manière intransigeante les droits de la critique et de la satire, à condition bien sûr que celle-ci respecte les personnes ; ce faisant, il se place sous le patronage d'Horace (voir *Satires*, I, IV, X et II, I).

1. L'abbé Cotin (voir p. 1511-1512). Les adversaires de Boileau eurent beau jeu de souligner que l'abbé Cotin ne prêchait plus depuis longtemps.

2. Chapelain est l'auteur de *La Pucelle* (voir p. 1050-1052), que Boileau n'eut de cesse de brocarder.

3. Guez de Balzac (1597 ?-1654), académicien, un des maîtres de l'éloquence française.

4. *Prêt de* et non « prêt à » ; usage courant au XVII[e] siècle.

5. Voir Ovide, *Métamorphoses*, XI, v. 85-193. Midas, roi de Phrygie, ayant donné le prix à Pan contre Apollon dans un concours de musique, ce dernier se vengea en l'affublant d'oreilles d'âne. Midas essaya de cacher sa disgrâce, mais son barbier, s'étant aperçu du fait, s'en alla confier le secret à la terre dans un trou qu'il avait creusé. L'année suivante, des roseaux, qui avaient poussé dans cette terre fraîchement remuée, révélèrent à leur tour le secret du roi Midas.

6. Les galeries extérieures du *Palais* de justice à Paris servaient de galeries marchandes, notamment pour les libraires.

7. Pierre Bilaine (ou Billaine), un des libraires les plus cotés de Paris, éditeur, entre autres, de *La Pucelle* de Chapelain.

8. Richelieu, qui avait des prétentions d'auteur dramatique, fut jaloux du succès du *Cid* (1637), et encouragea les confrères de Corneille à instruire le procès de sa pièce devant l'Académie.

9. Linière (1628-1704) est un chansonnier satirique, qui avait écrit un couplet contre *La Pucelle*.

10. Mathurin Régnier (voir p. 946-951 et 1455-1457), le poète satirique du début du siècle (1573-1613) dont Boileau ne dédaigne pas de se réclamer.

11. Nicolas Feuillet (1622-1692), prédicateur réputé pour son emphase.

12. Boileau recompose ici à sa manière des *phrases de Malherbe* (v. 251), empruntant au poète normand des termes, et notamment des noms de lieux qui servent de toile de fond à certaines de ses odes héroïques.

13. *Nouveautés*: ce qui ne relève pas de la tradition, mais reflète la réalité contemporaine.

14. Lucile est le nom francisé de Lucilius, poète satirique latin (149-102 av. J.-C.) ; Lélie, le nom francisé de Lélius, lui aussi poète. Ces deux poètes faisaient partie de l'entourage de Scipion Émilien.

15. Boileau s'amuse à tirer ce nom générique du nom de Pierre Du Pelletier (mort en 1680), auteur de lettres, de panégyriques et de vers encomiastiques, dont il n'a cessé de se moquer dans les *Satires* et dans *L'Art poétique* (voir v. 290).

16. Philippe Quinault (voir p. 1221-1223 et 1541-1542), alors connu comme auteur dramatique, qui va devenir, à partir de 1672, le librettiste de Lully, et que Boileau n'a jamais apprécié.

17. Nicolas Pradon (1632-1698), poète mondain, et, plus tard, auteur dramatique ; en 1677, avec son *Phèdre et Hippolyte*, il sera au centre d'une cabale dirigée contre Racine et sa *Phèdre*. Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt (1606-1664), surtout connu pour ses traductions, et réputé pour la pureté de sa langue.

18. Olivier Patru (1604-1681), avocat, lexicologue, réputé pour son éloquence. Académicien, il était l'ami de Boileau et des pères Rapin et Bouhours ; il collabora avec ces derniers au *Dictionnaire français* de Richelet (Genève, 1680).

19. Henri Sauval (1623-1676), historien.

20. Pierre Perrin (1620-1675), poète, traducteur de *L'Énéide*. Il essaya, avec le musicien Cambert, de mettre au point une formule française d'opéra (*Pomone*, 1669-1671).

◆ À MON JARDINIER. ÉPÎTRE XI. — *Épîtres nouvelles* (avec les épîtres X et XII), 1698. Parisien casanier et endurci, Boileau se plaisait cependant à se retirer dans sa petite maison d'Auteuil, entourée d'un jardin, qu'il avait acquise en 1675. Reprenant à Horace (*Épîtres*, I, XIV) l'idée de se mettre en scène dialoguant avec son jardinier, Antoine Riquet, Boileau entame dans cette épître, composée en 1696, une réflexion sur le travail intellectuel et ses exigences et, au-delà, et en accord avec ses sympathies augustiniennes et jansénistes, sur la nécessité de l'effort et de la contrainte.

1. La Quintinie (1626-1688), célèbre jardinier du roi.

2. *Ce cousin des quatre fils Aymon*, c'est l'enchanteur Maugis, dont l'histoire était très populaire au XVII[e] siècle.

3. Boileau rappelle ici avec fierté que Louis XIV a fait de lui (comme de Racine) son historiographe en 1677.

4. Mons et Namur avaient été conquises par Louis XIV respectivement en 1691 et 1692. Occasion pour Boileau d'écrire (péniblement !) son *Ode sur la prise de Namur* (1693).

5. *Gestes* : « exploits », « hauts faits de guerre ».

6. D'Aguesseau (1668-1751), jeune avocat général, qui fut plus tard chancelier de France. — Roger de Pardaillan de Gondrin, marquis de Termes (1640-1704), ami de Boileau et familier d'Auteuil.

7. *Gêné* : « souffrant », « torturé » ; voir aussi *théâtre de ses gênes* (v. 101), « théâtre de ses souffrances ».

8. Guénaud, Rainssant et Brayer, médecins qui furent fameux en leur temps mais qui étaient déjà morts en 1696, date à laquelle fut composée cette épître.

Mme Deshoulières
(1637-1694)

Antoinette du Ligier de La Garde n'avait pas quinze ans lorsqu'elle fut mariée à un gentilhomme ordinaire de la maison de Condé, le sieur Deshoulières, qui l'entraîna avec elle aux Pays-Bas espagnols lorsque Condé trahit la cause du roi de France. Elle revint en France en 1657, et vécut désormais tranquillement à Paris, où elle obtint par sa beauté et son esprit de vifs succès à la Cour et dans les salons. Cependant, la maladie la mine dès 1682. Elle avait reçu une forte culture, et comptait les Corneille, les Montausier, Quinault, Fléchier parmi ses amis. L'étude de la philosophie de Gassendi contribua sans doute à renforcer chez elle un scepticisme de plus en plus radical, dans la tradition libertine. Sa poésie, souvent réduite à des colifichets de salon, renoue cependant parfois avec une inspiration pastorale qui lui permet d'exprimer une insatisfaction fondamentale et ses doutes, à la fois réplique un peu pâle de la poésie d'un Théophile de Viau, et prélude à une certaine poésie « sensible » du XVIIIe siècle.

Ses poésies parurent souvent dans les journaux de l'époque, par exemple dans le *Nouveau Mercure galant*; elles furent recueillies en volume en 1688 (notre édition de référence), et rééditées en 1693.

◆ [AIR]. — *Poésies*, 1688. Une bluette d'une poésie de salon affublée d'atours pastoraux.

◆ RÉFLEXIONS DIVERSES. — *Ibid.* Deux des quelque vingt-quatre pièces d'inspiration morale ou philosophique — une philosophie essentiellement sceptique — regroupées sous ce titre dans l'édition de 1688.

◆ LES FLEURS. — *Ibid.* Première publication dans le *Nouveau Mercure galant* en novembre 1677. Une des dix idylles, écrites en vers irréguliers par Mme Deshoulières durant les quinze dernières années de sa vie, où s'expriment le mieux son scepticisme et son incrédulité.

Racine

(1639-1699)

Le poète Jean Racine, c'est d'abord et avant tout le dramaturge de génie, qui a su créer le théâtre le plus intensément poétique de toute l'histoire du genre, et pas seulement dans ses deux dernières tragédies, à sujets religieux, où il a réintroduit des chœurs et collaboré avec le musicien Moreau. Son œuvre strictement lyrique n'est cependant pas négligeable, du moins lorsque le poète semble s'effacer derrière les formules de la prière catholique traditionnelle. « Cette poésie ne vaut que par son lyrisme, qui est sans matière. La prière s'émeut, légère comme la Danse devant l'Arche, et l'on reconnaît le rythme de la respiration des anges » (Raymond Picard).

Dernière édition collective du théâtre de Racine en 1697 ; cette édition est complète. *La Nymphe de la Seine, à la Reine*, 1660. *Ode sur la convalescence du roi*, 1663. *Idylle sur la paix*, 1685. *Hymnes traduites du bréviaire romain*, 1668. *Cantiques spirituels*, 1694. — *Œuvres complètes*, éd. G. Forestier, Bibl. de la Pléiade, t. I (« Théâtre et poésie »), 1999 ; c'est notre édition de référence.

◆ ESTHER. — *Esther*, tragédie (1689), acte I, sc. II. Dans cette tragédie conçue pour les jeunes filles nobles de la Maison royale de Saint Louis à Saint-Cyr, Racine a collaboré avec le musicien Jean-Baptiste Moreau, à qui il a confié de composer de la musique pour ses chœurs. Dans cette scène, Racine s'inspire des psaumes CXXXVII (verset 2) et CXLI (versets 1, 4, 6-7) et du début des Lamentations de Jérémie.

◆ CANTIQUE IV [...]. — Le quatrième, et dernier, des *Cantiques spirituels*, publiés en septembre 1694, et qui furent chantés dès le mois d'octobre devant le roi, sur une musique de Jean-Baptiste Moreau (pour les cantiques I, III et IV) et Delalande (pour le cantique II). D'autres musiciens (Colasse, Marchand, Duhalle) ne tardèrent pas à s'en emparer à leur tour. Racine indique lui-même de quels textes bibliques il s'est inspiré, omettant cependant de signaler qu'il s'appuie aussi sur d'autres passages bibliques, en particulier le livre de la Sagesse (V). Comme dans le deuxième cantique, le poète utilise le dizain d'heptasyllabes qu'avait illustré Malherbe dans plusieurs de ses odes héroïques.

Mme de Villedieu
(1640 ? - 1683)

Marie-Catherine-Hortense Desjardins, plus connue sous le nom de Mme de Villedieu, naquit vraisemblablement à Paris, mais dans une famille normande, et c'est en Normandie qu'elle vécut pendant sa jeunesse, et qu'elle termina sa brève vie. Mlle Desjardins fréquenta de bonne heure les milieux littéraires grâce à des appuis princiers : Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon, Mlle de Montpensier, le duc de Saint-Aignan. Elle se fit remarquer en poésie, au théâtre, et surtout dans le domaine du roman (publication entre 1661 à 1680), où elle connut un succès durable —, jusqu'au cœur du XVIIIe siècle. En poésie, si elle reste très tributaire de l'esprit de salon, elle renoue, comme d'autres à la même époque, avec l'élégie, forme libre se prêtant assez bien à l'effusion du sentiment ; or cette amoureuse passionnée et tourmentée — elle aima désespérément, entre 1600 et 1667, Antoine de Boësset, seigneur de Villedieu, à qui elle emprunta son nom — pratique avec une certaine originalité l'élégie (ou l'églogue, qui en est, pour elle, une sorte d'avatar), poème de l'effusion et de l'introspection passionnée.

Recueil de poésies, 1662, édition augmentée en 1664. *Fables ou histoires allégoriques dédiées au roi*, 1670. *Œuvres*, 1720-1721, 12 vol. ; réimp. Genève, Slatkine, 1971.

◆ ÉGLOGUE V. — *Recueil de poésies*, 1662. En dépit de son titre, cette pièce ne retient presque rien du costume pastoral. C'est une élégie où nous assistons à une véritable théâtralisation du sentiment, et qui s'achève sur un paroxysme dans l'exaltation qui rappelle le discours tragique au théâtre.

Chaulieu
(1639-1720)

Natif de Normandie, Guillaume Amfrye, abbé de Chaulieu, après de brillantes études au collège de Navarre à Paris, entra dans les ordres, et reçut d'importants bénéfices ecclésiastiques ; abbé galant et poète épicurien, il fréquenta, comme son ami La Fontaine, le cercle libertin de la duchesse de Bouillon et des Vendôme ; un peu plus

tard, il fut le protégé de la duchesse du Maine à la cour de Sceaux. De formation et de goût classique, il cultive dans sa poésie, qui accompagne généralement les petits événements de sa vie mondaine, le naturel et l'expression direƈte des sentiments, et se complaît à chanter les plaisirs de la vie sur un fond de noſtalgie inquiète, corrigée par un déisme souriant. Il eut pour meilleur ami le poète La Fare (voir p. 1242-1244 et ci-dessous), de cinq ans son cadet, et qui mourut huit ans avant lui. Leurs poésies furent recueillies ensemble après leur mort.

Poésies de M. l'abbé de Chaulieu et de M. le marquis de La Fare, Amſterdam, 1724. *Œuvres de Chaulieu*, La Haye, 1731 ; Amſterdam, 1733 ; Paris, 1757 (réimp. Genève, Slatkine, 1968). C'eſt le texte de l'édition parisienne de 1757 que nous reproduisons ici.

◆ À MONSIEUR DE LA FARE [...]. — Simple billet à l'adresse de l'ami de toujours.

◆ À MADAME D... [...]. — D'autres éditions portent ce titre : « À une maîtresse peu fidèle ».

1. *Fripon* « eſt quelquefois un terme de galanterie. Les poètes [...] disent d'une dame [...] qu'elle eſt *fripone*, pour dire qu'elle leur ravit leur cœur, leur liberté » (Furetière) ; voir aussi v. 7.

◆ À MADEMOISELLE DE LAUNAY. — Chaulieu écrivit cette pièce à près de quatre-vingts ans. La dédicataire (plus tard Mme de Staal) écrit dans ses *Mémoires* (publiées à Londres en 1755) à propos de ces vers, « les derniers qu'il ait faits » : « Le portrait ne me ressemble, ni dans le mal, ni dans le bien qu'il dit de moi ; mais on y voit que sa nouvelle ardeur rendait à son imagination ce que l'âge avait dû lui faire perdre [...]. Il me fit connaître qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi, et ne prétend rien de vous. »

1. *Libertine* : « qui ne suit que son plaisir » (Furetière), et qui, par conséquent, ne s'embarrasse pas de parole donnée ou de fidélité ; d'où le glissement aisé à *fripone* (voir la note 1 du poème précédent).

La Fare

(1644-1712)

Le nom de Charles-Auguſte, marquis de La Fare, eſt souvent associé à celui de son ami Chaulieu, son aîné de cinq ans (voir p. 1547 et ci-dessus), qui lui donna le goût d'écrire de la poésie. Ce gentilhomme languedocien avait été présenté à la Cour alors qu'il n'avait que dix-huit ans, et avait entamé aussitôt une carrière militaire, qui le vit s'illuſtrer en Flandre et en Alsace, notamment sous les ordres de Turenne (qui devint son ami) et du maréchal de Luxembourg. Mais,

poursuivi par l'inimitié de Louvois, qui lui refusait les commandements qu'il souhaitait, il préféra quitter l'armée en 1677. Homme de plaisirs, il eut beaucoup d'aventures, et entretint une liaison, d'ailleurs brève, avec Mme de La Sablière, la protectrice de La Fontaine. Plus tard, il se lia d'amitié avec Philippe d'Orléans, qui fit de lui son capitaine des gardes, et composa la musique sur le livret d'opéra que La Fare avait écrit, *Penthée*. Outre des *Mémoires et réflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV*, il donna des poésies (d'abord publiées avec celles de Chaulieu en 1724), souvent œuvres de circonstance, mais où passe l'essentiel de sa philosophie, épicurienne et désabusée.

Poésies de M. l'abbé de Chaulieu et de M. le marquis de La Fare, Amsterdam, 1724. *Poésies de M. le marquis de La Fare*, Amsterdam, 1755.

◆ ODE. — Cette ode en heptasyllabes porte le numéro V dans un choix de poésies de La Fare, édité en 1803, à Paris, à la suite d'un recueil de poésies de Chaulieu ; c'est le texte qui est reproduit ici.

1. *Manie* : se dit « de l'emportement et dérèglement de l'esprit » (Furetière).

Mme Guyon

(1648-1717)

Les épisodes de la vie tourmentée de Jeanne-Marie Bouvier de La Mothe, épouse Guyon, ne relèvent guère de l'histoire littéraire. Née à Montargis, maladive dès l'enfance, mariée à seize ans avec un homme de vingt-deux ans son aîné, et qui la laissera veuve en 1676 avec trois enfants et une grosse fortune, elle avait été très tôt attirée par la spiritualité salésienne et par les expériences mystiques. De ces expériences, elle multiplia les témoignages dans des écrits nombreux, fruits d'une urgence intérieure irrépressible. Ainsi s'explique l'ascendant qu'elle a exercé sur Fénelon, à partir de 1688, année de leur rencontre. Mais, en dépit des appuis dont elle jouissait du côté de la noblesse et même de la Cour — elle fut protégée entre 1688 et 1692 par Mme de Maintenon, qui l'avait introduite dans sa Maison de Saint-Cyr, avant de se retourner contre elle —, elle s'attira les persécutions, assorties d'interdictions, de condamnations et d'emprisonnements successifs, lorsque l'Église institutionnelle chercha à éradiquer, ou tout au moins à marginaliser et à réduire au silence les courants mystiques regroupés sous l'étiquette de « quiétisme ». Aussi ses écrits furent-ils vite interdits et saisis, avant qu'ils ne reparaissent, édités dans les pays étrangers protestants (Angleterre, Allemagne, Pays-Bas) au début du XVIII[e] siècle (et en France beaucoup plus tard). Mme Guyon s'est surtout exprimée en prose (lettres, traités, mémoires), mais a aussi eu recours aux

vers, qu'elle écrivait avec facilité (une trop grande facilité, disaient ses détracteurs), et qu'elle adaptait souvent, selon un usage fréquent au XVIIe siècle, aux airs à la mode — voir ci-dessus Anne Picardet (p. 964-966), Claude Hopil (p. 966-973), Surin (p. 1089-1092). Cette expression en vers constitue notamment l'un de ses modes de dialogue avec Fénelon (voir ci-dessous).

L'essentiel de l'œuvre en vers de Mme Guyon a été réuni dans les quatre volumes in-8° publiés, avec son nom, par le pasteur protestant Pierre Poiret à « Cologne » (en fait Amsterdam) en 1722, sous le titre *Poésies et cantiques spirituels sur divers sujets qui regardent la vie spirituelle ou l'esprit du vrai christianisme.* C'est le texte qui sert de référence aux éditions modernes, auxquelles nous nous référons. — Choix de poésies en complément à l'édition du *Moyen court et très facile pour l'oraison* de Mme Guyon, éd. M.-L. Gondal, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 1995. Voir aussi *Madame Guyon et Fénelon. La Correspondance secrète*, éd. B. Sahler, Dervy-Livres, 1982.

◆ *Ô Toi, charmante nuit...* — *Poésies et cantiques spirituels*, 1722, t. IV, n° IV. Ce poème sur la nuit de Noël mérite d'être comparé avec ceux de Lazare de Selve (p. 884-885), d'Auvray (p. 961-963), et de Du Bois-Hus (p. 1047-1049).

◆ *Croire aller droit...* — *Ibid.*, n° LXI. Abraham, l'archétype du croyant, qui s'abandonne complètement à Dieu.

◆ *Ô Rayon ténébreux...* — *Ibid.*, t. I, n° CXXXVIII. La nuit obscure, porche de toute lumière : nous sommes au cœur de l'expérience mystique. À rapprocher de Claude Hopil (p. 000) et du père Cyprien, traducteur de Jean de La Croix (p. 000).

◆ *Taisez-vous ma sagesse...* — *Ibid.*, t. III, n° CLIII.

Fénelon et Mme Guyon

Fénelon (François de Pons de Salignac de La Mothe-Fénelon, 1651-1715) n'a guère de titre à figurer dans une anthologie de la poésie (en vers) du XVIIe siècle français. Son apport dans ce domaine est extrêmement mince, et il n'a évidemment pas besoin de cela pour paraître aux yeux de la postérité comme l'une des plus hautes figures de la pensée et de la spiritualité françaises à la fin du XVIIe siècle. Aussi n'intervient-il ici que pour donner la réplique à Mme Guyon, à un moment de sa quête passionnée de Dieu (entre 1688 et 1691). Les deux pièces que nous reproduisons ici — chant alterné sur la dépossession de soi et l'abandon total à Dieu —, qui, pour la forme, s'apparentent de près

aux autres *Poésies et cantiques spirituels* de Mme Guyon (voir ci-dessus), ont été conservées dans la correspondance échangée entre Fénelon et Mme Guyon, et publiée récemment (*Madame Guyon et Fénelon. La Correspondance secrète*, éd. B. Sahler, Dervy-Livres, 1982).

Suzon de Terson

(1657 - 1684 ou 1685)

Née à Puylaurens, près de Castres, cette poétesse mourut à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans, terrassée par une maladie dont sa poésie se fait l'écho. Elle était issue d'une riche famille protestante qui, partie du négoce, s'était hissée jusqu'aux charges judiciaires et à l'armée ; son père, qui était avocat, s'intéressait aux lettres et assistait aux séances de l'académie de Castres (Paul Pellisson, l'ami de Mlle de Scudéry, membre de l'Académie française, en était issu), laquelle entretenait des rapports constants avec les salons parisiens. Suzon de Terson fut amenée à cultiver très tôt, et avec un certain brio, les petits genres mondains : madrigal, énigme, épigramme, églogue, mais aussi, la forme plus libre, plus propice à l'effusion sentimentale, de l'élégie. En 1677, elle épousa le pasteur Élie Rivals, et chanta son bonheur. Mais très vite, elle fut minée par la maladie, et sa poésie devint alors un émouvant exercice spirituel. Son œuvre, copiée à la fin du XVIIe siècle et restée manuscrite jusqu'à nos jours, a été récemment éditée, sous le titre : *Poésies diverses de demoiselle Suzon de Terson*, éd. C. Anatole, Lo Libre Occitan, 1968 (notre édition de référence).

◆ STANCES. — On lit sur le manuscrit au-dessus de cette pièce : « Année 1678, et de son âge la 21e. » Suzon de Terson avait épousé le pasteur Élie Rivals l'année précédente, et chante ici son bonheur conjugal.

◆ STANCES CHRÉTIENNES. — On lit sur le manuscrit au-dessus de cette pièce : « Année 1683, et de son âge la 26e. » Atteinte d'un mal incurable, Suzon de Terson devait disparaître quelques mois plus tard. Poésie pénitentielle, et surtout poésie d'abandon confiant entre les mains de Dieu.

TABLES

TABLE DES AUTEURS

Conformément à l'usage, les auteurs du Moyen Âge sont classés à leur prénom. On trouvera toutefois certains d'entre eux (Villon, par exemple) à leur nom.

Les chiffres en caractères romains renvoient aux œuvres d'un auteur ; les chiffres en italique, à l'appareil critique consacré à cet auteur.

TABLE DES MATIÈRES

CHARLES D'ORLÉANS

Complainte anonyme

GEORGE CHASTELAIN

FRANÇOIS VILLON

XVIIe siècle

Ce volume, portant le numéro
quatre cent soixante-six
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été mis en page par Interligne
à Liège
et achevé d'imprimer
sur Valobible des Papeteries Prioux
le 28 mars 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai,
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 2-07-011384-1.
N° d'édition : 64778 - N° d'impression : 00-0540.
Dépôt légal : mars 2000.
Imprimé en France.